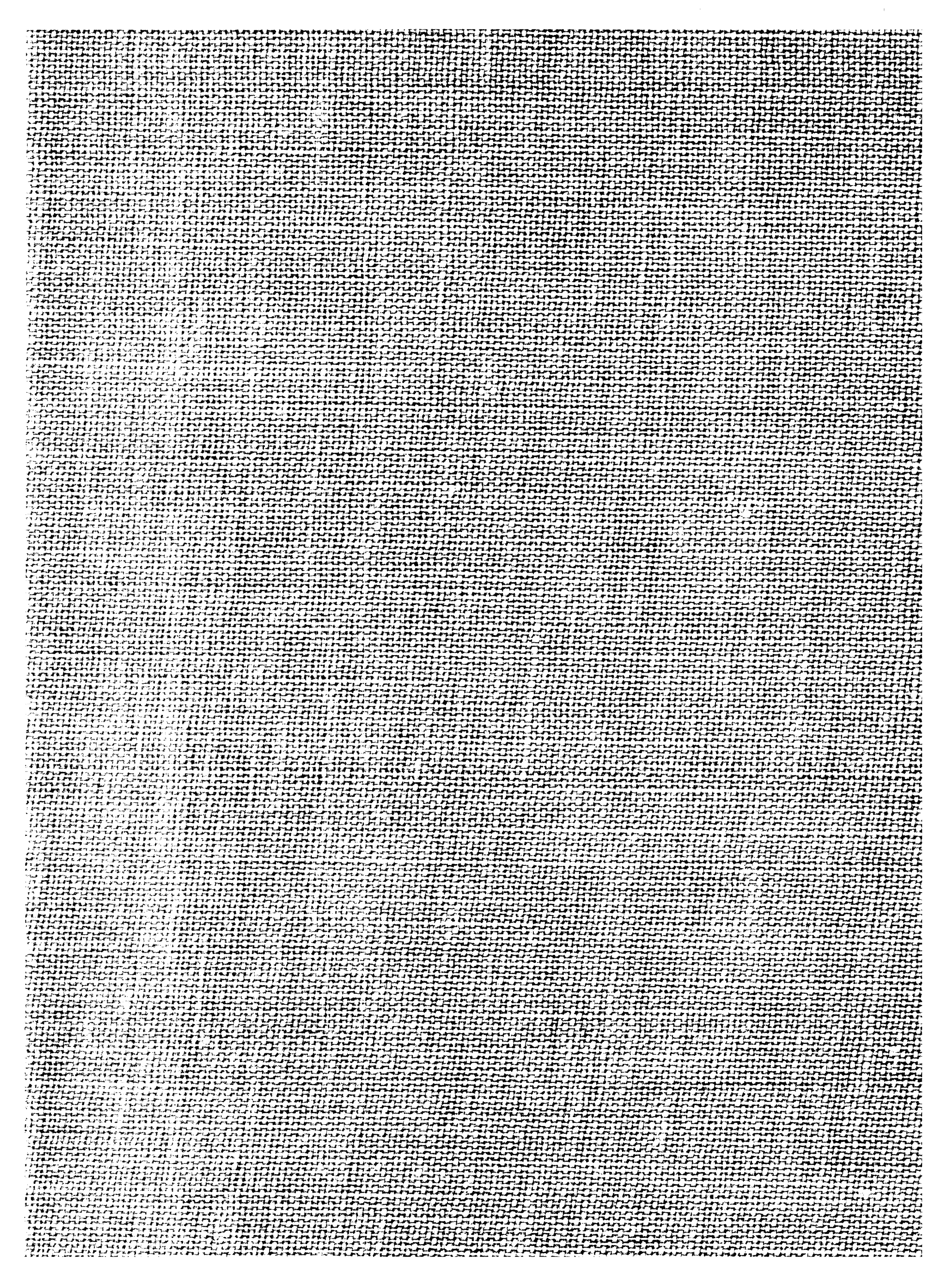


LES ÉPOPÉES FRANÇAISES

ÉTUDE SUR LES ORIGINES ET L'HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE NATIONALE

PAR

LÉON GAUTIER

OUVRAGE TROIS FOIS COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
(grand Prix Gobert en 1868)

III

SECONDE ÉDITION, ENTIÈREMENT REFONDUE



PARIS
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76.
BRUXELLES, JOSEPH ALBANEL, DIRECTEUR DE LA SUCCURSALE
29, rue des Paroissiens, 29
1880

Des juges sévères ont bien voulu reconnaître que nous n'avions point commis d'excès de langage en appliquant les mots « entièrement refondu » au tome premier de cette édition nouvelle. Ils ont ajouté qu'en réalité « l'auteur des *Épopées françaises* s'était efforcé de mettre à profit tout ce qui avait été publié depuis douze ans sur la matière », et « qu'on lui devait, en outre, de nombreuses recherches personnelles ». Nous espérons que ce tome troisième méritera le même jugement et recevra le même accueil.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons mis beaucoup plus de temps à refaire le présent volume que nous n'en avions mis à le faire. Dix Notices et Analyses nouvelles ont été ajoutées à notre œuvre première. Nous avons recommencé presque entièrement plusieurs autres Notices, et notamment celles du *Roland* (qui n'a guère moins de cent pages), du *Voyage à Jérusalem*, de *Galien* et de *Huon de Bordeaux*. Soucieux de la forme autant que du fond, nous avons revu notre texte avec autant de soin que nos notes, et il n'est point de page où nous n'ayons fait dix à vingt corrections littéraires. Le livre, à tous les points de vue, pourrait passer pour un livre nouveau.

Quant à modifier plus profondément le plan et l'économie de notre œuvre, nous n'y avons pas songé, et nous avons laissé aux éléments qui la composent les mêmes proportions avec la même place. C'est qu'en réalité notre premier dessein n'a pas changé. Nous avons toujours destiné aux seuls érudits la lecture de nos notes, et nous avons toujours souhaité, au contraire, que notre texte fût lu par un public moins spécial et beaucoup plus nombreux. « *La Légende de Charlemagne* », tel est le titre qui con-

vient à ce troisième volume, et nous espérons pouvoir bientôt en publier le texte sans commentaires, avec un caractère encore plus vulgarisateur et une illustration véritablement scientifique.

Il nous reste à répondre à certaines attaques dont notre livre a été l'objet et qui n'ont pas été sans faire quelque bruit.

On nous a, tout d'abord, accusé de ne pas tenir en suffisante estime les littératures classiques de la Grèce, de Rome et de la France. On nous a surtout reproché de trop admirer la poésie du moyen âge et de faire montre à son égard d'un parti pris déraisonnable et d'un enthousiasme sans excuse.

Il n'est jamais entré dans notre pensée d'abaisser la valeur des littératures classiques, ni d'amoindrir le rayonnement de leur beauté, ni de contester l'utilité de leur étude pour la formation de l'entendement et du style. Il y a tout à l'heure vingt-cinq ans que nous avons mis la main à notre premier livre, et nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais commis le moindre blasphème envers la majesté d'Homère et de Virgile, envers le génie de Racine et de Bossuet. « Admirer et, qui pis est, faire admirer la médiocrité et la laideur », c'est un méfait dont nous ne nous sommes jamais rendu coupable. Il est si facile et si doux d'admirer, à des titres divers, l'incomparable perfection de la langue homérique et du style virgilien, l'exquise pureté de Racine, le grand souffle de Bossuet et jusqu'à la correction glaciale de Boileau, en même temps que les mâles et fières beautés du *Roland*, de l'*Aliscans* et de l'*Ogier*. L'âme humaine n'est pas aussi étroite que se l'imaginent certains critiques : elle est assez large, grâce à Dieu, pour qu'on y puisse aisément loger tous les enthousiasmes légitimes, et nous n'éprouvons vraiment aucune peine à admirer Lamartine et Hugo autant que Fénelon et Corneille, sans oublier les couplets monorimes de ces poëtes des XIe et XIIe siècles qui sont assurément d'une forme moins achevée, mais qui nous offrent néanmoins d'excellents modèles de simplicité, de naturel et de sublime.

Nous avouons que, dans le premier feu d'une jeunesse qui n'est pas encore éteinte, il nous est jadis arrivé d'excéder un peu et de trop admirer ces chers vieux poëtes. Pour tout dire en deux mots, nous avons peut-être placé la *Chanson de Roland* trop près de l'*Iliade*. Nous n'avons pas tardé, d'ailleurs, à expliquer notre pensée et à reconnaître la double supériorité d'Homère au point de vue de la langue et du style. Mais, aujourd'hui encore, nous persistons à revendiquer, pour l'épopée française, le mérite incon-

testable d'une conception plus large, d'une doctrine plus pure, d'une pensée plus haute.

Voilà où nous en sommes, et nous ne saurions faire d'autre concession.

Nous demeurons convaincu que la langue française des XIe et XIIe siècles est un idiome solide et bien trempé, *un* et sans alliage. Cette langue ressemble à l'épée de Roland : elle est du plus pur et du meilleur métal.

Nous demeurons convaincu que les auteurs de nos cent épopées n'ont pas eu de style véritablement individuel ; mais qu'à tout prendre et sans partialité en leur faveur, on pourrait considérer tous ces poëtes primitifs comme un seul et même poëte qui aurait écrit le *Roland* dans la première verdeur de sa jeunesse et le *Tristan de Nanteuil* dans le dernier effort d'une vieillesse trop semblable à une seconde enfance. Cette donnée étant admise, il serait injuste de refuser à ce seul poëte l'originalité d'un style animé, puissant, coloré, et qui, par beaucoup de côtés, ressemble très-certainement à celui des poëmes homériques.

Nous demeurons convaincu que, si la pensée de nos vieux trouvères présente trop souvent le caractère de l'antique barbarie germaine, elle se montre, plus souvent encore, chrétienne et élevée ; que les âmes de leurs héros ont des proportions plus vastes que celles des héros d'Homère ; que l'Église enfin a passé par là, et qu'elle ne peut passer devant les âmes sans les agrandir, semblable à ce géant de la légende orientale qui cheminait devant des nains et les voyait grandir à sa taille, à mesure qu'il cheminait devant eux. Sans doute les personnages de nos chansons se ressemblent trop ; mais on conviendra que Roland n'y est jamais représenté sous les traits d'Olivier, qui ne ressemble lui-même ni à Ogier, ni à Guillaume. Ce sont là autant de types divers et, quoi qu'on en dise, variés.

Ce que personne ne saurait récuser, c'est le très-vif intérêt qu'offre à des Français cette épopée vraiment française. On n'y effacera pas le mot « France », qui y est dix mille fois écrit en traits de feu ; ni l'amour pour la France, qu'on sent frémir dans chacun de ces couplets, dans chacun de ces vers ; on n'empêchera pas que cette poésie, consacrée à d'illustres vaincus de notre race, ne fasse pleurer les yeux et battre le cœur, et il m'a été donné d'être fréquemment le témoin de cet enthousiasme sincère et profond ; on ne fera pas enfin que ces poëmes, si inégaux et parfois

si médiocres, ne mettent en une bonne lumière toutes les institutions glorieuses de notre passé et ne fassent une juste et large part à la Royauté, au Clergé, à la Noblesse, à toutes ces classes d'une société héroïque qui, malgré bien des erreurs et bien des fautes, ont noblement rempli leur mission dans un pays qui, littérairement, remonte plus haut que la Renaissance et, politiquement, plus haut que 1789.

Cette réaction contre notre épopée nationale devait se produire, et nous l'attendions. Elle ne réussira point. La France est généreusement emportée vers l'étude de ses origines qu'elle veut décidément connaître, respecter et aimer. Elle ne fera pas, dans ses écoles, la même place à notre épopée qu'à celle d'Homère et de Virgile; elle ne confiera pas nos vieilles chansons à la mémoire des écoliers, comme un inimitable modèle de langage et de style. Mais elle mettra *Roland* aux mains des enfants et des jeunes gens, pour qu'ils le lisent avec amour; pour qu'ils y apprennent la virilité chrétienne; pour qu'ils se persuadent qu'il y avait au XIe siècle une France très-puissante, très-belle et très-aimée, et pour qu'ils arrivent, grâce à cette lecture fortifiante, à n'avoir, en leurs âmes apaisées, « ni mépris du passé, ni peur de l'avenir ».

LÉON GAUTIER.

28 janvier 1880.

Dans la *Préface* de son premier volume, l'auteur des *Épopées françaises* a voulu indiquer nettement le plan de toute son œuvre. Il s'est attaché surtout à justifier la division de son livre en trois parties : *I. Histoire des Épopées françaises. — II. Légende et Héros des Épopées françaises. — III. Esprit des Épopées françaises.*

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Quelques éclaircissements nouveaux sont peut-être nécessaires au sujet de la seconde partie qu'il livre aujourd'hui à ses lecteurs. Nous allons, en quelques mots très-simples, fournir ces éclaircissements.

I

« Raconter toutes nos Chansons de geste », tel est le principal sujet de cette seconde partie des *Epopées françaises*.

Le titre que nous avons donné à cette seconde partie : *Légende et Héros des Épopées françaises*, en précise et en détermine suffisamment le sujet. Nous nous sommes proposé, en effet, d'y RACONTER rapidement toute la légende de nos Chansons de geste et d'y esquisser tour à tour les portraits de tous nos héros épiques.

« Raconter toutes nos Épopées nationales » : la tâche était longue et délicate. Il s'agissait de donner de chacun de nos romans une analyse qui fût à la fois scientifique et littéraire, exacte et vivante ; qui méritât l'estime des érudits et conquît en même temps quelque popularité parmi les « ignorants ». De plus, il importait que ces analyses eussent un lien qui les rattachât les unes aux autres, et qui donnât à la suite de nos récits épiques cette unité dont aucune œuvre ne saurait se passer.

L'ordre adopté pour ces récits épiques sera celui des anciens Cycles.

Quant à ce lien, nous n'avons pas eu de peine à le trouver. Nous avons adopté et suivi cet ordre commode que les poëtes du moyen âge ont eux-mêmes adopté et suivi pour la classification difficile de toutes leurs chansons. Nos récits ont donc été divisés par cycles, et nos lecteurs verront se dérouler sous leurs yeux cinq séries de narrations épiques auxquelles nous avons dû donner les titres suivants : « 1° *la Geste du Roi*, 2° *la Geste de Guillaume*, 3° *la Geste de Doon de Mayence*, 4° *les Petites Gestes, ou Gestes provinciales*, 5° *le Cycle de la Croisade.* »

Dans chacun de ces cycles nous avons été, autant que possible, fidèle à l'ordre chronologique. C'est ainsi que, dans le récit de la Geste du Roi, nous commençons par rappeler les aventures de Berte, mère de Charlemagne, et finissons par raconter les dernières années et la mort du grand Empereur. Rien ne sera plus aisé que de suivre dans notre livre toute la vie légendaire de chacun de nos héros, depuis sa naissance jusqu'à son dernier soupir. Un seul regard suffira pour embrasser l'ensemble de ces biographies épiques.

« Mais, nous dira-t-on, vous courez risque, avec une telle classification, de donner le change à vos lecteurs sur l'antiquité et la valeur de vos chansons. Vous tenez compte de la date plus ou moins probable des événements qu'on y raconte : c'est fort bien ; mais vous mettez ainsi sur la même ligne des œuvres qui n'ont ni le même âge, ni la même importance. Par exemple, vous commencez votre Geste du Roi par *Berté aus grans piés*, qui est un roman de la décadence, et vous reléguez à la fin de ce cycle la *Chanson de Roland*, qui est le plus ancien et le plus beaux de nos poëmes. Dans vos récits, une chanson du XIe siècle coudoie un roman du XIVe ; un chef-d'œuvre est à côté d'une platitude. N'est-ce pas un inconvénient des plus graves ? » Deux lignes nous suffiront pour répondre à cette objection qui ne manque pas de fondement : « *Nous avons toujours pris soin d'avertir nos lecteurs du mérite et de l'ancienneté de chacun des romans que nous analysons.* » Cela fait, l'ordre chronologique ne nous présentait plus que des avantages, et nous ne pouvions pas ne pas l'adopter.

De la forme donnée par nous à ces analyses de nos vieux poëmes.

Restait la grande question de la forme qu'il nous fallait donner à ces analyses de nos Chansons de geste. Deux systèmes s'offraient à notre choix. Nous pouvions résumer nos Épopées françaises en leur empruntant leur propre style, leurs formules, et presque

leur langage. C'est ce que M. Guessard a fait avec tant de succès dans ces excellents Sommaires qui ne sont pas le moindre ornement du *Recueil des anciens poëtes de la France*, et que le savant éditeur ne manque pas de placer en tête de chacun de nos vieux poëmes. Mais nous n'avons pas tardé à nous convaincre que tant d'analyses archaïques, placées à la suite l'une de l'autre, seraient d'une lecture véritablement pénible et difficilement supportable. Ces Sommaires, nous le savons, ont pour eux l'exactitude scientifique; ils suivent le poëme vers à vers, donnant autant de place au résumé d'événements du premier ordre et au récit d'épisodes sans valeur. Mais nous avons quatre-vingts analyses à écrire; mais, parmi ces quatre-vingts chansons, beaucoup présentent exactement la même action et les mêmes péripéties qu'on ne peut vingt fois faire subir dans les mêmes termes aux mêmes auditeurs; mais, enfin, les formules épiques de nos romans trop souvent répétées, ennuient et rebutent le lecteur le plus courageux. Nous avons dû adopter une autre méthode qui fût moins décourageante, une autre forme qui fût plus littéraire et plus vivante.

Nous avons donc écrit nos résumés épiques sans préoccupation archaïque. Après avoir lu nos Épopées nationales, après les avoir relues avec soin, nous avons fermé les vieux livres et les avons racontées à nos auditeurs. Mais jamais l'exactitude n'a été chez nous sacrifiée à l'élégance. Pas une seule ligne de notre récit n'a été tirée de notre imagination. Nous nous sommes appuyé uniquement sur les textes de nos chansons; chacune de nos phrases, chacun de nos mots se rapporte exactement à un certain nombre de vers que nous avons eu soin de signaler en note. Et, quel que soit ici notre désir d'échapper au reproche « de faire trop apparaître notre personnalité » dans notre œuvre, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien un tel travail nous a coûté de temps et d'études. Beaucoup de nos romans sont inédits, et il nous a fallu les résumer d'après les manuscrits. Dans la seule Geste de Charlemagne, huit chansons étaient dans ce cas, huit sur vingt-trois!

S'il faut dire ici toute notre pensée, nous voudrions que la lecture de nos résumés pût en quelque manière remplacer celle des textes originaux, dont la lecture est familière aux seuls érudits. Nous prétendons, comme M. de Paulmy au dernier siècle, faire connaître tous nos anciens poëmes; mais nous ne voulons

pas les défigurer comme lui, en donnant à leurs personnages le langage, le caractère et l'habit de nos contemporains. Nous voulons enfin publier une *Bibliothèque bleue* à l'usage de tous, et même à l'usage des savants. Mais cette *Bibliothèque bleue,* au lieu d'en emprunter les éléments aux méchants romans en prose, aux remaniements des XVe et XVIe siècles, nous l'écrivons uniquement d'après les plus anciennes versions de chaque poëme, d'après les manuscrits des XIIe et XIIIe siècles que nous avons sans cesse devant nos yeux, avec des scrupules d'exactitude que n'ont pas connus les imitateurs modernes de nos Épopées. Nous avons été plus loin, et avons voulu en outre traduire les plus beaux passages de nos poëtes nationaux, de telle sorte que cette partie de notre œuvre contînt une véritable *Anthologie* de nos Chansons de geste.

Les plus beaux passages de tous nos Romans sont traduits dans le cours de ces analyses, et composent une *Anthologie épique.*

Quant aux portraits de nos héros épiques, ils formeront une galerie à laquelle nos lecteurs voudront peut-être attacher quelque intérêt. Il était temps d'ouvrir à la gloire oubliée des Ogier et des Renaud, des Roland et des Olivier, une sorte de musée dont leurs figures fissent tout l'ornement. C'est ce que nous avons tenté de faire. Nous n'avons pas voulu d'ailleurs flatter le portrait de ces vieux représentants de la race française, et nous n'avons pas à rougir de la partialité d'un seul coup de pinceau.

L'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* félicite quelque part M. Simrock d'avoir entrepris, dans son *Kerlingisches Heldenbuch,* un Recueil de petits poëmes ou de ballades carlovingiennes. Et M. Gaston Paris ajoute : « Le livre de M. Simrock est charmant. Entre les mains des poëtes allemands, surtout de Louis Ulhand et de M. Simrock lui-même, les anciens récits ont repris une fraîcheur nouvelle. *La France, vraie patrie de la plupart d'entre eux, ne les a pas encore aussi bien compris ni autant aimés.* »

Nous nous sommes proposé le même but que Simrock. Puissions-nous l'avoir atteint comme lui ! Et plaise à Dieu qu'après notre travail, on ne puisse plus dire que « la France n'aime pas son Épopée nationale ! »

II

Mais le récit animé et scientifique de nos Chansons de geste n'était qu'une partie de notre tâche, la moins pénible, la moins longue.

« Donner la bibliographie complète de chacune de nos Epopées nationales ; en déterminer les éléments historiques ; signaler toutes les variantes, toutes les modifications de chaque légende épique » : tel est encore le sujet de cette seconde partie de notre livre.

« Nous ne manquerons pas (disions-nous dans la *Préface* de notre premier volume) d'indiquer sévèrement les sources historiques de chacun de nos romans, de suivre à travers le temps les déformations de la légende primitive, de signaler enfin tous les rapports qui existent entre la Vérité et la Poésie. » Et nous ne nous étions pas engagé moins étroitement à donner à nos lecteurs la bibliographie complète de chacune des œuvres dont nous devions leur présenter le résumé.

« A quelle époque remonte telle et telle chanson? A quel poëte en est-on redevable ? De combien de vers se compose-t-elle, et quels sont ces vers ? Combien en possédons-nous de manuscrits? Ces manuscrits, où sont-ils? Quelle est leur date et quelle est leur valeur? Les a-t-on publiés? Le poëme que nous étudiosn a-t-il été mis en prose? A-t-il joui chez les nations étrangères d'une popularité étendue et durable? Quelles traces a-t-il laissées dans les diverses littératures de l'Europe ? De quels travaux scientifiques a-t-il été l'objet depuis trois siècles? Quelle est enfin son importance littéraire, et quelle place doit-on lui assigner parmi les œuvres de son époque ?

» Puis, quels sont les éléments historiques du roman que vous venez de nous analyser ? Serait-ce une œuvre d'imagination pure? N'est-ce pas seulement de l'histoire défigurée, de la vérité obscurcie ? Et quels sont les faits réels qui ont donné naissance à ces faits altérés ?

» Et enfin, cette légende, que vous nous avez rapportée d'après la plus ancienne version d'une chanson de geste, se présente-t-elle partout sous la même forme, et l'a-t-elle exactement conservée dans tous les textes du moyen âge ? Ne s'est-elle pas modifiée chemin faisant ? N'a-t-elle pas subi des *embellissements* qui l'ont rendue méconnaissable ? Et quels sont ces embellissements que nous déplorons, mais que nous voulons connaître ? »

Telles sont les questions que notre lecteur est en droit de nous adresser. Et nous n'avons point voulu en laisser une seule sans réponse.

Du plan des *Notices bibliographiques et historiques* que nous avons placées en tête de chacune de nos Chansons.

Nous avons désiré, tout d'abord, qu'une clarté presque exagérée fût le caractère principal de cette partie de notre livre. Ces problèmes sont si nombreux et si complexes, que le lecteur veut savoir très-exactement où il en trouvera la solution. Et cette solution, il la faut scientifique, concise et claire. Voilà bien des difficultés.

C'est pour répondre à ces légitimes exigences qu'au commencement de la plupart de nos chapitres, nous avons placé une NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE sur chacun de nos poëmes. Chacune de ces *Notices* se divise ainsi qu'il suit, et nous croyons que, dans ce cadre uniforme, on trouvera facilement la réponse à toutes les questions précédentes :

I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° *Date de la composition.* — 2° *Auteur.* — 3° *Nombre de vers et nature de la versification.* — 4° *Manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous.* — 5° *Édition imprimée.* — 6° *Version en prose.* — 7° *Diffusion à l'étranger.* — 8° *Travaux dont chacun de nos poëmes a été l'objet.* — 9° *Valeur littéraire.*

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE.

Quelle place cependant devrions-nous donner, dans notre livre, à ces *Notices* qui ne renferment aucun élément littéraire ? Fallait-il les mêler dans notre texte avec l'analyse même de nos Chansons de geste, et arriver ainsi à une fusion constante de l'érudition proprement dite et de l'art? Nous ne l'avons point pensé.

Dans toute notre œuvre nous avons séparé avec soin : l'élément littéraire, d'une part ; l'élément scientifique, de l'autre.

A nos analyses, d'une part ; à nos *Notices*, de l'autre, nous avons donné deux places très-distinctes.

Dans notre texte, nous n'avons laissé que le récit de nos Épopées nationales. Ce récit, il est à l'usage des ignorants comme des érudits ; il peut se lire sans le secours des notes, et nous espérons bientôt le publier dans une édition populaire sous ce titre : *la Légende de Charlemagne.*

Dans nos notes, au contraire, nous n'avons fait de place qu'à l'érudition proprement dite. C'est là que le lecteur trouvera ce

Notices bibliographiques et historiques dont nous venons de lui tracer le cadre. Tel est le plan que nous avons suivi dans toute cette seconde partie de notre œuvre.

III

En terminant ce troisième volume, qui nous a coûté de si pénibles efforts et de si longs travaux, nous éprouvons le besoin de remercier de nouveau tous ceux que nous avons déjà nommés dans la *Préface* de notre premier volume.

Nous devons beaucoup à l'*Histoire poétique de Charlemagne* de M. Gaston Paris. Nous avons pris soin de la citer avec une exactitude que nous avons voulu pousser jusqu'à la superstition. Le lecteur se convaincra, d'ailleurs, que nous n'avons pas toujours partagé les doctrines du jeune savant, et que nous les avons plus d'une fois combattues.

Les encouragements n'ont pas manqué à notre œuvre, et nous devons citer en première ligne l'étude de M. Karl Bartsch dans la *Revue critique*. L'illustre auteur de la *Chrestomathie de l'ancien français*, un des hommes les plus compétents de toute l'Allemagne, a rendu libéralement justice à nos efforts. Sa bienveillance s'est fait jour à travers sa justice, et nous tenons à le remercier très-sincèrement de ses critiques autant que de ses éloges. Nous n'avons pas été moins heureux des quelques lignes que notre maître, M. Guessard, a bien voulu nous consacrer dans la préface de son *Macaire*. Quant aux attaques dont notre livre a pu ou pourra être l'objet, nous sommes tout disposé à y faire droit avec une entière docilité, dès que nous en aurons reconnu la justesse. Dans une œuvre qui présente tant de difficultés, et où sont nécessairement émises tant de propositions scientifiques, il est impossible qu'il n'échappe pas à l'auteur quelques inexactitudes de détail, et même quelques erreurs plus graves. Nous ne rougirons pas de les corriger; nous rougirions de ne pas le faire.

Un dernier mot.

Quelques bons esprits se sont émus des dernières lignes de notre premier volume, et nous ont accusé d'avoir outragé l'*Iliade* en la plaçant à côté de la *Chanson de Roland*. Nous avons besoin d'expliquer notre pensée.

Ce que nous avons voulu dire de l'auteur inconnu de la *Chanson de Roland*, c'est ce qu'un des esprits les plus équitables et les plus modérés de ce temps a dit de Joinville, historien de saint Louis :

« Si Joinville est inférieur aux grands écrivains, c'est parce » qu'il ignore entièrement *l'art* de bien dire et qu'il ne sait pas » manier la langue qui doit exprimer sa pensée. Mais cette » inexpérience même ajoute souvent au charme de ses récits, et » il lui arrive de rencontrer d'inspiration ce que les plus habiles » auraient vainement cherché. En lisant Joinville, on s'aperçoit » que le plus inhabile des écrivains peut unir la finesse de l'es» prit à la solidité du bon sens ; qu'il peut tour à tour exciter le » rire et arracher les larmes ; qu'il est capable de retracer dans » tous leurs détails et d'éclairer de toutes leurs couleurs les » tableaux que sa vive imagination fait revivre devant lui, et » d'évoquer enfin, pour les mettre en scène, les faire agir et par» ler, les personnages divers des drames auxquels il a pris part. » De là vient que, sans avoir étudié l'art de plaire et d'intéresser, » il y réussit par un don naturel, et qu'il peut sans effort se » montrer simple ou sublime, gai ou pathétique, offrant ainsi » aux maîtres eux-mêmes des modèles de tous les genres de » beauté. »

Voilà ce que nous voulions dire au sujet de l'*Iliade* et de la *Chanson de Roland*. Mais M. Natalis de Wailly l'a dit bien mieux que nous.

LÉON GAUTIER.

28 janvier 1867.

DEUXIÈME PARTIE

LÉGENDE ET HÉROS
DES
ÉPOPÉES FRANÇAISES

LIVRE PREMIER

GESTE DU ROI

CHAPITRE I

INTRODUCTION A LA GESTE DE CHARLEMAGNE

> Seignor, oiez chançon de grant nobilité,
> Tote estraite de jeste et de grant paranté,
> Dou bon roi Karlemaine qui prist tantes citez,
> Et tant chatiax conquist par sa grant poesté.
> Par lui furent paien en maint leu anconbré,
> Plusors en fist venir à la crestienté,
> Mahom et Apolin fit chaoir en vilté...
> (*Simon de Pouille*, Bibl. nation., fr. 368, fº 242 rº, 3e col.)

Objet de la Geste du Roi.

Nous nous proposons de raconter ici l'histoire épique du très-illustre Charlemagne[1], fils de Pepin le Nain et de la bonne reine Berte aux grands pieds[2]; empereur de Rome; roi d'Aix, de Montloon et de Saint-Denys; fils et défenseur de l'Église; honneur de la France, créateur des douze pairs et oncle de ce Roland qui mourut à Roncevaux...

Résumé très-rapide de toute l'histoire poétique de Charlemagne, d'après les chansons qui composent la Geste du Roi et qui vont être successivement analysées.

C'est ce Charlemagne dont les *enfances* furent rudement éprouvées et qui dut aller cacher sa jeune gloire chez les Infidèles d'Espagne ; qui fut l'amant, puis l'époux de la belle Galienne ; qui reconquit son royaume sur d'indignes usurpateurs[3], et délivra des

[1] Cette Histoire est principalement extraite des Chansons de geste dont nous allons donner l'énumération dans les notes suivantes. — [2] *Berte aus grans piés* et *Charlemagne* de Venise (1re branche : *Berta de li gran pié*). — [3] *Mainet*; *Charlemagne* de Venise (2e branche : *Enfances Charlemagne*) et *Charlemagne* de Girard d'Amiens (1er livre).

païens l'*Apostoile* de Rome, dont la captivité et la mort eussent si gravement compromis les destinées de la Vérité sur la terre[1]; qui put guerroyer, durant toute sa vie, contre les Sarrasins, les Saxons et tous les païens, grâce à la valeureuse épée et à l'indomptable courage de Roland son neveu, de l'archevêque Turpin, d'Ogier le Danois, du vieux duc Naimes et de ses autres barons; qui assista aux débuts de Roland[2] dans les gorges d'Aspremont et vainquit le terrible Agolant[3]; qui vit la défaite des géants Otinel[4] et Fierabras[5]; qui fit le grand voyage de Jérusalem et de Constantinople et étonna tout l'Orient par les splendeurs d'une gloire à son apogée[6]; qui, une autre fois, envoya Simon de Pouille en Terre sainte, avec onze de ses chevaliers dignes de représenter là-bas et la Chrétienté et la France[7].

C'est ce Charlemagne qui prit le temps, entre ses expéditions contre les ennemis de Jésus-Christ, de triompher de ses grands vassaux rebelles : de Girard de Vienne[8], de Jean de Lanson[9], d'Huon de Bordeaux[10]; mais surtout d'Ogier le Danois[11] et des quatre fils Aymon[12], et qui enleva vigoureusement la petite Bretagne aux envahissements des Sarrasins[13].

C'est ce Charlemagne qui, sans cesse en communion avec le ciel, avec les Saints, avec les Anges, reçut du glorieux apôtre Jacques l'ordre d'aller reprendre l'Espagne aux païens profanateurs des saintes reliques; qui partit, superbe, à la tête de la plus belle et de la plus

[1] *Enfances Ogier* par Adenet. — *Chevalerie Ogier de Danemarche* (1re partie). — *Charlemagne* de Venise (4e branche : *Enfances Ogier*). = [2] Cf. le *Charlemagne* de Venise (3e branche : *Enfances Roland*). = [3] *Chanson d'Aspremont.* = [4] *Otinel.* = [5] *Destruction de Rome.* — *Fierabras* français et *Fierabras* provençal. = [6] *Voyage à Jerusalem et à Constantinople. Galien.* = [7] *Simon de Pouille.* = [8] *Girard de Viane.* = [9] *Jehan de Lanson.* = [10] *Huon de Bordeaux.* = [11] *Chevalerie Ogier de Danemarche.* = [12] *Renaud de Montauban.* = [13] *Acquin.*

vaillante de toutes les armées; qui fut le triste spectateur du grand duel de Roland et de Ferragus[1]; qui, après vingt victoires, mit énergiquement le siége devant Pampelune et s'empara de ce boulevard des païens[2]; qui resta sur la terre d'Espagne, sans ôter sa broigne et son heaume, sept ans au dire des uns, vingt-sept ans au dire des autres; que Gui de Bourgogne y vint rejoindre à la tête des jeunes chevaliers de France[3]; qui reçut une ambassade du roi Marsile se soumettant enfin aux armes de l'Empereur à la barbe fleurie; qui fut lâchement trahi par Ganelon, ce Judas de la France; qui connut l'indicible épreuve de survivre à la grande défaite de Roncevaux et au grand deuil de la mort de Roland; qui le vengea dans la célèbre bataille de Saragosse et fit écarteler Ganelon[4]; qui eut la médiocre consolation de voir Gaydon se faire le vengeur de Roland et effacer la honte de Roncevaux[5]; qui laissa Anséis de Carthage en Espagne et affermit les destinées de ce jeune roi et de ce jeune royaume[6].

C'est ce Charlemagne qui ne triompha qu'à demi des barons Herupois coalisés contre lui[7]; qui se vit forcé d'exiler sa femme Blanchefleur injustement persécutée par le traître Macaire, et qui eut plus tard à remettre en lumière l'innocence de la Reine[8]; qui demeura le vainqueur des Saxons et de Guiteclin[9]; et qui, chargé de gloire, épuisé de triomphes, dégoûté des humaines grandeurs, rendit enfin son âme à Dieu, pour recevoir de la postérité chrétienne, et surtout des poëtes nationaux, l'auréole du saint, en même temps que le renom moins durable et moins beau des grands législateurs et des grands conquérants.

[1] *Entrée en Espagne*. = [2] *Prise de Pampelune*. = [3] *Gui de Bourgogne*. = [4] *Chanson de Roland*. = [5] *Gaydon*. = [6] *Anseïs de Carthage*. = [7] *Chanson des Saisnes* ou *Guiteclin de Sassoigne*. = [8] *Macaire*. = [9] *Chanson des Saisnes*.

II PART. LIVR. I. CHAP. I.

Plan adopté pour tout le récit de la Geste du Roi.

Telle est l'histoire que nous voulons raconter.

Nous n'irons pas en demander les éléments aux traditions plus ou moins défigurées, plus ou moins incertaines de l'Allemagne, de la Scandinavie et de tous ces peuples étrangers qui nous ont emprunté nos légendes épiques et les ont habillées à leur mode. Nous ne voulons même pas prêter l'oreille à celles des traditions françaises qui n'ont point donné lieu à des chansons de geste.

Nous nous proposons seulement de résumer, d'une façon vivante, toutes nos Chansons de geste, sans les isoler l'une de l'autre; mais, tout au contraire, en prenant soin de conserver à chacune d'elles son intégrité originale...

La Geste du Roi comprend vingt-sept chansons[1].

Nous avons écarté de cette première partie les romans de *Beuves d'Hanstonne* et de *Doon de la Roche*, qui sont des romans d'aventures, ayant Pepin et Charlemagne pour prétexte, et non pas pour objet. Nous les analyserons ailleurs.

En revanche, nous avons été forcé par les nécessités de notre sujet d'emprunter à la geste de Doon de Mayence, pour les résumer ici, deux poëmes auxquels Charles est très-intimement mêlé : *Ogier le Danois* et *Renaud de Montauban*. Et, pour la même raison, nous avons emprunté une troisième chanson, *Girard de Viane*, à la geste de Garin de Montglane.

Cela dit, commençons. Et racontons, dès ses origines premières, la légende très-religieuse et très-nationale de ce Charlemagne, sans lequel peut-être nous ne serions plus aujourd'hui ni chrétiens ni Français.

[1] Nous les avons énumérées dans les notes précédentes, à l'exception de *Beuves d'Hanstonne*, et de *Doon de la Roche* (British Museum, Harl. 4404).

CHAPITRE II

LA MÈRE DE CHARLEMAGNE

Li Romans de Berte aus grans piés*. — Charlemagne, de Venise (1re branche : Berta de li gran pié)**.

I

La mère d'un héros épique devient presque toujours épique.

Lorsque meurt un grand homme aux époques primitives, surtout un homme d'épée, surtout un conquérant, il circule aussitôt parmi le peuple je ne sais quels bruits

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE BERTE AUS GRANS PIÉS, PAR ADENET.** — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Roman de Berte aus grans piés* a été composé vers l'année 1275. = 2° AUTEUR. Il a pour auteur Adam ou Adenet, dit le Roi, parce qu'il fut « roi des ménestrels ». Cet Adenet, né en Brabant vers 1240, qui fut le protégé de Henri III, duc de Brabant, et qui mourut à une époque incertaine, est en outre l'auteur des *Enfances Ogier*, de *Beuves de Commarcis* et de *Cleomadès*. C'est ce qu'il nous fait savoir dans le prologue de ce dernier poëme : « Cil qui » fist d'Ogier le Danois — Et de Bertain qui fu ou bois — Et de Bueves de Com- » marcis, — Ai un autre livre entrepris. » = Adenet ne fut qu'un remanieur et ne composa que des *rifacimenti*. Doué de plus d'habileté que d'imagination, il emprunta à la *Chevalerie Ogier de Danemarche* le sujet de ses *Enfances Ogier* et au *Siége de Barbastre* les péripéties de son *Beuves de Commarcis*. Le *Roman de Berte aus grans piés* est le chef-d'œuvre de cet esprit facile et élégant. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. *Berte* est un poëme de CXLIV couplets et de 3482 vers. Adenet l'a écrit en tirades monorimes et en vers dodécasyllabiques assonancés par la dernière syllabe. Mais il a voulu renchérir sur ses devanciers et inventer certaines difficultés de versification dont les trouvères, ses prédécesseurs, avaient eu raison de ne se point embarrasser. Il a posé en principe qu'après un couplet masculin, il n'y aurait place que pour une *laisse* féminine. Il a été plus loin, hélas ! Après un couplet en *er*, il rime un couplet en *ere;* après une laisse en *a*, une laisse en *age;* après une tirade en *ai*, une tirade en *aie*, etc., etc. On ne saurait condamner trop sévèrement toutes ces subtilités, toutes ces complications méprisables. Et cependant Adenet a fait école : il a eu pour continuateur et pour élève Girard d'Amiens, qui a servilement imité dans son *Charlemagne* la versification savante de son maître. De tels procédés sont le caractère des époques de décadence. = 4° MANUSCRITS CONNUS. Quatre manuscrits de *Berte* sont conservés à la Bibliothèque nationale :

mystérieux, vagues rumeurs qui se condensent bientôt en une légende complète. Tout paraît merveilleux dans

a. Fr. 1447 (anc. 7534⁵), fin du XIIIe siècle. — *b*. Fr. 778 (anc. 7188), XIVe siècle. C'est le seul manuscrit qui nous fournisse le texte du *Charlemagne* de Girard d'Amiens. — *c*. Fr. 12467 (anc. S. F. 428), fin du XIIIe siècle. — *d*. Fr. 24404 (anc. Lavallière, 52), commencement du XIVe siècle. — Un cinquième manuscrit (*e*.) est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, B. L. F., 175 (fin du XIIIe siècle). Nous ne parlerons pas ici de la copie de ce dernier manuscrit, qui a été exécutée au siècle dernier par Mouchet, et qui est aussi conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal (Copies de Mouchet, 4). — Un sixième manuscrit (*f*.) est à la Bibliothèque de Rouen (B L. 53). Il appartenait au Chapitre de la cathédrale. — Dans sa Préface de la *Chanson des Saisnes*, M. Fr. Michel signale un septième manuscrit : *Catalogue de la Bibliothèque de feu Richard Heber* (p. 10, n° 103) ; mais nous ignorons ce que le manuscrit est devenu. = Entre ces différents textes, il n'y a guère que des variantes orthographiques dont on pourra se faire une idée en comparant les deux textes des manuscrits *a* et *b* :

La dame fu ou bois qui durement plora,	La dame fu *el* bois qui durement pl*oura* ;
Cez leus oï huler et li huanz hua ;	*Les* leus oï *uller* et *le* huan*t* hua.
Il esclaire forment et roidement tonna,	Il *espartoit* forment et *durement* tonna,
Et pluet menuement, et gresille, et venta.	Et *plut* menuement, et gresille, et venta.
C'est hideus tans à dame qui conpaignie n'a :	C'*iert* hideus *tems* à dame qui conpaignie n'a :
Damedeu et ses Sainz doucement reclama...	Damedeu et ses Sainz doucement reclama...
(Ms. 1447.)	(Ms. 778.)

= 5° VERSIONS EN PROSE. Il existe une version en prose du roman de *Berte aus grans piés*. Elle est conservée à la Bibliothèque de Berlin (mss. Gall. 130), sous ce titre : *Histoire de la reyne Berte et du roy Pepin ;* elle paraît remonter à la première moitié du XVe siècle. En 1820, un érudit allemand, F. W. V. Schmidt, publia à Berlin une analyse de cette rédaction en prose, dans ses *Roland's Abentheuer*. Mais, du reste, cette version n'a jamais été imprimée, et la vogue de la légende de Berte ne semble pas avoir notablement dépassé les limites du moyen âge. La popularité de Geneviève de Brabant a, depuis lors, remplacé celle de la mère de Charlemagne. = 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Née fort tard, la légende de Berte a cependant conquis une certaine vogue : *a*. En Italie. La première branche du *Charlemagne* de Venise (Bibl. S.-Marc, manuscrits français, n° XIII) est consacrée à Beuves d'Hanstonne et à Berte. Nous aurons lieu de revenir longuement sur le texte italianisé des différentes branches de cette singulière compilation. — Le sixième livre des *Reali* « tracta del nascimento di Carlomagno e de la scura morte di Pipino da dui sui fioli bastardi ». Les dix-sept premiers chapitres y ont pour seul objet les aventures de Berte. Enfin Ferrario (II, p. 174) cite un petit poëme italien sur le même sujet, intitulé : *Il padiglione del re Pippino*. — *b*. En Allemagne. Dans son *Karl*, qui fut composé vers l'année 1230, le Stricker a donné un résumé rapide de l'histoire de Berte, et nous aurons lieu de citer tout à l'heure la Chronique de Weihenstephan, en prose allemande du XVe siècle, et la Chronique de Wolter, composée vers 1460, qui toutes deux ont raconté à leur manière cette légende de la femme de Pepin. — *c*. En Espagne. Sanche, fils d'Alphonse X, a fait composer vers la fin du XIIIe siècle la célèbre *Gran Conquista de ultramar :* l'histoire de Berte y est racontée tout au long (liv. II, chap. 43). C'est à propos d'un croisé descendant de Mayugot de Paris, fidèle conseiller de Charlemagne, que la *Gran Conquista* raconte le mariage de Pepin et de Berte, la substitution d'une serve à cette princesse, etc. (Voy. Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana*, p. 337.) Un auteur espagnol de la fin du XVIe siècle, Antonio de Eslava, a emprunté aux *Reali* la même fiction, l'a modifiée et en a

sa vie, dans sa mort. Et bientôt on ne se contente plus de transformer le héros lui-même : on veut encore poé-

bâti le fameux roman intitulé : *Noches de invierno*, dont deux éditions parurent en 1609, l'une à Pampelune et l'autre à Saragosse, etc. = 7° ÉDITIONS IMPRIMÉES DE CE ROMAN. *a*. C'est en 1832 que M. Paulin Paris fit paraître pour la première fois le Roman de Berte (*Li Romans de Berte aus grans piés, précédé d'une Dissertation sur les Romans des douze pairs, par M. Paulin Paris, de la Bibliothèque du Roi*; Paris, Techener, 1832, in-8°). En relisant aujourd'hui cette publication, qui n'est pas à l'abri de toute critique, il faut se rappeler, pour être juste, que c'était là LA PREMIÈRE DE TOUTES NOS CHANSONS DE GESTE FRANÇAISES qui recevait en notre siècle les honneurs de l'impression. — *b*. En 1874, M. Aug. Scheler a publié à Bruxelles une seconde édition du poëme d'Adenet sous ce titre : « *Li Roumans de Berte aus grans piés*, par Adenès le Roi ; poëme publié d'après le manuscrit de l'Arsenal, avec notes et variantes, etc. » (Comptoir universel et Muquardt, in-8°). = 8° TRAVAUX DONT CE POEME A ÉTÉ L'OBJET. — *a*. *b*. Au XVI[e] siècle, le président Fauchet avait parlé d'Adenet (*Œuvres*, p. 587). Pasquier avait été plus loin dans ses *Recherches de la France :* il avait publié *in extenso* la description de Paris qui se trouve dans *Berte* (VI, chap. 3 et 5). — *c*. Du Cange cite dans son Glossaire le *Roman de Bertain*. — *d*. *e*. *L'Histoire littéraire*, dans ses tomes VII (1746), VIII (1747) et X (1756), s'était occupée à plusieurs reprises des *Enfances Ogier;* mais le nom de notre poëme n'y fut prononcé qu'en 1824, dans le fameux *Discours* de Daunou *sur les lettres et les arts au* XIII[e] *siècle* (t. XVI, pp. 165 et 233). — *f*. Cependant, depuis longtemps déjà (en 1782), Gaillard, dans son *Histoire de Charlemagne*, avait longuement résumé notre roman (III, 351-378) ; la *Bibliothèque des Romans*, dans sa livraison d'avril 1777 (t. I, p. 141 et suiv.), en avait donné un autre résumé d'après les *Noches de invierno* (voy. aussi les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. VIII, p. 206). Et enfin le très-médiocre et très-fécond Dorat avait su trouver dans la même légende le sujet de deux drames, l'un en prose, l'autre en vers, intitulés : *Adélaïde de Hongrie* et *les Deux Reines*. — *g*. En 1803, un des meilleurs érudits de l'Allemagne, J. C. F. von Aretin, publia à Munich les huit premiers chapitres de la Chronique de Weihenstephan et quelques extraits de la Chronique d'Ulrich Fütrer, sous ce titre : *Aelteste Sage über die Geburt und Jugend Karls des Grossen*. — *h*. Ginguené, au tome IV de son *Histoire littéraire de l'Italie* (p. 157), effleura le sujet de notre poëme. — *i*. Dans la troisième partie de ses *Rolands Abentheuer* (Berlin 1820 ; premier chapitre) F. W. V. Schmidt analysa la *Berte* en prose de la Bibliothèque de Berlin. — *j*. *k*. La publication de notre poëme lui-même, en 1832, par M. Paulin Paris, donna lieu à un article de M. Raynouard dans le *Journal des savants* (juin 1832, pp. 343-345), et à un opuscule de M. Fr. Michel : *Examen critique du Roman de Berte aus grans piés* (1832, in-8°). — *l*. L'année suivante, le grand Ferdinand Wolf, devançant les progrès de la science, compara entre elles toutes les légendes relatives à la mère de Charlemagne (*Ueber die altfranzösischen Heldengedichte aus dem Karolingischen Sagenkreise*, Wien, 1833, in-8°, pp. 37-73). — *m*. En 1839, paraissait chez Silvestre (impr. de Crapelet), le *Miracle de Nostre Dame de Berte, femme du roy Pepin qui ly fu changée; et est à* XXXII *personnages* (in-16, goth.) — *n*. *o*. *p*. Mais l'année 1842 fut entre toutes la plus favorable à notre vieux roman. Tandis que le docteur Græsse (*Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, Dresde, in-8° pp. 289 et 290) et MM. Ideler et Nolte (*Geschichte der altfranzösischen national Litteratur*, Berlin, 1842, t. II, pp. 89-91) consacraient à *Berte* deux Notices bibliographiques pleines de détails un peu secs, mais excellents, M. Paulin Paris, en France, consacrait enfin

tiser toute sa famille. On remonte le cours du temps, et l'on prête les plus brillantes couleurs aux physionomies

une Notice complète de l'*Histoire littéraire* à Adenet (t. XX, 675-718) et à notre poëme (*ibid.*, 701-709). — *q. r.* Jacob Grimm, dans sa *Deutsche Mythologie* (Gœttingue, 1854, in-8°), s'est également occupé de notre légende, et M. Simrock a choisi *Berte la fileuse* pour le sujet d'un de ces contes où il a voulu populariser nos anciennes épopées (*Karolingisches Heldenbuch*, Francfort, 1855). — *s.* En 1854, un vulgarisateur, bien oublié aujourd'hui, M. Collin de Plancy, publiait la *Reine Berte au grand pied et quelques légendes de Charlemagne :* nous avons la 7e édition sous les yeux. Il y donnait (page 103) la traduction d'un « Extrait de la Chronique de Wolter. » On ne peut mieux donner une idée du style de M. Collin de Plancy et de son système de vulgarisation qu'en citant le passage suivant : « Berthe était un ange ravissant. Elle entrait dans sa dix-huitième année, avec ses épais cheveux blond cendré, ses yeux bleus pleins de tendresse, son teint frais et vif et cet embonpoint potelé si gracieux et si attrayant dans une jeune fille... Elle était si bonne, que, pour plaire à son père, et malgré ses répugnances modestes, elle consentait à être coquette, mais de cette coquetterie seulement qui est de la dignité et de la grâce... » (!!!). — *t.* En 1866, M. Bartsch faisait entrer un fragment de la *Berte* d'Adenet dans la première édition de sa *Chrestomathie de l'ancien français* (la seconde édition a paru en 1872, Leipzig, Vogel, gr. in-8°, p. 351, d'après le ms. de la Bibl. nat. fr. 1447).— *u.* M. Gaston Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, a donné tout un chapitre à la mère de son héros (pp. 223-226; voy. aussi pp. 166-169 et 184, 185). Il nous y promet une nouvelle édition du Roman jadis publié par son père, et prend l'engagement de traiter à cette occasion « les différentes questions qui se rattachent à cette légende ». Dans la dernière partie de ce beau livre (*Vérité et Poésie*, p. 432), M. Gaston Paris applique à Berte le système mythique des Allemands, et, suivant lui, la mère de Charlemagne représente sans doute « l'épouse du soleil, captive ou méconnue pendant la durée de l'hiver, mais rentrant avec la saison nouvelle dans les droits qu'elle n'aurait jamais dû perdre ». — *v. x.* Attaquée par nous (*Epopées françaises*, 1re édition, II, p. 10), cette explication a été très-vivement admise et défendue par M. K. Bartsch (*Revue critique*, 1867, p. 262). — *y.* La légende de Berte a été l'objet de plusieurs articles de la *Romania.* En juillet 1873, M. Gaston Paris y a analysé les recherches que M. Pio Rajna avait publiées l'année précédente sur les *Reali di Francia* (Bologna, Romagnoli, in-8°). Il y combat l'opinion du savant italien « essayant d'établir que l'auteur des *Reali* avait connu le poëme d'Adenet », et ajoute que, suivant lui, « des œuvres aussi récentes n'ont exercé aucune influence sur le développement de la poésie épique en Italie » (l. l. p. 363). — *z.* Un an plus tard (1874), M. Aug. Scheler publiait à Bruxelles une édition nouvelle de la *Berte* d'Adenet, en prenant pour base le manuscrit de l'Arsenal. — *aa.* La même année, M. Mila y Fontanals, dans son beau livre : *De la poesia heroïco-popular castellana* (Barcelone, in-8°), exposait les modifications que la *Gran Conquista de ultramar* avait fait subir à la légende de Berte (p. 333 et suiv.).— *bb.* Vers le même temps, M. Mussafia nous mettait à même de comparer l'œuvre d'Adenet avec un poëme qui lui est antérieur d'environ quatre-vingts années; il publiait, dans la *Romania* de juillet 1874 et de janvier 1875, le texte de la *Berta de li gran pié*, de ce poëme franco-italien qu'un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise (n° XIII) nous a heureusement conservé. Nous lui consacrerons plus loin une Notice particulière. — *cc.* Enfin le fascicule de la *Romania* de janvier 1876 (p. 115 et suiv.) renfermait un compte rendu par M. Gaston Paris de l'édition de Scheler. = 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Le Roman d'Adenet est le meilleur de nos

de ses pères. Sa naissance, en particulier, est l'objet des plus étonnants commentaires, des récits les plus éton-

romans de la décadence. Rien d'héroïque, rien de primitif; mais des sentiments délicatement rendus; une singulière pureté de style qui n'est pas dépourvue de toute prétention ; des descriptions intéressantes, bien qu'un peu longues; toutes les qualités et tous les défauts d'une civilisation déjà trop avancée. Cf. l'opinion de Ferd. Wolf, dans la Préface de l'édition de *Berte* par Scheler, page VII.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU *ROMAN DE BERTE AUS GRANS PIÉS*. — On ne peut établir avec certitude que les propositions suivantes : 1° *La légende de Berte ne renferme en réalité d'autre élément historique que le nom de son héroïne*. Il est certain que la mère de Charles s'appelait Berte; mais les historiens ne sont même pas d'accord sur l'origine de cette princesse. L'*Art de vérifier les dates* la regarde, d'après certains chroniqueurs, comme fille de Caribert, comte de Laon (?) Vincent de Beauvais, au contraire, dans un passage trop peu remarqué, en fait la fille d'Héraclius César (!!) et tire de cette origine une justification nouvelle du titre d'Empereur déféré à Charlemagne : « Pippini filius extitit Carolus ex Berta, filia Heraclii Cæsaris. Unde in ipso genus Græcorum, Romanorum et Germanorum concurrit. Unde merito ad ipsum postea translatum est imperium. » (*Spec. hist.*, XXIII, 161.) Quoi qu'il en soit, la vraie Berte mourut à Choisy, le 12 juillet 783, sans avoir réellement offert aucune ressemblance avec la Berte de notre roman. = 2° *Il n'y a rien de fondé dans le rapprochement qu'on a voulu faire entre la légende de Pepin le Nain, de la fausse Reine et de Berte d'une part, et de l'autre, l'histoire de Pepin d'Héristal et de ses deux femmes, Alpaïs et Plectrude*. La concubine Alpaïs fut la mère de Charles-Martel, qui fut en effet persécuté par Plectrude; mais combien tous ces faits sont en réalité éloignés de ceux de notre poëme ! = 3° *Berte ne saurait davantage être considérée comme « le symbole de l'épouse du soleil, captive pendant l'hiver, et rentrant avec la saison nouvelle dans ses droits, qu'elle n'aurait jamais dû perdre. »* Cette explication, donnée par M. Gaston Paris, dont nous citons de nouveau les propres paroles, ne nous paraît pas digne de lui. Trop allemande et ne nous expliquant rien. Il fallait la laisser aux derniers partisans de Dupuis. = 4° *La légende de Berte est née tardivement, et les érudits n'en ont pas encore découvert de trace réelle avant le commencement du* XIIIe *siècle*. Le plus ancien texte où on la rencontre est celui de la « Chronique saintongeaise », dont nous reparlerons tout à l'heure : or, cette Chronique est des premières années du siècle de saint Louis. = 5° *Comme un certain nombre de nos légendes épiques, la légende de Berte est une de ces histoires communes à tous les siècles et à tous les pays, qui circulent partout et reçoivent de temps en temps une forme nouvelle dans une nouvelle littérature*. Telle est la doctrine que nous adopterons plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage. Qu'est-ce que Berte ? *C'est le type de l'épouse calomniée, innocente, et enfin réhabilitée*. Mais il n'y a rien de plus vieux, rien de plus universel qu'une telle histoire. Dans notre seule littérature épique, elle est plusieurs fois répétée. La reine Sibille (dans le roman de ce nom), qui est persécutée par la race des traîtres, calomniée par un nain leur complice, et exilée loin de Charlemagne ; la reine Béatrix (dans la seconde version d'*Helias*), qui est persécutée par la vieille Matabrune, condamnée à mort, et dont l'innocence est enfin remise en lumière : ce sont là des personnages coulés dans le même moule que notre Berte. Mais elle ressemble tout particulièrement à Geneviève de Brabant. On sait que les aventures de cette princesse, si universellement populaires, n'ont absolument rien d'historique, et les Bollandistes ont pu dire : *Non probatur cultus et vene-*

nants. Il est peu de héros épiques dont la mère ne soit devenue l'objet d'une légende.

ratio ecclesiastica dictæ Genovefæ (*Acta sanctorum Aprilis*, I, p. 57). On ne sait rien de certain sur ce personnage fabuleux, que Freher, en ses *Origines Palatinæ*, fait vivre au XIIIe siècle ; que Brower, en ses *Antiquitates annalium Trevirensium*, place au siècle précédent, tandis que d'autres fixent au VIIIe siècle l'existence de cette autre Berte. C'est encore une nouvelle forme donnée à une vieille légende.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE DE BERTE.— Les différents récits qui reproduisent la légende de Berte sont au nombre de treize : 1° la « Chronique saintongeaise » de la Bibliothèque nationale (fr. 124), commencement du XIIIe siècle ; 2° le *Charlemagne* de Venise (Bibl. S.-Marc, mss. fr. n° XIII, XIIIe siècle) ; 3° le *Karl*, œuvre du poëte allemand qui est connu sous le nom du Stricker (vers 1230) ; 4° Philippe Mouskes, qui termina sa Chronique rimée vers 1243 ; 5° le poëme d'Adenet ; 6° la *Gran Conquista de ultramar* (fin du XIIIe siècle) ; 7° les *Reali* (VI, 117), œuvre du Florentin Andrea da Barberino, qui vivait à la fin du XIVe siècle ou au commencement du XVe ; 8° le *Miracle de Nostre Dame de Berte, femme du roy Pepin, qui ly fu changée, et puis la retrouva* (mss. de la Bib. nation. fr. 820, XVe siècle, fol. 117-139) ; 9° la « Chronique de Weihenstephan », dont l'original était du XIVe siècle et qui ne nous est parvenue que dans un manuscrit du XVe siècle ; 10° la Chronique de Wolter, composée vers 1460 ; 11° l'*Histoire de la reyne Berte et du roy Pepin* en prose (Berlin, manuscrits français, n° 130) ; 12° la Chronique française du manuscrit de la Bibliothèque nationale 5003 (XVIe siècle : l'original pouvait, tout au plus, être du XIVe siècle) ; et 13° le roman espagnol intitulé « *Noches de invierno* » que nous citons ici, non plus au sujet des variantes, mais des modifications de notre légende. Nous allons maintenant reprendre en détail chacun des récits que nous venons d'énumérer. — 1° La *Chronique saintongeaise* ne diffère pas notablement du poëme d'Adenet. Ce n'est d'ailleurs qu'un résumé, et un résumé fort rapide. Cependant elle ne met pas en un aussi beau jour que notre roman la chasteté de Berte et la dignité de Pepin : « Le reis pria le vachier que il li pretast Berte la nuit à cochier ot lui ; CIL L'OTREA, etc. » (Voy. G. Paris, l. l., 225.) — 2° Dans le *Charlemagne* de Venise, la fausse princesse qui supplante Berte est rattachée à tout le lignage des traîtres, à la geste de Mayence. Le père de Berte s'appelle Alfari, sa mère Belissent, et le voyer Simon est remplacé par un chevalier du nom de Sinibaldo. Nous en donnons plus loin un sommaire détaillé. — 3° Le *Karl* du Stricker suit cette même version, qu'adoptera un jour l'auteur de la « Chronique de Weihenstephan ». — 4° Philippe Mouskes, qui a été ici oublié, je ne sais trop pourquoi, par l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne*, consacre à Berte un récit qui diffère notablement de celui d'Adenet. C'est la jeune reine elle-même qui, le soir de ses noces, supplie la serve Aliste de prendre sa place auprès de Pepin, mais pour une raison tellement obscène, que nous ne saurions la reproduire ici. Rien de pareil ne se trouve dans Adenet : « Pepin a la dame espousée ; — Grant fieste en ot par la contrée. — Et quant ce vint à l'aviesprir, — Qu'elle se dut aler gesir, — La dame qui forment douta — Pepin.... — Od li fist en son liu gesir — Sa serve, et s'en fist son plaisir. — Et saciés que trop s'adama : — Quar Pepins la serve en ama. » Etc. — 6° La *Gran Conquista de ultramar*, à propos d'un croisé descendant de « Mayugot de Paris », fidèle conseiller de Charlemagne, raconte (lib. II, cap. XLIII) le mariage de Pepin et de Berte, fille de Flore et de Blancheflor, et la substitution à cette princesse d'une serve qui fut mère des deux bâtards. Flore et Blancheflor ne

C'est ce qui est arrivé pour Charlemagne. Sa mère Berte devait devenir, dans l'imagination populaire,

C'est ce qui est arrivé pour la mère de Charlemagne.

sont pas ici, comme dans les romans français, souverains de Hongrie, mais d'Almeria; et Flore a conquis mainte terre en Afrique et en Espagne. Après que Berte fut retrouvée et reconnue innocente, Blancheflor donna à son petit fils Charles le royaume de Cordoue et d'Almeria, ainsi que toute l'Espagne; mais, à sa mort, les rois sarrasins du lignage d'Abenhumaya s'emparèrent de cette contrée, et Pepin mourut avant d'avoir pu les combattre. (Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana*, p. 337.) — 7° M. Rajna (*I Reali di Francia*, vol. I, Bologne, Romagnoli, 1872) cherche a établir que l'auteur des *Reali* a connu le poëme d'Adenet. M. Gaston Paris (*Romania*, juillet 1873, p. 363) se refuse à croire, « en thèse générale,' que des œuvres aussi récentes que celle d'Adenet aient exercé aucune influence sur le développement de la poésie épique en Italie ». Le récit des *Reali*, dit ailleurs M. G. Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 184), « diffère en plusieurs points de tous les autres, et même de celui du manuscrit XIII de Venise. Ainsi les noms ne sont ni ceux d'Adenet, ni ceux de la composition franco-italienne; les motifs des aventures sont différents; certains traits, *qui ne sont que là*, paraissent plus anciens que tous les récits connus. » Parmi ces traits, il convient peut-être, après M. G. Paris (*Romania*, l. c., p. 363), de signaler l'histoire de la conception de Charles sur un char, « qui aurait été originairement rapportée à Charles-Martel et qui aurait symboliquement indiqué une naissance illégitime. *Iste fuit in carro natus*, dit une Chronique du VIIIe siècle relative à Charles-Martel. » Cf. *le Petit Poucet et la Grande Ourse*, par Gaston Paris; Franck, 1875, p. 66. — 8° Le roman en prose: *la Reyne Berte et le roy Pepin*, renferme également un certain nombre de traits anciens qui manquent dans Adenet. (Voy. l'analyse de Schmidt, signalée plus haut.) — 9° Le « Mystère de Berte » ne nous fournit aucun élément nouveau. — 10° et 11° Il nous semble qu'on a également attaché trop d'importance à la *Chronique de Weihenstephan*, où il ne faut voir qu'un document du XVe siècle, et à la *Chronica Bremensis de S. Carolo et S. Willehado*, de Wolter, qui est de la même époque. D'après la première, Berte se fait, sans tant de retards, reconnaître par son mari, et le petit Charles est élevé en secret, comme un fils de meunier. D'après la seconde, Pepin, dans la cabane du paysan, passe une nuit avec sa femme, *sans la reconnaître*. Ce dernier trait détruit quelque peu le prestige de Berte, et je n'y puis voir un de ces traits fort anciens dont parle le savant historien de Charlemagne (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 228). — 13° Dans les *Noches de invierno*, roman qui sent les temps modernes d'une lieue, Berte aime un jeune seigneur nommé Dudon du Lys, qui a été chargé de la conduire à Paris. La perfide Aliste reçoit ici le nom de Fiammetta, qui est charmant; elle offre à Berte de la remplacer auprès de Pepin, tandis qu'elle s'enfuira avec Dudon, etc., etc. La *Bibliothèque des Romans* a reproduit ces inepties. Cela devait être.

** **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA BERTA DE LI GRAN PIÉ** (version franco-italienne). — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. La *Berta de li gran pié* est un poëme des dernières années du XIIe siècle ou des premières du XIIIe. = 2° AUTEUR. Cette chanson est anonyme. Elle est l'œuvre d'un Italien qui avait sous ses yeux un poëme français et l'a accommodé assez librement aux exigences de son public italien. C'est à la *Berte* en particulier que l'on peut appliquer les excellentes remarques de M. Guessard en sa préface de *Macaire*. « Les éditeurs italiens, dit-il, ont altéré nos anciens poëmes de deux façons. Tantôt ils se sont permis des modifications purement orthographiques et toutes superficielles; tantôt des changements qui s'attaquent

presque aussi idéale, presque aussi épique que Charles lui-même.

au fond, à la teneur même des originaux. C'est qu'ils ont, à coup sûr, éprouvé le besoin de rendre nos chansons intelligibles pour ceux de leurs compatriotes auxquels ils se proposaient de les réciter ou de les faire lire ; c'est qu'ensuite ils voulaient satisfaire une manie dont ils paraissent avoir été possédés : celle de rimer exactement, richement même, et pour l'oreille et pour l'œil. Tel est leur double but dans leur travail de transformation ou de déformation. » (L. l., CVII, CVIII.) = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. La *Berta de li gran pié* renferme 1750 vers qui sont des décasyllabes rimés. Il importe de remarquer que dans les couplets en *er*, on admet les assonances en *ier*. Dans la seconde laisse on trouve *mostrer, erer, mer* (de *mare*), *intrer*, etc., à côté de *miler, çivaler, mester*, etc. (pour *milier, çivalier, mestier*, etc.). On ne s'étonnera pas de la violation d'une règle de notre rhythmique française, qui est probablement le fait de l'arrangeur italien. = 4° MANUSCRIT CONNU. Bibl. Saint-Marc à Venise, mss. fr. n° XIII. = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. La seule est celle de M. Mussafia qui est accompagnée de quelques notes (*Romania*, juillet 1874 et janvier 1875). = 6° TRAVAUX DONT CETTE CHANSON A ÉTÉ L'OBJET. *a*. Le manuscrit français n° XIII de la Bibl. S.-Marc de Venise a été signalé dès 1740 à l'attention des érudits par Zanetti (*Latina et italica D. Marci Bibliotheca... codicum manuscriptorum*, p. 256).—*b*. En 1840, Imm. Bekker consacra à ce ms. une étude plus intelligente dans ses *Die altfranzösischen Romane der S. Marcus Bibliotek* (*Mémoire de l'Académie de Berlin* et tirage à part). — *c*. En 1844, M. Adalbert Keller fit mieux : il publia dans *Romwart* les rubriques de tout le manuscrit et quelques fragments.—*d*. En France, trois ans plus tard (1847), M. Paul Lacroix consacrait à cette compilation italienne une des pages les plus intéressantes de son *Rapport sur les Bibliothèques d'Italie* (*Collection des documents inédits, Mélanges historiques*, III, 357).—*e*. Mais le travail le plus complet sur ce poëme (avant l'édition de M. Mussafia) a certainement été l'*Étude* par M. Guessard du manuscr. fr. XIII de la Biblioth. S.-Marc de Venise (*Biblioth. de l'École des Chartes*, année 1856, p. 393 et suiv.). — *f*. Il ne nous reste plus à signaler, après cette analyse critique, que l'édition de M. Mussafia (*Romania*, juillet 1874 janvier 1875). = 7°. VALEUR LITTÉRAIRE. Cette œuvre est d'une médiocrité et d'une platitude qui la laissent bien loin de celle d'Adenet. Pas une description, pas un sentiment, pas un trait. La concision en est l'unique qualité. Mais une telle concision, excellente en histoire, est excessive en poésie. = 8° ANALYSE. Le roi Pepin tient cour à Paris, « sa maison ». C'est le jour de la Pentecôte : « Voilà certes une belle fête, s'écrient le comte Grifon et Aquilon » de Bavière; mais il manque auprès du roi une reine « dont il aüst o fiol o » guarçon » (v. 1-13). Or, il y a là dix mille jeunes gens qui sont venus pour la danse et de nombreux jongleurs qu'on accable de présents (v. 14-54). Mais, parmi ces jongleurs, il en est un qui est bien plus *alter* que tous les autres : même, il est chevalier. Ce jongleur parle admirablement la langue romane et fait au roi Pepin l'éloge du roi de Hongrie, Alfari, de sa femme Belissent et surtout de leur fille Berte. On ne saurait rien comparer à la beauté de Berte, et son seul défaut est d'avoir un pied plus grand que l'autre : « Telle est, dit-il, la femme qui vous convient; telle est la reine qui manque à votre cour » (v. 55-141). Ces paroles font réfléchir Pepin, qui réunit son conseil et consulte ses barons. Tous sont unanimes à lui conseiller ce mariage. Le roi de France craint un refus parce qu'il est laid et qu'il a conscience de sa laideur : « *Por qe eo sui petit e desformé.* » Néanmoins il se décide à envoyer des ambassadeurs au roi de Hongrie pour lui demander sa fille. Dernières recommandations de Pepin à ses douze messagers (v. 142-292). Ceux-ci partent de Paris, en habits

Analyse du Roman de *Berte aus grans piés.*

Charles-Martel achevait glorieusement son règne : Gérard et Foucon, qui s'étaient révoltés contre lui,

magnifiques, après avoir entendu la messe et communié. Leur voyage est long, ils arrivent en Sclavonie où ils sont très-amicalement reçus par le roi Alfari. Dîner solennel où les Français s'étonnent vivement de voir que leurs hôtes ne se servent à table ni de « disches », ni de bancs (v. 292-397). Le chef de l'ambassade, Aquilon de Bavière, demande la fille du roi pour Pepin; mais, fidèle aux recommandations de celui-ci, il prévient le Hongrois que le roi de France : « *Petit homo est, mais groso est e quarré.* » Le roi de Hongrie n'est pas moins sincère et avoue que sa fille a un pied plus grand que l'autre. On consulte Belissent; on consulte Berte, à laquelle on laisse toute sa liberté. Sa mère lui fait un excellent sermon sur les devoirs du mariage et l'invite à réfléchir longuement. Mais la jeune fille répond modestement et fermement que tant de devoirs ne l'effrayent point : « *Mon segnor amarò de greç e volunter* » (v. 398-554). Bref, le mariage est décidé, et l'on s'apprête à faire partir Berte avec les ambassadeurs du roi de France. Le poëte trace ici un assez beau portrait de la reine Belissent, qui est vraiment une maîtresse femme : « *Non e çivaler en toto quel païs, — Conte ni dux, principo ni marchis, — Qe la osast guarder par mi le vis.* » C'est le seul personnage de tout le poëme qui soit bien tracé. Derniers conseils de cette mère à sa fille : « Soyez libérale et courtoise, et aimez votre mari. » Départ de Berte et récit de son voyage à travers toute l'Europe. Elle laisse partout des traces de sa bonté, et marie partout les pauvres demoiselles. On arrive à Mayence (v. 555-759). Ici se place la principale péripétie de toute l'action. Le comte de Mayence, « Belençer », qui fait un excellent accueil à Berte et aux Français, a une fille qui ressemble extraordinairement à Berte et qui a demandé d'accompagner la jeune reine en France. De là tous les malheurs dont le récit doit remplir le reste du poëme (v. 760-778). A son arrivée à Paris, Berte est tellement fatiguée du voyage, tellement souffrante, qu'elle prie la fille de Belençer de la remplacer auprès de Pepin durant la première nuit de noces : « Mais dites-lui que vous êtes malade, et qu'il ne vous touche pas. » Cette étrange proposition est acceptée par la Mayençaise, qui, infidèle aux recommandations de Berte, ne remplace que trop bien la vraie reine : Pepin « en fait toute sa volonté ». Une seule chose l'étonne, c'est que sa jeune épouse n'ait pas ce grand pied dont on lui a tant parlé : « C'est le jongleur, dit-il, qui m'aura fait un conte » (v. 779-848). Cependant le rôle de reine convient parfaitement à la fausse Berte, et elle se décide à le jouer toujours. Avec l'avis et l'assistance de son « bayle », elle fait saisir et garrotter la vraie reine : « Menez-la dans un bois, tuez-la, mettez-la dans une fosse, et qu'on n'en parle plus » (v. 849-894). Par bonheur, le « bayle » et les deux complices qu'il s'est donnés ont pitié de la jeunesse et des pleurs de l'innocente, et ils se contentent de l'abandonner au milieu d'une grande forêt. Puis, ils reviennent à Paris et font croire à leur maîtresse qu'ils ont tué la Hongroise. Plusieurs années se passent, durant lesquelles Pepin ne reconnaît point son erreur et ne découvre pas le crime. Il a trois enfants de la prétendue reine : Lanfroi, Landri, et Berte « qui fut mere de Roland ». Adenet, mieux inspiré, fait de cette dernière une enfant légitime de Pépin, une sœur légitime de Charlemagne : c'est lui qui a été le plus fidèle à la véritable tradition (v. 895-949). Cependant, que devient Berte ? Elle a été recueillie chez un chevalier nommé Sinibaldo, qui la traite comme ses deux filles. Berte donne l'exemple de toutes les vertus. C'est une admirable ouvrière : elle taille, elle coud, elle travaille sans cesse. Et cette vie tranquille dure jusqu'au jour où le roi de France, qui est en chasse dans ce pays, vient demander l'hospitalité à Sinibaldo (v. 950-1062). A peine arrivé chez

II PART. LIVR. I. CHAP. II.

Fin du règne de Charles-Martel. Aventure de Pepin et du lion.

avaient fait leur soumission ; les Wandres avaient été mis en fuite; la paix régnait en France, et Charles pouvait enfin se reposer, les yeux fixés sur son fils Pepin, espoir de sa race, orgueil de sa vieillesse. Ce Pepin n'offrait pas tous les caractères de la force : il était petit, mais avait un grand cœur. Il le fit bien

le bon chevalier, Pepin se prend d'un ardent amour pour Berte : « Si elle ne fait point cette nuit toute ma volonté, je ne vous laisserai pas un pouce de terre. » Berte, qui sait que Pepin est son mari, consent à tout sous prétexte de ne pas nuire à cet excellent Sinibaldo, qui d'ailleurs joue dans toute cette affaire le rôle le plus étrange et le plus méprisable. C'est durant cette nuit que fut conçu, c'est neuf mois après que naquit Charlemagne (v. 1063-1180). La scène se transporte brusquement en Hongrie. La reine Belissent n'a pas de nouvelles de sa fille. Plusieurs fois, il est vrai, elle a envoyé des messagers en France; mais la fausse reine a toujours trouvé le moyen de se soustraire à leurs regards : « J'irai moi-même », dit Belissent. Et malgré la vive résistance de son mari, elle part avec deux cents chevaliers et trente sommiers chargés d'*avoir*. Ce magnifique cortége traverse l'Europe et arrive à Paris. Pepin est tout joyeux de cette arrivée de sa belle-mère ; mais la jeune reine est dans l'angoisse : l'heure approche où sa fourberie va être dévoilée ; le moment est solennel (v. 1181-1383). C'est en vain que la prétendue femme de Pepin se dit malade et s'enferme dans une salle où elle ne laisse point pénétrer les rayons du soleil : « Ma fille, je veux voir ma fille », s'écrie Belissent. Et elle entre comme un orage dans cette chambre où elle fait pénétrer le jour. Rien qu'à la petitesse de son pied, elle reconnaît sur-le-champ que cette femme n'est point sa fille ; elle éclate en cris ; elle arrache la misérable de son lit, elle la traîne par les cheveux, elle la bat : « Rendez-moi, rendez-moi ma fille. » Et elle frappe de nouveau celle qui est la cause de sa douleur ; elle la roue de coups, elle la veut tuer (v. 1384-1491). C'est alors que le roi Pepin se souvient de cette jeune fille qu'il a trouvée chez le châtelain Sinibaldo : « Je me souviens » qu'elle avait un grand pied. C'est sans doute votre fille. » Ils partent au plus vite ; et les voilà tout près du château de Sinibaldo. Le petit *Karleto* accourt au devant d'eux : il a trois ans, et a déjà l'air d'un preux (v. 1492-1523). On prévient Berte, on la fait venir, on lui annonce l'arrivée de la reine de Hongrie : « *Quando Berte oi quella novelle — De soa mer, tot li cor li saltelle.* » Bref, la mère reconnaît sa fille, et le mari sa femme : « Rendez grâce à Dieu, dit » à Pepin la terrible Belissent. Si je n'avais pas retrouvé ma fille, je vous » aurais tué d'un coup de couteau. » « *Li rois l'olde, s'en rise bellemant* » (v. 1524-1588). Départ du roi à Paris avec Berte, Karleto et la reine de Hongrie ; la fausse Berte, malgré les supplications de la vraie reine, est brûlée vive et manifeste, avant de mourir, le plus noble repentir : elle fait une confession publique et demande pardon à Berte. Départ de la reine de Hongrie : « Surtout, lui dit » Pepin, ne passez point par Mayence. » Joie du roi Alfari en revoyant sa femme : « Eh bien ! lui dit-elle, voyez ce qui serait arrivé si je n'étais pas allée » en France. Notre fille n'eût jamais été reine de France. » Allégresse universelle. Annonce des événements ultérieurs et, en particulier, des *enfances* de Charles (v. 1589-1750).

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA *BERTA DE LI GRAN PIÉ*. — III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Voy. ci-dessus la *Notice* consacrée à la *Berte aus grans piés* d'Adenet.

voir certain jour, dans le palais de son père. Un lion s'échappa, terrible, de sa cage, renversa tout sur son passage, étrangla deux petits enfants de Lombardie qui jouaient sur l'herbe, et fit fuir tous les habitants du palais, même le vieux Charles-Martel. Pepin avait vingt ans. Il ne recule pas, se précipite au-devant de la bête, lui plante un *espié* dans le corps, et l'abat roide morte[1]. Aux yeux d'un peuple amoureux de la force physique, comme les Germains, un trait de cette nature devait sembler le présage d'une grande destinée ; et Pepin acquit par là une popularité que l'histoire et la légende ont également consacrée. Peu de temps après, Pepin montait sur le trône de France, et cette aventure du lion peut passer pour le premier chant de l'épopée carolingienne.

Première apparition de Berte. Elle est fille du roi de Hongrie Flore et de la reine Blanchefleur.

Pendant que Pepin se faisait couronner à Paris « comme droit hoir de France »; pendant qu'il célébrait avec une première épouse des noces qui devaient être stériles[2], une jeune fille, « blanche, vermeille, plaisant à devise[3] », éclairait de sa beauté le palais des rois de Hongrie. On l'appelait Berte. Son père était ce roi Flore, sa mère était cette charmante Blanchefleur dont les amours font le sujet d'un de nos meilleurs romans d'aventures[4]. Qui ne se rappelle cette légende sur laquelle a travaillé l'imagination de plusieurs peuples? Qui n'a

[1] *Berte aus grans piés*, édit. P. Paris, pp. 4-6. — [2] *Ibid.*, p. 7. — [3] *Ibid.*, p. 11.

[4] Le roman de *Flore et Blanchefleur* n'a jamais été classé par nous au nombre de nos Épopées nationales : c'est réellement un roman d'aventures, écrit en vers de huit syllabes. Il nous en reste deux versions du XIII[e] siècle, que M. Édélestand Duméril a publiées l'une et l'autre dans la *Bibliothèque elzévirienne*, en 1856. Voici d'ailleurs le sommaire du poëme : « Flore est le fils d'un roi païen nommé Félis; Blancheflor est la fille d'une captive chrétienne de ce roi. Les deux enfants sont élevés ensemble: ils s'aiment tendrement. Cependant Flore va étudier à Montoire, et l'on veut profiter de cette séparation pour mettre fin à son amour : « Blanchefleur est morte », lui dit-on ; et on lui montre un tombeau magnifique. Mais l'amour est défiant : Flore ouvre le tombeau, il le trouve vide. Il se lance aussitôt à la recherche de Blanchefleur, qu'après de longs voyages il trouve enfin chez le sultan de Babylone. »

entendu parler de ces deux amants aux noms de fleurs, cruellement séparés, et à l'un desquels on essaye de persuader que l'autre est mort? Mais Flore est bientôt de retour et finit par retrouver sa Blanchefleur... à Babylone. De tels récits sont trop gracieux pour être épiques, et nous les rejetons sans pitié. La première femme qui fasse figure dans notre épopée nationale, ce n'est point Blanchefleur : c'est cette Berte dont nous venons de parler, et qui devint la mère de Charlemagne. Et voici déjà que les messagers de Pepin arrivent à la cour du roi de Hongrie. « Le Roi de France est veuf, disent-ils, et » demande en mariage Berte la débonnaire[1]. » Flore n'hésite pas et s'empresse d'accorder sa fille au puissant roi Pepin : « *Et li rois leur otroie, mout li pot agréer.* » On fait sur-le-champ les préparatifs de départ. Les adieux sont touchants et trempés de larmes. Flore résume en une noble parole ses derniers conseils à sa fille : « *Fille, ce dist le roi, ressemblez votre mère*[2]. » Quant à Blanchefleur, ce départ la brise : une seule chose la console, c'est que sa fille va en France, et « *qu'en nul païs n'a gent plus douce ne plus vraie*[3] ». Quelque temps après, Berte, éblouissante de jeunesse, de beauté, de grâce, faisait son entrée à Paris. « Les cloches, toutes les cloches, sonnaient hautement. — Il n'y avait pas, que je sache, une seule rue de la ville — Qui n'eût été toute couverte de riches tapisseries. — Toutes les rues étaient jonchées d'herbes très-nettement, — Toutes les dames étaient parées pour l'événement : — Paris resplendissait de joyaux, de richesses[4]... » La journée, hélas! devait finir plus tristement pour Berte.

Mariage de Berte et de Pepin.

Pendant qu'elle s'acheminait vers la France, partagée entre les douleurs du départ et les joies de l'arrivée,

[1] *Berte aus grans piés*, pp. 7-9. — [2] *Ibid.*, p. 9. — [3] *Ibid.*, p. 13. — [4] *Ibid.*, p. 16.

pensant encore à sa mère et pleurant, pensant déjà à Pepin et souriant, un infâme complot s'ourdissait contre elle, et sa perte était résolue par ceux-là mêmes à qui le roi de Hongrie l'avait confiée. C'étaient son cousin, nommé Tibert, et une serve du nom de Margiste, qui joue dans tout ce roman le rôle le plus odieux. Au moment où la nouvelle épousée est introduite dans la chambre nuptiale, au moment où les évêques vont bénir le lit, Margiste persuade à Berte que Pepin veut la tuer dès la première nuit de ses noces : « Mais » ne craignez rien », ajoute-t-elle, « ma fille Aliste » vous ressemble étrangement, et elle va prendre votre » place[1]. » Aliste ne prend que trop bien la place de la Reine. La substitution est complète : Pepin lui-même est trompé : deux serfs, deux traîtres, Heudri et Rainfroi, naîtront de cette union maudite. Quant à la pauvre Berte, elle s'aperçoit trop tard qu'elle a été victime d'une odieuse trahison : surprise, un couteau à la main, dans la chambre du Roi où Margiste l'a poussée, elle est prise pour la fille de Margiste et immédiatement arrêtée[2]. C'est en vain qu'elle cherche à se disculper. Son innocence est enlacée en des rets dont elle ne saurait sortir. Celle qui le matin excitait partout la joie sur son passage ; celle qui tremblait elle-même de pudeur et de joie, l'épousée royale, dont on disait : *Moult avons bele dame et de joene jovent*, voit maintenant son sort bien changé : « On lui ouvre les lèvres de force ; on la traite comme un cheval à qui l'on met un frein, on lui fait passer cette corde par la bouche. Ce fut grande cruauté, et, derrière la nuque, on lui noue cette corde. On lui lie déloyalement les deux mains. On l'abat sur un lit, on jette un drap sur elle. Ah ! que Dieu en ait pitié mainte-

Complot de Tibert et de Margiste contre la nouvelle reine de France.

Une fausse Berte est substituée à la véritable : c'est Aliste, fille de Margiste.

[1] *Berte aus grans piés*, p. 19. — [2] *Ibid.*, pp. 19-26.

nant, Dieu, le roi de majesté[1]! » C'est ici, comme on le pressent, que va commencer la partie véritablement épique de notre roman : car c'est ici que le malheur intervient, le malheur, cet élément nécessaire de toutes les épopées.

II

Berte, conduite à la mort, excite la pitié de ses bourreaux qui l'abandonnent dans la forêt du Mans.

L'histoire que nous allons raconter ressemble à l'une de nos légendes les plus populaires, à celle de Geneviève de Brabant. Berte est une Geneviève épique, qui n'a point cependant la grâce austère de la maternité. D'ailleurs les deux infortunes n'ont rien qui les distingue l'une de l'autre. Berte et Geneviève sont, toutes deux, victimes de coupables passions; toutes deux sont revêtues de la même innocence, du même charme; toutes deux sont de fortes chrétiennes, et l'on aurait pu dire « sainte Berte », comme on a dit « sainte Geneviève ». L'analogie de ces deux drames apparaît jusque dans les moindres détails. C'est dans un bois que Berte et Geneviève cachent leur chasteté effrayée et leurs larmes; et toutes deux devaient d'abord être soumises à un traitement plus rigoureux. Elles étaient l'une et l'autre condamnées à mort, et sont également préservées du coup fatal par la pitié de leurs bourreaux. C'est ainsi que notre Berte émeut le cœur de ceux qui la conduisent au supplice. La voilà, dans la forêt, aux mains de ces misérables que conduit le traître Tibert[2]. On la dépouille de ses premiers vêtements, et elle apparaît dans tout l'éclat de sa beauté pudique; cette beauté illumine tout le bois[3]. Tibert seul est insensible à cet éclat; déjà il lève son épée pour trancher la tête de la pauvre

[1] *Berte aus grans piés*, pp. 26, 27. — [2] *Ibid.*, p. 32. — [3] *Ibid.*, p. 34.

Reine[1]. Berte s'incline, et baise doucement la terre; mais elle ne peut parler : car le bâillon est toujours sur ses lèvres. Tant de malheurs, tant de douceur, désarment enfin l'un des bourreaux : Morand se déclare en faveur de Berte, et on la laisse au milieu de ce bois désert, où les bêtes féroces ne tarderont pas sans doute à la dévorer. Quant à Pepin et à Margiste, on leur fera croire qu'elle est morte[2].

Aventures de Berte au bois. La reine de France chez Simon le voyer.

En cet instant du drame, l'intérêt est éveillé au plus haut point. L'auteur du XIIIe siècle, bien qu'il appartînt déjà à une époque de décadence poétique, a néanmoins été bien inspiré par son sujet. Pour nous apitoyer sur la solitude et les effrois de Berte, il trouve des accents profondément émus et naïfs... Elle est restée tout en larmes sous les buissons, la fille du roi de Hongrie, la Reine de France; les loups hurlent : les chats-huants font entendre leur cri lugubre; un affreux orage éclate sur la forêt; les éclairs enveloppent tout le ciel, la foudre tombe; la pluie, la grêle, le vent, luttent ensemble dans l'air. Berte est toute mouillée, toute tremblante; elle s'agenouille, elle invoque les rois Mages et saint Julien, ces patrons de tous les voyageurs, et surtout s'adresse à Dieu et à la Vierge Marie, pour que son corps virginal soit préservé « de hontage[3] » : c'est là sa grande crainte, et c'est par là qu'elle est chrétienne. Ensuite elle se relève, erre dans les bois, met ses pieds en sang, et enfin tombe épuisée, sans connaissance, de fatigue et de douleur. La pauvre Berte avait seize ans[4].

Dieu cependant veillait sur elle. La seconde nuit, il est vrai, fut horrible et elle pensa mourir de froid, de faim, de peur. Mais le matin lui fut plus doux. Elle fit la rencontre d'un ermite qui fut placé par Dieu sur son

[1] *Berte aus grans piés*, p. 35. — [2] *Ibid.*, pp. 35-40. — [3] *Ibid.*, pp. 41-52. — [4] *Ibid.*, p. 59.

chemin pour la consoler dans son âme et la réconforter dans son corps. Le solitaire, en outre, lui indiqua certain sentier qui devait la conduire au logis de Simon le voyer[1]. Elle aperçut la pauvre chaumière lorsqu'elle allait tomber morte de froid. Simon est bon, il est chrétien : à la vue de cette jeune fille toute éclatante de beauté malgré ses larmes, il se sent ému : l'*eau du cœur* descend de ses yeux sur sa face[2]. Il la présente à sa femme Constance, à ses filles Isabelle et Ayglante. On entoure la pauvre Berte, on l'accueille, on l'aime déjà, quoiqu'on doive longtemps encore ignorer sa véritable histoire. Et c'est dans cette misérable cabane que va vivre cachée pendant près de dix ans la véritable épouse du roi Pepin, celle qui sera un jour la mère de Charlemagne[3]. Elle y vit, virginale et pieuse; elle aime Constance comme sa mère, Isabelle et Ayglante comme ses sœurs; elle est la joie du pauvre foyer : elle l'éblouit de sa beauté et le parfume de ses vertus.

Et maintenant, avant d'arriver à la troisième et dernière partie de notre poëme, — avant de commencer le troisième acte, s'il est permis de parler ainsi, — laissons la parole à Adenet, et traduisons les couplets les plus touchants de son roman, ceux qui sont consacrés au récit des infortunes de Berte :

Par le bois va la dame, qui grande peur avait. — Ce n'était pas merveille si elle avait le cœur dolent, — Comme celle qui ne sut de quel côté se diriger. — Elle regardait souvent à droite, à gauche ; — Elle regardait devant ; puis, derrière; puis, s'arrêtait. — Et quand elle s'était arrêtée, piteusement pleurait. — A nus genoux par terre souvent s'agenouillait, — En croix sur l'herbe drue doucement se couchait, — La terre à vingt reprises très-humblement baisait, — Et quand elle était relevée, jetait de grands soupirs. — Elle se prenait à regretter souvent sa mère, la

[1] *Berte aus grans piés*, pp. 64-68. — [2] *Ibid.*, p. 69. — [3] *Ibid.*, pp. 69-83.

reine Blanchefleur : — « Ah! ma dame, disait-elle, si vous saviez, » en ce moment, — En quel méchef je suis, le cœur vous éclaterait. » — Lors, rejoignait ses mains et les tenait vers Dieu : — « Ce Seigneur Dieu, s'écriait-elle, qui sied haut et voit loin, — » Puisse-t-il aujourd'hui me servir de guide en cette forêt, — Et » que sa très-douce mère me conduise en tel lieu — Où mon corps » ne soit point livré à déshonneur! » — Lors s'asseyait sous un arbre : car elle avait le cœur bien dolent. — Elle tordait de douleur ses très-belles mains blanches. — A Dieu et à sa mère souvent se recommandait [1].....

Pauvre hôtel eut la dame, lorsque tomba la nuit. — Elle n'eut ni maison, ni chambre, ni salle; — Point de couette, ni de coussin; pas de draps, ni d'oreiller. — Pas de dames ni de pucelles pour la servir; pas de sergents ni d'écuyers. — Pas de tapis étendu pour se mettre à l'aise. — Elle invoqua le Seigneur Dieu, le père droiturier ; — Puis, fit un petit monceau de feuilles d'olivier : — Car elle désirait y prendre un peu de repos. — Mais, si Jésus n'y veille, Jésus qui nous peut tout donner, — Berte va bientôt passer par une rude épreuve. — Voici deux larrons qui viennent de guetter des marchands. — Ils regardent, ils aperçoivent le bliaut de Berte qui est tout blanc. — L'un d'eux se précipite et veut y mettre la main ; — La Reine saute dessus, et le voleur de trembler. — Il croit que c'est une bête féroce qui veut le dévorer; — Mais quand il voit Berte, si belle, si gente, va pour l'embrasser. — L'autre s'écrie : « Veux-tu la laisser, misérable! — Par le » corps de saint Richer, j'en veux faire mon amie. » — « Vraiment, » mon beau seigneur, répond le premier, c'est peut-être vous qui » l'avez fait faire. — Si vous dites un mot de plus, vous me le » payerez cher. » — Celui-ci entend la menace, il pense en perdre le sens ; — Il saisit un grand couteau et le lui lance dans le corps. — L'autre tire une épée et lui en va porter un tel coup — Que les voilà renversés l'un par l'autre, tout sanglants sur l'herbe. — La reine Berte s'est aussitôt échappée ; — Pour fuir plus vite, releva ses vêtements. — Elle a fui si longtemps, la malheureuse, par un sentier étroit — Que l'haleine lui manque : elle rentre dans le bois, — Sous un épais buisson d'épine est allée se cacher, — Et

[1] *Berte aus grans piés*, couplet XXVIII, pp. 43, 44

tant qu'il ne fait pas tout à fait noir, n'ose se redresser. — Puis, quand la nuit est venue, elle se prend à fondre en larmes. — » O nuit, comme vous serez longue et comme je dois vous redouter; » — Et quand il sera jour, puisse Dieu me venir en aide! — » Car ne saurais s'il faut aller en avant, en arrière. — Hélas! il y a » bien de quoi me mettre en grand émoi : — Car, de trois choses, » me faudra subir l'une : — Ou je mourrai de froid, ou je mourrai » de faim, — Ou les bêtes me dévoreront avant le jour. — C'est, » à mon sentiment, une alternative bien triste. — Mère de Dieu, » veuillez prier votre doux fils — De vouloir bien me conseiller en » cette nécessité, s'il lui plaît, — Dame, car vraiment j'en ai très- » grand besoin. » — Lors, se met à genoux, va baiser la terre : — « Saint Julien, s'écrie-t-elle, hébergez-moi. » — Elle dit sa patenôtre, sans plus de retard, — Se couche sur son côté droit, — Se signe de Dieu et de sa mère, — Puis enfin s'endort, le visage tout en larmes. Dieu la garde [1]!

—

...Berte dort au fond du bois sur la terre dure : — La nuit était hideuse, était obscure; — L'air était très-froid. — La dame n'avait pas assez de vêtements, — Tendre et jeune créature comme elle était. — Mais elle était de si belle nature, — Toute sage, toute pleine de croyance et de foi, — Comme celle qui n'avait souci que de bien faire! — Elle avait mis toute son âme à croire en Dieu et à l'aimer. — Plus l'épreuve lui était dure, pesante, certaine, — Plus elle acceptait volontiers toutes ses souffrances pour l'amour de Dieu. — Vers minuit, le temps s'éclaircit un peu : — La lune se leva, belle, claire et pure. — Le vent est tombé, le temps devient meilleur. — Il ne pleut plus, il fait moins froid.

—

Vers minuit, le vent s'apaise. — La Reine s'éveille, se prend à soupirer, — De la peur qu'elle a, commence à trembler. — Elle regarde à droite, elle regarde à gauche; — Parce qu'il faisait clair, elle pensa qu'il était jour. — « Ah! sire Dieu, dit-elle, de » quel côté irai-je bien — Où je puisse trouver un peu à manger? — » Car j'ai si grand'faim que ne sais que penser. » — Alors commence la dame à pleurer tendrement — Et à regretter bien fort

[1] *Berte aus grans piés,* couplet XXXVIII, pp. 56-58.

son père et sa mère. — « O ma très-douce mère, qui tant m'ai» miez, — Et vous, beau très-cher père, qui me caressiez et m'em» brassiez, — Jamais (je puis vous le jurer), jamais plus vous ne me » reverrez. » — Sur ses genoux, sur ses coudes, elle s'étend à terre : — « Ah ! sire Dieu, dit-elle, qui vous laissâtes clouer — Sur la » sainte croix pour le salut de votre peuple, — Chacun vous doit » bien servir et honorer. — Plus on a à souffrir, plus on vous » doit adorer : — Car, Seigneur, vous pouvez très-richement » récompenser — Ceux qui se conduisent ainsi. Je le crois, je le » sais : — En votre saint paradis, vous leur donnez couronnes. » — Puisqu'il vous plaît, beau Sire, que je souffre ainsi, — Eh » bien ! je veux, pour vous, fatiguer mon corps et le peiner. — » Mais vous, doux Sire, délivrez-moi de ce péril. — Pour votre » amour, je veux ici vous faire un vœu, — Un vœu que je tien» drai fidèlement toute ma vie : — Je vous promets de ne jamais » dire, tant que je vivrai, — Que je suis la fille d'un roi et qu'à » Pepin le baron — J'ai été mariée. Non, jamais je n'en parlerai. » — J'irai ainsi, de porte en porte, mendier mon pain. — Mais » cependant je veux faire une exception à mon vœu : — Je dirai » donc qui je suis, pour me faire craindre, — Avant de laisser » honnir et déshonorer mon corps. — Car, perdre virginité, c'est » irréparable. — Que Dieu et sa mère me donnent de si bien » accomplir mon vœu — Que je puisse marcher droitement dans » le chemin de leur amour ! » — Une ondée revint, la pluie recommença. — Berte se cache sous un buisson et laisse passer le temps [1].....

Dans la maison de Simon (rien n'est plus véritable) — Fut la reine Berte... — Et elle s'y fit aimer de tous... — Elle resta bien neuf ans et demi avec Constance — Et avec Simon, de qui l'amitié lui fut fidèle. — Elle fit si bien, que dans la maison il n'y eut personne au-dessus d'elle. — Elle avait les clefs de tout, et le méritait

[1] *Berte aus grans piés*, couplets XLII-XLIII, p. 60. = Pour ceux de nos lecteurs qui aiment les comparaisons littéraires, nous transcrivons ici, sans commentaires, le passage correspondant de la *Berta de li gran pié* : « Ora fu Berte en le boscho remés ; — S' ela oit paüre, or nen vos mervelés : — Si come feme qi fu abandonés ; — Si plura e plançe, molto se lamentés ; — Non poit veoir se no arbori ramés — E li boschaje qe est ongo e lés ; — Por la paüre de le bestie enverés — Ver Demenedé se clama ben confés : — « A ! Verçen polçele, » raïne encoronés, — De cesta peçable vos vegna piatés ! — Anco' de ceste jor qe » vus me cundués — En celle lois o' je fose albergés, — Nen morise qui in

bien. — Le samedi, ne vivait que de pain et d'eau; — Tous les vendredis revêtait la haire — En l'honneur de Jésus, qui pardonna à Longin — Et en l'honneur de la douce mère dont Dieu voulut naître. — Berte n'oublie pas le roi Pepin, elle prie pour lui, — Pour que Dieu le garde, et pour qu'à la fin son âme trouve merci. — Elle regrette aussi son père, le roi Flore, — Et sa mère Blanchefleur, qui si doucement l'avait nourrie : — « O ma mère, » dit-elle, comme vous auriez le cœur marri — Si vous saviez » comment la serve m'a trahie ! — Vous m'aviez mariée à un » riche mari, — Mais aujourd'hui je suis mariée à Dieu, qui jamais » ne mentit. — C'est le Roi souverain, en qui j'ai pleine con» fiance. — Puisse-t-il être votre gardien, je l'en prie de tout cœur. » — Qu'il garde aussi mon père, le bon roi, le hardi chevalier !.[1] »

III

L'innocence de Berte est enfin reconnue et Berte elle-même est retrouvée. Punition des traîtres. Rentrée de la vraie reine au palais de Pepin.

Il est temps d'arriver au dénoûment de ce drame : dénoûment qu'il n'est pas d'ailleurs bien difficile de prévoir. Il était nécessaire qu'un jour la lumière se fît sur le complot des ennemis de Berte et que, suivant l'expression populaire, l'innocence triomphât. Il n'y a pas encore aujourd'hui de bon mélodrame sans ce triomphe définitif, et rien n'atteste plus éloquemment la force de la morale que le besoin si vivement senti d'un dénoûment si conforme à l'honnêteté naturelle. Le peuple déteste les traîtres ; au théâtre même il leur montre les poings. Margiste et Tibert ne pouvaient pas triompher dans le roman de *Berte*. Le poëte a trouvé ici une péripétie des plus heureuses pour amener la confusion des traîtres et la réhabilitation de l'innocence. Il a de

» cotanta viltés. — Ah ! malvas feme, cun tu m'ais enganés ! — Nen cuitoie mie » de ceste falsité ; — Por grant amor eo t'avi amenés, — Plu t' onorava que tu » fusi mego ençendrés. — A ! raïna d'Ongarie, questo vu non savés — D' esta » grant poine o' je sonto entrés ; — Jamais de moi non saveri meso ni anbasés ; » — Ma ventura m'est contraria alés. » — Quant asa' ela s' oit lamentés — Et asa' oit e planto e plurés, — Le viso se segne, à Deo fu comandés. » (Edit. Mussafia, vers 950-973.)

[1] *Berte aus grans piés*, couplet LIX, pp. 82, 83.

nouveau introduit sur la scène la mère de Berte, la reine Blanchefleur : il a confié à la mère le soin de venger la fille. Une mère ne saurait se tromper sur l'identité de son enfant. Blanchefleur arrive en France : elle a soif et faim de sa fille ; elle voudrait la tenir fortement dans ses bras. Elle se croit grand'mère ; elle veut aussi dévorer de baisers ses petits-enfants. Mais partout, sur son passage, elle entend maudire par le peuple le nom de la femme de Pepin : est-ce donc sa fille qui se fait ainsi haïr, qui est si dure aux pauvres gens, si rapace, si cruelle ? Un je ne sais quel doute commence déjà à naître en son esprit ; elle se hâte, elle arrive à Paris ; elle se précipite dans le palais du Roi, ayant presque en horreur les caresses des enfants de Pepin vers lesquels son cœur ne l'attire pas. On fait mille efforts pour l'éloigner de la reine ; mais comment venir à bout de la ténacité d'une mère? Blanchefleur, au milieu de sa fièvre, sait garder une admirable patience ; elle attend l'heure où il lui sera permis de retrouver sa fille qui, lui dit-on, est fort malade ; elle triomphe de tout, et enfin se trouve en présence de la fausse reine, de la serve Aliste. C'est en vain que celle-ci se cache, c'est en vain qu'elle a une ressemblance profonde avec la fille du roi Flore : encore un coup, une mère ne peut s'y tromper. « Ce n'est pas là ma fille ! » s'écrie-t-elle avec un rugissement de lionne. A la fin tout se découvre[1]. Margiste est jetée dans un bûcher, Tibert est écartelé, Aliste se fait nonne à Montmartre[2]. Mais où est la véritable Berte? Où se cache cette perle fine, où est enfoui ce joyau ? Pepin sait seulement que la fille de Blanchefleur n'a pas été tuée : il veut en savoir davantage, et se met ardemment à sa recherche.

[1] *Berte aus grans piés*, pp. 83-123. — [2] *Ibid.*, pp. 123-132.

Berte, chaste, modeste, travailleuse, de plus en plus belle et de plus en plus chrétienne, était dans la cabane de Simon le voyer, où elle pensait toujours à sa mère et toujours à Pepin. Le Roi la rencontre un jour dans la forêt du Mans; il ne reconnaît pas cette jeune fille; il est sur le point de déshonorer cette étrangère. Mais Berte, qui n'a jusqu'ici révélé à personne ni le secret de sa naissance, ni celui de ses malheurs, Berte se rappelle alors que, dans son vœu, elle s'est réservé le droit de dévoiler son nom toutes les fois que sa virginité serait en danger: « Arrêtez, crie-t-elle à Pepin après la plus énergique » et la plus noble défense. Je suis Reine de France, fille » du roi de Hongrie, femme du roi Pepin[1]. » Celle qui aimait ainsi sa virginité, celle qui savait ainsi la défendre, était digne d'être la mère de Charlemagne[2].

Nous touchons, comme on le voit, à la fin de ce récit. Berte, des bras triomphants de son mari, qui la recon-

[1] *Berte aus grans piés*, pp. 152, 153.

[2] LA CHASTETÉ DE BERTE. — Au dedans de la chapelle fut Berte au corps si gent. — Quand elle s'aperçoit qu'elle y est restée seule, — Elle prend rapidement son Psautier et ses Heures, — Fait un salut devant l'autel; puis, s'en va vite, vite. — Voyez-vous le roi Pepin qui ne va point lentement — Et court par la forêt pour y chercher sa gent? — Dès qu'il voit la pucelle, vers elle il vient bellement. — Mais quand Berte le voit, elle en a grand'peur. — Le Roi la salue très-courtoisement. — Berte, en fille sage, rend son salut au Roi : — « Belle, lui dit Pepin, n'ayez pas de frayeur. — Je suis des gens du Roi de » France : — J'ai perdu ma route et en ai le cœur dolent. — Sauriez-vous » près d'ici maison ou logis — Où je pourrais avoir quelque renseignement? » — Seigneur, répond Berte, par Dieu omnipotent, — Ci-devant demeure » Simon, un vrai prud'homme; — Il vous renseignera fort bien, je crois. — » Je vous rends mille grâces, la belle, répond Pepin. » — Quand Pepin voit le visage de Berte tout rouge et *rouvelant*, — Tout son cœur se prend d'amour et de désir. — Il descend aussitôt de cheval à terre. — Berte ne s'émeut pas, n'y entendant aucun mal. — Alors le Roi lui adresse la parole très-débonnairement — Et Berte lui répond avec une grande retenue et sagesse. — Le Roi ne tarde pas à la prendre entre ses bras. — Quand Berte voit cela, elle en a grande tristesse — Et réclame l'aide du Seigneur Dieu qui demeure au firmament.

Le jour fut beau et clair : il ne pleut ni ne vente; — Et Berte fut au bois, près de Pepin dolente, — Berte qui était si belle et de jeunesse si jeune. — Et Pepin lui demande, pour Dieu, qu'elle lui donne son consentement, — Qu'elle ne tarde pas davantage à faire sa volonté : — « Vous viendrez avec moi en » France, la terre noble et gente, — Et n'y verrez joyau, si cher soit-il, — Que

naît, passe dans ceux de sa mère et de son vieux père que Pépin a mandés près de lui et qui pensent mourir de joie en apprenant qu'elle vit. Ce sont des baisers, des caresses, un enivrement délicieux. Le peuple de France prend largement sa part à cette joie. Le pauvre voyer Simon est fait chevalier, et on lui donne pour armoiries

» je ne vous l'achète, s'il vous fait envie. — Et je vous asseoirai une belle » rente sur le pays. — Aucun homme, en la terre, ne vous tourmentera pour » rien. » — Mais Berte ne prise point ces paroles plus qu'une feuille de menthe. — Elle se reproche en son cœur, elle se lamente durement; — Elle se désole d'être ainsi demeurée seule. — Le roi Pepin voit bien qu'elle s'épouvante.

Bien dolente fut Berte, je vous le puis jurer : — « Franc homme, dit-elle au » Roi, au nom de Dieu laissez-moi. — Vous me faites ici demeurer trop long- » temps, — Car mon oncle Simon va dîner tout à l'heure, — Et il faut qu'après » manger, il parte au Mans — Porter des provisions aux gens du Roi de France. » — Belle, dit Pepin, je veux vous le demander : — D'où vient que vous soyez » seule ainsi dans ce bois ? — Je ne vous le cacherai pas, dit Berte. — A cette » petite chapelle que vous voyez ici, — Hier matin, j'étais venue écouter la » messe — Avec Simon mon oncle, dont vous m'entendez parler. — J'allai » m'accouder toute seule dans un coin — Pour y lire mes Heures; et je m'y » suis oubliée. » — Quand le roi Pépin entendit sa voix douce, — Quand il la vit si belle qu'on se pourrait mirer en son visage — Et qu'elle avait ce visage coloré, beau, riant, clair; — Alors, Pepin se prend à la désirer grossièrement dans son cœur. — Il se souvient de la serve (que Dieu maudisse !). — Il lui est avis que jamais femme ne lui ressembla davantage — Et Berte lui paraît encore plus belle à regarder. — Rien ne l'empêcherait, dût-on le tuer, — Qu'il ne fît tout son possible pour conquérir l'amour de Berte : — « Belle, dit-il, par le » corps de saint Omer, — Faites ma volonté. Je vous engage ma parole : — Je » vous donnerai autant d'argent que vous l'aurez en pensée ; — Puis, vous » mènerai en France pour m'y faire honneur. — Je suis le grand maître du Roi » *qui France a à garder;* — Nul n'est si puissant près de lui, et je dis la » vérité pure. — Sachez-le, j'ai tant d'avoir, que je puis vous en donner assez. » — D'ailleurs, c'est chose faite et il n'y faut plus penser : — Quoi qu'il en » doive coûter, vous ferez ma volonté. » — Quand Berte l'entendit, se prend à soupirer, — Des beaux yeux de son chef commença à larmer. — Elle voit qu'elle ne peut échapper autrement. — « Seigneur, dit-elle au Roi, je vais vous le » recommander : — Au nom de Dieu qui se laissa peiner — Sur la sainte croix » pour le salut de son peuple, — Ne touchez pas à la femme de Pepin. — Je » suis la fille du roi Flore, *qui tant fit à loer* — Et de la reine Blanchefleur. » Rien n'est plus certain. » — Le Roi l'entend, change de couleur. — De la joie qu'il a, ne peut dire un seul mot...

« Sire, dit Berte, au nom de Dieu et de sa mère, — Je vous défends d'avoir » une mauvaise pensée envers moi — Et d'être le voleur de ma virginité. — Je » suis reine de France, on n'en saurait douter. — Je suis femme du roi Pepin, » le roi Flore est mon père, — Blanchefleur la reine est ma mère, — Et je » vous défends, au nom de Dieu qui gouverne le monde, — De me faire aucune » chose qui me soit déshonorante. — J'aimerais mieux être morte. Et que Dieu » soit mon sauveur. » (*Berte aus grans piés*, couplets CX-CXIII, édit. P. Paris, pp. 148-153; édit. A. Scheler, pp. 97-100.)

II PART. LIVR. I. CHAP. III.

Naissance de Charlemagne.

« une grande fleur de lis d'or sur champ d'azur à cinq lambels de gueules[1]. » Quelques années après naissait « le grand Charlemagne à la chère hardie, — qui fit depuis mainte grande *envahie* contre les mécréants, — par qui la loi de Dieu fut élevée si haut, — par qui maint heaume fut brisé, mainte targe percée, — maint haubert déchiré, mainte tête tranchée, — qui guerroya de si grand cœur contre les païens ; — tellement que tous ceux de cette lignée en poussent encore aujourd'hui des cris de douleur ![2] »

CHAPITRE III

L'ENFANCE DE CHARLEMAGNE

Charlemagne de Girard d'Amiens *. — Mainet **. — Charlemagne de Venise, 2e branche (Enfances Charlemagne ou Karleto) ***.

I

Analyse du *Charlemagne* de Girard d'Amiens (1er livre).

Avec la véritable Berte, la joie rentra dans le palais de Pepin. La fausse reine, la serve, restait néanmoins

[1] *Berte aus grans piés*, p. 180. — [2] *Ibid.*, p. 177.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE CHARLEMAGNE DE GIRARD D'AMIENS.** — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. M. Gaston Paris avance que le *Charlemagne* de Girard d'Amiens « a été écrit de 1285 à 1314 ». En effet, ce poëme a été fait sur la commande de Charles de Valois, « frère au Roi de France » : et ces dernières paroles ne peuvent se rapporter qu'au règne de Philippe le Bel. Mais il ne faut pas oublier que Charles de Valois ne naquit qu'en 1270 ; que le *Charlemagne* fut composé sur sa demande expresse, et qu'on ne saurait attribuer une telle préoccupation littéraire à un prince de quinze ou vingt ans. Suivant nous, l'œuvre de Girard n'a été composée que dans les premières années du XIVe siècle. = 2° AUTEUR. Girard

dans son abbaye de Montmartre, épiant les événements, s'entourant de partisans, conspirant avec ses

a pris soin de se nommer plusieurs fois dans son œuvre : « Et moi *Gyrart d'Amiens* qui toute l'ordenance — Ai es croniques pris qui en font ramenbrance, — Par le commandement le frere au Roy de France, — Le comte de Valois, ai pris cuer et plesance — A raconter les fez Challon... » (F° 169 r°). Et ailleurs : « Et ge *Gyrart d'Amiens*, qui tout sui desirans — De fere son plesir de cuer liez et joians, — Ai fait cest livre ci dont fet me fu conmans... » (f° 143 r°). = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le poëme de Girard d'Amiens contient 23320 vers. Il est divisé en trois livres. A la fin du second livre, il faut signaler une lacune qui doit être assez considérable. — Dans ce poëme, que l'auteur présente comme la suite naturelle de *Berte aus grans piés*, Girard a suivi généralement les procédés de versification de son maître Adenet. Après un couplet en *ent*, il en rime un en *ente;* après une laisse en *is*, vient une laisse en *ise*. Mais, dans une composition de si longue haleine, le pauvre Girard ne peut suivre toujours une règle si niaisement sévère, et, à mesure qu'il avance dans son poëme, il devient moins scrupuleux sur le choix de ses rimes. = 4° MANUSCRIT CONNU. Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens ne nous a été conservé que dans un seul manuscrit (Bibl. nation. fr. 778, F° 22 v°-f° 169 r°). Ce manuscrit est du XIVe siècle. = 5° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Le poëme de Girard n'a eu et ne pouvait avoir aucune diffusion à l'étranger; mais il n'en est pas de même pour la légende des enfances de Charlemagne dont la popularité a été véritablement universelle. On verra plus loin quelles formes complexes et diverses a successivement reçues cette légende : *a.* En Espagne : *Chronica Hispaniæ*, par Rodrigue de Tolède († 1247). — *Cronica general de España*, due à Alphonse X († 1284). — *Gran conquista de ultramar* (fin du XIIIe siècle). = *b.* En Italie : Les *Enfances Charlemagne* ou le *Karleto* du ms. XIII de la Bibliothèque Saint-Marc à Venise (fin du XIIe, commencement du XIIIe siècle). — Les *Reali di Francia* (fin du XIVe, commencement du XVe siècle). = *c.* En Allemagne : Le *Karl* du Stricker (1230). — Le *Karl Meinet* (premier quart du XIVe siècle). = *d.* Dans les pays scandinaves : La *Karlamagnus-saga* [sous le règne de Haquin V, († 1263), et revisée cinquante ans plus tard]. — La *Kaiser Karl magnus Kronike*, résumé danois de la Saga islandaise, au XVe siècle. Voy. aux VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. = 6° ÉDITION IMPRIMÉE. Le poëme de Girard est inédit. = 7° TRAVAUX DONT CE POEME A ÉTÉ L'OBJET. *a.* Fauchet, le premier peut-être, a parlé de Girard ou Girardin d'Amiens, en lui attribuant uniquement un *Meliadus* dont il n'est pas coupable. C'est le 94e des poëtes énumérés dans le *Recueil de l'origine de la langue françoise, rime et romans* (Paris, Rob. Estienne, 1581). — *b.* Gaillard, dans son *Histoire de Charlemagne*, consacre quelques lignes à Girardin d'Amiens, dont il ne sait rien, sinon qu'il vivait « sous saint Louis ou sous Philippe le Hardi ». — *c.* La *Bibliothèque des romans* (octobre 1777, t. I, p. 119) nous offre une analyse du premier livre de notre *Charlemagne.* — *d.* Græsse a consacré au poëme de Girard une de ses notices bibliographiques (*Die grossen Sagenkreise der Mittelalters*, Dresde, 1842, p. 104). — *e. f.* En 1865, M. Gaston Paris et l'auteur des *Épopées françaises* ont analysé colonne par colonne le *Charlemagne* du manuscrit 778 (*Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 94, 95 et 471-482; *les Épopées françaises*, 1re édition, t. I, pp. 464-469). — *g. h. i.* Depuis 1865, trois érudits ont efficacement travaillé à débrouiller les ténèbres qui entourent encore la légende de l'enfance de Charles : MM. Gaston Paris, en France; P. Rajna, en Italie; Mila y Fontanals, en Espagne. Bien que ces trois savants ne se soient pas directement occupés de l'œuvre de Girard d'Amiens, nous croyons que c'est ici le lieu de renvoyer le lecteur à leurs travaux.

deux fils, les bâtards Heudri et Rainfroi, guettant non sans impatience l'occasion de ressaisir son ancienne

M. G. Paris, dans la *Romania* de juillet-octobre 1875, a publié les fragments du *Mainet* que M. A. Boucherie avait découverts en 1874; mais il a accompagné cette publication d'un commentaire qui est certainement le meilleur travail et le plus complet qu'on ait consacré jusqu'ici à l'enfance légendaire de Charlemagne (cf. dans l'*Histoire poétique de Charlemagne*, le chapitre de la 2e partie où l'auteur a analysé toutes les légendes relatives à l'enfance de Charles). — M. P. Rajna a donné dans la *Romania* (1873, page 270) une analyse des *Enfances Charlemagne* ou du *Karleto*, et une étude critique sur ce texte. Dans son Introduction aux *Reali di Francia* (Bologne, Romagnoli, 1872), le même érudit avait déjà exposé rapidement les sources du *Mainet*. — Enfin, M. Mila y Fontanals (*De la poesia heroïco-popular castellana*, Barcelone, 1874, p. 330 et suiv.) a mis en lumière, avec une excellente netteté, les récits de Rodrigue de Tolède, de la *Cronica general* et de la *Gran conquista de ultramar*. Il a essayé de préciser quels étaient les éléments historiques de la légende, et l'a fait avec une rare sagacité. Nous résumons plus bas toute cette partie de son livre. = 8° VALEUR LITTÉRAIRE. Le roman de Girard est une œuvre de décadence, pleine de prétentions et de sécheresse, mi-partie de légende et d'histoire, mal composée, mal écrite : un type parfait de médiocrité. Il serait, je crois, impossible d'y signaler un bon vers sur vingt-trois mille.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DES *ENFANCES CHARLEMAGNE*.—On peut établir scientifiquement les propositions suivantes : 1° *On ne sait rien de certain sur l'enfance et la jeunesse de Charlemagne*, et l'on n'en savait rien dès le temps de Charlemagne. C'est ce qu'avoue Eginhard dans un texte digne d'être signalé à l'attention des érudits : « De cujus nativitate atque infantia, vel etiam » pueritia, quia neque scriptis usquam declaratum est, neque quisquam modo » superesse invenitur qui horum se dicat habere notitiam, scribere ineptum judi- » cans... » (Pertz, *Scriptores*, II, p. 445.) = 2° *Il est possible qu'on ait attribué à Charlemagne les aventures de Charles-Martel, bâtard de Pepin d'Héristal et d'Alpaïs, lequel fut en effet persécuté à la mort de son père et obligé de se réfugier dans les Ardennes, et qui dut, pour régner, triompher du maire Raginfred et du roi Hilperik II.* Les deux noms de Rainfroi et d'Heudri donnés aux deux bâtards de notre légende se rapportent assez exactement à *Raginfred* et à *Hilperik*. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. = 3° Le nom de Galafre vient peut-être, par corruption, des mots « El-Fehri », surnom de l'émir Jusuf, élu en 746, dont l'autorité éphémère eut Tolède pour centre. = 4° Le nom de Bramante, ennemi de Galafre, vient *sûrement* d'Abderrahman Ier, qui, à peine arrivé en Espagne, eut à résister à l'ambition et aux menées de Jusuf. Ces deux dernières remarques sont empruntées par nous à Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana*, pp. 334, 335. Le même érudit donne à entendre que les ruines connues à Bordeaux sous le nom de « palais de Galien » ont reçu cette dénomination, non de l'empereur Galien, mais de l'héroïne imaginaire de la légende de Mainet (*ibid.*, p. 335). = 5° Quoi qu'il en soit, on ne saurait admettre à aucun prix l'explication de M. Gaston Paris, disant que « le jeune Charles ressemble à tous les héros depuis Krischna, et que l'histoire de ses enfances est celle du soleil sortant des ténèbres de l'hiver ». Il vaut bien mieux conclure avec le même érudit, que « CES RÉCITS POÉTIQUES N'ONT, POUR LA PLUPART, AUCUNE ESPÈCE DE BASE HISTORIQUE. »

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Les enfances de Charlemagne sont l'objet d'environ dix récits dont nous allons relever avec soin

puissance. Cette occasion se fit attendre. Du mariage de Pepin avec la fille de Blanchefleur naquirent

toutes les variantes : 1° Le *Mainet*, poëme du XII° siècle, dont M. Boucherie a découvert, en 1874, six fragments d'environ 800 vers. M. Gaston Paris a établi (*Romania*, juillet-octobre 1875) que ce poëme est l'original dont Girard d'Amiens s'est servi et qu'il a gâté. Si ce poëme avait été retrouvé en entier, nous n'aurions pas hésité à en faire la base de notre analyse; mais il présente véritablement trop de lacunes pour que nous puissions renoncer à suivre ici le très-médiocre et très-ennuyeux Girard d'Amiens, lequel est à peu près complet. — 2° La Chronique du faux Turpin, qui fut sans doute rédigée (à l'exception des cinq premiers chapitres) entre les années 1109 et 1119. — 3° Le *Charlemagne* de Venise (2e branche : *Enfances Charlemagne*), XIIIe siècle ou fin du XIIe. — 4° La *Karlamagnus-saga*, compilation islandaise rédigée sous le règne de Haquin V, qui fut revisée cinquante ans plus tard, et qui, au XVe siècle, fut résumée en danois dans le *Kaiser Karl Magnus Kronike*. — 5° Le *Karl* du Stricker (1230). — 6° La *Chronica Hispaniæ* de Rodrigue de Tolède († 1247). — 7° La *Cronica general de España*, due au roi Alphonse X.— 8° La *Gran Conquista de ultramar* que fit composer Sanche, fils d'Alphonse X (fin du XIIIe siècle). — 9° Le *Renaus de Montauban* (XIIIe siècle). — 10° Le roman de *Garin de Montglane* (fin du XIIIe siècle). — 11° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens. — 12° Le *Karl Meinet*, rédigé dans le premier quart du XIVe siècle par un compilateur, par une sorte de Girard d'Amiens allemand, et qui, ayant été publié par extraits, a gardé le nom de l'une de ses branches spécialement consacrée aux enfances du fils de Pepin. — 13° Les *Reali di Francia*, œuvre du Florentin Andrea da Barberino qui vivait à la fin du XIVe ou au commencement du XVe siècle. = Nous ne parlerons ici que pour mémoire d'un certain nombre d'allusions à cette histoire de *Mainet* qui se rencontrent dans Albéric de Trois-Fontaines, dans *Fierabras*, dans la *Chronique des Albigeois*, dans *Doon de Mayence* et dans l'*Entrée en Espagne*. = Nous allons reprendre un à un chacun de ces récits, en signalant leurs caractères distinctifs.

1° On trouvera ci-dessous l'analyse détaillée du MAINET du XIIe siècle. Ce poëme offre avec celui de Girard d'Amiens certaines différences qui sont d'ailleurs peu considérables et dont notre lecteur n'aura pas de peine à se rendre compte.

2° La CHRONIQUE DE TURPIN est fort concise sur l'enfance de Charles et ne procède que par allusions. Mais il ne faut pas oublier que c'est là le plus ancien monument de la tradition. D'ailleurs ce récit est tout à fait conforme à celui que Girard d'Amiens a suivi (chap. XIII et XXI du faux Turpin).

3° Le CHARLEMAGNE de Venise ne présente également que fort peu de différences avec le récit de Girard d'Amiens. Le traître Heudri y est nommé Landri, et Rainfroi y a reçu le nom de Leufroi; le fidèle David y est changé en un certain Morand de Rivière; Galienne s'appelle Belissent. Le poëte met sur le siége de saint Pierre un pape de la race de Ganelon, qui devient pour Charles un ennemi redoutable; le futur empereur n'échappe à ses poursuites que par le secours du roi de Hongrie et l'amitié d'un cardinal qu'il élève à la souveraineté pontificale après la mort du mauvais pape. Au lieu d'avoir à lutter contre le seul Marsile, Charles avait eu précédemment affaire aux deux fils du roi Galafre, et quand il s'apprête à reconquérir son royaume, on voit les deux traîtres Landri et Leufroi solliciter l'alliance du fameux Girard de Fraite. Mais Charles est puissamment appuyé; il entre en France avec le roi de Hongrie, avec Rainier d'Aviçon et avec cent mille païens commandés par Samsoneto. Telles sont à peu près toutes les particularités qui se trouvent dans le *Charlemagne* de Venise et qui le différencient fort légèrement, comme on le voit, du *Charlemagne* de Girard d'Amiens. (Voy. l'analyse des *Enfances Charle-*

quatre enfants, deux filles et deux fils. L'une des deux filles fut cette aimable et douce Gilain, qui plus

magne par M. F. Guessard, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XVIII, 397-402.)

4° Dans la KARLAMAGNUS-SAGA, Charles a trente-deux ans à la mort de son père : toutes ses *enfances* sont ainsi biffées d'un trait de plume. La *Saga* commence par le récit assez dramatique d'une conspiration des douze pairs contre Charles. Le jeune roi, sur l'ordre d'un ange, fait alliance avec un larron du nom de Basin : ils pillent de compagnie le château du comte Reinfrei à Tongres. Or, ce comte, qui est le frère d'Heudri, est précisément un des deux conspirateurs contre le fils de Pepin, et il raconte tout le complot à sa femme pendant la nuit. Charles, caché derrière les rideaux du lit nuptial, entend tout. Quelque temps après, il s'empare de tous les traîtres et les fait mettre à mort. Au milieu de ces fables absurdes, une seule légende un peu touchante se fait jour : c'est celle qui a trait aux origines de la basilique d'Aix, que Charlemagne fait construire avec un luxe extraordinaire, mais qu'il trouve ensuite trop petite pour son peuple ; et alors il se jette à genoux pour prier Dieu de l'agrandir. Et Dieu obéit à cette prière, et les murs de l'église se dilatent miraculeusement. Quant à l'épisode du complot, si clairement analysé par M. G. Paris (*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XXV, 93-98), il est reproduit par l'auteur de *Renaus de Montauban* avec de très-légères divergences. Mais, sans les longs développements de la *Saga*, il serait difficile de comprendre le passage trop concis des *Quatre Fils Aymon*. Voici ce passage : « Dex » me manda par l'angle que je alasse embler. — Voirement i alai, ne l'osai » refuser. — Je n'oi clef ne sosclave por resor esfondrer. — Dex me tramist à » moi un fort larron provė. — Basins avoit à non, mena me en la ferté, — Et si » entra dedans por l'avoir assembler.— Illuec oï Gerin le conseil demonstrer — » Qui le dit à sa fame coiement, à celé ; — Basins le me conta quant il fu retornés. » —Je atendi le terme et si les pris provés,— Les coutiaus ens ès manches, tran- » chans et afilés : — Je en fis tel justisse, comme vos bien savés...» (*Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 266, 267. Cf. la légende de *Basin de Gennes* oude *Charles et Elegast* que nous avons résumée plus loin dans la *Notice sur Jehan de Lanson*.)

6° RODRIGUE DE TOLÈDE ne donne que quelques détails sur les aventures de Charles durant sa jeunesse. « Fertur in juventute sua a rege Pippino Gallis propul- » satus, eo quod contra paternam justitiam insolescebat. Et ut patri dolorem in- » ferret, abiit indignatus, et cum inter regem Galifrium Toleti et Marsilium Cæsar- » augustæ dissensio provenisset, ipse sub rege Toleti functus militia, bella exerce- » bat. Post quæ, audita morte patris Pippini, in Gallias est reversus, ducens secum » Galianam, filiam regis Galifrii quam, ad fidem Christi conversam, duxisse dici » tur in uxorem. Fama est et apud Burdigalam ei palatia constr uxisse.» (Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular càstellana*, Barcelone, 1874, p. 330). »

7° Suivant la CRONICA GENERAL DE ESPANA, le jeune Charles, mécontent de l'administration paternelle, quitte la France du vivant de son père et va cacher, sous le nom de Mainet, son mécontentement politique chez le roi de Tolède Galafre, qui gouverne cette ville pour « Abderrahman Miramomolin ». Le prince sarrasin le vient recevoir aux portes de Tolède et lui offre la plus généreuse hospitalité. Sur son chemin, Charles fait la rencontre de Galienne, mais refuse de s'incliner devant elle : « Pourquoi ce jeune homme est-il si fier ? — » C'est qu'il ne s'incline que devant la Vierge. » Au bout de six semaines, un Maure très-puissant, nommé « Bramante », qui veut épouser Galienne malgré Galafre et malgré elle, met le siége devant Tolède. Lutte terrible qui se termine par une grande bataille entre Galafre et ce farouche prétendant. Durant tout le combat,

tard épousa Milon d'Anglant et devint la mère de Roland : « *De cele issi Roland qui moult paien pena.* »

Charles dort. Quand il s'éveille, il s'imagine, ne voyant personne autour de lui, que ses hommes l'ont trahi. Il se récrie, et fait connaître son nom et celui de son père. Galienne qui était aux créneaux du palais, Galienne l'entend et réclame très-vivement son secours contre Bramante, qui est sur le point de vaincre décidément Galafre dans la vallée de Somorial. « — Vite, s'écrie Charles, un » cheval et des armes.— Je te les vais donner, lui répond la jeune fille, mais à » la condition que tu m'emmèneras en France avec toi. Je me ferai chrétienne et » tu me prendras pour femme. » Le fils de Pepin y consent et Galienne lui donne alors le cheval « Brunchete » et l'épée Giosa qu'elle avait jadis reçu en présent de Bramante. Puis, elle arme Charles de ses mains ; et, tout radieux, il s'élance au combat. « Je m'appelle Charles, et suis fils du roi de France », dit-il à Bramante, qu'il tue et auquel il enlève la fameuse épée Durendarte. C'est à ce moment qu'il apprend la mort de son père et qu'il se décide à revenir en France. Galafre veut s'opposer à ce départ ; mais Charles, suivant le conseil du comte Morante, ordonne de ferrer ses chevaux à rebours pour donner le change, et s'enfuit vers les Pyrénées. Cependant il charge Morante d'enlever pour lui la belle Galienne, qui est bientôt reprise par les chevaliers de Galafre, mais qui retombe une seconde fois au pouvoir de l'hoir de France. Celui-ci l'emmène joyeusement à Paris, où elle est baptisée et devient reine... Tel est le récit de la *Cronica general*, d'après M. Mila y Fontanals (*De la poesia heroïco-popular castellana*, Barcelone, 1874, pp. 331, 332). L'érudit espagnol fait remarquer avec raison que ce passage de la *Cronica* est copié sur un vieux poëme, « ainsi que le prouvent son style et les nombreuses assonances qu'on y découvre. Il y reste des vers presque entiers et que l'on peut aisément reconstruire ». (*Ibid.*, p. 333.)

8° Dans la GRAN CONQUISTA DE ULTRAMAR, Blancheflor, qui est d'Espagne et non de Hongrie, donne à son petit-fils, Charles, le royaume de Cordoue et d'Almeria, ainsi que toute l'Espagne ; mais, à sa mort, les rois maures du lignage d'Abenhumaya s'emparent du pays, et Pepin, comme nous l'avons vu, meurt avant de le reprendre. Les « fils de la Serve », Mainfroi et Eldoïs, lui succèdent au grand chagrin de Morand de Rivière et de Mayugot, conseillers du jeune Charles, qui est alors âgé de douze ans. Ils conduisent néanmoins l'enfant à ses frères qui le traitent comme un valet. Après l'histoire « du paon rôti et de la broche », qui se passe un jour où l'on célébrait « le jeu de la Table ronde », Charles s'enfuit chez le duc de Bourgogne, puis chez le roi sarrasin de Bordeaux qu'il secourt contre les Maures de Toulouse et d'Espagne. Durant cet exil, le fils de Pepin ne veut pas se faire connaître et porte le nom de « Mainet ». Or, le roi de Tolède, Hixem, de la race d'Abenhumaya, était alors en guerre avec Abdala, roi de Cordoue et avec le géant Abrahim, roi de Saragosse, qui prétendait à la main de sa fille, la belle Halia (Galienne). Suivant les conseils de son alguazil Halaf (Galafre), Hixem appelle les chrétiens à son aide. Ceux-ci accourent, remportent deux victoires sur les Maures de Navarre et de Castille et débarrassent Hixem de tous ses ennemis. Alors commence l'amour de Mainet pour Halia. Les conseillers du jeune prince voudraient l'éloigner de la guerre et le laissent dormir pendant une grande bataille ; mais Halia lui donne le cheval de son père et une épée qui ne le cédait qu'à la Durendarte d'Abrahim, laquelle devait plus tard tomber au pouvoir de Charlemagne à Valsomorian (c'est « le val de Moriane » dont il est question dans la *Chanson de Roland*, v. 2318). Mainet, excité par ces présents d'Halia, interpelle ses conseillers, les menace de se faire musulman, et, malgré leur résistance, promet à la fille d'Hixem de l'épouser. Cependant il est rappelé en France par le duc de Bourgogne ; il y triomphe des deux bâtards et se fait

L'autre fut Constance de Hongrie. Quant aux deux fils, ils s'appelaient Charles l'un et l'autre ; mais l'un

couronner à Aix-la-Chapelle. Ne pensant toujours qu'à sa chère Halia, il envoie à Tolède Morand, qui enlève la jeune fille après avoir, sur son conseil, fait ferrer ses chevaux à rebours, toujours pour dépister ceux qui le poursuivaient. Charles épouse la Sarrasine, qui se fait chrétienne et change son nom en celui de Sibille (Sevilla). La reconnaissance qu'elle témoigne à Morand est mal interprétée par quelques envieux, et le roi de France exile Morand ; mais il reconnaît son erreur, et rappelle bientôt cet excellent serviteur. Quant à Hixem, il se montre d'abord fort irrité de l'enlèvement de sa fille ; mais il se laisse enfin apaiser par Halaf, et va jusqu'à donner à Charles Tolède et tous ses États. Le prince chrétien s'apprête à passer les Pyrénées et à prendre possession de son nouveau royaume. Mais à peine a-t-il atteint les « ports d'Aspe » qu'il apprend soudain la prise de Cologne par Guiteclin, roi de Sassogne. Vite, il rebrousse chemin, marche contre les Saxons, tue leur roi, et marie son neveu Baudouin avec la veuve de Guiteclin, qui est baptisée sous le nom de Sibille. (Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana*, Barcelone, 1874, p. 339.)

9° Pour le Renaus de Montauban, même remarque à peu près que pour les *Enfances Charlemagne* de Venise : les différences avec le *Charlemagne* de Girard d'Amiens sont encore moins tranchées. Observons cependant que, quand le fils légitime de Pepin est rentré en possession de son royaume, il fait, d'après le *Renaus de Montauban*, brûler tous les serfs de France et jeter leurs cendres au vent. Du reste, voici les quelques vers qui renferment, dans le poëme des *Quatre Fils Aymon*, toute la légende de l'enfance de Charles : « Ja sui-je fius Pepin, issi com vos savés, — Et Bertain la roïne qui tant ot le » vis cler. — Il fut mordris en France et à tort enherbés, — Et je chaciés de » France, dolans, eschaitivés. — En Espaigne en alai à Galafre sor mer. — Illuec » fui-je forment dolan set esgarés, — Fors jeté de ma terre et de mon parenté. » — Là fis-je tant par armes que je fui adobés — Et conquis Galiene, m'amie o » le vis cler ; — Si laisa por m'amor ·XV· rois coronés. — Li apostoles Miles » m'aida à coroner. — Je ving en dolce France o mon riche barné, — Et si pris » tos les sers qui furent el regné, — Je les fis tos ardoir et la poudre venter. » — Adonc me fis en France, merci Dieu, coroner. — Galiene m'amie à grant » joie espouser... » (*Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 266.)

10° Le Garin de Montglane ne diffère pas sensiblement de notre *Charlemagne* (voy. 27-29.)

12° Le Karl Meinet allemand reproduit un *Meinet* néerlandais, qui est attribué par M. Bartsch à la seconde moitié du XIIe siècle, et par M. Gaston Paris au milieu du XIIIe siècle seulement. Quoi qu'il en soit, ce récit, d'après l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne*, est sincèrement original. Donc, il y avait deux frères nommés Haenfrait et Hoderich qui passaient pour fils de Pepin et vivaient près de Paris. Ils font un jour la trouvaille d'un riche trésor, deviennent fort riches, et gagnent la confiance du roi Pepin qui, avec un aveuglement peu désintéressé, leur laisse la régence de son royaume et la tutelle de son fils Charles. Ils essayent tout d'abord d'empoisonner l'enfant, qui est énergiquement défendu par David ; puis, accumulent délai sur délai pour reculer le couronnement du *droit hoir*. A un banquet solennel, ils ont l'audace de se faire servir par le jeune prince, qui, dans un moment de vivacité facile à comprendre, jette un paon rôti à la tête de Hoderich. David s'empresse de dérober Charles à la fureur des bâtards, et s'enfuit avec lui à Tolède, où le roi Galafre leur fait bon accueil. C'est là que Charles s'éprend de Galienne, triomphe de Braimant et de son neveu Kaïphas, et les tue ; c'est

d'eux, qui n'avait pas un puissant entendement, resta douze ans chez son grand-père, le roi Flore, et « *petit*

de là qu'il part pour reconquérir son royaume; c'est là qu'il revient pour épouser enfin sa Galienne après vingt autres aventures qu'il est inutile de rapporter ici.

13° Il n'en est pas tout à fait de même des REALI, dont le sixième livre traite, comme nous l'avons dit, « del nascimento di Karlomagno e de la scura morte di Pipino da dui sui fioli bastardi ». Les deux bâtards, dans cette version (chap. XVII-LI), empoisonnent Berte, assassinent Pepin, et persécutent Charles, qui se fait moine à Saint-Omer et qui, retrouvé et reconnu par Morand de Rivière, va demander à Galafre un asile plus sûr. Amours de Charles, qui se fait passer pour le fils d'un marchand, et de Galienne, qui finit par le reconnaître. Lutte contre Braimant et Polinore; mort des deux païens; conquête de l'épée Durandal. Charles retourne ensuite dans son royaume avec Galienne qui s'est vêtue en homme : il échappe avec peine aux embûches des fils de Galafre, et va jusqu'à Rome, où il est protégé par le cardinal Léon, qui devient pape juste à point pour baptiser Galienne et bénir solennellement son union avec le fils de Pepin, décidément vainqueur des deux bâtards. (Voy. *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 239-244.) Nous avons résumé de notre mieux les résumés que M. Gaston Paris a consacrés à la légende du *Karl Meinet* et à celle des *Reali*. = Faut-il rappeler, avec le même érudit, que d'après la Chronique de Weihenstephan (XVe siècle), l'enfance de Charles s'écoule au milieu d'enfants roturiers que ce prétendu fils de meunier charme par sa force et sa justice également merveilleuses? — Quant aux allusions que M. Gaston Paris a relevées dans Albéric (Ann. 763), dans *Fierabras* (vers 232), dans la *Chanson de la croisade contre les Albigeois* (vers 2069) et dans *Doon de Mayence* (v. 6609 et suiv.), nous ne les voulons pas relever après lui. Nous citerons seulement un texte assez important qui a échappé à sa perspicacité. C'est celui de l'*Entrée en Espagne*. Le marinier qui conduit Roland en Persie essaye de le consoler en lui disant : « Volés oïr canter li vers de Galienne, — Com elle donnoia Karles » au primeraine? » (Ms. XXI de Venise, f° 230 r°.) Ces deux vers montrent jusqu'à quel point les *Enfances Charlemagne* étaient devenues une légende populaire.

** **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON INTITULÉE « MAINET »**. — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Mainet*, dont M. Boucherie a retrouvé un fragment d'environ 800 vers au mois d'août 1874, est un poëme du XIIe siècle. = 2° AUTEUR. Ce poëme est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Les trois feuillets du *Mainet* qui ont été si heureusement retrouvés renfermaient 996 vers; mais ce n'est là qu'une partie de ce poëme, dont il est difficile de préciser la véritable étendue. = Ces vers sont des alexandrins; les laisses féminines sont assonancées et les laisses masculines rimées. = Pour en donner une idée au lecteur, nous allons en transcrire ici un des plus curieux couplets. Il s'agit du jeune Charlemagne et de l'épée Joyeuse; la scène se passe à la cour de l'émir Galafre où le fils de Pepin a reçu l'hospitalité : « Ensi com je vos di, a li rois creanté : — Mainet donra sa fille et sa grant roiauté; — Mais k'il li ait le cief de Braimant aporté. — « Sire », respont li enfes, « çou est du tot en Dé. — Ne prendrai vos» tre espée, ne me vient pas à gré; — Car j'en ai une vielle de l'ancien aé : — » Isaac, li bons fevres, qui sor tos ot bonté, — La forga et tempra ens el val » Josué; — Et fu le premier roi qui tint crestienté, — Cloovi le courtois, le cheva» lier membré, — Qui fu levés en fons et créï Damedé; — Elle a à non Joiouse, » molt est de grant biauté; — Une grant toise est longe, s'a demi pié de lé;

amenda ». L'autre fut *Charles le grant*, dont nous allons raconter les enfances.

» — Celi ne ruis cangier, ele m'est bien à gré ; — Or le m'aportés cha, sire » maistre Esmeré,— Si le verra mes sires et si roi couroné. » — Et cil respondi : « Sire, à vostre volenté. » — Lors s'en torne Davis, n' i a plus demoré, — Et deffrema un coffre c'uns muls ot aporté : — N'i ot or ne argent ne paile ne cendé, — Mais autels et reliques de molt grant sainteé. — Fors en a trait l'espée qui fu de grant biauté ; — Puis refrema le coffre et si l'a commandé — Solin le capelain c'o aus ot amené, — Qui nés ert de Paris la nobile cité. — Esmerés tint Joiouse au fourel d'or olvré ; — Il le tendi Mainet, et l'enfes l'a miré. — Li rois le traist du fuerre, s'a le bran regardé : — Li brans trait à verdor de l'achier bru...; — Un des dens saint Jehan le benoit ami Dé — Avoit ens el pumel par maistrie enserré ; — Si ot de saint Pancraise et de saint Honeré, — Et du digne sepulchre Jhesu de maïsté. — Les reliques fremirent el poing d'or noielé ; — Trés par mi le cristal où sont enseelé, — Les puet on bien veoir en l'or transfiguré. — Quant le voit l'Amiraus, tos s'en a desperé. — Il en crolla le cief, s'esgarda son barné, — Et le dist à ses rois qui li sont au costé : —« Molt me vient à merveille, par Mahon le mien Dé,—Dont cis hon » est venus ne de quel parenté. » (*Romania*, IV, 326-327). = 4° MANUSCRIT CONNU. On ne connaît que les trois feuillets découverts par M. Boucherie chez M. Gazier. Ce manuscrit, qui est du XIIIe siècle, est aujourd'hui déposé à la Bibliothèque nationale. = 5° TRAVAUX DONT CE POEME A ÉTÉ L'OBJET. Nous n'en connaissons pas d'autre que l'excellent article de M. G. Paris, où l'auteur rend un délicat hommage à la collaboration de M. Léopold Pannier (*Romania*, juillet-octobre 1875). C'est dans cet article que nous avons puisé les éléments de l'analyse ci-dessous. = 6° VALEUR LITTÉRAIRE. « Les fragments du *Mainèt* justifient les regrets qu'avaient déjà fait naître, sur la perte du poëme entier, les diverses imitations qu'on en connaît. Ils appartiennent encore (au moins par le fond et par l'allure générale du style) à la bonne époque de l'Épopée carlovingienne. Le récit en est vif et mouvementé, les descriptions brillantes et les caractères bien tracés. Les situations surtout et les aventures sont héroïques, intéressantes et bien enchaînées. A défaut de l'ouvrage entier, qui se retrouvera peut-être un jour, nous sommes heureux de posséder ces restes qui, copiés par un scribe intelligent et soigneux, nous donnent de l'ensemble une idée très-favorable. » (*Romania*, l. l., p. 314.) = 7° ANALYSE. Heudri et Hainfroi, fils de la fausse Berte ou de la Serve, ont empoisonné Pepin et Berte (fragment V, vers 90-92). Pepin, en mourant, a confié à Hainfroi la garde du royaume (I, 52) et l'éducation du jeune Charles, son fils légitime (I, 42). C'est ce Charles que les Serfs vont songer à faire périr (V, 93). Mais un serviteur fidèle, du nom de David, va déjouer leurs projets en feignant d'entrer dans leurs complots et en se faisant leur confident intime (I, 30). Description d'une fête où Charles et ses amis se déguisent en fous (I, 31 ; I, 40) ; Charles s'empare, à la cuisine, d'une broche que lui donne son ami fidèle, le cuisinier Mayugot (II, 30, 31), et en frappe très-rudement Hainfroi (II, 35) ; puis, il s'esquive, lui et ses amis (I, 1 et suiv.). C'est seulement le lendemain, au matin, que les Serfs s'aperçoivent de cette fuite. Ils s'y résignent, et, pour mieux assurer leur nouvelle royauté, font de la popularité. On les voit protéger les petits, les vilains, les pèlerins (I, *a*, *b*). Bref, ils réussissent et, pouvant tout se permettre, emprisonnent leur beau-frère, Milon d'Anglant (V, 99). Cependant Charles et David sont arrivés à Bordeaux; puis, à Cri (?). C'est là qu'ils se décident à aller demander l'hospitalit- au roi païen de Tolède, à Galafre (I, 105). Ils passent la Sorge à Sainté Jean, traversent les ports de Sizre et arrivent à Pampelune. Grâce à un interprète, du nom de Macabrin, ils peuvent enfin arriver à Tolède (I, *c*). Or,

Suivant une fable qui n'apparaît guère avant le XIV$_e$ siècle, Charles naquit le même jour que les chefs des

Galafre se trouve alors en un très-grand embarras; il est assailli par de puissants ennemis, et l'une de ses villes, Monfrin, va peut-être tomber en leur pouvoir : « Sauvez-moi, dit-il aux Français, et je ferai votre fortune » (I, *d*). Après les péripéties les plus diverses d'un long combat (II, 114-73), Charles et ses Français décident de la victoire en faveur de Galafre. Du reste, la naissance de Charles n'est encore connue de personne, si ce n'est de David et de quelques Français, et il portera désormais le nom de « Mainet ». Rien, d'ailleurs, n'est plus triste que son équipage et son armure : il est monté sur un mauvais cheval et porte un pieu suspendu à son cou (I, 129). Mais David, qui a pris le nom d'Esmeré, le revêt bientôt d'armes magnifiques, et l'un des capitaines de Galafre lui fait présent du bon cheval Afilé. Alors Mainet s'élance de nouveau dans la mêlée, et tue successivement Caïmant, le roi d'Odiene et le gonfalonier du roi païen Braimant; puis le roi Cayfer; puis le roi Almacu (II, *a*). Cela fait, il entre triomphalement dans la ville de Monfrin (II, *b* et II, *d*), et revient à Tolède, après avoir refusé la royauté que lui offraient les principaux habitants de Monfrin. C'est alors que la fille de Galafre, Orionde Galienne, se prend pour lui du plus vif amour. Elle n'hésite pas à répéter tout haut qu'elle l'épouserait volontiers : « Si j'en avais un fils, dit-elle, il tiendrait le royaume d'Espagne au lieu de mon frère Marsile, qui ne vaut rien » (III, *a*). Cour tenue par Galafre où il déclare qu'il est prêt à armer Mainet chevalier, à lui donner une partie de son royaume (III, *b*), et même sa fille Galienne qui est demandée par trente rois. Parmi ces prétendants, il n'en est pas de plus terrible que Braimant, lequel fait la guerre à Galafre parce que Galienne se refuse à l'épouser. Sur l'heure, on fait venir Mainet et on le met en demeure d'apporter à Galafre la tête de Braimant (III, *c*). Mainet s'y engage, et s'arme de la fameuse épée Joyeuse (III, *d*). Puis, il part, tue Braimant et s'empare de l'épée Durandal (III, *a*). Durant toutes ces batailles, on lui avait confié le commandement d'un corps d'armée composé de Syriens : ceux-ci, pleins d'admiration devant le courage de leur jeune capitaine et jugeant par là que son Dieu devait être bien au-dessus de Mahomet, se convertissent en masse. Le chapelain Solin en baptise dix mille (III, *b* et III, *c*). Retour du vainqueur à Tolède; conspiration de Marsile contre Mainet. Galienne révèle à son père tout le complot (V, *a*). Galafre prend la défense de Mainet et menace de mort ses fils eux-mêmes, s'ils lui font le moindre mal (V, 55). Nuit sensuelle passée par les Français auprès de leurs amies; mais Mainet, lui, ne veut pas toucher à Galienne « parce qu'elle est encore païenne » (V, *b*). Nouvelle conjuration des partisans de Marsile contre la vie de Mainet. Ils surprennent la bonne foi de Galafre lui-même et lui persuadent que Mainet veut se mettre à la tête de ses fidèles Syriens et détrôner le père de Galienne. Galafre se laisse prendre à ces mensonges, et entre lui-même dans le complot (V, 146). Mainet semble perdu, et va tomber dans une embuscade où il trouvera la mort, mais Galienne est magicienne et lit dans les astres le sort qui attend le jeune Français. Vite, elle l'avertit et le sauve (V, *c*; V, *d*). Mainet s'embarque avec ses Syriens et fait voile vers l'Italie : il entre dans le Tibre (VI, 130) au moment même où les païens vont tenter un suprême effort contre le Pape. Mainet les attaque et les bat (VI, *a*, *c*, *d*). Mais ce n'était là qu'un de leurs corps d'armée : l'Amiral est averti de leur défaite et entre en ligne avec toute une armée. Grande bataille sur les rives du Tibre (VI, *d*). C'est ici que s'arrêtent les fragments retrouvés du *Mainet*. Il est facile de les compléter avec le *Charlemagne* de Girard d'Amiens : le fils de Pepin, l'hoir légitime de France, sera vainqueur des Sarrasins dans ce nouveau combat. Il rentrera victorieusement en France, y vaincra

deux autres grandes gestes, Garin de Montglane et Doon de Mayence. Ce jour-là, l'univers fut bouleversé, la

les deux Serfs, et se fera couronner roi. (Voy. la *Romania*, 1875, p. 315 et suiv. Les chiffres placés entre parenthèses correspondent à ceux de M. Gaston Paris et se rapportent aux six fragments qu'il a publiés.)

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU *MAINET*. — III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Voy. ci-dessus la NOTICE consacrée au *Charlemagne* de Girard d'Amiens. Nous n'avons ici qu'à attirer l'attention sur ces deux vers du *Mainet* où l'auteur a la prétention d'indiquer les sources de son poëme. « *Il est escrit es livres de l'anciiene geste — Et el grant apolice à Ais à le capele.* » M. Gaston Paris fait sur ces deux vers le commentaire suivant : « La valeur de ces allégations est nulle pour ce qui concerne Aix-la-Chapelle ; » mais je n'en dirai pas autant de ce qui touche les *livres de l'ancienne* » *geste.* Les auteurs de nos vieilles chansons ont utilisé plus qu'on ne le croit » généralement et plus que je ne l'ai cru moi-même autrefois, des Histoires » fabuleuses de Charlemagne écrites en latin à une époque antérieure. » (*Romania*, 1875, p. 314.) Nous avons discuté ailleurs cette opinion de M. G. Paris, et persistons à croire que la plupart de ces « Histoires fabuleuses en latin » étaient calquées sur d'anciennes Chansons de geste.

*** **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LES « ENFANCES CHARLEMAGNE » OU LE « KARLETO » DU MANUSCRIT DE VENISE.** — I. BIBLIOGRAPHIE.— 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Karleto*, comme la *Berta de li gran pié*, est sans doute un poëme de la fin du XIIe siècle, du commencement du XIIIe. = 2° AUTEUR. Cette chanson est anonyme. Elle est l'œuvre d'un Italien qui avait sous ses yeux un poëme français et l'a accommodé aux exigences de son public. = 3° NATURE DE LA VERSIFICATION. Le *Karleto* est écrit en décasyllabes rimés. = 4° MANUSCRIT CONNU. Le seul manuscrit connu est celui de la Biblioth. St-Marc, à Venise, fr. XIII, f° 31 et suiv. (commencement du XIVe siècle). = 5° TRAVAUX DONT CE POEME A ÉTÉ L'OBJET. *a*. En 1750, Zanetti avait donné le signalement des manuscrits franco-italiens dans sa *Latina et italica D. Marci bibliotheca codicum manuscriptorum* (p. 250 : *Appendice d'alcuni manuscritti in lingua francese antica*).— *b*. Un siècle se passe sans que ces manuscrits soient de nouveau l'objet de l'attention des érudits, et c'est en 1840 qu'Immanuel Bekker leur consacre un mémoire spécial (*Die altfranzösischen Romane der S. Marcus Bibliotek*, in *Mémoires de l'Académie de Berlin*, et tirage à part). — *c*. Quatre ans plus tard, Adalbert Keller publiait plusieurs fragments de toutes les rubriques du ms. XIII (*Rowart*, 1844, p. 1-96). — *d*. Dans son « Rapport sur les bibliothèques d'Italie » (*Collection des documents inédits*, *Mélanges historiques*, III, p. 345), M. Paul Lacroix ne donnait qu'une page au *Karleto ;* mais c'est le premier travail, émané d'un Français, où il ait été fait mention d'un poëme dont les origines sont si françaises. — *e*. En 1856, MM. Guessard, Michelant et L. Gautier furent chargés d'une mission scientifique en Italie : c'est alors que M. Guessard analysa, à la Bibliothèque Saint-Marc, tout le manuscr. XIII. Il copia *Macaire*, mais se contenta de résumer *Karleto*, et publia ce résumé dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1856, p. 393 et suiv.). — *f*. M. P. Rajna, dix-huit ans après, donna une analyse plus complète et plus critique du *Karleto* dans la *Rivista filologica letteraria* (II, pp. 65-75). Son travail a pour titre : « La légende de la jeunesse de Charlemagne dans un manuscrit français du XIVe siècle à Venise. » (Voy. *Romania*, II, 270, 271.) — II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU *KARLETO*. — III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. —Voy. plus haut la *Notice sur le Charlemagne de Girard d'Amiens*.

terre trembla, la foudre tomba, et le soleil apparut dans le ciel comme un grand globe de sang. De tels prodiges conviennent à la naissance de tels hommes. Mais ces récits n'ont rien de traditionnel ni même de légendaire.

La vie de Charles, qui devait être plus tard soumise à de si rudes épreuves, s'annonça sous les plus heureux auspices. Berte se donnait tout entière à l'éducation de son fils. Les deux frères adultérins de Charles, les deux bâtards Heudri et Rainfroi, faisaient les empressés auprès de Pepin, et étaient rentrés en grâce auprès de leur père. La paix semblait faite, et Berte elle-même pouvait se fier en l'avenir[1]. Tant d'espérances furent trop tôt déçues. Pepin tint un jour une cour plénière à Orléans, et son fils Charles y parut à son côté, tout éclatant de jeunesse et de beauté[2]. Son regard fier annonçait sa future grandeur. La jalousie des enfants de la Serve s'alluma dès lors contre le fils de Berte, plus terrible que jamais, et ce feu ne s'éteignit plus. Peu de temps après, Berte mourait empoisonnée, Pepin mourait empoisonné : le petit Charles demeurait seul à la tête d'un grand empire. On ignora longtemps les auteurs de ce double crime : les deux bâtards, Heudri et Rainfroi, avaient une douleur si bruyante et paraissaient si profondément désolés, que personne ne songeait à les accuser. Le jeune roi lui-même croyait si bien à leur innocence, qu'il en fit tout d'abord ses premiers ministres avec les deux comtes de Berry et d'Auvergne. Pendant un an tout alla bien[3].

La fausse Berte et ses deux fils empoisonnent Berte et Pepin. Le petit Charles est placé sous la tutelle des deux Serfs. Ses premières douleurs; son exil.

Mais le poison avait trop bien réussi aux deux traîtres

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 778, f° 22 v° et f° 23 r° et v°. — [2] « Moult fu Challes très biax et de grant nourreçon, — Cortois, et nez, et frans, et de gente façon. » *Ibid.*, f° 23 v°. — [3] *Ibid.*, f° 24 r°.

pour qu'ils n'essayassent pas d'en faire usage contre le roi leur frère. Par bonheur, leur complot fut découvert. Ils furent démasqués, et il fallut songer à préserver le véritable héritier de Pepin de nouveaux, de plus grands dangers. Le mari de Gilain, Milon, accourut, et emmena l'enfant dans son duché d'Angers, où quelques vassaux fidèles formèrent autour de leur jeune roi une garde du corps redoutable et prête à tout. La sœur de Charles lui prodigua, durant ce premier exil, les témoignages d'une affection profonde. Les bâtards paraissaient vaincus. Ne pouvant rien par la force, ils essayèrent encore de la ruse. Ce qu'ils voulaient par-dessus tout, c'était attirer de nouveau le petit Charles auprès d'eux. « Il faut le couronner roi », dirent-ils aux comtes d'Auvergne et de Berry, qui n'étaient pas encore éclairés sur les véritables intentions d'Heudri et de Rainfroi. Et les deux comtes de répéter avec une bonté aveugle : « Il faut le couronner roi. » Quant au peuple de France, il avait été adroitement travaillé par les fils de la Serve; ils s'étaient créé une redoutable popularité dans tout le pays. Quelques partisans restaient à Charles, mais faibles, mais tremblants, mais dévorés par cette frayeur qui, devant les entreprises des méchants, est commune aux honnêtes gens de tous les pays et de tous les temps. Charles dut se rendre à Reims pour y recevoir la couronne royale : il avait quinze ans [1].

Heudri et Rainfroi frémirent de joie en le voyant faire son entrée dans cette ville : car ils espéraient bien qu'il n'en sortirait pas. L'impatience les perdit, et leur orgueil. Non contents de le faire mourir et d'installer leur bâtardise sur le trône de France, ils voulurent auparavant se donner la joie d'humilier le

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778, f° 24 v°.

fils de la vraie reine devant les fils de l'adultère. Ils déclarèrent que Charles devait les servir à table. Et Charles dut s'y résigner : car les deux traîtres avaient pour eux la force. Le banquet fut magnifique : il se termina par une scène où se révéla pour la première fois l'indomptable fierté du fils de Pepin. Charles entra dans la salle, tenant un paon rôti encore tout embroché, et se dirigea du côté de Rainfroi. Arrivé près du bâtard, au lieu de le servir avec humilité, il se releva soudain de toute la hauteur de sa taille, et d'un air terrible jeta le paon au visage de son frère en donnant à ce félon un terrible coup de broche. Les deux fils de la Serve poussèrent un cri de rage et se précipitèrent sur l'enfant pour le tuer. Une horrible mêlée s'engagea dans la salle ; le comte Hugon et le duc d'Angers, à la faveur du tumulte, enlevèrent Charles, et le mirent à l'abri dans un fort château aux environs de Reims[1]. C'est en vain que le duc de Dijon essaya de rétablir la paix : les deux Serfs ne rêvaient plus que de se venger de l'insulteur.

Ici paraît un nouveau personnage de ce drame, qui conquerra bien vite toutes les sympathies : c'est le fidèle David, qui est aveuglément dévoué aux destinées de Charles; Il compose son visage devant Rainfroi et Heudri ; il gagne leur confiance, et ils vont jusqu'à lui révéler leurs projets d'empoisonnement. David alors se précipite, va retrouver le fils de Berte qui est caché dans un autre château au bord de la Seine, réunit les partisans du vrai roi : « Il faut que Charles » quitte la France », s'écrie-t-il ; « il n'y est plus en » sûreté. » On se hâte, on entoure Charles, on le fait partir sans retard. A minuit, il s'éloigne de sa terre

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778 f° 27 v° à 28 r°.

Charles est forcé de s'enfuir en Espagne où il trouve un asile à la cour de Galafre, roi païen de Tolède.

natale qu'il ne reverra plus de longtemps, et où vont régner les bâtards. Il était temps. Pendant qu'il s'enfuit au galop de son cheval, Heudri et Rainfroi arrivent au château qui tout à l'heure renfermait la fortune de la France : ils le trouvent désert. Leur fureur s'allume : tous les amis de Charles sont persécutés dans tout le royaume; ceux qui ne sont pas mis à mort sont jetés en prison; Milon d'Anglant lui-même subit cette inique violence. Les honnêtes gens s'enfuient, les poltrons laissent faire, la fraude triomphe. Rainfròi et Heudri sont les maîtres de la France. Mais Dieu veille sur la vie de ce Charles qui sera un jour le rempart de l'Église. Celui dont on persécute, dont on tue les partisans, arrive lui-même sain et sauf dans la Navarre; puis, en Espagne. Le voilà à Tolède, en plein pays musulman; le voilà en sûreté parmi ces mécréants, celui qui n'était pas en sûreté chez ses sujets chrétiens; le voilà sauvé[1].

II

Premiers exploits de Charles sous le nom de Mainet. Il triomphe de l'émir Bruyant.

C'est un singulier caprice de la légende[2], il faut l'avouer, que cette idée de faire passer au milieu des Sarrasins l'adolescence du grand ennemi des Sarrasins.

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778, f° 28 r° à 30 v°.

[2] Dans le *Charlemagne* de Venise, les Enfances de Charles sont résumées ainsi qu'il suit. Nous plaçons, en regard du texte italianisé, la restitution française que nous proposons; mais il ne faut pas oublier que l'auteur italien n'a point observé dans son texte une des lois fondamentales de notre ancienne rhythmique : la distinction formelle des assonances en *ier* et de celles en *er*, qui, d'ordinaire, ne sont jamais mêlées dans un seul et même couplet. A l'exemple de M. Guessard en sa restitution de *Macaire*, nous avons été forcé de respecter cette disposition fautive du texte italien :

Remis Karleto le petit baçeler
Qe in Spagne se aloit ad alever,
Et li rois Galafrio li avoit si çer
Que li dé Belisant sa file par muler.
E elo vene un si bon çivaler
Braibant oucis à li brant forbi d'acer.
E pois cil Karleto fil leva experer,
Meesmo l'angle li vene encoroner.
Mervelle oldirés in ceste roman conter,
Se vos starés en pais ad ascolter...

Remest Karlet, li petz bachelers
Qui s'en aloit en Espaigne alever;
Et li bons rois Galafres l'ot si chier
Qu'il li donna sa fille por moillier.
Puis, devint-il uns si bons chevaliers
Braibant ocist à l' branc forbi d'acier.
Et puis fu rois cil Karlet à l' vis fier :
Meïsme l'angle le vint encoroner.
Merveille orrez en cest roman conter,
Se vos estez en pais à l'escouter.

Charles ne veut pas, d'ailleurs, être connu de ces païens : il change son nom en celui de Maines ou Mainet. Ses compagnons gardent, à son sujet, le plus profond silence : ils veillent sur lui comme sur l'espoir de la France et ne tolèrent pas qu'il s'expose au moindre danger. Pendant qu'ils se mettent vaillamment au service du roi musulman Galafre ; pendant qu'ils donnent de rudes coups de lance aux ennemis de ce roi ; pendant qu'ils s'entretiennent la main dans ces exploits faciles et brillants, le pauvre Mainet est condamné à rester à la maison par ses fidèles partisans qui, à force de l'aimer, se font presque ses geôliers. Le sang de Charles commence à bouillonner violemment dans ses veines. Ce sang empourpre son visage, il s'indigne, il s'exalte. C'est un jeune lion en cage. A chaque expédition nouvelle, il supplie David de l'emmener avec lui ; ses doigts frémissent, ils veulent tenir la lance, et c'est avec rage qu'il entend, qu'il voit partir ses Français pour le combat, pour l'*estor*[1]. Un jour enfin, il n'y tient plus. Une grande bataille se prépare contre l'émir Bruyant. D'une voix plus impérieuse que de coutume, Mainet réclame une place au milieu de ses sauveurs, ou plutôt à leur tête : « Jouez aux échecs », lui répond David. David ne pense qu'à ménager le sang de son jeune maître ; celui-ci ne songe qu'à le répandre. Il s'échappe de sa prison, comme Roland s'échappera un jour du palais de Montloon ; et le voilà sur le champ de bataille, où il fait une entrée terrible. Ce n'est pas sans émotion qu'on assiste, dans cette légende, au premier coup de lance de Charlemagne. Il se démène comme un furieux dans la mêlée sanglante ; il se fait jour jusqu'à Bruyant, l'interpelle, le défie, le tue ; puis,

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778, f° 30 et 31.

lui coupe la tête d'une main ferme, et envoie ce trophée au roi Galafre.... Peu de temps après, Mainet est armé chevalier, et le poëte qui raconte ces événements presque fabuleux trouve juste à point un prêtre catholique pour confirmer ce huitième sacrement à son héros [1]. Mainet, dès ce jour, grandit aux yeux de ses compagnons, aux yeux des Infidèles. Il parcourt en vainqueur toutes les frontières du royaume de Galafre; il fait l'office de l'antique Hercule, et délivre le roi son allié de tous ses ennemis [2]. Un seul lui reste encore à soumettre : c'est Braimant. Mais il est nécessaire qu'il devienne comme les autres la proie de ce jeune aigle. Et voilà qu'il attire sur lui, comme un tonnerre, la colère du fils de Pepin en demandant pour femme la belle Galienne, la fille de Galafre. C'était porter à Charles le coup le plus sensible : Charles aimait Galienne [3].

Amours de Charles et de Galienne, fille du roi Galafre.

Rien de plus frais, de plus pur, de plus gracieux que ce premier amour. Girard d'Amiens, ce versificateur sans poésie et sans âme, n'a pu détruire tout à fait le charme puissant de cette jeune affection. Il est doux de voir avec quelle facilité Charles laisse pénétrer dans son cœur viril le plus naïf et le plus candide des

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778, f° 32 r° à 35 v°.

[2] Cf. le *Charlemagne* de Venise, dont je donne ici le texte : « Gran cort mantenent K. l'infant, — Tant l'amoit Galafrio cum Balugant, — Marsilio avec lui ensemant. — Ni an K. no era pais si lant — Qel non donast robe et palafroi anblant; — Falcon, esparaveri tenoit plus de çant. — De lu se parloit trös in Jerusalant. — Braibant l'olde dire, un roi oltreposant, — Qe li rois Galafrio e lui e sa jant — Tant honoroit la cristiane jant — En son pales feisoit orer lisant, — E çanter mese e li Deo sagrament. — Tal oit li dol par poi d'ire non fant. — Dist » à sa jent : « Ben de eser dolant — Quant Galafrio e fato recreant; — Renoié » oit Maçon et Trevigant. » — Dist Danabrin un no vali niant : — « Envoïez à » lui tost de mantenant, — Sença demore ve mandi cele enfant — Et cele autres » que son en Deo creant. — S' el ol vol faire, recevés cum parant, — E soa » fille qe oit nome Belisant, — La donarés à vos fils Bruant. — S'el nol vol » faire, morto sia cramant. » — Dist Braibant : « Par mon Deo Trevigant, — » Melor conseil ne quero ni no demant. » — Quatro païn, di meltri de sa çant, » — Fi pariler à lo de mantenant... »

[3] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. natioo., fr. 778, f° 35 v° à 38 r°.

amours. Celui qui a déjà vaincu tant de géants, et qui leur coupe si froidement la tête, a les rougeurs et les simplicités d'un bachelier. Galienne et lui se voient à la dérobée; ils s'entretiennent avec pudeur, ils se font de charmants adieux[1]. Mainet part ensuite, et part rempli d'ardeur contre le redoutable Braimant, dont il triomphe avec une rapidité légendaire et qu'il tue[2]. Il poursuit le cours de ses conquêtes, aimant toujours Galienne, pensant toujours à elle, tandis qu'elle pense toujours à lui. Cependant le secret de sa naissance se dévoile aux yeux de Galafre et de sa fille. Dans ce jeune chevalier, dans ce vainqueur, dans ce héros, on reconnaît enfin l'*hoir* de France, le fils de Berte et de Pepin, l'ennemi de Rainfroi et d'Heudri. Le retour de Mainet est un triomphe. Il apparaît avec la double majesté du malheur et de la victoire; l'amour de Galienne s'en accroît. En ce pays d'Infidèles, Charles n'a qu'un ennemi, qu'un jaloux; mais il est redoutable. C'est le frère même de Galienne, c'est Marsile[3]. Les yeux de Marsile n'ont pu soutenir l'éclat de la gloire de Charles. Il se voit trop oublié pour ne pas haïr celui qui est la cause involontaire d'un tel oubli. Il devient pour Mainet un autre Rainfroi, un autre Heudri; il se met lâchement en embuscade, il veut tuer celui qui déjà peut l'appeler son frère. Efforts inutiles : Mainet découvre la ruse, jette Marsile à terre, le tient sous ses genoux, lui pardonne, et ce dernier triomphe met le comble à sa gloire. Quelque temps auparavant, il avait épousé sa chère Galienne, et une grande solennité avait étonné les yeux des païens : Galienne, toute belle, toute jeune, tout heureuse, s'était sentie indigne du fils de Pepin tant qu'elle resterait dans la nuit de sa religion. Elle avait voulu descendre dans

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778, f° 38-41 r°. — [2] F° 46 v°. — [3] F° 49 r°-55 r°.

l'eau du baptême. Depuis ce jour elle méritait d'être reine de France[1].

III

Charles épouse Galienne, quitte l'Espagne et délivre Rome assiégée par les Sarrasins.

Cependant le bonheur de Charles n'était pas complet : toutes les fois que le vent venait à souffler de la France, il soupirait. Il aurait pu s'assimiler par avance ces belles paroles d'un de nos meilleurs troubadours : « Quand » le doux vent vient à venter — Du côté de mon pays, » — M'est avis que je sens — Odeur de paradis. » Et néanmoins ce n'est pas en France que la légende va conduire le fils de Pepin après ses premières joies nuptiales. La légende parfois est intelligente, et sait refléter les besoins et les idées d'une époque. Ce n'est pas en France, c'est à Rome que Charles se rendra tout d'abord. Avant de défendre sa propre cause, il prendra en main la cause de l'Église. La légende, si souvent inférieure à l'histoire, essaye ici de se mettre à la hauteur de la réalité : elle se rappelle les grands efforts du Charlemagne de l'histoire pour constituer fortement la liberté du saint-siége ; elle se souvient des expéditions françaises contre les envahisseurs lombards, et elle s'efforce de reproduire ces nobles souvenirs. Par malheur, c'est un Girard d'Amiens qui tient la plume, et rien n'est plus médiocre que ses petits vers, consacrés à de si grandes choses. Ah ! que n'avons-nous affaire à un grand poëte ! Il nous eût représenté Charles, les yeux brillants, les narines gonflées, frappant du pied la terre, jetant un regard vainqueur vers la France où l'appelle son désir de vengeance, épiant l'heure où il pourra humilier et punir ses deux frères bâtards. Mais

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778, f° 50 r° et v°.

voici que de mauvaises nouvelles arrivent de Rome, et dès lors tous ces projets, toutes ces espérances s'évanouissent. Les Sarrasins, commandés par Corsuble, assiégent la Ville éternelle; le Pape pousse un cri d'alarme : c'est à la France ou à des Français qu'il appartient d'écouter de tels cris. Le fils de Pepin change d'itinéraire : il part pour l'Italie. Il ne veut rentrer en possession de son royaume que si l'Église est rentrée en possession de sa liberté[1].

Puis, il va en France reconquérir son royaume sur les fils de la Serve. Ses triomphes rapides. Châtiment des traîtres.

Un vrai poëte n'eût pas manqué de nous peindre ici l'aspect terrible et religieux de Charles dans le moment où il aperçoit Rome pour la première fois. Il n'a d'ailleurs qu'à se montrer : les Sarrasins sont écrasés entre les murs de Rome et son armée; le Pape est délivré; les Romains acclament le jeune vainqueur, et lui décernent une ovation digne des triomphateurs antiques[2]. Ce récit sans doute est moins beau que l'histoire, mais il y règne encore une certaine beauté. Et, dès cet instant, nous nous intéressons plus vivement à ce fils déshérité de Pepin et de Berte. C'est avec bonheur que nous le voyons, suivi de son armée joyeuse, remonter vers le Nord, traverser la Toscane et la Lombardie, et enfin, terrible, frémissant d'une colère légitime, franchir les frontières de France. Il se montre en Bourgogne, puis à Lyon[3]. A peine a-t-il été reconnu, que les vieux dévouements se réveillent; il a d'autant plus de partisans qu'il paraît plus riche et plus puissant. Les nouvelles alors ne se répandaient pas avec la rapidité que nous connaissons aujourd'hui : néanmoins, d'église en église, de ville en ville, de bourg en bourg, la redoutable nouvelle de l'arrivée de Charles arrive aux oreilles d'Heudri et de Rainfroi. Charles poursuivait toujours sa marche contre les

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778, f° 55 r° et v°. — [2] *Ibid.*, f° 55 v°, 60 v°. — [3] *Ibid.*, f° 60 v°, 61 r°.

traîtres, et son armée se grossissait toujours de nouveaux soldats. Il marchait seul, en avant de tous les siens, avec un visage farouche : « Et Maines, qui moult ot de sers » grever envie, — Chevaucha tout premier baniere » desploïe[1]... » C'est ainsi qu'on le vit entrer dans Soissons. L'hoir de France était déjà au cœur de son royaume.

Or, en ce moment, la sœur de Charles, la pauvre Gilain, était assiégée dans Montdidier. Son frère l'apprend ; il s'apprête à la dégager, quand tout à coup on lui annonce qu'un pèlerin, un *paumier*, vient d'arriver à Soissons et qu'un boucher de cette ville l'a reconnu pour le traître Heudri. C'était Heudri, en effet, qui avait pénétré sous ce déguisement dans la ville où Charles venait d'entrer en vainqueur. On le saisit, on le jette en prison, on le dépouille : il portait sur lui un petit baril, plein de ce poison subtil qui avait causé si rapidement la mort de Berte et celle de Pepin[2]. Alors Charles rend grâces à Dieu ; puis, il ne s'occupe plus que du salut de Gilain et délivre cette chère sœur qui jadis lui avait servi de mère. Le moment où ils se revirent, leurs premiers embrassements, la première vivacité de leur joie, seraient le sujet d'un beau tableau ; et Girard d'Amiens lui-même en a été presque inspiré. C'est peut-être la seule page de son poëme qui ne soit pas d'une détestable platitude :

Gilain était comme désespérée, — Quand vint un chevalier qui bien l'a rassurée : — « Ne soyez plus, dit-il, effrayée par les Serfs ; » — Car Charles le Grand vous a délivrée de l'un et de l'autre. — » Bien qu'on l'ait cru mort à cause de son absence, — Il est

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblion. nation., fr. 778, f° 62 v°. — [2] *Ibid.*, f° 63 r° et v°. Il est à remarquer que, pour juger de la force de ce poison, on l'essaye sur un condamné à mort : « A un home jugié à cui il l'ont donné — A boire avocc bon vin où il l'orent meslé ; — Mès le venin ot lues son cors tel conraé — Qu'ilchaï devan tous mort jus emmi le pré. » (F° 63 r°).

» revenu, il a recouvré sa terre. » — « Son frère (lui dit encore ce » chevalier) est là sous le bois ramé, elle peut le voir. — Il a » amené pour la délivrer une telle armée, — Que les gens des » deux Serfs ont été mis en déroute — Sans un seul coup de » lance ni d'épée. » — Quand Gilain entend le chevalier, elle change de couleur. — De joie et de pitié fut alors tellement entreprise — Qu'elle tomba aux bras des siens comme pâmée. — Mais le cœur lui revint, elle s'est évertuée. — Puis, s'est apprêtée aussitôt pour chevaucher. — Elle et sa gent sont montées à cheval pour voir Mainet. — Tant qu'elle peut, elle se hâte d'aller vers son frère. — Aussitôt descendue de cheval, elle va à lui, — Et Charles, dès qu'il a aperçu sa sœur, — A couru vers elle aussitôt, les bras tout grands ouverts; — Il l'a très-doucement pressée entre ses bras — Et savoureusement baisée et embrassée. — Et elle lui [1].

Et c'est avec la même joie que Charles revit et embrassa le petit Roland, son neveu... Cependant le pays tout entier se déclarait pour le roi légitime. Le traître Rainfroi tenait encore campagne contre lui; mais il reculait. Dans le même temps que le fils de Pepin entrait à Noyon, le fils de la Serve se réfugiait à Dinant. La résistance du traître ne pouvait, d'ailleurs, être de longue durée. Poursuivi, traqué, battu par Charles, à demi mort, Rainfroi fut bientôt jeté en prison comme Heudri, et le frère de Gilain demeura enfin le seul roi de France[2]. La France, dit Girard d'Amiens, était à cette époque le pays qui s'étend entre la Loire et le Rhin[3].

Mort de Galienne. Fin des Enfances de Charlemagne.

Au milieu de tant de triomphes, une rude épreuve vint frapper le vainqueur : la douce Galienne, qui était depuis longtemps séparée de Charles, se mit en route

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778, f° 64 r°, 2e colonne. — [2] *Ibid.*, f° 64 r° à 66 r°.

[3]
Entre Loire et le Rin, tant com l'on peut errer,
Souloit-on le païs adonc France clamer.
(*Ibid.* f° 66 v° et 67 r°.)

II PART. LIVR. I. CHAP. IV.

pour le rejoindre. Elle n'arriva en France que pour mourir entre les bras du jeune roi, en donnant le jour à un fils qui ne vécut que quelques heures[1]. C'est devant le spectacle de ces larmes et de cette solitude douloureuse que le poëte aurait dû se taire[2]; c'est ici qu'en réalité se terminent les enfances de Charlemagne.

CHAPITRE IV

PREMIÈRE GUERRE DE CHARLEMAGNE. — ROME DÉLIVRÉE

La Chevalerie Ogier de Danemarche (1re partie) *.
Charlemagne de Venise (4e branche : Enfances Ogier).
Les Enfances Ogier d'Adenet)

Analyse des *Enfances Ogier*. I. Rome tombe au pouvoir des Sarrasins ; Charlemagne passe les Alpes. Ogier s'apprête à combattre les païens.

Un jour, tandis que Charlemagne oubliait dans sa gloire les épreuves de son enfance et la mort de Ga-

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nation., fr. 778, f° 66 r° et v°.

[2] « Il résulte de l'analyse qui précède que Girard d'Amiens a eu sous les yeux, pour composer le premier livre de son *Charlemagne*, l'ancien poëme intitulé *Mainet*. Je ne crois même pas nécessaire d'admettre qu'il ait connu d'autres sources. » (Gaston Paris, *Romania*, IV, 313.) Ajoutons seulement que Girard d'Amiens, après la mort de Galienne, se met à raconter en fort mauvais vers le règne de Carloman conjointement avec Charlemagne, la guerre de Charlemagne contre l'Aquitain Hunald, sa première expédition contre les Saxons, son mariage avec la fille de Didier de Pavie, et enfin la mort de Carloman. Ce n'est pas ici le lieu de raconter ces faits trop connus. Car ce n'est pas l'histoire de Charlemagne que nous prétendons écrire, mais sa légende.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA PREMIÈRE BRANCHE DE « LA CHEVALERIE OGIER DE DANEMARCHE » (ENFANCES OGIER).** — I. BIBLIOGRAPHIE. — On la trouvera plus loin, à sa vraie place, lorsque nous aurons lieu d'étudier dans notre quatrième livre : 1° Les onze autres branches de la *Chevalerie Ogier*, 2° les *Enfances Ogier* du manuscrit de Venise, et 3° les *Enfances Ogier* d'Adenet.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA LÉGENDE. — On peut établir scientifiquement les propositions suivantes : 1° *Il n'y a rien* D'IMMÉDIATEMENT *histo-*

lienne; tandis qu'il se tournait, plein de rage, vers le roi Geoffroi de Danemark, qui avait récemment insulté

rique dans la légende des Enfances Ogier. = 2° *Il a réellement existé à la cour de Charlemagne un soldat célèbre du nom d'Autcharius, Audegarius, Autharius, Otker.* C'est ce qui est prouvé par les textes suivants : *a.* Une lettre du pape saint Paul Ier au roi Pepin, de l'année 760 : « Innotescimus siquidem præcelsæ » christianitati vestræ quod nuper, dum ad nos conjunxissent fidelissimi vestri, » scilicet amabilis Remedius vester atque AUTCHARIUS GLORIOSISSIMUS DUX, con- » stitit inter eos et Desiderium Longobardorum regem, ut... omnia patrimonia, » jura etiam et loca... nobis plenissime restituisset. » (*Historiens de France*, V, 522.) — *b.* Un fragment de la Chronique de Moissac, de 752 à 814 (*Historiens de France*, V, 69 et 70) : « Ann. 773. Rex Carolus... misit, per difficilem ascensum » montis, legionem ex probatissimis pugnatoribus qui, per transcensum montis, » Longobardos cum Desiderio rege et OGGERIO in fugam converterunt. » « Ann. 774. Gloriosus rex Karolus, cuncta Italia sibi subjugata vel ordinata... » truso in exilium Desiderio rege et OGGERIO, et uxore et filia.... in Franciam » reversus est. » — *c.* Un extrait du moine de Saint-Gall (lib. II, cap. 26, *Historiens de France*, V, 131) : « Contigit quemdam de primis principibus, nomine » OGGERIUM, offensam terribilissimi imperatoris incurrere et ob id ad eumdem » Desiderium confugium facere... » Suit la fameuse légende de l'Empereur de fer. — *d.* Plusieurs passages d'Anastase le Bibliothécaire : « Ann. 753. Missi... Pippini regis Francorum : id est Rodegandus episcopus, et AUTCHARIUS DUX... » Un peu plus haut, Ogier est traité de *familiaris regis Pippini.* Avec Chrodegand, Ogier est envoyé pour protéger le pape Étienne II et le conduire en France. (*Historiens de France*, V, 435.) « Ann. 772. In ipsis diebus contigit » uxorem et filios quondam Carolomanni regis Francorum ad regem Longo- » bardorum fugam arripuisse cum AUTHARIO... » (*Ibid.*, V, 459.) « Ann. 774. » Adalgisus, Desiderii filius, assumens secum AUTCHARIUM Francum et uxorem » atque filios Carolomanni, in civitatem quæ Verona nuncupatur... ingressus » est. At... Karolus cum aliquantis fortissimis Francis in eamdem Veronam pro- » peravit civitatem. Et dum illuc conjunxisset, protinus AUTGARIUS et uxor » atque filii Carolomanni propria voluntate eidem benignissimo Karolo regi se » tradiderunt. » (*Ibid.*, V, 461.) — *e.* Un texte tiré des *Annales Lobienses :* « Ann. » 774. Karlomannus defunctus est Salmontiaco. Uxor ejus cum duobus filiis et » OTGARIO MARCHIONE ad Desiderium regem, patrem suum, confugit. » (Pertz, *Scriptores*, II, 195.) — *f.* Un autre texte du *Chronicon sancti Martini Coloniensis* : « Ann. 778. Monasterium a Saxonibus est destructum, et denuo res- » tauratum per OTGERUM, Daniæ ducem, adjuvante Karolo magno imperatore. » (*Ibid.*, II, 214.) — *g.* La Chronique de Sigebert de Gembloux (XIe siècle) : « Ann. 771. Karlomannus rex, regis Karoli frater, obit. Pars regni ejus partibus » Karoli se unit. Uxor ejus cum filiis et AUTHARIO Franco ad Desiderium regem » Italiæ confugit... » « Ann. 774. Rex Karolus Veronam capit in qua AUTHARIUS » Francus, cum uxore Carlomanni et filiis ejus latens, se cum eis regi dedit. » (*Historiens de France*, V, 376.) — *h.* Un opuscule attribué par les uns au Xe siècle, par les autres au XIe siècle, et qui est intitulé *Conversio Otgerii militis et Benedicti ejus socii* (B. nat. anc. S. Germ. lat. 1607) : « OTHGERIUS, vir generosa nobili- » tate clarissimus Deoque permittente in frequenti præliorum exercitatione vic- » toriosissimus, et ideo tempore gloriosissimi imperatoris, magni scilicet Caroli, » inter Francorum principes gloria et honore adeo sublimatus *ut post ipsum » in regni imperio et dominatu existeret secundus*.. » — *i.* Metellus de Tegernsee dans ses *Quirinalia*, d'après Wernher de Tegernsee « qui écrivait en 1158 » et qui dit : « Parmi les parents de Pepin étaient deux princes élevés au-dessus des autres, dont l'un était Adalbert, premier comte de Bavière, et l'autre Otkar,

II PART. LIVR. I. CHAP. IV.

les messagers de France; tandis qu'il méditait de terribles représailles contre les Danois et s'apprêtait à faire

duc des Bourguignons, que la race des chanteurs appelle depuis longtemps Osigier. » (Voy. l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 312.) — *j*. Le tombeau d'Ogier et de son compagnon à Saint-Faron, de Meaux, qui a été reproduit et expliqué dans les *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti* (sæc. IV, pars I, pp. 664-665). Ce monument figuré est connu de tous les érudits. Nous ferons seulement observer que la plupart des archéologues ont pris, pour la statue d'Ogier, celle d'Olivier promettant à Roland la main de sa sœur Aude. = Quoi qu'il en soit, de tous les documents historiques qui précèdent on peut tirer une *histoire* abrégée de notre héros. « Otker fut un des personnages les plus considérables de la cour de Pepin et de Charlemagne. Encore jeune, il fut envoyé avec Remi, frère naturel de Pepin, pour faire rendre gorge au roi des Lombards et le forcer à restituer tout ce qu'il avait enlevé au saint-siége. C'était en 760. Sept ans auparavant, le même Pepin l'avait envoyé avec le saint évêque de Metz, Chrodegand, au secours du pape Étienne II. Il s'attacha à la fortune de Carloman, frère de Charlemagne, et, quand Carloman mourut, il accompagna sa veuve et ses enfants à la cour du roi Didier. Il se mettait par là en hostilité ouverte avec le terrible Charles. Malgré tout l'effort de son dévouement, il ne put faire triompher la cause de Didier. Il fut fait prisonnier dans Vérone, ou plutôt il se remit lui-même aux mains du vainqueur avec la veuve et les enfants dont il s'était montré l'intrépide défenseur. Cela se passait en 774. Quelques années après, Ogier était revenu en grâce auprès du roi des Franks, et en 778 faisait restaurer un monastère à Cologne. Une tradition, qui n'est pas entourée de preuves, veut qu'il soit mort, en cette même année 778, dans le grand désastre de Roncevaux. = 3° *La délivrance du saint-siége par Charlemagne, dont il est question dans* Ogier le Danois, *rappelle historiquement l'expédition du roi de France contre les Lombards qui menaçaient la Papauté* (773). *L'imagination populaire, enflammée par l'esprit des croisades, substitua les Sarrasins aux Lombards.* = 4° Toutefois il est certain que *les Sarrasins, du vivant même de Charlemagne et sous ses premiers successeurs, pénétrèrent jusqu'aux portes de Rome.* En 813, par exemple, ils dévastèrent les environs de Centocelle, aujourd'hui Civita-Vecchia, dans le voisinage de la Ville éternelle (*Historiens de France*, V, 62. — Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, 312). — Vers 816, les Sarrasins d'Espagne se rendirent maîtres des Baléares, ce qui explique le titre de roi de Maiolgre donné à Brunamont, et s'emparèrent de la Sicile. — En 846, les pirates musulmans remontèrent le Tibre et vinrent piller les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul aux portes de Rome. Etc., etc.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Les Enfances d'Ogier sont l'objet des huit récits suivants : 1° Le poëme attribué à Raimbert, la *Chevalerie Ogier de Danemarche*, du XIIe siècle, que nous avons pris pour base de notre analyse. 2° Le *Charlemagne* de Venise, 4e branche (l'original est de la fin du XIIe siècle.). 3° La *Karlamagnus saga*, 3e branche (vers le milieu du XIIIe siècle). 4° Les *Enfances Ogier* d'Adenet (seconde moitié du XIIIe siècle). 5° Le remaniement d'*Ogier le Danois*, en vers alexandrins, du XIVe siècle (manuscrit de l'Arsenal, B. L. F. 190-191). 6° Les *Conquestes de Charlemagne* de David Aubert (1458). 7° L'*Ogier le Dennois* en prose, tant de fois imprimé et réimprimé au XVIe siècle. 8° L'*Ogier le Danois* publié dans la *Bibliothèque des Romans* (février 1778). — Dans tous ces textes, la légende est plus ou moins défigurée quant à sa *physionomie extérieure*, mais reste la même quant au fond. = Adenet explique les malheurs du jeune Ogier en supposant, au début de sa médiocre chanson, que le père du Danois avait injus-

périr le jeune Ogier, fils de Geoffroi et otage de son père, un messager tout à coup se jeta aux pieds du roi de Saint-Denis et lui cria : « Rome, Rome est au pouvoir des Sarrasins. Le Pape est en fuite. L'Église vous appelle[1]. » Une telle nouvelle, une telle prière ne laissait

tement attaqué la reine de Hongrie, sœur de Berte aux grands pieds et tante de Charlemagne : mais, en tout le reste, il est le très-servile imitateur du vieux Raimbert, dont il a l'audace de se moquer... en le pillant. = Un seul document nous offre une légende qui diffère notablement de toutes les autres : c'est le *Charlemagne* de Venise dont nous allons rapidement donner une analyse d'après le manuscrit original (Biblioth. Saint-Marc, manuscrits français, XIII), d'après le *Romwart* d'Adalbert Keller (pp. 69 et 70), et surtout d'après les deux excellents articles de M. F. Guessard dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XVIII, p. 393 et suiv. ; XXV, p. 489 et suiv.) : « L'ange Gabriel apparaît un jour visiblement au chevet de Charles, à ce chevet que la présence invisible des anges n'abandonnait jamais : « Rome, lui crie la voix céleste, Rome » est aux mains du soudan Ysorer. Cours la délivrer. » Charles n'hésite pas, rassemble son ost, part, vole, arrive à Rome. Un grand combat se livre sous les murs de la ville. L'oriflamme, portée par Alori, est abattue au milieu de la mêlée : ce drapeau de la France va tomber aux mains des Sarrasins, lorsqu'un écuyer le saisit d'une main vigoureuse et le sauve. Cet écuyer, c'est *le Danois*. Il est armé chevalier sur le champ de bataille. Cependant tant de bravoure a été dépensée presque inutilement : Rome n'est pas délivrée. Il est temps d'en finir avec cette race de mécréants qui menacent perpétuellement le tombeau des Apôtres et la chaire de Saint-Pierre. Un combat singulier est décidé : deux chrétiens lutteront contre deux Sarrasins. D'un côté, se trouvent Ogier et un fils de Charlemagne, nommé Charlot, dont l'extrême présomption égale l'extrême jeunesse : ces deux Français auront à lutter contre les païens Karoer et Sadone. Rome appartiendra aux vainqueurs. Le combat commence ; il est terrible. Le compilateur italien, comme le poëte français, a donné à Karoer un très-noble caractère ; mais, d'ailleurs, la gent sarrasine est une gent traîtresse. Au milieu de la lutte, mille païens enveloppent les deux Français. Charlot s'enfuit, Ogier est fait prisonnier. Mais Karoer, loin de se réjouir en païen de cette trahison païenne, va généreusement se constituer prisonnier entre les mains de Charlemagne. Néanmoins le poëte est forcé d'immoler cet incomparable Karoer aux exigences de ses lecteurs chrétiens. Le combat recommence entre les quatre champions. Ogier, digne adversaire de Karoer, finit par l'étendre mort à ses pieds, tandis que Charlot rachète toutes ses imprudences et ses forfanteries en abattant son ennemi Sadone. Rome tombe au pouvoir des Français. » Comme on le voit, les différences entre le *Charlemagne* de Venise et la *Chevalerie Ogier* portent sur peu de points : 1° Dans le poëme italianisé, c'est Dieu lui-même qui ordonne à l'empereur d'aller délivrer Rome. 2° Ogier, dans le *Charlemagne* de Venise, ne nous apparaît que comme un écuyer presque inconnu, et il n'est fait aucune allusion aux précédentes aventures de fils du Geoffroi. 3° Tandis que le poëte français laisse à Caraheu la vie et même la liberté à la fin de sa chanson, le compilateur italien fait mourir inexorablement son Karoer sous les coups d'Ogier. Ce dénoûment plus triste est plus conforme aux lois de l'unité littéraire.

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, édition Barrois, vers 174-196. Cf. les *Enfances Ogier* d'Adenet, remaniement du XIII[e] siècle, qui a été récemment publié avec notes et variantes par M. Scheler (Bruxelles, 1874, in-8°).

pas indifférents les rois de ce temps-là. Charles ne répondit rien, ou plutôt il fit au messager la plus éloquente de toutes les réponses : « Mes armes! » dit-il. Et tout aussitôt il jeta à ses barons le cri de guerre, convoqua sa grande armée, et, le heaume en tête, le haubert au corps, se précipita vers les Alpes. Peu de temps après, il était dans les fameux défilés de Montjeu[1].

Mais le passage des Alpes a toujours arrêté la marche violente des armées. Charlemagne éprouva, lui aussi, cette résistance de la grande montagne : même, un instant, il désespéra de franchir l'obstacle, lorsque Dieu, qui voulait se servir du roi de France pour relever le Pape et délivrer la vérité, fit pour lui un beau miracle. Un cerf blanc comme la neige apparut tout à coup aux regards émerveillés des barons français, et, se mettant à leur tête, leur montra le vrai chemin. Toute l'armée suivit, et le cerf miraculeux disparut[2].

Alors on eut le spectacle de cette magnifique armée descendant le revers des Alpes et débouchant en Italie, pleine de jeunesse et de courage. Le pape Milon vint à la rencontre de son défenseur, et la Toscane fut le théâtre des embrassements du pontife et de l'Empereur[3]. De tels baisers entre la France et l'Église romaine sont encore moins rares dans l'histoire que dans la légende.

Cependant il ne faut pas s'attarder dans ces attendrissements. Il est trop vrai que les Sarrasins sont maîtres de Rome, il est trop vrai qu'ils ont fait la solitude autour d'eux. Corsuble et son fils Danemont siégent au palais des Papes, et de là menacent la chrétienté tout entière. Or, en ce temps-là, la guerre consistait surtout en combats singuliers, et une bataille n'était qu'une suite ou une accumulation de duels. Charles jette les yeux autour

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 197-221. Montjeu, c'est le grand Saint-Bernard. — [2] Vers 222-283. — [3] Vers 319-329.

de lui, et cherche parmi ses barons celui qu'il pourra le plus victorieusement opposer aux champions païens. C'est sur Ogier que son regard s'arrête. Il le dédaignait naguère, il ne parlait que de le pendre ; mais aujourd'hui il le trouve utile, il lui fait grâce, il l'aime. Le jeune Danois est plein d'ardeur ; il voudrait déjà être au milieu des Sarrasins, la lance au poing, donnant de grands coups et couvert de sang païen[1].

II. Première bataille entre les Sarrasins et les Français. Exploits d'Ogier, qui est armé chevalier par l'Empereur.

Ogier n'attend pas longtemps. Voici que le fils de Corsuble sort de Rome à la tête de trente mille Sarrasins. L'action s'engage. Dès le premier instant, elle est terrible[2].

Ils se trompent singulièrement, ceux qui s'imaginent que l'amour du drapeau est un sentiment moderne, et qu'il remonte tout au plus à un siècle. L'oriflamme de Charlemagne était aussi vivement aimée (tous nos romans en sont la preuve) que l'est aujourd'hui notre drapeau, soit abaissé, soit glorieux. On le vit bien dans cette bataille sous les murs de Rome. L'oriflamme avait été confiée à Alori de Pouille. Tant qu'Alori demeura ferme à son poste, tant que les Français virent au milieu d'eux cette bannière de l'Église qui leur servait de drapeau, ils tinrent bon, et étonnèrent les païens par leur courage. Mais, Alori ayant reculé devant des ennemis trop nombreux et l'oriflamme ayant reculé avec lui, les chrétiens lâchèrent pied, et une grande déroute commença[3]. Par bonheur, Ogier était là. Son sang bout, ses larmes coulent à la vue de la funeste reculade d'Alori, de cette défaillance du porte-drapeau de la France. Il se rue sur le lâche, lui donne un rude coup de son poing sur la face, l'étourdit, lui arrache des mains l'enseigne impériale et se lance furieux au milieu des Sarrasins qui triomphent encore,

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 284-299 et 330-383. — [2] Vers 384-423 et 448-467. — [3] Vers 468-570.

II PART. LIVR. I. CHAP. IV.

mais ne triompheront plus longtemps[1]. Il coupe les têtes, tranche les bras, abat hommes et chevaux : sa furie n'épargne rien. Charles, de loin, voit avec des yeux ravis l'oriflamme qui se relève, qui revient vers lui, qui prend je ne sais quelle apparence d'étendard victorieux : « Est-ce Alori qui répare ainsi sa défaite? — Non, Seigneur, lui dit-on, c'est Ogier. » Charles, cette fois, oublie décidément toute vengeance et tend les bras au jeune vainqueur. « Je veux t'armer chevalier sur le champ de bataille. » Et, dans la première ivresse de sa joie, il le fait : il ceint Ogier de l'épée et du baudrier chevaleresques[2]. Désormais le Danois n'est plus un *enfant*. Il est militairement l'égal de l'Empereur lui-même.

Cependant, dans le camp des païens, ce n'est que désordre, regrets et tristesse. Danemont, éperdu, arrive aux portes du palais de son père Corsuble. « Ces Français sont terribles », crie-t-il au vieil émir[3]. Mais les Sarrasins sont trop prompts à se désespérer : ils ont parmi eux un grand cœur, un héros dont il est temps de connaître le nom. Il s'appelle Caraheu et va jeter un défi solennel à notre Ogier, qui seul est digne de lutter avec lui[4]. On pressent un grand événement. De ce duel qui s'apprête va dépendre la fortune de la France et de la chrétienté tout entière : Rome est l'enjeu[5].

III. Présomption et imprudence de Charlot, fils de Charlemagne. Combat d'Ogier et de Caraheu.

Sur la scène de notre roman on voit ici paraître un nouveau personnage, qui va faire heureusement contraste à Caraheu et à Ogier. Cependant ne vous attendez pas à un traître. Il s'agit d'une jeune tête, d'une tête folle, que notre vieux poëte va peindre avec un rare bonheur de nuances, avec une fidélité de pinceau qui n'est pas commune dans les Chansons de geste. Charles a un fils d'une jeunesse extrême, qui se nomme

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 571-681. — [2] Vers 682-749. — [3] Vers 825-850. — [4] Vers 750-824. — [5] Vers 851-961.

Charlot[1]. On trouve en lui le type parfait du présomptueux juvénile qui, suivant une expression populaire, ne doute de rien. Pourquoi attache-t-on tant de prix à l'épée du Danois? N'est-il pas là, lui, Charlot, et ne lui suffit-il pas de se montrer pour mettre les Sarrasins en fuite? D'ailleurs, un courage réel enflamme le cœur de ce matamore de quinze ans. A la faveur de la nuit, il s'échappe avec quelques chevaliers du camp paternel : son rêve est de se mesurer avec les païens, seul. « Prenez le Danois avec vous », lui crient les prudents. L'enfant s'y refuse: il a bien besoin, en vérité, de la tutelle et du secours d'Ogier ! Et il va, il court se faire battre[2]...

Cependant l'Empereur a de funestes pressentiments : Dieu lui envoie un songe prophétique : « Mon fils doit » être en danger », dit-il[3]. «Votre fils va périr », lui crie alors un messager couvert de poussière. Charles s'émeut, Charles veut à tout prix sauver cet imprudent, et c'est encore Ogier qui est chargé de cette délivrance. Il part, il se hâte, il arrive au moment où Charlot lui-même désespérait de son salut. Un combat terrible est livré autour du fils de Charlemagne: Ogier arrache enfin aux Sarrasins la proie qu'ils convoitaient, délivre Charlot et fait fuir devant lui les bataillons païens. Mais, à vrai dire, l'escapade de Charlot n'est qu'un épisode de notre poëme, et le trouvère a quelque hâte de nous ramener à son sujet principal.

Entre Ogier et Caraheu, le grand défi se renouvelle : il est convenu que le champion de l'Église et celui de

[1] Comment Charles pouvait-il à cette époque avoir un fils en état de porter les armes? Le poëte ne saurait se tirer d'affaire qu'en alléguant un premier mariage de Charlemagne. Mais la mère de Charlot, ce n'est pas Galienne assurément, dont l'unique enfant ne survécut que de quelques jours à sa mère. Il y a ici une de ces contradictions qui fourmillent dans nos chansons. — [2] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 1075-1153 et 1189-1224. — [3] Vers 1154-1188.

Mahomet se battront dans une île, sous les yeux de la fiancée de Caraheu[1], de la belle Gloriande, dont on nous fait un portrait séduisant : Gloriande doit appartenir au vainqueur. A part cet extraordinaire mépris pour son amie, dont il fait vilement le second enjeu du combat, le poëte a donné à Caraheu un caractère d'une incomparable noblesse. Rien n'égale son courage, si ce n'est sa générosité. Il a l'aveuglement d'un mécréant et le cœur d'un chevalier. C'est en vain qu'Ogier le supplie de croire en Jésus-Christ[2] ; il a cet entêtement qui est propre aux grandes âmes fourvoyées dans l'erreur. Le duel, du reste, tarde trop selon ses désirs. Après avoir obtenu le congé de Corsuble, il se rend lui-même à l'ost de Charles pour précipiter le moment de cette lutte décisive[3]. Mais Charlot, que tant d'humiliations n'ont pas guéri de son orgueil, Charlot veut encore enlever à Ogier l'honneur de ce combat ; il va jusqu'à insulter le Danois, son libérateur : « Retourne en ton pays, » lui dit-il ; va corroyer tes cuirs et faire tes fromages. » Tu n'es pas digne de lutter avec Caraheu. » Cette fois un cri d'indignation sort de tous les rangs des barons français ; ils se regardent tous comme insultés dans la personne d'Ogier ; ils montrent les poings à l'Empereur lui-même[4]. Il faut que Charlot cède, il faut qu'il se contente d'accompagner Ogier. Et voici que toutes choses prennent je ne sais quel air solennel. Le Danois et Caraheu s'arment, chacun de son côté. Si quelque peintre se sentait inspiré par cette scène et qu'il en voulût rendre les détails dans un paysage historique, il devrait, tout d'abord, représenter les deux héros arrivant, superbes, sur le champ de la lutte, et marchant l'un contre l'autre, tandis que la belle Gloriande, fille de Corsuble,

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 1225-1369. — [2] Vers 1370-1383. — [3] Vers 1405-1467. — [4] Vers 1468-1537.

assise au pied d'un arbre, s'apprête à considérer un combat dont elle est le prix. Cependant, au fond du tableau, j'aperçois toute une troupe de Sarrasins qui s'avancent avec précaution. Une trahison se prépare-t-elle? Oui, et Caraheu l'ignore. C'est Danemont, le frère de Gloriande, le fils de Corsuble, qui vient traîtreusement s'emparer du Danois, et ruiner ainsi les espérances des Français en compromettant la gloire de Caraheu[1]. Mais un tel plan ne doit réussir qu'à moitié.

Au moment où les premiers coups d'épée s'échangent entre Ogier et son noble adversaire[2], un grand bruit s'entend: trente païens se jettent sur Ogier, s'emparent de lui et l'emmènent à Rome[3].

IV. Trahison de Danemont, fils du roi païen. Générosité de Caraheu. Défaite des païens.

Toutefois ce n'est pas Ogier, ce n'est pas Charlemagne lui-même qui est le plus indigné de cette félonie. Non, c'est le grand cœur de Caraheu qui en souffre le plus amèrement. Et voici qu'après avoir en vain sollicité de Corsuble la liberté de son ennemi traîtreusement emprisonné, il quitte un jour le camp sarrasin, se dirige sans armes vers la tente de Charles et se constitue prisonnier entre ses mains[4]. Certes c'est un beau spectacle que celui de cet Infidèle, se livrant ainsi à la fureur légitime de ses plus implacables ennemis et même, d'après une antique légende, se jetant aux genoux du roi de France pour lui demander la grâce de Charlot qui a fui honteusement et que son père, nouveau Brutus, vient de condamner à mort[5]. Et Caraheu ne dément pas un seul instant la grandeur de son âme : « Il a trop de vertus pour n'être pas chrétien. »

Quant aux Français, cette trahison a enflammé leur

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 1538-1793. — [2] Vers 1794-1942. — [3] Vers 1943-2011. — [4] Vers 2112-2140. — [5] Cette particularité est tirée du *Charlemagne* de Venise, et c'est le seul trait que nous lui empruntions en tout notre résumé. (Voy. *Romwart*, par Adalbert Keller, p. 70.)

II PART. LIVR. I. CHAP. IV.

colère. Ils se précipitent sur Danemont, ils le battent, ils le poursuivent, ils sont vainqueurs. Et c'était fait des païens, c'était fait de Corsuble, si tout à coup il n'avait reçu des renforts inespérés que lui amènent les Sarrasins d'Espagne. Le père de Danemont, qui allait abandonner Rome, jette alors un cri de triomphe et déjà se croit à Paris[1].

Cependant Ogier est toujours au fond de sa prison, et ses geôliers délibèrent s'ils ne le mettront pas à mort[2].

V. Le Sarrasin Brunamont, roi de Maiolgre et son grand combat avec Ogier. Rome conquise par Charlemagne. Retour des chrétiens en France.

Une nouvelle bataille, la dernière sans doute, est imminente. Le poëte, qui ne s'occupe guère de l'unité de sa chanson, abandonne ici Caraheu à ses destinées désormais obscures et oppose à son Ogier un autre ennemi moins digne de lui. Cet ennemi, c'est le roi de l'île Maiolgre, c'est Brunamont[3], qui, sous les yeux des Français, vient d'accomplir les plus beaux exploits.

Le vieux Corsuble, qui est étrangement variable et se tourne toujours vers le soleil levant, salue dans ce Brunamont le libérateur attendu. Il lui promet sa fille, qu'il a déjà promise à Caraheu, qu'il promettrait demain à un troisième, si Brunamont était vaincu[4].

Ogier cependant s'indigne contre une telle félonie : il aime Caraheu, et se montre prêt à défendre le droit de ce fidèle amant de Gloriande[5]. Mais il ne peut lutter contre Brunamont sans être mis en liberté. On le fait sortir de la chambre de Gloriande, qui lui a servi de prison, et l'on arrête les conditions du combat qu'il va livrer au « roi de Maiolgre ». S'il est vaincu, les Français devront se retirer de l'Italie et repasser les Alpes. Le Danois accepte[6]. Il a confiance dans la bonté de sa cause. Et en effet, on ne saurait assez admirer cette lutte de géné-

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 2187-2392. — [2] Vers 2141-2186. — [3] Vers 2393-2430. — [4] Vers 2431-2494. — [5] Vers 2495-2509. — [6] Vers 2525-2599.

rosité entre Caraheu, qui tout à l'heure, à cause d'Ogier, s'est livré aux mains des Français, et Ogier qui, pour Caraheu, va se mesurer avec un si redoutable adversaire. Le combat formidable commence ; il n'a pas de longues péripéties, et bientôt Ogier étend Brunamont roide mort à ses pieds[1]. Un cri de triomphe retentit dans le camp des chrétiens et annonce aux Romains la délivrance de leur ville. Épouvantés, les païens se débandent, et l'on voit bientôt Corsuble disparaître loin de Rome avec ses soldats honteux[2]. Pour la seconde fois, Charlemagne fait son entrée solennelle à Rome, et le Pape y rentre avec lui. Caraheu, invité par les vainqueurs à recevoir le baptême, se refuse à une conversion qui lui semble à la fois trop rapide et trop intéressée : Charles a le mérite de voir une vraie noblesse d'âme dans ce refus que toutes nos autres Chansons de geste jugeraient digne du dernier châtiment, et le grand Empereur donne la liberté à Caraheu et à sa fidèle Gloriande[3]. Cependant toutes les basiliques romaines qui avaient été profanées par les Sarrasins reçoivent une nouvelle consécration, les autels sont de nouveau bénis, l'encens fume, la joie est partout, et Charles, couvert de gloire, acclamé, chéri, reprend tranquillement le chemin des Alpes à la tête de son armée victorieuse et reposée[4]...

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 2635-3041. — [2] Vers 3042-3052. — [3] Vers 3053-3073. — [4] Vers 3074-3102.

CHAPITRE V

LE NEVEU DE CHARLEMAGNE. — ENFANCES ET PREMIERS EXPLOITS DE ROLAND

Charlemagne de Venise (3e branche : Enfances Roland ou Berte et Milon)*. — Chanson d'Aspremont.

I

Analyse des *Enfances Roland*. Naissance de Roland. Sa mère est Gilain ou Berte, sœur de Charlemagne ; son père est Milon d'Angers.

« Roland était le fils d'une sœur de Charlemagne[1]. » Toutes nos chansons, toutes nos légendes, sont unanimes

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR « LES ENFANCES ROLAND » OU « BERTE ET MILON » DU MANUSCRIT DE VENISE.** — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. Les *Enfances Roland*, comme la *Berta* et le *Karleto*, sont probablement une œuvre de la fin du XIIe siècle, du commencement du XIIIe siècle. Le vrai titre de ce roman serait « *Berte et Milon*» (*Romania*, juillet 1873, pp. 363, 364). = 2° AUTEUR. Les *Enfances Roland* sont anonymes, comme tous les autres poëmes du même manuscrit. = 3° NATURE DE LA VERSIFICATION. Cette chanson est écrite en décasyllabes rimés, et la langue en est fortement italianisée. = 4° MANUSCRIT CONNU. Un seul : celui de la Biblioth. Saint-Marc, fr. XIII. = 5° TRAVAUX DONT CE POEME A ÉTÉ L'OBJET. *a*. Zanetti, dans son « Catalogue de la Saint-Marcienne » (1740); *b*. Immanuel Bekker dans son Mémoire intitulé : *Die altfranzösischen Romane der S. Marcus Bibliotek* (1840); *c*. Adalbert Keller (*Romvart*, 1844); *d*. M. Paul Lacroix (*Collection des documents inédits, Mélanges historiques*, III, p. 345); *e*. M. Guessard, en 1856, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (p. 393 et suiv.). =6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a*. En Italie, les amours de Berte et de Milon sont le sujet d'un poëme italien composé par un Toscan au commencement du XVIe siècle et intitulé : *Innamoramento di Milone d'Anglante e di Berta*. Ce poëme, dont la vogue fut plus considérable que le mérite, parut pour la première fois à Milan en 1529. Melzi en signale plusieurs autres éditions, et notamment celle de Venise en 1548, etc. — *b*. En Espagne, à Valladolid, en 1585 et en 1594, fut publiée l'*Historia del nacimiento y primeras empresas del conde Orlando*, par Enriquez de Calatayud. Signalons enfin, après M. Gaston Paris, une œuvre analogue de l'auteur des *Noches de invierno*, Ant. de Eslava. C'est le roman intitulé : *Los amores de Milone de Anglante con Berta, y el nacimiento de Roldan*. = 7° CARACTÈRE LITTÉRAIRE. Les *Enfances Roland* sont, dans la compilation du ms. XIII de la S.-Marcienne, divisées en deux tronçons. L'une de ces deux parties, la plus importante (*Romvart*, p. 67), contient le récit de la naissance de Roland, et la se-

sur ce point. Il y a plus de difficultés au sujet de son père. Une tradition qu'il nous faut citer, malgré notre répugnance très-profonde, fait naître le meilleur et le plus illustre des chevaliers d'un commerce incestueux

conde, où l'on voit Roland révéler sa fierté devant son oncle, est rejetée après les *Enfances Ogier*. Mais l'original français, que notre arrangeur italien avait sous les yeux, offrait probablement une véritable unité. Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle a tous les caractères de la probabilité.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. — Voyez plus loin la *Notice sur la Chanson d'Aspremont*.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Les documents légendaires relatifs à la naissance de Roland peuvent se diviser en trois classes :

I. Ceux qui racontent explicitement l'inceste de Charles avec sa sœur Gilain. Ce sont : —1° La *Karlamagnus-saga* au XIII[e] siècle (I, 36).— 2° Le roman de *Tristan de Nanteuil* (XIV[e] siècle), qui résout très-nettement le problème offert à la curiosité publique par certains récits obscurs du *grand péché* de Charles : « Li péché fu orribles, on ne le sut neant ; — Mais ly aucun espoirent et tous ly plus sachant. — Que se fut le péché *quand engendra Rouland. — En sa sereur germaine...* » — 3° Le roman en prose de *Berte aus grans piés*, conservé à la Bibliothèque de Berlin (XV[e] siècle). — 4° La *Chronique de Weihenstephan*, dont l'original est du XIV[e] et le manuscrit du XV[e] siècle. Voy. aussi Massman, *Kaiserscronik*, III, 1017-1028. = M. Bartsch (*Revue critique*, 1867, p. 263) fait allusion à d'autres récits d'après lesquels le péché de Charles ne fut pas un inceste, mais « un commerce criminel avec une femme morte ».

II. Ceux qui racontent seulement l'aventure de saint Gilles et du parchemin descendu du ciel, sans préciser la nature du péché de l'empereur. Ce sont : 1° La légende latine de saint Gilles, qui a été publiée par les Bollandistes d'après six manuscrits, au tome I[er] des *Acta Sanctorum septembris* (pp. 302, 303). Les Bollandistes, dans leur Dissertation préliminaire, établissent que saint Gilles a vécu au VII[e] siècle. Le Charles dont il est question dans la légende ne peut donc être, tout au plus, que Charles-Martel. — 2° et 3° Adam de Saint-Victor et la *Légende dorée* ont reproduit la tradition précédente. Adam, dans sa belle prose sur saint Gilles : « *Promat pia vox cantoris* », a écrit ces deux strophes : « *Quod fateri rex veretur — Scelus* scire promeretur ; — Christus ei revelavit — Scelus quod rex perpetravit. — Nam altari dum astaret, — Dumque missam celebraret, — *De supernis charta missa — Regis pandit huic commissa.* » La *Légende dorée* dit seulement : « Quoddam facinus enorme. » (Voy. notre édition des *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*, t. II, pp. 181-187.) — 4° L'Office de Charlemagne composé en 1165. — 5° La *Kaiserscronik* (XII[e] siècle). — 6° Le *Ruolandes Liet*, du curé Conrad (vers le milieu du XII[e] siècle). — 7° Une *Vie de saint Gilles*, du XII[e] siècle, en vers octosyllabiques, que MM. le docteur Bos et Gaston Paris publient en ce moment pour la Société des anciens textes. D'après ce très-précieux document, Charles fait venir à Orléans le bon saint Gilles, qui reste vingt jours à la cour sans pouvoir arracher au roi l'aveu de ce terrible péché, lequel n'est d'ailleurs aucunement spécifié dans le poëme (vers 2900 et suiv.). — 8° Un vitrail de la cathédrale de Chartres (XII[e]-XIII[e] siècle). Le médaillon du sommet semble inspiré des documents que nous venons d'énumérer. Il a été reproduit au trait et en couleur dans le *Charlemagne* de M. Alphonse Vétault (Mame, 1877, in-8°) et commenté

II PART. LIVR. I. CHAP. V.

entre Charlemagne et sa sœur. D'après une légende moins explicite et moins odieuse, l'Empereur, se confessant un jour de tous ses péchés à saint Gilles, oublia à dessein un grand crime, son inceste sans doute. Mais l'archange Gabriel descendit du ciel et déposa sur l'autel un parchemin où le péché que le fils de Pepin voulait cacher était écrit en lettres divinement éclatantes. Le confesseur de Charles garda le silence, et se contenta de placer sous les yeux de son royal pénitent le parchemin miraculeux. L'Empereur avoua sa faute, et, SUR L'ORDRE de l'archange, auquel les légendaires font jouer ici un rôle véritablement infâme, maria aussitôt sa sœur avec Milon d'Angers : *sept mois après*, naissait Roland.

Nous ne saurions admettre que ce soit là la légende originale, la version primitive. Ce conte est trop odieux pour être antique. Et si l'on ne veut pas regarder comme suffisamment scientifique cette raison tirée de notre indignation, nous en donnerons une autre qui nous paraît difficilement réfutable. Roland, dans la chanson d'Oxford, est toujours représenté comme le neveu de Charlemagne, et il n'est fait aucune allusion à cet inceste de l'Empereur qui souille les pages de la *Karlamagnus-saga*. Or, le *Roland* d'Oxford est le

dans un des *Eclaircissements* qui sont placés à la fin de ce volume (pp. 547-549). — 9° Le roman d'*Huon de Bordeaux* (fin du XIIe siècle, vers 10217 et suiv.). — 10° Le *Carolinus* de Gilles de Paris, poëme composé pour l'instruction de Louis VIII. — 11° La Chronique de Philippe Mousket. Voy. aussi Massman, *Kaiserscronik*, III, 1017-1023.

III. Ceux qui ne font aucune allusion, soit directe, soit indirecte, à l'inceste de l'Empereur, et qui regardent Roland comme le véritable neveu de Charles. Ce sont : 1° Le *Charlemagne* de Venise, dont l'original peut remonter au XIIe siècle. D'après ce poëme, Milon n'est qu'un sénéchal dont s'éprend la sœur du roi de France : Roland est un bâtard qui naît d'une union concubinaire, et non pas incestueuse. — 2° La *Chanson de Roland*, 3° le *Renaus de Montauban* (p. 119 de l'édition Michelant), et 4° le *Charlemagne* de Girard d'Amiens regardent Roland comme le fils très-légitime de Milon, duc d'Angers, et de la sœur de Charles.

monument le plus respectable, le plus antique que nous puissions consulter sur la question; et nous nous déterminerons, d'après lui, à suivre ici la tradition que Girard d'Amiens suivait encore au commencement du XIVe siècle et qui fait de Roland le fils de Gilain et de Milon. Nous ne saurions cacher que cette réhabilitation de Roland nous remplit de joie.

Dans le *Charlemagne* de Venise, dont nous allons désormais analyser le récit, Milon n'est qu'un sénéchal dont s'éprend clandestinement la sœur de Charlemagne (elle s'appelle ici Berte, et non pas Gilain)[1]. « Elle devient enceinte, et redoutant, non sans raison, la colère de Charles, s'enfuit avec Milon en Lombardie[2]. » Je déplore ces imaginations de nos pères qui ont fait de notre Roland tantôt le fruit d'un inceste, tantôt le résultat d'une amourette banale. Roland méritait bien l'honneur d'une naissance régulière. Toutes nos chansons ne le lui ont pas refusé.

Quoi qu'il en soit, la légende du *Charlemagne* de Venise présente des beautés que nous ne voulons point passer sous silence. C'est chose touchante que de voir naître Roland dans le malheur, comme il est mort. Si en effet le malheur est, avec la sainteté, le meilleur élément de toute épopée, ce récit de la naissance et des premières années de Roland est profondément épique. La sœur du grand Empereur courant à travers bois comme une mendiante, attaquée par des brigands, délivrée par Milon, c'est un spectacle qui ne manque pas d'une certaine grandeur originale. Les deux amants se traînent, les pieds sanglants, les yeux en pleurs, sur la route de leur exil; tout leur manque : ils ont soif, ils

[1] Dans la chanson d'*Acquin*, la mère de Roland est appelée « Bacquehert », et son père, Tiori.

[2] F. Guessard, *Notes sur un manuscrit français de la Bibliothèque de Saint-Marc*, Bibl. de l'École des chartes, XVIII, 402.— Ad. Keller, *Romwart*, p. 67-68.

ont faim. Épuisée de fatigues, de privations et de honte, la pauvre Berte se laisse enfin tomber dans un bois près d'Imola, au bord d'une fontaine. C'est là que naît Roland[1].

Force prodigieuse dont est doué Roland dès sa naissance. Ses premières années.

La force physique, aux yeux des peuples primitifs, est une qualité essentielle des héros. Il faut que le héros soit de grande taille, de forte carrure, et qu'il mette des muscles énergiques au service de son énergique volonté. Il convient qu'il brise le fer aussi facilement que le bois; il est bon qu'il fasse tomber les murs sous la seule pression de son poing. La légende n'a pas manqué à doter Roland de cette puissance matérielle, et cela dès son berceau. C'est un Hercule. Tandis que l'auteur de la *Karlamagnus-saga* ne lui donne pas moins de quatre nourrices[2], un autre poëte nous le montre énorme dès sa naissance, et plus gros alors qu'un enfant de deux ans. Les petits bras de Roland sont déjà vigoureux, et la pauvre Berte s'en aperçoit : l'enfant se débat victorieusement entre les bras de sa mère et ne veut point se laisser emmaillotter[3]. La misère, d'ailleurs, semble s'acharner sur la sœur de Charlemagne et sur Milon, son amant. Ils vivent en mendiants, sans feu ni lieu, au jour le jour. Milon, qui méritait d'être le mari et non pas le séducteur de Berte, Milon a un grand cœur. Pour nourrir la mère de Roland, il se fait bûcheron; la sœur et le neveu du grand Empereur vivent du produit de ce pauvre métier. Roland grandit dans l'air vivifiant de la forêt. Berte cependant ne peut s'empêcher de pleurer, en considérant son dénûment et surtout celui de son fils. Mais un jour ses larmes cessent, ses yeux brillent. Dieu lui a donné une vision magnifique : elle a pu voir

Profonde misère de Berte et de Milon. Le père de Roland est forcé de se faire bûcheron.

[1] *Charlemagne* de Venise, analyse de M. Guessard, *loc. cit.*, p. 402.— [2] G. Paris, *Histoire politique de Charlemagne*, p. 100. — [3] *Charlemagne* de Venise, analyse de M. Guessard, *loc. cit.*, p. 403.

très-nettement toute la gloire à venir de Roland, et se console de la misère présente en pensant à la prospérité future[1]. Ce fut quelque temps après que Charles délivra Rome du soudan nommé Isoré ou Corsuble, et assista aux premiers exploits d'Ogier.

Roland réconcilie son père et sa mère avec l'Empereur. On peut déjà présager la gloire future du neveu de Charlemagne.

L'Empereur, tout chargé de gloire, revenait de la ville éternelle, qu'il avait rendue au Pape. Son armée s'arrête à Sutri. Les habitants sont étonnés et ravis de voir passer si grande et si belle ost. Charles les invite très-gracieusement à se rendre à sa cour; il les comblera de bienfaits. La libéralité du roi de France était connue : on se précipita dans le palais. Parmi les plus empressés, était un bel enfant qui se donnait des airs de capitaine et qui avait joyeusement envahi le palais à la tête de trente compagnons. Le petit capitaine était d'une beauté et d'une force également prodigieuses : son intelligence, d'ailleurs, était aussi puissante que ses muscles, et, dès l'âge de quatre ans, il avait fait à l'école les progrès les plus surprenants. L'Empereur se plaît à considérer ce bel enfant : il le caresse, lui et tous ses barons; l'enfant mange avec avidité le repas qu'on lui sert; même on le voit mettre de côté une partie du festin : « C'est pour » mon père et ma mère », répond-il au roi qui l'interroge. Pendant plusieurs jours, il fait la joie de toute la cour, par son grand appétit, par sa force, par son esprit. Le vieux Naime, le plus sage des conseillers de l'Empereur, s'émeut à la vue de Roland : « C'est quelque enfant de bonne race, dit-il à Charlemagne, car le petit bachelier a un œil de lion, de dragon marin ou de faucon[2]. » On suit Roland, on découvre la retraite de Berte et de Milon, on les reconnaît. La vieille colère de Charle-

[1] *Charlemagne* de Venise, analyse de M. Guessard, *loc. cit.*, p. 403.— *Ibid.*, p. 403. Les deux dernières lignes sont empruntées textuellement au travail de M. Guessard.

II PART. LIVR. I. CHAP. V.

magne contre sa sœur se réveille alors avec une vivacité toute nouvelle. Dès qu'il les aperçoit, il veut les frapper, et le pétulant empereur a déjà le couteau à la main, quand, terrible comme un petit lion, les yeux en feu, Roland se précipite sur son oncle et lui étreint si violemment la main « que le sang jaillit des ongles ». Charles est désarmé par cette brutalité de l'amour filial ; il est charmé comme le père du Cid, dans les romances espagnoles, est charmé de la violence et des menaces de son fils ; et, montrant Roland à tous ses barons, il leur crie d'une voix fière ces belles paroles : « Il sera le faucon de la chrétienté ! » Est-il nécessaire d'ajouter que Berte et Milon obtiennent enfin leur pardon du roi, et qu'ils se marient ? Au milieu de la joie et des larmes de cette réconciliation, le poëte, par un trait charmant, nous montre Rolandin « qui jette un coup d'œil dans la salle pour voir si la table est mise[1] ».

II

Analyse de la *Chanson d'Aspremont* *.

C'était un jour de la Pentecôte : Charles « l'Empereur au vis fier » tenait sa cour. Auprès de lui étaient Ogier,

[1] *Charlemagne* de Venise, analyse de M. Guessard, *loc. cit.*, p. 405 et 406.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA « CHANSON D'ASPREMONT ».** — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. D'après la langue, d'après le style et aussi d'après l'âge de tous les manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, nous ne pensons pas que l'on puisse reculer bien au delà des dernières années du XIIe siècle l'âge de la *Chanson d'Aspremont*, dans sa version actuelle. Qu'il en ait existé une rédaction plus ancienne, nous en sommes aujourd'hui tout à fait convaincu, et c'est ce qui nous paraît démontré par les allusions des Chansons du XIIe siècle. Dans *Ogier le Danois*, notamment, Bertrand, fils de Naimes, dit en se nommant à la façon des héros d'Homère : « Ains sui fix Namle de Baivier le baron, — Qui Agolant requist en Aspremont. » (Vers 4465, 4466 de l'édit. Barrois.) = Dans le *Mainet* récemment découvert, on lit au sujet de l'épée Durandal : « Et puis la reconquist Rollandins au cuer franc, — Quant il occist Yaumont, fil le roi Agoulants » (*Romania*, IV, 328.) = 2° AUTEUR. La *Chanson d'Aspremont* est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Ce nombre est variable suivant les manuscrits. Il est de 10429 dans le manuscrit 123 la Vallière ; de 9493 dans le manuscrit 1598. Ces vers sont des décasyllabes assez régulièrement assonancés par la dernière syllabe, ou rimés ; mais il reste des traces fort nom-

Gaifier, le comte Dreux, Salomon, le duc Gautier, six rois, les chevaliers de six royaumes, sept mille hommes;

breuses de l'antique système des assonances par la dernière voyelle. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. La *Chanson d'Aspremont* est une de celles dont nous possédons le plus de manuscrits. En voici l'énumération : *a*. Manuscrit de la Bibl. nation., fr. 2495 (anc. 8203), XIII[e] siècle : manuscrit de jongleur, texte excellent, mais incomplet. — *b*. Manuscrit de Berlin, Bibl. roy., manuscrits français n° 48, XIII[e] siècle. — *c*. Manuscrit de Rome, Bibl. Vaticane, Regina, 1360, XIII[e] siècle. — *d*. Manuscrit de la Bibl. natiou., fr. 25529, anc. la Vall., 123, XIII[e] siècle. — *e*. Manuscrit de Londres, Mus. Brit., Bibl. Lansdownienne, 782. — *f*. Manuscrit de Londres, Mus. Brit., Bibl. du Roi, 15 E, VI (XV[e] siècle). — *g*. et *h*. Manuscrits de la Collection Ashburnham, XIII[e] siècle. — *i*. Mss. n[os] 26 et 27 du Catalogue des manuscrits de la famille Savile, qui ont été vendus à Londres, le 6 février 1861. L'un d'eux a été acheté par lord Ahsburnham (voy. plus haut). = Les manuscrits que nous venons d'énumérer offrent des textes français, anglo-normands, etc.; les suivants, des textes italianisés (XIII[e]-XIV[e] siècles). — *j*. Manuscrit de la Bibl. nat., fr. 1598 (anc. 7618). — *k*. et *l*. Mss. de Venise, S.-Marc, fr. IV et fr. VI. (Ils contiennent un Prologue qui ne se trouve pas dans les manuscrits français : c'est le récit d'une cour plénière tenue par Agolant.) — *m*. Ms. 3205 de la seconde vente Solar. = De tous ces textes, le plus ancien, le meilleur, paraît être le ms. 2495. Mais le champ de nos études est si vaste, que nous avons dû généralement renoncer à diviser en familles les divers manuscrits de chacune de nos Chansons de geste. C'est une tâche qui incombe à leurs éditeurs. Nous nous contentons d'offrir, pour un couplet, le tableau comparatif des trois manuscrits de l'*Aspremont* qui sont à Paris.

Texte du manuscrit 2495.

Or faites pès, si me laissiez oïr.
La prodefame doit-on chière tenir
Et li ammer et durement cherir,
Et la mauvaise vergonder et honnir.
Dame Ameline ne pot plus consentir.
« Girars, dist ele, lai este[r] ton marrir :
» Si fai tes homes par ta terre venir
» Et va à Rome Nostre Seignor servir,
» Crestienté essaucier et tenir.
» Avec Karlon va Païens envaïr.
» — Voir, dist Girars, miels vouroie morrir
» Qu'avec s'enseigne alasse en champ ferir.
» Or le laissons as païens escremir.
» Je mandarai cels que j'é fait norir
» En mon demainne, irai France saisir,
» Que jamais Karles n'i porra revenir.
» — Va, dist la dame, Dex te puist maleïr.
» Maus as esté et en mal vues fenir.
» Tant gentil home en auras fait fuïr
» Et tante dame essillier et honir.
» Ce est merveille que Dex te puet sofrir
» Qui ne te fait de male mort morir,
» Quant tu ne vues ses commans obeir. »

Texte du manuscrit 25529.

Seignor baron, plairoit-vos à oïr :
Sa preudefame doit-on forment chiérir
Cel qui le set, et amer et joïr,
Et la mauvese vergonder et honnir.
Dame Emeline ne pot plus consentir :
« Girars, dist-ele, fai tes homes venir,
» Si va am Puille por Damedeu servir.
» — Dex, dist Girars, miauz voldroie morir.
» Dex ne me doinst puis jor terre tenir
» Que o s'enseigne irai au champ ferir.
» Laissons lor or aus paiens escremir.
» Je manderai ceus que je ai norriz
» En mon demaigne, irai France saisir.
» — Hai ! dist la dame, Dex nel voille soufrir. »

Texte du manuscrit 1598.

Segnor baron, plait vos ad oïr :
Sa prodefame doit l'om molt servir,
Et la malves vergonder et honir.
Por bom conseil polt pros à venir.
Dame Ermeline ne poit plus soffrir :
« Giraldo, fait elle, vois-tu o moi venir
» Por aller em Pouille por Daminideo servir.
» — E Deo ! dist Giraldo, mel vo eo murirerir ;
» Jà pont de terre ne me lasi Deo tenir,
» Ieo con Carllom g'iray en campo à ferir.

Restitution du texte italianisé.

Seignor baron, pleroit vos ad oïr :
La preudefame doit l'on forment cherir
Et la malvese vergonder et honnir.
Par bon conseil puet prous en avenir.
Dame Ermeline ne le pot plus soffrir :
« Girars, fait-elle, veus tu o moi venir ;
» Si va en Pouille por Damedeu servir.
» — Dex ! dist Girars, mielz voldroie morir
» Jà point de terre ne me laist Diex tenir.
» Qu'ovec Karlon irai en champ ferir.

mais, plus près du trône impérial, se tenait le duc Naimes, comme le premier ministre de Charles. Nos

» Je mandaray por chil che me doit servir	» Je manderai cil qui me doit servir
» E mon demaine, g'iray France saysir. »	» En mon demaine, g'irai France saisir. »
E dist la Dame : « Deu ne l' poroit soffrir.»	Et dist la Dame : « Diex nel porroit soffrir. »

Les manuscrits italianisés présentent quelques difficultés. Nous avons déjà montré, d'après M. Guessard, que ces manuscrits sont l'œuvre de copistes italiens ayant sous les yeux des manuscrits français et les modifiant principalement en ces deux cas : 1° *Toutes les fois que la langue de la chanson française ne leur semblait pas assez compréhensible pour le public italien.* 2° *Quand les assonances du poëme original ne leur paraissaient point assez riches.* M. Guessard, appliquant son système à *Aspremont*, donne des exemples frappants de ces deux sortes de modifications. Voici un vers du manuscrit 2495 : « *Paien esgardent le Karlon messagier.* » Le *Karlon messagier!* Jamais un Italien n'aurait compris ce gallicisme. Que fait le copiste ? Il brise la mesure du vers et écrit bravement : « Païen esgardent de Charle le messagier. » Ailleurs, l'auteur français avait fait rimer léop*ard* avec men*a* et reson*a*, ce qui est très-admissible dans nos anciennes chansons. Mais cela ne pouvait satisfaire notre Italien, qui sans scrupule écrit, au lieu de ce bon vers : « Ez vus venir .I. hours et .I. lupart », ce vers abominable : « Atant hec vos .II. ursi et .I. leopart *salva.* » Comme le dit M. Guessard, *salva* n'est ni l'italien *salvatico*, ni le français *sauvage :* c'est un odieux barbarisme, mais..... à défaut de la raison, nous avons la rime. (Voyez d'autres exemples dans la *Préface* de *Macaire* (CIX-CXX). = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. La *Chanson d'Aspremont* est encore inédite. M. Bekker a publié dès 1839 (*Mémoires de l'Académie de Berlin*, 289 et suiv.) des fragments de la version italianisée d'après les manuscrits de Venise. C'est ce que fit M. Génin pour la version française dans les notes de sa *Chanson de Roland* (1850). Mais nous devons surtout signaler ici un fascicule très-rare et qui contient les dix-huit cents premiers vers de la *Chanson d'Aspremont* publiés d'après le texte du manuscrit 2495. Ce fascicule (imprimé par Didot, 1855, grand in-octavo, à 2 colonnes) représente tout ce qui a paru de la *Collection des anciens poëtes de la France*, telle que M. H. Fortoul l'avait conçue. Le texte avait été établi par M. Guessard avec le concours de l'auteur du présent livre. = 6° VERSION EN PROSE. Il n'existe pas, à notre connaissance, de *Roman d'Aspremont* en prose française qui ait été publié à part. Mais David Aubert, dans ses *Conquestes de Charlemagne*, entreprises sur l'ordre de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et achevées en 1458, a résumé tant bien que mal notre chanson du XIIe-XIIIe siècle (Ms. de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruxelles, n° 9066. f° 234 du premier tome, et suiv.). = 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. La *Chanson d'Aspremont* est une de celles qui ont conquis le plus de popularité à l'étranger. — *a. En Italie.* L'auteur de la *Prise de Pampelune* est un Italien qui écrivait au commencement du XIVe siècle. Or, il connaît évidemment *Aspremont* (vers 6092). — M. Ranke, en 1835, signala dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* (Philosoph. Classe, p. 460 et suiv.) la découverte qu'il avait faite à Rome, dans la bibliothèque Albani, d'une compilation en prose italienne où il crut voir « trois livres inédits des *Reali* ». Or, le premier de ces trois livres est ainsi intitulé : *Inchominsiasi la honorata storia ch'e chiamata Aspramonte.* Les 200 premiers chapitres sont consacrés à *Aspremont*, les 59 suivants à *Girart de Fratte.* — M. Rajna (qui n'admet pas que l'*Aspramonte* fasse réellement partie des *Reali*) a publié dans la *Romania* des « Inventaires de la famille d'Este, au XVe siècle ». Dans l'un de ces inventaires fort intéressants, on trouve un *Aspromonte*, et, dans un autre un « *liber Asmontis et Agolanti* » et un « *liber dictus Asperomonte.* » (*Romania*, II, 52,

poëtes n'ont généralement pas assez de paroles pour louer Naimes : « Jamais, dit l'auteur d'*Aspremont*,

55, 56.) — Vers 1487, un Florentin fit paraître sous ce titre : *Aspramonte*, un poëme qui fut l'objet d'une vogue considérable. Il existe des éditions de l'*Aspramonte*, publiées à Florence, sans date et en 1504; à Venise, en 1508, 1533, 1553, 1594, 1615, 1620; à Milan, en 1515, 1516 (V. Melzi, *Bibliografia dei romanzi cavallereschi*). — « Dans *Altobello e re Tojano*, dont la première édition parut à Venise, en 1476; dans *Persiano*, qui en est la suite, la donnée générale d'*Aspramonte* est développée. » (G. Paris, *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 197.) — *b. Aux pays scandinaves.* Dans la *Karlamagnus-saga* du XIII[e] siècle (résumée au XV[e] siècle dans le *Kaiser Karl-Magnus Cronike*, œuvre danoise très-populaire), la quatrième branche a pour titre : *Le roi Agolant.* = 8° VALEUR LITTÉRAIRE DE LA CHANSON D'ASPREMONT. Cette chanson est un de nos meilleurs romans du second ordre. Le début est plein d'une vivacité charmante, et presque originale; mais la seconde partie est traînante, froide, ennuyeuse. L'*adoubement* de Roland y est traité comme un épisode et non comme l'objet principal du poëme, et ce dernier défaut est des plus graves. C'est donc grâce seulement à sa première partie et à la pureté de sa langue que la *Chanson d'Aspremont* pourra être lue avec un certain intérêt. Œuvre très-inférieure à la *Chanson de Roland;* supérieure aux *Enfances Ogier*, à *Berte*, à *Fierabras*.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA *CHANSON D'ASPREMONT*.— On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *La Chanson d'Aspremont n'a aucun fondement immédiatement historique.* = 2° *Cette légende est née sans doute des souvenirs de l'expédition de Charles en Italie, lorsqu'en 773 il alla délivrer le Pape menacé par les Lombards.* Ici, comme dans le récit des *Enfances Ogier*, l'imagination du peuple a remplacé les Lombards par des Sarrasins. = 3° *Toutefois il est certain que, sous le règne de Charlemagne, et durant tout le* IX[e] *siècle, Rome fut plus d'une fois menacée par les Sarrasins eux-mêmes.* En 813, ils vinrent près de Centocelle; en 846, ils se montrèrent sous les murs mêmes de la Ville éternelle; en 878 enfin, l'année même de la mort de Charles le Chauve, les Musulmans d'Italie, maîtres de tout le midi de la presqu'île, menacèrent le Pape jusque dans Rome. (Voy. *Invasions des Sarrasins en France*, par M. Reinaud, p. 152 et suiv.) = 4° *Les personnages d'Agolant et d'Eaumont sont complétement fabuleux.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Les enfances et les débuts militaires de Roland sont l'objet de douze récits principaux que nous allons énumérer : 1° Un passage de la *Chanson de Roland* (seconde moitié du XI[e] siècle). 2° Un fragment de la *Chronique saintongeaise*, mis en lumière par M. Gaston Paris (Bibl. nat. 124, f° 3 r°, commencement du XIII[e] siècle). 3° Le *Charlemagne* de Venise (XIII[e] siècle). 4° La *Chanson d'Aspremont* que nous avons analysée (fin du XII[e] ou commencement du XIII[e] siècle). 5° La *Karlamagnus-saga* (XIII[e] siècle). 6° La chanson de *Renaus de Montauban* (XIII[e] siècle). 7° Le roman de *Girars de Viane* (XIII[e] siècle). 8° La Chronique de Philippe Mouskct (XIII[e] siècle; vers 4124-4495). 9° La romance espagnole *Muchas veces*, qui fait partie des Romances de Montesinos. 10° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (premières années du XIV[e] siècle). 11° L'*Aspramonte* en prose, qu'on a rattaché aux *Reali* (milieu du XIV[e] siècle). 12° Les *Conquestes de Charlemagne*, par David Aubert (1458). = Parmi ces récits, plusieurs sont conformes à celui de la *Chanson d'Aspremont :* tels sont ceux de la Chronique saintongeaise, de Philippe Mousket, de l'*Aspramonte* et de David Aubert (*Conquestes de Charlemagne*, I, f° 239 à f° 248). Telle est, mais *en partie seulement*, l'affabulation de la

jamais les Francs n'eurent un tel conseiller. — Ce n'est pas lui qui fit jamais tort aux barons; — Ce n'est

Karlamagnus-saga et de Girard d'Amiens. La plupart des autres légendes offrent des traits particuliers.

1° La *Chanson de Roland*, reproduite et développée par la *Karlamagnus-saga*, nous indique une autre origine de la terrible épée Durandal. Quand Roland, à Roncevaux, reste seul sur ce champ de victoire; quand « il sent enfin que la mort l'entreprend et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur », on sait avec quelle intime et touchante tendresse il fait ses adieux à son épée. Il aime alors à se rappeler en quelles circonstances il la reçut autrefois des mains de l'Empereur. Écoutons ces beaux vers; ils nous consoleront des médiocrités que nous serons souvent forcés de subir dans le cours de ces récits épiques : « O ma Durandal, comme tu es claire et blanche! — Comme tu luis et flamboies au soleil! — Je m'en souviens : Charles était aux vallons de Maurienne, — Quand Dieu du haut du ciel lui manda par un ange — De te donner à un vaillant capitaine. — C'est alors que le grand, le noble roi, te ceignit à mon côté...... » — Puis, le comte Roland fait cette énumération magnifique de tous les royaumes qu'avec cette même épée il a conquis à Charlemagne. Et, se tournant vers elle avec une sorte de dévotion : « Ma Durandal, comme tu es belle et sainte! — Dans ta garde dorée il y a assez de reliques, — Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, — Des cheveux de monseigneur saint Denis, — Du vêtement de la vierge Marie. — Non, non, ce n'est pas droit que païens te possèdent. » = La *Karlamagnus-saga* ajoute quelques précieux détails à ces belles paroles de Roland. Elle nous révèle que Charlemagne était descendu au val de Maurienne pour rétablir la paix entre les Romains et les Lombards; quant à l'épée elle-même, quant à Durandal, elle avait été forgée, dit la Saga, par le célèbre Galant d'Angleterre, et donnée à l'empereur par Malakin d'Ivin comme rançon de son frère Abraham (*Karlamagnus-saga*, Bibl. de l'École des chartes, XXV, 101). Enfin, l'histoire islandaise de Charlemagne ajoute que l'ange envoyé par Dieu à l'oncle de Roland fut l'archange Gabriel lui-même, celui qui devait un jour descendre près de Roland agonisant et recueillir l'âme du meilleur des chevaliers.

2° et 3° Nous avons vu plus haut les commencements de Roland d'après le *Charlemagne* de Venise (pp. 57 et suiv.). Nous assisterons tout à l'heure à ses débuts militaires d'après le roman de *Girars de Viane.* C'est dans une île sous les murs de Vienne, c'est dans un duel célèbre avec Olivier, et sous les yeux de la belle Aude, que l'auteur de ce dernier roman et le compilateur de la *Karlamagnus-saga* placent la première manifestation du grand courage de Roland.

4° Le récit de *Renaus de Montauban* est notablement différent. Charlemagne fait la guerre aux quatre fils Aymon qui se sont redoutablement enfermés dans le château de Montauban. Il est à peine de retour d'un pèlerinage à Saint-Jacques, et voilà qu'il convoque tous ses barons : *et il i sont venu et par terre et par nage.* Naimes le pacifique, Naimes donne toujours au roi le même conseil : « Cessez la guerre, sire, au moins durant un an; *dont erent reposé vo » per et vo baron.* » Mais l'Empereur n'est pas de cet avis; « *quant l'entent l'Emperere, si taint come charbon* ».

« Voilà qu'un valet est descendu au perron; — Avec lui sont trente damoiseaux de très-gente façon. — Pas un seul n'a de moustaches ni de barbe au menton. — Chacun d'eux est vêtu de draps de soie, de manteaux vermeils. — Le valet porte une pelisse d'hermine, — Des heuses d'Afrique, des éperons d'or; — Son corps est bel et droit : il a une mine de baron — Et le regard plus fier que léopard ou lion. — Il est bien formé et de belle façon. — Il est venu au palais, descend au perron, — Monte les degrés, lui et ses compagnons, — Et ne s'arrête que quand il est devant Charles. — Il le salue de Dieu

pas lui qui donna conseil petit ou grand — Par quoi les prud'hommes pussent être déshérités, — Ou les

qui souffrit passion. — Et Charles de lui répondre tout aussitôt : — « Ami, que Dieu » te garde qui fut notre rançon. — D'où es-tu, de quelle terre, et comment te nommes-tu ? » — Sire, dit le valet, on m'appelle Roland; — Je suis né en Bretagne, tout droit à » Saint-Fagon. — Je suis le fils de votre sœur et du bon duc d'Angers qu'on appelle Milon. » — Quand l'Empereur l'entend, il relève la tête; — Prit Roland par la manche de sa pelisse d'hermine — Et quatre fois lui baisa la bouche et le menton : — « Beau neveu », dit l'Empereur. « nous vous adouberons chevalier. — Si vous êtes jamais, vous et Renaud, » en champ clos, — Je vous saurai bon gré d'occire le glouton. » (*Renaus de Montauban*, édit. Michelant, pp. 119, 120.)

On ne saurait nier que cette scène ne soit belle, et les pages suivantes ne sont pas trop inférieures à celle que nous venons de citer. A peine Roland s'est-il fait reconnaître de son oncle, qu'un messager demande à parler à l'Empereur : « Cologne est assiégée par les Saisnes, et les faubourgs déjà sont en leur pouvoir. » Roland est presque ravi de cette nouvelle qui abat l'Empereur : « Donnez-moi vingt mille hommes, dit à son oncle ce damoiseau imberbe. Je m'en irai pour vous à Cologne, et si j'y trouve les Saisnes, ils n'y resteront pas. » C'est fier, et même, disons-le, un peu matamore. Charles n'hésite pas un instant à confier vingt mille chevaliers à ce jeune homme, à cet enfant; et Roland lui lance pour tout adieu ces belles paroles : « *Au repairier, verrez com j'aurai esploitié.* » Il part, il arrive, il triomphe. Il fait prisonnier le terrible Escorfaut, il ramène ce trophée vivant à l'Empereur, et Charles de s'écrier, en le voyant de retour : « *Bien avez esploitié, Dieu en soit aourés.* » Et le bon Naimes, qui a été témoin des premiers exploits de Roland, confirme l'éloge du roi en ajoutant : « Onques puis que Jhésus fu en la crois penés, — Ne fu tex chevaliers veüs ne esgardés. » Tels sont les débuts de Roland dans la chanson de *Renaus de Montauban*. Il est bon de remarquer que cette version est, à beaucoup, près la moins populaire.

5° Dans la romance *Muchas veces*, D. Grimaldos, gendre de Charlemagne, est injustement accusé par D. Tomillas et envoyé en exil. Sa femme l'accompagne et met au monde, au milieu d'un désert, un enfant auquel on donne, sur le conseil d'un ermite, le nom de Montesinos qui rappelle les circonstances de sa naissance. (Voy. Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana*, 1874, in-8°, p. 346.)

6° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens place à Vannes la première scène où Roland se fait connaître. L'Empereur est allé en Bretagne pour annoncer à sa sœur la mort de Milon d'Angers. Le neveu de Charles rencontre par hasard les veneurs de son oncle : « De quel droit, leur dit-il, chassez-vous dans la forêt de » mon père ? » Ils lui répondent en riant; l'enfant saute sur eux et les assomme. Il assomme également les huissiers de l'Empereur qui veulent l'écarter du palais. A ces traits, on ne tarde pas à le reconnaître (f° 110 r° à 112 r°).

7° L'*Aspramonte*, qu'on a indûment classé dans les *Reali di Francia*, donne une suite à la *Chanson d'Aspremont*. On verra plus loin que le poëme original se termine par les menaces et les arrogances de Girard de Fraite, qui ne sait pas baisser la tête devant le grand Empereur. On assiste dans l'*Aspramonte* à cette lutte qui était imminente entre Charles et le plus puissant de ses vassaux. Ici se place un siége de Vienne qui ne ressemble nullement à celui dont il sera question dans le roman de *Girars de Viane*. Girard de Fraite apparaît ici comme le type du renégat. Ce forcené brise le crucifix, renie sa foi, adore les dieux des Sarrasins. Mais il est vaincu, et ses propres fils l'enferment dans une tour de pierre... Certes, s'il est vrai, comme le pense M. Gaston Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 325, 326), qu'il a existé un vieux poëme français consacré

Cour plénière tenue par Charlemagne.

femmes veuves, ou les petits enfants[1]. » Ce conseiller prudent, ce temporisateur, ce chef du parti de la paix à la cour de Charlemagne, avait cependant toutes les qualités brillantes unies à toutes les vertus solides : il le fit bien voir à cette cour de la Pentecôte : « Droit Empereur, dit-il à Charles, aimez les pauvres, — Et ne soyez pas avare en vos dépenses. — Donnez, donnez aux pauvres chevaliers. — Qu'il ne reste pas un denier

à ces dernières aventures du terrible Girard, ce poëme devait être une de nos plus primitives, une de nos plus sauvages épopées.

8° et 9° C'est à dessein que nous avons gardé pour la fin de cette Notice la mention de l'Agolant dont il est question dans la *Chronique de Turpin* (chapitres VI-XIV), de cette légende qui a été reproduite par le compilateur islandais de la *Karlamagnus-saga* et par notre Girard d'Amiens (manuscrit 778, f° 127 r° à 141 r°). En réalité, cet Agolant n'a absolument rien de commun que le nom avec celui de la *Chanson d'Aspremont*, et nous regrettons que de bons érudits aient été chercher dans le faux Turpin une preuve en faveur de l'antiquité d'*Aspremont*. Tout d'abord, dans la Chronique de Turpin et dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens, la guerre de l'Empereur avec ce roi païen est placée longtemps après l'avénement de Charles, et peu de temps avant Roncevaux. Ensuite, l'affabulation des deux légendes n'a rien de semblable. Le roi Agolant du chroniqueur latin est un puissant roi d'Espagne (et non pas d'Italie), qui tue quarante mille chrétiens dans une formidable bataille où les Français finissent par le battre. Il recule devant Charles, mais reste terrible jusque dans sa défaite. Une seconde fois vaincu, il se réfugie dans Agen, qui devient ainsi le principal théâtre de cette grande lutte. L'Empereur le contraint d'abandonner Agen ; il le bat à Taillebourg, il le bat à Saintes, il lui fait repasser les Pyrénées, il en arrive avec lui à un combat définitif sous les murs de Pampelune. Roi-théologien, Charles essaye alors de le convertir à la foi chrétienne dans une de ces longues dissertations théologiques qui sont le caractère de la Chronique de Turpin. Mais Agolant se refuse à renier sa foi, et le roi de France est forcé de lui trancher la tête. (Voy. les chapitres de Turpin, intitulés : *De reditu Caroli ad Galliam et de Aigolando rege Aphricanorum. — De bello Sancti-Facundi, ubi hastæ viruerunt. — De urbe Agenni. -- De urbe Sanctonica, ubi hastæ viruerunt. — De fuga Aigolandi. — De datis treugis et de disputatione Caroli et Aigolandi. — De ordinibus qui erant in convivio Caroli et de pauperibus, unde Aigolandus scandalum sumpsit et renuit baptizari. — De bello Pampilonensi, et de morte Aigolandi*). Girard d'Amiens n'a modifié que fort légèrement le récit du faux Turpin. Quant à l'auteur de la *Karlamagnus-saga*, il a trouvé moyen de combiner entre elles, tellement quellement, les deux légendes des deux Agolant. Pour parler plus exactement, il a soudé la Chronique de Turpin à la *Chanson d'Aspremont*. Rien de plus aisé : cet auteur de bonne volonté ne tue pas son Agolant après la bataille sous Pampelune et fait apparaître Eaumont après cette défaite des païens. Le reste de son récit est à peu près semblable à celui de la chanson française. L'idée est fort ingénieuse ; mais, hélas ! le récit est bien long.

9° Dans la *Prise de Pampelune*, il est question de l'olifant qui a jadis appartenu à Helmont : « Quant orriès l'olifant che fu de Helmont l'aufart », dit Roland au vers 6092.

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 1, vers 48.

dans votre trésor; — Et distribuez mon bien tout le premier[1]. » Charles prit plaisir à suivre le conseil de Naimes : jamais il ne s'était montré plus libéral aux gentilshommes de petite fortune, aux pauvres chevaliers, aux damoiseaux, aux bacheliers, et même aux « vilains soudoyers ». On fit une distribution magnifique de palefrois, de gris, de vair, de faucons, d'éperviers, de hanaps, de coupes d'or et de deniers. Et Naimes, ravi, de se lever alors au milieu des applaudissements universels et de proclamer à haute voix la grandeur du roi Charles : *Car desor toz a Karles le pooir*[2].

Arrivée d'un ambassadeur païen. C'est Balant, qui vient défier Charlemagne au nom du roi Agolant. Déclaration de guerre; départ de l'Empereur.

Tout à coup un grand bruit se fait sur la place. Un Sarrasin, un Turcople, arrive à cheval et tombe au milieu de ces sept mille Français qui déjà s'assoient au festin de l'Empereur. Ce païen est fort, il est beau. « Il a les » yeux vairs, le vis riant et lié ; ne l'ot pucele plus blanc » ne plus délié[3]. » Mais ce visage si riant devient bientôt terrible; le Turcople s'avance vers le roi et lui jette au visage un des défis les plus insolents que l'on puisse trouver dans nos Chansons de geste où ces insolences abondent. Il est l'ambassadeur du roi Agolant, et parle au nom de son maître : « Sire, dit-il à Charlemagne, » sire, faites-moi écouter. — Il y a trois terres que je » sais bien nommer : — L'une s'appelle Asie, l'autre » Europe, — Et la troisième Afrique : on n'en saurait » trouver une de plus. — Agolant possède la plus grande » des trois, et il veut le reste [4]. » Balant (c'est le nom de l'ambassadeur) ajoute, avec la même arrogance, qu'il faut que Charlemagne s'empresse de faire sa soumission, son hommage, au formidable, à l'invincible Agolant : « Nous te viendrons chercher, et te saurons trouver. —

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 1, vers 50 et 59 ; p. 2, vers 6, 15, 13 et 14. — [2] *Ibid.*, p. 2, vers 24-84 ; p. 3, vers 1-5. — [3] *Ibid.*, p. 3, vers 63, 64. — [4] *Ibid.*, p. 4, vers 9 et suiv.

Pas de terre, pas de forêts, pas de mer qui te puisse garantir...—A moins que tu ne puisses t'envoler comme un oiselet[1]. »

Charles devient pâle de colère en entendant cette insulte : *à poi ne part d'iror*[2]. Il veut se jeter, farouche, sur le messager qui le brave : Naimes l'arrête. L'Empereur est forcé de contenir sa fureur et lance seulement cette fière réponse au païen : « Tu pourras dire à Agolant, ton seigneur, — Qu'il m'aura devant lui d'aujourd'hui en quatre mois, — Et que je vais porter mon oriflamme en Aspremont[3]. » La guerre est décidée; le rendez-vous de la bataille est aussi fixé d'avance. Et nous entendons pour la première fois le nom de ce combat si célèbre où Roland va être *adoubé* chevalier, où il va conquérir tout à l'heure le fameux cheval Veillantif avec la grande épée Durandal.

Le petit Roland s'échappe du palais de Laon et rejoint l'armée de Charles en route pour l'Italie.

Laissons donc Charles précipiter avec une sorte de fièvre les préparatifs de sa terrible expédition; laissons-le réunir son ost sous les murs de Paris, « cele cité vaillant[4] ». Précédons un moment la grande armée, et transportons-nous à Laon. C'est dans le donjon de Laon que l'archevêque Turpin a fait enfermer le petit Roland, avec Estoult, Gui, Bérenger et Hatton. Ils resteront là jusqu'à la fin de la guerre, fort bien traités d'ailleurs, munis de queux, de sénéchaux et de bouteillers..., mais enfermés, mais prisonniers[5]. Tel est l'ordre de l'Empereur, que Turpin exécute en conscience. Or, l'armée française, l'armée chrétienne, en route pour Aspremont, passe sous les murs du donjon où est enfermé le neveu de Charlemagne, que l'on peut supposer à cette époque âgé d'environ douze à quinze ans. Et

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 4, vers 38-40 : « Tant te querrons que te porrons trover; — Ne te garra bois ne terre ne mer, — Se ne 'en pues com oiselez voler. » — [2] *Ibid.*, p. 5, vers 42. — [3] *Ibid.*, p. 5, vers 43-51. — [4] *Ibid.*, p. 11, vers 77 et suiv.; p. 15, vers 18 et suiv. — [5] *Ibid.*, p. 13, vers 56-75.

voici (ô bruit charmant!) qu'il entend les cors et les trompettes de l'armée; voici (ô spectacle incomparable!) qu'à travers la fenêtre du donjon, il aperçoit les chevaliers qui passent en longs escadrons, pleins d'ardeur guerrière, brillants d'espérance et de joie, déjà triomphants par avance. Il n'est peut-être pas de spectacle plus saisissant que le départ d'une belle et forte armée pour le théâtre lointain d'une guerre à la fois nationale et religieuse. Roland, à ce bruit et à cette vue, sent sa vocation militaire se déclarer plus énergiquement que jamais. Et là se place un des plus charmants épisodes de notre poëme :

Sur la montagne de Laon, dans le riche palais, — Fut Rolandin, qui fut de si haut prix : — Avec lui sont les enfants qu'il aimait chèrement. — Et quand ils voient l'armée de Charles prendre ses logements, – Quand ils entendent sonner et retentir les trompettes, —Crier les *ostors*, hennir les destriers, — Et tant d'écuyers errer dans Laon, — Alors les enfants n'y veulent plus mettre de retard; — Ils appellent bellement le portier : — « Eh ! » gentilhomme, qui tant avez de valeur, — Laisse-nous aller jouer » là dehors. — Nous verrons comment s'en tireront ces gens. — » Et quand nous serons grands, quand nous pourrons donner des » armes, — Par ma foi! nous te ferons chevalier. » — Le portier répond : — « Taisez-vous, enjôleurs, taisez-vous. — Je n'ai que » faire d'être chevalier: — Car on y boute et l'on y frappe de vilains coups.— J'aime bien mieux dormir céans, — N'ayant rien » à faire qu'à vous garder; —Et l'Archevêque m'en donne un bon » salaire. — Vous ne sortirez point; ne cherchez plus à m'en faire » accroire. — Allez vous amuser ici, dans ce verger; — Allez apprivoiser vos faucons.— Laissez, laissez le roi poursuivre sa chevauchée, — Disputer sa terre aux Sarrasins — Et venger Notre-Seigneur contre les païens. » — Les enfants l'entendent: grande colère. — Ils le quittent jusqu'au lendemain matin, — Quand l'ost s'en va et recommence à chevaucher : — « N'y a-t-il pas de quoi » enrager ? » dit Rolandin. — « Voici que Charles s'en va faire la » guerre aux païens, —Et il faut que nous restions à faire le guet » en ce palais : — Allons encore parler à notre portier; — Fai-

» sons-lui présent de nos manteaux pour sa peine : — Peut-être » cela sera-t-il bon à quelque chose. — Puis, que chacun de nous » prenne un bâton de pommier, — Et, s'il ne veut pas agréer » notre demande, — Qu'il soit tellement battu, que jamais plus il » n'ait besoin de rien. — Et vite, vite, nous autres, échappons-» nous, — Si bien que personne ne nous puisse atteindre. » — « C'est cela, c'est cela, » répondent les enfants.

Rolandin fut durement en colère — Quand il vit dans l'ost les écus et les lances, — Quand il vit que Charles s'était mis en chemin. — Lui et les autres n'y mettent plus de retard; — Ils ont caché des bâtons sous leurs manteaux, — Et viennent au portier, qui est assis devant l'huis. — Et Rolandin, le preux et le membru : — « Portier, beau frère, lui dit-il, que Dieu vous protége. — Voici » le roi qui déjà s'est mis en chemin...—Tiens, laisse-nous aller, » tu seras notre bon ami. — Car nous ne savons pas si jamais plus » nous le verrons. — Nous ne ferons que les voir, portier, et nous » reviendrons.» — « Allez vous asseoir là-haut», reprend le portier. — « L'Archevêque veut que vous soyez retenus dans ce pa-» lais, — Jusqu'au retour de Charles. — Vous vous êtes dérangés » bien inutilement. » — « Eh bien! dit Rolandin, tu manqueras » bientôt à ton serment. — Frappez, barons, frappez : il ne faut » pas qu'il reste plus longtemps. » — Lors fut saisi le vilain malotru. — Ils le criblent de coups de poing et de coups de bâton; — Avant de lui avoir donné chacun deux coups, — Ils lui ont moulu tous les os. — Le portier demeure étendu là, — Et les enfants bien vite s'échappent par la porte [1].....

Le petit Roland et ses compagnons ne se contentent pas de cette équipée. Les voilà dans la campagne, libres, heureux, triomphants, mais... mais à pied. Et le neveu de Charles, tout humilié, s'écrie piteusement : « Enfants, qu'allons-nous faire? Irons-nous à pied » comme valets d'armée?» Par bonheur, cinq gros Bretons passent près d'eux avec des chevaux. « Ça », dit Roland, « il ne faut pas demander ces chevaux, mais les » prendre.» Aussitôt dit, aussitôt fait. Roland donne tout

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 15, vers 40-87, et p. 16, vers 1-15.

d'abord un rude coup de poing dans le visage d'un des Bretons, qui tombe par terre, *les jambes contremont*. Les autres ne sont pas moins brutalement traités, et abandonnent leurs destriers à ces enragés. Puis, ces pauvres cavaliers démontés vont, tout honteux, raconter leur mésaventure au bon roi Salomon. Celui-ci ne met pas moins de mille hommes à la poursuite des cinq voleurs. On les atteint, on les enveloppe, on les va saisir, quand tout à coup on reconnaît Roland. Salomon rit, son armée rit, tout le monde est en liesse, sauf les cinq Bretons, auxquels il ne fut pas question de rendre leurs chevaux[1]. Cet épisode, dont la moralité semble plus que douteuse, est, comme on le voit, d'un vrai et franc comique. Mais le reste de la chanson, hélas! ne sera plus si joyeux : ce ne sera guère que le récit très-long et fort ennuyeux d'une interminable et monotone bataille. Le poëte nous en avertit, d'ailleurs, par un nouvel appel au silence et à l'attention de son auditoire : « Huimais » orrez une fière chançon — Com Karlemaine monta en » Aspremont — Et desconfist Agolant et Eaumont[2]. »

III

La guerre commence en Italie entre les Français et les Sarrasins.

Quelques érudits s'étaient persuadé, on ne sait trop pourquoi, qu'Aspremont était en Espagne. La lecture de la chanson originale nous atteste vingt fois qu'Aspremont est dans la Calabre[3]; qu'il s'agit ici de l'extrémité méridionale de la chaîne des Apennins; que le champ de

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 16, vers 15-67. — [2] *Ibid.*, p. 16, vers 68-70.

[3] Voyez notamment ces vers très-décisifs sur Balant, l'ambassadeur d'Agolant, quand il retourne vers son maître : « Par ses jornées a Balanz tant erré — Qu'il vint à Rome, s'a trois jours sejorné. — Au quart s'en torne, n'i a plus demoré, — Puille trespasse, *en Calabre est entrez,— Au quart jor est en Aspremont montez.* » (*Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 7, vers 47-51.)

II PART. LIVR. I. CHAP. V.

bataille où Roland triompha d'Eaumont est tout voisin de Rise ou Reggio. C'est de ce côté que se dirigeait l'armée de Charles, lorsqu'elle traversa Laon, et l'on assiste dans notre poëme au séjour de l'armée française à Rome[1]. Rome n'est pas, que je sache, sur le chemin des Pyrénées.

Épisode de Girard de Fraite, qui se refuse longtemps à suivre Charlemagne dans cette guerre.

Le récit de cette guerre commence bien. Deux beaux portraits sont tracés par le poëte : celui de Girard de Fraite et celui du Sarrasin Balant que nous avons déjà vu jouer un rôle si fier au commencement de la chanson. Girard est le seigneur féodal qui se révolte sans cesse contre la royauté, qui est puissant, qui est quelquefois plus puissant que l'Empereur, et ne se soumet jamais qu'à contre-cœur. Quand Turpin vient trouver Girard de la part de Charlemagne, l'orgueilleux vassal sent dans ses veines je ne sais quel frémissement sauvage : il jette son couteau dans la poitrine de Turpin, et lorsque le messager impérial lui demande d'un ton hautain : « Girars, à moi entent : — De cui vues-tu tenir ton cha- » sement? » Girard réplique par ces mots, dignes de Corneille : « De Dieu omnipotent. » L'archevêque ne s'émeut pas, et répondant au sublime par le sublime : « Eh bien! dit-il, viens donc le défendre, ce Dieu, avec » Charles, contre les païens[2]. » Néanmoins ce n'était pas Turpin qui pouvait courber le fer dont l'âme de Girard était faite : des mains de femme allaient fléchir cette rigueur inflexible. Une des plus belles scènes de notre poésie épique est celle où l'on voit Ameline, femme de Girard, lui adresser, avec la noble sévérité d'une chrétienne, de sanglants reproches sur toute sa vie passée, sur tous ses crimes. « Ah! dit-elle, si j'étais à votre place, » je sais bien ce que je ferais : j'irais rejoindre Charles

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 19, vers 40-59. — [2] *Ibid.*, p. 14, vers 64-69.

» en Aspremont, je vengerais Dieu, et je reviendrais par » Saint-Pierre de Rome, où je me confesserais de tous » mes péchés[1]. » Et le vieux révolté est ému par ces paroles ; il baisse la tête, il se soumet, il va partir. La scène des adieux est d'une grave et touchante tristesse : « Je m'en vais, dame, dans la sainte mêlée : si je vous ai » jamais offensée, je vous prie de me le pardonner. » Et il part, tout en larmes, « ce vieux à la barbe mêlée[2]. »

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 17, vers 65-89; p. 18, vers 1 et suivants.

[2] La colère de Girard de Fraite. — Il faut faire grand cas de la femme chrétienne; — Il la faut aimer et vivement chérir, — Comme il faut mépriser et honnir la mauvaise. — Dame Ameline ne se peut accorder avec son mari : — « Girard, dit-elle, laisse là ta colère; — Convoque les hommes de ta terre — » Et marche à Rome; va servir Notre-Seigneur; — Va maintenir et exalter » la chrétienté; — Va envahir les païens avec Charles. » — « Non, dit Girard, » j'aimerais mieux mourir — Que de combattre sous l'enseigne de Charles. — » Laissons-le maintenant s'escrimer seul contre les païens. — Cependant je » manderai ceux que j'ai fait nourrir — Dans mon domaine, et je mettrai la main » sur la France, — Si bien que Charles n'y pourra jamais revenir. » — « Va » donc, dit la dame, et que Dieu te maudisse! — Tu as vécu dans le mal, tu » veux mourir dans le mal. — Tu as fait exiler tant de gentilshommes — Et » déshonorer tant de dames! — C'est merveille si Dieu te souffre encore — » Et ne te fait mourir de male mort, — Quand tu ne veux ainsi obéir à ses » ordres. »

« Girard, franc paladin, dit Ameline, — Te souviens-tu d'avoir jamais servi » Dieu? — Ce n'est pas toi, n'est-il pas vrai, qui as tué le duc Alain? — Ce n'est » pas toi qui as déshonoré ses deux filles? — Tiens, tu ne t'es jamais trouvé » gai ni joyeux — Que quand tu as fait quelque mal et quelque tort aux hommes. » — Et aujourd'hui, loin de t'amender en rien, tu ne fais qu'empirer. »

Ameline dit : — « Girard, que feras-tu? — Il y a bien cent ans que tu me pris » pour femme. — Depuis lors tu ne fus jamais las de mal faire. — Tu as toujours » volé, pillé, brûlé; — Tu empires toujours, toujours tu empireras. — Que feras- » tu, misérable Satanas? — Mande tes hommes, tous ceux que tu as, — Et » marche au secours de Charles. Que fais-tu donc que tu n'y cours? — Va : tu » feras pénitence en frappant les païens. » — Girard l'entend, commence à s'attrister.

Quand Girard entend sa femme lui faire des reproches : — « Dame, dit-il, » pourquoi le cacherais-je? — Je partirais volontiers pour cette guerre; — Mais » je n'en aurais ni le prix, ni l'honneur. — Charles y va, je ne le pourrais aimer. » » — « Certes, dit Ameline, cela ne m'empêcherait pas d'y aller. — A ta place, je » rassemblerais toutes mes forces, — J'irais rejoindre Charles en Aspremont ; — » Je combattrais pour Dieu de toute ma puissance. — Puis, je reviendrais par » Saint-Pierre de Rome, — Et m'y confesserais de tous mes péchés. — Car tu es » vieux et ta chair s'affaiblit. » — Girard l'entend, son cœur s'attendrit. — Moult doucement il accorde, il promet à sa femme — Qu'il ira vers Charles en Aspremont.

Quand Girard de Fraite entendit sa femme parler — Et doucement lui remémorer le Seigneur Dieu, — Il ne put jamais dominer son cœur. — Le voilà

II PART. LIVR. I. CHAP. V.

Bientôt nous le verrons rejoindre l'ost de Charles : en apercevant l'Empereur, il inclinera sa tête blanche. Et vite Turpin de dresser procès-verbal de cette inclinaison de tête, qu'il se plaît à considérer comme un hommage régulier et officiel : « *Girars covint qu'il fust à lui aclin*[1]. » Le tour était joué. Girard d'ailleurs se couvre de gloire sur le champ de bataille, et le lecteur peut hésiter entre les coups de lance de ce terrible vieillard et ceux de Roland.

Portraits de Balant et du jeune Eaumont.

Le poëte n'a pas moins flatté le portrait de Balant le païen. C'est le noble caractère et la grande âme de ce mécréant qui rendent un peu supportable la lecture de ces interminables Conseils tenus par les Sarrasins devant leur empereur Agolant[2]. Quand certains jaloux l'accusent de s'être laissé corrompre par Charlemagne, Balant, qui est resté profondément fidèle à la cause de son roi, mais qui ne dissimule pas sa légitime admiration pour Charlemagne, Balant s'écrie avec une fierté indignée : « Quand l'heure de prendre nos écus sera venue ; — » quand les lâches seront séparés des vaillants ; — quand » vous recevrez le choc des Français sur leurs chevaux » rapides et emportés ; — quand ils seront là, sous vos » yeux, tout couverts de fer, — s'ils ne donnent alors » raison à tout ce que je dis, — alors, mais alors seule- » ment, vous pourrez dire que je vous ai trahis[3]. » C'est

pour ses péchés qui commence à soupirer : — « Dame, dit-il, laissez-moi main- » tenant ; — Je vais penser à me réconcilier avec Dieu... » Et Girard a embrassé sa femme : — « Je m'en vais, dame, en la sainte mêlée, » — Contre Sarrazins, cette gent mécréante. — Si je vous ai jamais courroucée » ou offensée, — Je vous prie, dame, de me le pardonner. » — Lors, Girard l'embrasse en pleurant. — A ce départ, il y eut mainte larme versée. (*Chanson d'Aspremont*, ms. 2495, f° 85 r° et v°, 87 r°.)

[1] *Chanson d'Aspremont*, Biblioth. nat., fr. 2495 (ancien 8203), f° 122 r°, et fr. 25529, f° 25 v°. L'épisode se termine par ces mots : » Por ce, dit l'on, qui a » mauvès voisin — Sovent avient qu'il a mauvès matin... » Tout ce roman est farci de proverbes.

[2] Voy. notamment édit. Guessard, p. 7, vers 59-90 ; pp. 8, 9 et 10, etc.

[3] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 9, vers 70-76 : « As escuz prendre,

bien ainsi que devait parler ce Balant qui a jeté un défi si insolent à Charlemagne; qui néanmoins est longtemps resté à Paris les yeux cloués sur le grand Empereur[1]; qui comprend la véritable supériorité de la France et des Français; pour lequel le bon duc Naimes s'est pris d'une affection toute particulière et qui a intérieurement de très-vives aspirations vers le baptême[2]. « Quand il paraît au milieu des autres Sarrasins, ses envieux, il ressemble, dit le poëte, à l'oiseau de proie, au griffaut que l'on enferme dans une cage avec de petits oiseaux. Dès qu'il y entre, tous deviennent muets[3]. »

Tels sont les principaux personnages de la *Chanson d'Aspremont*, et il convient que nous n'oubliions pas plus longtemps le fils d'Agolant, ce jeune et bel Eaumont que le poëte (dans un accès de générosité peut-être nuisible à l'intérêt de son œuvre) a rendu aussi touchant que Roland lui-même. Eaumont, qui périra sous les coups du neveu de Charlemagne, n'est d'ailleurs, comme

quand nus serons partiz — Et sevré ierent li coart des hardiz, — Et vos aurez les François acoilliz — Sor les chevaus corans et ademis, — Et il seront armé et fervestis, — S'il ne me font averir toz mes diz, — Dont pourez dire que je vus ai traïz... »

[1] « Balânz menjue et resgarde souvent — Con Karlemaine a fier contenemant.. » (*Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 6, vers 13-15.)

[2] « S'à vilenie ne li fust atorné, — Il se fust tost baptisiez et levez... » (P. 7, vers 45-46.) L'amitié de Naimes pour Balant éclate bien dans les vers suivants :

LES ADIEUX DE NAIMES ET DE BALANT.— Alors, Balant prend congé de Naimes ; il l'embrasse. — « Seigneur, dit Naimes, écoutez-moi un peu... — Croyez en » Dieu, et Dieu vous aidera ; — Puis, vous viendrez à nous, dès qu'il vous plaira, » — Et le Pape vous baptisera. » — « J'irais bien sur-le-champ, répond Balant, » — Mais Agolant, mon seigneur, m'a nourri. — C'est lui qui m'a fait roi, c'est » lui qui m'a fait chevalier. — Si maintenant je venais à lui faire défaut, si » j'allais en France, — Ce serait un crime, et point ne le ferai. — Je ne veux » pas qu'un mauvais homme puisse un jour me reprocher — D'avoir, en ce » besoin, failli à mon seigneur. — Mais je vois bien comment iront les choses, » — Et qu'à la fin nous ne pourrons nous garantir de Charles. — Saluez pour » moi l'Empereur et tous ceux de là-bas. » — Naimes lui donne une croix qu'il a : — C'est le Pape qui lui en a fait présent. — Tant que Balant la portera, il ne pourra mourir. — Balant la prend, l'en remercie. — Naimes s'incline devant lui, il s'en retourne — Et jusqu'à l'ost ne s'arrête plus. — Le roi Balant s'éloigne d'un autre côté, — Mais au départ il pleura tendrement, — Et se dit en son cœur qu'il se fera baptiser... (Ms. 2495, f° 102 r°.)

[3] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 8, vers 49-55.

II PART. LIVR. I. CHAP. V.

on l'a déjà démontré avant nous, qu'une imitation visible de notre Roland. Eaumont à Aspremont, c'est Roland à Roncevaux. Le poëte n'a même pas cherché à dissimuler ses larcins. On voit le fils d'Agolant se refuser à sonner du cor : « Sonnez de votre cor à grande » halenée, — Pour que votre armée, toute éparse, se » rassemble. » Et Eaumont : « En vérité, répond-il, je » n'eus jamais la pensée — Que pour des mécréants, » comme ceux qui sont devant moi, — Je daignerais » jamais corner de ma bouche. — Notre loi en serait » trop abaissée[1]. » Jamais plagiat n'a été plus visible, et, disons-le, plus malheureux. Il est beau de rendre justice à ses adversaires; mais jeter sur les épaules d'Eaumont la gloire de Roland et le couvrir de ce riche vêtement, c'est presque se rendre coupable d'un vol. La gloire de Roland n'appartenait pas à l'auteur d'*Aspremont*.

Récit de la guerre d'Aspremont.

Quoi qu'il en soit, la première moitié de ce poëme est pleine de beautés originales. Tous les personnages y sont vivants. La majesté de Charlemagne, la fierté de Balant, le courage d'Eaumont, la pétulance de Roland, la sagesse de Naimes, le repentir de Girard, sont de beaux éléments épiques. Pourquoi faut-il, encore un coup, que la seconde partie d'*Aspremont* ne réponde pas à la première? L'auteur s'est égaré et nous égare avec lui dans la description de combats sans fin : il a perdu de vue que le véritable objet de son poëme était les débuts de Roland. Il a fait, de ces débuts, un court et insignifiant épisode, au lieu d'en faire la substance et la conclusion nécessaires de son roman... Voici donc que Charlemagne est occupé sur le champ de bataille à lutter héroïquement

[1] *Chanson d'Aspremont*, Bibl. nat., fr., 2495, fº 107, rº. « Voir, dist Eaumont, » onques n'en os pensée — Que por tel gent, con voi ci ajostée, — Daignasse » faire de ma bouche cornée : — Trop en seroit nostre lois avalée... »

Combat de Charlemagne et d'Eaumont. L'Empereur vaincu.

contre Eaumont; mais le vieux bras de l'Empereur n'est plus de force à soutenir l'assaut d'un bras aussi jeune. Le roi de France est abattu, il va mourir, il jette un cri vers Dieu : et Dieu, tout aussitôt, lui envoie Roland. Quelques vers, plus que médiocres, suffisent au poëte pour nous raconter la détresse du grand Empereur à l'arrivée de Roland. Celui-ci se précipite sur Eaumont, comme un aiglon s'abat sur sa proie. Le combat ne dure que quelques instants : le neveu de Charles s'empare de la terrible épée d'Eaumont, qui s'appelait Durandal, et, d'un coup de ce glaive terrible, fait voler la cervelle du fils d'Agolant. Puis, encore étourdi de sa victoire, il court vers son oncle, qui gît à terre, expirant: « Oncle, vis-tu? » lui demande-t-il.— « Oui », répond Charlemagne, « mais » *je sui moult las, travaillé et suant.* » Alors, l'enfant se penche sur son oncle et le baise tendrement. En ce moment arrivent Naimes, Ogier, Salomon : on reconnaît l'Empereur, et il raconte modestement sa défaite ainsi que la victoire de Roland[1]. Peu de temps après, en présence du Pape et de tous ses barons, l'Empereur ceignait solennellement Durandal à son neveu Roland; Naimes et Ogier lui attachaient les éperons, et l'Apostole bénissait le nouveau chevalier[2].

Roland vient au secours de son oncle. Sa lutte avec Eaumont, sa victoire, son *adoubement*.

La guerre se poursuivit, plus terrible que jamais[3]. Le

[1] *Chanson d'Aspremont*, Bibl. nat., fr. 25529, f° 41 v° à 43 r°. = Le manuscrit 2495, qui vaut mieux, est très-incomplet et s'arrête aux commencements de la guerre.

[2] Biblioth. nat., fr. 25529, f° 55 v°. Il est presque effrayant de penser que ce manuscrit renferme encore près de 4000 vers après cet adoubement de Roland. Nous en donnons plus loin une analyse détaillée.

[3] Une allocution militaire du Pape. — Le Pape dit : « Laissez-moi parler. » — Voici devant nous les païens qui nous pensent mater; — Je ne veux » pas longtemps vous sermonner. — Dieu est descendu en terre pour sauver » tout son peuple. — Durant trente-deux ans il se montra aux hommes. — De » saint baptême se fit régénérer, — Pour nous apprendre à recevoir le baptême » et à le donner. — Dieu nous fait présent de deux héritages : — L'un, c'est la » terre, qu'il nous livre à gouverner; — L'autre, c'est le ciel, qui est si clair » et si beau. — Et il n'y a pas un cœur ici-bas qui puisse soupçonner — La » grande beauté du ciel, qui puisse la dire et l'exprimer. — Or, ici sont venus

II PART. LIVR. I. CHAP. V.

La guerre continue; son caractère surnaturel.

roi Agolant était devenu comme fou de rage après la mort de son fils; mais, d'un autre côté, le ciel descendait en quelque sorte sur le champ de bataille et prêtait son aide aux chrétiens. Un jour, Roland sentit qu'une main invisible conduisait son cheval par les rênes : c'était saint Georges, que Dieu lui envoyait comme guide, et le neveu de Charles de s'élancer dans la mêlée en criant : « Saint Georges! saint Georges[1] ! » Saint Maurice et saint Domnin, sur de beaux chevaux blancs, combattent aussi parmi les Français[2]. En tête de l'armée s'avance Turpin, le gonfalonier : il porte entre ses bras le bois de la sainte croix, et marche intrépidement. Et voici qu'au milieu de la bataille, les Sarrasins s'arrêtent, épouvantés : le bois de la croix, aux mains de Turpin, a pris tout à coup des proportions miraculeuses; il s'élève, il touche aux nuées, il lance une lumière éblouissante sur les deux armées. Le soleil paraît éteint, à côté de ce nouvel astre[3]. La bataille prend véritable-

» Sarrasins et Esclers — Qui nous pensent jeter hors de nos terres. — Ils se pro- » mettent de nous emmener prisonniers, — De nous jeter en des cachots — Où » nous n'entendrons jamais parler de Dieu, — Où nous ne pourrons ouïr ni » messes ni matines. — Nous devons aujourd'hui nous bien souvenir du Sei- » gneur — Qui a laissé peiner son corps sur la croix, — Et qui a laissé navrer ce » corps en quatre endroits. — Quant à la cinquième plaie, elle fut très-rude » à endurer : — Celui qui la fit n'y voyait point; — Notre-Seigneur en sua le » sang et l'eau. — L'aveugle en a baigné ses yeux, et ses yeux se sont rallumés. » — Dès qu'il voulut crier merci à Dieu, — Dieu lui fit aussitôt pardonner son » méfait. — Si nous voulons mériter un pardon tout semblable, — Il n'y a qu'à » bien marcher contre les païens, — A les vaincre, à les tailler en pièces. »

L'Apostole dit : « Faites-moi écouter. — A qui ira frapper un Sarrasin, — » A qui voudra souffrir le martyre pour Dieu, — Dieu ouvrira le Paradis. — » C'est là qu'il nous fera couronner et fleurir, — C'est là qu'il nous fera asseoir » à sa droite. — Tous vos péchés, sans en faire l'aveu de bouche, — Je les veux » sur moi recueillir et rassembler au nom de Dieu. — Pour pénitence, frappez » bien! » (*Aspremont*, Bibl. nat., fr. 2495, f° 123 v°, 124 r°.) = Si nous avons choisi le passage précédent pour en donner ici une traduction, c'est parce qu'indépendamment d'une certaine beauté naïve et de cette curieuse légende de l'aveugle du Calvaire, nous y trouvons une imitation évidente du célèbre discours de l'archevêque Turpin dans la *Chanson de Roland*. Il est inutile d'ajouter que le modèle est bien supérieur à la copie.

[1] *Chanson d'Aspremont*, Biblioth. nat., fr. 25529, f° 64 v°. — [2] *Ibid.*, f° 65 r°. — [3] *Ibid.*, f° 65 v°.

ment le caractère d'une lutte entre le ciel et l'enfer ; le ciel triomphe, lès Français sont vainqueurs. L'enfant Roland et le vieux Girard sont humainement la cause de ce nouveau triomphe[1]. Bref, la guerre est décidément

1 Nous venons de résumer très-rapidement, en moins de deux pages, plus de vingt feuillets du manuscrit la Vallière (55-77). Une plus longue analyse eût singulièrement nui à l'intérêt et à l'unité de notre récit. Mais nous jugeons utile de donner en note un sommaire détaillé de ces vingt feuillets, qui, à défaut de valeur littéraire, ont une importance scientifique.

... C'est après la victoire de Roland que Charlemagne semble, d'après notre chanson, avoir institué les douze Pairs : « *Li Empereres ne volt plus demorer, — ·XI· vaxaus ala faire sevrer — Des plus gentis qu'il se pot porpenser, — Es quiex bons sires se pooit mialz fier : —* « *Biax niés, dist Karles, vos seroiz* » *·XII· per. — Ces vos doing-je por vostre cors garder. — Cist iront là où vos* » *voldroiz aler; — Tot ce feront que voldroiz commander....* » Le récit de cette institution n'est pas ici conforme à celui des autres Chansons de geste (55 v°). — Le Pape bénit l'armée avec le bois de la vraie croix. Les Français s'arment (57 r°). — Le poëte laisse ici les chrétiens pour en revenir à Agolant. Celui-ci réunit « ses rois », et leur exprime l'étonnement où il est de ne point recevoir de nouvelles de son fils Eaumont, dont il ignore en effet la défaite et la mort. Les rois païens se répandent en invectives contre Eaumont qui a gravement compromis les destinées de la loi païenne. Ces chrétiens, ajoutent-ils, sont « *de trop* » *grant appareil, — Armé de fer dou chief jusqu'en l'artoil: — Il nen ont gaires* » *ne repos ne someil.— Partiz nos ont dou blanc et dou vermeil.* » Le roi « Maladienz » parle un plus fier langage : « Envoyons un message à Charles. S'il ne » veut pas sa perte, qu'il renie sa loi et prenne la nôtre : qu'il nous rende nos » dieux et nous paye un tribut de mille ou cent mulets chargés d'or, et d'autant » de pucelles que vous donnerez à vos damoiseaux. Sinon, il mourra. » On envoie à Charles le roi Uliien et le vieux Galindre qui partent, avec des branches d'olivier à la main (57 r° et v°). — Pendant que les ambassadeurs païens s'acheminent vers lui, Charlemagne ne perd pas de temps et divise son armée en cinq « batailles ». La première est commandée par Roland. C'est là que se tient Ogier, le gonfalonier de l'Empereur, « *et ne porquant si sont il dui millier, — Tuit bacheler et jovencel legier* ». Le second corps d'armée a pour chef Salomon, et est composé d'Angevins et de Bretons. Les Poitevins et les Gascons forment la troisième *bataille*, laquelle est placée sous les ordres du roi Droon. Naimes et le roi Didier sont en la quatrième avec Richer et le *convers Jeremie*. Charlemagne s'est réservé le commandement du cinquième et dernier corps d'armée, où se trouve Gondrebeuf, avec les Anglais, les Normands et les Saxons. Cependant le Pape a transformé de force tous ses clercs en chevaliers, et ces nouveaux soldats viennent aussi de monter à cheval. L'Empereur est à la tête de tou son armée; il a pris en main le bâton du commandement en chef : « *Et l'Empereres a son escu jus mis, — ·I· baston a an sa destre main pris* » (58 r°.) — Or, c'est précisément en ce moment qu'arrivent devant le front de l'armée chrétienne les deux ambassadeurs païens. Le poëte consacre habilement à ce tableau deux couplets « similaires » dont le second complète heureusement le premier. Charles recommande Roland à Ogier : « *Ha! Ogier, sire, tenez moi* » *covenant — De mon neveu por ce qu'a cuer d'enfant...— A Damedieu et à toi* » *le commant.* » — *Li rois le seigne, si s'en torne plorant.* » — Et les deux ambassadeurs païens continuent à passer devant le front de toute l'armée. Beau sujet de tableau (8 r° et v°). — Discours très-insolent du messager Galindre : il

II PART. LIVR. I. CHAP. V.

Triomphe définitif des chrétiens et de Charles. Mort d'Agolant.

terminée. Agolant meurt sous les coups d'un jeune neveu de Girard, qui s'appelle Claires. Girard et les

somme Charles d'aller se jeter aux genoux d'Agolant et de déposer sa couronne aux pieds du païen. L'Empereur répond plus insolemment encore. « Vous réclamez vos dieux, dit-il. *A nos putains les baillasmes l'autre ier.* » Colère de Galindre et d'Uliien, qui agitent fiévreusement leurs rameaux d'olivier: « Si vous n'avez pas une plus forte armée, dit Galindre, c'est fait de » vous. *Tuit seroiz pris com oiselet au broi* » (58 v°, 59 r°). — Charles réunit ses capitaines, et leur rapporte fidèlement le message d'Agolant. Le vieux Girard, qui a quatre-vingts ans passés, fait une proposition terrible, sauvage et digne de lui : « Sire », dit-il à Charlemagne, « envoyez là où est le corps d'Eau- » mont. Qu'on lui coupe la tête et le bras, et qu'on les rapporte avec l'écu de » ce fils d'Agolant. » Ce projet est adopté, et voici qu'on apporte aux messagers sarrasins ces tristes restes du jeune Eaumont. A ce spectacle épouvantable, Charlemagne ajoute l'horreur d'un discours qui dépasse en insolence tous les discours précédents (59 v°, 60 r°). — Pleurs touchants des deux messagers à la vue des restes sanglants d'Eaumont; ils ont des larmes plein les yeux. Nouvelle imitation de la *Chanson de Roland* au sujet de ce corps inanimé du fils d'Agolant: « *Li oil li gissent sor la face devant, — Par les orilles li cervialz li espant.* » Uliien, dans un accès de généreuse colère, défie à un combat singulier le plus brave des chevaliers chrétiens; puis, il jette encore un regard sur la tête pâle, sur la tête coupée d'Eaumont et « *·III· foiz se pasme* ». Les deux ambassadeurs s'éloignent du camp de Charlemagne (60, r°, v°). — Ils arrivent devant le premier corps d'armée païen et annoncent la triste nouvelle à Mandakin. Ils passent successivement devant toutes les *batailles* des Sarrasins, en répétant à chacune d'elles le récit de la mort d'Eaumont et des insultes que Charlemagne a fait subir à leurs dieux. Il y a, dans cet itinéraire des ambassadeurs, dans ce récit plusieurs fois renouvelé, quelque chose de profondément épique (61 r°, v°, 62 r°). — Voici enfin que les messagers sont en présence d'Agolant, qui ne s'attend guère à recevoir d'aussi épouvantables nouvelles. L'un des ambassadeurs reproche très-vivement à Agolant sa vantardise : « *Mar acointastes les* » *fiers, les orgueillos,— Les jeunes homes, les noviax josteors — De cui Yaumont* » *fist ses conseilleors.* » Puis, il continue son discours, en exposant au roi païen quelle est la force et quel est le courage des Français. Et, comme péroraison, il lui montre la tête et le bras d'Eaumont : « *Il vos anvoie ·I· treü doleros, —* » *Le chief ton fils à l'iaume paint à flors* » (62 r°).— Regrets d'Agolant devant les restes de son fils. Il se pâme; puis, regardant cette tête si chère : « *Filz,* » *dist li peres, moult ai le cuer dolant. — Par vos ving-je an cest conquerre-* » *ment; — Coronai vos, biax filz, moult richement.* » De ces regrets il passe sans transition à des préoccupations politiques : « Quel homme est Charlemagne? » Et les ambassadeurs de lui répondre par un éloge du grand empereur et par un singulier exposé de la foi chrétienne, où il est dit notamment que Jésus après être né *an Biauliant*, « *d'oile et de cresme prist son batoiement, — D'aive et de sel et des ·IIII· elemenz.* » Nouvelle douleur, nouvelle pamoison d'Agolant (62 v°, 63 r°). — Le roi païen fait retirer la tête de son fils du heaume où elle était enfermée : « *Qui li veïst le chief son fil baisier,— Contre son piz et estraindre et sachier; — Tote la bouche prist sanglente à beisier* » (63 r°). — L'auteur en revient à Charlemagne « qui ses batailles avoit faites rengier ». Le combat décisif va commencer, et les « Aufriquanz », soudain, voient venir sur eux le premier corps d'armée français. Il y a quelque chose de grand dans ces préludes de la terrible bataille. « *An son le tertre fu lor conroiz premier; — Aufriquanz voient venir et avancier : — Nen i ot nul tant orgueilleus ne fier — Qui de peor n'estuisse humelier. — Parmi ·I· tertre viennent an chevalier,*

siens pénètrent les premiers dans la ville de Rise. Les Sarrasins sont massacrés, leurs femmes sont bap-

— *D'une monteigne les virent abaissier; — Blanches lor armes et blanc sont li destrier.* » — Le Pape, alors, se fait apporter le bois de la vraie croix, et le veut confier à « Henri » qui préfère se battre et refuse avec colère : « *Et cil respont :* « *Grant mervoille ai oï. — Por coi ai-je cest grant haubert vesti, —* » *Lacié el chief cest vert hiame bruni — Et cest escu que j'ai au col saisi ? —* » *Por coi sié-je desor cest Arrabi?....* » — A ce dédain d'un chevalier pour le bois de la vraie croix, on voit assez que l'auteur de la chanson n'était pas un clerc : c'est la thèse que nous avons toujours défendue (63 v°). — Le Pape appelle alors Isoré ; mais Isoré lui répond par un refus aussi insolent. Par bonheur il y a là un archevêque qui s'offre lui-même à porter le saint bois de la croix. Le poëte fait de cet archevêque un portrait admirable : il n'y a pas, dit-il, de plus beau prêtre, de plus beau « couronné » dans toute l'armée : « Qui êtes-vous », lui demande le Pape, « et où êtes-vous né? » — « *D'outre les* » *mons, de France lou regné ; — Moines proisiez ai-je lonc tens esté, — En* » *Normendie, soz Ruen la cité, — Dedenz Umièges, ·I· liu beneüré. — Plus* » *de .X. anz i fu moine apelez; — Par ·I· petit ne me firent abé. — Iluec* » *m'eslurent, partant an fui osté — Et fui à Rains benoiez et sacrez.* » Le Pape lui demande son nom : « *Par ma foi, sire, Torpins suis apelez.* » — Eh bien ! » tu seras notre gonfalonier. » — « Je le veux bien, et j'irai me placer entre » Roland et Ogier. Puis, de retour en France, j'aurai le heaume au chef et » le haubert au dos, et défendrai mon seigneur. » Ce dialogue est interrompu par le bruit énorme que fait l'armée des Sarrasins et par le retentissement formidable de leurs *buisines* (64 r°). En ce moment très-solennel Turpin saisit pieusement la croix. A l'aspect de cette incomparable relique, Ogier descend de cheval et s'agenouille ; ainsi font tous les autres : « *L'aive del cuer lor monte as iax sovent.* » Et Ogier de dire naïvement à Roland . « Je te jure » qu'Agolant est perdu » (64 r°). Tout à coup on aperçoit à l'horizon trois chevaliers qui descendent de la montagne et qui passent, un par un, devant la ligne très-étendue des troupes françaises. Ogier les voit, s'étonne et interroge le premier : « Comment t'appelles-tu, vassal au grand cheval ? — On m'appelle » George ; *si ai partot le premier cop dou champ ; — Mais je l'ai ci doné à cest* » *enfant.* » « Cest enfant », c'est Roland. Ogier soupire et dit : « *Sainz Jorges,* » *sire, je l'otrei et creant ; — A Damedeu et à vos me coumant.* » Quant à Roland, il est si heureux et si fier de l'assurance de saint Georges, qu'il s'élance aussitôt contre les païens. Une bataille alors n'était, comme on le sait, qu'une série de duels : or, le premier duel de ce grand combat est celui de Roland et de Mandakin, que le poëte raconte longuement (64 v°, 65 r°). Saint Georges laisse à Roland l'honneur du premier coup ; saint Georges est là avec saint Domnin, *son dru*, et saint Maurice. Le neveu de Charlemagne est bien petit et son *aversier*, Mandakin, est bien grand. Mais le ciel intervient et Mandakin est coupé en deux. Bataille où combattent les trois Saints : « *Iluec fist Dex por crestiens vertuz* » (65 r°). Miracle de la croix portée par Turpin : « *Torpins porta la sainte croiz, le jor; — En nule terre n' ot nule si grant tor — Come la croiz dont cele resplendor. — Por cele croiz sanble Aufriquanz le jor — Que li solauz am perde sa luor.* » Et plus loin : « *La sainte croiz dona clartet si grant — Que la valée an va resplendissant — Et cil d'Aufrique s'en vont moult esmaiant — Nen i ot nul, tant orgueillox proisant — De la peor ne remut son talent* » (65 v°). Exploits du vieux Girard dou Fraite ; son allocution à ses vassaux, qui se termine par ces mots : « *Et servons Deu qui tot a an baillie — Et conquerrons la* » *pardurable vie.* » — Joute de Claires, fils de Girard, contre un païen du nom de Jafer : « *Jafer l'an a la joste demandée, — Et cil li a otroïe et donée. —*

tisées de gré ou de force, et la reine, veuve d'Agolant, est mariée à un fils du roi de Hongrie, du nom de Flo-

Entre ·II· rens, ou fonz d'une valée, — La joste fu de plusors esgardée. » Il est à peine utile d'ajouter que Claires est vainqueur et qu'il tue Jafer : « *Fust de Jafer l'ame dou cors sevrée.* » Et il s'élève un cri énorme dans les deux armées : « *Qant l'une gent est à l'autre asenblée, — Ne puet huimais remanoir sans mellée* » (f° 67 r°). La bataille recommence, plus rude que jamais. Descriptions d'armures : « *Les genz d'Aufrique n'ont pas haubers vestiz, — Ainz ont cuiriées de fors cuirs reboliz.* » Les païens sont vaincus et massacrés : « *Voient lor gent detrenchier et honir — Et de la morz la champaigne covrir.* » Douleur d'Uliien qui tient la première place dans toute cette partie de notre poëme. La fuite et la défaite des Infidèles prennent un caractère de plus en plus lugubre ; Uliien s'en va, lui-même, triste et colère, « *entre ses mains sa hante paumoiant — D'un fust d'Aufrique qui n'est mie fraignant; — Le fust d'Aol (?) l'apelent li auqant.* » Nouvel éloge de ce Sarrasin que le poëte peint sous les plus belles couleurs : « *S'Uliiens fust an Damedex creant,—Miauz ne valut Olivier ne Rolant* » (f° 67 r°-v°). Le duc Beuves attaque Uliien. Combat terrible : « *Granz cox se donent anbedui li baron, — Des escuz trenchent l'azur et le blazon.* » Ce duel demeure indécis ; mais Agolant apprend alors que ses vingt premiers mille hommes sont anéantis. Il en met vingt mille autres en ligne. Le poëte le laisse un moment pour en revenir à Charles « *et à saint Jorges, le baron chevalier* » ; mais il nous fait bientôt assister à une autre phase de la grande bataille. Le chef du nouveau corps d'armée païen qui est chargé d'attaquer les chrétiens, c'est Achard : « *A grant merveille iert Acharz orgueillos, — Forz et hardiz et de mal anortos — Et an bataille mout forz et angignos.* » Son allocution à ses hommes ; son entrée en ligne. Les chrétiens plient. « *Nos crestiens furent si angoissos...— Se or ne fait Dex au(s) crestiens secors, — Karles an iert toz jors mais coreços, — M. orfelin an seront besoignos.* » Devant Achard se trouve le corps de Bretons, de Manceaux et d'Angevins qui est commandé par Salomon. Le comte Huon s'en détache pour savoir ce que deviennent Charles, Roland et Ogier, et pour leur porter secours au besoin. Huon les rejoint en effet, « *li biaus, li bons, o le cuer de lion* », et Ogier lui montre avec ravissement saint Georges, saint Maurice et saint Domnin qui combattent avec les Français. La croix, cependant, flamboie toujours et lance une lumière miraculeuse, une lumière éblouissante sur tout le champ de bataille. Achard s'enfuit (f° 68 et 69 r°). Poursuite des fuyards et nouvelle bataille ; exploits de Roland, admirés par Ogier. Roland n'oublie pas ses compagnons d'enfance Estolt de Langres, Berenger et Haton. Il faut y joindre un quatrième ami : « *Et un danzel qui Graelanz ot non, — Nez de Bretaigne, fu parenz Salemon; — Rois Karlemaines l'avoit en sa maison — Norri d'anfance moult petit valleton. — Ne gissoit mais se an sa chanbre non. — Soz ciel n'a home mielz vielast ·I· son, — Ne mielz deïst le vers d'une leçon; — Et icil fist le premier lai breton.* » Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de ce passage au point de vue de l'influence des lais « bretons » et des romans de la Table ronde (69 v°, 70 r°). Hauts faits de Roland, de Graelant et de leurs compagnons. C'est en ce moment qu'Ogier perd Rolandin dans la bataille, Ogier à qui l'on avait confié cet enfant. Il le retrouve et lui adresse des reproches : « *Donc fu Rolanz si taisanz et si mu — Ne ce ne coi ne li a respondu.* » Malgré tout, les trois premiers corps d'armée païens sont battus et anéantis (70 r°, v°). Mais aussitôt qu'une *bataille* païenne est vaincue, il en débouche une autre sur le champ de bataille, et voici dix-sept cents chrétiens aux prises avec cinquante mille Sarrasins. Roland et Graelant font merveilles, et Ogier s'effraye des imprudences de Roland : « *De ce plora li bons danois Ogier; — L'eive del cuer li fist as iauz puier; — Tote la face li veïssiez moillier.* » Il rap-

rent, auquel on abandonne le royaume d'Agolant. Au milieu de la joie universelle, Florent est proclamé roi de

pelle en pleurant à ces téméraires qu'il est leur gonfalonier : « *Tot entor moi vos venez alier.* » Sur ce, la mêlée recommence, et les Bretons jettent leur cri de bataille « Saint Malo ! » Quelle bataille ! » *Ainz qu'ele soit partie et desevrée,— Mante bele ame an fu de cors sevrée* » (71 r° v°). La scène se transporte auprès d'Agolant qui fait à son neveu Uliien les plus sanglants reproches et l'accuse de l'avoir poussé à cette guerre. Désespoir croissant d'Agolant, à la vue des Sarrasins déconfits et blessés qu'Eliadas lui ramène tristement. Eliadas lui apprend la mort de Mandakin, et Agolant se lamente encore plus douloureusement. Mais il lui reste encore cinq « batailles », et il les met en mouvement (71 v°, 72 r° v°, 73 r° v°). Après tant de désastres, sa fierté ne fait que s'accroître. C'est en vain que le vieux Galindre le rappelle à la raison et lui fait un juste éloge des Français ; il s'obstine à lutter. Mais par malheur il y a un traître auprès du père d'Eaumont. Ce traître, c'est l'*Amustant*, qui, frappé du désastre irréparable des païens, songe à s'enfuir en Afrique et à enlever perfidement ce royaume à Agolant. Pendant que celui-ci tient tête aux chrétiens, l'*Amustant* se retire du champ de bataille sous le prétexte d'aller chercher du renfort. Il emmène avec lui vingt mille Sarrasins, court aux vaisseaux, et, pour couper la retraite au roi païen, les détruit et les brûle. « *Se Agoulant ne prent de lui esgart, — Ja an Afrique ne clamera mais part.* » Toute cette partie du récit est singulièrement médiocre et obscure (74 r° v°, 75 r°). — Combat entre le corps d'armée de Girard et celui d'Uliien. Les deux neveux de Girard, Beuves et Claires, se battent en héros ; mais la résistance est véritablement difficile et les chrétiens courent les plus grands risques Le poëte alors nous transporte près d'Ogier, de Roland, d'Estolt, de Richer et de Graelant, qu'il nous fait considérer comme les véritables vainqueurs des quatre premières *batailles* païennes. Cependant le combat est devenu général et tout à fait formidable : « *La fu l'estors et fors et merveillox... — Doné i ot maint grant cop dolerox ; — Li rois meïsmes i fu si angoissos — Que il plora de ses iauz anbedos.* » Charlemagne, au milieu de la mêlée, fait une allocution ardente à ses chevaliers : « *A voiz escrie : « Barons, que ferez vos? — Or defen- » dez les fiez et les honors — Qui vostres sont et à vos ancessors. — Et conque- » rez les merveillos tresors... — Et servez Deu, le haut, le glorious. — Morons » por lui, car il est mort por nos.* » Il semble qu'en ce moment tout ce qui reste des deux armées est engagé. Les chrétiens plient (75 r° v°, 76 r°) ; la défaite des Français est de plus en plus imminente. Sur les douze Pairs qui ont été tout récemment élus par Charlemagne, neuf ont déjà succombé. Des milliers de morts gisent sur le sol ensanglanté. Mais le Pape survit, mais le Pape est là, qui fait à son tour sa harangue aux chrétiens, et ce petit sermon n'est pas sans beauté. Il leur parle surtout de Jésus : « *An cele croiz se laissa il dre- » cier — Que là veez luire et flanboier, — Que cil d'Aufrique ne puent apro- » chier, — Les clox es piez et es paumes fichier, — Ferir el cors d'un grant » glaive d'acier. — Et reçut mort por nos toz espargnier.* » Puis il leur annonce qu'ils vont mourir : « *Mais que tant faites q'ainz vos vendez moult chier. » — Dex me doinst estre avec vos parçonniers. — Ensemble à Deu vos doi » toz anseignier — Qu' o Deu dou ciel nos irons herbergier. — Devant la porte » me trouveroiz portier* » (76) r°. A peine le Pape a-t-il achevé son discours, que Turpin s'approche de lui et lui remet entre les mains le saint bois de la croix. Turpin n'y tient plus, Turpin veut se battre : « *Or vos revoil la sainte croiz » baillier ; — Car j'ai haubert blanc et moult bon destrier, — Espée bone et cler » hiame d'acier. — Je suis evesques : or me fez chevalier.* » La bataille en ce moment devient indescriptible ; c'est une tuerie. Charlemagne est renversé de son cheval, et sauvé par Bérenger (76 v°, 77 r°). Le poëte juge que le moment

Pouille et de Calabre; l'Apostole, qui ne semble intervenir dans le poëme que pour mener à bonne fin toutes les cérémonies liturgiques, baptise la reine, couronne Florent et les marie. La chanson se terminerait au milieu des éclats de cette joie, si le vieux Girard, dans les derniers vers du poëme, ne reprenait soudain la rudesse de son ancien orgueil. Il déclare tout d'abord qu'il n'a pas besoin du Pape et que son clergé lui suffit, un clergé qu'il aura soin de tenir sous sa griffe. Puis, il se tourne brusquement vers Charles et lui lance cet adieu : « Il est vrai, dit-il, que je vous ai appelé du nom de sei» gneur, qu'on nous a vus combattre ensemble et qu'on » a pu me croire votre avoué; mais tout ce que j'ai fait, » je l'ai fait pour l'amour de Dieu. Je ne suis, entendez» le bien, ni votre homme, ni votre avoué; je ne le suis » point et ne le serai jamais. » Sur ce, il demande son cheval et part le front haut. Cette fin est à la fois belle et habile : elle prépare les événements qui seront le sujet d'une autre chanson [1].

Indomptable fierté de Girard de Fraite, qui fait présager de nouvelles guerres. Fin de la *Chanson d'Aspremont.*

est venu de faire un nouvel appel à l'attention un peu fatiguée de ses auditeurs : « *Oiez, seignor, une bone chanson, — De Karlemaine à la fière façon — Et dou bon duc Girart le Bergoignon, — Cil qui fu filz au riche duc Buevon.* » C'est ici, en effet, que Girard devient le principal héros de la chanson et que la victoire penche en faveur des chrétiens (77 r°). Mais, à partir de ce passage de notre poëme, nos lecteurs trouveront un résumé suffisant dans le corps de notre livre. (Voy. ci-dessus.)

[1] *Chanson d'Aspremont*, manuscrit de la Biblioth. nat., fr. 25529, 123, f° 80 v° à 87 v°.

CHAPITRE VI

LES GRANDS VASSAUX DE CHARLEMAGNE — UNE PREMIÈRE RÉVOLTE. — COMMENT ROLAND DEVINT L'AMI D'OLIVIER

Roman de Girars de Viane[1].

Analyse du roman de *Girars de Viane*.

La scène se passe dans un de ces formidables châteaux dont le pied est baigné « par le Rhône bruyant qui leur amène les nefs et les chalands[2] ». Ce repaire féodal est en ce moment le théâtre d'une vive allégresse : car c'est Pâques, « une feste joiant — que menent joie li petit et li grant[3] ». Dans la salle voûtée quatre jeunes gens entourent un vieillard « à la barbe florie ». Le vieillard s'appelle Garin ; ces jeunes gens sont ses fils et portent les noms de Renier, de Milon, d'Hernaut et de Girard. Nous sommes à Montglane[3].

Garin de Montglane et ses quatre fils, Renier, Milon, Hernaut et Girard. Misère où ils sont tombés : premiers exploits des quatre *enfants*.

Quelques-uns de nos lecteurs ont peut-être présentes à l'esprit les belles scènes d'un roman de Henri Conscience, *le Gentilhomme pauvre*. Les premières scènes de *Girars de Viane* ressemblent étrangement à celles de l'œuvre flamande. Garin de Montglane a grand renom, puissant château... et pauvre bourse. En ce moment, il ne lui reste qu'un cheval, un mulet, quatre écus, trois lances, « quatre gastiaus » et « deux pains[4] ». C'est peu.

[1] Ce roman appartient en réalité au cycle de Garin de Montglane, et c'est dans notre second livre que l'on trouvera, à sa place logique, la NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE GIRARS DE VIANE.
[2] *Girars de Viane*, édit. P. Tarbé, p. 7. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, p. 4.

Aussi le vieillard pleure-t-il à chaudes larmes, mais silencieusement. « Ploure des oils, durement se gramie ; — Les larmes coulent sor sa barbe florie. » Ses fils, avec une certaine brutalité, lui demandent la cause de ses pleurs. « C'est de vous voir si mal vêtus », dit le vieux chevalier. « J'ai peur de ma vie », ajoute-t-il énergiquement en pensant qu'il n'y a plus de pain au château[1], et qu'ils vont mourir de faim. Mais ses fils sont trop jeunes pour avoir ainsi *peur de la vie*. Ils se précipitent hors du château et aperçoivent des Sarrasins : il y en avait alors dans tout ce pays. Ils se jettent sur eux : le plus jeune n'est pas le moins ardent. « J'ai vu pleurer mon père », dit Girard qui sera le héros de notre chanson, et il se précipite en furieux sur les païens, qui fort opportunément (pour Garin) sont occupés à conduire un convoi d'or et d'argent. C'est en vain qu'Hernaut propose de les tuer de loin à coups de *carreaux* ou de *sagettes*. Girard a un mot sublime, un mot cornélien : « Maudit cent fois le premier qui fut archer ! il était couard, IL N'OSAIT APPROCHER[2]. » Est-il besoin d'ajouter que les païens sont mis en fuite, et que les quatre enfants rapportent à Montglane un riche butin qui empêchera désormais le vieux Garin de pleurer ? Chacun des quatre jeunes vainqueurs voulait d'ailleurs se charger de toute la besogne : « Je viendrai à bout de deux Sarrasins », s'était écrié Milon. — « Moi, de trois », avait répliqué Renier. — « Et moi des autres », avait ajouté Hernaut. Et Girars dit : « Bien m'en devez laissier[3]. » Je ne crains pas d'entrer ici dans ces détails de la narration épique. Ce roman de *Girars de Viane* est, en vérité, un des plus rudes, un des plus féodaux que nous possédions. Il nous donne des aperçus sur la vie des châteaux, sur les bru-

[1] *Girars de Viane*, p. 5. — [2] M. de Bornier a inséré ces vers, presque textuellement, dans sa *Fille de Roland*. — [3] *Girars de Viane*, p. 6-8.

talités intimes d'une société plus qu'à moitié germaine. Nous ne craindrons pas d'être long.

Du reste, les événements vont se hâter. Le vieux Garin étant désormais assuré de vivre en paix, ses enfants peuvent sans remords le quitter et courir à leurs aventures : car ils ont soif d'aventures ou plutôt d'honneur. « Or en irons, pere, se vos agrée, — Conquerre » onor en estrange contrée[1]. » Ils partent ; et le poëte a l'esprit, pour ne pas embarquer ses lecteurs sur quatre chemins à la fois, de se débarrasser en quelques vers de deux de ses héros. Milon se dirige vers l'Italie, conquiert la Pouille et sera un jour duc de Salerne. Hernaut devient comte de Beaulande[2]. Deux romans spéciaux ont, d'ailleurs, été consacrés à ces deux fils du vieux Garin, deux romans que nous aurons lieu de résumer plus tard[3]. Mais, aujourd'hui, nous ne sommes plus en présence que de Girard et de Renier. Ils associent leurs destinées; ils traversent Vienne, sont hébergés à Cluny, passent par Beaune, Dijon, Châtillon, et arrivent à Paris. Où vont-ils ainsi? A la cour de l'Empereur Charles. C'est là que l'on conquiert honneur[4].

Milon conquiert la Pouille. Hernaut devient comte de Beaulande ; Renier et Girard vont à la cour de Charlemagne.

Or, Charles était à Reims[5], où il se reposait de sa grande expédition d'Italie en se rappelant les terribles duels d'Ogier avec Corsuble, Caraheu et Danemont....

Les deux fils de Garin vont à Reims, entrent au palais impérial « tot maugré le portier », et, sans y être priés, se mettent à table. Mais on ne leur servit qu'un petit pain *entier* et *une fois à boire*. Cette hospitalité vraiment n'avait rien de royal[6]. Sur ce, arrive le séné-

[1] *Girars de Viane*, p. 9. — [2] *Ibid.*, p. 10.

[3] Ces romans n'existent plus qu'en prose. L'auteur du présent livre en a découvert à la bibliothèque de l'Arsenal (B. L. F. 226) une version où deux couplets en vers nous ont été conservés par un heureux et singulier hasard. Nous avons publié ces deux tirades dans le premier volume de notre 1re édition (page 508).

[4] *Girars de Viane*, édit. P. Tarbé, p. 11, 12. — [5] *Ibid.*, p. 12, 13. — [6] *Ibid.*, p. 13, 14.

chal, que notre poëte a fort bien représenté : il est vêtu de neuf, il est majestueux, il est gonflé d'orgueil comme les intendants de tous les pays et de tous les temps. Il jette un de ses regards les plus dédaigneux sur Renier et Girard qui sont mesquinement vêtus ; il les méprise du haut de son hermine et de son *bliaut entaillié*. Même il va jusqu'à frapper Renier de son « bâton de pommier ». Renier, qui n'est pas d'humeur pacifique, le couvre d'injures ; puis, de son gros poing, lui brise les mâchoires et l'étend à terre[1]. Ce bel exploit met en fuite tous les habitants et tous les hôtes du château : on court, en tremblant, prévenir l'Empereur de l'arrivée de ces furieux qui ont tué son sénéchal. Quant à Renier, il a bientôt fait l'oraison funèbre de sa victime : « Bah ! dit-il, le Roi ne manque pas de » garçons autour de lui. S'il en perd un, il en trouvera » quatorze[2]. » Et il va donner de grands coups de pied dans la porte royale. L'*huissier*, voyant la pauvre mise de ce brutal : « Comment ! dit-il, c'est vous qui frappez » de la sorte à l'huis de l'Empereur, vous qui portez cotte » grise, tandis que de grands barons vêtus de cendal res- » tent au dehors ? — Que Dieu te maudisse », lui répond superbement Renier. « Li cuers n'est mie ne ou vair ne » ou gris ; — Ens est ou ventre là où Deus l'a assis. — » Tels est or riches qui de cuer est faillis, — Et tels est » povres qui est fiers et hardis[3]. » Il n'y a certainement pas de plus beaux vers dans tout Corneille. Il est seulement regrettable que le poëte les ait placés sur les lèvres d'une sorte de barbare digne des forêts de la Germanie. Furieux, fou de rage, Renier se jette de nouveau contre l'huis, le brise, tue le malheureux *portier*, l'écrase avec joie sous les débris de la porte et, victorieux, les pieds dans le sang, se montre enfin aux regards du grand Em-

[1] *Girars de Viane*, p. 14, 15. — [2] *Ibid.*, p. 15, 17. — [3] P. 17, 18.

pereur[1]. Le poëte, auteur de *Girars de Viane*, est un de ceux qui sont coupables d'une vaste et honteuse conspiration contre la grandeur de Charlemagne; il est un de ceux qui ont avili le fils de Pepin. Au lieu de s'indigner contre le jeune révolté, le monarque débonnaire juge à propos de lui offrir de l'argent : « Allez-vous-en, » dit-il à ces importuns, et je vous couvrirai d'or. » Mais, à cette parole, le sang de Renier bout dans ses veines; *à poi d'ire ne fant*[2] : « Mon mulet, s'écrie-t-il, » ma selle, et partons. — Point n'ai souci d'argent, et ne » suis pas marchand. — Si j'avais de l'or plein ce pâ- » lais immense, — Par la foi que je dois au Père tout- » puissant, — Je n'en garderais pas un besant; — Je le » donnerais tout aux soudoyers, aux sergents, — Aux » prêtres, aux moines, aux pauvres. — Jamais ma race » n'a recherché l'argent. — Allons offrir nos services à » un autre seigneur[3]. » Ému de cette noblesse et cédant aux prières de ses barons : « Venez ici, dit Charles, et » devenez mes hommes. » C'est alors que les deux enfants vont s'agenouiller devant le roi, et c'est alors aussi que Renier est fait chevalier selon le rite antique, sans cérémonie religieuse, « par la *colée*[4] ». Dans ce roman tout est militaire.

Renier est *adoubé* chevalier.

Les deux frères, du reste, savent se rendre dignes de la faveur de Charles. Ils apparaissent ici dans les fonctions d'Hercule délivrant la terre des monstres qui l'infestent. Des larrons se tenaient alors entre Paris et Saint-Denis et tuaient sans pitié tous les voyageurs : Renier mit le pied sur cette nichée de brigands et l'écrasa[5]. Mais tant de services n'étaient point désintéressés. Les fils de Garin criaient bien haut qu'ils n'aimaient pas l'argent; mais, à coup sûr, ils aimaient les beaux fiefs et les

[1] *Girars de Viane*, p. 18. — [2] P. 16-20. — [3] P. 20. — [4] P. 20, 21. — [5] P. 24, 25.

UOFM

II PART. LIVR. I. CHAP. VI.

riches domaines. « Vous nous la donnez belle, dit un » jour Renier à Charlemagne. Quelle cité, quelle terre, » quel fief avons-nous reçu de vous? Décidément, je » retourne chez mon père[1]. » — « Laissez-les partir », dit un de leurs ennemis, Doon à la barbe. Renier entend ce traître, lui enfonce son poing dans la bouche (le roman dit *dans la goule*), lui casse cinq dents et le renverse à terre[2]. Puis, il s'élance sur un autre de ses ennemis, nommé Renard, le saisit par la barbe, le traîne dans toute la salle avec une férocité railleuse que rien ne lasse, et le jette dans le feu[3]. Une telle barbarie ne se retrouve que dans les plus grossières de nos Chansons de geste : on croit lire les *Lorrains*.

Charles lui fait présent du duché de Gênes.

L'Empereur veut se débarrasser à tout prix d'un ami ou d'un serviteur si redoutable. Il donne à Renier le duché de Gênes. Renier part sur-le-champ et épouse la duchesse « sans nule arestison ». De ce mariage naquirent Olivier et la belle Aude[4].

Et c'est ici que nous prenons congé de ce farouche Renier, qui est un des types les plus rudes du Germain mal christianisé, j'allais presque dire du sauvage mal baptisé. Un dernier trait suffirait à le peindre. Lorsque Charles lui a fait le beau présent du pays de Gênes, tous les chevaliers n'ont qu'une voix pour lui crier : « Rendez » grâces à Charles. » Mais le frère de Girard s'y refuse d'abord, et, s'il le fait enfin, c'est de fort mauvaise grâce : « Itant vos voil proier — Que ne me faites de mon don » folier : — Car par Celui qui tot ot à jugier, — Tost i ave» riés honte[5]. » L'insolence après le bienfait est chose odieuse : c'est plus que de l'ingratitude.

Reste Girard, reste le héros de tout ce roman. Il ne se montre guère moins exigeant que son frère ; il veut un

[1] *Girars de Viane*, p. 25, 28. — [2] P. 29, 30. — [3] P. 30. — [4] P. 30, 33. — [5] P. 33.

Peu de temps après, il donne à Girard le fief de Vienne.

duché, lui aussi. Sur ces entrefaites, meurt le duc de Bourgogne, fort à point[1]. Sa veuve est très-aisément consolable : « A quoi sert le deuil? dit-elle à Charle- » magne; donnez-moi un autre mari. » Et elle ajoute philosophiquement : « C'est la coutume, depuis Moïse, que » les uns meurent et les autres vivent. Donnez-moi donc » un mari qui soit bien puissant[2]. » Charles, tout d'abord, s'est montré ravi de la circonstance, et a promis à Girard la Bourgogne avec la veuve du Bourguignon. Certes, ce n'est pas là de la politique profonde, et donner un si gros fief à un si redoutable vassal, ce n'est pas œuvre digne d'un Philippe-Auguste. Mais le Charlemagne de notre chanson ne ressemble à Philippe-Auguste que par ses plus mauvais côtés. Au moment même où il vient de consoler la duchesse en lui promettant Girard, le roi de Saint-Denis jette un regard sur la dame. Il la trouve belle et avenante, « gente et acesmée »; et, changeant de résolution avec une rapidité tout impériale : « C'est moi » qui vous épouserai », dit-il[3]. La duchesse ne se montre pas suffisamment joyeuse de cet honneur; elle préfère à l'Empereur le très-jeune Girard, qui est beau, courtois et plaisant : car elle ressemble à la plupart des femmes de nos romans, qui sont avant tout séduites par la beauté corporelle et se jettent trop volontiers à la tête des jeunes gens. Elle fait à Girard des avances odieuses : « Prenez » ma main, lui dit-elle avec insistance. — Vraiment, » c'est le monde retourné, répond le jeune homme. » Ce sont les dames maintenant qui vont demander » des maris. » Et il la repousse rudement. Elle rougit, dévore l'affront et, de dépit, épouse l'Empereur[4]. Ce dépit est assez bien peint par le vieux trouvère. La nouvelle reine feint d'être au comble de ses vœux :

[1] *Girars de Viane*, p. 34. — [2] P. 35. — [3] P. 35, 36. — [4] P. 36-39.

« J'aimerais mieux être quinze jours reine de France, » que quatorze ans duchesse. » On calme la colère de Girard en lui donnant le fief de Vienne[1]. Et le fils de Garin se montre doublement satisfait d'avoir la terre et de ne pas épouser la dame.

Ici se place une scène qui est la péripétie principale de toute l'action, et qui cependant est d'une étonnante bizarrerie. Elle atteste, d'ailleurs, la haute antiquité de cette légende épique.

Haine de l'impératrice pour Girard. Cette haine devient la cause de la grande lutte entre Charlemagne et le duc de Vienne.

Girard va rendre à l'Empereur l'hommage qu'il lui doit pour le fief et la cité de Vienne. Or, c'est le soir : Charles est couché avec l'Impératrice. Le frère de Renier s'agenouille pour embrasser la jambe du roi, l'instant est solennel... La reine se sent alors l'esprit traversé par une idée diabolique : elle tend son pied nu à Girard, qui le baise, croyant baiser celui de son seigneur[2]. Plus tard, elle se vantera de cet exploit et de la honte qu'elle a fait subir à Girard. Et de là tant de guerres sanglantes entre Girard et Charles; de là le siége de Vienne, qui doit durer sept ans; de là le grand combat entre Roland et Olivier.

Plusieurs années se passent[3].

... Un jour, à la cour du roi Charles, se présenta un jeune homme cherchant honneur et aventures : « Quel » est ton nom? — Je m'appelle Aimeri. Mon père est » Hernaut de Beaulande, et je suis le neveu de Girard » de Vienne[4]. » Ce dernier mot fait monter la rougeur au front de l'Impératrice, qui n'a pas oublié l'antique affront de Girard. Elle ne se peut contenir, et raconte étourdiment à Aimeri toute l'histoire de sa petite vengeance

[1] *Girars de Viane*, p. 39-44. — [2] P. 41.

[3] P. 41-49. Le poëte raconte ici l'arrivée du jeune Aimeri chez son oncle Girard, et les épreuves que le dur baron fait subir au damoiseau. Ces épisodes ne servent qu'à entraver l'action.

[4] *Girars de Viane*, p. 49.

contre le duc de Vienne, et de son pied nu qu'elle lui a fait baiser, et de cette honte qu'elle lui a fait subir[1]. Mais celui qui s'appellera un jour Aimeri de Narbonne, et qui n'est pas encore chevalier, ne peut supporter un tel langage. Par un mouvement digne de ses oncles Renier et Girard, il saisit un couteau et le lance à la tête de la reine. Il sort ensuite, il sort terrible de cette salle où il vient d'apprendre le déshonneur de sa famille : « A Vienne! à Vienne! » dit-il[2]. Il a hâte de raconter à Girard lui-même la perfidie dont la reine s'est rendue coupable: « Elle s'est vantée, dit-il, de vous avoir fait » baiser son pied. » Il faut se rappeler les mœurs militaires de la féodalité pour bien saisir la portée d'un tel outrage. Girard bondit comme sous un coup de fouet : « La guerre! s'écrie-t-il, la guerre avec Charles[3]! » Et il entre soudain en pleine révolte, sans hésiter un seul instant, et comme d'autres entreraient dans le devoir. Ainsi qu'un furieux, il se jette à droite, à gauche, demandant partout du secours contre le trop puissant Empereur. Il s'agite avec une rage superbe de tigre irrité. Hernaut de Beaulande, Renier de Gênes, arrivent à son aide. Hernaut est accompagné d'Aimeri. Renier a derrière lui un fils et une fille également éclatants de beauté : c'est Olivier, c'est Aude[4]. D'un autre côté, Roland s'apprête à la guerre et, radieux de jeunesse, chevauche près de son oncle. Et voilà que, dans ce beau roman, nous voyons déjà réunis la plupart des héros de nos Chansons de geste. Ce cortége avait jusqu'ici manqué à la grandeur de Charlemagne.

Toutefois, avant d'engager cette guerre qui sera formidable, les fils de Garin veulent consulter leur vieux père. Il y a ici une scène profondément épique.

[1] *Girars de Viane*, p. 50, 51. — [2] P. 51, 52. — [3] P. 53. 54. — [4] P. 54-56

II PART. LIVR. I. CHAP. VI.

On fait baigner le vieillard, on l'habille, on le couvre de vêtements somptueux. Ainsi paré, il est encore très-beau. On l'installe sur son siége presque royal, un bâton de pommier à la main. Alors Girard prend la parole et, devant mille chevaliers, expose le sujet de sa colère. A mesure que Girard avance dans le récit de son affront, le vieux Garin s'émeut, il secoue sa tête blanche, il se lève enfin : « Mes fils, dit-il, Charle- » magne n'a peut-être rien su de cet outrage de la reine. » Il faut qu'il nous l'atteste par un serment solennel. » Sinon, ajoute le duc de Montglane, faisons-lui une » guerre *horrible et pesante*, et courons-lui sus [1]. Quant » à moi, si j'avais toujours la paix, je serais malade. » Mais quand j'entends hennir les chevaux et donner » des coups de lance, je suis heureux, je vis. » J'ai dit que cette scène était belle, et, en effet, on ne saurait comparer le vieux Garin qu'au vièux don Diègue, père du Cid Campéador.

Commencements de la guerre.

En réalité, la grande guerre est inévitable. C'est en vain que Girard et ses frères vont demander raison à Charles de la conduite de la reine; une telle entrevue ne peut que précipiter les événements et enflammer les haines. C'est ce qui a lieu. Girard insulte la reine, insulte le roi. On s'échauffe, on s'injurie : un chevalier de l'Empereur prend le vieux Garin par la barbe et lui en arrache plus de cent poils. Les fils du vieillard outragé se jettent sur l'insulteur et le tuent [2]. Une mêlée horrible ensanglante les degrés du trône impérial. Ce ne sont que têtes coupées et barons éventrés. Puis, les fils de Garin sautent en selle et donnent de l'éperon. L'Empereur, tout haletant de rage, les poursuit de près [3]. Ils profitent d'une halte pour *adouber* le jeune

[1] *Girars de Viane*, p. 56-59. — [2] P. 59-63. — [3] P. 63, 64.

Aimeri[1]. Cependant l'Empereur les poursuit, les poursuit toujours. Ils s'enferment enfin dans le château de Girard, où la colère de Charles va s'obstiner à les atteindre. Le siége de Vienne est décidé[2]. Charles entoure la ville d'un cercle de fer.

Siége de Vienne par Charlemagne : Olivier et Roland y jouent le premier rôle.

Ici, le duc Girard de Vienne va perdre le premier rôle, il va s'effacer pour laisser place aux véritables héros de la seconde partie de ce roman, à Olivier et à Roland. Tous les yeux se portent sur ces deux jeunes gens éblouissants de jeunesse, de force et de beauté. Ils résument en eux les deux partis, les deux camps. Même âge, même courage, même charme. On oublie tout pour ne songer qu'à eux. Le cœur bat dès qu'ils paraissent en scène. Entre eux se tient, dans le charmant éclat d'une grâce pudique, une jeune fille qui est la sœur de l'un, qui sera bientôt la fiancée de l'autre. Aude est là, Aude qui est sans comparaison la plus ravissante création de nos vieux poëtes, Aude qui mourra foudroyée par la mort de Roland. Je ne sais pas, au reste, si je me rends ici coupable d'un enthousiasme déplacé; mais je demanderai à mes lecteurs la permission d'admirer tout haut ce roman que j'analyse pour eux, de constater la variété des scènes qu'il nous présente, la rudesse antique de son style, la simplicité de son récit... Mais, si j'en disais plus long, on m'accuserait de vouloir être un professeur d'enthousiasme, et l'enthousiasme ne s'enseigne pas. Je me tais.

Le siége est toujours devant Vienne.

Laissons de côté l'épisode de l'Impératrice qui est un jour enlevée par Aimeri et délivrée par Roland[3], et aussi l'épisode du faucon de Roland dont s'empare Olivier[4], et aussi l'épisode de la *quintaine* à laquelle se livre le neveu de Charles[5]. Ces vieux auteurs n'ont pas assez

[1] *Girars de Viane*, p. 65.— [2] P. 66-70.— [3] P. 72-74. — [4] P. 74-81.— [5] P. 82-90.

l'horreur de ces aventures secondaires où se noie l'action principale. Ils tiennent à être intarissables. Pour nous, arrivons, sans plus de retard, en présence du fait décisif. Toutes les dames de Vienne sont sorties de la ville pour assister aux joutes des chevaliers français; les imprudentes se sont aventurées un peu loin des remparts. Roland jette les yeux sur elles. Tout à coup, il s'arrête, il frémit, il rougit. Il vient d'apercevoir la belle Aude[1].

C'est bien elle, en effet, et le romancier s'attarde à décrire cette incomparable beauté. Sur son front est posé un *chapelet* de pierres précieuses; elle a les cheveux blonds, la chair blanche comme fleur en été, le visage envermeillé par la pudeur. Le premier mouvement de Roland est brutal. Il la désire : il se jette sur elle, la saisit et veut l'emporter dans sa tente. Elle se débat, elle crie. Olivier, son frère Olivier accourt, et, dans sa rage fraternelle, porte à Roland un coup qui le terrasse. Le vautour alors laisse échapper la colombe, et la belle Aude est délivrée[2].

Nouveaux combats, nouvelles effusions de sang français et viennois[3]. Girard finit par demander la paix.

Grand combat entre Olivier et Roland.

Il est enfin décidé qu'un grand duel terminera la guerre. Roland et Olivier, champions des deux armées, vont lutter l'un contre l'autre, et c'est Olivier qui arrête fièrement les conditions du combat: « Sire Roland, dit-il, » vous viendrez dans l'île qui est sous Vienne, un matin, » au lever du soleil. Nous nous battrons seul à seul, et » l'honneur restera à qui Dieu l'a destiné. *Si ait l'onor* » *cui Dex l'a dessené*[4]. »

[1] *Girars de Viane*, p. 90. — [2] P. 90-92.

[3] P. 92-105. Un chevalier de France, nommé Lambert, est fait prisonnier par Olivier avec lequel il a voulu imprudemment se mesurer. Girard le charge de faire à Charlemagne des propositions pacifiques. Du reste, Lambert a été fort courtoisement traité par ses ennemis, et la belle Aude, au départ, lui a donné un gonfanon orné de son portrait : « De la belle Aude la pucelle senée — I fut » la forme richemant pointurée. » C'est Olivier qui est chargé d'accompagner Lambert au camp de Charles.

[4] *Girars de Viane*, p. 106, 107.

Ce combat, tous les lecteurs de notre roman en attendent impatiemment le récit animé. Mais le poëte sait qu'il possède l'attention de ses auditeurs, et il abuse de ses droits. Il nous fait assister à mille scènes inutiles. Olivier est attaqué dans le camp du roi par des traîtres qui ne respectent pas en lui la dignité d'ambassadeur; il se défend en lion, se fraye un chemin sanglant, et échappe à ses lâches ennemis[1]. Et la bataille de recommencer, horrible[2]. Girard et Charles se rencontrent et se heurtent. Le duc de Vienne, qui ne reconnaît pas l'Empereur, le renverse; puis, est désolé de l'avoir renversé : « Si li embrace le pié et l'esperon, — Merci li crie por » Dieu et por son non — Que li perdoigne icele mes» prison. » Charles n'a pas le temps de pardonner[3]. Mais Roland prend celui de faire la cour à la belle Aude, qui regarde le combat du haut des vieilles murailles[4]. La scène est charmante, je le veux bien, mais enfin le lecteur tourne la page avec impatience et se dit: « Je voudrais » arriver au grand combat d'Olivier et de Roland.» Nous y voici enfin : les deux héros se revêtent de leurs armes; ils font des adieux touchants, l'un à Charlemagne et l'autre à sa sœur; ils se dirigent vers cette île qui doit être le théâtre de leur lutte ; ils y abordent[5]. Les voilà en présence l'un de l'autre, les voilà qui éperonnent leurs chevaux, et le bruit que nous venons d'entendre, c'est le premier choc de leurs armures sous le premier coup qu'ils viennent de se porter[6]...

Le combat est terrible.

Roland débute bien, avec sa Durandal : il partage en deux le bon destrier d'Olivier, et le frère d'Aude est forcé de lutter à pied contre son ennemi à cheval[7]. Sa sœur

[1] *Girars de Viane*, p. 108-112. — [2] P. 112-115. — [3] P. 116-120. — [4] P. 120-123. — [5] P. 124-133. C'est ici que se trouve le récit d'un songe de Charlemagne qui a pour objet le duel prochain et la future amitié de Roland et d'Olivier. — [6] *Girars de Viane*. p. 133-135. — [7] P. 136.

l'aperçoit, sa sœur qui se trouve exactement dans la même situation que la Camille des *Horaces*, et qui craint presque aussi vivement de voir mourir ce Roland qu'elle aime, ou cet Olivier qui est son frère. Elle se réfugie dans une chapelle, elle mouille le marbre de ses larmes : — Pitié, Seigneur, prenez pitié des deux barons « où tote est m' amistié[1] ». Mais Olivier ne désespère pas de la victoire. Il tourne autour du cheval de Roland, il épie le moment de frapper son heureux adversaire. A son poing est sa bonne épée à la garde d'or. Il saisit enfin l'instant favorable, atteint le neveu de Charles et tue le cheval de son ennemi. Alors il pousse un cri de joie. On lui eût « donné Orléans et l'archevêché de Reims » qu'il n'eût pas ressenti un plaisir aussi vif[2]. Les deux champions, dont les chances sont désormais égales, se rapprochent l'un de l'autre, et c'est une grêle de coups d'épées qui produit un pétillement formidable d'étincelles. « Sauvez, sauvez » mon fils », crie du haut des remparts le père d'Olivier aux abois. « Sainte Marie, s'écrie Charlemagne, pré- » servez Roland. J'en ferai un roi de France. » Le combat continue. On n'en a jamais vu, dit le poëte, on n'en verra jamais de plus terrible[3].

Ils s'éloignent l'un de l'autre pour se rapprocher aussitôt, plus furieux, plus forts. Leurs bonds sont formidables. Leurs deux écus sont fendus, leurs deux hauberts rompus. Ils sont couverts de sang, et l'on ne sait comment ils parviennent à ne pas mourir. Et il faut que la belle Aude assiste à ce trop douloureux spectacle. Elle arrache ses beaux cheveux blonds, elle jette des cris perçants : « La France est perdue, dit-elle, si *l'un* » *des deux* succombe. » Les deux combattants d'ailleurs savent bien quel intérêt ils excitent. Entre deux coups

Girars de Viane, p. 137. — [2] P. 138. — [3] P. 138, 139.

d'épée, ils échangent quelques paroles véritablement admirables : « J'ai grand chagrin, s'écrie Roland, de voir » comme ces femmes vous regrettent. — Quant à moi, » répond Olivier, si Dieu permet que je vive, je vous » promets de parler de vous à ma sœur Aude. Si elle ne » vous épouse pas, elle n'en épousera point d'autre, et » se fera nonne[1]. » Certes, je ne prétends pas mettre ici la chanson de *Girars de Viane* sur le même pied que l'*Iliade :* et Dieu me garde de ces comparaisons ! Mais je ne saurais m'empêcher de remarquer que les héros d'Homère sont loin de se parler avec cette hauteur de sentiments. Non, ce n'est pas ainsi, en vérité, que se traitent Achille et Hector. J'ai déjà accordé, j'accorde volontiers qu'ils parlent une langue infiniment plus belle. Mais Homère, maître immortel, modèle inimitable en matière de style et de langage, n'a jamais donné de telles proportions au cœur de l'homme.

Le combat continue.

Olivier, dans un nouvel assaut contre Roland, dans une attaque où il concentre toute sa rage et toute son énergie, brise, hélas! le fer de son épée. Un misérable tronçon lui reste seul dans la main ; il est ou il sera vaincu. A cette vue, sa sœur se pâme : « Pourquoi, pourquoi » faut-il que je voie combattre, là, sous mes yeux, mon » ami qui m'aime tant et mon frère? Ah ! quel que soit » le vaincu, je deviendrai folle. Reine du ciel, séparez- » les[2]. » Ne croyez-vous pas entendre la Sabine du grand Corneille?

Le combat recommence[3].

[1] *Girars de Viane*, p. 140. — [2] P. 141. — [3] Si l'on veut savoir jusqu'où peut aller le système mythique, particulièrement en Allemagne, il faut lire, au sujet de ce combat d'Olivier et de Roland, ce que M. Hugo Meyer a écrit, dans le *Zeitschrift für deutsche Philologie* (t. III, pp. 422-458), sur la mythologie allemande dans *Girars de Viane :* « J'ai interprété, pour plusieurs raisons, le combat de Roland et d'Olivier dans la *Chanson de Roland* par la lutte du dieu de l'Hiver avec le dieu de l'Été en automne (!!). Mais, dans *Girars de Viane*, nous

Olivier voit à terre son épée brisée et son cheval mort. Il pense perdre la raison, de douleur. Mais c'est qu'il ne connaît pas encore la grandeur du cœur de Roland : « Imagines-tu donc, lui dit le neveu de Charles, que je » veuille me battre avec un homme désarmé? Fais de- » mander une autre épée à ton oncle Girard, et en même » temps fais venir du vin : car j'ai grand'soif[1]. » Girard s'empresse d'envoyer à son neveu une nouvelle épée; et c'est la célèbre Hauteclaire[2]. Olivier, ravi, s'approche alors de Roland, s'agenouille près de lui et lui présente une *nef* d'or pleine de vin. Roland s'était couché par terre, épuisé; il se soulève et « longuement boit por sa » soif estanchier[3] ». Représentez-vous l'un de ces deux champions doucement agenouillé près de l'autre, et le faisant boire comme une mère fait boire son enfant, et vous comprendrez peut-être le sens profond de ce mot magnifique : « Chevalerie ».

Le combat recommence[4].

Désormais les deux épées, comme les deux héros, sont de force à lutter ensemble. Qui triomphera de Roland ou d'Olivier, de Durandal ou de Hauteclaire? Nul ne peut le savoir. Aude, plus que tout autre, est dans une cruelle incertitude; elle prie. Un coup de Hauteclaire tranche le *nasal* de Roland; mais soudain Durandal s'abat sur Olivier et le jette à genoux[5]. Girard de Viane et Charles de France sont en oraison[6]. Autour de l'île

avons sous les yeux la lutte des deux dieux au printemps. » Alde, aux yeux de M. Meyer, « c'est la Vieille (*alte*), celle que retient captive l'Hiver (Olivier) et que délivre l'Été (Roland); après quoi, elle se rajeunit. C'est la nature captive du froid, qui est remise par le printemps en possession de sa liberté et de sa beauté. » Cf. l'article de G. Paris sur l'*Abhandlung über Roland* de Hugo Meyer (*Revue critique*, 12 janvier 1870).

[1] *Girars de Viane*, p. 142. — [2] P. 142-145. — [3] P. 145, 146.

[4] P. 146. L'écuyer qui, de la part de Girard de Viane, vient apporter à Olivier l'épée Hauteclaire, veut traîtreusement profiter de l'instant où Roland vide la *nef* d'or pour se jeter sur lui et le tuer. Mais Olivier l'arrête et le terrasse.

[5] *Girars de Viane*, p. 146-150. — [6] P. 151.

désormais fameuse où combattent les deux géants, un immense silence se fait. On n'entend que le bruit du fer contre le fer. Tout à coup ce bruit s'interrompt : « Sire » Olivier, dit Roland, je me sens malade et voudrais me » coucher un peu. J'ai grand besoin de dormir. — » Dormez, dormez, dit Olivier en riant. Je vous éven- » terai pendant votre sommeil.—Olivier, répond Roland, » je le disais pour vous éprouver : car je me battrais ai- » sément quatre jours de suite. — Eh bien ! recommen- » çons, dit Olivier. — Recommençons, dit Roland[1]. »

Le combat recommence.

Un ange sépare les deux combattants qui se jurent une amitié éternelle.

Ils luttent; leur sueur les inonde, elle inonde la terre. Cependant la nuit tombe : ils luttent encore... Ils fondent l'un sur l'autre, ils s'entrelacent, ils se renversent... Soudain, ce petit coin de terre, tout à l'heure encore inconnu, devient le théâtre d'un grand miracle. Une nuée s'abat entre les deux adversaires, que cette merveille épouvante : car ces farouches héros ne sont que de petits enfants devant Dieu. Une voix se fait entendre, un ange apparaît au milieu de la lumière : « Dieu m'envoie » vers vous, dit le messager céleste. Il veut que vous » cessiez de combattre, et que vous réserviez votre cou- » rage pour l'employer contre les Sarrasins[2]. » Roland s'arrête, Olivier s'arrête. Ils laissent tomber leurs épées : ils vont s'asseoir tous deux sous le même arbre, et là se jurent une amitié éternelle. Tout à l'heure c'était Hector luttant contre Achille; maintenant c'est Oreste embrassant Pylade : « Avant quatre jours, dit Roland, je » veux vous réconcilier avec le roi de France. — Je vous » donne ma sœur, dit Olivier. » Et chacun d'eux répète à l'autre : « *Je vous aim plus que home qui soit né.* » Ils se désarment, ils ôtent leurs heaumes, ils « s'entre-baisent[3]

[1] *Girars de Viane*, p. 151-153. — [2] P. 153, 154. — [3] P. 155, 156.

II PART. LIVR. I. CHAP. VI.

» par bonne volonté[1] ». Et le vieux poëte ajoute : « Ainsi » fut la paix faite. »

Paix conclue entre Girard et Charles ; fiançailles de Roland et de la belle Aude ; préparatifs d'une nouvelle guerre contre les Sarrasins.

Peu de temps après, Girard et Charlemagne faisaient

[1] Dans sa première *Légende des siècles,* Victor Hugo s'est proposé de traduire notre vieux poëme, dont il avait sans doute quelque texte sous les yeux. Le *Mariage de Roland* contient des vers incomparables. Par malheur, le grand poëte n'avait pas étudié son sujet. Après avoir raconté assez fidèlement le commencement du duel entre Olivier et le neveu de Charles, il se met, vers la fin, à copier les Italiens et à transformer ses héros en matamores ridicules, dont l'un déracine un chêne et l'autre un orme pour achever leur combat. Il fait, je ne sais trop pourquoi, de notre Olivier « le sieur de Vienne et le fils de Girard ». Même il a commis une méprise plus singulière. En parlant de la célèbre épée Hauteclaire, l'auteur de *Girars de Viane* avait écrit ces vers : « Closamont fut, qu'iert de grant renommée, — Li empereres de Rome la loée. » Closamont est ici un nom d'homme, et l'auteur de la *Légende des siècles*, le prenant pour un nom d'épée, a dit plus que naïvement : « L'épée est cette illustre et fière Closamont, — Que d'autres quelquefois appellent Hauteclaire. » Il nous faut constater encore que Victor Hugo a eu peur du dénoûment miraculeux de *Girars de Viane* et qu'il n'a pas admis l'intervention de l'ange entre Roland et Olivier. Mais ce sont là de petites erreurs, et nous ne pouvons nous empêcher de citer quelques vers de cet admirable morceau. Nous nous contenterons de marquer en italiques les tons faux ou les notes fausses qui sont trop en désaccord avec notre antique chanson :

Ils se battent, — combat terrible ! — corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts :
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône,
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune.
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.
L'Archange saint Michel attaquant Apollo
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre.
Déjà bien avant l'aube ils combattaient dans l'ombre.
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,
Avant que *la visière eût dérobé leurs fronts,*
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
Hier c'étaient des enfants riant à leurs familles,
Beaux, charmants ; — aujourd'hui, *sur ce fatal terrain,*
C'est le duel effrayant *de deux spectres d'airain,*
Deux fantômes auxquels le Démon prête une âme,
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
Les bateliers *pensifs* qui les ont amenés
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,
Et d'oser de bien loin les regarder à peine :
Car de ces deux enfants qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier, et l'autre a nom Roland...
Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil :
Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil
Baisse vers l'horizon. La nuit vient. « — *Camarade,*
Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.
Je ne me soutiens plus et je voudrais un peu
De repos. — Je prétends avec l'aide de Dieu,
Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,
Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre ;
Dormez sur l'herbe verte, et cette nuit, Roland,
Je vous éventerai *de mon panache blanc.*
Couchez-vous, et dormez. — Vassal, ton âme est neuve,
Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.
Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis
Combattre quatre jours encore et quatre nuits. »
Le duel reprend. *La mort plane,* le sang ruisselle.

aussi leur réconciliation solennelle. Mais, au milieu des joies de cette paix[1], au moment même où l'on s'apprêtait à célébrer les noces de la belle Aude et de Roland[2],

Durandal heurte et suit Closamont; l'étincelle
Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
Ils frappent; *le brouillard du fleuve monte et fume;*
Le voyageur s'effraye et croit voir dans la brume
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.
Le jour naît, le combat continue à grand bruit;
La pâle nuit revient, ils combattent; *l'aurore*
Reparaît dans les cieux. ils combattent encore...
Tout à coup Olivier, *aigle aux yeux de colombe,*
S'arrête et dit : « Roland, nous n'en finirons point...
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devenions frères?
Ecoute, j'ai ma sœur, la belle Aude *au bras blanc;*
Epouse-la. — Pardieu! *je veux bien, dit Roland.*
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. »
C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

[1] *Girars de Viane,* p. 156-177. — Le poëte a encore ici multiplié les péripéties de son roman. L'Empereur, dans une partie de chasse, se laisse surprendre par ses ennemis et tombe entre leurs mains; mais au lieu de l'insulter, Girard, et ses frères, en bons vassaux, tombent aux pieds de Charles et lui demandent la paix. Malgré la beauté profonde de ce dernier trait, cet épisode est d'une lecture fatigante après le grand récit du combat d'Olivier et de Roland.

[2] LE PREMIER ENTRETIEN DE ROLAND ET DE LA BELLE AUDE. — Voyez-vous Aude, la belle, l'*eschevie :* — Elle a les yeux vairs, la face rosée. — Elle monte sur les murs de la forte cité — Et, quand elle voit l'assaut des Français et leur fier élan, — Elle se baisse, saisit une pierre, — En frappe un Gascon sur son heaume de Pavie, — Lui en froisse, lui en brise le cercle : — Peu s'en fallut qu'il n'y perdît la vie. — Roland la voit, Roland au visage terrible, — Et le Comte de s'écrier à haute voix : — « Par Dieu le fils de sainte Marie, — Si » l'on prend cette ville, — Ce ne sera certes point de ce côté. — Tenter l'as» saut où sont les dames, — C'est ce que je ne veux pas faire. » — Puis, il ne peut s'empêcher de parler à Aude : — « Noble pucelle, dit-il, qui êtes-vous? » — Ne m'accusez pas de folie, si je vous fais cette demande : — Je vous la » fais sans mauvaise pensée. » — « Sire, je ne vous le cacherai pas, dit-elle. » — Les gens qui m'ont nourrie me donnent le nom d'Aude. — Je suis fille de » Renier qui tient Gênes, — Et nièce de Girard qui est si puissant seigneur. » — Ma parenté est de grande noblesse. — Je n'eus jamais de maître en toute » ma vie — Et n'en aurai jamais, — A moins que Girard ne le veuille et octroie, » — Lui et mon frère, Olivier le vaillant. » — Roland lui répond tout bas, de façon qu'elle n'entende point : — « Par Dieu, le fils de Marie, je suis » tout dolent — De ne pas vous avoir aujourd'hui en ma puissance. — Mais » cela viendra, Dieu aidant, — Grâce à cette bataille que je dois avoir — Avec » Olivier de Gênes. »

La belle Aude, au cœur sensé, dit à Roland : — « Chevalier sire, je ne vous » ai pas caché — Ce que vous m'avez demandé et requis. — A votre tour, dites» moi, s'il vous plaît, la vérité. — D'où êtes-vous? quelle est votre famille? — » Ce fort écu à bandes vous sied fort bien, — Ainsi que cette épée ceinte à votre » côté — Et ce beau destrier pommelé que vous montez, —. Qui court aussi » vite qu'une flèche empennée. — Vous avez aujourd'hui fait bien du tort aux » nôtres — Et paraissez avoir plus de fierté que tous les autres. — Je ne sais

un cri terrible retentit soudain : « Les Sarrasins ont » envahi la France! les Sarrasins ont envahi la France! » Les Français quittent tout pour courir sus aux païens, et Roland se sépare de sa fiancée, qui ne sera jamais sa femme [1].

On aperçoit Roncevaux dans le lointain [2].

» si je me trompe, mais je crois bien — Que votre amie doit avoir très-grande » beauté. » — « C'est vrai, dame, répond Roland. — Il n'y en a pas de si belle » en toute la chrétienté, — Il n'y en a pas en vérité de si belle jusqu'à Rome, » — Ni ailleurs, que je sache. »

Quand Roland vit qu'elle parlait ainsi, — Il ne lui découvrit pas tout son cœur, — Mais toutefois lui répondit fort bien : — « Ma demoiselle, en vérité, » — Mes pairs et mes amis m'appellent Roland. » — Aude l'entend, et ces paroles lui plaisent. — « Êtes-vous ce Roland dont j'ai entendu dire — Qu'il doit » se mesurer avec mon frère ? — Ah ! vous ne savez guère combien Olivier est » hardi. — Si vous avez bataille avec lui, — J'en suis bien dolente, je vous » assure, — Parce que l'on vous tient pour mon ami, — Comme je l'ai entendu » dire à plusieurs... » — A ce mot, Roland s'est séparé — De la pucelle qu'il voyait encore sur les murs. — Il aperçoit alors Charlemagne qui se moque un peu de lui : — « Beau neveu, dit-il, quelle discussion aviez-vous — Avec » cette pucelle à qui je vous ai vu parler? — Si vous avez à vous plaindre » d'elle, — Pardonnez-lui par amour, je vous prie. » — Roland l'entend, et tout son sang frémit — Par honte de son oncle... (*Girars de Viane*, p. 120-123 de l'édition P. Tarbé.)

[1] *Girars de Viane*, p. 177-184.

[2] L'avant-dernière tirade de *Girars de Viane* nous semble appartenir à une version plus ancienne que le reste du poëme attribué à Bertrand de Bar-sur-Aube. Tandis en effet que les couplets féminins sont, dans le reste de la chanson, assonancés par la dernière syllabe, le couplet dont nous parlons est assonancé par la dernière voyelle sonore, d'une façon toute primitive et analogue aux vers de notre *Chanson de Roland*. Il n'y a dans *Girars de Viane* que trente laisses féminines; vingt-neuf sont rimées et font contraste avec la trentième dont voici quelques vers : « Li dus Rollans est entrés en la chambre, — Baisat Audain, sa belle amie gente, — Et en aprés, son anel li commande. — Ele li a baillie enseigne blanche — Dont il fist pùis mainte reconnaissance, — Quant il alla dans la terre d'Espaigne — A grans chastels et à fors cités panre. » Etc.

CHAPITRE VII

PREMIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE — DISTANCE PARCOURUE JUSQU'ICI

Résumé succinct des neuf Chansons de geste qui ont été analysées plus haut;

Il ne sera pas inutile de nous arrêter ici durant quelques instants et de jeter encore un regard sur tout le chemin que nous venons de franchir. Déjà six chansons de geste ont été racontées. Déjà nous avons lié connaissance avec les plus illustres héros de notre cycle, et la lumière se fait dans notre légende.... Charlemagne règne en paix. On a presque oublié les rudes épreuves de sa mère et les âpres douleurs de ses *enfances*. Il y a tant de splendeur autour de son trône qu'on a quelque peine à se figurer que c'est là le fils de cette Berte « qui fut au bois », qui fut injustement condamnée par Pepin, qui fut recueillie par Simon le voyer, et dont la beauté chaste éclaira si longtemps les ombres de la forêt du Mans[1]. Encore moins peut-on se persuader que c'est là cet orphelin dont le trône fut injustement usurpé par les deux serfs, par les deux bâtards de Pepin, et qui fut forcé d'aller cacher à Tolède, parmi les Sarrasins, l'éclat déjà trop vif de sa gloire adolescente. Quoi ! c'est là ce Mainet dont la gloire a grandi au milieu des païens; c'est là le jeune amant de Galienne, c'est là le jeune vainqueur de Braimant[2] ! Oui; et c'est là aussi le libé-

de *Berte aus grans pies* et de *Berta de li gran pié*,

de *Mainet*, des *Enfances Charlemagne* et du premier livre du *Charlemagne* de Girard d'Amiens,

[1] *Berte aus grans piés ; Charlemagne* de Venise (1re branche : *Berta de li gran pié*). — [2] *Mainet, Charlemagne* de Venise (2e branche : *Enfances Charlemagne*) et *Charlemagne* de Girard d'Amiens.

rateur de Rome deux fois déjà menacée ou occupée par les mécréants ; c'est là le grand roi devant qui trembla le jeune Danois, fils de Geoffroi ; c'est là celui qui assista aux premiers triomphes d'Ogier[1]. Roland est son neveu, Roland qui naquit, misérable, au milieu d'une forêt, exposé dès sa naissance à la colère de l'Empereur ; Roland, cet Hercule chrétien, corps gigantesque, âme immense ; qui sut réconcilier sa mère et son père avec Charles[2] ; qu'on ne put retenir au château de Laon quand sonna le clairon de la grande guerre contre les Sarrasins ; qui, avec des rugissements de jeune lion, brisa sa cage et rejoignit l'armée chrétienne ; qui se jeta sur les païens, tua Eaumont et conquit Durandal[3]. Et Charlemagne, grâce à Durandal et à Roland, est venu à bout d'une révolte terrible de ses vassaux du Midi : Girard de Viane vient de tomber aux pieds du grand Empereur. Mais les païens ont envahi la France, et déjà l'Empereur de France marche à leur rencontre[4]...

de la *Chevalerie Ogier* et des *Enfances Ogier*, des *Enfances Roland*, d'*Aspremont* et de *Girars de Viane*.

Autour de lui apparaissent ces grandes figures d'Ogier, de Roland, d'Olivier, d'Aimeri, de Naimes, que nous ont fait connaître nos premières chansons. Ogier appartient à la geste de Doon, Aimeri à celle de Garin. Voilà tous nos grands cycles dignement représentés.

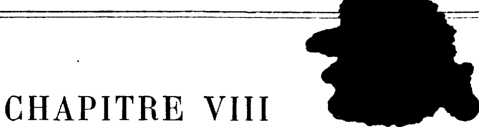
Et les neuf poëmes que nous venons d'énumérer nous ont offert une variété merveilleuse. Il en est trois qui appartiennent véritablement à la première époque de nos Chansons de geste, qui sont profondément primitifs, féodaux, sanglants : c'est *Ogier*, *Mainet* et *Girars de Viane*. Il en est d'autres qui appartiennent à une période plus civilisée, plus élégante, comme *Aspremont*. Il en est

[1] *Chevalerie Ogier de Danemarche* (1re partie); *Enfances Ogier*, par Adenet; *Charlemagne* de Venise (4e branche : *Enfances Ogier*). — [2] *Charlemagne* de Venise (3e branche : *Enfances Roland*). — [3] *La Chanson d'Aspremont*. — [4] *Girars de Viane*.

qui ont été déformés par des copistes italiens, comme la *Berta de li gran pié* et les différentes branches du *Charlemagne* de Venise. Il en est enfin qui représentent les derniers temps et la décadence de notre poésie épique : tels sont la *Berte* d'Adenet, ses *Enfances Ogier* et le *Charlemagne* de Girard d'Amiens.

Ainsi, nous sommes maintenant instruits de toute la légende de Charles depuis sa naissance jusqu'à la prise de Vienne ; nous savons l'origine et les premiers exploits de tous les grands hommes qui l'entourent ; nous avons lu son histoire poétique en des épopées de valeurs et d'époques fort diverses. C'est peut-être le moment, avant d'aller plus loin, d'esquisser la figure du grand Empereur et de ses pairs d'après toutes nos Chansons de geste. Ces esquisses nous reposeront de nos récits. Quand, dans un musée, on a considéré beaucoup de tableaux de batailles, on est quelquefois heureux de se délasser à regarder quelques portraits...

Plan des chapitres qui vont suivre.



CHAPITRE VIII

PORTRAIT DE CHARLEMAGNE D'APRÈS TOUTES LES CHANSONS DE GESTE

Nous avons à peindre un portrait difficile ; nous avons à rendre une physionomie auguste, mais singulièrement mobile et complexe. Et c'est la figure de Charlemagne, de celui-là même qui est le centre de toute notre épopée nationale, qui est la raison d'être, la cause de toutes nos

Chansons de geste, sans lequel enfin nous n'aurions jamais possédé cette poésie forte et primitive, honneur de la France, gloire dont les autres nations sont jalouses.

Portrait physique du grand Empereur. Sa haute taille, sa force prodigieuse.

Il faut commencer par peindre le corps des héros, avant de songer à leur âme. Les peuples jeunes, en effet, attachent à la force et aux proportions du corps une importance qui est attestée par toutes les poésies sincèrement primitives. Encore aujourd'hui, le peuple aime, d'un amour obstiné, la vigueur matérielle, les muscles puissants, les gros membres, les poings rudes : une haute taille lui semble presque une des conditions du génie. Pepin *le Nain* n'eût jamais pu atteindre à la popularité de son fils, par cela seul qu'il était nain. Cependant la légende exagéra de bonne heure la taille de Charles, que l'histoire, d'ailleurs, atteste avoir été des plus étonnantes. Girard d'Amiens, ce méchant compilateur contemporain de Philippe le Bel, donne à Charlemagne sept pieds de haut; il ajoute qu'il ployait sans difficulté trois fers à cheval réunis, et que, sur ses deux fortes mains, il élevait aisément un chevalier tout armé[1]. M. Girard ne fait ici que traduire la Chronique de Turpin, et il la traduit en l'atténuant : car le faux Turpin donne à son héros une hauteur de huit pieds, et ne craint pas d'affirmer « qu'il brisait sans effort quatre fers à cheval », et non pas trois[2]. Girard vivait au commencement du XIVe siècle : il a eu peur de la

[1] Bibl. nat., fr. 778, f° 121. « ·VII· piez avoit de lonc comme piez marchéanz, — Et un chief tout roont à uns cheveus pendans, — Aussi comme brunez, ·I· poi recercelans, — Et uns yex bien fenduz gros et moult bien rians. — Mès quant couroeciez iert, escharboucles luisans — N'iert tant, com il estoient rouges et flamboians... — Mès tant ot le cors fors et de membres poissans — Qu'ainssi com j'ai esté autre foiz recordans, — ·III· granz fers de cheval sans moufles et sanz gans — Ploiast et redreçast, jà n'i fust arestans, —Et levast sus ses paumes, si haut comme il ert grans, — ·I· chevalier armé jà ne fust si pesans. » Etc., etc. — [2] Chap. XX.

légende. Quoi qu'il en soit, toutes nos Chansons de geste sont d'accord sur la taille et la force véritablement colossales de l'oncle de Roland. Charles nous apparaît comme un géant de génie, et c'est pourquoi le peuple a tant aimé sa physionomie poétique. Rien n'est plus puissant, en effet, sur l'esprit du vulgaire, qu'un Hercule mettant sa force au service de la vertu, et il est aisé de s'en convaincre en assistant à la représentation de quelque drame. Mettez en scène un géant vertueux, s'opposant au traître et faisant triompher l'innocence : il sera couvert des plus unanimes, des plus sincères applaudissements. Toutes les mythologies nous offrent un Hercule purgeant la terre de ses monstres, et délivrant la justice à coups de poing : Charles est un de ces demi-dieux.

Charles, dans toutes nos chansons, apparaît sous les traits d'un vieillard.

Il a des traits distinctifs et qui le placent au-dessus de la plupart des géants légendaires. Tandis qu'Hercule dans la Fable et Samson dans l'histoire nous apparaissent brillants de jeunesse, dans tout l'épanouissement de leur adolescence ou de leur virilité, Charles est resté dans la mémoire du peuple avec la physionomie d'un vieillard. On ne lui connaît de jeunesse que dans le récit de son exil en Espagne et de ses charmantes amours avec Galienne; il semble qu'il ait eu vingt ans le jour de son premier mariage, et que le lendemain il ait atteint cent ans. Dans tous nos romans, on ne voit guère le grand Empereur dans la période intermédiaire entre son premier printemps et son hiver. Il a de la barbe blanche dès qu'il est sur le trône; il n'a jamais eu ni trente ni quarante ans : il a été centenaire le jour même où se termina son enfance. Dans la *Chanson de Roland*, il n'a pas moins de deux cents années[1]; dans *Huon de Bor-*

[1] « Mien escient, dous cenz anz, ad passet. » (*Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 524.)

deaux, il est tout cassé, et le poëte affirme qu'il est chevalier depuis soixante ans : « Seriez-vous quarante ans malade, lui dit débonnairement le duc Naimes, vous serez toujours redouté [1]. » L'auteur de *Gaidon* lui donne un âge encore plus avancé que celui de la *Chanson de Roland :* « Il y a deux cents ans passés que je fus adoubé chevalier, s'écrie Charlemagne dans ce poëme de la seconde époque, et depuis lors je n'ai pas conquis moins de trente-deux royaumes [2]. » Vous pouvez penser si nos trouvères se sont donné des libertés sur la barbe blanche d'un héros de cet âge. La longue barbe de Charlemagne est célèbre dans la légende, et cette épithète homérique : « l'emperere à la barbe florie », restera toujours attachée à son nom. « Par grant irur » chevalchet li reis Charles ; — Desur sa brunie li gist » sa blanche barbe [3]. » C'est par cette belle image que le désigne l'auteur de la *Chanson de Roland*, lorsqu'il nous le montre à la tête de la grande armée. Et c'est la première fois peut-être que tant de vieillesse se concilie si bien avec tant de courage. Sous ces cheveux blancs, l'âme est restée toute jeune. La tête est centenaire, le cœur a vingt ans.

Sa longue barbe blanche ;

Mais qu'est-ce que la barbe, alors même qu'elle est blanche, et l'âme se peint-elle dans ce poil grossier? Non ; l'âme se peint dans les yeux, et les yeux de Charlemagne, par bonheur, ont eu plus de célébrité que « ses grenons ». Il avait, dit le faux Turpin [4], « des yeux de lion qui étincelaient comme charbons ardents ». Et le prétendu historien, qui sans doute en ce moment prêtait l'oreille à la tradition populaire, ajoute que

Ses yeux extraordinairement ardents.

[1] *Huon de Bordeaux*, édition Guessard, p. 3. — [2] « ·II· C ans a acomplis et passez — Que je fui primes chevaliers adoubez ; — Puis ai conquises .XXXII. roiautez, — Dont je sui sires partout et rois clanmez. » (*Gaidon*, éd. S. Luce, vers 10252-10255.) — [3] *Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 1842, 1843. « Blanche ad la barbe et tut flurit le chief. » (*Roland*, ibid., v. 117.) — [4] Chap. XX.

« ses sourcils mesuraient une demi-palme ». Ce sont bien là les sourcils de Jupiter, c'est ce redoutable *froncement* décrit par Homère; c'est, pour en revenir à notre héros, la terrible *regardéure* dont parlent les *Reali*[1] et Philippe Mouskes[2]. Le regard de Charlemagne! Tout le moyen âge a frémi à cette seule pensée, tout le moyen âge a eu peur; semblable à cet évêque dont parle le moine de Saint-Gall, sur lequel l'Empereur jeta seulement un coup d'œil mécontent, et l'évêque fut étendu à terre comme frappé par la foudre[3] : Homère et Virgile ne donnent de ces regards-là qu'à Jupiter[4]!

Il est temps de laisser ces détails et d'examiner, en une belle synthèse, toute la physionomie de *notre* Empereur. En d'autres termes, ne nous contentons plus du buste et faisons une « statue en pied », ou plutôt laissons-la faire à l'auteur de la *Chanson de Roland*, qui a de rudes coups de ciseau : « Sous un pin, tout près d'un églantier, — Est un fauteuil, un trône d'or massif; — C'est là que s'assoit le roi qui tient douce France. — Son corps est beau, sa contenance est fière. — Si quelqu'un le demande, pas n'est besoin de le montrer[5]. » Telle est la majesté pacifique du roi de France[6]; et seule, la vue de ce beau visage suffit pour convertir les païens. Il est une scène admirable au commencement de notre *Chanson d'Aspremont :* c'est celle où l'ambassadeur d'Agolant, le Sarrasin Balant, vient fièrement défier Charlemagne au nom de son maître. Après un

[1] Livre VI, 32. — [2] Vers 11696-98. — [3] I, chap. XIX.

[4] Voyez encore, dans le *Voyage de Charlemagne*, les vers 131 et suivants, qui s'appliquent au grand Empereur lorsqu'à Jérusalem il est entré dans une église avec ses douze pairs : « Uns Judeus i entrat ki bien l'out esgardet. — Cum il vit Karlemaine, cumençat à trembler. — *Tant out fier le visage, ne l'osast esgarder.— A poi que il ne chiet, fuant s'en est turnet...* »

[5] *Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 114-119. — [6] L'auteur de *Huon de Bordeaux* ajoute un trait aux précédents : « En piés se dresse l'Emperere Karlon... — *En se main tient d'olivier un baston.* » (Vers 9499, 9501.)

torrent d'insolences, le messager païen consent à s'asseoir à la table du roi chrétien. Mais il ne peut manger, tant il est absorbé dans la contemplation de Charlemagne : « Balanz menjue et regarde souvent — Com » Karlemaine a fier contenemant... — « La loi Mahom » ne pris-je mais un gant. — Cil qui le croit, je le tieng » por noient. — A Damedeu son cors et s'arme rent[1]. » Voilà une conversion bien rapide.

Physionomie de Charles, le matin et le soir d'une grande bataille.

Et notez bien que nous avons affaire ici à Charlemagne dans son état anormal, à un Charlemagne vulgaire, presque trivial. Mais si Charlemagne à table convertit un infidèle, que dirons-nous de Charlemagne à cheval ? Voyez-le le matin d'une grande bataille ! Il a une majesté supérieure à celle dont un de ses égaux devait être un jour revêtu, au matin d'Austerlitz : « Après avoir » prié, Charles se relève et signe son front de la vertu » puissante de la croix. Puis, il monte sur son coursier » rapide ; Naimes et Josserant lui tiennent l'étrier. » L'Empereur prend son écu et sa lance acérée. Il a le » corps superbe, gaillard, bien séant. Son visage est » clair, et belle est sa contenance. Puis il chevauche, » avec quelle ardeur[2] ! » Que ne suis-je sculpteur pour faire vivre le marbre et, comme Puget, le faire trembler devant moi ! Que ne donne-t-on ces quelques vers de notre *Roland* comme sujet de concours aux élèves de notre École des beaux-arts ! Et comme ils seraient richement inspirés ! Comme ils aimeraient à représenter ce géant sublime, ce roi de France, cet empereur chrétien, au moment où il va se jeter sur les Sarrasins, au moment où il va venger Roland, venger la chrétienté, venger la France ; les yeux ardents, les narines dilatées, le corps tremblant d'une sainte colère ; sentant qu'il a Dieu pour

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 6, vers 13-26. — [2] *Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 3110-3117.

soutien et les anges pour alliés; tranquille et fier, plus beau qu'Agamemnon, aussi beau que saint Louis et que Godefroi de Bouillon! Et, le soir d'une bataille, le grand Empereur ne revient ni moins beau, ni moins superbe à son camp : témoin ces deux admirables vers de l'*Entrée en Espagne*, qui ne sont inférieurs à aucun de ceux de notre *Roland :* « Carles au primer cef, cum hom enta- » lentés, — Le branc tient en son poing roge et ensan- » glentés[1]. » Or, ce *branc*, cette épée de l'Empereur, c'est la célèbre Joyeuse, dont le seul reflet a causé tant de terreurs aux Sarrasins; c'est ce glaive qui lance de si terribles lueurs : « Si geteit grand clarteit — Comme dui » cierges i fuissent embraseit[2]. » « Unkes ne fut sa per, — » Ki cascun jur muet trente clartez[3] »; c'est ce fer presque surnaturel, qui avait d'abord appartenu à Clovis *qui fu levés en fons et creï Damedé*[4] et dans le pommeau duquel Charles, vainqueur des païens, avait voulu incruster la pointe même de la sainte lance portant encore les traces du sang de Jésus-Christ[5]. Idée sublime et qui fait reculer les Sarrasins, moins devant le courage et le génie d'un grand chrétien que devant les instruments de la passion d'un Dieu[6]. Mais, pour compléter ce portrait, il faudrait encore parler de l'*enseigne* de l'Empereur. Ce

L'épée de Charlemagne, *Joyeuse.*

[1] *Entrée en Espagne*, Venise, Bibl. S.-Marc, fr. XXI, f° 180. — [2] *Enfances Guillaume*, Bibl. nat., fr. 1448, f° 82 r°, col. 2.— [3] *Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, v. 2501 et suiv. — [4] *Mainet*, dans la *Romania*, IV, pp. 326, 327, vers 127 et suiv. — [5] *Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 2503-2505 : « Asez savum de la lance parler — Dunt Nostre Sire fut en la cruiz naffrez. — Carles en a l'amure, mercit Deu : — En l'oret punt l'a faite manuvrer. »

[6] Voici quelques propositions qui compléteront l'histoire légendaire de l'épée Joyeuse : 1° Suivant la version de *Fierabras* (XIII[e] siècle), Joyeuse était l'œuvre du forgeron Veland. Suivant *Mainet* (XII[e] siècle) : « Isaac li bons fevres, qui sur tos ot bonté, — La forga et trempa ens el val Josué. » (*Romania*, l. l., pp. 326, 327.) = 2° Dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (commencement du XIV[e] siècle), on lit qu'elle avait d'abord appartenu à Pepin. = 3° D'après le *Mainet*, du XII[e] siècle, Charles, au moment d'engager contre Braimant ce combat dont Galienne est le prix, refuse l'épée que lui offre Galafre. Il est trop chrétien pour se servir d'une arme dans le pommeau de laquelle on

Son enseigne « Romaine », ou « Monjoie ».

n'est pas sans une joie très-vive que les chrétiens de notre temps l'apprendront : cette enseigne, cette oriflamme n'était autre que la bannière de saint Pierre, ou des Papes; de là, son nom de *Romaine*[1]. Et c'était en même temps l'oriflamme, le drapeau national, qui s'appelait aussi *Monjoie* ou *Monjoie la Charlon*[2]. En sorte

a, suivant le poëte, placé deux dents de Mahomet : « J'en ai une autre, s'écrie-» t-il, qui a d'abord appartenu au premier roi chrétien de la France. Son nom » est Joyeuse. Elle a un demi-pied de large. » Le fils de Pepin se fait alors apporter la célèbre épée, et l'auteur du *Mainet* constate que le pommeau renfermait des reliques « du saint Sepulchre, de saint Jean l'ami de Dieu, de saint Pancrace et de saint Honoré ». « Les reliques fremirent el poing d'or noielé — Très parmi le cristal où sont enseelé, — Les puet on bien veoir ou l'or transfiguré. » Suivant la *Cronica general de España* (XIII[e] siècle), ce fut Galienne elle-même qui donna Giosa à Charles. Et la *Gran conquista de ultramar* (fin du XIII[e] siècle) confirme cette tradition : « Halia (Galienne), ayant entendu Mainet se plaindre, lui donna le cheval de son père avec une épée qui ne le cédait qu'à la Durendarte, laquelle tomba plus tard au pouvoir de Charlemagne à Valsomoran. » (Cf. le vers 2318 du *Roland*. Voy. Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana*, pp. 332 et 338, 339.) = 4° Le récit primitif du *Voyage à Jérusalem* qui nous a été conservé dans la *Karlamagnus-saga* (XIII[e] siècle) confirme la version du *Roland* au sujet des reliques qui étaient placées dans le pommeau de Joyeuse. Le grand Empereur y mit le fer de lance qui avait été au nombre des instruments de la passion. Même il n'aurait donné qu'à ce moment le nom de Joyeuse à la célèbre épée, et le témoignage du *Roland* s'accorde, encore ici, avec celui de la *Karlamagnus-saga :* « Pur ceste honur e pur ceste bontet — Li nums Joiuse l'espée fut dunez. » (Vers 2596, 2507.) = 5° L'épée Joyeuse avait mille vertus. Elle jetait une clarté incomparable, préservait de l'empoisonnement son heureux possesseur, etc., etc. = 6° C'est une épée de même nom que les cycliques de la geste de Garin mettent aux mains de Guillaume, après la mort de Charlemagne. Mais peut-être convient-il de voir là une seconde « *Joyeuse* », et la véritable épée du grand Empereur est sans doute celle qu'on lui a placée au poing dans son tombeau et dont il menace encore les Païens. (Voy. *Chanson de Roland*, édit. L. Gautier; 4[e] édition, 243, 244.)

[1] *Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 3093.

[2] *Chanson de Roland*, vers 3095. Nous allons résumer en quelques propositions les derniers travaux sur les origines de l'Oriflamme : 1° La plus ancienne représentation de l'Oriflamme nous est offerte par les mosaïques du *triclinium* de Saint-Jean de Latran à Rome (IX[e] siècle). = 2° Sur l'une de ces deux mosaïques, on voit Charlemagne recevoir des mains de saint Pierre une bannière *verte* qui est l'étendard de la ville de Rome ou des Papes (voy. la fig. 1 ci-contre, et le *Charlemagne* d'Alph. Vetault, Mame, 1877, Frontispice). = 3° Dans la seconde mosaïque (fig. 2), le même Charlemagne reçoit des mains du Christ une bannière *rouge* qui est l'étendard de l'Empire. = 4° Mais il est arrivé que l'auteur du *Roland* et nos autres poëtes ont confondu entre elles les deux bannières. Dans la bannière rouge, ils ont vu la bannière de saint Pierre, celle qui a nom *Romaine*. = 5° Or, il y a, au N. O. de Rome, sur la rive droite du Tibre, vis-à-vis du Champ de Mars, une colline qui porta au moyen âge le nom de *mons Gaudii*, mais qui est beaucoup plus célèbre dans le monde sous le nom de Vatican. Ce terme *mons Gaudii* se trouve dans plu-

que, sous le règne de Charles, le drapeau de France et celui du Pape semblaient ne faire qu'un seul et même drapeau. Un Français, Roland, était le capitaine général des troupes de l'Église romaine !

Et maintenant laissons le grand Empereur s'avancer contre les païens sur son cheval Tencendur[1]. Soixante

sieurs historiens : dans Othon de Freisingen (*De gestis Friderici,* XXXII), dans la Chronique du Mont-Cassin (lib. IV, cap. XXXIX), et dans la *Vie de Louis le Gros* par Suger. C'est par cette colline que les Empereurs faisaient volontiers leur entrée dans Rome, et c'est là que les pèlerins, après un long et pénible

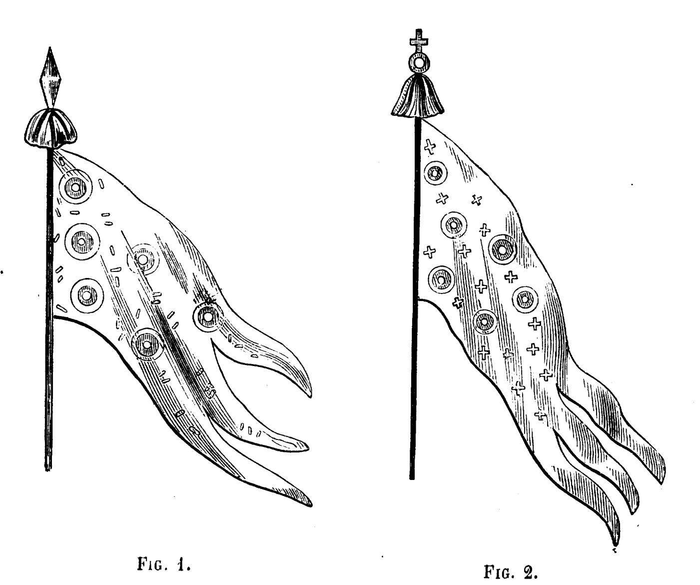


Fig. 1. Fig. 2.

voyage, apercevaient pour la première fois la Basilique des saints Apôtres. D'où peut-être ce nom caractéristique : *mons Gaudii.* = 6° C'est probablement sur cette colline qu'en présence de l'armée franke rangée sur le Champ de Mars, le pape Léon III remit à Charlemagne la célèbre bannière dont la représentation se trouve au *triclinium* de Saint-Jean de Latran. = 7° A cause de l'emplacement où avait eu lieu la remise de la bannière *Romaine*, cette bannière garda le nom de *Montjoie*, et le cri des Français fut *Montjoie.* = Le système que nous venons d'exposer est celui de M. G. Desjardins pour les §§ 1°-4° (*Recherches sur les drapeaux français*, p. 1-8), et, pour les §§ 5°-7°, celui de M. Marius Sépet (*le Drapeau de la France*, pp. 21 et suiv.). Cf. notre 6e édition de la *Chanson de Roland*, p. 250.

[1] *Chanson de Roland*, édit. Müller et L. Gautier, vers 2993 : « En Tencendur, sun bon cheval puis muntet. — Il le cunquist es guez desuz Marsune; — Si'n getat mort Malpalin de Nerbune. »

II PART. LIVR. I. CHAP. VIII.

mille cors résonnent derrière lui et menacent les Sarrasins. Un silence mortel se fait dans les rangs de ces mécréants : « C'est Charles, c'est Charles », disent-ils à voix basse, blêmes de peur. Et ils sont vaincus par avance[1].....

Le palais de l'Empereur à Aix.

La guerre est finie ; Charles retourne en son palais d'Aix[2].

Le palais d'Aix-la-Chapelle présente une physionomie toute particulière[3]. C'est un assemblage de plusieurs palais plutôt qu'une seule habitation royale. Il y a là douze châteaux magnifiques, groupés autour d'un château plus magnifique encore. Au sommet de celui-ci, un aigle gigantesque étend ses ailes d'or, ses ailes immenses[4]. En temps de guerre, on voit cet aigle lumineux au-dessus de la tente impériale[5]. Il indique partout la présence du grand Roi[6] : semblable à ce drapeau qui, naguère, signalait le séjour du souverain à Fontainebleau ou aux Tuileries... Mais tout est merveilleux

Le grand aigle d'or.

[1] « Sunent li munt e respundent li val : — Paien l'entendent, nel tindrent mie en gab. — Dist l'uns à l'altre : « Carlun avrum nus jà..... — De cels de France » les corns avum oït, — Carles repairet, li reis poesteïfs. » (*Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 2112-2114 et 2132, 2133.)

[2] Ou de Laon, ou de Paris. Si vous partagez nos romans en trois familles d'après leur ancienneté, vous constaterez aisément qu'en général les plus anciens font séjourner Charlemagne à Aix, les autres à Laon, les derniers à Paris. C'est que les uns ont été faits d'après les traditions du IXe siècle, les autres d'après les légendes de la fin de l'époque carolingienne, les derniers enfin d'après des chants postérieurs qui ne remontaient pas plus haut que les premiers Capétiens. (Voy. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 368.)

[3] Cf. notre *Chanson de Roland*, 6e édit., p. 8.

[4] *Karlamagnus-saga*, I, 12-20, et *Richeri Historia*, lib. III, § 71. — Richer dit : « *Ærea aquila.* »

[5] « Iluec tendirent le tref impérial, — De sor la feste fu li pons à esmal — Et l'aigle d'or posée en son estal — Qui plus reluit que estoile jornal. » (*Chanson d'Aspremont*, fr. 2495, fo 111 vo.)

[6] C'est cet aigle qui est un jour volé par Richard, frère de Renaud de Montauban : « L'aigle d'or en aval QUI VALOIT .III. CITÉS. » (*Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 293, vers 12). » C'est cet aigle que les fils Aimon placent au sommet de leur château : « Ci a mult vaillant aigle, ce dist Renaus li ber. — U metrons nos cest aigle qui ci est aportés ? — Là mont, sur ce pomel, ce dist Maugis li ber. » (*Renaus de Montauban*, p. 310, vers 15-17.)

à Aix. Dans la construction de sa *chapelle*, ou plutôt de sa cathédrale, l'Empereur ne ménagea ni le marbre, ni l'argent, ni l'or; mais il semble que les architectes de ce temps commettaient des erreurs naïves, comme ceux de nos jours. L'église achevée se trouva trop petite, et il fallut que Dieu intervînt pour en agrandir les proportions[1]. Il en dilata les murailles, il l'élargit miraculeusement... Cette masse énorme d'acier qui se trouve devant la porte du palais *principal*, c'est le fameux *perron* sur lequel les chevaliers essayent les épées; c'est sur ce formidable bloc que l'épée d'Ogier fut légèrement ébréchée, et elle mérita par là son nom de *Courte* ou *Courtain*[2]. Quant à la résidence elle-même, elle avait jadis été celle de Granus, père de Néron, et Charles un jour, à la chasse, avait retrouvé ce palais et ces bains. Mais, d'après une autre tradition, les sources d'eaux chaudes avaient miraculeusement jailli du sol[3], et Dieu avait voulu faire ce présent à Charlemagne[4]. Avons-nous besoin de dire que nous préférons cette dernière légende, parce qu'elle nous semble beaucoup plus en rapport avec le ton général de notre Épopée et avec son caractère surnaturel?

Le *perron* d'acier.

Les eaux et les bains d'Aix.

Entrons maintenant dans l'intérieur de ce palais que nous venons de décrire, et essayons d'y assister à la vie privée du grand Empereur. Racontons une « journée de Charlemagne »...

Nous avons dit que son sommeil ne ressemblait pas

[1] *Karlamagnus-saga*, I, 12, citée par G. Paris, l. l. — Sur la construction de la chapelle d'Aix, voyez le *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nat., fr. 778, f° 105 r°.

[2] « ENS EL PERRON A AIS TE FIS-JO ESSAIER...., — Iluec vos brisai-jo, le cuer en ai irié... — Por ço avés nom Corte... » (*Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 210, vers 8, 11-13.)

[3] « Enz en voz bainz que Deus pur vus i fist. » (*Chanson de Roland*, vers 154.)

[4] Philippe Mouskes (vers 2410 et suiv.). Mais il ne fait que reproduire en vers médiocres le faux diplôme présenté à Frédéric Barberousse par les chanoines d'Aix. (Voy. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 369.)

Une journée de Charlemagne en temps de paix.

Son sommeil, son lever.

à celui des autres hommes. Un Ange est toujours à son chevet[1], un Ange qui ne le quitte jamais. Combien je préfère ce beau gardien à cette autre garde très-compliquée que mentionne la Chronique du faux Turpin[2] : « Autour du lit de Charles, chaque nuit, cent vingt *forts orthodoxes* étaient toujours placés pour le garder; desquels quarante passaient la première veille de la nuit; à savoir : dix à la tête, dix aux pieds, dix au côté droit, dix au côté gauche; à la main droite l'épée nue, à la gauche un flambeau ardent, etc. » Quoi qu'en dise M. Gaston Paris, je ne puis croire que cette invention fantasmagorique du faux Turpin soit « ÉVIDEMMENT empruntée à une chanson de geste perdue[3] ». Nos chansons étaient beaucoup plus simples.

Les Matines, la Messe, l'Offrande.

L'Empereur s'éveille : il est encore très-matin. Comme on peut le penser, les premières actions de ce roi très-pieux seront religieuses : « Li Emperere est par matin » levez, — Messe e matines ad li reis escultet[4]. » A l'offertoire, Charles ne manque jamais de s'avancer au pied de l'autel et de faire à l'église une offrande digne de lui[5]. Les jours de fête, cette offrande est d'une valeur bien plus considérable. Dès que la messe est finie, Charles se rend d'ordinaire en un grand verger[6] avec ses barons, et s'assoit sous un pin : le Conseil va com-

[1] « Li angles est tute noit à sun chief... » (*Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 2528, etc.) — [2] Chap. XX (édit. Reiffenberg, p. 507).
[3] *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 371.
[4] *Chanson de Roland*, vers 163-164. — Voy. aussi *Macaire*, édit. Guessard, vers 308-35 :

Li rois se leve, quant le matin fo soné, A sa çapela elo s'en fo alé...; Et quant matin en fo dito e çanté, Arer s'en torne como esteit usé.	Li rois se lieve as matines soner, A sa chapele est maintenant alés...; Et quant matines ot on dit et chanté, Arier s'en torne com est acostumés.

[5] « Nostre Empereres s'est vestuz et chauciez ; — Messe et matines vait oïr au moustier ; — IL FIT S'OFFRANDE ; puis, s'en est repariez ». (*Amis et Amiles*, édition Conrad Hofmann, vers 233-235.)
[6] « Li Emperere est en un grant vergier » (*Chanson de Roland*, vers 103.)

mencer[1]. Il ne faudrait pas confondre ce Conseil avec les grandes Cours plénières dont nous aurons lieu de parler tout à l'heure, et qui se tenaient à Pâques et à la Pentecôte. C'est *tous les jours* que le roi consulte ses barons, et il y en a quelquefois jusqu'à mille[2] qui assistent à ces séances ordinaires, dans ce verger, près de ce pin, couchés sur l'herbe, ou debout. Ici se manifeste le caractère germanique de nos Chansons de geste. Est-ce qu'elle ressemble à l'absolutisme des empereurs romains, ou à l'éparpillage politique des anciens Gaulois, cette belle royauté de nos vieux poëmes, cette royauté qui témoigne de tant de respect pour les hommes libres; qui les consulte avec une assiduité si admirable; qui plus d'une fois est forcée, pour admettre leur sentiment, d'abandonner le sien? Est-ce que tout cela est celtique, est romain? « PAR CELS DE FRANCE VOELT IL DE L' TUT ERRER[3]. » C'est, à nos yeux, un des plus beaux vers de la *Chanson de Roland :* car il atteste l'existence réelle et la beauté profonde de ce gouvernement d'origine germaine qui avait été si énergiquement christianisé; il atteste que nos pères n'aimaient point le césarisme et ne le pratiquaient pas; il atteste que notre royauté, comme nos épopées, est venue d'outre-Rhin.

La Cour plénière.

Et ces Cours plénières dont nous parlons ne sont pas autre chose que les anciens « champs de Mars » et « champs de mai ». C'est là que Charlemagne se montre dans toute sa gloire, et c'est là aussi que les yeux de nos pères aimaient à contempler cette majesté rarement pacifique. « Un jour, à Pâques, fut le roi à Paris... — Le gentil roi qui fut si aimable — Tint cour plénière

[1] « De suz un pin en est li reis alez, — Ses baruns mandet pur sun cunseill finer. » (*Chanson de Roland*, vers 165-166.)
[2] «Des Francs de France *en i ad plus de mil.* » (*Chanson de Roland*, v. 177.)
[3] *Chanson de Roland*, vers 167.

large et merveilleuse... — Ce jour-là, à sa table, il eut dix-sept rois, — Trente évêques, un patriarche — Et mille clercs vêtus de belles chapes. — Jugez par là du nombre des autres... — L'évêque de Naples chanta la messe — Au lieu du Pape, qui fut un peu malade... — Notre empereur Charles sort de l'église; — Avec lui sort Naimes le barbu. — Charles lui met sa main sur l'épaule — Et Naimes tient le roi par son manteau de soie[1]....» Mais ces vers d'une de nos plus vieilles épopées ne donnent pas encore une idée suffisante de l'éclat et de la majesté de ces fêtes. Il faudrait, pour les décrire, emprunter cent traits épars à dix ou vingt chansons de geste. Charles est, en effet, entouré d'une couronne de rois, de patriarches, d'évêques, de ducs et de comtes. Le Pape, presque toujours, est là ; mais ce n'est pas lui qui est le centre, le sommet de cette assemblée incomparable : c'est l'Empereur. Tous les yeux sont fixés sur Charles. Les rois, assis au pied de son *faldesteuil*, se chargent de traduire la pensée universelle, et font monter jusqu'à son trône un hosanna qui est sur les lèvres de tous : « Sire, font-ils, écoutez, s'il vous plaît ; » — Il n'y a terre sous le ciel, si vous la vouliez, — Qui » ne fut conquise à la pointe de nos lances[2]. »

Cependant l'Empereur, qui se sent devenir dieu au milieu de toute cette gloire et de toutes les fumées de cet encens, élève alors la voix pour annoncer des largesses merveilleuses : « Que tous les pauvres chevaliers » s'approchent », crie-t-il de sa grande voix. Ils s'approchent, nombreux, et on leur distribue tout aussitôt des palefrois, du vair et du gris, des éperviers, des faucons, surtout de l'or en bons deniers[3]. L'enthousiasme

[1] *Ogier le Danois*, vers 3482-3500. Cf. le beau début d'*Aspremont* qui offre peut-être le type le plus complet d'un récit de cour plénière. — [2] *Chanson d'Aspremont*, ms. 2495, f° 67 v°. — [3] *Ibid.*, f° 67 r°.

alors touche à son comble, et un cri d'adulation presque superstitieuse s'élève vers le grand Roi : « Car après Deu a sor tos la valor[1]. » Non, je le sens bien, je sens que je suis tout à fait impuissant à rendre de telles scènes. Je sens que je ne fais pas saisir ce vaste et imposant tableau ; ce vieux roi en vêtements presque sacerdotaux assis sur un trône d'ivoire et d'or ; ce grand regard, cette barbe blanche, cette terrible stature ; ces quinze mille barons occupés à considérer un seul homme ; cet *apostole* qui paraît avoir pour principale fonction sur la terre de faire l'ornement des fêtes de Charlemagne ; ces rois qui semblent petits garçons, comparés à leur maître : ces cinquante évêques qui gravitent autour du Pape et autour de l'Empereur, comme autour de deux astres de grandeur inégale ; cette joie, ou plutôt ce délire, ces menaces contre les Sarrasins ; cette espérance de la conquête du monde entier, espérance qui paraît si raisonnable en présence de tant de gloire ; cet ange invisible à côté de ce nouveau César ; et, comme élément pittoresque, ces riches costumes, ce palais plein de merveilles, ces batailles de l'Ancien Testament représentées sur les murailles[2], ce luxe oriental, ce cadre admirable d'un plus admirable tableau... Du moins nos descriptions donneront à nos lecteurs cette conviction que la cour de Charlemagne valait bien celle de Louis XIV et de Napoléon. Mais cette cour est légendaire.

Reprenons le récit de la journée de Charles.

Suivant qu'il s'agit d'une Cour plénière ou d'une séance ordinaire du Conseil, les choses se passent différemment dans nos vieux poëmes. Presque toujours les solennités de Pâques et de la Pentecôte sont marquées

[1] *Chanson d'Aspremont*, f° 66 v°.
[2] *Chronique* du faux Turpin, chap. XXI, et *Chronique* de Philippe Mouskes, vers 9894 et suiv.

par quelque déclaration de guerre solennelle et terrible. On voit tout à coup entrer dans le palais un messager des Sarrasins : il pénètre tout poudreux jusqu'à l'Empereur, avec une témérité qui ne se peut comparer qu'à l'insolence prodigieuse de ses discours : « Sois maudit de » Mahom, dit-il à Charlemagne. Le roi mon maître » te défie ; il se prépare à envahir tes terres. Si tu ne te » soumets, tu seras pendu. » De là, une colère effroyable de l'Empereur, et une guerre dont le récit occupera les trois quarts du poëme et la moitié du dernier quart[1]. Mais, dans nos plus anciennes épopées, il est rare que de tels scandales se produisent. On y délibère en règle, on y est parlementaire, dans toute l'étendue et dans tous les sens de ce mot. Charles ne s'y livre pas à ces accès de colère qui le rendent si ridicule et si haïssable dans les plus récents de nos poëmes : « L'Empereur tend alors ses deux mains vers Dieu ; — Il baisse la tête, et commence à penser... — L'Empereur demeurait là, tête baissée, — Car jamais sa parole ne fut hâtive. — Et sa coutume était de ne parler qu'à loisir. — Quand il se redressa, très-fier était son visage[2]. » Comme on le voit, la modération et la sagesse peuvent avoir une beauté que l'emportement n'a pas.

Le Conseil.

Quant au Conseil, il est toujours moins solennel que la Cour plénière. Les ambassadeurs sarrasins n'y pénètrent pas, et les choses s'y passent en famille. La plus belle séance du Conseil dont le récit ait été conservé dans une chanson de geste, c'est celle qui se trouve au début de la *Chanson de Roland*, alors que l'on confie à Ganelon « le gant et le baston[3] », alors qu'on le charge de cette périlleuse ambassade près du roi Marsile, alors

[1] Voy. le défi de Balant dans la *Chanson d'Aspremont*.
[2] *Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 137-142. — [3] *Ibid.*, 168-341.

que ce Judas se dispose à trahir la France et à livrer Roland. Mais nous aurons l'occasion de revenir longuement sur cette admirable scène[1].

Le repas

C'est tantôt avant, tantôt après le Conseil que Charles reçoit à sa table tous les barons et les chevaliers présents. Il y a dans *Aspremont* une belle description d'un de ces repas qui sont infiniment moins grossiers que ceux d'Homère. C'est durant ce festin que Balant se convertit intérieurement, à la seule vue de Charlemagne qui, cependant, est alors livré à une occupation des plus triviales. L'auteur de la *Chevalerie Ogier* se contenterait ici de quelques vers : « Ils arrivent enfin dans la grand'salle. — La cour était nombreuse dans le palais de marbre — Et Charles fit servir ses hôtes richement. — *Dis més pleniers i ot le jor à table. — Quant mengié ont, si font oster les napes*[2]. » Mais, en vérité, pour un poëte, ce récit est bien sec, et il nous importe fort peu de savoir le nombre de plats qu'on servait devant le grand Empereur. Il faut donc en revenir à la *Chanson d'Aspremont*... Le repas est servi dans la grande salle du palais principal. Sur des tréteaux mobiles est dressée la table immense, couverte de nappes. On « corne l'eau » : on sonne du cor pour appeler les invités et les avertir d'avoir à se laver les mains avant le repas. Lorsque Charlemagne arrive, les vins déjà sont sur la table, et on les a *essayés*. Ce sont les damoiseaux qui servent les illustres convives; les damoiseaux, c'est-à-dire les jeunes nobles qui ne sont pas encore chevaliers. Les jours de Cour plénière, il y en a cent qui sont vêtus d'hermine et de vair, tous fils de comtes ou fils de

[1] Dans notre troisième partie, au chapitre intitulé : « *Le Conseil du Roi.* »
[2] La *Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 3502-3506. Cf. les beaux vers de la *Prise de Pampelune :* « Ao cief de table fu le Roi des mondeins rois », etc. (Édit. Mussafia, vers 472 et suiv.)

II PART. LIVR. I, CHAP. VIII.

princes. « L'*eve ont cornée, asis sunt au disner.* » Les barons, tout couverts de soie et d'or, prennent place sur des fauteuils ; derrière Charlemagne se tiennent debout trois princes pour le servir : « Li rois Burnos le » jor servi do vin, — De l'escuelle Drues li Poitevin, — » — Rois Salemons tint le jor le bacin[1]. » Sur la table ne brillent pas moins de sept cents coupes d'argent et d'or, et le poëte, aussi communicatif qu'Homère ou Virgile, veut bien nous apprendre que « Charlemagne » les conquit outre Rhin quand il occit le païen Guite- » clin[2]. » Avons-nous besoin d'ajouter que ce n'était pas toujours fête à la cour du grand Empereur? La Chronique de Turpin, plus voisine de l'histoire, dit de Charles qu'il mangeait peu de pain, mais le quart d'un mouton; qu'il buvait peu de vin et mêlé avec de l'eau[3]. Ce géant était sobre.

Les divertissements.

Si le Conseil ou la Cour avaient eu lieu avant le repas, le reste de la journée n'était plus consacré qu'au plaisir. C'est alors que les chevaliers assis sur le satin blanc se mettent à jouer aux *tables* ou aux échecs, et que les bacheliers s'exercent à l'escrime. Cependant,

[1] *Chanson d'Aspremont*, Biblioth. nat., fr. 2495, f° 71 r°. = On trouve plus de détails encore dans *Simon de Pouille :* « Viviens sert de l'eve d'Aigremont l'alosez, — Et Ogier le Danois del gastel anpovrez, — Et Rolans lor aporte gelines et pastez — Et danz Regnier de Gennes charz d'ors et de çanglez, — Et don Gautier de Termes oiseax bien atornez. — Ollivier sert de vin que ainz n'en fu blamez, — Trop lor done vin viez, clarez et ysopez. » (*Simon de Pouille*, Bibl. nat., fr. 368, f° 141 a.)

[2] « Li mengiers fu près et apareilliez, — Les napes mises, et li vins asseiez ; — Desor la table ont les coutiaus couchiez — Li damoisel qui bien sunt afaitié; — Parmi la sale tels .C. en veïssiez — Vestuz de vars et d'ermines dongiez, — Tuit fil à contes et à princes prisiez... — L'eve ont cornée, asis sunt au disner... — Un faudestuel li firent aporter... — Voit en la sale tant riche palazin, — Vestuz de paile et de gris et d'ermin, — Et tant bliaut, et tant paile à or fin, — Tels. VII. C. coupes que d'argent que d'or fin — Qui furent traites do tressor Coustentin — Que Karlemaine conquist oltre le Rin — Quant il ocist le paien Guiteclin... — Les napes traient quand Karles ot mangié... » (*Chanson d'Aspremont*, Bibl. nat., fr. 2495, f° 67 v° à 71 r°, *passim*.)

[3] Chap. XX (édit. de Reiffemberg, p. 507).

sur son trône d'or massif, Charlemagne les considère du haut de sa terrible majesté. C'est du moins le tableau qui nous est fourni par la *Chanson de Roland :* « Il y avait bien là quinze mille chevaliers de la douce France. — Ils sont assis sur des tapis blancs et, pour se divertir, jouent aux tables. — Les plus sages, les plus vieux, jouent aux échecs — Et les bacheliers légers à l'escrime. — Sur un fauteuil d'or massif — Est assis le roi qui tient France la douce[1]. »

La chasse.

D'autres fois l'Empereur se jette avec ardeur dans le plaisir de la chasse[2], qui lui fut toujours cher. Nos poëtes ont même tiré parti de cette passion de Charles pour le précipiter en de nouvelles aventures. Si, dans *Jehan de Lanson* et dans *Girars de Viane,* le roi de Saint-Denis tombe au pouvoir de ses ennemis, c'est qu'il s'est laissé trop chaudement entraîner à la poursuite des chevreuils et des cerfs[3]. En revanche, c'est dans une partie de chasse qu'il découvre un jour les eaux chaudes d'Aix-la-Chapelle[4]. Mais enfin sa journée est finie. Laissons-le revenir en paix à son palais ou dans sa tente; laissons-le s'endormir sous la garde des anges, sous la protection spéciale, sous les ailes de saint Gabriel...

Fin de la journée de l'Empereur.

Et voici que nous avons épuisé tout ce qui se rapporte à la physionomie extérieure de Charlemagne. Le plus difficile n'est pas fait, et c'est maintenant le portrait de son âme qu'il nous faut aborder. L'âme de Charlemagne ! Cette psychologie est à la fois complexe et délicate.

[1] *Chanson de Roland,* vers 109-116.

[2] Philippe Mouskes, reproduisant la tradition épique, dit fort bien : « Deduis de bois et de riviere — Li plaisoit de moult grant maniere. » (Vers 11679, 11680.)

[3] N'oublions pas que Charles pouvait se permettre des divertissements moins matériels. D'après nos poëtes eux-mêmes, il était savant, il savait lire : « Karles nostre Emperere, s'a brisée la cire ; — Quant il fut jovenciaus, si ot apris à lire... » (*Renaus de Montauban,* p. 162.)

[4] Voy. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne,* p. 367.

L'âme de Charlemagne.

Nous ne pensons pas nous tromper en indiquant la fierté comme la *dominante* de cette âme qui n'eut jamais rien de banal. La fierté, qu'on ne confondra jamais avec l'orgueil, est cette conviction modeste de l'homme de génie qui se sent au service d'une grande cause, ou plutôt qui a la conscience d'être un instrument docile aux mains de Dieu. Un homme vraiment fier sait s'agenouiller devant Dieu, et se tenir debout devant les hommes, devant ses ennemis et devant ceux de sa cause. Il est vrai qu'à ce point de vue Charlemagne fut très-fier, comme Godefroi de Bouillon, comme saint Louis. Cette très-noble vertu éclatait sur son visage : le premier qui l'aperçut à Jérusalem le prit pour Dieu lui-même, et ses douze pairs pour les douze apôtres : « Par le mien escientre, ço est meïsmes Deus. — Il et » li duze Apostle nus vienent visiter[1]. »

Sa fierté.

Mais c'est dans le malheur surtout qu'il est beau d'être fier : Charlemagne a eu cette beauté morale. Plus d'une fois, les douze pairs se révoltent contre lui ; il reste inébranlable. Dans les *Quatre Fils Aymon*, nous assistons à plusieurs rébellions de ce genre. L'Empereur ne trouve personne, parmi ses compagnons, qui veuille se charger de pendre Richard. Les voilà qui tournent le dos au vieux roi, les voilà qui bravement l'accablent d'injures. Que fait Charlemagne ? Il se contente de leur raconter l'histoire de sa vie : *Jà fui-je fius Pepin*, etc. Et avec un à-propos fort périlleux, il leur rappelle l'histoire d'une première conspiration des douze pairs et de l'épouvantable châtiment qui l'a suivie. Or, il est là, sans défense, entre leurs mains, et sans eux il ne peut rien. Qu'importe ? il laisse uniquement parler et agir sa fierté[2]. Et dans le même poëme, lorsque les ignobles

[1] *Voyage à Jérusalem*, vers 141, 142. — [2] *Renaus de Montauban*, pp. 266, 267.

subterfuges de Maugis ont mis la personne sacrée de l'illustre Empereur entre les mains de Renaud de Montauban et de ses frères ; lorsque Charles voit qu'il va mourir, il a la gloire de ne point se laisser troubler un seul instant. Il dédaigne superbement et ses adversaires et la mort ; il ne se montre pas moins exigeant dans cette extrémité que sur le trône ; il prétend dicter les conditions de la paix, il est fier, il est hautain. Ce vaincu est invincible. S'il a jamais le malheur de glisser dans l'orgueil, ce n'est pas durant sa prospérité, c'est dans ses humiliations et dans ses défaites. Mais, en faveur d'un vaincu, on peut sans doute admettre des circonstances atténuantes[1].

Je ne puis passer sous silence un incomparable passage de nos poëmes qui a déjà été cité bien des fois, et qui a eu l'honneur d'être imité par le plus grand poëte de notre temps[2]. Il est beaucoup de Français qui ne connaissent, hélas ! leurs épopées nationales que par ce vers des *Lorrains :* « Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays », et par cet extrait d'*Aimeri de Narbonne*, que je dois citer ici une fois de plus. Donc, « l'empereur Charlemagne à la barbe florie » vient d'apercevoir une ville bellement assise dans une admirable contrée. Il la veut conquérir et fait un appel à ses barons. Ah ! sans doute, il n'aura qu'à parler : c'est à qui voudra faire cette noble conquête ; le roi n'aura que l'embarras du choix. Personne, personne, personne ne répond à la voix de Charles. Ils sont si fatigués, il y a si longtemps qu'ils n'ont serré dans leurs bras leurs enfants et leurs femmes, ils jettent des yeux si ardents vers douce France ! Le grand Roi reste seul, complétement seul, et c'est dans cet isolement qu'il grandit de cent pieds. Il insulte

[1] Voy. encore *Gui de Bourgogne*, vers 58, 70 et 51-52. — [2] Victor Hugo, *la Légende des siècles : Aymerillot.*

II PART. LIVR. I. CHAP. VIII.

tous ses barons, il insulte toute son armée : « Allez-vous-en, Bourguignons et Français, Angevins, Flamands et Avalois, Hennuyers, Poitevins et Mansois, Lorrains, Bretons, Herupois, gens du Berry et de la Champagne, allez-vous-en; moi, je resterai ici, sous Narbonne. Et quand vous arriverez dans l'Orléanais, en douce France, vers le pays de Laon, si l'on vous demande : Où donc est le roi Charles? vous répondrez, seigneurs Français, vous répondrez, par Dieu, que vous l'avez laissé tout seul faire le siége de Narbonne [1]. » Certes, si le mot *fierté* n'avait pas alors existé dans la langue française, il eût fallu le créer après la lecture de ces admirables vers. Et si ce sentiment n'avait pas été connu dans le monde, Charlemagne était fait pour l'inventer. Mais la Castille et les Castillans étaient là.

Son courage invincible.

Toutefois, pour avoir le droit d'être si fier, il faut avoir fait ses preuves de vertu, de génie, de courage. Notre Empereur les avait faites, et surabondamment. Voyez-le dans *Roland* se mesurer avec Baligant : duel formidable, victoire difficile [2]. Dans *Gui de Bourgogne*, il est accusé de paresse et d'inertie par Ogier le Danois, mais entendez sa réponse : « Il y a vingt-sept ans que nous vînmes en Espagne. Durant tout ce temps, je n'ai pas reposé quatre nuits sans ma cuirasse, sans ma *broigne treslie*. Mon bliaut est en pièces, ma broigne est rompue. Je suis plus velu qu'un chevreuil ou une biche. » Et il ajoute, après avoir jeté un regard sur son accoutrement : « Depuis Huisant-sur-mer jusqu'à Saint-Gilles, depuis les monts de Montjeu jusqu'en Galice et par deçà vers Rome, il n'est pas une cité, pas un château, pas un bourg, pas un *manantie* que je n'aie conquis par force et par vertu [3]. » Et l'auteur d'*Anséis de Car-*

[1] *Aimeri de Narbonne*, Bibl. nat., fr. 1448, f° 44 v°. — [2] *Chanson de Roland*, vers 3560-3624. — [3] *Gui de Bourgogne*, vers 58-68.

thage, plus réaliste encore dans son portait de Charles, dit que « de fer porter avoit la char pourrie [1] ». C'est lui, encore un coup, c'est ce Charlemagne dont l'enfance a été si rudement éprouvée, dont le berceau a été tout entouré de traîtres, et qui n'a trouvé, lui, le futur champion de l'Église, d'asile assuré qu'à la cour d'un roi païen. C'est lui, c'est ce Charlemagne qui, trois fois au moins, a traversé les Alpes pour se jeter sur les Sarrasins d'Italie; qui les a vaincus à Aspremont; qui les a vigoureusement éloignés de Rome et de la papauté menacée; qui leur a enlevé le puissant rempart de leur Fierabras. C'est lui, c'est ce Charlemagne qui s'est emparé tour à tour de Carcassonne, de Narbonne et d'Arles, et qui surtout, malgré ce terrible Waterloo, malgré cette étonnante défaite de Roncevaux, a mené à bonne fin l'expédition, la formidable expédition d'Espagne. C'est lui, c'est ce Charlemagne qui, à une autre extrémité de son immense empire, a mis, non sans férocité, le poids de son pied sur la gorge des Saxons vaincus. C'est lui, c'est ce Charlemagne qui n'a pas fait avec moins de succès la police dans tout son royaume; c'est lui qui a dompté les résistances de tant de vassaux jaloux et presque indomptables; c'est lui, enfin, qui a porté jusqu'à Jérusalem, jusqu'à Constantinople, la gloire victorieuse de son nom, et dont on a pu dire: « Ains mieldres rois ne cauça esperons [2]. » Il a vingt fois le droit d'être fier; il a vingt fois le droit de s'écrier : « Tant que Dieu défendra » mon corps et ma valeur, je n'aurai pas de seigneur » ici-bas [3]. »

[1] *Aspremont*, p. 5, vers 50, 51. = Jocundus, dans sa *Translation des reliques de saint Servais*, résume admirablement tout ce que nous venons d'écrire : « Karolus mori pro patria, mori pro Ecclesia non timuit : ideo terram circuit universam, et quos Deo repugnare invenit, impugnabat, et quos Christo subdere non potuit verbo, subdidit ferro. » (Pertz, *Scriptores*, XII, 96.)

[2] *Anséis de Carthage*, Bibl. nat., fr. 793, fº 1. — [3] *Ogier*, vers 214.

Outre le soldat, il faut considérer en Charlemagne l'Homme, le Roi, le Saint.

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons parlé que des vertus guerrières, et ce ne sont pas les seules qui doivent inspirer de la fierté. Quelque estime que nous fassions de la condition militaire, nous ne saurions consentir à voir uniquement dans Charlemagne un soldat, et il nous faut encore considérer en lui l'homme, le roi, le saint : sans cette triple étude, on ne le connaîtra jamais tout entier. Cependant nous devions commencer par peindre le conquérant; car c'est par l'épée que Charlemagne a surtout été populaire, et c'est par l'épée surtout qu'il a changé la face du monde. Le glaive, d'ailleurs, est plus épique que l'olivier, et l'épopée n'a jamais déifié ni des administrateurs, ni des jurisconsultes, ni des savants. C'est sous son habit de guerre que le peuple s'est obstinément représenté le grand Empereur, c'est ainsi qu'il se le représente encore : et non pas sous cette figure étriquée et mesquine qu'ont voulu lui donner les sculpteurs modernes, placide, rêveur, un rouleau de capitulaires sous le bras. Combien le peuple préfère le Karl dont parle le moine de Saint-Gall [1], « l'homme de fer, armé d'un casque de fer, les bras protégés de gantelets de fer, couvrant d'une cuirasse de fer ses larges épaules et sa poitrine de fer, brandissant en haut de sa main gauche une lance de fer ». De même, les paysans et les soldats de nos jours se représentent vivement Napoléon avec le petit chapeau et la redingote grise, et non pas Bonaparte prenant part aux travaux du Conseil d'État et collaborant au Code !

L'Homme.

Et néanmoins ce qui me plaît dans le Charlemagne de nos vieux poëmes, c'est qu'il est homme; c'est que sous cet illustre haubert il y a un cœur facilement ému; c'est que, sous ce heaume dont le seul aspect fait fuir

[1] Lib. II, cap. XVII; Pertz, II, 759, 760.

les Sarrasins, il y a des yeux qui contiennent tout un trésor de larmes et qui les laissent aisément couler. Ne me parlez pas des héros tragiques qui se promènent sur la scène avec un pas uniformément cadencé et dont les cœurs ne doivent jamais battre, dont les yeux ne doivent jamais pleurer. Ce ne sont pas là des hommes : ce sont des automates construits par de petits Vaucansons littéraires. Notre Charlemagne ne craint pas de s'évanouir, lui; il a toutes les faiblesses, il a toutes les défaillances de l'humanité; il sanglote, oui, il a le mérite (immense pour un *héros*) de sangloter sincèrement et de tomber véritablement en pâmoison. Dans l'*Entrée en Espagne*, son neveu Roland est sur le point d'engager un rude combat avec le géant Ferragus, et voici que déjà l'Empereur a des larmes plein les paupières :

Voyez-vous le courageux empereur? Il prend Roland au frein de son beau destrier roux; il pleure de ses deux yeux, et dit : « Beau neveu, où iriez-vous ainsi? Vous voulez donc mourir de » la main de ce Turc endiablé? Mais si je vous perds, je vais » rester tout seul, comme pauvre dame quand a perdu l'époux. » Retournons, frère, au glorieux royaume de France : car ce pays » commence à être triste. Doux ami, je n'ai plus de fils après ma » mort[1]. »

Ces paroles ont quelque chose de touchant, et *même* d'homérique : « Je vais rester tout seul, *comme pauvre dame quand a perdu l'époux* », nous paraît un trait excellent. Et faut-il encore rappeler ici cette admirable oraison funèbre de Roland que nous avons précédemment traduite[2] : « Ami Rollant, prozdum, juvente » bele[3] » ? Jamais douleur ne fut plus profonde, ni surtout plus naturelle. C'est ainsi que pleurent les vrais

[1] *Entrée en Espagne*, manuscrits français de Venise, XXI, f° 31 r°.
[2] Tome I, p. 113. — [3] *Chanson de Roland*, vers 2916 et suiv.

pères. Mais Charles ne peut cependant oublier qu'il est roi, et nous avons vu comment à ses larmes paternelles il mêle ici ses regrets politiques : « Il est mort, mon » neveu, qui m'a fait tant de conquêtes. Les Saxons » maintenant vont se révolter contre moi, et les Romains » et les Hongrois, » etc., etc. C'est bien là l'homme, qui, même au milieu de ses plus rudes douleurs, prend encore le temps de songer à ses intérêts. Mais croyez-vous que je ne préfère pas ce Charlemagne humain à tous les Charlemagnes matamores qu'on a fabriqués depuis? D'autant plus que l'idée religieuse finira par l'emporter dans l'esprit, dans le cœur de l'oncle de Roland : « Ami » Rollant, Dieu metet t'anme en flurs, — En pareïs » entre les glorius[1]. » Et le bon Empereur se pâme, et cent mille Français se pâment avec lui. Ici je me rappelle ces deux vers, qui sont célèbres : « *Le masque tombe, l'homme reste, Et le héros s'évanouit.* » L'homme reste, cela nous suffit; et que pouvons-nous demander de mieux?

Humain pour ses amis qui sont morts, Charles ne l'est pas moins pour ses ennemis qui sont vivants... L'enchanteur Basin a pénétré dans le palais de Jehan de Lanson : il peut le tuer. Mais il demande tout d'abord la permission de Charles :

> Sire, ce dit Basins, volez que soit tuez?
> — Nenil, dist Karlemaines, por sainte charité[2].

Tant de générosité, tant de *bienfaisance* (je me sers à dessein de ce mot, qui, contrairement à l'opinion reçue, était en usage dès le XIIIe siècle), tant d'autres vertus enfin sont malheureusement ternies par quelques vices. Le Charlemagne de nos premiers poëmes est déjà

[1] *Chanson de Roland,* vers 2898, 2899. — [2] *Jehan de Lanson,* Biblioth. nat., fr. 2495, f° 63.

colère, et le sang lui monte aisément à la tête : dans *Ogier*, il est tout à fait odieux, et l'on se rappelle avec quelle injuste brutalité il ordonne la mort du fils de Geoffroi. Pourquoi suis-je forcé d'ajouter que la brutalité de la luxure s'unit à celle de la colère chez ce grand homme que l'histoire n'a peut-être suffisamment disculpé ni de l'un ni de l'autre de ces deux reproches? Que ne puis-je dire, avec Jacques d'Acqui, avec ce chroniqueur du XIII[e] siècle : « *De muliere aliqua Carolus non curavit, nisi de regina*[1]. » Je suis encore forcé de rappeler ici une légende ignoble et qui, d'ailleurs, n'a aucun fondement historique : c'est celle qui se rapporte à l'amour incestueux de Charlemagne pour sa sœur Gilain. Notre *Chanson de Roland* n'a pas connu, n'a pas admis cette fable abjecte, et je m'en réjouis ; elle n'a point fait de Roland le fruit de cette monstrueuse union. On ne s'intéresserait plusà Roncevaux, si l'on savait Roland sorti de si bas.

Le Roi

Après l'homme, le Roi.

Quand Bossuet écrivait dans son *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* son magnifique éloge de la couronne de France; quand il s'écriait, en commentant un texte de saint Grégoire le Grand : « La couronne de France est autant au-dessus des autres couronnes du monde que la dignité royale surpasse les fortunes particulières, il ne se doutait guère qu'il répétait, presque dans les mêmes termes, les vers de nos vieux poëtes : « La corone de France doit estre mise avant, — Que » tout autre roi doivent estre à lui apandant[2]. » = « Quant Dex eslut nonante et dix royaumes, — Tot le » meilleur torna en douce France[3]. » Et le poëte ajoute, tout aussitôt : « Li mieudres rois ot à nom Charle-

[1] G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 504. — [2] Jean Bodel, *Chanson des Saisnes*, I. — [3] *Couronnement Looys*, vers 12 et 13.

» maine. » C'est qu'en effet Charlemagne est le type du Roi de France.

Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il est surtout, qu'à meilleur titre il est le type de l'empereur d'Allemagne. Toute la tradition de nos romans, depuis le XI[e] siècle et antérieurement, toute cette légende, qui certes n'a rien d'apprêté et où la mauvaise foi n'a pu pénétrer, tout enfin, tout proteste contre cette idée. Dans la *Chanson de Roland*, Charles ne parle que de « France la douce » ; Aix est « en douce France ». Pris dans leur ensemble, ses soldats sont des Francs. Je ne parle pas des poëmes postérieurs où l'on voit ces épithètes homériques se coller pour toujours à son nom : « Le roi de Saint-Denis, le roi de Montloon. » Je me contente de faire observer que si l'on veut mettre dans les deux plateaux de la balance, d'un côté toutes les traditions populaires de l'Allemagne sur le grand Empereur, et, d'autre part, toutes les légendes poétiques de la France sur le grand Roi, on se convaincra aisément que tout l'avantage est pour nous. Charles, lui seul, a produit de ce côté du Rhin toute notre épopée nationale, cent, deux cents chansons de geste ; Charles, en Allemagne, n'a donné lieu qu'à quelques belles légendes, courtes, et presque toujours orales. Tirez la conclusion, et convenez que Charlemagne est plus Français qu'Allemand. Je ne dis pas qu'il soit uniquement Français, ce qui serait une injustice profonde, et je ferai volontiers comme Girard d'Amiens écrivant en tête de son prétendu poëme : « *Ci commence le livre du roi Charlemagne qui fut roi de* » *France et empereur d'Allemaigne* », ou comme l'au- » teur du *Renaus de Montauban* disant : « L'emperere » de Rome, li rois de Montloon[1]. »

[1] *Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 47, vers 28.

La majesté est le premier caractère de ce roi plusieurs fois incomparable, et c'est cette majesté qui le rend sacré aux yeux de ses ennemis eux-mêmes. Dans *Girars de Viane*, le vieil empereur est fait prisonnier par Girard, son ennemi mortel. Que va faire le vainqueur ? Il se jette aux pieds de Charles et lui rend très-respectueusement la liberté. Même il va jusqu'à lui demander grâce pour l'audace dont il s'est rendu coupable. Nous verrons dans *Renaus de Montauban* d'autres exemples de cette grandeur, qui s'impose aux Sarrasins eux-mêmes comme aux autres rois.

Cette majesté, d'ailleurs, n'est chez l'Empereur que la conscience de tous ses devoirs accomplis. Plusieurs couplets de nos Chansons de geste nous renseignent nettement sur ces devoirs de la royauté chrétienne ; mais il n'est peut-être pas de texte plus remarquable, à cet égard, que celui du *Couronnement Looys*. Le vieux Charlemagne y donne ses derniers conseils à son timide héritier : il ne veut pas que Louis touche à la couronne d'or s'il ne s'estime point capable de remplir toutes les fonctions morales d'un roi de France, d'un empereur de Rome : « Tort ne luxure ne pechié ne menez, — Ne » traïson vers nului ne ferez ; — Ne orphelin son fié ne » li toldrez..... — Bien puez mener en l'ost mil et cent » homes, — Passer par force les eves de Gironde, — » Paienne gent craventer et cunfundre — Et la lor terre » doiz à la nostre joindre[1]. » En résumé, éviter l'injustice, la paillardise, la félonie, et guerroyer sans cesse contre les Sarrasins, tels sont les principaux devoirs de l'Empereur[2]. Dans le début de *Huon de Bordeaux*, les mêmes idées sont exprimées en des termes moins imagés

[1] *Couronnement Looys*, vers 65-67 et 73-76.
[2] Nous reviendrons en détail sur cette question dans le chapitre de notre troisième partie, intitulé : *la Royauté, le Roi.*

et moins saisissants : « Mon fils, ne te soucie point des » traîtres ni des lâches, mais choisis tes compagnons parmi » les plus braves ; car c'est des bons que tout bien peut » venir. Aux clercs porte honneur et amour ; paye la » sainte Église de retour ; donne du tien aux pauvres de » bon cœur[1]. » L'amour de l'Église et la charité sont ajoutés ici aux devoirs précédemment signalés. Un autre roman, où sont aussi racontés les derniers moments de Charlemagne, *Anseïs de Carthage*, nous montre dans Charles un ami de la paix, un roi passionné pour la concorde. Lorsqu'il laisse en Espagne le jeune roi Anséis, il lui recommande surtout la paix ; il la recommande à tous ceux qui doivent un jour se partager le grand empire : « Pour Dieu, je vous prie, quand ma vie sera finie, — » Qu'entre vous il n'y ait discorde ni mêlée. — Aimez-» vous les uns les autres, comme gens de bien et sensés : » — Car c'est la haine qui dépeuple la terre[2]. »

Mais je ne suis pas encore satisfait de tout ce qui précède, et je ne trouve pas à ces théories un caractère assez élevé. Le *Couronnement Looys* va donner à cette royauté, qui ne semble pas l'emporter assez sur la royauté antique, le caractère sacré, divin, qui lui manque encore. L'auteur de ce poëme va nettement affirmer que toute royauté descend de Dieu, mais qu'elle n'est instituée que pour le bien du peuple : « Fils Louis, je ne veux » pas te le celer, — QUAND DIEU CRÉA LES ROIS DANS LE » BUT DE GRANDIR LE PEUPLE, — Il ne le fit pas pour » qu'ils se missent à prononcer de faux jugements, — » A faire luxure, à commettre de plus en plus le mal.

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 210-215. (Voy. le texte entier dans notre analyse de *Huon de Bordeaux*.)

[2] *Anseïs de Carthage*, Bibl. nat., fr. 193, f° 73 v° : « Por Dieu vos prie, quand ma vie ert finée, — Qu'entre vous n'ait descorde ne mellée ; — Amez l'un l'autre com bone gent senée ; — Car par haïne est terre desertée. »

» — Le devoir du roi est d'abattre toute injustice à ses » pieds [1]. »

C'est ainsi que parle Charlemagne mourant, dans un texte que je serai forcé de citer une seconde fois, mais qui, cité vingt fois, ne fatiguerait jamais le lecteur. Et voilà le caractère surnaturel de la Royauté clairement affirmé! Au reste, toute la physionomie de Charlemagne révèle au dehors ce caractère intime. Dans la *Chanson de Roland*, l'Empereur a une figure presque sacerdotale; il a des gestes, des paroles et des allures d'évêque. Il donne sa bénédiction à son armée, comme un pape : « Si's beneïst Carles de sa main destre[2]. » Ses ambassadeurs ne partent pas sans avoir reçu la même bénédiction : « Ço dist li reis : « A l' Jhesu e à l' mien! » » — De sa main destre l'ad asolt e seigniet. — Pois, li » livrat le bastun e le brief[3]. » On ne peut lire ces textes sans avoir presque envie de s'incliner soi-même sous cette grande main bénissante. On se rappelle, en ce moment, le costume que portaient au moyen âge les empereurs d'Allemagne, ce costume qui était presque pontifical, et l'on se dit qu'il faut quelque effort pour distinguer, dans les miniatures ou dans les fresques, le vicaire de Jésus-Christ des successeurs de Charlemagne[4]. Ce grand roi est d'ailleurs le premier, dans nos vieux poëmes, à pratiquer sévèrement les théories qu'il y professe. Faut-il parler de sa justice, et rappeler les deux beaux vers d'une chanson que nous avons déjà citée : « Por la justice la povre gent i vet, — Nus ne se claime » qui très-bon droit n'en ait[5]? » Faut-il, après un érudit contemporain, énumérer toutes les légendes allemandes

[1] *Le Couronnement Looys*, couplet XI[e]. — [2] *Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 3066. — [3] *Ibid.*, vers 339-341. — [4] Voy. le portrait de Frédéric II, dans le Recueil des *Costumes* de Mercuri. — [5] *Couronnement Looys*, vers 32, 33.

qui nous représentent Charlemagne comme le plus sévère, le plus droit, le plus admirable de tous les justiciers, comme le Salomon de l'Occident barbare? Dois-je parler de cette célèbre cloche que Charles avait fait placer à la porte de son palais, de cette cloche que l'on sonnait quand on voulait recourir publiquement à la justice du roi: et l'invincible Empereur obéissait humblement à cet appel[1]. Où est aujourd'hui la cloche de Charlemagne? Et enfin ne suis-je pas en quelque manière forcé d'ajouter ici, avec un des savants de notre temps qui ont le mieux étudié la figure de Charlemagne : « C'est à ces récits, autant qu'au souvenir de la rédaction des lois germaniques, qu'est due l'expression proverbiale en Allemagne de « *Karls' Recht* », le Droit de Charles, pour désigner la bonne justice et les anciens usages[2]. » Ce petit proverbe me plaît mieux que l'histoire de la cloche, et en dit plus long que toutes nos Chansons de geste.

La générosité de Charles ne jetait pas moins d'éclat que sa piété. Il suivait à la lettre les larges maximes du duc Naimes lui disant : « Tant en dorrez as grans et as » menus — Que tuit s'en aillent de joie revestu. » Après chacune de ses Cours plénières, on pouvait dire : « Tiels » i vint fix de povre vavassor,— Qui au partir resanblera » contor. » Il s'abaissait jusqu'aux pauvres, il les aimait, et j'ignore pourquoi la *Chronique de Turpin*, copiée par l'auteur d'*Anseïs de Carthage* et conforme à un récit de saint Pierre Damien, lui fait donner par un roi sarrasin une leçon de charité que l'histoire, d'accord avec

[1] Chronique de Weihenstephan (ch. XVII ; citée par G. Paris, p. 354). = L'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* cite en outre un passage curieux du poëte Enenkel. Une couleuvre vient un jour sonner la *cloche de justice* et réclame l'Empereur contre les envahissements d'un gros crapaud. C'est puéril, et je me hâte d'ajouter que ce n'est pas d'origine française.

[2] *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 354 (d'après Massmann, *Kaiserscronik*, III, 997).

la plupart de nos vieux poëmes, atteste hautement n'avoir jamais été méritée[1].

Quant à la piété de Charlemagne, elle est en quelque sorte la splendeur de ses autres vertus. Dans toutes nos Chansons de geste, et surtout dans les plus anciennes, le grand Empereur, à tout instant, descend de cheval, se précipite à genoux, se couche à terre et adresse à Dieu les plus simples, les plus ardentes prières : « Vrai » père, défends-moi en ce jour, toi qui préservas Jonas » de la baleine; toi qui épargnas le roi de Ninive; toi » qui délivras Daniel du merveilleux tourment dans » la fosse aux lions; toi qui sauvas les trois enfants dans » la fournaise. Que ton amour soit aujourd'hui avec » moi. Par ta miséricorde, accorde-moi, s'il te plaît, de » venger mon neveu Roland[2]. » Comme on le voit, la prière n'est pas longue; mais elle est vive, candide, sincère. Et ne vaut-elle pas cent fois mieux que ces prières théologiques qui abondent dans les romans de la dernière époque, et notamment dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens?

Dans la piété de Charlemagne je trouve une transition facile pour arriver à étudier le *saint*, après avoir dépeint le roi.

Le Saint.

Charles vit à plein dans le surnaturel et dans le miracle; il ne semble pas respirer le même air que le reste des hommes; il voit Dieu de plus près : « Dieu aima Charles d'un tel amour qu'il fit pour lui maint beau miracle en son vivant[3]. » C'est pour ce nouveau Josué que

[1] *Chronique de Turpin*, chap. XIV; *Anseïs de Carthage*, derniers vers; saint Pierre Damien, *De eleemosyna*. — Turpin raconte le fait en le rapportant à Agolant; *Anseïs de Carthage*, à Marsile; saint Pierre Damien, au roi des Saxons. Dans les trois textes, un païen, prisonnier de l'Empereur, se scandalise de voir les pauvres assis par terre aux pieds de Charlemagne, qui trône sur un siége élevé. Le mécréant cite l'Évangile au roi chrétien, et le fait rougir de honte.

[2] *Chanson de Roland*, vers 3100-3109.

[3] « Et Charlemaigne d'Aiz que De parama tant — Qu'il fist maint bel miracle

Vie surnaturelle de Charles. Miracles dont il est l'objet. Son commerce avec le monde angélique.

le soleil s'arrête. C'est pour lui que la grande ville de Luiserne est engloutie, soudain, au fond d'un abîme où les voyageurs épouvantés peuvent encore l'entrevoir. C'est pour lui que la grande tour de Carsaude se fend en deux et écrase les Sarrasins sous son poids formidable, comme ce palais que Samson fit tomber sur les Philistins, ces Sarrasins de l'Ancienne Loi[1]. Je sais bien que plus tard, à l'époque cyclique, des poëtes de vingtième ordre voulurent donner à Doon de Mayence et à Garin de Montglane une physionomie aussi miraculeuse. Suivant l'auteur de *Doon de Maience*, les trois chefs des trois grandes gestes seraient nés le même jour, à la même heure. « Au moment de cette triple naissance, tout le monde croula en long et en large, le soleil changea sa clarté, le ciel devint rouge comme du sang. Trois grandes foudres alors tombèrent des nues ; la première à Paris, devant le palais de Pepin. Elle fit où elle tomba un trou énorme, et de ce trou jaillit un bel arbre, long et droit, fleuri et verdoyant. Et cet arbre resta là tant que Charles fut vivant[2]. » Remarquez, toutefois, que cette triple merveille n'a rien de primitif. Si nous voulons connaître les vrais miracles de Charlemagne, il faut lire la *Chanson de Roland*. C'est là qu'on voit le grand Empereur vivre journellement dans la compagnie et dans la conversation des anges, surtout de saint Gabriel. « As li un angle ki od lui soelt parler[3]. » Lorsque, dans son formidable combat avec l'émir Baligant, Charles est sur le point de succomber, lorsqu'il chancelle et va mourir, Dieu s'émeut et saint Gabriel tombe des cieux : « Grand roi, que fais-tu? » lui dit-il.

por lui en son vivant. » (*Les Saisnes*, couplet I.) — « ...Kalle que Dex paramatant — Qu'il fist miracles por lui en son vivant. » (*Otinel*, vers 18, 19.)

[1] Ces deux miracles sont racontés dans *Gui de Bourgogne*, *in fine* et vers 694.

[2] *Doon de Maience*, vers 5377 et suiv. — [3] *Chanson de Roland*, vers 2452.

« Quant Carles oit la seinte voiz de l'angle, — Nen ad » poür ne de murir dutance, — Repairet lui vigur et re- » membrance[1]. » Charles nous rappelle ici sainte Françoise Romaine, qui avait obtenu la grâce de voir *visiblement* son ange gardien. Durant la nuit, l'ange qui a annoncé au monde la grande joie de l'incarnation, saint Gabriel, se tient constamment au chevet du Roi, dirige comme il veut les songes de ce conquérant[2], et le bénit tous les matins avec un geste magnifique[3]. C'est encore ce messager d'élite qui vient mettre fin à la *Chanson de Roland*, à la plus antique, à la plus belle de nos Épopées françaises, en se montrant une dernière fois à Charlemagne, en lui disant : « Lève-toi, ne » prends pas le temps de te reposer. *Par force iras en la » terre de Bire, — Rei Vivien si succurras en Imphe*[4]. » Enfin il n'est guère de page de la *Chanson de Roland* où je n'aie la joie de trouver le mot *ange*, et j'ai dit ailleurs que le devoir des peintres serait de toujours représenter Charlemagne avec un bel ange volant au-dessus de sa tête ou marchant à ses côtés. Ce frémissement d'ailes angéliques, je l'entends aussi dans *Gui de Bourgogne;* un ange apparaît au grand Empereur pour lui ordonner d'aller en Galice : « Ne suis pas hons terrestre, » ains sui esperités », lui dit cet envoyé céleste[5]. Girard d'Amiens, reproduisant une légende beaucoup plus antique et plus vénérable, raconte que les Saxons voulurent un jour brûler une chapelle construite par saint Boniface, mais que tout à coup deux jeunes gens, « qui dras orent plus blans que n'est noif ne gelée », se montrèrent en l'air et mirent en fuite les païens[6]. Dans l'*En*

[1] *Chanson de Roland* vers 3610-3614. — [2] *Ibid.*, vers 2525-2531. — [3] *Ibid.*, vers 2847, 2848. — [4] *Ibid.*, 3995, 3996. — [5] *Gui de Bourgogne*, vers 4096.

[6] Manuscrit 778, f° 72 v°. Cette légende a un beau parfum chrétien, et j'ose à peine citer après elle l'intervention presque ridicule d'un ange dans le duel entre Charles et Doon de Mayence (*Doon de Maience*) etc. etc.

trée en Espagne[1], c'est un saint qui remplit l'office habituel que la *Chanson de Roland* attribue à l'ange Gabriel : saint Jacques rappelle au roi de France le vœu qu'il avait fait jadis « d'ostoier sur la gent de Tutelle » et de rendre libre le chemin des pèlerins[2].

Le monde céleste n'est pas le seul qui soit familier avec le fils de Pepin : Charlemagne, ainsi que les saints, commande aux créatures inintelligentes et aux forces de la nature. Les animaux se placent en quelque manière sous ses ordres et remplissent près de lui une mission miraculeuse. Ce que Grégoire de Tours raconte de Clovis[3], cette histoire touchante de la biche blanche ou du cerf qui montre à l'armée française un gué commode et sûr pour traverser un fleuve difficile, nous la trouvons plusieurs fois racontée par les historiens poétiques de Charlemagne. On a déjà cité les deux textes de la *Karlamagnus-saga* qui placent ce miracle en deux instants décisifs de la vie militaire de notre Charles : le passage de la Gironde avant la grande guerre d'Espagne[4], le passage du Rhin avant une grande expédition contre Witikind[5]. Dans *Ogier le Danois*, ce prodige a lieu dans les défilés de Montjeu, lorsque Charles se précipite à grands pas au secours de Rome et de la Papauté aux abois : « Dex ama » Kalle et si l'avoit mult chier ; — Si li envoie un message » mult fier. — Parmi les loges vint un cers eslaissiés, — » Blans comme nois, quatre rains ot el cief. — Après le » cers aquellent lor sentier[6]. » Cette merveille n'est pas la seule. Les Franks sont-ils dévorés par la soif, une eau

[1] D'après la *Chronique de Turpin*. — [2] Manuscrit français de Venise, n° XXI, f° 1 v° et 2 r°. — [3] Lib. II, cap. XXXVII. — [4] I, 30. — [5] I, 45-47.

[6] *Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 269-277. = Un Office en vers de saint Charlemagne, conservé à Einsiedeln (n° 81) dans un Bréviaire de 1462, contient cette strophe : « Jubilemus Altissimo — In athleta sanctissimo — Cui missa per Spiritum — Cerva duxit exercitum. » (*Lateinische Hymnen des Mittelalters*, von P. Gall. Morel, p. 249.)

miraculeuse jaillit sous leurs pieds[1]. De pareils traits abondent. La nature se met tout entière au service du grand Empereur qui s'est mis tout entier au service de Dieu.

Son sommeil lui-même n'est pas un sommeil vulgaire, et il est très-souvent traversé par des songes prophétiques qui sont comme autant de miracles nouveaux. Avant l'épouvantable catastrophe de Roncevaux, Charles rêve que Ganelon lui saisit sa lance et la brise en mille morceaux[2]; puis, qu'un ours le mord au bras droit et qu'un léopard lui fait assaut, mais qu'un limier le délivre de l'ours et commence à lutter avec le léopard[3]. Et plus tard, avant la bataille contre Baligant, Dieu lui envoie encore deux autres songes qui ressemblent un peu aux deux premiers, mais qui, cette fois, lui annoncent la lutte suprême contre les Sarrasins et le châtiment de Ganelon[4]. Ce sont bien là des rêves de soldat : combats d'ours, de lions et de chiens. C'est encore ainsi que le roi de France, dans la *Chevalerie Ogier*, voit par avance le danger couru par son fils Charlot et la délivrance de cet étourdi par Ogier[5]. Quelle que soit la grossièreté primitive de ces songes, ils ont je ne sais quel caractère profondément épique, et certes ils ne font point pâlir l'auréole de Charlemagne. Ils contribuent à mettre sa sainteté dans une lumière plus étrange, mais plus vive. Ils grandissent encore le grand Empereur.

Nous avons dit ailleurs que le Malheur et la Sainteté sont par excellence les deux éléments d'une épopée. Charlemagne ne serait pas aussi épique si son armée n'avait pas été vaincue à Roncevaux, si surtout il avait été moins saint. Ce n'est pas ici le lieu de discuter si cette sainteté brille d'un éclat aussi incontestable dans

[1] Soit pendant la guerre de Saxe, soit pendant le siége de Carcassonne. (Voy. G. Paris, l. l., p. 361). — [2] *Chanson de Roland*, vers 716-724. — [3] *Ibid.*, 725-736. — [4] *Ibid.*, 2525-2566. — [5] *Chevalerie Ogier*, 1157-1171.

II PART. LIVR. I. CHAP. VIII.

Véritable caractère de la sainteté de Charles.

l'histoire que dans la légende; ce n'est pas le lieu de traiter le célèbre et délicat problème de la canonisation du fils de Pepin. On a dit avec raison, on répète encore tous les jours, que Charlemagne n'a été canonisé que par un antipape, et que cette canonisation est sans valeur. Nous y consentons. Mais il faut se hâter d'ajouter qu'avant d'être officiellement placé sur les autels par la main tout à fait indigne de Pascal III, le fils de Pepin avait été *canonisé* par la poésie populaire, par notre Épopée nationale. Loin de nous la pensée de mettre cette canonisation poétique sur la même ligne que celle de l'Église. Toutefois l'Église elle-même a toujours fait grande estime du culte populaire, et on l'a vue quelquefois béatifier de pieux personnages morts depuis quatre ou cinq cents ans, mais qui, de temps immémorial, étaient l'objet de la dévotion universelle. Si nous ne pouvons pas ployer le genou devant les images de Charles, si nous n'avons pas le droit, si les écoliers seuls ont la permission de dire *saint* Charlemagne, nous devons à cet homme étonnant le genre de respect le plus voisin de la dévotion que nous devons aux Saints. Nous ne saurions oublier qu'il a régné pour l'Église, qu'il a aimé la Vérité avec des ardeurs admirables, qu'il a tout fait pour la propager et pour la défendre. Peu de grands hommes ont paru en des temps aussi défavorables au génie, et rien n'égale le prodigieux éparpillement de barbarie qui, à la mort de son père, était la plaie du monde occidental. De cet éparpillement fatal, il a fait un faisceau. Il a créé l'unité morale du monde actuel, il a créé la république chrétienne. Il a vu, avec une rare précision de coup d'œil, que les tribus germaines de son temps pouvaient se diviser en deux groupes, en deux familles immenses: celles qui avaient achevé leurs invasions, celles qui n'avaient pas fait halte encore. Il s'ap-

pliqua à policer les premières, à faire faire halte aux secondes. Les peuples modernes doivent tout au puissant Empereur; tout, jusqu'à leur existence. Sans lui, les Saxons eussent confisqué Paris, et les Sarrasins seraient à Toulouse. Un poëte a dit de Waterloo que c'était le gond du XIXe siècle : le règne de Charlemagne est le gond de tout le moyen âge et de tous les temps modernes. Sans lui, c'était la barbarie, le désespoir, la mort; avec lui, c'est la lumière. J'aime donc que, sans entourer sa noble tête du nimbe des saints, on le représente sur les fresques et sur les vitraux de nos églises entre saint Louis et Godefroi de Bouillon; j'aime qu'on le peigne avec sa formidable épée à la main, « montant la garde » devant le trône du Souverain Pontife, devant l'Église de Dieu, devant la Vérité sans armes. Et je voudrais qu'on écrivît au-dessous de ces images ce beau vers d'un de nos derniers poëtes: « Qui m'ont meffet non dorment; qe Karlon » se reveille [1]. »

D'un second type de Charlemagne qui est l'œuvre des trouvères de la dernière époque.

Eh bien! cette incomparable figure de Charlemagne, ce grand homme, ce grand roi, ce grand *saint*, que Dante place dans son *Paradis* près de Roland et de Guillaume d'Orange[2], et auquel les auteurs de nos premiers poëmes donnent une beauté morale si parfaite, avec une élévation plus voisine de la majesté du Jupiter antique que de la taille d'Agamemnon ou d'Achille lui-même; ce familier des anges et des saints, cet ami de saint Gabriel et de saint Jacques, ce conquérant de trente-deux royaumes... savez-vous ce qu'en ont fait les auteurs de nos dernières Chansons de geste? Ils ont été jaloux de cette grandeur de Charlemagne, et ne pouvant plus, ne sachant plus tailler sa statue, ils ont crayonné sa caricature. Ils ont créé (je sens que je profane ce mot), ils ont *créé* un

[1] *Entrée en Espagne*, Biblioth. S.-Marc, à Venise, fr. XXI, f° 10 r°.
[2] Et de Renouart au Tinel, hélas! (*Paradis*, XVIII, 43.)

Nos premiers poëtes avaient fait l'apothéose de Charles; les derniers font sa caricature.

second type du glorieux Empereur dont il faut bien que nous parlions, dont nous sommes forcé de parler. Nous voulons bien, sans les excuser, reconnaître que ces poëtes coupables ont pu confondre les traditions relatives à Charlemagne et celles relatives à Charles le Chauve; qu'ils ont pu se tromper de légende et prendre le gros vaincu des Normands pour le grand vainqueur des Sarrasins. Mais Charles le Chauve lui-même n'est pas descendu si bas dans l'histoire que notre second Charlemagne dans la légende. Nous avons déjà signalé la fable assez ancienne qui attribue à Charlemagne un abominable inceste avec sa sœur Gilain : « De là naquit Roland », a dit un jour l'auteur de *Tristan de Nanteuil*, qui prend plaisir à accentuer l'ignominie d'une tradition antérieure. Mais la *Karlamagnus-saga*, du XIII[e] siècle, racontait la chose en détail et ajoutait que Charles s'était empressé de marier sa sœur au *bon* duc de Bretagne Milon. Il faut avouer que ce Milon avait de la vertu, et qu'il en eut besoin lorsque Roland naquit sept mois après le mariage de Gilain. Mais vous allez voir, de plus en plus, se dessiner nettement la caricature de l'Empereur. On n'ose d'abord, on n'ose au XII[e] siècle, le signaler que comme un roi féodal qui a bien peur, bien peur de ses grands vassaux. Il est trop évident que par là les trouvères voulaient plaire aux barons à qui ils débitaient leurs vers. Plus ils rabaissaient la royauté, mieux ils étaient payés. Cette tendance se manifeste déjà dans la *Chevalerie Ogier*. Naimes (oui, Naimes-Nestor lui-même) et tous les barons s'indignent contre Charlemagne et contre son fils Charlot : « C'est » pour vous, lui disent-ils, que nous avons laissé nos » terres et nos fiefs, nos enfants et nos belles épouses, » et voici que vous nous faites insulter par votre fils! » Mais, par l'Apôtre qu'on invoque à Rome, si nous ne

» pensions point par là être coupables envers Dieu, nous » retournerions en douce France avec un très-grand » nombre de barons chevaliers, et vous verriez votre *ost* » s'éclaircir. » Le roi les entend, plein de colère : « Car il n'est pas à Reims ni à Orléans, et il redoute beaucoup Sarrasins et païens[1]. » Charles, dans *Ogier*, est déjà fantasque, bourru, cruel ; il prend déjà les allures d'une marionnette ; il ressemble déjà à un soldat de plomb et ne se peut remuer que tout d'une pièce. Mais vous allez assister à une progression lamentable. Dans *Gui de Bourgogne*, Roland est rebelle à force d'insolences et dit en parlant de son oncle : « Laissomes ce vieillart QUI » TOUS EST ASSOTEZ[2]. » Et le fils de Naimes, Bertrand, va encore plus loin : « Plût à Dieu que vous fussiez » en France, à Paris, et que les dames de tout le » royaume y fussent aussi, et que chacun tînt en sa main » un bâton : elles vous battraient si bien le dos et *le* » *crepon*, que, *pour l'onor d'Avallon*, vous voudriez bien » être ailleurs[3]. » Et le débonnaire monarque répond avec l'accent d'un vieillard de comédie[4] : « Par saint » Denis, vous dites vrai, barons. » Et il semble tendre le dos par avance. Est-ce là, grand Dieu ! est-ce là « Carles » li reis, nostre emperere magnes » ? Est-ce là le vainqueur de Marsile et de Baligant ? Mais, dans le même poëme que nous venons de citer et qui n'est pas postérieur au XIIe siècle, Ogier trouve encore le secret d'insulter l'Empereur plus cruellement : « On dit que Charlemagne conquiert tous les royaumes. Rien n'est moins » vrai. C'est Roland qui les conquiert, Olivier, Naimes » le Barbu, et moi, Ogier. Quant à Charles, il mange[5]. » Dans *Aspremont*, le grand roi se relève, et cependant je n'aime point cette vilaine et sotte pensée de suicide dont

[1] *Chevalerie Ogier*, vers 1510-1526. — [2] *Gui de Bourgogne*, vers 1601. — [3] *Gui de Bourgogne*, vers 970-975. — [4] *Ibid.*, vers 978. — [5] *Ibid.*, vers 37-41.

il est entrepris et dont il a l'audace de parler à Dieu[1]. Mais, dans la *Chanson des Saisnes*, la caricature, hélas! reparaît et triomphe. N'y voit-on pas l'Empereur aller nu-pieds, en petit garçon, se jeter aux genoux des Herupois, leur faire amende honorable et les supplier de ne point se révolter contre lui[2]? Vous me direz que les Herupois représentent ici « l'idée nationale française, en » opposition avec les prétentions des Carolingiens ger- » maniques[3] ». C'est fort bien; mais ces Carolingiens, ne pouvait-on les faire descendre un peu moins bas? Et, dans *Renaus de Montauban*, quelle bassesse encore! Charles feint de pardonner à Beuves d'Aigremont et à ses frères; puis, en vrai renard, en Tibère, il laisse assassiner le duc Beuves par des traîtres : « Moult très-bien l'otrion[4] », dit-il avec une cafarderie qui montre en lui le chat à côté du tigre. C'est dans ce même poëme que s'étale un des vices les plus ridicules que les nouveaux trouvères prêtent si généreusement à l'Empereur : nous voulons parler de ce prodigieux entêtement, de cette monomanie, de cette idée fixe qui pendant près de vingt mille vers fait dire à Charlemagne : « Je veux prendre Mau- » gis, je veux la tête de Maugis[5]. » En même temps que son opiniâtreté, sa brutalité augmente, il se collète avec Richard, qui est son prisonnier; il lui donne des coups de bâton; ils roulent tous deux à terre sous les yeux des barons[6]. Dans *Gaidon*, même abaissement. Le roi de Montloon s'introduit dans Angers en costume de pèlerin, de *paumier;* mais on le reconnaît, on le malmène, et Bertrand lui tire les grenons[7] : voilà ce qu'est devenue la barbe grifaigne de Charlemaigne! Dans l'*En-*

[1] « Garissez-moi ceste riche conpaigne, — Et s'ainsis est que en l'estor remaingne, — Je me ferrai de m'espée en l'entrainne. » (*Chanson d'Aspremont*, Bibl. nat. ms., 2495, f° 88 r°.) — [2] La *Chanson des Saisnes*, couplets XLIII, XLIV. — [3] *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 328. — [4] *Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 39, vers 33. — [5] *Ibid.*, p. 337. — [6] *Ibid.*, 256. — [7] *Gaidon*, v. 10671 et suiv.

trée en Espagne, il se sert encore du bâton ; il a la prétention de faire pendre son prisonnier, Isoré[1], et c'est là enfin qu'est racontée la fameuse histoire du coup de gant dont il frappe le visage de Roland, qui a pris Nobles sans sa permission[2]. Puis, comme un enfant, il se repent de sa colère, fond en larmes, se laisse gronder par ses pairs, essuie ses pleurs, et se réconcilie avec eux[3]. Mais il n'a jamais peut-être été humilié plus profondément que dans les poëmes, relativement modernes, qui ont été consacrés aux chefs des deux autres gestes, à Doon de Mayence, à Garin de Montglane : il semble que les auteurs de ces rhapsodies aient voulu diminuer la taille de Charles pour faire paraître leurs héros plus grands. Dans *Garin de Montglane,* on va jusqu'à lui enlever l'amour de cette charmante Galienne, dont on ne prolonge la vie que pour lui donner le loisir de tromper son mari. Cette adultère se passionne tout à coup pour le jeune Garin, qui lui laisse, nouveau Joseph, son manteau entre les mains : il ne manquait vraiment plus à l'oncle de Roland que d'être transformé en Sganarelle ou en George Dandin. Et savez-vous comment se venge le fils de Pepin? En jouant une partie d'échecs avec Garin : « Si tu gagnes, tu seras roi de France, lui » dit-il; si tu perds, tu seras mis à mort. » Quant à Doon de Mayence, il prend avec Charles plus de libertés encore que tous les autres : « Si tu ne me donnes point la cité » de Vauclère et la main de Flandrine, je m'en vais » immédiatement te couper la tête. » Voilà comment parle un vassal à ce terrible Charles de la *Chanson de Roland.* Le grand Empereur pouvait-il tomber plus bas? Oui, plus bas encore. Un poëme néerlandais du XIII[e] siècle, dont l'origine première, par malheur, semble

[1] *Entrée en Espagne,* mss. français de Venise, XXI, f° 105-125. — [2] *Ibid.,* f° 216 r°. — [3] *Ibid.,* f° 218-220.

être française et dont la légende est reproduite par notre *Renaus de Montauban*, *Charles et Elegast*, nous montre le roi de France se faisant voleur de grand chemin. Et cela sur l'ordre de Dieu[1] !!! Après un pareil trait, il faut se taire, et surtout s'indigner[2].

Résumé et Conclusion.

Toutefois, ne restons point sur l'impression, sur le goût de ce Charlemagne de la seconde époque, libertin, traître, oblique, goinfre, berné, trompeur et trompé, imbécile et paralytique; composé de Néron et de Prusias, d'Agamemnon et de Macaire, de Vitellius et de Claude. Non, non, reportons une dernière fois notre pensée sur le vrai Charlemagne, sur le Charlemagne de la *Chanson de Roland* et de nos plus anciens poëmes, sur celui dont nous avons entrepris témérairement le portrait impossible. Pour faire une telle statue, il eût fallu la foi des imagiers du XIIe siècle et le génie de Michel-Ange. Tout au moins, qu'une radieuse image reste dans notre souvenir. Représentons-nous le grand Empereur dans tout l'éclat de sa puissance militaire, au moment où il s'élance sur les Sarrasins pour venger la mort de Roland. Il vient de prier, il se relève en faisant le signe de la croix, monte sur son cheval dont Naimes et Josserant lui tiennent les étriers. Son corps est beau, gaillard et bien séant, son visage clair et de bon *contenant;* il s'avance à cheval sur le front de la grande armée. A sa vue, toutes les trompettes, tous les clairons retentissent et le saluent[3]. « Barons français, dit-il, vous êtes des

[1] Voy., sur ce poëme, l'*Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 127, 142, 149 et surtout 316.

[2] Nous parlerons ailleurs de *Gui de Nanteuil*, où Charlemagne est décidément dépouillé de tout reste de grandeur, où il se laisse corrompre par quelques tonnes d'argent, où il fait une guerre honteuse à Gui de Nanteuil et à Ganor, où il mérite enfin d'être ignominieusement vaincu. = Quant à Girard d'Amiens, son œuvre singulière présente un mélange de traits anciens et de nouveautés qu'il est malaisé de bien définir et que nous avons déjà fait connaître au lecteur.

[3] *Chanson de Roland*, éditions Müller et L. Gautier, vers 3110-3120.

» braves ; vous avez déjà livré tant de batailles ! Voici » les païens devant vous, ils sont félons et mauvais, et » leur religion ne vaut pas un denier. Je sais que leur » nombre est grand, mais qu'importe ! En avant[1] ! » Et tous les Francs s'élancent comme un homme. Le jour est beau, le soleil est brillant, il éclaire la défaite des païens, et Roland est vengé. C'est sur un tel spectacle qu'il fera bon de rester, en nous écriant avec l'auteur de la *Chanson de Roland :* « Non, jusqu'au jugement dernier, il ne paraîtra rien de plus grand que Charlemagne. *N'iert mais tels hum desques à l' Deu jüise*[2] ! »

CHAPITRE IX

LES COMPAGNONS DE CHARLEMAGNE : ROLAND, OLIVIER, NAIMES, TURPIN, ETC.

On trouve dans nos Chansons de geste des types de héros analogues à tous ceux de l'*Iliade*.

L'immortel auteur de l'*Iliade* a su, avec un art merveilleux, grouper autour de son Agamemnon vingt figures épiques qui représentent les principaux éléments de l'âme humaine. Rien n'est plus heureusement varié, ni plus délicatement nuancé. Autour d'Agamemnon, comme autour d'un astre, gravitent d'autres astres de lumière et de proportions diverses : Achille, Patrocle, Nestor, Calchas, les Ajax, Ulysse... Agamemnon, c'est la royauté, qui, à cette époque, n'est qu'une sorte de paternité et n'a rien de despotique, ποιμὴν λαῶν. Achille, c'est le

[1] *Chanson de Roland*, éditions Müller et Léon Gautier, vers 3335-3340. — [2] *Ibid.*, vers 1733.

courage aveugle, exubérant, fantasque, sauvage. Patrocle, c'est l'amitié, qui est aveugle aussi, persévérante et douce. Nestor, c'est l'expérience, et Ulysse, c'est la ruse. Calchas est le représentant du ciel, et l'élément comique est fourni par Thersite. Voici encore Ajax fils de Télamon : c'est un second Achille, plus sévère, moins capricieux, moins enfant que le premier. Ajax fils d'Oïlée, c'est la furie qui s'armera contre les dieux eux-mêmes. Comme on le voit, ce sont là, pour la plupart, de beaux et austères visages. N'y aura-t-il donc pas quelque lumière plus douce, quelque rayon plus aimable? Oui, et c'est la Beauté, c'est Briséis qui est chargée par le poëte de jeter sur tout ce drame une petite lueur charmante et trop tôt effacée.

Eh bien! chose curieuse, nous retrouvons dans nos Chansons de geste, nous retrouvons autour de notre Charlemagne la même variété de figures épiques exprimant les mêmes nuances de l'âme humaine. Je ne compare pas, je ne veux pas comparer le style du vieil Homère avec celui de nos poëtes nationaux. Je constate seulement une ressemblance frappante et bien faite pour ravir tous les regards. Une telle similitude dans la conception générale de ces différents types prouve l'admirable unité de l'âme humaine dans tous les pays et à travers tous les temps. Dieu ayant fait l'homme à son image, tous les hommes ont nécessairement des traits de ressemblance.

Comparaison entre Agamemnon et Charlemagne,

Charlemagne est un Agamemnon chrétien, dont le souffle, je le sais, est autrement puissant et dont les proportions sont autrement colossales; mais qui, enfin, comme Agamemnon, représente l'idée de la royauté, d'une royauté modérée et qui n'a pas l'attribut dangereux de la toute-puissance. Roland ressemble bien plus intimement encore à Achille. Comme Achille il est em-

porté, il est boudeur comme lui, et fait son métier de se retirer sous sa tente pour en sortir bientôt, réconcilié et à moitié honteux. En deux mots, Roland, c'est le Courage, et le courage a trop souvent pour caractère de ne point raisonner et de se précipiter brutalement contre l'obstacle. Olivier est un Patrocle d'un ordre supérieur, aimant Roland comme un frère, et cachant sa propre gloire pour laisser plus de rayonnement à celle de son ami. Deux âmes se sont-elles jamais ressemblées plus que celles de Nestor et de Naimes, de ces deux conseillers à cheveux blancs, de ces deux beaux vieillards chez qui la modération s'élève jusqu'au génie? Si Olivier exprime la fidélité, si Naimes est le type de l'expérience, Turpin nous apparaît comme un autre Calchas : moins prophète et plus soldat, ayant une lance au lieu de trépied. Basin est un second Ulysse. Estout, plus honorable mille fois que Thersite, est destiné comme lui à faire rire le lecteur. Au fils de Télamon, il faut opposer Ogier : il n'y a pas plus de différence entre le Danois et Roland qu'entre Ajax et Achille. Quant à ce second Ajax, fils d'Oïlée, qui fait si épouvantablement violence à la prophétesse Cassandre dans le temple de Pallas où elle s'est réfugiée, et qui, sur les rochers mêmes où Pallas le cloue, s'écrie encore : « J'en échapperai malgré les dieux! » ne rappelle-t-il pas notre farouche Girard de Fraite, qui foule aux pieds le crucifix et qui, bravant l'Empereur sur la terre, brave encore Dieu dans le ciel? Enfin, ce « petit rayon charmant » dont nous parlions tout à l'heure, ne luira-t-il pas aussi sur tous nos héros vêtus de fer? Nos vieux poëmes ne seront-ils pas éclairés par la Beauté? Voici la fiancée de Roland, voici « belle Aude », qui a plus de charme que Briséis, ayant plus de liberté dans sa vie et plus de grandeur dans son âme.

entre Roland et Achille,

entre Olivier et Patrocle,

entre Nestor et Naimes,

entre Turpin et Calchas,

entre Ajax fils de Télamon et Ogier,

entre Ajax fils d'Oïlée et Girard de Fraite, etc.

Il nous a paru utile d'établir tout d'abord cette com-

paraison, ce parallèle entre nos vieux poëmes et l'*Iliade*. C'est l'instant peut-être de peindre les portraits trop rapidement ébauchés de ceux qui, dans nos Chansons de geste, font cortége à notre Agamemnon, à Charlemagne. Commençons par notre Achille, commençons par Roland....

I

Portrait de Roland d'après toutes nos Chansons de geste.

Roland[1], comme son oncle, est de stature formidable. La force de ses poings est célèbre; son corps est d'acier. Nous avons dit plus haut que Charles, dès son avénement, nous apparaît sous les traits d'un centenaire; Roland, au contraire, a toujours vingt ans. Charlemagne, c'est Roland devenu vieux; Roland, c'est Charlemagne demeuré jeune. Cette jeunesse est en possession

[1] Voici le tableau succinct des Chansons de geste où Roland joue un rôle, et des faits les plus importants qui nous sont fournis par ces chansons. — Naissance de Roland; ses premières années. (*Enfances Roland*, ou *Berte et Milon*, 3e branche du *Charlemagne* de Venise. — *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Biblioth. nat., fr. 778, fo 110-112.) — Débuts de Roland dans la guerre contre Agolant et Eaumont; conquête de Veillantif et de Durandal. (*Chanson d'Aspremont.*) — Ses débuts dans la guerre contre les Saisnes, d'après une autre tradition. (*Renaus de Montauban*). — Son combat avec Olivier sous les murs de Viane; ses fiançailles avec la belle Aude. (*Girars de Viane.*)— Sa lutte avec Renaud de Montauban. (*Renaus de Montauban*). — Mort de son père. (*Acquin.*) — Expédition contre Jehan de Lanson; Roland contrefait le mort et pénètre ainsi dans le château de Lanson. (*Jehan de Lanson.*) — Il fait partie du pèlerinage à Jérusalem et à Constantinople. (*Voyage à Jérusalem.*) — Sa lutte contre Otinel; miracle de la colombe qui sépare les deux combattants. (*Otinel.*) — Il entre en Espagne avec le roi de France, se bat contre Ferragus, qu'il tue; abandonne l'armée de son oncle en un moment critique, va s'emparer de Nobles; reçoit un affront de Charles que son départ a rendu furieux, quitte le camp français, s'exile en Orient, y organise à la française le royaume de Perse, et enfin revient en Espagne, où un ermite lui annonce sa mort prochaine; sa réconciliation avec l'Empereur. (*Entrée en Espagne.*) — Il accorde entre eux les Lombards et les Thiois. (*Prise de Pampelune.*) — Il est d'avis qu'on poursuive énergiquement la guerre contre Marsile, fait confier à son beau-père l'ambassade près du roi païen et est livré par Ganelon; placé à la tête de l'arrière-garde, il se voit soudain attaqué par cent mille païens; refuse d'appeler l'Empereur à son secours, sonne trop tard de son olifant, voit les pairs et les meilleurs chevaliers de France écrasés par les païens, et meurt lui-même après cent exploits incomparables. (*Chanson de Roland* et ses remaniements.) = Voyez l'*Eclaircissement* intitulé : *Histoire poétique de Roland*, dans les éditions 4e, 5e et 6e de notre *Chanson de Roland* (1875 et 1876, in-18 et in-8o, Mame).

Sa physionomie exterieure, sa beauté, sa force.

d'une incomparable énergie. On est véritablement au pays des chimères quand on lit la *Chanson de Roland :* le neveu de Charles se bat pendant je ne sais combien d'heures consécutives ; il a je ne sais combien d'*épieux* sarrasins dans le corps, il en est tout traversé ; sa cervelle lui sort par les oreilles. Qu'importe? il se bat toujours, il se bat en furieux jusqu'à ce que la mort enfin lui descende de la tête sur le cœur. C'est ainsi, c'est sur la plus haute cime des Pyrénées, les yeux tournés en conquérant du côté de l'Espagne, que je voudrais le voir représenté par nos peintres ; c'est ainsi que je voudrais voir sa statue colossale s'élever au sommet de quelqu'une de nos montagnes célèbres : il mérite bien cette gloire autant que Vercingétorix. Néanmoins, ne restons pas sur cette image lugubre. Aux beaux jours de sa vie, le fiancé de la belle Aude est éclatant de jeunesse et de fierté. Les Italiens nous l'ont gâté en le chargeant de trop de panaches ; ils l'ont par trop agrémenté. Il est, dans nos romans, infiniment plus simple. Dans *Renaus de Montauban*, « c'est un varlet vêtu d'une pelisse fourrée, de heuses d'Afrique garnies d'éperons d'or[1] ». Dans *Otinel* et dans vingt autres poëmes, c'est un brillant chevalier qu'on reconnaît aisément à son « siglaton vermeil[2] ». Mais le plus beau de ses portraits, c'est celui que la fière main d'un génie anonyme a dessiné dans la *Chanson de Roland :* « Aux défilés d'Espagne passe Roland — Sur Veillantif, son bon cheval courant. — Ses armes lui sont très-avenantes. — Il s'avance, le baron, avec sa lance au poing — Dont le fer est tourné contre le ciel[3] ; — En haut est lacé son gonfanon tout

[1] *Renaus de Montauban*, éd. Michelant, pp. 119, 120.— [2] « Et c'est Rolans au vermeil ciglaton » (*Otinel*, vers 51). Etc., etc.— [3] L'arme habituelle de Roland, c'est l'épée Durandal dont nous allons résumer l'histoire en quelques propositions. — *a.* Œuvre du forgeron Veland, elle fut donnée à l'Empereur par Malakin d'Ivon comme rançon de son père Abraham. = *b.* Charles en fit présent à Roland

II PART. LIVR. I. CHAP. IX.

blanc — Et les franges d'or lui descendent jusqu'aux mains. — Le corps de Roland est très-beau, son visage est clair et riant. — Sur ses pas marche Olivier, son compagnon. — Et ceux de France, le montrant : « Voilà » notre champion », s'écrient-ils, — Sur les païens il jette un regard fier, — Mais humble et doux sur les Français[1]. » Telle est la beauté qu'il garde jusque dans la mort. Quand Charlemagne découvre enfin le corps inanimé de son neveu sur le champ de bataille, le poëte dit encore de son héros : « *Cors ad gaillard, perdue a sa culur.* » C'est à peine si l'on ose donner à un tel corps le nom de cadavre.

Son amour de la guerre; son courage proverbial; sa *furia francese.*

Roland (pour passer de son corps à son âme), c'est le Germain, c'est l'homme de guerre. Dans toutes les Cours plénières, dans tous les Conseils de l'Empereur, il est l'ennemi déterminé de la paix. Au commencement de l'*Entrée en Espagne*, il tance très-vertement les barons français coupablement endormis[2]. Au début de la *Chanson de Roland*, il repousse énergiquement les propositions mielleuses du roi Marsile et rappelle le meurtre des comtes Basan et Basile : « Sire, » faites la guerre que vous avez commencée. — Menez » votre ost aux murs des Sarrasins, — Assiégez-les » toute votre vie, s'il le faut, — Et vengez ceux que le fé» lon fit tuer[3]. » Une seule fois, dans *Jehan de Lanson*,

dans la vallée de Maurienne (c'est le *Valsemorien* de la *Gran Conquista de ultramar*), un jour que Dieu lui avait ordonné par un ange de la donner au meilleur de ses capitaines. = *c.* Suivant le *Karleto*, la *Cronica general de España* et plusieurs autres textes, Durandal est l'épée de cet émir Braimant dont le jeune Charles triompha en Espagne au commencement de ses enfances. = *d.* Une autre version nous est fournie par *Aspremont*, et la conquête de Durandal est précisément l'objet de ce poëme : la fameuse épée appartient ici au jeune Eaumont, fils de l'émir Agolant. Roland tue Eaumont et lui enlève Durandal. = *e.* Nous n'avons point à parler ici de tous les autres exploits que Roland accomplit avec cette arme glorieuse. Il les énumère lui-même en un passage célèbre de la *Chanson de Roland* (vers 2322 et suiv.).

[1] *Chanson de Roland*, vers 1152 et suiv. — [2] *Entrée en Espagne*, ms. XXI de Venise, f° 4. — [3] *Chanson de Roland*, vers 196-213.

on voit, chose prodigieuse, le fier Roland ouvrir un avis pacifique : « Moult avez travilliet vo prince et vo » baron; — Tez i a qui ne vint set ans à se meson. » L'Empereur, alors, lui répond ironiquement : « Vou- » lez-vous aller vous reposer dans les bras de la belle » Aude, au donjon de Vienne[1] ?» Mais c'est là, dans notre épopée, une note fausse; et partout ailleurs Roland est profondément soldat. « C'est ici que nous serons martyrs, » dit-il quelques minutes avant de mourir. — Il est cer- » tain que nous n'avons plus guère à vivre. — Mais félon » qui ne se vendra cher! — Frappez, frappez, barons, » de vos épées fourbies! — Et quand Charles descendra » sur ce champ de bataille, — Quand, pour un de nos » morts, il comptera quinze païens à terre, — Le grand » Empereur nous bénira[2]. » Roland est tout entier dans ces dix vers. J'ai peut-être eu tort de dire sans commentaire qu'il était Germain : il est surtout Français. Si nos soldats de 1879 comprenaient la langue de nos vieux poëmes, s'ils les lisaient, ils se reconnaîtraient aisément dans ce Roland qui a la *furia francese*, qui a l'élan, qui a « le sentiment de la consigne », qui meurt à Roncevaux parce qu'il ne veut pas quitter son poste, qui se sert de son *espié* comme ses successeurs se servent de la baïonnette. Roland, c'est l'invincible. Toutefois, ce n'est pas l'*invincible* Espagnol : le Cid est vingt fois plus matamore que le neveu de Charlemagne, et c'est avec une simplicité réelle que l'ami d'Olivier peut prononcer ces paroles en apparence singulières : « Il n'y » aura jamais d'homme tel que moi dans le libre pays » de France. » Enfin Roland, c'est, comme nous le disions, le Courage. Le moyen âge, de fort bonne heure, a compris la ressemblance intime du neveu de Charles avec

[1] *Jehan de Lanson*, manuscrit B. L. F. 186 de l'Arsenal. — [2] *Chanson de Roland*, vers 1922-1931.

Achille, et l'on trouve dans Orderic Vital cette belle apostrophe à Bohémond : « Nobilis athleta Buamonde, » militia Thessalo Achilli seu Francigenæ Rollando » æquiparande, vivisne[1]? » Ce mot « Roland » est synonyme de cet autre mot « courage » dans toutes les langues, dans toutes les littératures de l'Occident chrétien. Synonymie glorieuse, surtout pour la France[2].

Ses défauts sa brutalité, ses bouderies ses accès de colère.

Une telle vaillance a ses défauts. La brutalité de Roland n'est guère moins fameuse que son courage. A tout instant, des flots de sang germain lui montent au visage, et il se livre à des emportements d'enfant colère, j'allais dire d'enfant gâté. Il jette à la tête de ses adversaires des injures qui ne se sont heureusement perpétuées que dans nos corps de garde ou dans nos halles[3]. Il dépasse souvent ces limites délicates qui séparent la fierté légitime de l'orgueil coupable ; son refus de sonner du cor à Roncevaux est certainement l'enfantillage d'un génie trop épris de lui-même. Enfin, ce géant, cet invincible est boudeur comme un écolier. Dès que l'on contrarie son sentiment, il va se cacher dans un coin, et il faut qu'on aille le prier longtemps de vouloir bien redevenir aimable. Dans la seule *Entrée en Espagne*, il commet au moins trois de ces bouderies[4]

[1] Orderic Vital, édit. de la Société de l'histoire de France, III, p. 186.

[2] Roland est, comme le dirait un historien moderne, « l'idole de ses soldats ». Les Français « sont plus désireux de le voir qu'une mère n'est désireuse de voir son enfant ». (*Entrée en Espagne*, f° 217 r°.) Quand il revient de Persie, les Français s'écrient : « *Cantate Domino canticum novum.* Voici le doux, » l'humble, le père des pauvres gens. » (*Ibid.*, 298-302.) L'auteur de la *Prise de Pampelune* fait sans cesse allusion à cette affection universelle dont Roland était l'objet : « Car plus l'amoit cascun pour sa noble franchise — E pour sa grand larçeçe e pour sa gentilise, — Che bazalier sa amie, ce n'est pas gaberise. » Enfin, à Roncevaux, « quand l'Empereur chevauche *iréement*, les Français sont tout soucieux et dolents. Il n'en est pas un qui ne pleure et ne se lamente. Ils prient Dieu de préserver Roland. » (*Chanson de Roland*, vers 1834-1837.) Nous pourrions multiplier ces exemples.

[3] Voy. *Renaus de Montauban*, édit. Michelant, pp. 214, 215.

[4] *Entrée en Espagne*. Il se retire une première fois sous sa tente au sujet d'Isoré (f° 105-125) ; une seconde fois parce que les pairs ne sont pas venus à

dignes à peine d'une coquette, d'un enfant..., ou du grand Achille. *O Rollande, Thessalo Achilli æquiparande!*

Sa générosité, son dévouement à la France.

Mais ce boudeur se fait aisément pardonner ses incartades. Il a le cœur si large, si grand, si généreux! Il aime tant la France, il aime tant l'Empereur, il aime tant ses amis, et ses ennemis même, quand ses ennemis le méritent! Voyez-le encore au milieu de sa défaite de Roncevaux; on insulte devant lui Ganelon, qui est le méprisable auteur de tout ce désastre : « Tais-toi, » Olivier, répond le comte Roland. C'est mon beau- » père : n'en dis plus un mot [1]. » Quelques heures après, le champ de bataille est devenu une épouvantable solitude; deux Français seulement sont debout sur des milliers de cadavres sanglants: c'est Roland, c'est Turpin. « Monseigneur, dit le premier, vous êtes à pied et » moi à cheval. Je veux, par amour pour vous, faire halte » ici: nous partagerons ensemble le bien et le mal [2]. » Que d'efforts il avait faits jadis pour convertir son redoutable adversaire, le géant Ferragus [3]! Quelle noblesse il avait témoignée dans cette touchante aventure d'Isoré, fils du roi Malceris, qui s'était rendu au neveu de Charlemagne et que l'Empereur voulait faire mourir contrairement à toute justice [4]! De quelle douceur il avait fait preuve en quittant le camp français, dont le séjour lui avait été rendu impossible par les affronts de son oncle [5]! Il a, dans ce moment, certains gémissements plaintifs dont on ne l'eût pas cru capable. Et cependant, quelques minutes auparavant, il avait dû se faire étrangement violence

son secours (f° 151 r° à 153 r°); une troisième fois, enfin (mais non sans dignité cette fois), il s'éloigne du camp chrétien et de l'Espagne à la suite d'un outrage de Charlemagne.

[1] *Chanson de Roland,* vers 1026-1028. — [2] *Ibid.*, vers 2137 et suiv.

[3] *Entrée en Espagne,* f° 68-79. — [4] *Ibid.*, f° 105-125. — [5] *Ibid.*, f° 217, 218.

pour ne pas frapper l'Empereur : « Le roi ferist, quant il » fu remembrant — Qe il l'avoit noriz petit enfant. — » Del treif s'en va honteus et sospirant. » Ne sont-ce pas là des beautés antiques ? Les Grecs aimaient-ils leur patrie, aimons-nous aujourd'hui la nôtre avec un enthousiasme plus constant et plus vif que celui de Roland ? « O terre de France, vous êtes un si doux pays ! » Il ne parle que de la douce France : il respire, il vit, il meurt pour elle. Or, nous l'avons démontré ailleurs : la France, aux yeux de notre héros, c'était le pays entre le Rhin et les Pyrénées ; c'était notre France... avec ses frontières naturelles. Il est certain, d'après nos Chansons de geste, qu'on l'aimait en ce temps-là tout autant que de nos jours.

Sainteté de Roland, le *Romain champion*.

Sous le Français, vit en Roland le chrétien. Le neveu de Charlemagne n'est pas un théologien ; il a certains arguments qui ne sont pas invincibles, et ses prières ne sont pas d'un mystique. Mais il a la théologie, les arguments et la prière d'un soldat : « Seigneur Dieu, dit-il, » ayez pitié du roi qui me fit nourrir, — D'Olivier et des » autres barons qui vous servent — Afin que païens ne » les puissent honnir. — Quant à mon voyage, faites que » je l'achève, — Au profit de mon âme pour accomplir » votre loi, — Et à l'honneur de la sainte Église que nous » devons défendre [1]. » Cette oraison en vaut bien une autre. Nos lecteurs savent déjà avec quelle naïveté ce héros mourant tendit à Dieu le gant de sa main droite, avec quelle énergie il « battit sa coulpe », comment il invoqua de ses lèvres blêmes le Dieu qui délivra Daniel et ressuscita Lazare. Ce modèle de tous les chevaliers trouva le secret de mourir avec la simplicité d'un paysan et les élans d'un saint. En vérité, il pouvait mourir dans

[1] *Entrée en Espagne*, f° 229.

l'espérance et dans la paix. Plusieurs fois dans sa vie, il avait sauvé l'*Apostole* qui est à Rome ; il avait reçu le titre de « sénateur de Rome »; les *Reali* l'appellent le gonfalonier de l'Église, et l'auteur de la *Prise de Pampelune* trouve encore pour lui un plus beau nom : « *le Romain champion* [1] ». Il avait conquis vingt royaumes, non pas tant à Charles qu'à l'Église. Il avait été à Jérusalem baiser la pierre du saint sépulcre et la couvrir de ses larmes. Il n'avait pas reculé d'un seul pas devant les Sarrasins, et mille fois la seule vue de Durandal avait mis en fuite ces immortels ennemis du nom chrétien. Il était vierge, si nous en croyons les meilleures de nos légendes, et ce soldat avait tenu sans cesse ses yeux baissés devant toutes les femmes, excepté devant Aude. Il était martyr enfin, et véritablement martyr. Je ne m'étonne donc pas de voir tous les éléments se troubler à sa mort, la terre trembler, les ténèbres couvrir le monde. Ce rocher d'Espagne était devenu pour un moment le centre de notre univers : *saint* Roland venait d'y mourir !

Son martyre.

II

Naimes est Bavarois, il est plus profondément Germain que presque tous les autres pairs. Sa mère s'appelait Seneheult, son père était Gasselin ; il avait pour oncle ce héros demi-sauvage qu'on appelle Aubri le Bourgoing. Les enfances de Naimes avaient été rudes. Un usurpateur, Cassille (c'est le Tassilon de l'histoire), avait mis la main sur l'héritage de Gasselin ; Seneheult était morte de douleur; le futur conseiller de Charles avait été forcé de s'enfuir « en Romanie ». Mais un jour le roi des Francs, ce grand réparateur de toutes les injustices, jeta les yeux

Portrait de Naimes d'après toutes nos Chansons de geste.

Histoire abrégée de ses enfances.

[1] *Prise de Pampelune*, vers 5743.

II PART. LIVR. I. CHAP. IX.

sur la Bavière qui était le théâtre de cette révoltante iniquité. Il y ramena victorieusement Naimes, qui, proscrit la veille, fut roi le lendemain [1]. Dès ce jour, Naimes eut cent ans : il fut le conseil, il fut l'expérience de Charles. L'Empereur, même deux fois centenaire, paraît plus jeune que lui. Le Bavarois est facile à peindre : les sculpteurs et les peintres devront le représenter sous les traits d'un énergique et vigoureux vieillard à barbe blanche. « Sa barbe li baloie jusc'au neu del baudré. —Par » deseur les oreilles ot les guernons tornés.—Mult resan- » ble bien prince qui terre ait à garder [2]. » Il a cependant l'œil très-fier et l'air très-chevalier. Comme il ne quitte jamais le roi de Saint-Denis, on peut presque le regarder comme l'ombre du grand Empereur : il est la conscience de Charles. Quelque baron trop jeune insulte-t-il en sa présence un ambassadeur des païens que ses fonctions rendent sacré, Naimes arrête cet imprudent du même air que Napoléon arrêtait parfois l'élan insensé de ses conscrits [3]. Il n'a du reste aucun des défauts qui sont propres aux vieillards. Les vieillards sont souvent avares, et l'on ne comprend guère Harpagon qu'avec des cheveux blancs. Naimes, tout au contraire, est de nature très-libérale, et ne veut pas que l'argent du Roi demeure inutile au fond de ses coffres : « Aimez les pauvres, nour- » rissez les orphelins, ne craignez pas d'être dépensier; » il ne convient pas qu'un seul denier reste en vos tré- » sors [4]. » Les vieillards d'ordinaire aiment le repos avec une sorte de mollesse qui presque toujours est légitime. Tel n'est pas le vieux Naimes : voyant que son neveu

Naimes nous apparaît toujours sous les traits d'un vieillard

Sa libéralité.

[1] Girard d'Amiens, *Charlemagne*, ms. 778, f° 112, v° B, et 113, r° A. — [2] *Gui de Bourgogne*, vers 2888-2890.

[3] Dans *Aspremont*, c'est Charlemagne lui-même que Naimes arrête de la sorte : « Ferir le volt, quant dus Naimes i cort : — Merci, biau sire, por Deu » le creator — Jà le tenroient à mal tuit li plusor. » (Biblioth. nat., fr. 2495, f° 70 v°.)

[4] *Aspremont*, Biblioth. nat., fr. 2495, f° 66 r°.

Richer n'a pu franchir la gorge d'Aspremont, qui est défendue par des monstres hideux, le duc de Bavière prend la place du jeune homme que l'Empereur avait chargé d'un message pour le roi Agolant. Il traverse avec une énergie toute juvénile les obstacles qui ont effrayé Richer. Ce centenaire a les élans et les fiertés de la vingtième année[1]. Les vieillards, enfin, ont de tout temps été accusés de je ne sais quelle paillardise particulièrement abjecte. Le vieux Naimes n'a pas ce caractère honteux et repousse avec mépris les avances de la femme d'Agolant, qui s'est chaudement éprise de la beauté du vieux Bavarois : « Français, lui demande-t-elle, dites-moi vérité: — » Avez-vous femme en votre pays? — Et tous les chré- » tiens sont-ils beaux comme vous? » — « Dame, je » n'en sais rien, répond Naimes, — Mais il y en a beau- » coup de meilleurs que moi.— Vous me demandez si je » suis marié: — Non, Madame, et n'y penserai jamais.— » A mon seigneur ai tout mon cœur tourné [2]. » Tous ces détails sont tirés du même poëme, de la *Chanson d'Aspremont*, qui est avec *Acquin*, celui de tous nos romans où la gloire du Bavarois brille du plus vif éclat [3]. *Aspremont* commence par un éloge du conseiller de Charles, qui vaut mieux que tout notre panégyrique. On l'y représente comme l'ennemi des félons, comme l'ami des « francs lignages », comme un parfait justicier. Et le poëte termine par ces deux vers ce portrait auquel nous renvoyons nos lecteurs : « Le conseil Nayme ne pot nus » hom prisier. — Après le Dieu nul meillor ne vos quier[4]. » A de tels traits il ne faut rien ajouter [5].

sa vaillance,

son austérité et ses autres vertus.

[1] *Aspremont*, Biblioth. nat., fr. 2495, f° 90 v° à 93 v°. — [2] *Ibid.*, f° 100. — [3] Naimes est à peu près le seul de nos héros qui figure dans cette singulière chanson d'*Acquin*, et il y joue le plus beau rôle. — [4] *Aspremont*, édit. Guessard, p. 1, vers 21-35. — [5] M. Gaston Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, prétend que la mort de Naimes n'est rapportée nulle part. La mort de Naimes est racontée à la fin d'*Anseïs de Carthage*, Biblioth. nat., fr. 793, f° 72.

III

Portrait d'Olivier d'après toutes nos Chansons de geste.

« Rollanz est pruz et Oliviers est sages. — Ambedui » unt merveillus vasselage[1]. » Ces deux vers de la *Chanson de Roland*[2] résument admirablement le caractère de ces deux amis qui semblent s'aimer d'autant plus vivement qu'ils se ressemblent moins. Sans le déplorable abus qu'on a fait de ce mot : *sympathique*, je dirais volontiers que, parmi tous les barons qui entourent Charlemagne, il n'en est pas un qui soit aussi sympathique qu'Olivier. Il a, je pense, toutes les qualités de Roland, et je ne lui connais pas un seul de ses défauts. Si Roland est plus populaire et si son ami est le premier à saluer chez lui une supériorité éclatante, c'est que le neveu de Charles possède au plus haut degré ce génie qui entraîne tout, le génie de l'initiative. Olivier est trop raisonnable, trop régulier, trop sage pour être aussi grand. Ce n'est pas Olivier qui ferait jamais un coup de tête sur un

La modération est son caractère distinctif.

[1] Voici le tableau succinct des Chansons de geste où figure Olivier, et des faits les plus importants qui nous sont fournis par ces chansons. — Olivier est le fils de Renier de Gennes, le neveu de Girard de Viane, le frère d'Aude. — Il délivre sa sœur enlevée par Roland. — Son grand combat avec le neveu de Charlemagne; leur réconciliation, leur amitié. (*Girars de Viane.*) — Il accompagne Charles à Jérusalem et à Constantinople, et joue un rôle infâme à la cour du roi Hugon, dont il séduit la fille. (*Voyage à Jérusalem.*)— Il a un fils de Jacqueline, fille d'Hugon. — Ce fils, nommé Galien, va à la recherche de son père et ne le retrouve que sur le champ de bataille de Roncevaux, au moment même où cet ami de Roland est sur le point d'expirer. (*Galien.*) — Olivier lutte contre Fierabras et triomphe de ce géant. — Il est fait prisonnier par Balan, et est au nombre des sept messagers qui sont délivrés par la belle Floripas, fille de Balan. (*Fierabras.*)— Olivier, au début de la grande guerre d'Espagne, se mesure avec le géant Ferragus et est vaincu par lui. — Ses exploits sous les murs de Pampelune. Il accompagne Roland à Nobles; Roland lui donne cette ville si rapidement conquise. — Ses belles paroles pour défendre Roland outragé par l'Empereur; sa douleur au départ de son ami, sa joie au retour du neveu de Charles. (*Entrée en Espagne.*)— Il fuit, ainsi que Roland, dans le grand combat sous les murs d'Attilie. (*Otinel.*) — Ses derniers exploits et sa mort à Roncevaux. (*Chanson de Roland.*)

[2] *Chanson de Roland*, vers 1093, 1094.

champ de bataille. Il se bat, il agonise, il meurt avec un héroïsme correct.

Rien de si gracieux que sa première apparition dans nos Chansons de geste. Nous sommes au moment où Girard de Viane s'apprête à résister au grand empereur : Renier de Gennes vient rapidement au secours de son frère. Derrière lui marchent deux enfants, radieux de jeunesse et de beauté : c'est Olivier, c'est sa sœur Aude, couple charmant et dont le lecteur ne pourra plus détacher ses yeux. On connaît le grand duel de Roland avec celui qui va devenir le plus dévoué de ses amis : certes, la générosité et le courage d'Olivier ne pâlissent point devant le courage et la générosité de Roland. Quelle joie de les voir tomber aux bras l'un de l'autre et se donner leur premier baiser !

Olivier et Roland, types des amis chrétiens.

Il semble, d'ailleurs, que le fils de Renier manquait à la gloire de Charles, et, à coup sûr, la vraie place d'un tel héros était auprès du roi de France, et non auprès d'un vulgaire rebelle. Il est le Roland de la chanson de *Fierabras :* il tient aisément la première place dans ce drame un peu banal, et encore aujourd'hui, les paysans peuvent acheter pour cinq sous aux colporteurs villageois l'*Histoire de Fierabras le géant et du petit Olivier qui le vainquit*. Pourquoi faut-il qu'un autre roman, qui a encore dans nos campagnes une sorte de vogue regrettable, *Galien le Restauré*, nous montre Olivier sous un jour moins digne de nos regards ? Dans ce méchant roman, comme dans le *Voyage à Jérusalem*, Olivier joue véritablement un rôle obscène et se rend coupable de je ne sais quelle fornication abjecte avec la fille de l'empereur de Constantinople. Mais si l'on veut connaître le véritable Olivier, il faut tourner le dos à ces ridicules, à ces ignobles fictions, qui n'ont aucun fondement dans notre tradition épique. La *Chanson de*

Rôle d'Olivier dans le roman de *Fierabras* et dans le *Voyage à Jérusalem*.

Olivier à Roncevaux.

Roland doit suffire à qui veut connaître la grande âme d'Olivier. C'est là que sa modération atteint la plénitude de sa beauté. « Sonnez de votre cor », dit-il à Roland d'une voix très-douce, quand il voit la *dolente* arrière-garde enveloppée par cent mille Sarrasins. Et, d'un ton calme, il lui développe ses raisons, qui sont excellentes : « Charles va vous entendre et fera retourner la grande » armée. » Roland, narines dilatées, œil en feu, âme en rage, Roland n'écoute rien. « Je serais bien fou, s'écrie- » t-il. En douce France j'en perdrais ma gloire. A Dieu » ne plaise qu'il soit jamais dit par aucun homme vivant » que j'aie sonné mon cor à cause des païens. » — « Je » ne vois pas où serait le déshonneur », lui répond Olivier, qui représente ici la Raison voulant arrêter ce cheval emporté, la Fureur. Vous savez qu'il n'y parvint pas. Mais plus tard, quand Roland reconnaît pratiquement la justesse des conseils de son ami, quand il approche l'olifant de ses lèvres déjà mourantes, Olivier se venge par une fine et mordante ironie de la brutalité de son frère d'armes. « Non, dit-il, si vous m'en croyez, vous ne cor- » nerez pas. D'ailleurs, vous n'en avez plus la force : vos » deux bras sont tout sanglants. » — « J'ai frappé de » fiers coups », répond Roland, qui, en vérité, se ferait pardonner mille erreurs par un seul de ces grands mots à la romaine, que dis-je, à la française. Néanmoins il faut que Turpin sépare les deux amis, trop prompts à s'outrager : « Par ma barbe ! disait Olivier, si je puis revoir ma » sœur la belle Aude, vous ne serez jamais entre ses bras. » Et il ajoute, en donnant une formule définitive à sa modération : « Bravoure n'est pas folie ; mesure vaut mieux » qu'excès. » Puis ce philosophe, ce sage se précipite dans la mêlée. Il se fait tuer, et prouve par sa mort sublime que sa modération n'était pas intéressée. Je n'ai jamais pu lire, sans pleurer, le dernier embrassement de Roland

et d'Olivier, et ce baiser suprême me semble plus touchant encore que leur jeune premier baiser sous les murs de Vienne. C'est ainsi qu'Olivier disparaît à nos regards. J'aime à penser que c'est véritablement son image que les Italiens ont sculptée au portail de Vérone, tout près de celle de Roland. Tous deux se sont approchés de la sainteté. Aux yeux de nos pères, l'un était le Saint du courage sans calcul et sans modération; l'autre était le Saint du courage réfléchi. Morts tous deux pour Jésus-Christ.

IV

Portrait d'Estout d'après toutes nos Chansons de geste.

Le nom d'Estout est plus ridicule que ses paroles ou ses actes. Lorsque, dans *Gui de Bourgogne*, il se trouve en présence de son père, celui-ci, qui ne le connaît pas encore, lui dit en riant : « Tu as mult » verai non. — Tu es fel et estous : Estout t'apele-l'on[1]. » Mais en réalité, si le mot *stultus*[2] convient à notre héros, c'est plutôt dans le sens de « fou » ou de « mauvais plaisant » que dans celui de « sot ». Estout, assurément, n'est rien moins qu'un niais. Il sait aiguiser des pointes délicates; il sait lancer des traits barbelés et qui entrent fort avant dans le corps de ses ennemis. La majesté de Charlemagne lui-même ne lui impose pas. Vous le verrez bientôt, dans l'*Entrée en Espagne*, railler le grand Empereur qui a rudement châtié les Thiois révoltés contre lui, et qui se fait beaucoup prier pour leur pardonner: « Sire, lui dit Estout, sire, un bon conseil. Il me souvient, quand j'étais écolier et que maître Bernier m'avait » bien battu : « Allez, disait-il, je vous pardonne. Pensez » à vous amender. » De même, vous pouvez pardonner aux

[1] *Gui de Bourgogne*, vers 892,893. — [2] « Le mot *estout*, dit M. Bartsch, se rapporte plutôt au mot allemand *stolz* qu'au latin *stultus*. Tous deux ont la même racine. »

» Thiois. A bien regarder leur affaire, plus d'un mille » sont tout couverts de leur sang[1]. » C'est dans la *Prise de Pampelune* que l'esprit et le courage d'Estout brillent du plus vif éclat. Il essaye en vain de mettre Roland en garde contre la fidélité d'Isoré et, comme les événements paraissent un instant lui donner raison : « Ah! ah! » dit-il, on n'en veut jamais croire la parole d'Estout. Eh » bien! je ne suis pas fâché de voir le lion pris aux lacs » et la pie atteinte au breuil[2]. » Et, quelque temps après, il se bat en lion après avoir parlé en pie, et va planter son gonfanon sur le plus haut sommet de Toletele[3]!

Il représente, dans le cycle du Roi, l'élément héroï-comique.

Par malheur, Estout est aussi étourneau qu'il est spirituel. Les Pairs ne peuvent guère lui voir faire un seul mouvement sans éclater tout aussitôt d'un rire homérique. Lorsque le géant Otinel paraît à la cour du roi de France, lorsqu'il jette son défi à la face du grand empereur, un baron français sort des rangs et donne un coup de bâton sur la tête de l'ambassadeur sarrasin : c'est Estout[4]. Mais, parmi les Pairs, nul ne s'amuse plus d'Estout que Roland. Suivant une expression moderne qui est presque triviale, il est « le plastron » du neveu de Charlemagne. Au moment où une grande bataille va s'engager sous les murs de Pampelune, au moment où les douze Pairs sont armés et vont d'un seul bond se jeter sur l'ennemi, Roland s'écrie tout à coup : « Il faut » que l'un de nous reste à garder le camp. » Et c'est Estout qui est choisi pour cette tâche demi-honteuse. La rougeur lui monte à la face, il se précipiterait volontiers sur Roland : « Estous s'en torne, irés cum liopart; » — Roland s'en rit, le civaler gailart[5]. » Il y a dans ces deux vers un joli sujet de tableau. Chose curieuse : Estout, plus que tous les autres, aime ce Roland qui ne

[1] *Entrée en Espagne*, f° 136 r°. — [2] *Prise de Pampelune*, vers 4448 et suiv.— [3] Vers 4855-4877.— [4] *Otinel*, vers 101 et suiv.— [5] *Entrée en Espagne*, f° 145 v°.

Après Olivier, Estout est le plus fidèle ami de Roland

cesse de le railler. Nos vieux poëtes se sont montrés ici fins observateurs de la nature humaine : il arrive fort souvent, en ce monde, que le railleur et le raillé sont unis par les liens d'une véritable amitié : ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. D'ailleurs, dès qu'il s'agit de défendre Roland attaqué, Estout cesse d'être plaisant pour devenir terrible. C'est ce que l'on voit encore dans l'*Entrée en Espagne*, quand le neveu de Charles quitte l'ost de l'Empereur, indignement outragé par son oncle. « Si tu m'avais ainsi frappé, dit Estout, je t'aurais » frappé, moi aussi, de mon épée brunie [1]. » Pendant ce temps, Roland court à ses aventures. Mais, quand il est en Perse, deux images particulièrement chères passent souvent devant ses yeux : c'est celle d'Olivier et celle d'Estout. Singulier mélange d'étourderie et de courage, d'esprit et de légèreté, de dévouement et de folie, Estout est un type charmant qui nous repose un peu de la physionomie un peu monotone, un peu roide, de presque tous nos autres héros. Le rire ouvre si rarement les dents de nos vieux barons, qu'il faut se hâter de le peindre quand on le rencontre.

V

Portrait de Turpin d'après toutes nos Chansons de geste.

Turpin n'a que de très-lointaines ressemblances avec le prêtre grec, avec le devin Calchas : la supériorité du héros français est au-dessus de toute contestation. Bien que, suivant nous, Turpin ait fort médiocrement rempli ses fonctions épiscopales ; bien qu'il n'ait pas eu l'intelligence de son caractère sacré, il est mille fois plus beau, mille fois plus grand que le pauvre prophète de la ruine de Troie. D'où venait ce Turpin ? Nous

[1] *Entrée en Espagne*, f° 218 r°.

Son origine.

voudrions bien croire avec la *Karlamagnus-saga*[1] que c'était un présent de Rome. D'après le compilateur islandais, qui copie sans doute une de nos vieilles chansons, Turpin était un clerc romain que le Pape avait laissé à Charlemagne. L'Empereur en fit son chancelier; puis, le plaça sur le siége de Reims. Telle n'est pas la tradition consacrée par notre *Aspremont :* « De quel » pays êtes-vous ? demande un jour le Pape à Turpin. » — Je suis de France, répond Turpin ; j'ai longtemps » été moine à Jumiéges, plus bas que Rouen, en Nor- » mandie. J'y suis resté jusqu'à mon sacre[2]. » Quoi qu'il en soit, on s'était trompé sur la vocation de Turpin. Il était né pour être chevalier, et non pour être prêtre. Nous ne sommes pas de ceux qui admirent sans réserve les beaux coups de lance de cette main qui était faite pour bénir et qui aiment à voir le heaume sur cette tête destinée à porter la mitre. Que nos chansons ne soient pas une œuvre cléricale, c'est ce qui est surabondamment prouvé par la seule conception de ce Turpin.

Dans tous nos vieux poëmes, Turpin n'a rien d'épiscopal : prêtre médiocre, incomparable chevalier.

C'est dans *Aspremont* qu'il fait sa première apparition. « Gentix hons fu et joenes chevaler », dit le poëte. Et il ajoute que cet archevêque aimait surtout à faire des achats d'armes et de chevaux : ce qui n'est aucunement pontifical. Ce qui l'est encore bien moins, c'est le ton leste et cavalier avec lequel il parle au Pape : « Nous » devons bien aimer les chevaliers, dit-il ; ils se battent » pendant que *nous faisons* de bons repas[3]. » Et, quelques instants plus tard, à la vue du pauvre abbé Fromer qui tremble de tous ses membres en lisant devant le Roi le message guerrier d'Agolant, le pétulant archevêque ne peut contenir son indignation : « Allez chanter vos » matines. Vous êtes fait pour lire la vie de saint Omer. »

[1] I, 26. — [2] *Chanson d'Aspremont*, Bibl. nat., anc. ms. La vall., 123, f° 64. — [3] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 2, vers 46 et suiv.

Et il rit[1]. Nous ne rirons pas avec lui. Car, en vérité, les abbés, comme les archevêques eux-mêmes, sont faits pour chanter matines et lire la vie des saints, plutôt que pour couper des têtes. C'est ici qu'il conviendrait de relire, dans le *Pontifical romain*, le bel office de la Consécration des évêques. Ce chef-d'œuvre, mille fois trop peu connu, peut passer pour la véritable antithèse de la légende de Turpin. Mais par bonheur cet étrange héros va bientôt se relever.

Nous avons déjà vu avec quelle fierté il remplit sa mission difficile auprès de ce farouche Girard de Fraite qui lui jeta son couteau à la tête[1]; nous avons vu sa belle résistance à ce sauvage[2]. Ici, nous le trouvons tout à fait dans la beauté de son vrai rôle. Un archevêque en effet peut être un ambassadeur: car jadis les ambassadeurs s'appelaient *paciaires* ou amis de la paix; mais il ne saurait jamais être soldat. En fait de sang, il n'a que le droit de répandre le sien dans le martyre, et je frémis à la lecture de ces vers horribles de *Gui de Bourgogne*, lorsque Turpin tranche en deux la tête du païen Emaudras et que les spectateurs de cette brutalité plaisantent sur ce beau coup d'épée sacerdotale : « *Certes ci a bon* » *prestre*, dist Huidelon li frans. — Voire qui bien con- » fesse, dist ses fils Dragolans. » Ces plaisanteries donnent le frisson[3]. Le rôle que Turpin joue à la fin d'*Aspremont* me paraît autrement magnifique : c'est entre ses mains sacerdotales qu'est soutenu le vrai bois de la croix qui, comme nous l'avons vu, devient alors étincelant comme le soleil et jette d'admirables rayons. Il est vrai qu'il enrage « en dedans » de ne pas se battre et qu'il finit par jeter ce cri : « Voici la croix que je vous rends. *Je suis evesque,* » *or me fais chevalier*. » Mais, dans *Renaus de Montauban*

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 4, vers 65-68. — [2] *Ibid.*, p. 13, vers 56 et suiv. — [3] *Gui de Bourgogne*, vers 3666 et suiv.

tout au moins, le terrible prélat daigne déclarer qu'il n'aime à occire que les Sarrasins, et que, pour tout au monde, il ne voudrait pas verser le sang chrétien. L'Empereur veut le charger de mener au supplice l'un des quatre fils Aimon, Richard : « C'est trop de paroles, répond superbement Turpin : quand j'ai chanté ma messe, je vêts » volontiers mon haubert et mon heaume bruni, le tout » pour le service de Dieu. Je vais à la bataille contre félons » Sarrasins, et suis tout heureux quand j'en vois mourir » un. Mais jamais un chrétien ne sera tué par moi, et je » ne commencerai point par mon cousin Richard [1]. » Dans la *Chevalerie Ogier*, Turpin paraît mieux se rappeler qu'il est prêtre, et l'on voit enfin dans l'exercice de la miséricorde celui que nous n'avons guère vu jusqu'ici que dans les fonctions sanglantes du soldat. C'est l'archevêque de Reims qui, dans un des plus remarquables passages du poëme attribué à Raimbert, c'est Turpin qui sauve la vie à Ogier; c'est lui qui nourrit en secret le fier Danois, condamné à mourir de faim [2]. Ici, nous n'avons qu'à nous incliner, et nous sommes ravis par le spectacle de ce prêtre qui enfin agit en prêtre et pratique ainsi la première des œuvres de miséricorde corporelle. Mais pourquoi faut-il que nous retrouvions encore notre prélat impénitent, la lance à la main et le haubert au corps? Par bonheur, c'est à Roncevaux, et Turpin, qui fait horreur quand il est vainqueur, n'excite plus que l'admiration quand il est vaincu. Il est innocenté par sa défaite et par sa mort. Sur ce dernier champ de bataille, il grandit soudain de cinquante coudées; sa gloire, chose difficile, efface presque celle de Roland lui-même. « L'archevêque commence la bataille. Il se jette sur Abîme, le frappe sur son écu où il y a pierres précieuses, topazes, amé-

Sa mort à Roncevaux rachète toutes les fautes de sa vie et l'égale à Roland lui-même.

[1] *Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 263. — [2] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, édit. Barrois, vers 9607-9660.

thystes et escarboucles ardentes. Turpin lui tranche le corps de l'un à l'autre flanc et l'abat roide mort sur la place. Et les Français : « Voilà du courage ! s'écrient-ils. » Cet archevêque sait bien garder sa crosse[1]. » Nous ne pouvons ici que signaler fort rapidement les incomparables harangues de l'archevêque de Reims, auxquelles nous aurons lieu de revenir plus tard : « Si vous mourez, » vous serez saints martyrs, et vos places sont prêtes » dans le grand Paradis[2]. » Et ailleurs : « Le Paradis est à vous, et vous y aurez place parmi les innocents[3]. » Ces dernières scènes sont tellement sublimes, que nous devrions peut-être ne pas craindre de nous répéter et de les redire. L'auteur de la *Chanson de Roland* a jugé Turpin digne d'être avec Roland le dernier survivant de toute l'armée française. Il a bien fait : pas un n'était capable de faire meilleure figure sur la solitude sanglante de ce champ de bataille. « Turpin de Reims a son écu percé, son heaume brisé, sa tête toute blessée, son haubert tout rompu et démaillé ; quatre lances lui sont entrées dans le corps ; son cheval a été tué sous lui : Dieu ! quel malheur quand l'Archevêque tombe[4] ! » Et plus loin : « Turpin de Reims, quand il se vit par terre percé de quatre coups de lances, rapidement se redresse en pied, jette les yeux du côté de Roland, court à lui : « Non, je ne » suis pas vaincu, dit-il. Un bon soldat n'est jamais pris » vivant. » Il tire Almace, son épée d'acier, se jette dans la mêlée et y frappe plus de mille coups[5]. » Voilà qui est beau, qui est Rolandien, si je puis parler de la sorte. On oublie le prêtre. D'ailleurs, si le saint chrême n'a pas fait de Turpin un évêque vraiment épiscopal, on peut dire qu'il l'a consacré pour le martyre. Turpin est aussi beau au milieu des étincelles qui jaillissent de son épée,

[1] *Chanson de Roland*, vers 1648-1670. — [2] *Ibid.*, vers 1134,1135. — [3] *Ibid.*, vers 1479,1480. — [4] *Ibid.*, vers 2077-2082. — [5] *Ibid.*, vers 2083-2090.

parmi les Sarrasins qu'il immole, il est aussi beau à Roncevaux que l'évêque Gozlin sur les murs de Paris, luttant contre quarante mille Normands. Mais il est surtout admirable quand, la mort au cerveau et au cœur, à peine animé d'un dernier petit souffle de vie, appuyé contre un arbre, il étend à grand'peine ses belles mains mourantes sur les corps inanimés des Pairs que Roland, moribond comme lui, vient de ranger sur une ligne aux pieds du grand archevêque. C'est la plus belle scène de toute notre antique épopée. Cette vie de Turpin, consacrée aux coups de lance, se termine par une bénédiction pontificale.

Il y a quelques années, on eut l'heureuse pensée de remettre sur la scène française le grand drame de Roncevaux; mais le poëte[1] n'osa point reproduire dans son dernier acte, d'ailleurs fort beau, ce superbe épisode de la bénédiction de Turpin. Cette omission est le plus grand reproche qu'on puisse faire à toute son œuvre, et elle a par là mérité de ne pas conquérir une gloire durable.

VI

Les douze Pairs d'après toutes nos Chansons de geste.

Autour de Charles, lorsqu'il tient ses cours plénières ou quand il s'élance le branc au poing contre les mécréants, on voit une couronne de barons, de chevaliers de prix. C'est l'élite de la France, ce sont les douze Pairs. Il n'est pas besoin de posséder un trésor d'érudition pour constater, dans ces compagnons du grand Empereur, une institution profondément germanique. C'est encore une de ces preuves, que nous trouvons sans réplique, de l'origine germaine de nos épopées. Le nombre *douze*, je le sais, est un nombre sacré chez presque tous les peuples,

[1] M. Mermet, auteur de l'opéra intitulé : *Roland à Roncevaux* (1865).

et il n'offre rien de particulièrement barbare. Mais, quant au compagnonnage, c'est fort différent, et l'idée appartient tout à fait aux envahisseurs de l'Empire. Un certain nombre de guerriers s'associaient dans les forêts de la Germanie à la fortune du chef de la tribu, combattaient, triomphaient, partageaient le butin avec lui. C'étaient les pairs du chef de clan. Nos poëtes, frappés par l'idée des Apôtres, donnèrent à Charles douze compagnons, comme l'Évangile donnait douze apôtres à l'Homme-Dieu. Je ne comprends pas bien pourquoi un savant contemporain a prétendu que « la conception des douze Pairs n'apparaît pas dans notre poésie primitive[1] », quand nous la trouvons dans la *Chanson de Roland*, dans le *Voyage à Jerusalem*, dans la *Karlamagnus-saga*, et même dans la *Chevalerie Ogier*. Il n'est pas plus exact de dire qu'ils figurent uniquement dans la guerre d'Espagne, puisque nous les trouvons dans *Renaus de Montauban*, dans le *Voyage*, dans *Fierabras* et dans *Simon de Pouille*. Mais c'est ici le lieu de nommer à nos lecteurs les douze Pairs de la *Chanson de Roland :* Roland, Olivier, Gérin, Gérier, Bérengier, Otton, Samson, Engelier, Ivon, Ivoire, Anséis, Girard. De tels noms ne peuvent être passés sous silence. Ils ne doivent pas périr[2].

Leurs noms.

[1] *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 417.

[2] Nous allons donner ici seize listes des douze Pairs d'après nos principaux textes épiques. — I. *Chanson de Roland* (voy. ci-dessus). — II. *Roncevaux* (remaniement du *Roland*, texte de Paris et de Venise, VII) : 1° Roland, 2° Olivier, 3° Turpin, 4° Estout, 5° Haton, 6° Gérin, 7° Gélier, 8° Samson, 9° Girard, 10° Anséis, 11° Bérengier, 12° Hue. — III. *Entrée en Espagne :* 1° Roland, 2° Olivier, 3° Estout, 4° Hostes (? = Otton), 5° Ogier, 6° Bérengier, 7° Anséis, 8° Turpin, 9° Girard, 10° Samson de Bourgogne (remplacé à la fin du poëme par le jeune Samsonnet, fils du roi de Perse), 11° Naimes, 12° Salomon de Bretagne (ou Richard de Normandie). — IV. *Renaus de Montauban :* 1° Roland, 2° Olivier, 3° Richard de Normandie, 4° Naimes, 5° Ullage l'Anglois, 6° Bérenger le Gallois, 7° Ydelon de Bavière, 8° Ogier, 9° Turpin, 10° Salomon de Bretagne, 11° Geoffroi d'Angers, 12° Estout. — V. *Gui de Bourgogne :* 1° Roland, 2° Olivier, 3° Naimes, 4° Ogier, 5° Richard de Normandie, 6° Renier, 7° Yvon, 8° Yvoire, 9° Haton, 10° Thierri, 11° Oede (= Otton), 12° Samson. — VI. *Voyage à Jerusalem et à Constantinople :* 1° Roland, 2° Olivier, 3° Guillaume d'Orange,

Leur origine et leur institution.

D'après une tradition singulièrement défigurée et qui a été recueillie par l'auteur d'*Aspremont*, l'institution des douze Pairs aurait eu lieu avant la grande victoire des chrétiens en Italie qui remplit une partie de ce trop long poëme : « Beau neveu, dit alors Charles à Roland, vous » serez douze pairs, et je vous les donne comme garde » du corps[1]. » Mais je pense que le poëte fait ici fausse

4° Naimes, 5° Ogier, 6° Gérin, 7° Bérengier, 8° Hernaut, 9° Aïmer, 10° Turpin, 11° Bernard de Brebant, 12° Bertrand. (On voit que cette énumération et le poëme lui-même sont dus à un cyclique de la geste de Guillaume ; car il met au nombre des douze Pairs cinq membres de cette geste : Guillaume, Hernaut, Aïmer, Bernard de Brebant et Bertrand).— VII. *Karlamagnus-saga.* Les mêmes que dans la *Chanson de Roland*, sauf que Turpin et Gautier remplacent Anséis et Girard. — VIII. *Otinel :* 1° Roland, 2° Olivier, 3° Turpin, 4° Gérin, 5° Naimes, 6° Otton, 7° Ogier, 8° Engelier, 9° Estout, 10° Bertoloi, 11° Anséis, 12° Girard. — IX. *Fierabras :* 1° Roland, 2° Olivier, 3° Thierri, 4° Geoffroi, 5° Naimes, 6° Ogier, 7° Richard, 8° Berard, 9° Gillimer, 10° Aubri, 11° Basin, 12° Gui de Bourgogne. — X. La *Chronique de Weihenstephan* supprime, de la liste de la *Chanson de Roland*, Gérin, Gérier, Ivoire et Girard, qu'elle remplace par Turpin, Thierri, Guillaume et Geoffroi. — XI. Dans *Simon de Pouille*, les noms des « douze compagnons » (mais sont-ce bien les douze Pairs?) son les suivants : 1° Bernard de Brebant, 2° Thierri d'Ardenne, 3° Geoffroi de Danemark, 4° Bernard de Clermont, 5° Hue de Maante, 6° Geoffroi Marteau d'Angers, 7° Dreux de Poitiers, 8° Raimbaud le Frison, 9° Simon de Pouille, 10° Richard de Normandie, 11° Gautier de Lombardie, 12° Hugues de Dijon. — XII. *Ogier* nous offre : 1° Naimes, 2° Gilimer, 3° Salomon, 4° le roi Otton, 5° Thierri d'Ardane, 6° Geoffroi, 7° Doon de Nanteuil, 8° Aimon de Dordone, 9° Girard de Roussillon... — XIII. *Prise de Pampelune :* 1° Roland, 2° Olivier, 3° Estout, 4° Turpin, 5° Samson le Persan, 6° Girard, 7° Bérengier, 8° Otton, 9° Anséis, 10° Ivon, 11° Ivoire (ces derniers présentés par le poëte comme les fils de Naimes), 12° Engelier. — XIV et XV. Dans *Galien* (ms. 226 de l'Arsenal), Garin de Montglane figure au nombre des douze Pairs. — Dans *Huon de Bordeaux*, le héros du poëme entre dans ce corps sacré. — Jacques d'Acqui y place le géant païen Otinel. — XVI. Nous donnons ici, à titre de curiosité, la liste des douze Pairs, telle qu'elle se trouve dans les *Conquestes du grant Charlemagne* de la Bibliothèque bleue. C'est cette liste qui circule aujourd'hui dans nos campagnes : « Chacun des principaux de l'Empereur Charles, appelés communément les douze ou treize pairs de France, qui étaient capitaines de l'Exercice, étaient forts et vaillants. Il y en avait plus de treize, selon ce que je trouve. Premièrement étaient Roland, comte de Cenonta, fils de Milan (*sic*) et de dame Berthe, sœur du roi Charlemagne; Olivier, fils de Regnier, comte de Gênes, qui était au lit à l'Exercice de Charlemagne (*sic*) ; Richard, duc de Normandie ; Guérin, duc de Lorraine ; Geoffroy, seigneur bourdelois ; Hoël, comte de Nantes ; Oger le Danois, d'Asie ; Lambert, prince de Bruxelles ; Thierry d'Ardenne ; Basin le Génevois ; Gui de Bourgogne ; Geoffroi de Frise ; le traître Ganelon, qui fit la trahison de Roncevaux ; Salomon, duc de Bourgogne ; Riol du Mans ; Alory et Guillaume d'Extoc (*sic*) ; Naimes de Bavière et plusieurs autres qui étaient sujets à Charlemagne. » Cf. notre *Chanson de Roland*, 1re édit., II, 73-75.

[1] *Aspremont*, Bibl. nat., fr. 25529, f° 55 v°.

route, et je préfère la tradition qui se trouve dans la *Karlamagnus-saga*[1] et dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens[2]. Ce fut Naimes qui, d'après Girard, donna à Charlemagne l'idée de la création des douze Pairs, et, dans la pensée du Bavarois, le but très-élevé de cette institution était de faire rendre meilleure justice au peuple. « Ce » fu Naimes qui prist le Roi à conseillier — De fere douze » pers por fere droit jugier. — Mès ne furent pas gent » cheitif ne garçonnier ; — Ainz furent conte et duc, » preudome et droiturier. » Voilà qui vaut mieux que les gardes du corps d'*Aspremont*.

Leurs priviléges

Les douze Pairs, comme on le voit, formaient un tribunal supérieur, une sorte de *placite*, d'ordre encore plus élevé que les *placites* de nos deux premières races. Le roman de *Huon de Bordeaux* ajoute que les Pairs ne pouvaient être jugés qu'à Paris, à Saint-Omer ou à Orléans[3]. Leur amour mutuel était célèbre, et il y avait entre eux une belle solidarité qui éclate en plus d'un passage de nos vieux poëmes. Dans la *Prise de Pampelune*, Charles leur demande de vouloir bien laisser une place libre parmi eux, afin de la donner à Malceris, le roi païen ; tous refusent avec une fierté dédaigneuse : « Mieus aimons- » nous mourir ou le cuens de Clermont — Che tenir quant » que vaut Paris jusque en Piémont[4]. » Dans *Renaus de Montauban*, il faut voir avec quelle unanimité touchante ils tiennent tête à l'Empereur lui-même, qui s'opiniâtre à ne pas faire la paix avec les fils d'Aimon : ils se retirent, l'un après l'autre, avec des gestes et des paroles superbes. « Je m'en vais sans congé, par Dieu qui ne mentit, » s'écrie Roland. Ogier, que ferez-vous ? Viendrez-vous » pas avec moi ? Laissons ce vieillard. » Ils s'en vont tous, abattent leurs tentes, quittent le Roi. A cette vue,

Leur amour mutuel.

[1] I, 54. — [2] Biblioth. nat. fr. 778, f° 113 v°. — [3] *Huon de Bordeaux*, vers 10056-10068. — [4] *Prise de Pampelune*, vers 560, 561.

toute l'armée s'émeut et les suit. Il ne reste au camp que des valets de soldats[1]. Et voilà comment ils s'aimaient, ces douze compagnons; voilà quelle était la puissance de leur fraternelle amitié. Le grand Empereur en était à trembler devant eux. Un poëme de seconde époque et de second ordre, *Otinel*, est spécialement consacré à cette gloire « des doze pers qui s'entr'amerent tant. — Tant » s'entramerent, ce trovon-nos lisant. — Ne se grepirent » oncques en lor vivant. — Deci au jor que il furent mo- » rant — En Roncevaux[2]. » On ne peut s'empêcher, en pensant à cette profonde union des « douze compagnons », de donner un souvenir à ces jeunes Gaulois qui, devant les bataillons ennemis, se liaient de chaînes de fer pour n'être séparés, ni dans le combat, ni dans la victoire, ni dans la mort !

VII

Portrait de la belle Aude d'après toutes nos Chansons de geste

Évoquons, pour finir, une image plus douce... Aude est la fiancée de Roland, depuis le fameux siége de Vienne, depuis le combat de son frère Olivier avec le neveu de Charlemagne. Vous vous la rappelez, cette curieuse, cette imprudente qui s'aventure loin des murs de la ville assiégée « pour voir », pour se rendre compte de la prouesse et de la courtoisie des Français. Vous vous rappelez aussi le brutal enlèvement dont Roland la rend victime, et les cris de cette enfant qui aime par-dessus tout son honneur, et les angoisses de cette sœur qui voit Olivier aux prises avec Roland, et les angoisses peut-être encore plus vives, mais plus inavouées, de cette amante qui voit Roland aux prises avec Olivier. Et puis, ce sont les fiançailles joyeuses, et les adieux de Roland qui veut

[1] *Renaus de Montauban*, édition Michelant, pages 394-396. — [2] *Otinel*, vers 5-9.

revenir vers son amie, le front ceint de la couronne d'Espagne. Aude occupe sans cesse la pensée de Roland. C'est pour elle qu'il est brave. « Belle Audain que dira? » répond-il quand on lui propose une lâcheté[1]. C'est pour elle qu'il est chaste. A la vue de la belle Dione, en Orient, il se sent à moitié vaincu par la beauté de cette Sarrasine; mais « Audain li manbre » : il se souvient de sa fiancée et triomphe de lui-même[2]. C'est pour lui, d'ailleurs, que vit belle Aude, et c'est pour lui qu'elle meurt. « Roland est mort », lui dit Charlemagne. « A Dieu ne plaise que je lui survive ! » répond-elle, et elle tombe roide morte[3]. A vrai dire, elle ne pouvait mourir autrement, et nous avons peine à comprendre comment l'auteur d'un drame récemment consacré à Roland, comment ce poëte a eu la malheureuse idée de ne pas imiter de très-près la scène de notre ancienne chanson. Quand elle a un fiancé tel que Roland, une femme telle qu'Aude n'a pas l'effronterie de lui survivre.

[1] *Entrée en Espagne*, mss. fr. XXI de Venise, f° 31. — [2] *Ibid.*, f° 239-344. — [3] *Chanson de Roland*, vers 3705-3711. = La mort d'Aude était devenue proverbiale au moyen âge. L'auteur anonyme des *Enfances Godefroi* dit, en parlant du départ du Chevalier au cygne : « Là plorent vavassor et prince et castelain. — Onques n'en ot à Blaives si grant duel *por Audain — Quant fu morte de duel por son cousin germain.* » (Bibl. nation., mss. fr., anc. 540[8], f° 43.)

CHAPITRE X

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES VASSAUX — RENAUD DE MONTAUBAN

Renaus de Montauban, ou les Quatre Fils Aymon *.

Analyse de *Renaus de Montauban.*

Nous sommes à Paris, et c'est le jour de la Pentecôte. L'empereur Charlemagne, après la messe, tient dans son palais *principal* une de ces Cours plénières qui rappellent les anciens Champs de mai. On y voit vingt archevêques, deux cents abbés, une foule innombrable de chevaliers. Tous ces gens font grand bruit et, remettant au lendemain les affaires sérieuses, jouent aux échecs « en grant joie et grant deduit ». Jouer aux échecs, c'est, pour les héros de nos Chansons de geste, le plaisir le plus délicat et le plus vif : jeu toujours nouveau, toujours charmant, et dont on ne sait point se lasser. Mais une grande voix a retenti dans tout le palais et un grand silence vient de se faire : l'Empereur a parlé. « J'ai conquis, dit-il, villes, *fertés*, bourgs et » châteaux; j'ai vaincu et tué mille chevaliers; jus- » qu'aux ports d'Espagne, tout m'obéit, tout est à moi, » tout tremble. Et cependant il est un homme, un seul » homme, qui ose encore me résister. Il n'est point venu

Prologue du Drame : « Le Conseil de Charlemagne et la mort de Lohier. »

* La NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE « RENAUS DE MONTAUBAN » trouvera sa place logique dans la geste de *Doon de Maience* (t. VI).

» à ma cour, il se refuse à me servir, il est en pleine » révolte. C'est Beuves d'Aigremont. » Comme on le voit, nous avons affaire, dès les premières lignes de notre roman, à un Charlemagne de la décadence, capricieux, irascible, *rassoté*, et qui a de grosses colères bien ridicules : « Je rassemblerai, dit-il, tous les hommes de mon » royaume, Normands, Flamands, Lombards, Bretons; » j'irai avec eux assiéger le château d'Aigremont, j'abat- » trai le château, je pendrai Beuves[1]. »

Le duc d'Aigremont est surtout coupable, aux yeux de l'Empereur, de soutenir Doon de Nanteuil, son frère, un de ces vassaux qui se sont jadis révoltés contre Charles et auxquels il a dû faire une guerre implacable. Mais un autre frère du rebelle, Aimon de Dordone, est présent à cette assemblée. Il entend avec quelque frémissement les paroles de Charles et ose interrompre à deux reprises le puissant empereur, qu'on n'interrompt jamais sans danger : « Le duc Beuves n'est pas un » lièvre, lui dit-il. Il se défendra, et vous aurez peut- » être quelque peine à triompher de lui. Puis, il a » de bons amis qui l'aideront. » Ce langage est trop sincère pour ne point irriter le Roi : *si mua et rogi com charbons flamboiant.* « Aimon, dit-il, je saisirai » aussi votre terre. Sortez de ce palais. Allez. » Un grand bruit se fait alors dans le palais et aux environs : ce sont les quatre mille sept cents chevaliers du duc Aimon qui se lèvent, pleins de fierté, tête haute, et qui se retirent à la suite de leur seigneur que l'Empereur vient d'insulter[2]. Et c'est ainsi que, pour avoir noblement défendu ses deux frères, le duc Aimon encourut la colère de Charles; c'est ainsi que ses quatre fils, Renaud, Alard, Guichard et Richard, devinrent pour un si long

[1] *Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 1, vers 1, à p. 3, vers 7. — [2] *Ibid.*, p. 3, vers 8-30.

temps les ennemis du grand Empereur. De cette belle scène va sortir tout notre roman.

Peu de chansons commencent aussi fièrement.

Cependant, le prologue de notre poëme n'est pas encore achevé. Charles, voyant partir Aimon, voyant les nombreux chevaliers qui s'éloignent de sa cour avec le frère de Beuves et de Doon, devient aussi triste, aussi abattu qu'il était tout à l'heure orgueilleux et colère : c'est ainsi que se comporte Agamemnon dans l'épopée homérique. Le Nestor de nos Chansons de geste, Naimes de Bavière, vient alors en aide au pauvre empereur déconcerté : « Envoyez une ambassade au duc Beuves, lui » dit-il; sommez-le de venir à Noël vous servir avec » cent chevaliers, et s'il refuse, mais s'il refuse seule» ment, ravagez sa terre, abattez son château, et pendez » le rebelle. » Naimes est essentiellement diplomate; il est tout d'abord pour les moyens doux. Charles se laisse convaincre, et envoie un messager au duc Beuves. Mais, en vérité, cet ambassadeur est sacrifié par avance. Comme son message est fort désagréable, il est certain que Beuves le tuera. C'est ce qui arrive en effet : à peine le malheureux Enguerrand d'Espolice, envoyé de Charles, a-t-il rempli sa mission, que le duc d'Aigremont se précipite sur lui et lui coupe la tête en deux. Telle est sa réponse aux sommations impériales[1].

La guerre va sans doute éclater. Ah ! vous ne connaissez pas encore toutes les lenteurs du duc Naimes, ni tous les procédés de nos romanciers. L'insuccès de cette ambassade ne déconcerte nullement le duc de Bavière. « On a tué votre premier messager, envoyez-en un second. On a tranché la tête d'Enguerrand, c'est votre fils, sire, qu'il faut choisir pour ce nouveau message. »

[1] *Renaus de Montauban*, p. 3, vers 31, à p. 8, vers 13

Charlemagne a de tristes pressentiments, il hésite ; mais il se décide enfin, et Lohier se dispose à partir[1]. Son père lui a recommandé la modération. Mais Lohier est jeune et oubliera trop vite les conseils paternels.

Le voilà dans le beau château d'Aigremont, dont notre poëte nous fait une description charmante. Quatre cents chevaliers de France lui composent une escorte vraiment royale. Il marche seul devant eux, beau, fier, et même un peu dédaigneux. Beuves est assis sur un fauteuil d'or au milieu de deux mille barons, il s'apprête à écouter le fils de l'Empereur. Lohier ouvre enfin la bouche, et jamais plus insolent discours n'a éclaté sur les lèvres des ambassadeurs très-insolents de nos Chansons de geste : « Dieu sauve Charles et con-» fonde Beuves ! L'Empereur te somme de venir le ser-» vir à la Nativité prochaine. Si tu n'obéis, tu seras » pendu et ta femme sera déshonorée. Quant à moi, peu » s'en faut qu'en ce moment même je ne te tranche » la tête d'un coup de mon épée[2]. » Tel est le résumé le plus exact de cette sommation peu diplomatique[3].

[1] *Renaus de Montauban*, p. 8, vers 14, à p. 11, vers 27. — [2] *Ibid.*, p. 11, vers 28, à p. 15, vers 24.

[3] LE DISCOURS DE L'AMBASSADEUR LOHIER. — « Barons, oyez chanson qui est toute *enluminée* de bien : — Jamais jongleur n'en chanta de meilleure. — Ce fut un beau matin, quand l'aube venait de crever, — Que le fils de Charlemagne à la barbe mêlée — Entra [au château de Beuves] dans la salle pavée de mosaïque. — Il y vit mainte gent assemblée, — La maison fut peuplée de bonne baronnie ; — Chacun avait l'épée à son côté, — Pour entendre ce que sont les paroles du messager de Charles — Et comment il mènera son discours à bonne fin. — Lohier passe devant, Lohier *à la chère membrée ;* — Il est tout aussitôt suivi par tous les siens. — Oyez ce qu'il va dire au duc d'Aigremont, — Devant toute la baronnie assemblée : — « Que le Dieu de gloire qui fit la pluie et » la gelée, — Le chaud, le froid, le ciel, la terre et la mer salée, — Qui aussi, » par sa bonne pensée, a fait l'homme et la femme, — Que ce Dieu sauve et » garde Charles, roi de la Terre honorée, — Et toute sa *maisnie* qui est sage et » vaillante ! — Mais qu'il confonde le duc Beuves, chez qui il n'est rien de bon, » — Lui et toute sa chevalerie réunie en ce lieu ! » — Chacun, à ces mots, met la main à l'épée pour commencer la mêlée. — Mais, avant qu'il soit nuit, ils auront assez de batailles. — « Sais-tu ce que te mande Charles, roi de la France » honorée ? — C'est que, sans plus de retard, tu ailles lui rendre hommage à » Noël ; — Et il n'y veut plus de délai. — Il te faudra emmener quatre cents

II PART. LIVR. I. CHAP. X.

Beuves s'indigne, Beuves frémit, et bientôt on en vint aux coups d'épée. Les quatre cents Français sont enveloppés, sont cernés, sont massacrés sur place. Lohier se défend avec un merveilleux courage, mais enfin le duc Beuves lui-même l'atteint dans la mêlée, le frappe, le tue[1]. Et voici qu'à travers toute la France consternée, quelques chevaliers français portent le corps du fils de Charlemagne qui a été tué, à la fleur de l'âge, par la main d'un vassal rebelle ; voici que Charlemagne lui-même apprend l'affreuse nouvelle en son palais de Paris. Il aperçoit le corps sanglant de Lohier; il se pâme. Tous les Français sanglotent; mais, au milieu de ces tristesses, la vengeance ne perd aucun de ses droits, et cent fois on entend ce cri : « Mort au duc Beuves[2]! » Une guerre terrible va commencer. Aimon de Dordone s'y trouve naturellement engagé; il va prendre en main la cause de son frère, et les quatre fils Aimon vont ainsi devenir les ennemis personnels du grand Empereur.

Le Prologue est fini. Le vrai Drame va commencer.

I

Premier acte du Drame : « La grande guerre de Charles contre le duc d'Aigremont et les trois frères de Beuves. »

Contre Charles se liguent les quatre frères[3] : le vieux Girard, type du vassal en révolte; Doon de Nanteuil, le

» hommes de ta maisnie privée. — Si tu ne le fais, l'Empereur a juré — Qu'il » mandera ses Français, sa gent bien ordonnée. — Pas un homme jusqu'à la mer » salée, pas un homme ne restera — Que Charles ne conduise contre toi, pourvu » qu'il puisse porter une épée. — Il abattra ta cité, il abattra cette tour carrée, » — Et, s'il te peut tenir, ta mort est jurée. — A une branche d'arbre, en haut, » on te pendra — Comme un voleur pris en flagrant délit. — Ta femme sera déshonorée et honnie. — Tu verras par là quelle mauvaise pensée tu as eue — » Et de quelle trahison tu te rends coupable envers l'Empereur, — Quand, par » amour pour Doon de Nanteuil,— Tu veux guerroyer le roi de la Terre honorée. » — Charles a chassé de son pays ce Doon — Qui est allé se cacher en Pouille. » —Est-ce aussi là ce que tu désires?— Par la foi que je dois à mon père *à la* » *chère membrée*, — Peu s'en faut que je ne te tue avec l'acier de mon épée ! » — Lohier met aussitôt la main à son épée, — Mais Savari de Toulouse la lui a remise dans le fourreau... » (*Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 14, 15.)

[1] *Renaus de Montauban*, p. 15, vers 25, à p. 19, vers 28. — [2] *Ibid.*, p. 19, vers 30, à p. 25, vers 29. — [3] *Ibid.*, p. 27, vers 38.

proscrit; Beuves, le meurtrier de Lohier, et enfin le duc Aimon, nature plus pacifique, et qui, par certains côtés, comme nous le verrons tout à l'heure, ressemble au Prusias du *Nicomède* de Corneille. Le vieil Empereur n'aura pas trop de toutes ses forces contre une ligue aussi puissante. Le poëte a su rendre avec une exactitude presque involontaire la physionomie de ces grandes rébellions féodales qui ont, aux IXe et Xe siècles, compromis l'existence de la royauté française. Le souvenir de ces révoltes était demeuré vivant dans l'esprit du peuple et des barons : ces derniers surtout devaient prendre un plaisir tout particulier à entendre réciter les vers de *Renaus de Montauban*, qui étaient favorables à leurs prétentions et à celles de leurs pères.

Les deux armées féodale et royale vont se rencontrer enfin et se heurtent au moment où le duc Beuves vient d'échouer devant Troyes. Les bourgeois de cette ville ont fait une défense héroïque : « Li citeain s'esmaient » de la cité garnie; — Vasaument se défendent contre la » baronie [1]. » Ces vers ne pourraient-ils pas s'appliquer à la commune de Troyes, et par là servir à dater cette version de notre poëme [2]? Quoi qu'il en soit, la grande armée de Charlemagne arrive à marches forcées, et déjà Beuves peut entendre le bruit terrible de l'avant-garde impériale. Girard de Roussillon entend « la cornée de l'ost Karlon » : tout aussitôt il s'arme et fait armer les siens; les quatre frères rebelles sont en ligne; un choc effroyable fait retentir la terre, et le sang du vieux Girard est le premier versé. La mêlée devient générale; des milliers de duels font la bataille immense : bataille qui, d'ailleurs, ressemble à toutes celles de nos romans et

[1] *Renaus de Montauban*, p. 30, vers 3 et 4. — [2] Il convient d'observer que la charte de Commune, octroyée à Troyes par Thibaud le Chansonnier, est de septembre 1230 (d'Arbois de Jubainville, *Histoire des comtes de Champagne*, V, p. 292), et que, malgré tout, notre rédaction elle-même est certainement plus ancienne,

que nous ne voulons pas analyser. Les vassaux sont vaincus, ils plient [1]. Avec cette variabilité singulière qui caractérise nos héros, ils passent de l'extrême orgueil à une soumission extrême : Girard, Beuves, Doon et Aimon sortent de leur camp nu-pieds et « en langes », avec quatre mille et sept cents chevaliers dans l'attitude des suppliants. Le spectacle de cette humiliation n'eût pas attendri le cœur de Charlemagne, si Naimes et Richard le Normand ne lui avaient pas conseillé la clémence. Il pardonne enfin à ses adversaires agenouillés, et ce pardon met un terme à la guerre [2].

Mais il ne met pas un terme à la colère de l'Empereur, et ce pardon n'était pas sincère. Ce n'est pas en vain que la race de Ganelon tient une place importante auprès de Charlemagne : ces traîtres de profession se trouvent là fort à propos pour donner au roman une nouvelle impulsion, pour l'empêcher de finir. Ils s'approchent du vieil Empereur et lui proposent d'assassiner le duc Beuves, celui-là même avec lequel il vient de faire la paix. Le roi de Saint-Denis, qui tout à l'heure s'est bravement comporté dans la grande bataille, redevient tout à coup plus vil qu'il n'a jamais été ; il recule les limites de la bassesse : « Assassinez-le, dit-il, » et je vous payerai bien [3]. » Les traîtres ne demandaient que cette permission ; ils savaient d'ailleurs que le duc Beuves viendrait prochainement à Paris et qu'il devait passer par la Bourgogne. Ils s'embusquent dans les bois de Floridon ; ils attendent son passage, ils se jettent sur lui, ils massacrent les chevaliers de sa suite, ils l'assassinent lâchement [4]. Un cri d'indignation retentit sur toute la terre du duc Beuves, autour de sa

[1] *Renaus de Montauban*, p 30, vers 34, à p. 37, vers 2. — [2] *Ibid.*, p. 37, vers 3, à p. 39, vers 10. — [3] *Ibid.*, p. 39, vers 11-36. — [4] *Ibid.*, p. 39, vers 37, à p. 44, vers 1.

veuve en larmes [1]; mais il ne paraît pas que ce cri soit entré bien profondément dans les oreilles de Girard de Roussillon, de Doon de Nanteuil, d'Aimon de Dordone. En effet, nous voyons ces frères trop aisément consolables faire rapidement leur paix avec Charlemagne et oublier rapidement le pauvre Beuves, « et Karles lor donna maint riche garnement [2] ». L'Empereur leur ferma la bouche et leur calma le cœur avec de beaux présents. Ce rôle très-vil de corrupteur convient bien au Charlemagne très-vil de notre roman.

C'est ici que se termine le premier acte de notre drame épique ; et ce n'est pas sans raison qu'on a regardé cette première partie de notre chanson comme ayant dû former à l'origine un roman complet, sous ce titre : *Beuves d'Aigremont*. Nous nous rangeons volontiers à cet avis et avons hâte d'en arriver au véritable roman des *Quatre Fils Aymon*. Il est bien temps que ces héros paraissent.

II

Second acte : « *L'adoubement* des quatre fils Aimon. La partie d'échecs. La mort de Bertolais et la disgrâce de Renaud et de ses frères. »

Charles règne en paix; il est bien cet *imperator augustus* dont parlent les diplômes, *romanum pacifice gubernans imperium*. Il a oublié le meurtre de Beuves ; il est joyeux ; il est entouré d'une belle cour, et, chose étrange, il n'a pas de courtisan plus empressé que cet Aimon de Dordone, qui ne sait pas regretter assez fièrement l'assassinat de son frère. Et voilà qu'un jour, au milieu de cette cour où brillent sept rois *à corones d'or mier*, paraissent quatre jeunes gens, quatre bacheliers vaillants, « qui entrent au palais soef et belement ». Ce sont les quatre fils Aimon [3]. Charlemagne leur fait bon accueil : « Je veux vous faire chevaliers à la Nativité prochaine. »

[1] *Renaus de Montauban*, p. 44, vers 2, à p. 45, vers 10. — [2] *Ibid.*, p. 45 vers 11-37. — [3] *Ibid.*, p. 45, vers 38, à p. 47, vers 10.

Et en effet, il les *adoube* devant tous ses barons; il assiste au jeu de la quintaine, qui, d'ordinaire, suit ces adoubements, et il y admire l'adresse de Renaud. Renaud et Alard servent le vin à la table de l'empereur; Guichard et Richard servent le pain : le vieil Aimon est tout ravi de la fortune de ses fils [1]. C'est en effet le point culminant de leur jeune prospérité. Leur joie ne sera pas de longue durée.

Une partie d'échecs s'engage entre Renaud et Bertolais, neveu de l'Empereur. Ce jeu, passion de nos héros épiques, tient une large place dans toutes nos chansons. L'auteur de *Renaus de Montauban*, imitant sans doute l'auteur de la *Chevalerie Ogier*, fait d'un coup d'échecs la péripétie principale de son long roman. Bertolais, tout comme Charlot dans *Ogier*, insulte gravement son adversaire, qui le tue d'un coup d'échiquier [2]. Cris, pleurs, mêlée dans le palais de l'Empereur. Renaud se défend énergiquement, mais il ne saurait résister à toute la baronnie de Charlemagne [3]. Il se jette sur la croupe de ce bon cheval Bayard qui désormais va tant faire parler de lui; il s'élance avec ses trois frères vers le château de Dordone, il y va trouver la duchesse sa mère : « Fuyez, » leur dit la dame, fuyez vite; emportez le plus possible » de mes trésors. Mais vous ne pouvez rester ici : on » tuerait votre père. » Les quatre enfants s'en vont, et Renaud pleure de pitié en s'éloignant de ce château où il ne doit pas revenir de longtemps [4]. Rien ne serait plus touchant que ce départ, s'il s'était trouvé un vrai poëte pour le peindre. Mais notre trouvère, qui consacre volontiers plusieurs centaines de vers à la description d'un seul combat, ne veut consacrer que dix vers à cette

[1] *Renaus de Montauban*, p. 47, vers 11, à p. 51, vers 12. — [2] *Ibid.*, p. 51, vers 13, à p. 52, vers 15. — [3] *Ibid.*, p. 52, vers 16-26. — [4] *Ibid.*, p. 52, vers 27, à p. 53, vers 1.

admirable péripétie. Et cependant nous sommes véritablement au cœur de notre épopée, et c'est ici que commence la longue histoire des malheurs de notre héros...

Mais où courent ainsi les quatre fils Aimon? Où pensent-ils se dérober à la colère du grand Empereur?

Ils se réfugient sous les arbres de la vieille forêt des Ardennes, dans un lieu inhabité, dans un désert. Ils s'y construisent un château[1] et, commençant d'être malheureux, commencent aussi d'être intéressants. Nous nous attachons très-vivement à leur destinée. Que vont-ils devenir?

III

Troisième acte : « La grande misère des quatre fils Aimon dans la forêt des Ardennes.

Charles s'est jeté à la poursuite des quatre frères : il a jugé que toute une armée ne lui serait pas inutile contre ces rebelles. Mais il est sur leurs traces et, par un beau jour d'été, il aperçoit enfin leur château de Montessor. Or, les trois frères de Renaud revenaient de la chasse, joyeux, quand ils rencontrèrent les chevaliers de l'Empereur. Tout aussitôt la bataille commence[2]. Ogier le Danois lutte à armes égales contre ces désespérés, qui se préparent à une formidable résistance et s'enferment dans leur château. Il faut se résoudre à un siége en règle. La tente impériale est dressée sous les murs de la terrible forteresse, dont le poëte nous fait d'ailleurs une description pittoresque et saisissante. Le château est perché sur un roc. Autour de lui « les montagnes sont hautes, et profonds sont les sables; — Les prairies larges, les bois grands et *pleniers:* — On y peut chasser les sangliers et les laies, — Poursuivre et percer à coups

[1] *Renaus de Montauban*, p. 53, vers 2-10. — [2] *Ibid.*, p. 53, vers 21, à p. 55, vers 11.

de flèches les cerfs et les biches. — D'une part court la Meuse, qui *est tant à priser*, — Où l'on prend les saumons quand on y veut pêcher. — D'autre part est la roche : on n'y peut approcher [1]. » C'est devant ce formidable château que tous les peuples de l'empire de Charles se donnent rendez-vous : Normands, Poitevins, Thiois, Bretons, Flamands, Norois. La guerre ne se faisait pas alors comme de nos jours : la guerre n'était qu'une suite de duels brillants. Avec cent bons chevaliers, on arrêtait aisément toute une armée. Charlemagne l'apprit à ses dépens ; le siége de Montessor se prolongea [2] « desi après l'aoust que tot vait li esté. — De l'iver qui vint grans sunt François tourmenté [3]. » Par bonheur pour Charles, il avait près de lui un félon, qui lui propose alors de lui livrer traîtreusement Renaud : « Seulement promettez-moi de me donner le château » des fils Aimon et cinq lieues de terres à l'entour. » L'Empereur lui promet en outre sa ville de Laon. Est-il utile d'ajouter que le traître s'appelle Hervis de Lausanne [4] ? Lausanne a eu le singulier privilége de fournir notre épopée de traîtres, et *Hervé* ou *Hervis* est un de ces noms dévolus par l'usage à tous ceux qui sont de la race de Ganelon. Hervis de Lausanne se compose un visage triste, humilié, et se présente devant Renaud comme une victime de la tyrannie de Charlemagne [5]. On lui tend la main, on lui sourit, on l'accueille [6], et ce nouveau Judas se met tout aussitôt à accomplir sa détestable trahison : « Hervis ne dormoit mie, li cuivers » renoiés — Qui en liu de Judas fu laiens herbergiés [7]. » Il veut ouvrir à Charlemagne les portes de Montessor,

[1] *Renaus de Montauban*, p. 57, vers 27-33. — [2] *Ibid.*, p. 57, vers 37, à p. 68, vers 5. — [3] *Ibid.*, p. 68, vers 6 et 7. — [4] *Ibid.*, p. 68, vers 24, à p. 69, vers 2. — [5] *Ibid.*, p. 69, vers 3-25. — [6] *Ibid.*, p. 69, vers 26-30. — [7] *Ibid.*, p. 70, vers 13, 14.

mais Dieu ne permet pas toujours que le dessein des Judas réussisse au gré de ces maudits, comme au jardin des Olives. Hervis est déjoué. On s'empare de l'infâme, on le garrotte, et l'affreux supplice de l'écartèlement ne paraît pas trop dur contre lui[1]. Mais, hélas! la défaite des fils Aimon n'est que différée par ce rude et légitime châtiment. Leur courage reste toujours le même, mais ils n'ont pas que des âmes. Ils ont des corps et sont affamés. Toute résistance serait vaine. Renaud qui, au milieu de ses frères, représente l'élément de la prudence, qui est une sorte de Nestor sans cheveux blancs, Renaud prend la parole et s'écrie : « Voici que ce château est » bien pauvre ; voici qu'il est tout dévasté, tout détruit. » — Nous n'avons plus ni avoine, ni vin, ni blé, — Que » nous y avions en abondance et à satiété. — Ce serait » folie d'y rester davantage[2]. » Ils s'en vont, tristes, mais non désespérés. Ils s'en vont, durant la nuit, et Renaud, les yeux trempés de larmes, jette un dernier regard sur ces murailles qui pendant cinq ans ont abrité la fortune de ses frères et la sienne[3]. Je ne sais si mes lecteurs partagent en ce moment l'émotion que j'éprouve; mais, à mesure que le malheur s'abat plus pesant sur les quatre héros de ce roman, je les vois grandir dans mon imagination, je les sens devenir de plus en plus épiques. Tout à l'heure je ne voyais en eux que de vulgaires révoltés, peu dignes d'émouvoir mon cœur et d'exciter mon indignation contre leurs puissants adversaires. Mais, dès qu'une armée tout entière se réunit contre quatre hommes et s'estime à peine capable de les vaincre, dès que j'aperçois ces quatre vaincus héroïques se dérobant à travers les ténèbres de la nuit aux efforts de tout un empire et à la colère d'un Charlemagne, je me sens pris

[1] *Renaus de Montauban*, p. 70, vers 15, à p. 73, vers 17. — [2] *Ibid.*, p. 74, vers 3-7. — [3] *Ibid.*, p. 74, vers 26-32.

pour eux d'une invincible sympathie, et ce long roman commence à m'intéresser vivement. C'est ici, pour mieux dire, que le roman se change en épopée.

Quel va être le sort des quatre frères? Ils ont de bons chevaux, je le sais, et Bayard surtout est incomparable. Mais ne vont-ils pas être cernés par les chevaliers de l'Empereur? N'entendent-ils pas, là, tout près d'eux, les pas de ceux qui les poursuivent? On ne peut s'empêcher de concevoir pour eux une crainte fort vive. Cependant le bruit s'apaise. Charles, renonçant à poursuivre ses ennemis mortels au milieu des formidables broussailles de la forêt d'Ardenne, a congédié tous ses Français. Un seul baron s'obstine à donner la chasse à Renaud et à ses frères, et ce baron, qui le croirait? c'est leur père, c'est le duc Aimon. Je ne sais si le vieux poëte s'est rendu compte d'un fait aussi odieux et qu'il raconte avec une simplicité si naïve; mais quelle justesse d'observation! Aimon veut avant tout plaire à l'Empereur, et cette bassesse de courtisan lui ôte son cœur de père. Rien de plus naturel que cette dureté contre nature[1].

C'est pendant cette fuite des quatre fils Aimon que Bayard, le cheval Bayard, témoigne pour la première fois de son intelligence et de son dévouement. Sur sa croupe complaisante il reçoit à la fois Renaud et Alard, et ce surcroît de charge lui communique un surcroît de vitesse et de force[2]. Une véritable bataille s'engage entre les chevaliers d'Aimon et ceux que ses fils sont parvenus à grouper autour d'eux[3]. Ceux-ci sont battus; quatorze barons seulement survivent à cette déroute: les quatre frères n'ont que la vie sauve, et leur père enfin se prend à s'émouvoir à la vue de leurs malheurs[4]. Pour eux, ils

[1] *Renaus de Montauban*, p. 75, vers 5, à p. 80, vers 38. — [2] *Ibid.*, p. 81, vers 1-34. — [3] *Ibid.*, p. 81, vers 35, à p. 83, vers 8. — [4] *Ibid.*, p. 83, vers 9, à p. 85, vers 2.

ne savent pas encore désespérer, et les voilà qui rentrent dans la grande forêt d'Ardenne, où ils comptent bien trouver un asile assuré. Mais, hélas! quelle misère! Onze de leurs chevaliers, onze sur quatorze, meurent de faim[1]. Renaud et les siens ne vivent qu'avec la chair *gascrue* des bêtes qu'ils abattent et l'eau des ruisseaux; ils errent comme des ombres sous les hautes futaies de ce bois immense; ils sont défigurés, hâves, hideux. Leurs chevaux sont décharnés comme eux, et le poëte s'apitoie autant sur leur sort que sur celui de ses héros. Les pauvres bêtes ne vivent plus d'avoine, ni de blé, ni de foin *essoré* au soleil; mais ils n'ont que racines et feuilles pour tout régal, et celui qui trouve fougère est bien heureux[2]. Au milieu de cette disette et de cet amaigrissement général, le seul Bayard conserve sa belle mine et son embonpoint: « Mais Baiars en fu gros et » cras etsejornés; — Mieldres iert-il de feuilles qu'autres » chevaus de blés[3]. »

Nous nous arrêtons longtemps, comme on le voit, à ces scènes de désolation et de tristesse; mais c'est à dessein. Nous sommes vraiment au cœur de toute notre épopée. En cette matière, d'ailleurs, le peuple est le bon juge: il a oublié presque tout le roman des *Quatre Fils Aymon;* mais il a retenu, mais il retiendra longtemps encore les scènes de la forêt des Ardennes. A côté de ces images grossières qui décorent la chaumière du paysan, à côté de ces enluminures brutalement rouges et bleues, à côté du *Juif errant*, de la *Bataille d'Austerlitz* et de *Crédit est mort*, on voit figurer le bon cheval Bayard portant joyeusement les quatre fils Aimon. Et la vue de cette image nous ravit, nous aussi: car nous y trouvons la traduction très-populaire d'une de nos plus popu-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 85, vers 3 à vers 20. — [2] *Ibid.*, p. 85, vers 21-26. — [3] *Ibid.*, p. 85, vers 27-29.

laires et de nos plus antiques chansons. Notre cœur n'est pas loin de battre, et, pour tout dire, nous sommes charmés.

L'hiver fut long pour les quatre frères, et ce rude hiver fut suivi de six autres. Sur leur chair nue ils portent leurs hauberts; ils sont velus comme des ours, et ont la peau noire comme encre; ils conduisent leurs chevaux avec des harts en guise de rênes : « Ils sont en Ardenne, les fils Aimon, ils sont tout nus; — Quand il pleut, quand il vente, quand il grêle même. — Chacun est sous un arbre, son écu à son cou, — Son heaume tout rouillé et son épieu brisé. — Oh! que l'hiver les ennuie, l'hiver qui fut si long! — Et comme ils désiraient que l'été revînt[1]! » Enfin, un souffle chaud passe un jour sur leurs fronts : c'est le mois de mai, c'est l'été. Ils frémissent, ils espèrent, une idée les saisit : « Si nous » allions voir notre mère, qui a tant pleuré à cause de » nous? » Ils y vont, mais en se cachant, mais comme des coupables, mais en marchant pendant la nuit et en dormant pendant le jour[2]. Le voyage fut rude. Un matin, ils aperçurent les tours du château de Dordone et, d'émotion se pâmèrent. Toutefois, avec une témérité admirable, ils pénètrent dans le palais. Ils sont méconnaissables : on les prend pour des ermites, on les accueille, et ils s'assoient à la table paternelle[3]. C'est ici que se place une des scènes les plus profondément homériques de toute notre ancienne poésie : « Leur mère sort de la chambre, dont la porte est ouverte, — Et ses fils la regardent, tenant leurs têtes basses. — « Alard, dit » Renaud, quel conseil me donnez-vous ? — Voici notre » mère, je la reconnais bien. — Frère, répond Alard, » pour Dieu! allez à elle, — Contez-lui notre message et

[1] *Renaus de Montauban*, p. 86, vers 33, à p. 87, vers 3. — [2] *Ibid.*, p. 87, vers 4, à p. 88, vers 14. — [3] *Ibid.*, p. 88, vers 15, à p. 89, vers 26.

» nos grandes misères. — Non, non, répond Richard le » preux et l'*alosé*, — Sire Renaud, beau frère, attendez » encore. » — Les quatre frères donc sont dans le grand palais. — Ils sont tout dépouillés, tout misérables; n'ont pas un vêtement entier, — Laids et hideux comme le diable. — Quand la dame les vit, fut toute émerveillée, — En ressentit une telle peur qu'elle ne put se ranimer.... — Mais bientôt regarde Renaud, court lui parler, — Et tout son sang déjà frémit en elle. — Dans le palais, voilà la duchesse qui se dresse — Et qui voit changer les traits de Renaud. — Il avait une cicatrice sur le visage, devant. — S'était fait cette plaie en jouant au *behourt*, étant petit enfant. — Sa mère le regarde, le reconnaît : « Renaud, dit-elle, si tu es Renaud, pour- » quoi le cacherais-tu? — Beau fils, je t'en conjure au » nom du Dieu puissant, — Si tu es Renaud, dis-le-moi » sans tarder. » Quand Renaud l'entend, il veut cacher ses larmes. — La duchesse le voit, ne doute plus. — Pleurant, les bras levés, va baiser son enfant, — Puis tous les autres, cent fois de suite. — Pour tout au monde, ils n'eussent pas dit une parole [1]. » Est-ce être exagéré que de placer cette scène, je ne dis pas au-dessus, mais tout à côté des plus beaux passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*? Nous ne le pensons pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que rarement nos épiques français se sont élevés à une telle hauteur; c'est que nous sommes en présence de sentiments très-naturels fort naturellement rendus; c'est que voilà une mère, une vraie mère, et des soldats chez qui le poids de l'armure n'a pas étouffé le cœur. Ils pleurent, tant mieux : et nous pleurons avec eux.

Et je veux, s'il m'est permis de parler ainsi, faire

Renaus de Montauban, p. 89, vers 30, à p. 91, vers 12.

tomber le rideau sur cette scène presque sublime. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la pauvre mère traite maternellement ses fils, leur verse ses meilleurs vins, leur sert ses meilleurs mets. Voilà la joie revenue. Mais, tout à coup s'ouvre la porte : c'est le duc Aimon qui revient de la chasse, un gros bâton à la main. Il a tué des cerfs; il a faim. Au moment de s'asseoir à table, il aperçoit quatre mendiants, quatre misérables qui dévorent les viandes placées devant eux. « Ce sont tes fils », dit la duchesse[1]. Aimon n'est pas ému par tant de misère et se prive de la grande joie de serrer ses fils fortement dans ses bras. Il se jette dans les transports d'une mauvaise colère, maudit ses enfants, les accable de reproches et leur ordonne de sortir de son donjon. Toutefois il se radoucit un peu, et laisse bientôt la duchesse accomplir librement envers ses quatre fils tous les devoirs de l'hospitalité antique. Elle les baigne, les chausse, les couvre de vêtements neufs; puis, elle leur ouvre les coffres paternels : « Prenez », leur dit-elle. Cependant sept cents chevaliers viennent se ranger sous la bannière de Renaud et de ses frères. Ils étaient entrés au château de Dordone en accoutrements de mendiants; ils en sortent beaux, fiers et puissants comme des rois, sous les baisers de leur mère triomphante[2].

Ils partent, ils quittent une seconde fois le palais où ils sont nés. Et où vont-ils ainsi? A leurs aventures.

Ils s'acheminent vers le Midi, et c'est dans le Midi que sera désormais placée la scène de notre chanson.

C'est ici que s'achève notre troisième acte; c'est ici que finit la première partie et la plus intéressante de notre roman.

[1] *Renaus de Montauban*, p. 91, vers 37, à p. 92, vers 14. — [2] *Ibid.*, p. 92, vers 15, à p. 96, vers 33.

IV

Quatrième acte : « Renaud dans le Midi. Le château de Montalban. Nouvelle guerre contre Charlemagne. »

Bordeaux et Toulouse font depuis longtemps partie d'un même empire : ces deux nobles villes sont depuis longtemps françaises et chrétiennes. Mais l'auteur de notre chanson, témoin des nombreux bouleversements politiques dont le Midi était le théâtre, suppose qu'au temps de Renaud de Montauban et de ses frères, Bordeaux était la capitale d'un royaume catholique, et que Toulouse fut un moment le siége d'un émir sarrasin. A Bordeaux régnait le roi Yon, « molt prodome et de » grant manantie » ; à Toulouse se tenait le païen Begon, qui jetait sur le royaume de Gascogne des regards pleins de concupiscence et d'envie. Une guerre devait nécessairement éclater contre le mécréant qui venait de conquérir Montpellier, Beaucaire et Avignon, et qui menaçait la France entière[1]. On ne saurait trop admirer avec quelle fidélité opiniâtre les Méridionaux ont gardé le souvenir des invasions musulmanes. Lisez plutôt la Geste de Guillaume au court nez, lisez ces pages de *Renaus de Montauban*.

Tandis que le roi de Gascogne tenait conseil avec « ses hommes, ses drus et ses privés », tandis qu'il se laissait aller à l'effroi que lui inspiraient les conquêtes de Begon, on vit entrer dans Bordeaux, certain matin, cinq barons superbement vêtus, suivis de cinquante chevaliers de belle mine qui venaient se mettre au service des chrétiens menacés. C'étaient les fils Aimon qui avaient rapidement traversé toute la France et qui avaient placé la Loire entre la colère de Charlemagne et leur faiblesse. Mais à côté d'eux voici un nouveau venu qui paraît tout à fait associé à leur fortune[2] :

[1] *Renaus de Montauban*, p. 98, vers 1-15, et 28-34. — [2] *Ibid.*, p. 97, vers 31, à p. 99, vers 30.

Renaud et lui se traitent de *cousins;* il monte un cheval noir; il a je ne sais quelle physionomie étrange et je lui trouve trop de finesse dans les yeux. C'est Maugis, c'est l'enchanteur Maugis qui fait son entrée dans notre roman, dont il sera désormais un des héros. Quand il a rencontré ses cousins, il venait de voler un trésor à Orléans[1]. Ce magicien est doublé d'un coupe-bourses. Pour tout dire, je me serais bien passé de cet oblique personnage. Maugis entrant dans le roman des *Quatre Fils Aymon,* c'est la légende celtique pénétrant dans le domaine de notre vieille épopée nationale; c'est la fable, c'est le mensonge, c'est la magie, ce sont d'odieux mélanges. Il faudra nous résigner à cet amalgame, il faudra tolérer les tours de passe-passe et les escamotages de Maugis à côté de l'héroïsme de Renaud. Mais nous avons l'espoir qu'on retrouvera quelque jour une antique rédaction de *Renaus de Montauban* où l'enchanteur Maugis sera relégué au dernier rang, qu'il mérite.

C'est dans cette espérance que nous continuons un récit qui nous irritera plus d'une fois.

On devine aisément ce qui va se passer. Le roi Yon accepte avec joie le secours des quatre fils Aimon. On marche contre les Turcs, on les rencontre, on les bat. Les honneurs de la journée sont pour Renaud de Montauban, qui lutte contre le roi Begon et le force à se rendre. Je ne décrirai point ce combat, qui ressemble à tant d'autres, mais il faut y signaler un épisode intéressant. Alard, Richard et Guichard ont un moment perdu de vue leur frère Renaud et le pleurent avec une tendresse touchante[2]. Bientôt ils se retrouvent, et ce sont des larmes de joie. Les chrétiens rentrent dans Bordeaux, vainqueurs; Renaud triomphe,

[1] *Renaus de Montauban,* p. 96, vers 34, à p. 97, vers 30. — [2] *Ibid.*, p. 100 vers 26, à p. 107, vers 22.

Begon est jeté en prison comme un autre Jugurtha : « Ens ès fons de la cartre ont Begon avalé, — Plus d'un « mois et demi a là dedans esté[1] »

Les quatre fils Aimon cependant ne prennent point le temps de jouir de leur triomphe. Craignant toujours la colère de Charlemagne, ils s'enfuient, tout vainqueurs qu'ils sont. « Ce fu el mois de mai, à l'entrée « d'esté, — Que florisent li bois et reverdisent pré[2]. » Renaud et ses frères, errant dans la campagne, aperçoivent tout à coup une belle montagne située à l'endroit même où la Garonne prend le nom de Gironde. « La belle place pour un château ! » s'écrient-ils ; et sur-le-champ ils demandent au roi de Gascogne la permission d'y bâtir une *ferté*[3]. Le roi ne peut rien refuser à ses libérateurs, et voici que les pierres s'élèvent, sur les pierres; voici que l'on voit s'étager les unes au-dessus des autres, les belles salles voûtées dont les seigneurs étaient alors si fiers. Autour du château se construit toute une ville; cinq cents bourgeois s'y établissent et y font le commerce; des chevaliers, des sergents, des valets, des jongleurs, accourent de toutes parts à la voix de Renaud, qui « les retint par amor[4] ». Sur la maîtresse roche se dresse, terrible, le nouveau donjon. « Quel nom lui donnerez-vous? » dit le roi Yon à Renaud. — « Quand nous vînmes ici, mes frères et moi, ce » fut en qualité d'étrangers ou d'*aubains*. Eh bien! le » donjon s'appellera mont des Aubains ou Montau- « ban[5]. » Je ne discuterai pas cette étymologie : je ne suis, et ne veux être qu'un narrateur.

La destinée de Renaud a pris une face nouvelle. Il possède maintenant un beau château qui se mire dans

[1] *Renaus de Montauban*, p. 107, vers 23-24. — [2] *Ibid.*, p. 108, vers 1-21. — [3] *Ibid.*, p. 108, vers 22, à p. 109, vers 28. — [4] *Ibid.*, p. 109, vers 29, à p. 110, vers 37. — [5] *Ibid.*, p. 110, vers 38, à p. 111, vers 32.

les eaux de la Gironde; il a des chevaliers, il a une bourgeoisie: c'est un petit prince. Or, le roi Yon avait une sœur: « Vous feriez bien, lui dirent ses conseillers, » de la marier à Renaud le bon chevalier, à Renaud » l'*aduré*, à Renaud le vainqueur. Ce serait le moyen de » l'attacher pour toujours à ce pays qu'il a sauvé. *Mult » en acroisteriés le barnage et la flor.* » Yon, qui d'ailleurs est un roi tout débonnaire, consent volontiers à tout ce qu'on lui demande[1]. Il ne faut plus que le consentement de la jeune fille; la scène où elle le donne est véritablement charmante :

Le Roi est entré dans la chambre pavée de sa sœur; — La trouve assise sur un coussin de soie, — Tenant sur ses genoux une *enseigne sertée* — Qu'elle enlumine gentiment : car elle était lettrée. — Elle a dit en son cœur qu'elle serait à Renaud. — Le roi Yon l'appelle, lui parle : — « Belle sœur, lui dit-il, je vous » ai fiancée. » — La pucelle l'entend, change de couleur,— Reste penchée sur l'enseigne, livrée à ses pensées; — Mais bientôt se ravise, et elle a bien parlé : — « Pour l'amour de Dieu, à qui » m'avez-vous donnée? » — « Belle sœur, dit le Roi, vous êtes » tombée en partage — Au meilleur chevalier qui ait jamais ceint » l'épée. — C'est Renaud, le fils d'Aimon au noble visage. » — Quand la pucelle l'entend, est toute réconfortée : — « Comme il vous » plaira, dit-elle au roi. — Ce n'est pas moi qui m'y refuserai. [2] »

Sans plus tarder, le mariage est conclu; de belles fêtes enchantent tout ce pays qui, quelques jours auparavant, était dans l'angoisse et redoutait de tomber aux mains des Sarrasins. Renaud de Montauban semble atteindre, cette fois, l'apogée d'un bonheur qui, hélas! ne sera pas de longue durée[3]. Il ne faut pas oublier, en effet, que la vieille inimitié du roi de France subsiste toujours,

[1] *Renaus de Montauban*, p. 111, vers 33, à p. 113, vers 24. — [2] *Ibid.*, p. 113, vers 25, à p. 114, vers 3. — [3] *Ibid.*, p. 114, vers 4-34.

et c'est là une de ces haines qui ne s'éteignent jamais. Il nous semble que le poëte a trop longtemps oublié Charlemagne : nous avons hâte de revenir au grand empereur, à ce centre auguste de la Geste du Roi.

V

Or, un jour, Charles revenait d'Espagne, où il avait fait pieusement un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ; il passait par Bordeaux[1]. Tandis qu'il se reposait à l'ombre d'un olivier, il aperçut tout à coup un château superbement perché sur un roc imprenable : « A qui est ce château ? dit-il. — A Renaud et à ses » frères[2]. » Colère de l'Empereur, qui envoie au roi Yon le Danois en qualité d'ambassadeur, et somme le Gascon de lui livrer immédiatement les quatre fils Aimon pour qu'il les pende à Montmartre[3]. Mais le roi de Gascogne ne saurait oublier que sa sœur est la femme de Renaud : il se refuse à livrer traîtreusement son beau-frère ; il résiste aux prières, il résiste aux menaces. Sa résistance équivaut à une déclaration de guerre. Charles, la rage au cœur, revient à Paris, mais avec le dessein bien arrêté d'en repartir le plus tôt possible pour venir mettre le siége devant le château de Montauban[4]. Contre ces vassaux rebelles, ce n'est plus seulement de la haine que ressent Charlemagne : dès qu'il prononce leurs noms, il devient fou furieux. Donc, il faut s'attendre à de longues, à d'interminables guerres. L'avenir est gros de plusieurs années de grandes batailles... et de plusieurs milliers de vers consacrés à les raconter. Ce n'est donc pas sans habileté que l'auteur des *Quatre Fils Aymon* a profité de

[1] *Renaus de Montauban*, p. 114, vers 35, à p. 115, vers 10. — [2] *Ibid.*, p. 115, vers 11-34. — [3] *Ibid.*, p 115, vers 35, à p. 116, vers 5. — [4] *Ibid.*, p. 116, vers 6, à p. 119, vers 16.

ce moment pour introduire dans son poëme le personnage dont la gloire sera destinée à contre-balancer celle de Renaud lui-même. Et ce personnage, c'est Roland.

Ce passage de notre poëme est d'une importance considérable.

Roland arrive à la cour de Charlemagne. Il est encore enfant, et est accompagné de trente damoiseaux dont pas un n'a de barbe au menton. Tout éclatant de jeunesse et de beauté, il est vêtu d'une pelisse d'hermine, porte aux pieds des heuses d'Afrique et, bien qu'il ne soit pas encore chevalier, des éperons d'or. Notre poëte se complaît dans la description du jeune héros : « Il avait le corps bel et droit, les traits d'un baron — Et le regard plus fier que léopard ou lion. » Beaux et jeunes comme lui [1], ses trente compagnons sont couverts de soie vermeille. « D'où es-tu, lui demande Charles, et quel » est ton nom? — Je m'appelle Roland, répond l'enfant; » je suis né à Saint-Fagon, en Bretagne, et je suis le » fils de votre sœur et du bon duc Milon d'Angers. » L'Empereur s'émeut et le baise quatre fois [2]. Et, tout aussitôt, il veut éprouver le courage de son neveu: il l'envoie contre les Saisnes, qui viennent de ravager Cologne. Roland paraît, Roland triomphe. Il s'empare du prince des Sarrasins, du terrible Escorfaut : jamais, jamais on n'a vu pareil chevalier [3]. Mais (ô remarque naïve de notre auteur !) à un si parfait soldat il manque quelque chose : un bon cheval. Et comment trouvera-t-on ce trésor introuvable : LE CHEVAL DE ROLAND ? Le Nestor de l'armée, le vieux Naimes, n'est jamais embarrassé : « Annoncez une course à Paris, dit-il à Charle- » magne, une course de chevaux qui aura lieu dans les

[1] *Renaus de Montauban*, p. 119, vers 18-30. — [2] *Ibid.*, p. 119, vers 31, à p. 120, vers 8. — [3] *Ibid.*, p. 119, vers 9, à p. 123, vers 18.

» prés sous Montmartre. *Votre corone d'or al chief des » cors metés — Et quatre cens mars d'or et cent pailes » roés*. Le cheval vainqueur sera peut-être digne de votre » neveu[1]. » Si j'avais l'honneur d'être membre du Jockey-Club, je verrais dans cette page de *Renaus de Montauban* l'origine des courses de Paris et je la ferais écrire en lettres d'or au-dessus de la tribune. Mais je ne suis que littérateur, hélas ! et je m'afflige de cette longue digression de notre poëte qui nous fait si longtemps perdre de vue Renaud et ses trois frères. Car, enfin, où veut-il en venir ?

C'est le cheval Bayard qui va nous servir de transition pour retourner aux quatre fils Aimon.

Renaud apprend qu'une course aura lieu à Paris : il brûle du désir d'y faire triompher son cheval, l'incomparable Bayard. Il quitte son château, il quitte ses frères, il quitte sa femme au clair visage; il se fait accompagner de cent chevaliers, mais surtout de l'enchanteur Maugis[2]. Celui-ci commence aussitôt son métier. Pour empêcher Renaud et Bayard d'être reconnus par l'Empereur, il change et la couleur du cheval et la figure du cavalier. Renaud paraît avoir quinze ans ; quant à Bayard, il semble « plus blanc que n'est flors en esté[3] ». Avons-nous besoin d'ajouter que Bayard remporte aisément le prix des courses? Et quand Charlemagne, étonné, ravi de l'adresse du cavalier et de la vitesse du cheval, demande à Renaud, qu'il ne reconnaît point, s'il ne veut pas lui vendre son bon destrier : « Je suis Renaud, s'écrie » le vainqueur, et j'emporte votre couronne. Cherchez » d'autres chevaux pour Roland[4]. » Et il s'enfuit. C'est en vain que Charles lance quinze mille hommes à sa

[1] *Renaus de Montauban*, p. 123, vers 19-37. — [2] *Ibid.*, p. 124, vers 19, à p. 127, vers 3. — [3] *Ibid.*, p. 127, vers 3-27. — [4] *Ibid.*, p. 127, vers 28, à p. 131, vers 20.

poursuite : se rendre maître de Renaud et de Maugis n'est point chose si facile. Ils échappent, ils arrivent à Montauban, ils sont sauvés[1].

Et pendant ce temps, à Paris, l'Empereur se laisse aller à sa colère et crie : « Vengeance! » Il a Roland près de lui et lui dit comme don Diègue à son fils dans le *Cid :* « Venge-toi, venge-moi[2]. » Roland s'apprête. La seconde moitié de ce poëme pourrait être intitulée : « *La grande rivalité de Roland et de Renaud.* » Mais le poëte nous avertit que de graves événements se placent entre ces deux parties de notre roman, et ces événements sont ceux que Jean Bodel a racontés tout au long dans sa *Chanson des Saisnes*. C'est la défaite de Guiteclin; ce sont les aventures de Baudouin et de Sebile; c'est la conquête de l'olifant de Roland[3]. De tels triomphes enflent étrangement le cœur de Charlemagne. Il se tourne, plus furieux encore, du côté du château de Montauban et s'écrie : « Je n'ai plus d'autre ennemi que » les quatre fils Aimon[4]. » Quelque temps après, il fait solennellement une nouvelle convocation de toute son armée : Français, Brabançons, Allemands, Saxons, Bretons, Normands, Frisons, Anglais, se précipitent à la suite du grand empereur, que gêne la vue du château de Montauban. Turpin s'y trouve près de Canut d'Angleterre, Roland près d'Ogier, Olivier près de Richard de Normandie, et le vieux duc Naimes près du roi de Montloon pour l'empêcher de commettre plus de vingt imprudences toutes les heures. Quand Charles partait en expédition contre Marsile et contre ses cent mille

[1] *Renaus de Montauban*, p. 131, vers 21, à p. 133, vers 34. — [2] *Ibid.*, p. 134, vers 24, à p. 135, vers 23. — [3] *Ibid.*, p. 136, vers 1-14. Le poëte semble ici commencer une nouvelle chanson : « Seigneur, or faites pais, que Dex vos soit amis, — Jhesu de sainte glore qui en le crois fu mis. — Si vous dirai canchon ki mult doit estre en pris. » Etc., etc. Cf. p. 137, vers 25, à p. 138, vers 17. — [4] *Ibid.* p. 136, vers 15, à p. 137, vers 13.

Sarrasins, il ne s'entourait pas en vérité de plus de chevaliers, de plus de héros. Et qui donc provoquait ce vaste mouvement, ces bruits de guerre et ce départ de tout ce que la France, de tout ce que l'Occident comptait alors de chevaliers de prix? C'étaient quatre pauvres jeunes gens fortifiés dans un château de Gascogne, c'étaient les quatre fils Aimon [1].

L'armée impériale ne met pas d'abord le siége devant la ville de Montauban, mais devant le château de Montbendel, à quatre journées de Montauban : c'est là qu'on dresse la tente de Charles, cette tente admirable surmontée du grand aigle d'or. Cet aigle, dont la seule vue a mis tant de fois les Sarrasins en fuite, ne saurait effrayer ni Renaud ni ses frères [2] : ils résistent vigoureusement. Si Montbendel est pris, il reste à prendre Montauban. Le roi de Saint-Denis, ne pouvant venir à bout de ses ennemis par la force, se transforme en Machiavel et emploie la ruse : méchant moyen. Le roi Yon est sommé par les députés de l'empereur de lui livrer traîtreusement les quatre fils Aimon [3]. Ce prince faible, poussé par la peur, va se changer en Judas. Il assemble son conseil, et son conseil le pousse à la félonie. Cependant il hésite encore; mais sa résistance n'est pas de longue durée : il livrera Renaud désarmé, il livrera désarmés les frères de Renaud, et évitera par là les terribles effets de la colère de Charlemagne. Cette lâcheté, d'ailleurs, lui est imposée par ses barons, et il en pleure. Le roi Yon ressemble au roi Prusias : il est de ces bons hommes qui, par bonhomie, commettent les plus grands crimes.

Les quatre fils Aimon sont bien loin de songer au malheur qui va les frapper. Renaud chasse. Il revient un

[1] *Renaus de Montauban*, p. 137, vers 25, à p. 144, vers 2. — [2] *Ibid.*, p. 144, vers 3, à p. 151, vers 7. — [3] *Ibid.*, p. 151, vers 10, à p. 154, vers 6.

certain soir à Montauban, par la porte Foucher, avec un grand équipage et un grand bruit : il a tué quatre sangliers, il est fier, il est joyeux[1]. Dans les rues de sa nouvelle ville, il voit un mouvement inaccoutumé, il s'informe : « C'est le roi Yon, votre beau-frère, qui vient » d'arriver à Montauban. » De joie, Renaud embouche son cor, et ses trois frères se mettent à sonner avec lui : « Au bruit que font les comtes avec leurs clairons et leurs cors, — On n'entendrait pas Dieu tonnant dans le ciel[2]. » Montauban en retentit, le clocher de Saint-Nicolas en résonne, et c'est pitié d'assister à l'explosion d'une joie qui va bientôt être suivie d'un si long deuil[3]. Toute cette partie de notre poëme est bien loin, sans doute, d'avoir le puissant intérêt des premiers chants; mais elle est pleine de belles et énergiques peintures de la société féodale. C'est une galerie pleine de fiers tableaux de bataille et de charmants tableaux de genre. On s'y attarderait volontiers.

La trahison, d'ailleurs, a été très-habilement organisée par l'Empereur, et c'est merveille de voir comment, depuis le drame du jardin des Oliviers, toutes les trahisons ont été calquées sur celle de Judas. Il a été convenu que les quatre fils se rendraient sans armes dans la plaine de Vaucouleurs, vêtus de beaux manteaux d'écarlate, une rose à la main, et que, grâce à cette démarche pacifique, ils obtiendraient enfin le pardon de Charlemagne. Renaud, qui, parmi tous nos héros, se distingue par la grandeur étonnante de son âme, ne sait pas se défier de cette étrange convention. Comme il désire surtout la paix, il veut tout faire pour la paix. Il ira à Vaucouleurs[4]. Sa femme en vain le met en défiance et lui raconte un

[1] *Renaus de Montauban*, p. 154, vers 7, à p. 166, vers 33. — [2] *Ibid.*, p. 166, vers 34, à p. 167, vers 17. — [3] *Ibid.*, p. 167, vers 18-21. — [4] *Ibid.*, p. 167, vers 22, à p. 170, vers 6.

songe qu'elle a fait (car notre poëte a tout autant usé et abusé des songes que toute l'école tragique des deux derniers siècles). Renaud n'est pas superstitieux, et lui répond : « Qui croit aux songes renie Dieu. » Il ira à Vaucouleurs[1].

La scène est belle, elle est touchante. Ces quatre forts chevaliers, habitués à porter le haubert et le heaume, sont sur le chemin de Vaucouleurs en manteaux de parade, une fleur à la main, la joie au cœur. Ils chantent : « Aallars et Guichars commencerent un » son, — Gasconois fu li dis et Limosins le ton. — Et » Richars lor bordone belement par desos[2]. » On n'est jamais allé plus gaiement à sa perte. Les fils du vieil Aimon, tout à coup, sont entourés et se sentent trahis[3]. « Est-ce toi qui nous livres à l'Empereur ? » demandent à Renaud ses trois frères, qui veulent se jeter sur lui, farouches. Renaud leur répond par un sourire, et ses frères, rapidement désabusés, tombent dans ses bras[4]. Ils n'en sont pas moins cernés par plusieurs milliers de chevaliers. Une horrible bataille s'engage. Le chef des traîtres s'appelle Fouques de Mourillon : Renaud, exaspéré, se débat formidablement dans la mêlée ; il tue Fouques[5]. Nouveau combat. Guichard est fait prisonnier par les gens de Charlemagne ; puis, il est délivré par ses frères[6]. Richard se bat en frénétique ; il est frappé, il va mourir. Mais il ne se déconcerte point : « Il enpoi- » gna la plaie de son ventre en son poing, — Ses boiaxi » rebote et lie à son giron[7]. » Puis, semblable à ce héros des chansons populaires, dont il est dit : « Renaud de la guerre revint, — Portant ses tripes dans ses mains », il

[1] « Li hons qui croit en songe a bien Dieu renoié. » Voy. *Renaus de Montauban*, p. 170, vers 7, à p. 173, vers 7. — [2] *Ibid.*, p. 175, vers 1-7. — [3] *Ibid.*, p. 175, vers 8, à p. 179, vers 17. — [4] *Ibid.*, p. 179, vers 18, à p. 180, vers 25. — [5] *Ibid*,, p. 180, vers 26, à p. 185, vers 26. — [6] *Ibid.*, p. 185, vers 27, à p. 188, vers 23. — [7] *Ibid.*, p. 188, vers 24, à p. 189, vers 25.

s'évertue à rejoindre ses frères qui bientôt l'embrassent, le baisent, et parviennent à le transporter derrière un rocher, à l'abri des traîtres [1]. Renaud est au comble de la rage et du désespoir. Ce géant de quinze pieds veut se ruer de nouveau sur les meurtriers de son frère : « U nos » i garrons tuit, u nos tuit i morron [2]. » C'est presque le mot prêté à Cambronne.

Il trouve devant lui un autre géant, Ogier le Danois, que l'Empereur a chargé de cette besogne de traître, et qui n'obéit à cet ordre qu'à contre-cœur et en murmurant. D'ailleurs, il est le cousin des fils Aimon et s'émeut de leur détresse. Quelle détresse, juste ciel ! Ils sont là, se défendant à coups de pierres, derrière cette roche qui abrite un de leurs frères mourant. Renaud lance de véritables blocs de rocher, et écrase vingt de ses trop nombreux ennemis. Il se démène superbement, et Alard jette au Danois cette parole : « Reprové vos sera tou- » jours, se ci morons [3]. » Notre poëte, disons-le à sa louange, n'a pas médiocrement réussi le portrait fort délicat de cet Ogier, qui est placé entre un ordre de Charlemagne et son affection presque maternelle pour Renaud et ses frères [4]. Le Danois trouve le moyen de tout concilier, lui dont l'esprit est en général fort peu porté à la conciliation. Il se bat avec Renaud, mais juste assez pour ne pas être accusé de lâcheté, et se retire de la lutte lorsqu'il peut le faire sans déshonneur [5]. Dix mille Gascons arrivent par bonheur au secours des quatre frères, et Maugis est à leur tête [6]. Maugis chevauche sur le fameux Bayard : il change soudainement la fortune de

[1] *Renaus de Montauban*, p. 189, vers 26, à p. 192, vers 36. — [2] « Ou nous échapperons tous, ou tous nous mourrons. » *Ibid.*, p. 192, vers 37, à p. 194, vers 26. — [3] « Ce sera pourvous l'objet d'un éternel reproche, si nous mourons ici. » *Ibid.*, p. 194, vers 21, à p. 196, vers 34. — [4] *Ibid.*, p. 196, vers 35, à p. 204, vers 20.— [5] *Ibid.*, p. 204, vers 21, à p. 213, vers 9.— [6] *Ibid.*, p. 199, vers 28, à p. 204, vers 1.

ses cousins, force le Danois à s'enfuir, applique un merveilleux onguent sur les plaies de Richard, et les guérit en un instant[1]. Cependant Charlemagne s'indigne du mauvais succès de sa trahison, et Roland insulte grossièrement le bon duc Ogier, qu'il accuse d'avoir été le complice des fils Aimon, qu'il appelle « coars, mauvès sers » acatis, » et contre lequel enfin il a une de ces fureurs d'enfant qui sont un des caractères de cet Achille de la France[2]. Il faut séparer ces deux héros trop colères ; il faut, avant tout, songer à continuer la guerre. Et, en effet, elle va recommencer, plus terrible que jamais.

Roland s'empare de la personne du pauvre roi de Gascogne, qui s'est en vain réfugié dans un couvent. Renaud veut délivrer le frère de sa femme : c'est ainsi que s'ouvrent de nouveau ces hostilités immortelles[3]. Dès le premier combat, Roland et Renaud se trouvent en présence l'un de l'autre, et c'est ici que se révèle, une fois de plus, le grand amour de Renaud pour la paix. Il s'humilie devant cet adversaire qu'il ne craint pas, et dit à Roland : « Si vous voulez m'accorder avec l'Empereur, » je deviendrai votre homme, je vous livrerai Montau- » ban, je vous donnerai mon cheval Bayard. Quant à moi, » je sortirai de France pour n'y jamais rentrer, et j'irai » nu-pieds au saint Sépulcre. » Renaud, disant cela, se jette à genoux aux pieds de son ennemi, et Roland ne peut s'empêcher de pleurer. « Quand Rollans l'a oï, si com- » mence à plorer, — Et del cuer de son ventre forment » à sospirer[4]. » N'avions-nous pas raison de dire qu'il y a dans ce poëme, un peu long, d'admirables tableaux, et les Italiens trop vantés des XVe et XVIe siècles n'ont-ils pas gâté ces fiers récits en les enjolivant ?

[1] *Renaus de Montauban*, p. 217, vers 24, à p. 219, vers 20. — [2] *Ibid.*, p. 213, vers 8, à p. 217, vers 16. — [3] *Ibid.*, p. 219, vers 21, à p. 230, vers 6. — [4] *Ibid.*, p. 230, vers 7, à p. 236, vers 10.

La longueur de notre roman est d'ailleurs abrégée par la variété des scènes qui le composent. Maugis représente, dans cette chanson, cet élément héroï-comique que nous ne rencontrons pas fréquemment dans les monuments de notre littérature épique. Voyez-le, voyez cette sorte d'Ulysse français : il se change en pèlerin, en mendiant ; sa peau devient noire et son corps se gonfle ; il ouvre un œil, il ferme l'autre ; il se traîne, il ressemble à un lépreux, il est hideux [1]. Sous cette forme il pénètre dans la tente de l'Empereur : « Je viens de Jérusalem, » dit-il d'une voix tremblante, et, en passant devant le » château de Montauban, j'ai été indignement battu par » Maugis et par les fils Aimon. Voici en quel état ils m'ont » mis : vengeance, sire, vengeance [2] ! » L'Empereur se sent pris de pitié et jette trente livres en bons deniers dans le chaperon du faux mendiant, qui, d'un ton dolent, s'écrie : « J'ai bien faim. » On s'empresse de le servir : « Pourquoi me regardes-tu de la sorte, et ne me » quittes-tu pas des yeux ? » lui demande Charlemagne. « — C'est que je n'ai jamais vu un si beau prince que » vous, répond mielleusement Maugis. Ah ! je suis bien » malade, continue-t-il. Et cependant il y aurait un » moyen de me guérir.— Lequel ? demande l'Empereur, » qui a été ravi du compliment de notre pèlerin. — J'ai » rêvé que si Charlemagne voulait me découper ma » viande et mon pain, me servir à boire et me mettre le » premier morceau dans la bouche, je serais miraculeu- » sement guéri. » Charles, le grand empereur Charles, s'exécute alors sans trop de peine : il se met à genoux, prend un couteau, découpe le pain de Maugis et lui met dévotement le premier morceau dans la bouche. Maugis se laisse faire, ayant grand'peine à s'empêcher de rire :

[1] *Renaus de Montauban*, p. 249, vers 38, à p. 250, vers 25. — [2] *Ibid.*, p. 250, vers 26, à p. 252, vers 4.

« Sachiés qu'il n'i failli, se mult petitet non — Que Mau-
» gis ne le prist as dens par le doiton[1]. » Il nous semble que c'est là du bon comique, et que les barons des XIIe et XIIIe siècles devaient souvent redemander ce passage aux jongleurs. Mais il ne faut pas s'étonner si, désormais, dans tout le reste de notre poëme, Charlemagne, qui tant de fois déjà a été la victime de l'enchanteur, refuse brutalement toutes les propositions pacifiques de Renaud de Montauban et lui répond invariablement : « Livrez-
» moi Maugis, si vous voulez la paix. »

VI

L'Empereur, du reste, ne va point tarder à être vengé; l'un des quatre fils Aimon est fait prisonnier et tombe entre ses mains : c'est Richard. Charles pousse un cri de joie haineuse, Charles va pouvoir assouvir sa rage. Même il oublie sa dignité, même il oublie que son ennemi est désarmé, et le frappe brutalement au visage[2]. « Richard
» sera pendu avant ce soir », s'écrie-t-il, furieux[3]. Ici va se placer un des plus beaux épisodes de tout le roman[4],

[1] *Renaus de Montauban*, p. 252, vers 5, à p. 254, vers 31 : « Sachez qu'il s'en fallût de bien peu que Maugis ne le mordît au doigt. » — [2] *Ibid.*, p. 254, vers 32, à p. 256, vers 30. — [3] *Ibid.*, p. 256, vers 31, à p. 257, vers 28.

[4] LES DOUZE PAIRS REFUSENT DE METTRE A MORT RICHARD, FRÈRE DE RENAUD. — « Richard était dans la tente du roi, tout angoisseux et triste ; — Il avait les yeux bandés, les poings étroitement liés ; — Par le milieu de ses ongles jaillit son sang glacé. — « Richard, lui dit l'Empereur, vous serez pendu tout
» à l'heure. » — « Certes, répond l'enfant, j'en ai grande douleur. » — Charles appelle devant lui le duc Naimes, — Richard de Normandie et l'Anglais Ullage : — « Francs chevaliers courtois, dit Charles, conseillez-moi. — Ri-
» chard, le fils d'Aimon, a grande force. — Si Maugis, si Alard le farouche,
» allaient venir aux fourches [où on va le pendre], — Avec Renaud le furieux,
» avec Renaud le terrible ! — Il faut que j'aie là un homme à moi — Qui fasse
» pendre Richard et veille sur mon droit. » — Alors Charles fait venir Bérenger le Gallois : — « Bérenger, bel ami, entendez-moi bien. — Vous tenez de
» moi le pays de Galles et la terre d'Irlande ; — Vous devez aussi tenir de moi
» l'Écosse et le Danemark ; — Vous me devez le service, en France, avec
« quatre rois ; — Chacun d'eux doit avoir mille chevaliers de sa maisnie.

presque digne d'être opposé à ce que la *Chanson de Roland* contient de plus fièrement épique. L'empereur Charlemagne veut tour à tour charger tous ses pairs de conduire Richard au gibet de Montfaucon ; aucun d'eux ne veut accepter le déshonneur de cette exécution, et

» — Eh bien ! Bérenger, je vous proclame quittes, vous et vos héritiers ; — » Jamais plus vous n'aurez à me rendre de services de ce côté de la mer, — » Si vous voulez pendre Richard. Et je vous en prie vivement. — Si Renaud » y venait, veillez bien sur mon droit. » — « Sire, dit Bérenger, laissez-moi » vous le dire. — Vous me faites injure à moi et à tous rois. — Pour m'adresser » une telle demande, il ne faut guère m'aimer. — Mais, avec l'aide de Dieu et » de la foi, point ne pendrai Richard. — Reprenez toute votre terre, si bon » vous semble. — Maudit soit qui se déshonore pour garder son fief ! »

« Charles appelle alors Ydelon le Bavarois. — « Bavarois, dit l'Empereur, » tu es mon homme lige ; — Tu me dois servir avec dix mille compagnons. — » Eh bien ! pends-moi Richard, le fils au vieil Aimon, — Et je te donnerai ces » dix mille compagnons. — Ton devoir, d'ailleurs, est de ne point me faillir, » quand j'ai besoin de toi. — Je te donnerai la cité d'Avallon — Si tu main- » tiens mon droit contre Maugis le larron. » — « Sire, répond le Bavarois, » par ma foi, ne le ferai. — Nous sommes cousins germains, de près nous » appartenons. — Richard n'aura jamais de mal, si je puis l'en garder. » — Quand l'Empereur l'entend, peu s'en faut qu'il ne fonde de colère. — « Va, » glouton, dit le Roi, et que le corps de Dieu te maudisse ! — Par mes grenons » fleuris, Richard, vous serez pendu. »

« Charles appelle alors Ogier, le combattant, le *poignéor*. — « Danois, lui dit » l'Empereur, tu es mon homme lige. — On m'a conté l'autre jour qu'aux plaines » de Vaucouleurs — Tu m'as grandement trahi pour Renaud. — Eh bien ! je » veux éprouver si c'est vrai, ou non. — Si c'est faux, je t'en saurai bon gré. » — Il te faut aujourd'hui pendre Richard, le fils d'Aimon, — Avec mille che- » valiers que je te confierai, — Qui garderont les fourches contre Maugis le » larron. — Et je te donnerai Pavie, par delà les monts, — Ainsi que Verceil, » Ivrée et Plaisance. — Quatre mille chevaliers t'en feront le service, — Qui » jamais n'auront à me servir de ce côté des monts. » — « Merci bien, sire, dit » Ogier. — Nous sommes cousins germains, de près nous appartenons. — » Malheur à qui pendra Richard : je le défie à mort. — Et j'aiderai Renaud » avec mes trois mille hommes, — Et jamais je ne lui ferai défaut pour aucun » homme qui soit au monde. » — « Ah ! glouton, dit l'Empereur, que le corps » de Dieu te maudisse ! — Par mes grenons fleuris, Richard, vous serez pendu. » — Et vous, Ogier de Danemark, sortez de ma tente. — Par le corps de » saint Simon, si je vous puis jamais saisir, — Je vous ferai brûler et ardoir » en charbon. — Ame qui vive ne pourra vous sauver. »

« Charles appelle alors l'archevêque Turpin. — « Et vous, sire archevêque, » lui dit-il, — Vous me devez le service avec dix mille hommes armés ; — Quand » j'ai besoin de vous, en bon vassal vous ne me devez faire faute. — Le pre- » mier pape qui sera mis sur le siége de Rome, — Par saint Denis, ce sera » vous, — Si vous voulez pendre Richard, mon ennemi mortel, — Avec dix » mille chevaliers en armes, — Pour bien garder mon droit contre Maugis le » larron. » — « Vous en avez trop dit, répond l'Archevêque. — Quand j'ai » chanté la messe pour le service de Dieu, — Je revêts mon haubert et mon » heaume bruni ; — Je vais à la bataille contre félons païens, — Et je suis

rien n'est plus français que leurs réponses[1]. L'archevêque Turpin, entre tous ces fiers, est plus fier encore : « Sire, » dit-il, si je vais en bataille, c'est contre les Sarrasins, » et je suis joyeux de leur mort ; mais jamais je ne tuerai » un chrétien, et je ne commencerai point par Richard, » mon cousin. » Quant à Roland, sa furie est étrange et touche au sublime : « Qui touchera à Richard, dit-il, » je le tuerai d'un coup de Durandal ; puis, je me rendrai » à Renaud ; je quitterai mon nom de Roland pour prendre

» plein de joie quand j'en vois mourir un. — Mais jamais je ne tuerai un » chrétien. — Et ce n'est pas par mon cousin Richard que je commencerai. » » — « Va, glouton, dit l'Empereur, sois maudit par Dieu ! — Par mes grenons » fleuris, Richard, vous serez pendu... »

— « Et vous, beau neveu Roland, dit l'Empereur, — Quand j'ai besoin de » vous, en bon vassal vous ne me devez faire faute. — Beau neveu, voyez-vous » comme tous les Français m'ont trahi ? — Eh bien ! c'est à vous de pendre » Richard, puisque vous l'avez pris. — Et je vous donnerai Cologne sur le Rhin, » — Et Bâle, et Dortmund, et la Hollande en fief, — Et le val de Saint-Dié, » un lieu tout barbare, — Et toute la terre jusqu'à Valenciennes (?). — Les » seuls péages vous y rapporteront mille livres par jour. — Dix mille chevaliers » vous y feront le service du fief. — Mais faites pendre Richard... » — « Sire, » répond Roland, vous m'avez surpris, — Car j'ai engagé ma foi à Richard, » avant de le prendre, — Que, pour aucun homme vivant, on ne lui ferait aucun » mal. — Suis-je l'Antechrist pour mentir ainsi à ma parole ? — Jamais plus » je ne serais honoré en nul pays ; — Mais je serais honni, besoigneux, mendiant. — Ah ! douze Pairs de France, c'est à vous tous que je crie merci. — » Ne tuez pas Richard, sans quoi je serais en un cruel état. — Malheur à qui » pendra Richard : je le défie. — Il lui faudra mourir d'un coup de mon épée » Durandal. — Et enfin, s'il arrive que Richard périsse, — J'irai me rendre à » Renaud, comme son prisonnier. — On ne m'appellera plus le duc Roland : ce » nom sera mis en oubli. — Je prendrai le nom de Richard, et serai l'ami des » fils Aimon, leur parent ; — Je les aiderai à soutenir la guerre contre vous. » — Si Renaud m'en demande davantage, il sera fou. » — « Va, glouton, dit » l'Empereur, et que Dieu te maudisse ! — Richard, je vous pendrai. Tout cela » ne vous servira de rien... — O Dieu ! reprend l'Empereur, comme j'ai » mauvais barons, — Qui hésitent à pendre un maudit glouton ! — Par mes » grenons fleuris, Richard, vous serez pendu. »

« L'Empereur de France s'est levé, il est debout. — De colère, de rage, il est tout couvert de sueur. — « Écoutez, seigneurs, dit-il aux Français... — Par » cette couronne qu'au chef je dois porter, — Il n'en est pas un parmi vous, » pas un de tous les douze Pairs, — Qui ne soit tout à l'heure appelé par son » nom. — Celui qui refusera de faire ma volonté, si Dieu me garde, — Je le » ferai brûler, et je ferai jeter sa cendre au vent, — Et jamais plus de moi ne » tiendra terre. » — Quand les Français ont entendu Charles, ils en sont moult effrayés. — Les plus hardis sont tout tremblants... « (*Renaus de Montauban*, édit. Michelant, p. 261, vers 25, à p. 267, vers 12.)

[1] *Renaus de Montauban*, p. 261, vers 25, à p. 266, vers 7.

» celui de Richard, et je vous ferai bonne guerre. » Tous refusent et s'éloignent de l'Empereur, qui reste dans un lamentable isolement. La fierté de Charles s'en accroît, il se dresse de toute sa taille, sa voix tonne. A tous ces barons qui refusent de lui obéir, il ne fait qu'une réponse : « Je suis le fils de Pepin », et il leur raconte l'histoire de sa jeunesse; il leur rappelle en particulier qu'une fois déjà il s'est défait de douze pairs révoltés contre lui [1]. A ces éclats de la voix de Charles les barons pâlissent, ils tremblent, ils sont près de tomber à ses pieds. Richard n'échappera pas à la mort et, à défaut des douze Pairs, le traître Rispeu de Ribemont le pendra de ses mains. Rispeu n'a pas les scrupules des douze Pairs, il ne connaît ni les délicatesses ni les douleurs d'Ogier, qui « se pâme sept fois » à la seule pensée de la mort de son cousin [2]. Il a vraiment le cœur d'un bourreau, et serre vigoureusement la corde autour du cou de Richard qui va mourir [3]. Mais Rispeu a compté sans le cheval Bayard, qui était « faés ». Bayard, en ce moment, vient à Renaud qui dormait et le réveille en frappant un grand coup sur l'écu du bon chevalier. Renaud, à peine sorti de son sommeil, jette un regard vers Montfaucon et voit son frère, son Richard, déjà pendu. Il se jette alors sur Bayard, qui fait des sauts de trente pieds, et arrive assez à temps pour délivrer Richard et pour tuer Rispeu de Ribemont [4]. Mais tout le mérite de cette délivrance revient véritablement à Bayard, à ce merveilleux cheval, et l'imagination populaire lui en garde une profonde reconnaissance. A l'heure même où j'écris, les éditions des *Quatre Fils Aymon*, qui font les délices de nos paysans, sont généralement ornées de deux gravures, et l'une

[1] *Renaus de Montauban*, p. 266, vers 8, à p. 267, vers 10. — [2] *Ibid.*, p. 271, vers 33, à p. 275, vers 9. — [3] *Ibid.*, p. 275, vers 10, à p. 277, vers 24. — [4] *Ibid.*, p. 277, vers 25, à p. 280, vers 19.

d'elles représente le bon destrier réveillant son maître endormi par un coup de sabot intelligent qui retentit sur l'écu de Renaud. O précieuse naïveté de ces images populaires !

La dureté de Charles à l'égard de Richard n'était pas de nature à adoucir la férocité de cette guerre : la lutte recommence encore une fois, plus violente, et les épisodes se multiplient. Les batailles succèdent aux batailles, les duels aux duels ; le sang coule à flots. Dans une de ces mêlées, Renaud de Montauban se trouve en face de Charlemagne, qui déjà s'était mesuré avec Richard [1]. Renaud devant Charlemagne ! Un vassal forcé de combattre son seigneur ! C'est le monde féodal tout à fait renversé. Il a plu à certains écrivains contemporains de représenter Renaud comme le type du rebelle : c'est une grave erreur. Contemplez-le plutôt, dans l'ivresse d'un combat, en présence de l'Empereur : « Jamais, » jamais, dit-il, je ne le frapperai le premier [2]. » Ce n'est point là le cri d'un révolté. Même il arrive que, dans un moment, Renaud tient dans ses bras l'Empereur fait prisonnier. Eh bien ! il ouvre les bras, et le laisse aller librement. Ce n'est point là l'action d'un révolté [3]. Charles est d'ailleurs d'une profonde ingratitude. Il n'a sur les lèvres que le mot de pendaison, et se réjouit un jour d'avoir enfin entre les mains son ennemi mortel, l'enchanteur Maugis, dont Olivier s'est emparé : « Qu'on le » pende ! » dit-il [4]. Charles a tort de s'abandonner à une telle colère. Déjà Richard a enlevé le fameux aigle d'or qui surmontait la tente impériale [5] ; l'Empereur peut s'attendre à être encore plus impuissant contre Maugis. Et en effet, celui-ci fait appel à toutes les ressources de

[1] *Renaus de Montauban*, p. 284, vers 5, à p. 285, vers 13. — [2] *Ibid.*, p. 289, vers 37. — [3] *Ibid.*, p. 291, vers 9-15. — [4] *Ibid.*, p. 294, vers 28, à p. 299, vers 29. — [5] *Ibid.*, p. 293, vers 6-13.

la magie, endort Charles, vole les épées de Turpin, d'Olivier, de Roland et d'Ogier, et pousse l'insolence jusqu'à emporter la couronne de l'empereur dans un pan du vêtement impérial[1]. Maugis est toujours le *comique* de notre drame. Il le fera bien voir une fois de plus, quand, après de nouvelles batailles et après un épouvantable combat entre Renaud et Roland (combat qui reste indécis et auquel Dieu lui-même vient mettre fin miraculeusement)[2], le subtil et redoutable magicien *enchantera* de nouveau le terrible empereur et le livrera aux quatre fils Aimon, endormi, désarmé, en position d'accepter les pires conditions de la paix[3]. Mais ce sera là le dernier de ses tours. Le remords le saisit au milieu de cette dernière victoire, il sent sa conscience qui s'agite et qui crie ; il se repent de tous ses péchés : « Je veux me faire » ermite », dit-il. Le voilà qui part, en effet; le voilà qui s'installe dans un ermitage, où il veut vivre de racines et d'autre « herbe salvage[4] ». Mais pendant ce temps, l'Empereur, toujours endormi, est complétement au pouvoir des quatre fils Aimon. Qu'en feront-ils?

Le moment est solennel, il faut en convenir, et, si l'on se reporte aux mœurs féodales, il semble que le roman va finir là. Richard a trouvé le dénoûment le plus *naturel* de tout le drame que nous venons de raconter : « Tuons-le », dit-il en montrant Charlemagne. Mais c'est ici que l'aîné des fils d'Aimon atteint réellement l'apogée de sa gloire : « Charles est mon seigneur », dit-il. Dès que le roi de Saint-Denis est réveillé, Renaud et ses trois frères tombent à ses genoux : « Nous voici » prêts à faire tout ce que vous exigerez. Il n'est qu'une » chose que nous vous refuserions : renier Jésus. » Et

[1] *Renaus de Montauban*, p. 306, vers 5, à page 307, vers 5. — [2] *Ibid.*, p. 319, vers 26, à p. 323, vers 8. — [3] *Ibid.*, p. 329, vers 17, à p. 330, vers 19. — [4] *Ibid.*, p. 331, vers 1-26.

il ajoute : « Pardon, sire, pardon. Au nom de la dou-» leur et des pleurs de Notre-Dame, quand elle vit percer » le beau corps de son fils, faisons la paix. Je vous » donnerai Montauban, je vous donnerai Bayard, j'irai » au saint Sépulcre, je quitterai la France[1]. » On a beaucoup vanté, et l'on a eu raison de vanter la belle scène de l'*Iliade* où l'on voit Priam se jeter aux genoux d'Achille, vainqueur et meurtrier d'Hector. Y aurait-il de la témérité à proclamer que cette scène des *Quatre Fils Aymon* n'est peut-être pas inférieure? Nous posons la question, et nous gardons bien d'y répondre.

Quant à Charlemagne, il est inflexible, il refuse superbement la paix; il exige toujours qu'on lui livre Maugis, et la monotonie de ses réclamations n'a d'égale que la fermeté de sa résistance. Vaincu par une puissance supérieure, égaré au milieu de ses plus irréconciliables ennemis, sur le point d'être frappé et voyant le fer sur sa gorge, il ne frémit point, il ne cède point, il conserve la rigueur de son caractère, il est aussi hautain dans son humiliation que dans sa gloire. Cette impertinence dans la défaite a une grandeur qui ne laissera personne insensible. Renaud en est plus ému que personne : « Allez-vous-en, dit-il au Roi, et soyez » libre. Quand il plaira à Dieu et quand il vous plaira, » nous serons amis. » Et il le délivre[2]. Nous sommes vraiment en plein sublime. Les premières, les plus anciennes versions de notre poëme devraient être admirables en ce passage, et le *rifacimento* que nous analysons, ce remaniement lui-même n'est pas dépourvu d'un grand charme.

Mais Charles ignore ce que c'est que la reconnaissance et répond odieusement à la clémence de Renaud

[1] *Renaus de Montauban*, p. 335, vers 34, à p. 337, vers 10. — [2] *Ibid.*, p. 337, vers 11, à p. 340, vers 30.

par un nouveau déploiement de barbarie. Le château de Montauban subit assauts sur assauts[1]. Le grand cœur des fils Aimon n'est pas effrayé de tant d'épreuves; mais, hélas! le temps s'écoule. Renaud et ses frères n'ont plus de blé, ni d'avoine, ni de vin. Déjà, dans les rues de Montauban, meurent les affamés. Les petits enfants vont criant : « Du pain! du pain! » Les tout petits qui tettent leurs mères tirent du sang, et non plus du lait, de ces mamelles desséchées[2]. On ne prend plus le temps d'enterrer les morts, et on les jette pêle-mêle dans un horrible charnier aux portes de la ville, « sans messe et sans matines[3] ». Les chevaliers « qui » muerent à dolor et de faim sunt pali », les chevaliers sont réduits à tuer leurs chevaux, et voici une grande question qui se dresse déjà devant Renaud : « Tuera-t-on Bayard? » Si l'on examine l'amour de tous les cavaliers pour leurs chevaux, des Hongrois et des Arabes par exemple; si l'on veut surtout se rappeler les rares qualités de Bayard, de ce cheval *faé*, et les services qu'il a rendus aux quatre frères, on comprendra la douleur et les hésitations de Renaud. Sa femme est là qui lui dit : « Il y a trois jours que mes enfants n'ont » mangé; quant à moi, *je mangerai mes mains*, *car li* » *cuers me desvoie.* » Les deux petits enfants, de leur côté, poussent des cris lamentables : « Nous allons » mourir, si vous ne tuez Bayard. » Le cœur de Renaud est brisé, il ne saurait hésiter davantage. Il s'avance vers son cheval pour le frapper d'un coup mortel; mais il jette un dernier regard sur lui, et le voilà désarmé à la seule vue de ce bon serviteur qui hennit de joie devant son maître[4]. Le vieux duc Aimon, par bonheur,

[1] *Renaus de Montauban*, p. 344, vers 18, à p. 345, vers 16. — [2] *Ibid.*, p. 345, vers 29, à p. 346, vers 18. — [3] *Ibid.*, p. 346, vers 19-27. — [4] *Ibid.*, p. 347, vers 16, à p 354, vers 17.

vient alors au secours de ses fils et de ses petits-enfants, qui déjà sont étendus à terre, presque sans mouvement. Il leur envoie des vivres et ils se ruent dessus ; ce pain si longtemps attendu « del ciel lor samble gloire », suivant l'énergique expression du poëte[1]. Mais bientôt la famine recommence, plus horrible, et il faut de nouveau songer à sacrifier Bayard. Mêmes douleurs de Renaud, qui se contente de saigner le bon destrier pendant quinze jours, jusqu'à ce qu'il n'ait plus littéralement que la peau sur les os[2]. Alors, leur dernière ressource étant épuisée, ils ne songent plus qu'à mourir : « Renaut, dist la duchesse, il nos covient morir. — » Dame, ce dist Renaus, nos n'i poons faillir[3]. » Renaud, qui jusqu'alors a virilement consolé tous ses compagnons d'infortune, sent à son tour ses forces le trahir : ce géant de quinze pieds pâlit, il va mourir[4]. C'est alors que Dieu a pitié de lui. Un vieillard se présente devant cette famille de mourants : « Vous n'avez plus qu'à » quitter Montauban », leur dit-il. — « Mais comment » le quitter? » — « Je vais vous montrer un souterrain, » une *bove*, qui vous mènera loin d'ici, et vous permettra » d'échapper à la colère de Charlemagne[5]. » Renaud, tout joyeux, se relève ; il va chercher Bayard et entre avec lui dans la crypte ; la duchesse le suit, portant ses deux enfants. Alard, Guichard et Richard marchent derrière elle ; ils allument un cierge pour se conduire au milieu de ces ténèbres ; ils pourraient entendre au-dessus d'eux le bruit de l'ost de Charlemagne qui assiége Montauban et ne se doute pas de leur fuite[6]. Et c'est ainsi qu'ils quittent leur beau château, ces rudes chevaliers contre qui tout l'Empire avait été si longtemps impuis-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 354, vers 18, à p. 359, vers 16. — [2] *Ibid.*, p. 359, vers 17, à p. 361, vers 1. — [3] *Ibid.*, p. 361, vers 3 et 4. — [4] *Ibid.*, p. 361, vers 5. — [5] *Ibid.*, p. 361, vers 6-16. — [6] *Ibid.*, p. 361, vers 17-38.

sant; c'est ainsi qu'ils trouvent le secret d'être à la fois fugitifs et invaincus. Un dernier trait achève de caractériser Renaud. Il s'aperçoit qu'il a oublié d'emmener avec lui le roi Yon, celui-là même qui les a odieusement trahis. Mais Renaud sera généreux jusqu'au bout. Il ne veut pas livrer le frère de sa femme aux mains de l'Empereur irrité; il revient sur ses pas, il prend Yon par la main, il le délivre, il l'emmène [1]. Et bientôt une grande clarté se fait dans leur souterrain : c'est le jour. Les fils Aimon sortent de la *bove*, ils sont sauvés [2].

VII

Mais où vont-ils ainsi? Où prétendent-ils échapper à la longue main de Charlemagne? Ils vont à Trémoigne, et s'enferment dans un autre château? Charlemagne sait bientôt les y atteindre. L'Empereur a la rage au cœur: car il est entré dans Montauban qu'il a trouvé désert et où il n'a rencontré que les hideux cadavres de toutes les victimes de la faim [3]. Nouveau siége, nouvelle résistance des fils Aimon. Mais en vérité on se lasse de tant de coups d'épée et de tant de têtes tranchées. Il faut, il faut que le dénoûment se précipite, et le lecteur a hâte d'arriver à l'*explicit* de cet interminable roman. Laissons donc les deux armées de Renaud et de Charlemagne se mesurer encore une fois et se couvrir de leur sang [4]; laissons un des douze Pairs, Richard de Normandie, tomber au pouvoir des fils Aimon, qui s'apprêtent à le pendre si l'Empereur ne veut pas enfin leur accorder la paix [5]; laissons Maugis quitter son ermitage et venir en aide à ses trop infortunés cousins [6], et arrivons aux dernières

[1] *Renaus de Montauban*, p. 362, vers 1-22. — [2] *Ibid.*, p. 362, vers 23-29. — [3] *Ibid.*, p. 362, vers 30, à p. 367, vers 32. — [4] *Ibid.*, p. 369, vers 4, à p. 372, vers 7. — [5] *Ibid.*, p. 372, vers 8, à p. 374, vers 11, et p. 382, vers 4, à p. 383, vers 26. — [6] *Ibid.*, p. 374, vers 12, à p. 382, vers 3.

péripéties de cette lutte effroyable. Nous avons vu que les douze Pairs, tout en se pliant aux volontés de Charles, n'avaient pu se dépouiller entièrement d'une sympathie très-vive pour Renaud et pour ses frères. Cette sympathie devient encore plus ardente lorsque Richard de Normandie, leur compagnon, est tombé au pouvoir de Renaud, lorsqu'il leur apparaît la corde au cou, tout à fait misérable et sur le point d'être suspendu à un gibet honteux. « Richard le Normand ne sera délivré, il » ne vivra que si Charles veut se réconcilier avec nous » : voilà ce que Renaud répète tous les jours à l'Empereur, dont l'opiniâtreté atteint décidément les proportions de la niaiserie et de l'enfantillage. Mais les Pairs ne sauraient supporter le spectacle de la mort de Richard, et se révoltent contre le Roi : « Si vous ne voulez pas » de cette paix qui doit laisser la vie sauve à Richard, » Roland vous quittera et, nous aussi, nous vous quitte- » rons pour toujours. » Roland s'en va, en effet, et les autres Pairs s'en vont, emmenant avec eux la plus grande partie de l'armée. Le roi de Montloon reste seul [1]. Cette solitude l'attriste et l'effraye. Que ferait-il sans ses Pairs, ce grand, ce puissant Empereur? Il les rappelle, tout éploré, et, enfin, consent à faire la paix avec les fils Aimon. Cri de joie, cri de soulagement dans toute l'armée impériale. Et quelles seront les conditions de cette paix si longtemps désirée ? « Renaud s'éloignera de la France, il ira faire un pèlerinage au saint Sépulcre, et le fameux cheval Bayard sera livré à l'Empereur [2]. » Ces conditions sont scrupuleusement exécutées. Renaud, ravi d'avoir enfin conquis la paix, fait ses adieux à ses enfants, embrasse sa femme, qu'il ne reverra plus, et recommande ses frères à Richard de Normandie. Ses

[1] *Renaus de Montauban*, p. 396, vers 27-35. — [2] *Ibid.*, p. 396, vers 36, à p. 398, vers 38.

yeux sont en larmes, mais son cœur est ferme. Il ne prend même pas le temps de se reposer; il s'en va, épuisé et résolu. Il s'éloigne enfin[1], et certes ce départ a quelque chose de touchant, si l'on pense à tant d'années de lutte, à tant de blessures, à tant de sang versé pour en arriver à ce départ qui ressemble à un exil. Quant à Bayard, il résiste mieux à la colère de Charlemagne. Le Roi se déshonore en voulant se venger d'un cheval : il fait jeter Bayard dans la Meuse, une meule au cou[2]. Mais le cheval *faé*, avec ses redoutables pieds, brise la meule, surnage, se débat, atteint la rive et, libre, superbe, se précipite dans la forêt des Ardennes. Il y est encore à l'heure où j'écris: c'est la légende qui l'affirme[3]. Si nos lecteurs en doutent, ils peuvent aller s'en convaincre par eux-mêmes, et entendre de leurs propres oreilles les terribles hennissements du cheval qui porta les quatre fils Aimon.

VIII

Cinquième et dernier acte du Drame : « Conversion de Renaud de Montauban. Son martyre, sa mort, sa canonisation populaire. »

Cependant Renaud traversait toute l'Europe et, sous les pauvres habits de *paumier*, arrivait enfin à Constantinople[4]. Couvert de cicatrices glorieuses, oublieux de ses vieux exploits, ne voulant plus se rappeler qu'il avait, durant plusieurs années, concentré sur lui tout l'effort d'un grand empereur et d'un grand empire, il nous apparaît de loin comme un pénitent vulgaire (si l'on peut être vulgaire en étant pénitent). A mesure qu'il vieillit, il devient plus grand, plus épique. De Constantinople, où il a retrouvé Maugis[5], il se précipite vers Jérusalem. A peine a-t-il aperçu la ville sacrée,

[1] *Renaus de Montauban*, p. 399, vers 24, à p. 401, vers 35. — [2] *Ibid.*, p. 401, vers 36, à p. 403, vers 1. — [3] *Ibid.*, p. 403, vers 2-11. — [4] *Ibid.*, p. 403, vers 12-15. — [5] *Ibid.*, p. 403, vers 16, à p. 404, vers 30.

qu'il descend de cheval et s'agenouille; mais, ô douleur! Jérusalem n'est plus au pouvoir des chrétiens. L'émir de Perse s'en est traîtreusement emparé[1]. Le sang de Renaud frémit à cette nouvelle, et bientôt le pèlerin chez lui va faire place au croisé. En vérité il lui manquait la gloire de Godefroi de Bouillon. Il semble que, l'intention du poëte étant de faire mourir son héros en confesseur et en martyr, il ait voulu ménager la transition en le représentant d'abord comme un défenseur armé de l'Église, de la seule Église. Et en effet, le voilà qui s'agite sous les murs de Jérusalem comme un autre Godefroi; Maugis se tient auprès de lui et rachète à nos yeux sa vieille honte d'enchanteur par sa jeune gloire de soldat chrétien. Le vicomte de Jaffé mérite, lui aussi, d'attirer et de retenir notre attention, que Renaud partage avec lui. C'est une croisade, une vraie croisade dont notre romancier entreprend le récit. Est-il besoin d'ajouter que Renaud est vainqueur, que Jérusalem est délivrée, que le saint Sépulcre est mouillé de ses larmes[2]? Mais il est tellement vrai que le trouvère auteur de *Renaus de Montauban* a eu les yeux fixés sur Godefroi de Bouillon, qu'il prête à son héros imaginaire les aventures véritables du chef de la première croisade. On offre à Renaud la couronne de Jérusalem et, comme Godefroi, il la refuse. Elle est décidément placée sur la tête de Godefroi de Nazareth[3]. Nous ne saurions trop admirer cet épisode de notre chanson. Combien ce récit n'est-il pas supérieur aux imaginations ridicules des romanciers du XV[e] siècle qui voudront continuer l'histoire des quatre fils Aimon, et qui feront de Renaud le conqué-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 404, vers 31, à p. 406, vers 18. — [2] *Ibid.*, p. 406, vers 19, à p. 417, vers 31. — [3] *Ibid.*, p. 417, vers 32, à p. 418, vers 22.

rant de tout l'Orient, conquérant un peu matamore et héros sans caractère ! Combien je préfère notre Renaud qui est humble, qui a des défaillances, qui se dévoue, qui est homme, qui est chrétien! Une de ses larmes au saint Sépulcre vaut mieux que tant de stupides conquêtes qu'on a mises au compte de ce César d'aventure.

Lorsqu'il revient en France, c'est pour y souffrir. Sans appartenir à cette école littéraire qu'on a si bien nommée « troubadour-empire », et qui a trouvé moyen de ridiculiser la chevalerie en la faisant sensible et larmoyante, il est permis de se figurer ce que pouvait être, dans la réalité, le retour d'un pèlerin ou d'un croisé après plusieurs années d'absence. Renaud l'éprouva. Lorsqu'il revint dans son château, sa femme était morte, et il fit noblement le vœu « de ne jamais en avoir une autre à son côté[1] ». Quant à ses deux fils, Aimonet et Yon, ils avaient à lutter contre toute une famille de traîtres, contre Hardré, contre Ganelon, contre Griffon de Hautefeuille. Il s'agissait de savoir si jadis, au début de ces guerres que nous avons dû longuement raconter, Renaud de Montauban avait tué par trahison le fameux Fouques de Mourillon. Rohart et Constant, les deux fils de ce Fouques, déclarent qu'ils veulent à tout prix venger leur père. De là des colères, des complots, des embuscades odieuses. Mais enfin la vertu triomphe ; les fils de Renaud sont vainqueurs, en combat singulier, de leurs ennemis mortels ; les traîtres sont pendus : Renaud jouit de la justification et de la joie de sa famille[2].

Certes il est au comble du bonheur. Il est en paix avec l'Empereur, ses fils sont d'admirables chevaliers, sa propre gloire est répandue partout. Eh bien ! c'est le

[1] *Renaus de Montauban*, p. 420, vers 1, à p. 421, vers 35. — [2] *Ibid.*, p. 421, vers 26, à p. 442, vers 8.

moment que va choisir notre poëte pour précipiter son héros dans la sainteté. Il faudrait citer, il faudrait traduire toutes ces dernières pages de notre chanson.

Un jour donc, Renaud se lève, Renaud se revêt de pauvres habits[1]. Il évite de faire le moindre bruit; pieds nus,

[1] LA CONVERSION DE RENAUD DE MONTAUBAN. — Tous dorment dans la salle, Renaud ne dormit pas. — Quand il voit que tous sont assoupis, — Il se lève, se couvre de pauvres habits, — Nu-pieds et en chemise descend les degrés, — Jusqu'à la porte marche rapidement, — Appelle le portier, lui fait une prière. — Quand le portier l'entend, vient tout aussitôt vers lui, — Voit son seigneur, lui crie merci : — « Sire, lui dit-il, où allez-vous ainsi? — Je m'en vais éveiller » vos frères et vos fils. — J'ai peur pour vous quand je vous vois ainsi désarmé. » — Vous n'avez pas votre épée Froberge, ni votre bon cheval arabe. — Si vous » rencontriez quelque baron qui fût votre ennemi, — Il aurait bientôt fait de » vous tuer ou de vous déshonorer. — Avant deux mois, vos deux fils seront » fous. — Non, mon ami, non, dit Renaud, il n'en sera pas ainsi : — J'ai » confiance en Dieu qui jamais ne mentit. — Vous direz à mes frères et à mes » fils — Que je les salue; qu'ils prient pour moi. »

« Ami, lui dit Renaud, écoute-moi un instant. — Tu diras à mes frères, tu » diras à mes fils, — Qu'au nom de Dieu omnipotent, ils pensent à bien faire » — Et qu'ils tiennent ma terre comme je leur ai dit de la tenir. — Quant à moi, » ils ne me reverront plus en ce monde. — Je vais sauver mon âme, et vais » vivre saintement. — J'ai tué mille hommes en ma vie, et j'en ai le cœur dolent. » — Si je puis sauver mon âme, plus ne demande rien. » — Alors il regarda à son doigt, y vit un anneau luisant; — Il était d'or fin, et valait cent marcs d'argent. Renaud le retire de son doigt, et le tend au portier : — « Tenez, » portier, dit-il, je vous donne cet anneau. — Vous m'avez bien servi; voilà » votre récompense. — Si j'avais davantage, je vous le donnerais sur-le-champ. » — « Grand merci, lui dit le portier. — Mais votre départ va mettre en tour» ment tout le pays et toute la terre. — Dieu ! de si haut descendre si bas ! » Quelle pauvreté pour mon seigneur ! » — Lors commence à pleurer piteusement. — Il n'eût pu dire un mot pour or ni pour argent. — Et Renaud partit et commença son voyage. — Quand le portier s'en aperçoit, il tombe à terre, — Il se pâme, il reste étendu; — Puis, se redresse et crie à haute voix : — « Dieu ! » où va mon seigneur, où va-t-il aussi pauvrement? »

Le portier fut tout dolent, il eut grande tristesse. — Quand il eut assez pleuré, s'en retourna, — Ferma sa porte et son guichet, — Par les degrés remonta dans sa loge, — Entre la lune et lui regarda son anneau, — Le mit dans sa main, le soupesa. — Quand il vit qu'il était lourd, il en eut grande joie, — Et cette joie le transporta tout à fait. — Cependant Renaud était dehors, suivant sa route. — Par des chemins couverts s'en alla rapidement, — Se cachant sous sa cape et ne levant pas les yeux.

Donc, Renaud s'en alla, il quitta sa maison, — Ses frères, ses fils, et maint autre damoiseau. — Le jour paraît, le soleil se lève. — Les deux enfants se réveillent, Yon et Aymonet. — Ils se lèvent, et revêtent habits tout neufs. — Puis, vont à la chapelle en passant le préau. — Ils n'y voient pas leur père, et les damoiseaux se mettent à pleurer.

Ils s'étonnent, ils ont de tristes pressentiments — Quand ils ne voient pas Renaud où était tout leur amour : — Car leur père avait coutume d'entendre matines — Et il avait mis en Dieu toute son espérance. — Le chapelain les voit, s'avance tout en émoi : — « Où est Renaud? Et pourquoi ce retard? » —

il descend les degrés de son château, il s'enfuit comme un malfaiteur, il ne veut même plus lever les yeux ; il marche, il court, il entre dans une forêt obscure : le voilà séparé de ses fils, de ses frères, du monde entier. C'est cette séparation qu'il désire, dont il a soif et faim ; il ne pense plus qu'à sauver son âme et cherche, à travers toute la chrétienté, quel est le genre de dévouement qui lui sera le plus pénible et le plus utile à ses frères. Enfin, il arrive un jour à Cologne, où l'on était encore occupé

« Sire, dit Alard, je croirais volontiers — Que mon frère est malade ou qu'il a » quelque peine. — Barons, allons voir comment Renaud se porte. » — Ils y vont, ils s'avancent à qui mieux mieux. — Point ne le trouvent, et les voilà pleins de crainte : — « Barons, dit Richard, voici de quoi se rassurer un peu ; — Voici » tous ses vêtements, son habit et ses armes. — Ses chausses, ses souliers, » son épée, sa lance. — Son cheval est ici, j'en suis certain. »

Pendant que les barons sont ainsi effrayés, — Voyez-vous le portier dolent et effaré, — Qui leur crie à voix haute, comme un fou : — « Par Dieu, barons, Renaud » s'en est allé, — Nu-pieds, en chemise, comme un homme qui a perdu la tête. » — C'est aujourd'hui, à minuit, qu'il a quitté la ville. — Il m'a chargé de » vous saluer de sa part et vous envoie ses amitiés. — Si vous l'avez jamais » chéri, — Si vous lui portez bon et loyal amour, — Que chacun de vous se » contente de la part qu'il lui a faite. — Vous ne le reverrez plus jamais. — » Il ne pense qu'à sauver son âme. — Vous auriez peine à le reconnaître. — » Il m'a donné cet anneau, auquel il tenait tant. » — Quand les barons entendent ces paroles : — « Hélas ! disent-ils, malheureux que nous sommes ! » — Nous avons perdu notre frère, le bon chevalier. » — S'ils eurent de la peine, il ne le faut pas demander. — Leur douleur fut telle qu'ils se pâmèrent. — Lorsqu'ils reviennent à eux, ils s'écrient : — « Nous aurions dû deviner ce qu'il » avait en sa pensée — Quand il s'occupait ainsi de régler nos partages. » — Et pendant ce temps, *qui qu'en pleure* et en souffre, — Renaud s'en va tout joyeux ; le voilà qui entre dans un bois.

Renaud s'en va maintenant à pied, et marche vite. — Jusqu'au soir il passa sous la forêt obscure ; — Se nourrit d'un peu d'ail, de pommes et de mûres, — Paît comme bête au pâturage. — Quand Dieu donna la nuit, il a pris son gîte — Sous un arbre, près d'une roche ombreuse. — Il y reste jusqu'à l'aube, quand la nuit se *depure*. — Et alors reprit sa route à grands pas.

Les trois frères de Renaud ont tendrement pleuré, — Ses deux petits enfants l'ont doucement regretté. — Tôt et rapidement, ils montent à cheval, — Ils vont chercher Renaud parmi le bois ramé. — Toute la journée jusqu'au soir, ils l'ont cherché — Et, ne le trouvant pas, ils ont beaucoup pleuré. — Ils s'en retournent alors, dolents et accablés. — Cependant le bon Renaud marche toujours.

Renaud s'en va à pied par la terre étrangère. — Il s'achemine tout ce jour par bois et par essarts, — Il mange des fruits sauvages, boit de l'eau stagnante. — Toute la semaine il marche dans la plaine — Jusqu'à ce qu'il soit hors de son pays, là où il ne connaît plus le chemin. — Mais il ne veut pas s'arrêter là. Il réfléchit, il *s'otroie*, — Ne trouve aucun moutier vers lequel il puisse se diriger.

à construire le moutier de Saint-Pierre. A la vue des ouvriers qui maçonnaient l'édifice sacré, Renaud pousse un cri de joie : il a enfin, il a trouvé sa vocation. « Je » serai leur valet, se dit-il à lui-même, et je travaillerai » pour la gloire de Dieu. » Il se présente au maître maçon, et on le met aussitôt à l'épreuve[1]. D'une main légère, le géant remue les plus lourds fardeaux ; les pierres les plus pesantes lui semblent plumes. Il fait, lui seul, la besogne de quatre ouvriers ; il se démène sur le chantier comme autrefois sur le champ de ba-

Renaud a tant marché, en amont, en aval, — Qu'il arriva à Cologne, au principal moutier, — A l'église de Saint-Pierre *l'espirital*. — Il y adora, d'un cœur bon et loyal, les reliques des trois Rois ; — Puis, regardant en avant, du côté du portail, — Il vit qu'on travaillait, en maint lieu, aux fondements de l'édifice. — Les uns portaient des pierres à grand'peine, — Les autres du mortier et de l'eau dont ils avaient toute leur charge. — Renaud s'arrêta quelque temps à les regarder — Et se dit en lui-même, en homme déjà tout dégagé de la chair : — « Par la foi » que je dois à Dieu, ce pur esprit, — J'ai envie de m'arrêter ici pour y travailler » le reste de mes jours. — Par là, je laverai mon âme du crime et du péché. »

Renaud alla au moutier où il vit beaucoup d'ouvriers ; — Les uns portaient la pierre, les autres le mortier : — « Pour l'amour de mon Dieu, dit-il, je veux » rester ici loin des miens, — J'y veux, pour l'amour de Dieu, prendre de la peine, » travailler. — Le vrai Roi justicier m'en saura meilleur gré — Que si je l'adorais » dans un bois, ne mangeant que des herbes [comme font les ermites]. — Celui » qui travaillerait ici sans salaire y pourrait sauver son âme. — Si on le veut bien, » j'y travaillerai de la sorte. — Pour tout prix de mon labeur, je ne demanderai » qu'un denier. — Ce sera suffisant pour avoir le pain nécessaire à mon corps. » — Lors, Renaud regarda vers la porte d'un échafaudage, — Il aperçut le maître maçon au bas du clocher, — Vint à lui sans plus de retard, — Le salua de Dieu, le vrai Père céleste : — « Ami, dit-il, que Dieu te sauve, Dieu qui » jugera tout ! »

« Maître, dit Renaud, entendez ce que je vais vous dire : — Je suis un » étranger, et ne possède rien. — Si vous y consentez, je travaillerai pour vous. » — Je porterai la pierre ; quant à la placer, je ne saurais. — Mais je saurais » bien porter et l'eau et le mortier. » — Le maître l'entend : c'était un homme sincère et bon ; — Il lui répond bellement, sans délai : — « Vous ne ressemblez » guère à un homme en émoi pour gagner sa vie. — Vous ressemblez plutôt à » un comte ou à un roi qu'à un porteur de mortier. — Je ne vous puis mettre » sur le même pied que ces vilains.....

» Ami, lui dit le maître, puisque enfin vous le voulez ainsi, — Vous pouvez » travailler ici, j'y consens, — Et quand viendra le jour de la paye, quand tous » mes ouvriers viendront à moi, — Vous serez payé, vous, suivant l'ouvrage » que vous aurez fait..... » — Renaud ôte sa cape, la met à terre, — Va vers une pierre qui était grande et large : — « Allez-vous-en, dit-il aux quatre » hommes [qui allaient s'en charger] ; je vais la porter seul... » — Il y mit la main et la souleva. (*Renaus de Montauban*, pp. 442-447.)

[1] *Renaus de Montauban*, p. 442, vers 19, à p. 445, vers 15, et p. 445, vers 18, à p. 448, vers 4.

II PART. LIVR. I. CHAP. X.

taille, et ne veut accepter d'autre salaire que son pain[1]. On ne parle en tous lieux que de ce merveilleux, de cet incomparable ouvrier. Et vous jugez s'il devait être admiré du peuple, lui qui avait à la fois le prestige de la force matérielle et celui de la sainteté !

Mais tant de vertus devaient également exciter une vaste jalousie. Les ouvriers surtout étaient singulièrement animés contre ce redoutable compagnon qui vivait de pain et d'eau, qui refusait l'argent du maître, qui les surpassait tous en adresse et en vigueur. « Il faut » nous en débarrasser », dirent-ils. Ils s'en débarrassèrent. Certain matin, ils se jetèrent sur Renaud qui venait placidement à son travail, et lui cassèrent la tête à coups de marteau[2]. Oui, cette tête qui avait résisté aux terribles coups de l'épée de Charlemagne fut brisée par le marteau trivial d'un maçon de Cologne. Et ce corps formidable qui avait tenu tant de peuples en échec, fut ignoblement jeté dans le Rhin par les derniers des assassins[3]. Mais Dieu veillait.

Un beau miracle frappa ce jour-là les yeux des habitants de Cologne Le corps d'un homme mort parut soudain à la surface du fleuve, et ce corps était surnaturellement porté sur les eaux par les poissons du Rhin, qui obéissaient à la voix de Dieu; une éblouissante lumière sortait de ce corps merveilleux, et l'on entendait, tout autour, des chants admirables qui ne pouvaient être que des chants angéliques[4]. Ce fut une grande rumeur par toute la ville : les clercs s'émurent ; le peuple se jeta sur les rives du fleuve ; l'Archevêque lui-même voulut contempler l'étonnante beauté de ce miracle. Les ouvriers de Saint-Pierre étaient là, eux

[1] *Renaus de Montauban*, p. 448, vers 5, à p. 449, vers 7. — [2] *Ibid.*, p. 449, vers 8, à p. 450, vers 10. — [3] *Ibid.*, p. 450, vers 11-24. — [4] *Ibid.*, p. 451, vers 7-24.

aussi : on reconnut bientôt le corps-saint, et ce fut partout un concert de louanges en l'honneur du martyr, et un cri d'indignation contre ses meurtriers. Mais personne encore, personne ne soupçonnait que c'était là Renaud de Montauban [1] !

Une procession fut bientôt « richement ordonnée », et l'on voulut « enfouir » le corps du confesseur au milieu des chants et des prières. Mais, alors, ce fut bien un autre miracle. Le corps se mit en marche en tête de la procession et s'en fit le guide lumineux. Dames et pucelles, chevaliers et clercs se précipitèrent à la suite de celui qui renouvelait ainsi le miracle de saint Denis : « Nous nous arrêterons où il s'arrêtera. » Le mort ne s'arrêta qu'à Trémoigne [2].

Et partout, sur le passage de cette procession extraordinaire, les cloches s'agitaient d'elles-mêmes et se mettaient en branle ; les malades étaient guéris, les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, les miracles pleuvaient [3].

A Trémoigne, enfin, les fils et les frères de Renaud, qui depuis longtemps étaient inquiets de sa disparition, se demandent si le *Saint* ne serait point par hasard leur père et leur frère tant regretté. L'évêque de Trémoigne découvre la face du martyr, jette un cri, et reconnaît Renaud [4] : « C'est lui, c'est Renaud de Montauban ! » Et, depuis ce temps, les chrétiens de ce pays l'invoquent sous le nom de saint Renaud [5]. Ainsi se termine ce poëme qui avait commencé par de rudes scènes féodales, et qui ne contient guère que des récits de batailles. Il finit par un cri de paix et d'amour [6].

[1] *Renaus de Montauban*, p. 451, vers 25, à p. 453, vers 7. — [2] *Ibid.*, p. 453, vers 8, à p. 454, vers 27. — [3] *Ibid.*, p. 454, vers 28, à p. 455, vers 2. — [4] *Ibid.*, p. 455, vers 4, à p. 457, vers 14. — [5] *Ibid.*, p. 457, vers 15-25. — [6] *Ibid.*, p. 457, vers 26-33.

C'est ainsi que certaines mélodies de Beethoven et de Mozart commencent par une fanfare et se terminent par un cantique...

CHAPITRE XI

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES GRANDS VASSAUX — OGIER LE DANOIS

La Chevalerie Ogier de Danemarche *.

Analyse de la *Chevalerie Ogier de Danemarche.*

« Jusqu'à ce jour on a chanté, on chante encore sur Ogier des cantilènes en langue vulgaire, parce qu'il a fait d'innombrables merveilles. » Tel est sur Ogier le témoignage de la Chronique du faux Turpin, dont la rédaction peut être placée au commencement du XIIe siècle : *De hoc vulgo canitur usque in hodiernum diem, quia innumera fecit mirabilia.* De ce passage, on peut rigoureusement conclure qu'Ogier a été l'un de nos héros les plus populaires, les plus chantés, les plus épiques. Or, jusqu'à ce jour, nous n'avons guère parlé que de ses enfances. Il est temps de voir maintenant ce que fut la virilité de ce grand rebelle....

Ogier, depuis longtemps déjà, est près de Charle-

* La *Chevalerie Ogier* appartenant à la Geste de Doon de Mayence, c'est dans notre troisième livre et dans notre tome VI que l'on trouvera, à sa place logique, sa NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE.

Le fils de l'Empereur, Charlot, tue d'un coup d'échiquier Baudouinet, fils d'Ogier.

magne, car son fils Baudouinet est déjà écuyer[1]. Ogier, d'ailleurs, a toutes les bonnes grâces de l'Empereur : on sait qu'on lui doit le salut du royaume; on voit en lui le meilleur boulevard de la France contre les Sarrasins. Il n'est plus question des infidélités du duc Geoffroi et tout est à l'*Alleluia*, quand un terrible événement va cruellement raviver les vieilles haines et même leur donner je ne sais quel redoutable accroissement. C'était au palais de Laon. Le fils d'Ogier, fier et beau comme son père, jouait un jour aux échecs avec Charlot, le fils de Charlemagne. Baudouinet eut un tort qu'on se permet rarement avec les fils de roïs : il gagna la partie. Charlot, furieux d'avoir été *échec et mat* en quelques coups, se précipite sur son adversaire, le traite de bâtard et, d'un coup d'échiquier, lui casse la tête et le tue sur place[2]. Grand bruit dans le palais. Un écuyer tout en larmes court à la rencontre d'Ogier, qui revenait de la chasse : « Votre fils est mort; Charlot l'a tué. » Le père se jette sur le corps sanglant de son fils, le baise mille fois, puis saisit un gros levier et cherche Charlot pour le tuer. L'Empereur essaye en vain d'apaiser ce père fou de douleur : Ogier sent que sa colère déborde, jette autour de lui un regard de fauve, se précipite sur Charles lui-même et tue Lohier, qui est le propre neveu de la reine. Les Français veulent se saisir de ce furieux; Ogier, pareil au sanglier, se défend seul contre tous. Les douze Pairs lui viennent en aide, le revêtent de ses armes, lui procurent le moyen de s'enfuir[3]. Voilà Ogier hors de Laon : l'Empereur le voit, l'Empereur se jette à sa poursuite. Le Danois se retourne, terrible, et frappe si brutalement le père de Charlot, qu'il l'étend à terre plus qu'à moitié mort; il s'apprête même à couper la tête du roi de

Colère du Danois.

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 3152-3155. — [2] 3156-3180. — [3] 3248-3265.

II PART. LIVR. I. CHAP. XI.

France, quand mille chevaliers viennent au secours de Charles. Ogier ne peut tenir tête à mille hommes; il prend le large, met une rivière entre lui et ses ennemis : il est sauvé[1]. Il se hâte cependant, et va jusqu'à Pavie demander asile au roi Didier[2]. Didier ne le connaît pas. Il voit devant lui un homme de grande taille, fort, membru, aux gros poings, au regard fier, au visage vermeil « comme rose de rosier » : « Qui es-tu, » chevalier? — Je suis Ogier, fils de Geoffroi le Vieux. » Didier se jette dans les bras d'Ogier, et l'étreint : il le fait, sur l'heure, gonfalonier de son royaume, et lui donne les deux châteaux de Montchevreuil et de Castelfort sur Rhône[3]. Ogier se fortifie, et attend tranquillement, derrière ces murs redoutables, les effets de la colère de Charles[4]. L'empereur de France les assiégera en vain pendant sept ans[5].

Ogier trouve un refuge à Pavie, près du roi Didier.

Il convient de se faire une idée exacte du héros dont nous analysons l'histoire. Ogier est un type à part : il ne ressemble ni à Roland, ni à Olivier, ni à Renaud de Montauban. Ogier est plus barbare, il est plus profondément Germain que la plupart de nos autres héros. Il n'a pas la raison d'Olivier, ni la grandeur de Roland, ni la douceur de Renaud. Il semble appartenir à une génération antérieure, à une génération plus voisine des forêts de la Germanie. Il a la force d'Hercule, la taille d'un géant. Presque toujours la colère gonfle ses narines : sa haine est d'une complexion formidable; il fait peur. Tel est le sentiment qu'éprouve le fils de Naimes, Bertrand[6], quand il est envoyé par Charlemagne à la cour du roi Didier, quand il reproche à ce vassal l'hospitalité qu'il a trop libéralement offerte à Ogier, à cet irréconciliable ennemi de l'Empereur. Mais

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 3266-3341. — [2] 3372-3396. — [3] 3397-3441. — [4] 3442-3449. — [5] 3450 et suiv. — [6] 4074-4075.

Bertrand reprend bien vite cette assurance qui est commune à tous les ambassadeurs de nos Chansons de geste : il est insolent et éloquent à force d'insolence[1]. Ogier, plein de rage, lui jette son couteau à la tête[2]. Didier refuse les propositions de Charles, et lui donne fièrement rendez-vous dans les prés de Saint-Ajose, où il y aura grande et décisive bataille[3]. C'est en vain que Naimes s'oppose à cette guerre dont le caractère l'effraye[4]: Charles réunit ses barons et descend dans les prés de Saint-Ajose. Il dispose son armée, la partage en treize *batailles*, et se précipite contre les Lombards qui sont au nombre de cent mille, partagés en dix échelles[5]. Le grand combat commence, et notre vieux poëte le décrit longuement[6]. Didier et Charles en viennent aux mains et se portent de grands coups. Didier, qui est représenté par le poëte comme un roi plus prudent que courageux, s'enfuit honteusement, et laisse Ogier sur le champ de bataille, Ogier avec cinq cents hommes, Ogier contre toute une armée[7]. Nouveau combat, non moins long, non moins sanglant que le premier[8]. La résistance d'Ogier a quelque chose de féroce : il se débat, il taille, il coupe, il tue ; le duc Richard de Normandie succombe sous un de ses terribles coups[9]; Girard de Viane est près de succomber aussi[10]. Mais le Danois perd son bon compagnon Berron[11]. Lui-même est dans un triste état : son écu est percé en trente endroits ; son heaume est fendu ; il a sept épieux dans le corps, son sang coule à ruisseaux[12]. De plus, il est resté (quelle douleur pour un chevalier !), il est resté à pied[13], et c'est à grand'peine qu'il parvient à reconquérir son cheval

Grande bataille dans les prés de Saint-Ajose entre l'Empereur et le roi des Lombards. Ogier lutte seul contre toute une armée.

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 4102-4239. — [2] 4240-4288. — [3] 4534 et suiv. à 4575 et suiv. — [4] 4805-4819. — [5] 5004-5046. — [6] 5047-5379. — [7] 5380-5385. — [8] 5392 et suiv. — [9] 5409-5417. — [10] 5616-5621. — [11] 5679-5685. — [12] 5329-5334. — [13] 5335-5527.

II PART. LIVR. I. CHAP. XI.

Broiefort parmi la mêlée [1]. Épuisé, perdant tout son sang, il est forcé de reculer devant tant de milliers d'ennemis. Les Français se lancent à la poursuite de celui qu'un savant moderne appelle avec quelque raison « l'Achille » du Danemark. Ils l'atteignent au creux d'un val, ou, plutôt, ils le surprennent pendant son sommeil : car, tout criblé de blessures qu'il était, Ogier pouvait encore dormir. Le cheval du héros, qui joue exactement le même rôle dans notre chanson que Bayard dans celle de *Renaud de Montauban*, Broiefort, parvient à réveiller son maître qui, cerné par ses ennemis, trouve encore assez de force pour se jeter contre eux et pour tuer Hernaut de Beaulande. L'Empereur est obligé de rallier vingt fois ses barons, qu'un seul homme tient en échec. Ogier ne peut enfin résister plus longtemps, il s'enfuit [2]; mais il ne se reconnaît plus, mais il écume de rage, mais il est fou. Il rencontre sur sa route Amis et Amile qui revenaient pieusement d'un pèlerinage à Rome. Ces deux parfaits modèles de l'amitié, cet Oreste et ce Pylade de nos vieux poëmes, étaient désarmés : doublement respectables aux yeux d'un chevalier et aux yeux d'un chrétien, ils étaient en costume de pèlerins. Ogier ne voit qu'une chose en cette rencontre : c'est que Charles aime ces deux chevaliers, c'est que leur mort lui causera une vive douleur. Il faut donc qu'ils périssent. Et lâchement Ogier les assassine [3]. Ce dernier trait nous paraît gâter toute l'œuvre attribuée à Raimbert de Paris. Malgré toute sa fierté, malgré tous ses malheurs, nous ne pouvons plus nous montrer désormais sympathiques au meurtrier de *saint* Amis et de *saint* Amile.

Le Danois tue Amis et Amile. Sa fuite devant Charlemagne.

Ogier, cependant, fuyait toujours.

Charles et les Français sont tout près de l'atteindre : Ogier distingue leurs voix. Il peut entendre la grande

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 5528-5600. — [2] 5601-5883. — [3] 5884-5891.

douleur de Charles qui pleure Amis et Amile et qui donne l'ordre d'enterrer à Moutier les deux saints chevaliers. On les enterre à un arpent de distance l'un de l'autre. Mais ceux qui s'étaient tant aimés durant leur vie ne pouvaient ainsi rester désunis après leur mort. Leurs corps se rapprochèrent miraculeusement : ils vinrent fraternellement se placer côte à côte, et il sembla que ces deux cercueils n'en faisaient qu'un [1].

Ogier, cependant, fuyait toujours [2].

De temps à autre il se retournait, furieux, contre ceux qui le poursuivaient, et il en tuait plusieurs sous les yeux de Charles. Durant trois jours, Broiefort resta sans manger; mais la noble bête, enfin, tomba exténuée sous son cavalier [3]. Quelle épreuve pour Ogier, que deux mille hommes poursuivaient de si près! Il est à pied : comment leur échapper? Par bonheur, un château se présente à ses yeux : Ogier y entre, tue l'*huissier*, massacre les habitants, coupe plus de vingt têtes, ne fait grâce à personne : *qui merci prie ne le degna tochier*, jette les corps par les fenêtres dans les fossés du château : « A lor voloir porront ore peschier [4]. » A la vue de ces épouvantables boucheries, on ne peut se défendre de haïr cette race germaine, cette race sauvage, dont Ogier est ici le représentant trop exact. Il serait effrayant de calculer, d'après le seul poëme de Raimbert de Paris, combien de têtes Ogier a séparées de leurs bustes, combien de sang il a versé. Il tue, tue, tue. Dans la bataille, cette férocité pourrait encore se comprendre; mais comment excuser le meurtre d'Amis et d'Amile, et le carnage des pacifiques habitants de ce château où Ogier trouve un asile assuré contre la colère de l'Empereur [5]? Charles, en effet, arrive au pied du donjon, auquel il

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 5892-5947. — [2] 5948-5975. — [3] 5976-5991. — [4] 5992-6053. — [5] 6054-6154.

II PART. LIVR. I. CHAP. XI.

livre un formidable assaut. Toute une forêt est jetée dans les fossés : les assaillants s'avancent, terribles. A celui qui entrera le premier dans la place, Charles a promis cent marcs d'argent[1]; mais le Danois se défend en baron[2], et ce rude massacreur écrase plus de cent Français à coups de pierres[3]. Charles, alors, a recours aux grands moyens et fait défoncer par ses mangonneaux les murs du château; mais Ogier se précipite devant la brèche et la défend héroïquement. Cependant il va succomber, lorsque la nuit tombe[4]. Tout aussitôt la plaine s'illumine d'une grande lueur : c'est l'Empereur qui a fait allumer deux mille cierges pour passer la nuit autour du château où Ogier est cerné[5]. Le Danois sent que sa perte est différée, mais certaine, et, très-simplement, il pâlit. Notez, en passant, que cette peur prouve la belle antiquité du poëme: les héros de nos dernières chansons sont ridiculement étrangers à la crainte[6]. Ogier, d'ailleurs, manque de sa plus précieuse ressource, de son cheval Broiefort. Mais Broiefort a mangé un setier d'avoine : il est maintenant alerte et vigoureux, il pousse des hennissements et présente sa croupe à son maître. Ogier s'y élance; les coqs chantent, c'est le jour qui se lève[7]. Le Danois fait un signe de croix et sort du château, qui est environné de cent mille Français[8]. Le galop de Broiefort est alors un beau spectacle; ce galop fut célèbre au moyen âge. A travers cent mille hommes, le bon cheval fuit plus vite qu'un cerf : on le perce, on le crible de coups; sa vitesse s'allume sous l'éperon d'Ogier. Charles va toucher Ogier : Broiefort galope toujours. Ogier a treize blessures : Broiefort galope, galope encore. Il galope jusqu'à ce qu'enfin son maître pénètre dans Castelfort et mette

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 6155-6156. — [2] 6160. — [3] 6162-6167. — [4] 6168-6194. — [5] 6195-6229. — [6] 6230-6265. — [7] 6266-6289. — [8] 6290-6342.

ces terribles murailles entre sa détresse et la colère de Charlemagne [1]. Toute cette fuite est très-vivement décrite par notre poëte ; c'est de la bonne épopée. Cela vaudrait peut-être la *Chanson de Roland*, si... les deux héros se valaient.

Siége du château de Castelfort. Pendant sept ans, Ogier résiste à toutes les forces de l'Empire.

Et maintenant c'est devant Castelfort que la scène se transporte [2]. Le siége de Castelfort a presque joui, chez nos pères, de la même popularité que le siége de Troie chez les Grecs. Avouons-le : la conception française est pleine d'une beauté mâle et fière qui n'est peut-être pas inférieure aux beautés plus délicates et mieux drapées de l'épopée homérique ; mais il est, d'ailleurs, bien convenu que nous n'entendons comparer ici ni les deux langues, ni même les deux styles. Cet homme entouré d'abord de quelques rares soldats, puis seul, et qui soutient un siége contre toutes les forces du plus puissant de tous les souverains, c'est un beau spectacle et qui ne nous laisse pas insensibles [3]. Les péripéties abondent ; il y en a peut-être trop. Un des premiers et des plus touchants épisodes est la mort de Guielin, de cet ami d'Ogier [4]. Frappé mortellement dans une lutte trop inégale, Guielin trouve la force de venir mourir aux pieds du Danois : « Dieu ! comme Ogier pleurait [5]. » Cependant les jours, les mois, les ans s'écoulent encore : et l'ire de l'Empereur conserve toujours sa vivacité première, et Charles ne cesse de jurer qu'il mettra à mort *son ennemi Ogier* [6]. Il fait une nouvelle levée d'hommes ; il convoque tous les vilains : ce n'est pas trop contre le Danois des armées de tout l'Occident. Et cela se passe après un siége de cinq ans ! Ogier, qui avait d'abord trois cents hommes avec lui, Ogier n'en a plus que dix [7].

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 6343-6649. — [2] 6650-6688. — [3] 6689-7726. — [4] 7727-7765. — [5] 7766-7782 et 7783-7810. — [6] 7811-8105. — [7] 8106-8157.

II PART. LIVR. I. CHAP. XI.

Ogier seul dans le château de Castelfort.

Puisqu'on ne peut rien contre le Danois par la force, on emploiera la trahison. Dans quel roman de chevalerie n'y a-t-il pas un Hardré? dans quel roman ce Hardré n'est-il pas le type des traîtres? Hardré fait ici son apparition un peu tard; mais enfin il paraît et joue son rôle : il veut livrer Castelfort à Charles[1]. Ogier s'aperçoit à temps de cette insigne trahison : ce nouvel Hercule s'arme d'une barre de fer qu'il arrache au mur, il poursuit les traîtres, il les écrase littéralement à coups de barre; puis, avec la même arme grossière, il chasse les Français, qui déjà s'étaient introduits dans le château[2]. Mais ce dernier effort lui a été fatal : Ogier reste seul, Ogier reste absolument seul[3] : et c'est ici qu'il prend plus que jamais des proportions épiques. Le poëte nous le représente[4] tirant son eau, moulant son grain, pétrissant la pâte, chauffant son four, cuisant son pain, faisant sa cuisine et mettant des fers à son cheval Broiefort. Cependant les Fran-

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 8157-8258. — [2] 8259-8331. — [3] 8332-8367.

[4] LA GRANDE MISÈRE D'OGIER. — Ogier fut [seul] en son château *plénier*. — N'avait avec lui ni sergent, ni écuyer : — Nulle aide, si ce n'est de Jésus au ciel — Et de Broiefort, son bon cheval courant : — « Dieu, dit le duc, inspirez-» moi : — Ne sais que faire, ne sais où aller, — Quand j'ai perdu Benoît, mon » écuyer, — Et Guielin, que tant j'aimais! — S'il eût vécu longtemps, je puis » bien assurer — Que jamais meilleur baron n'eût monté sur destrier. — De » trois cents que nous étions tout d'abord, — Nul autre que moi n'a échappé » à la mort. — Tous les autres sont tués, sont en pièces. » — Alors il pleura, le bon Danois Ogier; — Longtemps demeura tout troublé. — Le duc avait là un puits, une corde, un seau, un *traillier*, — Un moulin et un four, du blé en son grenier. — Quand il veut moudre, il va charger son blé; — Il va lui-même préparer son moulin. — Veut-il de l'eau, il va la tirer du puits, — Chauffe son eau, la met sur le trépied; — De ses propres mains tamise sa farine, — Retrousse ses bras, pétrit sa pâte, — Chauffe son four (il est bien forcé de le faire), — Retourne son pain et le met sur le tablier. — Et le baron l'enfourne : car il n'a pas d'autre fournier que lui. — En même temps Ogier est cuisinier. — Veut-il manger ou boire, — Il met sa table, car il n'a point de dépensier ; — Puis, va tirer du vin dans son cellier. — Ensuite, seul, tout seul, il s'assoit à table, — Et va vers son bon destrier Broiefort, — Lui donne volontiers foin et avoine, — Lui soulève tour à tour les quatre pieds, — Lui remet les fers qui lui manquent, — « O Dieu, dit Ogier, qui es et toujours fus, » — Par ta vertu, Seigneur, donne-moi bon conseil... » (*La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 8332-8374.)

çais, par milliers, entourent toujours le château. S'ils savaient à quelle extrême solitude Ogier est réduit!

Pour donner le change aux Français, Ogier a recours à un stratagème véritablement primitif : il fabrique en bois de faux chevaliers et leur fait de fausses barbes avec les crins de Broiefort. Il revêt ces mannequins de belles armures, et les Français s'imaginent voir de nombreux chevaliers autour d'Ogier, à l'abri des murs de Castelfort. Charles va même jusqu'à leur faire une belle harangue, à laquelle il s'étonne grandement qu'ils ne daignent pas répondre [1]. Et le poëte d'ajouter naïvement : « *Il sont de fust, si ne puent parler* [2]. » Cependant il y a sept ans que Castelfort est assiégé : les vivres d'Ogier s'épuisent. Le Danois n'a que la peau sur les os : « *N'a fors le quir et les os gros et fier* » ; il a laissé croître ses cheveux qui lui couvrent les épaules; il est obligé d'attacher ses éperons à ses pieds nus; il est pâle, il est défiguré, il meurt de faim. Combien de jours pourra-t-il résister encore? Ou, plutôt, combien d'heures? Il se le demande avec angoisse [3].

Détresse du Danois, douceur de Charlot.

Il sort du château : à son aspect s'enfuient les écuyers de Charles. Ils reconnaissent le Danois, et vont soudain porter cette grande nouvelle aux Français. Le fils de l'Empereur, Charlot, qui désormais va jouer un rôle admirable dans notre poëme, apprend qu'Ogier n'est sorti de Castelfort que pour assassiner le roi de France : « Barons, » dit-il, apportez-moi mes armes. J'irai parler au duc » de Danemark. » Et il se dévoue, lui, le meurtrier de Baudouinet, à aller trouver le père farouche de sa victime et à s'interposer doucement entre l'Empereur et lui [4]. Ces dévouements pacifiques, ces dévouements d'agneau sont peu communs dans nos Chansons de geste,

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 8367-8472. — [2] 8473-8476. — [3] 8477-8531. — [4] 8532-8672.

II PART. LIVR. I. CHAP. XI.

où les Ogiers abondent plus que les Charlots. Rien n'est véritablement plus touchant que la première entrevue des deux héros[1], et surtout que les très-douces paroles du fils de Charlemagne ; écoutez plutôt : « Je suis Char- » lot, le fils de l'empereur Charles. Tu me portes grande » haine, je le sais, et, si l'occasion t'en était donnée, tu » ne me ferais pas grâce de la mort. C'est à cause de ton » enfant, que j'ai tué follement. Mais j'étais jeune alors, » Ogier, et ne savais ce que je faisais : ce fut l'œuvre du » péché et du diable. Il n'est pas de jour où je n'en aie » remords au cœur, et j'en pleure soir et matin. Au » nom de Dieu, Ogier, et par l'image de ce Dieu, faisons » la paix. Cette guerre mortelle a trop longtemps duré. » Si j'ai tué ton fils, je suis prêt à te faire la réparation » qu'exigeront les gens de ta famille. J'irai outre-mer » et ferai pèlerinage au saint Sépulcre[2]. »

A tant de douceur Ogier ne répond que par les accès d'une brutalité avec laquelle il n'est pas d'accommodements : « Je te hais tant que je ne te puis regarder. » Et il avoue qu'il n'est sorti de Castelfort que dans l'intention bien arrêtée d'égorger l'Empereur ou son fils. Il ne craint pas, même après cet aveu, de mettre son dessein à exécution. Il pénètre dans la tente où dort Charlot, le fils de Charlemagne ; il s'avance vers le lit, y porte un grand coup de son épieu et se réjouit, avec une volupté sauvage, d'avoir tué son ennemi. Par bonheur, il s'est trompé de lit : Charlot est miraculeusement préservé[3].

Il est temps que le Danois soit puni d'une rébellion qui est compliquée de tant de crimes ; il est temps que le poëte le conduise à son châtiment. Ogier fuit de nouveau, à travers champs, devant la grande colère de Charlemagne ; mais il commet la faute grave de se désarmer

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 8673-8738. — [2] 8739-8758. — [3] 8759-8985.

et de s'endormir dans un champ. Or, Turpin de Reims vint à passer par là, qui revenait de Rome avec de nombreux chevaliers[1]. On reconnaît Ogier, on l'entoure, on lui enlève son bon cheval Broiefort, sa bonne épée Courtain, toutes ses armes, son écu, son haubert, son heaume d'acier. Ogier s'éveille; il se voit entouré de cent chevaliers : il sent qu'il est perdu, lève son gros poing et assomme du premier coup un de ses ennemis. Puis, ce nouveau Samson s'arme d'une selle de sommier, et tue dix autres chevaliers. Résistance inutile : on s'empare de lui, et Turpin l'emmène dans sa ville de Reims[2].

Que va-t-on faire de l'illustre prisonnier? Charles n'hésite pas un seul instant: « Ogier sera écartelé. » Et vite on envoie un bref à Turpin pour qu'il ait à livrer le Danois. Mais Turpin n'est pas animé contre Ogier de cette implacable fureur qui dévore l'Empereur: n'ayant pas tant de griefs, il n'a pas tant de cruauté. Il s'étudie à sauver le fils de Geoffroi: « Écoutez-moi, dit-il à Charles. » Je vais jeter Ogier en prison et le faire mourir petit » à petit, en lui donnant le moins possible d'aliments. » *Le jor n'ara de pain k'un seul quartier — Et plain* » *hanap entre aigue et vin viés.* » Charlemagne daigne consentir à cette mort, qui lui paraît sans doute plus cruelle à raison de sa lenteur même. Mais il avait compté sans la charité de l'archevêque. L'excellent Turpin fait passer à Ogier de bonnes viandes rôties, des quartiers de porc, de la venaison et du vin pour dix chevaliers. Les bourgeois de Reims, les damoiseaux, les dames surtout, vont visiter Ogier dans sa prison, vont dîner avec Ogier. Décidément, notre héros ne mourra ni de faim... ni d'ennui[3].

Captivité d'Ogier, à Reims, durant sept ans.

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche,* vers 8986-9209. — [2] 9210-9424. — [3] 9425-9660. M. Demaison prépare en ce moment (décembre 1878) un travail sur les traditions rémoises qui sont relatives au lieu de la captivité d'Ogier.

La captivité du Danois dura sept ans[1].

La France est menacée par le Sarrasin Bréhus : Ogier seul est en état de la sauver.

Cependant le bruit de sa mort s'était répandu dans tout le royaume de Charles et était rapidement parvenu jusqu'aux Sarrasins : « Ogier est mort, et la France perd » en lui sa meilleure défense. C'est l'heure de venger » nos antiques défaites. » Le roi Bréhus, qui gouvernait à la fois l'Afrique, Babylone, Damas et le pays des Saisnes, rassemble alors sa formidable armée : quatre cent mille païens s'avancent vers la France[2]. Ils ravagent l'Allemagne, ils brûlent, ils massacrent tout sur leur passage : les voilà sous les murs de Laon. La France et l'Empereur sont perdus. Un homme, un seul homme pourrait les sauver, et cet homme est celui que Charles a plongé il y a sept ans dans les prisons de Reims, qu'il a donné l'ordre d'y laisser mourir de faim, qu'il croit mort depuis longtemps. Au roi Bréhus on ne peut opposer que le Danois Ogier. C'est le cri universel : « Ogier ! Ogier[3] ! »

Charlemagne supplie le Danois de venir en aide à l'Empire et lui livre son fils Charlot.

Charles est forcé d'entendre ce cri de ses barons : il est tout étonné, il est tout heureux d'apprendre que le Danois est encore vivant. Pour sauver la France, pour se sauver lui-même, il descend aux supplications ; il tombe presque aux genoux de son prisonnier[4]. Ogier, avec sa férocité ordinaire, répond qu'il sauvera la France, si l'Empereur veut lui livrer son fils Charlot[5]. Et il ajoute brutalement qu'il tuera sans pitié le fils de Charlemagne. La situation est pathétique, mais le poëte en a tiré médiocrement parti. Il n'a pas montré le combat qui dut alors se livrer, dans l'âme de Charles, entre son amour pour la France et son amour pour son fils[6]. L'Empereur consent trop facilement à la mort de

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 9661-9793. — [2] 9794-9824. Le roi païen est, dans les manuscrits, appelé « Bréhus » ou « Brehier ». — [3] 9825-10081. — [4] 10082-10380. — [5] 10381-10776 et surtout 10748-10764. — [6] 10777 et suiv.

Charlot; le père abdique trop tôt devant le roi. Quant à Ogier, il se revêt de nouveau de ses armes; on lui a retrouvé son bon cheval Broiefort, et il est tout joyeux de revoir ce vieux compagnon de ses exploits et de sa misère. Le Danois alors se redresse, plein de fierté; il n'a jamais été si terrible ni si beau. On attend avec quelque impatience l'instant où il sera en présence de Bréhus et des Sarrasins.

Cruauté implacable d'Ogier qui veut tuer le fils de l'Empereur.

Mais Ogier ne pense guère aux Sarrasins ni à Bréhus. On lui a promis de lui livrer Charlot; il aspire uniquement au moment où il pourra trancher la tête du meurtrier de son fils; il a soif du sang de Charlot. Il ne veut pas de retard, frémit d'indignation et somme l'Empereur d'avoir à tenir sa promesse. C'est alors que chez Charles le père se révèle, c'est alors qu'il laisse éclater sa douleur[1]. Ici se place le plus bel épisode, et peut-être le plus beau passage de tout le poëme[2].

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 10777-10869.

[2] LE DÉVOUEMENT DE CHARLOT. — ... Le Roi fit venir Charlot devant lui, — Son cher fils qu'il aimait d'un si grand amour. — On le lui amène, pleurant moult tendrement. — Charlot est vêtu d'un simple bougran. — Il a le visage clair, vermeil et bien séant, — Et les cheveux blonds comme l'or fin luisant, — Les yeux vairs, qui lui siéent à ravir, — Les dents blanches, la bouche riante. — En un mot, il est moult avenant, — Mais il fut par trop hors de lui. — Au pavillon du Roi il entre tristement. — Tout aussitôt deux archevêques l'ont confessé. — Il leur dit ses péchés avec de grands soupirs; — Sans retard, ils l'emmènent dans la tente. — Le long de ses joues coule l'eau de ses yeux; — Il se repent très-vivement, il bat sa coulpe, — Et les archevêques, au nom de Dieu, lui donnent l'absolution. — Puis ils l'acheminent, tout en pleurs, — Là où se trouvent maints barons riches et puissants, — Et saints évêques, et prêtres chantant messes. — Charlemagne a saisi son enfant. — Il l'a baisé, pleurant moult tendrement. — Peu s'en faut que son cœur ne se fende, tant il souffre. — Par sa main blanche, qu'il eut si belle, — Le Roi prend Charlot, le Roi qui est tout consumé de douleur. — Il vient vers Ogier et lui dit fièrement : — « Beau » sire Ogier, ce que je t'ai promis, — Je le tiendrai, mais c'est d'un cœur dolent. » — Au lieu de ton fils Baudouin, je te rends mon fils Charlot : — Tue-le donc » et fais-en ce qu'il te plaira. » — Alors le Roi à qui la France est soumise eut une telle douleur, — Que son cœur fut près d'en éclater en deux. — « Ogier, » dit le Roi, Ogier, écoute-moi : — Laisse-moi mon fils, ne le tue pas; — Con» tente-toi d'une autre réparation, mais laisse-moi mon enfant. — Je te donnerai » Chartres, Étampes, le Mans, — Tout le Vermandois, le Hainaut, le Brabant, — » Toute la Flandre, ce pays avenant. » — « Oui, beau père, c'est vrai », dit Charlot en pleurant. — Et il se jette en croix aux pieds du duc : — « Baron,

Aux pieds d'Ogier se jettent tour à tour l'Empereur, Charlot, le vieux Naimes. Mais c'est en vain que le père fait entendre des cris déchirants; c'est en vain que la victime, pleine de douceur, demande le pardon au nom de Dieu; c'est en vain que Naimes rappelle au Danois le souvenir de Jésus né dans une étable et mort sur une croix. La brutalité d'Ogier n'est pas un instant attendrie; il a toujours devant les yeux l'image de son

» prends cette amende et, pour Dieu, laisse-moi vivre. — Pardonne-moi, et » calme ta fureur. — Si je tuai ton fils, ce fut grande folie; — Oui, ce fut » alors le Péché qui me souilla. — Pas un jour ne s'est passé depuis lors, que » je ne m'en sois repenti, — Et dans mon cœur j'en ai douleur bien grande. » — Prends cette amende, baron, ne la refuse pas. — Je serai ton homme, » toute ma vie durant, — Même aux yeux de mon père, même aux yeux de » sa gent. — Tout homme en France fera ta volonté. — Ceux que tu haïras » n'y resteront pas. — Je passerai la mer en nef ou en chaland : — J'irai » au saint Sépulcre qui est à Jérusalem — Avec deux cents hommes très- » richement armés — De heaumes et de hauberts, sur de rapides destriers; » — Je servirai à l'Hôpital, au Temple, — Sept ans entiers, pour l'âme de ton » enfant, — Et je ne reviendrai plus jamais en France — Ni de ce côté de la » mer sans ta permission. » — Alors Charlot commença à pleurer tendrement; — Puis regarda les hauts hommes puissants : — « Pour Dieu, seigneurs, allez » prier Ogier — D'accepter l'offre de mon père, et de s'accorder avec moi; — » S'il ne le fait, je vous recommande à Jésus, — Et je vous conjure, si j'ai » jamais été coupable à votre égard, — De vouloir bien me le pardonner aujour- » d'hui. » — Vous auriez alors assisté à une grande douleur. — Les barons se tordent les bras, s'arrachent les cheveux : — On n'entendrait pas Dieu tonner. — Tous ensemble, ils vont en criant vers le bon Danois, — Ils se jettent tous à ses pieds. — Et ce sont les plus hauts du royaume de France : — « Pour » Dieu, Ogier, dit Naimes au poil tout blanc, — Tu déshonores Charles aux » yeux de tout son peuple. — Il te demande pardon, et tu n'en veux tenir » compte. — Eh bien ! voici maints barons hauts et puissants — Qui te supplient, » mains jointes, en pleurant; — Et me voici moi-même qui te prie doucement. » — En échange, si tu veux accepter cet accord, — Je serai ton homme toute » ma vie durant; — Mille combattants te serviront pour moi. — Si tu n'y con- » sens point, sache bien — Que, pour un tel méfait, tu ne pourras jamais entrer » en accord — Avec Jésus-Christ, avec le Père tout-puissant. — Tu mettras la » France en grande douleur. — Les hauts barons qui aujourd'hui t'aiment de » grand amour, — En vérité, Ogier, vont te haïr, — Si tu mets à mort ce » vaillant damoiseau. — Pardonne, Ogier, au nom de Dieu le grand. — La mort » de mon propre fils, que j'aimais tant, — Je te la pardonne bien au nom de » ce grand Dieu. — Pour Dieu, ne sois pas oublieux, Ogier, — Mais souviens- » toi de Jésus le tout-puissant — Qui à Bethléem naquit de la Vierge, — Qui » a subi mort horrible et pesante — Et que les païens peinèrent sur la croix » — Pour nous arracher aux tourments de l'enfer — Où nous étions tombés » par le péché d'Adam, — Et d'Ève aussi, sa femme. — Au nom de toutes ces » choses dont je te parle, — Je te requiers de bon cœur, en toute vérité, — » De pardonner à Charlot sa colère. » — « Je n'en ferai rien », dit Ogier. — Et il tire Courtain, son épée au pommeau d'or tout reluisant. — Quand il voit

fils Baudouinet et ne veut pas pardonner. « Rends-moi mon fils ! » lui crie le père. « Non ! non ! » répond Ogier. Et d'une main il saisit le malheureux Charlot par les cheveux ; de l'autre il prend son épée.... Il ne faut rien moins qu'un miracle pour empêcher ce véritable assassinat, pour désarmer la main de ce forcené. Au moment même où Ogier va détacher la tête de Charlot, un ange apparaît au milieu des tonnerres : c'est saint Michel.

Dieu, par un miracle, arrête le bras d'Ogier qui va frapper Charlot.

dégainer l'épée, Charles s'enfuit, — Et va dans sa chapelle, se voilant le visage. — Devant l'autel, le Roi s'étend en croix ; — Si grande angoisse ressentit pour l'amour de son fils — Qu'il se pâma deux fois de suite. — Quand il se redresse, il dit au Roi puissant : — « O vous qui fîtes les étoiles luisantes, — Qui » fîtes l'homme et la femme selon votre bon plaisir, — Qui de la Vierge na» quîtes à Bethléem, — A cause de votre naissance, ô bon roi, ô roi puissant, » — Nous lisons qu'on vit entrer en grande liesse — Tous les animaux, et jus» qu'aux oiseaux de l'air. — Vous fûtes (rien n'est plus vrai) déposé dans la crèche, » — Et un des bœufs, qui prenait là sa pâture, — S'inclina devant vous pro» fondément et doucement, — Et humblement vous couvrit de paille. — » A Marie-Madeleine vous avez pardonné ses péchés ; — Vous avez ressuscité » Lazare de la mort, — Lazare qui, enterré depuis huit jours, sentait déjà » mauvais. — Si tout cela est vrai ; si je le crois ; — Si j'ai jamais, en ce » siècle, — Fait quelque chose qui fût selon vous, — Gardez, Seigneur, le » corps de mon enfant ; — Qu'Ogier le combattant, qu'Ogier ne le tue pas. » — Alors se relève le puissant Empereur ; — Il vient vers Ogier, et lui crie : — « Rends-moi mon fils, par amour de notre grand Dieu, rends-le-moi ! » — « Je n'en ferai rien », dit Ogier. — Lors, va vers Charlot, le prend par les cheveux — Et, de l'autre main, tint Courtain, l'épée nue. — Quand Charlemagne voit l'épée levée, — Pour tout au monde il ne l'eût regardée ; — A sa chapelle il revient tout en pleurs. — Ogier tient l'épée nue suspendue, — Il étreint Charlot d'une forte et cruelle étreinte — Et il eût tout aussitôt pris sa tête ; — Mais le Seigneur Dieu fit alors un grand miracle. — Pour Charlemagne, qu'il aima tant : — La foudre du ciel descend du haut des nues ; — Elle descend entre eux deux, comme un feu tout ardent. — Mais Ogier n'a point de mal, et Charlot ne sent rien, — Car le saint ange était à ses côtés : — C'était saint Michel, lisons-nous dans l'histoire ; — Il saisit la lame de l'épée tranchante : — « Ogier, dit-il, tu ne toucheras point à cet enfant. — C'est Dieu » qui le défend, Dieu qui t'envoie cet ordre. — Tu lui donneras seulement un » soufflet — Pour tenir le serment insensé que tu as fait. — Et, aujourd'hui même, » l'âme de ton fils — Sera couronnée dans le grand Paradis. — Va mainte» nant, arme-toi au plus vite — Et va combattre les païens mécréants. — » Leur roi Bréhus t'attend à l'avant-garde. — Il est fort, laid et grand ; il est » hideux ; — Ne le crains pas, va hardiment, — Dieu t'aidera, le roi omni» potent. — C'est au nom du Rédempteur que je viens te le dire. » — Quand il entend cette parole, Ogier a grande joie. — Le saint ange alors s'en retourne au ciel, — Et tout aussitôt le Danois vient vers Charlot, — Lève le bras et lui donne un si grand soufflet, — Qu'il le renverse à terre tout chancelant. — Charlot se relève, Charlot s'enfuit. — Pour le monde tout entier, il n'eût été si content, — Et il en rend grâces au Père tout-puissant. (*La Chevalerie Ogier de Danemarche*, édit. Barrois, vers 10848-11017.)

« Ogier, dit-il, ne touche pas à cet enfant : Dieu te le » défend. Aujourd'hui même l'âme de ton propre fils » sera couronnée dans le paradis. Et maintenant, sus » aux Sarrasins ! » Au milieu de la joie universelle, Ogier embrasse enfin le fils de Charlemagne, et toute l'armée s'ébranle et marche à la rencontre des païens [1].

Combat du Danois contre Bréhus; sa victoire.

Le reste de la chanson ne présente rien qui soit d'un intérêt bien original. Nous ne ferons pas un long récit du long combat d'Ogier contre le Sarrasin Bréhus : ce combat ressemble à tous les autres, surtout à ceux d'Olivier contre Fierabras et de Roland contre Ferragus [2]. Bréhus possède un baume tout pareil à celui de Fierabras; Ogier raisonne en vrai théologien et fait d'interminables discours, tout comme Olivier et Roland. Bréhus s'endort sur le champ de bataille tout comme Ferragus, et Ogier, tout comme Roland, lui met doucement une pierre sous la tête. Enfin, et à plusieurs reprises, on en vient aux mains : c'est l'argument définitif. Aux grands coups d'épée succèdent les longues prières, et aux longues prières les grands coups d'épée. Ogier, décidément vainqueur, tue le Sarrasin [3].

Triomphe d'Ogier; son mariage avec la fille du roi d'Angleterre. Ses dernières années, sa sainteté, sa mort.

Le poëme s'achève par la défaite complète des païens [4] et par le mariage d'Ogier avec la fille du roi d'Angleterre, qu'il a délivrée des mécréants [5]. Charlemagne, plein de reconnaissance, s'humilie devant le Danois jusqu'à vouloir lui tenir l'étrier quand il descend de cheval. Il lui donne le comté de Hainaut, le duché de Brabant, « la grande cité d'Ermay [6] ». Ogier finit noblement et saintement ses jours sur ces beaux domaines qu'il tient de la munificence de l'Empereur : « Il

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 10870-11038.
[2] Il est bien entendu que nous ne contestons pas ici la priorité de l'auteur d'*Ogier*.
[3] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 11039-11856. — [4] 11857-12969. — [5] 12970-13035. — [6] 12976-12978 et 13040-13042.

fut craint et redouté, aima les bons, greva les mauvais, aida à relever les orphelins et dota les pauvres pucelles. Voyait-il un franc homme tombé en pauvreté et qui avait été forcé d'engager sa terre, au nom de Dieu il la rachetait. Il fit craindre et redouter le nom de Charlemagne. Il vécut ainsi tant qu'il plut à Dieu et, après sa mort, fut enterré à Meaux, près de Benoît, qu'il avait tant aimé [1]. »

Ces derniers vers, comme on le voit, équivalent à une canonisation populaire.

Mabillon a publié, au tome V de ses *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, la vie de *saint* Ogier. Rien ne manqua donc à Ogier : comme Charlemagne, comme Renaud de Montauban, comme Guillaume d'Orange, il apparaît aux yeux de nos pères avec l'auréole de la sainteté, avec le nimbe au front.

CHAPITRE XII

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES VASSAUX. — JEAN DE LANSON

Chanson de Jehan de Lanson *.

Analyse de *Jehan de Lanson*.

Il ne faut pas demander à nos épiques la gaieté fine, la plaisanterie délicate, le rire tempéré, le sel attique; ils n'ont jamais possédé ces qualités, qui semblent

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 13043-13055.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE « JEHAN DE LANSON »**. — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. La *Chanson de Jehan de Lanson*, dans sa forme actuelle, ne semble pas re-

éminemment françaises. On ne retrouve pas chez eux le tempérament parisien. Quand ils rient, c'est d'un

monter beaucoup plus haut que le XIIIe siècle. Dans le manuscrit de l'Arsenal, le duc de Venise joue un rôle assez important, et l'on raconte un combat singulier entre Roland et lui. Même ce combat termine la guerre. N'y aurait-il pas là une influence de la quatrième croisade, où les Vénitiens ont été les alliés des Français? C'est une simple hypothèse et à laquelle nous n'attachons pas plus de prix qu'il ne convient. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale ne renferme pas cet épisode. = 2° AUTEUR. *Jehan de Lanson* est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le manuscrit 2495 de la Bibliothèque nationale est par malheur incomplet; deux mille vers environ de notre roman y font défaut, et ce sont ceux du commencement. Le manuscrit de Berne renferme 2274 vers (voy. *Codicum Bernensium Catalogus*, édit. Hermannus Hagen, Libr. Haller, 1875, p. 471). Le manuscrit de l'Arsenal, qui est également incomplet, renferme 6330 vers (du f° 108 r° au f° 203 v°). Dans tous les textes, ces vers sont des alexandrins. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale nous offre ces alexandrins légèrement assonancés dans les couplets masculins, où l'on admet, par exemple, *é* à côté de *és*, de *ez*, de *er*. Le texte de Berne est de la même famille. Le manuscrit de l'Arsenal, qui est un remaniement, est rimé. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. *Jehan de Lanson* nous a été conservé dans trois manuscrits : *a*. Paris, Bibl. nat., fr. 2495 (anc. 8203), lequel contient aussi, par un accident de reliure, une rédaction de l'*Aspremont*. XIIIe siècle. — *b*. Berne, n° 573. Nous allons consacrer à la comparaison de ces manuscrits un certain nombre de propositions où nous résumons toutes nos conclusions.— *c*. Bibl. de l'Arsenal, 3145 (anc. B. L. F., 186), XVe siècle. — Les deux manuscrits *a* et *c* renferment la meilleure rédaction de *Jehan de Lanson*. — Le manuscrit *c* représente une version amplifiée, un remaniement. — Il ne faudrait pas cependant aller jusqu'à dire avec M. Paulin Paris (*Histoire littéraire*, XXII, 582) que « les vers diffèrent complétement dans les deux manuscrits *a* et *c* ». D'une collation que nous avons faite couplet par couplet, il résulte qu'un nombre considérable de couplets offrent une rédaction à peu près semblable, avec plus de longueurs dans *c*. — Les vers du manuscrit *a* sont, comme nous l'avons dit, assonancés dans les couplets masculins; dans *c*, ils sont rimés (voy. des citations d'*a*, de *b* et de *c* dans la 1re édition des *Épopées françaises*, II, p. 248 et 249). = Le manuscrit *a* est un texte français, d'une langue très-pure. Le principal caractère de *c*, c'est d'être une rédaction picarde, de langue et d'esprit également picards. Le remanieur a même jugé bon de changer, à ce point de vue, le dénoûment du poëme. Dans le manuscr. *a*, Charlemagne fait présent du duché de Lanson à Isoré, qui, pour les Français, avait « laissé Marsille et trestot le regné », et qui, certain jour, à la tête de cinq cents *ferarmés*, a sauvé jadis Charlemagne de la trahison du duc Jehan : « Por ce qu'il nos aida par bone loiauté,—Je te claim toute quite » Lanson, cele cité,—Et tote la contrée et de lonc et de lé. » (F° 64, v°.) Dans *c*, rien de semblable. C'est à Naimes que Charles cède le duché de Lanson. Et que donne-t-on à Isoré? Écoutez : « De Marsaille fu sires ly vaillant Ysorés,— » De Saint-Omer et d'Aire fu saisis et fievez— Et de Callais aussi... » (F° 202.) Aux derniers vers de son poëme, l'auteur revient sur cette idée, à laquelle il semble attacher une importance considérable : « Quant Charles fu venu à Paris » la cité, — Il donne Saint-Omer o vassal Ysoré — Et Cassie et Callais environ » et en lé,—Et le conte de Gynes, un bon castiel farmé.—Et se avoit Marsaille, » Jehan li ot donné — Du tamps que Ysoré fu de France bouté;—Puis fu-il cont » de Flandre et ot grant poesté. » (F° 203.) = Les derniers couplets du poëme n'ont presque rien de commun, quant à la forme, dans *a* = *b* et dans *c*. Durant le

gros rire qui fait voir toutes leurs dents; quand ils plaisantent, c'est avec une lourdeur incomparable. Le rire

dernier combat sous les murs de Lanson, on voit, dans *c*, Roland se battre avec le duc de Venise et lui prendre son cheval « qui valloit .II. contés ». Le texte *a* ne nous fournit pas ce détail qui peut servir à dater la rédaction picarde, et nous y lisons uniquement que Jehan de Lanson fut enfermé à Paris « en un si tres mau lieu dont jamais nen istra », tandis que *c* affirme à deux reprises que le duc rebelle fut emprisonné à Paris dans la tour de penure (f° 202). = Les derniers vers de *c* sont les suivants : « Mais de che livre chy je n'aray plus parlé, — Ne » de Jehan ousy qui est emprisonné. — En le tour de penure là l'ot Charle en» frumé. — Tant et si longement qu'il y fut demoré. — Et pour che m'en tayray : » Dieus doinst à chiaus santé — Qui l'ot moult vollentiers oy et escouté. » La fin d'*a* est un peu différente : « Ici faut la chanson que je vos ai chanté, — Damediex » vos gart tos qui m'avés escouté — Et vos doint en cest siecle si bien avoir ovré » — Qu'en paradis soiés devant Dieu coroné. » — En résumé, les manuscrits de *Jehan de Lanson* peuvent se diviser en deux familles : *a* et *b*, d'une part; *c*, de l'autre. = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Jehan de Lanson* est inédit. = 6° et 7° VERSION EN PROSE ET DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Il est peu de chansons dont la popularité ait été moins vaste et moins durable. Les nations étrangères ne paraissent pas l'avoir connue, et il n'en existe pas de version en prose. = 8° TRAVAUX DONT CE POÈME A ÉTÉ L'OBJET. M. Paulin Paris a consacré à ce roman trop oublié une notice détaillée dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (p. 568-583). L'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* ne l'a jugé digne que de vingt lignes (p. 322). On doit cependant à M. G. Paris cette excellente remarque, « que le nom de Jehan suffirait à marquer la date récente de ce poëme. Dans les anciennes chansons de geste nées au sein de l'aristocratie issue des Francs, il n'y a guère que des noms d'origine germanique. » = 9° VALEUR LITTÉRAIRE. « Cette œuvre, dit avec indulgence M. Paulin Paris, n'est pas dépourvue de mérite. Elle soutient l'attention des auditeurs par le nombre, sinon par la variété des incidents. Il y a des éclairs de gaieté. Dans l'ensemble de la composition, la règle de l'unité d'action est mieux observée que dans la belle *Chanson de Roncevaux* elle-même. Tout marche vers le dénoûment. » (L. I, p. 582.) Il n'en faut pas moins préférer le beau désordre de notre *Roland* à l'ordre ennuyeux et médiocre de *Jehan de Lanson*.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU ROMAN DE *JEHAN DE LANSON*. — On ne peut scientifiquement établir que les propositions suivantes : 1° *Le roman de « Jehan de Lanson » n'a* IMMÉDIATEMENT *aucun fondement historique.* — 2° *Il ne repose même pas sur une tradition légendaire véritablement sérieuse.* — 3° *Ce qui a pu donner naissance à l'affabulation de notre poëme, c'est le vague souvenir des nombreuses expéditions de Charlemagne et de ses fils en Italie.* Il faut surtout noter les campagnes de Charles en 787 contre le duc de Bénévent, Arigise, et celles de son fils Pepin en 793 et en 801 contre Grimoald, successeur d'Arigise. L'expédition de 793, disent les Bénédictins, n'eut d'autre effet que la prise d'un château peu considérable, et c'est une ressemblance avec le dénoûment de notre poëme (*Art de vérifier les dates*, III, 767). Celle de 801 aboutit à la prise de Nocera, dans la Pouille. — Il y a en Italie, dans l'Abruzze citérieure, une ville de *Lanciano* ou *Lanciana* : est-ce de ce nom qu'est dérivé celui de Lanson? Il est permis de n'en rien croire. — 4° *Les révoltes de l'Italie contre les empereurs d'Allemagne ont pu donner à la légende de notre roman une certaine raison d'être ou, tout au moins, une certaine confirmation.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Le principal per-

de nos héros ressemble assez à celui des dieux dans l'Olympe, à ce rire homérique que ne provoquaient pas toujours des plaisanteries du meilleur goût. Roland, Olivier, Charlemagne, éclatent en gaieté bruyante devant des mots grossiers que l'on estimerait aujourd'hui dignes des seuls tréteaux de la foire. Il faut nous résigner à ce gros sel : résignation d'autant plus facile, que les poëmes héroï-comiques sont fort rares dans la nomenclature de nos Chansons de geste.

Jehan de Lanson doit être, suivant nous, classé parmi ces poëmes. L'élément héroïque y est tempéré par le rire. Heureuse rencontre !

Jean de Lanson appartient à la race de Ganelon, à cette famille de traîtres contre laquelle l'indignation

sonnage du roman de *Jehan de Lanson* est ce Basin de Gênes, cet Ulysse, cet enchanteur madré dont la physionomie n'a rien d'héroïque. Or, ce Basin, d'après M. Gaston Paris, était le héros d'un autre poëme français que nous avons perdu et qui a servi de type à tous les romans étrangers. La légende de cette antique chanson, dont le titre devait être celui-ci : « *Basin de Gennes* », cette légende est résumée dans notre *Renaus de Montauban* du XIIIe siècle. Un jour, d'après ce récit que nous avons précédemment cité, un Ange apparut à Charles et lui dit : « Fais-toi voleur, Dieu le veut. » Étonnement du Roi. L'Ange ajoute : « Dieu te donnera pour compagnon un vrai bandit, Basin. » L'Empereur s'incline devant la volonté céleste et, sans en demander plus long, associe sa fortune à celle de Basin le coupe-bourses. Ils vont *travailler* ensemble, et arrivent de compagnie au château du duc Gérin. Celui-ci était occupé à raconter en secret à sa femme une conspiration que les douze Pairs ourdissaient, en ce moment même, contre la vie de l'Empereur. Basin était aux écoutes, Basin entend tout. Vite, le larron s'empresse de tout rapporter au Roi, qui déjoue vivement le complot et fait pendre les douze conspirateurs. C'était pour faire arriver Charles à la découverte de cette conspiration que Dieu lui avait enjoint de se faire voleur de grand chemin. Rien n'égale l'infamie de cette fable, qui se retrouve avec des variantes assez notables : 1° dans la première branche de la *Karlamagnus-saga;* 2° dans le *Charles et Elegast,* œuvre néerlandaise du XIIIe siècle : le voleur ici s'appelle Elegast; le chef des conspirateurs est Eckerick d'Eckermunde, beau-frère de l'Empereur, qui est bientôt accusé par Elegast et tué par lui en un combat singulier; 3° dans le *Karl Meinet,* compilation allemande du commencement du XIVe siècle qui ne fait guère que reproduire la légende néerlandaise. (Voy. l'*Histoire poétique de Charlemagne,* à laquelle nous avons emprunté la substance des observations précédentes, pp. 315-322, et aussi pp. 127, 142-149. Cf. surtout l'article de G. Paris sur *Charles et Elegast*, dans la *Revue critique*, 1868, pp. 384, 385.) = Tel est le Basin qui joue un rôle si étrange dans le roman de *Jehan de Lanson.* On voit que « ses antécédents sont déplorables ».

du moyen âge s'est inexorablement déchaînée. Il est le propre neveu de Ganelon et le petit-fils de Grifon de Hautefeuille. Malgré cette parenté odieuse, Jean de Lanson nous est représenté au commencement de notre poëme comme ayant reçu de l'empereur Charles un magnifique duché dans le midi de l'Italie. Il possède la Pouille, la Calabre, et même.... le Maroc. Mais la reconnaissance n'est pas la vertu des traîtres de Mayence. Jean de Lanson, tout chargé qu'il est des bienfaits de Charlemagne, ne s'occupe qu'à conspirer contre lui. Il a des intelligences coupables jusque dans le conseil de l'Empereur; il entretient de perfides relations avec Hardré, avec Ganelon, avec Alori. Celui-ci assassine Humbaut de Liége et est honteusement exilé par le fils de Pepin : vite, Jean de Lanson lui offre une hospitalité libérale. La patience de Charles est à la fin lassée; il réunit ses barons et se décide avec eux à envoyer des messagers au neveu de Ganelon pour le sommer de mieux remplir son devoir et pour le défier, s'il est nécessaire[1]. En vain Roland se montre-t-il, une fois par hasard, partisan de la paix : Charles s'entête dans son dessein. C'est ici que les invraisemblances commencent à succéder aux invraisemblances. Vers le duc Jean on n'envoie rien moins que les douze Pairs. Oui, les douze Pairs traversent la France et l'Italie pour aller jeter un défi à ce vassal infidèle. Roland, qui garde d'ailleurs dans toute cette chanson sa physionomie habituelle, son courage aveugle, sa brutalité, son imprudence, Roland tue de sa main Nivard, qui est le propre frère de Jean de Lanson[2]. Voilà tous les messagers de Charles en grand danger de mort; les voilà à cinq ou six cents lieues de l'Empereur, isolés au milieu de leurs ennemis,

Jean de Lanson est le neveu de Ganelon, et tient de Charles un duché dans le midi de l'Italie.

Les douze Pairs sont envoyés vers Jean de Lanson qui s'est mis en état de révolte contre l'Empereur.

[1] *Jehan de Lanson*, manuscrit de l'Arsenal, 3145, f°s 108 et 109. — [2] *Ibid.*, f° 118.

II PART. LIVR. I. CHAP. XII.

Situation critique des douze Pairs près du duc de Lanson. Basin de Gênes est destiné à les sauver.

sans défense, aux mains des traîtres. Alori, d'ailleurs, est là qui excite contre eux l'esprit déjà mal disposé du duc Jean[1] : « Par la ruse, par la trahison, lui dit-il, » on viendra aisément à bout des ambassadeurs du roi » de France. » Mais Alori comptait sans le duc de Gênes, sans l'enchanteur Basin, qui devient dès ce moment le principal personnage, le héros de tout le poëme. Dès ce moment, en effet, le lecteur se pose vraiment cette question, à laquelle il ne sera répondu qu'à la fin du roman : « Comment les douze Pairs se tireront-ils » de ce mauvais pas? » Et l'on peut déjà prévoir qu'ils ne s'en tireront point sans les ruses et sans les enchantements de Basin.

Alori, comme premier exploit, cherche à s'emparer des épées des douze Pairs pendant leur sommeil. « La » nuiz fu bele et clere, et li ers fu seriz[2] » : le traître se glisse dans la tour où dorment les barons. Sans doute il les déteste tous; mais il est surtout irrité contre Roland, qui l'a battu la veille avec son impétuosité et sa force ordinaires. Il y a, dans cette partie de notre chanson, un très-saisissant épisode : c'est quand Alori s'empare de Durandal, la tire du fourreau, s'approche de Roland pour le frapper... et recule, saisi d'effroi, devant le fier visage du neveu de Charlemagne[3]. On rapproche volontiers ce passage de celui d'un autre poëme, où l'on voit Charles, dans son tombeau, faire reculer les Sarrasins devant cette majesté terrible dont il fut encore environné après sa mort !

Alori parvient à emporter les douze épées; mais Basin le rencontre, les Pairs s'éveillent. Alori est saisi,

[1] *Jehan de Lanson*, ms. de l'Arsenal, 3145, f° 121. — [2] *Ibid.*, Bibl. nation., fr. 2495, f° 1 v°. — [3] « Il saisist Durandart au costiaus d'acier bis. — Le branc jeta del fuerre, moult fu maltalantis — Et vint droit à Rolant, dolanz et agreniz. — Il regarda le Duc qui si ot fier le vis. — Ne l'osa adeser, li cuers li est failliz — Et panse, s'il l'esvoille, dont seroit il honiz... » (Bibl. nation., fr. 2495, f° 2 v°.)

jugé, pendu[1]. Cette exécution capitale remplit nos Français d'espérance, et ils en viennent aussitôt à comploter ensemble la prise de la *ferté* et de la ville de Lanson[2]. C'est un projet qui, au premier abord, paraît des plus déraisonnables : ils sont si peu, et leurs ennemis sont si nombreux ! Qu'importe ! à défaut de la force, ils emploieront la ruse. Roland, le batailleur Roland, se prête fort volontiers à cette politique nouvelle : il fait le mort; on l'étend dans une bière, on couche près de lui sa Durandal; les Pairs sanglotent et pénètrent ainsi dans le château de Lanson : « Je n'ai jamais vu si beau mort », dit Naimes en plaisantant[3]. Le prétendu mort a un réveil terrible pour les gens du duc de Lanson. Roland se dresse soudain sur ses pieds : « Frappez, francs chevaliers, frappez sans plus tarder. » Le château de Lanson est pris et enlevé, et, dans l'ivresse de leur victoire, les Français s'écrient que Jean le parjure n'y rentrera plus jamais[4].

Grâce à un stratagème de Roland, les Français entrent dans le château de Lanson.

Le duc Jean n'a pas plutôt appris la victoire des Français, qu'il songe à reprendre leur conquête. Il fait le siége de son propre château à la tête de dix mille Sarrasins[5]. A l'enchanteur Basin il oppose un autre enchanteur : « Ne fu teux enchanterres dès le tans Salamon[6]. » Ce rival de Basin s'appelle Malaquin. Il renouvelle l'entreprise d'Alori contre les épées des douze Pairs, mais il réussit. Même il se donne la joie de couper les grenons du duc Basin pendant son sommeil[7]. Le lendemain, Basin se réveille sans moustaches, et les douze Pairs d'oublier un moment le grand danger qu'ils

[1] *Jehan de Lanson*, Bibl. nation., fr. 2495, f° 2 v°, 3 r° : « Là pandent le glouton à la plus maistre branche... — Et li vanz qui fu grans tote nuit le balance. » — [2] *Ibid.*, f° 4 v°. — [3] *Ibid.*, f° 5 r°. — [4] *Ibid.*, f° 5 v°. — [5] *Ibid.*, f°s 5, v°, 8 r°. — [6] *Ibid.*, f° 8 r°. — [7] *Ibid.*, f° 9 v°.

courent pour se moquer du pauvre enchanteur sans grenons: « Basin fut dans la tour, eut les grenons coupés. — Tel deuil eut de sa barbe qu'il en pense devenir fou. — Quand les comtes le voient, ils se regardent l'un l'autre, — Frappent leurs mains et rient assez : — « Par ma foi, dit Ogier, voilà Basin dans les ordres. — » Oui, dit Bernard, et vous verrez qu'il voudra être » abbé. » — Quand Basin l'entendit, il en pensa devenir fou ; — A parlé à haute voix et fut bien écouté. — Après avoir juré le Seigneur Dieu et sa grande majesté : — « Il n'en est pas un de vous, dit-il, de quelque valeur » qu'il puisse être, — A l'exception de Roland, le neveu » de Charles, qui est notre avoué, — Pas un qui ne » le paye cher, s'il me plaisante plus longtemps. » « — Seigneurs, s'écrie Roland, laissez, pour l'amour » de Dieu, — Laissez le duc Basin : car il est moult en » colère. — Celui qui lui coupa ses grenons nous a fait » vraiment très-grand tort ; — Car, si on le sait jamais » à Paris, — Il sera appelé Basin Vainebarbe. — Je ne » le voudrais pas pour cent marcs en deniers monnayés. » — « Roland, vous parlez trop, lui répondit » Basin, — Et je vois bien que vous vous moquez de » moi comme les autres[1]. » Scène d'un franc comique, et où le rire est de bon aloi.

Quand les Pairs eurent étouffé leurs gros rires, ils marchèrent à la bataille avec leur entrain ordinaire : Basin avait à faire oublier sa mésaventure et à mettre les rieurs de son côté. C'est ce qu'il sut faire, en s'attaquant aussitôt à l'enchanteur Malaquin, son confrère en magie et son adversaire déclaré. Les deux magiciens, d'ailleurs, ne se combattent pas à coups de lance ou d'épée, mais à coups d'enchantements. Par l'effet d'un

[1] *Jehan de Lanson*, Bibl. nation., fr. 2495, f°s 10 v° et 11 r°.

Lutte des deux enchanteurs Basin et Malaquin.

sort que lui jette soudain son ennemi, Basin se croit sur un navire agité par une horrible tempête[1]; mais il ne met pas sa puissance en oubli. Il lance un charme sur Malaquin, et Malaquin se croit transporté au milieu d'un palais en feu : épouvanté par ces flammes imaginaires, il va jusqu'à se précipiter dans l'eau sous les regards et aux grands éclats de rire des douze Pairs[2]. Enfin, Basin vainqueur tue son rival et rentre en possession de Durandal et des douze autres épées[3]... mais non pas de ses grenons.

Détresse des douze Pairs : Basin, sous les traits d'un pèlerin, va demander des secours à Charlemagne.

Le duc de Gênes cependant voit toujours les Français dans la même situation critique. Ils sont enfermés dans le château de Lanson, et n'ont pas en leur pouvoir la ville qui entoure le château. Comment, comment pourront-ils résister longtemps à des ennemis presque innombrables? Il faut que Charles soit informé de la détresse de ses barons; il faut qu'il vienne à leur secours. C'est Basin qui se charge d'aller vers l'Empereur : mission dangereuse. Mais l'enchanteur a plus d'un secret : il se frotte le visage d'une certaine herbe magique, et le voilà qui ressemble à un vieil ermite qui se serait macéré pendant sept ans. Sous cette physionomie nouvelle, il part[4]. C'est en vain qu'il est saisi par les gens du duc de Lanson, il trouve moyen de leur voler très-adroitement un excellent cheval dont il avait besoin pour faire plus vite le voyage. Les écuyers croient Basin vieux et infirme et le font monter de force sur le beau destrier Alifart : à peine Basin y est-il assis, qu'il excite la bête et s'éloigne au galop des écuyers abasourdis[5].

[1] *Jehan de Lanson*, Bibl. nation., fr. 2495, f° 14 r°. — [2] *Ibid.*, f° 13 v°. — [3] *Ibid.*, f° 14 v°. — [4] *Ibid.*, f° 15 r° et v° : « Basins a prins une herbe que il avoit sauvaige. — Si an a oint son col, son front et son visaige; — Lors sanble qu'ait esté .VII. anz en l'ermitaige. = Basins a prise l'herbe, et son viaire an frie. — Lors ot la color paile tote descolerie... — N'est home qui lo voie qui lo conoisse mie. » — [5] *Ibid.*, 2495, f°s 16 r°, 17 v°.

Tous ces épisodes, comme on le voit, font décidément de cette chanson un véritable poëme héroï-comique.

Ces aventures, cependant, deviennent trop nombreuses et occupent à la fin trop de place dans l'action : le voyage de Basin se prolonge à l'excès. Il y a là de vraies histoires de brigands dont le récit devait faire frémir les enfants et les femmes dans tous les châteaux où les jongleurs chantaient *Jehan de Lanson*. Le duc de Gênes tombe aux mains du terrible Servein, une sorte de Cartouche ou de Mandrin qui détrousse les voyageurs et est la terreur de tout le pays. Basin le jette à l'eau et le noie : « Baignez-vous à votre aise », lui dit-il en faisant ce beau coup, et il s'échappe[1]. Encore quelques rencontres de ce genre, et Basin arrivera enfin près de Charles. Il traverse son pays, son propre pays au moment où sa femme allait épouser de force le comte de Poitiers, Archambaud. Basin tue Archambaud[2] et ne s'arrête plus jusqu'à Paris, où il arrive un beau dimanche[3]. On peut dire de ce voyage qu'il est le centre de toute l'action de notre poëme.

Au moment où Basin, toujours méconnaissable sous son costume de pèlerin, pénètre dans le palais de l'Empereur, l'oncle de Roland est précisément fort inquiet au sujet de son neveu et des Pairs. Ganelon fait là son office habituel de traître, et le poëte, imitant ou plutôt copiant presque mot pour mot la *Chanson de Roland*, met le discours suivant sur les lèvres de ce Judas : « Vous con-
» naissez Roland. Pour prendre deux pluviers, il chas-
» serait toute une journée. Quelle insolence ! quel orgueil !
» Il n'a vraiment pitié ni de vous ni des autres. Je crains
» bien qu'il ne soit encore pour vous la cause de nom-
» breux malheurs[4]. » On n'est pas plus perfide.

[1] *Jehan de Lanson*, Bibl. nat., fr. 2495 : « Baigniez vos, dist Basins, à vostre volonté » (f° 20 r°, v°). — [2] *Ibid.*, f° 21 r°. — [3] *Ibid.*, f° 21 v°. — [4] « Tote jor chace-

Le traître veut faire croire à l'Empereur que le fils de Gilain et de Milon est tranquillement établi à Orléans ; mais, en ce moment, une voix s'élève dans l'auditoire, et un pèlerin demande la parole : c'est Basin, que personne ne saurait reconnaître. Il déclare qu'il arrive de Lanson, que les douze Pairs y sont cernés, qu'ils y courent le plus grand danger, qu'il les faut secourir au plus vite[1]. C'est en vain que Ganelon donne un insolent démenti au *paumier*[2]; c'est en vain qu'aux dires de Basin il oppose le faux témoignage de trente faux pèlerins[3]. Le vieux sang de Charlemagne bout enfin dans ses veines; il pousse son cri de guerre; il réunit son ost[4], et, à la tête de sa grande armée, se met en marche vers la Calabre[5]. Le traître de Lanson est prévenu par Ganelon et par Hardré; mais il ne saurait échapper à la vengeance de l'Empereur. C'en est fait : il est perdu, et les douze Pairs sont sauvés[6].

L'Empereur arrive en Calabre à la tête d'une grande armée. Bataille des Vaux de Ballignés.

Une terrible bataille s'engage, dans les vaux de Ballignés, entre les barons de Charlemagne et l'armée du duc Jean : l'Empereur y fait merveilles. « C'est là, c'est là que vous verriez une belle bataille en plaine, tant d'écus dépecés, tant de chevaux tués. Parmi les chevaliers, les uns gisent morts sur le champ de bataille; les autres, blessés. Charles n'a que dix mille hommes et Jean le Maudit en a soixante mille. L'Empereur y est rudement malmené et, de toutes parts, percé de coups. Mais qui l'eût vu, lui aussi, donner de fiers coups, trancher les heaumes et faire voler têtes et cervelles, celui-là eût eu l'idée d'un vaillant[7]. »

roit por panre .II. plouviers, — Tant par est orguelleus et outrageus et fiers; — Ne de vos ne d'autrui ne li prant or pitiez. — Je cuit qu'ancor par lui seroiz moult domagiez. » (*Ibid.*, f° 21 v°.)

[1] *Jean de Lanson*, Bibl. nation., fr. 2495, f° 22 r°. — [2] *Ibid.*, f°s 22 v°, 23 r°. — [3] *Ibid.*, f°s 26-29. — [4] *Ibid.*, f°s 23 v°, 24 r°. — [5] *Ibid.*, f° 42 v° et suiv.— [6] *Ibid.*, f° 43 r°. — [7] *Ibid.*, Bibl. nation., fr. 2495, f° 52 v° : « Là poissiés véoir un fort estor champé, — Tanz escuz depeciés et tant chevaus tuez. — Mort i gisent li

Bref, les Français sont vainqueurs, comme on s'y pouvait attendre, et vont sur-le-champ mettre le siége devant Lanson[1]. Les douze Pairs sont toujours enfermés dans le donjon, cernés, perdus.

Cependant, que devient notre héros, le duc Basin, sur lequel s'était presque uniquement concentrée, et non sans raison, l'attention du lecteur? Basin, toujours inconnu, venait de faire le chemin de Paris à Lanson[2]. Tantôt habillé en pèlerin et tantôt en marchand, il avait traversé toute une nouvelle série d'aventures plus ou moins plaisantes[3]; il était enfin parvenu à rejoindre les douze Pairs dans leur tour et à les avertir de la prochaine arrivée de Charles, de leur délivrance prochaine. La scène où le duc de Gênes se fait reconnaître de Roland ne manque pas de beauté. Les douze Pairs sont si joyeux de revoir Basin, qu'ils en perdent l'appétit. Cependant le prévoyant enchanteur leur apportait du pain, « de la chair salée, des grues et des paons empoivrés ». Mais qu'importe? « De la joie qu'ils ont la faim ont oubliée », et Roland demande avec anxiété : « Où est Charlemagne? Où sont nos barons[4]? » Charlemagne et ses barons ne tardent pas à se montrer, et la grande bataille dont nous venons de parler se livre sous les yeux des douze Pairs, qui sont dans l'impossibilité de prendre part à la lutte et souffrent étrangement de ne pouvoir jouer de la lance en une si belle occasion.

On croit peut-être que le roman touche à sa fin? nullement. Ces poëtes ne savent pas finir. Charles est sous les murs de Lanson, le siége se poursuit[5]. Mais un

un et li autre navré. — Karles n'ot avec lui que dis mile home armez; — Soissante mile en a Jehanz li deffaez. — Mout i fu Karlemaigne durement enconbrés : — Car i fu de cent pars et ferus et boutez. — Qui là veïst à Karle maint ruste cop doner, — Tranchier hiaumes et testes et cervelles voler, — De preudome et vaillant li poïst remenbrer... »

[1] *Jehan de Lanson*, Bibl. nation., fr. 2495, f°s 52 v° à 55 r°. — [2] *Ibid.*, f° 31 v°. — [3] *Ibid.*, f°s 31 v° à 36 v°. — [4] *Ibid.*, f°s 36 v° à 38. — [5] *Ibid.*, f° 56 r°.

jour l'Empereur veut se donner le plaisir de la chasse; il est surpris, enveloppé, saisi par les chevaliers du duc Jean, et le voilà prisonnier de son vassal[1]. Qui le délivrera? Qui mettra fin à cette guerre? Qui sauvera décidément les douze Pairs? Ce sera encore l'enchanteur Basin.

Victoire de Charles; délivrance des douze Pairs; châtiment de Jean de Lanson.

Il pénètre dans la demeure, dans l'*hôtel* du duc de Lanson[2] et y opère ce prodige si admiré de tous les enfants qui lisent la *Belle au Bois dormant*. Il y endort tous les habitants de l'hôtel et le duc lui-même, qu'il traîne par les pieds jusqu'aux genoux de Charles : « Sire, » ce dist Basins, volez que soit tuez? » — « Nenil, dist » Karlemaine, por sainte charité[3]. » On épargne ce révolté, qui sera plus tard condamné à finir ses jours dans une prison de Paris, « en un si tres mau lieu dont jamais nen istra ». Puis, Basin et Charles sortent de ce palais endormi. Le portier, qui n'est pas victime de ce sommeil universel, essaye d'arrêter les fuyards; mais Basin, de sa plus grosse voix, lui fait une peur horrible : « Prends » garde, prends garde à toi, lui crie-t-il, nous sommes deux » diables échappés de l'enfer. Nous allons t'y emporter » sur-le-champ. » Le portier s'enfuit, et court encore[4].

C'est ainsi que Charles, grâce à Basin, se rendit maître de la cité de Lanson[5] et délivra les douze Pairs[6]...

[1] *Jehan de Lanson*, f°s 58 r° et 59 r° du manuscr. de la Biblioth. nation., fr. 2495, et f° 200 du ms. de l'Arsenal. C'est à partir de ce passage que les différences entre les deux textes deviennent plus caractéristiques. — [2] Bibl. nation., fr. 2495, f°s 62, 63. — [3] *Ibid.*, f° 63. — [4] « Nos somes .II. deable d'enfer deschaïnés » — Qui enportent Jehan que mort avons trové. — En enfer l'enportons; ja sera » enbrasé. — Et toi meïsmes qui a nom Sormené. » — Il dit à Karlemaine : « Icestui jus getez : — Portons en cest portier que ci avons trové. » — Quant le portier l'entent, en fuie en est tornés. » (Bibl. nat., fr. 2495, f° 64 r°.) = Ce même épisode est raconté un peu différemment dans le manuscrit de l'Arsenal : « Par mon chief, dist Bazin, par moi le saverés. — Nous sommes au Diable » et à tous les mauffés, — Dont chy portons ung homme qui est mors et finés; » — Et il sera par nous au puy d'enfier portés. — Et tu venras o nous et seras » bien loez — E garderas nos portes : chy as trop demoré. » (F° 201.)

[5] Un dernier combat se livre sous les murs du château de Lanson, et c'est ici que nous assistons, dans le texte de l'Arsenal, au grand duel de Roland avec le duc de Venise. — [6] Le royaume de Jean est donné à Isoré, qui a puissamment secouru les douze Pairs. (Bibl. nation., fr. 2495, f° 64 r° et v°.)

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

Tel est ce roman bizarre, dans lequel ont pénétré les superstitions ridicules de la féerie celtique, mais que nous ne jugerons pas néanmoins avec plus de sévérité que les auteurs de l'*Histoire littéraire*. Malgré ses longueurs, cette chanson retient l'attention du lecteur : elle est neuve, elle est originale, et c'est une qualité assez rare dans nos poëmes pour que nous l'estimions à sa juste valeur. Il nous a été vraiment agréable de lire ce roman, où l'épée n'est pas la seule puissance, où les descriptions de batailles n'occupent pas trop de place, et où l'on entend çà et là quelques francs éclats de rire. C'est une si bonne chose que la joie, même quand elle n'est pas attique.

CHAPITRE XIII

CHARLEMAGNE EN ORIENT

Voyage à Jérusalem et à Constantinople *. — Galien. — Simon de Pouille.

I

Analyse du *Voyage à Jérusalem et à Constantinople*.

« Un jour, fut Charlemagne au moutier Saint-Denis ; — Il avait pris sa couronne, fait le signe de la croix sur son chef — Et

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE « VOYAGE DE CHARLEMAGNE A JÉRUSALEM ET A CONSTANTINOPLE ».** — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Voyage* a été, suivant nous, composé durant le PREMIER QUART DU XII[e] SIÈCLE ; mais cette proposition est loin d'être admise par tous les érudits, et plusieurs autres opinions se sont déjà produites : *a*. M. Ed. Kotschwitz (*Romanische Studien*, 1875, II, p. 1) a entrepris de prouver que ce fabliau épique est plus récent que la *Vie de saint Alexis* et

ceint son épée, dont le pommeau était d'or pur. — Il y avait là barons, chevaliers et seigneurs. — L'Empereur regarde la Reine

à peu près contemporain de la *Chanson de Roland*. — *b*. Dans la première édition des *Épopées françaises* (1867, II, p. 260), nous avions seulement placé la rédaction de ce poëme « durant le premier tiers du XII[e] siècle ». — *c*. D'autres érudits inclinaient, vers le même temps, à une date plus moderne et ne croyaient pas l'œuvre antérieure au règne de Philippe-Auguste. — *d*. Dans la *Romania* de 1875 (IV, 506), M. Gaston Paris se rattachait déjà très-vivement à l'opinion de M. Kotschwitz : « C'est un résultat qui pourra surprendre, disait-il, » mais qui n'est pas très-différent de celui auquel, pour ma part, je suis » depuis longtemps arrivé. » Dans une lecture faite, le 7 décembre 1877, à la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions, M. Gaston Paris a repris en effet la thèse de M. Kotschwitz. Le savant romaniste n'hésite pas à reporter décidément la date du *Voyage* au delà du concile de Clermont et de la première croisade. La thèse qu'il développe est d'une véritable originalité et mérite d'être rapportée; mais, dès ce moment, il nous paraît nécessaire d'avertir nos lecteurs que nous récusons absolument le premier de ses arguments, et que les autres nous paraissent aussi décisifs pour établir notre date (1110-1120) que pour prouver celle de M. G. Paris (1080). Cela dit, et toutes réserves faites, résumons l'argumentation de M. G. Paris. — *a*. Argument tiré du caractère pacifique du voyage de Charlemagne et de ses Pairs. Si le *Voyage* eût été écrit après la première croisade, le poëte nous aurait certainement montré le grand Empereur sous des traits semblables à ceux de Godefroy de Bouillon. On ne pouvait moins faire que de nous le représenter comme un ennemi mortel des Sarrasins. Or, il n'y a rien de pareil dans notre chanson, et tout y respire la paix. Charlemagne et ses Pairs sont vêtus en *paumiers*, en pèlerins, et n'ont même pas la croix cousue à leurs vêtements, ce qui eût été certainement exigé après 1096. D'armures, ils n'en ont point, et chevauchent sur de paisibles mulets. C'est bien là, en général, ce que l'Église recommandait à tous les pèlerins d'avant les croisades, et il leur était sagement défendu de porter des armes. Ajoutons ici que, dans ce poëme étrange, le Patriarche de Jérusalem invite Charles à aller attaquer les Sarrasins... en Espagne : il ne lui parle même pas de ceux qui sont en Terre-Sainte. Bref, ces vers ont dû être composés avant 1096 par un homme qui écrivait d'après les *racontars* et presque sous la dictée des pèlerins. — *b*. Argument tiré de la description de Constantinople. « Notre poëte a peint Constantinople telle que la concevait l'imagination populaire, enflammée par les récits des voyageurs. Dans le palais, tous les meubles sont d'or; les murs sont recouverts de peintures qui représentent toutes les bêtes de la terre, tous les oiseaux du ciel, tous les poissons et les reptiles des eaux, etc., etc. Ces récits, qui paraissent aujourd'hui fantastiques, sont presque au-dessous des magnificences qui s'étalaient réellement aux yeux des Francs stupéfaits dans le palais impérial de Byzance. Qu'on se rappelle les descriptions laissées par les historiens de la Salle d'or ou *Chrysotriclinium*. Ces merveilles furent exécutées au IX[e] siècle, et durent subsister jusqu'à la prise de Constantinople par les Français. » (G. Paris, *le Pèlerinage à Jérusalem*, pp. 13, 14.) Certes, de telles splendeurs ont pu frapper des pèlerins français tout aussi bien avant qu'après la première croisade; mais, ajoute M. G. Paris, si le *Voyage* était postérieur aux dernières années du XI[e] siècle, on y trouverait quelque part la trace de ce mépris que les Français affectèrent depuis le XII[e] siècle pour la corruption et la bassesse des Grecs. Dans notre poëme, tout au contraire, les Français sont représentés comme très-grossiers et les Grecs comme fort civilisés. Et c'est encore une preuve de l'antiquité de la chanson.

sa femme : — Elle était bien couronnée, « au plus bel et au mieux ». — Il la conduit par le poing sous un olivier, — De sa pleine pa-

— *c.* Argument tiré de la description de Jérusalem. Le moutier décrit par l'auteur du *Voyage* est sans doute l'église du Saint-Sépulcre, et l'on reconnaît dans ses vers « l'impression produite sur des Latins par une riche église byzantine ornée de peintures et de mosaïques ». Mais le poëte nous parle en outre d'un autel de Sainte-Paternostre, lequel était en ce moutier. « En réalité, dit M. G. Paris, c'était une église située hors de la ville, sur le mont des Oliviers, et qui s'appelait Sainte-Paternostre, comme nous l'apprend, entre autres textes, la précieuse Description de Jérusalem écrite en français au XII[e] siècle : « Sur » le tor de cele voie, à main destre, avoit un mostier c'on apeloit Sainte-Pater- » nostre ; là dist-on que Jesu Cris fist la pater nostre et l'enseigna à ses apostres. » Notre poëte ne s'en tient pas là. Dans cette même église qu'il prend plaisir à décrire, Dieu et les Apôtres ont, suivant lui, chanté la messe. Leurs douze chaires y sont encore ; au milieu, la treizième, bien scellée et close. Ce souvenir se rapporte évidemment à l'église appelée Sainte-Sion que l'on considéra de bonne heure comme occupant la place du Cénacle. » (G. Paris, l. l., pp. 16, 17.) En résumé, le moutier fictif décrit par l'auteur du *Voyage* a été composé par lui avec les traits et les souvenirs du Saint-Sépulcre, de Sainte-Paternostre et de Sainte-Sion, naïvement fondus ensemble, mais encore assez exacts. La même exactitude se retrouve, avec de singulières confusions, dans la description du « marché aux épices et aux soieries » qui existait à Jérusalem depuis le IX[e] siècle, près de l'emplacement où se trouvaient l'église et l'hospice de Charlemagne. Le poëte nous le montre au même endroit, et l'on voit une fois de plus qu'il écrivait d'après des témoins oculaires. Et, suivant les données générales de la thèse de M. G. Paris, ces témoins seraient des pèlerins d'avant la première croisade. — *d.* Argument tiré du style de la chanson. « Pris au sens purement littéraire, le style du *Voyage* est, de tous les arguments que j'ai réunis, le plus convaincant. Il frappe irrésistiblement par son caractère archaïque tout lecteur habitué à notre ancienne langue ; il offre au plus haut degré cette élégance concise, même elliptique, cette allure saccadée, cette absence de transitions, et en même temps cette extrême précision de termes et ce réalisme dans le détail qui donnent tant de grâce et d'originalité aux monuments les plus antiques de notre poésie nationale. » (G. Paris, l. l., p. 20.) — *e.* Argument tiré du Lendit et des reliques de l'abbaye de Saint-Denis. « Depuis le milieu du XI[e] siècle, l'abbaye de Saint-Denis possédait des reliques de la passion du Christ, entre autres la couronne d'épines et un des saints clous. Ces reliques étaient exposées à la vénération publique depuis le 11 jusqu'au 14 juin, et cette exposition était en même temps l'occasion d'une foire très-importante qu'on appelait l'*Endit.* » M. G. Paris suppose (et rien n'est plus acceptable qu'une telle hypothèse) que « le *Voyage* a précisément été composé par un jongleur jaloux de plaire aux pieuses multitudes qu'attirait le Lendit. Il y avait là très-certainement de nombreux pèlerins qui venaient vénérer les reliques et de nombreux marchands qui venaient y faire leurs affaires. Il est aisé de se figurer quel succès était acquis d'avance à une chanson qui racontait aux pèlerins l'origine de ces précieuses reliques et qui égayait les marchands par les grosses plaisanteries de la scène des Gabs. » Toutes ces pages de M. Gaston Paris (l. l., pp. 22 et 23) sont d'une justesse remarquable ; mais je pense qu'il en a voulu faire une preuve en faveur de l'origine française et parisienne du *Voyage* plutôt qu'en faveur de son ancienneté. = Quoi qu'il en soit, tels sont les cinq arguments développés par M. Gaston Paris, tels sont les cinq arguments auxquels nous allons répondre. Le premier, comme nous l'avons dit, ne nous paraît point inattaquable, et nous ne saurions

role se prit à lui parler : — « Dame, vîtes-vous jamais aucun » homme sous le ciel — Qui porte mieux l'épée et la couronne au

admettre, quant à nous, que le *Voyage* ait été composé avant la première croisade. S'il en était ainsi, comment se ferait-il, comment pourrait-il se faire que, dans tout ce poëme, on ne trouve pas une seule fois un accent indigné contre les Sarrasins, maîtres de la sainte cité, maîtres du saint Sépulcre? M. Gaston Paris ne nous paraît pas s'être bien vivement représenté la très-légitime et ardente colère de tous les chrétiens de l'Occident contre les Sarrasins. Dans la *Chanson de Roland*, il est question d'un païen, nommé Valdabrun, « *qui prist Jerusalem par traïsun, violat le temple Salomun et occist le Patriarche devant les funz* » (v. 1519-1525). A la bonne heure, et je sens ici l'émotion d'un poëte qui écrit avant la croisade. En 969, les Musulmans brûlèrent vif le patriarche de Jérusalem, Jean VI. En 1012, le kalife Hakem persécuta les chrétiens, détruisit la grande église de Jérusalem et fit crever les yeux au patriarche Jérémie. Les Turcs s'emparèrent de la ville sainte en 1076. De tels faits durent avoir un grand retentissement en Europe, où ils furent exagérés en raison de la distance et où ils provoquèrent une indignation et une rage indicibles. C'est l'écho de ces cris qu'on entend dans le *Roland;* mais on ne sent rien de pareil, en vérité, dans la placidité absolue avec laquelle l'auteur du *Voyage* nous décrit Jérusalem, que l'on peut fort bien, d'après lui, supposer au pouvoir des chrétiens. La légende latine du *Voyage à Jérusalem*, l'*Iter Jerosolimitanum* dont nous parlerons tout à l'heure, est certainement antérieur à la croisade : aussi y parle-t-on très-clairement des Sarrasins. Rien, rien de tel dans le *Voyage*. Mais allons encore plus loin. Un article que M. Ludovic Lalanne a publié dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* sur « les Pèlerinages en Terre-Sainte avant les croisades » (VII, p. 1 et suiv.), nous montre à quelles vexations, à quelles épreuves étaient soumis les pauvres pèlerins chrétiens, et nous fait entendre le grand cri d'indignation et d'appel qui, pendant plusieurs siècles, retentit de Jérusalem vers l'Europe chrétienne. « Les vexations dont les pèlerins étaient l'objet, dit M. Lalanne, étaient fort peu de chose en comparaison des nombreux dangers qui les menacèrent lorsque la Palestine fut soumise aux califes fatimites, puis aux Turcs Seldjoucides, et la peinture qui en fut faite par Urbain II au concile de Clermont remua profondément le cœur des assistants. » (P. 20.) « Les pèlerins n'étaient point encore en sûreté dans l'enceinte même de Jérusalem. On craignait sans cesse, dit Guillaume de Tyr, qu'en se promenant sans précaution, *ils ne fussent frappés, souffletés, outragés, ou* MÊME MIS A MORT EN SECRET. » (P. 21.) Voilà ce que nous ne voyons pas dans la *Chanson du Voyage à Jérusalem* et ce qu'on y aurait certainement laissé voir si elle était véritablement antérieure à la première croisade. L'argument nous semble irrécusable. Je sais bien que M. Gaston Paris a cru entendre un cri d'indignation dans ce vers du *Voyage* qui est dirigé contre les habitants de Jérusalem, lesquels vendaient effrontément leurs étoffes et leurs épices sur la place même du moutier fondé par Charlemagne. A ce propos, le poëte s'écrie : « Deus est uncore el cel que en volt faire justise » (v. 213). Sur ce, M. Paris s'écrie : « Voilà un éclat de colère contre les Sarrasins qui certainement n'aurait pu se produire après le triomphe des chrétiens, après la première croisade. » Nous croyons que M. Paris est absolument dans l'erreur. L'auteur du *Voyage*, en effet, ne prononce pas une seule fois le nom des Sarrasins ; il se contente de dire : « Li hume de la terre » ; ce qui est fort différent. Des chrétiens même ont parfaitement pu se rendre coupables de cette espèce de profanation signalée par le poëte, et les vendeurs du temple ont eu des imitateurs, hélas! chez les nations les plus chrétiennes. La description de Jérusalem n'en reste pas moins la description d'une ville chrétienne où les processions circulent

» chef? — Et encore je conquerrai cités avec cette épée! » — La Reine ne fut pas sage; elle répond follement: — « Empereur,

librement et où le Patriarche est une sorte de potentat libre et honoré. Et nous sommes en droit de conclure que ce récit est postérieur à la première croisade, à moins toutefois que le poëte n'ait prétendu faire de la couleur locale et décrire une Jérusalem antérieure à la conquête musulmane. Mais, pour qui connaît la poésie du moyen âge, ce serait le comble de l'invraisemblance. — Il est une autre remarque de M. Gaston Paris qui nous paraît tourner contre sa thèse. Le Patriarche invite Charles à aller combattre les Sarrasins en Espagne. Mais, en vérité, s'il y avait eu encore des païens en Terre-Sainte, c'est contre eux que le Patriarche eût excité la colère de l'Empereur. Rien ne semble plus clair. — Restent donc les quatre autres arguments de M. Gaston Paris, et nous aurons dit tout ce que nous en pensons en affirmant de nouveau que CES ARGUMENTS NOUS PARAISSENT AUSSI PROBANTS POUR 1120 QUE POUR 1080. Les magnificences de Constantinople étaient certainement les mêmes aux deux époques, et, quant à Jérusalem, il faudrait prouver qu'au commencement du XIIe siècle on avait perdu le souvenir de Sainte-Paternostre et de Sainte-Sion. Or, c'est ce qu'on ne pourra pas faire, et c'est ce que contredit le témoignage, invoqué par G. Paris, de la Description de Jérusalem au XIIe siècle. Je n'ai pas besoin de répéter que l'argument tiré du Lendit est aussi légitimement applicable au XIIe siècle qu'à la fin du XIe, et je ne vois subsister que l'argument tiré du style de la chanson. Mais, A TRENTE ANS PRÈS, je ne saisis pas trop clairement ce que l'on peut arguer de l'archaïsme d'un poëme. Il convient d'ailleurs de se souvenir qu'il y a eu jusqu'au XIIIe siècle certains versificateurs à prétentions archaïques, et je pourrais citer ici les *Enfances Vivien*. Néanmoins il y a un parfum réel d'antiquité dans le *Voyage*, un parfum que je ne conteste point. Et je demande seulement la permission d'en placer l'exécution vers les années 1110 et 1120. Je me sers, pour établir cette date, DE TOUS LES ARGUMENTS DE M. GASTON PARIS, mais en retournant le premier contre son système, et en déclarant, pour les raisons ci-dessus indiquées, que le *Voyage* a dû être écrit au moment où Jérusalem appartenait aux chrétiens, c'est-à-dire après le couronnement de Godefroi. — On ne saurait d'ailleurs le reculer beaucoup plus loin: car la langue et les assonances sont les mêmes que dans le *Roland*. Il est certain que, dans le *Voyage* comme dans le *Roland*, la distinction entre *an* et *en*, laquelle est très-rigoureusement observée dans l'*Alexis* comme dans les poëmes plus anciens, est à peu près complétement effacée. Mais, d'un autre côté, on trouve encore dans le *Voyage* un couplet en *ei*, avec des secondes personnes du pluriel comme *crendreiz* et *huniseiz* (cf. la *Chanson de saint Alexis*, édit. Gaston Paris, Introduction, p. 121). Il convient encore d'observer que parmi les douze Pairs nommés dans le *Voyage*, figurent cinq héros du cycle de Guillaume d'Orange (Guillaume, Ernalz, Bernard de Brusbant, Bertrand et Aïmer). Or, bien que le fragment de la Haye nous offre déjà, au Xe siècle, plusieurs personnages de la Geste de Guillaume (Bernard, Hernaut et Bertrand), il y a cependant quelque chose d'assez frappant dans cette intervention de cinq héros de ce cycle dans la Geste du Roi. Il faut que la Geste de Guillaume ait été bien complétement et bien puissamment organisée pour qu'un cyclique ait pu avoir l'audace de donner à Charles cinq Pairs de la seule famille d'Aimeri de Narbonne. C'est ce qui nous ferait encore avancer de quelques années la date du *Voyage*, que, pour conclure, nous nous bornerons à placer DURANT LE PREMIER QUART DU XIIe SIÈCLE. = 2° AUTEUR. Le *Voyage* est anonyme. Il est très-probable que l'auteur était originaire de Paris et qu'il y a composé sa chanson pour être chantée à la foire du Lendit. Bref, on peut adopter ici les conclusions de M. Gaston Paris: « C'est le plus ancien produit de l'esprit parisien qui soit

» dit-elle, vous vous estimez trop. — Je sais un homme qui est
» plus agréable, — Quand il porte couronne parmi ses chevaliers.

arrivé jusqu'à nous. Le poëte était sûrement de l'Ile-de-France, et sans doute de Paris. » (P. 23, 24, 25.) J'ajoute que ce Parisien était un cyclique de la Geste de Guillaume. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Ce roman ne contient que 859 vers. Ces vers sont dodécasyllabiques et distribués en couplets monorimes qui sont généralement peu développés. Pour donner au lecteur quelque idée de cette langue et de cette versification, nous allons transcrire une de ces tirades, celle où il est question de « Sainte-Paternostre » et aussi de cette « Sainte-Sion » dont parle M. Gaston Paris et que l'on considérait comme occupant la place du Cénacle : « Mult est genz li presenz qui Kar- » le[maine], i offret. — Entrat en un muster de marbre peint à volte. — Là » ens ad un alter de Sancte Paternostre ; — Deus i chantat [la] messe, si firent » li Apostle. — Et les .XII. chaères i sunt tutes uncore. — La treezime est enmi, » ben seelée e close. — Karle[maine] i entrat, ben out al queor grant joie. — » Cum il vit la chaère, icele part se aproce. — L'Emperere s'asist, un petit se » reposet. — Li XII. pers as altres envirun et en coste ; — Ains n'i sist [alcus] » hume, ne unkes pus encore. » C'est dans le *Voyage* que l'on trouve le plus ancien exemple, parvenu jusqu'à nous, du vers dit « alexandrin ». — On y rencontre un couplet en *ei*, avec des formes telles que *crendreiz* et *huniseiz*. Il faut sans doute y voir une preuve de l'antiquité du poëme. = 4° LANGUE DU POEME. Le seul manuscrit que nous possédons de cette chanson nous offre un texte anglo-normand. La confusion perpétuelle entre les notations *é* et *ié* nous paraît suffire à motiver cette attribution, et c'est en vain que M. Kotschwitz cherche à établir que cette confusion se retrouve dans le dialecte normand proprement dit. Le manuscrit offre en réalité tous les caractères auxquels on reconnaît les textes copiés en Angleterre (participes présents en *aunt* = *ant*, formes telles que *frez* = *ferez*, etc.). Et M. Gaston Paris dit avec raison « qu'il a été écrit en Angleterre par un copiste qui savait à peine le français ». — Il va sans dire que le dialecte de ce manuscrit ne peut aucunement servir de preuve pour établir l'origine première du poëme. Le *Voyage* a été, tout d'abord, écrit à Paris ou aux environs de Paris. Un manuscrit de ce poëme parisien aura été acheté, pendant le Lendit, à un jongleur français par un pèlerin anglais qui l'aura emporté dans son pays et l'y aura fait copier. Ce n'est là qu'une hypothèse ; mais elle semble fort vraisemblable. = 5° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. Un seul manuscrit du *Voyage* nous est resté. Il est conservé à Londres, au Musée Britannique (Bibl. du Roi, 16, E, VIII.) On l'avait jusqu'à ce jour attribué au XIIe siècle, et M. Gaston Paris paraît être le premier qui l'ait daté du XIIIe. Voy. le fac-simile placé en tête de l'édition de Francisque Michel. — Ce manuscrit, qui représente sans doute la copie anglo-normande d'un manuscrit parisien rapporté du Lendit par un pèlerin anglais, est d'une exécution véritablement détestable, et M. Fr. Michel n'a pas cherché, dans son édition, à corriger les innombrables fautes de son texte. Il nous semble qu'en attendant une édition véritablement critique, il serait bon de ramener le *Voyage* du manuscrit de Londres à la forme correcte de son dialecte, et c'est ce que nous allons tenter pour les premiers couplets de la chanson :

Un jurn fud Karlemaines à l' Seint-Denis mustier :
Rout prise sa curune, en cruiz seignat sun chief
E ad ceinte s'espée, dunt li punz fud d'or mier.
Dux i out e demeines, baruns e chevaliers.
L'Emperere [de France] reguardet sa muillier :
Ele fu curunée à l' plus bel et à l' mielz.
Il la prist par le puign desuz un olivier ;

» — Quand il la met sur sa tête, elle lui sied plus bellement. » — Charles l'entend, il en est courroucé. — A cause des Français

De sa pleine parole la prist à araisnier :
« Dame, veïstes unkes hume nul de suz ciel
» Tant bien seïst espée ne la curune el chief.
» Uncore cunquerrei-jo citez od mun espiet. »
Cele ne fud pas sage, folement respundiet :
« Emperere, dist-ele, trop vus puez preisier;
» Uncore en sai-jo un ki plus se fait legier,
» Quant il porte curune entre ses chevaliers.
» Quant la met sur sa teste, plus belement lui siet. »
Quant l'entent Karlemaines, mult en est curuciez;
Pur Franceis qui l'oïrent mult en est enbrunchiez :
« E ! dame, u est cil reis? Kar si le m'enseigniez :
» Si porterum ensemble les curunes as chiefs.
» Si i sierrunt vos druz e tuz vos cunsiliers.
» Jo manderai ma curt de mes bons chevaliers.
» Se Franceis le me dient, dunc le otri-jo bien.
» Se vous m'avez mentid, vus le cumperrez chier :
» Trencherai vus la teste od m'espée d'acier.
» — Emperere, dist-ele, ne vus en curuciez ;
» Plus est riche d'aver e d'or e de deniers;
» Mais n'est mie si pruz ne si bons chevaliers
» Pur ferir en bataille ne [païens] encaucier. »
Quant ce out la Reïne ke Karles est iriez,
Forment s'en repent-ele, vuelt li caïr as piez.

« Emperere, dist-ele, mercid pur amur Deu !
» Ja sui-ge vostre femme, si me quidai juer.
» Jo m'escundirai ja, se vus le cumandez,
» A jurer serement u juïse aporter.
» De la plus haulte tur de Paris la citet
» Me larrai cuntreval par creance avaler
» Que ja pur vostre hunte ne fud dit ne pensed.
» — Nu frez, dist Karlemaines; mais le rei me numez.
» — Emperere, dist-ele, ja ne l' puis-jo truver.
» — Par mun chief, respunt Karles, orendreit me l' direz,
» U jo vus ferai ja cele teste couper. »

Ore entent la Reïne que ne s'en puet estordre ;
Volentiers le leisast, mais que muer nen osed :
« Emperere, dist-ele, ne me tenez à fole :
» De l' rei Hugun le fort ai mult oï parole ;
» Emperere est de Grece e de Costentinoble.
» Il tient tute la Perse tresques en Capadoce;
» N'at tant bel chevalier de ci en Antioche,
» E ne fu tel barnez cum le sun, senz le vostre.
» — Par mun chief, li dist Karles, ço saverai-je uncore
» Se mençunge avez dite, à fiance estes morte. »

« Par ma fei, dist li Reis, mult m'avez irascud.
» M'amistied e mun gred en avez tut perdud:
» Uncor quid qu'en perdrez la teste sur le buc.
» Nel dussés ja penser, dame, de ma vertut.
» Ja nen prendrai mais fin tresque l'avrai veüd. »

Il a certainement existé un certain nombre d'autres manuscrits, parmi lesquels plusieurs ont servi de base aux versions scandinave et galloise. Voyez plus loin la *Diffusion à l'étranger*. = 6° ÉDITION IMPRIMÉE. Le *Voyage à Jérusalem et à Constantinople* a été publié en 1836, par M. Fr. Michel, sous ce titre qui déroute un peu les recherches : « *Charlemagne, an Anglo-norman Poem of the twelfth century*, now first published with an Introduction and a glossarial Index, by Francisque Michel, London, Pickering, 1836 (pet. in-8). » MM. Conrad Hofmann et Gaston Paris préparent chacun une édition nouvelle de ce poëme. = 7° REMANIEMENTS EN VERS. Le *Voyage* a été remanié en vers au XIII[e] siècle. Il formait, sous cette forme nouvelle, le début d'un long poëme depuis long-

qui l'entendirent, il en est tout confus et baisse la tête. — « Eh ! » dame, quel est ce roi? indiquez-le-moi; — Nous porterons

temps perdu, qui était intitulé *Galien*, et où il faut voir l'origine du texte en prose de la Bibliothèque nationale (fr. 1470). — Dans le *Galien* incunable, dont l'affabulation est identique à ce roman en prose, il nous est resté un certain nombre d'alexandrins qui appartenaient évidemment à ce vaste poëme disparu, à ce *Galien* en vers dont le *Voyage* formait le préambule ou le début. — Enfin le compilateur du *Galien* conservé dans le manuscrit 3351 de l'Arsenal s'est également servi du *Galien* en vers ; mais avec tant de libertés, que son texte nous est beaucoup moins utile que les deux autres pour reconstituer le remaniement du *Voyage* en vers du XIIIe siècle. = 8° VERSIONS EN PROSE. *a. b.* Les deux principales versions en prose du *Voyage* sont représentées par deux manuscrits considérables : *a.* le ms. de l'Arsenal 3351, anc. B. L. F. 226 (XVe siècle), qui est le type de tous les *Garin de Montglave* incunables, et *b.* le ms. de la Bibliothèque nationale, fr. 1470 (XVe siècle), qui peut passer pour le type de tous les *Galien* incunables. — *c.* Dans toutes les éditions du *Galien rhétoré* (1500, 1521, Paris; 1525, Lyon, etc.), les huit premiers chapitres ne sont en effet qu'un résumé de la chanson du XIIe siècle ; mais la forme y diffère notablement de celle du manuscrit de l'Arsenal, et l'on y trouve d'excellentes leçons. — *d.* Dans les *Conquestes de Charlemagne*, de David Aubert (1458), nous n'avons plus affaire à une version en prose du *Voyage*, mais à l'amplification d'une certaine partie de ce *Charlemagne* que Girard d'Amiens libella en vers au commencement du XIVe siècle, et qui n'est pas intégralement parvenu jusqu'à nous. (Voy. le manuscrit 9066 de la bibliothèque des Ducs de Bourgogne à Bruxelles, f° 123 et suiv., et, plus loin, les *Variantes et modifications de la légende.*) — *e.* Dans la *Fleur des Histoires* de Jehan Mansel (Bibl. nat., fr. 299, f° 246 v° et suiv.), on ne fait que donner une forme nouvelle à l'*Iter Jerosolimitanum*, à cette légende latine qui fut sans doute écrite à Saint-Denis vers 1060-1080. — *f.* Il en est de même de la compilation connue sous ce titre : *les Neuf Preux*, et qui a joui d'une certaine popularité jusqu'au XVIIe siècle (Bibl. nat., fr. 12598). — *g.* Guillaume Cretin ne va même pas aussi loin que Jehan Mansel et que l'auteur inconnu des *Neuf Preux :* il se tait sur le pèlerinage de Charles et se contente de résumer la Chronique de Turpin (Bibl. nat., fr. 2820, XVIe s.). — *h.* Il ne faut voir enfin qu'une simple traduction de l'*Iter Jerosolimitanum* dans l'opuscule qui nous a été conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (fr. 2457, XVIe siècle) : « *S'ensuit comme la tres-digne et precieuse couronne Nostre Seigneur avec autres sainctes reliques furent conquises par le bon sainct Charlemaigne, empereur de Romme et roy de France.* » — En résumé, il n'y a eu que trois véritables versions en prose du *Voyage :* l'une qui nous a été conservée dans le ms. 1470 de la Bibliothèque nationale, l'autre dans le ms. 3351 de l'Arsenal et dans tous les *Galien de Monglave* imprimés, et la troisième enfin dans tous les *Galien rhétoré*. La légende latine, l'*Iter* a été suivi fort servilement par la plupart des autres compilateurs et narrateurs français. C'est ainsi, par comparaison, que tous les récits relatifs à Roncevaux se divisent en deux grandes familles : ceux qui suivent la vieille chanson, et ceux qui calquent la Chronique du faux Turpin. = 9° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a.* Dans les pays scandinaves. Outre sa septième branche, qui reproduit presque textuellement notre fabliau, la *Karlamagnus-saga* (XIIIe siècle) contient le récit d'un voyage de Charlemagne en Orient, d'où tout élément comique est absent et qui ne nous offre pas la scène des *gabs* (*Bibliothèque de l'École des chartes*, art. de Gaston Paris, t. XXV, p. 102). Cette affabulation se retrouve dans la version suédoise de la saga, et elle a été résumée au XVe siècle dans l'œuvre danoise qui est si connue sous le nom de *Keiser Karl Magnus's Kronike*. Dans son livre : *Sagnkredsene om*

» ensemble la couronne au chef. — Devant nous siégeront vos » conseillers et vos amis. — Je manderai ma cour, mes bons

Karl den Store og Didrik af Bern hos de nordiske Folk. (Kristiania, 1874), M. Gustave Storm a publié en regard les deux versions danoise et suédoise. — Dans un chant des îles Féroé qui a pour objet le même pèlerinage du grand Empereur, « l'imagination s'est donné carrière et n'a conservé du récit français que la donnée générale. Ce *lied* des îles Féroé, qui nous donne la légende par fragments, se réfère au texte de la *Keiser Karl Magnus's Kronike*, et même, ajoute M. Kotschwitz, à une chronique nordique plus complète.» = *b*. En Allemagne. La diffusion de notre légende est attestée, entre autres documents, par le *Karl Meinet* (comm. du XIV[e] siècle) et par le *De veterum principum germanorum zelo et fervore in christianam religionem*, de Léopold de Bebenburg, évêque de Bamberg vers 1340. — *c*. En Angleterre. Une version galloise du *Voyage* se trouve dans le *Livre rouge* d'Hergest. Lady Guest, dans les *Mabinogion* (I, p. XVIII), ne fait que la mentionner en passant, sous le titre d'*Hystoria Charles* (f[os] 605-625). « Cette version, ajoute M. Kotschwitz, suit le texte de la vieille chanson française, dont elle allonge seulement les descriptions. Quand elle s'éloigne de l'affabulation française, elle est d'accord avec la *Karlamagnus-saga.* » Depuis quelques années déjà, ce texte curieux a été imprimé avec une traduction, par M. John Rhys, pour l'édition de M. Conrad Hofmann. Imprimé, mais non pas édité. Comme le dit M. G. Paris, « il est fort à désirer qu'il soit enfin mis à la disposition du public ». Le *Voyage* figure également dans la compilation anglaise intitulée *Charlemagne et Roland*, qui est analogue au *Charlemagne* de Girard d'Amiens et au *Karl Meinet* allemand. — *d*. En Italie. C'est en Italie que Benoît, moine du mont Soracte au X[e] siècle, a sans doute inventé cette fable que Marino Sanuto a reproduite dans ses *Secreta fidelium Crucis* (comm. du XIV[e] siècle, lib. III, pars III, cap. VI et VII). — Le *Viaggio di Carlo Magno in Espagna* est une œuvre du XIV[e] ou du XV[e] siècle que M. Ceruti a publiée à Bologne en 1871. Il convient de la rapprocher de la *Spagna* en prose que l'on avait jadis classée parmi les *Reali*. On y trouve (Ceruti, l. l., p. 170 et suiv.) une version en prose du *Voyage à Jérusalem* qui nous semble dériver d'un poëme franco-italien. Et c'est à ce poëme aujourd'hui disparu que l'on est sans doute redevable de toute la diffusion de notre légende en Italie. Nous donnons plus loin une analyse détaillée de la partie du *Viaggio* qui répond à notre vieille chanson. M. Ceruti (*Viaggio di Carlo Magno*, p. XLV) a rapproché de la scène des gabs un petit poëme italien conservé dans un manuscrit de l'Ambrosienne et intitulé : *le Vantagioni di alcuni baroni di Carlo*. Ce poëme, où il serait absolument téméraire de voir avec M. Ceruti un fragment de chanson épique, n'offre en réalité aucune ressemblance avec la seconde partie du *Voyage à Constantinople*. Chacun des Pairs y prend la parole, y raconte sa vie et y fait son éloge : *Io sono i gran Salamone di Bertagna; — Corona d'oro porta mio capo*, etc. L'éditeur italien eût mieux fait de nous fournir la date et l'indication exacte du manuscrit de l'Ambrosienne. = 10° TRAVAUX DONT CE POÈME A ÉTÉ L'OBJET. *a* et *b*. Dans l'*Histoire de l'Acad. des inscriptions*, au tome XXI (qui fut publié en 1754), parurent deux Mémoires fort intéressants, l'un de l'abbé Lebeuf : *Examen critique de trois histoires scandaleuses dont Charlemagne est le sujet;* l'autre de M. de Foncemagne : *Examen de la tradition historique touchant le voyage de Charlemagne à Jérusalem.* — L'abbé Lebeuf se propose de démontrer (p. 137) que la légende latine où est rapporté le fameux voyage, que l'*Iter Jerosolimitanum*, en d'autres termes, « fut fabriqué par un moine de Saint-Denis dont le but était d'accréditer de prétendues reliques que Charles avait transportées d'Aix-la-Chapelle à Paris ». Cf. Lambecius, *Commentarii de Augusta Bibliotheca Cæsarea Vindobonensi* (Vienne, 1665 et ss.), II, 362. — *c* et *d*. Déjà, au siècle précédent,

» chevaliers. — Si les Français sont de votre avis, je m'y ran-
» gerai ; — Mais, si vous m'avez menti, vous me le payerez

le P. Lecointe, de l'Oratoire, avait dans ses *Annales ecclésiastiques,* à l'année 800, démontré la fausseté de cette légende. Et, en 1715, il en avait été question dans le *Menagiana.* — *e.* La *Bibliothèque des romans,* en 1777 (octobre, I,p. 134),se proposa de faire connaître ce roman à ses lecteurs, et le défigura en le reproduisant. — *f.* En 1782, Gaillard en donna un abrégé au tome III de son *Histoire de Charlemagne* (p. 398-402). — *g.* M. de Paulmy, en 1788, résuma la même légende dans ses *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* (VI, 64 et suiv.). — *h.* Ce fut la même année que parurent les *Œuvres de Nivelle de la Chaussée* (5 vol. in-12, Paris) : ce père de nos dramaturges modernes a également essayé de reproduire le vieux poëme, ou plutôt d'en offrir une imitation (t. V, *Supplément,* p. 66-71). — *i.* En Allemagne, Bredow publia dans son *Karl der Grosse* (p. 100), une antique traduction allemande de la légende latine. Mais c'était en 1814, et l'on avait peu l'esprit à ces fables. — *j.* M. J. Chénier avait été tenté, lui aussi, par la scène des gabs et en avait fait le sujet d'un conte qu'on assure être spirituel : *les Miracles* (*Œuvres de M. J. Chénier,* 1820, in-8, t. III, p. 239-281, et aussi t. IV, p. 154). — *k.* Dans ses *Archives* publiées à Hanovre, M. Pertz étudia en 1824 le texte du moine Benoît du mont Soracte (t. V, p. 148, 149). — *l.* Il devait plus tard (en 1838) consacrer à ce même passage une Note très-intéressante de ses *Scriptores* (t. III, p. 710). — *m. n. o.* Notre légende fixa l'attention de James, *History of Chivalry* (Londres, 1830, p. 319); de M. Raynouard (*Journal des savants,* 1833, p. 69-73), de l'abbé Delarue (*Bardes, Trouvères et Jongleurs,* 1834). — *p.* J. Wilken consacra un des Appendices de son *Histoire des croisades* (1807-1832) à étudier le « voyage fabuleux de Charlemagne en Palestine » (*Geschichte der Kreuzzüge,* erste Beilage : *Ueber den Fabelhaften zug Karls des Grossen nach Palestina*). — *q.* Le tome XVIII de l'*Histoire littéraire* parut en 1835; il contenait une Notice importante sous ce titre : « *Anonyme, auteur du Voyage de Charlemagne à Jérusalem* » (pp. 704-714). Cette Notice était signée par M. Amaury Duval, qui la conclut en ces termes : « Il y a certes de l'imagination dans ces poëmes; mais quel étrange mélange d'idées superstitieuses, chevaleresques, fantastiques, grossières ! L'*Odyssée* est aussi le récit du voyage d'un guerrier : elle contient beaucoup de fables et de prodiges. Qui oserait comparer entre eux les deux poëmes ? » M. Amaury Duval cite un certain nombre de vers du *Voyage :* c'est M. Raynouard qui lui avait communiqué une copie complète de cette singulière chanson. — *r.* L'édition de Francisque Michel fut, comme nous l'avons dit, publiée à Londres en 1836. — *s. t.* En 1842, MM. Nolte et Ideler consacrèrent au même poëme une des excellentes Notices de leur *Geschichte der altfranzösischen national Literatur* (II, p. 84; voy. aussi Ideler, *Eginhard,* II, p. 155). — *u.* La même année, M. Græsse écrivait, dans son *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters,* une autre Notice bibliographique sur le *Voyage* et sur *Galien* (VII, 292). — *v.* M. Paulin Paris a donné en français l'analyse de notre roman dans le premier volume du *Jahrbüch für romanische und englische Literatur* (1859, p. 198-211). — *x.* Dans ses *Origines littéraires de la France,* M. Louis Moland a publié une ancienne traduction de l'*Iter,* légende latine qu'il a également analysée et mise en lumière avec le plus grand soin (Paris, 1863). Cette étude avait d'abord paru dans la *Revue archéolog.* (1861, p. 37 et ss.). — *y.* M. Gaston Paris a consacré à cette fable un des meilleurs chapitres de son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 55, et p. 334 et suiv.). Il était appelé à être un jour celui de tous les érudits qui s'occuperait le plus de notre chanson. — *z.* En 1867, parut le tome II de la première édition des *Épopées françaises,* où le *Voyage* était analysé longuement (p. 260 et suiv.) et accompagné d'une *Notice* où l'on mettait en relief le procédé dont s'était servi Benoît, moine du mont

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

» cher : — Je vous trancherai la tête avec mon épée d'acier. —
» Empereur, dit-elle, ne vous en courroucez. — Il est plus riche

Soracte, pour donner cours à cette fable d'un pèlerinage de Charlemagne en Orient (pp. 265, 266). — *aa*. En 1871, M. Ceruti fit paraître à Bologne une *Spagna* en prose, d'après un manuscrit du XV[e] siècle conservé à la bibliothèque de Pavie, sous ce titre qui lui-même est ancien : *Il Viaggio di Carlo Magno in Espagna per conquistare il cammino di S. Giacomo* (2 vol. in-18, chez Romagnoli). Nous n'avons pas à critiquer ici l'introduction de M. Ceruti, où trop d'emprunts sont faits à l'*Histoire poétique de Charlemagne* de M. G. Paris; mais nous devons signaler l'intérêt que présente, dans le texte italien du moyen âge, cette version du *Voyage* (II, p. 170 et suiv.), qui est pleine de traits originaux et étranges. — *bb*. Trois ans après, dans un excellent article de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* (1874, p. 545 et ss.), M. Jules Lair étudiait, avec une subtilité remarquable, un manuscrit de la Bibliothèque nationale (lat. 12710, fin du XII[e] siècle), où il nous faisait voir le point de départ, la maquette des *Grandes Chroniques* de Saint-Denis. Cette compilation, d'après M. Lair, « serait l'œuvre de quelque disciple de Suger ou d'un de ces abbés de Saint-Denis, ses successeurs, qui, associés par la juste confiance des rois à la direction des affaires, eurent à cœur de commencer pour la postérité l'histoire de la Patrie française ». Or, sur les premiers feuillets de son manuscrit, le compilateur transcrit *in extenso* la légende latine du voyage, l'*Iter Jerosolimitanum*, et il propose, plus loin, d'introduire ce même document, avec une *Vie de saint Gilles* et la Chronique de Turpin, dans le corps de ses Chroniques officielles (*Nova Gesta*), et au milieu des documents les plus sérieusement historiques (*interponendum sancti Egidii, Iter Jerosolimitanum* et *Istoria Tilpini in Hispania*). Cette intercalation scandaleuse n'a pas été du reste pratiquée dans les *Nova Gesta* du manuscrit 12710 (l. l, p. 559) et l'on n'a pas osé la réaliser dans les *Grandes Chroniques* avant le règne de Charles VI (*Grandes Chroniques*, édit. Paulin Paris, II, p. 171). L'article de M. Lair n'en jette pas moins une vive lumière sur notre sujet. Seulement, le savant critique a tort d'attribuer « à quelque influence de clocher » l'insertion projetée, dans le corps des *Nova Gesta*, d'un chapitre sur saint Gilles. » Ce saint, en effet, a joué un rôle très-important dans la légende de Charlemagne, et sa Vie, avec le faux Turpin et l'*Iter*, forme réellement toute une Histoire apocryphe du grand Empereur. Un vitrail de la fin du XII[e] siècle, dont nous parlerons plus loin, est un résumé de ces trois documents dont le lien est évident. — *cc*. « La même année, M. Gustave Storm étudiait la forme que notre légende a reçue dans la *Karlamagnus-saga*, et comparait avec soin les versions danoise et suédoise de notre vieux poëme (*Sagnkredsene om Karl den Store og Didrik af Bern hos de nordiske Folk. — Et Bidrag til milledalderens litterœre Historie*, af Gustave Storm : Kristiania, 1874, pp. 59-63 et 228-245). — *dd*. L'année suivante, paraissait l'ouvrage de Kolbing : *Zur alteren romantischen Literatur im Norden* (*Germania*, 1875, p. 227), qui ouvrait de nouvelles voies aux travailleurs. L'auteur y complète et y rectifie les récits et éclaircissements donnés par G. Storm sur la *Karlamagnus-saga* et ses dérivés. — *ee*. Dès l'année 1875, le D[r] Ed. Kotschwitz faisait paraître dans les *Romanische Studien* (II, p. 1) une première étude *Ueber die* Chanson du Voyage à Jérusalem, dont M. Gaston Paris se hâtait de donner dans la *Romania* un résumé très-substantiel et très-complet (1875, p. 505). — *ff*. Le D[r] Kotschwitz ne devait pas se contenter longtemps de ses premières recherches, et, en 1876, il nous donnait un second travail : *Ueber Lieferung und Sprache der* Chanson du Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, *eine kritische Untersuchung* (Heilbronn, 1876). C'est à la langue du *Voyage* qu'est consacrée la plus grande partie de cette utile brochure (pp. 20-92); mais on aurait tort de

» en argent, en or, en deniers, — Mais il n'est mie si preux ni si » bon chevalier, — Pour férir en bataille et poursuivre les païens. »

négliger la première partie, où l'érudit allemand essaye de dresser une classification des manuscrits du *Voyage* qui ont donné lieu aux différentes versions françaises et étrangères (voy. le « Tableau de filiation » de la page 19). Cette nouvelle œuvre de M. Kotschwitz fut signalée à l'attention du public par M. G. Paris dans la *Romania* de janvier 1877 (p. 146). — *gg*. Cependant le *Charlemagne* de M. Alphonse Vétault avait paru à Tours vers la fin de 1876. Au nombre des grandes planches hors texte qui ornent ce volume de luxe, deux étaient consacrées à la reproduction d'un vitrail de Chartres où est exposée en couleurs la légende du *Voyage* en même temps que celle de *Roncevaux* et de saint Gilles. Ce vitrail avait été jusque-là mal déchiffré : l'auteur de l'*Éclaircissement IV* du *Charlemagne* en donna une lecture plus exacte et le rapprocha de l'*Iter Jerosolimitanum*. — *hh*. Le 7 décembre 1877, avait lieu, au palais de l'Institut, la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions. Après le « Rapport sur les prix de l'année » et « l'Éloge de M. de Rougé », la parole fut donnée à M. Gaston Paris, qui lut un Mémoire sur la *Chanson du pèlerinage de Charlemagne*. Nous avons eu lieu d'en discuter plus haut les conclusions ; mais il faut constater que le succès de cette lecture fut complet et qu'elle servit singulièrement à populariser notre vieille épopée : « L'esprit de notre petit poëme, dit M. Gaston Paris à la fin de son discours, est éminemment parisien. Je me figure le plaisir que durent éprouver à l'entendre pour la première fois, chanté sans doute par son auteur, avec accompagnement de vielle, les Parisiens qui, il y a environ huit siècles, assistaient à la foire de l'*Endit*. Tout se réunissait pour les charmer dans ce conte vif et singulier, où ils apprenaient l'origine des reliques qu'ils venaient de vénérer à Saint-Denis, où ils voyaient le roi « de Paris » triompher si merveilleusement de celui de Constantinople, où le bel Olivier gagnait si vite et traitait si généreusement l'amour de la princesse byzantine, où étaient racontés tant de beaux miracles et d'aventures imprévues, le tout à la plus grande gloire des Français. Ils se sentirent remplis de vénération à l'aspect de Charles entouré de ses Pairs, assis aux places de Jésus et de ses Apôtres; ils soupirèrent à la pensée des saints lieux que les héros du poëme avaient eu le bonheur d'adorer ; mais ils rirent de bon cœur, avec leurs femmes, des *gabs* des douze Pairs et de la piteuse mine du roi Hugon. Et surtout ils restèrent plus fermement convaincus que jamais, que nulle nation ne pouvait se comparer aux *Français de France*. « En quelque pays que nous venions, répétaient-ils avec le poëte, nous aurons toujours l'avantage. *Ja ne vendrons en terre nostre ne seit li loz*. » — Au moment où nous écrivons ces lignes (mars 1878), M. Kotschwitz nous annonce un livre nouveau sur notre vieux poëme et l'intention où il est d'y publier, en regard l'un de l'autre, les trois textes en prose du ms. de l'Arsenal 3351, du ms. fr. 1470 de la Bibliothèque nationale et du *Galien* incunable. — D'un autre côté, M. G. Paris, qui avait eu le même projet et y a renoncé en faveur de M. Kotschwitz, nous promet une série d'articles, dans la *Romania*, sur le *Voyage* et sur le Lendit. — On attend toujours l'édition de M. Conrad Hofmann, et il faut espérer que M. Gaston Paris voudra publier lui-même un texte qu'il a si longtemps et si profondément étudié. = 11° VALEUR LITTÉRAIRE. Dans notre première édition des *Épopées* (II, p. 263), nous nous étions peut-être montré sévère à l'endroit du *Voyage* : « Première partie, vraiment épique et parfois sublime ; seconde partie, obscène et ridicule. » Le lecteur devra corriger ce qu'il y a d'excessif dans ce sentiment et dans notre analyse avec la page de M. Gaston Paris que nous avons citée plus haut. Les deux parties de notre poëme sont bien d'un seul et même auteur, mais qui, dans la première, s'est proposé de plaire aux barons, et dans la seconde aux bour-

—Quand la Reine entendit combien Charles est irrité, — Fortement se repent, veut lui tomber aux pieds : — « Empereur, lui

geois du Lendit. Sans doute, comme le dit M. G. Paris, « l'auteur du *Roland* aurait secoué la tête à ces badinages hardis » ; mais, à coup sûr, le poëte du *Voyage* n'a pas voulu écrire une parodie de nos Chansons de geste. « Il a voulu seulement faire rire, non pas aux dépens de Charlemagne et de la poésie épique, mais bien aux dépens du roi Hugon, de tous ceux qui prétendraient être plus puissants, plus magnifiques ou plus malins que les Français. Par l'esprit qui l'anime, mélange de bonhomie et de fanfaronnade, par la malice de son style et par plus d'un trait de détail, le *Voyage* rappelle, à quatre siècles de distance, le charmant roman de *Jean de Paris.* » N'était le *gab* d'Olivier, nous souscririons volontiers au jugement de M. G. Paris ; mais nous regardons comme un devoir de protester, au nom de la morale et du bon goût également outragés, contre cet épisode par trop croustillant, qui n'a vraiment rien de parisien et qui décidément est par trop gaulois.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU *VOYAGE DE CHARLEMAGNE A JÉRUSALEM ET A CONSTANTINOPLE.* — On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *Dans le* Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, TOUT EST FABULEUX. — 2° *Il est néanmoins certain que Charlemagne s'est préoccupé de la situation des chrétiens de la Terre-Sainte, et qu'à l'effet de leur venir en aide, il a entretenu d'excellentes relations avec le calife Haroun-al-Raschid, qui lui fit de beaux présents.* — 3° *Il vécut aussi dans une intime alliance avec les empereurs Nicéphore, Michel et Léon.* — 4° *Très-historiques sont également ses rapports avec le Patriarche de Jérusalem, lequel, en* 799 *et en* 800, *lui adressa de précieuses reliques avec les clefs du Saint-Sépulcre et du Calvaire.* — 5° *Charles envoya lui-même une ambassade en Orient, chargée de ses dons pour les Lieux saints.* = Tous ces faits sont attestés par plusieurs textes historiques : *a.* Eginhard, en sa *Vita Karoli :* « Circa pauperes sustentandos et gratuitam liberalitatem devotissimus, ut, » qui trans maria *in Syriam* et Ægyptum atque Africam, *Hierosolymis,* Alexandriæ » atque Carthagini, ubi christianos in paupertate vivere compererat, penuriæ » illorum compatiens, pecuniam mittere solebat, ob hoc maxime transmari- » norum regum amicitias expetens ut christianis sub eorum dominatu degentibus » refrigerium aliquod ac relevatio proficeret. » (Cap. XXVII.) Ce texte a été reproduit par Hugues de Saint-Victor et publié dans ses *Excerptiones,* lib. X, cap. VIII, etc. — « Cum Aaron, rege Persarum, qui, excepta India, totum pene Orientem tenebat, » talem habuit in amicitia concordiam ut is gratiam ejus omnium qui in toto orbe » terrarum erant regum ac principum amicitiæ præponeret solumque illum honore » ac magnificentia sibi colendum judicaret. Ac proinde, cum legati ejus, quos » cum donariis ad sacratissimum Domini ac Salvatoris nostri sepulchrum locum- » que resurrectionis miserat, ad eum venissent et ei domini sui voluntatem indi- » cassent, non solum quæ petebantur fieri permisit, sed etiam sacrum illum et » salutarem locum ut in illius potestate adscriberetur concessit et, revertentibus » legatis suos adjungens, inter vestes et aromata et cæteras Orientalium terrarum » opes, ingentia illi dona direxit... Imperatores Constantinopolitani ad eum » legatos miserunt, cum quibus fœdus firmissimum statuit. » (Cap. XVI. Ce texte a été reproduit par Guillaume de Tyr, I, cap. III, etc.) — *b.* L'auteur des *Annales* longtemps attribuées à Eginhard, et qui est sans doute Angilbert (ann. 799), ajoute aux faits précédents les indications suivantes : « Monachus quidam, » de Hierosolyma veniens, benedictionem et reliquias de loco resurrectionis » dominicæ, quæ Patriarcha Regi miserat, detulit. Et rex Zachariam quemdam » presbyterum de palatio suo cum eodem [monacho] ire jussit, cui et donaria

» dit-elle, pardon pour l'amour de Dieu. — Je suis votre femme, » et voulais plaisanter. — Si vous le commandez, je m'excuserai

» sua ad illa veneranda loca deferenda commisit. » — « Ann. 800. Eadem die » Zacharias presbyter, quem rex Hierosolymam miserat, cum duobus monachis » quos Patriarcha cum eo ad Regem misit, Romam venit; qui, benedictionis » gratia, claves Sepulchri dominici ac loci Calvariæ cum vexillo detulerunt. » Ces deux derniers textes ont été reproduits dans les *Annales Laurissenses* (Pertz, I, 188), dans les *Annales Francorum vulgo Tiliani nuncupati* (*Historiens de France*, V, 23), dans les *Annales Metenses* (*ibid.*, p. 350), dans les *Chroniques de Saint-Denis* (*ibid.*, 268), etc. Cf. les textes analogues du Poëte saxon, de la Chronique de Moissac et de la Chronique d'Adon (*Historiens de France*, V, 167, 78, 320). — 6° *L'origine de la fable du voyage à Jérusalem doit sans doute être rapportée à Benoît, moine du mont Soracte, qui s'est borné à falsifier indignement un texte d'Eginhard et à remplacer les mots* « legati regis » *par le mot* « rex ». C'est ce que nous allons démontrer tout à l'heure.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* est, indépendamment de notre poëme, l'objet d'environ trente récits légendaires dont nous allons faire l'énumération : 1° Un fragment de la Chronique de Benoît, moine de Saint-André au mont Soracte, mort vers 968. — 2° Une légende latine anonyme, connue sous le nom d'*Iter Jerosolimitanum*, qui fut sans doute écrite vers 1060-80, et qui nous est conservée dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, lat. 12710 (fin du XIIe siècle) : « *Descriptio qualiter Carolus Magnus clavum et coronam Domini à Constantinopoli Aquisgrani attulerit qualiterque Carolus Calvus hæc ad Sanctum-Dionysium retulerit.* » Cette légende a été abrégée et condensée : *a.* par Hélinand, qui écrivait sous Philippe-Auguste ; *b.* par Vincent de Beauvais au XIIIe siècle, qui cite Hélinand en son *Speculum historiale* (lib. XXIV, cap. IV) ; *c.* par Marino Sanuto : *Secreta fidelium Crucis* (lib. III, pars III, cap. VI et VII ; première moitié du XIVe siècle). Nous parlerons plus loin des traductions dont elle a été l'objet depuis le XIIIe jusqu'au XVe siècle. — 3° Les *Annales Elnonenses minores*, qui s'arrêtent en 1061. — 4° La *Chanson de Roland* (dont on peut placer la rédaction entre les années 1066 et 1095). — 5° La *Chronique* de Pierre Tudebode (commencement du XIIe siècle). — 6° La *Chronique de Turpin* (entre 1109 et 1119), cap. XX. — 7° Un vitrail de la cathédrale de Chartres (fin du XIIe siècle ou commencement du XIIIe), consacré à l'*Iter Jerosolimitanum*, à la Chronique de Turpin et à la Vie de saint Gilles. — 8° Un fragment de Pierre Comestor (mort en 1178). — 9° Gui de Basoches (mort en 1203), cité par Aubri de Trois-Fontaines. — 10° Richard de Cluny, fin du XIIe siècle. — 11° Les différentes versions du *Galien* en vers, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous et qui étaient du XIIIe siècle. — 12° La *Karlamagnus-saga* (XIIIe siècle), résumée dans le *Keiser Karl Magnus's Kronike*, œuvre danoise du XVe siècle. — 13° La *Chronique* de Tournai (XIIIe siècle). — 14° La *Chronique* de Philippe Mouskes (XIIIe siècle ; vers 10022 et suiv.). — 15° La *Mort d'Aimeri de Narbonne*, chanson de geste du XIIIe siècle. — 16° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (commencement du XIVe siècle, Bibl. nat., fr. 778, f° 121-124 r°). — 17° Le *Karl Meinet*, compilation allemande du commencement du XIVe siècle. — 18° Le *Charlemagne et Roland*, compilation anglaise analogue à celle de notre Girard et au *Karl Meinet*. — 19° Le *De veterum principum germanorum zelo et fervore in christianam religionem*, de Léopold de Bebenburg, évêque de Bamberg vers 1340. — 20° Le *Viaggio de Carlo Magno in Espagna*, compilation italienne du XVe siècle, composée d'après des poëmes franco-italiens du XIIIe. — 21° La dernière rédaction des *Grandes Chroniques de Saint-*

» et me défendrai. — Oui, je jurerai par serment, j'attesterai » par épreuve judiciaire; — De la plus haute tour de Paris la cité

Denis (commencement du XV[e] siècle). — 22° Les *Conquestes de Charlemagne* de David Aubert (vers 1458). — 23° Le ms. de l'Arsenal 3351 (anc. B. L. F., 226), du XV[e] siècle, qui renferme une compilation en prose d'après six ou sept Chansons de geste, et où il faut voir l'origine de tous les *Guerin de Montglave* incunables. — 24° Le ms. de la Bibliothèque nationale, fr. 1470, du XV[e] siècle, qui contient un *Galien* en prose dont le *Voyage* forme le prologue. — 25° Le *Galien* incunable, dont l'original remonte sans doute au XV[e] siècle, et qui, comme le ms. 1470 et indépendamment de lui, est copié sur un poëme de la fin du XIII[e] siècle. — 26° Les *Guerin de Montglave* incunables (XVI[e] siècle). — 27° La *Fleur des histoires* de Jehan Mansel. — [28° Les *Neuf Preux*, composition du XV[e] siècle où le *Voyage à Jérusalem* est également raconté d'après la légende latine. — 29° La *Chronique* française du ms. 5013 de la Bibl. nationale (du XVI[e] siècle; l'original pourrait être du XIV[e]). — 30° Les *Catalogues* publiés tous les sept ans, pour l'ostension solennelle des reliques d'Aix, etc., etc.[1]

Nous allons reprendre en détail les plus importants de ces récits.

1° Malgré de longues et consciencieuses recherches, nous n'avons pu trouver aucune trace de notre légende qui soit antérieure au *Benedicti Chronicon* dont M. G. Paris a si bien utilisé le témoignage. Depuis longtemps déjà, M. Pertz avait compris la valeur de ce très-barbare et très-précieux document, et il avait consacré, dans le tome III de ses *Scriptores*, une longue annotation à la prose étrange du moine Benoît (pp. 710, 711). Seulement, — ce qu'on n'a pas fait remarquer jusqu'ici et ce qui est de la plus haute importance à nos yeux,— le moine du mont Soracte n'a guère fait autre chose que dénaturer un passage d'Eginhard, EN SE CONTENTANT D'APPLIQUER A L'EMPEREUR LUI-MÊME CE QUE L'HISTORIEN DE CHARLEMAGNE AVAIT DIT DES MESSAGERS DE L'EMPEREUR. Le petit tableau suivant donnera peut-être une idée claire de ce procédé singulier :

Texte d'Eginhard (*Vita Karoli*, c. XVI).	*Benedicti Chronicon* (Pertz, l. l.).
«... Ac proinde cum legati ejus [Caroli], quos cum donariis ad sacratissimum Domini ac Salvatoris nostri sepulchrum locumque resurrectionis miserat, ad eum venissent et ei domini sui voluntatem indicassent, non solum quæ petebantur fieri permisit, sed etiam sacrum illum et salutarem locum ut illius potestati adscriberetur concessit et, revertentibus legatis suos adjungens, inter vestes et aromata et cæteras Orientalium terrarum opes, ingentia illi dona direxit...» (Et la suite du texte d'Eginhard n'a pas été moins falsifiée en ce qui concerne le *Voyage à Constantinople*.)	*Ac deinde* [*cum*] *ad sacratissimum Domini hac Salvatoris nostri Jesu Christi sepulchrum locumque resurrectionis* [*Carolus*] *advenisset* ornatoque sacrum locum auro gemmisque, etiam vexillum aureum mire magnitudinis imposuit; *non solum* cuncta loca sancta decoravit, *sed etiam* presepe Domini et sepulchrum *que petierant, Aaron rex potestatis ejus ascribere concessit. Quanta vestes et aromata et ceteras horientalium terrarum opes, ingentia et dona Karulo concessit. Vertente igitur*, prudentissimus rex cum Aaron rex usque in Alexandria pervenit. » Etc., etc.

Tout s'explique par la comparaison des deux textes qui précèdent. Le moine du mont Soracte (qui, comme l'a fait observer M. Paul Meyer, écrivait l'histoire dans l'intérêt de son couvent, auquel Charlemagne aurait donné des reliques de saint André à son prétendu retour d'Orient), le moine Benoît a copié Eginhard; mais il l'a copié servilement et sans intelligence : et c'est pourquoi son style est si obscur. Il ne savait même pas bien lire son modèle : il écrit *que*

» — Je me laisserai tomber tout en bas pour témoigner — Que » ces mots ne furent dits ni pensés pour votre honte. — Vous ne

petierant au lieu de *quæ petebantur;* plus loin, *quanta*, qui n'a pas de sens, au lieu d'*inter*. Mais qu'importe? la fraude se révèle. Et l'on peut hardiment formuler la proposition suivante : « *La fable du voyage de Charlemagne à Jérusalem est née d'une indigne falsification d'un texte historique d'Eginhard, et c'est sans doute Benoît, moine du mont Soracte, qui est le premier auteur de cette falsification coupable.* » Nous pensons l'avoir démontré. Cf. les textes des *Annales* faussement attribuées à Eginhard, du Poëte saxon, de la Chronique de Moissac et de la Chronique d'Adon (*Historiens de France*, V, 214, 167, 78, 320). M. Francisque Michel les cite *in extenso* dans l'Introduction de son *Charlemagne* (pp. 27-30).

2° La seconde forme de notre légende est l'*Iter Jerosolimitanum*, et nous allons consacrer à ce texte une Étude nouvelle que nous diviserons ainsi qu'il suit : *a*. Nature de ce document; *b*. Date probable; *c*. Bibliographie; *d*. Analyse. — *a*. La fable du moine Benoît du mont Soracte n'avait pas été désintéressée, et elle avait servi à justifier la possession de certaines reliques par un certain couvent. Une telle fraude avait trop bien réussi pour que l'exemple de ce faussaire ne fût pas suivi, et la légende du *Voyage* allait un jour, dans un but analogue, recevoir ailleurs une seconde forme. Cette forme nouvelle, c'est, comme nous venons de le dire, l'*Iter Jerosolimitanum*. = L'*Iter Jerosolimitanum* renferme le récit très-développé d'un prétendu voyage à Jérusalem et à Constantinople, qui peut se résumer en ces quelques mots : « Appelé par l'empereur Constantin au secours des chrétiens de la Terre-Sainte, Charles part en Orient à la tête d'une armée de croisés, délivre Jérusalem dont les païens s'étaient emparés, y rétablit le Patriarche, et, comme récompense de ses services, se fait donner une partie considérable des reliques de la Passion, qu'il dépose à Aix et en faveur desquelles il institue le Lendit dans cette ville. Ce sont ces mêmes reliques que, plus tard, Charles le Chauve transportera, avec le Lendit lui-même, à l'abbaye royale de Saint-Denis. » = Ce récit, dont nous donnerons plus bas une analyse développée, peut être considéré comme la corruption d'un texte des *Annales* autrefois attribuées à Eginhard et qui sont l'œuvre d'Angilbert : «Monachus quidam, de Hierosolyma veniens, benedictionem et RELIQUIAS » de loco resurrectionis dominicæ, QUÆ PATRIARCHA REGI [CAROLO] MISERAT, de» tulit. » (Ann. 799.) = Nous sommes fort disposé à admettre, avec les Bollandistes, que certaines reliques de la Passion ont été réellement données à Charlemagne par le Patriarche de Jérusalem. Le mensonge ne réside ici que dans le prétendu voyage du grand Empereur en Orient. = En résumé, le procédé de l'auteur de l'*Iter Jerosolimitanum* est le même que celui de Benoît, moine du mont Soracte : « Prendre quelques mots d'histoire dans un texte vénérable et en changer le sens en attribuant à Charlemagne ce qui est fort authentiquement arrivé à ses représentants. » = Dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 55), M. G. Paris émet l'hypothèse que l'*Iter Jerosolimitanum* se compose de deux parties distinctes et indépendantes, l'une à l'honneur d'Aix, la seconde à la gloire de Saint-Denis. Nous nous rallions complétement à cette opinion. — *b*. Quelle est la date de l'*Iter Jerosolimitanum?* L'abbé Lebeuf (*Histoire de l'Académie des inscriptions*, XXI, p. 149) a observé avec raison que l'*Iter* ne peut être antérieur au XI[e] siècle, puisque l'abbaye de Saint-Quentin en l'île y est mentionnée, et que cette abbaye date de la fin du X[e] siècle. D'autre part, cette Chronique est ornée, en deux endroits, de vers léonins, rimés intérieurement, qui, d'après le résultat de nos études, ne peuvent pas avoir été composés en Allemagne avant 1030 ou 1040; en France avant 1060. = Une autre remarque de l'abbé Lebeuf sert à fixer l'autre limite extrême de ce texte. Il ne peut être pos-

» le ferez pas, dit Charles, mais nommez-moi ce roi. — Empe-
» reur, dit-elle, je ne puis le trouver. — Par mon chef, dit Charles,

térieur à 1085, puisque l'auteur s'exprime comme un homme qui voyait encore célébrer les Quatre-Temps vers la deuxième semaine de juin, usage qui ne fut universellement changé dans l'Occident que sous le pontificat de Grégoire VII, mort en 1085. A coup sûr, et c'est à mes yeux l'argument capital, l'*Iter* est antérieur à la première croisade : car on n'y fait aucune allusion à la grande expédition de l'Occident chrétien contre les Sarrasins profanateurs du saint Tombeau. Nous ajouterons un détail. Dans un petit prologue qui se lit en tête de l'*Iter*, on remarque quelques mots ultra-césariens à l'adresse de la Papauté. Il y est dit que les Romains conférèrent à Charlemagne l'ÉLECTION du Souverain Pontife : *Immo etiam Pape electionem ipsi* [*Carolo*] *prescripserunt*. De tels mots, ce semble, ont dû être écrits au plus fort de la lutte entre le Sacerdoce et l'Empire, et le règne de l'empereur Henri IV, que nos autres arguments nous avaient déjà indiqué, nous paraît la date la plus probable de notre texte. Pour préciser davantage, nous en placerons la rédaction entre les années 1050 et 1080. — *c.* L'*Iter Jerosolimitanum* a été copié *in extenso* en tête du manuscrit latin 12710 de la Bibliothèque nationale (fin du XIIe siècle) par l'auteur d'une précieuse compilation historique, où il convient de voir, avec M. Jules Lair, le point de départ, nous dirions plus volontiers la maquette des *Grandes Chroniques de France* (f° 1 v° et r°). = La première partie de l'*Iter* a été insérée dans l'*Histoire de Charlemagne*, que Frédéric Barberousse fit compiler, en 1165, à l'appui de la canonisation du grand empereur. Elle a été reproduite en abrégé par Hélinand et, d'après Hélinand, par Vincent de Beauvais (*Speculum historiale*, XXIV, chap. IV). On en trouve une traduction complète dans les *Grandes Chroniques de France* (édit. P. Paris, II, pp. 171-205). Une traduction de la première partie est renfermée dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 2457 (XVe siècle), et deux traductions abrégées de cette même première partie dans le manuscrit de l'Arsenal, B. L. F. 283 (XIIIe siècle), et dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 834 (XIVe siècle; f° 15 au f° 19), où notre légende est intimement unie à la Chronique de Turpin. M. Louis Moland a publié la version française du manuscrit de l'Arsenal dans la *Revue archéologique* (1861, pp. 43 et 51) et dans ses *Origines littéraires de la France*. — Il en existe enfin une antique traduction allemande (?) publiée par Bredow, à Altona, en 1814. = Cela dit, il ne nous reste plus qu'à donner l'analyse de l'*Iter* d'après le manuscrit 12710 de la Bibliothèque nationale. — *d.* Après le petit Prologue dont nous avons parlé plus haut, l'auteur entre dans son sujet et commence le récit de la persécution dont les chrétiens de la Terre-Sainte furent victimes à l'époque du couronnement de Charles. Le Patriarche est alors obligé de s'enfuir et va chercher un asile auprès de l'empereur Constantin et de son fils Léon, auxquels il raconte en détail tous les attentats des Sarrasins, toutes les douleurs des chrétiens. Constantin s'émeut à ce récit et, ne se jugeant pas de force à rétablir les affaires de la chrétienté, envoie immédiatement une ambassade à Charlemagne. Quatre messagers partent en Occident : deux chrétiens et deux juifs. Les deux chrétiens sont Jean, évêque de Naples, et David, archiprêtre de Jérusalem; les deux juifs s'appellent Isaac et Samuel. Aux deux chrétiens on confie le soin de porter la lettre que le Patriarche avait écrite de sa main à l'empereur de Rome, et le narrateur, pour corroborer la vérité de son récit, estime nécessaire de donner le texte de cette épître. Le Patriarche s'y qualifie *servus servorum Dei*, et emploie un préambule des plus solennels : « *Favoralis apostolice doctrine gratia, magno pacis rutilamine splendens, ad vos usque pervenit* », etc. La lettre se résume en une demande de secours; elle se termine par des vers léonins qui peuvent

» vous allez me le dire, — Ou je vous ferai sur-le-champ couper » la tête. »

servir à dater cet opuscule : « Vive capax vite memorareque dicte benigne ; — » Mente cave pecces et corpore, corde rebelles ; — Ut vis et volumus, valeas sine » fine beatus. » (F° 2 *a.*) = Les deux juifs portent à Charles une lettre écrite de la main de l'Empereur. Elle est étrange au point d'en être absolument burlesque, et commence ainsi qu'il suit : « *Ayas anna bonac saa calabri milac pholi aucilau » bemuni segen lamichel bertelni fade abraxion fativolium,* hoc est : Constantinus » imperator et Leo filius eque imperator et rex orientalium omnium minimus » et vix imperator dici dignus, Karolo magno regi occidentalium famosissimo fi- » delium regnum et dominium et coronam utriusque feliciter. *Jephet arcis cala- » bri caa milas pholi anno bonac berceloeni aucilau deoatahel lamieth jochet fa- » vothium faodem baruch katha maroth,* etc. » Dans le cours de cette singulière épître, Constantin raconte tout au long un songe qu'il a fait. Un Ange lui est apparu dans la lumière, et lui a tenu ce langage : « *Ecce accipe adjutorem Karolum, magnum regem Gallie in Domino ac pacis Ecclesie propugnatorem.* » Et l'Ange, en même temps, lui a montré de son doigt lumineux un chevalier en armes. Or, ce chevalier, c'était Charles, c'était celui-là même que, sur l'ordre du ciel, Constantin invite à secourir la chrétienté de Jérusalem. Nouveaux vers léonins, qui forment la péroraison de la lettre impériale : « In Domino » *gaude*, memor ejus fungere *laude.* — Justicie *zona* lumbos, caput atque cor*ona* » — Perpete succ*ingat* te Christus honoreque str*ingat.* — Nil opus est *ficto*, Do- » mini quo visio *dicto.* — Ergo tene *fundum* Domini precepta se*cundum.* » Munis de ces deux lettres, les messagers se dirigent vers la France. Charles n'était pas à Reims, mais en Auvergne : ils l'attendent à Saint-Denis et le vont trouver à Paris. A la lecture des lettres du Patriarche et de Constantin, le roi de France fond en larmes (f° 2 v° *a*) ; mais il ne se borne pas à cet attendrissement stérile, et se décide, sans plus de retard, à conduire son armée contre les Sarrasins et à leur reprendre Jérusalem ; tous les Français, jeunes ou vieux, devront faire partie de cette expédition ; ceux qui n'obéiront pas à l'ordre du Roi auront à payer *quatuor nummos de capite, quasi servi.* Voilà donc l'armée chrétienne réunie, la voilà en route pour l'Orient, et deux lignes suffiront à notre narrateur pour lui faire traverser l'Europe tout entière. Il consacrera, en revanche, un très-long temps à raconter une petite histoire qui advint aux « croisés » dans un grand bois, *qui vix a peregrinis duorum dierum spatio valet transiri.* Ce bois était plein d'ours, de tigres et de griffons. Les Français s'y perdent, et les voici en mauvais point. La nuit tombe, et Charles, sous sa tente, essaye de se consoler de tant d'inquiétudes mortelles en lisant son psautier. Or, il en arrive à ces mots prophétiques : « *Deduc me, Domine, in semita mandatorum tuorum* », et, en achevant la lecture de ce psaume, entend soudain la voix d'un oiseau qui lui crie : « *France, quid dicis? France, quid dicis?* » Jamais oiseau de ce pays n'avait parlé de la sorte, et c'est tout au plus si quelques oiseaux (dressés sans doute par d'habiles courtisans) saluaient les empereurs de ces mots grecs : « *Chere, basileum anechos* », ce qui veut dire en latin : *Salve, Cœsar invictissime.* Bref, l'oiseau mystérieux remet les Français dans leur route, et quelque temps après l'armée de Charles fait son entrée à Constantinople (f° 2 v° *a* et *b*). Les deux empereurs partent sur-le-champ, se dirigent vers Jérusalem, rencontrent les païens, les battent, et, dans la Ville sainte ainsi reconquise, rétablissent le Patriarche. L'auteur raconte en quatre lignes tous ces graves événements. On sent qu'il a hâte d'en arriver à ce qui fait l'objet et le but de son récit (f° 2 v° *b*). Ne sachant comment remercier Charles du secours qu'il vient de lui donner, Constantin lui offre mille présents superbes : pierres précieuses, animaux rares, étoffes magnifiques. Mais, avant de rien accepter, le

La Reine voit bien qu'elle ne peut échapper. — Elle eût volontiers laissé là ce discours; mais elle n'ose changer d'entretien.

roi de France veut consulter ses barons : ceux-ci font preuve d'un beau désintéressement chrétien et sont d'avis qu'il convient de ne rien accepter. Charles a le cœur assez grand pour se réjouir sincèrement d'une telle décision, et c'est alors que, sur l'insistance de Constantin, Charlemagne en vient à lui demander des reliques de la Passion : *de Domini nostri Jhesu Christi penis.* Si le grand Empereur fait cette demande, c'est « *quatinus nostrates qui ad urbem Jherosolimam causa abholendi sua peccata venire nequeunt, quiddam in partibus nostris visibile habeant* » (f° 3 r° *a*). Chose curieuse, l'Empereur d'Orient ne savait pas où étaient les saintes reliques. Son clergé et ses barons sont obligés de les lui montrer; mais, avant de les toucher, Constantin ordonne un jeûne solennel de trois jours. Charlemagne se confesse; les clercs chantent des psaumes et des litanies; tout prend je ne sais quel air solennel. L'évêque de Naples s'approche de la châsse où est déposée la sainte Couronne; il l'ouvre, et soudain une odeur délicieuse se répand tout à l'entour. On se croit au Paradis (f° 3 r° *b*). L'Empereur de France se prosterne et adore. Une rosée surnaturelle descend alors sur les épines, qui fleurissent. Joie enthousiaste de toute l'assistance; prière de Charles; chant du *Te Deum* (f° 3 r° *b*). Un nouveau miracle vient confirmer le premier : le bois de la sainte Couronne apparaît vert, comme s'il venait d'être coupé sur un arbre vivant. Mais il est temps de recueillir les fleurs miraculeuses; Charles en remplit l'un de ses gants : « *ibique sanctarum suscipiens emissiones spinarum in cirothecam suam dexteram, que vulgari sermone dicitur* wantus, *reclusit* ». L'Empereur tend le gant à l'archevêque Ébroïn; mais celui-ci est tellement ému, qu'il ne s'aperçoit pas du mouvement de Charles, et le gant reste miraculeusement suspendu en l'air (f° 3 v° *a*). Les miracles succèdent aux miracles. Les fleurs se changent en une manne que l'on conserve en l'église de monseigneur saint Denis, « *licet et de illo manna quod in deserto Dominus pluerat filiis Israel usque hodie esse ibi referatur.* » C'est alors que le peuple chrétien fait invasion dans la basilique, où avaient seulement pénétré quelques barons avec les deux Empereurs et le clergé. Trois cent un malades sont guéris par la délicieuse exhalaison des parfums miraculeux qui se sont répandus dans toute la ville et l'embaument. Le pieux auteur se plaît à raconter en détail une ou deux de ces guérisons surnaturelles, et notamment celle d'un jeune homme de vingt et un ans, qui était à la fois aveugle, sourd et muet (f° 3 v° *b*). Bref, Charlemagne emporte de la sainte cité, suspendues à son cou, les reliques suivantes, dont l'énumération est des plus utiles : la couronne d'épines, un des saints clous, un morceau du bois de la croix, le saint suaire, la chemise de la sainte Vierge, la ceinture dont elle ceignit Notre-Seigneur en son berceau, et le bras du saint vieillard Siméon. L'Empereur, alors, se met en route, et, sur tout son chemin, les miracles se renouvellent. Il arrive un jour à Duras (Hélinand et Vincent de Beauvais écrivent ici *Ligmedo*, et le traducteur français des Chroniques de Saint-Denis, *Limedon*), et c'est à Duras qu'éclate le plus beau de ces miracles : Salathiel, qui était bailli de Duras, perd son fils Thomas, et l'enfant est ressuscité par le seul contact du vaisseau où étaient les saintes reliques. Quarante-neuf autres malades sont guéris. Après un séjour à Duras de six mois et un jour, et après que Charles eut reconstruit le château de cette ville, il reprend son chemin jusqu'à Aix. C'est ici que l'on place la guérison de huit lépreux, de douze démoniaques, de quinze paralytiques, de quatorze boiteux, de trente manchots, de cinquante-deux bossus, de soixante-cinq épileptiques et d'innombrables aveugles et fiévreux. Il est même question dans le texte latin de plusieurs *gutturosi*, et c'est ce que le traducteur des Chroniques traduit ainsi qu'il suit : « Les

— « Empereur, dit-elle, ne me tenez pour folle : — Du roi Hugon le
» Fort j'ai beaucoup entendu parler. — C'est l'empereur de Grèce

malades du mal de la gorge que l'on appelle *escroeles.* » Et le traducteur du manuscrit de l'Arsenal s'exprime de même : « Molt i guarirent de cels que des escroeles avoient grevouse maladie. » (F° 4 r°, *a* et *b.*) Charlemagne construit à Aix une église splendide pour y placer les saintes reliques, et il envoie ses messagers par toute la terre pour inviter le peuple chrétien à venir aux ides de juin contempler le trésor qu'il avait apporté de Constantinople et de Jérusalem. Une multitude énorme répond à cette invitation; mais, plein de respect et de foi, Charlemagne somme tous ces chrétiens d'avoir à se confesser avant de s'approcher des reliques. C'est ce qu'ils font. « Postea vero, rex ipse, cum omni clero » Dei laudibus vacante, in promontorium quoddam foris juxta castrum venit, sancta » deferens secum. Deinde, circumstanti populo unaque omni clero, que appor» taverat prememorata sancta satagebat denudare. Preterea qui aderant sancti viri » fecerunt sermonem ad populum atque quotannis fieri indixerunt *indictum* » spinee corone Domini, clavi et ligni crucis, sudariique ac plurimarum sanctarum » reliquiarum, et hoc semper in junio mense et in ebdomada secunda, in jejunio » scilicet quatuor temporum quarta feria... Vocatur autem indictum, ab indi» cendo. » Telle est l'institution solennelle du Lendit, que nous avons voulu rapporter *in extenso*, parce qu'elle est l'objet même de tout cet opuscule (f° 4 r°, *a*). Nous passerons rapidement sur l'énumération des évêques et des abbés qui étaient alors présents à Aix-la-Chapelle, et qui firent partie de ce concile légendaire où le Lendit aurait été institué (f° 4 v°). A quelques années de là, Charlemagne profita de la présence à Aix d'un très-grand nombre de ces prélats pour déclarer solennellement qu'il entendait être enterré *ad aquile capellam :* tel est le nom d'Aix dans le texte latin ; mais on l'a corrigé interlinéairement dans le manuscrit du XIIe siècle, et on l'a remplacé par le seul mot *Aquis* (f° 4 v°, *b*). Suit un récit fort abrégé de la mort de Charles et une histoire rapide de ses premiers successeurs. On pressent aisément où l'auteur veut en venir avec toute cette chronologie. Après un résumé du règne de Louis le Pieux et de ses luttes contre ses fils, l'auteur raconte la guerre de Charles le Chauve contre ses frères et la bataille de Fontenai (*Fontanilium*). A la suite de cette bataille, « Lotharius, commotus dolore, per totum regnum suum paganitatem clamari » jussit ac teneri, et quia quod desiderabant homines ipsius regni facere con» cessit eis, quasi aliorum suorum spretis nominibus regum, nomine ejus appel» lationem regni sui titulaverunt dicentes « Lotharii regnum ». Suit un éloge magnifique de Charles le Chauve et de ses libéralités ecclésiastiques. Ce sont surtout les monastères qui ont éprouvé les effets de cette bienheureuse générosité, mais c'est sur Saint-Denis que se fixe tout naturellement l'attention du narrateur : « Insuper cenobium beati Dionisii Areopagite... mirabiliter ornamen» t[is] incomparabilibus et terris dotavit monasteriumque Compennii sancti Cor» nelii funditus construxit. » C'est ici qu'on en arrive à la translation du Lendit à Saint-Denis : « Post multa annorum curricula, quoniam quidem de auro et » de argento et de illis pluribus que antea et adhuc usque hodie reges, duces » atque consules unaque alii homines in templo Dei et sancti predicti martiris » Dionisii pro peccatis suis obtulerant, sed ipse rapuerat, spineam Domini coro» nam et unum de clavis qui in carne ejus fuerunt et de ligno crucis, et alia » quedam ad ecclesiam ter beati Dionisii martiris devote attulit. » Tel était le but, telle est la conclusion de l'*Iter Jerosolimitanum*.

3° Les *Annales Elnonenses minores* se contentent de dire très-vaguement : « Hic est Karolus imperator, filius Pipini parvi, qui acquisivit regnum usque *Hie» rosolymas.* » (Pertz, V, p. 18.) Mais il fallait, pour se permettre une assertion si peu précise, que la légende du fameux voyage fût déjà bien répandue... au

» et de Constantinople. — Il tient toute la Perse jusqu'en Cappa-
» doce ; — Il n'y a si beau chevalier. — Sans le vôtre, il n'y aurait

moins dans les couvents. Et nous ne sommes encore arrivés qu'à la seconde moitié du XIe siècle !

4° La *Chanson de Roland* est encore moins explicite et dit seulement, en parlant de Charles : « *Costentinnoble dunt il out la fiance* » (vers 2329).

5° La *Chronique de Turpin* ne fait aussi qu'une allusion à ce fait, dont la popularité prenait néanmoins des proportions de plus en plus considérables : « Qualiter dominicum » sepulchrum adiit et qualiter lignum domini- » cum secum adtulit, unde multas ecclesias do- » tavit, scribere nequeo. » (Cap. XX.) L'allusion, comme on le voit, est fort réservée, presque défiante.

6° Le « vitrail de Charlemagne » à la cathédrale de Chartres est de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. Il a été reproduit par les auteurs de la *Monographie de la cathédrale de Chartres*, et tout récemment, en 1877, dans le *Charlemagne* de M. Alphonse Vétault. Il y avait à Saint-Denis (la chose est importante à noter) un vitrail qui était exactement conçu selon le même plan. = Toute cette verrière est la traduction en couleurs de deux documents très-célèbres et que l'on a bien souvent juxtaposés : la légende latine de 1060-1080, qui est consacrée au *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, et la Chronique du faux Turpin. A la légende latine, à l'*Iter Jerosolimitanum* sont consacrés les médaillons 2-7 (voy. la figure ci-contre), et nous allons les expliquer un par un : — 1. *Signature* du vitrail, qui a été donné à la cathédrale par la Communauté des marchands fourreurs de Chartres. — 2. Les messagers de Constantin, empereur d'Orient, apprennent à Charles que le Patriarche de Jérusalem a été chassé de sa ville par les Infidèles et lui apportent une lettre où est raconté le songe suivant. — 3. Constantin a vu le roi des Francs lui apparaître durant son sommeil, et un ange lui a dit : « Voilà celui qui te viendra en aide. » — 4. Accueil fait par Constantin à Charlemagne, qui s'est hâté de venir au secours du Patriarche et des chrétiens. — 5. Bataille contre les païens sous les murs de Jérusalem. — 6. Constantin offre à Charlemagne toutes ses richesses ; mais le roi des Francs ne veut accepter que les reliques de la Passion. — 7. Charlemagne avait apporté les saintes reliques à la chapelle d'Aix ; Charles le Chauve les rapportera un jour à Saint-Denis et déposera la sainte

» pas de baronnage tel que le sien. — Par mon chef! dit Charles, je » le saurai encore. — Si vous avez dit mensonge, vous êtes morte ! »

couronne sur l'autel. = Immédiatement après, et dès le médaillon 8, commence la figuration de la Chronique de Turpin, à laquelle est consacré tout le reste du vitrail, à l'exception toutefois du dernier médaillon (n° 22), qui reproduit l'aventure de saint Gilles et du parchemin miraculeux (voy. *Charlemagne*, par Alphonse Vétault, p. 545-547). = Il y a plusieurs observations à formuler au sujet de cette verrière. Il se pourrait que celle de Chartres eût été copiée sur celle de Saint-Denis, et il est aisé de constater les rapports qu'offre cette œuvre d'art avec les reliques conservées dans la célèbre abbaye. Les trois documents qui sont résumés dans ce vitrail (la *Vita sancti Ægidii*, l'*Iter Jerosolimitanum* et l'*Historia Tilpini*) sont ceux-là précisément dont un moine de Saint-Denis demandait, vers la fin du XII[e] siècle, l'intercalation *in extenso* dans les Chroniques officielles du royaume de France (Bibl. nat., lat. 12710, f° 35). Cette coïncidence n'est pas l'œuvre du hasard.

7° Désormais on va assister à de nouvelles déformations de notre légende, à des déformations intéressées. Quelques églises qui possèdent de précieuses reliques de Notre-Seigneur vont en rattacher l'origine à ce voyage fabuleux de Charlemagne en Orient. C'est ainsi que Pierre Comestor (cité par Aubri de Trois-Fontaines) essaye de faire remonter au règne du grand Empereur la présence à Charroux d'une fameuse relique sur laquelle on a beaucoup discuté et beaucoup écrit : « Angelus attulit præputium Domini Karolo, dum oraret in » templo [Hierosolymæ], et Karolus illud attulerat Aquisgrani ; sed post a Carolo » Calvo delatum est inde, et positum apud abbatiam Sancti Salvatoris de Carosio » quæ sita est in Aquitania. »

8° Gui de Basoches, dans les dernières années du XII[e] siècle, constate, avec l'air grave d'un historien, ou plutôt avec l'assurance d'un mathématicien, que la première croisade ne fut en réalité que la seconde expédition des Français en Terre-Sainte, *quia Carolus Magnus fecit primam*. Voilà qui désormais est passé à la hauteur d'un fait décidément historique, voilà ce que répètent scientifiquement Hélinand, Vincent de Beauvais et Marino Sanuto, qui intitule ainsi deux chapitres de ses *Secreta fidelium Crucis :* « Quomodo ad subventionem Terræ sanctæ Karolus Magnus profectus est. — Karoli reditus ac reliquiarum reportatio. » (Dans Bongars, *Gesta Dei per Francos*, t. II.)

9° Richard de Cluny, vers le même temps, va jusqu'à attribuer l'expédition d'outre-mer.... à Charles le Chauve : « Karolus Calvus, post mortem fratrum » suorum, regnat super Francos annis XX. Hic cum Normannis et Britonibus » sæpe conflixit. In Hierusalem quoque, cum magno, ut fertur, perrexit exer- » citu, orationis gratia. Inde vero, post Constantinopolim rediens, etc. » Et le prétendu historien ajoute que l'Empereur rapporta de là, entre autres reliques, le saint suaire, qu'il donna à l'église de Compiègne. (*Historiens de France*, VII, 259).

10° *a*. Dès la première moitié du XIII[e] siècle, il a sans doute existé un *Galien* en vers. Quelque cinquante ans après, ce poëme primitif fut imité dans un roman franco-italien, également en vers, lequel a lui-même servi de modèle à l'auteur du *Viaggio di Carlo Magno in Ispagna*, de cette compilation italienne en prose du XV[e] siècle dont nous donnerons tout à l'heure un résumé fidèle. Nous ne possédons pas le *Galien* primitif, non plus que le roman franco-italien ; mais nous établirons ailleurs la probabilité de nos hypothèses. Le premier *Galien*, d'ailleurs, aurait été soudé au *Voyage* et n'aurait point, suivant nous, formé un poëme à part. = *b*. Il en est encore ainsi d'un autre *Galien* en vers, de la fin du XIII[e] siècle, œuvre qui n'est point parvenue jusqu'à nous, mais que l'on peut reconstituer. Ce *Galien* se compose de deux parties : la

Tel est le commencement fort original de ce poëme, qui ne sera jamais banal. Tout y respire l'antiquité, et

première n'est autre que le *Voyage à Jerusalem et à Constantinople*, avec certaines modifications et certains développements que nous mettrons plus loin en lumière; la seconde est consacrée aux seules aventures de Galien. Et Galien, notez-le bien, est ce fils qu'Olivier, pendant la fameuse nuit des gabs, « avait engendré en Jacqueline, fille du roi Hugon de Constantinople ». = Pour établir l'existence d'un Galien en vers, composé sous le règne de Philippe III ou sous celui de Philippe le Bel, nous possédons les éléments suivants : 1° Le manuscrit en prose de l'Arsenal, B. L. F., 226 (aujourd'hui 3351), XVe siècle. Après les romans de *Girars de Viane*, d'*Hernaut de Beaulande* et de *Renier de Gennes*, avant ceux d'*Aimeri de Narbonne* et de la *Reine Sibille*, ce manuscrit nous offre un *Voyage* (f° 179) et un *Galien* en prose (f° 206) qui sont étroitement liés l'un à l'autre. Comme M. Gaston Paris l'a si bien vu, le manuscrit de l'Arsenal est le type de tous les *Guerin de Montglave* incunables. = 2° Le manuscrit français 1470 de la Bibliothèque nationale, XVe siècle. Il renferme une version en prose du *Voyage* et du *Galien*, qui est fort intéressante et diffère notablement de la précédente. M. Kotschwitz la publiera prochainement en regard de celle du manuscrit de l'Arsenal, afin de permettre aux érudits de reconstruire plus aisément la première partie du *Galien* en vers de la fin du XIIIe siècle, cette première partie qui est consacrée au *Voyage*. = 3° Les premiers *Galien rhetoré* incunables. L'auteur de ce *Galien rhetoré* a évidemment eu sous les yeux le même original que l'auteur du manuscrit 1470; mais il l'a modifié tout différemment. = Ce qu'il y a de certain, ce que nous démontrerons tout à l'heure jusqu'à l'évidence, c'est qu'IL Y A EU UN *Galien* EN VERS DE LA FIN DU XIIIe SIÈCLE, ET QUE CE *Galien* A ÉTÉ L'ORIGINAL DES TROIS VERSIONS EN PROSE ÉNUMÉRÉES CI-DESSUS. Un grand nombre de rimes et quelques vers, çà et là, sont restés dans l'incunable d'une part, et de l'autre dans le ms. 1470. Ces rimes ou ces fragments de vers ne sont pas les mêmes dans l'incunable et dans le manuscrit : ils se complètent. Bref, à l'aide du manuscrit 1470 et de l'incunable, nous avons pu reconstituer une partie considérable du *Galien* en vers.

11° Sur la donnée de la légende (avec un certain mélange de traditions épiques), il est fort probable qu'une chanson de geste avait été composée dès le XIIe siècle, et qu'elle différait notablement de celle que nous avons analysée plus haut. = Ce qu'il y a de certain, c'est que la *Karlamagnus-saga* (OUTRE sa septième branche qui reproduit presque textuellement notre fabliau) contient le récit d'un voyage de Charles à Jérusalem, récit grave, vraiment épique, et où il n'est nullement question des *gabs*. J'emprunte l'analyse de ce récit, qui a un beau parfum d'antiquité, à la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (art. de M. G. Paris, t. XXV, p. 102) : « Le roi Charles prend pour femme Aude, fille du duc Girard et sœur de Naimes. Après deux années de mariage, elle enfante un fils, Lohier (*Lœdver*); le roi fait vœu de visiter le Tombeau de Jésus-Christ. Il se met en route et laisse Girard Cygne pour gouverner la Saxe, Olivier pour le royaume de France (*Valland*) et Roland pour l'empire de Rome. Le roi revient par Constantinople (*Miklagard*) et secourt efficacement le roi des Grecs contre les Infidèles. Le roi grec s'offre à devenir le vassal de Charlemagne ; celui-ci refuse, mais lui demande plusieurs reliques. Il obtient entre autres le saint suaire, la pointe de la lance qui perça le côté de Jésus-Christ, et la lance de saint Mercure (saint Maurice ?). De retour en France, il envoie ces reliques dans différentes villes. Il garde la pointe de la lance et la fait incruster dans le pommeau de son épée, qu'il nomme depuis ce temps Joyeuse (*Giovise*). Depuis lors tous les chevaliers qui combattent avec lui crient Montjoie (*Mungeoy*). » = Cette légende

nous ne sommes plus dans l'odieuse vulgarité de la plupart de nos débuts épiques. Le jongleur n'a pas la

a été résumée au XVe siècle dans l'œuvre danoise déjà citée plus d'une fois, et qui a pour titre : *Keiser Karl Magnus's Kronike.*

12° Philippe Mouskes n'a peut-être délayé avec autant d'amour aucune de nos légendes épiques, il n'en a peut-être pas défiguré une seule au même degré que le *Voyage à Jérusalem.* Dans un article déjà cité par nous, de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (1874, p. 575), M. Jules Lair établit que Mouskes a le plus souvent, jusqu'au règne de Charles le Chauve, traduit et mis en rimes une Chronique inédite, une *Abbreviatio gestorum regum francorum,* contenue dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale 12710, et œuvre d'un moine de Saint-Denis vers la fin du XIIe siècle. Cet auteur monastique n'avait pas osé insérer l'*Iter Jerosolimitanum* dans sa compilation; Philippe Mouskes est plus hardi et risque le premier cette intercalation, un siècle et demi avant que les *Grandes Chroniques* aient eu cette audace. Le poëte français (est-ce un poëte ?) profite d'une aussi bonne occasion pour décrire très-longuement tous les Lieux saints qu'il fait visiter un à un par le roi de France (vers 10022 et suivants). Mais le passage le plus intéressant de son récit, auquel on n'a pas attaché peut-être assez d'importance, est celui où il énumère les reliques rapportées par Charlemagne. Outre la moitié de la sainte couronne et de la sainte lance, un des clous sacrés, un morceau de la vraie croix et le saint suaire, Philippe Mouskes mentionne la chemise et la ceinture de Notre-Dame, un de ses souliers, une goutte du précieux sang, une ampoule de l'huile qui coule du tombeau de sainte Catherine, et enfin la fameuse larme de Notre-Seigneur qui fut conservée à Vendôme : « Une larme que Diex plora, — Li rois avoec en aporta — A Vendosme en l'abeïe. » Et il ajoute : « Et si aporta, bien le sai, — De l'image de Sartenai, — De l'olie ki se mue en kar, — A grant plenté, non à eskar. » Et voilà comment une légende, fausse dès son origine et résultat d'une fraude insigne, se défigure à travers les siècles, se complique et s'enchevêtre en de nouveaux mensonges.

13° Dans la chanson de geste inédite : la *Mort d'Aimeri de Narbonne* (Bibl. nat., fr. 24369, anc. ms. la Vallière, 23, fos 23, 24), le poëte parle des reliques apportées de Jérusalem par Charlemagne. Le scribe, à cet endroit du poëme, laisse un blanc sur ce feuillet de son manuscrit, et semble avoir postérieurement ajouté ces deux vers : « Et la corone qu'il ot el chief d'espines, — Et les sainz cloz, et la sainte chemise » de la Vierge.

14° Girard d'Amiens termine la seconde partie de son *Charlemagne* par un récit de l'expédition de l'Empereur en Terre-Sainte (Bibl. nat., fr. 778, fos 121 ro à 124 vo). Jérusalem vient d'être prise par les mécréants ; ses habitants ont été passés au fil de l'épée, le saint Sépulcre est profané. Le grand Roi s'élance avec Turpin au secours des chrétiens d'Orient. Il est à la tête d'une armée immense, d'une véritable armée de croisés. Il passe par Constantinople, traverse l'Asie, et arrive enfin avec Constantin devant la ville sainte, qu'il va délivrer... Mais par malheur, une lacune considérable se présente ici dans le seul manuscrit où nous soit conservée l'œuvre de Girard. Voici ses derniers vers : « Devant Jerusalem fu moult grant li barnages, — De François et de genz de moult dyvers langages... — Et l'empeniere Charles et touz li seignourages — Par cui iert gouvernez uns si digne voiages ; — Par le conseill Naimon qui en tel fet ert sages, — Fu grand merrien copez et tret hors des boscages. » Nous dirons plus loin comment on peut combler cette lacune du *Charlemagne* de Girard d'Amiens avec les *Conquestes de Charlemagne* de David Aubert. Ce dernier avait sous les yeux un exemplaire COMPLET de Girard d'Amiens ou un texte de la même famille.

parole, le trouvère ne se nomme pas : il n'y a rien là de recherché, ni rien de littéraire. Bref, la scène est mer-

15° Ainsi, pendant tout le XIIIe siècle, et jusqu'à la mort de Philippe le Bel, les historiens et les poëtes sont d'accord sur le fait de cette expédition du fils de Pepin. Il en est de même pendant tout le XIVe siècle. Lorsque Léopold de Bebenburg, évêque de Bamberg vers 1340, voulut ramener à la justice l'empereur Louis de Bavière, cet ennemi acharné des papes, qui avait pris plaisir à se faire couronner par des évêques schismatiques, qui avait créé un antipape et qui devait mourir si misérablement, il écrivit un Traité sous ce titre : *De veterum principum germanorum zelo et fervore erga religionem christianam.* Et que fait-il dans ce monitoire? Il résume l'*Iter Jerosolimitanum* la légende latine du voyage à Jérusalem. Il fallait que ce fait eût conquis une véritable place dans l'histoire « la plus historique », pour que ce grand évêque se permît de le citer à ce redoutable empereur, à ce nouveau Frédéric II.

16° Le *Viaggio di Carlo Magno in Ispagna* n'est autre chose qu'une forme de la *Spagna* en prose, laquelle est postérieure à la *Spagna* en vers, comme nous le verrons plus tard. Or, le *Viaggio*, œuvre du XVe siècle qui est visiblement empruntée à une série de poëmes franco-italiens des XIIe-XIIIe siècles, renferme toute une version du *Voyage à Constantinople* qui diffère notablement de toutes les autres et que nous allons analyser longuement d'après l'édition de M. Ceruti (Bologne, 1871, tome II, p. 170-179). La scène se passe « il y a de longues années » ; Charles est à Paris et n'a aucune guerre contre les Sarrasins. Un jongleur arrive du royaume de Portugal et se met à faire ses jongleries devant toute la cour de l'Empereur. Il fait rire les barons. Tout à coup il se tait et s'agenouille devant Charles : « D'où viens-tu » lui demande le Roi. — « J'arrive du royaume de Portugal, qui est bien le plus haut et le plus » courtois du monde. C'est aussi le plus riche. Toutes les tables y sont d'or; » toute la serrurerie d'argent. Et quels tournois! » Le jongleur n'en dit rien de plus; mais voici que Charles est pris d'un grand désir d'aller en Portugal. Il avertit ses douze Pairs qu'ils auront à l'y suivre, et leur donne trois jours pour faire leurs préparatifs. Ils partent, traversent l'Espagne et arrivent dans ce fameux Portugal, qui était alors tout païen et peuplé par des adorateurs d'Apollin et de Mahom. Quand le roi du pays apprend que Charles vient lui faire visite, il va sur-le-champ à sa rencontre : « Que l'empereur des Ro- » mains soit le bienvenu. » Dès qu'il l'aperçoit, il veut lui faire honneur et descend de cheval; mais Charles en fait autant de son côté, et c'est un assaut d'humilité et de courtoisie. Arrive l'heure du dîner. Les tables, en effet, sont d'or, et les coupes d'or aussi; les touailles sont de soie. A la première table s'assoient les deux rois; à la seconde, Roland et les douze Pairs. La fille du roi de Portugal, « la quale era bella e gentile e di etade di diciotto anni », sert l'Empereur; mais elle aperçoit Olivier et, soudain, se sent enflammée pour lui du plus violent amour. Olivier, dans le même instant, éprouve le même sentiment : « si che uno si comprese dell' amore dell' altro ». La nuit vient. Le roi païen conduit Charles dans une chambre, « la quale aveva lo cielo di fino » oro e le finestre di cristallo lavorate a oro fino, e in lo letto erano drappi di » seta lavorati a oro con lioncelli, à Macometti e griffoncelli tutte di pietre pre- » ziosi ». Les douze Pairs sont conduits en douze chambres, qui sont toutes semblables, et commencent à se reposer; mais Olivier pense toujours à la jeune fille et la jeune fille à Olivier. Au matin, les deux rois ont ensemble un entretien, et pendant ce temps les douze Pairs restent seuls dans une autre chambre. Ici commence la fameuse scène des gabs, des vantardises, des *avvanti*. C'est celui d'Olivier qui retient le plus longtemps l'attention du narrateur italien : « Je ferai ce que je voudrai de la fille du roi », dit Olivier. Le roi l'entend :

veilleusement posée. Maintenant écoutons la suite : car nous éprouvons ce sentiment de curiosité qui nous fait

« Eh bien ! dit-il, si tu n'accomplis pas ton gab, je te ferai couper la tête. » Olivier ne l'accomplit que trop bien, et, dès le lendemain matin, la jeune fille s'écrie : « Io sono presa da uno fante o maschio o femina, che io lo sento. » Olivier ne s'étonne pas de cet étrange aveu et lui répond fort gravement : « Si » c'est une fille, tu lui donneras cet anneau, et si c'est un garçon, cette épée, » afin qu'un jour je le puisse reconnaître. » Ce jour-là même, Charlemagne quitte le Portugal avec ses douze Pairs. Neuf mois après, naissait Galeant (Galien).

17° Dans les *Chroniques de Saint-Denis* on n'intercale la traduction de l'*Iter Jerosolimitanum* que pendant le règne de Charles VI (édit. P. Paris, t. II.)

18° David Aubert, en ses *Conquestes de Charlemaigne*, qui furent écrites vers 1458 et qui sont conservées dans un des plus beaux manuscrits de la Bibliothèque des Ducs de Bourgogne à Bruxelles (n° 9066), avait évidemment sous les yeux, comme nous l'avons dit plus haut, soit un exemplaire COMPLET du *Charlemagne* de Girard d'Amiens, soit un texte de la même famille : de telle sorte qu'avec sa prose très-moderne, on peut, fort heureusement, combler la lacune que nous offre le seul manuscrit de Girard parvenu jusqu'à nous (Bibl. nat., fr. 778, f°s 121-124 v°). Comme le dit M. Ruelens, à qui nous devons l'analyse et les extraits ci-dessous, ce David Aubert est toujours le même : « un homme qui se plaît à développer deux lignes d'histoire vraie ou fausse en deux feuilles d'amplification filandreuse ». On en jugera par ce qui suit. *Comment le patriarche de Jherusalem fut degetté de son siége, puis vint en Constantinoble devers l'empereur de Grèce, et comment tous deux envoierent en France devers le noble et bien fortuné Charles le Grand pour avoir confort et aide* (f° 123). « La vraye cronicque qui est moult bien approuvée raconte que, en ce temps, le roy de Nubie appelé Escorfault, païen tres redoubté en armes pour sa force, crudelité et groz poeuple qui le sievoit, conquist la terre de Surie, prist la sainte cité de Jherusalem, violerent le saint Sepulchre et les sains Lieux et userent de la plus inhumaine occision sur le peuple crestien dont bouche sauroit parler. » Le Patriarche échappa au massacre et se rendit à Constantinople auprès de l'empereur Constantin. Celui-ci, la nuit, eut une vision « qu'il mandast le noble Charlemaigne en son ayde ». A son réveil, il en confère avec le Patriarche. On requit alors quatre vénérables prélats, deux latins, Jehan et David, et deux grégeois, Ysaac et Samuel, et on les envoya vers Charlemagne. Ils arrivent à Paris et, en séance impériale, lisent deux lettres, l'une du Patriarche, l'autre de Constantin. Le texte en est donné. Charlemagne et ses barons sont émus, et le peuple l'est aussi quand Turpin, archevêque de Reims, lui fait connaître le contenu des deux missives. Les barons et le peuple, voyant larmoyer Charlemagne, lui crient d'une seule voix : « Ne pleurez » plus, nous sommes prêts à vous suivre en cette lointaine expédition. » Charlemagne, ravi, fait accompagner « et mener reposer (les ambassadeurs) pour eulx rafreschir atendant l'heure du souper ». Ensuite il fait « lettres et mandemens pour faire venir à Paris en avril » tous ceux qui veulent participer à l'expédition. En quinze jours, il en arriva une foule innombrable. Après avoir été l'objet des meilleurs traitements, les ambassadeurs s'en retournent, chargés de présents. Charlemagne « leur dist en son beau latin, qu'il savoit comme le francoys, qu'avec l'aide de Dieu », il serait à Constantinople « dedans la Saint Jehan ». Constantin se montre charmé du résultat de l'ambassade, et, de son côté, rassemble des forces. Avant le 10 avril, Charlemagne avait réuni à Paris deux cent mille hommes. Après avoir « prins congié à sa femme, baisié son jeune filz Charlot que moult amoit » et harangué ses barons, il se mit en chemin et « passa par les Allemaignes ». En route, il lui arrive une aventure

tourner fiévreusement les pages d'un roman, et une telle fièvre se fait rarement sentir dans la lecture de

que « j'ay trouvé en la vraye cronicque ». Dans un bois de deux journées de long, il se perd avec son armée; la pluie survient, la nuit se fait. Effrayé, Charlemagne descend de cheval et prie. Tout à coup un oiseau se met à chanter et à parler... en latin, ce qui fut regardé comme très-merveilleux par « les gens du pays ». Au matin, joyeux et rassurés par ce messager céleste, Charles et son armée se mettent en route en suivant l'oiseau, qui les conduit jusqu'à Constantinople. Là, Constantin vient à leur rencontre et les festoie. Puis on prend quelques dispositions et l'on part en Syrie. Il est aisé de voir que tout ce début est emprunté à la légende latine. Mais c'est ici que les deux documents vont s'éloigner l'un de l'autre. = *Comment le souldan de Damas et aultres prinches payens envoierent leurs espies en Constantinoble. Et comment ilz se mirent en point pour livrer bataille aux vaillans chrestiens* (f° 135). Après la prise de Jérusalem par le soudan et la fuite du Patriarche, le « caliphe de Baudas », persuadé que ce dernier mettrait tout en œuvre pour récupérer le tombeau du Christ, avait engagé le soudan à se mettre sur ses gardes : même, il eût voulu conduire les Sarrasins à Rome. En attendant, on envoie des espions à Constantinople, et ce sont « deux païens qui savoient parler latin, grec et aultres langues ». Averti par eux, le soudan fortifie Jérusalem. Puis, il mande « le roy de Turquie et celluy du Quaire » et, au printemps, il a trois cent mille hommes sous les armes, et, un peu après, six cent mille. Conseil tenu par le soudan et les grands seigneurs sarrasins; joie d'anéantir bientôt la chrétienté en triomphant de ses deux Empereurs. = *Comment les nobles empereurs Charles le Conquerant et Constantin de Grèce livrerent bataille au souldan de Babiloine, celluy de Damas et le caliphe, le roi de Turquie, celluy de Damiette et plusieurs autres rois païens qui furent desconfis et mis à mort, reservé celluy de Babiloine qui s'enfuy* (f° 138). Le prudent empereur Charlemagne envoie des coureurs et un truchement pour reconnaître le pays ennemi. Il apprend que l'armée des Sarrasins est divisée en « douze batailles ». Alors, il « fist chascun armer et sonner trompettes, clarons et autres instrumens pour resjouir son pueple ». Il ordonne son armée et se dispose au combat. Harangue aux troupes et bénédiction du Patriarche. Emond, fils de Doon de Mayence, demande à porter l'enseigne de France. Charlemagne monte à cheval: combat longuement décrit. Emond tue Moradis, frère du roi de Turquie. Récit détaillé de mille prouesses. = *Comment, après la victoire achievée, les deux vaillans empereurs assiégerent la sainte cité de Jherusalem, et comment le souldan de Babiloine et le roy de Damiette leur livrerent bataille, lesquelz furent occis et la sainte cité reconquise en la même journée, et de leurs fais* (f° 144). Après la déconfiture des Sarrasins, les nobles chrétiens « trouverent, par estimation vraie, qu'il y eust de païens occis plus de quatre cent cinquante mille, sans ceulx qui tiroient à leur fin, dont les aulcuns requirent le saint baptesme, les autres non ». Les chrétiens avaient bien perdu trente mille hommes; « mais la pluspart estoient de ceux de Grèce ». Sachant que les païens, après leur défaite, s'étaient retirés à Jérusalem, Charlemagne vient planter sa tente devant la ville. Le soudan de Babylone « s'en complaindy à ses dieux très-tendrement : « Que vois-je maintenant, puissans » dieux Mahom, Jupin, Apollin, Tervagant. Vostre puissance est estainte. » Le roi de Damiette l'apaise, et l'on se décide à livrer une nouvelle bataille. On fait venir de nouvelles troupes, et l'on se retrouve encore deux cent cinquante mille hommes. Charlemagne, de son côté, dispose son armée, fait faire « provision d'abillemens pour escheller la cité, tandis que l'escarmuche se feroit au devant ». Combat. Le roi de Damiette est tué par Carouel, ce qui terrifie

nos vieux poëmes. Sachons profiter d'une aussi heureuse et aussi rare occasion.

les Sarrasins. Pendant la bataille, Charlemagne fait poser des échelles contre les murs. Tous les défenseurs de la cité étaient au combat ou le regardaient du haut des remparts. Dix mille Français peuvent donc entrer dans la ville, sans être, pour ainsi dire, aperçus. La ville est prise : la plupart des défenseurs demandent le baptême, les autres sont occis. Après avoir laissé vingt mille hommes dans la ville, Charlemagne se jette au dehors dans la mêlée. De sa propre main, il tue le soudan. Des deux cent cinquante mille païens, il n'en échappa point cinq cents. Les Français n'avaient point perdu plus de trente mille hommes. Après la victoire, les deux empereurs se rencontrent et se félicitent. Charlemagne met la cité aux mains de Constantin; puis, tous les chrétiens vont visiter le Calvaire. = *Comment, après la conqueste faite, les deux nobles empereurs et le Patriarche visiterent les saints Lieux de Jherusalem, et aussi comment ils firent mettre à mort le caliphe*; *puis, conquirent toute Surie par force d'armes* (f° 150). La cité était approvisionnée pour trois ans et pourvue de tout ce qu'il fallait pour la défense. Les Français et les Grégeois y font leur entrée : des prélats, des clercs, des chrétiens arrivent de toutes parts : ils forment une belle procession et vont au-devant de Charlemagne, de Constantin et du Patriarche. On crie : « Noël », et, en chantant hymnes et cantiques, les deux Empereurs entrent, accompagnés de leurs barons, et se rendent au saint Sépulcre. Après quoi ils vont dîner au palais du Patriarche « et se couchent jusques à l'endemain ». Après dix jours de prières et de promenades dans la ville, Charlemagne fait amener devant lui le « califfe de Baudas » et l'exhorte à se faire chrétien. Mais, comme il s'obstine dans sa perverse créance, Charlemagne le fait « morir par grant tourment ». Puis, il convoque ses barons, et leur annonce qu'il faut conquérir toute la Syrie. Le lendemain, « après la messe ouïe », l'armée part. La conquête de la Syrie ne lui coûte que peu d'efforts, et les défenseurs du pays sont tous « occis ou baptisez ». = *Comment, après la belle conqueste, les deux nobles empereurs partirent de la cité de Jherusalem et vindrent en Constantinoble* (f° 155). L'armée retourne à Jérusalem. Nouvelle entrée solennelle : les deux Empereurs descendent de cheval et remercient le ciel. Après avoir tout remis en bon état, Charlemagne prend la résolution de partir et ordonne à son armée de faire ses préparatifs. Discours de remercîment du Patriarche à Charlemagne. Fêtes, dîner au palais, présentation à l'Impératrice, discours de Constantin. = *Comment, au partir de Constantinoble, fut par l'empereur Constantin donné au tres excellent Charles le Grant de moult belles reliques qu'il fist rapporter en ses païs de par decha* (f° 158). Charlemagne, voulant « reveoir sa femme et son fils Charlot que moult amoit », donne décidément l'ordre du retour. Constantin offre de riches présents; les Français les refusent. Charlemagne avait défendu « aux siens, sous paine de mort, que nul ne fust si hardy de mettre main à chose qu'on lui présentast ». Insistance de Constantin, persistance de Charlemagne. Mais, par une inspiration divine, Charlemagne demande des reliques. Constantin assemble les prélats et fait jeûner le peuple pendant trois jours. C'est après cette sainte préparation que l'on ouvre le trésor « de la grant église où sainte Helaine avoit fait mettre les reliques ». On en retire la couronne d'épines : miracles immédiats. Charlemagne la met dans « un gant tout tissu à or » qu'il remet à Turpin. C'est cette couronne qui existe encore à Saint-Denis. Puis on y ajoute une partie de la croix, du suaire, de la chemise de Notre-Dame et de sa ceinture. Désormais Charles n'a plus rien qui le retienne : il quitte Constantinople, et, après un heureux voyage, arrive à Aix-la-Chapelle, où les reliques sont déposées.

La reine, femme de Charlemagne prétend que l'empereur Hugon de Constantinople « sait mieux porter couronne que le roi de France. » Colère de Charles.

Il faut cependant avouer que, dans ce début du *Voyage à Jérusalem*, l'Empereur joue un rôle passablement ridi-

19° Le manuscrit de l'Arsenal 3351 (anciennement B. L. F. 226) nous fait assister à un nouveau développement de notre légende au XVe siècle. Cette compilation en prose, dont nous aurons lieu de reparler plus d'une fois, se compose des éléments suivants : 1° *Girars de Viane*, première partie (f°s 1-5); 2° *Hernaut de Beaulande* (f°s 5-40); 3° *Renier de Gennes* (f°s 40-55); 4° *Girars de Viane*, seconde partie (f°s 54-178); 5° *Voyage* (f°s 178-206); 6° *Galien*, première partie (f°s 206-223); 7° *Aimeri de Narbonne*, première partie (f°s 223-231); 8° *Galien*, seconde partie (f°s 231-269); 9° *Aimeri de Narbonne*, seconde partie (f°s 269-280); 10° *la Reine Sibille* (f°s 280-379). Il est aisé de voir que, si le compilateur pouvait être rattaché à quelqu'un de nos anciens cycles, il devrait être classé parmi les cycliques de la Geste de Guillaume. Ce fut toujours, d'ailleurs, le caractère de notre légende, et nous l'avons déjà fait remarquer au sujet de la chanson du XIIe siècle. = Pour nous borner ici au *Voyage* et à *Galien*, notre rajeunisseur avoue, à vingt reprises, qu'il a sous les yeux une ancienne *istoire*. Il va plus loin, et nous fait entendre clairement que cette *istoire* EST EN VERS. Dès le début du *Voyage*, en effet, il prend ses précautions avec ses lecteurs, et, leur confessant son scepticisme absolu à l'égard de tout ce qu'il va raconter : « S'aucune mençonge, dit-il, y est par aventure ditte ou racomptée plaisamment, SY EST-ELLE DISTRETTE DES ROMMANS ET HISTOIRES RIMEZ D'AUCUN TEMS que l'istorien croit aussy à paine que les escoutans. » (F° 180 v°). C'est ce qu'il répète à plusieurs reprises, et comme il y a çà et là, dans sa prose, certaines traces visibles de versification, nous en pouvons conclure qu'il avait entre les mains et copiait à sa manière quelque ancienne chanson de geste. Or, tout nous autorise à penser que c'était le *Galien* en vers de la fin du XIIIe siècle; ce *Galien* même dont se sont également servis le compilateur du manuscrit 1470 de la Bibliothèque nationale et l'auteur inconnu du *Galien* incunable ; ce *Galien* même dont, à l'aide de ces deux dernières versions en prose, nous tenterons tout à l'heure de reconstituer plusieurs fragments considérables. Quant au compilateur du manuscrit de l'Arsenal, il ne nous sera pas d'une grande utilité pour ce travail de restitution. Dans son œuvre étrange et diverse, il emploie concurremment tous les procédés à l'usage des remanieurs en prose. Quelquefois il suit son original d'assez près et va jusqu'à en conserver quelques rimes (f° 184, etc.). Mais, le plus souvent, il le délaye ou l'abrége d'une façon véritablement désespérante. Lorsque le récit du vieux poëme lui plaît, il le développe et l'allonge sans vergogne ; mais, tout à coup, et sans qu'on sache pourquoi, il se fatigue de ces développements ; la vieille chanson l'agace, et cet homme nerveux se prend soudain à résumer en une page plusieurs centaines de vers : « Si n'en puet mie, en cest present livre, faire l'istoire mencion : car trop porroit estre ennuieuse et longue » (f° 239, etc.). On comprendra sans peine qu'avec de tels caractères, cette œuvre du XVe siècle nous ait médiocrement servi à reconstruire celle du XIIIe. Il nous reste, néanmoins, à donner une analyse exacte du *Voyage*, tel qu'il est raconté dans le manuscrit de l'Arsenal. C'est ce que nous allons faire... = *Comment Charlemaine fut premierement moty d'aler en Espaigne faire la conqueste en laquelle morurent Olivier et Rolant* (f° 178). L'Empereur est sur le point de partir à Jérusalem, lorsqu'on lui annonce l'arrivée de Basin et de Basile, « frères et bons amis, lesquelz s'estoient partis de France à gros peuple pour aller guerroyer la gent sarasine ». L'auteur du roman se lance ici dans une longue digression. Il expose comment l'Espagne était alors divisée en plusieurs royaumes sous les rois Baligant et Marsile, et comment ce dernier possédait tout le pays depuis Bordeaux jusqu'à la Galice, avec Saragosse pour

cule. Le voilà qui s'irrite sottement parce que sa femme trouve, hélas! qu'il est un homme au monde mieux coiffé

capitale. Ce Marsile avait une belle dame, « laquelle fut tant amoureuse de Maugis d'Aigremont, que fuïr le convint du païs, pour ce qu'il fut trouvé couchié en son lit avec elle ». C'est à cette dernière mésaventure que l'on attribue ici la haine de Marsile contre les chrétiens et la catastrophe de Roncevaux. Quoi qu'il en soit, et après que le remanieur a pris soin de nous renvoyer au roman de *Maugis d'Aigremont*, il nous fait assister au départ de Basin et de Basile en Espagne, où ils furent tués avec tous leurs gens sur l'ordre de Marsile, du roi Laugalie (*sic*) et de Baligant. Enfin notre prosateur en arrive au *Voyage à Jérusalem*; mais il juge tout d'abord nécessaire de mettre son lecteur en garde contre la vérité des faits qu'il va raconter : « Avant ce que l'istorien entame la matiere qui puet par nature estre mensongiere ou forte à croire à ceulx qui la liront, il proteste que les mots ne lui soient imputez pour baverie. Car son intention n'est aucunement d'y mettre ne adjouster rien du sien, mais que seulement escripre et racompter joieusement ce qu'il a veü et trouvé en plusieurs livres assez revenans l'un à l'autre. » Et il se décide à commencer (f°s 178-180 v°). = « *Comment Olivier de Vienne engendra Galien en la fille de l'Empereur de Constantinoble en revenant de Jerusalem* ». C'est sous cette rubrique que le remanieur place, assez maladroitement d'ailleurs, presque tout le récit du *Voyage*. L'itinéraire de Charles à travers l'Europe ne l'arrête pas longtemps, et il fait très-rapidement arriver l'Empereur à Jérusalem : « Point ne dit l'istoire quel jour ne quel mois », dit-il en plaisantant. Or, l'église était fermée : « Si se mist l'Empereur à genoulx adoncq et, le plus devotement qu'il peüst, fist sa priere à Nostre Seigneur, et s'ouvrirent les portes. » Ce n'est pas un Juif ici, mais c'est un chrétien qui aperçoit Charles et les Pairs assis dans les « chayeres » du Christ et de ses Apôtres, et qui va avertir le Patriarche. Celui-ci s'empresse de s'incliner devant le roi de France et lui donne immédiatement ses plus belles reliques : « le bras de saint Simeon, le chief de saint Ladre, du laict de sainte Marie, une chemise que vesti son benoît enfant; une sainture que saingni la vierge Marie; d'un de ses soliers; le coutel dont elle se servoit en mengant, avec de l'escuelle en laquelle elle mettoit sa viande. Sy on puet l'en encor veoir à Saint-Denis partie que Charlemaine y donna pour verité, et se scevent ceulx qui y vont chascun an gaignier les pardons. » Et l'auteur juge à propos d'ajouter ici quelques remarques que lui suggèrent la multiplicité et l'origine des reliques conservées à Saint-Denis, « au Palais », à Paris et ailleurs : « Et si en départi Charlemaine, distribua ou donna autre part, ne dit point l'istoire cy endroit où ce fut. Car assez d'autres riches, dignes et belles [reliques] en y a tant au Palais à Paris comme ailleurs, qui est le plus noble trésor de quoy l'en puisse parler. Et qui demanderoit dont elles vindrent, dit l'istoire que Charlemaine mesmes en conquist partie sur l'amiral Balan en la cité d'Aigremore, au voyage que lui et ses pers et barons firent en cellui tems que le roi Fierabras d'Alexandre fut conquis par Olivier de Vienne. Et si dient aucuns istoriens que Regnault de Montauban en aporta d'Angorie, lorsque Charlemaine et lui furent pacifiés ensamble de la grant guerre qu'ils avoient menée l'un contre l'autre.... » (F° 182 v°.) Cependant Charlemagne quitte Jérusalem et prend son chemin « par Grece ». C'est alors seulement que le rajeunisseur pense à nous raconter l'histoire de l'Impératrice, disant à Charles « qu'il y a de par le monde un prince plus riche que lui et que ce prince est le roi Hugues de Constantinople ». Notre romancier avoue naïvement que ce fait s'était passé « au departement de l'Empereur » : il eût été plus sincère encore en confessant qu'il avait oublié de nous le rapporter. Bref, Charles se décide à revenir par Constantinople, afin de voir ce roi si vanté. Cette partie du *Voyage* plaît à notre

que lui. Il se hâte de faire son offrande au moutier et revient à Paris avec Roland, Olivier, Guillaume d'Orange,

prosateur, et il y suit visiblement d'assez près le roman en vers du XIIIe siècle, qu'il a très-probablement sous les yeux. On s'en aperçoit aux rimes qu'il conserve çà et là, et c'est ici que la comparaison entre le manuscrit de l'Arsenal et le manuscrit 1470 de la Bibliothèque nationale sera peut-être le plus intéressante. Les chrétiens s'avancent donc à travers les longues plaines de l'Asie et font porter les reliques devant eux. Et, « en passant leur chemin, ainsy comme par le plaisir de Dieu, estoient les sours qu'ilz rencontroient en leur chemin garís de leur infirmité, les avugles renluminés, etc. » (f° 183 r°). Mais, comme l'observe sagement notre auteur, rien ne peut longtemps demeurer caché en ce bas monde, et voici que les Sarrasins apprennent le voyage de Charlemagne. Vite Braimant s'arme et chevauche contre les Français à la tête de deux mille païens. L'Empereur les aperçoit soudain et, comprenant la grandeur du danger, consulte ses barons : « Voici les païens devant nous : que faut-il faire ? « — Courons-leur sus, dit Roland, et battons-les. » Ogier partage brutalement le même avis, et le remanieur en profite pour faire un beau portrait du Danois. « Or estoit Ogier criminel plus ou autant que chevalier du monde : il estoit sans merci quant se veoit de ses ennemis oppressé ; il estoit sans misericorde quant il se trouvoit avantagié plus qu'eux ; il estoit sans raison quant on lui faisoit aucun tort, et à ceste heure lui enflamba le visage de fin argu, sy que qui l'eüst à bonnes certes veü, il lui eüst d'un homme enragié souvenu. » Mais le vieux Naimes, le plus sage des conseillers de Charles, ne partage pas l'avis d'Ogier, et déclare la résistance impossible. « Et à ces paroles respondi Naimes qui plus ne voulu nul des autres escouter, et dit à l'Empereur : « Ne croyés ces gens-cy, sire, » fait-il, car ils nous conseillent nostre perdicion. » Mais les jeunes Pairs ne veulent pas se rendre aux sages conseils du duc de Bavière et se précipitent imprudemment contre les païens. Charles fait déposer les saintes reliques à terre et se contente de se mettre à genoux : Dieu l'exauce, et tous les Sarrasins sont changés en statues de pierre, au grand étonnement de Roland, d'Ogier et d'Aimeri, dont le courage insensé est moins récompensé que la confiante piété de l'Empereur. « Et devindrent tous les païens pieres de rochier » (f°s 184 v° à 186 v°). Notre prosateur, après s'être volontiers étendu sur ce récit, se remet de plus belle à abréger son original. « Qui vouldroit, dit-il, toutes leurs avantures racompter, ce seroit chose trop ennuieuse ; pour ce, s'en taist l'istorien de la plus grant part, mesmement que ce lui semble fantosme ou clere mençonge trop entendible » (f° 186 v°). Là-dessus, ce sceptique passe très-rapidement sur la fameuse histoire des porchers, des vachers et des bergers qui, comme nous le verrons tout à l'heure, sera si longuement racontée par l'auteur du manuscrit 1470 : « Ils trouverent porchiers, vachiers et bergiers gardans leurs bestes, couchans et retrayans en paveillons si richement appointiés et ouvrés que ce pouroit sambler chose faée ou menteresse. Et non pour tant parlera l'istoire du roy Hugon pour avoir souvenance de ce que la Reyne avoit dit à Charlemaine à son departement. » Ce narrateur si défiant se plaît à nous arrêter plus longtemps devant le bon roi Hugon, devant ce roi agriculteur dont le labourage fait l'occupation et la joie. Mais aussi, quelle charrue que la sienne ! « Dit l'istoire que les rouelles estoient de fin or, le soc de fin argent, les manchereaulx de fin cipres et les rays de la plus fine soye du monde. » Les compagnons de Charlemagne s'irritent contre les goûts roturiers du roi Hugon ; mais l'auteur passe assez prestement sur cette indignation qui sera plus longuement exprimée dans le manuscrit 1470. Il s'empresse de conduire ses héros à Constantinople et de nous faire assister aux commencements de l'amour d'Olivier pour la fille du roi, pour la belle Jacqueline (f° 188 v°). L'ami de

Naimes, Ogier, Gérin, Béranger, Hernaut, Aïmer, l'archevêque Turpin, Bernard de Brebant et Bertrand.

Roland en perd la tête tout d'abord. Il ne mange plus : « car il estoit replet et saoulé de la beauté Jacqueline ». Le romancier, qui vient d'abréger si hardiment son original, sent qu'il entre ici dans la partie la plus scabreuse du vieux poëme et qu'il va amuser ses lecteurs. Il le sent, et redevient long à plaisir. Charles et les douze Pairs vont, le soir, se coucher dans la vaste salle que le roi de Constantinople leur a fait préparer; au milieu de ce dortoir improvisé est un pilier creux dans lequel ce prince soupçonneux a fait cacher un espion. Alors, quelques-uns des Pairs se mettent à « ronfler » : le mot est de notre auteur. Mais la plupart ne peuvent dormir. Quant à Olivier, il était si amoureux « qu'il accoloit et baisoit son oreiller ». Ici commence la scène des gabs (fº 190 vº), et elle est à peu près la même que dans le manuscrit 1470, que nous analysons plus loin. Il va sans dire qu'à chaque vantardise des Français, le bon espion s'indigne très-fort dans le creux de son pilier. Mais, parmi tous les gabs, le plus monstrueux est celui d'Olivier, qui, avec un langage moins couvert que dans le manuscrit 1470, se vante ici « de faire .xv. fois sans dormir le jeu dont amant et amie s'esbatent en prenant plaisance l'une avecq l'autre » (fº 191 rº vº). Ces gasconnades un peu lourdes donnent lieu au rajeunisseur de s'élever une fois de plus contre le vieux poëme qu'il copie : *Entendre que c'est que gaber — Vault autant que de flaber*, s'écrie-t-il dans un « notable ». Et remarquez qu'on trouve de ces *notables*, de distance en distance, dans toute cette longue et étrange compilation. « Et flaber, ajoute-t-il, est dire mençonges et réciter choses non advenues » : ce qui n'est bon qu'à guérir les « merancolies ». Après cette protestation nouvelle, il se reprend à nous raconter la scène des gabs, qu'il a interrompue. L'espion sort de son pilier et court raconter au roi Hugon tout ce qu'il a entendu (fº 195 rº) : colère du roi, qui se plaint amèrement à Charlemagne et est terrassé soudain par un regard terrible, par un seul regard du grand Empereur. Mais il y a près de Hugon un traître qui l'excite contre les Français : c'est Isambert de Bordeaux, « lequel avoit, par sa forfaiture, esté banny de France ». Une lutte terrible s'engage entre les Français et les Grecs : deux mille de ces derniers sont couchés à terre ; les autres sont dans l'épouvantement, et un bourgeois de Constantinople, parlant au nom de tous les autres, demande à Hugon la cessation d'une lutte si fatale à ses concitoyens (fºs 195-197 vº). Le roi consent à faire sa paix avec Charles, mais à la condition que les barons français exécuteront leurs gabs. « Or, observe notre auteur, le seul qui fût réellement exécutable était celui d'Olivier. » Toute cette partie du manuscrit de l'Arsenal est extraordinairement étendue, et l'on y peut retrouver plus facilement qu'ailleurs les traces de la chanson du XIIIe siècle. On sait, d'ailleurs, le reste de l'histoire, et *comment Jacqueline, la fille du roy, fut delivrée à Olivier de Vienne pour gesir avecq lui une nuit*. C'est le titre même que notre narrateur donne à l'un de ses chapitres. Olivier, en effet, ne manifeste aucun repentir de son gab, se déclare prêt à l'exécuter, et ajoute : « Si me ose bien de ce vanter à l'aide d'Amours qui aux amans fait maintes choses entreprendre. » Le roi, plus cynique mille fois qu'Olivier, soumet alors sa fille à cette ignoble épreuve, et l'auteur du XVe siècle est le premier à s'étonner hautement de cet épisode de son récit : « Celle nuit fut cose moult merveilleuse à faire et accorder; MAIS A CROIRE PLUS. Si le tesmongne l'istoire, laquelle je ne puis mie desdire. » Il est vrai que le ciel s'en mêle (!) et qu'une voix d'en haut annonce à Charlemagne endormi que tous les gabs des Français recevront aisément leur exécution... même celui d'Olivier (fºs 199-200 rº). Mais Olivier n'en est pas moins assez embarrassé pour réaliser le sien, bien que Jacqueline s'y prête avec une obéissance par trop filiale. S'il n'exécute pas tout son gab, c'est la mort, et le roi Hugon ne lui fera point grâce.

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

Tels sont, en effet, les douze Pairs dans cette chanson du XIIe siècle : « Vous allez, leur dit Charles, partir sans

Olivier s'attriste et s'effraye; même il va jusqu'à citer, dans sa douleur, les paroles d'un sage, qui dit *notablement* ces deux vers : « *On doibt bien hayr le soulas — Dont on dit à la fin : Hélas!* (f° 201 r°.) Par bonheur, Jacqueline lui promet de mentir et de témoigner devant son père qu'il a, loyalement et jusqu'au bout, accompli toute sa vantardise et tenu toutes ses promesses. Olivier, en revanche, lui promet de l'épouser (f° 202 r°). Après qu'Aimeri a été mis en demeure d'exécuter son gab, et qu'il a brisé d'un seul coup quinze toises de muraille, comme il s'était engagé à le faire, le romancier nous raconte la réconciliation des deux rois et décrit les fêtes de sept jours qui suivirent cet heureux événement. Charlemagne et ses Pairs n'ont plus désormais qu'à quitter Constantinople. Ils partent en effet, et Jacqueline, qui est enceinte de Galien, accompagne de ses regrets le trop placide Olivier, qui lui fait de nouvelles promesses de mariage (f° 204 v°). A peine de retour en France, Charles « assanble ses grans compaignies pour aler en Espagne, où il fut par longtems » (f° 204 v°). Il s'agit d'aller venger sur les païens la mort de Basile et de Basin; mais les barons français se disent que cette guerre sera terrible et hésitent à partir. Charles s'indigne et les jette énergiquement sur le chemin de l'Espagne. L'auteur termine cette partie de son récit qui correspond au *Voyage* en renvoyant ses lecteurs au livre qui « a été composé sur les conquestes des Espaignes » (f° 205 v°).

20° Le manuscrit français 1470 de la Bibliothèque nationale (*Galien restoré*, XVe siècle) est l'œuvre d'un remanieur en prose qui avait sous les yeux une chanson du XIIIe siècle, laquelle renfermait sans doute ces deux éléments juxtaposés et fondus : 1° le *Voyage* (rajeunissement, en vers rimés, de la chanson primitive), et 2° le *Galien* (rédaction en vers, de la fin du XIIIe siècle). = L'auteur du manuscrit 1470 est un homme exact, régulier, égal, qui suit de fort près son original et ne ressemble aucunement à ce capricieux auteur de la compilation du manuscrit de l'Arsenal, lequel abrége ou délaye à l'excès et qui compile, d'ailleurs, plusieurs autres romans. Dans la seconde partie du manuscrit 1470, dans le *Galien* (bien plus que dans la première partie ou dans le *Voyage*), il est aisé de retrouver un assez grand nombre de vers ou de fragments de vers. Or, vers le même temps, un autre remanieur se livrait au même travail d'après le même original, d'après ce même *Galien* en vers de la fin du XIIIe siècle. C'est l'œuvre de cet autre rajeunisseur qui nous a été conservée dans les plus anciens *Galien* incunables. Ce second prosateur nous a aussi conservé dans sa prose un certain nombre de rimes, de fragments de vers ou de vers entiers; mais ce ne sont pas, en général, les mêmes que ceux du manuscrit 1470. Si bien qu'en utilisant ces deux versions, le *Galien* incunable d'une part et le manuscrit 1470 de l'autre, nous sommes arrivé à reconstituer plusieurs centaines de vers, et que l'on pourrait arriver à restituer, presque à coup sûr, tout le *Galien* en vers du XIIIe siècle. = Quoi qu'il en soit, l'auteur commence par relier son récit à *Girars de Viane* et, par conséquent, au cycle de Garin de Montglane : « En ce tems que Charlemaigne regnoit et après ce qu'il eut veües maintes batailles mises à fin, et aussi que Rolant et Olivier eurent bataille ensemble en la cité de Vienne, pour laquelle bataille le roy Charlemaigne voua à Dieu que, s'il luy plaisoit garder de mort son nepveu Rolant en celle bataille, qu'il yroit le Saint-Sepulchre adorer, Charlemaigne entreprinst son voiaige et fist appareiller son bernaige. » (F° 1 r°.) L'histoire de la Reine est singulièrement modifiée : elle n'a plus ici rien de primitif ni d'étrange. La femme de Charles, entendant son mari s'écrier : « Je » suis le plus riche roy de toute crestienté », se contente de dire : « Sire, sans » faulte, j'en scay ung plus riche que vous de la moitié. — Et quel est-il? dist le » Roy. » — Et la Royne respont : « C'est le roi Hugues de Constantinoble. »

retard à Jérusalem, et adorer le saint Sépulcre. J'irai avec vous : car je veux voir un roi dont j'ai ouï parler. »

Lors Charlemaigne jura que ainçoys qu'il retourne de son voiaige, qu'il yra veoir le roy Hugues. » (F° 1 v°.) Charles part, n'emmenant avec lui que les douze Pairs. Leur voyage est raconté en deux lignes. Les voilà à Jérusalem : les portes du Saint-Sépulcre sont closes; mais Charles se met en prière, et elles s'ouvrent miraculeusement. Dans cette prière sont déjà ces mots significatifs, que nous retrouverons dans les incunables : « J'ay laissé, dit Charles, mon pays de » France, d'Alemaigne, de Champaigne, de Flandres ET DE BRIÉ » (f° 2 r° et v°). L'Empereur et les douze Pairs s'assoient « dans les treize chaizes du Christ et des Apôtres » : celle du Christ « se abessa encontre Charlemaigne, et il s'assit dedens ». Aventure du Juif qui aperçoit l'Empereur et qui voit « en sa bouche reluire une lumiere en la forme des rayes du soleil moult clere ». Vite il court prévenir le Patriarche. Celui-ci « va devant l'esglise à grant procession de prestres », et c'est alors que Charles se fait connaître : « Je suis R y de France et suis » nommé Charlemaigne. Et vez cy mon nepveu Roland, et aussi Olivier le vail- » lant. » (F° 3 r°.) Le Patriarche s'empresse de donner au roi de France les reliques qu'il lui demande, et ces reliques sont le « braz de sainct Simon (*sic*) et le chief de saint Ladre, du laict Nostre-Dame et la sainte escuelle où Dieu mengea son poisson ». Point n'est question de la sainte couronne, ni du saint clou, qui sont spécifiés dans les documents antérieurs » (f° 3 v°). Adieux du Patriarche et de Charles : « Gardez-vous bien des païens » (f° 4 r°). Miracles opérés par les saintes reliques. Les Français passent miraculeusement toutes les rivières à gué. Comme ils traversent un bois « qui duroit bien deux journées », le païen Bremont les attaque avec six mille Turcs ». Orgueil de Roland et d'Olivier devant ce danger; sagesse de Naimes : « Faites mettre les saintes reliques » à terre et priez. » Et Roland de s'écrier : « Or, priez tant que vous vouldrez ; » car je ne demande seullement que mon espée. » Grâce à la prière de l'Empereur, mieux avisé et plus confiant en Dieu, les païens sont changés en rochers (f° 5 r° et v°). C'est au sortir de ce bois que les douze Pairs aperçoivent soudain un pavillon, un « tref tres bel ». Et « estoit ce tref au roy Hugues de Constantinoble, lequel ne mist jamais son entente à esperviers, à autours ne à chasser en bois; mais alloit chascun jour labourer à la charrue et mettoit toute son entente à nourrir porcs et vaches et moutons. » Les porchers du roy Hugues sont les personnages les plus importants de sa cour, et ils habitent aux champs « en des *trefs* aussi riches comme si ce fust pour ung roy ou pour ung prince » (f° 6 r°). Étonnement de Roland et des Pairs quand ils apprennent qu'ils ont devant eux les porchers du roi Hugues. « Sire », dit orgueilleusement Roland à son oncle qui accepte volontiers l'hospitalité dans le *tref*, « sire, s'il » estoit seü en France qu'en l'ostel d'un porchier vous eüssiez logé, à tousjours » mais vous seroit reprouché. — Rolant, dist Charlemaigne, or ne m'en parlez » plus; car de tels porchiers n'a gueres en France. » (F^{os} 6 v°, 7 r°.) Plaisanterie de Roland contre Ogier, que le porcher charge de faire le service de la table : « Dieu, dit-il, a faict au jour d'uy ung moult bel miracle, quant il a fait Ogier » maistre d'ostel d'un porchier. » (F° 7 r°.) Le roi et les Pairs se remettent en route et, à trois heures de l'après-midi, trouvent « un tref moult riche; et avoit par dessus le tref un pommel moult flamboiant ». L'Empereur commence à se dire que sa femme pourrait bien avoir raison et qu'il y a vraiment de grandes richesses en ce pays. Or, ce tref n'est pas encore celui du roi, mais d'un vacher. Nouvelle réception, nouveau repas, nouvelles plaisanteries de Roland, qui fait sans cesse le bel esprit (f°s 7 v°, 8 r°). Le lendemain, rencontre d'un troisième pavillon, qui est celui d'un berger de brebis. C'est la même aventure, trois fois renouvelée. « Où est le roi Hugues? » demande enfin Charlemaigne. — « Vous le

Vite on part; la pauvre Reine demeure en France « doloruse et plurant ».

» trouverez par deça Constantinnoble, en une grant vallée, là où il manie sa » charrue dorée, qui est toute faicte d'argent et de fin or. » L'Empereur s'indigne contre cette occupation si peu digne d'un roi, et on lui répond qu'il faut s'en prendre à une fée qui l'a doué ainsi dès son enfance. Colère de Charles : « Qu'en » ung feu puisse estre arce la putain deshonneste qui ainsi le destina. » Et, quand il aperçoit la charrue du roi Hugues : « Foy que je doy à Dieu, dit-il, se » je tenoie ceste charrue, je la feroie rompre et mettre en monnoie pour paier » souldaiers encontre les mescreans. » (F^os 8-10 r°.) Quant à Roland, il ajoute qu'il la « feroit sur le Pont en monnoie changer ». « Le Pont », c'est le pont au Change, où Louis VII avait établi le change dès 1141 (Jaillot, I, quartier de la Cité, 161). C'est alors que Jacqueline, la fille du roi, fait son apparition dans la légende et qu'elle frappe les regards d'Olivier : « Si avoict Olivier en elle incessamment » l'œil et ne povoit estre saoullé de la regarder. » Annonce de la naissance de Galien et de tous les événements qui vont suivre jusqu'à la bataille de Roncevaux (f°s 10 v°, 12 r°). Olivier, très-amoureux de Jacqueline, en perd le manger et le boire. Roland le plaisante là-dessus, et c'est cette même plaisanterie qui se retrouve dans le manuscrit de l'Arsenal : « Ogier, dist Roland, escoutez du pellerin. » Quel preudoms il est, qui vient le Saint-Sépulchre adorer! » (F° 12 r°.) La scène des gabs va commencer. Dans la chambre où sont les Pairs et Charlemagne, il y a un pilier creux, et dans ce pilier un *espie*, qui racontera bientôt au roi Hugues toutes les vantardises des Français (f°s 12 v°, 13 r°). « Il n'y a pas, dit Charles, « un seul homme dans la cour du Roy, fût-il vêtu de deux hau» berts et armé de deux heaumes, *que je ne lui tranchasse la teste jusques* » *aux piez et tellement que mon brant entrera dedans terre demi pié.* » (F° 13 v°.) — Gab de Roland : « Je sonnerai mon cor, et le son en fera trébucher la cité. » Et, si le roi Hugues n'est pas content, je lui brûlerai la barbe et le grenon » fleuri. » A chacun de ces gabs, l'*espie*, caché dans le pilier creux, éprouve une frayeur plaisante (f° 14 r°). — Le *gab* d'Olivier est obscène. Il se vante, si on lui livre Jacqueline, la fille de Hugues, « de lui faire .xv. fois sans repouser la » besoigne qu'on ne doit mie dire » (14 v°). — « Vous voyez ce gros pilier de » marbre », dit Ogier. « Je l'embrasserai si fort demain matin, qu'il sera brisé en » morceaux et que toute cette maison tombera. » (F° 14 v°.) — « Moi », dit Ber» trand, j'abattrai le palais et trouverai le moyen d'en sortir sans danger. » « (F° 15 r°.) — Cette énorme pierre que vous apercevez dans la cour », dit Aimeri, « je la soulèverai sans peine, et d'un seul coup renverserai trente toises des murs » de ce palais. » (F° 15 r°.) — Ganelon est plus odieux encore que tous les autres : « Pendant que le roi Hugues sera à son dîner, je lui doneray tel horion du poing » sur le coul que je luy rompray le gavion. » (F° 15 v°.) — « Que le roy Hugues », dit Naismes, « me baille deux heauberts forts et menus et esmaillés, et, nonobstant » que je soie ung vieillard tout chenu, je ferai un bond de vingt toises par des» sus ces murs, et puis me secourray par si grant force que les deux hauberts » desrompray. » (F^os 15 v°, 16 r°.) — A Turpin : « Je ferai », dit-il, « sortir la mer » de son lit et la ferai venir par cette ville à si grant roideur qu'il n'y aura » bourgeoys vieil ne jeune que je ne face flotter en eau. » (F° 16 r° et v°.) — « Qu'on me donne trois destriers », dit Bernard de Montdidier, « et qu'on me » couvre de trois hauberts : je sauterai au dessus des trois chevaux ; puis, je » retomberai sur eux et les mettrai en mille pièces. » (F° 16 v°.) — Le gab de Richard est encore plus fort : « Je porterai six hommes sur mes épaules » et sauterai avec eux dans un cuvier plein de plomb fondu. Le plomb ne me » touchera pas, mais les six hommes seront brûlés. » La terreur de l'*espie* est à son comble, mais il ne lui reste plus qu'à entendre le gab de Berengier (f° 17

Charles, du reste, ne s'aventure pas seul en ce lointain pèlerinage : il est accompagné de quatre-vingt mille

Départ de l'Empereur pour l'Orient.

r° et v°) : « Que le roi Hugues fasse ficher en terre six de ses meilleures épées, » pommeaux en bas, pointes en l'air. Du haut du palais, je sauterai si légère- » ment sur les épées que je les briserai sans me blesser.— Berangier, dist Roland, » foy que je doy à Dieu, je ne vous bailleray pas Durendal, mon espée, pour ainsi » la tourner. » (F^os^ 17 v°, 18 r°.) Les gabs sont finis, et l'espion va tout raconter à Hugues (f° 18 r°). Colère de Hugues, qui va trouver Charlemagne et le menace de lui faire couper la tête, à lui et à ses Pairs, s'ils n'accomplissent pas tous leurs gabs. A ces mots, Charles le regarde, mais « par tel regart qu'à peu que le roy Hugues n'en cheüt, de paour qu'il en eust, à terre » (f° 18 v°). Or, Hugues avait à son service un « moult riche baron », qui avait été jadis au service de l'Empereur de France; on l'appelait Ysembart de Bordeaux, et il avait été banni de France « pour une mesprison qu'il avoit faicte ». « Vous n'avez, dit-il à » Hugues, qu'à faire armer tous les bourgeois de votre cité, à assaillir les Fran- » çais et à leur faire couper la tête. » Le roi de Constantinople s'y décide; mais, par bonheur pour les Pairs, il y avait là « ung jeune valleton, lequel nourissoit un faucon et estoit de France, et avoit aussi esté banniz de Laon, pour avoir occis ung moyne qui le vouloit frapper ». Il entend l'entretien de Hugues et d'Ysembart, et court avertir Charlemagne (f°s 18 v°, 19 v°). Les Français s'apprêtent à la résistance (20 r° et v°). Bataille entre les Pairs et les gens de Constantinople. Les Pairs font un vrai carnage de bourgeois, et l'un de ces derniers supplie le roi Hugues d'arrêter un combat si douloureux et où les Français sont si manifestement secourus par le ciel. Hugues « faict sonner la retraicte », et il a avec Charlemagne, au sujet des gabs, une explication des plus claires : « Nous n'avons voulu que plaisanter, dit le roi de France; mais enfin, puisque » vous l'exigez, nos gabs seront accomplis.» Tout naturellement, Olivier s'offre, le premier, à accomplir son *gab* avec Jacqueline (f°s 20 v°, 22 v°). Un ange apparaît à Charles qui est allé prier au moutier, et lui dit « qu'il fust tout asseüré que les gabs seroient parfaiz et qu'il les feïst commancer quant il vouldroict. « Seulement, que l'Empereur ne recommence pas. » *Et par les gaz qui furent faiz, fut angendré Galien le Restoré en la belle Jaqueline. Et, se ne fust le dict Galien, crestienté eüst eü beaucoup à fere, lors que les Pers furent occis par les païens à Roncevaux, par la trahison que fist Gannes* (f° 23 r° et v°). Récit très-brutal de la nuit passée par Olivier auprès de Jacqueline. Celle-ci ment effrontément pour sauver Olivier. Hugues, cependant, ne se montre pas encore satisfait et met Aimeri en demeure d'accomplir son gab; puis, Turpin. Celui-ci va sur le bord de la mer, fait le signe de la croix, et l'eau entre dans la ville de tous côtés. Cette fois, Hugues est satisfait et rend hommage à Charlemagne : « Lors fist Charlemagne sa couronne mettre sur sa teste et se fist servir comme empereur » (f°s 23 v°, 26 r°). Départ de Charles; douleur de Jacqueline, qu'Olivier abandonne sans hésiter : « Je reviendrai plus tard, et vous épouserai », lui dit-il. Et il part. *Lors se partit Charlemaigne avecques ses XII Pers et demoura la damoiselle grousse d'un moult beau filz* (f° 27 r°). A peine Charlemagne est-il de retour en France, qu'il rassemble ses barons et part pour sa grande expédition d'Espagne (f°s 27 r°, 28 r°).

21° La plus ancienne édition du *Galien rethoré* incunable est, à notre connaissance, celle de Vérard, en 1500 (in-fol. goth.); mais il est certain que cette rédaction est fort antérieure, et nous en placerions volontiers la composition durant le second tiers du XVe siècle. Les premiers imprimeurs de nos Romans se sont généralement contentés d'imprimer les rédactions manuscrites en prose qui circulaient sous leurs yeux et jouissaient alors de la vogue. Il en a été ainsi de *Galien*, qui, sous cette nouvelle forme, a conquis une popularité nouvelle. Les

pèlerins... armés. Le poëte ne décrit pas longuement le voyage, et, nous épargnant un itinéraire de Saint-Denis

éditions en sont fort nombreuses. Après celle d'Antoine Vérard, il faut signaler celles de Ve Jehan Trepperel, à Paris, en 1521 (in-4° goth.); de Claude Nourry, à Lyon, en 1525 (in-4° goth. avec des variantes importantes); de Pierre Sergent, à Paris, sans date (in-4° goth.); de Nicolas Bonfons, à Paris, en 1528 (in-4° goth.); de Jehan Bonfons, à Paris, en 1550 (in-4° goth.); d'Alain Lotrian et D. Janot, à Paris, sans date; de Ben. Rigaud, à Lyon, en 1575; d'Olivier Arnoullet, à Lyon, sans date (in-4° goth.; conforme à celle de Claude Nourry, citée plus haut); des héritiers de Fr. Didier, à Lyon, en 1588; de Nicolas Oudot, à Troyes, en 1606, 1622, 1670; de Jean Oudot, en 1619, sans parler des éditions plus récentes de Garnier, à Troyes (1793-1804) et de Deckherr, à Montbéliard, etc. C'est encore aujourd'hui celui de nos anciens romans qui a gardé peut-être le plus de lecteurs populaires. = L'auteur de cette version s'est très-évidemment servi d'un poëme antérieur qu'il avait sous les yeux et traduisait fort exactement en prose. Beaucoup de vers et surtout de rimes sont restés dans son travail. Or, vers le même temps, un de ses confrères faisait le même travail sur le même poëme, et de là cette version du manuscrit 1470 de la Bibliothèque nationale, que nous venons d'analyser et dont on peut dire qu'elle est parallèle à la nôtre, mais qu'elle en est tout à fait indépendante. Nous avons dit plus haut qu'avec ces deux versions combinées, il ne sera pas impossible de reconstituer un jour tout l'ancien poëme de *Galien*, et l'on verra plus loin que nous avons tenté l'entreprise. = Au point de vue de la légende, l'*Histoire du vaillant et preux chevalier Galien rethoré* ne nous offre, dans l'incunable, que peu de différences notables avec le ms. 1470. Dans le miracle que Dieu fait pour Charlemagne, alors que les portes de l'église du Saint-Sépulcre s'ouvrent d'elles-mêmes devant lui, le romancier met sur les lèvres du roi de France les mêmes paroles : « J'ai laissé » le royaume de France, Flandres et Alemaigne, *Brie et Champaigne.* » Ces derniers mots sont caractéristiques. Se trouvant dans les deux versions, il est évident qu'ils ont été puisés à la même source, et c'est une observation que l'on peut appliquer aisément à cent autres passages de ces deux versions, qui, l'une et l'autre, serrent leur original d'assez près en l'interprétant chacune à sa façon. Le roi Hugon, dans les deux textes, apparaît exactement sous les mêmes traits. « Il ne désiroit autre chose en ce monde fors que d'avoir beau labeur pour nourrir son bestial : car tant en avoit qu'il fournissoit toute Turquie et Sarrazinesme de blez, de chair et de vins, et jamais il n'estoit aise, sinon quant il veoit les vaches ou pourceaux, moutons, bœufz, etc. Il faisoit plus de cas d'un porcher que du plus grand seigneur du monde. En ceste maniere il estoit prédestiné en son enfance d'une fée, etc. » (Chap. v de l'édition de Nicolas Bonfons et de toutes les éditions.) Ce labourage perpétuel agace le roi de France, qui s'écrie : « Par Dieu qui fit le firmament, si je tenoye en France ceste charrue, » de pic et de martel la feroie despecer pour en faire de la monnoie pour » souldoyer gens d'armes que je meneroie en Espaigne pour mener guerre » contre les mauldictz payens. » (Chap. vi.) Les plaisanteries de Roland sur les amours d'Olivier et de Jacqueline sont également les mêmes : « Quel pelerin, » quelle dévocion d'un prudhomme qui vient du Saint-Sépulcre, qui est ja devenu » amoureux. » (Chap. vii.) La scène des gabs se passe rigoureusement de la même façon. En parlant de l'espion caché dans le pilier creux, l'auteur dit qu'il « ne mist pas les gabz en l'aureille de veau, comme on dit par maniere » de parler, mais les mist tous par escript » (chap. vii). Et le roi Hugon dit à Charles et aux pairs : « Entre vous, François, vous scavez assez vanter : ce » n'est que vostre coustume. » Tout le reste est semblable pour le fond, et les différences de forme ne présentent rien de remarquable.

à Jérusalem, conduit très-rapidement ses héros dans la Ville sainte. Ils y font une halte de quatre mois.

22° Les *Guerin de Montglave* incunables forment une compilation assez étrange qui procède du manuscrit 226 de l'Arsenal, ou qui, pour parler plus exactement, dérive de la même source que ce manuscrit. Les *Guerin de Montglave* (nous prenons pour type l'édition d'Alain Lotrian, s. d.) renferment, tout comme le manuscrit de l'Arsenal, une version en prose de *Girars de Viane* (début), d'*Hernaut de Beaulande*, de *Renier de Gennes*, de *Girars de Viane* (suite et fin), du *Voyage* et du *Galien*, le tout se terminant, fort moralement d'ailleurs, par le châtiment et la mort de Ganelon, d'après la Chronique de Turpin. Le *Voyage* ne figure guère ici que pour la montre, et il est résumé en dix lignes.... Après la paix du roi avec Girard de Viane, Charles reçoit la visite de Bazin et de Bazile, deux compagnons « qui exaulcerent moult la foi de Jésus-Christ ». Ils viennent, devant l'Empereur, crier vengeance contre les païens qui ont tué tous leurs chevaliers ; mais il leur répond qu'il veut tout d'abord aller faire le pèlerinage de Jérusalem. « S'en alla l'Empereur et monta à Brandis, et ses douze Pairs furent avec lui. Et quant ilz eurent fait leur voyage, ilz s'en partirent pour venir par deçà, et vont par Constantinople. Là, il y avoit un empereur moult hardy qui avoit nom Hugon, qui avoit deux filz, dont l'un avoit à nom Thibert et l'autre Henri, et une belle fille qu'on nommoit Jaqueline. Seigneurs, or escoutez. Vous avez assez ouy les gabz qui furent jurez par le Roi, par les douze Pairs, par Roland et par Olivier, et comment Dieu les garentit de mort contre le roi Hugon, et comment Olivier engendra ung filz en celle Jaqueline, qui eut nom Galien, lequel fut moult preux et souffrit moult de peines. » (F° 74.) C'est tout, et c'est bien peu de chose L'auteur s'étendra bien plus longuement sur *Galien;* mais la citation précédente suffit pour montrer que cette œuvre médiocre est de la même famille que le manuscrit de l'Arsenal. Le *Voyage* y est très-violemment abrégé ; mais le rôle joué par Bazin et par Basile au début de ce récit nous paraît significatif : on trouve aussi cet épisode dans le manuscrit de l'Arsenal, et la parenté des deux versions n'en est que plus évidente. = Les *Guerin de Montglave* incunables ont été presque aussi populaires que les *Galien rethoré*. Une des plus anciennes éditions est celle de Michel Lenoir, en 1518, où la *très-plaisante histoire de Guerin de Montglave* est réunie à celle de *Maugis* (le privilége de François I[er] est de 1517). Cf. les éditions de Nicolas Chrestien, in-4° gothique, s. d.; Jean Bonfons, in-4° gothique, s. d.; Nicolas Bonfons ; Alain Lotrian, in-4° gothique, s. d. ; etc. Au commencement du XVII[e] siècle, *Guerin de Montglave* faisait partie de la Bibliothèque bleue. Une édition populaire en paraissait encore chez Louis Costé, à Rouen, en 1626, etc.

23° La *Fleur des histoires* de Jehan Mansel reproduit en général la légende latine, mais non sans quelques traits, çà et là, qui lui appartiennent en propre : « Moult d'enfanz, filz et filles eust (Charles) de diverses femmes espousées et autres. Onques de ses filles ne voult mie les marier à nul, tant feüst grant prince, excepté une qu'il donna à l'empereur Constantin. » (Bibl. nat., fr. 299, f° 246 v°.) L'histoire de l'oiseau qui sert de guide à Charles est racontée ainsi qu'il suit : « Tantost ung oisel vint à eux, qui se print à dire : « Franc roy, suyés moi. » Encores dient aucuns des pèlerins que en ce lieu, en alant en Jérusalem, les oiseaulx parlent ainsy comme par acoustumance. » (*Ibid.*, f° 247 v°.) En somme, nulle originalité véritable.

24° « Les *Neuf prenx.* » Nous possédons des images xylographiques du XV[e] siècle qui représentent neuf personnages, neuf guerriers illustres, dont les trois premiers appartiennent à l'antiquité sacrée (Josué, David, Judas Macchabée), les trois autres à l'antiquité profane (Hector, Alexandre, Jules César), les trois

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

Son séjour à Jérusalem; miracles que Dieu fait en sa faveur.

Une scène imposante se passe dès le premier jour. On voyait à Jérusalem la table, l'autel où « Dieu chanta la première messe avec les Apôtres ». Les douze *chaières* y étaient encore, et la treizième, au milieu, bien scellée et bien close, était celle où Jésus-Christ s'était assis durant la Cène. Charles entre dans le moutier où ces très-précieuses reliques étaient conservées. Il voit le siége sacré, il s'y assied, et les douze Pairs prennent place sur les douze siéges apostoliques. C'était la première fois qu'on osait s'en servir depuis Jésus, et jamais plus on ne s'y est assis depuis ce jour[1] :

Un Juif entra dans ce moment, et bien regarda l'Empereur. — A peine eut-il vu Charles qu'il commença à trembler. — L'Empereur avait le visage si fier, que le Juif n'osa le regarder. — Peu s'en faut qu'il ne tombe: il s'en retourne, il fuit. — Il monte vite les degrés de marbre,— Vient au Patriarche et lui dit : — « Allez, » sire, allez au moutier préparer les fonts. — Je veux me faire » baptiser sur-le-champ. — J'ai vu entrer douze comtes en cette » église, — Et avec eux le treizième. Je n'ai rien vu de si beau. » — Par ma foi ! c'est Dieu lui-même ; — C'est Dieu, ce sont ses

derniers aux siècles chrétiens (Artus, Charlemagne, Godefroi de Bouillon). Cette étrange imagination eut un étonnant succès, et, après que les xylographes à bon marché les eurent largement popularisés, plusieurs des neuf preux passèrent dans le jeu de cartes, où ils sont encore et resteront toujours. C'est sans doute au XV[e] siècle aussi qu'un auteur inconnu consacra aux « neuf preux » un petit opuscule sans valeur qui eut d'assez bonne heure les honneurs de l'impression (*Triomphe des neuf preux*, Abbeville, Pierre Gérard, 1487, in-fol.; Paris, Michel Lenoir, 1507, in-fol., etc.). Il ne faut pas confondre cette œuvre avec *Les trois grans, c'est à scavoir Alexandre, Pompée et Charlemagne*, avec cet opuscule qui fut également imprimé au XVI[e] siècle, sans lieu ni date. Mais il convient de la comparer avec les *Neuf preux*, qui nous ont été conservés dans le manuscrit fr. 12598 de la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit est du XVII[e] siècle; mais il est manifeste que c'est la copie d'un original du XVI[e] ou même du XV[e]. Dans le chapitre qui est consacré à Charlemagne, le voyage à Jérusalem est raconté d'après l'*Iter Jerosolimitanum*. Il n'est pas inutile d'observer que, parmi les saintes reliques, l'auteur parle « d'un des souliers de Notre-Dame ». Ce trait pourrait peut-être servir à faire connaître l'origine de cette compilation : il se trouve dans la Chronique de Philippe Mouskes.

25° Nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à la *Bibliothèque des Romans* (octobre 1777, I, p. 134 et suiv.) s'ils veulent savoir « comment finit une légende », et comment, en particulier, a fini la nôtre.

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, vers 1-122.

» douze apôtres qui vous viennent faire visite. » — L'archevêque l'entend et s'apprête [1].....

Certes, cet épisode ne ressemble en rien à tant d'autres dont la vulgarité rend si difficile la lecture de nos Chansons de geste : cette partie de notre récit est véritablement d'une grandeur primitive. Le Patriarche, averti, se précipite dans le moutier. L'Empereur se lève pour lui faire honneur, le baise et s'incline profondément devant lui. « Qui êtes-vous? » dit le Patriarche. « J'ai nom Charles et je suis de France[2]. » Dès lors le séjour du Roi dans la Ville sainte n'est plus qu'une fête. C'est en ce moment qu'il se fait donner la sainte couronne, un des saints clous, le calice eucharistique, du lait de la sainte Vierge. L'authenticité de ces très-précieuses reliques est attestée par un beau miracle : leur seul attouchement guérit un malheureux paralytique[3]. Jérusalem est dans la joie, l'Orient respire. Mais l'Empereur a hâte d'arriver à Constantinople; il donne le signal du départ et, au milieu des baisers de la séparation, promet au Patriarche d'aller bientôt avec ses Pairs délivrer l'Espagne des Sarrasins. C'est à cette promesse trop bien tenue, dit le poëte, qu'est due la mort de Roland à Roncevaux [4].

Le Patriarche donne à Charles les reliques de la Passion.

Nouveau voyage de Charles à travers toute l'Asie; il arrive en vue de Constantinople. « Aux environs ce ne sont que beaux vergers plantés de pins et de lauriers, la rose y est en fleur; vingt mille chevaliers sont assis, vêtus de manteaux blancs et de grandes peaux de martre pendant jusqu'à leurs pieds. » Ils jouent aux échecs et aux tables. Trois mille pucelles sont dans les bras de leurs amis. On respire la mauvaise volupté de

Charlemagne traverse l'Asie et arrive à Constantinople. Bel accueil que lui fait l'empereur Hugon.

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, vers 129-141. — [2] 142-151. Voyez dans la 1re édition (p. 274-275) une longue citation du passage correspondant dans le manuscrit de l'Arsenal. — [3] 159-198. — [4] 221-232.

l'Orient[1]. Charles ne s'en émeut guère : « Où est le roi?» dit-il. C'est là sa pensée fixe.

Enfin on aperçoit ce fameux roi Hugon. Il est très-noblement occupé à labourer ses champs; mais sa charrue ne ressemble guère à celle de Cincinnatus : elle est d'or, et le laboureur lui-même est sur un char superbe. Singulière façon de comprendre et de pratiquer l'agriculture[2] ! « Qui êtes-vous? » demande Hugon aux pèlerins. — « Je suis de France; je me nomme Char- » lemagne, et ai pour neveu Roland[3]. » Le roi de Constantinople accueille ces hôtes inespérés et laisse là sa charrue : « Mais, dit Charles, ne craignez-vous point » qu'on ne vous la vole? — Sachez, répond Hugon, » qu'il n'y a pas de larron dans ma terre. Ma charrue » resterait là sept ans sans que personne y osât tou- » cher[4]. » Souvenir de Rollon.

Ici le poëte, qui a su contenir sa verve descriptive, lui donne enfin un libre cours. Il décrit le palais[5], et peint vivement un formidable orage qui porte la terreur jusque dans l'âme de Roland[6]. Il semble que Charles aurait dû moins trembler devant cette tempête et devant ces sortiléges de son hôte, lui qui avait en sa possession de si puissantes reliques, lui qui pendant tout son passage à travers l'Asie avait vu au seul aspect de ces reliques tous les paralytiques marcher, tous les sourds entendre, tous les muets parler[7]. Notre trouvère, d'ailleurs, n'est pas à bout de descriptions. Il raconte encore le repas véritablement homérique que le roi Hugon offre aux Français; il esquisse surtout avec beaucoup de grâce l'amour naissant d'Olivier pour la fille du roi, « qui a le visage clair et beau, et la chair aussi blanche que la fleur en été[8] ».

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 262-278. — [2] 284-301. — [3] 303-307. — [4] 320-325. — [5] 343 et suiv. — [6] 378-398. — [7] 255-259. — [8] 402, 403.

Cependant le repas est terminé; la nuit est venue, et le roi Hugon est allé prendre son repos. L'Empereur et les douze Pairs se couchent aussi, et c'est ici que tout à coup, sans transition, sans nuance, le poëte va changer de ton. Les barons français, ne sachant comment passer leur nuit, se mettent à faire je ne sais quelles vantardises et à jouer enfin à une sorte de petit jeu qui devait souvent charmer les ennuis de nos pères durant leurs longues veillées d'hiver. Le seul récit de ces gabs va remplir le reste du poëme[1].

Les *gabs*

Le *gab* ou la plaisanterie de Charlemagne n'est pas du goût le plus fin : « Donnez-moi l'épée du roi Hugon », dit-il, « et qu'il fasse monter à cheval le plus fort de ses » chevaliers. Je trancherai d'un seul coup le haubert et » le heaume, le feutre et la selle[2]. »

C'est au tour de Roland : Roland est encore moins attique. Il nous apparaît ici comme un hercule de foire, comme un matamore qui veut niaisement faire montre de sa force : « Je soufflerai sur la ville », dit-il, « et j'ex» citerai une tempête avec mon souffle. Si le roi Hu» gon se montre, c'est fait de ses moustaches. » — « A vous, Olivier[3] ! » — Olivier est tout brûlant d'amour : « Que le roi me donne sa fille; qu'il nous mette » tous deux dans le même lit... et l'on verra[4]. »

Mais Turpin va parler, et propose son gab : « Que le » roi lâche trois de ses meilleurs destriers, je les pour» suivrai à pied et monterai sur l'un d'eux. Alors je jon» glerai avec quatre pommes et, si j'en laisse tomber une » seule, je veux avoir les yeux crevés. » Turpin, comme on le voit, pouvait être un grand évêque et un fort batailleur; mais ce n'était certes pas un homme d'esprit[5].

« Moi », dit Guillaume d'Orange, « je soulèverai d'une

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 446 et suiv. — [2] 454-471. — [3] 472-485. — [4] 486-494. — [5] 495-507.

» seule main cette *pelote* que cent hommes ne peuvent » mettre en mouvement; je la lancerai sur le palais et » j'abattrai quarante toises de mur[1]. » — « Voyez-vous » cette colonne? » dit Ogier qui cherche à imiter Samson: « elle soutient tout le palais du roi; je la saisirai entre » mes bras et renverserai tout le palais à mes pieds[2]. » — « Que le roi me prête son haubert », ajoute le duc Naimes, « et j'en ferai, d'un seul effort, éclater toutes » les mailles, si serrées qu'elles puissent être[3]. » — « Faites enterrer, la pointe en l'air, les épées de tous les » chevaliers de Hugon », s'écrie Béranger; « je monterai » sur la plus haute tour, me laisserai d'en haut tomber » sur les épées, et les mettrai en pièces[4]. » — « Tenez », dit Bernard, « vous rappelez-vous cette belle eau qui fait » tant de bruit en coulant? Je la ferai sortir de son lit, » et elle inondera toute la ville. Gare aux celliers[5]. » — « Prenez du plomb, faites-le fondre dans plusieurs » chaudières, emplissez-en une grande cuve où j'en- » trerai. Quand le métal sera refroidi, je sortirai sans » garder sur moi la plus légère trace de plomb[6]. » Amïer parle à son tour, mais j'avoue naïvement ne pas saisir le sel de sa plaisanterie : il se fait fort de mettre un certain chapeau, de se présenter ainsi affublé à la table de leur hôte, de manger le poisson et de boire le clairet de Hugon, puis de lui donner par derrière un tel coup, que le pauvre roi tombera le nez sur la table[7]. J'ignore si les auditoires du XII[e] siècle riaient beaucoup à ce passage.

« Donnez-moi trois écus; je monterai sur un pin, je » choquerai l'un contre l'autre, et je tuerai par ce bruit, » par ce seul bruit, tout le gibier de la forêt. » Tel est le petit discours de Bertrand[8], qui mériterait une place dans

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 508-520. — [2] 521-531. — [3] 532-541. — [4] 542-554. — [5] 555-566. — [6] 567-580. — [7] 581-591. — [8] 592-603.

les Aventures du baron de Münchhausen. — « Mettez » deux deniers sur cette tour de marbre », dit Gérin; « je m'en irai à une lieue, je lancerai de là un fort » épieu : j'atteindrai l'un des deniers et le ferai tomber » de la tour; l'autre ne bougera[1]. »

Tels sont les gabs de Charlemagne et des douze Pairs, et il convient d'avouer qu'ils donnent une assez pauvre idée de l'esprit français au XIIe siècle. Ils n'ont rien ni de bien ingénieux ni de bien fin : ce sont de grosses plaisanteries d'hercules de foire et de tréteau. Quels qu'ils soient, ils effrayent le bon roi Hugon de Constantinople, qui avait eu la prudence fort orientale de placer un espion dans la chambre des barons français. Ce malheureux espion joue même un rôle assez comique dans le poëme : il pousse de petits cris de terreur fort étranges, il a des épouvantements naïfs à chacune des forfanteries du roi de France et de ses compagnons, et il ne cesse de répéter ce mot de comédie, vraiment digne d'un vaudeville de notre temps : « Décidément, mon maître a eu » tort de recevoir ces gens-là. » Hugon s'indigne, en effet, et parle de faire trancher la tête aux premiers barons de l'Occident. Charlemagne se fait tout petit devant l'irascible empereur : « Je vous ferai remarquer, » seigneur, que tous mes barons étaient pris de vin[2]. » — Qu'importe? dit Hugon; je les mets aujourd'hui en » demeure d'accomplir tous leurs gabs, et, s'ils n'y réus» sissent pas, je leur fais séparer le chef du bû. » Grand embarras de nos matamores français, qui sont complétement dégrisés et se voient dans une situation fort critique. Le ciel vient à leur aide, on ne sait trop pourquoi. Un ange apparaît à Charles dans la lumière et lui annonce que Dieu va faire de beaux miracles en faveur

Colère de Hugon contre les Français. Intervention de Dieu. Réconciliation des deux Empereurs.

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem.* 604 et suiv. — [2] 665-685.

de ses barons : « Mais, ajoute-t-il, assez de *gabs* comme » cela ! » Véritablement, l'ange a raison. D'ailleurs les merveilles qu'il a prédites s'accomplissent, sous les yeux épouvantés de l'empereur de Constantinople. Guillaume d'Orange soulève aisément l'énorme *pelote* qu'il s'était vanté de lancer sur le palais du roi; il la lance en réalité et abat d'un seul coup quarante toises de murailles : « Ce ne fu mie par force, mès par la Deu vertu[1]. » Bernard ensuite se met à l'œuvre et inonde toute la ville, comme il l'avait promis; les eaux se précipitent miraculeusement, elles avancent avec une impétuosité formidable, elles avancent toujours, et les celliers de Constantinople, chose triste ! sont bientôt tout remplis : « Deus i fist miracle, li glorious del ciel[2]. » Jusque-là tout va bien; mais que dire du poëte qui fait intervenir la puissance divine dans l'accomplissement du gab d'Olivier? L'ami de Roland est présenté ici sous les traits méprisables d'un Lovelace de bas étage; il s'est engagé à déshonorer la fille du roi, et le roi le somme d'avoir à la déshonorer en effet. Olivier ne tient que trop bien sa promesse; mais il ne nous plaît pas d'entrer ici en des détails obscènes[3]. Rien n'égale, selon nous, la désolante ineptie de tout cet épisode de notre poëme : tous les personnages y sont à l'envi odieux et ridicules. Qu'est-ce que cette fille lubrique qui ne se révolte pas sous les coupables baisers d'un aventurier inconnu? Qu'est-ce que ce père qui prostitue sa fille pour avoir le plaisir de couper le cou à ses hôtes ? Qu'est-ce que ce Charlemagne qui assiste à ce spectacle infâme avec un air penaud et en tremblant uniquement pour sa peau? Qu'est-ce enfin que ce Dieu, descendant du ciel pour consacrer une telle obscénité et sanctionner de tels crimes?

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 735-761. — [2] 762-782. — [3] 705-734.

Quoi qu'il en soit, Hugon se déclare satisfait par l'accomplissement des trois premiers gabs : « Les terribles » hommes ! » dit-il; et il tombe au bras de Charles en lui demandant la paix[1]. Sur ce, l'Empereur de France, qui était fort bas, se relève; il se gonfle, il se pavane. Les deux rois, avec une complaisance assez béotienne, mettent alors et en même temps leurs couronnes sur leurs têtes; et il est officiellement reconnu que la femme de Charles s'est étrangement trompée, et que la couronne sied bien mieux au roi de France qu'à l'empereur de Constantinople[2]. Désormais le voyage de Charles n'a plus de but sérieux : il se dispose à partir, il part. La fille de Hugon, pleine de mauvais désirs et de regrets sincères, se précipite en vain à la poursuite d'Olivier : le *compain* de Roland la repousse assez durement : « Belle, lui dit-il, je vous laisse mon amour... » et je m'en vais en France[3]. » Quelques mois après, l'Empereur et les douze Pairs entraient triomphalement à Saint-Denis, et Charles déposait sur l'autel les précieuses reliques qu'il rapportait de la sainte cité[4]. Le voyage de Jérusalem et de Constantinople était achevé.

Retour de Charles à Saint-Denis.

II*

Analyse de *Galien*.

Quelques mois après le départ de l'Empereur et de ses Pairs, tandis que le silence et le calme étaient enfin

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 800-802. — [2] 809-815. — [3] 856-857. — [4] 858, 859.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE « GALIEN »**. — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. 1° Il a existé non pas un, mais plusieurs *Galien* en vers. — 2° L'un de ces *Galien* nous est conservé, en substance, dans le *Viaggio di Carlo Magno in Ispagna*, dans cette compilation italienne du XV[e] siècle, analogue à la *Spagna* en prose que l'on avait jadis classée parmi les *Reali*. Voy. l'édition du *Viaggio* donnée par M. Ceruti (Bologne, chez Romagnoli, 1871). — 3° Dans tout le cours de sa composition, qui répond à notre *Entrée en Espagne* suivie de la *Prise de Pampelune* et de *Roncevaux*, l'auteur du *Viaggio in Ispagna* s'appuie sur un certain nombre de poëmes franco-italiens, qu'il se contente de délayer en prose. De la partie de

rendus à la ville de Constantinople, on parla, dans cette ville bavarde et curieuse, d'un fait merveilleux qui

son œuvre qui est consacrée aux aventures de Galien, on peut donc conclure très-rigoureusement qu'il a existé un poëme franco-italien intitulé *Galeant*. Le caractère primitif et la beauté héroïque de l'affabulation sont une preuve de plus à l'appui de cette hypothèse, que M. Gaston Paris a été le premier à émettre, et que l'on peut aujourd'hui considérer comme une certitude. Le *Galeant* franco-italien, en vers, pourrait appartenir au second tiers du XIIIe siècle. — 4° Ce n'est point toutefois la forme la plus ancienne qu'ait revêtue, suivant nous, l'histoire de Galien. Il a dû exister, sur le même sujet, un poëme français du commencement du XIIIe siècle, qui a été imité par l'auteur du roman franco-italien. Voici sur quelles données nous nous fondons pour justifier cette hypothèse. Nous démontrerons tout à l'heure qu'il y a eu un autre *Galien*, un *Galien* français, un *Galien* en vers de la fin du XIIIe siècle; nous ferons plus : nous en reconstituerons environ trois cents vers. Or, l'auteur de ce *Galien* n'a certainement pas eu une connaissance directe du poëme franco-italien : ces poëmes, en effet, ne circulaient guère qu'en Italie, et, d'autre part, l'affabulation des deux œuvres est notablement différente. Mais, malgré tout, le poëme de la fin du XIIIe siècle renferme un certain nombre de traits importants qui lui sont communs avec le *Viaggio in Ispagna*, et par conséquent avec le vieux poëme franco-italien. Donc, il faut supposer l'existence d'un poëme français analogue au *Galeant* franco-italien et qui circulait en France. Ce dernier poëme était-il le type ou la copie du roman franco-italien ? D'après toutes les probabilités et toutes les analogies, il en était le type. Le *Voyage à Jerusalem*, étant une œuvre essentiellement française, a dû fort naturellement être continué par un Français, et *Galien*, comme on le sait, n'est que la continuation du *Voyage*. — 5° Le *Galien* primitif était très-simple et très-*un*. Le champ de bataille de Roncevaux en était le théâtre principal, Galien reconnu par son père en était le sujet véritable, et le héros mourait, peu de temps après Roland, dans cette grande bataille contre Baligant qui se livre sous les murs de Saragosse. — 6° Tous les autres épisodes, la prise de Montfusain et la délivrance de Jacqueline par son fils, ont été ajoutés à la légende primitive par l'auteur de ce poëme de la fin du XIIIe siècle dont nous allons parler. — 7° Le troisième et dernier *Galien* en vers a dû être écrit vers la fin du XIIIe siècle et semble avoir conquis un certain succès. — 8° Nous trouvons, au XVe siècle, des traces certaines de ce *Galien* en vers dans trois *Galien* en prose dont les auteurs ne se sont pas copiés. — 9° Ces trois *Galien* en prose sont intégralement parvenus jusqu'à nous. Ce sont : *a*. le *Galien* du manuscrit de l'Arsenal 3351 (anc. B. L. F. 226); *b*. le *Galien* du manuscrit de la Bibliothèque nationale 1470; *c*. le *Galien* incunable. — 10° Le manuscrit de l'Arsenal est l'œuvre d'un compilateur du XVe siècle, qui fait entrer *Galien* à la suite du *Voyage* dans un recueil de romans étrangement reliés l'un à l'autre (*Girars de Viane, Hernaut de Beaulande, Renier de Gennes, le Voyage, Galien, Aimeri de Narbonne, la Reine Sibille*). L'auteur a sous les yeux le roman en vers ; mais son œuvre ne nous est pas d'une très-grande ressource pour le reconstituer : car, le plus souvent, il le délaye avec rage ou l'abrége à l'excès. Quelquefois cependant il le suit d'assez près pour qu'il soit encore permis d'y reconnaître certaines traces de versification. — 11° Il n'en est pas de même pour le *Galien* qui nous est offert par le ms. 1470 de la Bibliothèque nationale. Ici nous avons affaire à un traducteur exact, consciencieux, égal, qui a le *Galien* en vers sous ses yeux, sous sa main, et qui le translate en prose, vers par vers, avec une précision dont on le voit rarement se départir. On retrouve aisément dans son œuvre de nombreuses rimes qui permettent de restituer les anciens vers. — 12° Un autre auteur du XVe siècle, tout aussi inconnu que le précédent, a écrit un autre *Galien* en prose qui

venait de s'y passer. Ce n'était pour personne un mystère que la disgrâce où était tombée la fille du roi

a reçu, au XVIe, les honneurs de l'impression : c'est celui que nous appelons ici le « *Galien* incunable ». Ce traducteur, comme le précédent, suit le roman en vers page par page et presque mot par mot. Dans sa traduction, qui est généralement moins concise que celle du manuscrit 1470, il nous est également resté quelques vers entiers (qui nous ont été signalés par M. Gaston Paris et nous ont mis sur la voie de tout le reste) et un très-grand nombre de fragments de vers et de rimes. — 13° L'auteur du manuscrit 1470 et celui du *Galien* incunable ont travaillé chacun de son côté et chacun pour son compte. Copiées sur le même modèle, leurs deux œuvres ne se ressemblent pas dans le détail. L'un nous conserve tel vers et telle rime que l'autre fait disparaître. Ils se complètent l'un par l'autre. — 14° C'est en travaillant sur ces deux œuvres que l'on pourra un jour reconstituer, presque à coup sûr et presque complétement, tout le *Galien* en vers de la fin du XIIIe siècle; c'est en empruntant à l'un tel débris de vers, à l'autre telle consonnance, etc. — 15° Nous avons tenté ce travail difficile pour les parties les plus importantes du roman et sommes parvenu, PAR L'ÉTUDE COMPARATIVDE CES DEUX GALIEN EN PROSE, à restituer environ trois cents vers du *Galien* en vers. Nous donnons ci-dessous le résultat de cette étude. — 16° Le manuscrit de l'Arsenal 3351, cité plus haut, est le type de tous les *Guerin de Montglave* incunables, dont nous parlerons plus bas. Cette observation est due à M. Gaston Paris. — 17° Quant au *Galien* incunable, qui reproduit une version en prose du XVe siècle (laquelle avait été copiée sur le *Galien* en vers du XIIIe siècle), il a subi une modification importante que l'on peut constater pour la première fois dans l'édition de Claude Nourry, à Lyon, en 1525. Il s'agit de la mort de Galien. Les éditions antérieures, conformes au récit des manuscrits 3351 de l'Arsenal et 1470 de la Bibliothèque nationale, consacraient deux lignes seulement à la mort du fils de Jacqueline et le faisaient mourir placidement dans son palais de Constantinople, après un règne glorieux. C'est en 1525, à notre connaissance, qu'on a introduit une autre affabulation dans ce récit et qu'un homme d'imagination s'est permis de modifier ce chapitre pour nous montrer Galien s'échappant de son palais, traversant l'Europe et allant à Roncevaux mourir de douleur sur la tombe de son père Olivier. Parmi les éditions postérieures de *Galien*, les unes sont demeurées fidèles à l'ancienne affabulation; les autres ont copié celle de 1525. = 2° AUTEUR. *Galien* est anonyme. = 3° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. Aucun des trois *Galien* en vers n'est parvenu jusqu'à nous. Trois *Galien* en prose nous ont été conservés : *a*. Bibl. nat. fr. 1470 (XVe siècle). — *b*. Arsenal 3351, anc. B. L. F. 226, (XVe siècle). — *c*. *Galien* incunable (lequel a été sans doute imprimé d'après un manuscrit perdu du XVe siècle). = 4° ÉDITIONS IMPRIMÉES. Par une bizarre destinée, ce roman, un de ceux qui méritaient peut-être le moins de succès, est un de ceux qui ont conquis le plus de popularité. Il a été réimprimé un très-grand nombre de fois aux XVe et XVIe siècles. Nous citerons surtout les éditions de 1500 (Paris, Ant. Vérard, in-f° goth.); de 1521 (Paris, Ve Jehan Trepperel, in-4° goth.); de 1525 (Lyon, Claude Nourry, in-4° goth.), édition qui contient un récit nouveau de la mort de Galien (Bibl. de l'Arsenal, 13090); de 1527 (Paris, P. Sergent, in-4° goth.); de 1528 (Paris, Nicolas Bonfons, in-4° goth.); de 1550 (Paris, Jehan Bonfons, in-4° goth.); de 1575 (Lyon, Rigaud), analogue à celle de 1525; de 1586 (Lyon, héritiers de Fr. Didier, in-4°; Catal. Yemeniz, n° 1304); et les éditions sans date de Paris (Alain Lotrian et D. Janot, in-4° goth.) et de Lyon (Olivier Arnoullet, in-4° goth.). Au XVIIe siècle, la vogue en continua, et les Oudot, éditeurs de la Bibliothèque bleue de Troyes, en publièrent de nouvelles éditions en 1606, 1622, 1660, 1679, etc. Enfin, pendant tout le XVIIIe siècle, on

Hugon après sa misérable aventure avec Olivier. Ce père, ridiculement faible, était soudain devenu ridicu-

a réimprimé ce médiocre roman, qui se réimprime encore à l'heure où nous écrivons ces lignes, et il nous faut notamment signaler l'édition de Deckherr à Montbéliard (in-4° à 2 col., 107 pages, sans date, mais assez récente). En ce moment même nous avons sous les yeux l'*Histoire des nobles prouesses et vaillances de Galien restauré, fils du noble Olivier le Marquis et de la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, empereur de Constantinople. A Troyes, chez Garnier, (avec permission)*. Cette édition, qui s'épanouit sur tous nos quais, est une très-grossière reproduction des anciens textes imprimés aux XVIe et XVIIe siècles. On y trouve des *coquilles* de cette force : Charlemagne, à la première page, s'écrie qu'il a tout « conquis à force d'armes *jusque de la lèpre noiron* », au lieu de : « jusque delà le Pré-Noiron, etc., etc. = Pour nous résumer sur les éditions incunables du *Galien*, il convient d'ajouter ici qu'elles se divisent en deux familles, suivant qu'on y fait mourir Galien à Constantinople, dans le palais impérial, ou à Roncevaux, sur le tombeau de son père. La première famille (qui dérive du roman en vers du XIIIe siècle, et est analogue au manuscrit 1470 et à celui de l'Arsenal) est représentée par les éditions antérieures à celle de 1525, qui ont encore été copiées dans un certain nombre d'éditions postérieures. La seconde famille, que j'appellerais volontiers la famille lyonnaise, est représentée par les éditions publiées à Lyon en 1525 et 1575. Les Oudot de Troyes les ont copiées dans leurs éditions du siècle suivant. = 5° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *Galien* n'a guère été connu qu'en Italie, où il a tour à tour donné lieu à un poëme franco-italien du XIIIe siècle et au *Viaggio* du XVe. = 6° TRAVAUX DONT LE ROMAN DE GALIEN A ÉTÉ L'OBJET. Tous ceux qui se sont occupés du *Voyage à Jérusalem et à Constantinople* se sont nécessairement occupés de la première partie de notre roman, et nous renvoyons le lecteur à la très-longue liste de ces travaux que nous avons précédemment donnée. — *a. b.* Ideler (dans ses *Geschichte der altfranzösischen national Literatur* (II, p. 84) et Græsse (*Die Grossen Sagenkreise des Mittelalters*, VII, 292) ont consacré à *Galien* une bibliographie très-brève. Ces deux ouvrages sont de 1842.— *c.* M. Brunet a énuméré avec soin dans son *Manuel* (édit. de 1865) toutes les éditions incunables de notre roman. — *d.* M. Gaston Paris en a fort rapidement parlé dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 344). — *e.* Le même savant prépare en ce moment, pour l'*Histoire littéraire*, une Notice complète sur *Galien*. Il nous a signalé les erreurs que nous avions à ce sujet commises dans notre première édition ; il nous a mis sur la voie de recherches nouvelles, et nous lui devons d'avoir fait, sur ce poëme trop oublié, un travail que nous croyons presque absolument nouveau. = 7° VALEUR LITTÉRAIRE. Le sujet de *Galien*, quoique moderne, était fort beau. C'était une heureuse création que celle de ce fils qui court à la recherche de son père et le trouve enfin mourant sur le champ de bataille de Roncevaux. Par malheur, ni le versificateur du XIIIe siècle, ni, à plus forte raison, les prosateurs du XVe, n'étaient de taille à traiter un tel sujet. Cette œuvre offre en réalité tous les caractères de la décadence : longueurs interminables, formules accumulées, style de convention. Çà et là quelques traits heureux. — Si nous nous en rapportons à l'affabulation du *Viaggio in Ispagna*, le *Galien* primitif, celui du commencement du XIIIe siècle, aurait été une œuvre très-supérieure à celle du XVe et véritablement héroïque. Cette mort de Galien, acculé contre les murs de Saragosse et ne voulant rendre Durandal qu'à Charlemagne lui-même, cette mort superbe eût été bien faite pour inspirer à Victor Hugo une des plus belles pages de la *Légende des siècles*. C'est beau comme les romances du *Cid*.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA LÉGENDE. — Le roman de *Galien* est

lement sévère. Il avait imposé à Jacqueline un véritable exil. Pauvre, les yeux en pleurs, l'âme pleine de tris-

Galien est fils d'Olivier et de Jacqueline. Deux fées le douent merveilleusement.

complétement fabuleux ; il n'est même pas fondé sur une tradition légendaire. Tout y est de convention ; tout y est faux. C'est un vrai « roman » dans le sens le plus moderne et le plus mauvais de ce mot.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Les principales formes qu'ait revêtues la légende de *Galien* sont les suivantes : 1° Un poëme français du commencement du XIIIe et 2° un poëme franco-italien du XIIIe siècle, intitulé *Galeant*. Ni l'un ni l'autre ne sont parvenus jusqu'à nous, et nous pouvons seulement essayer de les restituer avec le *Viaggio*. — 3° Un poëme de la fin du XIIIe siècle que nous pouvons reconstruire avec le manuscrit 3351 de l'Arsenal, le manuscrit 1470 de la Bibliothèque nationale et le *Galien* incunable. — 4° Le *Viaggio in Ispagna*, compilation italienne du XVe siècle, d'après une série de poëmes franco-italiens du XIIIe ou du XIVe siècle. — 5° Le manuscrit fr. 1470 de la Bibliothèque nationale, XVe siècle. — 6° Le manuscrit de l'Arsenal 3351 (anc. B. L. F. 226), XVe siècle. — 7° Le *Galien* incunable (XVe-XVIe siècle), copié sur une version manuscrite en prose du XVe. — 8° Le *Guerin de Montglave* incunable, qui dérive d'un manuscrit du XVe analogue à celui de l'Arsenal. Nous allons revenir avec quelques détails, sur chacune de ces modifications.

1. Nous croyons que, dès le commencement du XIIIe siècle, un premier *Galien* a été composé dans l'Ile-de-France. Nous avons développé plus haut les raisons qui nous conduisent à cette hypothèse. Dans la compilation en prose italienne du XVe siècle qui est connue sous le nom de *Viaggio di Carlo Magno in Ispagna*, le *Galeant* est certainement emprunté à quelque poëme franco-italien du XIIIe siècle. Or, il n'est pas probable que ce poëme franco-italien ait été la première œuvre consacrée au fils d'Olivier, et il est bien plus naturel de penser qu'un poëte français, voyant le succès du *Voyage à Jerusalem*, aura voulu, d'assez bonne heure, lui donner une suite. Cette suite a dû, à l'origine, être soudée au *Voyage à Jérusalem* et offrir une affabulation aussi simple que celle du *Viaggio in Ispagna :* naissance de Galien à Constantinople; ses premières prouesses; révélation qui lui est faite par sa mère du secret de sa naissance; départ pour la France; arrivée à Roncevaux ; mort d'Olivier; exploits de Galien, qui meurt, sous les murs de Saragosse, dans la grande bataille contre Baligant. Il y avait là matière à trois ou quatre mille vers. Tel aurait été le *Galien* primitif; mais nous sommes bien forcé de convenir que son existence n'est encore qu'une hypothèse.

2. Il a existé un poëme franco-italien du XIIIe siècle, dont l'affabulation devait être exactement celle du *Galien* primitif avec quelques traits particuliers, comme l'introduction du roi de Portugal, qui remplace ici le roi Hugon ; comme aussi le mot *Galeant* au lieu de Galien, etc. Voy. plus loin le résumé du *Viaggio :* cette prose du XVe siècle doit reproduire exactement les vers du XIIIe.

3. Pour reconstruire le *Galien* en vers de la fin du XIIIe siècle, nous avons trois éléments : *a.* le manuscrit 3351 de l'Arsenal; *b.* le manuscrit de la Bibliothèque nationale 1470; *c.* le *Galien* incunable. Mais en réalité le manuscrit de l'Arsenal ne nous est pas de grande ressource, parce que l'auteur de cette compilation en prose ne suit pas son original d'assez près, et qu'il l'abrége ou le délaye à l'excès. Il n'en est pas ainsi du manuscrit 1470 et du *Galien* incunable. Chacune de ces deux narrations calque le roman en vers ; mais chacune le calque à sa façon. De là ces vers ou fragments de vers que l'on trouve dans l'un et qui ne se rencontrent pas dans l'autre, et réciproquement. A la suite de chacun des morceaux que nous allons restituer, nous publierons le texte correspondant du manuscrit 1470 et celui de l'incunable. Il n'est pas besoin

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

tesse, celle qui avait consenti à être la concubine d'Olivier fut fort heureuse de trouver un asile dans je ne

d'ajouter que, dans notre restitution, il y a nécessairement un certain nombre d'éléments hypothétiques; nous ne jugeons pas qu'il soit nécessaire de les signaler à nos lecteurs, et ils comprendront que, dans les cas où nous manquons de toute donnée scientifique, un tel procédé était parfois inévitable. Nous nous sommes borné à imprimer en italique les *rimes* que nous ont fournies les deux versions en prose. Malgré tout, nous ne craindrions pas que l'on découvrît un manuscrit ancien de ce *Galien* en vers et qu'on le rapprochât de notre restitution : le texte original ne doit pas être fort éloigné du nôtre. Cela dit, commençons.

I. GALIEN APPREND LE SECRET DE SA NAISSANCE. — 1° Texte du *Galien* incunable, édition Nicolas Bonfons, chapitre XIV. — « Or fut Galien bien courroucé pour l'amour de son oncle que de son *eschiquier* l'avoit frappé, et se montra fort sage et rassis, et ne se voulut *revencher;* mais entra dedans le palais ainsi seignant, et vint en un *vergier* où il trouva sa mere qui fut bien esbahye quand elle le vit ainsi blecé, et luy dist : « Ma mere, mon oncle Thibert m'a faict jouer » aux eschetz avecques luy, et pour ce que j'ay eu roc et l'ay matté, m'a appellé » bastard, filz de putain et m'a donné de l'*eschiquier* dessus la teste. Ainsi que » vous voyez, si ne me suis pas voulu *revencher* pour l'amour de vous, et si ne luy » ai dit nulle vilennie ne n'ay point voulu crier ne *tencer;* mais m'en suis venu » vers vous sans prendre noyse à luy. Je vous prie d'une chose : c'est que ne me » vueillez rien celer de ce que je vous demanderay. — Et quoy », dist sa mere. Et Galien luy dist : « Dictes moy comment vous fustes premier despucelée, qui est » mon pere et de quel lignage je suis. — Mon filz, dist sa mere, je le vous diray. » Une fois fut que Charlemaigne et les douze Pers de France, en revenant du » sainct Sepulchre de Hierusalem par cy, et mon pere les logea et leur fist grand » honneur. Et la nuyt, quand ilz furent couchez, ils se prindrent à gaber, et un » clerc qui ouyt les gabz le vint raporter à mon pere, lequel jura qu'il les feroit » mourir s'ilz n'acomplissoyent ce qu'ilz avoient. Alors l'un d'eux, nommé le » comte Olivier, dist que, s'il m'avoit à son *coucher*, quinze fois auroit ma compa- » gnie sans soy reposer; mon pere me bailla à luy à qui je n'osay refuser et ac- » complit ce qu'il avoit dict, et ainsy fustes engendré, et est vérité. » Et Galien respondit à sa mere : « Certes il est bien fol que ce veult *reprocher*. Puis que je » suis filz de *Olivier*, si on m'appelle bastard, je n'en conte un niquet. Mieux » vaut un bastard qu'il soit hardy *chevalier* que ne feroit ving couartz qui seront » engendrez en mariage. » = (Cf. le ms. 1470 de la Bibliothèque nationale, f° 35.)

2° Restitution du *Galien* en vers, d'après les deux textes précédemment cités :

Or sachiez que Galien se prist à couroucier
Por son oncle qui l'ot feru de l'eschequier.
Mais il fist molt que sage : ne se volt revenchier.
Or courut tout senglent dans le palais plenier
Et sa mere trova qui fu dans un vergier
Et fu molt esbahie quant le vit si saingnier.
« Dame, me fist Tibers jouer à l'eschequier
» Mais por ce que voloit son eschat revenchier,
» M'a appelé bastart, filz de putain, lanier,
» Et m'a dessus la teste donné de l'eschequier.
» Telement m'a feru qu'il me fist molt saingnier.
» Mais, por l'amor de vos, ne me vols revenchier
» Si n'ai mie voulu ne crier ne tencier,
» Et sui à vos venu ; ne vols o lui noisier.
» Or vous vueil d'une chose ici, dame, priier
» Dites, qui est mon pere ? . . . .
» — Beau fils, ce dist la mere, à celer nel vos quier.
» L'emperere de France, Rolant et Olivier
» Les doze Pers ceans se vindrent hebergier...

sais quelle pauvre maison aux environs de cette ville où son père portait couronne. Un jour, comme elle se

» Olivier se vanta, s'o moi peüst couchier,
» Quinze fois porroit-il à moi s'accompaignier.
» Mon pere cele nuit me volt à lui baillier.
» Or fustes engendré, à celer nel'vos quier.
» — Si est moult fol celui qui le pot reprochier.
» Dame, dist Galien, se sui filz Olivier.
» S'on m'appelle bastart, ne m'en chaut un denier.
» Car mielz vaut un bastart, s'il est bon chevalier,
» Que ne font dis couars..... »

*

Quand Galien entent que d'Olivier est fiz,
Si en fu molt liez, mais toutes foiz marriz
De ce qu'il vit ses oncles estre ses enemiz.
L'un s'apela Tibert, et l'autre ot nom Thierriz.
Si pensa, en lui-mesme, s'en iroit du païz.....

II. Galien au chateau de Gennes. — 1° Texte du manuscrit français 1470 de la Bibliothèque nationale (f° 46). — « Lors la dame fist mettre le cheval à l'estable et fist Galien et ses gens *monter* en la salle. Si fist la dame *aprester* leur souper, et moult bien furent serviz. Bellaude regarda moult bien Galien, et moult lui sembla bel. Et puis, alla tout bellement dire à sa mere : « Dame, » por Dieu, ce gentil enfant qui souppe leans ressemble moult bien à Olivier. — » Par ma foy, dit la Duchesse, il est moult bel enfant. Si le vueil, après souper, » *montrer* à mon seigneur. » Lors va *deffermer* l'uis de la chambre où le Duc estoit. Si le salua, et puis lui dist : « Sire, se vous vous pouviez *lever* et venir » en la salle, vous verriez le tres plus bel enfant que je croy qu'onques vous ne » vistes le pareil, ne qui mieulx ressemblast à mon filz Olivier. — Dame, dist le » Duc, se Dieu plaist, pour l'amour d'Olivier que moult chierement devons » *amer*, ne me tiendray en lit n'en chambre tant que j'aie l'enfant veü. »

2° Texte du *Galien* incunable, édition Nicolas Bonfons, chapitre XX. — « Incontinent la dame commanda à prendre les chevaux et à deschausser les esperons, et puis les fist *monter* en hault en la salle, où le souper fut tantost appareillé. Et quant il fut près, fist asseoir à table Galien et Girard, son maistre, auprès d'elle, et une fort belle fille qu'elle avoit, nommée Belaude, devant Galien, laquelle le regarda tant que le souper dura. Quand elle l'eut bien regardé, elle dist à sa mere bellement : « Ma dame, je ne vous vueil *celer* ma » pensée. Regardez un petit ce jeune gentilhomme. Vistes-vous oncques enfant » qui mieux ressemblast à mon frere Olivier? — Vrayement, dist la mere, tu dis » la vérité. C'est un beau jeune chevalier. S'il estoit de son aage, je le prendrois » pour luy. Après souper, je le vueil *monstrer* à mon seigneur vostre pere. » Quand ilz eurent souppé, la dame s'en alla en la chambre où mon seigneur le Duc estoit malade, et luy va dire qu'il estoit arrivé leans ung jeune gentilhomme, lequel estoit le plus bel qu'elle vit oncques, qui resembloit de toutes choses à son filz Olivier et qu'il n'y avoit point de différence d'eux deux, fors que de l'aage, et que, s'il se pouvoit *lever* pour le venir voir, qu'il n'en seroit que plus ayse. Et quand ce bon duc Regnier ouyt parler de son filz Olivier, le cueur luy alla enforcir de joye, et dist que jamais en lict ne couchera tant qu'il ait veü la figure de l'enfant pour l'amour d'Olivier. »

3° Restitution du *Galien* en vers, d'après les deux textes en prose précédemment cités:

Lors la Duchesse fist le cheval establer
Et Galien et ses gens en la salle monter.
Et fist la bonne dame le souper aprester...
Or fu devant Galien la bele Aude au vis cler
Et, le souper durant, si l' prist à regarder.
A sa mere s'en va tout belement parler,

promenait en un charmant jardin, elle se laissa tomber près d'une fontaine et mit au jour un beau fils qui lui

» Dame, ne vueil, dist-ele, vous celer mon penser.
» Moult resanble Olivier ce joene bacheler.
» — Moult est bel, dist la dame, et bien fait à loer.
» Si l'voeil après souper à mon seigneur monstrer. »
De la chambre du Duc s'en va l'uis deffermer,
Et lui dist : « Sire Duc, se vos povez lever,
» Et venir en la salle, verrez tel bacheler :
» Nul hom à Olivier ne pot mielz resanbler.
» — Dame, ce dist le Duc, que se prist à lever,
» Por l'amor d'Olivier que moult devors amer,
» Ne voeil en lit issi n'en chambre demorer
» Tant que j'aie veü le petit bacheler. »

III. Le vieux duc Renier et le jeune Galien. — 1° Texte du manuscrit français 1470 de la Bibliothèque nationale (f°s 46-47). — « Lors se leva le Duc, et se partist de la chambre. Et lui et la Duchesse vindrent là où estoit Galien. Quant Galien eut souppé, si lui demanda le Duc : « Amis, dont ne de quel lieu » estes vous, ne de quel *nacion?* — Sire, dist Galien, je suys de la terre au » riche roy Hugues, et voys sercher partout pour avoir nouvelles de Charlemaigne » et de ses ·XII· Pers. — Bel enfant, dist le Duc, tantost vous dirons ce que » nous *saurons*. En Espaigne la grant vous trouverez Charlemaigne, Roland et » Olivier, Ogier aussi, le duc Naimes, l'arcevesque Turpin, Bertrand et Beran- » gier. Et aussi *Ganelon*. Et ont prins Pampelune et Burs et *Carion;* et » n'y est demeuré *Esclavon* ne Persant. Et s'en feussent piеça retournez, se » ne feust pour la cause que le roi Marsille leur a mandé bataille. Si prie à » Dieu qu'i leur soit en aide. Car mon filz y est, dont je suis en grant *sous-* » *peçon*. » Quant Galien entend le duc de Gennes parler d'Olivier, si bessa le *menton* et commença moult fort à plourer, tant que des yeulx lui chéoient grosses larmes. Et Belleaude, qui estoit près de lui, quand elle le vit plourer, si hucha son pere et lui dist : « Sire, or voiez vous que cestui enfant fait, et » comme les larmes lui chéent des yeulx habandonnement. Monseigneur, dist » elle, je croy que vous l'avez engendré en quelque *region*. Sire, s'il est mon » frere, tant mieulx l'en aymeray-je ; si vous prie que lui demandez le *nom* de » sa mere. — Or lessez ceste *raison*, dist le Duc ; car il y a passé ·XXV· ans » que je n'euz de femme mon talent fors que de vostre mere seullement. — » Par Dieu, dist Belleaude, il faut donc qu'il soit mon nepveu, et que Olivier » l'ait engendré en quelque *nacion*. Car il est tel comme Olivier. »

2° Texte du *Galien* incunable, édition Nicolas Bonfons, chapitre XX. — « Adonc le Duc se leva et yssit de sa chambre ; et la dame l'amena là où ilz avoyent soupé. Et quand il vit l'enfant Galien, il le salua et Galien luy rendit son salut. Puis le Duc le print à arraisonner, en luy demandant de quelle *nation* il estoit, et Galien luy respondit : « Sire, je suis de la maison du roy de Constantin. Si » viens en ce pays pour ouyr nouvelles de Charlemaigne et des douze Pers qui » sont de grant *renom*. » Adonc, le Duc luy dist : « Je vous en diray ce que je scay. » Le roy Charlemaigne est en Espagne, luy et ses barons, Roland et Olivier, l'ar- » chevesque Turpin et le duc Naymes, Bertrand, Beranger, *Ganelon* et Ogier le » Dannois et ont prins la ville de Pampelune et Burges et *Carion*. Dedans, si » n'est demouré homme ne femme ne beste ne oyseau que tout n'en soit fuy. » Et de ce fut la cause du fort et redoubté roy Marcille qui leur a baillé journée ; » ilz fussent piеça retournez en France. Si prions chacun à Dieu que vueille don- » ner victoire au roy Charlemaigne et aux barons qui avec lui estoient : car on » ne scauroit trouver en tout le monde de plus fier Sarrazin ne plus fort qu'est le » roi Marcille. Si avons grand *suspection* que notre filz Olivier ne demeure. » Et quand Galien ouyt parler d'Olivier, si baissa le *menton*, et recommença à lar-

rappela Olivier. Deux fées s'abattirent aussitôt près de ce bâtard, deux fées, notez-le bien, et non pas Deux anges.

moyer des yeux que il avoit plus vers que un *faulcon* en si grand habondance qu'il sembloit qu'on lui versast de l'eaue dessus son chef : laquelle luy descendoit au long des yeux à grosses goutes. Et Belaude, la fille du Duc, commença à dire à son pere tout bas qu'il regardast comment les larmes lui chéoient des yeux à grand *foison*, et luy dist qu'il ne croit point qu'il ne l'eust engendré en quelque lointain pays : car il ressembloit trop naturellement à son frere Olivier. Et aussi elle n'avoit pas tort : car elle disoit verité. Alors le pere alla dire : « Fille, taisez vous. Il y a plus de vingt ans que je n'euz compagnie de » femme fors de vostre mere. — Mon pere, dist la fille, s'il estoit vostre filz, » mieux l'en ameroye. Je vous prie, demandez luy qui fust sa mere, et comment » elle estoit appelée : car je cuyde doncques qu'il soit mon nepveu, et que Oli» vier l'a engendré en quelque *region* : car Olivier et luy s'entreressemblent, et » tel est l'un et tel est l'autre : tels sont-ilz d'une mesme *façon*. »

3° Restitution du *Galien* en vers, d'après les deux textes en prose précédemment cités :

Quand le Duc vit Galien, il le prit à raison :
« Ami, dont estes vos et de quel nation.
» — Sire, sui de la tere au riche roi Hugon
» Et vais partout chercher nouvelles de Charlon
» Et de ses douze Pers qui sont de grant renon.
» — Bel enfant, vous dirai ce que nous en savon
» En Espaigne la grant vos troverez Charlon,
» Rolant et Olivier, Ogier, le duc Naimon.
» Si ont pris Pampelune et Bourg et Carion.
» Si n'i est demouré Persan ne Esclavon.
» Et fussent retourné en France le roïon
» Ne lor baillast jornée le roi Marsilion.
» Or Diex lor vienne en aide, qui souffri passion :
» Car Olivier i est, dont sui en souspeçon. »
Quant Galien l'entent, si baissa le menton
Et se prist à plourer durement à bandon,
De ses oelz qu'il avoit plus vairs que un faucon.
Et belle Aude si dist à son pere, à bas ton :
« Veez comme les larmes lui chéent à foison.
» Vous l'avez engendré en quelque region :
» Sire, s'il est mon frere, tant mielz l'en ameron.
» — Fille, ce dist le Duc, laissez ceste raison.
» Vint cinc ans a passés, par Dieu qui fist le mont,
» N'os femme à compaignie, se vostre mere non.
» — Ores demandez lui comment sa mere ot non...
» Olivier l'engendra en quelque nation ;
» Car, l'un et l'autre, il sont de la mesme façon. »

IV. — GALIEN DOMPTE LE CHEVAL MARCHEPIN. 1° Texte du manuscrit fr. 1470 de la Bibl. nationale (f° 49). — « Lors, l'escuier va incontinent deslier le cheval qui estoict lié à quatre chaynes de fer et l'amena au Duc. Si estoit si fort et si hideux ce cheval qu'il n'i avoit nul à qui il atouchast, qu'il ne fist *dommage*. Or y avoit mains barons du païs qui virent la maniere du cheval. Quand Galien le vit venir, l'enfant si prinst le cheval par le frain qui estoit d'or de *Cartaige;* si mist incontinent le pié en l'estrier et sault en la selle, laquelle estoit moult bien ouvrée. Si le chevaucha parmy la court moult habillement, et tant que tous ceulx qui le veoient disoient : « Cestui enfant est digne d'avoir du bien, et » s'il vit longuement, il y aura en lui grant *vasselage*. Il ressemble de corps et » de *visaige* à Olivier. »

2° Texte du *Galien* incunable, édition Nicolas Bonfons, chapitre XXI.— « Lors l'escuyer alla deslier le cheval qui estoit lyé de trois chaines de fer, si hideus et si *sauvage* qu'il n'estoit homme si hardy (s'il ne vouloit avoir *dommage*) qui osast aproucher de luy, si ne fut mie poulle, ni en ville ni en *village*,

Elles le douèrent merveilleusement. L'une d'elles s'appelait Églantine, « qui fut jadis moult grant dame et tint

ni en maison privée. Ains fut nourry sept ans en un bois où il ne mengeoit sinon du *fruitage*. Et quant Galien le vit, si le vint prendre par le frain et saillit légierement dessus la selle qui estoit ouvrée et faicte d'or de *Cartage;* belle et riche estoit. Et puis, donna des esperons si asprement, que le destrier le sentit. Si va et vient, loin le chevauche. Tant le chevaucha que ceux qui le regardoient disoient qu'ilz n'eurent onques veu mieux chevaucher cheval. Et disoit chacun que bien ressembloit de *corsage* à Olivier. »

3° Restitution du *Galien* en vers, d'après les deux textes en prose précédemment cités :

Si estoit le cheval si hideus et sauvage
Nul n'aprochoit de lui n'eüst au cors dommage,
Se ne fut mie poulle, n'en ville, n'en village.
Avoit esté norri set ans en un boscage,
Là où il ne mengoit, se ce n'est du fruitage.
Quant Galien ~~Fot~~ veü. . . . .
Si saillit en la selle qui fu d'or de Cartage,
Et si bien chevaucha devant tout le barnage.
Tuit disoient : « En lui aura grant vasselage,
» A Olivier resanble de cors et de visage. »

V. Après la mort du roi Pinart. — 1° Texte du manuscrit fr. 1470 de la Bibl. nationale (f° 79 r°). — « Aussi tost que Galien eut *occis* le roi Pinart, si monta sur son destrier et va tout droit à Roncevaulx. Mais avant qu'il fut hors du champ où il avoict *occis* Pinart de Brisculle, fut il mallement *assailly* de païens : car bien estoient ·xxxvi· des gens de ce roi Pinart qui descendirent sur lui et lui vont dire : « Mauvais françois *failly*, par Mahon nostre Dieu, vous n'en » eschaperez jamès *vif.* » Quant Galien les voit, si fut moult *esbahy.* »

2° Texte du *Galien* incunable, édition Nicolas Bonfons. — « Si tost que Galien eut *occis* le roi Pinart, il monta dessus son cheval sans faire aucun arrest, et chevaucha vers Roncevaux; mais avant qu'il fut hors du champ, il advisa parmi les *larriz* trente et six payens, qui estoient parens au roi Pinart, dont il fut de tous costez *assailliz;* et lui escrierent en disant : « Ha ! traistre françoys, par » nostre Dieu Mahom, vos n'eschaperez pas *vif.* » Et quant Galien les vit descendre en bas où il estoit, se fut couroucé. »

3° Restitution du *Galien* en vers, d'après les deux textes en prose précédemment cités :

Si tost que Galien ot ~~le~~ roi Pinart occis,
Il monte sans targier sul destrier arabis
Va droit à Roncevaux et, parmi les larris,
Voit trente et sis païens du roi Pinart amis,
Dont fu de tous costés malement assaillis
Et qui si lui vont dire : « Malvais Français faillis,
« Par Mahom, nostre Dieu, n'en eschaperés vis. »
~~Et~~ quant Galien les vit, si fut molt esbahis....

VI. Mort d'Olivier. — 1° Texte du ms. fr. 1470 de la Bibl. nation. f° 87 r° et suiv. (Nous ne reproduisons pas ici le premier couplet, parce que celui du *Galien* incunable a suffi pour la reconstitution.) — « Or fut couché Olivier sur l'erbe vert, si le baise Galien moult de fois. Roland et les autres barons le firent si *vaillamment* qu'ilz occirent tous les Sarrazins qui avoient Galien assailly. Si souspire sans cesser le conte Olivier, et regrette *incessamment* Jaqueline sa mye, et en se *plaignant* commence à dire : « Tres doux Dieu, sire *omnipotent,* qui creastes » tout le monde, vueillez par vostre tres digne grace garder la belle fille en » laquelle j'engendray ce gentil *enfant* lequel dedans son giron me tient ainsi » *doulcement.* Adieu vous di, Jaqueline, ma tres chiere amie. Je ne vous verray » jamais, ne moy vous. Or voi-je bien que je ne vous tiendrai pas la promesse

la terre du Poitou et du Maine » ; l'autre, Galienne, qui lui donna le nom de Galien. Il grandit, et de temps en

» ne la foy que je vous avoye promise; si vous prie, tant *chierement* comme » je puis, que vous le me vueillez pardonner, et saichez *certainement* que je » suis moult *dolant* et courroucé, que je ne puis acomplir le *covenant* que » je vous avoye promys. Mais faulx paiens, que Dieu mauldye, m'en ont gardé, » lesquels sont venus par leur *efforcement* en France. Or adieu, mon tres chier » pere le duc Regnier de Gennes qui m'aymoict si *chierement*. Adieu le vaillant » duc, le vaillant *combattant;* jamès ne vous verray ne plus vous ne verrez » Olivier, vostre filz que vous amiez si *chierement*. Adieu, ma doulce mere, à » Jhesuscrist vous command*e* qu'i vous vueille de tout encombrier garder et » deffendre: car je voy bien que jamès ne me verrez, dont *gran*t dueil aurez » en vostre cueur : si prie à Dieu qu'i vous vueille reconforter. Adieu vous di, » Belleaude, ma tres doulce seur. Hélas ! que vous aurez grant dolleur de ma » mort, quant saurez que plus ne me verrez. Hé ! Dieux, que tant de lermes » vous en cherront de vos beaux yeulx vers *rians*. Hélas ! que de souspirs et de » regretz en seront faiz de votre belle bouche faitisse. Hélas ! comment et » quantes foys en seront destressez vos beaux cheveux blons et *reluisans* » comme fin or. Hélas ! ma doulce seur, quel dueil, quel *tourment* demenerez » vous par ma mort. Hélas ! quant vous saviez que j'estoie en quelque estoc » ou bataille encontre Sarrazins que je alloye de mon espée *occiant*, Dieu sait » comment votre cueur en estoit joieux. Et quant saviez mon retour, sur ung » pallefroy veniez au *devant* de moi et me baisiez de votre gracieuse bouche » trois foys sans cesser. Et Roland vostre amy baisiez vous bien *autant*. Or » plus ne me baiserez, ne me ferez chiere. Si vous supplie, ma belle seur, » qu'entre la noble *gent* vous vous maintenez *sagement*, et vous recomm*an*de » Roland vostre amy; car j'apperçoys bien que aux nopces de vous et de lui » je ne seray point. » = « Or estoit Olivier toujours couché sur l'erbe vert; si le soustenoit son filz Galien en son giron, lequel ouyoit toutes les paroles que son pere disoit et les regrets et tribulations qu'il faisoit. Si pensez que Galien avoict en son cueur grant dolleur. Si approuche fort de sa fin Olivier et souspire et *larmoye* de ses yeulx et, pendant ce, Roland va venir. Et quant il voict que Olivier est de la mort ainsi destraint, si fut tout esbahy et commance à dire : « Hé Dieux, doux père Jhésu Crist, quant j'*estoie* en bataille » et je *sentoye* pres de moy le conte Olivier, je ne *doubtoie* homme qui fust » vivant, et tant plus je *veoie* paiens environ moy, et plus en avoie grant *joie:* » car je leur destrenchoie bras, testes et jambes, et *faisoye* verser chevaliers » et chevaux a terre. Hélas ! que dira Charlemaigne l'emperere, quant il aura » perdu le meilleur chevalier qu'il ayt, ne que oncques perdit roi qui fust sur » terre. Et si sçay bien que d'icy à la mer ne pourroit on trouver xx^{m} meilleurs » barons que j'*avoye* l'autre jour avecques moy, que les païens ont occis, dont j'ay » si grant dueil au cueur qu'à peu je ne meurs. Et encore estions de xx^{m} six » demourez dont je me *sentoye* le plus sain; mais or suis-je plus navré que » je ne *cuidoye*. Si ne quiers plus vivre en ce monde, puys que je voy les autres » devant moy mourrir ; si en ay au cueur si grand dueil que j'en pers toute *joie* » et toute esperance, et si scay bien que de dueil, avant qu'il soit nuyt, mourray » avecques les chevaliers. Et, se je ne *mouroye*, si scay-je bien de certain que je » *m'occiroye* de dueil. — Olivier, beau compaignon, dist Roland, Dieu doint à » toutes les dames qui sont en *voye* d'amer, meilleure *joye* recevoir de leurs » amis que n'auront les nostres de vous et de moy. » Or estoit toujours Olivier encontre la roche ou giron de Galien son filz, lequel le vanbroioit de sa robe le mieulx qu'il povoit, le soleil et chaleur qui faisoict (*sic*). = Or estoit Roland au plus près d'Olivier qui moult fort le regrette ; si dist à Gallien qui

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

temps, déjà fier, il s'écriait : « Où est mon père? je veux » connaître mon père. » Sa mère était rentrée en faveur,

demenoict grant dueil : « Mon gentil chevalier, cellui qui *crea* tout le monde, » te rende les biens que tu fais à mon compaignon et te doint, de sa grace, » honneur tout le tems de ta vie : car tu lui as fait tant de bien que jamès, » tant que je vive, je ne te fauldray. » Lors Olivier dist à Roland : « Roland, beau » compaignon, je vous prie que vous lui soiez bon amy : car je vous jure que » c'est mon filz, lequel je engendray en la belle Jacqueline la fille du roy » Hugues, quant nous estions à Constantinoble. Si vous prie, Roland, que vous le » gardiez avecques vous, et il vous *servira*.— Par ma foy, dist Roland, beaulx doux » compaignon, tant que je vive, il ne *fauldra* à chose que j'aye et si jamais, nul » jour de ma vie, j'ay aucun bien, il *aura* comme moy. » Adonc *troubla* la veue à Olivier. Se print Roland troys brains d'erbe et *la commincha* (sic), et, en cette fasson, l'ame se despartit d'Olivier. Et pensez qu'il eust eu le cueur bien dur qui n'eust plouré. Car il n'y avoit cellui, de tous les six qui y estoient, qu'ils ne fissent et ne demenassent grant duel et grand tourment qui fort leur empiroit leur malladye. Car il n'y avoict celluy qui ne fust navré à mort ; mais se les compaignons d'Olivier faisoient grand duel, il ne le fault pas demander ; mais qui eust veu Galien regretter son pere, qui n'en eust prins grant pitié. »

2° Texte du *Galien* incunable, édit. de Nicolas Bonfons, chapitre XXXIII. « Si tost que Galien eut advisé le pere qui l'avoit engendré, il descendit de dessus Marchepin son bon destrier et *alla* l'embrasser, et moult courtoisement le mist hors du destour, et le *porta* auprès du rocher, dessus le belle verdure, et puis se *coucha* de coste luy en le regrettant piteusement et disant : « Helas ! mon » pere, je voys qu'il vous convient mourir. Mal vintes par *deça*. Jacqueline » ma mere qui m'a longtemps nourri en Constantinople ne vous *verra* jamais. » Et Olivier lui respondit : « Tu ditz vray, mon filz ; car, un jour qui *passa*, luy » promis de retourner et de l'espouser ; mais nous sommes icy venus qui m'en a » gardé (*sic*) : ne oncques puis ne retourne en France, dont j'en suis dolent. Je » la commande à Dieu que tout le monde *forma*, le duc Regnier mon pere et » ma dame ma mere aussi, qui en ses flans me *porta*, ne ma seur Bellande » jamais ne me *verra*. Helas ! Jesus, quelle douleur *aura* le roy Charlemaigne » de ceste mort, quant il le *sçaura*. Helas ! pourquoy ne venez vous icy, Char- » lemaigne ? Celui qui vous a conseillé de nous laisser icy ne vous aimoit pas, » et de ce que vous pardiez, en aurez tousjours en vostre cueur douleur, et » aussi toute France tourmentée en *sera*, tant que France sera France, et le » monde sera monde, ne sera tenue si haultement qu'elle estoit, de ce n'en fault » point doubter, ne roy qui vint en France ne la *tiendra* si pompeusement que » vous avez fait, sire empereur Charlemaigne : car tel l'a aimée qui à mort la » *verra*, et tel l'a soustenue qui la *confondra*. » = Chapitre XXXIV. « Et lors que le conte Olivier estoit couché sur l'herbe, flagellé et tourmenté, sentant inestimables doleurs pour les navreures et coups que les payens et infidelles luy avoient donnez, son filz Galien, estant de coste luy, souvent le baisoit en la bouche. Et, tantdis, Roland et les autres se tenoient fort de mettre à mort les payens qui estoient au champ, qui avoyent assailly Galien ; mais le bon conte Olivier souvent souspiroit et regretoit s'amye Jaqueline, mere de Galien, fille du roy Hugues de Constantinople, à laquelle il avoit promis mariage. Lors commanda à Dieu qui la voulust sauver et garder de tous encombriers. « Et vous, mon tres cher enfant, dist il, qui souvent me baisez, Dieu » vous vueille avoir tousjours à sa saincte protection et sauvegarde. » Puis luy dist : « Adieu, mon doulx enfant, qui en vostre giron me tenez. Adieu, Jac- » queline, ma douce amye, jamais vous ne me verrez en vie ; pardonnez moi, » s'il vous plaist, gentille damoyselle : car je ne vous ai pas tenu promesse :

et lui-même était l'objet de l'admiration générale. Mais il arriva qu'un jour, un de ses oncles, dans un moment de

» ce a esté par les faux et desloyaux payens que Dieu mauldie. Adieu, le duc » Regnier de Gennes, adieu, mon pere, qui tant m'avez aymé. Adieu, ma douce » mere qui m'avez si *cherement* nourry en mon jeune aage : jamais ne me » verrez jour de vostre *vivant*. Adieu vous dis, ma sœur Belande ; car quant » vous sçaurez ma mort, vous en aurez bien grand douleur, tant que voz yeux » arrouseront souvent vostre doulce face, et de voz cheveux *reluysant* comme fin » or les torcherez, et, de la grand douleur que vostre cueur portera, souvent » vous destournerez (*sic*) voz bras et voz mains. Helas ! doulce sœur, quand » j'estois en bataille et que ses (*sic*) mauldictz Payens et Sarrazins je faisoys » finir la vie à tout mon espée, vostre cueur en estoit tout joyeux ; et puis, » sus ung pallefroy ou hacquené au devant de moy veniez en me faisant la » cour, et autant en faisiez à vostre amy *Roland*. Ma doulce sœur, plus ne me » baiserez puis qu'à la mort vois mon corps tendre. Si vous suplie, ma sœur » Belande, que, entre les nobles vous vueillez *honnestement* maintenir d'icy » en avant, au mieux que vous pourrez : car je ne porteray pas mon haubois, » ainsi que je cuidois, aux nopces de vous et de vostre amy Roland. » = Chapitre XXXV. — « Or estoit Olivier couché dessus l'herbe, de coste luy son filz qui le soustenoit en son giron, lequel regardoit piteusement pour la mort qui si fort le costooit, en souspirant et larmoyant des yeulx. Alors arriva Roland et son compaignon qui fort piteusement le regarda et commença à plorer moult piteusement quant il vit qu'il tiroit à la fin de ses jours. Alors Roland commença à faire piteux regretz en disant : « Helas ! mon Dieu, mon pere tout puissant, quant » j'*estois* jadis en bataille monté sur mon cheval Valentin et auprès de moy » estoit le conte Olivier, je ne *doutois* homme qui fust dessouz le ciel ; mais » tant plus y venoit de payens, tant plus en *faisoys* d'occision. Je voy mainte- » nant que la mort contrainct Olivier qui avoit acoustumé à destrencher Payens » et Sarrazins ; les testes, le poulmon et le *foye* faisoit souvent voler. Helas ! que » dira Charlemaigne, qui avoit acoustumé de guerroyer les payens, d'avoir » perdu la plus noble peye (*sic*) de son royaume. Jamais roy ne perdit autant, » et si sçay bien que, d'icy à mille lieues, on n'eust pas trouvé vingt meilleurs » chevaliers que ceux que Charlemaigne m'avoit laissez, qui tous sont morz. » Ore estions nous demeurez six dont j'*estois* le plus sain : mais maintenant » suis le plus malade et suis si navré de dueil et de courroux que je ne sçay » que je face. Puis que les autres meurent, plus vivre je ne *sçaurois* de l'excessif » tourment que je seuffre : à peu que je ne m'en vois noyer. Bien je sçay que » de dueil, avant que la mort *voye*, je mourrai avec les autres. Et si je ne » meurs, de certain je m'occirai. Helas ! Olivier, mon compagnon : Dieu » vueille envoyer liesse et *joye* aux dames qui ont amys loyaux, et plaise à » Dieu qu'ils reçoivent joye meilleure de ceux qu'ilz auront après nous qu'ilz » n'ont eu de vous et de moy. » Ces paroles disoit Roland pour la grand amour qu'il avoit de la bone sœur de Olivier, laquelle il devoit avoir en mariage, et pour l'amour de la fille au roy Hugue à qui Olivier avoit promis de retourner. Mais il faillir (*sic*) pour la maudicte trahyson de Gannes, ainsi que vous avez ouy. Adonc, le bon comte Olivier estoit couché dessus la terre nue où la mort angoisseuse le tourmentoit, et son filz Galien luy faisoit umbre pour la chaleur du soleil qui fort chaut estoit, qui rayoit sus la face. Et Roland estoit auprès, qui piteusement le regrettoit. Puis, dist à l'enfant Galien ces parolles : « Mon enfant, dit le preudomme Roland, Dieu qui tout *crea*, qui a pouvoir » dessus toutes choses, te doint grace et honneur : car mon compaignon que voicy » a faict beaucoup de bien. Je sçay certainement qu'il est mort et que jamais » n'en *eschapera*. Et saches que, pour le grand bien que tu luy as faict en soli-

colère, lui jeta à la face le mot de bâtard. » Galien rougit, et insista plus vivement encore pour savoir

» citant de ta puissance, que jamais ne te fauldray, pour mort ne pour vie je ne » t'abandonneray. » Alors Olivier dist à Roland : « Mon amy Roland, je vous » prie, soyez vers luy bon fidelle et amy, et de son costé, il vous *aydera*. Car je » vous jure ma foy que c'est mon enfant que j'ay engendray (*sic*) à la fille du » roi Hugues de Constantinople, la nuyt que je couché avec elle en revenant de » Hierusalem, ainsi que vous sçavez. Or le gardez bien, Roland, et il vous *se-* » *courra*. » Et Roland luy promist que ainsi *fera*-il et que, s'il a du bien, qu'il en *aura*, et du mal aussi. Adonc Olivier le *commanda* à Dieu, et la veue luy *alla* troubler, et luy partit l'ame du corps. Et Roland print trois brins d'herbe et la *commença* (*sic*). A l'heure eust eu le cueur bien dur qui n'eust ploré de pitié du dueil que demenoit Galien et Roland. »

3° Restitution en vers du XIII[e] siècle, d'après les deux textes en prose précédemment cités :

Si tost ~~come~~ Galien Olivier avisa,
Descendit del destrier et enbrasser l'ala,
Et molt cortoisement hors du champ le bouta
Et auprès du rochier doucement le porta
Sur la bele erbe verte et lès lui se coucha,
Et tres piteusement Galien le ~~regreta~~.
« Chier pere, lui dist-il, mar vinstes par deça ;
» Car j'ai moult grant paor que morir vos faudra :
» Jaqueline ma mere jamès ne vous verra ;
» Qui m'a nori souef et tant vous regreta.
» — Par Dieu, dist Olivier, jamais ne me verra.
» Or tu dis voir, mon filz ; car, un jor qui passa,
» Lui fiançai ma foi et sa main me bailla.
» Mais or voi ge bien qu'à Dieu point ne plera
» Et que morir me faut aujourd'hui par deça.
» Je la commant à Dieu qui tout le mont forma,
» Le duc Renier mon pere qui ja ne me verra,
» Et la dame ma mere, qu'en ses flans me porta,
» Et ma sereur bele Aude, qui grant dolor aura.
» A ! Charles, roi de France, porquoi ne venez ça.
» Il ne vous amoit mie, cil qui vos conseilla
» De nous laisser issi, où si grant perte i a,
» Dont vostre cuer tous jors en grant dolor sera ;
» Et toute France aussi grant damage i aura
» Et roi si haut que vous jamais ne la tiendra :
» Car tel l'a molt amée qui molt la haïra,
» Et tel l'a soustenue qui molt la confondra. »

*

Olivier fut couchié sur l'erbe verdoiant,
Galien ~~encoste~~ lui qui le baise souvent.
Et les autres barons firent si vaillamment
Tous les païens ocirent qui estoient el champ
Et avoient Galien asailli durement.
Si souspire Olivier et regrette souvent
Jaqueline s'amie, et dist en se plaingnant :
« Ores veuillez garder, doulx Dieu omnipotent,
» La gentille pucelle où g'engendrai l'enfant
» Qui or sur son giron me tient si doucement.
» Adieu vous di, pucelle, et à Dieu vous commant.
» Ja plus ne me verrez, ne moi vous ensement.
» Or ne puis envers vous tenir le covenant
» Que promis vous avoie, dont molt sui-ge dolant.
» Pardon vous en requier, dame, tant chierement ;
» Mais en fui destornés par la païenne gent
» Qui vint en douce France par grant efforcement.
» Adieu vos di, mon pere, qui m'aimez chierement,
» Le gentil duc de Gennes, le vaillant conbatant :
» Jamais plus ne verrez Olivier vostre enfant.
» Adieu, ma douce mere, à Jhesu vos commant

le nom de son père. « Eh bien! c'est Olivier, c'est l'ami de » Charlemagne et de Roland », lui crie alors Jacqueline.

» Que de tot enconbrier il soit vostre garant :
» Jamais ne me verrez jor de vostre vivant,
» Dont ens en vostre cuer aurez dolor tres grant.
» Adieu vous di, belle Aude, ma sereur al vis gent ;
» Quant ma mort vos saurez, aurez dolor tres grant
» Tant de larmes cherront de voz oels vairs rianz,
» Vos chevels en tordrez qui come or sont luisant :
» Por moi demenerez grant duel et grant torment.
» Quant j'estoie en estor, Sarazins ociant,
» Vostre cuer, bele suer, en estoit molt joiant,
» Et sur un palefroi me veniez au devant.
» Par trois fois de randon me baisiez erraument
» Et Rollant vostre ami baisiez vous bien autant :
» Plus ne me baiserez, puis qu'à la mort ge tent ;
» Mais je vous vueil prier qu'entre la noble gent
» Vous vous vueillez tos jors maintenir sagement,
» Et Rolant vostre ami, bele suer, vos commant :
» Car bien voi qu'à vos noces je ne serai nient. »

*

Olivier fut couchié sur l'erbe qui verdoie :
~~Bien pensez~~ qu'en Galien n'i ot deport ne joie,
Quant il voit Olivier qui de ses oels lermoie.
Ores veez Rollant qui forment se gramoie,
Quant il voit que la mort le destraint. . . .
« Hé ! doux sire Jhesu, quant en estor j'estoie
» Et le conte Olivier auprès de moi sentoie,
» Home qui fut sous ciel nul jor ge ne doutoie :
» Car plus entor de moi Sarrazins ge veoie
» Et plus ens en mon cuer en avoie grant joie :
» Lor trenchoie la teste, le poulmon et le foie :
» Chevaliers et chevaux à tere ge versoie.
» Que dira Charlemagnes, qui Sarrazins guerroie
» D'avoir de son royaume perdu. . . . .
» Onques rois n'ot barons meillors que ge n'avoie.
» De vint mile qu'estions le plus sain me sentoie ;
» Mais or sui-ge navré plus que ge ne cuidoie.
» Puis que li autre muerent, vivre ge ne sauroie ;
» Tel duel en ai au cuer que j'en pers tote joie ;
» Tel angoisse g'endure à poi que ne me noie.
» Bien sai de duel morrai devant que la mort voie
» Et, se ge ne moroie, de duel si m'ociroie.
» Diex doint à toutes dames qui d'amer sont en voie
» De leurs amis loyaux recevoir plus grant joie... »
Or estoit Olivier contre la roche bloie
Au giron de son filz qui de son cors l'umbroie
Por la chaleur qu'il fait et le jor qui flamboie.

*

Près de lui fu Rollant qui molt le regreta,
Et si dit à Galien qui grant duel demena :
« Te doint grace et honneur Celui qui tout crea
» Pour le bien que feïs à Olivier pieça.
« Or sai-ge qu'il est mort : jamais n'en estordra. »
Et lui dit qu'à nul jor jamais ne lui faudra.
« C'est mon filz, dist li cuens, que g'engendrai pieça
» En la fille au roi Hugue, où si grant beauté a
» Dedans Constantinoble où Charlemagne ala.
» Gardez le bien, Rollant, et il vos secourra. »
Et lui promist Rollant qu'ainsi il le fera
Et nul jor de sa vie jamais ne lui faudra ;
Et, s'il a aucun bien, come lui si l'aura.
Or li cuens Olivier à Dieu le commanda.
Et la veüe au comte adoncques lui troubla.
Prist Rollant trois pous d'erbe et si l'acomenja.
Et l'ame d'Olivier du cors se dessevra.
Il ot le cuer bien dur qui de duel ne plora.....

VII. Mort de Roland. — 1° Texte du manuscrit français 1470 de la Bibliothèque

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

Il se met à la recherche de son père Olivier et le trouve sur le champ de bataille de Roncevaux.

Sans plus attendre, il part. Dût-il errer toute sa vie à travers toute la terre, il trouvera ce père dont la gloire

nationale (f°s 94 r°, 96 r°). — « Lors Roland prinst Durendal, son espée, et par grant yre l'a torse; si la cuida *briser :* car bien savoit que plus ne lui auroict *mestier*. Si ne voulloit pas que aucun païen l'eust affin qu'il n'en portast dommage aux chrestiens. Si la fiert contre une roche pour la cuider *despecier;* mais il ne peut. Lors dist-il : « Les haulx noms Jhesucrist furent à vous » *forger (sic)*, et pour ce ne povez vous tordre ne rompre. » Si referit de Durendal quatre ou cinq coups contre la roche. Et lors entra dedans bon demi pié. « Vray Dieu, dist Roland, doulx Dieu, je vous prie, si cest vostre plaisir, que » jamès homme du monde n'ait ceste espée, si ne soustient autant sainte » crestienté comme j'ai fait por l'amour de vous. » Si couroict davant le duc Roland ung ruissel grand et large qui estoict tout tainct du sang des XX^m crestiens et des Turcqs qui avoient esté tuez. Si estoient bien occis de Sarrazins le nombre de II^c *milliers* que les XX^m chrestriens avaient occis. » = « Or regrette Roland l'espée; dedans l'eaue s'i effondre incontinent. Si survint incontinant Gallien celle part et demande à Rolant comme il lui a depuis *esté :* « Par » ma foy, dist Roland, je ne scay. Ja ne verray, ce croy, le vespre ne le soleil » *couché.* » Si vint près de Roland et le regarde. Si mua troys fois coulleur en peu d'eure; premier devint tout vert, et puis après vermeil plus que n'est rouse, et puis devint plus noir que meure. Quant Galien le vit ainsi, si ploure de pitié : car bien voit que Roland est en dangier de mort. Si luy dist Galien : « Roland, je vous prie que vous me donnez Durendal, s'il vous plaist : car, de » malle aventure, ay mon brant *cassé;* ni n'en ay point. — Par ma foy, dist Ro- » land, vous avez trop tard *parlé :* car, en ce sang devant vous l'ay-je *getté.* » Quant Gâlien l'entend, si est moult fort courroussé; si broche son destrier Marchepin et avec une lance alla sercher dedans le *gué;* mais oncques depuys ne fut par homme *trouvée.* Puis s'en retourne Galien vers Roland et le monte sur son cheval : ce fut Valentin qui moult estoict *lassé;* jusques à Roncevaux chevaucha sans arrester et mena Roland là où estoict Olivier son pere et les autres. Si prinst Roland et le couscha auprès de son pere. Roland ocuvre les yeulx et regarde vers le ciel; si lui fut advis, en droicte *vérité*, qu'il vit Nostre Seigneur, et des anges largement, et qu'i vit saint Michel et sa grant puissance qui conduisoit les ames des chevaliers trespassez qui avoient *esté* occis par les païens. « Helas ! dist Roland, mon tres doux Dieu, je te prie qu'il te » plaise conduire les ames de tous mes compaignons lassus à *sauveté* en ton » roiaume de Paradis. Et te plaise donner à mon oncle honneur et puissance » qu'il puisse sauver *chrestienté* toute, et si donner tant vivre à Galien *restoré* » qu'il puisse compter à mon oncle toutes mes angoesses. » Seigneurs, saichez que ce que je vous vueil dire n'est pas mensonge, mais est *verité* : car aussi tost que Roland fust mort, toute la terre trembla.... »

2° Texte du *Galien* incunable, édition de Nicolas Bonfons, chapitre XXXVI. — « Et quand Roland vit son espée où tant avoit de bonté, il en frapa encores cinq ou six coups sur le marbre pour la cuyder rompre; mais elle entra dedans bien un grand pied de mesure. Lors va dire en ceste maniere : « O » Durandal, ma bonne espée, qui avez cruellement vengé sainte Chrestienté, » où les noms de Dieu sont escripts et ouvrez de fin or et dedans entregetez, » jamais ne fut branc d'*acier* forgé de vostre valeur. Vray Dieu du ciel, je vous » prie qu'il vous plaise que jamais ceste espée ne puisse trouver homme de » mere s'il ne veult soustenir la foy ainsi comme j'ai faict. » Lors y avoit une riviere devant luy qui estoit toute rouge du sang des mors qui venoit de Roncevaux où il getta Durandal son espée dedans qui, pour la pesanteur de l'acier, alla bien tost effondrer au fons. Et Roland n'avoit mye encore retiré son

est venue jusqu'à lui. Il s'élance, il marche, il court. Mais que nous importent les aventures qui vont l'arrêter

bras de leur (*sic*), quand Galien arriva à luy qui luy va escrier : « Sire Roland, pour Dieu, comment vous a *esté*? — Par ma foy, se dist Roland, je ne » scay. Je suis si foyble que je ne me puis remuer : devant qu'il soit soleil » *couché*, me conviendra rendre l'esprit. » Et quand Galien l'entendit ainsi parler, commença à souspirer, et s'aprocha près de lui et le regarda, et vit que, en peu d'heure, le visaige luy mua de trois couleurs. La premiere fois, le visaige luy devint aussi vert que l'herbe d'un *pré*; la seconde, aussi *vermeillé* que une rose; la tierce, ainsi que une more. Et quant Galien luy vit ainsi muer la couleur, si commença à plorer de grand pitié : car il veoit bien qu'il estoit *opresser* (sic) de la mort; puis, luy va dire : « Ha! sire Roland, je vous prie, » s'il vous vient à *gré*, donnez moy Durandal, vostre tres bonne espée; car, par » malle adventure, ay la mienne rompue. — Par ma foy, dist Roland, trop avez » *demouré*: dedans ceste riviere la viens de geter. » Quand Galien l'entendit, par moult grand *gré* picqua son cheval des esperons à tout une lance, et va au lieu où la voit getter et la (*sic*) qui est dedans l'eaue; mais oncques ne la sceut trouver, ne se n'est point *trouvé* que depuis elle ait esté trouver (*sic*). Alors Galien retourna vers Roland et monta sur son cheval Valentin qui estoit si *lassé* qu'il ne povoit allé (*sic*), et le mena sans arrester jusques à Roncevaux où estoit son pere Olivier et les autres; et là descendit moult souef auprès de son père et de l'archevesque Turpin, de Sanson, de Beranger. Et quand Roland fut estendu tout plat sur l'herbe auprès des autres, il leva les yeux vers le ciel; adonc luy fut advis qu'il vist Dieu, et grand multitude d'anges, et monseigneur sainct Michel qui demenoient un armonieux chant pour les ames des nobles chevaliers, qui là estoient mortz, lesquelles port[o]ient en Paraidis pour la peine qu'ilz avoient souffert des payens, en soustenant la *crestienté*. Et Roland commença à dire : « Hélas! mon Dieu, plaise vous conduire mon ame à saincte salvation avec» ques celles de mes compaignons, et vueillez donner à mon oncle tel honneur » et puissance qu'il puisse toujours exaulcé (*sic*) vostre saincte *crestienté*. Don» nez pouvoir à Galien qu'il puisse raconter à mon oncle les angoisses que j'ay » portées depuis que je ne le veis. » Or vous diray en *verité* que ce ne fut point mençonge; car à l'heure que Roland rendit l'ame à Dieu, toute la terre d'environ commença à trembler. Adonc, Roland estant auprès de Olivier, fut si affoibly qu'il ne se povoit plus ayder. Si leva la main et fist le signe de la croix en se recommandant à Dieu; puis, de trois brins d'herbe se print à *esventer* (*sic*). Et incontinent l'ame lui partit du corps, laquelle les anges prindrent et la porterent en Paradis, en rendant graces devant Jesus Christ.

3° Restitution en vers du XIIIe siècle, d'après les deux textes en prose précédemment cités :

Rollant prist Durendal, son brant qui fu d'acier,
Et par grant gré l'a tors, si le cuida brisier :
Car bien savoit que plus ne lui auroit mestier;
Mais, que païens n'en puissent crestïens damagier,
Le fiert contre une roche, le cuide despecier,
« Le nom Jhesu, dist-il, firent en vous forgier.
» Ja de vostre valeur ne fut nul brant d'acier
» Et por ce ne vous puis ne tordre ne brisier. »
Lors cinq fois de randon en fiert sur le rochier;
Demi pié i entra, mais ne la pot brisier.

*

Rollant dist : « Par nul home ne soit ce brant trouvé
» S'il ne soustient autant sainte crestienté
» Come j'ai fait, doulx Dieu, par la vostre bonté. »
Devant Rollant i ot un ruissel grant et lé
Qui du sanc de tanz morz estoit envermeillé.

en chemin? Nous ne prendrons plaisir à faire halte avec notre héros que dans le palais de Renier de

Or i a son bon brant li dus Rollans geté
Qui por sa pesanteur s'est bientost effondré.
Cele part vient Galien, à lui s'est escrié :
« Sire Rolant, par Dieu, coment vos a esté ?
» — Par ma foi, je ne sai, dit Rollant le manbré.
» Mourir me convenra ains qu'il soit avespré. »
Quant entendit Rollant, Galien a souspiré ;
Si s'aprocha de lui et si l'a regardé :
En poi d'ore, ot le vis de trois colors mué.
Premier le vis lui fut plus vert qu'erbe de pré,
Puis autant qu'une rose lui fut envermeillé,
La tierce fois plus noir que n'est meure en esté.
Quant Galien l'a veü, de pitié a plouré :
Car bien voit que Rollant est de mort oppressé :
« Sire Rollant, dit-il, se il vous vient à gré,
» Donez moi Durendal, vostre brant aceré :
» Car par male aventure ai ge le mien quassé.
» — Par ma foi, dist Rollant, trop tart avez parlé.
» Car dans cette riviere devant vous l'ai geté. »
Quant Galien l'entendit, ne lui fut mie à gué.
Marchepin son destrier par grant ire a broché
Et à tout une lance chercha dedans le gué,
Mais onques puis par home ne fut le brant trové.
Lors Galien a Rollant sur son cheval monté :
Valentin ot à non, qui molt estoit lassé,
Et l'a, sans arester, à Roncevaux mené,
Où estoit Olivier et trestout le barné.
Près d'Olivier son pere il a Rolant jousté.
Rolant ouvre les oelz, s'a le ciel regardé.
Adonc lui fut avis, en droite verité,
Qu'il voit Nostre Seigneur, des anges grant plenté,
Et si voit saint Michiel et sa grant poesté
Menant es cieux les ames de ceux qui ont esté
Occis par les païens por sainte crestienté :
« Sire Dieu, dist Rollant, par la tote bonté,
» Conduis mes compaignons lassus à sauveté.
» Et te plaise à mon oncle doner grant poesté,
» Por qu'il puisse exaucer sainte crestienté !
» Et si donne tant vivre à Galien rhetoré
» Tres qu'il ait mes angoisses à Charlon raconté. »
Seigneurs, n'est pas mençonge, mais pure vérité
Lors que Rollant fut mort, a la terre tranblé...

Le système que nous venons d'appliquer à la restitution du *Galien* en vers, on pourra un jour l'appliquer A TOUS NOS ROMANS EN PROSE. Sous cette prose, on peut voir les anciens vers ; avec cette prose on les peut reconstruire. C'est ce que nous ferons un jour pour plusieurs d'entre eux. Mais l'exemple de *Galien* suffirait : il est décisif.

4. Le *Viaggio di Carlo Magno in Ispagna* est une compilation italienne du XVe siècle où l'auteur a mis à profit l'*Entrée en Espagne*, la *Prise de Pampelune, Roncevaux*, et où il a intercalé un récit du voyage à Jérusalem et un *Galien* qui est visiblement emprunté à un roman franco-italien. = Dans le *Viaggio di Carlo Magno*, Galien (Galeant) naît d'Olivier et de la fille du roi de Portugal. On sait l'histoire du *gab* d'Olivier. Le jour même où Olivier l'accomplit avec la fille du roi, celle-ci sent tout à coup son enfant remuer en son sein : « Si c'est un garçon, lui dit le Français, tu lui donneras cette épée, et si c'est » une fille, cet anneau, afin que je puisse un jour reconnaître mon enfant. » Neuf mois après, naît Galeant. Le roi de Portugal le fait élever avec soin, et il arrive ainsi à l'âge de vingt-deux ans. C'est, comme on peut s'y attendre, le plus parfait chevalier de la terre. Or, en ce moment, éclate la guerre de Roncevaux, et Marsile envoie demander des secours au roi de Portugal. Celui-ci lui envoie Galeant. Mais le jeune héros apprend alors qu'il est fils d'un chré-

Gennes, où la belle Aude le contemple longtemps sans le connaître et devine à ses traits qu'il est le fils de son frère

tien : sa mère, un jour, lui dit tout et lui remet l'épée que lui avait laissée Olivier. Alors Galeant saisit l'épée : « Si je trouve mon père dans la grande ost » de Charles, s'écrie-t-il, je renierai Mahomet. » Il arrive sur le champ de bataille de Roncevaux, au moment le plus terrible de la mêlée. Il y rencontre Roland et lui apprend le secret de sa naissance. Mais c'est son père qu'il cherche, c'est Olivier. Il est enfin assez heureux pour l'apercevoir : « Je suis votre fils. — » Montrez-moi votre épée. » Olivier le reconnaît pour son enfant; mais il se meurt, hélas ! et n'a plus que le temps de lui donner ses derniers conseils : « Aime Charles, aime aussi ses barons et principalement mon père, qui est Renier » de Gennes. Mais défie-toi des gens de Mayence et surtout de Ganelon. » Puis, *Oliviere abbasso la testa e passò da questa vita.* Galeant se précipite alors dans la bataille pour venger la mort de son père, et les Sarrasins tombent sous ses coups. = Lorsque Charlemagne revint sur le champ de Roncevaux pour y chercher le corps de son neveu Roland, il vit descendre de la montagne un jeune valet qui tenait une épée toute sanglante et dont toute l'armure était rouge de sang; près de lui étaient Thierri d'Ardenne, écuyer de Roland, et quelques chrétiens qui avaient poursuivi les païens jusqu'à Saragosse : « Je suis Galeant, fils d'Olivier et de la reine de Portugal. » Charles, sur-le-champ, le serre dans ses bras et s'écrie : « Olivier est mort; mais je » retrouve un autre Olivier. » Alors il se fit un grand miracle. Roland mort, Roland, ô prodige ! saisit l'épée de sa main droite et la tendit à Charles par la pointe. L'Empereur la prit par le pommeau, et la donna à Galien. Après un tel miracle, le roi de France n'hésite plus à faire Galien chevalier. Mais ce n'est pas ici un *adoubement* comme les autres. L'Empereur prend la main droite, la main inanimée de Roland, et lui fait donner la *colée* à Galeant. Et c'est ainsi, dit notre auteur, que Galeant fut fait chevalier par Roland, bien que Roland fût mort. = Peu de temps après, Galeant meurt lui-même, sous les murs de Saragosse, dans la grande bataille contre Baligant. Sa mort est superbe. Acculé devant les murs de la ville par d'innombrables Sarrasins, il peut encore, d'une main mourante, remettre Durandal, comme il l'avait juré, entre les mains de Charlemagne. = Tel est le récit du *Viaggio.* Il offre des traits d'une beauté assez profonde et d'un caractère assez antique pour permettre de croire à l'existence d'un poëme antérieur, d'un poëme franco-italien du XIIIe siècle dont Galien était le héros. (*Viaggio,* édit. Ceruti, Bologne, Romagnoli, 1871. t., II, 179-189, 203-205, 218, 219).

5. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 1470, est calqué sur le roman en vers de la fin du XIIIe siècle, dont il conserve l'allure générale et jusqu'à des vers ou fragments de vers. C'est la meilleure de toutes les rédactions en prose, c'est la plus fidèle, c'est celle que nous avons suivie dans notre analyse ci-dessus. Les nombreux extraits que nous en avons cités permettront au lecteur de comparer cette version avec celle du *Galien* incunable.

6. Le manuscrit de l'Arsenal 3351 (ancien B. L. F. 226) est connu de nos lecteurs, et nous en avons précisé le caractère. C'est l'œuvre d'un écrivain fantasque et inégal qui tantôt resserre à l'excès son modèle et tantôt le développe abusivement. Quant à ce modèle, c'est, à n'en pas douter, le *Galien* en vers de la fin du XIIIe siècle, mais qui est trop souvent devenu méconnaissable sous les abréviations ou amplifications du prosateur. D'ailleurs, les péripéties sont ici les mêmes que dans le manuscrit 1470 de la Bibliothèque nationale et dans le *Galien* incunable. Nous noterons seulement, en passant, quelques traits plus ou moins originaux... Au moment où Jacqueline met au monde Galien, l'une des deux fées qui viennent doter son fils est « Esglantine, que fut en son tems com-

Olivier. Mais il suffit que nous le retrouvions sur le champ de bataille de Roncevaux. Car c'est là qu'il arrive, après

tesse de Poitau et du linage de la dame Meslusigne, qui est si célèbre » (f° 207). A l'éducation de Galien, l'auteur consacre quelques pages rapides ou, pour mieux dire, bâclées (f°s 208, 209). La partie d'échecs est également fort abrégée et l'auteur avoue qu'il a hâte d'expédier cette partie de son récit. « L'istoire ne racontera mie comment ne quant, pour l'abréviation de ceste presente matiere » (f° 210 r°). Les premières aventures de Galien sont narrées avec la même rapidité : « Trop pouroit l'istoire ennuier qui racompteroit la maniere comment, et la grant trahison de ses oncles » (f° 211). Et, à propos de l'épisode des brigands : « Sy ne puet mie l'istoire toutes ses avantures racompter. » A Gennes, Galien est reconnu « à la samblance et *philozomie* du conte Olivier » (f° 211 r°). Mais le narrateur, visiblement agacé et fatigué des longueurs de son modèle, ne dit pas un mot des aventures de son héros depuis Gennes jusqu'à Roncevaux. Il se relève avec l'épisode de Pinart « de Brunchefeuille », où il suit le vieux poëme d'assez près et où il se rapproche du manuscrit 1470 (f°s 215 r° à 220 v°). Ces bonnes dispositions ne sont pas de longue durée, et, après avoir consacré une rubrique solennelle aux graves événements qu'il se propose de raconter : « *Comment Galien parla à son pere Olivier et à son compagnon Rolant, en atendant Charlemaine* » (f° 220), il s'arrête, tout essoufflé, au bout de deux feuillets : « Et pour vous abregier ceste histoire, laquelle est moult piteuse qui la voit et oit, et veoir la peut l'en ou livre sur ce fait et composé parlant au long des grans fais et belles conquestes que fist Charles en Espaigne » (f° 222 v°). Après ce renvoi à *Roncevaux* ou à Turpin, notre homme expédie en quelques lignes la mort d'Olivier. Puis il s'arrête, et, par la plus inattendue des fantaisies, juge bon de suspendre ici le récit de son *Galien* et d'y intercaler *Aimeri de Narbonne :* « Charlemaine conquist Saragosse depuis et desconfist Baligant le roy d'Auffrique et son neveu Langallie (*sic*) et Mauprin de Turquie. Celui fut pris en bataille par Galien et sauvé de mort moïennant ce qu'il devint crestien et délivra Montfusain et Guinaude la belle au damoisel Galien, qui depuis l'espousa, comme l'istoire par aventure cy après racomptera en parlant des fais de Galien le noble damoisel. Mais à présent se taist l'istoire de lui et parle d'Aimery de Beaulande. » (F° 223 v°.) — *Galien* recommence au f° 232. La scène, ici, se passe après Roncevaux, et la rubrique nous avertit que le romancier va nous raconter « *comment Galien conquist Montfuzain où estoit la noble Guinaude, et tout par le moyen du Sarrazin Maulprin de Turquie qu'il avoit de mort respité* » (f° 231 v°). Ici l'auteur fait long, et devient rhéteur et alambiqué. Guinaude est une « précieuse » et se convertit à l'amour de Galien en termes recherchés : « Bien » pourra estre quant je le verray, qu'Amours me pourra de son cuer faire tel » present qu'en ung moment et par ung seul regart lui pouray le mien octroyer, » et pour lui me feray baptisier. » (F° 235 v°.) Et plus loin, Galien lui dit : « Vecy » mon corps qui se presente devant vous en signe d'amende... Et met mon cuer » en la prison et mercy de vostre. » (F° 236 r°.) Ici, comme dans les *Guerin de Montglave* incunables, il est question d'un fils de Guinaude et de Galien qui s'appela Maalars, et « eust tant de fortunes en son tems que chose merveilleuse seroit à racompter. Et dit l'istoire que celui Maalars fut fugitif et bany de France avecq ung jone damoisel comme lui, nommé Lohier, lequel fut filz de l'empereur Charlemaine. Sy n'en puet mie, en cest present livre, faire l'istoire mencion : car trop pouroit estre ennuieuse et longue. » (F° 239 r°.) La délivrance de Jacqueline, que le prosateur se prend alors à raconter et à raconter fort longuement (f°s 239 r° à 256), n'offre pas chez lui de trait bien particulier. Le rôle des deux enfants de Mile de Pouille (ils s'appellent Foulques de Candie et Savari) est bien mis en lumière (f° 252). Le combat de Galien contre Burgalant est

vingt traverses qu'il serait vraiment inutile de raconter ici. Ce moment, d'ailleurs, est merveilleusement choisi

moins développé que dans le manuscrit 1470, et notre auteur est ici dans une de ces heures d'agacement où il abrége violemment son modèle (f° 246 et suiv.). Notons seulement, en passant, que les tapisseries de la salle où Jacqueline est mise en jugement représentent la guerre de Troie (f° 241 r°); que, parmi les exemples de retours de fortune, l'auteur aime à citer Hector, Godefroy et Tancrède (f° 268 v°). Mais, enfin, l'affabulation est exactement la même que dans le manuscrit 1470 et dans le *Galien* incunable : ces trois récits ont évidemment la même source. Quant à la mort de Galien, notre remanieur du manuscrit de l'Arsenal oublie naïvement de la raconter (f° 269 r° et v°). Il est à peine utile d'ajouter que sa prose est coupée en chapitres inégaux par des rubriques assez, développées et que ces chapitres sont ornés de sentences en vers ou « notables ». Nous en avons cité plusieurs dans la Notice du *Voyage à Jérusalem*.

7. Le *Galien* incunable. Il faut y voir, avons-nous dit, la reproduction fidèle d'un manuscrit composé vers le milieu du XVe siècle, et l'auteur de cette composition avait sous les yeux le *Galien* en vers de la fin du XIIIe. Nous en allons donner une analyse très-complète, d'après l'édition de Nicolas Bonfons... La pauvre Jacqueline, après le départ d'Olivier, avait été chassée par son père du palais et de la ville de Constantinople, et s'était réfugiée aux environs chez une pauvre femme. Un jour qu'elle était allée « à une clere fontaine », elle se sent prise des douleurs de l'enfantement, et, « ainsi que Dieu le vouloit et la vierge Marie », deux fées viennent à elle. L'une est Galienne, l'autre Esglantine, « qui jadis fut dame de Poitou ». Elles lui font leurs dons : « Il sera très-malheureux en » son enfance, dit Galienne, mais aussi hardi qu'un lion, et ne mourra jamais » de trahison. Et il deviendra un jour roi de Constantinople. » Quant à Esglantine, elle annonce que cet enfant « ne sera jamais vaincu en joutes n'en tournoy, et qu'il ne reculera jamais d'un seul pas devant ses ennemis ». C'est alors qu'il reçoit le nom de Galien et le surnom de Rethoré, « comme qui voudroit dire : c'est celuy qui a restauré chevalier en lieu des douze pairs qui furent presque tous mors à la journée de Roncevaux. Car en ce tems là fut nommé Galien Rethoré » (chap. XII). La mère de Jacqueline, la grand'mère de Galien, le fait baptiser par l'archevêque Hermain, et entoure la mère et l'enfant des soins les plus prévenants; puis, Jacqueline et son fils se retirent à Damas. A sept ans, Galien révèle sa naissance et sa vocation chevaleresque par des traits nombreux d'énergie et de courage (chap. XIII). A treize ans, il « estoit le plus beau que fust en crestienté, le plus avenant, le plus sçavant, le plus honneste, grant et bien formé, corsu et bien façonné de tous ses membres ». Le roi Hugues tient un jour cour plénière à Constantinople, et le comte de Damas y emmène l'enfant avec lui. « Quel est ce bel enfant? » dit le Roi. Fière réponse de l'enfant. La Reine est forcée de dire la vérité : « C'est le fils de votre fille. » Hugues s'émeut, et la réconciliation se fait : Jacqueline revient à Constantinople, et Galien y est bientôt aimé et admiré de tout le monde. Mais une partie d'échecs va mettre fin à tout ce bonheur : le fils de Jacqueline commet un jour la faute grave de ne pas se laisser battre par son oncle Tybert, et le fait mat. L'autre, furieux, le frappe de l'échiquier à la tête et l'appelle bâtard. Ce mot étonne Galien, qui va trouver sa mère et se fait raconter par elle l'histoire du *gab* d'Olivier. C'est ainsi qu'il apprend le secret de sa naissance : « Certes, dit-il, puisque je suis » filz d'Olivier, si on m'appelle bastard, je n'en conte un niquet. Mieux vaut un » bastard qu'il soit hardy, que ne feroit vingt couarz qui seront engendrez en » mariage. » Et il est plus joyeux que si on lui eût donné la cité de Constantinople (chap. XIV). Galien part à la recherche de son père, avec le congé du roi Hugues, qui le confie à un jeune chevalier nommé Girard de Sicile et lui donne

par le poëte. A l'instant même où Galien se montre, tous les Français sont morts, tous les Pairs sont morts. Seuls,

quatre sommiers chargés d'or et d'argent. Adieux de Galien et de sa mère : « Adieu, mon enfant; adieu, ma joye et ma liesse. Vueillez moy ramener vostre » bon pere, lequel j'ay tant aymé. » Cependant, les deux frères de Jacqueline préparent, avec leur oncle Richard, une embuscade contre Galien; ils l'attendent sous un bois, là-bas, et le veulent tuer (chap. XV). Toute la ville de Constantinople fait cortége à Galien; mais il arrive bientôt dans ce bois fatal où ses oncles épiaient son passage. Combat terrible. Girard de Sicile tue Richard, que Galien a renversé (chap. XVI et XVII). Par bonheur, Hugues vient au secours de son petit-fils qui, malgré tout, était en mauvais point. Mais il ne se tirait d'un péril que pour tomber dans un autre. Après un long voyage, il était enfin arrivé près de Gênes. Or, il y avait alors dans ce pays un brigand nommé Brisbarre, qui avait déjà fait mourir plus de deux mille marchands et qui, à la vue de ce jeune enfant monté sur un beau cheval et suivi de quatre sommiers chargés d'argent, se sent plein de convoitise (chap. XVIII). Il l'attaque avec ses trente larrons : Galien n'avait avec lui que son fidèle Girard et dix écuyers. Mais, avec un tel enfant, l'issue de ce combat ne pouvait être douteuse ; la plupart des larrons sont tués et les autres mis en fuite. C'est après cette victoire que Galien entre dans le château du duc de Gennes (chap. XIX) et se fait reconnaître du duc Regnier, qui était le père d'Olivier et son grand-père. « La belle fille Bellaude tant pria son seigneur de pere qu'il interrogua l'enfant Galien : « Je suis filz, dit-il, de votre filz Olivier. » Lors Regnier, le noble duc de Gennes et sa femme ne se povoient saouler d'acoller l'enfant Galien. » Celui-ci, d'ailleurs, se refuse à tout plaisir, à tout repos, jusqu'à ce qu'il ait trouvé son père. Avant qu'il parte en Espagne, Regnier lui donne l'épée Flamberge et un heaume où il y a une escarboucle qui peut éclairer, dans la nuit, la marche de trois chevaliers (chap. XX). Mais il lui réservait encore un plus beau don : c'était le fameux cheval « Marchepin ». Il ne manque plus au fils d'Olivier que « le bon heaubert double et une bonne lance qui soit forte et puissante ». Quant à Aude, elle lui fait présent d'un anneau d'or merveilleux : « Celui qui le portait jamais ne se trouvoit esgaré ne ne pouvoit estre vaincu en bataille ne recreü. Et le cheval, sur quoy il seroit monté, souz luy ne pouvoit estre tué. » Bellaude n'oublie pas de lui remettre « un pennon de cendal pour porter à Roland son amy ». Alors Galien se met en route et se défait rapidement de deux larrons qui lui barrent le chemin (chap. XXI). Il arrive à l'ost de Charlemagne, et lui demande sur-le-champ de le faire chevalier. L'Empereur y consent. « Fist venir l'archevesque Morain, auquel il commanda chanter legerement la messe. Quand elle fut dicte, le roy luy fist faire les prouesses et veux de chevalier; puis, lui ceignit l'espée au senextre costé et luy chaussa les esperons dorez à son pied dextre, et lui donna la collée de son espée sur le col, en luy disant : « Enfant, » Dieu te doint la grace d'estre hardy combatant et que, par dessus tous » hommes, tu sois le meilleur conquerant de la crestienté. » Dispute entre Galien et Ganelon, lequel dit au fils d'Olivier « qu'il se teust de par tous les dia- » bles et qu'en sa vie il n'avoit aimé Lombart : toujours ne se font que vanter ». Et il ajoute : « Morveus, malotru, tu n'oserois regarder un meschant estront puant. » Galien se jette sur lui et lui casse deux dents (chap. XXII). Ambassade de Ganelon près de Marsile. Le traître vend au païen Roland et six d'entre les Pairs qui sont alors avec lui. Il convient de noter que les Pairs s'appellent ici Roland, Olivier, Turpin, Naimes, Béranger, Estouf le filz Odon (*sic*), Godebeuf, Ivon, Ivoire, Richard et Vincent. Charles consent à quitter l'Espagne et laisse, dans l'arrière-garde, Roland avec vingt mille combattants (chap. XXIII). Cent cinquante mille païens viennent assaillir Roland « vers la minuict ». Mar-

Olivier et Roland résistent ou, plutôt, vivent encore. Mais quelle vie ! Ils sont couverts de leur sang, ils agonisent,

sile a avec lui son frère Baligant et quinze rois païens. « Le premier estoit le roy Pinart de Brucelles, le plus forcené de toute la paiennie. Si avoit le roi Pinart la chair plus dure que fer ne acier trempé. » Malgré la grandeur du danger, Roland se refuse à sonner de son cor. Bataille terrible ; mort de la plupart des compagnons de Roland. Charles cependant a un songe : « Il lui estoit advis que l'eglise Sainct-Denys en France estoit versée à terre. Après veoit le portail de Nostre-Dame de Reims et tous les pilliers tresbuscher sur la terre. Si veoit la lune perse et le soleil mué. » (Chap. XXIV.) Enfin Roland se décide à sonner du cor « à peu que les montaignes ne fendirent ». Charlemagne l'entend, mais Ganelon le détourne d'aller au secours de son neveu. Rien ne peut retenir Galien. Il s'arme; il prend son épée Flamberge et met à sa lance « l'enseigne que Belaude envoyait à son amy Roland ». Puis, « il broche des esperons et va si isnellement courant qu'il sembloit à voir que le vent le portast. Si dirent les Françoys les uns aux autres : « Que Dieu lui soit en ayde! » Chemin faisant, Galien rencontre Godebeuf de Frise, qui est couvert de blessures et essaye en vain de retenir le fils d'Olivier. Mort de Godebeuf, deuil de Charlemagne ; entrée de Galien sur le champ de bataille de Roncevaux. Il commence par tuer le roi païen Martigault, qui s'était vanté devant lui d'avoir donné un coup mortel à Olivier. « Galien qui venoit contre luy de grand roydeur luy perça son haulbert, et si luy desmailla toutes les mailles de son dos.» (Chap. XXV, XXVI.) Martigault trouve un vengeur en son neveu, et ce neveu n'est autre que le terrible Pinart. « Il se oignit d'un oygnement precieux par tout le corps qui luy fist la chair plus dure que acier, et puis vint jouster à Galien. » Le fils d'Olivier s'était fort imprudemment endormi; mais, par bonheur, son cheval Marchepin est là, qui, à l'approche de Pinart, « courut à Galien vistement et luy donna de son pié un si grand coup contre son escu, qu'à peu il ne le fendit en deux pieces ». Le grand duel commence (chap. XXVII), et le récit en est interminable; mais il ne manque pas d'intérêt à cause de certaines descriptions d'armures, qui nous peuvent servir à dater l'original de ce roman. Il n'est partout question que de mailles, de heaumes, de ces cercles de heaumes qui sont ornés d'émail et garnis de pierres précieuses et de « fleurs ». D'un autre côté, Galien froisse le *camail* de Pinart, « qui estoit tout covert de fine pierrerie ; et luy devalla le coup sur l'espaulle, en celle façon que les haultes pieces de fer ne sceurent garantir que il ne vint jusques à la chair ». Plus loin, il s'agit d'un « escu painturé, de la coeffe du heaume », etc., etc. Quant au combat, il ressemblerait à tous les autres, n'était l'invulnérabilité de Pinart : tous les coups que lui porte Galien lui semblent caresses, tant il a la peau dure. Mais le fils d'Olivier finit par prendre le bon parti. Ne pouvant le percer à coups de lance ou d'épée, il l'assomme à coups de bâton. (Chap. XXVIII-XXX.) Enfin, dans la grande mêlée où il abat tant de païens, Galien a la joie de retrouver son père : « Si tost que Galien eut advisé le pere qui l'avoit engendré, il descendit de dessus Marchepin, son bon destrier, et l'alla embrasser, et moult courtoisement mist hors du destrier, et le porta aupres du rocher dessus la belle verdure, et puis se coucha de coste luy en le regrettant piteusement.» (Chap. XXXI-XXXIII.) Adieux d'Olivier à tous les siens. C'est alors qu'arrive Roland, et Olivier lui présente son fils (chap. XXXIV). Mort d'Olivier, que Roland a communié avec trois brins d'herbe. Il est visible que l'auteur du roman ne comprenait plus le sens de cette communion symbolique : car il n'en parle qu'après qu'Olivier a rendu l'âme, et il écrit « la comença » au lieu de « l'acomenja ». Turpin se communie (se comicha) de la même façon, et meurt (chap. XXXV). Derniers moments de Roland, auxquels assiste Galien. Prodiges : « A l'heure que Roland a rendu l'âme à Dieu, toute la terre

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

ils râlent. La France avec eux est vaincue ; la chrétienté se meurt avec eux. Alors ce fils qui vient de par-

commença à trembler. » Communion symbolique de moins en moins comprise par l'auteur : « De trois brins d'herbe se print à esventer » (chap. XXXVI). La nuit suivante est terrible, et Galien la passe entre les deux corps d'Olivier et de Roland. C'est une rude veillée. Galien finit par s'endormir, après avoir mis l'épée Hauteclaire à côté de lui. Survient un païen qui cherche à s'emparer de l'épée de Roland : Galien s'éveille et le tue. Puis, il va couper de l'herbe pour son cheval Marchepin. Alors il aperçoit un griffon qui veut donner le corps du duc Béranger à ses petits; il lui coupe le cou. Tout à coup, il entend un grand bruit de trompettes et de clairons. C'est Charlemagne. L'Empereur se pâme à la vue des douze Pairs, dont les corps inanimés sont rangés l'un près de l'autre (chap. XXXVII). Ganelon veut donner le change et fait semblant de s'évanouir sur le corps de Roland ; mais Galien le dénonce comme un traître, et l'Empereur le livre à ses barons, qui « le lierent par les poings si estroictement de bonnes cordes qu'i luy firent saillir le sang au travers des ongles » (chap. XXXVIII). Galien se met alors en campagne avec Hernaut de Beaulande et Girard de Vienne. « Le vaillant chevalier Galien a prins la charge de l'armée; comme le plus hardy aventurier, voulut aller conquester les Espaignes qui pour lors estoient tenues de Sarrazins et de païens. » Apparition de la fille du roi Marsile, « la plus belle creature de toutes les Espaignes », qui s'appelle Guymande, et que d'autres éditions du *Galien* appellent Guinarde. Préparatifs du siége du château de Montsurain, qui est ailleurs appelé Montfuzain (chap. XXXIX). Combat entre Galien et le païen Mauprin : celui-ci est fait prisonnier et promet de se faire baptiser : « Et si te livreray Montsurain sus Brifueille et le fort chasteau où il y a une pucelle nommée Guymande, la plus belle qui soit deça la mer, fille du roi Marcille. » (Chap. XL.) Description du château de Montsurain, où sont enfermés tous les trésors de Marsile et de Baligant. Galien y entre, grâce à Mauprin, et y trouve la pucelle Guymande, qui déjà pense à se faire baptiser, parce qu'elle avait entendu parler de la beauté et des prouesses de Galien (chap. XLI, XLII). Portrait charmant de Guymande. Promesses de mariage entre Guymande et Galien (chap. XLIII). Guymande assemble vingt chefs des païens pour leur annoncer sa résolution de se faire « chrestienner » : ceux-ci n'en ressentent que plus de colère contre les Français. Bataille nouvelle sous les murs du château de Montsurain. La ville n'était pas encore au pouvoir des chrétiens : ils s'en emparent (chap. XLIV). Le romancier reprend ici le récit de la guerre de Roncevaux et des grandes représailles que veut exercer Charlemagne. La femme de Marsile, Brimande, foule aux pieds l'image de Mahom (chap. XLV, XLVI). Baligant s'apprête à attaquer Montsurain. Dix rois païens pénètrent dans le palais, mais Galien les tue. Grand combat contre dix mille Infidèles (chap. XLVII-XLIX). Baligant vient ensuite assaillir Galien à la tête de soixante mille Sarrasins, et les deux oncles de Galien, Hernaut et Girard, sont faits prisonniers (chap. L). Alors « Galien fist serment que jamais ne mangera de pain ni ne bevra de vin tant qu'il ayt delivré les prisonniers hors de la maison ». Douleur de Guymande, qui envoie un message secret à Baligant et le prie de pendre incontinent ses prisonniers dans un lieu qu'elle indique et où elle s'assure que Galien les pourra délivrer. L'auteur ajoute avec naïveté : « Est à croire que Nostre Seigneur la conseilla de faire ce qu'elle fist. » (Chap. LI.) Galien délivre en effet ses deux oncles. Quant à Baligant, il renonce pour l'heure à s'emparer de Montsurain et va secourir son frère Marsile. Charlemagne, de son côté, envoie un messager à Galien pour lui demander son aide contre Baligant (chap. LII-LVI). Ce messager de l'Empereur, c'est Girard de Genevois, lequel, avant d'arriver à Montsurain, se mesure avec le fils du roi Pestelet qui gardait le passage (chap. LVII). Galien part de Montsu-

courir toute la terre pour avoir la joie de contempler son père, ce fils admirable s'approche du héros qui va

rain et amène à Charles un secours de vingt mille hommes. Grande bataille à Roncevaux; défaite des païens (chap. LVIII, LIX). Arrivée de Galien sur le champ de bataille. Nouvelle mêlée. Galien s'évanouit, et les Français le croient mort. C'est en ce moment que Dieu arrête le soleil dans les cieux à la prière de Charlemagne. Le romancier affirme que, sur cent mille Sarrasins, pas un ne resta vivant : « Qui ne voudra croire cecy voise à Aix en Allemaigne où le corps de Charlemaigne repose et là le trouvera en la Cronique en escrit. » (Chap. LX, LXI.) Charlemagne fait à Galien l'honneur de l'accompagner à Montsurain, où l'on célèbre devant l'Empereur les noces de Guymande et de Galien. Le récit paraît finir ici; mais le conteur se hâte de le reprendre en nous annonçant, pour ainsi parler, une nouvelle chanson : « Sy vous vueil cy reciter sans mentir l'hystoire comme il avint au noble Galien et comme il secouru sa mere que ses deux freres vouloient faire brusler et ardre. » Ces nouvelles péripéties commencent sur-le-champ à se dérouler sous nos yeux. Galien apprend soudain que son grand-père, le roi Hugon, vient d'être empoisonné par ses deux fils; quant à Jacqueline, quant à la mère de Galien, elle est en grand danger. Ses frères l'accusent de la mort de Hugon et la veulent brûler vive (chap. LXII). Départ de Galien, qui arrive à temps dans le palais de Constantinople et s'apprête à combattre Burgalant, qui est le champion de ses deux oncles Thibert et Henri : champion redoutable et qui passe pour invincible. Les deux combattants s'arment; faux serment de Burgalant sur les saintes reliques; long combat; victoire de Galien; mêlée dans Constantinople entre les gens de Galien et ceux de ses oncles. Le fils d'Olivier a enfin la joie de délivrer sa mère, qui peut, grâce à lui, s'enfuir à travers les bois, au moment où elle allait être brûlée (chap. LXII-LXVII). Mais la pauvre Jacqueline s'endort de lassitude auprès d'une fontaine, et ses deux frères la trouvent ainsi : « S'aprocherent d'elle, et luy donnerent de si grands coups de leurs mains armées que tout le corps luy froisserent; puis, la foullerent aux piedz comme une pauvre beste; la prindrent par les cheveux qu'elle avoit beaux et longs, et la trainerent près d'un pin où ils la pendirent. » Heureusement arrive l'inévitable Galien, qui, après un long combat contre les traîtres, sauve une seconde fois la vie de sa mère. (Chap. LXVIII, LXIX.) Le vainqueur fait alors une entrée triomphante à Constantinople, et comme Jacqueline refuse la couronne et veut se faire nonnain dans un moutier, c'est à Galien que l'on offre l'Empire, c'est Galien que l'on couronne (chap. LXX). Cependant la pauvre Guymande est restée à Montsurain, et voici que les païens l'assiégent dans ce château. Galien l'apprend et part à son secours avec Bannes, Savary et maints vaillants barons du pays. « Tant allerent par mer, avec le bon vent qu'ilz eurent sans nul empeschement qu'ilz arriverent à Sangaye, une cité payenne qui estoit à l'admiral de Cordes. A leur entrée, gaignerent la ville et occirent le roy qui la gardoit, nommé Fausabré. » (Chap. LXXI, LXXII.) Girard de Vienne et Hernaut de Beaulande sont toujours prisonniers des païens : Bannes et Savary les délivrent. Bataille, près de Montsurain, contre l'amiral de Cordes (chap. LXXIII). Galien fait tomber l'étendard de Mahomet, et l'amiral de Cordes se rembarque précipitamment avec trois mille païens (chap. LXXIV, LXXV). Aux bourgeois de Montsurain, Galien « donna tant du sien qu'ilz furent riches à jamais : car, pour un denier qu'ilz avoient perdu, leur en donna six de l'avoir qu'il avoit conquesté. Manda les massons et charpentiers, et fist refaire les murs de la ville et les hostiez des bourgeois. » Il a, d'ailleurs, retrouvé sa chère Guymande, et c'est une joie indicible (chap. LXXVI). Mais, après un long séjour à Montsurain, il lui faut retourner à Constantinople, où il fait mettre la couronne d'impératrice sur le front

mourir et lui crie : « Je suis Galien, je suis le fils de » Jacqueline, je suis votre fils. » Le pauvre Olivier se

de sa femme (chap. LXXVII, LXXVIII). Avant de partir de Montsurain, il y laisse Mauprin comme roi et seigneur. Mais, ainsi que dit l'histoire, « l'admiral de Cordes luy osta depuis et conquesta tout le pays, après que le roi Galien fut allé de ce siècle à l'autre ; puis, après, le conquesta le roy Charlemaigne, quant il alla au voyage saint Jacques, là où il fut trente et trois ans avant que expulser ne mettre les païens hors du pays ne reduire à la saincte foy chrestienne. Or, retournerons au demourant de notre Rommant pour en avoir la fin. » Notre auteur s'empresse ici de raconter en quelques lignes le couronnement de Guymande et la mort de Galien : « Si bien regit et gouverna son royaume et ses subjectz qu'en la fin acquist perpetuelle louenge. Saincte foy catholique de tout son pouvoir il deffendit, et exaulsa le droict des pauvres femmes veufves et orphelins. Si bien servoit Nostre Seigneur qu'en la fin il acquist sa grace : laquelle nous vueille donner le Pere et le Filz et le benoist Saint-Esprit. Si ne trouve point icy l'an de son diffinement. Par quoi je n'y en metz riens pour cause. » (Chap. LXXVIII.) Le roman se termine par le récit du procès et de la mort de Ganelon (chap. LXXIX-LXXX). = D'après une autre version du *Galien* (que représentent l'édition lyonnaise de 1525 et celle de 1575, etc.), Galien meurt de douleur sur le tombeau de son père : « Galien se revetit de pauvres habits et partit de Constantinople secretement pour mener une vie pauvre et humiliante à l'imitation de Jesus-Christ. Il chemina tant qu'il arriva à Roncevaux, où Olivier son pere estoit enterré. Quand Galien fut près de la sepulture de son pere, il pleura amerement et se serra si fort au cœur qu'il tomba en faiblesse. Quand il fut un peu revenu, connaissant qu'il alloit mourir, il declara à ceux qui estoient auprès de lui qu'il estoit Galien, fils d'Olivier le Marquis et de Jaqueline, fille du roi Hugon. Après qu'il se fut ainsi declaré, il fit sa priere à Dieu, à la fin de laquelle il rendit les derniers soupirs. Ainsi mourut ce genereux defenseur de la religion chrestienne. » (Chap. LXXXIII et dernier.) —Voy. l'analyse complète de la version de 1525 et 1575 dans la première édition de nos *Épopées françaises*, t. II, p. 284. C'est au *Galien* de 1575 que nous avons emprunté la citation précédente.

8. Le *Garin de Montglave* incunable dérive du manuscrit de l'Arsenal que nous avons analysé plus haut. Le narrateur s'étend fort longuement sur *Girars de Viane*, *Hernaut de Beaulande* et *Renier de Gennes*, et ces trois récits, dans l'édition d'Alain Lotrian, remplissent les soixante-treize premiers feuillets. Mais, en ce qui touche Galien, le romancier est bien plus bref et évite les longueurs du manuscrit de l'Arsenal. L'éducation de Galien n'offre ici aucun élément intéressant; la fameuse partie d'échecs, le mot « bâtard » jeté à la tête de Galien par un de ses oncles, l'arrivée du fils d'Olivier à Gennes, son départ pour le camp de Charlemagne, tous ces événements sont racontés en deux pages (f° 75 r° et v°). L'auteur s'attarde plus volontiers dans le récit de Roncevaux : il sent trop bien qu'il possède l'attention de ses lecteurs, et en abuse (f°s 77-83). Nous assistons aux dernières heures d'Olivier et de Roland, au message de Godebeuf, au combat de Galien avec Pinart. Le jeune vainqueur se trouve enfin devant son père Olivier, qui se meurt. « Ha ! sire chevalier, vous mou- » rez. » Et Olivier lui respondit que le cueur lui failloit. « Or me dictes, dist » Olivier, qui vous faict porter ce blason. — Sire, dist Galien, je vous le diray ; » je le porte de mon droit par mon pere Olivier qui jadis m'engendra dedans » Constantinople en la fille du roi Hugon, Jaqueline la belle. » Quant Olivier l'ouyt, il appelle Roland et lui dist : « Beau compain, c'est mon filz que tu vois » cy. » Quant Galien le vit, il l'alla baiser. » Nous sommes bien loin, comme on le voit, de la prolixité du manuscrit de l'Arsenal ; mais cette rapidité n'est

relève et de grosses larmes sortent de ses yeux sanglants : « Roland », dit-il d'une voix qui s'éteint, « Roland, voilà mon fils. » Et il meurt[1].

Mais Roncevaux n'est qu'un épisode dans *Galien*, et les deux grandes pages de cette vie chevaleresque portent ces deux noms : Montfusain et Constantinople. Et à ces deux noms de villes sont attachés deux noms de femmes : à Montfusain, celui de Guinarde, qui sera la femme de Galien ; à Constantinople, celui de cette Jacqueline qui fut sa mère.

Montfusain [2] est ce château que vous apercevez là-bas, tout là-bas, dans une contrée de l'Espagne que les poëtes n'ont pas voulu ou n'ont pas su nous signaler exactement. Il est superbe autant que fort ; il domine toute une ville immense. Mais rien ne vaut le trésor qu'il abrite en ce moment. C'est là que vit « la plus belle créature de toutes les Espagnes », la propre fille du roi Marsile, la belle Guinarde. Sans penser à l'amour et rêvant seulement de grands coups d'épée,

rien si nous la comparons à la brièveté avec laquelle notre auteur raconte le fameux épisode de Montsurain et la délivrance de Jacqueline. Ce n'est même pas un sommaire ; six lignes suffisent au lieu de cinquante ou de cent pages : « *Comment Galien, après la desconfiture de Roncevaux, conquesta Montsurain,* » *et comment il espousa Guimarde la pucelle qui estoit niece de Baligant.* » Ainsi Galien conquesta Montsurain. Et fut seigneur de la ville et la garda bien. » Puis, Charlemagne retourna en France, et Galien regna puissamment et delivra sa mere Jaqueline de mort et porta la couronne de Constantinople ; » puis, emmena sa mere à Montsurain avec sa femme Guimarde. EN CELLE » GUIMARDE ENGENDRA GALLIEN RESTORÉ QUI EXAUÇA MOULT NOSTRE LOY. Celluy » fut pere Mallart, le compagnon Lohier, qui endura moult de mal. Mais de ce » me tairay pour cause de briefveté. » (F° 92.) Ces dernières lignes sont les plus précieuses de toute cette pauvre rapsodie. Le compilateur est visiblement fatigué, et veut en finir ; mais il ne termine pas son récit sans avoir établi une distinction entre Galien père, d'une part, et, de l'autre, Galien, fils ou Galien, restoré. Cette distinction est de son fait et ne se retrouve nulle part ailleurs. Le fils d'Olivier est appelé par lui (f° 74 v°) « Galien de Valrestre ».

[1] *Galien* en prose, Bibl. nation., fr. 1470, f[os] 78-90.

[2] Dans le ms. de l'Arsenal, ce château est en effet appelé « Montfusain ». Mais dans le *Galien* incunable, « on le nomme Montsurain sus Brifueille »; dans le manuscrit 1470, « Montsurain sur Brisseule » ; dans le *Guerin de Montglave*, « Montsurain » ; et enfin « Montfuseau » dans l'édition de 1525 (Lyon, Claude Nourry) et celle de 1575 (Lyon, Rigaud); etc.

Galien s'approche de Montfusain, qu'il semble considérer comme la clef de toute l'Espagne[1]. C'est un héros un peu grossier que ce Galien et qui aura quelque peine à s'initier aux délicatesses de l'amour. Une première bataille se livre au pied du château, et Galien vainqueur terrasse le païen Mauprin, qui va devenir le meilleur de ses partisans, le plus dévoué de ses amis. C'est Mauprin, en effet, qui apprend à Galien l'existence de Guinarde ; c'est lui qui, avec une complaisance d'assez mauvais goût, le pousse ardemment vers cet amour ; c'est lui qui parvient à lui livrer le château[2]. Et voici enfin Galien en présence de la fille de Marsile, qui déjà pensait à lui et songeait à se faire « chrestienner [3] ». Les rayons que jette ce beau visage transforment soudain Galien. Il s'empare de la ville de Montfusain[4], et voit sans terreur le redoutable Baligant venir faire le siége du château à la tête de soixante mille païens[5]. Ses deux oncles, Hernaut de Beaulande et Girard de Viane, sont auprès de lui, et leur vieille expérience affermit ce jeune courage. Mais, ô douleur ! ces deux vieux chevaliers sont un jour vaillants jusqu'à devenir téméraires, et ils tombent aux mains des Sarrasins[6]. Cette fois, Galien se sent frappé, et jure qu'il ne mangera plus de pain et ne boira plus de vin jusqu'à ce qu'il ait délivré ces chers prisonniers. Guinarde aidant, il les délivre et s'affranchit ainsi de son vœu[7]. Par bonheur pour Galien, Baligant a bien d'autres besognes sur les bras : il lui faut courir

[1] *Galien* en prose, Bibl. nation., fr. 1470, f°s 104-105 v°. — [2] *Ibid.*, f°s 106 v° à 109 r°.

[3] *Galien*, f°s 109 r°, 110. Elle est appelée *Guinaude* dans le ms. de l'Arsenal, *Guimaude* ou *Guimauldе* dans le ms. 1470 ; *Guymande* dans le *Galien* incunable ; *Guimarde* dans *Guerin de Montglave, Guinarde* dans les éditions lyonnaises de 1525 et 1575, etc.

[4] *Galien*, f°s 110-113 r°. — [5] *Ibid.*, f°s 113-119 v°. — [6] *Ibid.*, f°s 119 v° à 131 r°. — [7] *Ibid.*, f°s 131-138 r°.

au-devant de Charlemagne, et c'est précisément en ce moment qu'a lieu le fameux combat de Saragosse, ce combat que nous lirons bientôt dans la *Chanson de Roland* et pendant lequel, nouveau Josué, Charlemagne arrêta dans le ciel le soleil obéissant. Sans prendre le temps de se reposer de cette victoire, le grand Empereur, dont assurément ce roman ne grandit pas la taille, quitte soudain le champ de bataille où sont étendus les corps de cent mille païens et consent à venir assister, dans le château de Montfusain, aux noces de Galien et de Guinarde. La beauté de la jeune fille, le courage dont Galien vient de faire preuve auprès de Charlemagne, la présence du grand roi à la barbe fleurie, tout donne à cette scène un éclat incomparable, et il y aurait plaisir à s'arrêter devant ce spectacle[1]. Le roman devrait finir là.

Mais l'auteur nous arrache à cette joie et nous transporte à Constantinople, où de plus tristes spectacles nous sont réservés. Le vieux roi Hugon vient d'y mourir, et la mère de Galien, qu'il avait durant toute sa vie couverte de sa protection et de son amour, la pauvre Jacqueline, est accusée d'avoir empoisonné son père. Ses deux mortels ennemis, ce sont ses deux frères, c'est Thierry et c'est ce Thibert qui a jadis jeté l'épithète de bâtard à la tête de Galien. Leur jalousie, qui date de loin, et leur haine barbare ne seront apaisées que par la mort de cette innocente. « Qu'elle cherche », disent-ils, « un champion pour la défendre. » L'infortunée jette en vain ses regards autour d'elle : pas un chevalier, pas un ne répond à son appel. Elle est trop malheureuse pour avoir des amis. Et voici que le champion de ses frères jette déjà un cri vainqueur, voici que l'accusée va être condamnée et mourir. Mais quel est ce

[1] *Galien* en prose, Bibl. nation., fr. 1470, f°s 138-164 r°.

bruit? Qui est entré dans la salle du jugement? Qui se lève soudain? Qui s'écrie : « Me voici, je la défends ! » C'est Galien, qui a appris en Espagne les infortunes de sa mère et qui est accouru à son secours. Il se jette, plein de force, sur le champion des deux traîtres et le tue[1]. Jacqueline, pendant le combat, s'est enfuie au milieu du bois : ses frères l'y atteignent, la saisissent, la renversent, la traînent par les cheveux, la rouent de coups, la foulent aux pieds, la laissent à demi morte. Comme ils s'enfuient, une sorte de géant leur barre le chemin : c'est Galien, qui met sa main lourde sur ces misérables et sauve une seconde fois sa mère[2]. Celle-ci, revenue à la vie, n'a plus qu'un désir : c'est de remercier Dieu et de prier pour obtenir le pardon de ses péchés. Elle se fait nonne, et le peuple de Constantinople, qui s'est pris d'un grand amour pour le jeune vainqueur, offre, par une acclamation immense, le trône d'Orient à Galien, qui s'y assoit[3]. Il triomphe, il est couronné, il règne. Mais son front garde un pli ; il se montre souvent attristé. D'où vient un tel souci au milieu d'une telle gloire? C'est qu'il pense à Guinarde et qu'il tremble pour elle. Il a raison de craindre, et certain jour il apprend que Guinarde est assiégée dans Montfusain par le Soudan. Malgré les exploits d'Hernaut et de Girard, le château va se rendre et Guinarde mourir, quand arrive Galien, l'inévitable Galien, qu'une lettre a instruit du danger de sa femme. Il est presque inutile d'ajouter que le Soudan s'enfuit et se rembarque[4]. Dès que Galien se montre, qui pourrait résister?

[1] *Galien* en prose, Bibl. nation., fr. 1470, f°s 165-179 v°. Ce champion est nommé par le ms. 1470, tantôt *Burgault* et tantôt *Burgalant; Burgalan*, par le ms. de l'Arsenal ; *Burgalant*, par le *Galien* incunable.

[2] *Galien*, f°s 179 v° à 194 r°. — [3] *Ibid.*, f°s 194 r° à 203 v°. — [4] *Ibid.*, f°s 203 v° à 225 r°.

Dans ce beau palais de Constantinople, où ruissellent toutes les richesses de l'Orient, Galien a la joie de poser sur le front de Guinarde la couronne d'impératrice, qui n'ajoute rien à sa beauté [1]. Il ne lui reste plus qu'à gouverner son nouvel empire avec cette sagesse chrétienne qui se donne pour fin de protéger les petits et d'étendre la foi sainte. C'est ce que fit Galien, et l'un des plus anciens livres qui contiennent le récit de sa vie se contente de nous dire en quelques mots : « Si bien servit Nostre Seigneur qu'à la fin il acquit sa grâce. » L'auteur ajoute, avec candeur, qu'il n'est point parvenu à connaître la date de cette mort. C'est regrettable [2].

Mort de Galien.

A cette mort si obscure, laissez-moi préférer celle qu'un romancier du XVIe siècle a attribuée à notre héros.

Un jour, sur le champ de bataille de Roncevaux, au lieu même où Olivier était mort, on trouva le corps d'un chevalier. C'était Galien qui, devenu empereur de Constantinople, s'était un matin échappé de la royauté et s'était acheminé tout en larmes vers l'Espagne, vers les Pyrénées. Et il était mort de douleur sur le tombeau de son père [3].....

[1] *Galien* en prose, Bibl. nation., fr. 1470, f°s 225-226 v°.

[2] Ces traits sont empruntés au *Galien* incunable (chap. LXXVIII). L'auteur du ms. 1470, que nous avons suivi dans tout ce récit, nous dit avec autant de simplicité : « Et regna Galien, tant comme il fut ou monde, moult noblement, et decomfist mainct païen et sarrazin ; et estoit prisé, amé et doubté de tout le monde. Et deffina Gallien ; Guimaulde sa femme premierement que Galien. Et après deffina Galien. Lesquelx furent plourés et regrettés des grans et des petiz. Si prions Dieu pour eux. » (F° 227 r°.) Le roman se termine par le récit du procès et de la mort de Ganelon.

[3] C'est dans l'édition de 1525, laquelle fut donnée à Lyon par Claude Nourry, que j'ai pu constater pour la première fois cette variante importante. Elle se retrouve dans l'édition de 1575 (Lyon, Rigaud), que nous avons eu lieu de citer plus haut. C'est une variante qui semble le fait d'un Lyonnais et qui a passé dans les éditions des Oudot de Troyes. = Voici, d'après l'édition de 1525, le récit de la mort de Galien : « *Comment, après que les oncles de Galien furent de luy departis, il donna son royaume de Montfuseau à Mauprin, puis s'en alla*

III

Analyse de *Simon de Pouille.*

Non content d'avoir par lui-même visité l'Orient, Charlemagne voulut une autre fois * y envoyer ses grands

à Constantinople et mena sa femme Guynarde, et comment il mourut à Roncevaux emprès la sepulture de son pere Ollivier. La noble dame (Guynarde) mourut sans avoir nulz enfans, dont Galien eut tel courroux en son cueur qu'il print ung pouvre habit et se partit de Constantinople secretement, et s'en alla querant sa vie moult pouvrement par le pays, et tant chemina qu'il arriva en Roncevaulx où Olivier son pere estoit en terre. Quant le noble Galien fut près de la sepulture de son pere, il commença à faire les plus merveilleux regretz, pleurs et lamentations, qu'il eust esmeu toute nature humaine à plourer. Après qu'il eut faict plusieurs regretz et lamentations, son noble cueur se serra si fort qu'il cheut à terre tout pasmé, et là demoura longue espace de tems. Puis, quant il fut revenu, il se declara à ceulx qui près de luy estoient qu'il estoit Galien, filz de Olivier le marquis et de Jaqueline, fille du roy Hugon. Après qu'il se fut declaré, il joingnit les mains, puis fist une moult belle oraison à Nostre Seigneur, disant ainsi : « O Dieu, eternel gubernateur de tout le monde, » je te supplie qu'il te plaise ou nom de ta benoiste passion, laquelle tu souf- » fris pour nous racheter des peines d'enfer, que tu ayes pitié de ma pouvre » ame. » Puys, reversa les yeulx envers le ciel, et rendit l'esperit à Nostre Seigneur. Ceulx de Roncevaulx incontinent manderent à ceulx de Constantinople comment il estoit mort, lesquelz le vindrent querir et noblement l'ont enterré dedens Constantinople. Vous pouvez presupposer que son ame est en la gloire des cieulx, en laquelle nous vueille conduyre le Pere, le Filz et le Sainct-Esprit. Amen. »

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE « SIMON DE POUILLE ».**— I. BIBLIOGRAPHIE.— 1° DATE DE LA COMPOSITION. XIII[e] siècle. = 2° AUTEUR. Le roman de *Simon de Pouille* est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le manuscrit de Paris renferme environ six mille trois cents vers, mais il est incomplet par la fin, et l'on peut, d'après l'analyse de M. Francisque Michel, évaluer à sept mille le nombre total des vers de notre roman. Ce sont des alexandrins rimés. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Nous ne connaissons que deux manuscrits de *Simon de Pouille : a.* Manuscrit du Musée Britannique à Londres, Bibliothèque du Roi, n° 15. E, VI (du f° 20 v° au f° 38 v°), XV[e] siècle. — *b.* Manuscrit de la Bibliothèque nationale à Paris, fr. 368, XIII[e] siècle. = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. On ne connaît de ce roman que les quelques extraits publiés par M. Fr. Michel dans l'introduction de son *Charlemagne.* Le reste est inédit et mérite de l'être longtemps encore. = 6° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. *a.-c.* Reproduit et défiguré par la *Bibliothèque des romans* au siècle dernier (octobre 1777, pp. 113-156), le roman de *Simon de Pouille* a été analysé avec soin par M. Fr. Michel dans l'introduction de son *Charlemagne* (Londres, 1836). Le même érudit en a parlé dans ses *Rapports à M. le Ministre de l'instruction publique* (1838, in-4°, p. 91). = 7° VALEUR LITTÉRAIRE. Il faut peut-être y voir la plus médiocre de toutes nos Chansons. C'est une sorte de composition de rhétorique, d'exercice de littérature rédigé par un écolier qui reproduit pêle-mêle les épisodes de tous les autres romans. Nul intérêt, aucun charme. Poésie, ou plutôt versification de décadence.

barons. Il y était, d'ailleurs, excité par les menaces des païens, qui eurent un jour l'audace de venir, au nom

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON. — Le roman de *Simon de Pouille* est entièrement fabuleux et ne repose même sur aucune tradition légendaire.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Cette œuvre plus que médiocre, ce parfait modèle de platitude, *Simon de Pouille*, ne conquit, par bonheur, aucun succès en France ni à l'étranger. Trop digne de l'obscurité pour n'y pas rester. On se demande pourquoi la *Bibliothèque des romans* le fit sortir de cette ombre méritée. La version du XVIII[e] siècle est à peu près la même, quant aux faits, que celle de la vieille chanson; mais, quant à la forme, aucun de nos poëmes n'a peut-être été plus défiguré par les collaborateurs de M. de Paulmy. Entre leurs mains, *Simon de Pouille* devient une bergerie digne d'être signée par Florian, ou, pour mieux parler, une sorte de pendant à *Gonzalve de Cordoue.*

IV. ANALYSE DÉTAILLÉE. — Nous donnons *en note* cette analyse parce que nous n'avons pas voulu céder trop de place dans notre texte au développement d'un roman aussi vulgaire et aussi ennuyeux. — « Cette chanson avoit été perdue; un clerc l'a retrouvée : Les vers en a escriz, toute l'a restablie. » (F° 140 r°.) Il s'agit de Charlemagne et d'un fier amiral du royaume de Persie. C'est Jonas de Babylone « qui tient tote la terre jusqu'en la mer de Frise ». Jonas veut conquérir la France, aller à Paris. — Il réunit son conseil, où siégent quatre rois : Corsuble, Marserin, Matant et Sorbarré. — Le premier persuade à l'Amiral d'envoyer un message à Charles pour lui demander le tribut et l'hommage. Sinon, ce sera la guerre. — Les quatre rois sont choisis comme messagers : ils arrivent à Saint-Denis un jour de la Pentecôte. — Discours insolents des ambassadeurs païens. (F° 140 r°.) — Un défi du roi Matant est relevé par Bernard; mais les Sarrasins défient Charles lui-même. — L'Empereur revient à Paris, où il trouve Fierabras, Salomon, Girard de Roussillon. — Il fait admirer son palais aux messagers persans : « Est bele ma maison? « Dites, que vus est vis? » Il leur fait surtout remarquer son beau pavé de mosaïque. — Largesses de Charlemagne à l'égard des ambassadeurs : « Qui voudra un paon, deus l'en faites baillier. » — Ébahissement des païens, qui commencent à trembler. (F° 140 v°.) — Les quatre rois, d'ailleurs, reconnaissent les chevaliers de Charles : « Cil groz, cil porcreü, cil bien membrez, cil lons, — Cil qui s'an est alez, à cest tanduz grenons. — C'est Rolland li niés Karle, tant est grant si renoms. » — *Baourdes,* tournois et fêtes où brillent les chevaliers français : Olivier, Vivien d'Aigremont, Bernard, Gautier de Termes. (F° 141 r° et v°.) — Départ des messagers païens : au printemps suivant, la guerre commencera. (F° 142 r°.) — Conseil tenu par le roi Charles : « Voici » que le roi de Jérusalem m'appelle à son secours : que faut-il faire? » — Bernard de Brebant, fils d'Aimeri de Narbonne, propose à l'Empereur d'envoyer les douze *Compagnons* en ambassade en Orient, seuls. (F° 142 v° A.) — Ici apparaît Simon, « le vieux de Pouille », qui sera le héros de ce roman : il partage l'avis de Bernard de Brebant : « Quel que soit votre message, sire, nous » l'accomplirons, dussions-nous être pendus. » (F° 142 v° B.) — « Soyez prudents », dit Charles.— Ils partent, et se donnent rendez-vous à Saint-Pierre de Rome. (F° 142 v° C.) — Ils s'y retrouvent, puis s'embarquent, et *en vingt jours et demi* arrivent en Terre-Sainte, font leurs dévotions au Saint-Sépulcre, restent quinze jours à Jérusalem et s'endormaient un peu dans le repos lorsque « le vieux de Pouille » les réveille. Ils partent, ils arrivent près des *échelles*

de l'émir Jonas, lui réclamer le tribut et l'hommage. A cette insolence, Charlemagne répond par une libéralité

des Sarrasins qui sont en marche vers Jérusalem, ils tombent au pouvoir de Jonas. (F° 143 r°.) — Bataille entre l'émir de Persie et le roi de Jérusalem : défaite des païens. Le poëte met en scène pour la première fois la fille de Jonas, et nous apprend son amour pour le sénéchal Sinados. (F° 143 v°.) — Les douze barons français, cependant, sont entre les mains de l'Émir, qui veut les faire pendre s'ils ne se convertissent à Mahom. Ils ont peur, ils conviennent entre eux de tromper Jonas, de le séduire par de belles paroles, par des *gabs*. Le roi païen se laisse prendre niaisement aux louanges les plus grotesquement exagérées, dont le discours de Geoffroi l'Angevin pourra donner une idée : « A votre seule pensée », lui dit-il, « li omes et les femes ne ossent alener, — Ne euz del chief clorre ne nule rien panser, — Nois li petit enfanz ne ossent sospirer, — Ne boivre ne mangier ne mamelle adecer; — Et li poisons de l'eve an laissent le noer, — Et l'erbe vert à croître et la flor à gîter. » Etc. etc. (F° 144 v°.) — C'est ainsi que parlent les onze Compagnons. Mais, à la fin, Simon de Pouille éclate : « Ces gens vous trompent », dit-il à l'Émir. « Ils ne veulent pas se convertir à vos dieux ; ils mentent :

« A la foi, Amiranz, dit Simon le gentiz,
» Verité te dirai, quant tu le m'es requis.
» Cest t'ont trestuit gabé, tres bien en soies fis.
» Se tu de ce les croiz, mult es musarz et bris.
» Ne te prisent en France (par foi te le plevis),
» Le vaillant d'un boton, toi ne tes Deux chaitiz :
» Jhesu croient et aiment le roi de Paradis
» Et les saintes ygleses, et les sainz crucefiz ;
» De Karlon tiennent terre, le roi de Saint Denis.
» Onques ne fu tex rois dois le tans Anseïs.
» Il est de toz le monz sires et poëtis...
» Certes s'il savoit nes que nus eüses pris,
» Jà ne seroit mais liez por tant cum fuses vis.
» N'i remenroit chastiaul, ne citez ou païs :
» Trente roiaumes a à l'espée conquis
» Dont il a toz les rois detranchiez et ocis.
» Se il estoit ceanz an les palais asis,
» Et fut d'aucune chose un poi maltalantis,
» Qui te donroit la terre de ci que à Paris,
» Ne l'oseroies-tu veoir ammi le vis,
» Que de paor ne fuses afolez ou malmis.
» Plus est fel que lions contre ses enemis,
» Mais humbles est et doux anvers toz ses amis.
» Quand tu nel vas servir, tu es de sans desvi,
» Et que tu ne crois Dé qui an la croiz fu mis.
» Car li tuens Deus ne vailent une foile de liz. »
Quant l'antant l'Amiranz, durement fu pansis.

Les onze autres Français essayent en vain de démentir Simon de Pouille et d'atténuer le mauvais effet de ses paroles : « C'est lui qui ment », disent-ils à l'unisson. D'ailleurs, il est issu de parents très-bas, « qui sunt toz lechéors, jugleours et gar-» çon. » (F° 145 r°.) Le roi païen, pour éprouver s'ils sont gentilshommes, les fait tous monter à cheval et leur ordonne de se battre en champ clos contre ses Sarrasins : pour ne pas se trahir, les Français d'abord se laissent vaincre, puis s'irritent, et une horrible bataille se livre sous les yeux de Jonas. (F° 145 v°.) — Les chrétiens vainqueurs finissent par échapper à leurs ennemis (*ibid.*). — Ils sont rencontrés par le sénéchal Sinados, qui vient du château d'Abilent. — Bataille entre les douze Français et Sinados « Hé! Dex, com se défendent li vassauz adurez... — Sinados s'arestut soz un arbre ramé, — Voit ses homes morir à duel et à vité. — Mult en a grant mervoille an son cuer apansé, — Que Mahomet ne vaut un dener monée. — Mas li Dex es françois a mult grant

qui éblouit les messagers païens. Mais que fera-t-il? Se soumettre au roi sarrasin? C'est une pensée qui ne peut

poesté. » Et Sinados songe à se convertir. (F° 146 r°.) Il ne tarde pas à le faire, et annonce sa décision aux barons français : « Fiez-vous à moi, leur dit-il, » je vais vous conduire au château d'Abilent, où vous serez en sûreté. » Les chrétiens acceptent, et les voilà dans ce château, désormais célèbre, où ils doivent rester si longtemps. (F° 146 r° et v°.) — Par malheur, ils sont trahis par le neveu de Sinados, nommé Tristamant, qui fait prévenir en secret l'émir Jonas de tout ce qui vient de se passer. (F^os 146 v°, 147 r°.) — Les païens commencent le siége de la tour d'Abilent. Sinados est fait prisonnier, refuse d'abjurer la foi chrétienne, et est jeté dans un cachot à Babylone. (F° 147 r° et v°.) — Courage et sang-froid de Simon de Pouille, qui ne désespère pas de la situation et s'empare du traître Tristamant. (F° 147 v°.) — Jonas fait construire des machines de guerre, un *chafaud* et un beffroi, pour emporter Abilent (f° 148 r°). — Les Français, de leur côté, jettent Tristamant du haut de leur tour dans le camp de Jonas. Celui-ci veut user de représailles et s'apprête à décocher de la même manière aux Français leur ami et son prisonnier Sinados. Mais Sinados est aimé par la fille de Jonas, qui va énergiquement travailler à le sauver. Licorinde, au lieu de livrer le converti à son père, vient elle-même sous les murs d'Abilent à la tête de quatre cents chevaliers. (F° 148 r° et v°.) — Le château où sont enfermés les Français est baigné par les eaux de la Brunie, qui porte des navires. Un vaisseau païen, commandé par Sorbarré, s'arrête au pied de la tour d'Abilent. Les Français s'en emparent et conquièrent ainsi des provisions pour soutenir un long siége. (F° 149 r°.) — Sorbarré le Sarrasin se convertit à la foi chrétienne et reçoit au baptême le nom de « *Simon le convers* ». (F° 149 v°.) — Il se dévoue tout entier à la cause des douze Compagnons. Mais quatre autres païens, qui avaient feint de se convertir avec lui, trahissent les Français. — Bataille entre les Sarrasins et les chrétiens, qui sont vainqueurs. — Colère de l'émir Jonas. — Nouvelle trahison ourdie contre les Français. L'Émir craint que sa fille ne favorise leur cause. Il envoie aux Douze un messager du nom de *Fol-s'i-fie*, qui feint de venir leur parler au nom de Licorinde et de Sinados : « Venez, dit-il, venez » rejoindre la fille de Jonas, en tel lieu, où elle vous attend. » (F^os 149 v°, 151 v°.) — Ils y vont, mais bien armés. Au lieu de Licorinde, c'est Jonas qu'ils rencontrent. — Nouvelle bataille où les païens sont encore vaincus. (F^os 152 r°, 153 r°.) — Mais voici que cent mille Sarrasins arrivent au secours de l'émir de Persie. C'est le moment pour Simon de Pouille de réaliser un projet qu'il a depuis longtemps. Il se travestit en *paumier*, et va trouver Jonas. (F° 153 r° et v°.) « Je viens à vous, dit-il, de la part de l'empereur Charles à la barbe » fleurie. Il est très-irrité de la conduite des douze Français qu'il vous a en- » voyés. Tout ce qui est arrivé doit être mis sur le compte d'un vieux fou, Simon » de Pouille. Le Roi le regrette sincèrement, et veut désormais être votre homme » lige. » Jonas a quelque raison de mettre en doute la bonne foi du messager. Et pendant ce temps, en effet, les Français parviennent à rejoindre Licorinde et Sinados. (F° 154 r° et v°.) — Simon entend le signal de ses compagnons, le signal qui doit lui annoncer la réussite de leur entreprise; il l'entend au moment où l'Émir vient de le faire monter à cheval pour l'*éprouver*. Alors « le vieux de Pouille », sachant les siens en sûreté, donne violemment de l'éperon et s'éloigne superbement en jetant au païen de fières paroles : « C'est moi qui suis Simon. » (F° 154 v°.) — Nouvelle bataille, nouvelle victoire des chrétiens (f° 155 r°). — Les Français, par malheur, n'ont plus de vivres et vont être affamés (f°s 156 et 157). — Ils demandent du secours au roi de Jérusalem. C'est *Simon le convers* qui va les lui demander avec Hugues de

Charlemagne, défié par l'émir Jonas, envoie dans l'Orient douze comtes en ambassade : Simon de Pouille est à leur tête.

venir à l'esprit d'un Charlemagne. Il penche pour la guerre. Toutefois il consent à envoyer un message en Orient, et, comme il prétend se faire représenter dignement, il envoie près de l'émir de Persie douze de ses barons les plus illustres que la légende confond avec les douze Pairs. Simon, « le vieux de Pouille[1] », sera le chef de cette ambassade dont font partie Bernard de Brebant, Geoffroi de Danemark, Geoffroi Martel d'Angers, Richard de Normandie, Thierri d'Ardenne, Bernard de Clermont, Hugues de Mantes, Raimbaud le Frison, Gautier de Lombardie, Hugues de Dijon et Dreux de Poitiers. Ils partent, ces douze comtes, honneur de la France. Ils s'étaient donné rendez-vous à Rome : les y voici rassemblés. Alors, tous les douze ensemble partent en Orient et vont s'agenouiller sur le saint Sépulcre qu'ils mouillent de leurs larmes. Mais, à peine sortis de Jérusalem, ils tombent aux mains de Jonas, qui, tout d'abord, veut leur faire trancher la tête. Les Français, en véritables Français, cherchent à se tirer d'affaire par des plaisanteries, par des *gabs*. Ils couvrent l'Emir d'éloges exagérés ; ils parlent même, hélas! de

Meulan et Bernard de Brebant (f°s 157 v°, 158 r°). — Le roi de Jérusalem est trop faible pour les aider ; mais il envoie les trois messagers en France, où ils font appel à l'Empereur. (F^os 158 v°, 159 r°.) — Deux mille chevaliers partent de France pour aller délivrer Simon de Pouille et les siens. (F° 159 v°.) — Dernière grande bataille entre Jonas et les Français. — Défaite des païens; l'Émir lui-même est tué par le roi de Jérusalem. (F^os 159 v°, 160 v°.) — *C'est ici que s'arrête le manuscrit de Paris : le reste de notre analyse est emprunté au travail de M. Francisque Michel, qui a résumé le manuscrit de Londres.* — Les Français sont enfin délivrés. On baptise Sinados, qui reçoit le nom de « Girard le poigneor »; on baptise Licorinde, qui s'appellera désormais « Florence à la freische color ». — Quant à Simon le convers, on lui donne un château, et, à la mort de Simon de Pouille, il hérite de la Pouille et de la Calabre. — Le roman se termine par le récit des noces de Sinados et de Licorinde. (F. Michel, *Charlemagne*, Introduction, pp. CIV-CVIII.)

[1] Il est de bonne race suivant notre poëme : « Fil sui Milon le duc, le cosin Aimeri — Le merchis de Narbonne au coraige ardi, — Qui Guillaume au Cort nez le conte angenoï... — Moie est Puille la bele et Calabre autresi... » (Ms. 368, f° 144 v°, col. 3.) Malgré cette parenté et parce qu'elle est trop évidemment arbitraire, nous ne classons point *Simon de Pouille* dans la geste de Guillaume, mais dans celle du Roi.

leur profond amour pour Mahom et Tervagant. Mais Simon ne saurait mentir de la sorte. Il se lève, furieux, et tient au roi païen un discours magnifique : « Ne les » crois pas, dit-il ; ils sont chrétiens. Quant à Charles, s'il » était ici, tu ne pourrais même pas supporter la vue de » son visage ; tu en deviendrais fou de peur. Et sache » bien que le vrai Dieu est celui qui mourut sur la croix : » les tiens ne valent pas une feuille de lis. » Grande colère de l'Émir, qui voit dans ces paroles une véritable déclaration de guerre. Les Français, par bonheur, trouvent un protecteur inespéré dans le sénéchal de Jonas. Sinados se convertit à la foi chrétienne et met les douze barons en sûreté dans le château d'Abilent, où ils sauront se défendre. Le siége de ce château par les païens sera, s'il faut tout dire, l'unique objet de tout le reste de notre roman.

Dangers que courent les douze *Compagnons*. Menacés par Jonas, ils sont sauvés par son sénéchal Sinados et par sa fille Licorinde. Courage, et habileté du vieux Simon.

Il est fort, il est beau, ce château d'Abilent ; à ses pieds coule l'eau de la Brunie, portant nefs et dromons ; tout autour sont les Sarrasins de Jonas, brûlant d'entrer dans la tour et d'y massacrer les Français. Un peu plus loin, voici un autre camp où se tiennent quatre cents chevaliers sous les ordres d'une femme. Et cette femme est la fille de l'Émir lui-même, Licorinde, qui aime depuis longtemps le sénéchal Sinados et est par conséquent toute disposée à favoriser les Français et à recevoir le baptême. Tels sont les éléments de ce drame épique.

Faut-il ici raconter les batailles interminables, les trahisons et les vilenies des païens, les grands coups d'épée et les prouesses des Français? Simon de Pouille joue le premier rôle dans cette action un peu vulgaire ; il y tient convenablement la place du jeune Roland et du vieux Naimes, brave et fin tout à la fois, soldat et diplomate. Le but qu'il poursuit est difficile : il veut opérer la jonction de ses infortunés compagnons avec les gens

de Licorinde et de Sinados. Grâce à une vieille ruse, il y parvient. Il se travestit en pèlerin, et se présente à Jonas comme arrivant de France : « Charlemagne, lui dit-il, a » été très-irrité en apprenant comment se sont conduits » ses douze ambassadeurs. Un seul est coupable : c'est » Simon de Pouille, c'est ce vieux fou. Mais le roi de » France m'a chargé de vous dire que désormais il veut » être votre homme lige et obéir à toutes vos volontés. » Jonas ne sait trop que penser de la véracité de ce message. Tout à coup, on entend le son d'un cor. C'était le signal convenu, et les Français par là devaient annoncer à Simon l'heureux accomplissement de leur réunion avec Licorinde. Alors le prétendu pèlerin change de visage; Simon donne un coup d'éperon formidable, et, riant aux éclats : « C'est moi qui suis Simon de » Pouille, s'écrie-t-il. Vois si je suis fou. » Il était temps, d'ailleurs, que les Français reçussent quelque secours : car cent mille Sarrasins arrivent à l'aide de l'Émir.

Charles envoie deux mille chevaliers au secours de ses douze messagers, qui sont enfin vainqueurs et reviennent en France.

Certes les chrétiens ne les redouteraient pas sur le champ de bataille; mais par malheur ils sont affamés, et vont mourir. Vite, ils envoient un message au roi de Jérusalem, qui lui-même est obligé de s'adresser à Charlemagne. Bientôt on voit deux mille chevaliers français débarquer en Terre-Sainte et, pleins de vigueur, marcher sans désemparer à la rencontre de Jonas. Que les païens aient été battus, c'est ce dont ne doute aucun de nos lecteurs. L'émir de Persie meurt de la main du roi de Jérusalem; Sinados et Licorinde sont enfin baptisés et reçoivent les noms de « Girard le *poigneor* » et de « Florence *à la freische color* ». Le brillant récit de leurs noces met fin au trop long récit de leurs infortunes, et Simon de Pouille retourne enfin dans l'obscurité... d'où il aurait dû ne pas sortir.

CHAPITRE XIV

CHARLEMAGNE EN BRETAGNE

Acquin, ou la Conquête de la petite Bretagne*.

Tous nos lecteurs ont présente à l'esprit cette suprême tristesse qui assombrit les dernières années de Charlemagne. Un jour, le vieil Empereur vit les pirates normands débarquer, pleins d'audace, sur les côtes de la

Analyse d'*Acquin*.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE « ROMAN D'ACQUIN ».** — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Acquin*, selon l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne*, serait « l'œuvre d'un jongleur breton du XIIIe siècle ». M. Paulin Paris regarde cette chanson comme ayant été composée « vers la fin du XIIe siècle, vers le commencement du XIIIe, par un trouvère du diocèse de Saint-Malo ». Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est question dans ce poëme de l'archevêché de Dol. Or, en 1199, Dol a cessé d'être une métropole, et voilà de quoi déterminer une date plus exacte. Toute l'action, d'ailleurs, se meut dans une atmosphère à moitié historique. Autour de Charles, un seul personnage puissamment légendaire apparaît, c'est Naimes. Les autres compagnons du grand empereur sont des Bretons : « Coneyn de Léon, Merian de Brest, Ripe de Dol, Salomon, plus tard roi de Bretagne, Hémon de Morlaix. » (*Histoire littéraire*, XXII, 405.) Il ne faut pas oublier que, selon Eginhard, Roland fut « préfet de la Marche de Bretagne », et que le roman d'*Acquin* se rapproche davantage de cette tradition historique que la plupart de nos autres Chansons. = 2° AUTEUR. *Acquin* est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le *Roman d'Acquin* est conservé dans un seul manuscrit incomplet : nous en possédons à peu près trois mille vers, qui sont des décasyllabes assonancés par la dernière syllabe ou rimés. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Un seul manuscrit du XVe siècle (Biblioth. nation., fr. 2233), dont une copie moderne est conservée à l'Arsenal (B. L. F., 166). Ce manuscrit est d'une exécution plus que médiocre ; les vers faux y abondent : « *S'il vous plest, been serez conseilliez, — Prenez mesagiers, au roy les a envoyez — Et lui mandez qu'il soit baptisez* » (f° 4 r°) ; etc., etc. Dans les marges se trouve un sommaire du poëme. — Le manuscrit d'*Acquin* avait appartenu à Colbert ; il portait le n° 5232 dans l'ancien Catalogue de ses manuscrits. On lisait, sur la feuille de garde, la note suivante : « Ce manuscrit, qui est unique et qui ne se trouve ni à la Bibliothèque du Roi ni ailleurs, a été trouvé sous les ruines du monastère des Récollets de l'île de Cezambre, près le fort de la Conchée, à trois lieues de Saint-Malo, que les Anglais brûlèrent et démolirent lorsqu'ils descendirent dans le temps du bombardement de Saint-Malo. Il y a près de trois mille vers, sans commencement ni fin. » Et voici le titre moderne imposé à notre roman :

France. Il s'indigna de la hardiesse de ces bandits de la mer, comme d'un véritable crime de lèse-majesté; mais surtout il prévit que la faiblesse de ses successeurs leur ouvrirait bientôt les portes de ses meilleures villes et

« Cy ensuit le discours d'une *Conqueste du royaulme de Bretaigne-Armoricque* » faite par le preux Charlemaigne, roy de France, avant son coronement à » l'Empire environ dix ou douze ans, contre un roi sarazin nommé Acquin qui » habvoit possédé le dit reaulme par l'espace de .XXX. ans, saufs Dol, Rennes » et Vennes. Duquel Aquin, coroné à Nantes, est mention en la *Cronique de* » *Bretaigne*, au second livre, chapitre de la sepulture des chevaliers occis » à Roncevaulx. On pourra voir la *Mer des histoires, Cronica cronicorum* et aul- » tres pour bien conjecturer les temps et entreprises dudit Charles.... Ledit » Charles recite en langage et rithme assez sentant son antiquité, plus à priser » que nouvelle rhetorique qu'on y pourroit dresser. » (Note du seizième siècle, sur le feuillet de garde du ms. de la Bibl. nation.) = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. Le roman d'*Acquin* est inédit. Nous croyons savoir que M. Auguste Longnon, d'une part, et, de l'autre, M. Jouon, en préparent une édition. = 6° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. Si l'on en excepte la Notice de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong (édition Fevret de Fontettes, III, 399, n° 35356), nous ne connaissons d'autre travail direct sur *Acquin* que l'excellente Notice de M. Paulin Paris au tome XXII de l'*Histoire littéraire* (p. 402-411), et les quelques lignes de M. G. Paris dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 296). Dans son excellente *Histoire de Bertrand Du Guesclin* (p. 3), M. Siméon Luce nous fait connaître les prétentions généalogiques de la famille de son héros : « Cette famille, dit-il, prétendait remonter à un Sarrasin nommé Acquin, roi de Bougie, établi en Armorique, d'où il aurait été chassé par Charlemagne. » Et M. Siméon Luce renvoie ses lecteurs à notre poëme. Mais il va plus loin, et il est le premier qui ait signalé le curieux récit de Froissart (*Chroniques*, liv. III, chap. XXX) où Guillaume d'Ancenis, à propos de la vraie forme du nom de Du Guesclin, que le chroniqueur avait prononcé « de Claiequin », raconte à sa manière la légende du roi Acquin. Ce récit nous prouve qu'il avait circulé sur Acquin une autre tradition épique et, très-probablement, une chanson différente de la nôtre. Mais ce qu'il y a de plus certain encore, c'est que Du Guesclin tenait à cette origine; c'est qu'en des Lettres de rémission de juin 1365, où il est question du siége par Du Guesclin de la forteresse du Molay Bacon, son nom est écrit Bertran Du Guëaquin (Siméon Luce, l. l., p. 605) ; c'est que Catherine Du Guesclin, dernière héritière du nom au commencement du XVe siècle, et qui porta dans la famille des Rieux la plupart des terres ayant appartenu au connétable, signait toujours : « Du Gué-Aquin. » (Voy. plus bas aux *Variantes et modifications de la légende*.) = 7° VALEUR LITTÉRAIRE DE LA CHANSON D'ACQUIN. C'est un de nos poëmes les moins vivants et les plus médiocres. Nul intérêt dans l'action, nul charme dans le style. Par bonheur, quelques épisodes sont vivement traités, et notamment celui de la détresse et de la délivrance de Naimes. Quant à l'épisode de « la femme au vieil Hoel de Nantes », il est sans doute copié sur un chant populaire, sur un chant breton. Mais tout le reste n'est guère que banalité et platitude.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU ROMAN D'*ACQUIN*. — On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *Dans le roman d'Acquin, il n'y a aucun fait qui soit* IMMÉDIATEMENT *historique*. — 2° *Il est certain que Charlemagne a entrepris plusieurs expéditions contre les Normands envahisseurs de la France*. Or les païens, dans notre roman, sont souvent appelés *Noreins*, *Norois* :

que sa mort serait le signal de leurs victoires. Charlemagne ne se trompait pas : les Normands devaient bientôt triompher et imposer leur nom à l'une de nos plus riches provinces.

« Grant fu la noise des gens de nort pays » (f° 10 r°) ; etc., etc. Notre poëme paraît sortir de ces souvenirs très-vifs que laissèrent les Normands partout où ils passèrent, et surtout en Bretagne, où ils furent plus longtemps détestés qu'ailleurs. Les Chroniques contemporaines de Charlemagne parlent, plus d'une fois, des efforts du grand Empereur contre les pirates du Nord. En 806, il chargea son fils Charles de leur donner la chasse (*Annales* dites d'Eginhard, ann. 806). En 810, il les voulut jeter hors de la Frise et des îles voisines (*ibid.*, ann. 810). Dans sa *Vita Karoli*, Eginhard est encore plus explicite : « Contra Nortmannos qui Dani vocantur primo pyraticam exercentes, deinde majore classe *littora Galliæ atque Germaniæ vastantes*, bellum susceptum est » (cap. XIV). Et plus loin : « Molitus est et classem contra bellum Nortmannicum, ædificatis » ad hoc navibus juxta flumina... quia *Nortmanni Gallicum littus atque Germanicum assidua infestatione vastabant* » (*ibid.*, cap. XVII). Enfin on se rappelle les dernières appréhensions de l'Empereur au sujet de ces barbares qui venaient piller ses cités presque sous ses yeux (*Monachus Sancti Galli*, lib. II). — 3° *Charlemagne a eu également à lutter contre les Bretons et à soumettre toute la petite Bretagne.* C'est ce qui est attesté par l'auteur des *Annales* faussement attribuées à Eginhard, et par Eginhard lui-même. En 786 : « Exercitum » in Britanniam cismarinam (Carolus) mittere constituit. » Les Bretons lui refusaient le tribut avec cet entêtement qui leur est propre ; mais : « Missus illuc mensæ » regiæ præpositus Audulfus perfidæ gentis contumaciam mira celeritate com» pressit. » (*Annales*, ann. 786.) En 799, la Bretagne semblait tout à fait soumise et pour longtemps : « Videbatur quod ea provincia tum esset ex toto » subacta; et esset, nisi perfidæ gentis instabilitas cito id aliorsum more solito » commutasset. » (*Annales*, ann. 799.) « Domuit et Britones... » (Eginhard, *Vita Caroli*, cap. X.) — 4° *En résumé, toute l'affabulation de notre roman dérive vaguement de ces deux grands souvenirs : les victoires de Charlemagne sur les Normands et sa conquête de la petite Bretagne.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Il a existé, comme nous l'avons dit plus haut, une autre forme de la légende d'Acquin, et qui avait sans doute donné lieu à un autre poëme, aujourd'hui disparu. Par bonheur, Froissart nous en a donné une charmante analyse dans ses *Chroniques* (III, chap. XXX, édit. Kervyn de Lettenhove, XII, p. 225 et suiv.). Donc, Froissart raconte qu'il cheminait un jour avec Guillaume d'Ancenis et que, devant ce chevalier, il prononça le nom de « Claicquin ». Guillaume d'Ancenis se prit à sourire et lui fit observer que l'on devait dire messire Bertran du Glay-Aquin, et comment « ce surnom luy vint anchiennement, selon ce que j'ay oüi recorder les anciens, » et aussi c'est chose toute veritable : car on la trouve en escript es anciennes » histoires et chroniques de Bretaigne ». Froissart, affriandé par ces paroles, demande alors à Guillaume d'Ancenis de lui raconter « l'histoire de l'ancienne geste et extrassion de messire Bertran ». Guillaume ne se fait pas prier, et raconte l'histoire suivante, QUI EST TRÈS-PROBABLEMENT L'ANALYSE D'UNE ANCIENNE CHANSON DE GESTE. « Au tems que le grant Charles de France regnoit qui fut si grant conquereur et qui tant augmenta la sainte chrestienté et la noble couronne de France, et fut empereur de Rome, roi de France et d'Allemaigne, et gist à Aix-la-Chapelle, ce roy Charles, si comme on list et treuve es croniques et gestes anchiennes (car vous savés que toute la congnoissance de ce

Quoi qu'il en soit, le souvenir des Normands était resté fort vivement gravé dans la mémoire de nos pères. Ils en vinrent bientôt à confondre ces Sarrasins du Nord avec les véritables Sarrasins, et à leur donner le nom

monde retourne par l'escripture, ne sur autre chose de verité nous ne sommes fondés fors que par les escriptures esprouvées), fut en Espaigne par plusieurs fois, et plus y demoura une fois que les autres. Une fois, entre les autres saisons, il y demoura noeuf ans, sans partir, ne retourner en France; mais tousjours conqueroit avant sur les ennemis de la foy. » = En ce tems avoit ung roy fort puissant Sarrasin, qui s'appeloit Aquin, lequel roy estoit de Bougie et de Barbarie à l'opposite d'Espaigne et des circonstances : car Espaigne, mouvant des Pors, est grande à merveilles; car tout le royaulme d'Arragon, de Navarre, de Bisquaie, de Portingal, de Coymbres, de Lussebonne, de Seville, de Thoulette, de Cordouan et de Lyon, sont enclos dedens Espaigne, et jadis conquist le grand roy Charlemaine toutes icelles terres et roiaulmes. En ce sejour que il y fist, le roy Aquin, qui roy estoit de Boughie et de Barbarie, assambla ses gens en grant nombre, et s'en vint par mer en Bretaigne et arriva au port de Vennes, et avoit amené sa femme et ses enffans, et se amassa là entour ou pays et ses gens aussi s'i amasserent, en conquerant tousjours avant. Bien estoit le roy Charlemaine infourmé de l'entreprinse de ce roy Aquin qui se tenoit en Bretaigne, mais il ne vouloit pas pour tant rompre, ne deffaire son voiage d'Espaigne, ne son emprinse. Et disoit : « Laissiès-le » amasser son arroy en Bretaigne; ce nous sera ung petit de chose à delivrer » le pays de luy et de ses gens, après que nous aurons acquittié les terres de » deça les mons et tout reduit à la foy chrestienne. » = Le roi Aquin, sur la mer, assés près de Vennes, fist faire une tour moult belle, que l'on appeloit le Glay, et là se tenoit ce roy Aquin trop voulentiers. Si advint, quant le roi Charlemaine ot accomply son voiage et acquitté Gallice et Espaigne et toutes les terres encloses dedens Espaigne, et mors les roys sarrazins, et bouté hors les mescroians et toute la terre tournée à la foy chrestienne, il s'en retourna en Bretaigne et mist sus ses gens aux champs. Si livra une bataille grosse et merveilleuse contre le roy Aquin, et y furent mors et desconfis tous les roys sarrazins et leurs gens qui là estoient, ou en partie, tellement que il convint ce roy Acquin fuir; et avoit sa navie toute preste au pied de la tour du Glay. Il entra dedens, et sa femme et ses enffans, mais ils furent si hastés des François qui les chassoient, que le roy Acquin et sa femme n'eurent loisir de prendre ung petit-fils qui dormoit en celle tour et avoit environ ung an; mais ils esquiperent en mer, et se sauverent ce roy et sa femme et ses enffans. = Si fut trouvé en la tour du Glay ce jeune enffant, et fut porté au roy Charlemaigne, qui en eut très-grant joye et voult que il fuist baptisié; si le fut, et le tindrent sur fons Rolant et Olivier, et ot nom celluy enffant Olivier, et luy donna l'Empereur bons mainbours pour le garder et gouverner et toute la terre que son pere Acquin avoit acquise en Bretaigne; et fut cel enffant, quant il vint en eage d'homme, bon chevallier, saige et vaillant, et l'appelloient les gens Olivier du Glay-Aquin, pour tant qu'il avoit esté trouvé en la tour du Glay et que il avoit esté fils du roy Aquin mescreant, qui oncques puis en Bretagne ne retourna, ne homme de par luy. = Or vous ai-je racompté la premiere fondation et venue de messire Bertran de Claicquin, que nous deussions dire du Glay-Aquin. Et vous dy que messire Bertran disoit, quant il ot bouté hors le roy dam Piètre de son roiaulme de Castille et couronné le roy Henry de Castille et d'Espaigne, que il s'en vouloit aler ou roiaulme de Bougie (il ne avoit que la mer à traverser), et disoit que il vouloit reconquerir son royaulme

générique de *Païens*, d'*Arabes* et de *Turcs*. Un tel fait n'a rien qui puisse nous surprendre, et il est conforme aux lois générales du développement de la Légende. Néanmoins, dans certaines chansons, on trouve encore le nom de *Norois*, et *Acquin* est l'un de ces poëmes. Cette œuvre du second ordre a si peu de caractères originaux, qu'il était tout d'abord nécessaire de ne point passer celui-là sous silence...

Acquin, empereur des Sarrasins ou des *Norois*, envahit et conquiert la petite Bretagne

Acquin est un « empereur des Sarrasins » qui a débarqué sur les côtes de la petite Bretagne avec une armée redoutable, et qui s'est facilement rendu maître de tout le pays. Le païen vainqueur a choisi pour résidence la ville de Guidalet : il y habite un merveilleux palais que le trouvère nous décrit longuement, mais qu'il aurait pu s'éviter la peine de décrire et qui ressemble à tous les palais de nos romans. Le bruit de l'invasion et des conquêtes d'Acquin arrive aux oreilles de Charlemagne, au moment même où il vient de triompher en Saxe des vigoureuses résistances de Guiteclin; car Acquin avait profité, pour s'établir en Bretagne, de l'absence et des rudes occupations de Charles : il avait fait ce qu'en stratégie on appelle « une diversion ». Mais voici que le roi de Saint-Denis s'ennuie déjà des joies de la paix; le repos lui pèse. Il appelle le maréchal de l'ost, Fagon,

et son heritaige, et l'eust sans faulte fait : car le roy Henry luy vouloit prester gens à plenté en bons navires pour aler en Bougie, et s'en doubta moult grandement le roy de Bougie; mais ung empeschement luy vint, qui rompy tout, et fut quant le prince de Galles guerroia le roy Henry, et il ramena le roy dam Piètre, et par puissance il le remist en Castille. Adont fut prins à la grant bataille de Nazre le dit messire Bertran par messire Jehan Chandos, qui le raenchonna de cent mille frans; et aussi une autre fois de la prinse de Aulroy, il avoit esté raenchonné de cent mille frans; et pour ces causes et autres se desrompirent les propos de messire Bertran : car la guerre de France et d'Angleterre renouvella. Si fut tellement occupé et ensonnié que il ne pot oncques ailleurs entendre; mais pour tant ne demeure mie qu'il ne soit yssu du droit estoc du roy Aquin, qui fut roy de Bougie et de Barbarie. Or vous ai-je racompté de l'ancienne geste et extrassion de messire Bertran du Glay-Aquin. » — « C'est vérité, beau sire, et je vous en sçay bon gré, et jamais ne l'oubliray. »

Charlemagne marche contre les païens à la tête de soixante mille hommes. Courage de l'archevêque de Dol.

et lui commande de rassembler tout aussitôt soixante mille hommes : « Droit vers Bretagne chevauchent par » irour[1]. » On arrive à Avranches, et l'Empereur va faire pieusement ses dévotions au Mont-Saint-Michel[2]. Enfin l'armée chrétienne s'arrête à Dol : l'archevêque de cette ville sera l'un des héros de notre poëme[3]....

Charlemagne est à Dol ; l'archevêque, homme énergique et que le poëte a servilement copié sur le Turpin de notre *Roland*, ce prélat guerrier est d'avis de commencer sans retard les hostilités : « Nous n'avons d'autre » seigneur que vous, dit-il à Charles, si ce n'est le Sei- » gneur Dieu qui souffrit passion, et le Pape, à qui nous » devons obéissance. Eh bien ! je me plains à vous » d'Acquin, le roi félon[4]. » Or, Acquin est à Guidalet ; son neveu Grimoard est maître de Dinart ; Gardainne est assiégée par les païens : tout va mal pour les chrétiens. « Nous vaincrons, répond le roi de Saint-Denis ; mais, » pour vaincre, que devons-nous faire ? — Il faut tout » d'abord envoyer des ambassadeurs au roi païen et le » sommer énergiquement d'avoir à quitter le pays et à » recevoir le baptême. — Et quels messagers choisirons- » nous ? — Rien n'est plus aisé qu'un tel choix. Envoyez » à Acquin le père de Roland, Tiori, avec Richer, Ripe » de Dol et Baudouin de Vannes[5]. » Les quatre messagers partent, font rapidement le voyage et arrivent à Guidalet[6]. On devine aisément ce qui va suivre. Les am-

Richer, Ripe de Dol, Baudouin de Vannes et le père de Roland sont députés au roi Acquin. Mauvais succès de leur ambassade.

[1] *Acquin*, Bibl. nation., fr. 2233, f° 1 r°. — [2] *Ibid.*, f° 1 v°.

[3] Remarquez bien ce mot : *archevêque*. Dol a été métropole jusqu'au 1er juin 1199, et c'est seulement à cette date que le Pape Innocent III soumit cette église à la métropole de Tours. Il est donc à peu près certain que la première rédaction du poëme est antérieure à 1199. Mais, hélas ! nous n'en possédons (comme nous l'avons dit) qu'un misérable manuscrit du XVe siècle, œuvre d'un copiste inintelligent qui n'a pas respecté l'original et qui, sur trois mille vers, en a bien estropié plus de mille. Les futurs éditeurs de ce poëme auront une lourde besogne.

[4] *Acquin*, Bibl. nation., fr. 2233, fos 2 r° et 3 r°. — [5] *Ibid.*, fos 3 r° et 4° v°. — [6] *Ibid.*, fos 4 v° et 5 r°.

bassadeurs de Charles ne manqueront pas aux traditions de la diplomatie de nos romans; ils seront, ils sont en effet prodigieusement insolents. Acquin, dont on injurie les dieux, sent sa colère s'allumer; il lance un javelot contre l'imprudent orateur, contre Ripe de Dol : celui-ci n'échappe que par miracle [1]. Mais les Sarrasins prennent déjà la défense de leur roi et vont faire un mauvais parti aux messagers de Charles, lorsque, fort à propos, paraît la femme d'Acquin. Sa beauté illumine tout le palais : « On n'a jamais vu plus belle dame : elle a la face plus blanche que fleur de lis et en même temps colorée comme rose de prix. *Desur le blanc est le vermail assis* [2]. » Elle jette un beau sourire à l'Émir irrité et lui reproche doucement sa colère : « On doit le respect aux » ambassadeurs ; il ne faut pas que ceux de Charles » périssent. » Le sourire de la dame, plus encore que la raison d'État, arrête le bras d'Acquin ; il se contente de rendre aux députés insolence pour insolence. Il les charge de dire à Charles qu'il ne quittera point le pays [3] et qu'il n'éprouve aucune envie de se faire baptiser. Les messagers se retirent et se vengent de ce mauvais accueil en tuant quatre Norreins à la porte du palais d'Acquin : action peu diplomatique, il faut en convenir. Les païens, plus furieux que jamais, se lancent à la poursuite des Français, qui vont être atteints, qui vont misérablement périr. Mais Dieu intervient et enveloppe les quatre barons dans une nuée qui, très-opportunément [4], les dérobe à tous les yeux. Nous demandons presque pardon à nos lecteurs de leur raconter si longuement une scène si banale et qui se représentera tant de fois dans la légende de nos Chansons de geste ; mais le sujet exigeait qu'ils la subissent cette fois encore. Nous n'y reviendrons plus.

[1] *Acquin*, Bibl. nation., fr. 2233, f°s 5 v° et 6 r°. — [2] *Ibid.*, f° 6 v°. — [3] *Ibid.*, f°s 6 v° et 7 v°. — [4] *Ibid.*, f°s 7 v° et 8 r°.

II PART. LIVR. I. CHAP. XIV.

Première défaite des Sarrasins.

La guerre commence, et, dans une première rencontre, les Sarrasins sont battus : mais le duc Naimes, le sage conseiller, le Fabius Cunctator de l'armée chrétienne, n'est ici partisan ni des demi-mesures ni des retards : « Sire, dit-il à l'Empereur, il faut commencer la cam- » pagne et la finir par le siége de Guidalet[1]. » Charles écoute complaisamment les avis de son ministre et va mettre le siége devant la ville occupée par Acquin. Sortie des Sarrasins, bataille horrible ; longue oraison de Charles, harangue de l'archevêque de Dol, qui tient décidément à être le Sosie de Turpin et qui crie aux soldats français : « Ceux qui mourront ici auront le Paradis[2]. » Et l'archevêque se jette lui-même au plus fort de la mêlée. L'attaque des Français est vigoureuse, les Sarrasins plient ; Acquin s'enfuit épouvanté, et les chrétiens rentrent dans leur camp, épuisés et joyeux de leur victoire[3]. C'est ici que se place le très-curieux épisode de la femme « au vieux Hoël de Nantes[4] ».

Cette dame eut une folle pensée : — Elle croyait vivre toujours jeune. — Elle fit faire un grand chemin ferré — Par où l'on pût aller à Paris la cité : — Car le pays était tout couvert de bois. — A Carhaix, la chose est certaine, — Fut le chemin commencé et fondé. — Par cette dame fut maint chêne coupé, — Fut abattu maint grand arbre ramé. — Quand le [premier travail] fut fait et achevé, — Le chemin ferré était long de plus de vingt lieues. — En peu de temps on avait fait beaucoup de besogne — Jusqu'au moment que je viens de vous conter, — Lorsqu'un jour la dame trouva [par hasard] un merle mort. — Elle le fait passer d'une de ses mains dans l'autre, elle le tourne et le retourne. — Puis a jeté un soupir : — « Ah ! ce siècle n'est que vanité, dit-elle. — » Plus on y vit, plus on a de peine et de souci. — Il n'y a si riche » qui n'ait adversité. » — Lors a la dame moult grandement pleuré. — Sur-le-champ mande un clerc — Qui était maître en théologie :

[1] *Acquin*, Bibl. nation., fr. 2233, f° 8 r°. — [2] *Ibid.*, f°s 8 r° à 11 r°. — [3] *Ibid.*, f°s 11 v° à 16 r°. — [4] *Ibid.*, f° 16 r° v°. Cet épisode avait frappé avant nous les yeux exercés de M. Paulin Paris.

— Elle s'informe auprès de lui, — « Si l'on pouvait mourir sans » être tué, — Sans recevoir coups, plaies ou blessures. » — Et le clerc : « Sans aucun doute, lui répondit-il : — Tous ceux qui » sont nés de mère mourront. — Pas un n'évitera ce sort. — La » richesse n'en préservera pas un, — Ni l'argent que l'on peut » amasser : — Il n'est pas de ville, pas de bourg, pas de deniers » monnayés [qui nous puissent garder de la mort], — Pas de drap » de soie, pas de satin, pas de riches étoffes, — Rien enfin de tout » ce que Dieu a fait. — Car Dieu l'a ainsi décidé. » — Alors la dame » poussé un autre soupir : — « Hélas ! dit-elle, pourquoi sommes- » nous nés ? — Je ne me prise plus seulement un denier, — Ni » ma richesse, ni ma grande puissance. — Mais je me dois tenir en » grand mépris. — Le chemin ne sera point achevé par moi[1]. »

Mort du père de Roland ; nouvelle victoire des chrétiens ; siége de Guidalet.

Après cette étrange légende, qui renferme les seuls vers de ce pauvre poëme véritablement dignes d'être cités ; après cet épisode où il faut voir, suivant nous, la traduction d'un très-ancien chant populaire, nous rentrons dans la banalité de notre action épique. Est-il besoin de dire que la guerre recommence avec une plus cruelle et plus sauvage vivacité ? Sur trente mille païens, quatre mille seulement survivent à ces atroces combats[2]. Acquin, la tête basse et la rage dans l'âme, rentre dans son palais, et la Reine est profondément affligée de cette attitude de vaincu[3]. Les Français cependant payent chèrement leur victoire : le père de Roland (qui dans cette chanson n'est pas Milon d'Angers) meurt glorieusement sur le champ de bataille, où les païens reprennent l'offensive. Charlemagne prononce l'oraison funèbre de Tiori : « Franche personne, noble et puissant » duc, — A cause des services que tu me rendis autrefois, » — Je te donnai pour femme la noble Baquehert, — » Ma sœur, la belle au clair visage. — La voilà veuve » maintenant, et voilà Roland orphelin[4]. » Les Français,

[1] *Acquin*, Bibl. nation., fr. 2233, f° 16 r° v°. — [2] *Ibid.*, f°s 16 v° et 17 v°. — [3] *Ibid.*, f° 18 r°. — [4] *Ibid.*, f° 18 r° v°.

furieux, se précipitent de nouveau contre les païens, qui sont une seconde fois vaincus. Mais il ne faudrait pas beaucoup de semblables victoires pour épuiser l'armée de Charles : il demande en France des secours devenus nécessaires; il s'apprête à mettre le siége devant Guidalet[1]. Notre poëte profite de la trêve entre les deux armées pour raconter longuement un beau miracle de saint Malo, qui a ressuscité un Sarrasin, et pour rappeler la fondation d'une abbaye royale à Château-Malo[2].....

Cependant la guerre éclate de nouveau. Les Bretons, qui ont le plus beau rôle dans tout ce récit poétique, s'emparent vigoureusement de Dinart : le feu grégeois rend inutile la résistance énergique que fait aux chrétiens le neveu d'Acquin, nommé Grimoard[3]. Acquin ne saurait se consoler de cette nouvelle défaite : « Laissez ce deuil, » lui dit la Reine, dont le courage ne se dément point un » seul instant. La tristesse n'a jamais fait recouvrer un » bien perdu. N'avez-vous pas encore un grand nombre » de châteaux? » Acquin soupire, et secoue sa tristesse[4]. Ce ne serait pas, d'ailleurs, le moment de rester dans l'inaction : car voici qu'on entend le bruit des Bretons qui commencent à investir Guidalet. L'archevêque de Dol, dont le cœur bat plus souvent sous le haubert que sous les vêtements pontificaux, cet autre Turpin aperçoit toute une flotte qui apporte au roi Acquin et aux païens de magnifiques et innombrables trésors : des perles, des *ciclatons*, du satin, de la soie, et, ce qui vaut mieux encore, d'excellentes provisions, du blé, du vin, de l'avoine,

[1] *Acquin*, Bibl. nation., fr. 2233, f°s 18 v° à 21 r°.
[2] *Ibid.*, f° 21 r° v°. Nous ne serions pas étonné que l'auteur d'*Acquin* eût été en effet un clerc du diocèse de Saint-Malo : un clerc, disons-nous, et non pas un laïque, contrairement à ce qui s'est passé pour la plupart de nos Chansons de geste. Tout concourrait à le prouver : l'importance donnée à l'archevêque de Dol, les digressions filandreuses sur les fondations de moutiers, les légendes apocryphes auxquelles on fait une place considérable, etc.
[3] *Acquin*, f°s 21 v° à 24 r°. — [4] *Ibid.*, f° 24 r°.

et même (car il n'y manque rien) du poisson et de la venaison. L'archevêque jette un cri de joie, fait attaquer les païens dans le moment même de leur premier débarquement. On fond sur eux, on les met en fuite, on les taille en pièces, on s'empare de leurs barges et de leurs dromons. Voilà les Français riches et l'Empereur joyeux[1] !

Défaite des Français dans l'île de Cézembre. Naimes et Fagon survivent seuls à ce désastre.

Mais Guidalet est encore au pouvoir des Sarrasins, et la guerre ne doit finir que par la prise de cette capitale d'Acquin. Naimes observe le terrain ; en stratégiste habile, il se convainc que la meilleure position, aux environs de la ville assiégée, est l'île de Cézembre[2]. Il faut à tout prix conquérir cette position. Une bataille terrible, sanglante, s'engage au milieu de la nuit ; dans ces ténèbres, les lances se brisent, les hommes meurent. Les Sarrasins ont surpris les Français ; les Français sont vaincus. Le sol de l'île est tout couvert de leurs cadavres ensanglantés ; deux seulement échappent à cet effroyable carnage, à ce premier Roncevaux, à cet autre Aliscans. Naimes et Fagon survivent seuls, pour conter la nouvelle de ce désastre[3]. Mais le duc de Bavière, qui peut passer pour le héros de tout le poëme, ce conseiller de Charles, ce sage et ce vaillant agonise et va rendre l'âme. Fagon le cherche parmi les morts, et le poëte ici s'est trop aisément laissé aller à imiter l'auteur d'*Aliscans*, qui nous représente Guillaume cherchant avec les mêmes angoisses le corps de son neveu Vivien sur un champ de bataille où les Sarrasins ont été également vainqueurs. Enfin Fagon rencontre Naimes, inanimé, blanc, sans souffle : « Sire, vis-tu, par sainte charité ? — Oui, répond » Naimes, mais j'ai peu de santé. — Je suis resté long-

[1] *Acquin*, Bibl. nation., fr. 2233, f° 25 r° v°.

[2] *Ibid.*, f° 26 r°. L'île de Cézembre est située sur les côtes d'Ille-et-Vilaine, à cinq kilomètres environ et en face de la baie de Saint-Malo, près du fort de la Conchée.

[3] *Acquin*, f°s 26 r° à 30 r°.

II PART. LIVR. I. CHAP. XIV.

» temps en pâmoison. — J'ai tant perdu de mon sang » que la vie m'a presque quitté, — Car je suis rudement » blessé dans tout mon corps. — Nos gens sont-ils vi- » vants? Ne me cachez rien. — Ils sont tous morts, sei- » gneur; tous ont pris fin: — En vérité, il ne reste que » nous deux. » — Naimes l'entend, il pense en devenir fou — Et, de grande douleur, le baron s'est pâmé. — Le comte Fagon l'a relevé, — L'a saisi par le milieu du corps, — Et l'a porté ainsi loin de la rive[1]. »

Naimes échappe à une mort horrible.

C'est un beau tableau que celui du duc Naimes sanglant, pantelant, sans mouvement, porté sur les épaules d'un de ses compagnons, qui lui-même perd de son sang, perd de sa vie. Fagon sent qu'il ne peut porter plus longtemps ce précieux fardeau; il dépose le pauvre blessé sur le rivage de la mer, il s'empresse, il court annoncer à Charlemagne la nouvelle de cette grande défaite. Cependant le reflux conduit l'eau jusque sur les pieds de Naimes mourant; l'eau monte, monte, monte toujours; elle couvre les pieds, elle couvre les éperons dorés du chevalier; elle couvre les jambes, les genoux, le bas du haubert; elle avance, avance toujours, elle inonde déjà les deux tiers du haubert. Naimes sent qu'il va mourir et ne peut échapper à cette mort horrible. Il voudrait se relever: il ne le peut..... Mais Dieu veillait sur le duc, et enfin les secours arrivent. Il était temps[2]: sans cette délivrance inespérée, Naimes, dit le poëte, n'aurait pu prendre part à la fameuse expédition d'Espagne, ni aux victoires de Charles contre Marsile et Baligant.

[1] *Acquin*, Bibl. nation., fr. 2233, f°s 31, 32: « Sire, vifs-tu pour sainte charité. » — Ouil, sire, mes pouay ai de santé. — En pasmoison ay longuement esté; — » Tant ai saigné que près ne soy devré, — Quar durement suy en mon corps » naffré. — Sont nos gens vifs? Ne me soit pas celé. — Nennil voir, sire, touz » sont mors et finé. — [Fors] que nous deux, ce vous dy pour verté. » — [Naismes] l'entant, à pouay n'est forcené. — Lors c'est le ber de grant dolour pasmé; — Li quens Fagon l'en a sus relevé. — Parmi le corps l'avoit estroit couplé... — Jus à la terre l'a ore li ber posé. »

[2] *Acquin*, f°s 32 et 33.

Prise de Guidalet et de Gardainne.

Il faut en finir. L'Empereur, suivant les conseils d'un des plus vieux chevaliers de l'armée, coupe les conduits qui amenaient l'eau vive dans les murs de Guidalet. Bientôt la ville est emportée et l'émir Acquin est en fuite[1]. Gardainne, à son tour, subit l'assaut des Bretons et des Français; un orage miraculeux fond sur cette ville; les éclairs brillent, la foudre gronde, Gardainne disparaît : les Français eux-mêmes sont épouvantés, et la tempête ne cesse qu'à la prière de l'archevêque de Dol[2]. Tout frappés encore de ce miracle, les Français se lancent de nouveau contre les Sarrasins et arrivent devant Carhaix. Un duel formidable, un de ces combats qui rappellent ceux d'Homère, se livre sous les yeux des deux armées entre les deux héros du roman, le duc Naimes et l'empereur Acquin. Est-il nécessaire d'ajouter que le Sarrasin est battu et se dérobe par une fuite honteuse aux poursuites des Français victorieux[3]? En revanche, la femme d'Acquin est faite prisonnière et courbe son beau front sous les eaux du baptême[4].... Et c'est ici que s'arrête le seul manuscrit que nous possédions de ce très-médiocre roman. Les derniers vers nous font assister à un audacieux anachronisme : les païens attaquent un ermite, un saint du nom de Corentin, et Dieu délivre surnaturellement son serviteur en détresse.

Le scribe qui, au XVe siècle, a copié cette chanson et l'a déplorablement défigurée, n'a pas eu le courage de pousser plus loin sa transcription[5] : nous serions tenté de l'en remercier[6].

[1] *Acquin*, Bibl. nation., fr. 2233, f°s 33 à 44 r°. — [2] *Ibid.*, f°s 44 r° à 50 v°. — [3] *Ibid.*, f°s 51 à 53 v°. — [4] *Ibid.*, f°s 54 et 55. — [5] *Ibid.*, f°s 55, 56.

[6] En réalité, l'action du roman d'*Acquin* se passe immédiatement avant la guerre contre Agolant, et, si nous avons été forcé par les nécessités de notre sujet d'en reporter le récit un peu plus tard, nous n'en devons pas moins citer ici les vers de la chanson bretonne où il est question d'*Aspremont*. Ils sont peut-être les plus explicites et les plus précieux de tous ceux qui attestent la

CHAPITRE XV

AVANT LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE. — NOUVELLE LUTTE DE CHARLEMAGNE CONTRE LES PAÏENS

La Destruction de Rome*.

I

Analyse de la *Destruction de Rome.*

La *Destruction de Rome!* Il est peu de chansons de geste qui offrent un titre aussi pompeux et débutent

popularité de ce dernier poëme. La version d'*Aspremont* qui est parvenue jusqu'à nous remonte sans doute au règne de Philippe-Auguste; mais nous pensons qu'il a existé une version antérieure, et le texte d'*Acquin* semble donner raison à cette hypothèse.

[Naismes vesquit] longuement par aé
Et fut o Charles en Aspremont mené
Contre Agolant. . . . .
Et contre Heaumont, son fils l'oultrecuidé,
Que il avoit nouveaulment couronné...
... Par Rolland fut tout escervellé
O ung tronson d'un rede espiez quarré
En Aspremont, ce sait l'on par verté,
Et y conquist Valentin l'abrivé,
Et Durendal o le plon d'or neellé
Dont il fu puis chevalliers adoubé... (F° 38 r° et v°.)

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE POEME INTITULÉ : « LA DESTRUCTION DE ROME »**. — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le seul texte qui soit parvenu jusqu'à nous ne remonte peut-être pas plus haut que le XIIIe siècle; mais il y a eu une version antérieure en vers assonancés. = 2° AUTEURS. Les deux auteurs se sont nommés au commencement de la chanson. L'un d'eux s'appelait Gautier de Douai, et l'autre « li rois Louis » (il était « roi » à la façon de l'auteur de *Berte*, d'Adenet). Ils ne se donnent, au reste, que pour des remanieurs : « La chanchon est perdue et le rime fausée. — Mais Gautier de Douay à la chiere membrée — Et li rois Louis dont l'alme est trespassée, — Ke li fache pardon la Verge honorée, — Par lui et par Gautier est l'istoire aünée... » (Vers 7-11.) Nous ne savons pas sur quels arguments s'est appuyé M. Grœber pour établir que « la *Destruction de Rome* et la chanson de geste de *Fierabras* ont été composées par le même auteur ». A ne considérer que le style et l'agencement littéraire des deux poëmes, elles nous apparaissent comme deux œuvres fort différentes l'une de l'autre

d'une façon aussi solennelle. Le seul nom de Rome, en effet, a toujours eu je ne sais quel charme invincible,

et qui ne sont point dues à la même inspiration. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. La *Destruction de Rome* est un poëme de 1507 vers dodécasyllabiques, rimés. La plus grande partie des laisses est en *er* (notamment depuis le vers 941 jusqu'à la fin) et plusieurs couplets se suivent sur cette même rime. Il n'y a, dans toute la chanson, que trois tirades féminines, l'un en *ée* et les deux autres en *ie*. = 4° MANUSCRIT CONNU. Bibliothèque municipale de Hanovre, n° 578 (XIVe siècle). Il a été exécuté en Angleterre, et le texte, suivant l'expression de M. Grœber, « a été cruellement dépravé par de nombreux *anglicismes* ». = 5° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Voy. la Notice consacrée à *Fierabras*. Il faut observer toutefois que la *Destruction de Rome* n'a participé que de fort loin à la grande popularité de *Fierabras*. = 6° EDITION IMPRIMÉE DE CE ROMAN. En janvier 1873, M. Grœber a publié la *Destruction de Rome* dans le 5e fascicule de la *Romania* (pp. 1-48). Cette publication nous semble défectueuse à plus d'un titre, et nous allons donner ici les raisons d'un jugement que quelques-uns pourront trouver sévère. L'érudit allemand a pris soin de constater que le seul manuscrit de la chanson a été exécuté en Angleterre et qu'il est plein d'anglicismes. Il a même ajouté que ce texte anglo-normand avait sans doute été copié sur un autre manuscrit, lequel avait été écrit en dialecte normand. Jusqu'ici tout va bien, et nous nous rallions volontiers à l'opinion de M. Grœber. Mais où nous nous séparons de lui, c'est quand il affirme « que le manuscrit copié par l'anglais n'a été qu'un intermédiaire » et « que le véritable original était écrit en dialecte picard ». Les preuves qu'il en donne ne sont pas suffisantes : il a relevé dans son manuscrit un certain nombre de formes comme *chanchon*, comme *le chapele*, comme *dreschie*, et il y voit les traces de la rédaction primitive. Ce n'est tout au plus qu'une probabilité, et elle n'est pas victorieusement confirmée par ces formes verbales en *omes*, comme *aiomes* et *iromes*, que l'on trouve également dans le dialecte normand. Donc, rien de scientifiquement certain. Je ne vois pas, non plus, que M. Grœber ait tenu compte de l'origine probable de l'un des auteurs de la chanson, lequel se nomme « Gautier DE DOUAI ». N'y a-t-il pas là une précieuse indication et qui serait de nature à nous conduire à une hypothèse plus raisonnée? Il nous semblerait naturel de conclure que l'original de la *Destruction de Rome* était plutôt en dialecte wallon. Mais, même en admettant, avec M. Grœber, que l'original de ce poëme ait été picard (ce qui n'est pas rigoureusement prouvé), fallait-il le publier comme il l'a fait? Il n'a pas osé, en effet, entreprendre un texte critique, parce que « le manque de monuments picards sur lesquels il aurait pu baser une telle reconstruction et l'imperfection de sa connaissance de ce dialecte en ses détails devaient le faire renoncer à cette prétention. » C'est fort bien ; mais alors pourquoi ne pas laisser le texte tel qu'il était dans le manuscrit? Pourquoi n'avoir pas publié un bon texte normand, ou même un texte régulièrement anglo-normand? M. Grœber n'a, en définitive, adopté aucun système, et s'est borné, comme il le dit lui-même, à rétablir la mesure et la rime des vers (ce qui est approuvable quand on le fait avec critique) et à écarter de son texte les *anglicismes* et les *normandismes* « à mesure qu'il a pu les reconnaître ». Ce dernier procédé nous paraît des plus vagues et, pour tout dire, des moins scientifiques. En matière de texte critique, c'est tout ou rien. Ou il faut reconstruire TOUT son texte en picard, en anglo-normand, en normand; ou il faut se contenter d'en donner une édition paléographique. M. Grœber semble l'avoir compris lorsqu'il nous dit fort modestement à la fin de sa Notice : « La plupart de mes corrections se fondent sur des expressions et des tournures de phrase usitées en d'autres chansons de geste, principalement dans le

et ce nom suffirait à intéresser tous les lecteurs au poëme que nous allons raconter. Mais un autre intérêt captivait, dans cette chanson, les pieux auditeurs du moyen âge, et surtout ceux qui venaient à la foire du Lendit, à Saint-Denis : il y était principalement question des saintes reliques de la passion du Christ. C'est

Fierabras et dans la *Destruction* même. Cependant elles n'ont pas toutes le même degré de probabilité, et je sais que je m'expose, pour quelques-unes, au reproche d'avoir procédé avec trop de hardiesse. » Nous n'aurions pas mieux dit, et l'excessive liberté que prend le philologue allemand avec son texte est, après son *picardisme* irrégulier, le principal défaut que nous ayons à reprocher à M. Grœber. = 7° TRAVAUX DONT CE POEME A ÉTÉ L'OBJET. *a.* M. Gaston Paris, en son *Histoire poétique de Charlemagne*, avait regretté la disparition d'une première branche de *Fierabras*, intitulée *Balant*, et dont il avait savamment reconstruit les données (p. 251). — *b.* Au mois de mai 1872, eut lieu à Leipzig l'assemblée des philologues allemands : M. Grœber y lut un Mémoire où il chercha à montrer que « la *Destruction de Rome* et le *Fierabras* ont été composés par le même auteur ». Ce Mémoire a paru, sans doute, dans les Rapports de l'assemblée des philologues. — *c.* Au mois de janvier 1878, le même érudit publiait dans la *Romania* le texte de la *Destruction* et le faisait précéder d'une intéressante Notice. — *d.* Dans la *Revue des langues romanes* (IV, 3, p. 455), M. Boucherie attaqua fort vivement la restitution de la *Destruction de Rome*, par M. Grœber. — *e.* M. Paul Meyer ne la défendit que très-faiblement dans la *Romania* (II, 372 ; juillet 1873). — *f.* Dans les *Transactions of the Philological Society for* 1873-1874, le même érudit alla beaucoup plus loin et condamna sans recours le travail de M. Grœber. Nous avons cité ailleurs le texte de la condamnation, et n'en voulons reproduire ici que les passages les plus significatifs : « L'imprudent éditeur s'étant persuadé, par des motifs insuffisants, que le poëme avait dû être composé en picard, s'est mis à traiter en conséquence la leçon unique que nous en possédons, qui est anglo-normande. Le texte est sorti de ses mains dans un état lamentable, ayant perdu presque tous ses caractères anglo-normands et en ayant gagné très-peu qui soient vraiment picards. » (L. l., p. 432.) = 8° VALEUR LITTÉRAIRE. La *Destruction de Rome* est à nos yeux une de nos meilleures chansons de la seconde époque. Beaucoup de descriptions et, chose rare, peu de longueurs. De la vie, du mouvement, et plus de style et de couleur que dans la plupart des poëmes du même temps. Mériterait d'être traduite.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. — Tout est faux, tout est conventionnel, tout est uniquement littéraire dans la *Destruction de Rome*, si ce n'est la légende des Reliques de la Passion (voy. la Notice du *Voyage* et celle de *Fierabras*), et ce grand fait que plusieurs chansons ont mis en relief et dont nous avons déjà montré l'importance : « les invasions des Sarrasins en Italie et jusqu'aux portes de Rome » (voy. les Notices des *Enfances Ogier* et de la *Chanson d'Aspremont*). Il est également probable que les expéditions victorieuses de Charlemagne en Italie ont été transformées par la légende en expéditions contre les païens, et les Lombards de Didier en Sarrasins.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Voyez ci-après la Notice consacrée à *Fierabras*, et plus haut, celle du *Voyage à Jérusalem*.

la couronne d'épines, c'est la croix, ce sont les clous et le saint suaire qui tiennent la première place dans ce roman militaire et religieux. Jugez par là, jugez si les rudes et naïfs chrétiens du XIIIe siècle ouvraient l'oreille, s'ils avaient la fièvre, s'ils écoutaient passionnément les vers chevaleresques et sonores qui étaient consacrés à l'histoire de ces augustes instruments de la Rédemption : « *Or comence chanson de bien enluminée. — Pois que Dieu fist Adan et Eve s'espousée, — Ne fu plus fiere dite : s'el soit bien escoutée*[1]. »

L'émir Balant réunit une armée immense et s'apprête à venir assiéger Rome.

Ce n'est pas à Rome, c'est en Espagne que s'ouvre la scène de ce drame à grand spectacle intitulé : *la Destruction de Rome*. Fidèles à l'histoire, les trouvères ont toujours fait de l'Espagne un des grands foyers de l'islamisme, et nous sommes aujourd'hui transportés sur le bord de la mer, dans une de ces localités de fantaisie que nos poëtes, assez médiocres géographes, avaient multipliées à l'excès de l'autre côté des Pyrénées. Qu'est-ce que « le port sous Aigremore »? Où placer Aigremore? Mystère. Mais, en réalité, cette topographie n'a aucune importance dans l'action qui nous occupe. Le décor de cette première scène est magnifique. L'émir d'Espagne, Balant[2], tient sa cour au milieu de mille païens, de mille Esclers. On vient de se livrer à la chasse

[1] *Destruction de Rome*, l. 1. vers 37-39. = Le second couplet répète le premier en le complétant, et ce sont là deux de ces laisses que nous avons nommées *similaires* : « Seignours, or m'escoutés, si lessiés le noisier », etc. = Une troisième annonce de la chanson remplit une partie du troisième couplet : « Baron, or fetes pès, lessés la noise ester. — Chançon de vraie estoire plest vos à escouter. — De l'amiral d'Espaigne vous voil huimais chanter — Et del roi Fierenbras, d'Alisandre sur mer... » (L. 1., vers 40-71.)

[2] Le texte porte presque partout « Laban » ; mais c'est une erreur qui résulte d'une transposition facile à expliquer. = Balant, qu'il faut considérer comme le chef de l'islamisme, est frère de l'émir Bruant, de Baligant (que notre scribe appelle Babilans) et de Marsile. Il a une fille, Floripas *au vis cler*, et un fils, Fierabras. Quant à l'étendue de son empire, elle est immense : il possède l'Arabie, l'Afrique, l'Europe, l'Esclandie, la Perse, la Syrie et Constantinople. (L. 1., vers 74-92.)

de l'ours; on a découplé les chiens; on a gaiement battu les bois et les montagnes. Ce ne sont que fêtes et tumultes joyeux[1]. Tout à coup, on entend un grand bruit de foule en mouvement : c'est un vaisseau que l'on vient de signaler à l'horizon. Ces arrivées de vaisseaux sont toujours, comme on sait, un véritable événement dans un port de mer. On se précipite sur le rivage, on attend : le navire s'approche, le voilà. Le maître de la nef descend à terre et, pâle, demande à être conduit à l'Émir : « J'arrive des côtes romaines, dit-il. Nous avions quatorze vaisseaux qui marchaient de compagnie et portaient dix mille païens. Le vent nous a jetés à Rome, *par mi le Far*. Les habitants du pays se sont sur-le-champ rués sur nous et ont massacré tous nos compagnons. Je suis le seul survivant de cette belle armée. Vengeance! » L'Émir s'indigne, se révolte, jette des cris de rage[2] : « Je jure de ne jamais me reposer un seul jour avant d'avoir détruit Rome. — Mais le Pape, lui dit-on, le Pape est parent de Charlemagne, et vous savez que Charlemagne est terrible. — Je détruirai Aix-la-Chapelle après avoir détruit Rome, et je crèverai les yeux à votre Charlemagne, s'il ne tombe aux genoux de Mahomet. Vengeance[3] ! » Là-dessus Balant convoque son conseil, où paraissent Brullant de Montmiré, Sortibran de Coïmbre, Clamaton, Mordant, Eulzunt, Tempesté, Brutan, Parsagon, Gaubu, Tenebré et le vieux Baufumé. L'Émir expose ses griefs contre les Romains et leur fait déclarer la guerre par tous les membres du conseil[4]. Il ne reste plus qu'à

[1] *Destruction de Rome*, vers 93-103. — [2] *Ibid.*, vers 104-132.
[3] *Ibid.*, vers 133-150. — Le poëte ajoute : « Mais li vilains le dit moult bien en reprover — Que moult a grant discorde entre faire et penser; — Et tiels se ard et bruit qui se quide chaufer; — Et mieus valt bon taisir que ne fait fol parler. » (Vers 151-154.)
[4] *Destruction de Rome*, vers 155-200.

trouver une flotte immense, une « invincible *armada* » païenne, qui puisse transporter à la fois sept cent mille chevaliers sarrasins. C'est une race tout entière qui s'embarque pour aller exterminer une autre race. Les vaisseaux sont bientôt prêts, et l'on y jette les engins et les pierrières avec lesquels on va faire tomber les antiques murailles de Rome[1]. Au milieu de tout le bruit que fait cet embarquement sans pareil, au milieu de tous ces cris et de toute cette agitation, la foule s'écarte soudain et laisse passer une jeune fille à cheval. Elle est vêtue d'un drap diapré; ses cheveux, plus brillants que l'or pur, sont splendidement étalés sur ses épaules; ses couleurs sont vermeilles comme rose de rosier; la neige de février est moins blanche que sa peau, et ses yeux (beauté rare) sont plus noirs que faucon *montenier*. On n'a jamais vu ici-bas rien de plus beau, ni de plus pur. C'est Floripas, c'est la fille de Balant. Il y a là, à la cour de son père, un Lucafer de Balfas qui s'est épris pour elle du plus violent amour : « Pour avoir » Floripas au clair visage, je ferai prisonniers Charlemagne, Roland, Olivier, Naimes de Bavière, Richard » de Normandie et le Danois Ogier. » Et, dans un transport soudain, il se précipite vers Floripas et la veut embrasser; mais celle-ci lui donne un coup terrible sur le visage et le fait reculer : « Ce n'est pas ainsi, dit-elle, » qu'on traite une pucelle. Faites Roland prisonnier, » avec Ogier, Roland et Gui de Bourgogne. Amenez-les; » puis, nous verrons. » Mais l'heure est venue de ne plus s'attarder aux soupirs d'amour : la flotte va lever l'ancre; toutes les trompettes sonnent en même temps;

[1] *Destruction de Rome*, vers 201-237. La description de cette flotte est assez intéressante : « Li mast sont halt et gros, quant hom pot enbracier;— IIII. voiles i a de paille de quartier. — La forme d'Appolin fist sur le mast drecier, — En sa main un baston pour François manacier. — Là sus le fait li vens plus menu tornoier — K'aloue ne guenchist, quant fuist pour l'espervier... »

le sable grince sous les carènes, la mer bondit sous le fardeau, le flot écume; les vaisseaux s'éloignent. Et les voilà en pleine mer[1]...

II

La flotte païenne.

Si cette chanson était jamais dramatisée, il faudrait placer le second acte de ce drame à bord du vaisseau amiral. La description de ce vaisseau serait un merveilleux programme pour un peintre décorateur. Cette nef légendaire est immense : elle a quatre mâts; elle renferme des étables énormes où sont attachés les destriers de Syrie; on y voit aussi « des perrons, des cheminées d'or massif et des châteaux où il y a des salles voûtées ». L'Émir a emmené avec lui sa fille Floripas avec trente pucelles, et il a donné à ces jeunes filles la plus belle chambre du vaisseau. Cette chambre donne l'idée du printemps; cette chambre est un jardin. La rose y est en fleur; on y sent la délicieuse odeur du baume et du mentastre. « Qui vit en cette chambre connaît la joie de la vie[2]. »

Au moment où la toile se lève, Floripas est fort gravement occupée, comme une enfant gâtée, à jouer avec son fou, qui lui chante des *sonnets*[3]. Le poëte a mis quelque soin à peindre ici non-seulement le visage, mais encore l'âme de son héroïne, et il faut d'autant plus lui savoir gré de cette préoccupation, que nos poëtes ne sont pas des observateurs et qu'ils ont rarement songé à faire des études véritablement psychologiques. Ils ont un type

[1] *Destruction de Rome*, vers 238-314. — [2] *Ibid.*, vers 315-355.

[3] « Laens est Floripas, la gente et l'escevie, — La plus bele payene que soit jusc' à Russie; — Ovec li ses follès à ki el s'esbanie, — Ke lui chante sonès à houre de complie, — Et fables et chançons, tant qu'ele est endormie... » (Vers 356-360.)

de femme, un type de chevalier, un type de traître, et tout se borne pour eux à la peinture, plus ou moins réussie, de ces quelques figures typiques. Mais Floripas, elle, n'est pas banale, et l'auteur de la *Destruction de Rome* a essayé de nuancer délicatement ce caractère. Comme elle doit un jour se convertir à la foi chrétienne, il a voulu nous préparer à ce dénoûment. Il n'a pas voulu que cette conversion fût aussi rapide et brutale que celle de tant d'autres princesses sarrasines de nos romans. Bref, il nous montre Floripas comme ayant déjà certaines aspirations vers le baptême. Et sa maîtresse Maragonde les lui reproche avec quelque vivacité sur ce vaisseau plein de païens qui vont détruire Rome, la grande ville des baptisés[1].

La traversée n'est pas longue, et voici que les pilotes signalent les côtes romaines. Voici le « far de Romenie ». Rien n'est plus brillant que le débarquement de cette belle armée, de ces sept cent mille chevaliers. On est au 22 janvier. A peine descendu à terre, on y plante des milliers de tentes et de pavillons, au sommet desquels étincellent des aigles d'or. Le camp païen a dix lieues de long. Rome est perdue[2].

III

Commencement du siége; courage de Savari, héroïsme du Pape.

L'auteur de notre chanson avait le sens décoratif, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte : il comprenait le décor. Sa description de la tente de l'Émir est de nature à faire impression sur nos peintres contemporains. Devant cette tente, le sol est tout jonché de glaïeuls et de menthe. Les « Achoppars[3] » forment autour de ce

[1] *Destruction de Rome*, vers 361-383. — [2] *Ibid.*, vers 384-407. — [3] Voyez, sur les Achoppars, un article de Paul Meyer dans la *Romania* (VII, p. 437) : « *Azopart* est visiblement un terme de langue vulgaire en usage chez les chrétiens d'Orient (*Æthiops* avec le suffixe *art*). »

maître pavillon comme une sorte de garde du corps qui veille nuit et jour sur l'Émir. Derrière, là, tout près, se tient sans cesse une fanfare composée de dix *grailes*, de dix cors, de vingt trompettes et de vingt tambours. Quant à l'Émir lui-même, il ne nuit pas à l'effet de ce tableau oriental : c'est un géant à barbe blanche, qui, comme tous les géants de nos chansons, a les deux yeux « séparés par l'espace d'un demi-pied » et dont on dit, comme de tous nos héros païens, que, « s'il creïst en Dieu, le roi de majesté, — El siècle n'eüst roi de si tres grant fierté. » Mais jamais haine aussi farouche, jamais fureur aussi impitoyable n'est entrée dans l'âme d'un Sarrasin. Ce que Balant poursuit de tous ses désirs, ce n'est pas l'amoindrissement, non, c'est la ruine de la race chrétienne. Il veut l'effacer du monde ; il veut l'écraser tout entière sous les débris de Rome. Ses soldats, sans plus attendre, se mettent à l'œuvre et organisent la tuerie, le pillage et le viol. Ils se répandent dans tout le pays, et c'est alors qu'on entend un cri énorme, un cri de désolation formé de cent mille autres cris. Les païens brûlent tous les moutiers; ils coupent les « baulevres » de tous les prêtres; ils déshonorent toutes les religieuses ; ils arrachent les mamelles des femmes; ils ouvrent le ventre de celles qui sont enceintes et tuent leurs enfants dans leurs entrailles. Sur un espace de quatorze lieues, tout est brûlé, tout est tué. Du haut des murailles de leur ville, le Pape et les Romains contemplent avec effarement cet universel incendie[1].

Alors (et notre poëte est ici d'accord avec toutes les données de l'histoire), alors le Pape se tourne du côté de la France, et c'est de ce côté, en effet, que se sont tournés tous les Papes des VIIIe et IXe siècles ou, pour mieux

[1] *Destruction de Rome*, vers 408-502.

parler, de tous les temps. Donc, on se décide, dans la ville assiégée par les païens, à envoyer rapidement une ambassade à Charlemagne. Mais il y a ici quelques représentants de cette chevalerie fanatique, de cette « chevalerie de théâtre » que flétrissait naguère en termes éloquents l'auteur de la *Jeunesse de Bertrand Du Guesclin :* « Une ambassade serait une lâcheté! s'écrie le comte Savari. Aux armes! aux armes! *Honni soit qui premier pensera couardie.* » Voilà bien cet esprit d'orgueil et d'aveuglement qui, quelques siècles plus tard, devait perdre les Français à Crécy et à Poitiers[1].

Le discours de Savari a, d'ailleurs, une péroraison inattendue. Les portes de Rome viennent de s'ouvrir devant quatorze mille fuyards, devant quatorze mille mutilés; tous ont les lèvres, le nez, les oreilles ou les poings coupés: « Vengeance! nous demandons vengeance ! » A cet épouvantable spectacle, Savari s'arme, plein de rage, et monte sur son grand cheval blanc. Les Romains font comme lui, et il se passe alors quelque chose de très-émouvant. Ces chrétiens qui vont mourir s'inclinent sous la bénédiction du Pape : ils sortent de Rome et vont s'enfermer dans le château de Montchevrel. C'est au sommet de ce château que se trouve le *miraour*, connu dans le monde entier, le *miraour* d'où l'on découvre trente lieues de pays[2]. Une bataille s'engage sous les murs de Montchevrel : Savari est battu et s'enferme dans Rome. Cette première défaite fait aisément pressentir de plus grandes catastrophes; chacun se dit que l'heure suprême de Rome est arrivée, et voici que tout prend un air solennellement lugubre. Le Pape monte à l'autel et, dans le moutier de Saint-Pierre, célèbre en

[1] *Destruction de Rome*, vers 503-608. — [2] *Ibid.*, vers 609-672 : « Là est li Miraour, dont hom a tant parlé. — Ki, par le halt estage a son chef hors bouté, — ·XXX· lieues voit bien et de lonc et de lé. »

larmes la dernière peut-être de toutes les messes que l'on célébrera jamais à Rome. Un vieux chevalier à barbe blanche s'écrie qu'il faut défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité ; Savari et tous les chevaliers chrétiens jettent le même cri, et l'Apostole, levant gravement la main, les absout et les bénit. Il ne veut pas, d'ailleurs, se borner à cette fonction pacifique ; il revêt lui-même le heaume et le haubert, et saisit une lance sur le gonfanon de laquelle est représenté « le baron saint Pierre ». Mais que peut-on attendre de ce vieillard qui n'a pour lui que son courage ? Au premier heurt il est renversé, il va périr. Sans le dévouement de Savari, il serait resté sur le champ de bataille ; mais les chrétiens sauvent le chef de leurs âmes, et le ramènent à Rome [1].

Cependant les Sarrasins avancent, avancent toujours ; ils resserrent autour de Rome le cercle de fer qui l'étreint. L'heure de l'assaut est à la fin venue. L'Émir consulte ses ingénieurs et fait disposer ses machines. Les fossés de Rome sont comblés avec des branches et des troncs d'arbres, et les vaisseaux des païens, leurs vaisseaux eux-mêmes sont utilisés pour ce siége sans précédent. Dans Rome, c'est un épouvantement général. Toutes les cloches des églises sont en branle ; les femmes pleurent, les *nonnains* sanglotent. Un cor aigu retentit : c'est celui de Fierabras ; c'est le signal du grand assaut. Pluie de flèches, pluie terrible, et qui dure jusqu'à la nuit. Mais, quel que soit leur nombre et quelle que puisse être l'impétuosité de leur courage, les païens ne parviennent point, ce jour-là, à s'emparer de Rome par la force [2]. Eh bien ! va pour la ruse. Il faut que la vieille Rome succombe sous cet effort suprême de l'islamisme, il faut qu'elle soit effacée de la terre.

[1] *Destruction de Rome*, vers 673-880. — [2] *Ibid.*, vers 881-980.

La ruse que les païens emploient est bien vieille, leur stratagème est vraiment primitif. Mais qu'importe, pourvu qu'il réussisse. Donc, le Sarrasin Lucafer se revêt d'armes qui ressemblent à celles du comte Savari, et ses compagnons endossent des hauberts et des heaumes qui sont d'apparence chrétienne. Puis ils se présentent, ainsi affublés, à l'une des portes de Rome. On prend Lucafer pour Savari ; on prend ces mécréants pour des chrétiens. La porte leur est ouverte : ils entrent. Voici dix mille ennemis dans la place[1].

Et lorsque le véritable Savari se présente à cette même porte qui vient d'être livrée à l'ennemi, ce sont, hélas ! ce sont les païens qui lui répondent et se jettent sur lui. Savari voit que son heure suprême est arrivée et trouve aisément le secret de bien mourir : « Que chacun de nous se confesse, et que personne » ne cache un seul péché. Puis, lançons-nous dans la » mêlée ; tuons chacun un païen..., et Dieu recevra nos » âmes, le roi de majesté[2]. » Ainsi font-ils. Un coup de massue étend le comte Savari sur le sol ensanglanté. Il étend ses bras à droite et à gauche ; il se met en forme de croix, et Gabriel descend du ciel pour recevoir cette âme intrépide qu'il porte soudain dans la gloire céleste[3].

Prise de Rome ; incendies et massacres.

Néanmoins les païens ne possédaient encore qu'un quartier de la grande ville. Une trahison leur livre le reste, et Fierabras entre en vainqueur dans la cité des Papes, dans la cité de Jésus-Christ[4]. Vous rappelez-vous, lecteur, ce beau tableau d'un jeune peintre de notre temps représentant l'entrée de Mahomet II dans la Constantinople de 1453 ? Placez-vous en ce moment ce tableau sous les yeux, et augmentez-en l'horrible et sanglante

[1] *Destruction de Rome*, vers 981-1058. — [2] *Ibid.*, vers 1059-1079. — [3] *Ibid.*, vers 1080-1098. — [4] *Ibid.*, vers 1099-1236.

majesté. A la place de Mahomet II, mettez Fierabras; faites-le marcher sur des corps de prêtres et d'évêques, avec cette épouvantable joie de la haine assouvie. Quelle que soit, d'ailleurs, la richesse de votre imagination, vous ne sauriez parvenir à concevoir des horreurs comparables à celles que raconte l'auteur de notre chanson. Il nous montre les païens massacrant, sans en épargner un seul, tous les habitants de Rome, oui, tous, jusqu'aux femmes et aux petits enfants. Des fleuves de sang coulent dans ces rues et dans ces chemins qui jadis, sous les Césars persécuteurs, avaient été déjà trempés de tant de sang chrétien. Le chef de cette bande de sept cent mille barbares, Fierabras, entre dans l'église de Saint-Pierre, où se sont réfugiés des milliers de pauvres gens. Il ne s'émeut pas, va droit à l'autel et coupe la tête du Pape qui était resté là, à son poste, près du tombeau du prince des Apôtres[1]. Alors s'allume un immense incendie, un seul, mais qui dévore à la fois toute cette ville de dix lieues de tour. On n'avait jamais vu tant de flammes, ni de telles flammes. Mais Fierabras n'est pas encore satisfait: « Les reliques, où sont les reliques? » Il aperçoit un vieillard qui se traîne au milieu des ruines : « Montre-» moi, lui dit-il, où est la couronne, où sont les clous, où » est le saint suaire, où est la vraie croix? » Le vieillard, à moitié hébété par la peur, lui livre sans mot dire ces incomparables trésors, et Fierabras s'en empare avec une avidité fiévreuse. Et c'est là qu'il trouve aussi ce fameux baume qui a servi jadis à embaumer le Sauveur Jésus et qui a la vertu miraculeuse de guérir sur-le-champ toutes les plaies et blessures mortelles. Ce baume est enfermé en deux barils que Fierabras pend à sa selle[2]. Rome, cependant, Rome brûle toujours.

[1] *Destruction de Rome*, vers 1237-1265. — [2] *Ibid.*, vers 1266-1314.

Pas un homme n'y est resté vivant; pas un mur n'y est resté debout. L'œuvre de destruction, l'œuvre d'anéantissement est accomplie. Les païens peuvent s'éloigner.

Et ils s'éloignent en effet, chargés de dépouilles et le cœur en liesse[1].

Les Français arrivent trop tard au secours des Romains; mais Charlemagne s'apprête à les venger.

Or, à peine le dernier païen s'est-il embarqué, qu'un grand bruit se fait entendre au nord de Rome. Dans la vallée débouche toute une armée : cinquante mille hommes. A leur tête marche un jeune chevalier qui *paumoie* fièrement la bannière de Charlemagne. Ce sont des chrétiens, ce sont des Français. Au moment où Rome allait succomber, le Pape avait fait partir deux messagers vers le roi de Saint-Denis : ils avaient pu franchir les lignes païennes, et, après un long voyage, étaient arrivés auprès de Charles. Celui-ci avait jeté son cri de guerre et, comme avant-garde, avait envoyé à Rome cinquante mille chevaliers commandés par Gui de Bourgogne. C'est cette avant-garde qui arrivait enfin aux bords du Tibre; mais trop tard.

On était au printemps, et c'était le matin. Le soleil était joyeux, l'alouette chantait. Les chevaliers de Gui de Bourgogne cherchaient de leurs yeux, à l'horizon, les cent clochers de Rome et celui de Saint-Pierre entre tous. Mais leur attente ne fut pas de longue durée. Le pays qu'ils traversaient était ravagé, désert, horrible. Tout à coup ils aperçurent une lueur énorme au milieu de grosses fumées rougeâtres : c'était Rome qui flambait encore, et cet incendie était affreux à voir. Plus de reliques, plus de Pape, plus de Rome[2].

Quelque temps après, Charlemagne et son neveu Roland arrivaient à leur tour sur le théâtre de cette pro-

[1] *Destruction de Rome,* vers 1315-1352. — [2] *Ibid.*, vers 1353-1382.

digieuse destruction, et Gui de Bourgogne leur montrait en silence le grand incendie de Rome qui durait toujours. Il ne faut pas songer à peindre la colère de Charles. Sans plus tarder, il embarque son armée et se précipite en Espagne. L'amiral Balant est à Morimonde : c'est à Morimonde que le grand Empereur dresse ses tentes[1]. Au bout de quelques heures, les deux armées sont en présence et une première bataille s'engage, où éclate le courage de Roland et d'Olivier. Mais la nuit sépare les combattants et le roi de France : « Je jure, s'écrie-t-il, » je jure de ne pas revoir la France avant d'avoir con- » quis les saintes reliques. » C'est par ce cri généreux que se termine la *Destruction de Rome ;* c'est par ce cri que pourrait commencer *Fierabras.*

Nous allons maintenant raconter ce *Fierabras*, dont nous ne connaissons que le prologue. Et, avec le poëte du XIIIe siècle, nous dirons à nos lecteurs : « Quelle belle chanson vous allez entendre... si vous la voulez écouter[2] ! »

[1] *Destruction de Rome*, vers 1383-1435. — [2] *Ibid.*, vers 1436-1507.

CHAPITRE XVI

AVANT LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE. — NOUVELLE LUTTE DE CHARLEMAGNE CONTRE LES PAIENS

Fierabras français*. — Fierabras provençal. — Otinel.

I

On connaît l'amour persévérant des chrétiens du moyen âge pour les reliques de la Passion et pour tous Analyse de *Fierabras*.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE « FIERABRAS ». — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. La version que nous possédons aujourd'hui et que nous avons jadis attribuée au XIII[e] siècle, cette rédaction pourrait être de la fin du XII[e] siècle; mais il a certainement existé une version antérieure. *Fierabras* a dû être, avec le *Voyage à Jérusalem et à Constantinople*, un des poëmes qui, dès le commencement du XII[e] siècle, avaient le plus de popularité au Lendit. La légende des Reliques de la Passion explique ce succès, qui a duré longtemps. = 2° AUTEUR. Le *Fierabras* est anonyme. Comme nous l'avons dit plus haut, il n'est pas de la même main que la *Destruction de Rome*. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Ce roman, dans le texte publié par MM. Krœber et Servois, se compose de 6219 alexandrins rimés. Très-peu de couplets féminins; 20 seulement sur 135. Quatre-vingt-cinq couplets sont en *é*, *er*, *és*, ou en *ié*, *ier*. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Il en reste six : *a*. Paris, Bibl. nat., fr. 12603 (XIV[e] siècle), dialecte picard, incorrect. — *b*. Bibl. nat., fr. 1500 (XV[e] siècle), texte médiocre. — *c*. Londres, British Museum, Bibl. du Roi, 15 E 6 (XV[e] siècle). — *d*. Rome, Vatican, Regina, n° 1616, daté de 1317 : « Cest romans fu fet à Seint Brioc, l'an de grâce M et III cenz et XVII anz. » Texte excellent, mais fort incomplet : deux mille vers font défaut.— *e*. Manuscrit de l'Escurial (*Jahrbuch*, X, 1868, pp. 5, 43-72), de la même famille que le suivant. — *f*. Manuscrit appartenant à la succession Didot. C'est celui où se trouve aussi le *Beuves d'Hanstonne*. Ce manuscrit de jongleur (in-4° de 77 folios) est de la première moitié du XIII[e] siècle, et c'est, par conséquent, le plus ancien que nous possédions. Par malheur, la langue en est mauvaise, et l'on y peut signaler des lacunes considérables. Quand il était complet, il contenait plus de 6500 vers. — Nous allons en publier plusieurs fragments, et placerons en regard le texte publié par MM. Krœber et Servois d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 12603 :

les vestiges du séjour de Jésus-Christ parmi les hommes. C'est pour délivrer le saint tombeau que les croisades

Moult fu grans li barnages quant li Rois dut laver,
Mais ains qu'il prengnent l'yawe[c][n'y ara que yrer]
Car uns Sarazins [c][vint en l'angarde monter]:
Jamais de plus fier homme n'ora nus hom parler.
Et fut roy d'Alixandre, si l'avoit à garder:
Siue estoit Babylone dusc'à la rouge mer,
Et si avoit Coloigne, Roussie à gouverner
Et des [c][tors] de Palerne se fait sire clamer.

Et si voloit par force en Romme sejourner
Et tous cheus de le ville à servage tourner.
Mais chil par dedens Romme nel vaurent creanter;
Pour tant les fist destruire et Saint-Piere gaster;
Mort i a l'Apostole et fait en duel finer,
Et moines et nonnains y a fait violer.
S'enporta la couronne qui moult fait à loer

Et le signe et les claus dont on fist Diu clauer
Et les dignes reliques que je ne sni nommer.
Si tint Jherusalem qui tant fait à amer.
Et le digne sepucre où Diex vaut susciter.
Le non du Sarrazin vous sai-ge bien nommer :
Fierabras d'Alixandre se faisoit apeler.

(Edition Krœber et Servois, vers 46-66.)

Moult fu grant le barnage quant li Rois dust laver.
Mes ains qu'il pregne l'ewe, avera en luy qu'aïrer.
Car ·I· Sarzin vi[n]t en la garde monter :
Jamès de plus riche hom n'orra nus parler.

Il fut roi de Alexandre, si l'avoit à garder;
Soue estoit Babiloyne, jeskes la rouge mer;
Si aveit Cologne, Rossie à governer
Et de tors de Palerne se faisoit segneir clamer,

Et si voleit par force sor Rome seygurer
Et tuz ceuz de la terre en servage turner,
Mès eus ne vodreynt soffrer n'endurer.

Pur ce se fist destruire et Sent-Pere gaster :
Mort i a l'Apostoille et fet à duyl finer,
Et nonaines et moygnes et mosters violer.
S'en porte la corone, qui tant fet à loer,
De quoi en fu Jhesu en la croiz coroner,
Et l'enseigne et les clous dont on fist cloer,
Et les dignes reliques ke je ne say nomer;
S'a en sa garde la croiz où Deu se lessa pener,
Son cors à grant [a]han por son peuple sauver.
Si tint Jerusalem, ke tant fet à loer
Et le digne sepulcre où Dex volt susciter.
Le nun de Sarzin doi-ieo ben nomer :
Ferabras d'Alexandre se fesoit nomer.

(Ms. Didot, f° 1.)

—

Por le consellement Guene le losengier
A fait li Emperere ses trés traire et carcier
Dont veïssiés mener grant duel au duc Renier.
Souvent a regreté Rollant et Olivier :
« Certes, dist l'Emperere, or puis bien erragier,
» Quant or sont mort mi homme qui tant avoie chier.
» Or m'en revois arrière, si ne les puis vengier.
» Si serai mais tenus recreans et lainier.
» Ahi! Rollans, biaus niés, com vous avoie chier!
» Jamais ne vous venrai un tout seul jour entier.
» Ja Damedieu ne plaice, qui tout a à jugier.
» Que jamais sur mon chief port corone d'ormier! »
Lors se pasma li Rois sur le col du destrier.
Ja en alast à tere, ne fuissent li estrier.

(*Ibid.*, vers 4557-4570.)

Par le conseil Guenon le cuivert losengier,
A fait li Emperer ses trez prendre et cargier,
Dunt veïssés mener grant duel à duc Renier,
Sovent à regreter Rollant et Olivier :
« Certes, dit l'Emperer, bien me puis enragier,
» Quant mort sunt mi baron que tant avoie chier.
» Or m'en revois arreire, si nes porrai vengier.
» Si serai mès tenus por recreant lanier.
» Hai! baus niez Rollant, à con grant enconbrier
» Vous i a mis voz uncles qui tant vos avoit chier!
» Ja Damediex ne place, qui le mont doit jugier,
» Que je port sor mon chef mais corone d'ormier. »
Lors se palma sor le col le destrier ;
Ja en venist à tere, ne fusent li estrier.

(Vers 4699-4730 du ms. Didot. Voy. le *Catalogue raisonné des livres de la Biblioth. de M. Ambr.-Firm. Didot*, p. 361.)

g. h. i. Plusieurs manuscrits ont disparu. On ne sait ce qu'est devenu le n° 2290 de la « Bibliothèque protypographique » de Barrois, qui contenait aussi le *Chevalier aux deux espées* et *Didon et Eneas*. — Gui de Beauchamp, seigneur de Warwick, laissa au XIV[e] siècle tous ses livres à l'abbaye de Bordeslay, au comté de Worcester. Parmi ces manuscrits était un *Fierabras de Alisaundre*, probablement en dialecte anglo-normand (voy. l'édit. de *Fierabras*, par MM. Krœber et Servois, *Préface*, p. XXI). S'agirait-il ici du *Fierabras* conservé dans le ms. Didot? — L'inventaire de la bibliothèque du château de Montbeton, dressé en 1507, porte aussi cette mention : « Ung libre en romans, dit Fierbras » (*ibid.*, p. XXII). — Mais « il a certainement existé un bien plus grand nombre de manuscrits de ce poëme très-populaire, et M. Grœber, examinant les sept manuscrits qui nous sont restés — en comptant le texte provençal — est

furent particulièrement entreprises : des milliers d'hommes versèrent tout leur sang pour conquérir la ville

obligé d'en admettre au moins *quatorze* comme ayant existé » (G. Paris, *Vie de saint Alexis*, Introduction, p. 10, 11). — Le meilleur travail sur les mss. de *Fierabras* est celui de M. Grœber, auquel nous venons de faire allusion : *Die handschriftlichen Gestaltungen der Chanson de Geste Fierabras und ihre Vorstufen*, von Doctor Gustav Gröber; Leipzig, 1869, 110 pp. in-8° (cf. *Revue critique*, 1869, II, pp. 121-126). Nous y renvoyons notre lecteur. = 5° VERSIONS EN PROSE. *a.* Le *Fierabras*, qui était appelé à une véritable popularité, a été mis en prose au XVe siècle, et il nous reste de cette version un manuscrit précieux (Bibl. nat., fr. 2172) qu'il sera curieux de mettre en lumière. Nous aurons lieu d'en citer tout à l'heure un passage intéressant. — *b.* Dans ses *Conquestes de Charlemagne* (1458), David Aubert a mis largement notre vieux roman à contribution. — *c. Fierabras* fut une autre fois mis en prose sur la demande expresse d'un chanoine de Lausanne, Henri Bolomier : il fut LE PREMIER DE TOUS NOS ROMANS appelé aux honneurs de l'impression. En 1478, le 28 novembre, parut à Genève un bel in-folio gothique de 115 feuillets, et, sur la première page de cette nouveauté, éclataient en beaux caractères ces mots vraiment séduisants : « *Le Roman de Fierabras le geant.* » Il eut un grand succès, paraît-il; car il fut réimprimé à Genève sans date, chez Simon Dujardin, in-f° gothique (catalogue Cigongne, n° 1834); à Lyon, le 20 janvier 1486, chez Guillaume Leroy (catalogue Yemeniz, n° 2312; vendu 855 francs en 1836 à la vente Bourdillon, acheté 1700 francs en 1867 et revendu 3000 francs en 1878 à la vente Didot); à Lyon (autre édition, sans date); à Genève, en 1488 (in-f° gothique); à Lyon, chez J. Maillet (1489, in-f° gothique); à Lyon, le 20 novembre 1496, et encore à Lyon, en 1497, chez Pierre Mareschal et Barnabas Chaussard, gr. in-4° (catalogue Yemeniz, n° 2313). — Dès 1478, dès son édition princeps, le *Fierabras*, divisé en trois livres, nous offre en quelque sorte une Histoire complète de Charlemagne, composée des éléments suivants : 1° Quelques chapitres fabuleux sur Clovis et les ancêtres de Charles (I, § 1). 2° Le portrait de Charlemagne d'après Turpin (I, § 2). 3° La traduction de l'*Iter Ierosolymitanum*, de cette légende latine du XIe siècle relative au Voyage de Jérusalem (I, § 3). 4° L'ancien roman de *Fierabras* qui, à lui seul, forme presque toute la substance du recueil (II, §§ 1, 2, 3). 5° L'entrée en Espagne, la guerre contre Agoland, le combat de Roland et de Ferragus, la trahison de Ganelon et la mort de Roland, le tout très-abrégé et d'après la seule Chronique de Turpin (III, §§ 1, 2, 3). — On s'ingénia de bonne heure à trouver un titre pompeux pour donner la vogue à cette œuvre singulière. On trouva le suivant : « *La Conqueste du grant roy Charlemaine des Espaignes, et les vaillances des douze Pers de France, et aussi celles de Fierabras.* » C'est à Lyon, en 1498, que parut peut-être pour la première fois SOUS CE TITRE, chez Pierre de Sainte-Lucie, dit le Prince, cette compilation étrange et dont la destinée devait être si brillante; c'est en 1501 (dans l'édition de Pierre Mareschal et Barnabas Chaussard « 30 janvier, près N.-D. du Confort »), qu'elle semble avoir reçu définitivement ce titre alléchant que nous venons de transcrire. Mais, malgré ce changement, nous avons affaire au même texte; c'est toujours ce même *Fierabras* de 1478, qui avait été fait sur la demande expresse de messire Henri Bolomier, chanoine de Lausanne, dont on a conservé le nom, pour mémoire, dans la *Conqueste du grant roy Charlemaine*. — Ce recueil, quoi qu'il en soit, réussit merveilleusement, et il nous faut ici signaler les éditions de Pierre Mareschal et Barnabas Chaussard (Lyon, 1501, catalogue Yemeniz, n° 2297); de Martin Havard (Lyon, 1505, 18 avril; Bibl. de l'Arsenal, B. L., n° 13073); de Michel Lenoir (Paris, 1520, pet. in-4° goth.); de Jehan Trepperel (Paris, sans date, pet. in-4° goth.); de Fr. Regnault (Rouen, s. d., vers 1520, catalogue Solar,

où était né le Sauveur, les champs qu'il avait parcourus, le sol que ses pieds avaient foulé. L'indifférence

n° 1853, in-4° goth.); de Jehan Bourges (Rouen, sans date, in-4° goth., catalogue Yemeniz, n° 2296), et une autre édition de Lyon (1536, Pierre de Saincte-Lucye, in-4°). — Une troisième modification de titre vint rajeunir vers le déclin du XVI[e] siècle la popularité étonnante de ce très-médiocre roman : *La Conqueste du grant roy Charlemagne des Espagnes avec les faictz et gestes des douze Pers de France et du grant Fierabras et le combat faict par lui contre le petit Olivier lequel le vainquit. Et des trois frères qui firent les neuf épées dont Fierabras en avoit trois pour combattre contre ses ennemis, comme vous pourrez voir cy-après* (Paris, Nicolas Bonfons, in-4° goth. sans date). En 1588, nous avons une édition de Louvain sous ce titre ridiculement enflé (chez Bigart, in-4°). C'est cette version qui a paru au XVII[e] siècle dans la *Bibliothèque bleue* (éditions de « la veuve de Louis Costé », à Rouen, en 1640; à Lyon, en 1665; à Troyes, en 1731, etc.); c'est cette édition que, pendant la Révolution, on a réimprimée à Troyes, chez Garnier (in-16), et tout récemment à Montbéliard, chez Deckerr (in-4°); et c'est cette édition enfin qu'on réimprime aujourd'hui avec de vieux clichés, et qui se vend tous les jours encore dans nos campagnes fidèles à Olivier, fidèles à Charlemagne. Car ce roman de *Fierabras* a eu un sort curieux : *c'est lui qu'on a imprimé* LE PREMIER *au* XV[e] *siècle;* c'est lui, comme nous allons le voir, *qu'on a réédité* LE PREMIER en notre siècle. Et il est, à l'heure où j'écris, un des cinq romans qui circulent encore dans nos villages et qui ont conservé quelque reste de leur antique popularité. Certes, il ne méritait pas tant de gloire : *habent sua fata libelli.* = 6° ÉDITION IMPRIMÉE. En 1829, M. Immanuel Bekker avait publié le *Fierabras* provençal; en 1860, MM. Servois et Krœber publièrent le *Fierabras* français dans la *Collection des anciens poëtes de la France.* Nous avons déjà attiré l'attention de nos lecteurs sur l'excellente préface du *Fierabras*, dont nous adoptons volontiers les conclusions. = 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Il n'est peut-être pas une seule de nos épopées qui ait conquis (et plus injustement conquis, à notre gré) autant de succès dans toutes les parties de l'Europe chrétienne : *a. En Espagne.* M. Mila y Fontanals (*De la poesia heroïco-popular castellana*, 1874, pp. 357, 358) cite deux romances espagnoles qui ont quelque analogie avec notre *Fierabras* en vers : *Ya cabalga Calainos — á la sombra de una oliva.* Le Maure Calainos, pour répondre à la demande de l'infante Sevilla, qui exige de lui les têtes de trois des douze Pairs, vient leur porter un défi. Charles désigne Roland pour lui répondre; mais, chose étrange, celui-ci refuse et les autres Pairs font comme lui. Seul, le jeune Valdovinos, neveu de Roland, consent à combattre et est vaincu. C'est alors que Roland intervient et le délivre. Dans une autre romance : *En misa está el Emperador*, on retrouve exactement les mêmes faits : le nom de Calainos est seulement changé en celui de Bramante. « Ces poésies, dit M. Mila, rappellent le défi de Fierabras dans la chanson française, et il y a même jusqu'à une certaine similitude dans les termes. » Quant à nous, nous ne sommes pas surpris de ces ressemblances aussi vivement que M. Mila, et estimons qu'il y a là, tout au plus, des analogies fort lointaines. Ces romances, d'ailleurs, ne sont pas très-anciennes. Dans la première notamment, il est question du croissant comme emblème des Maures, etc. Bref, ce n'est point par les romances que le *Fierabras* allait conquérir en Espagne une incomparable popularité. En 1528, notre *Fierabras*, ou, pour mieux dire, celui de Henri Bolomier est traduit en prose espagnole par Nicolas de Piamonte, sous ce titre brillant : *Historia del emperador Carlomagno y de los doce Pares de Francia* (cf. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 214; Ticknor, *History of Spanish Literature,*

de notre siècle n'est pas sans s'émouvoir elle-même à la vue de la sainte Couronne que Paris a la gloire de pos-

I, 224, et D. Pascual de Gayangos, *Libros de caballerias*, « Discurso preliminar », p. xx). Ticknor a publié (trad. Magnabal, I, p. 593) une partie du Prologue de Nicolas de Piamonte, qui prétend que ces fictions, d'origine française, « sont empruntées à un livre bien approuvé, appelé Miroir historique ». L'*Historia del emperador Carlomagno* a été réimprimée à Cuença; puis à Alcala en 1570, par Sebastien Martinez, etc. On ne compte plus les éditions de ce livre éminemment populaire. Dans le *Romancero general* (I, p. 267), on pourra lire certaines romances du XVIIe siècle (?), que l'on connaît sous le nom de *Vulgares caballeros*, et qui portent ce titre : *Romances de Charlemagne et des douze Pairs de France, qui contiennent les combats d'Olivier et de Fierabras, les amours de Floripe et de Guy de Bourgogne, avec beaucoup d'autres aventures, amours et guerres; on y rapporte aussi la bataille de Roncevaux, la mort de Roland et d'autres pairs de France, le tout suivant l'Histoire de Charlemagne et la Chronique de l'archevêque Turpin.* On voit que ce n'est là qu'une reproduction de la *Conqueste du grant roy Charlemaine*. L'auteur de cette imitation servile est Juan Jose Lopez : huit romances lui ont suffi pour son résumé poétique. (Voy. le *Romancero* d'Aug. Duran, II, pp. 229-243, et l'excellent livre, trop peu connu, de M. de Puymaigre : *les Vieux Auteurs castillans*, I, p. 327.) — *Fierabras* avait d'ailleurs conquis une telle vogue en Espagne, qu'il est un des livres contre lesquels s'est le plus irritée la verve de Cervantes, et qu'il a fait brûler par les mains du curé et du barbier. — Ce qui n'empêcha pas le grand Calderon de prendre notre vieux roman, mal brûlé, pour le sujet de son drame : « *la Puente de Mantible* » (1635). Le géant que vainquit Olivier n'en a pas moins gardé sa célébrité jusqu'à nos jours, et en 1833 M. Jomard assistait dans un village des Basses-Pyrénées, non loin de l'Espagne, à un drame dont Fierabras était le héros (*Histoire littéraire*, XXII, pp. 720-721; article de M. Fauriel). — *b. En Portugal.* L'*Historia del emperador Carlomagno*, traduction espagnole de notre *Conqueste du grant roi Charlemaine*, fut elle-même traduite en portugais à deux reprises, et au « XVIIIe siècle il en parut successivement à Lisbonne deux Suites que l'on peut regarder comme les derniers romans carlovingiens » (G. Paris, l. l., p. 217). Ces deux Suites, intitulées *Secunda parte* (1737) et *Tercera parte* (1745), ont pour auteurs, l'une Jeronimo Moreira, l'autre Alexandro Caetano Gomez Flaviense. Elles n'ont rien de commun avec notre sujet. — *c. En Italie.* Dans la seconde moitié du XVe siècle, parut *senza luogo, anno, stampatore*, un poëme en quinze chants sous ce titre : « *El Cantare di Fierabraccia ed Ulivieri.* » (Voy. Melzi, *Bibliografia dei romanzi cavallereschi*, p. 232; Paul Heyse, *Romanische Inedita*, Berlin, 1856, p. 131.) Mais ce poëme anonyme nous offre une composition qui diffère du *Fierabras* (*Revue critique*, 1866, I, 41). — *d. En Angleterre.* Nous avons déjà eu lieu de citer le *Sir Ferumbras* de la fin du XIVe siècle ou du commencement du XVe (George Ellis, *Specimens of the early English Poets*, London, 1848, II, p. 379). Dans une Chronique de la fin du XIVe siècle (Barbour's Bruce), une allusion au pont de Mantible nous apprend que notre *Fierabras* était connu en Écosse (cf. *the Complaynt of Scotland*, edit. by Leyden, p. 98). Le fameux ouvrage dont la critique anglaise faisait honneur au plus grand des typographes anglais, *the Lyf of Charles the Great*, qui sortit le 18 juin 1485 des presses de William Caxton, n'est qu'une traduction de notre *Conqueste du grant roi Charlemaine*. C'est ce qu'a démontré M. Gaston Paris d'après le Prologue anglais, où il a retrouvé (l. l., p. 157) le nom de Henri Bolomier, chanoine de Lausanne, lequel avait fait, comme on sait, traduire en prose l'ancienne chanson consacrée à Fierabras. (Cf. Bruce, édit. Pinkerton, book III, v. 435 et suiv.)

séder. Il nous sera donc facile de comprendre que la conquête de ces reliques sacrées ait pu devenir le sujet

— *e. En Flandre.* M. de Reiffemberg parle de certaines allusions à notre *Fierabras* qui se trouvent dans le *Sidrac* flamand et dans le *Spiegel historiael* (Philippe Mousket, *Introduction*, p. CCXXXVI). Mais tout au moins cette assertion n'a pas grande valeur en ce qui concerne le *Sidrac*, dont l'original est certainement français. (*La Fontaine de toutes sciences du philosophe Sidrach*, Paris, 1486, Ant. Vérard.—La première édition flamande ne paraît être que de 1495.) — *f. En Allemagne.* A Simmern, en 1533, chez Jérôme Rodler, parut un in-folio sous ce titre, qui révèle une simple traduction de notre *Fierabras : Eyn schöne kurtzweilige Histori von eym mächtige Riesen auss Hispanien Fierabras genannt... newlich auss Frantzösischer Sprach in Teutsch gebracht.* — Cette traduction était encore réimprimée en 1809. L'Allemagne aussi a sa Bibliothèque bleue. = 8° TRAVAUX DONT LE ROMAN DE FIERABRAS A ÉTÉ L'OBJET. *a.* Rabelais, profanant la généalogie du Christ et appliquant à son Pantagruel les paroles du récit évangélique, avait dit : « ... Qui engendra Fierabras, lequel fut vaincu par Olivier, pair de France, compagnon de Roland. » Cf. cet autre passage de *Pantagruel* (II, chap. 32) : « Une feuille de bardane qui n'estoyt moins large que l'arche du pont de Mantible. » A ce roman connu par Rabelais, nul érudit ne prêta son attention durant tout le XVIIe siècle. — *b.* Il fut résumé dans la *Bibliothèque des romans* (novembre 1777). — *c.* M. de Paulmy lui consacra cinq lignes dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* (VIII, p. 176) : c'était en 1780. (Cf. Schmidt, *Annales de Vienne*, XXXI, 135, et Dunlop : *Historial of Fiction*, I, 368.) — *d. e.* En 1782, Gaillard lui faisait, tout au plus, le même honneur dans son *Histoire de Charlemagne* (III, p. 420) En 1815, Roquefort ne se montrait pas plus prolixe en son *Etat de la poésie française dans les* XIIe *et* XIIIe *siècles* (p. 136). — *f.* Diez avait parlé du *Fierabras* dans ses *Leben und Werke der Troubadours* (1829), et avait attribué à Uhland le mérite d'avoir découvert l'antériorité du texte français (pp. 613, 614). Mais c'est Imm. Bekker qui changea la destinée de notre chanson, lorsqu'il publia, en cette même année 1829, le texte provençal du *Fierabras*. — *g.* Dans la livraison du *Journal des savants* qui parut en mars 1831, Raynouard publia un article critique sur la publication de M. Bekker (p. 129 et suiv.). Cet article, excellent pour l'époque, se divise en deux parties : « 1° Analyse de la chanson. 2° Observations sur quelques points discutables. » — *h.* M. Francisque Michel, en 1838, dans son *Rapport sur les bibliothèques d'Angleterre*, signalait le manuscrit de *Fierabras* conservé au Musée Britannique. — *i.* En 1839, dans une note de son *Histoire de la poésie scandinave* (p. 183), M. Edelestand Duméril avait le mérite d'affirmer et de préciser la véritable filiation entre les deux textes français et provençal; filiation qui a été depuis établie avec tant de rigueur par M. Guessard dans son Cours de philologie à l'École des chartes, et par MM. Krœber et Servois dans la *Préface* de leur édition de *Fierabras* (1860). — *j. k.* En 1842, MM. Nolte et Ideler, dans leur *Geschichte der altfranzösischen National-Literatur* (p. 103 et 105), et M. Græsse, dans son *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters* (p. 354-355), consacrèrent des Notices bibliographiques à notre roman de *Fierabras*. — *l.* En 1857, M. Mary-Lafon publiait, sous la forme attrayante d'un livre d'étrennes illustré par Gustave Doré, une traduction du texte provençal. — *m.* M. Gaston Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 251), a fort ingénieusement cherché à prouver l'existence d'un ancien poëme aujourd'hui perdu et qui ne devait correspondre qu'au début de notre *Fierabras* actuel. « Le pape tué par les Sarrasins; Rome prise, puis délivrée par Charles; le combat d'Olivier et de Fierabras, tels devaient être, suivant toute probabilité, les seuls événements célébrés dans *Balant.* » (Cf., plus haut, la *Destruc-*

de plusieurs poëmes de notre cycle carlovingien. Le plus célèbre est *Fierabras*.

tion de Rome.) Ailleurs M. Gaston Paris a montré l'identité du *Fierabras* en prose et de la *Conqueste du grant roi Charlemaine* (p. 97). — *n.* La *Revue critique*, en 1866 (I, pp. 41-45), publia un article sur la *France littéraire au* XVe *siècle*, de M. G. Robert, où il était question de *Fierabras* et de *Galien*, etc. — *o.* Le *Jahrbuch* (IX, pp. 43-72) donne une Notice étendue sur le manuscrit de l'Escurial. — *p.* Nous avons déjà signalé plus haut le livre de Gust. Grœber: *Die handschriftlichen Gestaltungen der Chanson de geste Fierabras und ihre Vorstufen*, von Dr Gustav Gröber. Leipzig, Vogel, 1869 (Les rédactions manuscrites de la *Chanson de Fierabras* et ses origines). Il en fut rendu compte dans l'*Anzeiger* de Gœttingue, 1870, I, p. 474, par Liebrecht; dans le *Literarische Centralblatt*, 1870, col. 19; dans le *Jahrbuch*, XI, p. 189, par Bartsch, etc. C'est, à coup sûr, un des travaux les plus importants dont notre poëme ait été l'objet. — *q. r.* En 1872-73 et en 1874-75, M. Gaston Paris a pris le *Fierabras* comme matière de ses leçons à l'École des hautes études. — *s.* En 1878-1879, il a choisi, comme sujet de son cours à la même École, les différentes rédactions du même poëme. = 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Le *Fierabras* est une œuvre du second ordre. La première partie, qui répond à de vieilles traditions et à un vieux poëme, offre une certaine beauté épique. Le combat d'Olivier avec le géant, bien que raconté beaucoup trop longuement, ne manque pas de grandeur. Mais la seconde partie est médiocre et, souvent, plus que médiocre. Le personnage de Floripas est tellement odieux, qu'il enlève tout intérêt à l'action, et il est vraiment impossible de supporter une telle héroïne. Ajoutons que toute unité manque à notre poëme : il est divisé en deux parties trop brutalement distinctes. Dans l'une c'est Olivier, dans l'autre c'est Gui de Bourgogne qui est le héros. Il n'y a d'unité que dans le style, lequel est généralement plat et ennuyeux.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON DE *FIERABRAS*. — On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *Le roman de* Fierabras *ne repose directement sur aucun fondement historique, et la seconde partie notamment en est totalement fabuleuse.* — 2° *L'affabulation de* Fierabras *est formée de deux légendes plus anciennes que l'on a soudées ensemble : a. la légende des reliques de la Passion, telle qu'elle se trouve dans l'*Iter Jerosolimitanum, *dans ce texte latin du* Voyage à Jérusalem *qui remonte au* XIe *siècle; b. la légende, plusieurs fois reproduite dans nos romans, de la prise de Rome par les Sarrasins.* Nous avons étudié précédemment ces deux légendes, et nous renvoyons nos lecteurs, pour la première, aux *Enfances Ogier* et à *Aspremont;* pour la seconde, au *Voyage de Charlemagne à Jerusalem et à Constantinople.* Il convient cependant d'ajouter que la fable des reliques a été modifiée par l'auteur de notre *Fierabras* et qu'elle a été modifiée « dans un intérêt monastique », pour donner plus de popularité au trésor de Saint-Denis et à la foire du Lendit (G. Paris, l. l., p. 252). *Fierabras* était un des poëmes que les jongleurs chantaient à cette foire, et c'est à cette circonstance que ce poëme doit une grande partie de sa popularité. — 3° *Quant à la lutte du* PETIT *Olivier contre le* GÉANT *Fierabras, c'est un de ces récits que l'on retrouve dans l'histoire ou dans la poésie de tous les peuples :* c'est David devant Goliath; ce sont les Nains résistant aux Géants; c'est une de ces légendes dont le fond est commun à toute l'humanité.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — On peut dire que la légende de *Fierabras* se présente à nous sous trois formes principales :

C'était trois ans avant la terrible journée de Roncevaux. L'armée de Charles se trouvait en face des païens

1° Celle qu'elle devait offrir dans l'ancienne chanson de *Balant* et qu'elle reçoit dans la *Destruction de Rome* précédemment analysée et dans la *Chronique* de Philippe Mousket. 2° Celle qu'elle revêt dans notre poëme. 3° Celle qu'elle affecte dans les remaniements en prose. — C'est M. G. Paris qui, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, a restitué l'ancien roman de *Balant* sur les données de Philippe Mousket, et celui-ci, en réalité, ne fait que résumer un texte de la *Destruction de Rome*, un peu différent de celui qui est parvenu jusqu'à nous. « Castiaus Miréours » a été pris, Rome est au pouvoir des Sarrasins, dont le duc Garin n'a pu arrêter les envahissements; mais les chrétiens font un appel suprême au roi de France, et Charlemagne arrive. C'est alors qu'a lieu le grand combat d'Olivier contre Fierabras : « Dont se combati Oliviers — A Fierabras ki tant fu fiers. — D'armes l'outra; si reconquist — Les ·II· barius qu'à Rome prist. — Si les gieta enmi le Toivre — Pour çou que plus n'en peüst boire : — Quar c'est bausmes ki fu remés — Dont Jhesu-Cris fu embausmés. — Puis, furent mort tot li paien — Et mis en Romme crestiien. — Si ot autre apostole fait — Et Karles s'en revint à hait. » (Chronique de Philippe Mousket, édit. Reiffemberg, vers 4702-4713. Cf. plus haut l'analyse de la *Destruction de Rome*.) = Telle est la plus ancienne affabulation de notre roman. Quant aux versions en prose, on y a délayé le poëme du XIII[e] siècle, mais on n'y a pas sensiblement modifié la légende. C'est peut-être l'occasion de montrer ici, par un exemple facile à saisir, en quoi consistait le travail des metteurs « en prose » du XV[e] siècle. Nous allons placer en regard un des couplets de notre poëme, et un extrait de notre roman manuscrit en prose (Bibl. nation., fr. 2172) :

[Or] uns Sarrazins vint en l'angarde monter :
Jamais de plus fier homme n'orra nus hon parler,
Et fu roy d'Alixandre, si l'avoit à garder.
Siue estoit Babylone dusc' à la rouge mer,
Et si avoit Coloigne, Roussie à gouverner,
Et des tors de Palerne se fait sire clamer.
Et si vouloit par force en Romme sejourner,
Et tous cheus de la vile à servage tourner.
Mais chil par dedens Romme nel vaurent creanter;
Pour tant les fist destruire et Saint-Piere gaster.
Mort y a l'Apostole et fait en duel finer,
Et moines et nonnains i a fait violer;
S'enporta la couronne qui moult fait à loer
Et le signe et les claus dont on fist Diu clauer,
Et les dignes reliques que je ne sai nommer.
Si tint Jherusalem qui tant fait à amer,
Et le digne sepucre où Diex vaut susciter.
Le nom du Sarrazin vous sai-ge bien nommer :
Fierabras d'Alixandre se faisoit apeler.
(*Fierabras*, vers 48-66.)

En cel an s'en partit des parties d'Espaigne ung pesant homme nommé Fierabras qui estoit roi de Savoye (??) et de Perce et de Ruisse, de Parilernez, d'Aufrique, d'Atainez et de moult d'aultres pays. Et, pour le tems, disoit l'en que c'estoit le plus grans du monde, ne chrestien ne aultre. Celui Fierabras fist assembler son oust qui fut grant à grant merveillez. Et se mist en mer, et s'en ala à Romme pour destruyre chrestienté. Et mist le siége davant, et y fut ·IX· mois. Et, en conclusion, print Rome par force et y fist grant occision, par especial de presbtres et de moynes. Il abatit moult d'eglises, et si fist tuer le pape Leon et les cardinaulx, ceus qu'il en peüt trouver, Et quant il eut ce fait, il voulut aller plus avant et dist qu'il yroit jusques à Naplez, et lessa Brullant de Montmiere et Forembault d'Enconbrez avecquez sa sœur Fleuripus qu'il avoyt amenée

et se reposait à peine dès fatigues d'une grande bataille que l'imprudence de Roland avait témérairement enga-

avecques luy à Romme, et il comenda qu'ilz tensisent le siége devant la chapelle qui se defendoyt et n'estoyt pas encore prinse à icelle heure. Fierabras avoyt baillé en garde sa sœur Fleuripus les reliques qu'il avoyt conquyses et prinses au moustier de Saint-Pierre de Rome : c'est assavoir la couronne dont Dieu fut couronné, les clous dont il fust percé, la croys où il fut crucifié, la lance dont il fut percey ou cousté. Ainsi s'en partit de Romme pour aler conquerir tout le pays. Mès Dieu ne le voulit mye : quar la mort se boutit en son ost si fort que il en mourist plus de la moitié. Et ainsi les nouvelles en vindrent à Charlemagne. (Bibl. nation., fr. 2172, xve s.)

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE SUR LE ROMAN DE « FIERABRAS » PROVENÇAL. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Fierabras* provençal a été composé vers les années 1230-1240. = 2° AUTEUR. Ce roman est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le texte provençal présente, à peu de chose près, les mêmes développements que le texte français ; environ 6000 vers, alexandrins et rimés. = 4° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. Il ne nous reste qu'un seul manuscrit du *Fierabras* provençal. C'est celui dont Raynouard a dit : « Il fut trouvé en Allemagne en 1824 par le professeur Lachmann, et était, dit-on, conservé, en 1716, dans le monastère Majour (?) de la Congrégation de Saint-Maur; sans doute dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés. » (*Lexique roman*, I, 290.) Depuis 1824, il fait partie de la bibliothèque du prince de Wallerstein. = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. C'est le texte provençal du *Fierabras* qui a été, de tous nos textes épiques, le premier publié. En 1829, M. Immanuel Bekker le fit paraître dans le tome X des *Mémoires de l'Académie de Berlin* (Philosoph. Classe) sous ce titre : « *Der Romans von Ferabras provenzalisch* herausgegeben von Immanuel Bekker, in-4°. » Dès 1826, l'éditeur avait soumis son manuscrit à l'Académie. = 6° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET : *a*. Le mérite d'avoir, le premier, reconnu l'antériorité de la version française du *Fierabras* doit être attribué à Uhland. C'est Diez qui établit ce fait (*Leben und Werke der Troubadours*, 1829, pp. 613-614). — *b*. En 1827, M. Diez avait déjà rapidement parlé de *Fierabras* dans son livre : *Die Poesie der Troubadours* (p. 209). — *c*. En 1831 (livraison de mars, p. 129 et suiv.), M. Raynouard publia dans le *Journal des savants* un compte rendu de la publication de M. Bekker. — *d*. En 1836, dans le premier volume de son *Lexique roman*, le même savant donna de longs et nombreux extraits du *Fierabras* (pp. 290-314). Sans doute, on peut reprocher à M. Raynouard d'avoir cru à l'originalité du *Fierabras* provençal et à l'antériorité de ce texte qu'il aima trop vivement; mais on ne devrait jamais oublier qu'il a été le puissant promoteur des études sur l'histoire de la langue et de la littérature provençales. Sans lui, cette science ne fût née que beaucoup plus tard, et les premiers travaux de Diez sont de onze ans postérieurs au *Choix des troubadours* de notre Raynouard. Avons-nous besoin d'ajouter que les textes de l'érudit français sont généralement dressés avec soin et que (sauf la question du prétendu article *el*) la critique ne saurait y signaler aujourd'hui aucune erreur vraiment grave ? — *e*. En 1839, M. Ed. Duméril, dans son *Histoire de la poésie scandinave* (p. 183), établit, de nouveau, l'antériorité de la chanson française. — *f*. En 1852, M. Fauriel consacra, dans l'*Histoire littéraire* (t. XXII, p. 190 et suiv.), une Notice intéressante au roman provençal de *Fierabras*. L'ingénieux critique, dont on a d'ailleurs beaucoup trop rabaissé le mérite, n'ose pas se prononcer sur l'originalité plus ou moins profonde du texte provençal et se donne beaucoup de peine pour arriver à ne rien conclure : « Il

gée, et que les vieux barons de Charlemagne avaient eu grand'peine à faire tourner à leur gloire. Tout à coup,

est en effet très-probable, dit-il, que, vers le milieu du XIII[e] siècle, un troubadour et un trouvère également bien versés dans leurs langues respectives n'auraient pas été fort embarrassés de faire la distinction entre les deux textes du Nord et du Midi. Elle est aujourd'hui plus difficile pour nous. Celui des deux ouvrages qui n'est pas l'original est une traduction du genre le plus servile, tenant plus du calque que de la version, et où l'on semble avoir plutôt exagéré qu'atténué les rapports mutuels des deux idiomes. Nous n'osons donc pas chercher, dans l'examen de ces rapports, les indices du texte original. » (P. 211.) Évidemment M. Fauriel était fort embarrassé, et se trompait; mais il faut lui savoir gré de sa claire et vivante analyse. Il a eu la très-heureuse idée de nous y offrir la traduction de plusieurs passages remarquables de notre roman (p. 202-206). C'était entrer dans une voie excellente, et nous voudrions être digne d'y suivre l'auteur de l'*Histoire de la poésie provençale*. — *g*. En 1855, M. Bartsch s'occupa du *Fierabras* roman dans son *Provençalisches Lesebuch*. — *h*. En 1859, M. Mary-Lafon traduisait le roman provençal de *Fierabras* et faisait de sa traduction une publication illustrée, un livre d'étrennes. C'est ce qu'il avait fait déjà pour le roman de *Jaufre*. Il ne convient pas de demander à M. Mary-Lafon une érudition originale; mais il faut le remercier d'avoir donné, par sa traduction, une popularité nouvelle à la vieille chanson, que le crayon de Gustave Doré *illustra* des dessins les plus fantaisistes et les plus invraisemblables. — *i*. En 1860, parut le *Fierabras* français dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*. Nous avons déjà vu qu'une partie de la *Préface* est consacrée à établir les droits du Nord contre ceux du Midi. = 7° LE TEXTE PROVENÇAL DE FIERABRAS EST-IL ANTÉRIEUR OU POSTÉRIEUR AU TEXTE FRANÇAIS? Nous avons déjà traité cette question dans notre premier volume (p. 131 et ss.), et nous avons reconnu comme évidente la postériorité du *Fierabras* provençal. Le poëme du Midi n'est, en quelque manière, qu'une prononciation méridionale de celui du Nord. C'est ce dont il est aisé de se convaincre, en étudiant de près les rimes des deux chansons : « Toutes les fois que le traducteur provençal du poëme de *Fierabras* a rencontré, dans le texte français qu'il avait sous les yeux, une tirade dont la rime faisait obstacle à son travail, IL A LAISSÉ, AU DERNIER MOT DE CHAQUE VERS, SUBSISTER LES FORMES FRANÇAISES. A toute tirade française en *er* ou en *ier*, par exemple, il conserve la rime, lorsqu'elle renferme des mots qui en provençal ne peuvent pas prendre une finale en *ar*. Que si, au contraire, tous les mots peuvent prendre cette finale, la rime est changée. (Voy., dans l'édition des *Anciens Poëtes de la France*, les tirades provençalisées en *ar* des pages 22, 25, 29 et 31. Cf. les tirades en *ier* des pages 54, 57, 88 et 96.) Ce n'est donc point par ignorance que l'écrivain auquel nous devons la version provençale de la chanson de *Fierabras* y a laissé tant de mots français : il savait fort bien que *priser* se disait en provençal *prezar*, puisqu'il emploie ce mot (p. 34); mais il n'en a pas moins conservé ailleurs la forme française *prezier* (p. 1). C'est que, dans le premier cas, les mots des rimes avaient tous leur équivalent en *ar*; c'est qu'au contraire, dans le second, il s'en trouvait qui ne pouvaient prendre cette finale. A cette preuve, décisive selon nous, il serait facile, mais superflu, d'ajouter des arguments secondaires. » (G. Servois et Krœber, *Préface* du *Fierabras*.) M. Paul Meyer a donné une forme décisive aux conclusions de la science sur ce point trop longtemps controversé, lorsqu'il a dit : « Les jongleurs qui chantaient les chansons de geste françaises dans les provinces du Midi leur faisaient subir une sorte de traduction imparfaite du genre de celle que nous possédons du *Fierabras* (*Recherches sur l'Épopée*

Le géant Fierabras, après avoir ravagé Rome, engage avec Charles une bataille décisive, et défie les meilleurs chevaliers de l'armée française.

un géant, haut de quinze pieds, se présente, souriant d'orgueil et de dédain, aux avant-gardes du camp français. Il s'appelle Fierabras d'Alexandrie. Il est roi de cette ville; il possède Babylone, Cologne, la Russie, les tours de Palerme, Jérusalem enfin et le saint Sépulcre. Il est entré victorieux à Rome : il en a massacré les habitants; il a détruit la ville, dévasté Saint-Pierre, égorgé le pape; il a fait tuer tous les moines et violer toutes les religieuses; enfin, il a volé d'une main sacrilége les reliques de la Passion, la couronne, l'enseigne de la croix et les clous[1]. Sur son énorme destrier, attachés à sa selle, sont deux barils pleins du baume avec lequel Jésus-Christ

française, p. 45.) Il convient d'ajouter ici que, selon nous, le texte provençal a été calqué sur un texte français quelque peu différent de celui que nous possédons aujourd'hui. C'est ce dont on s'apercevra aisément en comparant les deux couplets suivants, qui ne sont pas composés des mêmes vers :

Et respont Fierabras : « Tu le m'as demandé ;
» Par Mahomet mon diu, jà 'n orras verité.
» Li plus rices hom sui dont onques fust parlé ;
» Fierabras d'Alixandre, ensi m'a-on nommé.
» Je sui cil qui destruit Romme vostre chité.
» Mort i ai l'Apostole, mort y sont maint abbé,
» Et moines et nonnains el moustiers violés.
» S'enportai la couronne dont vos Diex fu penés,
» Son cief droit en la crois quant on l'i ot levé,
» Et les claus et le signe ke tant avés loé.
» Si tieng Jherusalem la mirable cité,
» Et le sepucre avoec où il fu reposé. »
(*Fierabras*, vers 370 et suiv.)

So respon Fierabras : « Tu 'n auziras vertat.
» Jeu soy lo pus ric home que sia de mayre nat,
» Fierabras d'Alexandre soy per nom apelat,
» Et soy cel que destruzi Roma la gran ciutat.
» En portiey la corona don Crist fon coronat
» E los clavels el signe e l'enguen tant prezat
» Que es en cels barrils en la sela trossat.
» E non es hom el mon, por can que sia nafrat,
» Qu'en beguis un pauquet, c'ades no fo sanat.
» E tenc Jerusalem la nobila ciutat
» El' sepulcre on fon vostre Dieu repauzat. »
(*Fierabras* provençal, vers 845 et suiv.)

Il faut dire encore, pour être complet, que le roman provençal, en son début, contient environ six cents vers qui ne se trouvent pas dans le texte français. L'auteur de la version du Midi nous montre l'empereur Charlemagne qui, dans la vallée sous Morimonde, s'apprête à entrer en Espagne et qui livre un premier combat, déjà terrible, à l'armée de Fierabras. Olivier joue le principal rôle dans cette bataille, où son imprudence est sur le point de perdre toute l'armée chrétienne. Or, cette bataille de Morimonde, on en trouve le récit, comme nous l'avons vu tout à l'heure, à la fin de la *Destruction de Rome*. Mais dans le *Fierabras* français rien de pareil. D'où l'on peut tirer les conclusions suivantes : *a*. Il a existé sans doute une famille de *Fierabras* qui contenait à la fois la *Destruction de Rome* et le *Fierabras* proprement dit. Aucun manuscrit n'en est parvenu jusqu'à nous. — *b*. Une autre famille renfermait le *Fierabras* proprement dit précédé du seul récit de la bataille de Morimonde. C'est sur un manuscrit de cette famille qu'a été copié le *Fierabras* provençal. — *c*. Une autre famille encore ne contenait que le *Fierabras* proprement dit. C'est à celle-ci qu'appartiennent tous nos manuscrits français, qui peuvent d'ailleurs se subdiviser en un certain nombre de sous-familles ou groupes divers.

[1] *Fierabras*, édit. Servois et Krœber, vers 43-66.

II PART. LIVR. I. CHAP. XVI.

fut embaumé, et qui guérit toutes les plaies[1]. C'est ainsi qu'il se présente aux barons de France, et il les défie insolemment : il appelle au combat Roland et Olivier, Thierry et Ogier le Danois, six chevaliers à la fois[2]. L'Empereur est consterné. Roland, qui, suivant l'usage, a été vertement réprimandé de son imprudence de la veille, se retire une fois de plus sous sa tente et refuse de se mesurer avec le géant. Achille boude. Olivier est tout criblé de blessures, tout inondé de son sang; mais, qu'importe, il ne veut pas déserter le combat. Il fait bander ses plaies tant bien que mal, étancher son sang, et se revêt de ses armes : « Moult fut beau Olivier; il a bonne contenance. — Que Dieu le garde, qui a créé tout le monde : — Car il va lutter avec le plus fier Sarrasin — Qui ait jamais paru sur la terre, et qui jamais y sera[3]. » Rien ne peut arrêter l'ami de Roland, ni les supplications de Charles, ni les larmes de son vieux père, Renier de Gênes, ni la perfide approbation du traître Ganelon. Il part au milieu des larmes de tous les Français, après avoir reçu la bénédiction solennelle de l'Empereur. Le voilà devant Fierabras[4].

Grand combat d'Olivier et de Fierabras. Victoire de l'ami de Roland.

Le combat d'Olivier contre le géant forme toute la première partie de notre poëme[5] et, qui le croirait? la plus intéressante, malgré la monotonie du sujet et les longueurs presque désespérantes du trouvère. Aucun de nos poëtes n'a consacré autant de vers à la gloire d'Olivier. Généralement, le fils de Renier de Gênes souffre du voisinage de son frère d'armes, et la lumière de Roland fait l'ombre autour d'elle. C'est cependant un beau type que celui d'Olivier. Aussi fort, aussi courageux que Roland, il n'a aucun des vices de son ami. Dans l'armée et dans le conseil de Charlemagne, il re-

[1] *Fierabras*, l. l., vers 525 et suiv. — [2] *Ibid.*, vers 67-92. — [3] *Ibid.*, vers 93-245. — [4] *Ibid.*, vers 246-368. — [5] *Ibid.*, vers 369-1862.

présente la prudence vigoureuse, la modération active, la résolution éclairée. Modeste, d'ailleurs, et humble jusqu'à l'oubli complet de sa personne, il ne semble vivre que pour Roland, il n'a d'amour-propre que pour Roland, il ne rêve que de la gloire de Roland, et, quand Fierabras l'interroge, il répond avec conviction qu'Olivier « ne vaut pas un gant auprès de Roland[1] ». Et voici que, tout à coup, dans notre chanson, Olivier se trouve au premier rang ; voici qu'il absorbe à lui seul toute l'attention du lecteur; voici qu'il fait oublier Roland lui-même. Certes ce n'est pas là ce qui attache le moins d'intérêt à ce poëme si populaire. Le grand duel s'engage, après mille discours et provocations homériques. Le géant a trois épées : Flourance, Baptême et Garbain; son cheval étrangle les ennemis désarçonnés de son maître; les barils pleins du baume céleste pendent à sa selle et guérissent toutes ses blessures. Contre ce redoutable adversaire, Olivier se jette tête baissée. Il y a de terribles vicissitudes dans cette lutte vraiment épique. Le baron chrétien, entre ses grands coups de lance, se transforme en théologien et cherche à convertir le géant : « Si tu croyais en Dieu, lui dit-il, je t'aimerais » autant que Roland[2]. » Cependant les barils merveilleux tombent au pouvoir du Français, qui les jette au fond de la mer, dans le détroit de Rome : tous les ans, à la Saint-Jean d'été, on les voit reparaître à la surface de l'eau. Les miracles abondent dans tout ce récit : un ange annonce à Charles la victoire d'Olivier. Et, en effet, l'ami de Roland donne un dernier coup au païen, qui demande grâce et promet de rendre les saintes reliques à son vainqueur. Ce n'est pas tout :

[1] *Fierabras*, l. l., vers 549. Il est à remarquer que, dans les deux poëmes qui ont été le plus chantés au Lendit (le *Voyage* et *Fierabras*), Olivier joue un rôle considérable. — [2] *Ibid.*, vers 973.

le géant vaincu a levé les yeux au ciel; il a pensé à Dieu, le roi de majesté; il a été tout illuminé du Saint-Esprit, et voilà qu'il demande le baptême avec une sainte avidité[1]. La scène qui suit est fort belle. Fierabras est à terre, perdant des torrents de sang; il se croit sur le point de mourir, et n'a plus qu'une seule pensée : « Le baptême ! le baptême ! » s'écrie-t-il. Olivier se penche sur lui, déchire son bliaut, bande les plaies de son ennemi : « Prenez mes trois épées et l'un de mes » deux destriers, lui dit le géant, et vite emportez-moi » loin de ce champ; car voici les Sarrasins. » L'ami de Roland, à grand'peine, à grand ahan, prend entre ses bras sanglants le corps énorme de Fierabras, le soulève, le couche sur l'arçon de sa selle et, avec ce précieux fardeau, s'enfuit au plus vite. Quelle que soit la rapidité de sa fuite, il est bientôt cerné par les païens : il se défend à droite, à gauche, en avant, en arrière; au milieu de ses trop nombreux ennemis, il ressemble, dit le poëte, à un boquillon, à un bûcheron qui coupe les petits arbrisseaux. Mais il ne peut poursuivre longtemps cette admirable résistance : son écu est trente fois percé, ses deux hauberts sont traversés, son corps est tout couvert de flèches. Enfin il tombe au pouvoir des païens[1] : Charles, qui arrive au secours du baron, ne peut le délivrer. Ainsi se terminent ce combat et la première partie du poëme[2].

Conversion et baptême de Fierabras.

II

Le roman de *Fierabras*, dont nous venons d'analyser le commencement, ressemble à la chanson d'*Aspremont* dont nous avons plus haut donné le résumé. La première partie en est belle, héroïque, attachante; la fin

[1] *Fierabras*, l. 1., vers 1490 et suiv., vers 1631-1691. — [2] *Ibid.*, vers 1862.

ne vaut guère. Ce magnifique combat entre Olivier et le géant nous donnait le droit d'attendre un poëme presque parfait : par malheur, immédiatement après le récit de ce combat[1], nous tombons en de pitoyables banalités.

Fierabras reçoit le baptême des mains de l'archevêque Turpin[2] : Désormais il s'appellera Florent. Même le poëte prend la peine de nous apprendre qu'après sa mort, il devint « saint Florent de Roye[3] ». Nous trouvons, dans cette circonstance inattendue, la consécration d'une doctrine que nous avons plusieurs fois exposée, et qui considère la Sainteté comme un élément épique. Quoi qu'il en soit, Fierabras devient non-seulement chrétien, mais Français de cœur. Avec une étrange rapidité d'ingratitude, il oublie son père, le roi Balant[4], et son pays. Bien plus, il se sent aussi animé contre les païens que Charlemagne lui-même. La guerre se poursuit, et Fierabras ne sera pas l'adversaire le moins redoutable de ceux dont il était hier le plus terrible champion. Son ingratitude, d'ailleurs, et son oubli de tous les liens du sang vont être bientôt dépassés par l'odieuse effronterie de sa sœur Floripas.

Floripas, sœur de Fierabras, se prend d'amour pour Gui de Bourgogne, qui est le héros de la seconde partie de notre poëme.

Floripas est le type, fort peu sympathique, de ces princesses sarrasines de nos romans qui se passionnent d'un amour uniquement sanguin pour quelque baron français; qui ne rêvent que d'être aux bras de ce fiancé ; qui, pour en venir à la satisfaction brutale de leur désir charnel, marcheraient en souriant sur le corps de leur père. La sœur de Fierabras, dans notre poëme, se passionne de la sorte pour le jeune Gui de Bourgogne qu'elle avait

[1] *Fierabras*, l. l., dès le vers 1828. — [2] *Ibid.*, vers 1837-1843.
[3] Après sa mort fu sains et en fertre levés : — C'est saint Florans de Roie, ce dist l'auctorités... » (Vers 1250, 51.)
[4] Ce Balant, dont il a déjà été question dans la *Destruction de Rome*, n'a rien de commun que le nom avec le Balant que nous avons vu jouer un rôle si fier dans la *Chanson d'Aspremont*.

vu à Rome[1]. Par bonheur pour elle, par malheur pour Charles, voici que Gui de Bourgogne, Naimes, Roland, Basin, Thierry, Richard de Normandie et Ogier le Danois tombent un jour entre les mains de l'émir Balant[2]. Déjà Olivier était dans les prisons des infidèles, et Charles se trouvait par là privé de ses meilleurs barons. Mais ceux-ci ont dans Floripas un puissant allié[3]. Uniquement occupée de son amour, elle se donne pour mission de délivrer son amant, avec les autres prisonniers. Elle les réunit tous ensemble[4] et leur fournit ainsi le moyen d'opérer une résistance efficace contre leurs geôliers : un combat s'engage, dans le propre palais de Balant[5], entre les douze chrétiens, protégés par Floripas, et les milliers de Sarrasins, conduits et excités par leur roi. Charlemagne, averti, se précipite dans la ville, et arrive au moment où les Français allaient succomber : il est leur libérateur[6]. C'est au tour de Balant d'être fait prisonnier[7] : « Reçois le baptême ou meurs ! » lui crient les chrétiens. Mais Balant est d'un insurmontable orgueil, et se refuse longtemps à ce qu'il considère comme un déshonneur[8]. Il feint de consentir et entre dans les fonts; mais, saisi d'une nouvelle fureur, fou de colère et de honte, il en sort bientôt et se jette à coups de poing sur l'évêque qui le baptisait[9]. La mort de cet enragé est enfin décidée. Chose lamentable : c'est sa fille qui demande cette mort avec le plus de vivacité et de rage. Elle s'irrite des retards qu'on apporte à cette exécution; il lui faut sur-le-champ le spectacle de cette tête coupée, de ce sang répandu : « Qu'attendez-vous ? dit-elle à Charles; » peu m'importe qu'il meure, si vous me donnez Gui. » Fierabras, du moins, est ému : il exhorte doucement son

Les meilleurs barons de Charlemagne sont faits prisonniers par Balant et délivrés par Floripas.

[1] *Fierabras*, l. l., vers 1995-2255. — [2] *Ibid.*, vers 2256-2712. — [3] *Ibid.*, vers 271 et suiv. — [4] *Ibid.*, vers 2748-2840. — [5] *Ibid.*, vers 2967 et suiv. — [6] *Ibid.*, vers 4401-5861. — [7] *Ibid.*, vers 5862. — [8] *Ibid.*, vers 5883-5918). — [9] *Ibid.*, vers 5919-5943.

père ; il donnerait tout son sang pour que Balant reçût le baptême; il s'indigne contre la dureté de sa sœur : « C'est notre père », lui dit-il. Peine inutile, inutiles paroles. Quand Ogier a fait, d'un coup de son épée, sauter la tête de Balant, dont le dernier mot est un blasphème, Floripas ne verse pas une seule larme, et demande uniquement s'il n'est pas temps de célébrer son mariage avec Gui[1]. On le célèbre, en effet, après avoir baptisé cette indigne sœur de Fierabras[2]. Mais, au milieu du récit de ces fêtes, le poëte s'aperçoit qu'il a oublié le sujet promis de sa chanson, le recouvrement des Reliques de la Passion. Floripas les apporte à Charlemagne, qui tout aussitôt s'agenouille devant elles, puis se relève, et en fait l'élévation solennelle au milieu de ses barons en pleurs. Mais sont-ce bien là les vraies reliques? Dieu fait un beau miracle pour rassurer là-dessus la foi de ses barons : la sainte couronne et les saints clous se tiennent suspendus en l'air sous les regards ravis de toute l'armée chrétienne[3]. Cependant les fêtes durent déjà depuis quelques jours : il est temps de retourner en France. C'est ce que fait Charles à la tête de ses barons, après avoir partagé entre Fierabras et Gui de Bourgogne le royaume de l'émir Balant. Trois ans après, Ganelon, nouveau Judas, vendait Roland et la France aux Sarrasins[4].

Mort de Balant.

Les Reliques de la Passion tombent enfin aux mains de Charlemagne : c'était le véritable objet, c'est aussi la vraie conclusion de *Fierabras*.

III*

Un jour l'empereur Charlemagne tenait sa cour à Paris : « Mult fu pleniere, de gient i ot foison ; — Maint

Analyse d'*Otinel*.

[1] *Fierabras*, l. l., vers 5944-5991. — [2] *Ibid.*, vers 5992-6043. — [3] *Ibid.*, vers 6044-6123. Comparer cette partie du poëme avec l'*Iter Jerosolimitanum* et les différentes versions du *Voyage* (p. 283 et suiv.). Les détails sont les mêmes. — [4] *Ibid.*, vers 6124-6219.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN D' « OTINEL »**. — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. Vers le

conte i ot, maint prince et maint baron. » Le roi de Saint-Denis, qui avait la sage coutume de ne jamais se

milieu du XIII[e] siècle. = 2° AUTEUR. *Otinel* est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. 2133 vers décasyllabiques assonancés par la dernière syllabe ou rimés. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Deux manuscrits nous ont conservé le texte d'*Otinel : a.* Le premier est celui de Rome (Vatican, Regina, 1616), du XVI[e] siècle, incomplet. — *b.* Le second est celui de Middlehill (n° 8345 de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps), du XIV[e] siècle, complet, mais très-incorrect. = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. En 1859, MM. Guessard et Michelant publièrent, pour la première fois, le texte d'*Otinel* dans le *Recueil des anciens poëtes de la France.* = 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a. En Angleterre.* M. Nicholson a publié en 1836, pour l'Abbotsford-club, un *Otuel*, imitation anglaise de notre roman, antérieur à 1330 (*Ancient metrical Romances from the Auchinleck manuscript : The Romances of Rauland and Vernagu and Sir Otuel*). — M. Ellis a analysé un autre *Otuel* dans ses *Specimens of early English metrical Romances* (a new edition revised by J. O. Halliwell, London, 1848) ; mais M. G. Paris a reconnu que ce second *Otuel* faisait partie intégrante d'une sorte de compilation à laquelle il a donné le titre de *Charlemagne et Roland*, et qui rappelle celle de Girard d'Amiens (*Histoire poétique de Charlemagne*, 155-156). — *b. Dans les pays scandinaves. Otinel* forme la sixième branche de la *Karlamagnus-saga* (XIII[e] siècle). Comme les autres branches, elle a été résumée, d'après l'islandais, dans la *Keiser Karl Magnus's Kronike*, œuvre danoise très-populaire du XV[e] siècle. — *c. En Allemagne.* La huitième et avant-dernière partie du *Karl Meinet* (compilation du commencement du XIV[e] siècle) est intitulée *Ospinel.* Mais ce n'est pas tout à fait notre légende, comme nous aurons lieu de le montrer tout à l'heure. — *d. En Espagne.* Dans un document de l'Escurial, attribué à Alphonse le Sage (mais qui est peut-être d'origine provençale), on énumère *ea quæ sunt necessaria ad stabilimentum castri tempore obsidionis*, et l'on fait entrer dans cette énumération les romans de chevalerie : « *Item, sint ibi romancia et libri gestorum, videlicet Alexandri et de Otonell.* » — 7° TRAVAUX DONT OTINEL A ÉTÉ L'OBJET. Outre la *Préface* de MM. Michelant et Guessard, et la publication par M. G. Paris d'un résumé du *Karl Meinet* et de quelques extraits du chroniqueur Jacques d'Acqui (l. l., pp. 489, 490, 505), nous n'avons à signaler que la Notice et l'analyse de M. Paulin Paris dans le tome XXVI de l'*Histoire littéraire* (pp. 269-278). — 8° VALEUR LITTÉRAIRE. *Otinel* est un poëme de la décadence. C'est une œuvre absolument médiocre et dont le seul mérite est la brièveté.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. — *Otinel* ne repose sur aucun fondement historique, ni même sur aucune tradition légendaire. Il faut y voir une œuvre purement littéraire. C'est un de ces poëmes sans originalité que les trouvères ont été contraints d'écrire pour répondre à cet ardent amour de la nouveauté qui tourmentait leurs auditoires. La fable d'*Otinel* est calquée, servilement calquée, sur la légende de *Fierabras.* Mais l'auteur d'*Otinel* a été obligé de commettre une grossière invraisemblance, quand il a voulu fixer l'époque où se place l'action de son poëme. « Il suppose en effet (disent en leur *Préface* MM. Guessard et Michelant) qu'après la prise de Pampelune, Charlemagne est rentré en France avec ses Pairs. Or l'idée de ce retour en France de Charlemagne et de ses Pairs ne se trouve nulle part ailleurs. » C'est pourquoi nous nous sommes permis de placer ce récit avant celui de la grande guerre d'Espagne.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Dans le *Karl Meinet* (compilation allemande du XIV[e] siècle), Ospinel est un roi de Babylone qui

jeter dans une grande entreprise sans avoir consulté ses chevaliers[1], leur demandait leur avis sur une expédition qu'il projetait contre le roi Garsile en Espagne[2]. Tout à coup entre fièrement un messager païen : c'est le terrible Otinel, qui est chargé d'une ambassade par Garsile lui-même. « Le roi Garsile te mande, dit-il à Charle- » magne, d'abandonner sur-le-champ la foi chrétienne » et de devenir son homme ; il daigne te laisser l'Angle- » terre et la Normandie[3]. » Le Sarrasin ne ménage guère l'Empereur dans son discours : on reconnaît en lui ce farouche ennemi des chrétiens qui, neuf mois aupa-

Otinel, messager du roi païen Garsile, défie solennellement l'empereur Charlemagne.

défie les douze Pairs, bat Turpin, et se mesure enfin, non pas avec Roland, comme dans notre poëme, mais avec Olivier, qui ne veut pas céder ici sa place à son meilleur ami. Olivier coupe le poing à Ospinel, qui se convertit sans qu'il soit besoin d'une intervention miraculeuse, et meurt après avoir reçu le baptême. Il était fiancé à Magdalie, fille de Marsile. Celle-ci veut venger la mort de son amant, mais tombe aux mains de Roland pour lequel elle se prend soudain de l'affection la plus inattendue. Roland ne répond que trop bien à cet amour, et il faut qu'Olivier lui rappelle énergiquement ses engagements avec la belle Aude. La dernière partie de cette branche du poëme est consacrée à la défaite du roi païen Sibelin : Roland retrouve enfin sa Durandal qu'il avait perdue, et Magdalie sera peut-être un jour la femme d'Olivier. (Voy. le résumé de G. Paris d'après A. Keller, *Histoire poétique de Charlemagne*, 489-491.) — Le chroniqueur Jacques d'Acqui, qui vivait à la fin du XIII[e] siècle, racontant la guerre fabuleuse de Charlemagne contre le duc des Sarrasins, Marc, rapporte l'épisode suivant : « In isto prælio cecidit et capitur » quidam juvenis paganorum gigas, nomine Ottonellus, de civitate Atyllia » supradicta, et per Rolandum docetur de fide christiana ; et baptizatus, factus » est socius Rolandi et etiam cognatus, cui Rolandus dedit suam sororem, » nomine Belissent, in uxorem ; et positus est Ottonellus in numero duodecim » Pugnatorum. » Le chroniqueur ajoute une touchante histoire. Une guerre vint, sur ces entrefaites, à éclater entre les Sarrasins et les chrétiens. Roland et Ottonel s'y battirent avec grand courage ; mais Roland, ne reconnaissant pas Ottonel, se jeta sur lui et le frappa mortellement. Il s'aperçut trop tard de sa méprise et essaya en vain de ranimer son beau-frère. Mais la sœur de Roland, la femme d'Ottonel, ressentit une si vive douleur de cette mort de son mari, qu'elle tomba roide morte. On ensevelit Ottonel et Belissent dans le même tombeau. (Voy. l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 505-506.) Il est probable que les deux récits de Jacques d'Acqui et du *Karl Meinet* étaient calqués sur d'anciennes chansons de geste. Le second surtout est fort beau, et nous fait regretter vivement la perte du vieux poëme. Il faut savoir gré à M. G. Paris de nous avoir au moins fait connaître ces imitations ou ces résumés d'originaux aujourd'hui disparus.

[1] *Otinel*, édition Guessard et Michelant, vers 23 et suiv. — [2] Nous adoptons la leçon *Garsile* du manuscrit de Rome, au lieu de la leçon *Marsile* qu'offre le manuscrit de Middlehill.

[3] *Otinel*, l. l., vers 137 et suiv.

II PART. LIVR. I. CHAP. XVI.

ravant, a aidé Garsile à s'emparer de Rome et qui, durant huit jours, a eu les poings enflés « parce qu'il avait coupé trop de têtes[1] ». Tant d'insolence, tant de force et de courage ne sauraient épouvanter Roland : il défie le Sarrasin et le combat est décidé pour le lendemain[2].

Duel d'Otinel et de Roland : Dieu sépare miraculeusement les deux combattants.

Ce combat ressemble, hélas! à tous les combats de ce genre, qui ne sont que trop nombreux dans nos Chansons de geste. Par bonheur, la peinture n'en est pas très-longue; mais elle ne renferme aucune des beautés vives et originales que nous avons trouvées au récit de la lutte entre Olivier et Fierabras. Roland et Otinel se donnent les plus formidables coups de lance qui aient jamais fait l'admiration d'un vrai baron; mais le ciel intervient dans le terrible duel. Le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descend sur Otinel, et le païen sent que son cœur est changé : « Je crois en Dieu, dit-il, » qui mourut sur la croix. » Les deux adversaires jettent leurs épées, se précipitent dans les bras l'un de l'autre, se tiennent longtemps embrassés. Charles pousse un cri de joie, Turpin baptise Otinel ; l'Empereur consent à être le parrain du Sarrasin, et lui donne aussitôt sa fille Belissent en mariage, Belissent « qui est plus blanche que nule *magerie* et plus vermoille que la rose fleurie[3] ».

Otinel, devenu l'allié des Français, les aide à soutenir la guerre contre Garsile. Victoire des chrétiens.

On pourrait croire que la chanson finit là, et certes personne n'aurait lieu de le regretter. Il n'en est rien : le trouvère a jeté son poëme exactement dans le même moule que celui d'où est sorti *Fierabras*, et il nous faut, encore ici, subir une seconde partie plus médiocre que la première. Otinel devient l'allié des Français, tout comme Fierabras l'était devenu tout à l'heure. Il s'agit d'emporter la ville d'Atyllie, qui est défendue par Garsile et par quatre rois païens, Barsamin, Corsabre, Escor-

[1] *Otinel*, l. 1., vers 91 et suiv. — [2] *Ibid.*, vers 211-261. — [3] *Ibid.*, vers 262-659.

faut et Clarel. De là toute une série d'assauts et de batailles [1], dont le principal épisode est la captivité d'Ogier. Mais, au moment même où se livre sous les murs de la ville le grand combat décisif, Ogier, véritable Samson, brise d'un mouvement ses fers, tue cinq gardes avec ses poings carrés et parvient à rejoindre, sur le champ de bataille, Charlemagne et ses compagnons [2]. L'action était rude, la mêlée horrible. Cette guerre d'ailleurs avait été des plus sanglantes, et l'on prétend (mais n'est-ce point une calomnie?) que Roland lui-même et Olivier avaient une fois tourné le dos aux païens [3]. L'arrivée d'Ogier est pour les Français le signal de la victoire : Otinel poursuit le roi Garsile qui fuyait *à celée*. Il l'atteint, le défie, le tue. La ville est emportée, et l'on y célèbre le mariage d'Otinel avec Belissent [4]. Le nouveau converti gouverna le royaume de Garsile. Ce fut un grand chrétien et, dit le poëte en terminant : « *Sa fin fut bele, plaine de grant bonté* [5] ».

CHAPITRE XVII

SECONDE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE

Résumé succinct des dix chansons qui viennent d'être analysées

Depuis notre dernier résumé, nous avons *raconté* dix chansons nouvelles. Nous voici arrivés au récit si longtemps attendu de cette grande guerre d'Espagne qui est le principal objet de l'épopée carlovingienne :

[1] *Otinel*, l. l., vers 660-1915. — [2] *Ibid.*, vers 1916-1945. — [3] *Ibid.*, vers 1060-1062. — [4] *Ibid.*, vers 1946-2120. — [5] *Ibid.*, vers 2132.

c'est le moment de jeter un second regard en arrière.

Ces dix romans [1], dont nous voudrions que la légende devînt familière à nos lecteurs, se rapportent, dans l'histoire poétique de Charlemagne, à cette longue époque qui s'écoule entre la fin de ses enfances et sa grande expédition au delà des Pyrénées.

de *Renaus de Montauban,*

C'est la période des révoltes « féodales » contre l'Empereur. Deux noms surtout devront rester gravés dans notre souvenir : Ogier, Renaud. Ce sont là les deux rebelles qui ont le plus longtemps arrêté l'effort du fils de Pepin. Ces révoltés de la légende ne sont pas, d'ailleurs, sans avoir plus d'un trait historique, et leur rébellion nous rappelle ces résistances qu'ont rencontrées, dans leur propre pays, la volonté d'un Charles-Martel et le génie d'un Charlemagne. Quant à *Jehan de Lanson*, c'est un conte de Perrault, une petite *Odyssée* sans valeur, un éclat de rire égayant un peu l'austérité morose de nos vieux poëmes. Le héros représente, tant bien que mal, les résistances des Italiens du Midi contre le joug des hommes du Nord.

d'*Ogier le Danois,*

de *Jehan de Lanson,*

Mais, après nous avoir fait assister à ces rébellions qui mirent la France en un si grand péril, il convenait que la légende promenât glorieusement le grand Empereur d'une extrémité à l'autre de son empire. Le Charlemagne de nos romans va même plus loin que celui de l'histoire : il débarque en Orient, visite Jérusalem, et va se faire donner à Constantinople le trésor incomparable des reliques de la Passion : c'est la trace vivante des excellents rapports que l'Empereur d'Occident entretint réellement avec les Grecs comme avec

du *Voyage à Jerusalem et à Constantinople,* de *Galien,* de *Simon de Pouille,*

[1] *Renaus de Montauban, Ogier le Danois, Jehan de Lanson, Voyage à Jerusalem et à Constantinople, Galien, Simon de Pouille, Acquin, Destruction de Rome, Fierabras* et *Otinel.*

le calife Haroun-al-Raschid. D'un autre côté le légendaire Empereur conquiert la petite Bretagne : c'est le souvenir des victoires de Charles contre les Normands envahisseurs des côtes bretonnes, et contre les Bretons eux-mêmes.

d'*Acquin*,

Et maintenant, que restait-il à faire à nos vieux poëtes ?

Il leur restait à préparer leurs auditeurs au récit de l'expédition d'Espagne. C'est à quoi peuvent servir les romans de la *Destruction de Rome*, de *Fierabras* et d'*Otinel*, où sont fabuleusement rappelés les services que Charlemagne et ses prédécesseurs rendirent à la Papauté menacée, et où nous avons trouvé un trait d'union commode pour en arriver à l'*Entrée en Espagne*, à la *Prise de Pampelune*, à *Gui de Bourgogne*, à *Roland*.

de *Fierabras*, et d'*Otinel*.

Comme on le voit, cette période intermédiaire elle-même n'est pas sans présenter quelque unité, et l'on retrouve sans trop de difficulté, dans la physionomie de l'histoire, les grandes lignes de nos principaux romans. Entre nos chroniques et nos chansons il y a vraiment une ressemblance de famille.

Parmi les dix romans que nous venons d'analyser, deux appartiennent, tout au moins par leurs origines, à notre période épique la plus reculée : c'est *Ogier*, c'est *Renaus*. Un autre, fort ancien, n'est qu'un fabliau « pour rire » : c'est le *Voyage*. Un quatrième contient des éléments vraiment antiques : c'est la *Destruction de Rome*, et l'on en peut dire autant de la première partie de *Fierabras*. Les cinq autres, enfin, n'ont presque rien d'historique, et ce sont des œuvres d'imagination, nées dans le cerveau de quelques poëtes du troisième ordre : tel est le caractère de *Jehan de Lanson*, d'*Acquin*, et surtout de *Simon de Pouille*, d'*Otinel* et de *Galien*. Ces

dernières œuvres attestent la décadence et annoncent la fin de l'Épopée française.

Et maintenant, faisons silence pour écouter religieusement le récit de la grande guerre qui doit se terminer à Roncevaux.

CHAPITRE XVIII

L'ENTRÉE EN ESPAGNE

L'Entrée en Espagne, chanson de geste *.

I

Analyse de l'*Entrée en Espagne*.

Charles se reposait, ses barons se reposaient, la France se reposait. La légende nous assure que ce repos durait depuis cinq ou six ans. On n'entendait plus, au commen-

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR L' « ENTRÉE EN ESPAGNE »**. — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. L'*Entrée en Espagne* est une compilation des premières années du XIVe siècle. Mais, comme nous aurons lieu de le montrer tout à l'heure, cette œuvre d'emprunt renferme des parties considérables qui remontent au siècle précédent et ont été servilement transcrites, sur des manuscrits français, par le *compilateur* italien. = 2° AUTEUR. L'auteur de l'*Entrée en Espagne* était de Padoue, dans la marche de Trévise : il nous l'apprend au folio 214 de notre manuscrit : « Mon nom vos non dirai ; mai sui Patavian, — De la citez que fist Antenor le Troian, — En la joiose marche del cortois Trevixan, — Près la mer, à ·X· lieues, o il est plus prosan. » Malgré la modestie qui l'empêche à cet endroit du poëme de nous décliner son nom, le romancier se ravise et, dans ses derniers vers, nous révèle qu'il s'appelait Nicolas, ce qui assurément ne valait pas la peine d'être caché : « Ci tourne Nicolais à rimer la complue. » (Ms. de Venise, fr. XXI, f° 304 r°.) Nous pensons d'ailleurs que Nicolas de Padoue doit être surtout considéré comme un compilateur, et non comme un auteur original. C'est ce que nous nous réservons de démontrer tout à

cement de chaque printemps, la grande voix de Charles jeter le cri de guerre; on ne franchissait plus, à la fin

l'heure.—A l'occasion de « Nicolas de Padoue », il convient peut-être de citer un « Nicolas de Vérone » qui est l'auteur d'un *Poëme sur la Passion*, dont il nous reste un manuscrit de la fin du XIV[e] siècle (Catalogue Rouard, février 1879, n° 1479). D'après les quelques vers que nous connaissons, ce Nicolas de Vérone nous semble écrire dans la même langue et avec le même style que l'auteur de la *Prise de Pampelune :* « Et, s'il vous pleit, priés la santisme Sustance — Pour celu *Nicholais* ch'a rimé par certance — Ceste santisme çouse...— Jusquement à cist point ceste çouse a esponue— *Nicolais Veronois* e pour rime estendue; — Mais de cist feit n'est plus de luy rime veüe. — Pour ce plus n'en dirai, che, à la departue, —Jhesu vous beneïe che en bien fer nous argue. Amen. » Ce style est à peu près le même aussi que celui du Prologue et de la fin de l'*Entrée en Espagne*. Mais, malgré la ressemblance entre les deux Nicolas, on ne saurait affirmer leur identité. (Voy. la Notice de la *Prise de Pampelune.*) = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. L'*Entrée en Espagne* contient environ 20 000 vers. Dans ses couplets monorimes, l'auteur a tantôt employé l'alexandrin, tantôt le vers de dix syllabes. Il va plus loin, et ne se gêne pas pour mêler parfois dans un même couplet ces deux espèces de vers. C'est une négligence qu'aucun autre de nos trouvères épiques, à notre connaissance, ne s'est jamais permise. = 4° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. Un seul manuscrit nous a transmis l'*Entrée en Espagne :* celui qui, parmi les manuscrits français de la bibliothèque Saint-Marc, à Venise, porte le n° XXI. C'est un in-folio de 304 feuillets, qui se trouve dans un bon état de conservation. L'écriture est du XIV[e] siècle. Le style assez large de ses nombreuses miniatures et les caractères de l'écriture démontrent clairement que le manuscrit a été exécuté en Italie; mais il semble qu'il ne soit pas l'œuvre d'un seul scribe, et l'on peut signaler en particulier au f° 229 r°, vers 11, un notable changement de main. On avait commencé à corriger la langue du poëme, comme il est facile de s'en convaincre aux folios 1 v°, 2 r° et v°; mais on n'a pas achevé ce travail. = 5° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. C'est dans la Notice de la *Chanson de Roland* que l'on trouvera une histoire complète de la légende Rolandienne en Italie. Mais il est nécessaire d'en poser ici les principes et d'en dessiner les grandes lignes : = [1] Il est deux livres, il est deux œuvres qui ont eu une influence décisive sur la formation de notre légende en Italie. La première, c'est l'*Entrée en Espagne*, de Nicolas de Padoue, laquelle était suivie d'une *Prise de Pampelune*, du même auteur, qui n'est pas arrivée jusqu'à nous. = [2] Ce Nicolas de Padoue n'était guère qu'un compilateur, et il avait composé son œuvre, ainsi qu'une mosaïque, avec certains débris considérables de poëmes antérieurs, de poëmes français du XIII[e] siècle. Ces poëmes, que nous n'avons plus, devaient être intitulés: *Roland et Ferragus*, la *Prise de Nobles*, *Roland en Perse*, la *Guerre d'Espagne*, etc. = [3] Le second livre, la seconde œuvre qui eut sur la diffusion de notre légende en Italie une influence décisive, avait une antiquité plus reculée et une autorité plus haute : c'était la *Chanson de Roland*, telle qu'elle se trouve dans le ms. fr. IV de la bibliothèque Saint-Marc à Venise. Or ce *Roland* se compose de trois éléments qu'il est utile de signaler à l'attention du lecteur: *a*. La version primitive du *Roland* (même rédaction que celle d'Oxford, jusqu'au vers 3683). *b*. Une *Prise de Narbonne* qu'un poëte inconnu avait intercalée dans l'ancien *Roland* (en prenant prétexte de ces deux mots du vieux poëme : *Passent Nerbone*). Et, enfin, *c*. un remaniement du *Roland*, un *Roncevaux*, qui embrasse toute la fin du poëme, la fuite et la mort de Ganelon, la mort d'Aude, etc. = [4] Si nous nous transportons en 1320, tel était donc l'état de

de chaque hiver, le Rhin, les Pyrénées, les Alpes, pour aller châtier les Sarrasins ou les Saisnes; les vétérans des

notre légende en Italie : Deux livres : l'*Entrée en Espagne* (en y comprenant une *Prise de Pampelune*) et le *Roland* de Venise (en y comprenant la *Prise de Narbonne*), deux livres circulaient dans toute l'Italie et formaient un résumé de toute la légende Rolandienne. Le caractère propre de notre légende en Italie consiste précisément dans l'assemblage étrange de ces deux éléments, qui sont pour ainsi dire inséparables. Viennent maintenant des poëtes italiens qui se proposent de traduire en italien cette légende si populaire : ils seront FORCÉS de remonter uniquement à ces deux sources, d'amplifier et de délayer uniquement l'*Entrée en Espagne* et le *Roland* du manuscrit de Venise. Il est vrai qu'ils y joindront quelques traits du faux Turpin ; mais surtout ils y ajouteront leurs propres inventions et laisseront parfois agir leur seule imagination. Le plus souvent, copistes presque serviles des documents français, mais lâchant quelquefois les rênes à leur esprit et *trouvant* du nouveau. Et voilà, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, voilà les éléments chimiques de notre légende dans la littérature italienne. = [5] *La Spagna*, tel est le titre général que l'on a donné en Italie à cet ensemble de la légende Rolandienne. Mais il importe tout d'abord de faire une distinction, qui est capitale, entre les *Spagna* en vers et les *Spagna* en prose. = [6] On a cru longtemps que la *Spagna* en prose avait été antérieure à la *Spagna* en vers : tel est le système qu'avait adopté M. Gaston Paris en son *Histoire poétique de Charlemagne* et que nous avions suivi dans la première édition de nos *Epopées françaises*. = [7] Ce système se résumait en ces quelques mots : « Le compilateur de la *Spagna* en prose a copié DIRECTEMENT » les poëmes français (l'*Entrée en Espagne* et le *Roland*) ; mais l'auteur de la » *Spagna* en vers n'a guère fait sous ce titre : la *Spagna istoriata*, que mettre » en vers la *Spagna* en prose. » = [8] Aux yeux de M. Gaston Paris comme aux nôtres, la *Spagna* en prose formait le huitième livre des *Reali di Francia*. Avec l'*Aspramonte* et la *Secunda Spagna*, ce huitième livre avait été découvert en 1830 par M. Ranke, à la bibliothèque Albani de Rome. Quant à la *Spagna* en vers, on l'attribuait à Sostegno di Zanobi (seconde moitié du XIV[e] siècle), et l'on était unanime, comme on l'est encore aujourd'hui, à la considérer comme « le prototype de la forme épique en Italie ». Personne, d'ailleurs, ne songeait à contester l'immense succès que ce poëme avait obtenu (dès 1487 il fut imprimé à Bologne; puis réimprimé à Venise en 1488, 1514, 1534, 1557, 1564, et à Milan en 1512 et 1519) = [9] Ces théories, qui n'étaient que des hypothèses, ont été ultérieurement renversées par M. Pio Rajna dans son beau Mémoire intitulé : *La Rotta di Roncisvalle nella letteratura cavalleresca italiana* (Bologna, tipi Fava e Garagnani, 1871). = [10] La principale découverte de M. Rajna peut être condensée en deux ou trois lignes : « La *Spagna* en vers est antérieure à la *Spagna* en prose. Et » celle-ci, qui n'a pas réellement fait partie des *Reali*, n'a pas été le trait » d'union entre les poëmes français et les poëmes italiens. » Voilà autant d'affirmations qu'il s'agissait de prouver. = [11] M. Rajna n'avait pas à sa disposition le manuscrit en prose du commencement du XVI[e] siècle, découvert par M. Ranke à la bibliothèque Albani : car ce manuscrit avait disparu. Mais le jeune savant italien eut le bonheur d'en découvrir un autre à la bibliothèque Médicis (3[e] volume parmi les quatre qui sont cotés CI ; Supplément au Catalogue de Bandini, III, 295, 296). Ce manuscrit de la seconde moitié du XV[e] siècle renferme une *Spagna* en prose, analogue à celle de la bibliothèque Albani et dans laquelle on cite souvent la *Spagna* en vers. Il est vrai que le prosateur ne la cite guère que pour la réfuter et la critiquer; mais l'antériorité de la *Spagna* en vers n'en est pas moins

armées de l'Empereur, les chevaliers couverts de blessures et épuisés avant l'âge s'assoupissaient délicieuse-

démontrée. = [12] C'était en 1871 que M. Pio Rajna publiait à Bologne le résultat de ses recherches (l. l., pp. 30-35). Or, la même année, à Bologne aussi, M. Ceruti éditait, d'après un manuscrit de Pavie, une autre *Spagna* en prose dont il ne paraît pas, du reste, avoir compris toute l'importance (*Il Viaggio di Carlo Magno in Ispagna per conquistare il cammino di S. Giacomo;* Bologna, Romagnoli, 1871). Dans la préface de cette édition, M. Ceruti raconte qu'il a également trouvé sur son chemin cet autre manuscrit de la *Spagna* en prose qui a été découvert par M. Rajna, et il affirme également, avec citations à l'appui, que le compilateur du manuscrit Médicis cite souvent, pour la combattre, l'*Istoria di Spagna in rima* (p. XLIX et ss.). = [13] On peut juger, d'après ces citations, si M. Rajna a eu raison de conclure en ces termes : « L'*Espagne* en prose est postérieure à l'*Espagne* en rimes. » Ainsi tombe l'hypothèse de M. G. Paris, qui, de la *Spagna* en prose classée par lui au nombre des *Reali*, faisait le trait d'union entre les chansons françaises et les premiers poëmes italiens. = [14] Pour en finir avec la *Spagna* en vers, M. Rajna établit qu'elle a été composée entre les années 1370 et 1380 ; — qu'elle est conservée dans le manuscrit de la Laurentienne (pl. XC, inf. cod. 39, achevé le 20 mai 1470) ; — qu'on ne lui a donné le nom de *Spagna istoriata* qu'à cause des miniatures dont elle était « historiée », — et que son auteur n'est pas Sostegno di Zanobi, mais un poëte populaire toscan qui a gardé l'anonyme (Rajna, l. l., pp. 30-35). = [15] Les sources de ce poëme sont : *a.* l'*Entrée en Espagne*, par Nicolas de Padoue, auquel le poëte italien décerne le titre de « Turpin français » ; *b.* une *Prise de Pampelune* qui n'est pas parvenue jusqu'à nous, et enfin *c.* un *Roland* conforme au ms. fr. IV de Venise, lequel contenait la *Prise de Narbonne* et un dénoûment qui est celui de tous les remaniements du *Roland*. = [16] Cette *Spagna in rima* a été remaniée ou plutôt imitée en vers du XVe siècle, et de là une nouvelle famille de ce texte à laquelle M. Rajna attribue légitimement le nom de : *la Rotta di Roncisvalle* (l. l., p. 109). L'auteur est anonyme, et c'était certainement un poëte populaire. Deux manuscrits nous ont transmis son œuvre : le ms. 2829 de la bibl. Riccardienne (fin du XVe siècle) et celui de la bibliothèque communale de Ferrare (second tiers du XVe siècle). L'un et l'autre remontent, d'après M. Rajna, à un original qui serait antérieur à 1430. On y trouve, parmi les compagnons de Charles, les ducs d'Armagnac, d'Alençon et de Bourbon : ces noms sont significatifs et servent à dater l'œuvre. Tantôt l'auteur de la *Rotta* calque le texte de la *Spagna* en vers, tantôt il le remanie et le modifie. C'est ainsi que le manuscrit de la Riccardienne s'accorde avec la *Spagna* en vers du manuscrit de la Laurentienne depuis le passage où Charlemagne reçoit par Thierri la triste nouvelle de la mort de Roland ; c'est ainsi qu'à partir de ce même passage, le manuscrit de Ferrare s'en écarte. = [17] Il est temps d'en arriver aux *Spagna* en prose, et c'est ici que je me permettrai de présenter un système nouveau. Donc, je divise en deux familles les manuscrits de la *Spagna* en prose. La première famille est représentée par deux manuscrits. L'un d'eux, celui de la bibliothèque Albani à Rome, qui avait été découvert en 1830 par M. Ranke, a malheureusement disparu, et nous en possédons seulement les rubriques, qui ont été publiées par M. Michelant (*Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, XI et XII, 1870 et 1871). C'est un manuscrit du commencement du XVIe siècle, et la copie d'un original notablement plus ancien. L'œuvre est anonyme. = [18] L'autre manuscrit de cette première famille fut découvert il y a quelques années par M. Pio Rajna : il appartient à la bibliothèque Médicis, et c'est lui

ment dans la paix, dans l'oubli. La France respirait un peu, et rien ne paraissait plus étrange aux autres peuples

qui a servi de base aux études du savant italien. (Bibliothèque Médicis, 3e volume des quatre cotés CI, Supplément au Catalogue de Bandini, III, 295, 296, seconde moitié du XVe siècle; anonyme.) = [19] Or, au moment même où M. Rajna publiait son livre sur la *Déroute de Roncevaux*, un autre Italien, M. Ceruti, publiait *in extenso* le texte d'une autre version de la *Spagna* en prose. M. Ceruti avait eu connaissance du manuscrit de la bibliothèque Médicis qui avait été découvert par M. Rajna, et il en parle assez longuement (p. XLVIII); mais il avait de son côté découvert un nouveau manuscrit à Pavie, et c'est d'après ce manuscrit d'origine milanaise, également anonyme et écrit vers le milieu du XVe siècle, qu'il publiait en 1871 une autre *Spagna*, sous le titre de: *Il Viaggio di Carlo Magno in Ispagna*. Le *Viaggio* forme à lui seul la seconde famille des manuscrits de la *Spagna* en prose. = [20] Le *Viaggio* présente avec la première famille (mss. Albani et Médicis) des ressemblances profondes qui sont constatées par M. Ceruti : « Un altro codice (celui de Medicis) va di pari passo col Pavese, tranne alcune » variante de non poca importanza, inevitabili in narrazione di questo genere. » (l. l., LXLVIII.) Le manuscrit de Pavie s'éloigne très-visiblement du manuscrit Médicis en un certain nombre d'épisodes et de passages plus ou moins importants, et notamment dans le récit de la mort de Roland. Mais ce qui est le caractère le plus distinctif du *Viaggio*, c'est l'addition d'un *Galien*, ou, pour parler plus exactement, d'un *Galeant* que le prosateur intercale au milieu de sa narration de la déroute de Roncevaux. = [21] Les éléments communs à toutes les *Spagna* en prose sont, comme nous l'avons dit, l'*Entrée en Espagne* suivie d'une *Prise de Pampelune*, le faux Turpin, et le *Roland* sous la forme qu'il a reçue dans le manuscrit de Venise, fr. IV. = [22] On verra plus loin en quoi diffèrent les deux familles de manuscrits de la *Spagna* en prose; mais, par malheur, nous ne pouvons guère donner une idée de la première (sauf certaines indications fournies par M. Rajna dans l'ouvrage précédemment cité) qu'avec les rubriques qui ont été publiées par M. Michelant (*Jahrbuch* de Lemcke, XI et XII, 1870, 1871). — Résumons tout ce qui précède. Il existe deux familles de la *Spagna* en vers que l'on peut appeler : *a.* la *Spagna in rima*, et *b.* la *Rotta di Roncisvalle*. Il existe deux familles de la *Spagna* en prose : *a.* la *Spagna* proprement dite (mss. Albani et Médicis); *b.* le *Viaggio* (ms. de Pavie). = L'*Entrée en Espagne*, de Nicolas de Padoue, est plus ou moins exactement reproduite dans toutes ces familles et avec des variantes plus ou moins importantes que nous nous ferons plus loin un devoir de mettre en lumière (voy. aux *Variantes et Modifications de la légende*). — On peut dire, d'ailleurs, que (sauf un *Roland and Ferragus* anglais qui a été publié en 1848 par George Ellis dans *Early metrical Romances*, et qui sans doute dérive directement du faux Turpin) toute la diffusion de l'*Entrée en Espagne* a eu l'Italie pour théâtre. Et toute l'histoire de cette diffusion est contenue en abrégé dans les deux pages qui précèdent. = 6° ÉDITION IMPRIMÉE. L'*Entrée en Espagne* est inédite. Dans notre *Notice*, dont il sera question ci-dessous, nous en avons publié environ un millier de vers. = 7° TRAVAUX DONT L'ENTRÉE EN ESPAGNE A ÉTÉ L'OBJET. Ce roman n'a été jusqu'ici l'objet que d'un assez petit nombre de travaux véritablement scientifiques. — *a.* En 1856, l'auteur du présent livre fit partie avec MM. Guessard et Michelant de la mission littéraire qui avait pour tâche d'explorer les bibliothèques de la Suisse et de l'Italie au profit du futur *Recueil des anciens poëtes de la France*. A Venise, cette tâche était rude. M. Guessard analysa la compilation franco-italienne à laquelle nous avons donné le titre de *Charlemagne*, et copia le *Macaire*, qu'il a publié depuis

que ce sommeil inaccoutumé et cette placidité de la France. Roland s'ennuyait.

avec une si rare perfection. M. Michelant transcrivit la *Prise de Pampelune*. L'*Entrée en Espagne* nous échut en partage. On ne connaissait alors ni la valeur, ni le titre, ni même l'existence de cette chanson de geste, qui « comble une des lacunes les plus importantes de la légende de Roland ». Nous dûmes passer de longs jours à l'analyser et à en faire des extraits. Deux ans après, le résultat de notre travail fut publié sous ce titre : « L'*Entrée en Espagne*, » chanson de geste inédite renfermée dans un manuscrit de la bibliothèque » de Saint-Marc, à Venise. Notice, analyse et extraits. Paris, Techener, 1858. » Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 4e série, t. IV. » Nous essayions de préciser la date de ce poëme, de fixer le nom de son auteur, de signaler les sources auxquelles il avait puisé. Nous en citions environ un millier de vers, et, après une analyse très-détaillée, page par page et presque vers par vers, nous terminions par un éloge du poëme. Il ne nous coûte point d'avouer que nous regardions alors Nicolas de Padoue comme un auteur original, et qu'une étude plus attentive de son œuvre ne nous fait aujourd'hui voir en lui qu'un compilateur médiocre. M. Rajna, dans sa *Rotta di Roncisvalle* (Bologna, 1871), a également relevé quelques fautes de lecture dont nous nous sommes rendu coupable. La plus importante est dans les vers suivants : « *Ci tourne Nicolais à rimer la complue — De l'entrée de Spagne qui tant e stée escondue* », que nous avions eu tort de lire : *Et comme Nicolais à rimer l'a complue — De l'entrée de Spagne que tant ert escondue*, etc. — *b*. M. G. Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, a attaché à l'*Entrée en Espagne* une importance plus considérable. Son idée mère est la suivante, à laquelle il a consacré de longs développements : « L'*Entrée en Espagne* et la *Prise de Pampelune* sont toutes deux l'œuvre du même poëte, Nicolas de Padoue, et appartiennent toutes deux à la même composition cyclique, dont le vrai titre serait l'*Espagne*. — L'*Espagne* de Nicolas de Padoue, d'une part, et, de l'autre, le *Charlemagne* de Venise, ont été le trait d'union entre nos Chansons de gestes et les *Reali di Francia*. Cette filiation explique tout dans l'histoire difficile de notre littérature épique en Italie. » (Voy. *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 173-178.) Nous aurons lieu de combattre tout à l'heure la première de ces thèses; nous avons essayé plus haut de réfuter la seconde d'après les récents travaux de M. Rajna. — *c*. Depuis 1865 jusqu'en 1879, il n'a guère paru plus de quatre publications importantes sur l'*Entrée en Espagne*. En 1870 et 1871, M. Michelant fit paraître dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* (t. XI et XII) les rubriques si intéressantes de ce manuscrit de la bibliothèque Albani à Rome que M. Ranke avait découvert quarante ans plus tôt. — *d. e*. En 1871, deux travaux considérables parurent à Bologne. L'un, celui de M. Ceruti, nous offrait la publication complète du *Viaggio*, qui est une des formes de la *Spagna* en prose (*Il Viaggio di Carlo Magno in Ispagna;* Bologna, Romagnoli, 1871). L'autre, bien autrement remarquable, était l'œuvre de M. Pio Rajna, qui, dans son admirable travail, *la Rotta di Roncisvalle nella letteratura cavalleresca italiana* (Bologna, tipi Fava e Garagnani, 1871), a mis en lumière, d'une façon définitive, le rôle de l'*Entrée en Espagne* dans la formation de la poésie italienne et dans l'histoire de notre légende en Italie. — *f*. Dans le XXVIe volume de l'*Histoire littéraire*, M. Paulin Paris a donné, d'après notre Notice de 1858, une nouvelle analyse de l'*Entrée en Espagne*. — *g*. On nous annonce comme devant paraître prochainement une *Histoire du cycle carlovingien en Italie*, de M. Pio Rajna. L'*Entrée en Espagne* y tiendra évidemment un grande place, et nous l'attendons avec impatience. = 8° SOURCES AUXQUELLES EST REMONTÉ L'AUTEUR DE L'ENTRÉE

Cependant ce repos commençait à être fatal aux chevaliers eux-mêmes, et surtout au peuple de France. Les

EN ESPAGNE. « La Chronique de Turpin et les deux Chroniques de Jean de Navarre et de Gautier d'Aragon », tels sont, si l'on en croit Nicolas de Padoue, les documents où il a puisé tous les éléments de son poëme. Pour la Chronique de Turpin, on n'en saurait douter, et la première partie de l'*Entrée en Espagne* lui a été certainement empruntée. Mais on ne peut rien dire de précis au sujet des deux ouvrages de Jean et de Gautier, où l'on trouvait, paraît-il, le récit complet de l'expédition d'Espagne antérieurement à la trahison de Ganelon. Ne seraient-ce pas là deux noms supposés ? Et Nicolas de Padoue, qui pillait trop réellement nos vieux poëtes, n'a-t-il pas feint d'imiter deux annalistes... imaginaires? Nous serions fort tenté de le croire. Quoi qu'il en soit, voici les passages fort curieux où notre compilateur nous met au courant de ses procédés littéraires ; on peut se tenir en garde contre la bonne foi d'un auteur qui nous raconte gravement comment il a reçu de Turpin lui-même l'ordre exprès d'écrire un poëme de vingt mille vers : « L'arcevesques Trepins, que tant feri d'espée, — Enscrit de sa man l'estorie croniquée : — N'estoit bien ente[n]due fors que da gient letrée.—Une noit, en dormand me vint en avisée — L'arcevesque meïme cun la carte aprestée ; — Comanda moi e dist, avant sa desevrée, — Que por l'amor saint Jaques, fust l'estorie rimée : — Car ma arme en seroit sempres secorue et aidée; — Et por ce vos ai je l'estorie comencée, — A ce qe ele soit entendue et çantée. » (Fol. 1 v°.) = « Se dam Trepin fist bref sa lecion — Et je di long, bleismer ne me doit hon : — Ce que il trova bien le vos canteron. — Bien dirai plus à chi'n poise e chi non ; — Car dous bons clerges, Çan-gras et Gauteron, — Çan de Navairc et Gauter d'Arragon, — Ces dos prodomes ceschuns saist pont à pon — Si come Carles o la fiore françon — Entra en Espaigne conquerre le roion. — Là comensa je, trosque la finisun — Do jusque ou point de l'euvre Ganelon ; — D'iluec avant ne firent mencion: — Car bien contra Trepin la traïson — Que Guenes fist, li encresme felon, — Com il vendi o roi Marsillion — En Ronceval Rollant et se baron. — Ces troi otor che nomé vos avon — Se sunt trovez de voir dir conpagnon ; — Mais cil Gauter dist plus de nus autr'on. — Chi donque voult intandre par raison — Vient avant, car je loi dirai com — Li ber Rollant, le filz al duc Milon — Feragu oucist que tant estoit prodon. — Et les batailes che parcroniée son — En ver françois, n'a mot de bergoignon, — Vos dirai totes par bone intencion. » (F° 54 r°.) = 9° L'ENTRÉE EN ESPAGNE EST-ELLE UNE ŒUVRE ORIGINALE OU UNE COMPILATION ? EST-ELLE DUE AU MÊME POETE QUE LA PRISE DE PAMPELUNE ? Le système de M. Gaston Paris touchant les deux poëmes qui nous occupent peut, avons-nous dit, se résumer en ces deux propositions fort claires : *a.* « La prise de Pampelune et l'*Entrée en Espagne* » sont d'un seul et même auteur, qui est Nicolas de Padoue. » — *b.* « L'œuvre de Nicolas de Padoue, l'*Espagne*, a servi de trait » d'union entre les Chansons de geste françaises et les *Reali*.» Nous ne saurions admettre la première de ces propositions ; mais, après une longue étude de ce problème difficile, nous pensons, tout au contraire, pouvoir établir les propositions suivantes : *a.* « La versification de l'*Entrée en* » *Espagne* et celle de la *Prise de Pampelune* sont notablement » différentes. » M. Gaston Paris lui-même a dû le reconnaître. La *Prise de Pampelune* est écrite tout entière en alexandrins fort réguliers ; l'*Entrée en Espagne* est écrite tantôt en alexandrins, tantôt en décasyllabes. On va jusqu'à trouver dans le même couplet le mélange des deux vers (f° 32), et il n'y a guère que la *Bible de Sapience*, d'Herman de Valenciennes, où l'on pourrait trouver un tel mélange. Nous espérons pouvoir dresser un jour la table complète des

chevaliers occupaient leurs loisirs à chasser, à faire de larges dépenses, à gruger leurs vassaux, à dépouiller

tirades de cette œuvre singulière où les deux rhythmes ont été successivement employés (du f° 1 au f° 20 environ, alexandrins ; — du f° 20 au f° 100 environ, décasyllabes avec quelques mélanges d'alexandrins ; — du f° 100 au f° 170, décasyllabes ; — du f° 176 à 213 (épisode de Nobles), alexandrins ; — au f° 213, alexandrins ; — du f° 214 au f° 304, les deux rhythmes sont mêlés. — La fin du poëme est en alexandrins). Si nous avions le manuscrit sous les yeux, nous donnerions des indications beaucoup plus précises ; mais le fait de l'emploi des deux vers n'en est pas moins au-dessus de toute contestation. = Le système des élisions est absolument différent dans la *Prise* et dans l'*Entrée*. On trouve mille fois dans le premier de ces poëmes des vers comme le suivant : « Quand l'aube FU APARUE, Roland plus ne tarda » (v. 5475). Rien de tel dans l'*Entrée*, si ce n'est quelques exceptions fort rares, qui confirment la règle. = Il y a des enjambements dans la *Prise de Pampelune*, et l'on n'en constate point l'emploi dans l'*Entrée*. = Ajoutons que la *Prise de Pampelune* est au nombre de ces poëmes où, comme le dit M. Paul Meyer (*Recherches sur l'Épopée franç.*, pp. 312, 313), il y a tendance à la *cobla capfinida*. où, pour parler plus clairement, les premiers vers d'une tirade répètent souvent, et presque dans les mêmes termes, les derniers vers du couplet précédent. Par exemple, voici les deux derniers vers d'une tirade de la *Prise de Pampelune :* « Et quand il la entendi, ou tout le buen brand nus — Ver la place s'en vint, dolant de tiel salus. » Et voici les deux premiers vers de la laisse suivante : « Dolant fu le fil Mile quand la novele oï ; — Lour s'en vint vers la place ou tout le brand forbi... » Dans la *Prise de Pampelune*, ce procédé littéraire est employé si fréquemment et avec une telle régularité, que cette chanson pourrait passer pour le type des poëmes *capfinits*. Dans l'*Entrée en Espagne*, que nous avons analysée avec le plus grand soin et copiée en partie, nous n'avons remarqué rien de semblable. Cette seule différence nous semble capitale. = « On peut ajouter aux arguments précédents, dit M. Bartsch (*Revue critique*, 1867, p. 263), que le fait du déplacement de l'accent pratiqué pour le besoin de la rime par l'auteur de la *Prise de Pampelune*, et qu'a signalé M. Mussafia, ne se trouve pas dans l'*Entrée en Espagne*.—*b*. « La langue de la *Prise de Pampelune* » n'est pas la même que celle de l'*Entrée en Espagne*, ou, du » moins, de la partie la plus considérable de ce poëme. » C'est ici peut-être le point le plus délicat de toute cette controverse. Nous prétendons que Nicolas de Padoue, compilateur de l'*Entrée en Espagne*, avait sous les yeux plusieurs manuscrits « en bon français », et qu'il les copiait presque littéralement, en leur faisant seulement subir des variantes orthographiques ; nous prétendons qu'il n'y a véritablement de Nicolas, dans toute l'*Entrée en Espagne*, que le début, la fin et quelques transitions (f° 1 r° ;—f° 54 r° et v° ; — f° 213 v° ;—f° 304 r°, etc.). En d'autres termes, le Padouan n'a eu qu'à trouver le fil pour lier entre eux les différents poëmes qu'il compilait et dont les titres devaient être les suivants : *l'Entrée en Espagne*, ou *Roland et Ferragus ; la Prise de Nobles ; Roland en Persie*. Et parmi ces poëmes, les uns étaient en décasyllabes et les autres en alexandrins. Telle est du moins l'hypothèse qui nous paraît la plus plausible. La *Prise de Pampelune*, au contraire, est un poëme composé d'un seul jet, par un seul auteur; c'est évidemment une œuvre originale, et qui fut, suivant nous, écrite en français par un Lombard. En comparant en effet la langue des deux poëmes, on se convaincra aisément : « Qu'il y a dans l'*Entrée en Espagne* des couplets purement français et sans mélange d'italianismes ; — que, dans la même chanson, il y a de certaines *laisses* fortement italianisées, et que celles-là sont l'œuvre de Nicolas de Padoue, qui reliait par ces morceaux de son cru les

I PART. LIVR. I. CHAP. XVIII.

les orphelins, « à donoier pulcelles et dames en secrois », c'est-à-dire à séduire les jeunes filles et à corrompre

différentes parties de sa compilation (f° 1 r°; f° 213 v°; f° 304 r°, etc.); — que, dans la *Prise de Pampelune*, tous les couplets sans exception sont écrits dans la même langue, et que cette langue ressemble tout au plus aux tirades italianisées de l'*Entrée en Espagne*, mais à celles-là seulement. » = Reprenons chacun de ces trois points, et abordons-en la démonstration. — Qu'il y ait dans l'*Entrée en Espagne* des couplets franchement et purement français, c'est ce que prouveront les citations suivantes. Certes (à part quelques légères variantes orthographiques), un trouvère « de France » ne se fût pas refusé à signer ces couplets :

« Or oït bien, ce croi, sis ou cinc ans pasez
Qu'en periloz repois et plains de vanités
Et nos et tot c'estor sunt estez et regnés,
Et à deseriter les povres orfanés.
Les criminaus peccz sunt sor voz amassés.
Les armes et les cors de voz sunt engagés
Au diables d'*in*fers. Quant les rachaterés,
S'à cist pont orendroit ne vos entrepensés ?
Et je di et consoil que le primer soiés
A entrer en Espagne, ne plus mot n'en parlés,
Ne vos amerai mays por vostre malvaistés.
Mielz valt sovent taisir qu'estre trop averbés.
Segnor barons, dist-il, qu'estes ci asenblés,
Remenbre vos le grant desloiautés
Que noz a fait Marsille dès le tenz trespassés...
Barons, se vos eüsse de mon dit agrevés,
Pri voz que dou meillors *in*tres vos avisiés. »
(*Entrée en Espagne*, ms. de Venise, f° 4.)

« Savés por qoi sui en cist diz entré?
Por vos barons qui tant sont esgaré
Quant por defandre vos droiz, se vos l'avé,
Grant ne petit n' i a un mot soné!
Mais pues qe sui par destin arivé,
Dont je vos di qe je suis apresté
De la bataille de bonne volanté.
Et proverai, par vive verité,
Que mariage qui se feit contre gré
D'om ni de fame, revelle la loi Dé!
N'en dirai plus; qar dit en ai asé. »
Atant se taist, mais n'est mie crolé,
De son estant tant ne quant remué. (*Ibid.*, f° 238.)

Par delez uns boscage ont la plagne passée,
Del tertre de Jerome poierent la montée...
D'autre part descendirent en l'ascure valée;
Par une gaste lande s'est l'ost achaminée.
Bernars bien les conduit qui savoit la contrée.
Les baruns cevalcerent cescuns teste basée;
Ne savent en quel part soit lor voie adrecée.
Li uns regardent l'autre coiemant, à celée :
« E Diex! feit l'uns à l'autre, cum feite desevrée
» Feit Rollant de son oncle, sainte Verg*en* loée.
» Par lui puet encui estre tote l'ost perillée.
» Quel part alomes nos? Où est nostre oubergée?
» Ne troveromes terre ne soit deseritée. »
Al trespasser d'une eive se fu l'ost arestée :
Avant que tote l'ost soit d'autre part pasée,
S'auroit maintes paroles dites et divisée. (*Ibid.*, f° 178 v°.)

Et, dans la même œuvre, ou plutôt dans la même compilation, on trouve des tirades tout entières qui sont énergiquement italianisées. Est-il permis de supposer, par exemple, que les laisses précédentes soient de la même main que les deux couplets suivants, le premier et le dernier de l'*Entrée en Espagne :*

les femmes mariées : occupation de garnison. C'étaient, à dire le vrai, les délices de Capoue, et l'on pouvait

En honor et en bien et en gran ramenbrançe
Et offerant par ce honor e celebrançe
De Celui che por nos fu feriç de la lançe
Por trer nos e nos armes de la enfernal poissançe
[Et par son] saint Apostre qi tant oit penetançe,
Por feir qe cexuns fu en veraie creançe
Qe Per e Filz, Espirt sunt in une Sustançe ;
C'est li barons saint Jaques de qi fazon la mentanze ;
Vos voil canter et dir por reme et por sentançe
Tot ensi come Carles et' bernage de França
Entrerent en Espagne et par ponte de lançe
Conquistrent de saint Jaques la plus mestre habitançe.
Ne laserent por storme ne por autre pesanze,
S'il n'aüsent leisié por une difirnanze
Qe lor fist Caenelos, le sire de Maganze.
Coronez en sera, n'en serez en dotanze,
Roland par che l'estorie et lo canter comanze,
Li melors chevaliers qui legist en sianze.
Ben li voz dirai, s'un poi fetes sillanze. (Ms. de Venise, f° 1 r°.)

Ci tourne Nicolais à rimer la complue
De l'entrée de Spagne, qui tant e stée escondue
Par ce ch'elle n'estoit par rime componue.
Da cist pont en avant, ond il l'a proveüe
Pour rime, cum celui q'en latin l'a leüe.
Our cantons de l'istoire qe doit etre entendue
Da cascun q'en bonté ha sa vie disponue. (F° 304.)

Dans la *Prise de Pampelune*, au contraire, toutes les *laisses*, avec une remarquable unité de style, de rhythme, d'inspiration et de langue, sont écrites par le même poëte, par un Italien rimant en français. Nous venons de citer quatre ou cinq tirades de l'*Entrée en Espagne;* toutes celles de la *Prise de Pampelune* ont quelque rapport avec les deux dernières, mais n'ont pas la même physionomie que les trois précédentes. C'est ce que prouveront les citations suivantes, faites au hasard :

Quand Rolland vit de Storges la porte ensi serée
E le pont sus levé e la giant aprestée
Par defandre le mur e la tour e l'entrée,
Desour l'our de la fo e sour sa lançe acerée
S'apoia, e dist en aut vers la gient desfaée :
« Voliés randre la vile, sans prandre autre meslée,
A l'Emperier, vers cui n'i a nule rien durée,
E ne perdriés dou vetre vaillant une de[n]rée;
Ains vous sera dou notre doniés à grand plantée
Ou autrement avés vetre mort pourchacée. »
E celour repondrent : « Folie avés pensée
Quand cuidiés che la ville vous soit si tost donée
Pour paroles contier; mès cierement acatée
L'aurés, avant che vous l'aiés dou tout gaagnée;
Car bien la defendrons vers la gient batizée,
Jusque tant que Estorgant fera à nous retournée :
Car mout tost li sera la novele noncée.
Ond il revindra à nous sens nule demorée,
A tel giant che fera la vetre coroucée. »
Quand Rolland li entendi, si dist con cière irée :
« Foy che je doi Yesu e la Verzne loée,
Nous vous esproverons avant tierce journée. »
Lour retourna à sa giant ch'estoit tout ascemblée
Iluec voisin de lu; pues, dist à sa masnée
Che suen paveilon fust e sa ensagne drecée
Devant la metre porte voisin à une arcée.
Adonc fu sa paroule mantinant otroiée;
Car iluec fu suen trief e sa ensagne fermée.
Iluec tant atendi la personne honorée
Che Zarllemagne fu et sa giant arivée.

(*Prise de Pampelune*, ms. de Venise, fr. V, f° 96 *a* et *b*; édit. Mussafia, pp. 161, 162.)

craindre qu'une oisiveté si mal dépensée ne fût fatale à la France. Chaste au milieu du dévergondage universel,

« Salemon, dist Rolland, buen est che nous feizons
Ensi com avés dit ; mès l'emperer Zarllons
Ne lou que de nuit viegne par ces stranzes vallons ;
Ains remaindra ci avec siens homes noirs et blons
Jusquement aou matin, e nous civauçerons
Entre moi e Olivier e tous miens compaignons
A vint mil civalers che pour la Glise avons.
Altumajour vindra ou nous, ch'il i a reisons.
Carpent nous condura sens cris e sens tenzons
Trosquement à la ville et à ceus des dojons ;
Nos fera ovrir la porte diant che nous serons
Le secors roi Marsille, et ensi dens entrerons. Etc.

(*Ibid.*, f° 86 *a*, édit. Mussafia, p. 144.)

M. Paul Meyer (*Recherches sur l'Épopée française*) fait encore remarquer, au sujet de la langue des deux poëmes, que le mot *ond* (aussi, c'est pourquoi) est un mot italien qui revient à tout moment dans la *Prise de Pampelune* (v. 15, 63, 81, 96, 107, 115, etc.). « Et ce mot ne se trouve qu'une seule fois dans les 900 vers de l'*Entrée en Espagne* qu'a publiés M. L. Gautier. Il en est de même de *trou* (trop). » = De tous les textes qui précèdent et de leur rapprochement, il nous sera permis de conclure « que la langue de nos deux poëmes n'offre véritablement les mêmes caractères que dans quelques tirades de l'*Entrée en Espagne* ». Et encore ne donnons-nous cette dernière similitude que comme une hypothèse qui n'a rien de véritablement scientifique.—*c.* « Le style » de l'*Entrée en Espagne* et celui de la *Prise de Pampelune* » n'ont rien de commun. » Il faudrait ici renvoyer à la lecture des deux poëmes. L'un, l'*Entrée en Espagne*, est dans sa première partie (*Roland et Ferragus*) calqué assez servilement sur la Chronique du faux Turpin, dont il a toutes les allures théologiques et lentes. L'autre, la *Prise de Pampelune*, a partout le style militaire. Dans cette chanson qui, suivant nous, est l'œuvre d'un Italien contemporain de Dante, il se mêle à ce style militaire une érudition curieuse, une certaine connaissance de l'antiquité qui éclate presque à toutes les pages : « Trosquement l'endemain ch'il fut lievé *Febus* — Et quant l'Emperier vit la clarté de *Titus*,— Vestir se fist » (vers 5581-83).— « Roi *Tarquin* quand *Porsene* pour péor le faili » (vers 1190). — « Sacrer le temple *Venus* à l'onour Yhesu Crist » (vers 1300). — « Che ne fu *Amilius* pour le primier » Roman » (vers 1407). — Onques meis *Cesaron* ne fu en tiel esfrois — *Ao Duras*, quand *Pompiu* li venqui siens belfrois » (1676, 1677). — « Coment *Camilius* desconfist li Gallois » (468). — « Pensiés com riva à buen destin — *Mithridates*, le roi ermin, — Che se cuidoit defendre enfin — Contre *Ponpieu* le palatin » (3021-3024). Etc. J'en appelle à tous ceux qui ont lu beaucoup de Chansons de geste : ces allusions à l'antiquité ne sont-elles pas des plus rares dans tous nos autres poëmes? On me citera deux ou trois allusions de ce genre dans l'*Entrée en Espagne:* «Non s'en pera *Eneas* de Cartahihge »(f° 230 r°). « Quant il veult contrefere le filz roi Philipon » (f° 5). Mais ces allusions se rapportent aux deux légendes d'Alexandre et de Troie, qui, par une fortune singulière, ont été très-populaires au moyen âge. = Autre observation. L'auteur de l'*Entrée en Espagne* est très-partisan des longs prologues et des longues transitions où il indique ses sources; il est bavard, il aime à parler de lui; à nous cacher, puis à nous dire son nom. On ne trouve nulle préoccupation de ce genre dans la *Prise de Pampelune*, dont, il est vrai, nous ne possédons pas le commencement. = On nous objectera que dans les deux poëmes on trouve (chose assurément très-étrange), deux *Brefs*, deux déclarations de guerre intercalées, et toutes deux écrites en strophes de quatre vers octosyllabes :

frémissant d'impatience au milieu de l'assoupissement général, le seul Roland s'indignait.

Nous Çarllemagne, ao Dieu honour,
De Rome droit emperéour,
Et roi de France, e encour seignour,
De crestienté sens nul irour...
(*Prise de Pampelune*, v. 2969-72.)

Et dans l'*Entrée en Espagne :* « Nos, Marsile par la Dex grace », etc. (f° 8). Mais dans notre système, rien n'est plus facile à expliquer que cette analogie, puisque, d'après nous, l'auteur de la *Prise de Pampelune* aurait connu l'*Entrée en Espagne* et aurait pu l'imiter en certains points. = Du reste, nous avouons que le meilleur de nos arguments n'est pas susceptible d'être exposé ici : nous croyons qu'une lecture attentive des deux poëmes convaincra le lecteur de la profonde dissemblance de ces deux œuvres. La *Prise de Pampelune*, œuvre vive, italienne, correcte, régulière, proportionnée, sans traits, sans *mots*, ornée d'une majesté tranquille; l'*Entrée en Espagne*, œuvre de plusieurs auteurs, française, disproportionnée, facile, pleine de traits, semée de mots cornéliens; traité théologique à son début; chanson presque rude et presque primitive, militaire et antique en son milieu; roman d'aventures par son dénoûment... — *d.* « Cependant on retrouve dans l'*Entrée en Espagne* » et dans la *Prise de Pampelune* les mêmes personnages présen- » tés sous le même jour et la même action continuée dans le » même sens. » C'est ce que M. Gaston Paris a mis en lumière, et l'on ne peut ici que lui donner tout à fait raison. Il est un personnage qui joue un rôle important dans l'*Entrée en Espagne*, et qu'on ne voit pas figurer dans nos autres poëmes : c'est Samsonnet, le fils de l'amiral de Persie, qui est converti par Roland durant le séjour de ce héros en Orient, qui accompagne en Occident le neveu de Charlemagne, et qui est mis par l'Empereur lui-même au nombre des douze Pairs à la place d'un autre Samson, dont on pleure la mort récente. Eh bien! nous retrouvons dans la *Prise de Pampelune* le même Samsonnet avec les mêmes aventures dans le passé, avec la même physionomie dans le présent :

E *Sanson le Persant* contre lu randona
Sour un detrier d'Espagne que Isoriés envoia
A Rolland, *mais le duc à Sanson le dona,*
Quand il d'outre la mer à Zarlle repeira.
(*Prise de Pampelune*, vers 4521-4524.)

« *Sanson sui* », dist Sanson, « je n'ai soing de mentir.
Fil sui aou roi de Perse cui Dieu puisse xamplir. »
Quand Maozeris l'oï, tretout prist à rogir :
Car fieremant le aoit *par le suen convertir.*
(*Ibid.*, vers 4974-4977.)

L'auteur de la *Prise de Pampelune* met ailleurs Samsonnet au nombre des douze Pairs (vers 1204). Bref, ce fils de l'amiral de Persie a, dans les deux poëmes, une importance que ne lui donnent point et qu'ignorent même les auteurs de toutes nos autres Chansons de geste (vers 2149, 2182, 2329, 4885, etc., etc.). = Il en est de même d'Isoré, fils de Malceris, prince sarrasin de Pampelune. Les deux chansons que nous comparons sont d'accord pour donner à ce jeune païen une physionomie très-aimable et pour lui prêter une conduite très-noble. Or, nous ne trouvons nulle part ailleurs ce personnage tout à fait imaginaire (*Entrée*, f° 92 r° à f° 125 r°, etc. ; *Prise*, vers 474; 684 à 1269; 4152 et suivants; 4223; 4252 et suiv., etc.). = Dans les deux poëmes, Malceris est également présenté comme le beau-frère du roi Marsile (*Entrée*, f° 107 r°; *Prise*, vers 642). = Il est bien d'autres rapprochements que l'on peut faire.

II PART. LIVR. I. CHAP. XVIII.

L'apôtre saint Jacques apparaît à Charles et lui ordonne d'aller en Espagne délivrer son tombeau.

Il était temps de réveiller l'Empereur et l'Empire. Saint Jacques apparut, une nuit, au chevet de Charles,

Estous, dans les deux romans, est exactement présenté sous les mêmes couleurs : c'est dans ces deux poëmes que sa gloire de mauvais plaisant s'épanouit le plus complétement sans nuire aucunement à sa gloire militaire (*Entrée*, f° 21 v° à 29; f° 136 r°; f° 145 v°; f° 178 r°; f° 218 r°; f° 244 r°, etc.; *Prise*, vers 4206-4240; 4209 et suiv.; 4235 et suiv.; 4323 et suiv.; 4331 et suiv.; 4450; 4489-4497; 4650-4880, etc.). = L'amiral Fauciron ou Falceron est mentionné dans les deux œuvres (*Entrée*, f° 155 r°; *Prise*, vers 3274). = Les Allemands, les Thiois y sont offerts au lecteur dans le même rôle, qui n'est point brillant (*Entrée*, f° 128-236; *Prise*, vers 218-220, etc.). Dans les deux poëmes, Roland commande vingt mille hommes pour l'Église romaine; dans les deux poëmes, il est sénateur romain. C'est, du reste, et ce sera sa physionomie dans tous les poëmes italiens. = En résumé, comme on le voit (et malgré quelques nouveaux personnages introduits par l'auteur de la *Prise de Pampelune*), ce sont les mêmes héros qui, sous les mêmes traits, font figure dans les deux chansons. L'action de la seconde continue d'ailleurs très-exactement l'action de la première, et les deux parties principales de l'*Entrée en Espagne*, la prise de Nobles et le séjour de Roland en Persie, sont très-clairement mentionnées dans la *Prise de Pampelune* (vers 2993 et 4524). Mais de toutes ces analogies, ou plutôt de toutes ces ressemblances, faut-il conclure que les deux poëmes sont dus au même auteur? Il nous semble qu'on doit, en saine critique, se borner aux conclusions suivantes : = [1] L'AUTEUR DE LA PRISE DE PAMPELUNE A CERTAINEMENT CONNU LE POEME DE L'ENTRÉE EN ESPAGNE ET S'EST PROPOSÉ DE LE CONTINUER. C'est ce qui ressort de toute la démonstration précédente. = [2] MAIS, QUEL QUE SOIT L'AUTEUR DE LA PRISE DE PAMPELUNE, IL NE S'EST PAS SERVI DES MÊMES PROCÉDÉS QUE L'AUTEUR DE L'ENTRÉE EN ESPAGNE, COMME L'ATTESTENT LES DIFFÉRENCES QUE NOUS AVONS SIGNALÉES PLUS HAUT DANS LE RHYTHME, DANS LA LANGUE, DANS LE STYLE ET DANS LA COMPOSITION DES DEUX ŒUVRES. = [3] L'AUTEUR DE L'ENTRÉE EN ESPAGNE EST UN COMPILATEUR AYANT SOUS LES YEUX PLUSIEURS MANUSCRITS QU'IL COPIE ALTERNATIVEMENT; L'AUTEUR DE LA PRISE DE PAMPELUNE EST UN POETE PROFONDÉMENT ORIGINAL ET NE COPIANT AUCUNE AUTRE ŒUVRE. M. Paul Meyer dit ici pour conclure : « Les différences que je trouve entre ces deux textes sont telles qu'il est impossible qu'ils soient du même auteur » (l. l., p. 312). Et M. Bartsch adopte sans réserve les mêmes conclusions (*Revue critique*, 1867, p. 263). = [4] MAIS SI NICOLAS DE PADOUE N'EST PAS L'AUTEUR DE LA PRISE DE PAMPELUNE QUI EST PARVENUE JUSQU'A NOUS, IL A CERTAINEMENT COMPOSÉ UNE AUTRE PRISE DE PAMPELUNE, OU, POUR MIEUX PARLER, UNE SECONDE PARTIE DE L'ENTRÉE EN ESPAGNE. Nous en trouvons la preuve, absolument irrécusable, dans ces vers de l'*Entrée en Espagne*, que nous avions inexactement publiés en notre Notice et en notre première édition des *Epopées*. Ces vers, notez-le bien, sont les derniers de l'*Entrée* : « Ci tourne Nicolais à rimer la complue — De l'*Entrée de Spagne* que tant e stée escondue — Par ce ch'elle n'estoit par rime componue. — Da cist pont en avant, ond il l'a proveüe — Pour rime, cum celui q'en latin l'a leüe. — Our cantons de l'istoire qe doit etre entendue — Da cascun q'en bonté ha sa vie disponue. Avant q'à Roll. soit. » Ce dernier hémistiche est la moitié du premier vers de cette *Prise de Pampelune* dont Nicolas de Padoue fut l'auteur, mais qui n'est pas celle dont le texte est parvenu jusqu'à nous. Et Nicolas dit ailleurs qu'il poussera son poëme : « Trosque la finison — Do jusqu'ou point de l'œuvre Ganelon. » Il n'ira pas plus loin parce que Turpin a raconté le reste : « Car bien contra Trepin la traïson — que Guenes fist. » Mais il ira jusque-là. Rien n'est plus clair, et

et, tout éblouissant de lumière, lui rappela le vœu qu'il avait fait jadis à Vienne d'*ostoier sur la gent de Tutelle* et

l'on peut conclure en deux mots que Nicolas de Padoue a été l'auteur d'une suite de l'*Entrée en Espagne*, d'une sorte de *Prise de Pampelune;* mais qu'il n'a jamais rimé de *Roncevaux*. = 5 LA PRISE DE PAMPELUNE, DE NICOLAS DE PADOUE, A ÉTÉ REPRODUITE ET DÉFIGURÉE DANS LES DIFFÉRENTES SPAGNA EN VERS ET EN PROSE. Nous avons vu plus haut (sans parler ici de la *Spagna in rima* et de la *Rotta)* qu'il y avait eu deux familles de mss. de la *Spagna* en prose : l'une est la *Spagna* proprement dite; l'autre est le *Viaggio*. Or, nous aurons lieu de résumer plus loin ces deux documents, et l'on se convaincra qu'ils ne ressemblent pas à la *Prise de Pampelune* qui est parvenue jusqu'à nous : on verra même qu'ils ne se ressemblent point entre eux. A coup sûr, la *Prise de Pampelune* de Nicolas de Padoue, cette œuvre aujourd'hui perdue, a été reproduite et remaniée dans les différentes *Spagna* en vers et en prose. Mais il est aujourd'hui fort difficile de déterminer quelle est celle de ces rédactions où elle a été conservée avec le moins de changements. = 10° VALEUR LITTÉRAIRE. Voy. les pp. 414, 415.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE *L'ENTRÉE EN ESPAGNE*. — L'ENTRÉE EN ESPAGNE peut se diviser en trois chants, en trois parties principales : 1° *Roland et Ferragus;* 2° *la Prise de Nobles;* 3° *Roland en Persie.* Ces trois épisodes de notre poëme n'ont en eux-mêmes aucun fondement historique. Mais deux faits profondément historiques sont racontés par Nicolas de Padoue et servent de cadre à son poëme, et ces deux faits sont : 1° l'expédition de Charles en Espagne; 2° le siége de Pampelune par l'armée des Franks. Eginhard en sa *Vita Caroli* et l'auteur des *Annales* qui lui ont été longtemps attribuées, l'Astronome limousin, le Poëte saxon, et vingt Chroniques qui reproduisent les *Annales*, sont unanimes sur ces deux faits importants. « CAROLUS HISPANIAM ADGREDITUR ET PAMPELONEM IN DITIONEM ACCIPIT » : ces paroles, tirées des *Annales* qui ont été attribuées à Eginhard (ann. 778 : cf. la *Vita* d'Eginhard, cap. IX), contiennent en germe tous les éléments historiques de notre *Entrée en Espagne*. Mais, dans l'histoire, Charles est surtout guidé par des vues politiques et, dans la légende, par des idées religieuses. D'après les *Annales*, il profite de la soumission et des avances d'Ibinalarbi, gouverneur de Saragosse, pour envahir cette Espagne qu'il veut annexer à son royaume; dans la légende, saint Jacques lui apparaît et lui dit : « Mon tombeau est aux mains » des païens. Délivre-le. » L'Astronome limousin paraît concilier entre elles l'histoire et la légende, en disant que Charles, dans son expédition de 778, avait en vue la défense de l'Église et des pauvres chrétiens d'Espagne : « LABORANTI ECCLESIÆ SUB SARRACENORUM ACERBISSIMO JUGO, CHRISTO FAUTORE, SUFFRAGARI STATUIT. » = Quant au siége de Pampelune, nos vieux poëtes ont vraiment eu à en inventer tous les détails : car l'histoire ne leur fournissait que le fait brut, en deux ou trois mots. = Nous avons jugé utile de dresser à la fin du présent chapitre un tableau offrant : 1° tous les textes historiques qui se rapportent aux différentes expéditions de Charles ou de son fils en Espagne; 2° toutes les légendes épiques auxquelles ces textes ont donné lieu. = Il ne faut pas oublier que la guerre d'Espagne est le centre de l'histoire poétique de Charlemagne, et que nous ne devons rien négliger pour mettre en lumière les origines d'une légende aussi considérable.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — La légende de l'*Entrée en Espagne* a donné lieu à un grand nombre de récits que nous allons d'abord énumérer rapidement, et qu'ensuite nous passerons successivement en revue : 1° La *Chanson de Roland*, composée entre 1066 et 1095.—2° La *Chro-*

de rendre libre le chemin des pèlerins : « Le temps est venu d'accomplir ce vœu. » Peu de temps après, Charles racon-

nique du faux Turpin. (Les chapitres I-V sont probablement l'œuvre d'un moine de Compostelle écrivant vers le milieu du XIe siècle. Les chapitres VI et suivants, œuvre d'un moine de Saint-André de Vienne, n'auraient été écrits, suivant M. G. Paris, qu'entre les années 1109 et 1119.) — 2bis La Chronique anonyme dédiée à Frédéric Ier vers 1165, et intitulée : *De la sainteté des mérites et de la gloire des miracles du bienheureux Charlemagne*, ne fait que reproduire le faux Turpin. — 3° La *Kaiserscronik* (XIIe siècle). — 4° La Chronique saintongeaise (Bibl. nation., fr. 124, commencement du XIIIe siècle). — 5° Un vitrail de la cathédrale de Chartres (fin du XIIe siècle). — 6° La *Karlamagnus-saga* (compilation islandaise rédigée sous le règne d'Haquin V (1217-1263). C'est d'après une autre source peut-être qu'au XVe siècle fut publiée en danois la *Keiser Karl Magnus's Kronike*. — 7° Etienne de Bourbon († 1261). — 8° Lucas de Tuy († 1250) en son *Chronicon mundi*. — 9° La *Chronica Hispaniæ* de Roderic de Tolède, mort en 1247 (livre IV). — 10° La *Cronica general* d'Alfonse X († 1284). — 11° La *Chronique* du manuscrit de Tournai (XIIIe siècle). — 12° La *Chanson des Saisnes* (fin du XIIe siècle). — 13° Le roman de *Jehan de Lanson* (XIIIe siècle). — 14° La *Chronique* de Philippe Mousket († 1283). — 15° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (commencement du XIVe siècle). — 16° Le *Karl Meinet*, compilation allemande analogue à celle de notre Girard (premier quart du XIVe s. — 17° Le *Charlemagne et Roland*, compilation anglaise analogue aux deux précédentes. — 18° L'Office de *saint* Charlemagne, à Girone (vers 1350). — 19° Les *Chroniques de Saint-Denis*. — 20° La *Spagna* en prose du manuscrit de la bibliothèque Albani à Rome, œuvre du XVe siècle, postérieure à la *Spagna in rima*. — 21° Le *Viaggio*, autre *Spagna* en prose du XVe siècle (manuscrit de Pavie). — 22° Une *Description des églises de Grenoble* au XVe siècle. — 23° La *Fleur des Histoires* de Jehan Mancel (XVe siècle). — 24° *Les Neuf Preux*, compilation du XVe siècle. — 25° Le *Charlemagne et Anseïs*, en prose, de la bibliothèque de l'Arsenal (anc. B. L. F. 214b, XVe siècle). — 26° Le *Galien* du ms. 3351 de l'Arsenal, celui du ms. de la Bibl. nation., fr. 1470 et celui des incunables (XVe-XVIe siècles). — 27° Le *Garin de Montglane* incunable (XVe-XVIe siècles). — 28° Les *Conquestes de Charlemaine*, de David Aubert (1458). — 29° La Chronique de Weihenstephan (XVe siècle; l'original est peut-être du XIVe). — 30° Les *Chroniques de France* en vers, de Guillaume Cretin (1525). — 31° La *Chronique* française du manuscrit 5003 de la Bibliothèque nationale (XVIe siècle; l'original serait tout au plus du XIVe siècle), etc.

Reprenons maintenant, un à un, les plus importants de ces récits, et donnons-en une analyse.

1° La CHANSON DE ROLAND nous introduit, dès ses premiers vers, dans l'Espagne où Charles est occupé depuis sept ans à combattre les Sarrasins. « Carles » li reis, nostre Emperere magnes, — Set ans tuz pleins ad estet en Espaigne » Tresqu'en la mer conquist la tere altaigne. » (Vers 1-3.) D'ailleurs, cette épopée primitive ne nous parle pas en détail de l'entrée en Espagne et ne sonne pas un mot du combat de Roland avec Ferragus, ni, à plus forte raison, de ses aventures en Perse. Mais il n'en est pas de même pour la prise de Nobles, à laquelle il est fait plusieurs fois allusion dans la *Chanson de Roland*. Roland lui-même dit fièrement à l'Empereur : « Set anz [ad] pleins qu'en Espaigne venimes; — Jo vus cunquis e NOPLES e Commibles. » (Vers 197, 198.) Et ailleurs Ganelon, jetant cauteleusement des accusations contre son beau-fils, dit à Charles : « JA PRIST IL NOPLES seinz le vostre cumant. — Fors s'en eissirent li Sarrazin dedenz; — Si s'cumbatirent al' bon vassal Rollant. — Pois, od les ewes lavat les prez del sanc : — Pur ço le fist, ne fust aparissant. »

tait, tout ému, cette vision à ses chevaliers, dans un conseil tenu à Aix-la-Chapelle, et il mettait aux voix cette pro-

(Vers 1775-1779.) Ces vers seraient absolument incompréhensibles, si nous ne possédions pas un texte précieux de la *Karlamagnus-saga*, où l'on voit Roland et Olivier prendre Nobles sur l'ordre de l'Empereur, mais tuer le roi Fouré que Charles leur avait enjoint d'épargner. Ils cherchent, mais en vain, à effacer les traces de ce sang répandu contre la volonté du grand roi. Et c'est alors que Roland reçoit au visage ce fameux coup du gant impérial: c'est alors qu'il se retire sous sa tente. (Voy. l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 263.)

2° La CHRONIQUE DE TURPIN. Le faux Turpin, dès son chapitre second, raconte « comment Charlemagne fut exhorté par l'apôtre Jacques à délivrer des Sarrasins l'Espagne et la Galice ». Charles est épuisé, et veut prendre un repos auquel la conquête de l'Occident lui a donné quelque droit. Tout à coup, durant certaine nuit, il aperçoit dans le ciel une belle *voie* d'étoiles qui part de la mer de Frise et passe au-dessus de la Gaule et de l'Aquitaine, pour aboutir à la Galice, où repose, inconnu, le corps de saint Jacques. Plusieurs nuits de suite, le grand Empereur considère cet étrange spectacle. Enfin l'Apôtre lui apparaît, et lui dit : « Je m'étonne que tu n'aies pas encore pensé à délivrer » des païens le pays où mon corps est enseveli. Va donc, et entreprends cette » œuvre. Cette voie d'étoiles est le symbole du chemin qui conduit à mon tom» beau, et ce chemin, grâce à toi, sera bientôt couvert de pèlerins. » Charles s'apprête ; il part. (Chap. II.) — Les murs de Pampelune tombent miraculeusement devant les chrétiens vainqueurs. Tous les Sarrasins qui reçoivent le baptême sont épargnés ; les autres, tués. L'Empereur visite le tombeau de saint Jacques ; puis, va à Padron, sur le bord de la mer, et plante sa lance dans les flots, rendant grâces à Dieu et à saint Jacques de l'avoir conduit jusque-là. Padron (il convient ici de ne pas l'oublier) est la ville signalée par la légende comme le lieu où débarqua saint Jacques quand il vint évangéliser l'Espagne. (Chap. III.) — Charlemagne détruit toutes les idoles de l'Espagne « præter idolum quæ est in terra Alandaluf, quod vocatur Salamcadis. » Mais, « à Cadix, il y a une idole de Mahomet nommée *Isalam* ou *Islam*, c'est-à-dire Dieu en langue arabe ». Cette idole est pleine de démons, et nul ne peut la briser. Sur le bord de la mer est une pierre antique, élevée aussi haut dans le ciel que le vol d'un corbeau, et qui soutient la statue d'un homme tenant un bâton (*clava*) dans sa main droite. Ce bâton doit tomber le jour où naîtra le roi de France qui doit conquérir la terre d'Espagne. Il est tombé à la naissance du fils de Pepin ; les païens, épouvantés, s'enfuient. (Chap. IV.) — L'Empereur construit une belle basilique en l'honneur de saint Jacques ; il bâtit d'autres églises à Aix, à Toulouse et à Paris. (Chap. V.) — Ici se termine le récit vraiment primitif de la *Chronique de Turpin*, celui qui fut écrit au XIe s. par un moine de Compostelle. Le reste est d'une autre main, et pourrait être considéré, suivant M. G. Paris, comme l'œuvre d'un moine de Saint-André de Vienne, écrivant au commencement du siècle suivant. Les chapitres VI-XIV sont consacrés uniquement à ces guerres de Charles contre Agolant dont nous avons déjà donné le résumé. L'Espagne est en partie le théâtre de cette grande lutte, et le faux Turpin donne le nom de *bellum Pampilonense* à la dernière partie d'une lutte dont Pampelune est le prix. Certains chrétiens, trop avides, s'attardent à recueillir du butin sur le champ de bataille ; Altumajor les surprend avec ses Sarrasins et les tue jusqu'au dernier : tel est l'objet du chapitre XV. — Charles demande un jour à Dieu, fort indiscrètement, de lui faire connaître ceux de ses soldats qui doivent mourir dans une guerre qu'il entreprend contre le roi Fouré. Une croix rouge apparaît sur l'épaule de ces prédestinés. C'est en vain que l'Empereur veut les disputer

position qui allait diviser les barons : « Faut-il faire la » guerre aux Sarrasins d'Espagne? » Deux partis se for-

au ciel et les cache dans son oratoire; il les y trouve morts à la fin de la guerre. Quant au roi Fouré, il est vaincu et meurt. (Chap. XVI.) — Ici seulement nous entrons dans le véritable sujet de notre *Entrée en Espagne :* la *Chronique de Turpin*, en effet, n'admet pas qu'une SEULE expédition de Charles en Espagne. Elle nous en offre jusqu'à trois : celle du grand Empereur après l'apparition de saint Jacques, celle contre Agolant, et celle enfin que nous allons raconter. — Le chapitre XVII de Turpin est intitulé : *De bello Ferracuti gigantis et de optima disputatione Rolandi.* La scène se passe à Nadres (Najera), où le géant Ferragus défie les Français à la tête de vingt mille Sarrasins. Charles s'y rend avec une rapidité qui ne coûte rien à l'auteur de la *Chronique*. Cinq mots, c'est tout : « Quapropter Carolus ilico Nageram adiit. » La lutte de Roland contre le géant est encore plus théologique dans le faux Turpin que dans notre *Entrée en Espagne* et dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens. Croirait-on que le neveu de Charlemagne entreprend une démonstration en règle de tous les dogmes catholiques, et notamment de la Trinité? « Fais-moi voir, dit le Sarrasin, comment trois peuvent faire un. » — « Rien de plus simple, répond Roland. Dans une lyre, quand elle sonne, il y » a trois choses : l'art, la corde, la main du musicien, et ce n'est cependant » qu'une seule lyre. Dans une amande, il y a l'écorce, le noyau et la coque, » et ce n'est qu'une seule amande. Dans le soleil, il y a blancheur, chaleur et » splendeur, et ce n'est qu'un soleil. » Etc., etc. On sera peut-être curieux de savoir comment l'auteur de l'*Entrée en Espagne* a rendu ce passage. Il a reculé devant l'érudition doctrinale de Roland et lui a mis sur les lèvres une comparaison plus militaire : « Vois ce bouclier; fais-y trois trous; puis, regarde » au travers. Tu croiras y voir trois soleils, et cependant il n'y en a qu'un. » (F° 71 r°.) Bref, le géant est vaincu et mis à mort, et c'est ainsi que se termine le long récit de Turpin, comme celui de notre chanson. (Chap. XVII.) -- Une nouvelle guerre s'engage contre les païens, à la tête desquels on retrouve le fameux Altumajor et Hebraïm, roi de Séville. Pour mieux triompher de Charles, ils emploient un vieux stratagème dont les Chinois seuls pourraient aujourd'hui se servir : les païens se cachent le visage avec des masques cornus, barbus, horribles. Les chevaux des Français ont peur, et s'enfuient. Mais le lendemain, Charles fait couvrir les yeux de ses chevaux et leur fait boucher les oreilles, pour que leur frayeur ne compromette plus sa victoire. Cette fois il est vainqueur, et partage l'Espagne entre les différents peuples de son empire. (Chap. XVIII.) — Telle est l'affabulation de cette partie de la Chronique de Turpin qui correspond à notre *Entrée en Espagne* et à la *Prise de Pampelune*. Le reste se rapporte à la *Chanson de Roland.*

3° Dans la KAISERSCRONIK, l'Empereur, après avoir pris Arles et Girone, entre en Galice où tous les chrétiens sont massacrés par les Sarrasins. Charles survit seul, et le voilà qui trempe de ses larmes une pierre qui, encore aujourd'hui, est tout humide de ces admirables pleurs. « Courage, Charles, courage », lui crie la voix d'un Ange. Sur l'ordre du messager céleste, le fils de Pepin rassemble alors 53 066 jeunes filles dans une vallée qui s'appelle le val Charlon, près des défilés de Sizer. A la vue de cette armée, dont ils ne savent pas la composition étrange, les Sarrasins tremblent et se soumettent. Le miracle des lances fleuries, que la *Karlamagnus-saga* place à l'époque du siége de Montjardin et dont elle fait honneur aux soldats français, se renouvelle ici en faveur des jeunes filles, et une belle église s'élève au lieu de ce miracle, sous ce vocable nouveau : *Domini sanctitas.* (Voy. G. Paris, l. l., p. 271-279.)

4° La CHRONIQUE SAINTONGEAISE (commencement du XIII° siècle) n'est qu'une

ment, celui de la guerre et celui de la paix, celui des impatients et celui des prudents. Gales de Vermandois

interpolation de Turpin; mais on y remarque certains épisodes qu'on ne trouve presque nulle part ailleurs. Tel est celui de la délivrance de Bordeaux par les Français et de la lutte de Roland contre le roi de Libye, que M. G. Paris a voulu reproduire tout au long dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 271).

5° Il existe à la cathédrale de Chartres un vitrail de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. Ce vitrail, dont nous avons déjà parlé, est consacré à la figuration de l'*Iter Jerosolimitanum*, de la Chronique de Turpin et d'un épisode de la *Vie de saint Gilles*, de ces trois documents apocryphes qu'un moine de Saint-Denis avait voulu, dès le XIIe siècle, intercaler dans le corps officiel des Chroniques de Saint-Denis (voy. l'article de M. Jules Lair, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1874, p. 545 et ss.). Dans le *Charlemagne* de M. Alphonse Vétault (Tours, Mame, 1877, in-8°), on a reproduit, au trait et en couleurs, le vitrail de la cathédrale de Chartres. Les médaillons 8-10 y représentent, d'après le faux Turpin, les principaux épisodes du commencement de la guerre d'Espagne : « 8. Charlemagne aperçoit la voie lactée dans » le ciel et demande en vain l'explication de ce phénomène céleste. 9. Saint » Jacques apparaît à l'Empereur endormi et lui ordonne d'aller délivrer son » tombeau qui est aux mains des infidèles. 10. Départ de Charles pour l'Espagne » avec l'archevêque Turpin. » Un vitrail analogue existait à l'abbaye de Saint-Denis. (Voy. notre gravure de la page 290.)

6° La KARLAMAGNUS-SAGA (second tiers du XIIIe siècle) nous offre ici, plus que partout ailleurs, une ressource précieuse, nous allions dire unique. C'est avec elle que l'on peut combler les lacunes les plus regrettables de notre antique épopée et restituer d'anciennes légendes conservées jadis en des poëmes français que nous avons perdus. Le commencement de l'expédition d'Espagne est raconté par le compilateur islandais avec des détails qu'on chercherait inutilement ailleurs. Il nous montre (d'après une de nos chansons sans doute) le grand Empereur se précipitant sur l'Espagne à la voix de l'ange Gabriel, et miraculeusement conduit par un cerf blanc dans le passage de la Gironde (I, 50 et suiv.). — Quant à la prise de Nobles, nous avons vu tout à l'heure avec quelle originalité notre Scandinave la raconte (I, 51, 52); mais il en fait ailleurs un second récit dont la forme est différente.... L'Empereur et son neveu, durant trois ans, assiégent en vain cette fameuse ville de Nobles. Découragement de l'Empereur; douleur que Roland se refuse à partager. Un jour enfin, Charles frappe son neveu, qui ne veut pas abandonner le siége (*Karlamagnus-saga*, V^e^ branche, *Guitalin*). — Après la prise de Nobles, le compilateur islandais raconte le siége de Montjardin (Mongarding). « Donc, le roi de Cordes s'avance contre Charles avec une forte armée. L'Empereur ordonne à ses gens de briser le bois de leurs lances et de les ficher en terre. Aussitôt, par miracle, il y pousse de la verdure et des feuilles, et, là où il y avait un champ, il y aura désormais un bois. Le roi de Cordes s'enfuit. Charlemagne prend d'abord Montjardin; puis, Cordes, dont il tue le roi. » (I, 53.) — Cf. la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XXV, 102, 103, article de G. Paris.

7° On doit à ÉTIENNE DE BOURBON, frère prêcheur († 1261) un Recueil d'anecdotes (Bibl. nat., lat. 15 970) dont M. Lecoy de la Marche a récemment publié une partie importante pour la Société de l'Histoire de France (1878). L'auteur latin a évidemment connu le faux Turpin, et cite souvent l'*Historia Karoli*. Un des épisodes qu'il se plaît à rappeler le plus fréquemment est le combat de Roland contre Ferragus (f° 399 v°, f° 426, f° 487 v°, f° 529 v°).

8° D'après la plupart des documents espagnols, c'est DÈS LEUR ENTRÉE EN ESPAGNE que Charlemagne et les Français furent battus à Roncevaux. Il n'y a

et, tout naturellement, Ganelon sont à la tête des habiles, des diplomates, des partisans du repos. Mais Roland se

donc pas, à proprement parler, de faits qui correspondent exactement, chez les légendaires d'Espagne, à l'affabulation de notre *Entrée en Espagne.* — LUCAS DE TUY († 1250) place AVANT la défaite de Charlemagne dans le val Carlos plusieurs faits qui sont empruntés aux traditions épiques de la France... « L'Empereur assiége Tudela qu'il eût prise sans une trahison de Ganelon ; il s'empare de Najera et de Montjardin, et s'apprête alors à revenir dans les Gaules. » (Voy. Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana*, pp. 147 et 151.)

9° RODERIC DE TOLÈDE († 1247) admet dans ses récits la légende à côté de l'histoire, et Alfonse X lui a emprunté presque tout le tissu de sa *Chronique* en ce qui touche la guerre d'Espagne. Il est à peine utile d'ajouter que Roderic a soin d'écarter tout ce qui pourrait être préjudiciable à la gloire des Espagnols et de l'Espagne. De là sa célèbre sortie contre les jongleurs : « Nonnulli histrionum, FABULIS INHÆRENTES, ferunt Carolum civitates plurimas, » castra et oppida in Hispaniis acquisiisse multaque prælia cum Arabibus » perpetrasse et stratas publicas a Galliis et Germania ad Sanctum-Jacobum » recto itinere direxisse. » (*Chronica Hispaniæ*, IV, cap. 10.)

10° La CRONICA GENERAL d'Alfonse X († 1284) s'attache aux récits de Lucas de Tuy et de Roderic de Tolède; mais elle est beaucoup plus explicite, et en même temps beaucoup plus fabuleuse : « C'était la trentième année du règne d'Alfonse le Chaste. Le vieux roi demande du secours à l'empereur Charles contre les Mores. Les Espagnols se montrent fort irrités de cet appel à une nation étrangère: le plus indigné est Bernard del Carpio. Bref, Alfonse est obligé de se dédire et mande à Charlemagne qu'il pourra se passer de lui. Colère du grand Empereur, qui entreprend la guerre contre les Espagnols au lieu de la faire aux Sarrasins. C'est alors que Bernard del Carpio ne rougit pas de s'allier avec le païen Marsile. D'un autre côté, les Navarrais, les Gascons, les Aragonais, s'unissent contre ce Charles qu'ils sollicitaient tout à l'heure, qu'ils détestent maintenant. La défaite de Roncevaux est l'œuvre de ces deux haines et de ces deux armées combinées : chrétiens et musulmans sont enfin d'accord, et c'est pour écraser la France. Ainsi moururent Roland et les douze Pairs. Charles répara cet échec : il vint, bientôt après, mettre le siége devant Saragosse et triompha cette fois de Marsile, malgré le secours de Bernard del Carpio, dont l'Empereur fut assez bon, dit-on, pour faire plus tard un roi d'Italie. » (Voy. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 282-265, et Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana*, Barcelone, 1874, p. 150 et suiv.) — Alfonse X renouvelle contre les jongleurs les anathèmes de Roderic de Tolède : « Les jongleurs chantent en leurs chansons et disent en leurs fables que Charles l'empereur conquit en Espagne maints châteaux et maintes cités, et qu'il y livra maintes batailles contre les Mores; mais cela *ne peut être*, si ce n'est qu'il conquit quelque chose en Cantabrie. Il y conquit Barcelone, Girone, Ausone et Urgel; mais le reste qu'ils racontent n'est pas à croire. » (G. Paris, l. l., p. 284.) Et voilà ce que l'orgueil castillan a fait de notre légende : il a inventé Bernard del Carpio. Puis, il a imité ce héros, fils de l'imagination espagnole. Plutôt que d'accorder quelque gloire au nom français, il a glorifié Marsile et s'est allié avec les mécréants.

11° La CHRONIQUE DU MANUSCRIT DE TOURNAI (XIIIe siècle) raconte ainsi qu'il suit les commencements de la guerre d'Espagne. Après avoir rapporté le combat de Ferragus et de Roland à Nadres, le chroniqueur anonyme suppose que Charles retourne en France et qu'il y revient sur l'ordre de saint Jacques. « N'i ot gaires demoré quant il fu amonestés par vision de saint Jake de Composterne que il delivrast son païs de la main as Sarrazins. Quant Carles ot esté

lève, et, plus terrible qu'on ne l'a jamais vu, la face en feu, d'une voix de tonnerre, prononce un des plus nobles,

pluisors fois amonestés, il ne volt plus atargier; ains assembla grant ost et entra en Espaigne et ot pluisors batailles contre les Sarrazins. Dedens le terme que il i demora, il i avoit ·II· freres sarrazins qui manoient en la cité de Cesar-Auguste, qui puis fu nomée Sarragouche. Li uns avoit non Marsiles, et li autres Baligans. Cil estoient venu des parties d'Aufrique deffendre la tierre. Mais ils ne s'oserent deffendre contre l'empereor Carlon. Si li fisent entendre par boisdie qu'ils avoient grant tallent d'estre crestiien et que il se batypseroient quant li Rois seroit repairiés de Galisce, là où il véoit à aler. Carles, qui cuida que il deïssent voir, passa outre en Galisce et delivra tout le païs. Après fist raparelier la glise Saint-Jake et pluisors autres. Et quant il ot les Sarrazins caciés hors du règne, il s'i mist au retour viers Franche. » (De Reiffemberg, *Chronique de Philippe Mousket*, I, 470.)

11bis HUMBERT DE ROMANS, qui fut général des Frères prêcheurs de 1257 à 1263, écrivait, en 1273, dans son *De tractandis in concilio*, les lignes suivantes, qui prouvent à quel point le récit légendaire de l'entrée en Espagne était devenu historique : « Fervor potest accendi ex eo quod Turpinus, in Epistola de » actis seu gestis Caroli, refert quod beatus Jacobus apparuit in somnis eidem » Carolo, ter invitans eum quod, sicut alias terras multas subjugaverat, ita iret » in Hispaniam et locum suum liberaret a Saracenis, ut esset via fidelibus ad ipsum » perpetuo visitandum. » (Martène et Durand, *Amplissima Collectio*, VI, 183.)

12° Dans la CHANSON DES SAISNES (dernières années du XIIe siècle), le poëte raconte que Guiteclin « va ferir Karlemaine, qui se fu relevez, — Sor l'eaume qi à *Nobles fu jadis conquestez*, — *Quant Karles en bataille conqist le roi Forrez*... » (Coupl. 197.)

13° L'auteur de JEHAN DE LANSON (XIIIe siècle) fait allusion à la prise de Nobles par Roland et Olivier, et adopte la légende qui attribue à Olivier la mort du roi Fouré. (Arsenal, B. L. F. 186, f° 116.)

14° PHILIPPE MOUSKES (XIIIe siècle) traduit le récit du faux Turpin, dont il suit la chronologie arbitraire (vers 4720 et suiv.).

15° GIRARD D'AMIENS, dans son CHARLEMAGNE (commencement du XIVe siècle), ne sait également que traduire et délayer en mauvais vers la Chronique du faux Turpin.

16° Il en est de même de l'auteur du KARL MEINET (XIVe siècle), qui, pour cette partie de la légende de Charlemagne, remonte uniquement aux sources latines.

17° Dans la compilation anglaise à laquelle M. G. Paris a donné le titre de CHARLEMAGNE ET ROLAND (XIVe siècle), la première branche est consacrée au combat de Roland et de Ferragus et aux débuts de l'expédition d'Espagne. L'auteur suit le faux Turpin.

18° L'OFFICE DE SAINT CHARLEMAGNE A GIRONE, qui fut composé vers l'année 1345, ne raconte pas cette guerre d'une façon aussi servile.... *Saint* Charlemagne va en Espagne sur l'ordre de saint Jacques, et c'est pendant ce voyage qu'il prend et fortifie Narbonne. Au moment où il va franchir les Pyrénées, il a une belle vision: Notre-Dame, saint Jacques et saint André lui apparaissent et lui promettent la victoire : « Seulement, prends soin, dit la Vierge, de me construire une belle église à Girone. » Charles s'empresse et, partout sur son chemin, élève des églises ou construit des chapelles. Il rencontre enfin les Sarrasins près de *Sent-Madir* et les bat. Pendant qu'il assiége Girone, une grande croix rouge reste, pendant quatre heures, au-dessus de la mosquée de Girone, et il tombe une pluie de sang. On peut lire, dans l'*Histoire poétique de Charlemagne*, la traduction complète des huit premières leçons. = Cf. le Recueil d'hymnes de Gall Morel qui complète les *Hymni latini* de Mone. Voy. aussi

II PART. LIVR. I. CHAP. XVIII.

un des plus généreux discours qu'on puisse trouver dans nos Chansons de geste :

les *Rapports de l'église du Puy avec la ville de Girone en Espagne et le comté de Bigorre*, par Charles Rocher (Le Puy, Bérard, 1873, in-8°, 284 pp.). M. Rocher y publie l'Acte d'institution de l'Office de Charlemagne à Girone, par Arnaud de Monredon (1345). « Dans ce document, dit M. Gaston Paris (*Romania*, III, 310), l'évêque résume la légende du Voyage à Jérusalem et le faux Turpin. Un Bréviaire manuscrit, conservé à Girone et daté de 1329, contient les neuf leçons de l'Office de S. Charlemagne : Arnaud de Monredon n'a donc fait que confirmer un usage antérieur. Un acte de 1332 parle déjà d'une fontaine appelée *Font de Carles Magnes.* »

19° Les CHRONIQUES DE SAINT-DENIS, pour le règne de Charlemagne, combinent les *Annales* d'Eginhard avec la *Chronique* de Turpin. En ce qui touche l'expédition d'Espagne, elles suivent Turpin pas à pas, depuis le songe de Charlemagne : « *De l'avision et du signe que Charles vist au ciel et comment saint Jacques s'apparut à lui* », jusqu'à la mort de Roland et au châtiment de Ganelon. Mais, à la suite de ces récits d'emprunt qui n'ont pour nous aucun intérêt original, se trouve un épisode (liv. V, chap. IX, X) que nous ne pouvons pas omettre : « *D'une aventure merveilleuse qui avint à Rolans, tandis comme il viroit, avant qu'il entrast en Espaigne, quant il delivra son oncle Kallemaine des mains aux Sarrasins, et comment il conquist la cité de Grenoplé par miracle.* » Depuis sept ans Roland fait le siége de Grenoble. Tout à coup il apprend que son oncle est tenu en échec par les Vandres, les Saisnes et les Frisons dans un château de Dalmatie. Roland ira-t-il délivrer l'Empereur? Abandonnera-t-il la conquête de Grenoble? Il se met en prières, et Dieu fait miraculeusement tomber les murs de la ville assiégée. Après quoi Roland court délivrer le roi de France (chap. IX). Et, tout aussitôt, commence la guerre d'Espagne. — N'oublions pas que c'est seulement sous le règne de Charles VI qu'on a osé intercaler le faux Turpin dans le corps officiel des *Grandes Chroniques* (voy. l'éd. Paulin Paris, tome II). Mais, dès la fin du XIIe siècle, un moine de Saint-Denis avait déjà proposé cette audacieuse intercalation. (Bibl. nat., lat. 12710, f° 34.)

20° Il y a trois SPAGNA EN PROSE : celle qui est renfermée dans un manuscrit aujourd'hui disparu de la bibliothèque Albani, à Rome (commencement du XVIe siècle); celle que M. Pio Rajna a découverte en 1871 dans un manuscrit de la bibliothèque Médicis (fin du XVe), et celle enfin que M. Ceruti a publiée en 1871, à Bologne, sous le titre de *Viaggio di Carlomagno in Ispagna* (fin du XVe). Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur les traits communs de ces trois versions = La *Spagna* du manuscrit de la bibliothèque Albani à Rome, que M. Ranke avait découverte en 1830 et dont M. Michelant a publié les rubriques (*Jahrbuch* de Lemcke, XI et XII), ne doit pas être considérée aujourd'hui (non plus que les autres *Spagna*) comme faisant partie des *Reali di Francia*, et c'est ce que M. Pio Rajna a victorieusement démontré. Mais elle n'en offre pas moins un intérêt considérable, et sans nous attacher ici à la *Spagna* en vers qui lui est antérieure, ni à la *Rotta di Roncisvalle*, qui est un remaniement de la *Spagna* en vers, nous allons donner une analyse de la *Spagna* en prose du manuscrit Albani, et nous la ferons suivre d'une analyse de cette autre *Spagna* qui porte le nom de *Viaggio*. = La *Spagna* en prose du manuscrit Albani (celle que l'on faisait entrer jadis dans le corps des *Reali*) commence ainsi qu'il suit : » Inchominsia la nobilissima Storia della Spagna e prima, secondo un libro » francioso rechato in lingua latina, nella quale si trattava dello achiusto che » fecie Charllo e la morte di dodici paladini de Francia. Prœmio primo cho- » minciasi a di 7 novembre 1508 à ore 4° circa. » Elle se termine par cette autre rubrique qui n'est pas moins curieuse : « Qui finisce lo libro della prima

« Il y a bien, je crois, cinq ou six ans passés — Qu'en périlleux repos et plein de vanité — Nous et toute l'armée, nous

» Spagna, chopiato per me Bartolomeo di Franco Cimatore fornito a di dieci » otto di febrajo MILLE CINQUE CENTO OTTO a ore dici otto per grazia di Dio ella » sua madre Vergine Maria. Deo gracias. Amenne. » = Les chapitres 1-82 de la *Spagna* répondent exactement à l'*Entrée en Espagne*. Mais, dans le ms. de Venise, fr. XXI, qui renferme l'*Entrée en Espagne*, nous avions signalé dès 1858 une lacune qui est encore plus considérable que nous ne l'avions cru. Or, cette lacune est comblée par les chapitres 83-124 de la *Spagna*, dont nous allons donner un résumé.... Roland, donc, est à la cour du Soudan, qui l'a fait « capitaine et gouverneur » de toute la Perse. Il prend au sérieux ses nouvelles fonctions et parvient à soudoyer vingt mille chevaliers d'élite. Voilà une bonne armée permanente pour le Soudan. (Cap. 83.) — Roland visite les pays dont il a accepté le gouvernement et vient à la Mecque, où le Soudan le reçoit avec grand honneur. (Cap. 84.) — Cependant Malquidant approche avec une armée de huit cent mille hommes, et le Soudan ne peut lui en opposer que deux cent cinquante mille ; mais il a Roland. (Cap. 85.) — Celui-ci, après avoir prudemment organisé le service des vivres, adresse une belle exhortation à ses troupes, fait Samsonnet chevalier et entre en bataille. (Cap. 86.) — Ici l'auteur italien, avec une certaine habileté de feuilletoniste, nous laisse en suspens, et nous entretient un moment de Charlemagne, qui a partout envoyé des espions à la recherche de son neveu. L'un d'eux, précisément, arrive à la Mecque et reconnaît Roland. Préludes de la grande bataille. Malquidant donne à Polinore le titre de « capitaine », et celui-ci dispose son immense armée en neuf « échelles ». La bataille commence, et le récit en est interminable. Exploits du païen Nestor, qui tue le cheval de Roland et renverse Samsonnet ; mais qui lui-même est tué par Roland. On ne connaît toujours celui-ci que sous le nom de Lionagi. (Cap. 87-94.) — Le pauvre Samsonnet va périr sous les coups de Polinore, quand Roland vient à son secours. Duel de Polinore et de Roland ; mort de Polinore. (Cap. 95-97.) — Douleur de Malquidant en apprenant cette dernière nouvelle : il désespère de vaincre, et se rembarque. Victoire du Soudan ; grands honneurs rendus à Roland ; joie universelle. (Cap. 98-99.) — Malquidant, toutefois, n'est pas au bout de ses malheurs : il apprend soudain que la Syrie s'est révoltée contre lui, et veut se tuer de douleur ; mais le roi « Charadusso » le réconforte. Alors il se rend à Jérusalem, où il a un neveu, et ne songe plus qu'à venger sa défaite. Le narrateur, ici, nous ramène sans transition dans le camp des vainqueurs. (Cap. 100.) — Roland, devant qui le Soudan porte l'épée, ne se laisse pas éblouir par tant d'honneurs : il pense à ceux qui viennent de se battre si vaillamment et leur distribue tout le butin. Le Soudan veut lui donner sa fille en mariage : « Non, dit-il, continuons d'abord la guerre avec » Malquidant. » (Cap. 101-102.) — Nouvelle entrée en campagne : c'est vers Jérusalem que Roland se dirige. (Cap. 103.) — L'action, soudain, se transporte en Espagne. Charles y est en grand danger : car Malceris a demandé du secours à Marsile, et a obtenu de lui quatre-vingt mille Sarrasins. « Comment faire ? Ah ! si Roland était là ! » Olivier n'hésite pas ; il se montre dans la bataille *chol quartieri d'Orllando* et avec l'oriflamme que portait ordinairement le neveu de Charlemagne. Bref, païens et chrétiens le prennent pour Roland. Défaite des mécréants, qui s'aperçoivent, mais un peu tard, de leur erreur, et qui, faute de vivres, laissent un jour le champ libre aux Français. (Cap. 104-108.) — Cette aventure produit ce résultat inattendu de faire encore plus vivement regretter le vrai Roland, et Charles envoie Anseïs à sa recherche. Le frère d'Anseïs, Hugues ou Hue, le cherche de son côté, et arrive à Constantinople, où l'Empereur lui fait grand accueil. Sur la route de Constantinople à

demeurons oisifs, — Occupés seulement à dépouiller les pauvres orphelins. — Les péchés, les crimes s'accumulent sur

Jérusalem il rencontre son frère Anseïs. Ils arrivent, à travers les armées ennemies, jusqu'à Bethléem, et Malquidant les prend à sa solde. Ils vont à Jérusalem *ed ebono la meta della terra.* Et, sur la plus haute tour, Anseïs voit une enseigne, un drapeau à quartiers, *una bandiera à quartieri, ma non chome quella d'Orllando.* (Cap. 109-113.) — Grande bataille entre l'armée du Soudan, où se trouve Roland, et celle de Malquidant, où sont Anseïs et Hue. Duel de Hue avec Samsonnet. (Cap. 114.) — Au moment de commencer un autre duel avec Roland, Hue lui demande son nom et finit par le reconnaître. Pendant ce temps, Malquidant, qui se défie de Hue et d'Anseïs, cherche traîtreusement le moyen de s'en défaire. Fin de la bataille : Anseïs tue Malquidant; les chrétiens s'emparent de la ville et plantent la croix sur ses murailles. (Cap. 115-119.) — C'est alors que Roland est reconnu par tout le monde; c'est alors qu'il confère le baptême au païen Aquilant et à Samsonnet, et qu'il demande au Soudan de laisser Jérusalem aux chrétiens. Le Soudan le lui accorde, et Anseïs est fait seigneur de Jérusalem. Départ de Roland, qui s'embarque pour la France. Mort d'Aquilant au passage d'un fleuve. (Cap. 120-125.) — C'est ici que nous retrouvons notre *Entrée en Espagne* du ms. fr. XXI, mais avec des variantes assez importantes. Il faut notamment signaler l'aventure de l'ermite, qui prédit la mort de Roland et meurt après avoir dit la messe: Roland l'ensevelit. Miracles qui confirment Samsonnet dans la vraie foi. Roland et Samsonnet aperçoivent enfin l'ost de Charlemagne. (Cap. 126-127.) — Un chevalier rèconnaît Roland et court porter cette nouvelle à Charles : Roland tombe aux bras de son oncle; allégresse générale. Les païens de Pampelune s'alarment de cette joie, *e s'armarono per videre quello che era che christiani erano in allegrezza.* (Cap. 127-130.) — Bataille où Hue trouve la mort; duel d'Ysoré et de Samsonnet. (Cap. 131-132.) — C'est alors qu'arrive à Charlemagne une lettre de France par laquelle il apprend que les Mayençais se sont emparés de Paris; c'est également ici que s'arrête l'*Entrée en Espagne*, et qu'après l'épisode des Mayençais, va commencer le récit de la prise de Pampelune. (Cap. 133 et suiv.) On en trouvera plus loin le résumé.

21° Le VIAGGIO est une autre *Spagna* en prose qui a été découverte par M. Ceruti et publiée par lui d'après un manuscrit de Pavie de la fin du XV° siècle (Bologne, Romagnoli, 2 vol. petit in-8°). Elle présente une affabulation notablement différente de celle des autres *Spagna :* c'est ce qui donnera peut-être quelque importance à l'analyse suivante.—Le chapitre I débute par une invocation religieuse : « *Al nome del Nostro Signore messer Gesù Cristo e della beatissima madre vergine Maria, che me presti grazia nel core mio, che dal principio fin à la fine della verace Istoria della* INTRATA, *che fece Carlo imperadore con li soi baroni in terre e castelle per conquistare il camino de santo Jacomo, possa scrivere e narrare.* » Etc. On voit par ces quelques mots que le titre « Entrée en Espagne » est celui qui convient le mieux à cette partie de la légende de Charlemagne, et que nous avons eu raison, il y a vingt ans, de le donner au poëme franco-italien où sont racontés les mêmes événements. Ce poëme, l'auteur du *Viaggio* l'a sous les yeux et le traduit presque LITTÉRALEMENT. Voyez plutôt :

En honor et en bien et en gran ramenbrançe	Per reverenzia di quello
Et offerant par ce honor e celebrançe	Geso nostre signore, che
De Celui che por nos fu feriç de la lançe	foe ferito nel costale
Por trer nos e nos armes de la enfernal poissançe,	della lanza, per redemere
[Et par son] saint Apostre qi tant oit penetançe,	da le pene dell' inferno,
Por feir qe cexuns fu en veraie creançe	e delli santi Apostoli, noi
Qe Per e Filz, Espirt sunt in une Sustançe ;	scriveremo come Carlo e

vous; — Vos âmes et vos corps sont engagés — Aux diables d'enfer. Quand les rachèterez-vous, — Si vous ne saisissez

C'est li barons saint Jaqes de qi fazon la mentanze;
Vos voil canter et dir por reme et por sentançe,
Tot ensi come Carles el' bernage de Françe
Entrerent en Espagne et par ponte de lançe
Conquistrent de saint Jaques la plus mestre habitançe.
Ne laserent por storme ne por autre pesanze,
S'il n'aüsent leisié por une difirnanze
Qe lor fist Caenelos, le sire de Maganze.
Coronez en sera, n'en serez en dotanze,
Roland par che l'estorie e lo canter comanze,
Li melors chevaliers qui legist en sianze.

il baronaggio de Franza per punta de lanza acquistonno il camino di santo Jacomo, e non lassarono per stormo nè per altra possanza, se elli non lassonno per uno grande tradimento, che fece Gaino di Maganza; e si averebbeno incoronato della Spagna il conte Rolando che era le megliore cavaliere che mais montasse in sella.

Comme on le voit c'est une traduction littérale; mais voici un exemple encore plus frappant. Il s'agit du discours superbe que Roland adresse à Gales de Vermandois et aux partisans de la paix :

« Se Diex m'ait, fet Rolant, que ben parle Galés,
» Il et cescuns qi sunt d'altretel voluntés !
» Car qi dit son voloir non doit estre blasmés.
» Dan Gales, ge voi bien qe une rien savés
» Que nos vos conoisomes (ne vos en corocés)
» Vos et vostre lignage, et coment nos amés.
» L'onor vostre seignor ne amastes jamés.
» Mal ait qi vos fist duc de son consoil privés ! »

« Se Dio m' aiuta, ben aviti parlato, Galles, e voi e ciascheduno che siti di cosí fatta volontade, chè ciascheduno che disse il suo volere, non è da essere accasonato. Ser Galles, disse Rolando, ora sapie che noi ve cognoscemo, e dí questo noi ve corrucciate, come voi e lo vostro lignaggio non amati lo onore del vostro signore. Giamai non lo amaste voi, e male aggia chi mai vo fece duca ! »

Encore une fois, c'est une traduction mot par mot et qui sera des plus utiles, quand on donnera une édition critique de l'*Entrée en Espagne.* Plus tard, d'ailleurs, le prosateur italien prendra plus de libertés et abrégera son modèle. — Malgré tout, il serait fort inutile de donner ici une analyse de tout le *Viaggio;* mais ce texte, trop longtemps ignoré, va nous devenir très-précieux pour combler cette fameuse lacune qui se trouve dans le texte de l'*Entrée en Espagne,* au f° 268. = Or donc, Roland est en Perse, et il s'est mis au service du Soudan. La fille du Soudan, la belle Diones, est demandée en mariage par un vieux roi païen nommé Malqidant. Refus de Diones (*Dionisia*); refus du Soudan. La guerre éclate entre Malqidant et le Soudan, et Roland, après avoir tué le neveu du vieux roi (il s'appelle Pelias), en vient à lutter contre Malqidant lui-même. C'est ici que le manuscrit de l'*Entrée en Espagne* nous offre cette longue lacune que comble le *Viaggio* (chap. XXXIII et suiv. ; édit. Ceruti, t. I, pp. 146 et ss.). — Quand Malqidant voit que Roland a tué Pelias, il fait mettre le corps de son neveu dans une bière, laisse Florent au camp avec deux mille Sarrasins et s'embarque pour Jérusalem. Bataille de Roland contre Florent. Cependant la reine de France apprend que Roland a quitté le camp de Charles; mais où est-il, mais où est le Paladin, c'est ce qu'elle ignore. Elle envoie alors Ugone di Floranida (*sic*) et son frère, Ansuise, à la recherche du comte Roland avec vingt mille chevaliers. Départ de Hugues et d'Ansuise. (Chap. XXIV.)—Malqidant, cependant, arrive a Jérusalem avec le corps de Pelias, et Polinore vient au-devant de lui, Polinore qui est le propre frère de Pelias. Sa douleur, quand il

aujourd'hui cette occasion? — Donc, je dis, et je conseille que vous soyez les premiers — A entrer en Espagne. Et n'en

apprend la mort de son frère qu'il s'imagine, ainsi que Malqidant, avoir été tué par un paysan, par un vilain. Funérailles de Pelias. Malqidant invite Polinore à retourner avec lui à la Mecque, pour se venger du Soudan : « Celui qui a tué mon frère, répond Polinore, ne peut être qu'un comte ou un marquis. » Et il se promet de venger Pelias. Pendant ce temps, Roland et Samsonnet tiennent la campagne contre les Sarrasins, contre Florent. Quand Malqidant arrive au secours des païens, Florent s'en montre très-joyeux. Quant à Polinore, il n'a qu'un désir : c'est de voir, c'est de connaître celui qui a tué son frère. Samsonnet, qui connaît la force et le courage de Polinore, essaye de détourner Roland d'un combat avec un tel adversaire. Mais voici que Samsonnet lui-même est en très-mauvais point : entouré de toutes parts par les païens de Malqidant, il demeure à pied, l'épée au poing, sur le point de périr. Un chevalier s'empresse et court annoncer à Roland l'extrémité du danger où se trouve son ami Samsonnet. Roland s'arme : « Vive le grant Connétable ! » s'écrient les soldats et Samsonnet lui-même en le voyant accourir à leur secours. Il remet Samsonnet à cheval ; mais Polinore, dans le même instant, arrive sur le champ de bataille, près de Roland qu'il prend toujours pour un vilain et qu'il injurie. A ces injures, Roland répond : « *Io ò fatto como fa li poveri scudieri che vanno per lo mondo prendendo soldo e faccio lo onore del mio signore, che io combatto volontiera per suo amore.* » Le grand duel de Roland et Polinore est remis au lendemain matin. (Chap. XXXIV.) — Le lendemain matin arrive. Samsonnet prie Mahomet de donner la victoire au grand Connétable. Diones embrasse Roland « *e pregollo che sia costante alla battaglia* ». Combat de Roland avec Polidore ; mort de celui-ci ; fuite de Malqidant. Florent essaye à son tour de lutter contre Roland, et c'est un nouveau duel dont le récit est long : il n'est pas besoin de dire que ce duel se termine par la mort de Florent. Triomphe de Roland ; fêtes qui durent dix jours. Le onzième jour, Roland dit au Soudan : « Allons mettre le siége devant Jérusalem, qui est au pouvoir de Malqi-» dant et de son fils Liadrax. » C'est ce qui se fait tout aussitôt. Une armée immense s'avance vers Jérusalem : la voici tout près de la ville sainte. *Disse Rolando a Sansonetto : « Che monte è quello ch' è appresso alla cittade? » Respose Sansonetto : « Ell' è quello monte, onde fo crocificcato quello profeta delli Cristiani e fo appellato il monte Calvario.* » (Chap. XXXV.) — Le lendemain, Samsonnet, qui s'achemine visiblement vers la vérité chrétienne, dit à Roland : « Si nous allions tous deux voir la montagne où a été crucifié le Prophète des » chrétiens? » Roland y consent. Mais, arrivé au pied de la montagne, il descend de cheval, laisse Samsonnet et monte seul. Arrivé sur le haut, il y trouve (!) des *meretrice*, des filles de joie qui étaient là, dit l'auteur, depuis la mort du Prophète. D'une voix terrible, Roland leur crie de partir sur l'heure et de ne plus jamais revenir : « *Da poi in qua nessuna non v' è abitato.* » Belle prière de Roland sur le Calvaire. Il plante sa Durandal en terre et se prend à pleurer. C'est pour son oncle surtout, c'est pour Charles qu'il prie, et il demande également à Dieu de vaincre Malqidant. (Chap. XXXVI.) — L'auteur ici laisse un moment Roland, et en revient à Hugues de Floravilla et à son frère Anseïs qui, à la tête de vingt mille chevaliers, courent le monde à la recherche de Roland. C'est la mission qu'ils ont reçue de la Reine. Un jour (on ne sait trop comment) ils arrivent à Béthanie, « *onde dimora il Patriarca* ». Ils ont appris qu'on allait se battre près de Jérusalem, et ce bruit les a attirés. Leur vaisseau porte les armes de Roland : « *Il onte Ugone... aveva fatto coprire tutte le nave a quartiere di Rolando.* » Le Patriarche n'avait pas besoin de leur aide : car Béthanie, dit notre romancier, n'était jamais tombée au pouvoir des

sonnez plus mot ; — Ou je ne vous aimerai plus, à cause de votre méchanceté.... — Mais souvent il vaut mieux se taire

Sarrasins, et d'ailleurs, le prélat avait à son service quinze mille templiers : *quindici mila cavalieri cristiani che si appellavano li cavalieri del Templo*. Cependant Hugues demande des nouvelles. On lui apprend, en détail, que le Soudan est en guerre avec Malqidant ; qu'un certain vilain est venu au secours du Soudan, lequel a tué les deux fils de Malqidant, et que ce vilain a un bien grand air. Et Hugues en lui-même se dit : « Ce doit être Roland. » Cependant Malqidant veut confier à son fils, à Liadrax, la direction d'une lâche entreprise contre Roland et, pour tout dire, d'un abominable guet-apens. Malqidant s'imagine (à cause de l'arrivée de Hugues et de ce vaisseau qui porte les couleurs de Roland), il s'imagine que Roland lui-même est à Béthanie; il veut l'y surprendre et l'y tuer. Par bonheur, ce Liadrax est un grand cœur, et qui ne veut pas se rendre coupable d'une vilenie. Du reste, Hugues et Anseïs se font reconnaître, et acceptent l'alliance de Malqidant : celui-ci va jusqu'à leur donner la moitié de Jérusalem. Mais le traître ne les accueille ainsi que pour les mieux tenir sous sa main, et il médite une nouvelle, une infâme trahison. Quelle n'est pas cependant la surprise de Roland, le lendemain matin, quand sur les murs de Jérusalem il aperçoit les enseignes des Français, les enseignes de Hugues et d'Anseïs qui sont à ses couleurs et à ses armes ! L'imbroglio est des plus étranges, et il se complique de plus en plus. Hugues de Floravilla, devenu presque inconsciemment l'allié de Malqidant, lutte avec Samsonnet et en triomphe. Mais son idée fixe est de trouver Roland, et il s'en ouvre à Samsonnet, à celui-là même qu'il vient de vaincre. Duel entre Hugues de Floravilla et Roland : celui-ci frappe son adversaire du plat de son épée pour ne pas lui faire de mal : *sempre Rolando lo feriva di piatto per non volergli fare male*. Enfin le neveu de Charlemagne, quand la nuit tombe, finit par lever son heaume, et par dire à Hugues : « Tu ne me reconnais pas, chevalier? » Hugues le regarde, reconnaît le neveu de Charlemagne, et est sur le point de tomber en pleurs dans ses bras. Mais Roland lui impose le silence, Roland veut encore demeurer caché. « Cette nuit même, dit-il à Hugues, Malqidant a résolu de te faire périr, » toi et tous les chrétiens. Mais, à minuit, je me trouverai sous la porte de la » ville pour punir Malqidant de sa trahison.» Sur ce, Hugues rentre dans la ville et met son frère Anseïs au courant des événements prochains : ils s'arment et font armer leurs quinze mille chevaliers. Minuit s'approche. C'est Liadrax que Maldiqant a chargé d'exécuter le complot contre Hugues et Anseïs; mais, encore un coup, ce Liadrax a un cœur de chevalier et s'écrie à haute voix : « *Mora il conte Ugone e li cristiani* », pour les prévenir des desseins de son père. Puis, ayant ainsi mis sa conscience en repos, il se met à l'œuvre et attaque les chrétiens. Grande bataille. Hugues est prêt, ses quinze mille hommes le sont aussi, et d'ailleurs voici Roland qui, fidèle au rendez-vous, paraît sous les murs de Jérusalem. Hugues rencontre Malqidant et le tue. Il voudrait bien venir à bout des Sarrasins avant d'ouvrir les portes à Roland ; mais ce sentiment orgueilleux est fatal aux chrétiens, et dix mille d'entre eux périssent. Horrible mêlée. Enfin on se décide à ouvrir les portes au neveu de Charlemagne : il était temps. Hugues se bat, dans un duel terrible, avec Liadrax ; mais Roland arrive et remplace Hugues. Au second coup d'épée, le voilà maître de Liadrax, qu'il pourrait mettre à mort, s'il le voulait : *ma non lo voleva alcidere, perche ello voleva che ello prendesse il santo battismo*. « Rends-toi ! » rends-toi ! dit-il, je suis Roland. » Et il lui découvre son écu où sont ses armes. Depuis qu'il avait quitté l'Empereur, cet écu était resté couvert *d'uno drappo bianco*. C'est alors, mais alors seulement, que Samsonnet lui-même apprend que « son connétable » est Roland. Tout aussitôt : « Faites-moi baptiser »,

qu'être trop plein de paroles. — Seigneurs barons, qui êtes ici assemblés, — Rappelez-vous seulement la grande déloyauté

dit Liadrax en tendant son épée à Roland. « Faites-moi baptiser », s'écrie également Samsonnet. Sur ces entrefaites, arrive le Soudan qui le félicite vivement, avec sa fille *Dionisia*, qui s'agenouille devant Roland : « Si vous le » voulez, dit Roland au Soudan, nous la marierons à Anseïs, au frère de Hugues » de Floravilla. » — « Non, dit la belle, je ne veux d'autre mari que vous, fleur » de la chevalerie. » Et Roland de sourire : « J'ai pris une autre femme, qui est » la sœur d'Olivier et la plus belle dame de France. » Diones consent alors au mariage qu'on lui propose : « *Farò ciò che ti piace.* » Toute cette scène, sans doute, est copiée LITTÉRALEMENT sur les vers de Nicolas de Padoue. Roland, au reste, ne s'arrête pas à ces scènes d'attendrissement : il proclame, au milieu de Jérusalem, que tout le peuple de la ville DOIT recevoir le saint baptême. Plus de cent mille hommes sont baptisés en moins de dix jours, et par amour pour le comte Roland, la Perse, la Syrie et la Babylonie se font chrétiennes. Noces d'Anseïs et de la belle Diones (chap. XXXVII). Anseïs est fait roi de Syrie, et c'est alors que Roland songe à retourner à Pampelune. Mais ici finit la lacune du manuscrit XXI de Venise, et l'auteur du *Viaggio* se met sur-le-champ à nous raconter le retour de Roland en Espagne. Il part avec le comte Hugues, avec Samsonnet, avec Liadrax. Une tempête s'élève sur la mer, et les passagers sont sur le point de périr. Ils débarquent et se trouvent dans une île déserte où il leur est impossible de se frayer un chemin, et le pauvre Liadrax regrette déjà *il bono letto suso il quale soleva giacere.* Mais Roland se met en prière et fait un grand miracle : l'île s'ouvre en deux, et *felli una via per l'isola che dieci cavalieri poteveno cavalcare a uno sembiante.* Les quatre voyageurs arrivent ainsi au bout de l'île, devant une grande montagne qu'on ne peut tourner : ils meurent de faim. Nouvelles plaintes de Liadrax, nouvelle prière de Roland, nouveau miracle; la montagne se sépare en deux, *e fece uno plano che quattro cavalieri averenno passato a uno sembiante.* Les voilà dans un grand bois, et trente lions en sortent. En tête, marche un lion plus grand que les autres, *che portava in sua testa una corona di pili e era il lione tutto canuto.* Roland se met à genoux devant cette bête énorme, et lui demande son chemin. Le lion le lui indique d'une façon étrange, et se retire ensuite avec ses trente compagnons. En continuant leur route, ils rencontrent les corps sanglants de quatre géants, qui sont couverts de blessures énormes. Les meurtriers ne sont pas loin : ce sont sept géants dont chacun porte un arbre démesuré entre les mains. Nos quatre chrétiens les tuent en peu d'instants ; mais durant le combat, Liadrax a reçu un coup terrible, et meurt. Il est enterré miraculeusement par deux lions qui lui creusent une fosse. Comme on le voit, il y a là des divergences avec le récit original (?) de Nicolas de Padoue dont nous avons jadis publié une analyse développée ; mais ces divergences sont peu importantes, et en somme l'auteur du *Viaggio* a toujours l'*Entrée en Espagne* sous les yeux et la copie toujours. = Pendant que Charles est arrêté devant Pampelune, Anseïs de Mayence, parent de Ganelon, apprend en France que Roland a abandonné l'armée chrétienne. Le traître alors se fait couronner roi de France et fait garder tous les passages du royaume afin que les vivres ne puissent plus arriver à l'armée de l'Empereur. Et il y a une grande famine dans le camp français. Or, c'est en ce moment, précisément, que Roland arrive près de l'*ost* de son oncle, et prend un moment de repos avec ses deux compagnons sur le bord d'une fontaine. Le fauconnier de Roland, qui avait très-faim et n'avait rien à manger, venait de lâcher le faucon de son maître dans l'espoir de prendre quelque gibier. Roland reconnaît le faucon et le faucon reconnaît Roland : la bête s'abat sur le poing du bon chevalier.

— Dont Marsile, depuis si longtemps déjà, a toujours fait preuve envers nous... — Barons, si mes paroles vous ont fait quelque

Grande colère du fauconnier qui ne voit pas revenir son faucon; mais cette colère se change rapidement en joie quand le brave homme reconnaît Roland. Vite il se précipite vers la tente de Charles et lui apprend l'heureuse nouvelle. C'est ainsi que Roland fut reconnu (chap. XXXIX du *Viaggio*, édit. Ceruti, t. II, pp. 46 et ss.), et c'est ainsi que le prosateur italien achève également de résumer le poëme de Nicolas de Padoue. Ce qu'il y a de plus important, c'est l'intercalation, dans cette fin de l'*Entrée en Espagne*, d'une des versions du *Macaire;* mais nous n'avons pas à la résumer ici. = Somme toute, l'auteur du *Viaggio* a commencé par imiter presque littéralement l'*Entrée en Espagne* dont il avait le texte sous les yeux; puis, petit à petit, il s'est lassé de cette imitation servile. A mesure qu'il avance dans son travail, il devient de moins en moins littéral, et il abrége de plus en plus son modèle, jusqu'à ce qu'il se permette, vers la fin de notre roman, de modifier certains épisodes d'une façon plus hardie et presque originale. Tel est le caractère de toute cette œuvre.

22° « Nobles avait été (au commencement du XIIe siècle) transformé en « Grenoble » par l'auteur probablement viennois de la seconde partie de la Chronique de Turpin. Un de ses chapitres est intitulé: *De Rotulando Gratianopolim obsidente* (De Reiffemberg, *Chronique de Philippe Mousket*, I, 629, 630). Dans ce chapitre, le faux Turpin rapporte qu'à la prière de Roland, les murs de la ville s'écroulèrent. Or, dans une « DESCRIPTION DES ÉGLISES DE GRENOBLE », composée au XVe siècle et publiée par M. Marion comme appendice au *Cartulaire de saint Hugues de Grenoble*, on donne le résumé de ce chapitre de Turpin. On y ajoute que l'église Saint-Vincent de Grenoble a été fondée par Charlemagne en mémoire du grand prodige que nous venons de rappeler et, même, que l'on peut voir encore les traces du miracle auprès du monastère de Sainte-Claire (Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble, pp. 299, 300). — Cf. Paul Meyer, *Recherches sur l'Epopée française*, p. 306.

23° Dans sa FLEUR DES HISTOIRES, dans cette vaste compilation écrite par ordre de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, Jehan Mancel (Bibliothèque nationale, fr. 299, f° 246 v°) suit en général la Chronique de Turpin. C'est après l'avoir reproduite tout entière, que Jehan Mancel raconte le siége de « Garnopoly » par Roland « Le héros ne veut pas renoncer à cette entreprise difficile. Il prie, et les murailles tombent » (f° 256). L'auteur du XVe siècle se met ensuite à raconter les aventures de l'Émir de Cordes qui envahit un jour l'église de Compostelle. Mais ce païen ne jouit pas longtemps de son triomphe: les infidèles sont frappés d'une maladie horrible, et perdent les boyaux ou les yeux. L'Émir lui-même perd la vue et ne la recouvre qu'après avoir invoqué le nom des chrétiens. Il n'en continue pas moins ses exploits haineux contre les amis du vrai Dieu et arrive un jour à une cité nommée *Cornus*, où se trouve une église à l'honneur de saint Romain. Un des princes païens veut démolir les colonnes dorées de la basilique: il y porte son maillet, mais est changé soudain en pierre (f° 261 v°). Après avoir raconté toutes ces fables, Jehan Mancel commence imperturbablement un récit très-historique du règne de Louis le Pieux.

24° « LES NEUF PREUX », tel est le titre d'une rapsodie en prose dont la composition ne remonte pas plus haut que le XVe siècle et qui a conquis une assez grande vogue à la fin du moyen âge. Au XVIIe siècle, le succès n'en était pas encore épuisé, et nous possédons à la Bibliothèque nationale (fr. 12, 598) un manuscrit de cette époque, où l'on transcrit encore cette très-médiocre compilation (cf. le *Triomphe des neuf Preux*, Abbeville, Pierre Girard, 1487; Paris, Michel Lenoir, 1517). En ce qui concerne la légende de l'entrée en Espagne, il nous suffira de dire que l'auteur des *Neuf Preux* suit d'assez près

peine, — Je vous prie de vous aviser entre vous et de prendre le meilleur parti. »

la Chronique de Turpin et qu'il y mêle seulement quelques réminiscences de nos anciens poëmes.

25° Le CHARLEMAGNE ET ANSEIS en prose (Bibl. de l'Arsenal, B. L. F. 214b) est en grande partie une imitation, et presque une traduction du faux Turpin. Seulement le compilateur, qui s'impose la tâche étrange de combiner entre elles les deux légendes de Charles et d'Anseïs de Carthage, se donne beaucoup de peine pour introduire de bonne heure son second héros dans l'histoire du premier. Au f° 12, après le récit d'une première défaite d'Agolant, se trouve la rubrique suivante : « Ce dist comment, aprez que Charlemaine eust séjourné à Saint-Fagon, il institua roy d'Espagne Anseïs, son propre neveu, pour le bien de tout le pays. Et comment, pour le bien de lui et de son roiaulme, il lui laissa de ses barons. Puis, print congiet et s'en revint en son regne et païs de France. » A la suite de cette étrange intercalation, le *Charlemagne et Anseïs* revient à la Chronique de Turpin : « Coment, aprez le retour de cel Charlemaine, Agoulant s'en issi du Grosne et vint en Gascoingne, où il subjugua les Angoriens et print leur cité. Puiz, dist comment par trayson il manda celui Charlemaine, lequel vint à lui incongnu, et perçupt cette trayson par laquelle il s'en retourna ; et vint querre moult grant puissance, et s'en ala en Angorie qu'il reprint, et en enchassa cil Agoulant malvais traytre... » (F° 16.) Et aussitôt après commence le récit de Roncevaux.

26°, 27° Dans les trois GALIEN en prose (mss. de l'Arsenal 3351 et de la Biblioth. nation., fr. 1470 ; *Galien* incunable) ; dans ces trois versions distinctes, mais qui sont également composées d'après un poëme du XIIIe siècle, on a intercalé un récit de l'expédition d'Espagne d'après les sources latines. = Il en est de même à la fin des GUERIN DE MONTGLANE incunables.

28° Les CONQUESTES DE CHARLEMAINE, par David Aubert (vers 1458), nous fournissent quelques variantes notables : « Coment saint Jacques apparu par trois fois à Charlemaine et l'incita d'aler conquerir les Espaignes et les delivrer des mains des infidèles (bibliothèque des Ducs de Bourgogne, à Bruxelles, n° 9066, f° 174). — Comment les grans ostz de l'empereur Charlemaine se asemblerent, au jour devant dit, pour aler conquerir les Espaignes et les terres voisines (f° 181). — Comment les François passerent Geronde, par la grace de Dieu, et conquirent Bordelle la cité à l'emprise du noble duc Roland (f° 193). — Comment le roy Fouré fu occis contre le gré de l'empereur par Olivier de Vienne quy venga la mort de son frere Gerier, que Fouré avoit occis, et comment la cité de Nobles fu conquise par le noble duc Roland (f° 193). — Comment la paix du bon roy Gouldebœuf et du noble duc Roland fu faitte à l'empereur Charlemaine (f° 200). — Comment Pampelune fut assegiée par le noble empereur Charlemaine qui y sejourna longtemps (f° 202). — Comment la cité de Pampelune fu prinse par assault et puis rebaillée aux paiiens par le noble Empereur quy les pensoit convertir par amour (f° 206). — Comment le puissant Charlemaine reconquist Pampelune par la haulte prouesse et entreprise du duc Roland et des jeunes chevaliers (f° 209). — Comment Charlemaine conquist Montjardin et le frere du roi Fouré, nommé David, qui depuis fu bon crestien à merveilles et amy de Dieu (f° 212). — Comment le duc Roland conquist un jaiand terrible, nommé Fernagud, et conquist Nadres la grant cité ; et de ses haultes emprinses (f° 215). — Comment aucuns roys païens se assamblerent en grant compaignie de Sarrazins et vindrent à bataille contre les crestiens qu'ilz mirent en fuite (f° 222). — Comment le roiaulme de Navare fu conquis par le bon Charlemaine (f° 226). » — De ces rubriques précieuses, que nous avons cru nécessaire de publier *in extenso* (d'après le *Philippe*

Séance du Conseil de Charlemagne où la grande guerre est décidée.

Ce discours, où une énergique fierté s'unit si parfaitement à une touchante modestie, devait mettre un terme à la discussion. C'en est fait : le parti de la guerre l'emporte. Naimes, la sagesse même, se déclare pour Roland. « Il faut, dit-il, conquérir un royaume au neveu » de Charles. Il contrefait Alexandre à merveille ; mais, » véritablement, il n'a que la bonne volonté. Donnons-» lui le reste[1]. » Tous les barons votent pour la guerre, et Gales de Vermandois, qui s'était le plus compromis contre le parti belliqueux, met son baudrier à son cou et, tout en pleurs, va s'agenouiller aux pieds de Roland. « Et li cons lui pardonne, tant l'en prie Olivier[2]. »

Départ de l'armée française. Son arrivée aux *ports* d'Espagne.

Peu de temps après, une belle armée toute fraîche, toute jeune, toute pleine d'élan, se dirigeait à travers la France vers les *ports* d'Espagne. Roland ne devait plus revoir les beaux pays qu'il traversait. Il marchait superbe, à la tête des contingents romains : car il était *sénateur de Rome* et gonfalonier de l'Église[3]. De l'autre côté des Pyrénées, Marsile apprenait l'arrivée des Français et écrivait à Charles une lettre, un *bref* plein d'insolence, où il

Mousket de M. de Reiffemberg), on peut déduire les faits suivants : Saint Jacques apparaît à Charlemagne, qui part en Espagne et conquiert Bordeaux sur son passage. Roland et Olivier s'emparent de Nobles et tuent le roi Fouré. Les Français assiégent ensuite et prennent Pampelune. L'Empereur remet cette ville aux païens, qui feignent de se convertir; mais il est obligé de la reprendre à ces traîtres. Puis, il s'empare de Montjardin que défend le frère de Fouré, nommé David. C'est alors que commence le combat de Roland et de Ferragus. Nadres est prise, la Navarre est conquise, et nous arrivons à la trahison de Ganelon, aux préliminaires de Roncevaux.

29° La CHRONIQUE DU MANUSCRIT 5003 ne nous offre qu'une reproduction du faux Turpin (f°s 112 r° et 113 r°).

30° Dans ses *Chroniques de France* en vers (Bibl. nation., fr. 2820, XVIe siècle), GUILLAUME CRÉTIN († 1525) se contente aussi de traduire platement la Chronique de Turpin.

[1] *L'Entrée en Espagne*, Bibl. de Saint-Marc à Venise, mss. fr. n° XXI, f°s 1-5. « Trois conquises façomes, la prime en venjason — De Deus, le rois cellestre et de sa passion ;—La secunde por Carles, que l'on doit por reison — Mantenir ses honors, en qel part qe il son;—La terce por cestui che moi senble à bricon,—Quant il veult contrefere li filz roi Philipon : —Il a bien le voloer ; mais trop li falt li don. » (F° 5.)

[2] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f° 6 r°. — [3] *Ibid.*, f° 6 v°. C'est là une idée qui est particulière aux poëmes franco-italiens.

osait bien se qualifier « roi par la grâce de Dieu ». Charles ne répondait que par ce rugissement de lion : « *A fere tot mes venjances venut est la vigille. — Qui m'ont meffet non dorment, qe Karlon se reville*[1]. » Les mots sublimes, les mots cornéliens, abondent dans notre chanson. Lorsque l'armée française est arrivée à Blaye ; lorsque Ogier raconte, non sans quelque effroi, la force des Sarrasins et surtout la puissance du géant Ferragus, neveu de Marsile ; lorsque le Danois ajoute que Ferragus doit être de la famille « *de cil Golie qui fut tué par l'enfant* », Roland, avec un sourire plein d'espérance et de foi, se contente de répondre : « Dieu n'est-il pas aussi puissant de nos » jours que du temps de David[2] ? »

Grand combat de Roland et du géant Ferragus. Victoire du neveu de l'Empereur.

Ici se place un épisode que l'on trouvera tout au long dans la Chronique du faux Turpin. Ferragus jette un défi aux chevaliers français : il se mesure tour à tour, avec onze des Pairs de France, et les fait aisément prisonniers. Il les saisit par le haubert et les enlève de cheval « *comme feit mere son petit enfançon*[3] ». Roland reste seul, invaincu ; en lui seul reposent les espérances de toute la chrétienté. C'est en vain d'ailleurs que l'on sait cet épisode inventé après coup ; c'est en vain qu'on lui trouve d'insupportables longueurs. On ne saurait se le dissimuler : la scène a de la grandeur. Il est certain que Roland est ici le représentant de notre pays, de nos traditions et de notre foi. Malgré l'invraisemblance grossière de ce Ferragus, malgré la niaiserie de ce géant, notre cœur bat quand nous voyons Roland aux prises avec lui. Tout d'abord, ils se battent en paroles. Ils sont si bien les représentants, l'un de l'islamisme et l'autre de l'Église, qu'ils argumentent l'un contre l'autre en véritables théologiens, et presque en scolastiques. Leur rencontre,

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. I., f°s 8-10. — [2] *Ibid.*, f° 14. — [3] *Ibid.*, f° 23 r°.

parfois, ressemble moins à un duel qu'à un colloque, et il ne faut pas s'étonner si un tel combat dure trois jours[1]. Sur le champ de bataille, les deux héros prennent tout leur temps, et Ferragus même demande à son adversaire la permission... de faire un somme. Roland la lui accorde et, considérant que le géant a la tête trop basse en dormant, il pousse la délicatesse jusqu'à lui mettre, en façon d'oreiller, une grosse pierre sous le chef[2]. Puis, ils argumentent de nouveau. Roland récite son catéchisme, expose sa foi, raisonne, ergote. C'est une série de leçons sur l'existence de Dieu, sur les Anges, sur la Trinité, sur la création du monde, sur la rédemption de l'homme. Mais de si beaux raisonnements ne persuadent pas le mécréant : Roland, alors, a recours à l'argument de l'épée, s'élance sur Ferragus et l'étend enfin roide mort à ses pieds[3]. Les diables emportent l'âme du païen, Roland fait au cadavre de Ferragus des adieux trempés de larmes, les Français chantent l'Alleluia, les onze Pairs sont délivrés, les Sarrasins se rendent. Charlemagne veut, sans plus de retard, poser au front de Roland la couronne d'Espagne ; mais le baron s'y refuse, désireux, avant tout, d'achever la grande Conquête[4]. Les païens sont en pleurs, les chrétiens sont en joie. Et cependant la guerre vient seulement de commencer.

II

Commencements du siége de Pampelune épisode d'Isoré.

L'action se transporte sous les murs de Pampelune[5]. La ville est défendue par le païen Malceris, dont le fils,

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f°s 32-79. — Quarante-sept feuillets, quatre-vingt-quatorze pages pour le récit d'un seul combat!!

[2] *L'Entrée en Espagne*, l. l, f° 68 r°. — [3] *Ibid.*, f° 70 r°. — [4] *Ibid.*, f° 85 r° et v°, et 86 r°.— [5] *Ibid.*, f° 88 v°.

Isoré, est une des plus touchantes créations de nos trouvères. Isoré est un second Eaumont, mais plus sympathique encore que le premier. Il se précipite sur le champ de bataille avec une impétuosité et une noblesse toutes juvéniles et presque chrétiennes. Dans la mêlée, dans le *poigneïs*, Estous, Olivier, Roland et le vieux Girard rivalisent d'ardeur, ou, pour mieux dire, de furie. Mais sur tous prime Ganelon. Véritablement, Ganelon n'a rien du traître : voyez-le se jeter au milieu des archers païens et les abattre autour de lui, comme un moissonneur abat les épis[1]. Isoré tombe demi-mort sous les coups d'Olivier; Roland fait le vide autour de lui. Le fils de Malceris, fait prisonnier par Anseïs, ne veut se rendre qu'au seul Roland, et voilà que les Français conduisent aux pieds de Charlemagne cette précieuse capture[2]. L'Empereur est dans un moment de mauvaise humeur : il vient d'apprendre qu'Estous est tombé aux mains des Sarrasins, et entre dans une de ces colères d'enfant que nos trouvères lui ont trop souvent prêtées : « Il faut, pour venger Estous, qu'Isoré soit sur-» le-champ pendu. » A ces mots, Roland devient d'une pâleur mortelle : il a engagé sa foi à Isoré qu'on ne le mettrait pas à mort, et entend par-dessus tout tenir sa parole. La parole d'un Roland, n'est-ce donc rien? Isoré d'ailleurs est là, devant le roi de France, et se plaint à Roland de la brutalité de Charles : « Il menace de » me pendre contre le vent, comme si je lui avais volé » son argent[3]. » Le neveu de l'Empereur n'y tient plus; il sort indigné de la tente impériale et, s'adressant au vieux Girard : « Vous avez entendu d'étranges paroles, » lui dit-il ; je ne les puis supporter plus longtemps. » Girard excuse et même approuve l'Empereur; mais Oli-

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f°s 92 v° à 102 r°. — [2] *Ibid.*, f°s 102-105 v°. — [3] *Ibid.*, f°s 105-109.

vier, ce Pylade de Roland, avec le dévouement aveugle et la passion brutale des amis, s'écrie à haute voix : « Le » roi fait vilenie, et ses conseillers valent encore moins » que lui[1] ! » Roland se retire une fois de plus sous sa tente et déclare qu'il quittera le camp, si l'on fait mourir Isoré. Les esprits s'aigrissent, la dispute s'envenime. « Si Malceris ne rend pas la ville, Isoré mourra », tel est le dernier mot de l'Empereur. Et, là-dessus, Isoré, s'élevant à la hauteur de Régulus : « Je serai le premier, » dit-il, à supplier mon père de ne pas rendre Pampe- » lune. Frappez-moi[2] ! » Tout cet épisode, on le voit, ne manque ni de naturel ni d'élévation. Il se termine, à la satisfaction de tout le monde, par un échange des deux prisonniers, Isoré et Estous. C'est Roland lui-même qui veut accompagner Isoré jusqu'aux portes de la ville : leurs adieux sont charmants[3]. Séparés par leur foi, par leur patrie, par leur langue, ils s'aiment, et cette amitié est touchante chez des héros qui tout à l'heure se combattaient la lance au poing, qui tout à l'heure se combattront encore. La lutte recommence.

Les batailles succèdent aux batailles. Défaite des Français.

Mais la guerre a des retours terribles. Quel que soit leur amour pour « douce France », les trouvères n'accordent pas toujours la victoire aux Français. Leurs poëmes ne sont pas, à tous égards, une première édition des *Victoires et Conquêtes*. Aussi, dans le long récit des batailles sous les murs de Pampelune, voyons-nous les païens et les chrétiens se disputer le champ avec des vicissitudes qui émeuvent le lecteur et tiennent son attention suspendue. Un jour notamment, il arrive que Roland, avec huit mille hommes, attaque soixante-dix mille Sarrasins : ce jour-là, les Français furent *jetés hors*

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f° 109 r°. — [2] *Ibid.*, f° 110 v°.
[3] « Dist Ysorés : « Jantil duch de Clermont, — Torne vos rier. » Et li ber li respunt : — « De moi vos mambre ! » A cest mot s'en revont. » (F° 121.)

du chemin; ce fut une véritable défaite. Le neveu de Charles, criblé de blessures, évanoui sur son cheval, demi-mort, est traîné sur tout le champ de bataille. Par bonheur, Olivier le rencontre, le prend entre ses bras, le ranime. Roland, tout aussitôt, met la main à sa Durandal et, tout couvert de son sang, veut de nouveau se jeter dans la mêlée. Mais, hélas! il n'est plus temps; les Français ont poussé le terrible cri : « Sauve qui peut ! » et ce sont des fuyards et des vaincus qui rentrent ce soir-là dans le camp de Charlemagne[1].

Nouveau combat entre les Français et les païens. Victoire de Charles; disparition de Roland.

Cette défaite, il faut la venger. Les païens et les Français, d'un commun accord, en viennent à une action qui sera sans doute décisive. Une des plus terribles batailles d'Espagne va commencer[2]. Mais Roland, dont la mémoire n'oublie pas facilement les anciens affronts, Roland a refusé le commandement en chef, et Charles, que ce refus remplit de colère, a relégué son neveu à l'arrière-garde. Roland reste donc le spectateur de la mêlée : ce qui ne lui est pas souvent arrivé. D'ailleurs, il faut en convenir, Charlemagne sait et peut se passer de lui. Naimes fait des prodiges et Ganelon ne lui cède en rien : « *Iluec fu Ganes courageux et loyal.* » Le poëte, comme on le voit, a respecté l'antique tradition qui veut que Ganelon ait été presque irréprochable jusqu'au moment où un sentiment fatal de haine et d'envie lui fit commettre son grand crime. Isoré, blessé par le comte Hue, demeure mortellement étendu sur le champ de

[1] Roland, de retour au camp, reproche amèrement aux autres Pairs de n'être pas venus à son secours : « C'est votre faute, dit l'Empereur à son neveu; vous avez été trop imprudent :

» La vostre fam, chi tot cuide engloutir,
» Après mangier vos fera mal gesir. »

Roland, furieux, se retire de nouveau sous sa tente; mais on le réconcilie bientôt avec son oncle. (F^os 151 v° à 153 v°.)

[2] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f°s 155 r° à 162 v°.

bataille : il aperçoit de loin l'enseigne de Roland, et pâlit d'effroi. Pendant longtemps, l'issue du combat est incertaine[1]. Jamais la terre d'Espagne ne fut trempée de tant de flots de sang; on ne s'y est jamais déchiré avec plus de rage. Enfin Charles est vainqueur, et l'armée française rentre au camp, épuisée, mais triomphante. Tout à coup on se demande où est Roland. On l'appelle, on le cherche : « Où est Roland? où est Roland? » répète toute l'armée. Roland ne paraît pas, les douze Pairs ne paraissent pas, l'arrière-garde tout entière a disparu[2]. Qu'est-elle devenue?

III

Prise de Nobles par les douze Pairs.

Roland a fait un coup de tête. Il a follement abandonné le champ de bataille, où son absence pouvait si gravement compromettre la victoire des chrétiens, et il est parti à la recherche d'une aventure, à la conquête d'un royaume. Escapade bien française. Le neveu de Charlemagne avait envoyé un de ses chevaliers, du nom de Bernard, faire une reconnaissance jusqu'à la cité de Nobles. Ce messager, sous un costume de pèlerin, avait pénétré dans la ville païenne, et s'était aisément aperçu que tous les habitants en état de porter les armes étaient alors occupés à combattre sous les murs de Pampelune. Vite, Bernard revient vers Roland. Il le trouve à la tête de l'arrière-garde, au moment où cette arrière-garde allait s'élancer au galop de ses chevaux : « Il faut partir sans retard, dit tout bas l'espion français » au neveu de l'Empereur, et demain Nobles sera à vous. » — Mais Charles? Dans le cas d'une défaite, je le laisse » sans secours. — Si vous ne prenez pas Nobles demain,

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. 1., f°s 162 v° à 184 v°. — [2] *Ibid.*, f° 181 v°.

» jamais vous ne la prendrez. — J'irai donc, s'écrie » Roland ; mais je fais une folie[1] ! » Et il la fait.

Rien n'est plus étrange que ce départ pour Nobles des Pairs et des barons de France auxquels Roland ne veut pas communiquer son projet. Le jeune capitaine n'est point expansif, il faut le dire, et ne fait part de ses desseins à personne, pas même à son fidèle Olivier. La nuit tombe ; le petit corps d'armée s'avance à travers des campagnes sur lesquelles l'obscurité descend. « Où allons-nous ? » se demandent-ils tout bas, et personne ne peut le dire. Ils maudissent l'influence de Roland ; ils la maudissent en la subissant. Ils quittent tout pour lui, le champ de bataille, l'Empereur ; ils désertent jusqu'à leur devoir ; mais c'est Roland. Et rien n'est mieux peint, dans notre poëme, que cette route silencieuse de nos barons à travers un pays inconnu, vers un but ignoré. Ils traitent Roland de fou, mais ils le suivent. Pas un de ces fiers soldats n'ose même lui adresser une demande, et tout à l'heure ils se feront tuer pour lui[2].

Le lendemain, Nobles était prise.

Colère de Charlemagne à l'insu duquel Roland a fait cette conquête. L'Empereur va jusqu'à frapper au visage son neveu, qui se retire du camp français.

Mais quand Roland, joyeux, triomphant, quitta Nobles soumise ; quand un jour son armée, toute chargée de butin, fit sa rentrée dans le camp de l'Empereur, au son des trompes et des tambours, ce triomphe et cette joie, au lieu d'avoir un écho dans le cœur de Charles, le trouvèrent formidablement irrité. Charlemagne ne se souvenait que d'une chose : c'est que son neveu l'avait abandonné sur le champ de bataille ; c'est que, par son imprudence, il avait compromis les destinées de la France et celles de la chrétienté tout entière. Et quand Roland entre dans la tente impériale, quand il se met à genoux devant son oncle, quand il *lui fait présent de*

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f° 177 r° et v°. — [2] *Ibid.*, f°s 178 r° à 180.

sa victoire, l'Empereur lui impose brutalement silence et lui donne un coup de son gant au visage.

Roland, rouge de colère, se lève et met la main à son épée : il allait frapper le roi, quand une pensée soudain lui traversa l'esprit : « C'est lui qui m'a nourri, lorsque » j'étais petit enfant. » Alors, vaincu par ce souvenir, et honteux de ce grand affront, il sort silencieux de la tente, monte à cheval, prend sa lance, ferme son heaume et s'éloigne du camp. Avant qu'il y revienne, il se passera un long temps, et, comme le dit notre poëte, « les Français seront plus désireux de le revoir que mère n'est désireuse de revoir son enfant[1] ! »

IV

Départ de Roland ; douleur des Pairs ; regrets de Charlemagne.

Il faut nous représenter Roland s'éloignant du camp[2], tout en pleurs, le front bas, le visage caché par les *lacs* de son heaume, afin de n'être point reconnu par les Français devant lesquels il passe : « Ah ! homme grevé » de peine et de tourments, tu n'auras jamais de repos » ici-bas ; depuis que tu es petit enfant, tu as com- » mencé à endurer peine et travail. Frère Olivier,

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f°s 213 v° à 216 r°.

[2] Le voyage de Roland, quand il quitte le camp de Charlemagne, est signalé par une aventure qui ne se trouve pas dans le manuscrit fr. XXI de Venise, mais dont nous lisons le récit dans une des *Spagna* en prose qui sont parvenues jusqu'à nous, dans celle qui porte le titre de *Viaggio in Ispagna* (ms. de Pavie, XVe siècle). Vers le milieu de la nuit, le neveu de Charlemagne se lève, s'arme et, seul, se dirige vers la Navarre. Le soir de ce même jour, il arrive « en Espagne » à une fontaine merveilleuse. Il y avait là quatre statues de bronze, qui ne cessaient de battre avec quatre bâtons de fer. Et, d'autre côté, se tenait un vieillard qui, avec un autre bâton de fer, frappait celle des quatre statues qui cessait de battre. Ces coups produisaient un tel bruit, qu'aucune bête n'osait venir boire à cette fontaine. Roland cependant avait soif : il s'approche et, après avoir prié la Vierge de dissiper ces enchantements, coupe la tête au vieillard, et le charme se dissipe. Roland passe tranquillement la nuit auprès de cette fontaine. (*Viaggio*, chap. XXX, édit. Ceruti, t. I, p. 122, 123.) Il ne serait pas impossible que cet épisode eût été inspiré par le souvenir d'un passage d'*Huon de Bordeaux* (vers 4715 et ss.).

» je vous confie à Jésus; vous aussi, Estous de Langres, » et vous tous, bons amis. Vous ne me reverrez plus, » je crois, en mon vivant [1]. » Et, s'adressant à son cheval : « Cheval, dit-il, j'ai grand'pitié de toi. Ton sergent devrait venir te chercher, et voici que je te mène » travailler. » Et il poursuit plus rapidement son chemin... Pendant ce temps, une scène terrible se passait dans la tente de Charles. De même que, dans la tragédie d'Eschyle, on voit le chœur se livrer à une longue délibération pendant qu'on égorge Agamemnon, ce qui donne à Égisthe le temps de l'assassiner; de même ici nous assistons à de longs débats et à de longues récriminations des douze Pairs, ce qui donne le temps à Roland de courir à ses aventures. Estous élève le premier la voix devant l'Empereur, et lui reproche vertement sa conduite à l'égard de son neveu : « Pourquoi fais-tu semblant de pleurer? lui dit-il avec une incomparable violence. Est-ce là le bien que tu nous veux? la reconnaissance et l'honneur que tu nous portes? Tu te reposes, » toi; et nous, pendant ce temps, nous te conquérons » bourgs et cités dans les grands périls des batailles et » des mêlées. Nous nous plaçons devant le premier » rang, nous allons à la mort pour agrandir ta terre. » Ah! tu nous en as bien récompensés aujourd'hui! » Et il termine en déclarant qu'il a été sur le point de frapper l'Empereur *de son brant de color*. Girard, le vieux Girard, annonce qu'il va quitter le camp et retourner à Roussillon. Quant à Olivier, il est à la fois terrible et touchant : « Je veux m'en aller, dit-il, et je vous demande » congé. J'irai d'abord à Vienne, vers don Girard et la » belle Aude, et leur annoncerai ces douloureuses nou- » velles. Puis, je prendrai des habits de pèlerin, je pas-

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f° 217 r° et v°.

» serai la mer, et je mourrai en voie et en sentier, ou je » trouverai celui qui est mon cher espoir. » « *Lors commença si fort à larmoier, qu'il en a fait plus de deux cents plourer*[1]. » Heureusement, tout s'apaise ; les barons se réconcilient avec l'Empereur, et l'on se met de toutes parts à la recherche de Roland. Peines inutiles. Roland s'éloigne, s'éloigne toujours, et les Français seront longtemps sans le revoir[2].

Il chemine sous une grande forêt déserte, et son cœur enfin se fend de douleur : « Roland, se dit-il à lui-même, » vous voilà seul en ce bois désert, vous qui aviez coutume » d'avoir à vos ordres vingt mille chevaliers pour l'Église » romaine ! » Et il sanglote[3]. D'aventure en aventure, il arrive au bord de la mer. Un songe charmant l'a consolé dans une de ses haltes : il s'est vu dans sa tente avec Olivier son *dru* et avec cent de ses meilleurs *privés*, s'amusant à « taquiner » Estous, comme c'était sa coutume : « Et quand aparut l'aube, cheü sunt li rosée; — Par desot son aubers s'est le duc refroidé. — Le douç ensoigne part, q'eveiland l'a laisé[4]. »

Il semble que le neveu de Charles grandisse ici sous nos yeux, et il nous plaît mieux dans le malheur que dans la prospérité et dans le triomphe. Il n'a plus un cœur d'acier : il est plus *homme*. Son âme devient plus douce, et sa piété plus vive. Il se met souvent à genoux, et n'oublie jamais de recommander à Dieu son oncle le roi Charles et son ami Olivier[5]. Mais le voilà qui trouve sur le rivage un bateau marchand, un *dromont :* il y monte, il est en mer. Et, à mesure que les côtes d'Espagne fuient loin de son regard, ses regrets augmentent; il tend les bras vers le rivage où il laisse son meilleur ami et son père adoptif : « Menbre lui d'Olivier et de le roi

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f°s 218-220. — [2] *Ibid.*, f° 221 r° et v°. — [3] *Ibid.*, f° 223 v°. — [4] *Ibid.*, f° 224 r°. — [5] *Ibid.*, f° 229 v°.

II PART. LIVR. I. CHAP. XVIII.

Karlemaine : — Un sanglot de plurer li vint, que nel refraigne [1]. »

Roland en Orient. Ses aventures auprès du *roi de Persie*.

La traversée, au dire de notre poëte, ne fut pas de longue durée, et nous en abrégerons néanmoins le récit. Ces nouvelles aventures de Roland, le vent qui le pousse du côté de l'Arabie, et enfin son débarquement à la Mecque, sont vraisemblablement des imaginations littéraires et qui n'ont rien de primitif. Quoi qu'il en soit, notre héros met un jour le pied sur le sol de l'Orient. Il arrive à propos. Le *roi de Persie* se trouve dans le plus grand embarras. Un roi voisin, fort vieux, et dont la personne est, paraît-il, aussi peu gracieuse que le nom (il s'appelle Malcuidant), demande la main de la belle Diones, sa fille. Par malheur, ce Malcuidant est très-puissant, et c'est le propre cousin du Vieux de la montagne. « Fais brûler ta fille, si elle me refuse », écrit-il au roi de Persie avec un abandon tout mahométan. Et le malheureux père est dans les transes : il craint pour sa fille, il craint pour son royaume, et cherche des accommodements. Dans le moment même où Roland arrive, le Roi tient conseil. Il propose au fier Pelias, neveu et envoyé de Malcuidant, de donner au terrible prétendant, au lieu de sa fille, quatre de ses plus fortes cités [2]. Mais le neveu de Charles s'est fait rapidement expliquer l'affaire ; son cœur héroïque s'indigne de ce mariage odieux qu'on veut faire subir à Diones ; il intervient, terrible, dans le débat. Sans doute, il ne se fait point connaître ; mais on sent bien qu'il est le représentant d'une race plus noble et plus pure. Il déclare que Diones ne sera jamais l'épouse de Malcuidant, lance un défi à Pelias, entre en lice avec lui, lui jette à voix basse son véritable nom : « Tu désirais, lui dit-il, faire la

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., fo 229 vo. — [2] *Ibid.*, fo 235 ro.

» connaissance de Roland. Eh bien ! tu l'as devant » toi. » Et il finit par l'abattre mort à ses pieds. Diones est sauvée[1].

Le neveu de Charles devient *bailli* de ce royaume infidèle. Sagesse de son gouvernement.

Roland, dès ce jour, est considéré comme le sauveur du pays, et la belle Diones se prend pour lui d'un amour ardent. Mais Roland pense à sa fiancée, à la chère Aude, et n'a même pas un regard pour celle qui, suivant le poëte, est « *plus belle que rose ne lis* et *ange resanble qui descende de nue* ». Le frère de Diones, Samson, prend en grande affection le libérateur de sa sœur, et Roland lui donne dans son cœur une bonne place à côté d'Estous et d'Olivier, qu'il n'oublie jamais. Le roi de Persie, enfin, élève le neveu de Charles à la dignité de *bailli* de tout son royaume[2]. Il y a quelque chose de frappant dans le spectacle d'un seul Français, d'un seul chrétien, excitant ainsi l'enthousiasme de tout l'Orient, devenant le véritable maître d'un vaste empire, et suffisant à le civiliser. Car notre poëte entre ici dans les plus minutieux détails. Vainqueur de Malcuidant, Roland ne songe plus, en effet, qu'à organiser pacifiquement ce pays qui a tant de confiance en lui. Il se fait le professeur du jeune Samson, son professeur de chevalerie ; il convertit le père de Diones et toute la maison du Soudan ; il introduit dans toutes les administrations les idées chrétiennes et les idées françaises ; il change, il transforme cette nation, et son nom y acquiert une popularité durable[3]. Certes, nous sommes ici en pleine légende, et nous n'avons pas la pensée de tirer de ces faits imaginaires une conclusion historique. Mais, cent fois, ce spectacle nous a été réellement offert ; on a vu cent fois quelques Français, quelques chrétiens, transformer de grands pays. Depuis que le christianisme a l'Occident pour foyer principal, un

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f° 235 r°. — [2] *Ibid.*, f° 260 r°. — [3] *Ibid.*, f°s 260 r° à 272 r°.

seul Occidental est supérieur à cent Orientaux. C'est l'histoire de Roland à la cour du roi de Persie.

Nouvelles aventures. Guerre avec Malcuidant. Duel de Roland avec Polinore.

Cependant l'absence de Roland avait causé un grand émoi en Espagne et en France. Inquiète à bon droit d'une absence si préjudiciable à la cause chrétienne, la femme de Charles, la reine de France avait compris qu'il importait avant tout de ramener Roland au camp français et d'y ramener avec lui la confiance et la victoire. Deux chevaliers, Hugues de Floriville et son frère Anseïs, sont envoyés à la recherche du paladin, et se mettent à courir le monde avec vingt mille chevaliers. Ces vingt mille soldats eussent été plus utiles aux Français qui étaient restés en Espagne et s'y trouvaient en assez mauvais point. Quelque soin qu'on eût mis à cacher aux Sarrasins le départ et l'éloignement de Roland, les infidèles avaient un jour fini par en être instruits, et en avaient ressenti une joie inexprimable : « Si Roland n'est plus là, c'est fait des chrétiens. » Malceris appelle Marsile à son aide, et quatre-vingt mille hommes tombent soudain sur l'armée de Charlemagne. Mais Olivier revêt les armes de Roland, saisit l'oriflamme que son ami avait coutume de porter dans la bataille, et se montre soudain aux païens qu'épouvante et met en fuite la seule vue de celui qu'ils prennent pour Roland.

Un messager de la reine de France, Hugues de Floriville, trouve Roland à Jérusalem.

Ah ! si celui-ci avait pu savoir le danger que courait la France, que courait l'Église, que courait son cher Olivier ! Mais il ne manquait pas de besogne là-bas, et avait à résister à tout l'effort de l'islamisme oriental. Malcuidant ne pouvait se consoler de la mort de Pelias. A Roland, dont il ignorait toujours le vrai nom, il oppose un jour son neveu Polinore, comme un adversaire digne de lui. C'est une nouvelle guerre, plus terrible que la première. Roland en porte tout le poids, et ne fléchit point. Au milieu de la mêlée, il délivre son ami Sam-

sonnet, que mille ennemis ont enveloppé et vont frapper mortellement ; puis, il lutte contre Polinore, et le tue. Autre duel avec Florent, autre victoire. La scène se transporte alors sous les murs de Jérusalem où s'est renfermé Malcuidant et que Roland veut assiéger. Or, il se trouve que Hugues de Floriville et Anseïs se sont mis au service de Malcuidant et que, sans le savoir, ces deux ambassadeurs de la France vont avoir à lutter contre ce Roland même dont ils ignorent toujours la véritable destinée. Ce sont là, d'ailleurs, de dangereux alliés pour Malcuidant : le vieux roi le sent bien, et veut s'en débarrasser par une trahison. Mais le fils du traître, Liadrax, a le cœur d'un chevalier et éprouve une horreur profonde pour une telle félonie : il prévient les chrétiens et les sauve. Hugues, cependant, après s'être battu contre Roland dans un duel qui sera l'honneur de sa vie, Hugues est enfin parvenu à reconnaître le neveu de Charlemagne. C'est à ce messager de la reine de France qu'est réservé l'honneur de livrer à Malcuidant un suprême combat ; il en est vainqueur et ne lui fait pas grâce. Roland épargne Liadrax qui se fait baptiser, et l'on donne la main de la belle Diones au frère de Hugues, à Anseïs, qui est couronné roi de Syrie. Il y a là, comme vous le voyez, toute une histoire légendaire de l'Orient ; mais l'histoire est plus belle que la légende[1].

[1] Les faits rapportés dans ce dernier alinéa ne nous sont pas fournis par le ms. fr. XXI de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, qui offre ici une lacune considérable. Nous avons comblé cette lacune avec la *Spagna* en prose que M. Ranke avait découverte, en 1830, dans un ms. de la bibliothèque Albani, dont M. Michelant a publié les rubriques (chap. 83-124 ; *Jahrbuch* de Lemcke, XI et XII) ; nous l'avons comblée surtout avec cette autre *Spagna* que M. Ceruti a publiée *in extenso* d'après un ms. de la bibliothèque de Pavie, sous le titre de *Il Viaggio di Carlomagno in Ispagna* (chap. XXXIII-XXXVII, Ceruti, I, p. 146 et ss.). Les auteurs de ces deux *Spagna* avaient évidemment sous les yeux l'œuvre de Nicolas de Padoue, que chacun d'eux a traduite à sa façon : nous avons essayé, non sans peine, de combiner et de fondre leurs deux récits en un seul. — Voy. plus haut (pp. 423-431) l'analyse complète des deux documents italiens.

II PART. LIVR. I. CHAP. XVIII.

Une fois cette grande besogne achevée, Roland s'ennuya : il n'avait pas la patience de se sentir un seul moment les bras croisés. Puis, le mal du pays le tourmentait étrangement. Il ne pouvait penser sans pleurer à Charlemagne, à Olivier, à la France. Le jour devait venir, il vint bientôt où le neveu de l'Empereur s'arracha aux délices de l'Orient, au repos, à l'amour de tout un peuple : « Je m'en vais, dit-il, vers le roi de Saint-» Denis[1]. » Et il part. Mais il ne veut pas quitter l'Orient sans avoir visité le saint Tombeau, et les larmes de Roland coulent sur la pierre sacrée[2]. Puis, il s'embarque avec le jeune Samson. Une affreuse tempête les ballotte longtemps sur la mer, et les jette enfin sur un rivage inconnu. O bonheur ! cette terre, c'est l'Espagne. Ils ne sont qu'à quelques journées du camp de Charlemagne[3].

Retour de Roland en Espagne.

C'est en vain que mille aventures retiennent Roland sur ce chemin[4]; c'est en vain qu'un ermite, inspiré du ciel, lui révèle divinement qu'il ne reverra jamais la France et qu'il n'a plus que sept ans à vivre : Roland, un peu troublé d'abord par cette prophétie, se relève aussitôt, et, avec un accent sublime qui rappelle les fameux vers du *Cid* (*Paraissez maintenant, Mores et Castillans !*) : « Je vais donc, s'écrie-t-il, occire toute la gent haïe :

» Or voie destrir Espagne e la grant Aumarie,
» E Sibilie e Granate, Moroch et Barbarie.
» Se je tant vivre doi, se Deu me beneïe,
» Jà n'aura grant respois cels q'à Deu ne sorplie ! »

Et, soumis, pieux, sublime dans sa résignation de chrétien autant que dans sa fierté de Français, il va

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f° 272 r°. — [2] *Ibid.*, f° 273 r°. — [3] *Ibid*, f°s 275-278. — [4] *Ibid.*, f°s 278-290. — Voy. plus haut (pp. 426 et 430, 431), dans l'analyse de la *Spagna* en prose et du *Viaggio*, le récit de plusieurs de ces aventures qui ne sont pas racontées dans le manuscrit de Venise.

s'agenouiller sur l'herbe, et faire à l'ermite la même réponse que fait à Gabriel la vierge Marie : « *Ecce » servus Domini;* que la volonté de Dieu soit faite[1] ! » Puis, il se remet courageusement en route vers le camp de l'Empereur.

Joie de l'Empereur, d'Olivier et des Français, lorsqu'ils revoient Roland. Le siége de Pampelune se poursuit.

Avant la fin du jour, il l'aperçoit[2]. Tout ému, il passe devant les gardes avancées du camp; il éprouve intérieurement cette grande joie de l'homme qui revoit son pays après une longue absence, qui désire à la fois être et n'être pas reconnu, qui veut, pour ainsi parler, « faire une surprise », qui souhaite tantôt la prolongation et tantôt la fin de cette heure charmante. C'est un chevalier breton, du nom de Rainier, qui le premier reconnaît Roland. Il court sur-le-champ annoncer à Charlemagne l'heureuse nouvelle de ce retour. On sait avec quelle rapidité se répandent ces nouvelles. « Roland est revenu », se dit-on de toutes parts, d'abord à voix basse, puis un peu plus haut, puis enfin à grands cris. « Roland, voilà Roland ! » mille cris n'en font qu'un. On se précipite sur son passage. Roland se hâte, lui aussi; il a soif de tomber aux bras de son oncle : « Aler lui semble un an, ainz que l'ataigne[3]. » Mais rien n'a pu retenir Olivier. Il s'élance, il voit de loin son ami, il tombe dans ses bras. Ils ne peuvent parler ni l'un ni l'autre; cette joie les étouffe. Ils s'en vont en silence sur l'herbe, et se regardent en silence. Autour d'eux un grand cercle se forme : « *Cantate Domino canticum novum,* » s'écrient les Français. Dieu nous le ramène, notre sau- » veur, le doux, l'humble, le père des pauvres gens. » Charlemagne arrive enfin, et Roland n'attend pas qu'il descende de cheval : il tient son oncle par le pied droit, il lui embrasse la jambe, il pleure à chaudes larmes. L'Empereur ne peut dire un seul mot. C'est devant le

[1] *L'Entrée en Espagne*, l. l., f° 290 r°. — [2] *Ibid.*, f° 293 v°. — [3] *Ibid.*, f° 297 v° à 303.

spectacle de ces embrassements et de cette joie que nous laisse l'auteur de l'*Entrée en Espagne*.

Cependant, Pampelune n'est pas encore au pouvoir des chrétiens.

APPENDICE AU CHAPITRE XVIII.

TABLEAU indiquant : 1° *les faits historiques relatifs aux différentes expéditions de Charles au delà des Pyrénées ;* 2° *les textes des historiens à l'appui de ces faits ;* 3° *les légendes et les Chansons de geste auxquelles ces faits ont donné lieu.*

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
777.	Soleyman - ebn - Jaktan-Alarabi (que nos historiens appellent Ibinalarbi), gouverneur de Saragosse, vient avec un autre Emir trouver Charles à Paderborn, où se tenait une Diète solennelle. Les deux Emirs se donnent au roi de France, eux et leurs villes.	» Venit, in eodem loco ac tempore, ad regis præsentiam, de Hispaniá Sarracenus quidam, nomine Ibinalarbi, cum aliis Sarracenis sociis suis, dedens se ac civitates quibus eum rex Sarracenorum præfecerat.» (*Annales* attribuées faussement à Eginhard, et qui sont probablement l'œuvre d'Angilbert, anno 777. Reproduites par le Poëte saxon, *Historiens de France*, V, 142.)	La *Chronique de Turpin*, suivie par l'auteur de l'*Entrée en Espagne* et par un certain nombre de nos Chansons de geste, suppose que l'expédition d'Espagne a été décidée, dans l'esprit de Charles, par une apparition de saint Jacques. L'Astronome limousin a écrit ces paroles, qui ont pu donner lieu à la légende : « *Carolus statuit ad Hispaniam pergere laborantique Ecclesiæ sub Sarracenorum acerbissimo jugo, Christo fautore, suffragari.* »
778.	Charles, à la tête d'une armée immense, traverse heureusement les Pyrénées et entre en Espagne. La soumission d'Ibinalarbi lui fournit un excellent prétexte pour pénétrer dans ce pays et pour le conquérir. Il se hâte d'en profiter.	« Tunc, ex persuasione prædicti Sarraceni, spem capiendarum quarumdam in Hispania civitatum haud frustra concipiens, congregato exercitu, profectus est, superatoque in regione Wasconum Pyrinei jugo, primo Pompelonem Navarrorum oppidum aggressus, in deditionem accepit. Inde Hiberum amnem vado trajiciens, Cæsaraugustam, præcipuam illarum partium civitatem, accessit, acceptisque quos Ibnalarbi et Abuthaur quosque alii quidam Sarraceni obtulerunt obsidibus, Pompelonem revertitur. Cujus muros, ne rebellare posset, ad solum usque destruxit ac, regredi statuens, Pyrinei saltum ingressus est. In	L'*Entrée en Espagne* raconte les commencements fabuleux de la grande guerre : c'est sous les murs de Pampelune que se passe la plus grande partie de son action. Tout est légendaire dans le combat de Ferragus et de Roland, dans la prise de Nobles, dans le voyage en Orient.

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
	Il met le siége devant Pampelune et s'empare de cette ville importante.	cujus summitate Wascones, insidiis collocatis, extremum agmen adorti, totum exercitum magno tumultu perturbant. Et licet Franci Wasconibus, tam armis quam animis, præstare viderentur, tamen et iniquitate locorum et genere imparis pugnæ inferiores effecti sunt. In hoc certamine plerique aulicorum, quos rex copiis præfecerat, interfecti sunt, direpta impedimenta et hostis, propter notitiam locorum, statim in diversa dilapsus est. Cujus vulneris acceptio magnam partem rerum feliciter in Hispania gestarum in corde regis obnubilavit. » (*Annales* attribuées à Eginhard, ann. 778. Reproduites par le Poëte saxon, *Historiens de France*, V, 143.)	
	Il marche sur Saragosse et s'empare de Huesca, Barcelone et Girone. = Suivant les historiens arabes, Charles ne put vaincre la résistance de Saragosse, que les auteurs chrétiens nous représentent comme ayant fait sa soumission au roi frank.	« Hispaniam quam maximo poterat belli apparatu adgreditur Carolus, saltuque Pyrinei superato, omnibus quæ adierat oppidis atque castellis in deditionem susceptis, salvo et incolumi exercitu revertitur, præter quod in ipso Pyrinæi jugo Wasconicam perfidiam parumper in redeundo contigit experiri. Nam cum, agmine longo, ut loci et angustiarum situs permittebat, porrectus iret exercitus, Wascones, in summi montis vertice positis insidiis (est enim locus ex opacitate silvarum, quarum ibi maxima est copia, insidiis ponendis opportunus), extremam impedimentorum partem et eos, qui novissimi agminis incedentes, subsidio præcedentes tuebantur, desuper incursantes, in subjectam vallem dejiciunt, consertoque cum eis prœlio, usque ad unum omnes interficiunt ac, direptis impedimentis, noctis beneficio quæ jam instabat protecti, summa cum celeritate in diversa disperguntur. Adjuvabat in hoc facto Wascones et levitas armorum, et loci in quo res gerebatur situs ; econtra Francos et armorum gravitas et loci iniquitas per omnia Wasconibus reddidit impares. In quo prœlio Eggihardus regiæ mensæ præpositus, Anselmus comes palatii et Hruodlandus, Britannici limitis præfectus, cum aliis compluribus interficiuntur. Neque hoc factum ad præsens vindicari poterat, quia hostis, re perpetrata, ita dispersus est, ut ne fama quidem remaneret, ubinam gentium quæri potuisset. » (Eginhard, *Vita Caroli*, IX.)	La *Prise de Pampelune*. — Tout est légendaire dans *Gui de Bourgogne*, où l'on peut voir tout au plus un souvenir très-altéré des nombreuses expéditions de Louis, *fils* de Charles, de l'autre côté des Pyrénées.
	En revenant d'Espagne vers la France, l'arrière-garde de Charlemagne est surprise par les Gascons dans les défilés de Roncevaux, et taillée en pièces. On peut supposer (mais ce n'est qu'une hy-	« Carolus...statuit, Pyrenæi montis superata difficultate, ad Hispaniam pergere, laborantique Ecclesiæ sub Sarracenorum acerbissimo jugo, Christo fautore, suffragari. Qui mons cum altitudine cœlum contingat, asperitate cautium horreat, opacitate silvarum tenebrescat, angustia viæ vel potius semitæ commeatum non modo tanto exercitui, sed paucis admodum pene intercludat, Christo tamen favente, prospero emensus est itinere... Sed hanc feli-	La *Chanson de Roland*. — C'est le plus historique de nos vieux poëmes. Deux faits y dominent : la défaite de Roland et de l'arrière-garde impériale dans les défilés de Roncevaux et la bataille sous

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
	pothèse) que les Gascons, en cette circonstance, furent aidés par les Musulmans. C'est là que mourut Roland, préfet de Bretagne, avec l'élite de la cour et de la France.	citatem transitus, si dici fas est, fœdavit infidus incertusque fortunæ ac versibilis successus. Dum enim quæ agi potuerant in Hispania peracta essent et prospero itinere reditum esset, infortunio obviante extremi quidam in eodem monte regii cæsi sunt agminis Quorum, quia vulgata sunt, nomina dicere supersedi. » (Astronome limousin, *Vita Hludovici*, dans Pertz, *Scriptores*, II, 608.) « Anno 778, rex Karolus cum magno exercitu venit in terram Galliciam et adquisivit Pampalonam. Deinde accepit obsides in Hispania de civitatibus Abitauri atque Ebilarbii quorum vocabulum est Osca et Barzelona necnon et Gerunda. Et ipsum Ebilarbium vinctum duxit in Franciam. » (*Annales Petaviani*, ann. 778, *Historiens de France*, V, 14.) Epitaphe récemment découverte d'Eggihard, mort à Roncevaux « qui obiit die XVIII kalendas septembrias. » Ce combat aurait donc eu lieu le 15 août 778. (*Romania*, II, 146-148.)	les murs de Saragosse. Ces deux faits ont une base très - historique L'imagination populaire s'est contentée de remplacer à Roncevaux les Gascons par les Sarrasins : et encore n'est-il pas impossible, comme le pense un savant contemporain, que les Sarrasins aient pris quelque part à cette affaire. Toujours est-il que ce désastre fut très-considérable et qu'il resta très-profondément gravé dans la mémoire du peuple. Rien d'historique dans *Gaidon*, ni dans *Anseïs de Carthage*.
790.	Placite tenu par Louis, fils de Charles, à Toulouse. Abiathar et d'autres Emirs demandent la paix au fils du roi de France.	« Rex Ludovicus [anno 790] Tolosæ placitum generale habuit, ibique consistente, Abutaurus Sarracenorum dux... cum reliquis regum Aquitaniæ collimitaneorum, ad eum nuntios misit. pacem petens.» (Astronome limousin, *Vita Hludovici;* Pertz, *Scriptores*, II, 609.)	
792. 793.	Hescham, successeur d'Abd-al-Rhaman II, proclame l'*algihad*, ou guerre sainte, contre les chrétiens Il réunit cent mille hommes, qu'il divise en deux corps d'armée, l'un marchant contre les chrétiens des Asturies, l'autre destiné à envahir la France. Invasion des Sarrasins en France. Ils brûlent les faubourgs de Narbonne. Guillaume, comte de Toulouse, leur résiste; il est battu, malgré son courage, à la fameuse bataille de Villedaigne sur l'Orbieu. Les Sarrasins	« Ann. 793. Sarraceni Septimaniam ingressi, prœlioque cum illius limitis custodibus atque comitibus conserto, multis Francorum interfectis, ad sua regressi sunt. » (*Annales*, attribuées à Eginhard, 793.) « Ann. 793. Sarraceni venientes Nerbonam, suburbium ejus igne succenderunt multosque christianos, ac, præda magna capta, ad urbem Carcassonam pergere volentes, obviam eis exiit Willelmus quondam comes aliique comites Francorum cum eo; commiseruntque prœlium super fluvium Oliveio ingravatumque est prœlium nimis; ceciditque maxima pars in illa die ex populo christiano. Willelmus autem pugnavit fortiter in die illa... Sarraceni vero, collectis spoliis, reversi sunt in Hispaniam. » (*Annales Moissacenses*, ann. 793, au tome V des *Historiens de France*.) « Ann. 793. Prœlium factum est inter Sarracenos et Francos in Gothia, in qua Sarraceni superiores extiterunt. » *Annales Fuldenses*, au tome V des *Historiens de France*.)	Cette formidable invasion des Sarrasins a donné lieu à des légendes qui circulèrent longtemps dans le Midi et à des chansons que nous avons perdues. Mais surtout la belle résistance du comte Guillaume a donné naissance à plusieurs poëmes de la geste de Guillaume au Court nez ; elle a contribué à créer la magnifique légende d'*Aliscans*. C'est ainsi que deux défaites très-historiques, celle de Roland à Roncevaux et celle de Guillaume à Villedaigne, ont produit, plus ou

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
	retournent en Espagne, chargés de butin.	« Ann. 793. Willelmus pugnavit cum Sarracenis ad Nerbonam et perdidit ibi multos homines et occidit unum regem cum multitudine Sarracenorum. » (Hepidannus monacus, *Annales*, au tome V des *Historiens de France*.)	moins directement, les deux plus belles, les deux plus populaires légendes de notre Épopée nationale.
796.	Mort de Hescham.	« Ann. 797. Barcinona civitas, in limite Hispanico sita, quæ, alternante rerum eventu, nunc Francorum nunc Sarracenorum ditioni subjiciebatur, tandem per Zatum Sarracenum, qui tunc eam invaserat, regi reddita est. Nam is, æstatis initio, Aquisgrani ad regem venit, seque cum memorata civitate spontanea deditione illius potestati permisit. Qua recepta, rex filium suum Hludovicum ad obsidionem Oscæ cum exercitu in Hispaniam misit. (*Annales* dites d'Eginhard, 797.)	
797.	Le gouverneur de Barcelone et Abd-Allah, oncle de l'émir de Cordoue, viennent demander des secours à Charlemagne contre Hakem, fils et successeur d'Hescham — Louis passe les Pyrénées et fait le siége de Huesca.		
801.	Prise de Barcelone, qui est assiégée depuis deux ans. Expédition victorieuse des Français, qui ont à leur tête le roi Louis et le comte Guillaume. Les possessions de Charles en Espagne sont divisées en deux marches, celle de Gothie, capitale Barcelone, et celle de Gascogne.	« Ann. 801. Ipsa æstate capta est Barcinona civitas in Hispania, jam biennio obsessa. Zatun præfectus ejus et alii complures Sarraceni comprehensi. » (*Annales* dites d'Eginhard, 801.) — L'Astronome limousin nous a laissé un récit très-détaillé de cette expédition. Il y est dit : « Erat ibi Willelmus, primus signifer Adhemarus, et cum eis validum auxilium. » (Pertz, *Scriptores*, II, 612, 613.)	
806.	Nouvelle expédition de Louis en Espagne; nouvelle prise de Pampelune.	« Ann. 806. In Hispania vero Navarri et Pampilonenses, qui superioribus annis ad Sarracenos defecerant, in fidem recepti sunt. » (*Annales* dites d'Eginhard, 806.)	La place importante qu'occupe Pampelune dans nos Chansons de geste s'explique par le grand rôle que cette ville a joué dans l'histoire.
809.	Le musulman Amoros, émir de Saragosse, s'empare traîtreusement des villes d'Aragon.	«Ann. 809. Aureolus comes, qui in commercio Hispaniæ atque Galliæ trans Pyrenæum contra Oscam et Cæsaraugustam residebat, defunctus est; et Amoroz, præfectus Cæsaraugustæ atque Oscæ, locum ejus invasit et in castellis ejus præsidia disposuit, missaque ad Imperatorem legatione, sese cum omnibus quæ habebat in deditionem illi venire velle promisit. » (*Annales* dites d'Eginhard, 809.)	
809. 810.	Louis commence le siége de Tortose et le reprend l'année suivante.	«In occiduis partibus, dominus Ludovicus rex cum exercitu Hispaniam ingressus, Dertusam civitatem in ripa Iberi sitam obsedit, consumptoque in oppugnatione illius	

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
		aliquanto tempore, ubi eam tam cito capi non posse vidit, dimissa obsidione, cum incolumi exercitu se recepit. » (*Annales* dites d'Eginhard, 809.) — L'Astronome limousin, § 14, donne un long récit de cette expédition durant les années 809 et 810. (Pertz, *Scriptores*, II, 613-615.)	
811.	Louis s'empare de Tortose.	« Porro, anno huic proximo, Hluduvicus rex per semetipsum Tortosam repetere statuit... Quo perveniens, adeo illam... lacessivit... ut cives illius claves civitatis traderent. » (L'Astronome limousin, § 16, Pertz, *Scriptores*, II, 615.)	
812.	Siége de Huesca. Séjour de Louis à Pampelune. Nouvelle trahison des Gascons.	« Post anni instantis excursum, exercitum Ludovicus ordinavit et Hoscam... mittere statuit. Quo pervenientes qui missi fuerant civitatem obsederunt .. Pugnatum hinc inde est; cæsi sunt ab utraque parte... Ad regem sunt reversi... » (L'Astronome limousin, § 17, Pertz, *Scriptores*, II, 615.) « Superato pene difficili Pyrenæorum transitu Alpensium, Pampelonam Ludovicus descendit, et in illis quandiu visum est moratus locis, ea quæ utilitati tam publicæ quam privatæ conducerent, ordinavit. Sed cum per ejusdem montis remeandum foret angustias, Wascones nativum assuetumque fallendi morem exercere conati, mox sunt prudenti astutia deprehensi.» (L'Astronome limousin, § 18. Pertz, *Scriptores*, II, 615, 616.)	La nouvelle trahison des Gascons (que l'on confondit indûment avec les Sarrasins, mais qui, en réalité, favorisaient les Sarrasins) a encore servi à donner plus de consistance à la légende de Roncevaux.

CHAPITRE XIX

GUERRE D'ESPAGNE

La Prise de Pampelune *. — Gui de Bourgogne.

I

Analyse de la *Prise de Pampelune*.

Pampelune, disions-nous, n'était pas prise encore. Mais, Roland était de retour : Pampelune ne pouvait résister longtemps.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE LA « PRISE DE PAMPELUNE ».**—I. BIBLIOGRAPHIE.—1° DATE DE LA COMPOSITION. La *Prise de Pampelune* appartient, suivant nous, au premier quart du XIVe siècle. = 2° AUTEUR. [1]Nicolas de Padoue n'est pas l'auteur de la *Prise de Pampelune* qui est parvenue jusqu'à nous et qui est anonyme. — [2] Mais il a certainement composé une autre *Prise de Pampelune*, ou, pour parler plus exactement, une autre Suite de l'*Entrée en Espagne*. — [3] Nous trouvons une preuve de cette affirmation dans les propres paroles de l'*Entrée en Espagne* qui se trouvent à la fin de ce poëme étrange et que nous aurons lieu de citer tout à l'heure : « CI TOURNE NICOLAIS A RIMER LA COMPLUE — DE L'*Entrée de Spagne* » (ms fr. XXI de Venise, f° 304). Et ailleurs Nicolas de Padoue ajoute qu'il poursuivra son récit : « *Trosque la finisun — Do jusqu'ou point de l'euvre Ganelon* » (f°547°). De ces quatre vers on peut conclure mathématiquement : *a*. que l'auteur de l'*Entrée en Espagne* n'a pas composé de *Roncevaux*, et *b*. qu'il a certainement écrit une suite de l'*Entrée*, dont il a même eu le soin de nous citer le premier vers : « *Avant qu'a Rollant soit* », etc. (f° 304). — [4] La *Prise de Pampelune* de Nicolas de Padoue nous a sans doute été conservée en substance dans l'affabulation des *Spagna* en vers et en prose; affabulation qui est notablement distincte de cette *Prise de Pampelune* anonyme, dont M. Mussafia a publié le texte et dont nous donnons ci-dessous l'analyse détaillée. — [5] Dans l'état actuel de la science, il est impossible de préciser quelle est la *Spagna* qui reproduit le plus exactement l'œuvre de Nicolas de Padoue. — [6] Pour faire bien saisir les différences considérables qui existent entre les diverses affabulations dont nous venons de parler, nous allons publier, sur trois colonnes, un abrégé très-rapide de la *Prise de Pampelune* en vers français, de la *Spagna* du manuscrit Albani (qui se rapproche sensiblement de notre poëme), et du *Viaggio*, qui s'en écarte beaucoup plus :

a. *Prise de Pampelune* en vers (incomplète par	*b*. La *Spagna* en prose du manuscrit de la biblio-	*c*. Le *Viaggio* du manuscrit de la bibliothèque

Malceris et Isoré défendirent énergiquement ce boulevard de la race païenne. On a vu de quel courage

le commencement). — Discordes au sein de l'armée victorieuse. Combats sanglants entre les Lombards et les Tiois. — Prise de Pampelune : le roi vaincu de cette ville, Malceris, sollicite l'honneur d'entrer dans l'ordre des douze Pairs. — Refus hautain de Roland et de ses compagnons. — Malceris s'enfuit de Pampelune après avoir tenté de tuer son fils Isoré, qui est chrétien de cœur et d'âme. — Poursuite de Malceris : duel entre le père et le fils; défaite d'Isoré; son baptême. — Guerre des Français contre Altumajor : ils s'emparent de la Stoille et du Groïng. — Charles envoie à Marsile deux messagers, Basile et Basan : ils sont assassinés sur l'ordre du roi sarrasin. — Seconde ambassade : dévouement et mort de Guron. — Prise de Toletelle et de Cordes. — Quatre autres villes tombent successivement au pouvoir des Français : Charion, Saint-Fagon, Masele et Lion. — Prise d'Astorga.

thèque Albani. — Charlemagne, tandis qu'il est sous les murs de Pampelune, apprend que les Mayençais veulent le détrôner. Il part précipitamment à Paris. — Toute son armée profite de son départ pour se disperser, et tous ses barons retournent chez eux : Charlemagne est mis en demeure de faire un nouvel appel à toute la chrétienté et amène lui-même vingt mille chevaliers de Paris. — Les païens font une sortie terrible hors de Pampelune. — Chiron, que l'Empereur a laissé comme son lieutenant à Paris, commet la faute grave de quitter son poste et arrive au camp de Charles avec six mille hommes. — C'est alors aussi que Didier accourt à l'aide de Charles, et c'est ici également que nous pouvons commencer à faire la comparaison de la *Spagna* avec le poëme français, dont nous n'avons pas le commencement. Les Lombards construisent des machines et donnent l'assaut. Ils entrent, vainqueurs, dans Pampelune. — Malceris parvient à s'enfuir. — Ambassade de Chiron que Malceris fait tuer dans une embuscade. — Conquête de la Stoille. — Duel entre Roland et Serpentin. — Baptême des païens...

de Pavie. — A ne raconter les choses qu'au moment où commence la Prise de Pampelune (telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous), la lutte des Lombards avec les Français est ici racontée longuement. Pour montrer ce qu'ils savent faire, les Lombards, qui ont été fort injustement outragés par les Français, donnent tout seuls l'assaut à Pampelune et s'en emparent. — Capitulation et baptême de Malceris et d'Isoré. — Corsabrin de Carthage est le seul qui refuse de se faire chrétien. — Réconciliation de Didier et de Charles. — Les Français sont chargés d'emporter la Stoille; mais ils n'y réussissent pas, et deux mille d'entre eux restent sur le champ de bataille. Nouveau triomphe des Lombards. — Marsile alors rassemble une armée de deux cent mille païens, et se dispose à les conduire en France, pour faire une diversion. Cette immense armée arrive sous les murs de Luiserne. — Témérité d'Algirone de Bretagne, qui traverse toute l'armée des Sarrasins avec onze chevaliers. Il peut se traîner jusqu'aux pieds de Charlemagne et meurt après lui avoir annoncé cette nouvelle importante de la situation stratégique des païens. — Didier conçoit le projet d'entrer à Luiserne avec ses Lombards; mais, moins heureux cette fois, il se laisse envelopper. Grande bataille. Mort de sept mille chrétiens et de vingt mille infidèles. — Courage héroïque de Roland, qui se meurt de faim, et que la

était capable ce jeune Isoré, presque aussi noble, aussi beau, aussi brave que Roland lui-même. Tant de vertus

fille de Marsile vient assister. C'est cette même païenne qui, sur la demande de Roland, fait avertir Charlemagne de l'extrême péril où se trouve Roland. — Arrivée de l'Empereur sur le champ de bataille. Nouvelle mêlée. Roland est délivré, et la ville de Luiserne est miraculeusement consumée par le feu du ciel. C'est alors que Marsile se renferme dans Saragosse et que commence la *Chanson de Roland*. = On trouvera plus loin un résumé beaucoup plus détaillé de la *Spagna* et du *Viaggio* (voy. aux *Variantes et Modifications de la légende*). — [7] Un dernier mot sur l'auteur présumé de la *Prise de Pampelune*. Dans le *Catalogue Rouard* qui a été publié en février 1879, on trouve, sous le n° 1479, la mention d'un *Poëme sur la Passion* en vers français par un certain NICOLAS DE VERONE (ms. de la fin du XIVe siècle). Or, les quelques vers que l'auteur du *Catalogue* en a cités ressemblent singulièrement à ceux de la *Prise de Pampelune*. Nous en ferons juges nos lecteurs : « Et, s'il vous pleit, priés la santisme Sustance — Por celu Nicholais ch'a rimé par certance — Ceste santisme çouse.... — Jusquement à cist point ceste çouse a esponue — *Nicolais Veronois* e pour rime estendue. — Mais de cest feit n'est plus de luy rime veüe. — Pour ce, plus n'en dirai, che, à la departue,—Jhesu vous benoïe che en bien fer nous argue. Amen. » Cf. les premiers et les derniers vers de l'*Entrée en Espagne*, qui sont à peu près les seuls dont on puisse dire qu'ils ressemblent à la *Prise de Pampelune*. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le seul manuscrit qui nous reste de la *Prise de Pampelune* est incomplet par le commencement. Il contient, dans l'état actuel, 6113 vers dodécasyllabiques, assonancés par la dernière syllabe ou rimés. = 4° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. C'est le manuscrit de Venise qui porte le n° V parmi les manuscrits français de la bibliothèque de Saint-Marc. Il est du XIVe siècle et contient 101 feuillets. = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. M. Adolf Mussafia a publié la *Prise de Pampelune* en 1864, dans le même volume que *Macaire* (Vienne, in-8°). Il a fait précéder son texte, très-bien établi, d'une Préface où il traite surtout la question philologique, et l'a fait suivre d'un petit *Glossaire*. — M. Michelant, en 1856, avait déjà copié à Venise la *Prise de Pampelune*, dont il nous donnera sans doute une nouvelle édition dans le *Recueil des anciens poëtes de la France* (2e série). = 6° LANGUE DANS LAQUELLE A ÉTÉ ÉCRITE LA PRISE DE PAMPELUNE. On a déjà beaucoup discuté la question de la langue dans laquelle ont été écrits les romans franco-italiens, tels que l'*Aspremont*, le *Roland* de Venise, le *Macaire*, l'*Entrée en Espagne*, la *Prise de Pampelune*, etc. A nos yeux, la question n'est pas une, mais complexe. *Aspremont*, *Macaire*, *Roland*, ne sont, suivant nous, que des poëmes français, servilement copiés et indignement défigurés par des scribes italiens qui travaillaient sur des manuscrits français. Nous l'avons déjà fait voir au sujet de l'*Aspremont*, et nous le démontrerons bientôt à l'occasion du *Macaire*. — L'*Entrée en Espagne* renferme, à ce point de vue, deux éléments distincts, comme nous avons essayé de le démontrer tout à l'heure : 1° Son début, ses transitions, sa fin, que nous croyons l'œuvre d'un Italien, écrivant originalement en français; et 2°, le reste de son texte, qui est une copie italienne de plusieurs originaux français. — Quant à la *Prise de Pampelune*, nous pensons qu'elle est tout entière l'œuvre originale d'un Lombard écrivant en français et voulant écrire en français. Nous ne saurions admettre (et nous dirons pourquoi dans notre Notice de *Macaire*) l'existence d'une langue lombarde ou *franke*, d'un dialecte particulier à l'usage des habitants lettrés de ces provinces de l'Italie du Nord. En réalité, l'auteur de la *Prise de Pampelune* vise au « beau français », et si l'on compare son texte à celui de *Macaire*, on verra qu'il n'emploie presque jamais ces formes

ne furent pas pour la ville une défense suffisante. Les Français y entrèrent, Charles et Roland à leur tête.

italiennes pures que les scribes ignorants ont laissées dans *Macaire*, dans *Aspremont*, dans *Roland*, comme « *Machario, davanti, fatto, bela, molto, entorno, dalmaço, avolterio, glavio, graveda* », etc. A comparer notamment la conjugaison des verbes dans nos deux chansons, telle que M. de Mussafia l'a mise en lumière dans les *Préfaces* de ces deux œuvres (*Prise*, p. VII, et *Macaire*, p. IX et suiv.), on s'apercevra aisément que les deux systèmes verbaux ne se ressemblent aucunement. La conjugaison de la *Prise de Pampelune* est, à peu près, purement française; celle de *Macaire* est effroyablement italianisée et toute barbare. Ce n'est certes pas la même langue. C'est que les compilateurs ignares qui copiaient nos poëmes français voulaient les mettre à la portée des Italiens, leurs compatriotes, et y multipliaient à dessein les formes italiennes, dans l'intention de se faire mieux comprendre; tandis que l'auteur de la *Prise de Pampelune*, se proposant de tirer de son cerveau et d'écrire en français un poëme français, n'a jamais pu avoir aucune préoccupation de ce genre. D'un autre côté, rien n'est plus facile que de restituer l'ancien texte français caché sous les italianisations de *Macaire*, de *Roland*, d'*Aspremont;* et l'on sait avec quel succès M. Guessard l'a tenté pour le premier de ces poëmes. Mais, par cela même qu'il est original, qu'il ne copie pas une chanson française, et qu'il ne peut cependant se défaire absolument de ses habitudes italiennes mêlées à l'ignorance de certaines délicatesses de notre langue, l'auteur de la *Prise de Pampelune* n'a pas fait une œuvre qui puisse aussi aisément être ramenée à un texte français complétement régulier. Nous avons essayé de faire pour la *Prise de Pampelune* ce que M. Guessard avait fait pour *Macaire*, et nous avons été plus d'une fois arrêté, nous voyant dans l'impossibilité de traduire littéralement, vers pour vers, ce poëme incontestablement original. Il s'y trouve notamment un système d'élisions qu'on ne rencontre à ce degré que dans cette chanson (et dans le début et les transitions de l'*Entrée en Espagne*). M. Mussafia a relevé les plus importantes : « Lour escriA A sien homes (vers 48); il n'alera jA Ensi (166); et tuelt le cief A UN autre (vers 9); LA OU Dieu nos condura (vers 4213) »; etc., etc. Comme on le voit, des monosyllabes entiers sont audacieusement élidés; et cette particularité, dans un texte d'ailleurs si correct, est à nos yeux une preuve nouvelle de l'originalité de ce roman. L'unité de sa langue, de son style, de sa versification; le genre de beautés littéraires qu'il renferme; la connaissance de l'antiquité qu'il accuse, tout nous révèle une seule main, une main italienne et qui n'est pas celle d'un simple scribe transcrivant un manuscrit français placé devant lui. = 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. La *Prise de Pampelune* a suivi exactement les mêmes péripéties que l'*Entrée en Espagne*, et il serait inutile de nous répéter longuement. Qu'il nous suffise d'émettre ces quelques propositions : *a*. La *Prise de Pampelune* n'a eu de diffusion réelle qu'en Italie. — *b*. La caractéristique de notre légende Rolandienne en Italie, c'est précisément le mélange intime de l'*Entrée en Espagne* et de la *Prise de Pampelune* avec une *Chanson de Roland* où l'on avait intercalé une *Prise de Narbonne*. — *c*. La *Prise de Pampelune* a certainement donné lieu en Italie, non pas à un seul poëme français, mais à plusieurs. C'est ce que prouve surabondamment la comparaison de la *Prise de Pampelune* parvenue jusqu'à nous avec les *Spagna* en vers et en prose. Leurs affabulations sont différentes, et on l'a fait voir plus haut d'une manière sensible. — *d*. La *Prise de Pampelune* est, en effet, un élément très-important de la *Spagna in rima* qui fut écrite par un poëte anonyme, entre 1350 et 1380 (ms. Laurentien); de la *Rotta di Roncisvalle* en vers, qui n'est qu'une imitation ou un remaniement de la *Spagna in rima* (mss. Riccardien et Ferrarais); de la *Spagna*

Isoré se déclara prêt à courber le front sous l'eau du baptême : Malceris se contenta de promettre une conver-

en prose des manuscrits des bibliothèques Albani et Médicis, et enfin du *Viaggio* du manuscrit de Pavie. = 8° TRAVAUX DONT CE POEME A ÉTÉ L'OBJET. Ce sont, en général, les mêmes que ceux qui ont été consacrés à l'*Entrée en Espagne*, et ces deux œuvres sont véritablement inséparables. Après le bel ouvrage de M. Pio Rajna (*la Rotta di Roncisvalle nella letteratura cavalleresca italiana*, Bologne, 1871), après la publication du *Viaggio* par M. Ceruti (Bologne, Romagnoli, 1871), après les Rubriques de la *Spagna* en prose du manuscrit de la bibliothèque Albani, publiées en 1870 et 1871 par M. Michelant, dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* (t. XI et XII), il importe de signaler ici, dans le tome XXVI de l'*Histoire littéraire de la France*, une intéressante analyse de notre vieux poëme. M. Paulin Paris, qui est l'auteur de cette analyse, ne se montre pas satisfait du titre que nous avons jadis donné à cette chanson : la *Prise de Pampelune.* Il lui en donne un nouveau, et l'appelle *la Guerre d'Espagne.* = 9° VALEUR LITTÉRAIRE. La *Prise de Pampelune* est une œuvre où abondent de véritables beautés épiques. L'auteur, suivant nous, connaissait quelques auteurs de l'antiquité. Son œuvre est simple, grave, et néanmoins égayée par de bonnes scènes d'un franc comique. Le courage de Roland y est tempéré par le rire d'Estous, et la vieillesse de Charles par la jeunesse d'Isoré. Le portrait du vieux roi Malceris et sa séparation d'avec son fils, l'admirable dévouement de Guron, la prise de Toletelle par Estous, peuvent compter au nombre des plus beaux passages de notre antique épopée. Nous dirions volontiers que c'est une œuvre bien plus *moderne* que tous nos autres romans, et que l'influence de Dante s'y fait sentir. Nos Chansons, en effet, manquent généralement de style, et la *Prise de Pampelune* ne mérite pas cette critique. L'épithète y est bien choisie, avec une certaine préoccupation de la justesse, et le poëte, à tout le moins, y manifeste des prétentions à l'art d'écrire. Ce n'est certes pas le plus naïf, mais c'est peut-être le plus artistique de tous nos vieux poëmes.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA PRISE DE PAMPELUNE. — On peut établir les propositions suivantes : 1° *L'auteur des* Annales *longtemps attribuées à Eginhard atteste que le principal épisode de la campagne de Charles en Espagne, durant l'année* 778, *fut la prise de Pampelune :* « Primo Pompelonem Navarrorum oppidum aggressus, in deditionem recepit.» *Et, à la fin de la campagne :* « Pompelonem revertitur. » — 2° *Mais la ville fut reprise par les Sarrasins et, en* 806, le même annaliste *dit de nouveau :* « Navarri et Pampilonenses, qui superioribus annis ad Sarracenos defecerant, in fidem recepti sunt. » — 3° *Durant tout le règne de Louis, fils de Charles, en Aquitaine, Pampelune fut souvent le centre des opérations militaires des Français contre les Sarrasins.* — 4° *C'est à Pampelune que Louis réunit en* 812 *une assemblée pour arriver à connaître les besoins de ces populations mal soumises.* (Voy. l'Astronome limousin, § 18, dans les *Scriptores* de Pertz, II, p. 615.) — 5° *En résumé, durant toutes les guerres de Charles et de son fils en Espagne, Pampelune a une importance capitale, et il n'est pas étonnant qu'un de nos romans puisse recevoir ce titre :* la Prise de Pampelune, *bien qu'il contienne le récit de beaucoup d'autres faits d'armes et de plusieurs légendes.* = Les textes historiques relatifs à Pampelune et à toutes les guerres d'Espagne ont été publiés plus haut (pp. 452-454), dans le *Tableau* qui fait suite à notre résumé de l'*Entrée en Espagne.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — La *Prise de Pampelune* est l'objet des récits suivants, où l'on ne trouve, en résumé, que trois ou quatre variantes vraiment dignes de ce nom : 1° Dans la CHANSON DE



sion qu'il espérait différer longtemps. Mais, enfin, les chrétiens vainqueurs occupaient la ville vaincue.

ROLAND, nous trouvons plusieurs allusions à un épisode important de notre roman, à la mort des comtes Basan et Basile, messagers de Charlemagne auprès de Marsile (vers 201-209, 291; 488-491). — 2° Dans la CHRONIQUE DE TURPIN, il est fait mention de plusieurs prises de Pampelune. Le premier auteur de cette Chronique, au chap. IV (*De muris Pampilonensibus per semetipsos lapsis*), raconte comment les murs de cette ville tombèrent miraculeusement aux pieds de Charlemagne en prières. Selon le deuxième chroniqueur (au chap. XI), le roi Agoland vient se réfugier à Pampelune après ses défaites à Agen, à Saintes et à Taillebourg. C'est sous les murs de cette ville qu'a lieu la fameuse controverse théologique entre Agoland et Charles et la grande bataille entre les Sarrasins et les Français. Les Français vainqueurs tuent tous les païens (chap. XII-XIV). Toute cette guerre reçoit du légendaire le nom de : *Bellum Pampilonense.* Et quand l'Empereur traverse de nouveau les Pyrénées pour livrer aux païens cet assaut qui doit, hélas! se terminer par la défaite de Roncevaux, c'est à Pampelune qu'il va prendre séjour : *Rediens Pampeloniam, cum suis exercitibus hospitatus est* (chap. XXI). — 3° PHILIPPE MOUSKES reproduit et délaye la Chronique de Turpin, et parle aussi de deux siéges de Pampelune : *a.* vers 4798-4835, et *b.* vers 5256 et suivants. — 4°-10° La Chronique de Turpin est également suivie par les CHRONIQUES DE SAINT-DENIS, GIRARD D'AMIENS, le KARL MEINET, le CHARLEMAGNE ET ANSEIS du manuscrit B. L. F. 214_b de l'Arsenal, JEHAN MANCEL (en sa *Fleur des histoires*), les NEUF PREUX et les CHRONIQUES DE FRANCE de Guillaume Cretin. Nous avons donné plus haut, dans la Notice de l'*Entrée en Espagne*, les indications bibliographiques très-exactes de ces différentes œuvres. — 11° D'après la plupart des documents espagnols, Charlemagne et ses Français furent battus DÈS LEUR ENTRÉE EN ESPAGNE. À proprement parler, il n'y a donc pas de faits qui, dans la légende espagnole, correspondent exactement à notre *Entrée en Espagne* et à notre *Prise de Pampelune.* Il faut noter, cependant, que Lucas de Tuy († 1250), en son *Chronicon mundi* qu'Alfonse X a suivi dans sa *Cronica general,* place AVANT la grande défaite de l'Empereur dans le val Carlos plusieurs faits qui sont évidemment empruntés à la tradition française : « Charlemagne, dit Lucas de Tuy (reproduit par Alfonse X), assiége Tudela, dont il se serait emparé sans une trahison de Ganelon; puis, il emporte Najera et Montjardin, et c'est après ces trois conquêtes qu'il se dispose à revenir dans les Gaules. » (Voy. Mila y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana,* pp. 147 et 151. — Cf. plus haut, page 422, notre Notice sur l'*Entrée en Espagne,* qui complète celle-ci.) — 12° Les CONQUESTES DE CHARLEMAINE, de David Aubert, renferment trois chapitres consacrés aux deux siéges de Pampelune : *Comment Pampelune fut assegiée par le noble empereur Charlemaine qui y sejourna longtemps* (f° 202). *Comment la cité de Pampelune fut prinse par assault et puis rebailliée aux paiiens par le noble Empereur quy les pensoit convertir par amour* (f° 206). *Comment le puissant Charlemaine reconquist Pampelune par la haulte prouesse du duc Rolant et des jeunes chevaliers* (f° 209). — 13° En Italie, la « Prise de Pampelune » a été l'objet de plusieurs récits que nous avons déjà essayé d'opposer plus haut l'un à l'autre. Mais la matière est importante et vaut la peine d'être plus longuement étudiée. Nous allons donc offrir ici une analyse détaillée de la *Spagna* en prose, du manuscrit de la bibliothèque Albani, qui fut découverte en 1830 par M. Ranke et dont M. Michelant a publié les rubriques; puis, nous publierons un résumé encore plus étendu de cette partie du *Viaggio* qui correspond à notre *Prise de Pampelune.* On verra que cette dernière *Spagna* en prose, publiée par M. Ceruti d'après le manuscrit de Pavie, ne ressemble que d'assez

MOI

Ils ne savent pas d'abord user de la victoire. A peine triomphants, ils se tournent les uns contre les autres

Pampelune est emportée d'assaut par Charlemagne. Discorde au sein de l'armée victorieuse; lutte sanglante entre les Lombards et les Tiois. Roland les réconcilie.

fort loin à notre ancienne chanson. = *a*. ANALYSE DE LA *Spagna* EN PROSE DU MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE ALBANI. Une lettre, un *bref* arrive de France à Charlemagne : il y apprend que les Mayençais « avevono posto chanpo à Parigi perlloro » (cap. 134). Cette nouvelle inquiète l'Empereur. Roland veut en avoir le cœur net et savoir toute la vérité : il consulte un livre de nécromancie, conjure un esprit « e sepe ogni chosa ». Charles part avec quatre compagnons, et se rend à Paris pour rétablir la paix (cap. 135). Mais, hélas! tandis qu'il est à Paris, son armée d'Espagne apprend son départ et se met à la débandade. Chacun retourne en son pays, en se faisant excuser auprès de l'Empereur. Celui-ci leur pardonne; mais le voilà sans armée : il écrit alors à Rome et à tous les chrétiens pour lever une armée nouvelle. Lui-même part de Paris avec vingt mille chevaliers, « e Orlando andando a spasso ebe chomandamento che tutti andassino la notte in su el monte e spari via la Nostra Donna » (cap. 136). Les païens font une sortie hors de Pampelune, « chredendo che i christiani fussino aneggati ». Leur défaite par Charles (cap. 137). L'Empereur a laissé à Paris *Chirone* comme lieutenant: Chiron, ne voulant pas rester à Paris quand on se bat en Espagne, part à la tête de six mille chevaliers pour conquérir honneur. Il est condamné à mort par Charles, par Salomon (qui est son père) et par tous les barons; mais Roland et Naimes lui font obtenir son pardon (cap. 138). L'auteur en arrive alors au roi des Lombards, à Didier. Pour obéir à l'ordre de Charles, Didier arrive d'Italie en Espagne avec dix mille cavaliers et dix mille hommes de pied. A peine arrivés, les Lombards, sur le commandement exprès de l'Empereur, commencent leurs travaux de siége (cap. 139). Salomon, Naimes, Charles lui-même, admirent ces travaux. On se décide à livrer l'assaut (cap. 140). Didier approche ses machines, ses chats-chastiaus des murs de Pampelune; il fait brèche et pénètre dans la ville, dont il prend la forteresse. Malceris (Mazzarigi) et Isoré (Yseres) sont faits prisonniers (cap. 141). Le roi des Lombards ne veut laisser personne entrer dans le château de Pampelune; il demande à l'Empereur trois priviléges pour les Lombards, et ils leur sont accordés. Baptême général des païens. Malceris parvient à s'enfuir (cap. 142). Conseil tenu par Charles; discours de Naimes. On se décide à envoyer un ambassadeur à Marsile (cap. 143). Chiron, fils de Salomon, est choisi comme ambassadeur. Il part, au moment même où Didier part lui-même pour aller « à gguardia d'Alischante » (cap. 144). Récit de l'ambassade de Chiron; embuscade préparée par Malceris (cap. 145). Chiron est mortellement blessé dans ce guet-apens; ses derniers moments, sa mort (cap. 146). Il s'agit maintenant d'emporter la Stoille. Duel de Roland et de Serpentin, qui est le champion de Grandogne (Grandonio dal Marocho). Mort de Serpentin; victoire des Français; baptême général de tous les païens de la Stoille (cap. 147-150). Douleur de Marsile à la nouvelle de la mort de Serpentin. Ses barons lui conseillent de faire la paix. C'est alors que Blanchardin intervient (cap. 151). Ici finit la *Prise de Pampe une* et commence la *Chanson de Roland*. = *b*. ANALYSE DU *Viaggio* (d'après le texte publié par M. Ceruti, II, pp. 54-109). Roland est de retour au camp de son oncle; Samsonnet est près de lui, et les Pairs Or, un jour il monte sur Veillantif et se prend à chevaucher tout seul. Il jette un long regard sur Pampelune : tout à coup, une femme vêtue de blanc lui apparaît dans un coin du jardin où il se trouve. « Chevalier, lui dit-elle, sache que » le camp de Charlemagne s'effondrera cette nuit. Malceris a tout préparé. Prends » garde. » La Vision disparaît: c'était l'ange Gabriel. Roland n'oublie point cette parole, et fait soudain déménager l'armée française, qui va camper plus loin. Il était temps. Les ingénieurs de Malceris prennent des cordes et se mettent à

avec cette même rage qu'ils ont tout à l'heure dépensée contre les infidèles. Les Lombards d'un côté, et les

tirer énergiquement pour renverser les colonnes souterraines qui étaient sous le camp de Charles. Tout s'écroule et, au lieu d'un camp, on n'aperçoit plus qu'un grand lac profond, où l'on voit aujourd'hui des vaisseaux. Colère de Malceris à la vue des Français qui ont décampé et à la pensée de leur délivrance. — Quand Charles était parti de France, il avait confié son royaume à Anseïs de Mayence : « Garde bien mon royaume, lui avait-il dit, et honore la Reine. » Mais, quand Anseïs apprend que Roland a quitté le camp français et qu'on ignore ce qu'il est devenu, le traître se dit qu'avant trois jours Charles sera déshonoré : « Je prendrai la Reine pour femme et ferai bannir l'Empereur de » toute la France. » Par bonheur, Roland apprend les desseins d'Anseïs par son » follet ». Et il dit au follet : « Je veux que tu dises tout à Charlemagne. » Sur ce, l'esprit part comme une tempête et, sur son passage, tout tremble. Il arrive ainsi dans le pavillon de Charlemagne et lui apprend la trahison du Mayençais. « Que faire pour empêcher ce mariage? s'écrie Charlemagne. — Si tu consens, » lui dit le démon, à ne pas prononcer le nom de ton Dieu, je te vais conduire » à Paris. » L'Empereur y consent; mais, arrivé à Paris, il s'oublie un moment, et à la vue d'un de ses écuyers qui passe, s'écrie : « Que Dieu soit loué. » Le follet alors le laisse tomber, mais *non da alto*. Il était temps, pour lui, d'arriver au palais : la grande salle est toute étincelante de lumières, et l'on attend le passage d'Anseïs, qui va « dormire con la regina ». Charles entre dans la salle et s'assied majestueusement sur son trône. Il regarde autour de lui et aperçoit le sénéchal de la cour, qui s'appelait *Algirone:* c'était le fils de Gimongello et le frère du bon roi Salomon de Bretagne, et il avait un frère qui se nommait Baudouin. Grand étonnement dans le palais, quand on voit ce grand vieillard assis sur le trône royal. Algirone le reconnaît; la Reine accourt, et Charles lui adresse de sanglants reproches parce qu'elle n'a pas envoyé de vivres à l'armée chrétienne en Espagne. La Reine alors veut réparer cet oubli : elle mande Algirone et Baudouin et les charge de conduire des vivres à l'ost de Charlemagne : « Prenez vingt mille chevaliers avec vous; allez. » Mais le traître Anseïs apprend la nouvelle et, avec cinq mille chevaliers de sa gent, se précipite vers le Midi. Or, il y avait une belle ville forte, Monpeslere, sur le territoire de l'Aragon. L'Empereur y avait mis cinq mille chevaliers : car c'était un des meilleurs chemins qui conduisaient de France en Espagne. Qu'imagine Anseïs? Il se fait passer, lui et les siens, pour les gens du roi, et pénètre dans le château. Algirone ne trouve rien de mieux que d'imiter cette ruse et se fait passer pour André, frère de Ganelon, qui arrive au secours d'Anseïs. Celui-ci se laisse aussi facilement tromper qu'il a trompé les autres, et Algirone, avec son frère Baudouin, extermine les Mayençais, y compris Anseïs. Puis, Algirone et Baudouin continuent leur route vers la Navarre. Quand les Français aperçurent, au camp de Charles, l'armée de ces bons chevaliers, ils les prirent tout d'abord pour des Sarrasins : « C'est Baligant, s'écrièrent-ils, qui vient secourir Marsile. Aux » armes ! aux armes ! » Mais l'erreur est bientôt reconnue, et c'est un embrassement général. A peine arrivé et sans prendre le temps de se reposer, Algirone rêve de jouer un méchant tour aux païens de Pampelune : « Nous allons, dit-il » à son frère, nous faire passer pour les fils de l'Amustant de Cordoue. Je sais la » langue sarrasine. La chose sera aisée, et tout ira bien. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Baudouin se présente en effet devant Malceris et lui dit : « Je suis fils de » l'Amustant de Cordoue, et voici que je viens à votre secours. » Puis, tout à coup : « Vive l'empereur Charles ! Meure, meure la gent sarrasine ! » C'était trop se presser, et Baudouin, dans son orgueil, avait eu tort de ne pas attendre le secours de son frère Algirone. Il n'a que le temps de fuir; mais Algirone

Tiois de l'autre, trempent de leur sang le sol qu'ils viennent de conquérir. Roland se jette entre eux, plein

arrive à son secours et bat les Sarrasins. Cependant, malgré la victoire définitive des chrétiens, Charles regrette l'imprudence de Baudouin. Cinq mille chrétiens sont morts, et l'Empereur ne peut se consoler de cette perte, même à la pensée que trente mille païens ont partagé leur sort. (*Viaggio*, chap. XL et XLI, éd. Ceruti, p. 54-73.) — C'est à ce moment que Roland reçoit une lettre du Pape, qui a appris la conversion de la Perse, de la Syrie et de la Babylonie, et qui, sachant Roland de retour auprès de Charlemagne, l'invite à venir à Rome, pour prendre les 20 666 chevaliers de la sainte Église, dont le neveu de Charles a le commandement. Roland, sans plus de réflexion, s'apprête à partir à Rome et emmène avec lui les Pairs et trois cents chevaliers : « Je vous recommande » Charlemagne », dit-il à Algirone et à Baudouin. Il part et traverse la Navarre, la Provence, la Lombardie. Arrivé à Rome, il y reste un mois, toujours en fête. Puis, il demande son congé au Pape et emmène ses 20 666 chevaliers : « ed » erano li piu alti baroni che mai fosseno veduti, ed eraci sette re da co- » rona », etc. En revenant, le neveu de l'Empereur passe de nouveau par la Lombardie et invite le roi Didier à venir à l'ost de Charles avec tous ses Lombards : « Io faccio ciò che ti piace. » En moins d'un mois, il réunit dix mille « chevaliers à pied », armés d'arbalètes et d'arcs à la mode lombarde. C'est avec cette suite superbe de Romains et de Lombards que Roland fait sa rentrée au camp de Charlemagne. (Chap. XLII, l. l., p. 73-77.) — Mais, à peine les Lombards arrivés, les querelles vont commencer. Ces pauvres Lombards sont l'objet des railleries des Allemands et des Français. Colère du roi Didier qui veut se retirer. Roland cherche à l'apaiser en fixant aux Lombards une place spéciale dans le camp ; mais rien n'empêche les Français de venir attaquer les Lombards. Un jour, ceux-ci se fâchent et tuent plus de huit mille Français. Roland approuve les Lombards et se montre ouvertement l'ami du roi Didier. Celui-ci, pour montrer quelle est la valeur de sa gent, veut tenter un coup sur Pampelune, sur cette ville dont Charles ne peut s'emparer. Le roi lombard fait dresser les échelles contre les murs de la ville ; cinq mille chevaliers à pied et cinq mille archers sont là, tout prêts pour la grande bataille. L'entreprise, dès le commencement, est sur le point d'échouer : car Isoré, fils de Malceris, fait une tournée sur les remparts et, passant tout près de Didier, le prend pour un des siens et lui dit : « Faites bonne garde. » Quelques instants après, l'assaut est donné et les Lombards entrent dans la ville. Il ne reste aux païens que le château. Charles, cependant, n'est pas aussi heureux qu'on le pourrait croire en apprenant cette nouvelle : « Sainte Marie, s'écrie-t-il, je suis depuis dix ans à assié- » ger Pampelune, et voici qu'en quelques heures les Lombards s'en sont em- » parés ! » Didier, d'ailleurs, ne permet qu'à grand'peine à Charlemagne de pénétrer dans une ville qu'il a conquise : il faut que son ami Roland lui en fasse la demande. C'est alors que, cernés dans le château, Malceris et Isoré se rendent à Roland et se font baptiser : Corsabrin de Carthage est le seul qui refuse le baptême, et il s'enfuit à Saragosse, où il apprend à Marsile la triste nouvelle de la prise de Pampelune. La scène se transporte de nouveau dans cette ville, et voici que le roi Didier s'y réconcilie avec Charles. Il demande à l'Empereur trois grandes grâces pour les Lombards : « La prima grazia che vi domando, si » è che li Lombardi, voglia scudiere, voglia cavaliere, possa portare la sua spada » cinta al suo gallone da lo sinistro costale. La seconda grazia si è che ciascaduno possa portare oro et argento, voglia cavaliere, voglia scudiere. La terza » grazia si è che ciascaduno possa portare e andare vestito di verde ; e altra » grazia non vi domando. » Charlemagne accorde tout ce qu'on lui demande, et la paix est faite. = Il s'agit maintenant d'emporter la Stoille, et ce sont les

de pensées de paix : « Sire, dit-il à l'Empereur qui s'é-
» lançait furieux sur Didier et les Lombards ; sire, ce

Français qui sont chargés de l'expédition. Deux mille d'entre eux restent sur le sol, percés de flèches par les défenseurs de la Stoille. C'est encore aux Lombards qu'est réservée la gloire de prendre la ville. Roland les en félicite bien sincèrement, « e dice che li Lombardi son bona gente e magistri di prendere » cittade e castelle ». (Chap. XLIII et XLIV, 1 l., p. 77-90.)—Conseil tenu par Marsile. Les païens, menacés par Charles, se décident à aller faire une diversion en France : « Il n'y a plus de chevaliers dans le pays de Charles. Je prendrai ce royaume » et m'en ferai couronner roi. » Ainsi parle Marsile d'Espagne, et deux cent mille païens se mettent en marche. A la tête de cette immense armée, avec Marsile et Baligant, on voit Lalgallia (l'Augalie), Algarise de Sibilia, l'Amustant blanc et l'Amustant noir, Alfaris, Stramaris, Sinagon et Corsabrin. Cette multitude de païens, cette marée d'hommes arrive un jour sous les murs de Luiserne. L'heure est solennelle; mais l'orgueil d'Algirone de Bretagne va compromettre la cause des Français : ce jeune chevalier ne rêve que de devenir l'égal de Roland. Avec onze compagnons, tout couverts comme lui d'armures d'argent, il traverse toute l'ost des Sarrasins, et chacun d'eux tue un païen. C'était trop de témérité : Sinagon prend une lance et tue un des douze Français; l'Amustant blanc en abat un second; Grandogne un troisième. Tous les compagnons d'Algirone sont frappés l'un après l'autre, et Algirone lui-même est couvert de plaies. Tout ruisselant de sang, il se traîne jusqu'à la tente de Charles : « Que faites-vous, grand roi? Ne savez-vous pas qu'il y a, tout près d'ici, » deux cent mille païens, avec Marsile et Baligant, qui s'apprêtent à passer en » France pour y conquérir tout votre royaume. Je les ai vus, j'ai traversé leur » camp. Oui, voilà ce que j'ai fait, et Roland n'en a jamais fait autant. » A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il tombe roide mort. Pleurs de Charles, de Salomon de Bretagne et de Baudouin. Cependant Didier conçoit le hardi projet d'entrer à Luiserne avec ses Lombards; mais cette entreprise lui réussit moins bien que les précédentes, et il se laisse envelopper par les païens. Bataille, mêlée furieuse. Didier se bat comme un lion : « Desidero, con sua gente, intra » in li Saracini come lo lione in le bestie salvatiche. » Vingt mille Sarrasins succombent sous les coups des terribles Lombards; mais sept mille chrétiens tombent sur le champ de bataille ensanglanté, et Didier est forcé de battre en retraite avec trois mille Lombards. D'un autre côté, Roland n'est pas beaucoup plus heureux. Il est criblé de flèches, perd son cheval, reste à pied. Avec deux cents chevaliers, Marsile le menace; il est cerné. Alors il met Durandal à son poing et se défend en héros. Mais qu'il a faim! La fille de Marsile, par bonheur, s'éprend soudain d'un grand amour pour lui. Sous son manteau, elle cache du vin et des vivres : Roland se meurt de faim, mais il ne veut pas accepter des présents que la jeune païenne veut lui faire payer trop cher : « Io ti prego che tu mi prenda mogliere à tua volontade. » Le neveu de Charles se souvient qu'un jour, en Hongrie, la fille du roi lui a offert à manger de la même façon, à lui et à Olivier : et il en résulta que Roland fut jeté en prison, où il resta un an. Ce souvenir le décide à refuser les dons de la fille de Marsile : « Dites seulement à Charlemagne de venir à mon secours. » La demoiselle (elle s'appelle Gaidamonte) s'en va et rencontre son père : « Qu'avez- » vous été dire au comte Roland? — Je lui ai demandé, répond-elle effron- » tément, de se convertir à nos dieux. » Elle s'en va, et envoie un messager à Charlemagne pour lui dire de venir en aide à Roland. Le messager, qui se nomme Foucher, remplit son ambassade auprès de Charles. « Vite, vite ; Roland est en danger. » Charlemagne monte à cheval avec Ogier le Danois et Olivier de Vienne. Celui-ci brandit Hauteclaire, « laqual fo del bon Bove d'Antona ».

» ne sont pas là des Turcs ou des Arabes : ce sont des » chrétiens, et qui déjà vous ont bien servi. » Et

L'épée d'Ogier, c'est Courtain, et cette épée appartint au bon Tristan de Lionix, chevalier de la seconde Table ronde. C'est ici que l'auteur nomme les douze Pairs, qui sont (sans parler de Roland) Olivier, Ogier, Astolfo di Ingalterra, Avino, Avollio, Ottone e Bellingere (li quattro figlioli del duca Naimo di Baivera), Bernardo di Monpeslere, Girardo da Rossilione, Angelino da Bordella, Angelero suo fratello, Gualtiere di Monlione. D'autre côté, Charles s'arme de Joyeuse, « che fo del forte Febus, che fo cavaliere della prima Tavola rotonda ». Bataille. Roland est délivré, tous les Sarrasins s'enfuient, et, pour surcroît de bonheur, le comte Thierry d'Ardenne (Terix di Erdenga) lui ramène son bon cheval Veillantif. « Quando il conte vide Valentino, non fu mai piu gioioso. » Alors, les Lombards tentent de nouveau un assaut contre Luiserne; mais, cette fois encore, ils échouent. Grâce à une trahison, sept mille autres chrétiens sont massacrés ou faits prisonniers. Douleur profonde de Charles; sa prière. Miracle éclatant : Dieu détruit Luiserne. « Ora oditi novo miracolo, che de- » mostrò Cristo per la orazione di Carlo, che una grande fianzella descese dell' » airo in lo grande palagio della piazza, per modo che lo disfece e non la pote- » veno asmorzare; e in poca d'ora la cittade fo tutta desfatta e bruciata, si che li » alti muri cadeveno per lo grande foco. » Devant un tel prodige, Marsile et son armée battent en retraite et s'enferment dans la cité de Saragosse. (Chap. XLV, pp. 90-109.) — Charles campe sous Luiserne; puis, il entre dans la grande vallée de Roncevaux : « E adunò tutta sua gente in questa valle in una grande selva di » pome, e questa si appella la selva di Roncivalle. Allora la gente di Carlo pre- » seno di queste pome, e ne feceno vino. (Chap. XLVI, 109.) — C'est ici que commence, d'après la *Chanson de Roland*, le récit du Conseil tenu par Charlemagne, de ce Conseil où l'on se décide à envoyer une ambassade à Marsile. = Pour toutes les autres variantes et modifications de la légende, voyez la *Notice* de l'*Entrée en Espagne*, où l'on trouvera beaucoup plus de détails sur la *Prise de Pampelune*. Les deux légendes ont été très-intimement soudées l'une à l'autre.

IV. ANALYSE DÉTAILLÉE DE LA *PRISE DE PAMPELUNE*. — Ce poëme est long et nous n'aurions pu en donner, dans notre texte, une analyse plus développée sans nuire gravement à l'unité et aux proportions de ce volume qui est consacré à toute la légende de Charlemagne. Mais, pour satisfaire aux justes exigences des érudits, nous donnons ici, en notes, un sommaire plus scientifique et plus développé de la *Prise de Pampelune*. — La scène s'ouvre par le récit d'une véritable guerre civile qui a éclaté parmi les chrétiens, d'un combat entre les Lombards et les Tiois; mais nous n'avons pas le commencement de la *Prise de Pampelune*, et cette scène est malheureusement incomplète Le roi lombard se jette à la poursuite du duc Herbert, qu'il renverse et tue. Les Allemands sont en fuite : *Ond maint Tiois fuient com pour ciens le renart*. Quatre mille sont massacrés. Les autres se dirigent vers l'enseigne de Charlemagne et, dès qu'ils aperçoivent le grand Empereur, lui demandent vengeance contre les Lombards. Naimes s'émeut du malheur de ses compatriotes et s'élance pour les venger. Charles fait de même, et le voilà en présence du roi Didier. (*Prise de Pampelune*, édit. Mussafia, vers 1-64.) — Allocutions de Charles et de Didier; chacun excite son armée à la bataille : « Courage, crie » Didier à ses Lombards, et que les jongleurs ne chantent pas sur nous de » mauvaises chansons. » La mêlée commence, et les Lombards se défendent si bien, *che François ne i pooient gaagnier dous festus*. (Vers 65-144.) — C'est alors, mais alors seulement que Roland apprend la nouvelle de cette lutte insensée et presque sacrilége. Il est saisi de douleur : *Dolent fu le fil Mile quant la*

comme l'Empereur ne tient aucun compte de ces prières, Roland éperonne son destrier, le pousse au plus

novele oï... — Duremant li pesa e suen vis paloï. Il va, tout aussitôt, rejoindre l'Empereur : « *Estes vous enrabi* », lui-dit-il. Et il ajoute : « *Ja ne combatiés » vous ver Turc ne Arabi, — Mès ver jant cretiaine, que vous a ja servi.* » Puis il éperonne et se jette entre les combattants. (Vers 145-179.) — Entretien de Roland et de Didier. Celui-ci lui expose longuement ses griefs contre Charles : « Je suis entré le premier dans la ville et en ai fait sortir les païens. Je me suis » alors emparé du palais de Malceris, et je le voulais moi-même offrir au roi » de France. Mais les Tiois se jetèrent sur moi pour me l'enlever, et de là la » bataille. » (Vers 180-262.) — Roland donne raison à Didier et plaide sa cause devant l'Empereur. Les deux partis se réconcilient, grâce à Roland et grâce à Didier, qui montre, en toute cette affaire, une admirable loyauté : *E Rolland bellemant à Carlon l'amena. — Quand Dexirier vit Çarlle, tantost s'enginoila — Devant lu mantinant, e cil le redreça.* (263-324.) — « Demandez-moi le don » que vous voudrez », dit l'Empereur. Et Didier lui demande sur-le-champ « que tous les Lombards puissent à l'avenir porter l'épée au côté devant les Empereurs ». Charles l'accorde volontiers. *Iluec estoit Trepin qui à nom sainte Marie — De cist feit en fist carte e, quand fu saielie, — Ao buen roi Dexirier fu donée en bailie. — Adonc fu la peis feite e la meslée fenie.* (325-364.) — Didier offre à Charles l'*hôtel* de Malceris. Plaisanterie d'Estous : « Si j'avais un tel » hôtel, personne n'y logerait que moi. » Et l'Empereur de rire. Quant à Didier, il déclare qu'il veut servir le roi de France avec un désintéressement absolu. Tout ce qu'il désire, c'est que Roland soit couronné roi d'Espagne. Sur ce, on fait enterrer les morts et l'on ordonne aux païens de rester enfermés dans leurs maisons jusqu'à ce qu'on les baptise. (365-435.) — Cependant Charlemagne entre dans une belle chambre *tote painte ad or fin,—Ensi com en Besançe prist fame Costantin.* Il se désarme de son *clavein* et de son haubert *dopletin;* il se revêt d'un *paile smeraudin.* Les barons se réunissent en la maîtresse salle *qu'est painte en orfrois. — Comant Camilius desconfist li Gallois.* Repas solennel où *s'asist le fil Milon ou siens palatinois.* A la fin du banquet, Charles somme amicalement Malceris d'avoir à se faire baptiser. « Volontiers, dit Mal» ceris; mais je voudrais tout d'abord *être des doçes Pières e de lour droit con» rois.—Pues prendrai le batisme e servirai vous lois.* » — *Quand l'Emperer l'oï, si en fist ris e gabois.* Après que l'Empereur a bien ri *de cele demandançe,* il la prend au sérieux et s'apprête à aller demander aux Pairs s'ils veulent accepter Malceris dans leurs rangs. (440-516.) — Charles va tout d'abord trouver Roland et le prie de choisir parmi les douze Pairs celui qui devra sortir de l'ordre pour faire place à Malceris. Roland s'indigne et se refuse très-vivement à faire un tel choix : *Ne conteroi je mie, por tot l'or de Costançe, — Entre mes compeignons.* Alors l'Empereur, assez penaud, s'adresse tour à tour aux onze autres Pairs qui lui répondent par le même refus : il est obligé de revenir vers Malceris et de lui annoncer le fâcheux résultat de ses démarches auprès des douze Compagnons : « Ce sont des outrecuidants, lui dit-il ; mais ils » mourront un jour » En attendant, il offre à Malceris d'être le *condutor de sa banière.* Celui-ci remet habilement son baptême au lendemain. (517-599.) — Malceris et son fils vont se coucher dans la même chambre. Le roi païen est en proie aux sentiments les plus violents : il vient de subir le mépris de Roland et des Pairs, qui n'ont pas voulu lui donner place parmi eux ; il a renié ses Dieux ; il a trahi Marsile. Il ne peut sommeiller*;* ses remords l'oppressent, et il se décide à s'enfuir loin de Charles pour offrir de nouveau ses services au roi païen. Par malheur il parle trop haut, et son monologue est entendu par son fils Isoré. « *Sire, leisiés estier cist vetre parlemant; — Car Zarlle*

fort de la mêlée et s'écrie de sa grande voix : « Arrière, » seigneurs ! arrière, et laissez ce combat ! » Charles

» *vous fera plus rice e plus mainant — Che n'est le roi Marsille ne aucun suen* » *parant.* » A ces mots de son fils, Malceris feint de sommeiller, de *sornoilier*, et Isoré s'endort, tranquille, en s'imaginant que son père avait parlé en rêvant. (600-683.) — Alors Malceris, sans perdre un moment, se lève *e vesti suen jambaus e tous ses garnison; — Car de ciere i avoit grant lumere environ.* Mais, avant de s'évader, il veut tuer son *enfançon*, qui connaît trop bien toute la terre d'Espagne et sera d'un trop précieux secours pour les Français. A deux ou trois reprises, il s'approche du lit d'Isoré, un couteau à la main ; à deux ou trois reprises, il se sent ému jusqu'au fond du cœur, et s'éloigne. *E quand vit la façon — Dou fil que à lu sembloit plus qu'autre rien dou mon, — Le coer li entendri.* Enfin il sort de la chambre *larmoiant à foison* et descend à l'étable où il tue le garçon de garde et équipe son cheval : *Pues mist ao buen detrier frain e sele à esmal. — E saili ens l'arzons, e la lanze poignal — Seisi por grand irour e isci de l'ostal.* (684-751.)— Bref, il s'en va, sans être inquiété par personne. *Autemant mercia tous siens Diés por ingal — E dist :* « *Se je eüse mien cier fil ao costal, — De toute l'autre perde je ne donroie* » *un gal : — Car sour Frans cuit je ancour vengier mien duel coral.* » Il se dirige tout droit vers Aragon ; mais après avoir marché l'espace d'une demi-lieue, il ne peut s'empêcher de se retourner une dernière fois vers Pampelune et de la saluer d'un dernier cri d'amour : *Mès il ne fu ja mie demie lieue alé — Che l'aube fu aparue e le jour fu esclarié. — Alour tout mantinant oit arier regardié — E zausi Pampelune e le paleis pavé, — Le mur e la maison où il avoit leisié — Suen cier fil Ysoriés. Lour oit mout sospiré — E dist :* « *Ay !* » *Pampelune, amirable citié, — Ja fustes vous la flour de la Paienitié... — Or* » *atendrai je auquant souz cil aubre ramié — Pour veoir se par toi me sera* » *envoié — Mien fil, que je tant ay queru e demandié !* » *— Lour ala souz un aubre qu'il vit lez un fosié — E esgardoit ver la ville par le camin feré.* (752-798.) — La scène se transporte à Pampelune. *E Zarlle se leva, merciant l'aut Yesu — Pour qu'il avoit l'orguel de la vile abatu.* L'Empereur demande à ses Pairs de lui amener solennellement Malceris, dont il ignore la fuite : « Où est » votre père », disent-ils à Isoré, *que estoit zaucié e vestu?* — « Seignours, il » dort encore, *mès je le esveilerai tantost sens nul demour.* » Par malheur, Isoré s'aperçoit bientôt que Malceris n'est plus là, dans son lit ; les Pairs alors soupçonnent toute la vérité, et pâlissent : *Si alerons à Zarlle acontier cist labour.* Et voici, en effet, Isoré qui monte à cheval avec Naimes, Salomon, Gondelbuef de Frise et Ogier. (799-870.) — Ils vont trouver Charlemagne : « Malceris » s'est enfui », lui disent-ils, et ils s'emportent contre le païen. Isoré, en cette conjoncture, n'est pas le moins ardent contre son père, et il ne faut point s'en étonner : il s'est converti depuis quelque temps à la foi chrétienne, et les auteurs de nos épopées prêtent à tous les convertis des sentiments qui sont peu conformes aux affections naturelles. Tristesse de Charlemagne : il envoie Gaudin, *le fil à cuens de Fous,* et Bazin de Langres à la poursuite de Malceris. Ceux-ci trouvent bientôt les traces du cheval de Malceris, et rejoignent l'*Amirant* lui-même, qui se repose sous un arbre. (Vers 871-942.) — Dialogue entre les messagers de Charles et Malceris ; le païen se prend à insulter l'Empereur : « *Car je voi e conous qu'il n'est mie poestis — De fer rien, s'il ne pleit à Rol-* » *land le marchis.* » Gaudin et Bazin répondent à ces injures par d'autres injures, et il en faut venir à d'autres arguments. Le Sarrasin, d'un premier coup de lance, tue Gaudin ; peu s'en faut qu'il n'en fasse autant de Bazin. Par bonheur, Isoré, que Turpin vient de baptiser, arrive au secours du Langrois. (943-1019.) — Malceris ne sait pas encore que son fils est chrétien et se réjouit

écoute cette fois la voix de Roland. Même il reconnaît qu'il a tort, lui et ses Tiois; il avoue que Didier

d'abord de le revoir : *Lour le roi remira — Arier soi mantinant e bien afigura — Suen fil. Quand l'oit veü, lour Macon mercia — Quand il le vit venir : car sour tuit mout l'ama.* Mais il ne garde pas longtemps cette illusion, et son fils le détrompe en le suppliant de revenir à Pampelune et de se mettre, comme il l'avait juré, au service de Charlemagne. *Alour prist Maozeris de duel à empaloïr, — Quand il vit che suen fil le voloit semonir — De retournier à Zarlle ch' il ahoit plus ch' aversir.* (1040-1083.) — Combat entre le père et le fils, combat terrible. Isoré proclame hardiment sa foi : « *Je ai pris le batisme de » Dieu le fil Marie, — Ond meis ne li faudrai, mien cors bien le l'afie, — E se » tu ne retournes ao roi che France guie, — Si te garde da moi : car mien cors » te desfie.* » (1084-1104.) — Malceris rend à son fils insultes pour insultes, et le duel commence. C'est le fils qui frappe le premier coup, et peu s'en faut qu'il ne tue son père : « Que Mahomet te maudisse! *Onque meis ne fist fil ao pier » tiel vilenie.* » Sur ce, il se jette sur son fils, l'épée à la main. La bataille aurait mal fini pour Isoré, si, sur le chemin *anti,* Malceris n'avait pas soudain aperçu Olivier, Roland et les Pairs. Il prend peur et s'enfuit : *mès plus outre suen gré da host ne departi — Roi Tarquin quand Porsene pour peor le faili — Comant roi Maozeris Pampelune guerpi.* (1165-1199.) — Les Pairs arrivent, relèvent Isoré et se mettent à la poursuite de Malceris; mais ils perdent bientôt ses traces et *la ferée dou cival.* Voilà donc Roland et les siens qui sont forcés de rentrer à Pampelune, assez honteux. Le plus triste est Charlemagne, quand il apprend toutes ces nouvelles. Il se console en faisant baptiser tous les païens de la ville. *Lour se leva le roi e pues à Trepin fist — Sacrer le temple Venus à l'onour Jesu Christ. — E le roi fist à tuit donier le saint batist.* (1300-1304.) — C'est alors seulement que le roi de France fait présent de Pampelune à son neveu Roland. Mais il ne veut pas oublier le bon *convers* Isoré et lui octroie le comté de Flandre qui se trouve vacant par la mort du comte Henri : « Je » vous fais comte de Flandre, lui dit-il, et vous aurez un jour à votre service » trente mille chevaliers et cent mille *geldons.* » Isoré s'agenouille aux pieds de Charles, qui le relève. Fêtes et banquet. *E quand orent mangié à grand desduit plenier, — Ceus menetriers pristrent mantinant à sonier — Tubes e caramaus e aprés à arpier; — Ceus jentis bazaliers pristrent à baordier — Ca e là pour la vile tretout cil jour entier.* (1356-1360.) — Cependant Marsile apprend que Malceris a pu s'échapper de Pampelune et qu'il est là, tout près de lui. Sa joie quand il le revoit : « *Sire, dist Maozeris, je ai bien le cuer plan — De ven» zier mien daomaze sour l'Emperer tiran.* » (1361-1409).—Le poëte en revient à Charles : *Or dirons de Zarllon ch' avoit mis cuer e san — A conquir le zamin dou saint Galician.* (1410-1411.) — Conseil tenu par le roi de France : « Il est » temps, dit-il, de quitter Pampelune. Demain matin nous partirons vers la » Stoille. » Le gonfanon de pourpre, le gonfanon royal est confié à Isoré. Rien n'est mieux peint que le départ du duc Roland : *Avant la mienuit fu Rolland esveiliés — E se fu de ses armes vestu e adobiés. — Pues sona l'olifant, ond tost furent montiés. — Bien vint mil civalers garnis e coroés. — A l'ostel le niés Zarlle furent tuit asenbliés, — E le duc de l'ostel isci zoiant e liés. — Pues monta mantinant ao detrier sejorniés. — Le confenon Rolland che tant fu redoutiés — Fu davant tuit li autres ao vent desvolupiés.* Le mot d'ordre de l'armée chrétienne est : « Saint Jacques ! » Le lendemain, à l'aube, ils aperçoivent la Stoille. (1412-1490.)—Le seigneur de la Stoille est Altumajor, un païen fort honoré dans tout le pays; mais rien ne saurait effrayer Roland, qui envoie Yvon et Yvoire brûler le faubourg de la ville ennemie. (1491-1525.) — Malceris, qui songe toujours à se venger de Charles, se met alors en embuscade pour se

a raison. Il s'amende, il sourit la paix est rétablie.

Un grand banquet réunit ce jour-là les Tiois et les

Malceris, roi vaincu de Pampelune, demande a entrer dans l'ordre des douze pairs. Refus de Roland et de ses onze compagnons. Malceris s'échappe de Pampelune et rejoint Marsile.

jeter sur les troupes du grand Empereur, au moment où celui-ci quitte Pampelune, et se dirige à son tour vers la Stoille. Cette lâche embuscade est sur le point de réussir. A la sortie d'une vallée, six mille Sarrasins jettent un cri horrible et tombent, comme diables d'enfer, sur Charlemagne et sur ses chevaliers. Combat terrible : *Onque meis Cesaron ne fu en tiel esfrois — Ao Duras, quand Pompiu li venqui siens belfrois — E ch'il se vit cazier dou camp à grand esplois, — Com fu Zarlle, quand vit sa gient à tiel destrois.* Intrépidité d'Isoré qui, avec un sang-froid incomparable, tient à deux mains, au milieu de la bataille, le gonfanon de Charlemagne. Exploits du vieux roi Salomon et de Ganelon. Mêlée épouvantable. (1526-1725.) — Déjà les païens plient, quand Malceris relève leur courage et les lance de nouveau contre l'Empereur. C'est fait cette fois de Charles et des Français; mais par bonheur le roi de France se souvient alors de Didier qu'il a chargé du commandement de l'arrière-garde. Il lui envoie un messager pour l'avertir de se hâter et d'arriver sur-le-champ au secours des chrétiens plus qu'à moitié vaincus. Donc, il ne s'agit plus que de résister aux païens jusqu'à l'arrivée de Didier et de ses Lombards. C'est ce que font les Français avec une admirable vaillance ; mais, hélas ! ils ne sont plus que trois mille. Que Dieu les secoure et la Vierge pure ! (1726-1796.) — Charles regrette amèrement l'absence de Roland qui est là-bas, sous les murs de la Stoille, et qui ignore la détresse de l'armée impériale : « *Se vos fusiés,* » *bieus niés, ci à cist pont, — Pour mal fusent païen devaliés hui dou mont,* » — *Mès autre n'en puet être : car Fortune m'a jont — Par si feite mainere* » *que se le Sir du mont — N'i enpanse, je seray dou tot hui mis ao font.* » Or, en ce moment même, Malceris aperçoit au loin l'enseigne du roi Didier et l'armée des Lombards qui accourt à l'aide de Charles. Sa fureur s'en accroît. Il ne peut oublier que c'est ce Didier qui lui a pris sa chère ville de Pampelune, et frémit de joie à la pensée qu'il va peut-être se venger de ce mortel ennemi. Sans plus tarder, il harangue les païens et se précipite au-devant de Didier. (1797-1862.) — Mais le roi des Lombards est un habile stratégiste : il envoie tout d'abord au secours de l'Empereur vingt mille hommes de pied et arbalétriers; puis, il dispose, à l'entrée d'une vallée, dix mille « geldons » armés de lances très-longues, afin de couper tout à l'heure la retraite aux Sarrasins. Lui-même, enfin, il s'avance contre Malceris avec vingt mille chevaliers, au petit pas. Les trompettes sonnent, les tambours battent, les soldats crient ; c'est un tumulte épouvantable et qui fait trembler la terre. (1863-1882.) — Mort du païen Salemun d'Aumerie et des Français « Lambert le Astenois et Richard de Maelant ». Allocution de Didier à ses chevaliers : il leur rappelle que « l'Empire romain les a mis en franchise », à cause de la prise de Pampelune qui a été vraiment due à leur courage : *Hui devons la franchisse à l'Emperer merir.* Charge des Lombards ; les païens ne peuvent y résister, et Didier peut enfin arriver jusqu'à l'Empereur, qu'il trouve à pied, désarmé. Alors Didier se conduit en bon vassal; il est très-beau : *Quand Dexirier vit Zarlle, plus isnel che livrier — Se gieta de l'arçon e par le frain d'or clier — Amena suen cival à Carllon sens tardier. — Pues, li dist doucemant* : « *Mien seignor droiturier, —* » *Pour mien amour vous pri que vous doiés montier — Sour cist cival.* » (1883-1965.) — A peine Charles est-il remonté en selle, qu'il tue un païen. Quand Malceris voit le triomphe des Français, *si rogi com coral.* Il en profite pour émettre des axiomes sur les chances de la guerre et pour proposer décidément la retraite. Altumajor se retire à la Stoille et Malceris retourne vers Marsile, à Saragosse. (1966-2022.) — Par malheur, Altumajor rencontre sur son chemin Roland et Olivier. Ils ne savaient pas encore les rudes aventures qu'avait tout

Lombards réconciliés. Charlemagne, à la fin, somme le roi Malceris de se faire baptiser, ainsi que ce vaincu s'y

à l'heure traversées l'armée de Charlemagne; ils ignoraient encore la grande bataille que cette armée venait de soutenir; mais ils apprennent tout, en ce moment, par un des nouveaux convertis de Pampelune. Ils ne s'en montrent que plus excités contre Altumajor. Celui-ci comprend qu'il a affaire à rude partie, et se résout à prendre l'offensive : *E enfeutra sa lançe, où fu un noir penonciaus — A un cenglier d'or batu sens nul autre segnaus.* Duel entre Altumajor et Roland ; victoire du neveu de Charlemagne ; exploits d'Olivier et de ce Samsonnet de Perse qui joue un rôle si considérable dans la seconde partie de l'*Entrée en Espagne.* Ce Samsonnet en arrive à prendre à bras-le-corps le terrible Altumajor que Roland a vaincu, mais qu'il n'a pas désarmé : Altumajor se bat en désespéré et, menacé par Yvon et Yvoire, voit que toute résistance lui est désormais inutile. Mais il ne veut se rendre qu'au Sénateur romain, à Roland, *si che auchun neo repragne qu'il ait cuer de vilan.* (2023-2226.) — Le poëte peint Altumajor sous les plus belles couleurs ; il le fait aussi grand que les plus grands chrétiens. Heureusement pour ce vaincu, Roland arrive, et il le reconnaît à l'écu, *où estoit le quartier d'açur e d'or batus.* Alors, il jette son épée sur *le camp erbus* et s'agenouille devant le neveu de Charles : « *A vous me rend, frans duc, plain de toutes vertus.* » Sur ce, il lui raconte très-longuement son histoire, et promet de se faire chrétien. « Je te » ferai roi de Cordes, ta patrie. » Ainsi lui répond Roland, et en ce même instant il voit apparaître l'oriflamme de Charles. (2227-2353.) — Il s'élance vers son oncle, et ils se racontent mutuellement tout ce qui vient de leur arriver. Joie de Charles quand il apprend qu'Altumajor est « converti à sainte Eglise » : le *convers* se jette à terre *e baisa sens fantise la destre jambe à Çarlle.* « Faites-moi baptiser », s'écrie-t-il. Les Français, *sens coup grand ne menour,* font leur entrée à la Stoille et prennent possession du palais *ancienour.* Ils ne s'y arrêtent pas, et se dirigent aussitôt vers Logroño, que le poëte appelle le « Groïng ». Altumajor leur en ouvre les portes, et Roland en fait baptiser tous les habitants. Baptême d'Altumajor et des païens de la Stoille, qui, sortant du baptistère, poussent ce grand cri : « *Vive, vive le buen roi de Paris!* »... — *Lour fu sour l'aute tour le confenon Dieu mis, — E cil aou grand Cesar e l'autre à flor de lis, — E cil aou duc Rolland fu joste ceus asis.* (2354-2457.) — On songe alors à faire, sans plus de retard, l'expédition contre Cordes. C'est le pays d'Altumajor, c'est le royaume dont il a été injustement dépossédé par un vieillard du nom de Jonas. Les chrétiens veulent rendre la couronne à Altumajor, ils veulent détrôner l'usurpateur. Mais Ganelon, dans un discours très-sage, conseille d'envoyer, tout d'abord, une ambassade au roi Marsile : « Nous avons passé cinq ans à prendre Pampelune. Si nous mettons autant » d'années à nous emparer de chaque ville d'Espagne, le plus jeune d'entre » nous aura barbe blanche. » Roland appuie la proposition de Ganelon : « Si » Marsile veut croire en Jésus et devenir l'homme de Charles, nous lui laisserons » son pays et sa ville. Il reste assez de terres païennes en ce monde pour que je » puisse encore m'en composer un très-vaste royaume. » (2458-2544.) — Charles se rend à l'avis de ses barons, et se décide à envoyer à Marsile deux ambassadeurs. Il choisit, pour cette mission difficile, deux chevaliers de Langres, Basin et Basei; il leur donne ses instructions : « Nous laissons sa terre à Marsile, » s'il veut se faire baptiser et tenir sa terre de nous. » Départ des messagers. (2545-2571.) — Basin et Basel arrivent à une tour *en une yeve fondée par mout sotil labour.* Il y a là un pont *da dous ciés leveour,* et, pour aller à Saragosse, il faut nécessairement le traverser. Les deux ambassadeurs trouvent Marsile entouré de maints païens, *chi noir, chi blans, chi rous;* ils lui font

était engagé. Malceris y consent, mais à la condition d'être aussitôt élevé à la dignité de pair de France : « Ne-

leur message, et le somment de se convertir à la loi de Jésus-Christ. Marsile leur répond en les faisant pendre, et les deux valets qui les accompagnaient sont chargés par le roi païen d'aller apprendre cette triste nouvelle à l'Empereur. (2572-2676.) — Colère de Charlemagne en apprenant la mort de ses deux messagers. Ganelon ne partage pas l'indignation du Roi et propose sur le champ d'envoyer à Marsile un autre ambassadeur, *un mesagier che soit prous e saze e ardi*, et qui soit en outre porteur d'une lettre scellée de Charlemagne. L'Empereur ne fait aucune objection à cet étrange avis de Ganelon et se demande seulement quel messager on pourrait bien choisir. « Ce sera Guron », dit Ganelon. On accepte ce choix, et Charles le confirme. Or, Ganelon n'a désigné Guron que parce que c'est son ennemi : *Car envoier le feit en plus cruel voiaze — Che Jason ne fu quand ala en l'isle saovage — A tondre le mouton.* Ganelon va plus loin. Sa nature de traître se révèle soudain, et il envoie à Marsile son propre chambellan, nommé Guirdonal, pour prévenir le roi païen de l'arrivée de Guron et lui dire que, s'il veut faire une grande douleur à Charlemagne, il n'a qu'à tuer le nouveau messager du roi de France. Guirdonal accepte cette infâme mission, et part à Sarragosse. (2677-2844.) — Quelques jours plus tard, il revient auprès de Ganelon : le misérable n'a que trop bien rempli son message, et Marsile a, par avance, décidé la mort de Guron. Le malheureux chambellan est d'ailleurs puni de sa complaisance criminelle : Ganelon le tue d'un coup de couteau pour faire disparaître le seul témoin de son crime. (2845-2889.) — Cependant Guron s'apprête à partir. Deux de ses amis, Taindres et Andriais, ne veulent pas le laisser partir seul auprès de Marsile : « *E se nous jusque ci t'avons volu amer, — Ancour te volons nous plus servir » e honorier.* » Guron accepte leur dévouement. Ils s'arment, et le messager, sur le point de partir, va s'agenouiller devant l'Empereur. Or, Charles a fait écrire une lettre à Marsile par Turpin *che mout bien savoit scrir e ditier — En romein e en latin.* (2892-2914.) — Guron pénètre jusqu'à Marsile, après avoir donné son cheval à garder à un sergent qu'il récompense d'un besant d'or. Le roi païen reçoit la lettre de Charles, et la donne à lire au bailli Justin, *un roi prous e saçant.* Le poëte nous donne, en couplets de quatre vers octosyllabiques, le texte de cette missive, de cet *ultimatum* de Charles : « *Nous Carllemagne ao Dieu honour — De Rome droit empereour — E roi de France e encour seignour — De Crestentié sens nul irour ; — E de Baudard e de Nubie — E de Persse e de Surie — Jusque où fu mort le fil Marie, — S'est la giant à nous convertie.* » Dans la suite de cette lettre, Charles reproche à Marsile d'avoir mis à mort ses deux ambassadeurs : « Venez nous demander par- » don, ou vous êtes mort. » L'*ultimatum* du roi de France se termine en ces termes : « *Pensiés com riva à buen destin — Mithridates, le roi Ermin, — Che se cuidoit defendre enfin — Contre Ponpieu le palatin; — Cil home est saze e prous sens fal — Che se castie con l'autru mal. — Or respondiés, sire amiral, — A notre letre e à nous saial.* » (2915-3028.) — Colère de Marsile à la lecture de cette lettre; *De maotalant ch'il oit rogi plus che stiçon.* « Faites-les » pendre », dit-il à ses hommes. Une bataille s'engage dans le palais du roi sarrasin. Contrairement à toutes les lois, les païens sont sur le point de massacrer les trois Français *qui defendoient lour cors à forçe e à vigour.* Par bonheur pour eux, Baligant arrive : « Arrière, arrière, dit-il aux gens de Marsile. » Vous avez perdu l'honneur, et ce n'est pas ainsi qu'on traite des messagers, » des *ambaseours.* » Courage admirable et sang-froid de Guron, qui propose à Marsile de se battre en champ clos contre deux champions du roi païen : « Si » je suis vainqueur, je porterai votre couronne à Charles. » Marsile accepte, et

» veu Roland, dit alors l'Empereur au fils de Milon, c'est » à toi de choisir parmi les douze Pairs celui qui sortira

fait porter, comme gage de la bataille, *sa corone ad orfroi — Sour l'entrée de la sbare sus un paile arabloi.* (3029-3232.) — Les deux champions de Marsile sont le roi de Portegal, Ayquin, et un roy de Barberie, nommé *Timidés.* Ils s'arment, et rien n'est plus intéressant, dans le poëme, que la description de leurs costumes. Ayquin porte *une sourveste où fu Macon e Apolin;* Timidés *une rice sourveste d'un cier paille rosiés.* Leurs selles sont d'ivoire, et au flanc du roi de Barberie est attaché un arc avec *un carcois plain de sajettes.* Le duel commence; la barrière, la *sbare*, est fermée, et Guron fait faire à son bon cheval un bond de trente-deux pieds. Puis, il désarçonne Ayquin sous les yeux de tout le peuple païen qui se presse aux barrières du champ. Timidés subit le même sort, et les Sarrasins de s'écrier : « *Se Dieu ne nous secourt, sour nous » viendra le pis.* » Mais d'un coup de flèche, Timidés frappe alors le bon cheval de Guron. Celui-ci ne s'émeut pas; il se retourne contre Ayquin et le tue. *Tiel li dona sour l'eome dou brand che flambooit — Che tout l'eoume trença aou païn maleoit, — Ne cufie ne ventaile ne li vaust rien che soit — Che jusqu'as dens desus ne li entrast l'acier froit.* Reste Timidés; mais, dès ce moment, il est facile de prévoir que la victoire restera à Guron, et Malceris va s'embusquer lâchement, avec deux cents hommes, sur le chemin que doit prendre à son retour le chevalier français. (3233-3524.) — Timidés, en effet, a beau cribler de ses flèches l'écu de Guron : celui-ci, qui a dû descendre de son cheval et qui combat à pied, poursuit le païen, *chaçant lu pour le camp com cien le lous aou bois.* Bref, il l'atteint et lui tranche la tête *voiant noires e blois.* Il a donc gagné loyalement la couronne d'or du roi Marsile ; il la saisit, crie « Montjoie » et l'emporte. (3525-3560.) — Mais le malheureux Guron, triomphant et joyeux, tombe bientôt dans l'embuscade de Malceris. A ses deux compagnons, à Taindres et à Andriais, il fait une belle harangue : « *Se nous puisons » brisier ceste giant mal nascue, — La renomée de nous sera sour tous creüe. — » E se nous morons ci, ampues sera seüe — La proece de nous e bien ramenteüe. » — E nous armes seront en la gloire asolue.* » Avant de se jeter sur Malceris, Guron *se fist fermer sus l'eome la corone yemée — Pour ch'elle ne i poüst ceïr en la meslée. — Bien la pooit portier qu'il la avoit gaagnée — E fil de roi estoit e de roial lignée.* (3561-3603.) — Guron va attaquer Malceris *covert souz suen escu e sa lance enfieutrée;* Malceris est désarçonné. Mais il se relève et *feri par deriere Taindres le buen vasaus;* il lui tranche la tête et, quelques instants après, tue Andriais. Voilà Guron tout seul : il est blessé; il est à moitié mort. Il n'en renverse pas moins Malceris de son cheval, et le blesse grièvement. Puis, il se fraye un chemin et parvient à gagner le camp de Charlemagne : *Grand pièce seroit mort, pour voir je le vous di; — Mès le suen aut coraçe le mantenoit ensi.* Son bon cheval meurt, dans le moment même où ils arrivent tous deux à l'ost de l'Empereur. Les Français, cependant, s'étonnent de voir Guron dans cet horrible et singulier état, tout sanglant et une couronne en tête : « C'est moi, dit-il, c'est moi, Guron de Bretagne. Allez prévenir Charles, Ro» land et Salomon. Je me meurs. » Charles arrive, et le prend tendrement entre ses bras. Guron lui raconte toute son aventure; puis, d'une voix mourante : « *Avant che je faice ma fenison, — Mout voluntier voudroie parlier ao fil Milon; » — Car je ne dexiroie autre rien à cist mon — Fors che etre en sa compagne » e souz suen confenon.* » Roland se montre, et le serre sur son cœur : « *Ond je » pri Damnideu pour sa redencion — Che de tous vous peçiés vous faiçe huy par» don.* » Quant à Salomon, il couvre de baisers son neveu Guron et le regrette *de cuer parfon.* Puis, *Guron se confesa e prist le cors Yesu,* et il meurt *en brais à l'emperer.* (3604-3823.) — Regrets de Charles, regrets de Salomon. On rend les

» de l'ordre pour donner place à Malceris. » Roland s'indigne et se refuse à faire un tel choix entre des barons

derniers devoirs à Guron : *Alour fu despoilé — Le cors, e fu boili, e cuit, e desevré — Les osses de la carn, com Zarlle oit comandié. — La zarn fu enterée au grand temple sacré — E les osses furent par mout grant dignitié — Lavés e enbaumés, e en un paile rosé — Furent envolupiés.* Mais le roi de France ne se veut pas attarder en cette douleur, et pense sur-le-champ à s'emparer de Cordes. Il fait d'abord explorer tout le pays devant lui ; car, dans la *Prise de Pampelune*, l'Empereur est représenté comme un très-habile et profond tacticien. C'est Altumajor qui est chargé de prendre cette ville de Cordes que lui a jadis enlevée Jonas. Frayeur de Jonas. (3824-3912.) — Dans la ville on se dit que le roi légitime de Cordes est Altumajor et *mal volontier cescun cuntre lu trer voloit.* Là-dessus arrive l'Empereur qui dresse sa tente près de la porte de Cordes. Il envoie contre les païens dix mille Français et cinq mille archers flamands. Jonas, de son côté, fait dresser sur le mur un gonfanon à ses armes *où fu un lous tretout noir plus ch' agrimant ne pois ;* il charge les bourgeois de défendre leur ville. Cinq mille hommes sont gardés en réserve; cinq mille sont envoyés au rempart. Les murs sont très-forts, et les grands fossés sont pleins d'eau. Cependant Jonas ne se fait pas d'illusions et se hâte d'envoyer à Marsile un messager nommé Carpent : « Si vous ne venez pas à mon » secours, je suis perdu. » Marsile promet à Carpent d'envoyer à Cordes cinquante mille chevaliers. (3913-4078.) — Et voici que Carpent expédie Coursis devant lui pour annoncer à Jonas l'arrivée de ce renfort. Coursis *à la porte de Cordes s'en vint, e lour requis — Le portier, e cellu, quand entendi siens dis, — Le recoili en la ville par un pertus petis.* Le païen se fait sans retard conduire au palais, devant *le veilard roi Jonas* : « Cinquante mille hommes arri» vent par mer à votre aide, lui crie-t-il, et c'est Malceris qui est à leur tête. » Joie de Jonas. Le siége continue. (4078-4137.) — Cependant les vivres manquent aux assiégeants, et l'empereur Charles est très-vivement inquiet. Roland s'informe auprès d'Isoré et lui demande, à lui qui connaît si bien la terre d'Espagne, s'il n'y a pas aux environs quelque cité ou château *où se poüst vitaille prendre.* Isoré lui indique sur le champ-le-château de Toletelle . *Toletele l'apelle cescun joune e ferant ; — Car la giant de Tolete exilée malemant — Fermerent cil zastel, selong que je entant, — Ond Toletelle vient apelée pour la giant — De Tolete, que iluec le fist par lour garant.* « C'est là, dit Isoré, que » sont les claires fontaines, le vin et le froment. » « Mais Toletelle, ajoute-t-il, » est défendue par mille chevaliers et cinq mille geldons. » Malgré tout, Roland se décide à y aller, conduit par Isoré. C'est en vain qu'Estous l'invite à se défier de cet Isoré, de ce fils de Malceris ; c'est en vain qu'il lui dit : « *Bien seroit » plus que fous — Chi cuidast que un angnel peüst nestre d'un lous.* » Roland déclare qu'il a pleine confiance en Isoré, et se laisse conduire par lui. (4138-4234.) — Ils arrivent bientôt dans un petit bois voisin de Toletelle. Des troupeaux immenses sortent du château : *Le lour mugir estoit si grand e le criour — Qu'il tentissoit la terre de mie lieue longour.* Scène héroïcomique : Estous redoute toujours une trahison et finit par tomber au bras de Roland. Combat des Français contre les mille chevaliers et les cinq mille geldons ou bourgeois de Toletelle. Victoire des chrétiens. (4235-4427.) — Mais au moment où ils s'apprêtent à revenir vers Charles, avec *la grand e menue bestiaille* qu'ils viennent de conquérir, ils aperçoivent soudain les cinquante mille païens que Marsile envoie au secours de Jonas. A leur tête est Malceris dont l'enseigne est facile à reconnaître. Estous pour le coup triomphe, et croit que la trahison d'Isoré n'est plus douteuse pour personne : « *Rolland, ce dist Hestous, la çouse est ave» nue — Que je vous ai huy tant noncée e menteüe. — La parole de Hestous ne*

qu'il aime et qui ont tout quitté pour le suivre en Espagne. Charles va trouver les onze autres *compagnons*, et

» *veut estre creüe; — Mais ce me reconforte e de parlier m'argüe, — Che la* » *force aou lion est as las enbatue — E la pie est aou broy atainte e retenue.* » Roland ne répond à Estous qu'en envoyant Isoré lui-même demander du secours à Charlemagne. (4428-4497.) — Bataille terrible entre l'armée de Malceris et celle de Roland : dix mille Français contre cinquante mille Sarrasins! Exploits de Roland, d'Olivier, de Samson, de l'archevêque Turpin, de Girard et de son neveu Estous. « Tuez, tuez leurs chevaux ! » dit Malceris à ses païens, en leur montrant les douze Pairs. C'est ce que font les païens; mais, même à pied, les douze Pairs sont encore terribles. Toutefois, ils vont succomber, lorsque tout à coup, ô bonheur ! Roland aperçoit l'enseigne de l'Empereur qui, avec Isoré et quatre-vingt mille chevaliers, accourt à l'aide de son neveu et des douze Pairs. C'est alors, mais alors seulement qu'Estous cesse de croire à la trahison d'Isoré. (4498-4673.) — L'Empereur fait son entrée sur le champ de bataille; duel entre Isoré et Malceris, entre le fils et le père ; exploits de Charles dont le cheval est couvert d'un *paile* bleu à fleurs de lis d'or, et qui, sur son heaume, porte un aigle couronné « parce qu'il est empereur de Rome ». Sans le courage de Malceris, les païens seraient en fuite; mais Malceris ne fléchit point un seul instant. Sa haine le soutient, et il parvient à arrêter la déroute des siens. (4674-4770.) — Heureusement pour les chrétiens, Roland retrouve un destrier et fait aussi remonter à cheval les onze Pairs, les onze *pugneours.* (4771-4796.) — Exploits de Roland contre « la giant Maoceris » : *E Rolland e Olivier e Estous le loial — E Trepin e le fil dou Persanc amiral — E tous li autres piers dou regne imperial — Li aloient coupant com maislier l'animal.* — Parmi les plus braves Français, Estous n'est pas le moins brave, et c'est lui qui *de Toletele prist le metre firmament.* C'est en vain que Malceris essaye de s'enfermer dans ce maître château ; c'est en vain qu'il frappe à la porte. On lui répond que les Français sont maîtres de la ville. Douleur de Malceris : *Il vit bien ch'il estoit honi e deceü.* Bref, il ne lui reste plus qu'à se frayer un passage à travers les chrétiens : c'est ce qu'il fait; mais il est aperçu par Samson qui se met sur-le-champ à la poursuite de cet ennemi de Charles. *L'Amirant s'en aloit dolant, plain de suspir, — Le brand sanglant en poing che maint en fist languir.* Combat de Samson et de Malceris : *Lour s'entreferoient andous par tiel avis. — Che le sang de lour cors coloit ao pré floris.* Sur ce, on aperçoit Roland dans le lointain, et Malceris en profite pour piquer des éperons et s'enfuir. Ni Samson, ni Roland, ne peuvent l'atteindre. (4797-5029.) — La bataille est tout à fait achevée, et les Français délibèrent sur le sort des prisonniers. C'est alors que Charles et Roland aperçoivent le gonfanon d'Estous au sommet de la tour de Toletelle : ils ne savaient pas encore que cette tour fût tombée au pouvoir des chrétiens. Ils s'avancent jusqu'à la porte de ce terrible donjon, et un dialogue s'engage entre Estous et l'Empereur : « Recevez-moi » dans votre maison, beau sire Estous. — Non, non, répond l'autre; *alés vous* » *aoberzier par delez cil boison.* » Roland éclate de rire ; car il a le rire facile et ne peut jamais entendre, sans éclater, les grosses plaisanteries d'Estous. Après s'être fait un peu prier, Estous ouvre enfin la porte à Charlemagne. (5030-5102.) — Il reste toujours à se prononcer sur le sort des prisonniers païens. Or, parmi eux, se trouve Carpent, le messager du vieux Jonas, qui raconte à l'Empereur toute l'histoire de son ambassade. Les Français se décident à tenter, dès le lendemain, un effort décisif contre la ville de Cordes. La prise de Toletelle n'a été qu'une diversion; il faut revenir au but principal de l'expédition. Mais Roland ne veut pas que l'Empereur s'aventure, durant la nuit, à travers ces vallées inconnues : « Nous allons employer la ruse, dit le neveu de

leur demande s'il en est un parmi eux qui consentirait à sortir de l'ordre des douze Pairs pour y céder sa place à Malceris. Ils se révoltent tous, autant que Roland, de

» Charles. Je vais prendre avec moi Olivier et les vingt mille chevaliers dont » l'Église romaine m'a confié le commandement. Nous nous ferons passer pour » *le secors roi Marsile* : on nous introduira sans défiance dans les murs de la » ville, et nous en serons bientôt les maîtres. » Cependant Roland pense à tout, et envoie un message au roi Didier qui est resté, avec ses Lombards, sous les murs de Cordes : « J'entrerai à Cordes cette nuit, lui dit-il. Au deuxième son de » mon olifant, venez vous joindre à mes chevaliers. » (5103-5262.) — Sans plus tarder, Roland commence à exécuter son dessein, et Turpin se hâte de baptiser le païen Carpent qui doit être le guide des Français dans toute cette singulière et périlleuse campagne. Tout réussit d'ailleurs au gré de Roland : Carpent joue merveilleusement son rôle de traître et introduit les Français dans Cordes; Jonas est tué; les douze Pairs massacrent les chevaliers païens. Mais plus de mille Sarrasins montent sur la terrasse du palais et font de là pleuvoir sur les chrétiens une grêle de flèches et de pierres, de telle sorte que Roland ne peut approcher du palais. *E quand aparait l'aube, Rolland, notre marchis, — Se dreza ver la porte dou palès segnoris.* Tout cela, en effet, se passe durant la nuit, en pleine obscurité. Le lendemain matin, les Pairs enfoncent la porte, et les païens se rendent. Alors Roland sonne deux fois de son cor, et les Lombards arrivent avec leur roi. L'Empereur lui-même ne tarde pas à venir prendre possession du palais de Jonas, et Roland distribue à ses chevaliers le trésor du roi païen. (5263-5569.) — Le jour suivant, on baptise tous les païens de Cordes et tous les prisonniers de Toletelle. Charles se repose *trosquement l'endemain ch'il fu lievé Febus. — E quand l'Emperier vit la clartié de Titus, — Vestir se fist e pues, com seignour pourçeüs, — Se fist menier aou temple des faus diés mescreüs; — Si le fist à Trepin sacrier da part Yesus. — Puis, canta l'Arcivesque la mese aou Roi de sus.* Roland demande la cité de Cordes pour Altumajor qui a été un bon et loyal allié des chrétiens : Charles y consent et lui donne l'investiture. A Carpent, on donne Toletelle. (5570-5651.) — L'Empereur ne reste que dix jours à Cordes et fait dresser son *oriflour* vers le chemin de saint Jacques. Sur sa route, il trouve la tour de Carion : « Je ne partirai pas » d'ici, dit Charles, avant que cette tour ne soit prise. » Roland somme alors les Sarrasins de se rendre : pleins d'effroi, ils se rendent et lui livrent leur ville. Puis l'Empereur reçoit la soumission de Saint-Fagon, de Masele et de Lion. A l'exception de Saragosse, il ne reste guère à conquérir que Storges. (5652-5782.) — Le roi de Storges est Estorgant : Roland se charge de le réduire. Mais Estorgant est plus fier qu'on ne s'y pouvait attendre : il refuse de capituler. Charles tient un conseil, et malgré l'avis prudent de Ganelon, se décide à livrer un assaut. Les fossés de la ville sont peu profonds : Roland envoie quatre mille sergents couper des chênes et des frênes pour les combler. Puis, il fait faire des échelles *pour apoier au mur*. Au lever du jour, il sonne de son cor, fait manger ses hommes et, en habile stratégiste, attaque la ville de quatre côtés à la fois. Olivier, Girard et Turpin sont chargés du commandement des trois premiers corps d'armée; Roland garde avec lui le quatrième corps, qui, comme chacun des trois autres, est ingénieusement composé de cinq mille chevaliers et de mille archers flamands. (5783-6062.) — L'assaut, le terrible assaut est donné à la fois sur quatre points différents; le mot d'ordre est « Saint Jacques de Galice ». — Le poëme, évidemment écourté, se termine ici par l'annonce de la prise de Storges. Avant la nuit, avant l'*oscurour, la ville fu robée e destruite e maomise.* (6063-6113.)

cette proposition qu'ils considèrent comme un outrage : « Nous aimons mieux mourir avec ton neveu, disent-ils, » que de posséder toute la terre depuis Paris jusqu'en » Piémont[1]. » Malceris est donc évincé de sa demande. Honteux de ce refus plus encore peut-être que de sa défaite, il parvient à s'échapper de Pampelune durant la nuit[2] : libre alors comme avant la prise de sa ville, il va préparer en Aragon une rude et sanglante besogne à Charlemagne et aux douze Pairs[3]. « Si seulement » j'avais, dit-il en franchissant les portes de Pampelune, » si j'avais mon cher fils près de moi[4] ! »

Au lever du jour, le lendemain, on s'aperçoit de cette fuite. Vite, vite, on se jette à la poursuite de Malceris. Le poëte, après vingt péripéties et vicissitudes, use enfin d'une machine dramatique qui ne manque jamais de produire un grand effet : il met aux prises Malceris

[1] *Prise de Pampelüne*, édit. Mussafia, vers 1-561.

[2] MALCERIS HÉSITE A TUER SON FILS ISORÉ. — Isoré s'endormit sans songer à mal... — « Je le tuerai [dit son père Malceris], je le tuerai avant de partir. » — Lors, prit un couteau qu'il avait au côté — Et vint au lit où son fils était couché. — Il vit qu'il dormait sans songer à mal. — Lors, se résolut en son cœur à ne point commettre ce crime ; — Mais fit quelques pas en arrière. Puis, de nouveau, le félon se décida — A tuer son fils, à le tuer malgré tout. — Il revint encore sur lui ; mais quand il vit le visage — De ce fils qui lui ressemblait plus qu'aucune chose au monde, — Le cœur *lui attendrit*, et il s'en retourna — Jusqu'à la porte de la chambre. Puis, se repentit — De ne point l'avoir tué, et dit : « Je suis bien fou — De ne le point mettre à mort ; car, » pour peu qu'il vive, — Il détruira toute la puissance du roi Marsile. — Par » la foi que je dois à Dieu, il périra. » — Lors, retourna sur Isoré, furieux, morne et tête basse. — Isoré dormait comme un blaireau ; — Malceris, alors, lui souleva tous les draps — Et le découvrit depuis le ventre jusqu'au menton. — Isoré ne remuait pas plus qu'une pierre. — Son père alors le regarda, pleurant des yeux de son front, — Et se dit : « Misérable que tu es, ni Jésus, ni » Mahomet, — Ne te pardonneront jamais un tel péché. — N'est-ce pas là ta » chair, ton cœur et ta poitrine ? — Ton fils t'a-t-il jamais trahi en te servant ? » — Advienne que pourra, pour quelque motif que ce soit, — Je ne mettrai la » main sur lui. Ce n'est pas, d'ailleurs, que je craigne — Qu'il me puisse un » jour surprendre en bataille ou en duel : — Car je me sens encore plus sage » et plus vaillant, — Et de plus grand renom qu'il n'est, je le sens bien. — » Mais je vois, hélas ! qu'il sera funeste à maint païen. » — Lors, Malceris prit son écu et sa lance, sans un mot, sans un cri ; — Puis, fondant en larmes, sortit de la chambre. (Vers 684 et 703-735.)

[3] *Prise de Pampelune*, l. l., vers 561-759. — [4] *Ibid.*, vers 760.

Combat singulier entre Malceris et son fils Isoré, qui reçoit le baptême, reste tout dévoué aux Français et devient comte de Flandre.

et Isoré, le père et le fils. Mais, avec la grossièreté ordinaire de nos derniers trouvères, il ne nous fait pas assister au terrible combat qui doit se livrer dans le cœur d'un père et d'un fils avant d'en venir à cette affreuse extrémité. Non, Isoré, devenu chrétien, ressemble à tous les convertis de nos chansons : il n'a plus d'amour pour son père. Il lui dirait volontiers ce vers un peu modifié de notre grand Corneille : «Vous n'êtes pas chrétien ; je ne » vous connais plus. » Tout cela est odieux, nous devons le dire, et démontre jusqu'à quel point la formule s'était glissée dans les œuvres de nos poëtes, jusqu'à quel point leur manquait la connaissance du cœur humain. Isoré, cependant, n'est pas de force à lutter contre son père : il est désarçonné. Par bonheur, arrivent Roland, Olivier, Girard et tous les Pairs. Isoré est relevé, mais Malceris a pris le temps d'échapper encore aux Français, et court librement à sa vengeance[1].

La guerre recommence : les Français s'emparent de la Stoille et du Groing.

C'est alors qu'Isoré est baptisé et que Charlemagne lui donne le comté de Flandre[2]... Puis, la campagne recommence contre les infidèles, et les Français s'apprêtent à mettre le siége devant la Stoille[3], défendue par le païen Altumajor. Roland est chargé de cette expédition ; Charles va rallier son neveu. Mais l'Empereur rencontre sur son chemin, dans les prés sous Mont-Garzin, le père d'Isoré, Malceris, que Marsile vient de mettre à la tête d'une puissante armée. Une lutte horrible commence dans un petit vallon obscur et herbu : Charles y fait des prodiges de valeur ; Malceris est fou de rage. Altumajor est près de lui : il a quitté la Stoille pour combattre les Français en bataille rangée. Il y a au milieu de la mêlée un instant solennel : c'est celui où le roi de France est

[1] *Prise de Pampelune*, l. I., vers 762-1199. — [2] *Ibid.*, vers 1199-1353. — [3] Estella.

cerné par les gens de Malceris, où il va succomber, et la France avec lui. Il semble que ce soit le commencement de Roncevaux[1]. Et le poëte nous indique clairement l'extrémité de ce péril quand il nous dit : « Onque meis ne fu Zarlle en lieu tant perilous — Pues qu'il fu roi de Franze[2]. » Mais Dieu lui vient en aide et lui envoie Didier et les Lombards[3]. L'Empereur est délivré ; les païens éperdus se jettent les uns contre les autres ; Altumajor s'enfuit vers la Stoille, serré de près par le terrible Roland. Un nouveau combat se livre sous les murs de la ville infidèle : Altumajor vaincu se convertit, et livre aux Français le Groïng[4] et la Stoille. Cette nouvelle campagne s'achève encore dans le triomphe ; mais la victoire avait été chèrement achetée[5].

Charles députe en ambassade près de Marsile les comtes Basan et Basile, que le roi païen fait mettre à mort.

Ici se place un épisode qui paraît avoir été des plus populaires et dont la légende doit remonter très-haut, car on la trouve mentionnée dans le texte le plus ancien de la *Chanson de Roland*. Sur la proposition de Ganelon, deux messagers sont envoyés au roi Marsile : Marsile les fait pendre[6]. Cette odieuse trahison allait pousser jusqu'au paroxysme la haine, déjà si vive, des chrétiens contre les Sarrasins. La mort de Basan de Langres et de son compagnon Basile allait provoquer la fureur et devenir, en quelque manière, le cri de guerre des Français. De cette mort funeste allaient sortir Roncevaux, la mort de Roland, le châtiment de Ganelon, les terribles repré-

[1] *Prise de Pampelune*, l. l., vers 1353-1830. — [2] *Ibid.*, vers 1819-1820.

[3] *Ibid.*, vers 1921 et suiv. Didier est ici le type du vassal dévoué. Dès qu'il est arrivé sur le champ de bataille, il s'aperçoit que l'Empereur est à pied : « A peine Didier eut-il aperçu Charles, que, sans une minute de retard, plus rapide qu'un lévrier, il se jette hors des arçons et, par le frein d'or clair, amène son cheval à l'Empereur. Puis, lui dit d'une voix très-douce : « Mon » droit seigneur, montez, montez pour l'amour de moi sur ce cheval qui n'a pas » son pareil dans toute l'armée. — Volontiers, répond Charles. » Et il se met en selle sans avoir besoin de l'étrier. (1958-65.) »

[4] Logroño. — [5] *Prise de Pampelune*, l. l., vers 1830-2474. — [6] *Ibid.*, vers 2597-2704.

sailles de Charles. Au premier moment, cette violation du droit des gens abattit l'Empereur, sans le décourager ; quant à Ganelon, il fut d'avis qu'on envoyât sur-le-champ une seconde ambassade à Saragosse [1]. Le traître, qui se plaisait tant à faire partir les autres en message, ne savait pas qu'il serait un jour chargé d'une mission semblable et qu'il en reviendrait déshonoré.

Seconde ambassade près de Marsile. Épisode du bon chevalier Guron, qui périt victime de la trahison de Ganelon.

Bref, une seconde ambassade est décidée. Mais qui sera chargé d'un honneur aussi périlleux? Ce sera l'un des chevaliers les plus sages et les plus pieux de l'armée, le neveu du bon roi Salomon de Bretagne ; ce sera Guron. Déjà le poëte nous a intéressé à ce Guron, que Ganelon déteste, qu'il désigne à Charles pour remplir cette mission fatale, qu'il envoie chez Marsile à une mort presque certaine [2]. A mesure que nous approchons de Roncevaux, Ganelon, on le voit, devient de plus en plus odieux: il se prépare à son infamie suprême par une série d'autres crimes ; il ébauche sa grande trahison [3]. Guron, simple en son dévouement, ignore la trame qui s'ourdit contre sa vie. Au soleil levant, il se revêt de ses armes, entend la messe dans la tente de l'Empereur, s'agenouille à ses pieds et lui demande noblement son congé. Puis, il part pour Saragosse, accompagné seulement de deux de ses meilleurs amis, Taindres et Andriais. Il accomplit très-fièrement son message ; il défie les Sarrasins ; il dit à Marsile : « Je suis prêt à combattre seul contre deux de

[1] *Prise de Pampelune*, l. l., vers 2705-2739.

[2] *Ibid.*, 2740-2876. — Ganelon, dit le poëte, était plein d'*iror e d'ahan* contre Guron à cause d'Anseïs qu'il voulait venger (v. 2841). Il y a ici une allusion à des faits qui étaient évidemment racontés dans les premiers vers de la *Prise de Pampelune*. — Voy. plus haut (page 461 et ss.) le résumé du *Viaggio* où sont racontés les exploits d'*Algirone* (Guron) contre Anseïs et contre la race des Mayençais. Dans la *Spagna* en prose du ms. de la bibliothèque Albani, le même personnage s'appelle *Chirone* (voy. p. 461).

[3] Il envoie son chambellan à Marsile et à Malceris pour les prévenir traîtreusement de l'arrivée de Guron. Et, pour que le malheureux chambellan ne révèle pas ce secret, il le tue (vers 2873, 2874).

» vos barons. Si je suis vaincu, Charles quitte l'Espagne; » si je suis vainqueur, je lui porte votre couronne d'or[1]. » Le duel s'engage avec une solennité inaccoutumée ; contre Guron se dressent deux païens redoutables, Ayquin et Timidés : Guron est vainqueur. Il se réjouit de sa victoire en pensant à Charlemagne, à la guerre qui va finir, à la joie des Français. Et le voilà qui part, emportant en triomphateur la couronne d'or du roi Marsile. Mais, au passage d'une vallée, en une lande herbue, Guron et ses deux amis sont tout à coup surpris et attaqués : c'est Malceris qui, averti par le traître Ganelon, s'est mis en embuscade, et qui va lâchement assassiner le vainqueur d'Ayquin et de Timidés. Cependant les trois Français se défendent : Guron étend morts soixante Sarrasins autour de lui; mais Taindre et Andriais périssent. Seul alors, se débattant au milieu de nombreux Sarrasins, le chevalier chrétien se précipite sur Malceris, le désarme, et profite du désordre causé par ce beau coup de lance pour s'échapper et gagner rapidement le camp français. Il y fait son entrée, demi-mort, couvert de vingt plaies dont une seule aurait causé la mort du plus brave, perdant ses forces avec son sang, les entrailles ouvertes : « Mès le sien aut coraçe le maintenoit ensi. » Enfin, il peut voir Charles avant d'expirer : « Je voudrais bien » parler avec Roland », dit-il d'une voix mourante. Puis, il se confesse, il reçoit le corps de Jésus, et rend l'âme dans les bras de l'Empereur[2]. Au milieu de tant de batailles, dont les péripéties sont éternellement les mêmes, après et avant tant de coups de lance, tant de heaumes brisés, tant de hauberts *desmaillés*, tant de chefs tranchés, il m'a paru bon de citer tout au long ce touchant épisode qui honore et élève l'âme humaine.

[1] *Prise de Pampelune*, I. I., vers 3119-3140. — [2] *Ibid.*, vers 3140-3850.

Les Français vainqueurs entrent dans Toletelle, dans Cordes et dans Astorga.

Nous n'insisterons pas longuement sur le reste de la chanson. On n'y trouve plus que des récits de guerre : récits étrangement monotones et fatigants. Les Français, qui ont à venger la mort de Guron, celle de Basan et de Basile avec mille autres attentats, les Français remportent une grande victoire sur Malceris et ses cinquante mille Sarrasins[1]; puis, ils entrent par surprise dans Toletelle[2] et dans Cordes[3], reçoivent la soumission de quatre autres villes[4] et mettent le siége devant Astorga[5]. Et la *Prise de Pampelune* se termine par le récit de ce dernier assaut ou, plutôt, de cette dernière conquête.

II *

Analyse de *Gui de Bourgogne*.

Rien n'était plus brillant, comme on le voit, que cette guerre d'Espagne; mais rien n'était moins rapide. Quand

[1] *Prise de Pampelune*, l. l., vers 3851 et suiv. — [2] *Ibid.*, vers 4838-4880. Il ne faut pas confondre, comme on l'a fait, Toletelle avec Tudela. Dans le *Chronicon mundi* de l'Espagnol Lucas de Tuy († 1250), dans les pages qu'il consacre à Bernard del Carpio, il est dit que l'Empereur assiégea Tudela, « et qu'il l'aurait prise sans la trahison de Ganelon ». (Mila y Fontanals. *De la poesia heroïco-popular castellana*, p. 147.)

[3] *Prise de Pampelune*, l. l., vers 5129-5704.— [4] Charion, Saint-Fagon, Masele et Lion (vers 5704-5773). — [5] *Prise de Pampelune*, l. l., vers 5773-6113.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE » GUI DE BOURGOGNE ».**—I. BIBLIOGRAPHIE.—1° DATE DE LA COMPOSITION. *Gui de Bourgogne* est un poëme du XII[e] siècle. = 2° AUTEUR. Cette chanson est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION : 4304 vers qui sont tous assonancés par la dernière voyelle accentuée. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Deux manuscrits de *Gui de Bourgogne* nous sont restés : le premier, celui de Tours, est un petit in-octavo du XIII[e] siècle, qui provient du monastère de Marmoutier. Le second appartient au Musée Britannique (Bibl. Harléienne, n° 527). Ce texte, du XIII[e] siècle, est malheureusement très-altéré. = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Gui de Bourgogne* a été publié pour la première fois, en 1859, par MM. F. Guessard et H. Michelant, dans la collection des *Anciens Poëtes de la France*. = 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. La légende de *Gui de Bourgogne* n'est pas sortie de la France. Il faut cependant observer, comme nous l'avons dit plus haut, qu'en un des deux *Inventaires du* XV[e] *siècle, pour la famille d'Este*, publiés par Pio Rajna dans la *Romania* (II, 49), on signale « libro uno chiamado *Guion* in francese ». Mais il est probable qu'il s'agit plutôt de *Gui de Nanteuil*, dont il existe à Venise un manuscrit italianisé, avec un prologue spécial dû à un auteur italien (voy., dans la collection des *Anciens Poëtes de la France*, l'édition de *Gui de Nanteuil* donnée par Paul Meyer, p. 23 et ss.). = 7° TRAVAUX DONT CE POEME A ÉTÉ L'OBJET. Cette chanson, qui avait eu un certain succès au moyen âge, à laquelle font allusion Albéric

une ville était prise, Charlemagne songeait immédiatement à prendre la ville voisine, et l'on pouvait se demander quelle serait la fin de cette interminable expédition. Bien des donjons, bien des cités *anties* demeuraient encore aux mains des Sarrasins. Frappé de ces longueurs, un poëte de la fin du XIIe siècle, au lieu d'admettre avec tous ses confrères que Charles avait seu-

de Trois-Fontaines et Philippe Mouskes (vers 1670) et que mentionne l'auteur des *Deux bordeors rivaux* : « Si sai de *Guyon* d'Aleschans — Et de Vivien de *Borgoigne* » ; ce roman n'a été, pendant longtemps, l'objet d'aucun travail important. L'*Histoire littéraire*, dont le tome XVe parut en 1820, consacre deux lignes au roman de *Guion de Bourgogne* à l'occasion du manuscrit de Marmoutier : « Ce roman *parait* être l'histoire des conquêtes de Charlemagne en Espagne. Cependant il y est parlé de la mort de Richard, duc de Normandie, sans qu'on puisse savoir si c'est de Richard, surnommé sans Peur, ou de Richard II, dit le Lion, mort en 1027. » — En 1859 parut, en tête de l'édition de MM. Guessard et Michelant, une *Préface* claire et brève, résumant à peu près tout ce que l'on sait sur cette chanson. — Dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, M. Gaston Paris a consacré trois bonnes pages à cette singulière légende (268-270). — Enfin, M. Paulin Paris, dans le tome XXVI de l'*Histoire littéraire*, a donné de *Gui de Bourgogne* une longue et intéressante analyse (pp. 278-302). = 8° VALEUR LITTÉRAIRE. Albéric de Trois-Fontaines disait en parlant de notre poëme : « De Guidone filio Samsonis ducis Burgundie, *satis pulchra* decantatur sive fabula sive hystoria. » (Ms. 4896 A, f° 48 r° B.) On peut souscrire à ce jugement, et ajouter avec les éditeurs de cette chanson trop oubliée : « Une fois admise la supposition arbitraire sur laquelle repose toute la fable de *Gui de Bourgogne*, on reconnaîtra sans doute avec nous que le poëte en a su tirer bon parti ; il en a fait sortir quelques scènes tantôt sérieuses, tantôt plaisantes, qui devaient produire un grand effet sur les auditeurs du temps, et sont encore capables d'intéresser aujourd'hui un lecteur intelligent et sans préjugés littéraires. Ce qui ajoute beaucoup au mérite de ces scènes, c'est l'animation et la vivacité des dialogues, où paraît s'être exercé de préférence le talent de notre trouvère anonyme, et où il nous semble qu'il a réussi de façon à se distinguer de ses contemporains. » (*Préface* de MM. Guessard et Michelant, p. XII.)

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON DE *GUI DE BOURGOGNE*. — On peut établir les propositions suivantes : 1° *La chanson de* Gui de Bourgogne *ne repose sur aucune base historique, ni même sur aucun fondement légendaire.* — 2° *Les guerres longues et nombreuses que Louis, fils de Charlemagne, eut à soutenir contre les Musulmans d'Espagne, à l'époque où il était roi d'Aquitaine, ont pu* vaguement *donner naissance à la légende de ce roman.* — 3° *Mais* Gui de Bourgogne *n'est en résumé qu'une œuvre d'imagination personnelle, un vrai roman.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — *Gui de Bourgogne* est une œuvre tout à fait isolée et dont le succès n'a duré que cent ans. On ne trouve aucune trace de cette fable dans les romans en prose, ni dans les œuvres des littératures étrangères. C'est peut-être, de toutes les chansons de la Geste du Roi, celle qui a eu le moins d'influence, et par conséquent le moins de variantes et de modifications.

D'après l'auteur de *Gui de Bourgogne*, Charles passe VINGT-SEPT ANS en Espagne.

lement passé sept années en Espagne, exagéra encore la durée de ce séjour et la fixa hardiment à VINGT-SEPT ANS[1]. Il eut d'ailleurs le talent de tirer parti de cette exagération ridicule : son poëme, qui est banal par bien des côtés, est véritablement original par son sujet. L'auteur oppose, dans son roman, l'armée de Charlemagne, la vieille garde, à une jeune armée qui, toute fraîche, arrive de France au secours du grand Empereur. Tout le mérite de son poëme est dans ce contraste. D'un côté sont les pères, sous le commandement de l'oncle de Roland ; de l'autre sont les fils, sous le commandement de Gui de Bourgogne. Conception neuve et vraiment poétique.

A la fin de cette longue absence de l'Empereur, les jeunes barons de France se font un roi.

Durant vingt-sept ans, une génération nouvelle avait eu le temps de grandir en France. Les vieux barons grisonnants avaient laissé au berceau des enfants qui étaient devenus des hommes forts et puissants. Samson de Bourgogne avait un fils, Gui, qui est précisément le héros de notre chanson. Près de ce Gui se pressaient : Bertrand, le fils de Naimes ; Bérard de Montdidier, le fils de Thierry ; Estous, le fils d'Eudes ; Savari, le fils d'Engelier ; Geoffroy l'Angevin, le fils de Salomon ; Aubert, le fils de Basin, et jusqu'à un fils de Ganelon, nommé Maucion[2]. Cette belle et courageuse jeunesse se consumait d'ennui, au milieu d'une paix qui lui semblait à la fois trop honteuse et trop douce. C'est en vain que, tous les ans, à l'automne, on attendait Charles et ses vieux barons : Charles ne paraissait pas. Un jour enfin, à Paris, las de ce repos imposé à leur ardeur, les fils des Pairs firent un coup d'État et se nommèrent un roi. Leur choix tomba sur Gui de Bourgogne, neveu de Charlemagne[3]. Gui ne

[1] *Gui de Bourgogne*, édition Guessard et Michelant : « ·XXVII· anz tous plains acomplis et passez — Fuli rois en Espaigne, o lui son grant barné... » (Vers 4, 5.)
[2] *Gui de Bourgogne*, l. l., vers 191 et suiv. — [3] *Ibid.*, vers 201-229.

II PART. LIVR. I. CHAP. XIX.

Le roi qu'élisent ainsi les fils des douze Pairs et des vieux chevaliers de Charles, c'est Gui, fils de Samson de Bourgogne.

peut refuser cette royauté; mais ses jeunes électeurs ne tarderont pas à regretter leur choix. Il và les conduire, d'une main rude, à travers les épreuves les plus difficiles. Tout d'abord, il leur ordonne de s'armer et de le suivre en Espagne. Sur de grands chars, on place les enfants, les vieillards et les femmes. Il semble que ce soit la France tout entière qui parte avec le *jeune couronné*[1]. Et c'est alors que l'on vit cette singulière armée, ou plutôt cette émigration, traverser tout le pays, se dirigeant vers les Pyrénées. Ils avaient des vivres pour dix ans. Au premier rang, marchait Gui, terrible, obéi des siens comme un autre Charlemagne, et menaçant ses barons, menaçant les dames elles-mêmes, au moindre mouvement de désobéissance, de leur arracher les membres « et de leur séparer la tête du buste »[2].

Le nouveau roi conduit en Espagne toute une armée au secours du vieil Empereur.

Charles ne pouvait rien savoir de ce qui se passait dans son domaine : il ignorait qu'on eût osé faire un nouveau roi de France, il ignorait que ce nouveau roi vînt à son secours. Gui, d'ailleurs, s'était très-noblement refusé à toucher un seul denier des revenus de l'Empire et à exercer le moindre droit régalien[3]. Faut-il ajouter que les vieux barons avaient besoin de leurs fils? Il y avait bientôt vingt-sept ans que Charles n'avait quitté ses vêtements et sa broigne; il était couvert de poils « comme un chevreuil ou une biche »[4]; la misère des Français était extrême. Voilà ce contraste que nous signalions tout à l'heure et qui peut, en réalité, produire

[1] *Gui de Bourgogne*, l. l., vers 230-392. Au moment de ce départ, la nature s'émut, dit le poëte imitant la *Chanson de Roland* : « Il avint à Paris une merveille tel — Que sans i est pleüs, endroit midi soné — Et li soleus esconse, quant midi fu passé. — Lors dient par la terre : « Li mondes est finez. » (Vers 306-309.)

[2] Voy. notamment vers 276, 277 et vers 237.

[3] « Ja ne tandrai an France ne chastel ne cité, — Ne n'i aurai de rente ·I· denier moneé : — Car, se revenoit Karles arière en son rené — Et il me trovoit ci que fuisse queroné, — Il me todroit la teste, jel' sai de verité. » (Vers 251-255.)

[4] *Gui de Bourgogne*, l. l., vers 59-61.

Il emporte d'assaut, cinq villes païennes : Carsaude, Montesclair, Montorgueil, Augorie et Maudrane.

de fort puissants effets. A la rencontre de ces vieux soldats épuisés s'avancent des troupes rayonnantes de jeunesse, de beauté, de courage. Cinq villes sont tour à tour emportées par l'armée de Gui de Bourgogne : Carsaude, Montesclair, Montorgueil, Augorie et Maudrane. Dieu marche, pour ainsi dire, dans les rangs de cette jeunesse et fait pour elle maint miracle : la tour de marbre de Carsaude se fend en deux, et s'écroule sur les Sarrasins; le païen Huidelon, qui défend Montorgueil sur mer, est forcé de se rendre et de se convertir : car les eaux aimantées qui entourent la ville se sont retirées miraculeusement devant Gui et ses compagnons; la tour de Montesclair tombe du même coup au pouvoir des chrétiens; vingt mille païens reçoivent le baptême; Huidelon et les nouveaux convertis aident eux-mêmes les Français à s'emparer de la tour d'Augorie et de Maudrane. Il semble que, pour triompher, Gui n'ait qu'à se montrer[1].

Pendant ce temps, que fait Charles avec son armée de vieillards? Hélas! tandis que cinq villes tombent si facilement au pouvoir du jeune roi de France, le vieux roi, lui, assiége inutilement la ville de Luiserne. Il arrive même un instant où la misère devient tout à fait insupportable dans le camp de l'Empereur. Un jour, le malheureux Charles aperçoit dans la plaine un corps d'armée qui vient à sa rencontre. Il ne reconnaît pas, il ne peut reconnaître les Français de Gui de Bourgogne, et s'imagine, plein d'angoisse, que c'est une troupe considérable, une armée de Sarrasins :

Charles a vu, il a regardé les enfants, — Leurs écus dorés et leurs heaumes gemmés, — Les gonfanons de soie développés au

[1] *Gui de Bourgogne*, l. l., vers 392 et suiv. Voyez, pour ce qui concerne Carsaude, vers 392-709; Montorgueil et Montesclair, vers 1621-3091; la tour d'Augorie, vers 3184-3413, et Maudrane, vers 3414-3717.

vent; — Il aperçoit la poussière que font les grands destriers ferrés. — Et l'Empereur pensa qu'il était en grand péril, — Il crut que c'étaient Sarrasins et Esclers. — Alors, il appelle ses hommes, partout où il les voit : — « Vite, barons, dit l'Empereur, soyez » prêts au combat; — Il nous faut traverser ces premiers batail- » lons ». — « Vous avez grand tort, sire, lui dit Ogier; — J'ai » les pieds et les poings tellement enflés — Que je ne pourrai » mettre mes pieds aux étriers, — Ni tuer un Sarrasin en trente » coups. » — « Barons, dit l'Empereur, quand vous me verrez » mourir, — La honte sera pour vous et pour vous les reproches. » — Jamais en votre vie n'aurez meilleur seigneur. » — « O Dieu, » reprend-il, vous me portez grande haine ! — Moi qui avais cou- » tume de prendre châteaux et cités, — Moi devant qui ne pou- » vait tenir donjon ni ferté, — Ni grande salle de pierre, ni mur » si haut qu'il fût. — Je ne puis plus rien faire, et j'en perds le » sens. — Si c'est votre plaisir, Seigneur, donnez-moi la mort. » — Lors pleura l'Empereur, ne put s'en empêcher. — Ses hommes le voient, et il leur en pèse : — « Allons, seigneurs, s'écrie Ogier, » adoubons-nous... » — Lors ont attaché les éperons à leurs pieds nus, — Car ils n'ont plus ni chausses, ni heuses, ni souliers : — L'air et le vent les avaient tout pourris. — Ils revêtent leurs hauberts, lacent leurs heaumes gemmés, — Ceignent leurs épées au côté gauche, — Et montent sur leurs chevaux rapides et courants — Qui ne mangent ni foin, ni avoine, ni blé, — Mais seulement l'herbe poussant dans les champs, dans les prés, dans le sable. — Ils pendent à leurs cous les forts écus à boucles, — Prennent en main les roides lances avec leurs gonfanons, — Et le roi les recommande au corps de Dieu [1]...

On le voit, le contraste est vivant entre ces vieux soldats couverts de haillons, héroïquement épuisés, qui retrouvent encore quelque jeunesse pour obéir à Charles, et ces beaux jeunes gens qui font leur première campagne sous les ordres d'un jeune roi, marchant de triomphe en triomphe, et ne pouvant pas croire aux vicissitudes de la guerre. Mais ce qui achève d'intéresser le cœur à la

[1] *Gui de Bourgogne*, l. l., vers 774-816.

lecture de notre poëme, c'est que dans un camp sont les pères, dans l'autre les fils; c'est que les pères s'entretiennent plusieurs fois avec leurs fils sans les pouvoir reconnaître et sans se douter qu'ils sont si près de leurs enfants. Le vieux Naimes[1] a, sans le savoir, une entrevue avec son fils. Mais le roi Gui est d'une sévérité implacable : il craint des attendrissements inopportuns; il pense, avant toute chose, à terminer rudement cette rude guerre et défend, sous peine de mort, aux jeunes barons de se nommer à leurs pères[2]. L'idée est encore des plus heureuses, et le lecteur attend avec quelque impatience le moment où les fils pourront enfin se précipiter dans les bras de leurs pères.

La vieille armée commandée par Charles, et les jeunes barons conduits par Gui de Bourgogne, finissent par se rejoindre. Prise de Luiserne. Départ pour Roncevaux.

Ce moment n'arrive qu'à la fin de la chanson, après avoir été très-habilement ménagé. Nous n'hésitons pas à citer tout ce dénoûment, qui contient, suivant nous, de véritables beautés, des beautés sincèrement épiques. La scène s'ouvre au moment où les deux armées françaises arrivent enfin en présence l'une de l'autre :

Voyez-vous Gui qui a monté le tertre? — Son riche barnage s'est mis en route après lui. — Charles l'aperçoit, et en mène grande joie. —Entendez-le appeler ses barons : — « Barons, dit-il, » ôtez vos vêtements, désarmez-vous ; — Mettez-vous à terre sans » souliers et sans chausses; — Allez au-devant de Gui sur vos » genoux et sur vos mains. — Qui nous amène un tel secours a » droit à de grands honneurs. » — Et les barons font sur-le-champ ce que Charles leur commande. — L'Empereur lui-même se désarme. — Le roi de Bourgogne les regarde faire ; — Mais, dès qu'il voit Bertrand, il l'interroge : — « Ami, lui dit l'enfant, dites-moi » vérité : — Pourquoi se mettent-ils en cette position? » — Sire, » répond Bertrand, c'est par humilité : — Ils ont si grande joie » de vous voir qu'ils ne savent comment la témoigner. » — « Hélas!

[1] *Gui de Bourgogne*, l. l., vers 822-870.
[2] Voy. notamment les vers 668 et suivants : « Il n'i a nul de vous de si haut parenté, — S'il se fait à son pere conoistre n'aviser — Et il repaire à moi, qu'il n'ait le chief copé. »

» dit l'enfant, quelle conduite est la nôtre ! — C'était à nous, qui » sommes les plus jeunes, c'était à nous de faire ce qu'ils font. » — Alors Gui commence à crier, de sa voix qu'il eut claire : — « Barons, dit-il, plus de retard, vite à terre ; — La pointe de vos » épées en bas ; — Prosternez-vous sur vos coudes et sur vos ge- » noux. » — Tout aussitôt, ils obéissent à cet ordre, — Et les convertis font de même. — Les deux armées se rencontrent au milieu du pré. — Charles a reconnu Gui, il s'est levé à sa rencontre ; — Tous deux, les bras tendus, se sont embrassés. — On aurait pu faire une grande lieue de chemin — Avant qu'ils se pussent quitter ou dire une seule parole. — Et quand enfin ils se quittent, ils se regardent, — Et de nouveau se courent sus et se baisent doucement. — Puis, l'enfant Gui de Bourgogne tombe aux pieds de Charles : — « Pitié, dit-il, pitié, beau sire, et veuillez m'écouter : — Vingt- » six ans étaient accomplis et passés — Depuis que vous aviez » emmené les pères qui nous ont engendrés. — Un jour nous » étions réunis à Paris : — Contre mon gré, ils m'ont fait roi. — » Si je n'avais fait leur volonté, ils m'auraient tué. — Mais je n'ai » pas voulu tenir en France une seule cité, un seul château. — » Tout aussitôt je les ai fait chevaucher à votre aide. — J'ai pris » d'abord Carsaude, une bonne cité ; — Puis Montesclair, et Mon- » torgueil qui est à côté ; — Et j'ai fait baptiser Huidelon — Avec » plus de trente mille Persans et Esclers. — Ensuite j'ai pris » Augorie et Maudrane, qui n'est pas loin de là. — De toutes ces » grandes terres et de ces cinq cités — Je vous remets le gouver- » nement ; soyez-en l'avoué. — Enfin, voici mon épée : recevez-la » de ma main, — Et coupez-moi la tête, si c'est votre plaisir. » — « Par mon chef, s'écrie Charles, vous êtes sage et preux, — » Vous ne perdrez jamais cette couronne, — Mais, au contraire, je » vous donnerai toute l'Espagne, si vous la pouvez prendre. » — Dans ce moment, les barons sont tous assemblés des deux parts ; — Ils reprennent leurs vêtements, chacun s'est relevé, — Et l'enfant de Bourgogne s'écrie à haute voix : — « Maintenant, enfants, » à vos pères, dans leurs bras ! » — « Qu'il soit fait comme vous » le voulez, » répondent-ils. — Gui lui-même est allé à son père Samson ; — Plus de cent fois lui baise et la bouche et le nez.

L'enfant Gui de Bourgogne est allé à Samson : — Plus de cent fois lui baise la bouche et le menton. — Bérard est allé à Thierri, Estous à Eudes. — Bertrand, le preux vassal, est allé à Naimes ;

— Tous les autres, sans retard, font de même. — Depuis que Dieu hébergea saint Pierre aux prés de Néron, — Depuis qu'il ressuscita saint Lazare, — Nul homme n'eut telle joie, en fable ni en chanson, — Et l'on ne vit jamais tant d'hommes en donjon ni en cité — Qu'on en put voir ce jour-là sous Luiserne. — C'est avec cette joie qu'ils arrivent à la tente de Charles. — Alors l'enfant Gui appelle Bertrand, le fils de Naimes : — « Vite, dit-il, faites » venir les dames : — Car chacune désire ardemment son baron. » — Oui, sire, répond Bertrand, et que Dieu soit béni. » — Quand il les voit venir, il élève la voix vers elles. — La première qui descend, c'est Gilles, c'est la sœur de Charles, — Et, avec elle, belle Aude, vêtue d'un *siglaton.* — Dans la tente du roi, il n'y eut point si belle dame.

Quand les dames entendent Bertrand, cela leur agrée fort. — Les mains entrelacées, elles viennent aux loges et aux tentes. — Charles va à leur rencontre, et Naimes le barbu, — Et Samson, et Ogier, et Richard l'*aduré,* — Le duc Eudes de Langres, et beaucoup d'autres. — Chacun a pris sa femme, et ils en ont grande joie. — Ce jour-là fut bien joyeuse qui trouva son avoué, — Mais qui ne le trouva point en a mené grand deuil, — Et l'empereur Charles les a bien remariées. — Cependant le roi prit belle Aude et, appelant Roland : — « Beau neveu, dit-il, voici celle » que vous devez aimer. » — « Ainsi fais-je, bel oncle, croyez-le » bien. » — Roland lui baise cent fois et la bouche et le nez. — Charles fait proclamer dans l'ost : — « Que les chevaliers peuvent entrer dans les chars, — Y séjourner huit jours avec leurs femmes. — Et qu'ils demandent au Seigneur Dieu, au roi de majesté, — D'engendrer et de concevoir avec elles — Tels fils qui sachent un jour bien maintenir leur héritage ! » — Les chevaliers firent ce qui leur était commandé. — Ils entrèrent dans les chars avec leurs belles femmes. — Par grand amour ils mènent grande joie [1].

Nous disions tout à l'heure que tel était le dénoûment de *Gui de Bourgogne.* Le dénoûment véritable est la prise de Luiserne, que les deux armées combinées de Charles et de Gui enlèvent avec une admirable rapidité[2].

[1] *Gui de Bourgogne,* l. l., vers 3925-4024. — [2] *Ibid.,* vers 4137-4191.

II PART. LIVR. I. CHAP. XX.

Roland et Gui, les deux neveux de Charles, se disputent l'honneur de la victoire, et surtout la ville qui en a été l'objet. Mais l'Empereur se met à genoux, et demande un miracle à Dieu pour accorder les deux barons. Soudain on entend un grand bruit : c'est la ville de Luiserne qui s'abîme et qui devient « plus noire que poix fondue ». Les murs seuls sont vermeils « comme rose esmerée[1] ». Charles se relève aussitôt et, d'une voix forte, donne l'ordre de lever les tentes. L'armée prend le chemin de Roncevaux : « *S'iront en Reinschevaus, à lor fort destinée*[2]. »

C'est là que nous allons les retrouver tout à l'heure.

CHAPITRE XX

RONCEVAUX CONSIDÉRÉ COMME LE CENTRE HISTORIQUE DE TOUT LE CYCLE DE CHARLEMAGNE

Introduction historique à l'étude et à l'analyse de la *Chanson de Roland.*

Nous voici arrivés à la plus ancienne et à la plus belle de toutes nos Chansons de geste et, devant l'analyse de ce chef-d'œuvre, nous sentons vivement notre impuissance. Nous avons craint parfois d'embellir nos autres romans ; mais nous craignons ici d'enlaidir ou de diminuer l'œuvre originale : semblable à ces peintres médiocres qui copient assez bien les œuvres médiocres, et qui même parviennent à les rehausser ; mais qui, devant un Rubens ou un Rembrandt, sentent eux-mêmes la dé-

[1] *Gui de Bourgogne,* l. l., vers 4192-4299. — [2] *Ibid.*, vers 4300, 4301.

plorable infériorité de leur copie, l'évidente faiblesse de leur pinceau.

Il convient néanmoins que nous donnions ici quelques avertissements nécessaires à notre lecteur.

Qu'il le sache bien : il est, en ce moment, au centre du cycle de Charlemagne. Roncevaux est le fait capital de la Geste du Roi; Roncevaux est, pour ainsi parler, le noyau de tous les poëmes carlovingiens.

La guerre d'Espagne est ce qu'il y a de plus important dans toute la légende de Charles; mais, dans cette guerre, il n'y a que trois grands faits véritablement historiques : Pampelune, Saragosse, Roncevaux. Autant de vérités à constater et à retenir.

Dans l'histoire comme dans la légende, trois faits, trois noms dominent ici tous les autres : « Pampelune, Saragosse, Roncevaux. »

Il est très-certain qu'en 778 Charlemagne entra en Espagne à la tête d'une armée de Français, d'Allemands, de Lombards. Le grand Roi y était appelé par des Musulmans contre d'autres Musulmans : deux cheiks des environs de l'Èbre étaient venus, à Paderborn, solliciter son aide contre l'émir de Cordoue. Le fils de Pepin était trop habile pour ne pas saisir cette occasion de pénétrer au delà des Pyrénées : il apparut, terrible, au milieu des Sarrasins et des chrétiens indisciplinés des montagnes espagnoles. Deux villes l'arrêtèrent, Pampelune et Saragosse : il finit par prendre l'une et obtenir la soumission de l'autre[1]. Mais, tout à coup il apprend qu'une nouvelle révolte vient d'éclater parmi les Saxons; il sent que la destinée future de son royaume et de l'Occident catholique se débat plutôt en Saxe qu'en Espagne, et se hâte de repasser les Pyrénées, méditant contre les barbares le plan d'une terrible vengeance. Or, comme son arrière-garde passait sur la route qui conduit de Pampelune à Saint-Jean Pied-de-Port, comme elle

[1] Les auteurs arabes, cependant, ne sont pas d'accord avec les annalistes chrétiens sur le fait de la soumission de Saragosse.



traversait le passage de Roncevaux, dans le pays de Cize, elle fut surprise par les montagnards gascons et presque toute massacrée. C'est là que mourut Roland, le préfet des marches de Bretagne. Je dois ajouter que, d'après l'hypothèse d'un savant moderne[1], les Musulmans auraient peut-être été, dans cette rencontre, les alliés des Gascons.

Tels sont les faits historiques qui sont attestés par plusieurs chroniqueurs dont personne n'a jamais songé à révoquer l'autorité, ET NOTAMMENT, EN CE QUI TOUCHE LA DÉFAITE DE RONCEVAUX, PAR EGINHARD ET PAR L'ASTRONOME LIMOUSIN. Ces textes, d'ailleurs, sont tellement précieux pour l'histoire de notre légende épique, que nous n'avons pas hésité à les placer *in extenso* sous les yeux de nos lecteurs[2].

Importance historique de la défaite de Roncevaux, qu'Eginhard et l'Astronome limousin paraissent avoir singulièrement atténuée.

Eh bien! nos romans eux-mêmes confirment la vérité de tous ces faits. Dans nos romans aussi, la prise de Pampelune, la défaite de Roncevaux, la soumission de Saragosse, sont les trois faits principaux de l'expédition d'Espagne[3]. Et, s'il faut dire ici toute notre pensée, nous croyons que la déroute de l'arrière-garde française et la mort de Roland à Roncevaux ont été en réalité des faits beaucoup plus graves que ne veulent bien le dire Eginhard et l'Astronome limousin; nous croyons qu'on a un peu étouffé dans l'histoire de Charles le bruit terrible de ce malheur, et qu'Eginhard s'est rendu complice de cette diminution de la vérité. Il est impossible qu'un simple pillage des bagages de l'armée et la défaite de quelques troupes d'arrière-garde aient donné naissance à des traditions épiques si puissantes. Je dirai même que

[1] M. Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, p. 96.
[2] Voy. plus haut, p. 450-454 et suiv. — [3] La *Prise de Pampelune* est le titre d'un de nos poëmes; la prise de Saragosse et la déroute de Roncevaux sont longuement racontées dans la chanson que nous allons analyser.

l'hypothèse relative à l'intervention des Musulmans me paraît justifiée par l'importance et l'universalité de la légende de Roland : les Sarrasins n'ont pas dû être étrangers à la défaite de Roncevaux.

Et maintenant que nous avons exposé les éléments profondément historiques de cette légende de Roncevaux ; maintenant que nous avons montré combien nous étions véritablement au cœur du cycle de Charlemagne, nous allons commencer l'analyse du vieux poëme.

Que notre lecteur se recueille.

CHAPITRE XXI

RONCEVAUX. — PREMIÈRE PARTIE : LA TRAHISON DE GANELON

La Chanson de Roland *

Analyse de la *Chanson de Roland*.

I. A Saragosse. Conseil tenu par le roi Marsile.

Le grand Empereur est depuis sept ans en Espagne. Si loin que s'étendent ses regards, il ne découvre pas de

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA « CHANSON DE ROLAND ».**

I. BIBLIOGRAPHIE.

1° DATE DE LA COMPOSITION.

Nous résumons en deux propositions tout ce qui se rapporte à la date du *Roland* : A. « Le plus ancien *Roland* qui soit parvenu jusqu'à nous est une œuvre postérieure à 1066, antérieure à 1095. » — B. « Il a existé un *Roland* plus antique, dont nous n'avons plus le texte, et qui a été sans doute écrit vers le commencement du XIe siècle. » Nous allons reprendre, l'une après l'autre, chacune de ces deux propositions et les entourer de leurs preuves.

A. « La *Chanson de Roland*, telle que nous la possédons aujourd'hui, a été composée entre les années 1066 et 1095;

château ni de ville qui lui résiste encore ; tout lui appartient. Les païens sont en fuite ; ils se sont embarqués,

entre la conquête de l'Angleterre par les Normands et la première croisade. En d'autres termes, la *Chanson de Roland* appartient au dernier tiers du XI[e] siècle. » Pour fixer cette date, nous avons à développer plusieurs raisons : = [1] Le manuscrit d'Oxford ne saurait nous être ici d'aucune utilité : c'est une méchante copie exécutée en Angleterre pendant la seconde moitié du XII[e] siècle. = [2] Si l'on considère comme bien prouvée la date originelle de la *Chanson de saint Alexis* (milieu du XI[e] siècle), il est évident que le *Roland* offre des caractères plus modernes : *a.* Les assonances *en* et *an* sont encore distinctes dans le *Saint Alexis ;* cette distinction n'existe plus dans le *Roland,* et l'on y trouve, dans un seul et même couplet, des assonances en *an* et en *en.* — *b.* L'homophonie entre *ai* d'une part, et, d'autre part, *e* devant deux consonnes, peut également être constatée dans le *Roland,* mais n'est pas encore admise dans le *Saint Alexis.* Ces deux observations sont de M. Gaston Paris, qui conclut son argumentation en ces termes : « De telles raisons, dit- » il, ne permettent pas de douter qu'entre l'*Alexis* et le *Roland,* il ne se soit » écoulé un intervalle de temps assez long. » = [3] L'auteur du *Roland* est un Normand. Nous prouvons ce fait par l'importance qui, dans tout ce poëme, est attribuée à la fête et à l'invocation de saint Michel du Péril. Or, il s'agit ici du mont Saint-Michel près d'Avranches et de la fête de l'Apparition de saint Michel *in monte Tumba,* qui se célébrait le 16 octobre. Cette fête, il est vrai, a été solennisée dans toute la seconde Lyonnaise et jusqu'en Angleterre. Mais il y a loin de cette simple célébration d'une fête liturgique à l'importance véritablement exceptionnelle que l'auteur du *Roland* a partout donnée à Saint-Michel du Péril. C'est le 16 octobre, d'après notre chanson, que l'empereur Charlemagne tient ses cours plénières. C'est depuis Saint-Michel jusqu'aux Saints (de Cologne) que notre poëte trace les limites de la France de l'ouest à l'est. Et enfin, près de Roland mourant, c'est saint Michel du Péril qui descend comme un consolateur suprême. Ce dernier trait nous semble décisif. Il n'y a qu'un Normand, et, peut-être même, qu'un Avranchinais capable d'attribuer tant d'importance à un pèlerinage, à une fête, j'allais dire à un saint de son pays. = [4] Ce Normand toutefois semble avoir séjourné en Angleterre. = [5] A deux reprises, en effet, il parle de l'Angleterre avec une sorte de mépris qui trahit le conquérant. Il en attribue la conquête à Charlemagne : « *Vers Engletere passat il la mer salse* » (vers 372). Et son héros lui-même, le comte Roland, quelques minutes avant sa mort, se vante de cette conquête de l'Angleterre dont il n'est question nulle part ailleurs dans notre Épopée nationale : « *Jo l'en cunquis Escoce, Guales, Islande — E Anglelere que il teneit sa cambre* » (v. 2331, 2332). = [6] Ce n'est pas tout. Le seul manuscrit de ce *Roland* qui soit parvenu jusqu'à nous, est un manuscrit anglais, et ce n'est pas sans raison que Génin cite encore ces deux manuscrits de notre poëme qui étaient jadis conservés dans l'armoire aux livres de la cathédrale de Peterborough. = [7] Enfin, voici un dernier fait qui semblerait également indiquer que cette version du *Roland* a été composée en Angleterre. On y lit trois ou quatre fois le mot *agier,* qui vient certainement du mot *ategar,* et désigne le javelot anglo-saxon. Or, ce dernier mot est d'origine germanique et, plus particulièrement, anglo-saxonne. Il ne se trouve, à notre connaissance, qu'en des textes d'origine anglaise, et nous ne pensons pas qu'il ait été latinisé ou surtout francisé ailleurs. Ce serait, à notre sens, un de ces mots que les conquérants français empruntèrent aux vaincus. = [8] Pour nous résumer, nous dirons que la *Chanson de Roland* est l'œuvre d'un Normand, et probablement d'un Normand qui a pris part à la con-

ils ont quitté le sol chrétien. Une seule cité n'est pas au pouvoir de Charles, une seule cité semble lui jeter un

quête de 1066 et a vécu en Angleterre. = [9] Mais si, d'un côté, notre poëme est postérieur à la conquête d'Angleterre, il est antérieur à la première croisade. La liste des peuples païens que fournit le *Roland* semble en effet porter les caractères d'une rédaction antérieure à ce grand fait des guerres saintes : « La plupart de ces peuples, dit M. Gaston Paris, sont de ceux qui, à l'orient de l'Europe, ont été, durant les IXe, X^e^ et XIe siècles, en lutte constante avec les chrétiens. Ce sont, en partie, des Tartares et des Huns. » = [10] Il convient d'ajouter que, dans notre chanson, il est question de Jérusalem comme d'une ville appartenant aux Sarrasins et où ils exercent d'odieuses persécutions contre les chrétiens. Mais si le *Roland* est animé du souffle des croisades, c'est que cet esprit a été, dans la chrétienté du moyen-âge, bien antérieur aux croisades elles-mêmes, et il est trop vrai que le désir de se venger des infidèles a été, durant la seconde moitié du XIe siècle, le sentiment le plus vif et le plus profond de la race chrétienne. = [11] Minutieusement interrogée sur la date du *Roland*, l'archéologie ne nous donne que des réponses trop peu précises. Il faut seulement observer que, dans le costume de guerre, tel qu'il est décrit par l'auteur du *Roland*, on ne voit pas encore paraître les chausses de mailles. Or, l'usage des chausses de mailles a commencé, sans doute, durant la seconde moitié ou le second tiers du XIe siècle. On en peut voir quelques-unes dans la tapisserie de Bayeux. = [12] Contre l'antiquité du *Roland* on peut alléguer un nom de lieu (*Butentrot*) qui se lit au vers 3220 du vieux poëme. Le « val de Botentrot » est en effet célèbre dans l'histoire de la première croisade, et l'on a pu dire qu'il n'était peut-être pas connu en Occident AVANT 1098. Mais ce n'est là qu'un « peut-être », et il n'y a rien d'impossible à ce que quelques pèlerins aient pratiqué ce passage avant la première croisade. = [13] En résumé, il n'est pas certain, mais il est fort probable que le texte du *Roland* inséré dans le manuscrit d'Oxford est antérieur à la première croisade. C'est notre conclusion. (Voyez l'*Introduction* de notre septième édition de la *Chanson de Roland*, 1880, p. XV-XX.)

B. « Il y a eu une *Chanson de Roland* antérieure à celle dont le manuscrit d'Oxford nous a conservé le texte. Cette première chanson a été composée vers la fin du Xe siècle ou durant les premières années du XIe. Le texte d'Oxford n'en est que le remaniement. » = [1] A l'appui de cette opinion, on peut citer, tout d'abord, le rôle joué dans notre poëme par le duc de Normandie, Richard, et le duc d'Anjou, Geoffroy. Ces deux personnages ont été sans doute introduits dans notre légende vers l'époque de Geoffroy Grise-Gonelle († 987) et de Richard-sans-Peur († 996), ou peu de temps après leur mort. = [2] Il est possible que ce premier *Roland* ait eu pour auteur un Angevin, ce qui expliquerait le rôle considérable de Thierry l'Angevin à la fin de notre récit épique. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. = [3] On pourrait encore invoquer, à l'appui de cette supposition, l'énumération des différents corps de l'armée française, qui se trouve en un passage célèbre du *Roland* (vers 2999 et suiv.). Sans parler des Normands, qui n'ont pu figurer dans une armée française que depuis 912 au plus tôt, il faut observer qu'un de ces corps d'armée se compose à la fois de Poitevins et d'Auvergnats : « De Poitevins e des baruns d'Alvergne » (v. 3062). N'y a-t-il pas là un souvenir qui se rapporte au temps de Guillaume Tête d'étoupes, qui, le premier, fut à la fois, en 950, comte de Poitou et d'Auvergne ? La restauration de l'Empire d'Allemagne par Othon le Grand, en 962, n'a-t-elle pas, indépendamment des vieux souvenirs carlovingiens, contribué à fournir au poëte quelque motif

défi : c'est Saragosse, fièrement juchée sur la montagne. Le roi Marsile en a fait le dernier boulevard des Sarra-

d'introduire des Allemands en un de ses autres corps d'armée? Il faut avouer que ce sont là des indications bien vagues, et l'on peut expliquer par des cantilènes préexistantes ou par de simples traditions orales l'introduction de tous ces personnages et de tous ces peuples dans la légende de Roncevaux. = [4] Voici quelque chose de plus précis. Aux vers 1519-1525 du *Roland*, il est question d'un païen nommé Valdabrun, qui possède quatre cents vaisseaux et dont il est dit : « Jerusalem prist ja par traïsun ; — Si violat le temple Salomun. — Le Patriarche ocist devant les funz. » Or, en 969, les Musulmans brûlèrent vif le patriarche de Jérusalem, Jean VI. En 1012, le khalife Hakem persécuta les chrétiens, *détruisit la grande église de Jérusalem*, et fit crever les yeux au patriarche Jérémie. De tels faits, et surtout le dernier, durent avoir un grand retentissement en Europe où ils furent exagérés à raison de la distance. N'est-ce pas l'écho de ces cris qui s'est fait entendre dans une *Chanson de Roland* antérieure à la nôtre, ou dont la nôtre, pour mieux parler, n'aurait été qu'un remaniement? = [5] Il y a plus. Dans nos *Epopées françaises*, nous avons affirmé, que la Chronique de Turpin fut un jour composée à l'aide de Chansons de geste dont la préexistence et l'influence sur la Chronique latine ne nous ont jamais paru douteuses. Nous avons été jusqu'à dire que le faux Turpin et ses congénères n'avaient fait que copier sans intelligence et sans vie nos premières épopées nationales, et en particulier le *Roland* (t. Ier, p. 119, etc.). Un jeune érudit allemand, M. Guido Laurentius, a été plus loin que nous, et, dans une dissertation hardie (*Zur Critik der* Chanson de Roland : *Inauguraldissertation zur Erlangung des Doctorgrades der philos. Facultät zu Leipzig*), il essaye d'établir que la Chronique de Turpin, si l'on en défalque toutes les interpolations cléricales, représente une forme plus antique de la tradition que la *Chanson de Roland* elle-même. C'est ce que M. Gaston Paris avait donné à entendre dès 1865, lorsqu'il avait dit en son *Histoire poétique de Charlemagne :* « Le récit de Turpin représente, à peu près seul, une autre forme de la légende, qu'on a réputée comme plus ancienne et plus fidèle encore que celle du manuscrit d'Oxford » (p. 271). Après avoir longuement étudié la question, nous nous déclarons prêt à abandonner l'opinion que nous avons émise il y a quelques années (*Epopées*, t. Ier, p. 108), et qui se résumait en ces mots : « L'auteur de la Chronique de Turpin a eu entre les mains le *Roland* que nous possédons aujourd'hui. » Nous nous rangeons à l'opinion de M. Guido Laurentius, et sommes persuadé comme lui que « la chanson du manuscrit d'Oxford ne s'appuie point sur la Chronique, ni la Chronique sur la chanson ». Ce n'est pas ici le lieu de relever, après le savant allemand dont nous avons fait traduire l'opuscule, toutes les différences qu'il a constatées entre les deux textes : elles sont caractéristiques et forcent à reconnaître que les deux documents sont vraiment indépendants l'un de l'autre. Mais, d'autre part, il est certain que le faux Turpin a écrit d'après des traditions épiques préexistantes. Ces traditions étaient-elles orales ou écrites? Nous pensons qu'elles étaient écrites et qu'elles avaient déjà donné lieu à un poëme dont nous n'avons pas le texte. Un clerc, tel que le faux Turpin, ne se sert guère dans sa cellule que de documents écrits, et l'auteur du récit latin a sans doute copié une chanson distincte de la nôtre, plus courte assurément, moins chargée de péripéties ,et qui est peut-être antérieure de quelque cinquante ans au texte vénérable du manuscrit d'Oxford.

2° AUTEUR.

1° « L'auteur du *Roland* est un Normand, et peut-être un

sins en Espagne. La vue de Saragosse est un tourment pour les yeux de Charles; il ne quittera point ce pays

Avranchinais. » Nous avons été conduit à cette conclusion, qui est au moins probable, par l'importance exceptionnelle du mont Saint-Michel dans tout notre vieux poëme (voy. plus haut le développement de cette thèse, page 494). = 2° « Ce Normand a dû séjourner en Angleterre. » Nous avons encore donné quelque probabilité à cette assertion en alléguant l'origine topographique de notre manuscrit; — la présence en Angleterre de plusieurs autres manuscrits très-anciens de notre *Roland;* — le mot *atgier*, qui est d'étymologie anglo-saxonne, et enfin certaines allusions dédaigneuses à l'Angleterre, que le poëte représente comme une conquête de Charlemagne (voy. plus haut, p. 494, 495). = 3° Mais ce Normand qui a vécu en Angleterre est-il, comme l'a cru Génin, un certain Théroulde ou Touroude, bénédictin de la célèbre abbaye de Fécamp ; homme de tête et de cœur qui suivit Guillaume à la conquête et auquel le roi normand donna l'abbaye de Malmesbury en reconnaissance des grandes obligations qu'il lui avait ? Est-ce ce même Touroude qui ne put rester à Malmesbury, qui fut transféré en 1069 à l'abbaye de Peterborough, et qui, Normand partout détesté des Anglais, abbé partout détesté de ses moines, mourut en 1098 ? « Si ce n'est lui, c'est son père », ajoute Génin, et le père de ce Touroude fut en effet précepteur de Guillaume le Conquérant. Mais sur quelles preuves s'appuie-t-on pour émettre une affirmation aussi précise ? Sur deux arguments seulement. Il y a, d'une part, cette présence incontestable de deux exemplaires du *Roland* dans l'armoire aux livres de la cathédrale de Peterborough. « Apparemment, s'écrie Génin, ce n'étaient pas les moines saxons qui les y auraient fait venir. N'est-il pas plus probable qu'ils y avaient été placés par l'abbé Touroude comme son œuvre, ou plutôt comme celle de son père, le précepteur du roi Guillaume ? » S'il faut tout dire, c'est là une présomption ; mais ce n'est pas une preuve. Le nom de Touroude était et est encore un nom très-usité en Normandie, et l'œuvre d'un autre Touroude aurait pu fort bien être placée dans l'armoire aux livres par l'abbé de Peterborough, son homonyme. Mais, d'ailleurs, toute cette hypothèse repose elle-même sur le sens qu'il convient de donner au dernier vers de *Roland:* « Ci falt la geste que Turoldus declinet. » Tout dépend ici du sens du verbe *decliner*. Ce mot signifie à la fois « quitter, abandonner, finir une œuvre », et par extension, « raconter tout au long une histoire, une geste ». La première de ces deux significations est la meilleure. On peut donc admettre que Touroude a ACHEVÉ la *Chanson de Roland*. Mais est-ce un scribe qui a achevé de la transcrire ? Un jongleur qui a achevé de la chanter (le jongleur de la tapisserie de Bayeux) ? Un poëte qui a achevé de la composer ? A tout le moins il y a doute. = Je vais plus loin, et j'affirme que le mot « geste » n'est pas moins embarrassant que le mot « decliner ». Ce mot ne signifie pas « un poëme ». Il est employé quatre fois dans la chanson, et le poëte en parle toujours comme d'un document historique qu'il a dû consulter et dont il invoque le témoignage au même titre que celui des chartes et des « brefs ». Ce document, c'était peut-être quelque ancienne chanson ; ou bien encore quelque chronique plus ou moins traditionnelle et écrite d'après quelque poëme antérieur. Donc, c'est de cette *geste*, et non de notre poëme, que Turoldus serait peut-être l'auteur. = Un dernier mot. Je pense avoir démontré ailleurs (*idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge*, p. 73 et suiv.) que nos chansons ne sont pas une œuvre cléricale, mais de soldats ou de laïques mêlés à la société militaire. La très-faible théologie du *Roland* et de nos autres poëmes nationaux, ce catéchisme plus que médiocre en est la preuve. Si peu savant que l'on puisse supposer le précepteur de Guillaume ou l'abbé de Peterborough, je ne saurais vraiment le

avant d'avoir reçu la soumission de Marsile. Voilà l'action de notre poëme clairement engagée dès les premiers

croire capable d'une théologie aussi rudimentaire. = Concluons en deux mots : « L'auteur du *Roland* est un Normand qui a vécu en Angleterre : il n'est pas suffisamment prouvé que ce soit Turoldus, le précepteur de Guillaume le Conquérant, ou son fils. »

3° Langue.

Nous n'avons pas à examiner ici en quelle langue a été composé le texte ORIGINAL de notre *Roland.* Suivant nous, il a été écrit par un Normand qui avait suivi Guillaume à la conquête de l'Angleterre et qui n'a pas été sans introduire dans son poëme des mots empruntés, comme *atgier*, au vocabulaire des vaincus. Mais, sans remonter si loin, il s'agit seulement d'établir en quelle langue est écrit le texte fort défectueux qui est parvenu jusqu'à nous, le manuscrit de la Bodléienne. = Ce manuscrit est LA COPIE ANGLO-NORMANDE D'UN MANUSCRIT NORMAND : tel est le sentiment de M. Th. Müller, tel est le nôtre. = Que le manuscrit inconnu, copié par le scribe du texte d'Oxford, ait été normand, c'est ce que prouvent l'emploi constant de la notation *ei*, au lieu de la notation française *oi* (*rei, feiz, mei, dreit*, etc.), et l'emploi si fréquent de l'*u* au lieu de l'*o* français (*dulur, culur*, etc.). Que le scribe lui-même ait été anglo-normand, c'est ce qu'attestent la confusion perpétuelle des deux notations *é et ié*, et la violation constante de toutes les lois de la déclinaison romane. Or, l'anglo-normand n'est autre chose qu'une corruption du normand, et n'est pas, à proprement parler, un véritable dialecte. Il nous semble donc que, dans une édition critique, il est sage de se donner uniquement pour but, comme le dit M. Müller, « de reconstituer le texte normand du *Roland*, si déplorablement corrompu par le copiste anglo-normand », ou, comme nous l'avons dit ailleurs, « de retrouver l'œuvre d'art normande sous la poussière anglo-normande qui en ternissait l'éclat et en déshonorait la beauté ». C'est ce que nous avons fait. = Vouloir remonter plus haut nous semble absolument hypothétique, et même dangereux. M. Gaston Paris affirme que le *Roland* est d'origine parisienne : mais, jusqu'à ce qu'il l'ait mathématiquement prouvé, il sera téméraire de réduire notre poëme au dialecte « français ». = Il convient d'ajouter que la langue parlée en Angleterre, après la conquête de 1066, n'était pas un normand très-pur : un certain nombre de conquérants parlaient le dialecte français, et il y a eu des courants français à travers le parler normand. C'est ce qui nous explique pourquoi le scribe du texte d'Oxford écrit encore tant de fois *nos, vos* et *lor*, au lieu de *nus, vus* et *lur*. C'est ce qui nous explique surtout pourquoi il varie tant dans la notation du *c* et du *ch*. = M. Joret, dans son livre : *Du* c *dans les langues romanes* (1874), et dans son *Etude sur le patois normand du Bessin* (*Mémoires de la Société de linguistique*, 1877, t. III, fasc. 3), établit solidement que, dans le dialecte normand, le *c* devant l'*i* et l'*e* se prononçait *tch* ou *ch*; mais, que devant l'*a*, l'*o*, l'*u*, et même devant l'*e* provenant de l'*a* latin, il a toujours été profondément guttural. Bref, on a toujours prononcé un *qu'val*, un *qu'valier*, et non pas un *cheval*, un *chevalier*, etc. Je n'y contredis point, et accepte ces conclusions. Mais la langue des conquérants normands n'a pas été si uniformément normande, et, encore un coup, elle a été traversée par des courants français. J'ai dû respecter, j'ai respecté, à ce point de vue, la notation du manuscrit d'Oxford, en adoptant les formes qui y sont, à beaucoup près, le plus fréquemment usitées. J'ai adopté *cheval* et *chevalier* parce que ces notations sont bien plus constantes dans le texte de la Bodléienne que *ceval* et *cevalier*, dont la prononciation, d'ailleurs, reste très-douteuse. M. Th. Müller nous a donné raison sur ce point, et nous ne pouvons mieux

vers, et le poëte peut ensuite nous transporter brusquement dans le palais du roi musulman.

faire, pour terminer, que de placer son jugement sous les yeux du lecteur, qui pourra prononcer entre M. Joret et nous. « Quant au *c* et au *ch*, je ne me suis pas écarté de l'orthographe du manuscrit d'Oxford : car je suis convaincu que, dans le dialecte normand, il y avait UNE FLUCTUATION entre ces deux consonnes devant l'*a* latin et l'*e* (quand l'*e* est l'affaiblissement de cet *a*). Ce qui me le prouve, c'est que, dans le vieil anglais, il y a la même fluctuation dans les mots qui sont tirés du normand, et qu'on la retrouve aussi, dans l'anglais moderne, en beaucoup de mots. Comparer, par exemple (pour ne citer que quelques mots très-usités) : *candle, carry, escape, caitif*, d'une part, et de l'autre, *challenge, change, charge, chief*, etc. On pourrait multiplier ces exemples. » = En résumé, l'original du texte d'Oxford était normand, et ce texte lui-même est anglo-normand.

4° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION.

La *Chanson de Roland* (texte d'Oxford) contient 4002 vers décasyllabiques, assonancés par la dernière voyelle sonore. = Ces vers sont distribués en 298 couplets ou laisses. = Chaque laisse contient en moyenne quinze vers. Les couplets des poëmes postérieurs sont plus longs. = Un « Tableau des assonances du *Roland* » a été publié par M. Gaston Paris dans la *Romania* (II, p. 263, 264). Ce tableau a été rectifié dans le même recueil (III, p. 290) par M. Gaston Raynaud. = Un Traité de la rhythmique du *Roland* a été publié par nous dans notre édition classique (Tours, Mame, 1880, pp. 484-489). Nous y renvoyons notre lecteur. = Il n'est, d'ailleurs, que trois groupes d'assonances qui méritent d'être spécialement étudiés dans notre vieux poëme : *a*. Le groupe en *ei*, qui indique une antiquité assez reculée. *b*. La confusion dans un même couplet des assonances en *en* et en *an*, qui semble, au contraire, attester une époque plus récente que celle du *Saint Alexis* (voy. G. Paris, *Vie de saint Alexis*, Introduction, p. 36, 37). *c*. Les assonances *a*, *ai*, *an*, admises dans une même laisse. = Il n'est pas besoin de rappeler ici que les couplets en *é*, *er*, d'une part, et ceux en *ié*, *ier*, de l'autre, sont complétement distincts. Mais c'est le propre des scribes anglo-normands d'avoir perpétuellement confondu ces deux notations. Les éditeurs modernes ont à réparer cette regrettable erreur et à restituer les laisses en *ier*, etc. = Indépendamment des ouvrages que nous avons cités plus haut, on devra consulter, sur la rhythmique du *Roland*, les monographies suivantes : *a*. *Ueber das Metrum der « Chanson de Roland »*, Inaugural-Dissertation, von Franz Hill, Strasbourg, 1874, in-8°, 36 pages (voy. le Compte rendu de Gaston Paris dans la *Romania*, III, 398). C'est le meilleur travail sur la matière. — *b*. *Assonanzen in der « Chanson de Roland » : a, ai, an*, par Franz Scholl (*Jahrbuch für romanische und englische Sprachen und Literaturen*, nouvelle série, III, 1876, pp. 65-81 ; cf. la *Romania* de 1876, p. 254). — *c*. *Ueber die als echt nachweisbaren Assonanzen der « Chanson de Roland »*, par Adolf Rambeau (Marbourg, 1877, in-8°). Tels sont les travaux les plus récents, et celui de M. Hill marque à peu près l'état actuel de la science.

5° MANUSCRITS.

(*Texte primitif et Remaniements. — Classement de ces manuscrits. — Edition critique.*)

Nous diviserons cette partie de notre travail en trois paragraphes distincts : A. Énumération des manuscrits du *Roland* qui sont parvenus jusqu'à nous. — B. Leur histoire et leur classification. — C. Plan d'une édition critique du *Roland*, d'après ces divers manuscrits préalablement classés.

Marsile est assis sur un perron de marbre bleu, à l'ombre, dans son verger. Il tient conseil : vingt mille

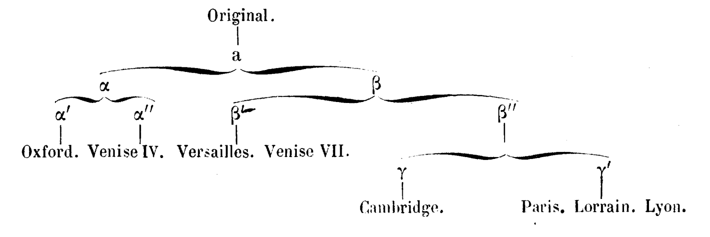
A. ÉNUMÉRATION DES MANUSCRITS DU ROLAND QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. —1° Manuscrits qui reproduisent la plus ancienne des versions connues : *a.* Oxford, Bodléienne 1624, ms. Digby, 23; le plus ancien de nos manuscrits épiques. M. Stengel vient d'en publier un *fac-simile* COMPLET par le procédé ordinaire de photographie (tirage à cent exemplaires, accompagné d'un texte PALÉOGRAPHIQUE; Marbourg, septembre 1878). « Le ms. Digby, dit M. Stengel, paraît avoir été écrit vers la fin du XIIe siècle. Sans parler de certains « rafraîchissements » qui remontent aux XIVe-XVe siècles, il a eu à subir de nombreuses corrections et additions de différentes mains. La façon cavalière dont il a été traité par son propriétaire au moyen âge, la qualité inférieure de son parchemin, la négligence dans la transcription, les fautes fréquentes et grossières dans le texte, tout prouve que nous avons affaire à l'œuvre et à la propriété d'un jongleur qui, probablement, ne vivait pas dans l'abondance. » (L. I., VI.) = *b.* Venise, Biblioth. Saint-Marc, fr. IV, XIIIe siècle, vers 1230-1240. Ce manuscrit, fortement italianisé, ne reproduit la version primitive du *Roland* que jusqu'au vers 3682 d'Oxford (= 3847 de Venise). On y trouve ensuite l'intercalation d'une *Prise de Narbonne* (vers 3847-4418), et il se termine par la reproduction de la dernière partie (vers 4419-6012) de ce remaniement que nous appelons *Roncevaux.* M. Eugen Kölbing en a publié en 1877 une édition paléographique, avec abréviations, etc. (Heilbronn, chez Henninger). — 2° Manuscrits du *Roland* qui renferment la version remaniée du *Roland*, celle qu'on a pris l'habitude d'appeler le *Roman de Roncevaux.* Indépendamment du ms. de Venise, fr. IV, qui, depuis le vers 4419 jusqu'au vers 6012 et dernier, renferme un texte emprunté aux Remaniements, il faut énumérer les mss. suivants : = *c.* Paris, Bibl. nation., fr. 860, anc. 7227 5, anc. Colbert 658, fos 1-36 (seconde moitié du XIIIe siècle). Les quatre-vingts premiers couplets y font défaut, et le manuscrit commence par un vers qui répond au vers 984 du ms. d'Oxford. Le texte de Paris a été publié par M. Francisque Michel (Paris, Didot, 1869). = *d.* Lyon, bibliothèque du collége, ms. 984; n° 649 au Catalogue de Delandine (XIVe siècle). Les quatre-vingt-quatre premières laisses y font défaut, et le manuscrit commence par un vers qui répond au vers 1221 du ms. d'Oxford. Le texte de Lyon ne reproduit pas l'épisode de Baligant et omet le récit de la grande bataille de Saragosse. C'est un texte abrégé. M. Paul Meyer en a reproduit (en regard du texte de Paris) 233 vers, qui contiennent le récit de la mort de Roland et qui correspondent aux vers du ms. d'Oxford 2355-2554 (*Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français*, 2e partie, Vieweg, 1877, p. 219 et suiv.). = *e* Manuscrit lorrain. Fragment de 351 vers (XIIIe siècle). M. Michelant les a publiés à la suite du *Roland* d'Oxford, dans l'édition de F. Génin. = *f.* Châteauroux, bibliothèque de la ville; ancien manuscrit de Versailles, écriture italienne de la fin du XIVe siècle, 8330 vers. Après avoir fait partie de la bibliothèque de Louis XVI, il fut acheté par le marquis Germain Garnier, et, plus tard, par M. J.-B. Bourdillon. C'est celui dont ce dernier s'est servi pour sa prétendue édition critique. Il en existe une copie moderne à Paris (Bibl. nation., fr. 15108; anc. Suppl. franç. 254 21), laquelle vient de Guyot des Herbiers. Indépendamment de l'édition et de la traduction de M. J.-B. Bourdillon, qui ne sauraient inspirer aucune confiance (*Roncisvals mis en lumière*, Lyon et Paris, 1841; le *Poëme de Roncevaux*, ibid., 1840), M. Paul Meyer a publié un long fragment du ms. de Châteauroux qui correspond aux vers du ms. d'Oxford 2355-2554 (*Recueil d'anciens textes*, p. 226 et suiv.), et M. Francisque Michel en avait publié en 1869 les quatre-vingts premiers couplets (Paris, Didot). = *g.* Venise,

hommes en silence ont les yeux fixés sur lui. Le roi de Saragosse a peur de Charlemagne : il n'a pas de sol-

Bibliothèque Saint-Marc, fr. VII, XIII[e] siècle (vers 1250), 138 folios, 8880 vers. Le texte n'est pas italianisé. Après l'avoir collationné avec celui de Châteauroux ou Versailles, on arrive à cette conclusion que ces deux textes sont la copie d'un même original. Les variantes sont sans importance. = *h*. Cambridge, Trinity College, R. 3-32 (XV[e] siècle). M. Paul Meyer en a publié un long fragment, en regard du texte d'Oxford, dans son *Recueil d'anciens textes* (1877, in-8°, p. 209 et suiv.). Nous l'avons eu sous les yeux, comme tous les autres, et y avons relevé un nombre assez considérable de variantes pour notre édition du *Roland*. = *i*. Manuscrit de la vente Savile, en février 1851 (n° 55 du catalogue). Version en alexandrins. Mais est-ce bien un *Roland?*... L'attribution est des plus douteuses. = Un grand nombre de manuscrits de *Roland* et de *Roncevaux* ne sont point parvenus jusqu'à nous. Tel est l'un de ceux qui étaient conservés dans l'armoire aux livres de la cathédrale de Peterborough ; tel est celui qui se trouve indiqué dans un « Inventaire du XV[e] siècle pour la famille d'Este », qui a été publié par M. P. Rajna (*Romania*, II, 49) : « Libro uno chiamado *Rolando* in francexe » ; etc., etc. = Les Remaniements que nous avons précédemment énumérés se divisent en trois groupes : Paris, Lyon et Lorrain. — Versailles et Venise VII. — Cambridge. = M. W. Fœrster a annoncé, en août 1878, qu'il allait publier en deux volumes : 1° les remaniements de Paris, de Lyon et de Cambridge, et 2°, ceux de Venise VII et de Châteauroux (chez Henninger, à Heilbronn). = Voici un tableau qui reproduit, en abrégé, notre énumération des manuscrits du *Roland*.

VERSIONS.	MANUSCRITS.
1° Version primitive, ou *Roland*.	*a*. Oxford, Bodléienne, 1624, Digby, 23. *b*. Venise, Bibliothèque Saint-Marc, fr. IV (pour les 3846 premiers vers).
2° Version remaniée, ou *Roncevaux*	*b*². Venise, Bibliothèque Saint-Marc, fr. IV (pour les vers 4419-6012). — *c*. Paris, Bibliothèque nationale, fr. 860. *d*. Lyon, Bibliothèque du collége, 984. *e*. Manuscrit lorrain. — *f*. Châteauroux (ou Versailles). *g*. Venise, Bibliothèque Saint-Marc, fr. VII. — *h*. Cambridge, Trinity-college, R. 3-32.

B. HISTOIRE ET CLASSIFICATION DES MANUSCRITS DU ROLAND. — M. W. Fœrster, dans le *Zeitschrift für romane Philologie* (II, pp. 162 et ss.), a exposé la filiation des différents manuscrits du *Roland* en un tableau qui nous paraît résumer l'état actuel de la science et dont nous acceptons volontiers les données :



dats capables de résister à la grande armée de l'Empereur; il est rouge de honte, et demande l'avis de ses

L'histoire de ces divers manuscrits peut se résumer en quelques propositions, que nous allons énoncer sous la forme la plus concise : 1° Le manuscrit d'Oxford n'est évidemment pas un manuscrit original, mais une copie exécutée, durant la seconde moitié du XII[e] siècle, par un scribe anglo-normand. Le scribe était des plus ignorants : la copie est des plus médiocres. = 2° Le manuscrit original, prototype, de cette antique version, a dû être, suivant nous, exécuté en Angleterre, entre les années 1066 et 1095. Il n'est point parvenu jusqu'à nous. = 3° Un certain nombre de copies ont été prises sur cet original perdu. Sur l'une de ces copies, déjà corrompue et viciée (α) ont été transcrits deux textes (α' et α'') qui forment une seule famille, représentée par les manuscrits d'Oxford et de Venise IV. = 4° Plusieurs copies ou sous-copies du manuscrit original (qui ne sont point parvenues jusqu'à nous) ont circulé en Europe et ont été traduites ou imitées : [1] dans les pays scandinaves (d'où la *Karlamagnus-saga*, qui, jusqu'à notre vers 2562, suit, vers par vers, un texte analogue à celui d'Oxford); [2] en Allemagne (d'où le *Ruolandesliet* du curé Conrad, le *Stricker* et le *Karlmeinet*, qui dérivent en grande partie d'une traduction de l'original français); [3] dans les pays néerlandais (d'où les fragments flamands publiés par M. Bormans, qui représentent également le texte d'Oxford, mais qui remontent directement à la source allemande). = 5° A côté de ces différents groupes de documents qui ont été très-lucidement classés par M. A. Rambeau (*Ueber die als echt nachweisbaren Assonanzen der « Chanson de Roland »*, Marbourg, 1877), on peut même créer un groupe nouveau, un groupe à part, pour la Chronique de Turpin, qui représente sans doute un état plus ancien de la tradition, mais où il y a tant de faits et tant de noms communs avec le texte d'Oxford. = 6° Ici s'arrête l'histoire du texte que nous appelons *Roland;* ici commence l'histoire du texte que nous appelons *Roncevaux*. Il importe de bien définir ces deux termes. = 7° Par *Roland*, nous entendons la rédaction d'Oxford, qui, au point de vue spécial où nous nous plaçons, se divise en deux parties : Première partie : du vers 1[er] jusqu'au vers 3682, jusqu'au retour de Charlemagne et de ses Français, qui, au sortir de l'Espagne, *passent Nerbone par force e par vigur*. Seconde partie : du vers 3683 jusqu'à la fin du poëme. On y raconte, en trois cents vers, le seul procès de Ganelon, son combat avec Pinabel et sa mort. = 8° Par *Roncevaux*, nous entendons un arrangement du *Roland* qui a consisté à joindre aux 3682 premiers vers un dénoûment nouveau. Un poëte qui, selon une hypothèse probable, vivait en France du temps de Philippe-Auguste, aura trouvé le *Roland* trop écourté et lui aura, en deux mille vers, rimés et non plus assonancés, composé un dénoûment nouveau, lequel consiste principalement dans ces deux épisodes très-longuement développés : la fuite de Ganelon (couplets 342-361 du texte de Paris publié par Fr. Michel), et la mort d'Aude (couplets 363-399; huit cents vers environ au lieu d'une trentaine que présentait le texte d'Oxford). = 9° Dans notre langage, le mot « *Roncevaux* », d'une part, et d'autre, les mots « Remaniements du *Roland* », sont véritablement synonymes. = 10° Il y a eu un manuscrit original, un prototype du *Roncevaux*, comme il y a eu un manuscrit original, un prototype du *Roland*. Ce manuscrit original du *Roncevaux* (β) n'est pas parvenu jusqu'à nous. = 11° Ce prototype du *Roncevaux* se composait, suivant nous, de quatre ou cinq mille vers encore *assonancés* et d'environ deux mille autres vers *rimés*. = 12° Ce même prototype a donné lieu à plusieurs copies (β' et β'') et sous-copies (γ et γ'). Dans celles de ces copies et sous-copies que nous possédons, la première partie du poëme remanié a été elle-même *désassonancée* ou *rimée*. Les lecteurs du XIII[e] siècle ne goûtaient plus les asso-

païens. L'un deux se lève et conseille la paix : « Envoyez » des messagers à Charles, dit Blancandrin. Comblez-le

nances, et il fallait répondre par la rime aux nouveaux besoins de l'intelligence et de l'oreille. = 13° Ce travail était tellement réclamé par l'opinion publique, qu'il fut exécuté, vers le même temps, par plusieurs jongleurs, qui travaillèrent chacun de son côté. De là le remaniement de Paris (le meilleur de tous, et dont l'auteur a utilisé un manuscrit de la famille d'Oxford-Venise IV en même temps qu'un manuscrit de *Roncevaux*) ; le texte de Lyon (qui est copié sur le type de celui de Paris, mais avec le parti pris évident de l'abréger quand même, de l'abréger partout, et où l'on a notamment supprimé, comme dans la *Karlamagnus-saga*, tout l'épisode de Baligant); le fragment lorrain (qui se rapporte également au texte de Paris) ; le manuscrit de Châteauroux ou de Versailles (qui ne fait qu'un seul et même groupe avec Venise VII ; mais on trouve encore quelques couplets antiques dans Versailles, et ils ont disparu dans Venise VII); le texte de Cambridge enfin, souvent moins développé que celui de Versailles. = 14° Encore un coup, ces « rifacimenti » forment trois groupes : [1] Paris, Lyon, Lorrain. — [2] Versailles ou Châteauroux et Venise VII. — [3] Cambridge. = 15° Chacun de ces Remaniements renferme des fragments plus ou moins appréciables de la version primitive et qui ne sont pas les mêmes dans chaque remaniement. Celui de Paris ne nous a pas conservé moins de quarante couplets qui sont empruntés presque littéralement à l'antique rédaction. On voit par là de quelle utilité peut être le *Roncevaux* pour constituer le texte définitif du *Roland*. = 16° En résumé, deux prototypes, l'un pour le texte primitif ou le *Roland ;* l'autre pour les Remaniements ou le *Roncevaux*. Tout rentre dans ces deux groupes, et il ne reste de difficulté que pour le manuscrit de Venise IV. = 17° Ce manuscrit est l'œuvre d'un jongleur qui exploitait l'Italie durant le second tiers du XIII[e] siècle, en y chantant un répertoire de poëmes français qu'il adaptait à la langue de ses auditeurs italiens. Il le composa avec les éléments suivants : [1] Environ quatre mille vers transcrits sur un type analogue au type d'Oxford. [2] Un épisode, la *Prise de Narbonne*, que notre jongleur emprunta à quelque manuscrit cyclique de la Geste de Guillaume et qu'il rattacha tant bien que mal au *Roland* (grâce au fameux vers : *Passent Nerbone par force e par vigur*). [3] Le dénoûment ordinaire de tous les *Roncevaux*, copié sur un manuscrit de cette famille. = 18° Dans une thèse qui a été présentée en 1879 à l'université de Marbourg, M. Ottmann soutient un système contraire à celui que nous venons d'exposer sur le ms. de Venise IV, et essaye de prouver que, pour la plupart de ses leçons, ce manuscrit se relie à la version originale de *Roncevaux*. Nous attendrons, pour nous prononcer sur ce point obscur, la publication de la thèse de M. Ottmann. Jusque-là, nous croyons devoir persister dans notre système. = 19° Pour tout ce qui concerne la classification des manuscrits du *Roland* et du *Roncevaux*, voy. surtout la Dissertation de M. Adolf Rambeau (*Ueber die als echt nachweisbaren Assonanzen der « Chanson de Roland »*, Marbourg, 1877), la préface de la nouvelle édition de Th. Müller (Göttingen, 1878, pp. III-VII), et surtout l'excellent article de W. Fœrster dans le *Zeitschrift für romane Philologie*, II, pp. 162-180.

C. Plan d'une édition critique du Roland d'après ces divers manuscrits préalablement classés. — I. Choix des leçons. 1° La classification qui précède est la base nécessaire de toute édition classique du *Roland*. = 2° Sans oublier que le manuscrit IV de Venise appartient à la même famille que celui d'Oxford, il convient d'observer que le copiste du manuscrit d'Oxford s'est rendu coupable, pour son compte personnel, d'un grand nombre d'erreurs et de lacunes que l'on peut aisément corriger et combler avec le manuscrit IV de Venise. = 3° D'où il suit que, sans aller jusqu'à faire une

» de présents; faites-lui don de sept cents chameaux, de » mille autours, de quatre cents mulets chargés d'or et

famille à part de ce texte de Venise IV, on peut et l'on doit tirer de ce texte un parti aussi avantageux que s'il formait à lui seul une famille spéciale. Et c'est en ce sens seulement que nous lui donnons le nom de « famille ». = 4° Bref, sans négliger le témoignage très-précieux et nécessairement utilisable des documents nordiques, néerlandais et allemands, nous nous trouvons en présence de trois groupes ou de trois familles principales : la première qui est représentée par le manuscrit d'Oxford ; la seconde, par celui de Venise IV ; la troisième, par les différents textes du *Roman de Roncevaux* qu'il faudra *tous* consulter et *tous* utiliser. = 5° Ces principes étant admis, le système que nous suivrons sera le suivant : « Quand une leçon nous sera fournie à la fois par Oxford et Venise IV, nous l'adopterons de préférence à celle que nous présentent le *Roncevaux* de Paris et nos autres Remaniements. — Quand une leçon nous sera fournie à la fois par Venise IV et par l'un de nos Remaniements, nous l'adopterons de préférence à celle que nous offre le manuscrit d'Oxford. — Quand une leçon nous sera fournie à la fois par Oxford et par un de nos Remaniements, nous l'adopterons de préférence à celle que nous trouverons dans Venise IV. » — II. LANGUE. 1° Le but que nous devons poursuivre est, suivant les paroles déjà citées de M. Th. Müller, de « restituer la *Chanson de Roland* normande, si misérablement défigurée sous la recension anglo-normande ». = 2° Or, les deux caractères des textes anglo-normands, c'est l'altération des règles de la déclinaison romane et la confusion des notations *é* et *ié*. Ce sont ces deux caractères qu'il s'agit principalement de faire disparaître. = 3° L'éditeur se fera un devoir de corriger, dans son texte critique, les fautes innombrables et grossières du scribe, relatives à la déclinaison, à la grammaire et à la notation orthographique, fautes qui sont principalement dues aux habitudes anglo-normandes de ce copiste ignorant et distrait. = 4° Les lacunes seront comblées à l'aide de Venise IV et de *Roncevaux*, dont on devra ramener le texte au dialecte normand. = 5° Les vraies formes orthographiques sont, presque toujours, fournies par les mots placés en assonance. On ne l'oubliera pas, et l'on se servira d'un Vocabulaire complet de ces mots pour rectifier partout leur orthographe. = 6° On ira même plus loin, et l'on essayera de ramener le texte du *Roland* à l'UNITÉ ORTHOGRAPHIQUE. Si le manuscrit d'Oxford nous offre plusieurs formes, nous choisirons la meilleure, au double point de vue phonétique et grammatical, et nous la maintiendrons toujours et partout. C'est ainsi, pensons-nous, que les anciens scoliastes ont dû procéder pour les textes homériques ; c'est ainsi que nous avons essayé de procéder dans notre septième édition de la *Chanson de Roland* (1880).

Aux Dissertations qui précèdent nous jugeons utile de joindre un spécimen des différents manuscrits de *Roland*.

OXFORD (vers 2366 et ss.).

I

Ço sent Rollanz que la mort le tresprent,
Devers la teste sur le quer li descent :
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz ;
Desuz lui met s'espée e l'olifan.
Turnat sa teste vers la paiene gent :
Pur ço l'at fait que il voelt veirement

VENISE IV (vers 2516 et ss.).

I

Quand Rollant vid che la mort l'entropranl,
Jus de la testa sur li cors li desant,
Desuz un pin est aleç corant.
Sur l'erbe verde si se colçe cassant.
Desor lui se mist sa spea e l'olifant,
Tornet son cef vers Espagne la grant
Che Çarlo die estrote sa çant,

» d'argent. Puis, ne soyez pas avare de belles promesses :
» ne manquez pas de lui dire que vous irez lui rendre hom-

Que Carles dict e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant.
Clelmet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez Deu puroffrid lo guant Aoi.

II

Ço sent Rollanz de sun tens n'i ad plus ;
Devers Espaigne est en un pui agut,
A l'une main si ad sun piz batud :
« Deus, meie culpe, vers les tues vertuz,
» De mes pecchez, des granz e des menuz,
» Que jo ai fait dès l'ure que nez fui
» Tresqu'à cest jur que ci sui consoüt ! »
Sun destre guant en ad vers Deu tendut ;
Angles del ciel i descendent à lui. Aoi.

III

Li quens Rollanz se jut desuz un pin ;
Envers Espaigne en ad turnet sun vis :
De plusurs choses à remembrer li prist,
De tantes teres cum li bers cunquist,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne sun seignor ki l' nurrit.
Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt ;
Mais lui meïsme ne volt mettre en ubli.
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
« Veire patene, ki unkes ne mentis,
» Saint Lazaron de mort resurrexis
» E Daniel des leons guaresis,
» Guaris de mei l'anme de tuz perilz
» Pur les pecchez que en ma vie fis. »
Sun destre guant à Deu en puroffrit :
Seint Gabriel de sa main l'ad pris.
Desur sun braz teneit le chef enclin :
Juntes ses mains est alet à sa fin.
Deus tramist sun angle cherubin
E seint Michel de l' peril ;
Ensemblod od els sent Gabriel i vint.
L'anme del cunte portent en parei̇̈s.

Li gentils cans, qu'il seit mort combatant.
Il bat soa colpe, si trait Deus à garant,
Por ses pecieç ver Deus tend ses mant.

II

Quand vid Rollant de so temp n'i a plu,
Devers Espagne cist in un poi agu ;
A son pung destre ait ses pieç batu :
« Deus, miserere, per la toa vertu,
» De mes peçieç, de gran e de menu,
» Che eo ai fait dès ore que neç fu
» Jusque ces jors que ci sui conseü. »
Son destre mans vers Deu a tendu ;
L'angle de cel est à lui descendu.

III

Li cont Rollant se cist desot un pin ;
De tantes çoses à remembré li prist :
De França dolçe e des hommes de son loy,
E de ses oncles Ka[rle]maine chel' nori,
De Franceis dond il estes fi ;
Non poit muer n'en plur e n'en sospir ;
Mais si meesme n'en volt metre in oblie ;
Clameit sa colpe, preioit Deo merci :
« Vere paterne, que unque no menti,
» Santo Laçaron da mort resurexi,
» Li trois enfant qui el fog furent mi,
» Sante Marie ses pecié demeti,
» Enz en la croice por nos volis mori,
» Al terço jors re usitas tot vi,
» Gardeç me l'arme, che non seit inpeie
» Por ses pecieç che en sa vie fi. »
Son destre grant vers Deu enprist ofri ;
Desuç son braç el tint son elme enclin,
Jontes ses ma[n]s est allé sa fin ;
Deus li tramist li angle cherubin
E santo Michael de la mere del' perin ;
Insemble cels saint Gabriel li vin :
L'arme de l' cont enport en Paradis.

PARIS.

I

Quant voit Rollans de son tans n'i a plus,
Devers Espaingne est couchiez estendus ;
A une main fu donc ses pis batus :
« Dex ! dist il, sire, à voz rant je salus.
» Ma corpe ranz voz et à vos vertus
» De mes pechiés, des grans et des menus
» Que je ai fais puis que je fui nascus
» Jusqu'icest jor que sui ci mors chaüz. »
Ses destres gans en fu à Deu tendus ;
Angre dou ciel en descendirent jus :
Des mains Rollant fu li gans receüz.

II

Quant Rollans voit que la mors l'entreprent,
Desoz ·I· pin est alez erranment ;
Sur l'erbe vert là s'est couchiez as dens.
Por ce l'a fait que il weult voirement
Que Karles die et trestoute sa gent
Dou gentil conte qu'il soit mors conquerant.
Clainme sa corpe et menu et souvent,
Por ses pechiés vers Deu son gaige tent :
Li angre Deu le prinrent erranment.

LYON.

I

Quant voit Rollanz de son tans n'i a plus,
Devers Espaigne s'est couchiez estenduz ;
« Diex ! dist il, sire, à vos rant je saluz. »
A une de ses mains fu mout ses piz batuz :
« Ma corpe, Diex, rant ge à vos saluz
» De mes pechiez, des granz et des menuz,
» Que je aï fait dès que je fui nascuz. »
Ses destres ganz en fu à Dieu randuz ;
Li ange Dieu en descendirent jus ;
Des mains Rollant fu li ganz receüz.

II

Quant voit Rollanz que la morz le sorprant,
Sor l'erbe vert est couchiez en estant ;
Sa corpe bat e menu e sovant ;
Por ses pechiez vers Dieu son gage rant.

» mage et vous faire baptiser à Aix; enfin, donnez-lui nos
» fils en otage. L'important c'est que Charles traverse

III

Rollans se gist soz un aubre foilli,
Devers Espaingne a retorné son vis :
De maintes choses à porpanser se prinst,
De tantes terres conme il a conquis,
De douce France, de ceuls de son païs,
Et des Fransois par cui il a tel pris ;
Ne puet muer que ne plort li Marchis,
Et lui meismez ne puet maitre en oubli,
Clainme sa corpe, si prie Deu mercis :
« Ahi ! voirs peres, qui onques ne mentis,
» Saint Lazaron de mort resurrexis
» Et Daniel dou lyon garantis,
» Dex, resoif m'arme en ton saint Paradis.
» Sire, ma corpe, se je onques menti,
» De mes pechiés que je ai fais touz dis. »
Ses destres gans en fu vers Deu offris.
Desoz son bras estoit ses elmes mis,
Jointes ses mains l'a la mors entreprins ;
Dex li tramist ses angres beneïs,
Saint Gabriel et bien des autres dis ;
L'arme de lui portent en Paradis,

(Paul Meyer, *Recueil d'anciens textes*, p. 219 et ss.)

III

Rollanz se gist soz ·II· arbres floris ;
Devers Espaigna a retorné son vis ;
De mout grant chose à porpanser se prist,
De douce France, de cés de son païs ;
De totes terres que li bers a conquis
E des François que il a tant servis.
Ne puet muer que ne plort li Marchis.
Puis, bat sa corpe, si crie Dieu mercis :
« Verais rois sire, qui onques ne mantis,
» Sant Lazaron de mort resuscitis
» E Daniel dou lion garantis,
» Diex, reçoi m'arme en ton saint Paradis ;
» Diex, moie corpe de mes pechiez que fis. »
Ses destres ganz en fu à Dieu offris,
Desoz son braz fu ses yaumes mis ;
Jointes ses mains l'a la mors entrepris ;
L'arme de lui portent en Paradis.

(Paul Meyer, l. l.)

VERSAILLES (Cf. VENISE VII).

I

Quant voit Rolant que si est deceü,
En Rencevaus a paié grief treü,
Li ·XII· per i sunt mort et vancu,
Li rois de France en ert mot irascu,
En orfenté en est son cors cheü.
Rolant estoit en son un pui agu,
A ses deus meins en ot son piz batu :
« Dex, moie cope, per la toie vertu,
» Des granz pechez dont qit estre perdu
» Cist las pechere dès l'ore que nez fu,
» Tresc' à cest jor que ci est conseü. »
Son destre gant a contremont tendu.
Li cels ovri, les angles i sunt venu,
Qui metront s'arme en joie et en salu.

CAMBRIDGE.

I

Quant voit Roullant de son temps n'y ad plus,
Durandal tint donc li branc est mouluz,
A ·I· russel en est Roullant venuz :
Ly Duc se besse, qui moult fut irascuz
Durandal boute parfont en la paluz.
Illec fut bien li branc d'acier repus ;
D'ycy au haut ly a tout enbatuz.
Roullant se tourne qui moult fut esperduz.
La mort l'empresse, contre terre est chaüz.
Devers Espagne c'est couchez estenduz,
Dieu reclame et la soue vertuz
De ses pechez, de grans et de menuz
« Dès yceu jour que je fu conceüz. »
L'angre du ciel ilec est descenduz,
Qui de par Dieu ly a fait tiel saluz :
« Sire Roullant, ne soies esperduz ;
» O les martirs seras bien cogneüz. »

II

Quant voit Rolant que la morz l'entreprent,
Car per les els li cervals li descent,
Per les orelles n'ot il mais ne entent,
Tint Durendart al pom d'or et d'argent,
Fiert en la piere, bote pié et estent.
Ne la pot f[r]aindre, qe Dex ne li consent.
Quant voit Rolant ne li forfait nient,
Sor destre garde contre demi arpent,
Si a coisi un fontenil rovent
Plein de venin et plein d'intoschement.
Dex ne fist home, dès le tems Moïsent,
S'il en bevoit ne fust mors esrament; — Mot ert hisdos et parfont et pulent : — Là vint Rolant, coroceus et dolent; — Entor lui garde, n'i coisi nule gent; — Durendal prist par son fier hardiment, — Dedenz la gete, car la mort le sosprent. — La gent del regne en trai vos à garent : — Cil nus ont dit, se l'estoire ne ment, — Q'encor i est por voir certanement — Et i sera deci an feniment. — La morç l'argüe et poignot mot sovent, — Mot estoit près de son trespassement; — Sur l'erbe verde s'est cochez plorantment. — Son vis torna vers Espegne la grant; — Por ce l'a fait que il velt voirement — Que Karles die à

II

Quand voit Roullant la mort le va menant,
Desoubz ·I· pin s'en vait courant.
Ly Duc se couche, son chief vers Oriant ;
De dessoubz lui tourna son olifant,
Tourna son vis vers Espagne la grant,
Que Charles die en France ensement :
« Ly gentil duc est mort combatant. »
Il bat sa coupe, n'y va plus atendant.
Pour ses pechez offrit à Dié son guant.

» les Pyrénées, c'est qu'il sorte d'Espagne. Après quoi, » les Français n'entendront plus jamais parler ni de vous,

trestote sa gent : — « Li gentis cons est mors conquiramment. » — Cleime sa cope et menu et sovent : — « Dame-Deo pere, pater omnipotent, — Sainte Marie, m'arme et mon » cors vos rent; — En som cest mont vos en faz un present. »

III

Desor lo pui se jut li cons Rolant :
Son vis torna vers Espeigne la grant;
De meintes coses se vont lors remembrant :
De Durendart dont terres conquis[t] tant,
De douce France et d'Aude la vaillant,
Nièce Girart de Viene la grant;
De Charlemeine qi est as po[r]z passant,
Qi le nosri soef por bon talant,
Et d'Olivier qe il laissa gisant
Lés l'arcevesqe desoz le pin sanglant.
Lors se pasma, li cuers li vait faillant.
Quant il revint, lors fist un duel pesant,
Qe la cervele li est del chief issant.
Or set-il bien ne puet aler avant
Qe il ne muire orendroit maintenant :
Bati sa cope, mot fu ben repentant,
De ses pechiez fu voir regeissant.
Lors reclama le Glorios puissant
Qi de la Virgine nasqui en Balliant :
« Si voirement comme je sui creant
» Qe covertis seint Feron lo tirant,
» Saint Policarf qi de mal fasoit tant;
» De la fornas où furent li enfant,
» Tuit sain et sauf s'en issirent joiant;
» Et à Jonas qi aloit preïchant,
» Qe la balene transgloti en estant :
» Al port d'Orcaise, desoz la garillant,
» Soz Niniven où errent mescreant, — Là le geta [à] une aube aparant; — Vostre miracle » furent aparissant; — Saint Lazaron qi ert vostre servant — De mort à vie lo feistes » parllant; — Dame-Deu pere, tot issi voiremant — Come gel' croi et sai à esciant, — » Garisez m'arme per le vostre commant. » — Lors s'aclina sor son escu vaillant : — Il joint ses meins, l'arme s'en va cantant; — Angle enpené l'emporterent atant, — En Paradis le poserent riant — Devant Yhesu, où a de joies tant — Nel vus pot dire nus clerc tant fust lisant. (Paul Meyer, l. l. pp. 226-228.)

III

Ly dus se geut soubz ·I· pin fielluz ;
Devers Espagne avoit tourné son vis
De moult de choses à dementer c'est prins ;
De tant de terre que il avoit conquis,
De France douce, du segnouri païs,
De Charlon son oncle o le cler vis.
Le cuer du ventre ly est moult attendris ;
Mez ly mesmez ne voult mettre en oublis :
Il bat sa coupe, si crie à Dieu mercis :
« Vray doux pere, qui onc ne mentis,
» Saint Lasaron de mort resurrexis
» Et Daniel du leon garantis,
» Les III enfans qui furent en feu mis,
» A Marie ses pechez demeïs,
» Par nos pechez fus en la croix mis
» Et en sepulchre fustes ensevelis,
» Si com c'est voir, beau pere Jhesu Cris,
» Gardez moi l'ame des infernaux peris. »
A cest mot s'est li Dus esvenoys,
Son elme enbronche, ses mains met sur son [piz],
L'ame s'en part, le cors est enpalis.
Dieu y tramist ·I· ange cherubis
Et saint Michiel est enprès lui assis.
L'ame du conte portent en Paradis.
(Paul Meyer, l. l., p. 209 et ss.)

6° Versions en prose.

Le *Roland* n'a pas été, comme plusieurs autres de nos Chansons, traduit directement en prose; mais il a fourni la matière d'un nombre considérable de récits en prose dont le lecteur trouvera l'énumération plus loin, aux *Variantes et Modifications de la légende*. Il serait inutile de les rapporter ici.

7° Éditions.

A. Texte primitif. — 1° Manuscrit d'Oxford. Le texte d'Oxford a été publié par sept éditeurs, en seize éditions différentes : Francisque Michel[1] (1837); Francis Génin (1850); Theodor Müller[1] (1851); Theodor Müller[2] (1863); Francisque Michel[2] (1869); Conrad Hoffmann (1869); Léon Gautier[1-7] (1872-1880); Édouard Bœhmer (1872); Theodor Müller[3] (1878); Stengel (1878). — Nous ne comptons pas ici les textes imprimés en regard des traductions de MM. Lehugeur et Petit de Julleville, puisque ces textes ne sont généralement qu'une reproduction de la deuxième édition de Theodor Müller. — Parmi ces éditions, l'une, celle de M. Stengel, est purement paléographique; celles de MM. Conrad Hoffmann, Bœhmer et Léon Gautier[1-7] aspirent à être des textes critiques; les autres s'attachent au manuscrit d'Oxford et le suivent de fort près. = 2° Manuscrit de Venise fr. IV. Le texte de Venise, qui est fortement italianisé, a été publié deux fois : *a*. Par Conrad Hoffmann, au bas de son édition

» ni de vos promesses. — Mais nos otages? — Charles » leur tranchera la tête, et nos fils mourront. Mais cela

de 1869 (la partie seulement qui correspond au texte primitif); *b.* par Eugen Kölbing (1877). Cette dernière édition est purement paléographique. — B. REMANIEMENTS. — 1° Manuscrit de Paris. Il a été publié *in extenso* par Fr. Michel (Didot, 1869), et en partie par M. Paulin Paris (1855, in-8° : un fascicule à l'usage des auditeurs de son cours au Collége de France). = 2° Manuscrit de Châteauroux (anciennement connu sous le nom de « manuscrit de Versailles »). Il a été publié avec d'étranges libertés par J.-L. Bourdillon (1841; *Supplément* en 1847 et 1850). Les quatre-vingts premiers couplets en ont été publiés par Fr. Michel (Didot, 1869, in-18), pour compléter le texte de Paris. = 3° Manuscrit lorrain. Les 351 vers qui nous en restent ont été publiés par Génin, à la suite de son édition de *Roland* d'Oxford (1850). — On nous annonce en ce moment la publication par M. W. Fœrster, à Heilbronn, de deux volumes, dont l'un contiendra *in extenso* les textes de Paris, de Lyon et de Cambridge, et le second ceux de Venise VII et de Châteauroux. = Quelques fragments, plus ou moins importants, de ces différents manuscrits ont été publiés dans certains recueils. Le lecteur en trouvera le détail aux pages 5 et 6 de la *Bibliographie de la Chanson de Roland*, par Joseph Bauquier (Heilbronn, in-16, 1877). Nous devons seulement signaler ici les plus importantes de ces publications partielles. Dans sa *Chrestomathie de l'ancien français* (Leipzig, 1866, in-8°, 1re édition; 1872, in-8°, 2e édition), M. Karl Bartsch a publié un fragment du texte d'Oxford correspondant aux vers 1913 et 1940-2396. Dans son *Recueil d'anciens textes*, M. Paul Meyer a publié le texte comparé des cinq manuscrits d'Oxford et de Cambridge, de Paris et de Lyon, et enfin de Versailles (vers correspondant aux vers 2355-2569 de l'édition de Müller), et rien ne saurait être plus instructif que les éléments de cette comparaison. = Telle est, réduite à sa plus simple expression, la nomenclature de toutes les éditions du *Roland*. Nous allons, pour le texte d'Oxford, revenir en détail sur chacune d'elles. — *a.* La première édition de M. F. Michel a pour titre : *La Chanson de Roland ou de Roncevaux, du* XIIe *siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford*, Paris, Silvestre, 1837, in-8°, LXIX-317. Il est utile, pour comprendre la date de certains comptes rendus, de se rappeler que l'impression du livre de M. Michel était achevée dès 1835, et que l'auteur y fit des corrections et des remaniements en 1836 (voy. ci-dessus, et dans la *Bibliographie de la Chanson de Roland*, de Bauquier, n° 7, la liste des Comptes rendus dont cette première édition a été l'objet). Le texte en est dressé paléographiquement; mais, comme vient de le prouver M. Stengel (dans son édition de septembre 1878, qui accompagne le *fac-simile* complet du manuscrit d'Oxford), on y peut relever de regrettables erreurs, dont quelques-unes se sont malheureusement perpétuées dans les éditions postérieures. = *b.* En 1850, Génin fit paraître la *Chanson de Roland, poëme de Théroulde, texte critique, accompagné d'une traduction, d'une Introduction et de Notes*, Paris, Imprimerie nationale, 1850, in-8°, CLXX-566. Œuvre d'un esprit vif et ardent, d'une intelligence militante et volontiers agressive, ce beau livre est celui qui a le plus attiré l'attention du public sur notre Épopée nationale du moyen âge. Une longue *Introduction* où Génin entoure de preuves (?) son attribution du *Roland* à Théroulde, abbé de Malmesbury et de Peterborough; un texte plus pur que celui de Fr. Michel et où l'auteur utilise spirituellement le témoignage du manuscrit de Venise; une traduction agréable et vivante; des notes souvent conjecturales, mais toujours intelligentes; des fragments considérables du manuscrit de Venise mis pour la première fois sous le regard du lecteur, et la publication *in extenso* des 351 vers du manuscrit lorrain, tels

» vaut mieux pour nous que si nous perdions la claire
» et belle Espagne. »

sont les éléments de ce livre étonnant et qui a excité, dans le monde de l'érudition, une si vive et si longue polémique. = *c.* et *d.* L'an d'après, un érudit allemand qui, depuis trente ans, consacre sa vie au *Roland*, commença à publier le résultat de ses recherches. Theodor Müller donna, en 1851, sa première édition sous ce titre : « *La Chanson de Roland* », *berichtigt und mit einem Glossar versehen, nebst Beiträgen zur Geschichte der französischen Sprache.* Erste Abtheilung. Göttingen, Dieterich, 1851, in-8°. Mais le nouvel éditeur n'était pas pour se contenter longtemps de ce premier essai, et, douze ans après, nous donnait cette excellente « deuxième édition » qui est restée, pendant un si long temps, le meilleur instrument de travail à l'usage des érudits (« *La Chanson de Roland* », *nach der Oxforder Handschrift von neuem herausgegeben, erläutert und mit einem vollständigem Glossar versehen.* Erste Hälfte, Göttingen, Dieterich, 1863, in-8°, 274). Pas d'*Introduction;* mais un texte scrupuleusement exact et où l'auteur a fait entrer d'excellentes variantes, qui sont empruntées aux autres manuscrits du *Roland*; puis, des notes très-développées et où les leçons de Venise IV, de Paris et de Versailles servent à éclairer les leçons d'Oxford. = *e.* Il est difficile de saisir comment, de 1863 à 1869, M. Francisque Michel est arrivé à ne pas même connaître l'existence de l'édition de M. Th. Müller. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il confesse lui-même cette étrange ignorance dans sa seconde édition, à la fin de son *Erratum :* « Nous regrettons, dit-il, d'avoir connu trop tard l'édition allemande de la *Chanson de Roland* pour pouvoir faire usage des heureuses corrections proposées par l'habile éditeur. » Malgré cet oubli, qui peut à juste titre passer pour le plus étrange et le plus invraisemblable de tous les oublis, la seconde édition de Fr. Michel a son prix (Didot, 1869, in-18). Sans parler de cet essai de traduction juxtalinéaire que l'éditeur applique seulement aux mots d'une intelligence difficile, nous y trouvons, pour la première fois, le remaniement de Paris imprimé tout au long et complété avec les quatre-vingts premières laisses du texte de Versailles. = *f.* C'est en cette même année que Conrad Hoffmann commença l'impression de son édition critique, qui n'a pas encore paru en 1879. Par bonheur, plusieurs exemplaires de cette édition incomplète ont circulé en Allemagne et en France, et nous sommes de ceux qui savent combien sont ingénieuses et utiles les corrections que C. Hoffmann a apportées au texte d'Oxford. Au bas de ce texte, qui est très-ingénieusement redressé, le nouvel éditeur a placé toute la partie antique du manuscrit fr. IV de Venise, et l'œil du lecteur peut ainsi embrasser d'un seul regard ces deux formes du texte primitif. = *g. h. i. j. k. l.* C'est de 1872 à 1876 que nous avons nous-même publié nos six premières éditions : nous allons les énumérer, en les distinguant avec soin l'une de l'autre. La première (Mame, Tours, 2 vol. grand in-8°, 1872) était une édition « de grand luxe », uniquement destinée à la vulgarisation. Le premier volume, « *La Chanson de Roland, texte critique précédé d'une Introduction historique et accompagné d'une traduction* », renferme une Introduction d'environ deux cents pages sous ce titre spécial : *Histoire d'un poëme national.* Le texte, avec la traduction en regard, occupe le reste du volume. Dans le texte, nous nous étions proposé deux buts : 1° Corriger toutes les fautes de notation orthographique et de grammaire que le scribe anglo-normand avait accumulées dans son œuvre. 2° Ramener chaque mot à la même forme dans toute l'étendue du poëme. Cette forme unique, nous la choisissions de préférence parmi les mots qui étaient placés en assonance : car nous étions assuré de trouver dans ces mots les formes les plus correctes. Cependant, nous n'avions pas encore osé introduire dans le

Cet avis plein d'une diplomatie perfide et barbare est fait pour plaire aux Sarrasins : il est adopté par Marsile.

corps même de notre texte les quatre cents vers que nous nous étions cru en droit d'ajouter au texte d'Oxford, d'après les manuscrits de Venise, de Paris, de Versailles et de Lyon; nous nous permettions seulement de les donner, à leur place, dans notre volume de notes. Ce tome II était intitulé : « *La Chanson de Roland, seconde partie, contenant les Notes et les Variantes, le Glossaire et la Table, avec une carte géographique et quinze gravures sur bois intercalées dans le texte* » (Tours, Alfred Mame et fils, éditeurs, 1872). Nous y donnions la justification, vers par vers, de toutes les corrections introduites dans le vieux texte, avec une traduction de la *Karlamagnus-saga* (chap. XXXVII-XLI) et de toute la *Keiser Karl Magnus's Kronike*. Un *Glossaire* très-complet et une *Table des matières* très-étendue terminaient ce volume de plus de cinq cents pages. Bien des fautes, néanmoins, étaient encore restées dans notre essai de texte critique, et nous n'avions pas notamment restitué aux notations *ié* et *é* leurs véritables formes, altérées par le copiste anglo-normand. Le besoin d'un *erratum* se faisait sentir, et c'est cet *erratum* que nous voulûmes donner sous la forme d'une deuxième édition. Cette seconde édition (Tours, Mame, 1872, 42 pages gr. in-8°, deux colonnes; en dépôt chez A. Larcher, à Paris) est celle où nous avons pour la première fois fait entrer dans le texte les additions empruntées aux autres manuscrits. Les notations *é* et *ié* y étaient nettement distinguées l'une de l'autre; d'importantes corrections y étaient introduites. Cependant l'éditeur, devant sans cesse se tenir au courant des plus récents travaux, ne tarda pas à publier sa troisième édition, destinée comme la seconde aux seuls érudits, et où de très-nombreuses corrections avaient trouvé leur place (*La Chanson de Roland, texte critique*, par Léon Gautier, 3e édition, revue avec soin et précédée d'une nouvelle Préface; Paris, imprimé par Alfred Mame et fils, avril 1872; en dépôt chez A. Larcher, à Paris). Mais, malgré tout, le but de l'éditeur n'était pas atteint. Par sa grande édition de luxe, il était parvenu à placer le *Roland* dans une Collection des grands classiques français; dans ses éditions techniques, il avait enfin réalisé un « texte critique ». Il lui restait à populariser son vieux poëme. Faire pénétrer le *Roland*, comme un véritable classique, dans les classes de seconde et de rhétorique, à côté de Virgile et d'Homère, telle avait toujours été notre intention, et nous n'avons jamais cessé d'y travailler. Notre quatrième édition du *Roland* fut donc une édition à l'usage des classes (*La Chanson de Roland*, Texte critique, Traduction et Commentaire, Grammaire et Glossaire, par Léon Gautier; édition classique, 1875, Tours, Alfred Mame et fils, LVI et 664 pages). Dans ce volume, (qui fut officiellement désigné en 1878 comme l'un des textes classiques dont l'explication devait être exigée, en 1879, des candidats aux deux agrégations des classes supérieures et des classes de grammaire), les jeunes lecteurs purent trouver une *Introduction* très-rapide où l'on avait condensé pour eux tout ce qu'il est rigoureusement nécessaire de savoir sur la *Chanson de Roland*: un Texte critique de plus en plus amélioré; une Traduction également soumise à des corrections incessantes; un Commentaire perpétuel au bas des pages, lequel était souvent accompagné de dessins représentant les principales parties de l'armure aux XI-XIIe siècles; des *Eclaircissements* très-développés sur la Légende de Charlemagne, l'Histoire poétique de Roland, le Costume de guerre et la Géographie du *Roland;* des *Notes pour l'éclaircissement du texte*, où étaient expliquées une à une toutes les corrections apportées au manuscrit original; une Phonétique, une Grammaire, une Rhythmique, et enfin un *Glossaire* presque aussi étendu que celui de la première édition. — A côté de cette édition classique, il restait à en publier une autre, beaucoup plus simple et véritable-

Et, voilà qu'un jour sortent de Saragosse des messagers richement vêtus. Ils sont montés sur des mules blanches ;

ment populaire. Ce fut l'objet de notre cinquième édition, où n'entrent, comme éléments constitutifs, que l'*Introduction*, le Texte critique, la Traduction, le Commentaire et quelques Éclaircissements (*La Chanson de Roland*, texte critique, traduction et commentaire, Tours, Alfred Mame et fils, 1875; petit in-8°, LII et 396 pp.). Quant à la sixième édition (Tours, Mame, petit in-8°, 1876, XL et 342 pp.), ce n'est pas (comme l'a dit M. Bauquier en sa *Bibliographie de la Chanson de Roland*) un tirage nouveau de la cinquième édition, mais une édition absolument nouvelle et où nous avons eu la joie de pouvoir encore perfectionner notre traduction et notre texte. A l'usage des débutants, et même des tout jeunes enfants, nous avons également publié, en 1876, la première feuille d'une édition élémentaire, avec traduction interlinéaire : nous aurons lieu d'y revenir tout à l'heure. = *m*. Cependant, dès l'année 1872, avait paru l'édition de M. Édouard Bœhmer (*Rencesval ; édition critique du texte d'Oxford de la Chanson de Roland*, Paris, A. Frank, in-18). Le nouvel éditeur n'avait eu connaissance ni de l'édition d'Hoffmann, ni des nôtres (à l'exception de la première). Cette édition, pleine de traits intelligents et de hardiesses parfois téméraires, a été vivement défendue par M. Bœhmer contre les attaques de la critique française. Nous en faisons passer un fragment sous les yeux de nos lecteurs. — Cinq ans après, M. Eugen Kölbing publiait le texte paléographique du manuscrit IV de Venise (*La Chanson de Roland* — Genauer Abdruck der venetianer Handschrift IV ; Heilbronn, Henninger, 1877). Nous ne le citons ici que pour mémoire. = *n*. Mais l'année 1878 devait être marquée entre toutes par la double publication de MM. Th. Müller et Stengel. C'est au commencement de cette année que parut enfin la troisième édition de M. Th. Müller, que l'on attendait depuis 1863 (« *La Chanson de Roland* », *nach der Oxforder Handschrift herausgegeben, erläutert und mit einem Glossar versehen*, von Theodor Müller, Professor an der Universität zu Göttingen. Erster Theil. [Zweite völlig umgearbeitete Auflage]. Göttingen, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1878). Ce qui caractérise cette édition, c'est le soin méticuleux avec lequel l'auteur a relevé jusqu'à la plus petite variante de tous les manuscrits et de toutes les éditions ; c'est surtout le respect profond et un peu excessif dont M. Th. Müller fait preuve à l'égard du manuscrit d'Oxford. A moins d'erreur évidente, il en préfère le texte à celui de tous les autres manuscrits réunis. Cette réserve, presque craintive, a été critiquée avec quelque sévérité par M. W. Fœrster dans le *Zeitschrift für romane Philologie* (1878, pp. 162 et ss.). Nous aurons lieu plus loin d'en dire notre avis. = *o*. Cependant, avec cette persévérance qui vient à bout de tous les obstacles, M. Stengel était parvenu à se faire communiquer à Marbourg le manuscrit d'Oxford, et il en avait fait faire une photographie complète, page par page. A ce précieux Album, il a voulu joindre (novembre 1878) une édition « paléographique » du texte de la Bodléienne, où il a eu lieu de relever les erreurs ou méprises de tous les éditeurs antérieurs. Cette édition sera désormais le *vade-mecum* de tous les romanistes. = *p*. Notre septième édition a paru à la fin de juillet 1879 (Mame, XLVIII-652 pp., in-18, portant la date de 1880). C'est une édition classique et qui renferme tous les éléments de la quatrième, mais que nous avons complétement refondue. Le texte y est rigoureusement établi d'après le système critique que nous avons exposé plus haut (pp. 503, 504), et qui consiste principalement à regarder Oxford, Venise IV et *Roncevaux* comme formant trois groupes, trois familles distinctes. C'est là, à vrai dire, le caractère spécial de cette édition, qui a été, d'ailleurs, remaniée vers pour vers et mot pour mot. En ce moment même (octobre 1879), nous nous adressons à tous les

les freins sont d'or et les selles d'argent. Chaque messager porte à la main un grand rameau d'olivier « pour signi-

romanistes de France et d'Allemagne pour leur demander leurs observations sur notre septième édition, et nous en profiterons dans une huitième édition qui contiendra le texte seul de notre vieux poëme et que nous allons mettre sous presse. Nous nous sommes promis à nous-même de ne point nous reposer avant d'avoir publié un texte à peu près parfait. = Il ne nous reste plus qu'à offrir un spécimen des principales éditions du texte d'Oxford. Nous choisirons à cet effet le bel épisode de la mort d'Aude (vers 3705-3722), et ferons passer sous les yeux du lecteur les quatre textes dressés par Fr. Michel[1], Bœhmer, Müller[3] et Gautier (huitième édition, sous presse).

MICHEL [1].

Li empereres est repairet d'Espaigne
E vient à Ais al meillor sied de France.
Muntet el palais, est venut en la sale.
As li Alde venue, une bele damisele.
Ço dist al rei : « O est Rollans le catanie,
Ki me jurat cume sa per à prendre? »
Carles en ad e dulor e pesance,
Pluret des oilz, tirret sa barbe blance :
« Soer cher amie, de hume mort me demandes.
Jo t'en durai mult esforcet eschange :
Co est Loewis, mielz ne sai à parler,
Il est mes fils e si tendrat mes marches. »
Alde respunt : « Cest mot mei est estrange.
Ne place Dieu ne ses seinz ne ses angles,
Après Rollant que jo vive remaigne ! »
Pert la culor, chet as piez Carlemagne;
Sempres est morte : Deus ait mercit de l'anme !
Françeis barons en plurent e si la pleignent.

BŒHMER.

Li emperere	est repairiets d'Espaigne,
E vient ad Ais	al meillur sied de France.
El' palais muntet,	est venuts en la sale.
As li venue	Alde, la bele dame;
Ço dist a l' rei :	« U est li cuens chatanies,
Qui me jurat	cume sa per a prendre? »
Charles en at	e dolur e pesance;
Pluret des œls,	tiret sa barbe blanche,
Soer, chere amie,	d'hume mort ne demandes.
Jo t'en durrai	mult esforcet eschange :
C'est Loevis;	miels jo ne sai qu'en parle :
Il est mis fils	e si tendra mes marches. »
Alde respunt :	« Cest mots mei est es-[tranges].
Ne placet Deu	ne ses saints ne ses ange-[les]
Après Roland	que jo vive remaigne! »
Pert la colur,	chiet as pieds Charlemagne;
Sempres est morte.	Deus ait mercid de l'anme!
Franceis baruns	plurent e si la plaignent.

MULLER [2].

Li empereres est repairiez d'Espaigne
E vient à Ais, al meillur sied de France.
Muntet el palais, est venuz en la sale.
As li venue Alde, une bele dame;
Co dist al rei. « U est Rollanz li catanies,
Qui me jurat cume sa per à prendre? »
Carles en ad e dulur e pesance,
Pluret des oilz, tiret sa barbe blance :
« Soer, chiere amie, d'hume mort me demandes.
Jo t'en durrai mult esforciet eschange,
Co est Loewis, mielz ne sai jo qu'en parle;
Il est mes filz e si tendrat mes marches. »
Alde respunt : « Cist moz mei est estranges.
Ne place Deu ne ses sainz ne ses angles
Après Rollant que jo vive remaigne. »
Pert la culur, chiet as piez Carlemagne,
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme.
Franceis barun en plurent, si la plaignent.

GAUTIER [3].

Li Emperere est repairiez d'Espaigne
E vient ad Ais, à l' meillur sied de France.
Muntet el' palais, est venuz en la sale.
As li venue Alde, une bele *dame*.
Co dist à l'Rei: « U est li *quens* catanies,
» Ki me jurat cume sa per à prendre ? »
Carles en ad e dulur e pesance,
Pluret des oilz, tiret sa barbe blanche.
« Soer, chiere amie, d'hume mort me demandes.
» Jo t'en durrai mult esforciet escange :
» C'est Loewis, mielz ne sai *jo qu'en parle :*
» Il est mis filz e si tiendrat mes marches. »
Alde respunt : « Cist moz mei est estranges.
» Ne placet Deu ne ses seinz ne ses angles,
» Après Rollant que jo vive remaigne ! »
Pert la culur, chiet as piez Carlemagne.
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme!
Franceis barun en plurent, si la plaignent.

8° Traductions.

La *Chanson de Roland* (texte d'Oxford) a été traduite neuf fois. Quatre de ces traductions sont en vers (Jônain, Lehugeur, d'Avril, Petit de Julleville) et cinq en prose (Delécluze, Génin, Vitet, Saint-Albin, Gautier). = [1] Le premier essai de traduction a été celui de M. E.-J. Delécluze, au tome II de son livre intitulé : *Roland et la Chevalerie* (2 vol. in-8°, 1845, t. I, pp. I-VIII, 9-147). Le texte traduit est celui qui avait été, huit ans auparavant, publié par Fr. Michel. = [2] En 1850, la traduction de Génin sortit des presses de l'Impri-

fier paix et humilité »; à la tête de l'ambassade marche Blancandrin, qui en est le chef et qui va jouer un rôle

merie nationale : traduction en prose vive, alerte, chaude, mais parfois trop archaïque, et destinée à des lecteurs du XVIe siècle plutôt que du XIXe. L'auteur réimprima sa traduction, sans le texte, dans la *Revue de Paris* des mois de mai et juin 1852 (pp. 5-45, 49-104; tirage à part, Paris, Pillet, 1852, in-8°). = [3] Un Compte rendu de l'édition de Génin fournit à M. Vitet l'heureuse occasion de publier dans la *Revue des deux mondes* (1er juin 1852) une traduction abrégée du vieux poëme (tirage à part, 1852, in-8°; reproduit dans l'*Histoire de la poésie* de M. l'abbé Henry, 1855). Cette traduction, très-artistique et fort bien comprise, est une de celles qui ont le plus contribué à la popularité de notre Iliade. Elle n'a que le défaut d'être trop vivement abrégée; témoin cette interprétation de la dernière laisse : « Le jour s'en va, la nuit couvre la terre; l'ange connu de Charles, saint Gabriel, descend à son chevet et lui dit de la part de Dieu : « A la cité que les païens assiégent, » Charles, il te faut marcher. Les chrétiens, à grands cris, te réclament. » Et l'Empereur s'écrie : « Quel labeur est ma vie! » Ici finit l'histoire que Théroulde a chantée. » = [4] On ne saurait décerner les mêmes éloges à l'étrange traduction, en vers rimés de dix syllabes, que M. Jônain a publiée en 1861 (chez J. Tardieu, Paris, in-18), « d'après le texte d'Oxford et la version en prose de Fr. Génin ». Nulle couleur locale, nul sentiment de la poésie du moyen âge. M. Jônain a omis à dessein la traduction de tout le *Baligantsepisod*. = [5-6] Quatre ans plus tard, en 1865, deux traductions du *Roland* paraissaient coup sur coup. La première (Paris, Lacroix, in-18) était de M. Alexandre de Saint-Albin : médiocre et faite à la hâte. Mais il convient de s'arrêter plus longtemps à la seconde, qui est celle de M. Adolphe d'Avril (Paris, Benjamin Duprat, in-8°). Cette traduction, en décasyllabes blancs, ingénieusement exacte et fort travaillée, est celle de toutes les versions qui (avec celle de M. Petit de Julleville) reproduit, avec le plus de précision, le rhythme de l'original. Tout ce que l'on pourrait reprocher à M. d'Avril, c'est d'avoir parfois sacrifié la couleur au rhythme et la beauté à l'exactitude; mais il est peut-être impossible, dans une traduction, de conserver intacts ces deux éléments de toute poésie. L'œuvre de M. d'Avril restera toujours chère à tous ceux qui connaissent le texte du *Roland ;* mais elle ne révélera pas la beauté de l'antique chanson à ceux qui sont incapables de remonter au texte original. Nous en donnons plus bas un fragment. — Le même désir de populariser notre vieux poëme, qui nous a nous-même dévoré, a sans cesse animé M. d'Avril. En 1867, il faisait entrer sa traduction (abrégée) dans la Bibliothèque de Saint-Michel « à un franc », et ne se tenait pas encore pour satisfait. Il vient, en 1877, de l'éditer dans cette « Collection à cinquante centimes » que la Société bibliographique a entrepris de publier et qui s'intitule « Classiques pour tous ». Il est à peine utile d'ajouter que le *Baligantsepisod* est omis dans cette version. = [7] En 1870, un universitaire, M. Lehugeur, tenta la même aventure que M. d'Avril et entreprit une traduction du *Roland* en vers (Hachette, in-18). Le nouveau traducteur se sert d'alexandrins rimés et suit son modèle vers par vers; mais il ne connaît pas assez le moyen âge et n'a pas de la poésie primitive une idée assez complète. De là des contre-sens, non pas suivant la lettre, mais selon l'esprit de la vieille chanson. = [8] De 1872 à 1880, nous avons fait paraître cinq éditions de notre traduction (Tours, Mame, 1872, gr. in-8°; 1875, in-18; 1875, in-8°; 1876, in-8°; 1880, in-18). C'est surtout la couleur de l'original que nous nous sommes proposé de conserver : la couleur plutôt que le rhythme. Notre traduction est en prose; mais elle suit le texte vers par vers. C'est une sorte de moyen terme entre le système de Génin et celui de

décisif dans la suite de ce terrible drame. Ils traversent ainsi tout le pays qui sépare Saragosse de Cordoue. Que

M. d'Avril. = [9] Ce n'est pas tout encore. A l'usage des enfants et débutants, nous avons voulu, comme nous l'avons dit plus haut, donner une traduction plus littérale, et avons entrepris de faire pour le *Roland* ce que plusieurs éditeurs classiques ont réalisé depuis longtemps pour les auteurs grecs et latins, c'est-à-dire, une traduction interlinéaire, dont nous offrons plus loin un spécimen à nos lecteurs (Mame, 1877, in-18, une demi-feuille). = [10] Cependant M. Petit de Julleville travaillait depuis longtemps à une nouvelle traduction de la chanson du XIe siècle. M. A. d'Avril avait traduit *Roland* en décasyllabes blancs; M. Petit de Julleville, plus hardi, le traduisit en décasyllabes assonancés. Il voulait reproduire exactement TOUT l'ancien rhythme, et affirmait qu'un traducteur en prose « rendra le sens, la grandeur des pensées et des sentiments, la vivacité de quelques inventions, la vigueur de quelques peintures » ; mais « que la poésie lui échappe nécessairement, puisqu'il écrit en prose ». Il y a ici une confusion, qui m'étonne de la part de M. Petit de Julleville, entre la versification et la poésie. Sa traduction, qui est le résultat d'un très-long et très-intelligent labeur, n'est pas sans offrir d'excellentes qualités; mais, avec ce terrible système de l'assonance, on arrive facilement à l'inexactitude, et ce système qui, au premier abord, paraît le plus serré, est parfois le plus lâché. On s'en rendra compte aisément si l'on veut bien réfléchir que, pour terminer en 1878 les vers de tout un long couplet par des assonances à la mode du XIe siècle, il faut laisser en sa traduction des mots archaïques, ou recourir à des mots équivalents qui ne sont pas réellement exacts. Voici, par exemple, dans le couplet CLII un vers d'Oxford : *Rollanz ad doel, si fut maltalentis.* Que fait le nouveau traducteur? Il ne peut laisser le mot *maltalentis*, qui n'existe plus depuis longtemps, et il traduit ainsi ce beau vers : « La douleur rend Roland vindicatif. » Tel n'est pas le vrai sens : *maltalentis* signifie « plein de mauvais désir, furieux », et « vindicatif » n'exprime aujourd'hui que l'habitude de la rancune. Dans le premier couplet, M. Petit de Julleville traduit *altaigne* par « immense »; *fraindre* par « pourfendre » (murs ni cité n'y restent à pourfendre), comme si l'on pouvait dire : pourfendre une cité; *tient* par « y commande », qui ne rend pas l'idée féodale; *Apollin reclaimet* par « d'Apollon se réclame », alors que, d'après Littré, « se réclamer de quelqu'un » veut dire « déclarer qu'on est connu de lui, qu'on est à son service, qu'on est son parent », ce qui n'est pas le sens de l'original. Au second couplet, *se culchet*, qui exprime un acte, est rendu par repose, qui exprime un état, etc., etc. Ce sont des nuances, si l'on veut, mais des nuances qui ont quelque valeur et dont il conviendrait de tenir compte. Il en faut peut-être conclure que ce système rend exactement le rhythme, mais moins exactement le sens. = [11] Le même système, avec d'heureuses modifications, a été suivi par M. Marius Sepet, qui, dans l'*Union* du 3 septembre 1879, a fort habilement traduit en décasyllabes assonancés quelques couplets du vieux poëme. — La *Chanson de Roland* (texte d'Oxford) a été traduite en prose allemande par Adalbert Keller (*Altfranzösische Sagen*, 1re édit., 1839, Tübingen, Osiander, in-12, t. Ier, pp. 59-187; 2e édit., 1876, Heilbronn, Henninger frères, pp. 43-134) et en vers iambiques allemands par Wilhelm Hertz (*Das Rolandslied*, Stuttgart, Cotta, 1861, in-8°). Elle a été traduite en anglais, d'après la version abrégée de M. Vitet, par Mrs. Marsh (Londres, 1853, in-4°) et va l'être, d'après notre traduction, par M. L. Rabillon à Baltimore; en vers polonais par Mme Duchinska (M. Pruszak) dans la *Biblioteka Warszawska* de janvier 1866, et en vers russes par Boris Almasof (avant 1870). — Le texte de Versailles a été traduit (?) par J.-L. Bourdillon (*Le poëme de Roncevaux*, traduit du roman en

de malheurs, que de morts seront le résultat de cette ambassade funeste!

français; Dijon, Frantin, imprimeur, 1840, petit in-8°). — Pour donner une idée des différents systèmes de traduction française, nous allons offrir à nos lecteurs le même passage du *Roland* traduit : en version interlinéaire, par L. Gautier; — en prose courante, par F. Génin; — en prose, vers par vers, par L. Gautier; — en vers rimés, par A. Lehugeur et par P. Jônain; — en décasyllabes blancs, par A. d'Avril, et en décasyllabes assonancés, par A. Petit de Julleville. Tous les systèmes, en effet, peuvent se ramener à sept :

I

TRADUCTION INTERLINÉAIRE.

Carles li reis, nostre emperere magnes,
Charles, le roi, notre empereur grand,
Set anz tuz pleins ad estet en Espaigne :
Sept ans tout pleins a été en Espagne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
Jusqu'en la mer conquit la terre haute:
N'i ad castel ki devant lui remaignet;
N'y a château qui devant lui demeure;
Murs ne citet n'i est remés à fraindre,
Mur ni cité n'y est resté à renverser,
Fors Sarraguce, k' est en une muntaigne.
Hors Saragosse qui est sur une montagne.
Li reis Marsilies la tient, ki Deu nen aimet;
Le roi Marsile la tient, qui Dieu n'aime.
Mahummet sert e Apollin reclaimet:
Mahomet sert et Apollon réclame.
Ne s' poet guarder que mals ne li ateignet. AOI
Ne se peut garder que mal ne l'atteigne.

II

TRADUCTION DE F. GÉNIN.

Le roi Charles nostre grand empereur sept ans tous pleins en Espagne est resté; conquit ce noble pays jusqu'en la mer. N'y a chasteau qui devant lui tienne debout; ville ni mur à briser n'y demeure, hormis Saragosse assise au coupeau d'une montagne. Le roi Marsille la possède, qui n'adore pas Dieu, mais sert Mahomet et réclame Apollon; aussi ne se peut-il garder que malheur ne l'atteigne.

III

TRADUCTION DE L. GAUTIER.

Charles le roi, notre grand empereur,
Sept ans entiers est resté en Espagne;
Jusqu'à la mer il a conquis la haute terre
Pas de château qui tienne devant lui,
Pas de cité ni de mur qui reste encore debout,
Hors Saragosse qui est sur une montagne.
Le roi Marsile la tient, Marsile qui n'aime [pas Dieu,]
Qui sert Mahomet et prie Apollon.
Mais le malheur va l'atteindre : il ne s'en peut [garder.]

IV

TRADUCTION DE A. LEHUGEUR.

Le roi du peuple franc, l'empereur Charle- [magne,]
Sept ans a demeuré sur la terre d'Espagne.
Il a jusqu'à la mer conquis ce sol altier;
Il n'est derrière lui château qui soit entier,

V

TRADUCTION DE P. JÔNAIN.

Charles le roi, notre grand empereur,

Sept ans tout pleins a fait guerre en Espagne.
Marche, castel, forêt, cité, campagne,
Jusqu'à la mer, l'ont reçu pour seigneur.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXI.

II. Cour plénière tenue par Charlemagne.

L'Empereur vient de prendre Cordoue : tous les habitants de la ville ont dû courber leur tête sous le baptême ;

Murailles ni cité qu'on puissse encor détruire.
Seule, dans sa montagne, impossible à réduire,
Saragosse est debout. Marsille en est le roi :
Il ne connaît pas Dieu ; Mahomet a sa foi,
Et devant Apollon il incline sa face.
Rien ne peut le sauver du sort qui le menace.

Mur ni fossé ne bravait sa valeur,
Hors Sarragosse assise en la montagne.
Marsille règne en cet âpre donjon,
Roi n'aimant Dieu, mais servant Apollon
Et Mahomet. Grand hasard s'il y gagne.

VI

TRADUCTION DE A. D'AVRIL.

Notre grand roi, l'empereur Charlemagne
Sept ans tout pleins en Espagne est resté ;
Jusqu'à la mer il conquit le pays.
Il n'est château qui tienne devant lui,
Cités ni murs ne restent à forcer,
Hors Sarragosse, en haut d'une montagne.
Marsile y tient, il n'adore pas Dieu ;
Sert Mahomet et réclame Apollon.
Il ne pourra se garder de malheur.

VII

TRADUCTION DE A. PETIT DE JULLEVILLE.

Notre grand roi l'empereur Charlemagne
Sept ans tout pleins a été en Espagne ;
Jusqu'à la mer conquit la terre immense ;
N'est devant lui château qui se défende ;
Murs ni cité n'y restent à pourfendre,
Hors Saragosse, sise en une montagne.
Le roi Marsile, qui Dieu n'aime, y commande,
Sert Mahomet, d'Apollon se réclame,
N'échappera aux malheurs qui l'attendent.

9° TRAVAUX DONT LA « CHANSON DE ROLAND » A ÉTÉ L'OBJET DEPUIS LE XVI[e] SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

[1] C'est au XVI[e] siècle que commencent réellement l'érudition et la critique. Mais, alors, les études des savants s'appliquent principalement à l'antiquité grecque et latine : le moyen âge tente peu d'érudits. Deux esprits sagaces et curieux, Étienne Pasquier (1529-1615) et le président Fauchet (1530-1601) s'occupent sérieusement de nos antiquités littéraires; mais ce sont presque les seuls. Dans ses *Recherches de la France* (liv. II, chap. XIV, p. 114 de l'édit. de 1621 ; cf. l'édit. de 1723), Pasquier parle d'un « personnage d'honneur, sien amy, aucunement bien nourri de l'histoire de cette France, qui avoit par devant lui *un vieux roman manuscrit* dans lequel le capitaine Roland est appelé grand amiral de mer ». = [2] Le président Fauchet, dans ses *Antiquitez et histoires gauloises et françoises* (édit. de Genève, 1611, p. 473), s'élève avec quelque colère contre les Romans du moyen âge qui ont travesti la défaite de Roncevaux. Il n'est pas moins sévère à l'égard du faux Turpin : « Outre la lourderie de ce livre, sa menterie est évidente. » Et c'est avec la même vivacité qu'il accuse les Espagnols, lesquels « ne parlent point de la conqueste de Pampelune faite par Charles ». Il convient d'ajouter que, dans son *Recueil de l'origine de la langue et de la poésie françaises* (Paris, Mamert-Patisson, impr. du Roy, au logis de Robert Estienne, 1581, avec privilége), ce véritable critique et qui a ouvert tant de voies nouvelles entreprend de faire connaître « 127 poëtes français antérieurs à 1300» , et qu'il ne cite même pas le *Roland.* Mais il s'occupe de Girard d'Amiens. = [3] Rabelais, cet ennemi intime de la littérature du moyen âge, ne parle de Roland que pour adopter la fable d'après laquelle notre héros serait mort de soif (*Pantagruel*, liv. II, chap. VII). = [4] Dans *la Guide des chemins de France* (revue et augmentée pour la troisième fois; Paris, Ch. Estienne, 1553), on signale sur la route de Saintes à Blaye « la Garde ou Darde Rolland, duquel lieu l'on dict que Rollant jecta une lance jusques en la mer de Blaye ». Nous citons ce texte pour montrer quelle place Roland occupait encore dans l'opinion populaire, et nous le citons aussi parce que nous n'avons pas trouvé cette légende ailleurs. = [5] Les *Annales* de Baronius parurent de 1588 à 1593, en douze volumes in-folio. L'illustre historien de l'Église ne pouvait pas laisser de côté la catastrophe de Roncevaux, et il discute, en vrai critique, les légendes ou les fables auxquelles elle a donné lieu (voy. ann. 778, §§ I et II; ann. 812, §§ XIV-XVIII ; cf. l'édi-

à tous ceux qui ont refusé le sacrement, on a tranché la tête. Vainqueur, Charles se repose dans un de ces

tion de Lucques en 1753, t. XIII, pp. 125, 126, et la critique de Pagi, ann. 778, §§ II-VI). = [6-7] Aux *Bibliothèques françaises* de Duverdier (1580) et de Lacroix du Maine (1584) on ne peut demander que des indications bibliographiques. = [8] On sait que la première édition de l'*Histoire de France* de Mézeray parut en 1643-1646-1651, et que la deuxième édition, corrigée par l'auteur, fut publiée en 1685. Confondant naïvement l'histoire et la légende, le bon Mézeray parle en termes pompeux de ce fameux Roland, « l'Achille français si dignement chanté par l'Arioste, l'Homère italien », et il ajoute que Roland était amiral des côtes de Bretagne (?) et comte d'Angliers, etc. (*Histoire de France*, t. Ier, pp. 340, 341.) = [9] Mais un livre aussi lourd ne pouvait guère ajouter à la popularité de notre héros, et c'était au théâtre qu'il appartenait surtout de conserver la gloire de Roland parmi les classes lettrées. En 1640 parut le *Roland furieux*, de Mairet, lequel est une platitude empruntée servilement à l'Arioste. Par la plus étrange des aberrations, tous les auteurs français qui voulaient peindre Roland allaient alors demander leurs inspirations à l'Italie. On daignait à peine se souvenir qu'on avait affaire à un héros français. = [10] Dès le second volume de leur gigantesque Recueil (*Acta sanctorum*, Anvers, 1643), les Bollandistes se trouvèrent en présence de notre légende et n'hésitèrent point, au sujet de « saint » Charlemagne, à flétrir énergiquement les mensonges du faux Turpin. = [11] En son *Grand Dictionnaire historique* (1674), Moreri fait entendre la même protestation : « Les romans et les poëtes, dit-il, attribuent à Roland des aventures surprenantes, et ces contes sont aussi fabuleux que ceux des Espagnols. » = [12] Les Bénédictins partageaient le même avis, mais avaient assez d'intelligence pour attacher un grand prix aux légendes elles-mêmes, à ces légendes qui renferment tant d'éléments historiques. C'est ce qui les engagea à reproduire le fameux monument de Saint-Faron de Meaux et à décrire avec soin ces sculptures naïves où figurent Roland et la belle Aude. (*Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, 1668-1701, IV sæc., pars prima, pp. 665-667.) = [13] Il ne montrait pas non plus de dédain pour nos vieux « contes », cet admirable du Cange qui, dès la première édition de son *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, 1678, cite souvent le « roman de Roncevaux ». = [14] Les érudits commençaient à se convertir. En 1688, Baluze publiait la *Marca hispanica*, de Pierre de Marca (Paris, Franç. Mugnet, in-f°), où dix colonnes (lib. III, cap. VI, 245-255) sont consacrées à étudier historiquement la catastrophe de Roncevaux. Pierre de Marca était mort en 1662. = [15] Cependant les Bollandistes continuaient leur œuvre et, avec un merveilleux pressentiment, soupçonnaient l'importance de nos Chansons de geste : « Peut-être celui qui publierait ces poëmes mériterait bien de la vieille langue française. » (*Acta sanctorum Maii*, VI, p. 811.) C'est en 1688 qu'ils parlaient de la sorte, et au sujet de saint Guillaume de Gellone. De telles paroles ne furent pas perdues. = [16] Les littérateurs et les poëtes n'allaient point du même pas que les érudits, et, dans son *Roland* de 1685, Quinault se traîne encore sur les traces de l'Arioste. C'est une féerie italienne que cet étrange *Roland*, et, de fait, tout ce qui était national semblait alors interdit au théâtre français. = [17] Un des génies les plus féconds et les plus universels de cette belle époque, Leibnitz, dans ses « Annales de l'Empire », se montrait, en réalité, plus épris de notre vieille gloire nationale. Il consacrait presque tout un chapitre de ce beau livre à la réfutation de la Chronique de Turpin, à l'exposition de la légende de Roland, à l'histoire poétique d'Ogier le Danois (Godefredi Willelmi Leibnitii *Annales imperii Occidentis Brunswicenses*, anno 778, I, 75-81). Nous citons l'édition de 1841 (Hanovre) ; mais la première édition est de 1707-1710-1711

jardins superbes que les Mores aimaient, et tous les barons de France se reposent avec lui. Les voilà épars

(3 volumes in-folio). Leibnitz, avec la claire vue de son intelligence, devance de plus d'un siècle la science moderne, et le chapitre dont nous parlons peut passer pour un parfait modèle de critique. Il flétrit le faux Turpin et l'accable des épithètes les plus honteuses : « Pseudo-Turpinus, ineptus et prodigiosus gestorum Caroli scriptor » ; il cherche à établir que *Wenilo*, archevêque de Sens sous Charles le Chauve et accusé de parjure devant le concile de Savonnières, en 859, a donné naissance au Ganelon de nos vieux poëmes, et va jusqu'à écrire que l'origine de nos légendes épiques pourrait bien remonter au IX[e] siècle conjecture fort juste, mais très-hardie si l'on considère l'époque où vivait Leibnitz. C'est avec la même sûreté de critique qu'il traite la question délicate des « statues de Roland » et qu'il discute la solidité des traditions relatives à Ogier. Ce grand philosophe est un grand érudit. = [18] En 1694, un savant allemand publie, à Leipzig, un livre sous ce titre singulier : *Rolandum magnum variis fabularum involucris explicavit veritatique restituit* M. G. Schumann (?). = [19] M. de Lamoignon, en France, datait du 15 décembre 1707 sa *Relation manuscrite des Pyrénées et de Roncevaux*, et se réjouissait de faire une sorte de pèlerinage à la vallée et à la chapelle de Roncevaux. = [20] Le monument de Saint-Faron était de nouveau décrit et critiqué par D. Toussaint Duplessis en son *Histoire de l'église de Meaux* (Paris, Gandouin, 1731, in-4°, t. I[er], pp. 75-76). = [21] Dans le tome II des *Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres* (1736, t. II, p. 673 et suiv., et notamment p. 682), M. Galland fit paraître un *Discours sur quelques anciens poëtes et sur quelques romans gaulois* (!) *peu connus*. Il y consacre quelques lignes à notre chanson : « C'est dommage, dit-il, que le roman de Charlemagne et du comte Aimeri soit imparfait au commencement. Le nom du poëte, qui ne se trouve pas dans le recto, y estoit peut être marqué. Il est en vers de dix syllabes, *par où on peut conjecturer qu'il n'est pas si ancien que les précédents*. En effet, IL PAROIT que les poésies de nos poëtes les plus anciens ne sont qu'en vers de huit syllabes ou de douze. » Le manuscrit dont parle Galland, et qui se trouvait dans la bibliothèque de M. Foucault, était un de ces *rifacimenti* où l'on avait fait entrer l'épisode de la prise de Narbonne. Galland donne ailleurs (l. l., p. 880) le nom de *Roman de la bataille de Roncevaux* au *Charlemagne* de Girard d'Amiens. = [22] Il faut avouer qu'on ne peut comparer que de fort loin le médiocre esprit de Galland avec la belle intelligence de dom Rivet. Ce bénédictin, qui trouva tout le plan de l'*Histoire littéraire* et qui mena à bonne fin les premiers volumes de cette œuvre considérable, a deviné, j'allais dire flairé, longtemps à l'avance, les conclusions de la critique au sujet de notre poëme (*Histoire littéraire de la France*, t. VI, 1742, pp. 12 et suiv. et t. VII, 1746, pp. LXIII-LXXXII de l'*Avertissement*). Il distingue très-nettement la *Chanson de Roland* du *Roman de Roncevaux*, et attribue au XI[e] siècle ce dernier texte, qui est en réalité un remaniement du XIII[e]. Certes, il vieillit un peu trop nos remaniements, mais c'est une mince erreur en comparaison des vérités qu'il découvre. = [23] J'aime moins le dédain superbe avec lequel s'exprime, au sujet de Roncevaux, Jean de Ferreras, auteur d'une *Histoire générale de l'Espagne*, qui fut traduite en 1751 par M. d'Hermilly : « Ce n'est, dit-il, qu'un tissu de fables et de contes de vieilles. » = [24] Il y avait déjà plus de vingt ans que le P. Daniel était mort ; mais en 1756 le P. Griffet publia une nouvelle édition de son *Histoire de France*, la meilleure de toutes celles qu'on a données de ce livre exact, sage et vrai. Pourquoi faut-il que notre héros soit à ce point sacrifié par le P. Daniel, qu'il en vienne à dire de lui : « Il n'est renommé que dans les contes de l'archevêque Turpin. » Et le texte d'Eginhard? Et notre chanson? = [25] En 1763

dans ces belles campagnes, sous ces beaux arbres ; ils sont assis sur la soie blanche, ils jouent aux *tables* et aux

Cazotte fit paraître, sous le titre d'*Ollivier*, une sorte d'imitation de l'*Orlando furioso*. Le livre ne fut pas sans avoir une certaine vogue; mais nous n'en parlons ici que pour constater l'influence persistante de l'Arioste. = [26-28] Dom Carpentier, quelques années auparavant, avait complété le *Glossaire* de du Cange (le Supplément parut en 1756). L'*Encyclopédie* elle-même (au mot *Roland*) était forcée de discuter la signification des « statues de Roland », et enfin Lacurne de Sainte-Palaye († 1781) commençait ses gigantesques travaux, faisant transcrire nos Chansons de geste et y puisant mille exemples pour ce *Dictionnaire* qui devait paraître environ cent ans après sa mort. = [29] Voici quelque chose de plus décisif. En novembre et décembre 1777, parurent deux des livraisons les plus intéressantes de la *Bibliothèque des romans*, de M. de Paulmy : elles comprenaient, toute une « Histoire poétique de Roland », bizarrement empruntée aux sources les plus variées. Aux romans français on avait demandé les légendes de Girard de Viarne, des quatre fils Aymon, de Galien, de Fierabras. Aux Italiens on avait pris le reste, et l'on avait résumé, vaille que vaille, le *Morgante* de Pulci, l'*Orlando innamorato* de Boiardo, la suite de ce poëme par Agostini, l'*Orlando furioso* de l'Arioste, continué par Grotta, la *Mort de Roger* par Pescatore de Ravenne, etc. M. de Tressan complétait cet ensemble par sa fameuse restitution de la *Chanson de Roland*, dont nous avons longuement entretenu nos lecteurs (1re édit., t. Ier, pp. 583-585; cf. la *Chanson de Roland*, de Léon Gautier, 1re éditino, pp. CLVIII, CLIX). = [30] Dans ses *Canterbury Tales of Chaucer* (1772-1778), Thomas Tyrwhitt signalait aux érudits le manuscrit le plus ancien de la *Chanson de Roland*, dont personne encore ne soupçonnait l'existence et dont personne ne devait encore s'occuper pendant un demi-siècle. = [31] Durant la Révolution française on n'eut guère le loisir de songer à nos héros épiques. Il convient cependant de noter que le fameux refrain : « Mourir pour la patrie, — C'est » le sort le plus beau, le plus digne d'envie », n'est autre chose que le refrain d'un *Roland à Roncevaux*, de Rouget de l'Isle. D'autres romances faisaient écho à cette romance qui a failli devenir un chant patriotique, et l'on y célébrait particulièrement « Roland, l'honneur de la chevalerie ». = [32] On sait ce qu'il faut entendre par le style troubadour-empire. M. Baour-Lormian, qui peut passer pour l'un des représentants de la poésie officielle sous Napoléon Ier, écrivit l'épithalame pour le mariage de l'empereur avec Marie-Louise. Cette élucubration, qui parut dans le *Moniteur* du 18 juin 1810, est intitulée : *Les Fêtes de l'hymen*, et contient ce vers étrange : « Ah ! du chant de Roland le cirque a retenti. » M. Baour pensait-il au *chant* de M. Tressan? C'est bien à craindre. = [33] Cependant une nouvelle école littéraire, jeune et vigoureuse, faisait tous les jours de nouveaux progrès en Allemagne. C'était l'école romantique, dont les Schlegel étaient les porte-bannière. En 1812, au moment même où l'Europe tout entière était dévorée par la guerre, Frédéric de Schlegel professait placidement un cours d'histoire littéraire, dont la septième leçon est en partie consacrée à la *Chanson de Roland* (*Geschichte der alten und neuen Literatur*, édition de l'Athenæum de Berlin, t. Ier, pp. 203-205). Je vais offrir une traduction abrégée de cette belle page, si hardie et si originale, et qui n'est pas suffisamment connue en France : « La poésie du moyen âge a adopté avec amour l'histoire de Charlemagne et l'a transformée en épopée chevaleresque... Certes la bataille de Roncevaux, où l'armée franke subit une grande défaite et où Roland mourut de la mort des héros, était plutôt un événement malheureux que glorieux pour Charlemagne et les Franks. Et, malgré cela, le souvenir de cet événement fut très-cher au peuple, au point même de devenir de bonne

échecs; ils plaisantent, ils rient. Sous un pin, près d'un églantier, on a placé le trône de Charles : c'est un grand

heure un sujet favori pour la poésie. C'est qu'on envisagea chrétiennement cette catastrophe. Ces chevaliers étaient morts dans un combat contre les ennemis de la chrétienté, ils étaient morts en héros pour la cause de Dieu, et furent ainsi regardés comme des martyrs. C'est dans ce sens que fut certainement écrite l'ancienne *Chanson de Roland*, dont on fait si souvent mention... Durant les croisades, l'histoire de la geste de Charles, la bataille de Roncevaux et la mort de Roland furent tout à fait représentées comme une croisade, dans l'intention d'offrir aux croisés un grand exemple qui les excitât vivement. » Et Frédéric de Schlegel complète cet exposé si juste et presque divinatoire, en montrant ce qu'est devenue la légende carlovingienne de Roland sous la plume de l'Arioste et des poëtes italiens : « Ce sujet d'un poëme épique sérieux perdit alors toute base solide et ne resta plus qu'une sorte de cadre où toutes les poésies purent trouver leur place, une espèce de véhicule pour le jeu hardi de la fantaisie avec le merveilleux. » On ne saurait voir plus net, on ne saurait mieux dire. = [34] M. Bartsch nous a signalé, dès 1866, un travail d'Uhland sur l'ancienne épopée française, qui parut en 1812, dans le journal *les Muses*, publié par Fouqué. Le savant critique allemand ajoutait que ce travail devait paraître dans l'édition, commencée en 1866, des écrits d'Uhland sur la Poésie et la Légende. Nous avons vu ailleurs comment Roland avait inspiré Uhland poëte, et nous ne parlons ici que d'Uhland érudit. = [35] C'est vers 1810 que furent publiées, à Londres, chez Edwards, Pall Mall, les *Tables généalogiques des héros de romans, avec un Catalogue des principaux ouvrages de ce genre* (sans date, sans nom d'auteur). Ces Tables se composent de 21 feuillets imprimés d'un seul côté, format in-4° oblong. Le tableau 11 est consacré à l'énumération (?) des Romans de chevalerie de Charlemagne et des douze Pairs : douze ouvrages! Le tableau 6 offre la généalogie de Pepin, Bernardo de Chiaramonte, Beuves d'Anthone, Naimes, Sansonetto, Marsile, Baland, etc. L'auteur anonyme est M. Dutens. = [36] Malgré les horreurs de la guerre, Frédéric Henri von der Hagen et Jean Gust. Büsching, écrivaient placidement leurs Notices sur le *Ruolandes Liet* et le Stricker (*Literarischer Grundriss zur Geschichte der deutschen Poesie*, Berlin, 1812, in-8°, pp. 164-170). = [37] Dans son *Dictionnaire universel* (1812), Prudhomme nous renvoie à la « jolie Chanson de Roland » qu'avait suppléée M. de Tressan « à défaut de l'ancienne qui s'est perdue par l'injure du temps ». = [38] Qui pourrait croire que cette épouvantable année 1815, où coulèrent tant de flots de sang chrétien, fut une des plus heureusement fécondes en ce qui touche notre légende? Rien cependant n'est plus vrai. C'est en 1815 que M. de Marchangy commença la publication de sa *Gaule poétique, ou Histoire de la France considérée dans ses rapports avec la Poésie, l'Éloquence et les Beaux-Arts*. C'est au tome II (pp. 177, 180, 415, 418) qu'il s'occupe de Roland. Nous avons publié ailleurs (*Epopées*, 1re édit., I, p. 609; *Chanson de Roland*, 1re édit., pp. CLXIII, CLXIV) le *Chant funèbre en l'honneur de Roland*. C'est un parfait modèle de galimatias et d'emphase. = [39] Mieux inspiré, Uhland écrivait en 1815 son *Taillefer* que nous avons cité ailleurs (*Poésies de L. Uhland*, traduites par L. Demonceaux et J. H. Kaltschmidt, avec une *Introduction* par Saint-René Taillandier, p. 212). Conf., dans le même recueil : « Roland et Alda », p. 261; « le petit Roland », p. 202; « Roland porte-bouclier », p. 205. = [40] Dans son *Etat de la poésie française aux* XIIe *et* XIIIe *siècles*, qui parut à Paris la même année, M. de Roquefort-Flaméricourt se contentait de nous apprendre que « l'on chantait encore la Chanson de Roland sous la troisième race ». Et nous ne citons qu'à titre de curiosité la publication, en cette même année, du poëme de

fauteuil d'or massif, et le héros s'y assied. Son corps a une beauté fière qui frappe tous les yeux, et sa grande barbe

Lucien Bonaparte : *Charlemagne, ou l'Église délivrée*, et de la pauvre épopée de Creuzé de Lesser (1re édition) sur « la Chevalerie et les Histoires du moyen âge ». = [41] Cependant l'Académie des inscriptions avait repris, pour la continuer, l'*Histoire littéraire de la France* des Bénédictins. Le XIVe volume, qui parut en 1817, était l'œuvre de MM. de Pastoret, Brial, Ginguené et Daunou : il renfermait une Notice sur Geoffroy, prieur de l'abbaye du Vigeois. C'était, comme on le voit, toucher de bien près aux origines de la *Chanson de Roland*, puisqu'à cette occasion tout le problème de la Chronique de Turpin se dressait devant les continuateurs de dom Rivet. Ils n'étaient pas encore de taille à l'aborder. = [42] La même année, Wilken publiait à Heidelberg des fragments du *Ruolandes Liet*. = [43] La même année encore, M. Louis de Musset, dans le tome Ier des *Mémoires et Dissertations sur les antiquités nationales et étrangères, par la Société royale des Antiquaires de France* (tome Ire, pp. 145-171), publiait sous ce titre : *la Légende du bienheureux Roland*, une analyse du *Roman de Roncevaux*, accompagnée de quelques fragments du manuscrit « dit de Versailles » qui avait appartenu jadis au roi Louis XVI et au comte Garnier. Même il annonçait la publication prochaine de ce texte par M. Guyot des Herbiers. = [44] En Angleterre, cependant, avait déjà commencé la vogue des *Magazines*, et M. J. P. Conybeare, dans le numéro d'août 1817 du *the Gentleman's Magazine*, traitait le même sujet que M. Louis de Musset, et annonçait, lui, l'impression également prochaine de quelques extraits du manuscrit d'Oxford. Ces espérances ne devaient pas être si rapidement confirmées, et, quelque bonne volonté que l'on eût, on ne pouvait vraiment s'en consoler avec la *Caroléide* du vicomte d'Arlincourt, qui parut en 1818. Somme toute, l'impulsion était donnée, mais le mouvement était loin d'être rapide. = [45] Rien à signaler en 1819, ni en 1821. En 1820, bien peu de chose : les *Rolands Abenteuer*, publiés par F. W. V. Schmidt. Quant aux projets de publication de M. Guyot des Herbiers, ils n'avaient pas eu de suite, et c'est seulement en 1822 que M. Bourdillon se mit à l'œuvre pour publier ce fameux manuscrit de Versailles. = [46] Si ce savant modeste fut encouragé et aidé, ce ne fut certes point par les continuateurs de l'*Histoire littéraire*. Quelques pages du tome XVI se rapportaient bien à nos Chansons de geste (pp. 208 et suiv.); mais elles étaient de M. Daunou, qui ne comprit jamais l'importance, même historique, de nos vieux poëmes. Il y a vraiment ici un temps d'arrêt. = [47] Il est vrai que, sans parler de la *Bibliothèque bleue*, de petits livres populaires circulaient en Allemagne et en France, qui donnaient encore le goût de la légende rolandienne : tels étaient les *Contes de Musæus*, dont une traduction fut donnée chez Moutardier, dès 1826, et où l'on trouve un récit intitulé : *Les écuyers de Roland*. = [48] A Copenhague, paraissait, l'an d'après, une nouvelle édition de la *Kronike om Keiser Karl Magnus*, qui doit être considérée comme un abrégé populaire de la *Karlamagnus-saga*. = [49] En Italie, Melzi publiait la première édition de sa *Bibliografia dei romanzi e poemi cavallereschi d'Italia* (1829), où l'on trouve l'indication de tant de poëmes servilement empruntés à la France. = [50] Vers le même temps (1828-1829), paraissait à Milan l'ouvrage du docteur Ferrario : *Storia ed Analisi degli antichi romanzi di cavalleria, con Dissertazioni sull'origine, sugl' instituti, sulle cerimonie de' cavalieri* (4 vol. in-8°). = [51] Un de nos meilleurs érudits, Raynouard, eut l'intelligence de comprendre sur-le-champ toute l'importance du livre de Ferrario, et lui consacra, dans le *Journal des savants* (novembre 1830), un de ces articles qui sont plus influents que bien des volumes. = [52-53] L'Allemagne cependant nous donnait l'exemple, si longtemps attendu, d'une publication de nos

blanche s'étale sur sa poitrine. Comme il est plus grand, plus beau et plus majestueux que tous les autres Fran-

textes épiques : Imm. Bekker insérait, à la suite de son *Fierabras*, quelques extraits d'*Aspremont* (*Der Roman von Fierabras provenzalisch*, herausgegeben von Imm. Bekker, Berlin, 1829, in-4°). Et c'était vers le même temps que H. Hoffmann étudiait le *Ruolandes Liet* et le Stricker (*Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur;* Breslau, 1830, t. I, pp. 211, 212). Mais de notre vieux poëme, rien. = [51-55] C'est l'année suivante que la France enfin s'éveilla. Deux esprits primesautiers, MM. Michelet et Quinet, semblèrent se donner la tâche d'entraîner l'opinion vers la littérature abandonnée du moyen âge : l'un écrivit sa *Lettre sur les Epopées du moyen âge* (*Revue des deux mondes*, juillet 1831); l'autre, plus officiel, publia son *Rapport au ministre de l'Instruction publique sur les Épopées françaises du* XIIe *siècle, restées jusqu'à ce jour en manuscrit dans les Bibliothèques du Roi et de l'Arsenal* (voy. la *Revue de Paris*, 1831, t. XXVII, pp. 129-142). Ce Rapport donna lieu, dans le journal *le Temps*, à une polémique entre MM. Paulin Paris et Edg. Quinet. = [56] M. Paulin Paris, dont nous venons de prononcer le nom, devait être le véritable initiateur de la France à son épopée nationale. Le 30 décembre 1831, il publia sa *Lettre à M. de Monmerqué sur les romans des douze Pairs de France.* C'était le commencement d'une longue suite d'excellents travaux : le premier est de 1831, les derniers sont de 1879. = [57] Néanmoins toutes les œuvres que nous venons d'énumérer ne présentaient encore aucune unité, et il était temps que l'attention publique fût concentrée sur la plus ancienne de nos épopées par des travaux véritablement scientifiques. En cette même année où M. Paulin Paris publiait pour la première fois le texte d'une de nos chansons françaises (*Berte aus grans piés*), en 1832, un jeune élève de l'École normale, M. Monin, fit paraître sa *Dissertation sur le roman de Roncevaux* (imprimée, par l'autorisation du Roi, à l'Imprimerie royale; Paris, 1832, plaquette de 116 pages). L'auteur ne connaît pas le texte d'Oxford et donne au texte de Paris, à ce remaniement, une importance qu'il ne peut avoir, qu'il n'a point. Mais enfin il l'analyse et lui trouve une date à peu près exacte. Il va plus loin : il s'élève jusqu'à la notion des légendes rolandiennes qui circulaient oralement aux IXe et Xe siècles. Il attaque nettement les fables du faux Turpin, et le roman original est, à ses yeux, antérieur à la Chronique. Bien qu'il ne connaisse pas le manuscrit d'Oxford, M. Monin avoue volontiers que le texte primitif n'est pas celui dont il fait l'objet de son travail. Et, devançant de plusieurs années les érudits de son temps, il ajoute que les peintures exactes de la vie féodale se trouvent dans ces œuvres trop dédaignées de la littérature de nos pères. C'est par là que finit la *Dissertation sur le roman de Roncevaux;* l'auteur est loin de tout savoir, mais il a tout entrevu. = [58] Les quelques pages de l'élève de l'École normale eurent de l'écho, et l'on en parla longtemps dans le petit cénacle des érudits qui s'étaient mis bravement à l'étude du moyen âge. M. Francisque Michel consacra à la *Dissertation* de M. Monin un *Examen critique* qui parut d'abord dans le *Cabinet de lecture* (octobre 1832), et ensuite chez Silvestre (Paris, 1832, 16 pages, in-8°), où il allait (ô témérité !) jusqu'à avancer que le plus ancien manuscrit de notre poëme pourrait bien être celui d'Oxford. Il n'en était pas bien sûr. = [59] M. Saint-Marc Girardin, frappé par cette discussion, en fit le sujet de quatre articles dans le *Journal des Débats.* = [60] Raynouard prit à son tour la parole, et on l'écouta comme un maître, comme le Maître. Dans le *Journal des savants*, de juillet 1832, il étudia l'élément historique de la légende de Roland, et traita la grave question des cantilènes. Il établit surtout que le *Roman de Roncevaux*, du XIIIe siècle, ne pouvait pas être le texte chanté par Taillefer à la bataille d'Hastings.

çais, ceux qui ne l'ont jamais vu le distinguent au premier abord : *S'est ki l'demandet, ne l'estoet enseignier.*

= [61] Ému de tant de critiques qui étaient en même temps des hommages, le jeune auteur de la *Dissertation* s'exécuta de bonne grâce, et publia immédiatement quatre pages de *Corrections et Additions* (1832). = [62] Comme on le voit, la vie reprenait possession de nos romans oubliés. Un professeur aimé du public, vif, spirituel, éloquent, vint plaider leur cause en bons termes devant un auditoire d'élite : Fauriel entreprit de débrouiller les origines de notre Épopée. Par malheur, la science n'était pas encore assez avancée pour que l'on pût faire un bon travail d'ensemble. Fauriel fut ingénieux : il devina souvent la vérité; mais il n'arriva point à la connaître. Les quelques lignes qu'il consacra au *Roland*, dans la deuxième de ses leçons, sont de tout point insuffisantes (*De l'origine de l'Epopée chevaleresque au moyen âge, Revue des deux mondes*, n° du 15 septembre 1832). = [63] Fauriel, d'ailleurs, n'avait pas parlé en vain : le grand Guillaume de Schlegel fit au brillant professeur l'honneur de discuter ses idées en une série d'articles auxquels un journal politique fit le meilleur accueil (*Etude sur le travail de Fauriel intitulé l'Epopée chevaleresque*, par A. W. Schlegel, *Journal des Débats*, des 22 octobre, 14 novembre, 31 décembre 1833, et 21, 22 janvier 1834). = [64] La 1re-2e édition de l'*Histoire de France*, par Henri Martin, fut commencée en 1833 et achevée en 1836; la troisième fut commencée en 1837, et la quatrième exécutée entre les années 1855-1860. Le nouvel historien accusait de « féodalisme » tous nos vieux poëtes, sauf l'auteur de *Roland*. Ce fut, dit-il, « le seul chantre de la France ». = [65] Nous ne saurions nous résoudre à en finir avec l'année 1833, sans signaler quelques pages du grand Ferdinand Wolf, dont la *Dissertation* de Monin fut encore l'occasion ou le prétexte (*Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen für die Herausgabe ihrer National-Heldengedichte ;* Wien, Beck, 1833, in-8°). = [66–67] Par malheur Wolf, en parlant de notre *Roland*, ne pouvait encore avoir en vue que son remaniement; mais le moment était venu où le texte d'Oxford allait enfin être produit au soleil. Un homme de grande valeur et dont on a trop oublié les services, l'abbé de la Rue, en publiait quelques fragments dans son bel *Essai sur les bardes, les jongleurs et les trouvères ;* Caen, Mancel, 1834, in-8° (voy. surtout tome Ier, pp. 131-145 ; t. II, pp. 57-65). Même il avait prononcé le nom de Turold et déclaré que la famille de ce poëte était normande. Le poëte figure, disait-il, sur la tapisserie de Bayeux. Dans un article du *Journal des savants* (juillet 1833?), Raynouard combattit les idées de l'abbé de la Rue (pp. 714-720) sur la rhythmique de la *Chanson de Roland*. = [68] En 1835, au tome XVIII de l'*Histoire littéraire*, M. Amaury Duval consacrait une Notice à Turold, « auteur du poëme de la Bataille de Roncevaux » ; il accordait enfin à cette œuvre le nom d'épopée et en citait des fragments. L'opinion publique, comme on le voit, s'éclairait peu à peu, et les nouvelles idées faisaient malgré tout leur chemin. = [69] La même année, Gervinus parlait longuement du *Ruolandes Liet* dans son *Geschichte der poetischen Nationalliteratur der Deutschen* (Leipzig, 1835, in-8°, I, pp. 146-152). = [70] Un libraire intelligent de Paris publiait, vers le même temps, une reproduction de l'édition gothique de la « Chronique de Turpin translatée en français » (1835, in-4°). = [71] C'était encore le temps où Ranke publiait, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, une *Dissertation* sur ce manuscrit de la bibliothèque Albani, qu'il avait découvert quelques années auparavant, et qui contient l'*Aspramonte*, la *Spagna* et la *Seconda Spagna* en prose. Or, la *Spagna*, comme nous l'avons vu, n'est autre chose qu'une compilation où entrent surtout les éléments suivants : l'*Entrée en Espagne*, de Nicolas de Padoue ; une *Prise de Pampelune*, la *Chanson*

Dès que le regard l'aperçoit, la bouche dit : « C'est Charles. »

de Roland et ses remaniements. = [72] En France, on était moins érudit; mais on pouvait déjà s'apercevoir, à plusieurs symptômes, que l'antique enthousiasme pour le héros de Roncevaux, que cet enthousiasme véritablement national reprenait une nouvelle vie. Un grand poëte, quelque peu gourmé et solennel, Alfred de Vigny, écrivait à Pau, en 1837, sa fameuse pièce intitulée : *le Cor*, dont Roland est le héros et dont le refrain consiste en ce vers mélancolique : « Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois! » Ces vers graves et beaux, mais où il y a tant de prétentions à la couleur locale qui sont si peu justifiées, ne parurent qu'en 1838, chez Delloye (*Poëmes antiques et modernes*, in-8°, p. 273 et suiv.). = [73] M. Guizot, lui, n'était pas poëte; mais il avait une vue nette de notre histoire et était digne de comprendre l'importance de nos poëmes : c'est en 1835 également qu'il donna à M. Fr. Michel cette mission en Angleterre, qui devait bientôt aboutir à la publication du texte d'Oxford. Cependant, une vive discussion fut bientôt soulevée par la publication d'un texte étrange attribué aux Basques, aux vainqueurs de Roncevaux, et que l'on appelait « le chant d'Altabiscar ou des Escualdunacs ». L'attention était surexcitée par cette poésie à laquelle on trouvait je ne sais quel air farouche (*Dictionnaire de la conversation*, t. XIII, p. 25; *Journal de l'Institut historique*, 1835, Paris, tome Ier, pp. 176-179). L'auteur de ce dernier article était M. E. de Montglave. Il avait vu *une copie* du chant d'Altabiscar chez l'ex-ministre Garat, qui *la tenait* du grenadier la Tour d'Auvergne, qui *la tenait* lui-même du prieur d'un des couvents de Saint-Sébastien. Le manuscrit, *disait-on*, appartenait à la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe. Par malheur, ce chant si primitif, si sauvage, était de fabrication toute moderne. C'était une mystification, et M. Bladé eut l'honneur de la dévoiler. Il ne nous reste qu'à citer quelques-uns de ces vers qui conquirent soudain un succès inattendu : « Ils viennent [les Français], ils viennent. Quelle haie de lances!... » — Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien. » — « Un, deux, trois, quatre, » cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze... — Vingt, et des milliers » d'autres encore... » — « Ils fuient, ils fuient. Où donc est la haie de » lances?... — Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien. — Vingt, dix- » neuf... douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un. » — Un! Il n'y en a même plus un! » Il va sans dire que le prétendu poëte primitif n'oublie pas le neveu de Charlemagne : « Fuis, roi Carloman, avec tes » plumes noires et ta cape rouge. — Ton neveu, ton plus brave, Roland » est étendu mort là-bas. » Il y a encore quelques centaines d'âmes candides, en France, qui croient à l'authenticité de ce document; et ce sont généralement les mêmes qui croient à Clémence Isaure et à Clotilde de Surville. Mais les savants reconnaissent que la légende de Roland chez les Basques n'a rien d'original et qu'elle y vient uniquement de nos propres traditions et de nos poëmes. = [74] L'année 1836, entre toutes, fut favorable à la réhabilitation de notre vieux poëme. Ce fut celle où Francisque Michel publia, pour la première fois, le texte d'Oxford. Tout encourageait le nouvel éditeur. Pendant qu'il était installé à la Bibliothèque d'Oxford devant le fameux manuscrit 23 du fonds Digby, pendant qu'il préparait sa copie pour l'impression, tandis qu'il corrigeait ses épreuves, plusieurs savants éclaircissaient les problèmes qui avoisinaient la question de Roland. Dans ses *Invasions des Sarrazins en France* (1836), M. Raynaud émettait, au sujet de Roncevaux, cette ingénieuse hypothèse que les Sarrasins avaient pu prendre quelque part au combat où périt Roland. = [75] Avec une ardeur et un entrain juvéniles, M. Paulin Paris commençait la publication de ses *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi* (1836-1838,

Tout à coup les jeux cessent, les rires s'éteignent et les messagers de Marsile font leur entrée dans le verger au

7 volumes in-8°). = [76] M. Wirth faisait paraître, à Berlin, son traité *Ueber die Nordfranzösischen Heldengedichte des Karolingischen Sagenkreise* (1836). = [77] M. de Reiffemberg publiait, à Bruxelles, sa *Chronique rimée de Philippe Mousket* (1836, 1838; Supplément en 1845; 3 volumes in-4°, dans la *Collection des Chroniques belges*). Le savant belge y donnait une nouvelle édition de la Chronique de Turpin et des extraits de la Chronique de Tournai; on y pouvait lire aussi les rubriques des *Conquestes de Charlemaine*, par David Aubert, de cette compilation importante du XVe siècle qui n'était pas encore connue dans le monde savant. Enfin, dans son *Introduction* du tome II, M. de Reiffemberg allait bientôt étudier la légende de Roland, de Ganelon, d'Olivier et de tous nos héros épiques. = [78] Le moment était donc bien choisi pour publier l'édition princeps du *Roland.* Elle parut sous ce titre : *La Chanson de Roland ou de Roncevaux, du* XIIe *siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque d'Oxford,* par Francisque Michel (Paris, 1837, in-8°). Il ne faudrait pas attacher trop d'importance à cette date « 1837 ». Il est certain que dès les premiers jours de 1836, et même dès les derniers jours de 1835, les bonnes feuilles avaient dû être distribuées à quelques savants et critiques. C'est ce qui explique comment Raynouard put en rendre compte dans le *Journal des savants* de février 1836, et comment, en cette même année 1836, un autre article critique put paraître dans le *Bulletin du bibliophile.* Le livre de Fr. Michel est aujourd'hui trop facile à critiquer, après quarante ans de nouvelles recherches et de travaux approfondis. Mais il y aurait une véritable ingratitude à ne pas lui rendre justice. Dans une longue *Préface,* l'auteur essaye de montrer quels sont les fondements historiques de la légende; puis, il fait une utile revue des travaux dont elle a été l'objet, et, après des considérations sur les Chansons de geste, expose le plan de son travail. L'édition est complétée par un *Glossaire,* par un *Index* et par la publication d'un certain nombre « de textes anglais, latins, allemands, italiens et espagnols relatifs à notre légende ». Cette partie du travail de M. Fr. Michel atteste une largeur de vues qui n'était pas commune à cette époque. = [79] On put croire alors que le moment de publier un travail synthétique sur nos Chansons de geste était enfin venu. De là l'*Epopée française* de M. Edgar Quinet (*Revue des deux mondes,* 1er janvier 1837); de là surtout *les Epopées chevaleresques* de M. Chabaille, qui parurent dans la *Revue française* (t. III, 1er décembre 1837, pp. 342-361). = [80] De telles espérances étaient prématurées, et il importait de se remettre à l'analyse, avant d'aborder la synthèse. C'est ce que comprirent tous les érudits de l'Europe, sans avoir besoin de se donner le mot d'ordre. En 1838, W. Grimm publia en Allemagne la première édition du *Ruolandes Liet,* de cette imitation allemande de notre Roland (*Ruolandes Liet,* herausgegeben von Wilhelm Grimm, Göttingen, Dieterich, in-8° : voy. sur notre Chanson, les pp. XXXVII et suiv.). = [81] En Italie, paraissait une nouvelle édition de la *Bibliografia de' romanzi e poemi cavallereschi italiani,* de Melzi (Milan, 1838, in-8°). = [82] En Belgique, M. de Reiffemberg publiait le second volume de la *Chronique rimée de Philippe Mousket* (Bruxelles 1838, in-4° : voy. surtout les pp. CLXXXI et suiv.). = [83] En France, M. A. Mazuy, traducteur de l'Arioste, hasardait la publication de son *Introduction et Notice sur les romans chevaleresques, les traditions orientales, les chroniques et les chants des trouvères et des troubadours, comparés à l'Arioste* (Paris, 1838). = [84-85] M. Ampère, avec sa parole aimable et facile, choisissait, pour sujet de son cours, la Poésie épique du moyen âge et faisait paraître ses leçons dans la *Revue française* (août 1838, t. VIII, pp. 93-119). Et enfin, M. Francisque Michel, qui n'a jamais su se reposer, publiait offi-

milieu de la curiosité et de l'empressement universels. Blancandrin arrive au pied du trône impérial, prend la

ciellement son *Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique sur les anciens monuments de l'histoire et de la littérature de la France qui sont conservés dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Écosse* = [86] L'an d'après, nouveaux travaux. Adalbert Keller, dans son livre intitulé *Altfranzösische Sagen* (Tubingen, Osiander, in-12, t. I, pp. 59-189), donne, comme nous l'avons dit plus haut, une traduction du texte publié par M. Fr. Michel. = [87] Dans l'*Histoire de la poésie scandinave* (Paris, Brockhaus et Avenarius, 1839, in-8°), M. Edelestand Duméril a l'occasion de toucher à la légende rolandienne (pp. 479-500). = [88] Immanuel Bekker, dans son Mémoire sur les manuscrits français de la Bibliothèque Saint-Marc, à Venise (*Die altfranzösischen Romane der S. Marc Bibliothek*, Berlin, 1839, in-4°), rencontre tout naturellement sur son chemin les deux manuscrits français IV et VI, dont l'un nous offre en partie la version primitive de Roland et dont l'autre renferme seulement un de nos remaniements (voy. surtout pp. 291-293). = [89] Il est à peine utile de rappeler qu'en cette même année paraissait une nouvelle édition du poëme inénarrable de Creuzé de Lesser : *La Chevalerie ou les Histoires du moyen âge*. Le *Roland* ne forme qu'un acte de cette énorme trilogie où la Table ronde et les Amadis occupent une large place; mais cet acte est long, et le poëme, dont Roland est le héros, n'offre pas moins de QUARANTE chants et de CINQUANTE-QUATRE MILLE vers. Le texte d'Oxford a juste cinquante mille vers de moins. Mais... = [90-91] M. Bourdillon s'était attardé dans l'étude trop approfondie d'un remaniement qu'il considéra toujours comme un texte primitif. En 1840, il publia enfin, non pas les vers du XIIIe siècle dont il s'était épris, mais une traduction dont il était l'auteur (*Le poëme de Roncevaux, traduit du roman en français*; par Jean Louis Bourdillon; impr. à Dijon, chez Frantin, petit in-8°). Ce fut seulement l'année suivante qu'il fit paraître son cher poëme, d'après le manuscrit de Versailles, arbitrairement modifié, et sous ce titre étrange : *Roncisvals mis en lumière* (Paris, Treuttel et Wurtz, Techener, 1841, petit in-8°, 206 pp.). = [92-93] En 1842, parurent en Allemagne les deux Répertoires bibliographiques de Grässe et d'Ideler : Grässe, *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, etc., von Dr Johann Georg Theodor Grässe, Dresde, 1842, in-8° (la bibliographie du *Roland* se trouve aux pp. 293-301 et 311-326). Ideler et Nolte, *Geschichte der altfranzösischen Nationalliteratur*. C'est une partie du *Handbuch der französischen Sprache und Literatur*, von L. Ideler and H. Nolte... bearbeitet von Julius Ludwig Ideler, Berlin, 1842, in-8° (p. 93). = [94] Nous en aurons fini avec l'année 1842, quand nous aurons signalé, dans les *Essais littéraires et historiques* de A. W. de Schlegel, une Dissertation intitulée : *De l'origine des romans de chevalerie* (pp. 341-406). C'est (?) la réimpression des articles publiés dans le *Journal des Débats* en 1833 et 1834. = [95] D'un autre côté, M. Adalbert Keller, dans son *Romwart* (*Beiträge zur Kunde mittelaltlicher Dichtung aus italianischen Biblotheken*, Manheim, 1844, in-8°), publiait très-incorrectement de précieux fragments des manuscrits français de Venise, et notamment (p. 11-21) du *Roland* contenu dans le ms. fr. IV et (pp. 27-29) du *Roncevaux* conservé dans le ms. fr. VII. = [96] C'était le moment où Charles Lenormant professait à la Sorbonne son Cours d'histoire moderne; c'était le moment où il publiait ses leçons qui donnèrent lieu à de si vives discussions (*Cours d'histoire moderne : Questions historiques*, V-IXe siècles; Paris, Waille, 1844-1845). Dans sa deuxième partie (pp. 342 et 366-379), le savant professeur dut aborder la question de Roncevaux. = [97] *Roland et la Chevalerie*, tel est le titre d'un livre de M. E.-J. Delécluze, publié en 1845 et qui est d'assez médiocre valeur (Paris, 1845, 2 vol. in-8°, chez J. Labitte). Mais le tome II est consacré tout entier à une tra-

parole, expose l'objet de son ambassade et, avec une simplicité qui devrait ouvrir les yeux de Charles, termine

duction de notre Roland, et il faut savoir gré à M. Delécluze d'être le premier entré dans cette voie. Cf. un article de M. Magnin sur *Roland et la chevalerie*, dans la *Revue des deux mondes* du 15 juin 1846. = [98-99] Nous ne pouvons que signaler en passant le « Traité sur le vers épique », de Diez (*Ueber den epischen Verse*, à la suite de *Altromanische Sprachdenkmale*, 1846), qui rentre indirectement dans notre sujet, et la *Biographia britannica* (Anglo-norman Period), de Thomas Wright (Londres, Parker, 1846, in-8°, pp. 120-123). = [100] Il importe davantage de signaler un article de M. Littré sur « la poésie homérique et l'ancienne poésie française » (*Revue des deux mondes*, 1er juillet 1847; reproduit dans le tome Ier de l'*Histoire de la langue française*, p. 307 et suiv.). C'est une des pages les plus intelligentes et les plus vivantes qu'on ait écrites sur notre épopée nationale. = [101] M. Bourdillon, avec un esprit bien moins large, continuait à se perdre dans l'adoration de son cher manuscrit, et publiait un Appendice à ses deux premiers volumes (*Supplément au Poëme de Roncevaux mis en lumière* par Jean-Louis Bourdillon, *Corrections et Additions, variantes et texte négligé ; Souvenirs de Roland;* Paris, 1847, impr. de Crapelet, Tilliard, in-8°, 44 pages). = [102] La révolution de 1848 ne fut pas plus favorable à la science que les autres révolutions. Cependant, au milieu de la bagarre, M. Francis Wey achevait de corriger les épreuves de son livre sur l'*Histoire des révolutions du langage en France* (Paris, Didot, 1848, in-8°), qui renfermait (pp. 130-148) tout un Essai sur la *Chanson de Roland*. = [103] En Allemagne, Massmann éditait, l'année suivante, la *Kaiserskronik* du XIIe siècle, où l'on trouve toute une histoire légendaire de Charlemagne (Quedlinburg, 1849, 3 vol. in-8°). = [104] C'était vers le même temps que M. Michelant, un des premiers érudits français qui aient fait preuve en ces études d'une sérieuse compétence, publia, dans le *Jahrbuch* de Lemcke, les rubriques de cette *Spagna* en prose, qui avait été, en 1830, découverte par Ranke dans un manuscrit de la bibliothèque Albani. M. Michelant fut bien inspiré dans cette publication : car la bibliothèque Albani a été dispersée, et l'on ignore le sort de ce précieux manuscrit. = [105] Dans cette longue histoire de notre grand poëme national, l'année 1850 est une des plus illustres et des plus fécondes années : elle est signalée par l'édition nouvelle et la traduction du *Roland* qui sont l'œuvre de F. Génin (*La Chanson de Roland*, poëme de Théroulde, texte critique accompagné d'une traduction et de notes, par F. Génin; Paris, Impr. nat., 1850, 1 vol. in-8°). Malgré de nombreux défauts, cette œuvre est celle à laquelle on doit véritablement la popularité de notre plus ancienne, de notre meilleure épopée. Génin était, par excellence, un vulgarisateur; sa pensée était nette, son style clair; mais surtout il était sincèrement enthousiaste et croyait à son *Roland*. De là le succès très-légitime de cette œuvre lumineuse et chaude. = [106-108] Les contradicteurs, cependant, ne manquèrent pas à M. Génin, qui était, au reste, un esprit toujours armé en guerre et volontiers agressif. Une polémique très-vive s'engagea sur-le-champ. MM. Guessard (*Lettre sur les variantes de la Chanson de Roland*, adressée d'Oxford, le 30 avril 1851, à M. Léon de Bastard; Paris, 16 pages in-8°), Paulin Paris (*La Chanson de Roland*, critique de l'édition de M. F. Génin, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, C, II, pp. 287 et suiv., 393 et suiv.) et Magnin (*Journal des savants*, sept. et déc. 1852, pp. 541 et 766, et mars 1853) y prirent une part active. = [109-110] M. Génin n'était pas de ceux qui laissent passer une attaque sans y répondre. Le 30 mars 1851, il publiait chez Potier, à Paris, une *Lettre à M. Paulin Paris, membre de l'Institut* (39 pages in-8°), et dix jours après, une *Lettre à un ami sur l'article de M. Paulin Paris inséré dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (Potier, in-8°, 51 pages; réimprimée dans les

II PART. LIVR. I. CHAP. XXI.

sa petite harangue en ces termes : « Vous avez assez » demeuré en ce pays ; il est bien temps que vous

Récréations philologiques). = [111] La presse hebdomadaire et la quotidienne se mêlèrent aussi de la lutte (voy. l'*Illustration* du 19 avril 1851, pp. 250, 251, et du 2 août de la même année, p. 70; la *République* du 11 avril 1851; l'*Univers*, etc.). = [112] Génin, loin de se décourager, s'entêtait dans sa besogne de vulgarisateur, et publiait, dans la *Revue de Paris* (mai et juin 1852), la traduction de notre vieux poëme sans le texte et sans les commentaires; puis, il faisait tirer cette traduction à part sous ce titre : *Roncevaux, traduit du poëme en vers de dix syllabes composé dans le milieu du* XIe *siècle, par Théroulde* (Pillet, 1852, in-8°). = [113] Un second vulgarisateur parut alors, qui voulut condenser le travail de Génin. L'excellente analyse de M. Vitet peut passer à bon droit pour une traduction nouvelle, et la *Revue des deux mondes*, qui la publia le 1er juin 1852, fit connaître *Roland* dans l'univers entier. Cette analyse fut plus tard résumée dans l'*Histoire de France* de Bordier et Charton = [114-115] Jean Louis Bourdillon n'avait pas renoncé à faire parler de son *Roncisvals :* en mars 1850, il publiait, sous le voile de l'anonyme, une nouvelle brochure pour faire suite au *Supplément* de 1847 (*Autorités, rapprochements, remarques philologiques*, Genève, impr. Rambon, pp. 45-60). = [116] En août 1851, deuxième suite au *Supplément* de 1847, sous ce titre : *Remarques sur quelques pages de l'édition du poëme de Roncevaux, sortie récemment de l'Imprimerie nationale, à Paris* (sans noms d'auteur ni de lieu, ni d'imprimeur, pp. 61-68). = [117] L'année 1851 venait d'être marquée par un fait important. Un jeune érudit allemand, dont personne encore ne connaissait le nom, M. Theodor Müller, avait fait paraître une édition du *Roland* d'Oxford, qu'il se prit à regretter et à refaire presque aussitôt après sa publication. Il allait consacrer douze longues années à préparer une seconde édition de cette chanson à laquelle il a vraiment donné sa vie. Et il devait un jour dépenser encore quinze autres années à en publier une troisième édition qui ne sera peut-être pas la dernière. Voici le titre de la première édition, qui semble être devenue assez rare : « *La Chanson de Roland,* » *berichtigt und mit einem Glossar versehen nebst Beiträgen zur Geschichte der französischen Sprache*, von D^r^ Th. Müller, Assessor der philosophischen Facultat zu Göttingen (erste Abtheilung); Göttingen, Verlag der Dieterich'schen Buchhandlung, 1851, in-8°. On attend encore, en 1879, l'*Introduction* que M. Müller annonçait en 1851. = [118] Loin de s'alentir, le travail en France s'activait heureusement. Dans le XXIIe volume de l'*Histoire littéraire de la France*, M. Paulin Paris analysait, avec une science très-ingénieuse et très-lucide, la plupart de nos vieilles chansons de geste. Ces analyses sont, suivant nous, le chef-d'œuvre de cet érudit, envers lequel on ne saurait être assez reconnaissant, et qui a, pour ainsi parler, créé parmi nous la science de notre Épopée nationale. Voy. ce que M. Paris dit du *Roland*, aux pages 267, 270, 425, 437, et surtout 727-755. = [119-120] Après une œuvre si vaste et si décisive, c'est à peine si l'on ose citer des articles de Revue, comme celui de P. Drouilhet de Sigalas, *Roncevaux*, qui parut dans la *Revue contemporaine* du 31 août 1853 (IX, pp. 294-330), et comme *Une légende laonnaise à propos de la Chanson de Roland*, de M. Duchange, qui fut publiée dans le *Bulletin de la Société académique de Laon*, 1853 (t. II, pp. 165-189). Cf. sur cette légende, d'après M. Bauquier, l'*Histoire de la ville de Laon*, par Devisme (Laon, impr. Courtois, 1822, in-8°; I, 29, 30; II, 69). = [121] Fût-il publié dans une *Revue*, un travail de M. Littré mérite toujours qu'on le signale avec soin : c'est ce qui nous fait attacher une importance spéciale à un article de la *Revue des deux mondes*, qui parut le 1er juillet 1854, sous ce titre : *La Poésie épique dans la société féodale*, et qui fut plus tard

» retourniez à Aix. » Le fils de Pepin, qui a coutume de toujours parler à loisir, se recueille quelques instants,

réimprimé dans l'*Histoire de la langue française* (I, p. 256 et suiv.). = [122] La même année, la *Revue d'Anjou* nous offrait, en 33 pages, de *Nouvelles Observations sur Roland et la Chanson de Roland* (Angers, Cosnier et Lachèze, s. d., gr. in-8°). L'auteur était M. Eugène Baret, qui devait plus tard s'attacher particulièrement à l'étude des littératures provençale et espagnole. = [123] Dans son *Histoire des livres populaires* (Paris, Amyot, 1854, 2 vol. in-8°), M. Charles Nisard ne pouvait manquer de se heurter aux livres de la Bibliothèque bleue, et par conséquent au souvenir de notre chanson. Les *Conquestes du grant Charlemaigne* et *Galien le restauré* l'ont attiré et retenu. = [124] Cependant M. Geffroy était tout nouvellement revenu de son voyage dans les bibliothèques du Danemark, de la Suède et de la Norvége; il en rapportait les très-utiles éléments d'un Mémoire plein de faits nouveaux et où étaient mis en lumière les rapports de certaines Sagas avec nos anciens poëmes (*Notices et Extraits de manuscrits concernant l'histoire de la littérature de la France qui sont conservés en Suède, en Danemark et en Norvége*, Paris, Archives des Missions, 1855, in-8°). = [125] Ce qui était peut-être le plus nécessaire, c'était alors de vulgariser les données de la science : les vulgarisateurs ne manquèrent à leur devoir ni en Allemagne, ni en France. Tandis que Simrock faisait paraître, à Francfort, une nouvelle édition de son beau livre : *Kerlingisches Heldenbuch*, que lisent avec amour tous les enfants d'outre-Rhin, tandis que Collin de Plancy mettait à la portée de nos enfants la fable de Berte aux grands pieds et quelques autres traditions carlovingiennes, l'abbé Henry continuait vaillamment, au fond de sa province, son *Histoire de la poésie*, et publiait, en 1855, sa *Poésie française du moyen âge* (chez l'auteur, à la Marche, Vosges). Ce n'était qu'une compilation, mais une compilation intelligente de ce que l'on avait jusque-là écrit de meilleur sur notre Épopée française, et en particulier sur notre *Roland:* toute la traduction de Vitet y était littéralement insérée. N'oublions pas que ce livre était à l'usage des classes, et qu'il était infiniment supérieur à tous les classiques du temps. = [126] En l'année 1855-1856, M. Paulin Paris, avant de monter dans sa chaire du Collége de France, distribuait à ses auditeurs un fascicule où étaient imprimés quelques cents vers du *Roncevaux*. Il consacra une partie de son cours à les expliquer, et rien ne fut plus utile que cette excellente innovation. Partout, aujourd'hui, on suit le même système. = [127-129] L'année 1856 allait d'ailleurs être plus féconde que les précédentes. Sans accorder trop d'attention au Recueil de L. Herrig et G. F. Burguy (*France littéraire, Morceaux choisis de littérature française et moderne*), ni même à l'*Etude littéraire sur la Chanson de Roland*, de M. H. Dauphin (extrait de *la Picardie, Revue littéraire et scientifique*, Amiens, Lenoel Herouart impr., 1856), il convient de nous arrêter au Décret du 12 février 1856, qui, rendu sur la proposition de M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'Instruction publique, ordonnait la publication d'un *Recueil des anciens poëtes de la France*, et chargeait M. Guessard de la direction de ce recueil. Notre *Roland* n'est pas entré dans cette Collection; mais vingt autres poëmes y ont été successivement publiés, et leur publication a donné aux études rolandiennes une nouvelle et précieuse impulsion. = [130] Désormais, il va y avoir entre la France et l'Allemagne une sorte de lutte ou de rivalité pacifique : c'est à qui publiera, sur le *Roland*, le plus de livres de vulgarisation ou de science. En 1857, Bartsch imprime, à Quedlinbourg, le *Karl* du Stricker. C'est ce même savant qui, quatre ans après, devait publier une étude remarquable sur le *Karl Meinet*, sur cette médiocre compilation du XIVe siècle, dont Adalbert Keller avait édité le texte en 1858. = [131] En France, la vulgarisation allait bon train. Le plus délié de nos critiques, Sainte-

étend les mains vers Dieu, baisse la tête et commence à réfléchir. Tout le destin de la France va sortir peut-

Beuve, donnait à la *Revue contemporaine* une douzaine de pages sur « le point de départ et les origines de la langue et de la littérature françaises » (1858, IV, p. 224-36). = [132] Charles d'Héricault, qui essayait alors dans l'érudition ces brillantes facultés qui ont trouvé leur épanouissement dans le roman historique, écrivait, en 1859, son *Essai sur l'origine de l'Epopée française et sur son histoire au moyen âge* (Frank, 1859), où l'on trouve tant de vérités à côté de quelques paradoxes. = [133] Dans son *Histoire de la littérature française,* qui peut passer pour un de nos meilleurs manuels classiques, M. Demogeot faisait une large part à notre épopée et au *Roland* (édit. de 1857). = [134] M. Damas-Hinard, qu'il faut à la fois considérer comme un vulgarisateur et comme un érudit, publiait son *Poëme du Cid* (Paris, Imprimerie impériale, 1858, in-4°). Dans sa longue et lucide *Introduction,* il abordait la comparaison du *Cid* avec le *Roland,* et l'étude plus difficile des caractères de notre ancienne versification épique (p. XLI et suiv.). = [135-136] L'*Art en province* (juin 1858) faisait paraître un véritable livre de M. Eug. Baret, sous ce titre : *Du poëme du Cid dans ses analogies avec la Chanson de Roland.* Bref, notre vieille épopée avait, en 1859, conquis une assez vive popularité pour que le plus grand poëte de notre temps lui fît de notables emprunts dans sa *Légende des siècles* (1859). Voy. surtout le *Mariage de Roland* et *Aymerillot,* où il est si souvent question de Roncevaux. Un tel poëte est, à coup sûr, le meilleur des vulgarisateurs. = [137-138] En 1860, c'est en Norvége et au Danemark, chose curieuse, que le mouvement est le plus intense : M. Unger publie, à Christiania (Jensen, in-8°), cette fameuse *Karlamagnus-saga,* dont la huitième branche n'est qu'une traduction ou un résumé de *Roland.* A Copenhague, C. Rosenberg publie une sorte de Traité sur les caractères de notre vieux poëme, sur sa rhythmique, etc. (*Rolandskvadet et normannisk Heltegedigt dets oprindelse og historiske Betydning,* Kjobenhavn, F. Hegel, 1860, in-8°). = [139-140] En France, nous n'avons guère à signaler qu'un roman d'Assolant : *La Mort de Roland, fantaisie épique* (1860), et un Mémoire sur le mont Ganelon, près de Compiègne, par M. Edm. Caillette de l'Hervilliers (Compiègne, Dubois; Paris, Durand, 1860, 126 pages, in-8°). C'est peu. = [141-142] Indépendamment de l'étude de Bartsch sur le *Karl Meinet,* dont il a été question plus haut et qui date de 1861 (*Karl Meinet, ein Beitrag zur Karlsage,* Nuremberg, in-8°), cette année nouvelle nous apporte deux traductions nouvelles du *Roland :* mais combien différentes! L'une, en français, est celle de M. Jônain, dont on aimerait à ne point parler (*Roland, poëme héroïque de Théroulde, du* XIe *siècle,* traduit en vers français par Jônain, sur le texte et la version en prose de M. F. Génin; Paris, J. Tardieu et Chamerot, 1861), et l'autre, en allemand, en iambiques libres, de M. Hertz, qui est fort goûtée en Allemagne (*Das Rolandslied, das älteste französische Epos,* uebersetzt von Dr Wilh. Hertz, Stuttgart, 1861, Cottesc'her Verlag, 1861, in-8°). Le *Literarisches Centralblatt* en rendit compte l'année suivante (col. 440). — C'est en cette même année 1861, le 6 février, que l'on procéda à la vente des manuscrits de la famille Savile. Parmi les manuscrits vendus et dont on ignore aujourd'hui la destinée, figure (?) un remaniement du *Roland* en vers de douze syllabes, « sentant fortement leur XIVe siècle et, pour le moins, aussi mauvais que ceux du *Girart de Roussillon* français, publié par M. Mignard ». Telles sont les expressions de M. Paul Meyer, dont nous rencontrons ici le nom pour la première fois, et que nous retrouverons souvent sur notre passage. Mais s'agissait-il vraiment d'un *Roland?* Et n'y aurait-il pas lieu, avec un autre érudit, de supposer plutôt un *Garin de Montglane?* C'est ce qu'on ne saura peut-être jamais. = [143-145] Sans nous arrêter à une nouvelle Dissertation, de

être de ces réflexions du grand Empereur.... La soirée était magnifique, le soleil jetait encore de beaux rayons.

M. Zoepfl, sur l'éternelle question des *Rolandssäulen* (1861), demandons à l'année 1862 ce qu'elle nous peut apporter de nouveau sur notre légende ou sur notre poëme. Ce fut alors qu'un voyageur intelligent et instruit, M. François Saint-Maur, visita pieusement le champ de bataille de Roncevaux et écrivit ses impressions de géographe et de pèlerin (*Cinq jours d'un Parisien dans la Navarre espagnole*, Pau, Vignancourt, 1861). Ce fut alors qu'un érudit français, M. de Puymaigre, nous offrit l'analyse ou la traduction des romances espagnoles sur Roland, sur la belle Aude et la bataille de Roncevaux (*Les vieux auteurs castillans*, Paris, Didier, 1862, 2 vol. in-8°, t. II, p. 322-328). = [146] Mais combien l'année 1863 ne devait-elle pas être plus féconde et plus influente? Il faut d'abord bien se rendre compte de la situation à cette époque. A vrai dire on ne possédait pas encore une édition véritablement correcte du manuscrit d'Oxford : M. Theodor Müller nous donna, en 1863, cette édition si longtemps attendue et qui, pendant quinze ans, a été le meilleur instrument aux mains de tous les érudits. C'est M. Müller qui sut le premier utiliser, pour établir son texte, le manuscrit IV de Venise et tous nos remaniements, le *Ruolandes Liet* et le *Karl* du Stricker; c'est lui qui, le premier, a vu, d'un œil net, toutes les lacunes de la version d'Oxford et qui a tenté de les combler avec autant d'extraits empruntés aux textes de Venise, de Paris, de Versailles; c'est lui qui, le premier, a corrigé, par centaines, les fautes évidentes de ce scribe médiocre et distrait auquel on doit le texte de la Bodléienne; c'est lui qui a remis sur leurs pieds cinq cents vers titubants ou boiteux. Nous ne saurions jamais lui en témoigner assez de reconnaissance (« *La Chanson de Roland* », *nach der Oxforder Handschrift von neuem herausgegeben, erläutert und mit einem vollständigem Glossar versehen*, von Theodor Müller, professor an der Universität zu Göttingen; erse Hälfte, Göttingen, 1863). L'Introduction n'a jamais paru. = [147-148] Après une telle publication, on ne peut rien citer d'important. Voici cependant le nom d'un nouvel érudit, voici un nom que nous aurons à répéter souvent dans cette longue nomenclature que nous essayons de rendre aussi vivante qu'il nous est possible. C'est en 1863 que M. Gaston Paris publia, dans la *Revue germanique* (XXV, 1er avril), un article sur *la Chanson de Roland et les Nibelungen;* c'est en 1863 que, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, il commença à faire paraître cet excellent résumé de la *Karlamagnus-saga*, dont les érudits ont tiré tant de parti (*La Karlamagnus's Saga, Histoire islandaise de Charlemagne, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, nov.-déc. 1863 et sept.-oct. 1864). = [149-150] En Belgique, un Belge trop enthousiaste et qui voyait tout en Belge, essayait de faire honneur à son pays de la première rédaction de la *Chanson de Roland* (J. H. Bormans, *la Chanson de Roland, fragments d'anciennes rédactions thioises, avec une Introduction et des Remarques*, Bruxelles, Hayez impr., 1864; extrait du t. XVI des *Mémoires couronnés et autres Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique*). Et il était réfuté vivement par M. Gaston Paris (*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1865, p. 384-392), qui restituait aux fragments néerlandais publiés par M. Bormans leur caractère véritable, celui d'une traduction, et non pas d'un original de nos vieux poëmes. = [151] Ticknor, dans son *Histoire de la littérature espagnole*, avait touché à notre *Roland*, et son traducteur français, M. Magnabal, nous met à même de profiter de ses dires (Paris, Durand, 1864, in-8°, t. Ier, p. 204). = [152-153] Glissons sur la *Chrestomathie de l'ancien français*, de J. P. Magnin (Berlin, 1863, in-8°), et constatons plutôt le grand bruit qui se fit autour de notre héros, le 3 octobre 1864, alors que le *Roland de Roncevaux*, dont M. Mermet avait écrit les paroles et la musique, fut joué, pour la pre-

Charles relève sa tête blanche, qui apparaît toute pleine de fierté; il demande tout d'abord des garanties aux

mière fois, sur la scène de l'Opéra. Ce fut un grand succès et qui fut principalement dû à la beauté de la légende. Le nouveau drame lyrique n'était qu'en partie emprunté à notre poëme du XIe siècle, et l'auteur y avait ajouté de pauvres ornements qui gâtaient tout. Quant à la musique, ce n'était véritablement qu'une suite de bons pas redoublés. Mais l'effet n'en fut pas moins considérable. Ce drame imparfait était légendairement très-supérieur au *Roland* de Quinault, et il donna à plus d'une intelligence le désir de connaître nos origines littéraires. Nous ne pouvions guère lui demander rien de plus. = [154-155] Belle et bonne année en 1865. Et tout d'abord, voici la première édition de la traduction du baron d'Avril, traduction en décasyllabes non rimés, très-littérale, très-rhythmée (*La Chanson de Roland, traduction nouvelle avec une Introduction et des Notes*, Benjamin Duprat, 1865, in-8°, CXXXI-206 pp.). Deux ans après, il en parut une édition abrégée, populaire, à un franc, dans la *Bibliothèque de Saint-Michel* (*La Chanson de Roland, traduite du vieux français et précédée d'une Introduction*, Paris, Albanel, 1867, in-18, CCLI-296 pp.). C'est ainsi que, grâce à l'intelligente initiative de M. d'Avril, la lecture du *Roland* devint aisée au plus humble, au plus pauvre des lecteurs. On venait de faire un grand pas. = [156] Elle ne mérite pas les mêmes éloges, cette traduction en prose, de M. Alexandre de Saint-Albin, qui a été faite beaucoup trop rapidement, mais qui, placée chez un puissant libraire, a pu étendre encore le cercle de la popularité du *Roland* (*la Chanson de Roland, poëme de Théroulde*, suivi de la *Chronique de Turpin;* traduction d'Alexandre de Saint-Albin, Paris, Lacroix, 1865, in-18; faisant partie de la *Collection des grandes Epopées nationales*). = [157] A la même époque, un Anglais se donnait la mission de vulgariser l'Épopée populaire du moyen âge, et d'analyser quelques-uns de nos poëmes (*Popular Epics of the middle Ages*, by J. M. Ludlow; London, 1865, 2 vol. in-16 carré). = [158-159] Le Dr Zinguerlé publiait dans l'*Œsterreichische Wochenschrift* (1865, n°s 33 et 34) une étude sur la légende germanique de Charlemagne (*Karl der Grosse nach der deutschen Sage*), et enfin, chez nous, M. Roux essayait, dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux* (1er trim., 1865, pp. 73-108), de faire vivement saisir « la transformation épique du Charlemagne de l'histoire ». = [160] Il nous sera peut-être permis d'ajouter que le 31 décembre 1865, paraissait à Paris (Victor Palmé, in-8°, sous la date 1866) le premier volume de nos *Epopées françaises*. Nous y faisions une large part à la *Chanson de Roland;* nous y donnions la traduction des plus beaux passages de la plus ancienne de nos épopées, et nous terminions, enfin, par ces mots trop enthousiastes et qui devaient bientôt soulever un orage : « La *Chanson de Roland* vaut l'*Iliade.* » C'était mettre, fort imprudemment, le feu aux poudres. = [161-162] Le 15 juillet précédent, M. Victor Leclerc, doyen de la Faculté des lettres de Paris, avait donné le visa à une thèse de XX-464 pages, intitulée : *Histoire poétique de Charlemagne* (chez Franck, in-8°). A vrai dire, cette thèse formait une œuvre considérable, bien ordonnée, complète, pleine de science allemande et de clarté française, et où étaient étudiés de près tous les problèmes auxquels donne lieu la *Chanson de Roland* (voy. notamment p. 270 et suiv.). L'auteur était M. Gaston Paris. — Dans la Dissertation sur le faux Turpin, qui lui servit de thèse latine (*De Pseudo-Turpino* disseruit G. Paris; in-8°, chez Franck, 1865), le jeune docteur établissait, dans le même temps, que cette œuvre étrange est due à deux auteurs dont il déterminait clairement la nationalité et la date. Nous avons ailleurs résumé ce bon travail. = [163] [165] Les deux livres dont nous venons de parler, les *Epopées françaises* et l'*Histoire poétique de Charlemagne*,

représentants du roi Marsile, il offre ensuite une riche hospitalité aux messagers et remet sa décision au len-

furent l'objet de nombreux Comptes rendus. Voyez, en particulier, sur les *Épopées françaises*, l'article de Bartsch dans la *Revue critique*, 1866, II, pp. 406-414, et sur l'*Histoire poétique*, l'article du même critique dans la *Germania*, 224-229, etc. Mais les articles les plus remarqués sur ces deux livres furent, à coup sûr, ceux de M. Paul Meyer (*Recherches sur l'Epopée française*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, XXVII, p. 28 et suiv., XXVIII, p. 304 et suiv. ; voy. surtout les pages 322-342). = [166] Cependant, en sa *Chrestomathie de l'ancien français* (Leipzig, Vogel, 1866), M. Bartsch insérait un fragment considérable de *Roland*, col. 27-40), et intercalait audacieusement dans son texte critique les additions nécessaires que M. Theodor Müller avait empruntées aux autres manuscrits, mais qu'il avait timidement reléguées dans ses notes. = [167] En cette même année, une traduction polonaise de *Roland* paraissait dans la *Bibliothèque de Varsovie* (janvier 1866), sous la signature de Mme Duchinska (M. Pruszak). = [168] Si nous signalons un travail de M. Adolf Tobler, « *Ueber das volkshümliche Epos der Franzosen* », qui parut dans le *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* (IV, 1866, pp. 139-210), nous en aurons fini avec l'année 1866, qui est moins une année de production que de critique. Mais de telles années ne sont pas les moins profitables. = [169] En 1867, parut le second volume des *Epopées françaises* (1re édition) qui contenait (pp. 390-460) une longue analyse de notre vieux poëme, et une *Notice* fort développée où nous essayions de répondre à toutes les questions qui concernent : 1° la bibliographie du *Roland ;* 2° ses éléments historiques; 3° les variantes et modifications de sa légende. C'est cette même Notice que nous venons de refaire, presque entièrement, pour notre seconde édition. = [170-171] Cependant la série des articles critiques, dont le premier volume des *Epopées* avait été l'objet, n'était pas encore épuisée. Parmi les plus remarquables, il convient de signaler ceux de MM. Boissier (*Les théories nouvelles du poëme épique*, *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1867, pp. 848-879), et Siméon Luce (*Le génie français dans la Chanson de Roland*, *Revue contemporaine*, 1867, t. LV, pp. 630-645). = [172] Dans la *Revue critique* (1867, t. II, pp. 259-267), M. Bartsch rendait compte du second volume, et M. Paul Meyer prenait le temps d'annoter l'article de M. Bartsch. = [173] Vers le même moment, M. Léon Gautier publiait, dans la *Revue des questions historiques* (t. III, 1862, pp. 345-382), une longue étude sur la *Chevalerie d'après les textes poétiques du moyen âge*, où il avait souvent l'occasion d'invoquer le témoignage de la *Chanson de Roland*. = [174] Parmi les thèses qui furent, en 1867, offertes à la discussion par les jeunes élèves de l'École des Chartes, il y en avait une intitulée : *De la forme et de la composition des Chansons de geste*. L'auteur était M. C. Pelletan. = [175] C'est alors que parut aussi le *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de M. Ambroise-Firmin Didot* (chez A. F. Didot, 1re livraison, 1867 ; 2e livraison, 1868). Ce Catalogue est, sous une apparence modeste, un véritable traité de nos Chansons de geste, où l'on s'est principalement donné pour but d'exposer la filiation de nos romans et la formation de nos cycles (le fascicule de 1868 a pour titre : *Essai de classification méthodique et synoptique des romans de chevalerie inédits et publiés*). = [176] En cette même année 1867, Carl Elberling rééditait à Copenhague la *Keiser Karl Magnus Cronike*, ce petit livre danois, du XVe siècle, qui est consacré à la gloire de Charlemagne et au souvenir de Roncevaux. = [177-181] D'autres travaux parurent vers le même temps, qui étaient moins importants. Tels sont : l'Essai de Diehl (*Die Karlssage in der altfranzösischen Poesie, namentlich im Heldengedicht*, Marienwerder, 1867, in-4°); un article de G. Paris dans la

demain. C'est qu'en effet l'Empereur ne ressemble pas aux antiques Césars; c'est qu'il ne décide jamais rien

Revue des cours littéraires (IV, 1867-1868), sur les *Origines de la littérature française;* un travail de M. Simon : *Ueber den flexivischen Verfall des Substantifs im Rolandsliede* (Bonn, 1867), et un Discours de M. Fernand Autié, sur le *Caractère français de la Chanson de Roland* (Pézénas, 7 août 1867). Si je fais mention de ce dernier travail, c'est que c'était tout simplement un discours de distribution de prix, prononcé dans l'humble collége de la petite ville de Pézénas, et que l'on peut juger par là des progrès qu'avaient faits dans le pays la connaissance et l'amour de notre Épopée nationale. = [182] Cet amour cependant n'était point partagé par tous les beaux esprits, et il y avait des résistances à un enthousiasme aussi nouveau et qui parfois avait pu être exagéré. Le monde universitaire ne se rendait pas. C'est en 1868 que parut la première édition du livre de M. Paul Albert : *La littérature française, des origines à la fin du* XVIe *siècle.* Le premier chapitre est consacré aux Chansons de geste, qui y sont assez malmenées. Dans la *Poésie* du même auteur, on se plaît à reproduire, en les accentuant, les idées de M. Boissier; et l'étude sur la *Chanson de Roland* se termine par cette protestation qui paraîtra peut-être excessive : « Qu'on se demande si ce petit poëme, de 4002 vers, dont on a osé dire (??) qu'il était bien supérieur à l'*Enéide* et (??) qu'il valait l'*Enéide,* peut seulement supporter la comparaison LA PLUS LOINTAINE avec ces deux chefs-d'œuvre. » = [183] Pas de travail important cette année. Dans une œuvre où l'originalité ressemble trop à de l'hallucination, M. Hugo Meyer explique la légende de Roland d'après les mythes scandinaves. On n'a jamais poussé plus loin le système mythique (*Abhandlung ueber Roland. Programm der Hauptschule zu Bremen,* Brême, 1868, 22 pages in-4°). Cf. l'article de G. Paris dans la *Revue critique* du 12 février 1870, p. 98, et l'article du *Zeitschrift für die Philologie,* 1869, I, p. 489. = [184-185] Dans la *Revue du monde catholique,* de novembre 1867 et de janvier 1868 (tirage à part, chez Victor Palmé, 80 pages, gr. in-8°), l'auteur du présent livre publia un travail développé sur l'*Idée religieuse dans la Poésie épique du moyen âge.* Le *Roland* y était cité presque à toutes les pages. L'année d'après, le même auteur faisait paraître dans la *Revue des questions historiques,* du 1er juillet 1869 (pp. 79-114), un complément de son *Idée religieuse* sous ce titre : *L'idée politique dans les Chansons de geste.* Ces deux études, jointes à la *Chevalerie* dont il a été parlé plus haut, seront un jour publiées à nouveau dans le tome VII des *Epopées françaises.* = [186] En 1869-1870 (?), M. Boris Almasof publia une traduction en vers russes (voy. le *Viestnik Evropi*). = [187-191] La seule géographie de la *Chanson de Roland* fut alors l'occasion de quatre ou cinq travaux dignes d'attention. C'est M. Tamizey de Larroque qui souleva « la question topographique de Roncevaux » dans la *Revue de Gascogne* (X, 1869, p. 332). L'archiviste des Basses-Pyrénées, M. P. Raymond, répondit tout aussitôt à cet appel par deux pages nerveuses et concluantes (*Revue de Gascogne,* septembre 1869, t. X, p. 365). Voy. aussi la réponse de M. Léonce Couture (*ibid.,* X, p. 379-380). M. François Saint-Maur jugea cependant qu'il était utile d'accentuer davantage une réponse à ceux qui plaçaient Roncevaux en Cerdagne, et il écrivit sa brochure sur *Roncevaux et la Chanson de Roland : simple réponse à une question de géographie historique* (Pau, Vignancour, 1870). Mais ce débat avait été déjà résumé avec clarté par la *Revue critique* (1869, t. II, p. 173-176), et M. Gaston Paris avait ajouté quelques arguments à ceux de M. P. Raymond. Le débat fut clos. = [192-195] C'est alors que, dans un but de vulgarisation facile à comprendre, M. Francisque Michel donna la deuxième édition de son *Roland,* en joignant à ce texte auguste le texte intéressant du *Roman de Roncevaux* qu'il avait emprunté aux

sans avoir consulté ses barons : « Par cels de France » voelt-il de l' tut errer. » Le lendemain, les barons se

deux manuscrits de Versailles et de Paris (*La Chanson de Roland et le Roman de Roncevaux*, des XIIe et XIIIe siècles; Paris, Firmin Didot, 1869, petit in-8°). Nous avons parlé ailleurs de cette édition où M. Michel a prétendu insérer une traduction, en expliquant dans la marge tous les mots qui offraient quelque difficulté. Et nos lecteurs savent également ce qu'il faut penser de la traduction « en vers modernes » de M. Alfred Lehugeur (Hachette, 1870, in-18). = [196] Pour en finir avec cette triste année 1870, dont les désastres allaient interrompre si brutalement ces nobles études, il ne reste qu'à mentionner une Dissertation où est traitée une question qui touche à la rhythmique du *Roland : Phonétique française : an et en toniques*, par M. Paul Meyer (extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. Ier, 1870, p. 258 et suiv.). = [197-200] Quelques travaux analytiques en 1871. C'est d'abord l'étude du Dr Trautmann sur les temps et les modes dans la *Chanson de Roland* (*Bildung und Gebrauch der tempora und modi in der « Chanson de Roland »*, Halle, Lippert, 1871) : Th. Müller en a rendu compte dans *Göttingische gelehrte Anzeigen* (1871, p. 666-671). C'est ensuite, dans les Rapports de M. Paul Meyer sur les manuscrits conservés en Angleterre (p. 54 du tirage à part), la mention d'une traduction de Turpin en provençal (Brit. Mus., addit. 17920). C'est l'ouvrage de Th. Braga, *Epopeas de raça mozarabe* (Porto, 1871 : voy. notamment les pp. 208 et suiv., 213, 234, etc.). C'est, dans la *Revue des questions historiques* (t. X, 1871, p. 156-163), un article de M. Marius Sepet sur *le Drapeau de la France*, où il est question de l'enseigne Montjoie dans le *Roland*. On pouvait lire dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* (XLVIII, 1871, pp. 291-306), une étude intitulée : *Rechtsalterthümer* (Antiquités juridiques) *aus dem Rolandsliede*. Enfin le *Bulletin de la Société Franklin, Journal des bibliothèques populaires*, qui parut le 25 novembre 1871, renfermait un très-long article de M. Charles Robert sur un chapitre de nos *Epopées françaises* (t. II, chap. x). M. Charles Robert voulait bien approuver le système de nos « analyses avec traductions », et il émettait le vœu que l'on imprimât à part chacune de ces analyses sous une forme accessible aux ouvriers et aux paysans : « Pour que l'œuvre entreprise par M. Léon Gautier porte ses fruits, il faut qu'une édition populaire et à bon marché permette aux admirateurs habituels de nos vieux poëmes de connaître leurs vaillants héros autrement que par les éditions d'Épinal. » Nous pouvons assurer à M. C. Robert que son vœu est sur le point d'être réalisé, et que la Société bibliographique va publier une nouvelle *Bibliothèque bleue*, où M. d'Avril fera d'abord paraître une analyse populaire de *Girard de Roussillon*, et M. Gautier un *Aliscans*. Et la *Chanson de Roland* suivra de près. = [201] Mais c'est à l'Italie que nous sommes, en cette année, redevable de la plus vive et de la plus profitable activité. Tandis que M. Ceruti publie ce *Viaggio di Carlo Magno in Ispagna* qui est une des formes de la *Spagna* en prose et qui nous offre toute une Rolandéide arrangée à l'italienne (Bologne, Romagnoli, 1871, 2 vol. petit in-8°), un des érudits les plus pénétrants de ce temps, M. Pio Rajna, fait paraître sa *Rotta di Roncisvalle*, qui est, à vraiment parler, une histoire complète de notre légende en Italie (*La déroute de Roncevaux dans la littérature chevaleresque de l'Italie*, Bologne, Fava et Garagnani, 1871, 189 pages; extrait du tome IV du *Propugnatore*). = [202] C'est à la fin de 1871 que parut la première édition de notre *Chanson de Roland* (Mame, Tours, deux forts volumes gr. in-8°). Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit plus haut sur les éléments et sur les défauts de cette édition. La publication de ce livre dans la « Collection des grands classiques français », éditée par M. Mame, ce seul fait a pu

réunissent au pied du trône d'or sous le pin : c'est Ogier et c'est Turpin; ce sont Olivier, Acelin de Gascogne,

heureusement contribuer à la popularité de notre vieux poëme. On aurait frémi autrefois à la pensée de donner à Racine et à Boileau le voisinage compromettant d'une chanson de geste : on ne s'en étonne plus aujourd'hui. Frappé, d'ailleurs, par certaines imperfections de notre texte critique, nous fîmes immédiatement imprimer à nos frais une édition nouvelle (1872, gr. in-8°, à deux colonnes, Impr. Mame; en vente, à Paris, chez Larcher). La plupart des Comptes rendus furent à la fois consacrés aux deux éditions (Gaston Paris dans la *Romania*, I, 1872, p. 113 et suiv.; — Aubry Vitet, *Revue des deux mondes*, 15 juin 1872; — A. Mussafia, *Literarisches Centralblatt*, 1872, col. 560 et suiv.; — Goedeke, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 10 septembre 1873, p. 1453-73. = [203] En 1872, parut l'édition critique du texte d'Oxford, publiée par Édouard Bœhmer (*Rencesval*, Paris, 1872, A. Franck). = [204] L'Angleterre ne marchait pas du même pas que l'Allemagne, et, durant toute l'année 1872, on ne peut citer que la publication de George W. Cox et Eustace Hinton Jones : *Popular Romances of the middle Ages*, Londres, Longmans, in-8°; voy. surtout, au tome Ier, les pages 357-421. = [205] Mais c'est dans les Cours publics qu'on peut surtout constater le progrès immense qu'ont fait les études rolandiennes. A Gœttingen, en 1872, M. Th. Müller prend pour sujet de ses leçons la *Chanson de Roland;* M. Hoffmann fait de même à Munich, et M. Schipper à Kœnigsberg. Le mouvement se fait sentir jusque dans cette Suède qui est restée si imprégnée des traditions françaises, et le professeur Geyer, en cette même année, place la seule *Chanson de Roland* sur le Programme de son cours. Ce n'était pas pour nous une bien grande consolation après nos malheurs; mais c'était, à tout le moins, un témoignage de vive et cordiale sympathie. = [206] C'était l'heure aussi où M. Bartsch publiait la 2e édition de sa *Chrestomathie française* (Leipzig, Vogel, 1872). = [207] La *Vie de saint Alexis, poëme du* XIe *siècle, etc.*, par MM. Gaston Paris et Léopold Pannier (qui parut à Paris, chez Franck, en cette même année 1872) était précédée d'une très-savante *Introduction* de M. G. Paris, où étaient discutés les principaux problèmes relatifs à la phonétique des dialectes normand et français : *Roland* y était souvent cité. = [208] Nous ne pouvons que mentionner en passant le cours de M. Lenient, professé à la Faculté des lettres : « De la poésie patriotique en France, depuis les invasions normandes jusqu'au XVIe siècle. » = [209] Cependant nous avions donné, en avril 1872, notre troisième édition du *Roland* (Mame, in-8°; Paris, Larcher), et M. G. Paris en rendit compte, en même temps que du *Rencesval* de M. Bœhmer, dans la *Romania* de 1873 (t. III, p. 97-111). = [210] Une petite, mais enfin une intéressante et véritable découverte fut celle de M. Dümmler, qui, dans le ms. latin 4841 de notre Bibliothèque nationale, trouva l'épitaphe d'Eggihardus, guerrier franc, mort à Roncevaux le 15 août 778. C'était, à vrai dire, une confirmation du récit d'Eginhard, et l'on savait enfin le jour exact de la mort de Roland. M. Gaston Paris revit et annota le travail de Dümmler (*Romania*, II, p. 146-158). = [211-215] Les Dissertations pleuvaient. C'étaient celles de Sachse, *Ueber den Namen Roland* (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1873, p. 459-462); de Hans Loeschorn, *Zum normannischen Rolandsliede* (Leipzig, Breitkopf et Härtel impr., 1873, in-8°, 35 pp.). C'était un *Tableau des assonances du Roland*, dressé par M. Gaston Paris dans la *Romania* (II, 263, 4), et rectifié dans le même recueil par M. Gaston Raynaud (III, 290, 291). C'était le travail de M. Pio Rajna, publié dans la *Romania* (II, 49), sur *Deux Inventaires du* XVe *siècle pour la famille d'Este*, où l'on voit figurer : « un *libro chiamado Rolando in francese* ». Et c'était enfin l'étude de M. Gaston Paris (*Romania*, II, p. 329-334 et p. 480) sur les

Thibaut de Reims, Gérier, Gérin, Richard le Vieux et Henri neveu de Richard; ce sont enfin Roland, chef

« Noms des peuples païens dans la *Chanson de Roland* ». = [216] M. Gustave Merlet ne prétendait pas, lui, à l'honneur de publier de ces travaux de première main; mais du moins, en ses *Origines de la littérature française du* IXe *au* XVIIe *siècle* (2e partie, Poésie, Fouraut, 1873, in-18), il avait l'esprit d'offrir à ses lecteurs un long fragment du *Roland*, traduit et commenté d'une façon très heureusement élémentaire. Dans cette chrestomathie intelligente et hardie, la littérature du moyen âge n'occupait pas moins de cinq cents pages. Or, les lecteurs de M. Merlet étaient et sont encore nos collégiens, et il n'y a vraiment pas de plus utile, de meilleure vulgarisation. Il est à souhaiter que de tels livres conquièrent un vaste et durable succès. = [217] Dans les Universités, même mouvement rolandien. A l'Académie littéraire de Milan, on créait, pour M. Pio Rajna, une chaire de langue et littérature romanes, la première de ce genre qui ait été fondée en Italie. A Leipzig M. Ebert, à Halle M. Schuchardt, à Christiania M. Storm, choisissaient le *Roland* comme le sujet de leurs cours durant l'année 1873-1874. A l'École des hautes études, c'étaient les remaniements du *Roland* qui formaient aussi la matière du cours de M. Gaston Paris. Bref, il y avait en Europe presque autant de cours sur le *Roland* que sur l'*Iliade*. = [218] L'année 1874 serait *albo notanda lapillo*, alors même qu'elle ne nous aurait apporté que l'excellent travail de Mila y Fontanals : *De la poesia heroico-popular castellana* (Barcelone, Verdagner, in-8°; voy. surtout pp. 130-144 et 455-459). Ce livre est un des meilleurs et des plus clairs que nous devions à l'érudition contemporaine. La grande catastrophe de Roncevaux y est étudiée avec un tel esprit de justice et de vérité, que l'on peut dire que l'impartialité devient ici l'une des formes de la fierté espagnole. La légende de Bernard del Carpio y est mise en une lumière décisive; les témoignages de Lucas de Tuy, de Roderic de Tolède et d'Alfonse X, y sont très-scientifiquement utilisés. Pas de page nébuleuse, pas d'incertitudes : tout est ultra-lumineux (voy. l'article de M. de Puymaigre sur l'ouvrage de Mila y Fontanals, *Bulletin du bouquiniste*, novembre 1876). = [219] M. Bartsch donnait, en cette même année, une édition du *Rolandslied*. = [220] Mais, dans la France, qui est par excellence le pays de la vulgarisation, les choses doivent se passer autrement qu'ailleurs, et c'est au théâtre que se conquiert la vraie popularité. La *Fille de Roland* de M. de Bornier, qui a déjà eu près de cent cinquante représentations au Théâtre-Français, a été la consécration la plus populaire de tous les efforts des érudits français depuis vingt ou trente ans. L'auteur a bien voulu nous dire qu'il en avait puisé le sujet dans les *Épopées françaises*. On ne peut lui reprocher que d'avoir, dans une œuvre bâtarde, mêlé imprudemment la légende et l'histoire. Mais quoi qu'il en soit, la gloire du neveu de Charlemagne venait d'être véritablement rajeunie, et la *Fille de Roland* a donné à plus d'un le désir de lire ou de relire la *Chanson de Roland*. = [221] Les savants, cependant, continuaient modestement leur œuvre moins glorieuse, mais aussi utile. M. Stengel publiait dans les *Romanische Studien* un travail important « sur les manuscrits de chansons de geste dans la Bibliothèque d'Oxford » (I, 3, p. 380 et suiv.). = [222] Dans son livre sur « *le* c *dans les langues romanes* » (*Biblioth. de l'École des hautes études*, 16e fascicule; Paris, Franck, in-8°, liv. III, chap. III, p. 250 et suiv.), M. Joret soutenait vivement la thèse suivante qu'il appliquait au dialecte de la *Chanson de Roland :* « Le *c* velaire, devant l'*a* latin, même quand cet *a* devient *e* en français, se prononçait toujours *k*, *qu'*. — Le *c* palatal = *c* devant *e* et *i* se prononçait *j* = *ch* = *tch*. » Il convient d'ajouter que cette constatation était, en particulier, dirigée contre nos éditions du *Roland*,

habituel du parti de la guerre, et Ganelon, chef du parti de la paix. Le grand conseil commence.

envers lesquelles M. Joret s'est toujours montré exceptionnellement sévère (voy. aussi la *Romania* de juillet 1874). = [223] Après les travaux sur la langue du *Roland*, venaient ceux sur la versification, et M. Hill publiait, à Strasbourg, une excellente étude sur le mètre de la *Chanson de Roland* (*Ueber das Metrum der « Chanson de Roland »*, von Franz Hill, Strasbourg, 1874; voy. le Compte rendu de la *Romania*, III, 398-401). = [224] A Bonn, M. H. Andresen faisait paraître, sur la question de la vieille rhythmique française, une thèse de doctorat qui était intitulée : *Ueber den Einfluss von Metrum, Assonanz und Reim, auf die Sprache der altfranzösischen Dichter*, von Hugo Andresen, 1874, in-8°. M. Gaston Paris en a donné un excellent résumé dans la *Romania* d'avril 1875. = [225-226] Il ne faudrait pas mettre au niveau de ces Dissertations approfondies le travail tout littéraire publié par M. Cœuret, dans l'*Investigateur* des mois d'août, sept., oct. 1874 : *Ganelon, d'après Théroulde dans son poëme de Roncevaux, et d'après Pulci dans son poëme de Morgant* (pp. 209 et suiv., tirage à part). Ces élucubrations à la française sont parfois charmantes, mais généralement peu utiles, et de bons cours scientifiques leur sont certainement très-préférables. Or, en 1874, M. Scholle prenait la *Chanson de Roland* comme sujet de son cours à l'Académie de philologie moderne de Berlin, et M. Stengel choisissait « l'Épopée française » comme objet de ses leçons à Marbourg. = [227-228] En France, les livres classiques se ressentaient heureusement de la nouvelle popularité de notre vieux poëme. Sans parler du « Cours de littérature » d'Ambroise Rendu, de cette Rhétorique où l'on fit enfin pénétrer des exemples empruntés au *Roland*, il convient de citer les *Origines de la langue et de la poésie françaises d'après les travaux les plus récents* (1re édition, Paris, Belin, 1874). L'auteur, qui est M. Aubertin, se contente de donner une analyse exacte de notre antique Chanson. = [229] M. Aubertin était un ancien maître de conférences à l'École normale, et son livre attestait une véritable conversion aux idées nouvelles. La même année, un professeur du lycée de Versailles, M. Auguste Noël, consacre *trois* pages au *Roland* dans son *Histoire abrégée de la langue et de la littérature françaises depuis leurs origines jusqu'à nos jours* (Paris, Jules Delalain, 1874, in-18, pp. 50-52). Comme on le voit, chaque éditeur français tenait à honneur d'avoir son « Histoire de notre littérature *depuis les origines* ». — [230] En Suisse, même tendance. Mais par malheur, le « Manuel d'histoire de la littérature française, depuis son origine jusqu'à nos jours, à l'usage des colléges et des établissements d'éducation », de M. Marcillac, maître de littérature à l'École supérieure des jeunes filles, à Genève (Genève-Bâle-Lyon, chez Georg, éditeur, 1874, pp. 11-12), n'est véritablement pas une œuvre au courant de la science, et les deux pages qu'on y veut bien consacrer à *Roland* sont d'une faiblesse décourageante. Il suffit de rappeler que l'auteur appelle notre chanson « la Marseillaise de la chevalerie » (!!). = [231] En Angleterre, on se montrait plus sérieux, et M. G. Masson donnait, dans la *The educational Review of the French language*, un résumé vulgarisateur des *French medieval Romances*. Mais, malgré tout, la science de notre littérature épique n'était pas encore très-répandue en Angleterre, et c'était à un Français (M. Paul Meyer) que l'on confiait, fort légitimement, la tâche de rendre compte, à la *Philological Society*, des progrès accomplis dans cette branche des connaissances humaines. = [232-233] En 1875, nous publiâmes deux nouvelles éditions de la *Chanson de Roland*. L'édition classique, qui est la quatrième, est celle à laquelle nous attachons le plus de prix (*la Chanson de Roland, Texte critique, Traduction et Commentaire, Grammaire et Glossaire;* Tours, Mame, 1875, in-8°, LV et 663 pages, 15 dessins, un fac-simile). Nous

A peine l'Empereur a-t-il exposé d'une voix grave et impartiale l'objet des débats qui vont s'ouvrir, que

nous sommes proposé d'en faire un classique, dans toute la force de ce terme. Une sorte de Commentaire perpétuel est placé au bas du texte et de la traduction, et nous l'avons illustré de dessins représentant les différentes pièces de l'armure chevaleresque aux XI-XII[e] siècles Des Éclaircissements sont consacrés à la légende de Charlemagne, à l'histoire poétique de Roland, à la géographie et au costume. Dans les *Notes pour l'établissement du texte*, sont expliqués, un à un, tous les changements que nous avons fait subir au texte d'Oxford. Une Phonétique, une Grammaire, une Rhythmique, un long Glossaire, complètent cette œuvre qui est précédée d'une Introduction où est résumée toute l'histoire de notre poëme national. La cinquième édition (qui est bien réellement la cinquième, quoi qu'en dise M. Bauquier en sa *Bibliographie de la Chanson de Roland*, p. 12), ne contient que le texte, la traduction et le commentaire. C'est une édition populaire tirée à grand nombre. C'est cette année également que le prix Guizot fut décerné, par l'Académie française, à l'ensemble de nos travaux sur la *Chanson de Roland*. Le secrétaire perpétuel, M. Patin, sut, dans son Rapport, rendre un éclatant hommage à la beauté de l'antique chanson. = [234-235] Tous nos efforts se portaient alors sur un point : « Faire admettre enfin le *Roland* comme un classique, dans tous les lycées et colléges. » Deux lettres d'évêques, fort développées, qui furent rendues publiques par la presse, nous encouragèrent dans cette voie où nous nous obstinons à marcher. M[gr] Freppel, évêque d'Angers, nous disait : « Vous avez raison de penser que la jeunesse de nos colléges ne doit pas rester étrangère aux monuments de notre vieille poésie nationale » (27 nov. 1875). M[gr] de Ladoue, évêque de Nevers, ajoutait très-nettement : « La *Chanson de Roland* n'est pas encore devenue un classique, et elle doit le devenir » (23 nov.). L'homme du monde qui s'est le plus occupé du *Roland*, M. Theodor Müller, joignait ses encouragements à ceux de nos évêques : « Il y a encore bien des points discutables, nous écrivait-il; mais il y en aura encore quand cent autres critiques auront consacré leurs soins à une tâche aussi difficile » (20 mars 1875 et 21 mars 1876). = [236] Malgré tout, la révolution n'était pas facile, et c'était, c'est encore une bataille qu'il faut continuer de livrer. Si quelqu'un devait nous aider à remporter cette victoire nécessaire, c'était certes M. Autran, qui publiait en 1875 sa *Légende des Paladins* (Paris, Michel Lévy, in-18), dernière œuvre, hélas! de cette intelligence élevée et délicate. Or, la *Légende des Paladins* n'est autre chose qu'une sorte de traduction poétique de la *Chanson de Roland :* traduction très-libre et très-moderne, mais où abondent les traits brillants. M. Autran continuait l'œuvre de M. de Bornier. Lire surtout *la Belle Aude* (p. 188) et *l'Épitaphe* (p. 179). = [237] C'était aussi un vulgarisateur que M. d'Avril, en son petit drame intitulé : « *Le Mystère de Roland*, composé d'après la *Chanson de Roland* » (1875, in-8°, Nîmes et Paris). Il se donna la joie de le faire représenter, et je me persuade aisément qu'il dut être satisfait de cette représentation. Le seul défaut de ces drames, dont les paroles sont littéralement empruntées à des poëmes narratifs, c'est qu'ils ne sont pas suffisamment dramatiques. Une œuvre littéraire n'est vraiment bonne que pour le but spécial auquel elle a été primitivement destinée. = [238] Il serait inutile de chercher une transition pour passer d'un essai dramatique à une dissertation philologique. La Dissertation de M. Bœhmer, qui est intitulée : *a, e, i, im Oxforder Roland*, parut d'abord dans les *Romanische Studien* de 1875, pp. 599-620. Cf. 1876, pp. 236-239. Lire également dans le cinquième fascicule des *Romanische Studien* l'article intitulé : *Anmerkung über die angenommene Abhängigkeit des Böhmerschen Rolandtextes von den Hofmann'schen und den Gautier'schen.* Une œuvre

les deux partis se dessinent très-nettement au sein des barons. Ici nous sommes en pleine poésie primitive, et

de débutant, mais qui, à défaut d'une érudition très-originale, offre un très-sincère enthousiasme patriotique, c'est l'*Etude sur l'histoire poétique de Roland*, de M. Otto Jahn (Celle, imprimerie Grossgebauer, 1875). M. Otto Jahn résume toute la légende de Roland en y mêlant quelques interprétations téméraires, et proteste surtout contre la définition que nous avons donnée de la femme germaine dans les *Épopées françaises* (page 4). « Nous n'aimons pas, dit-il, à voir défiguré, avili ou ridiculisé ce qui a été et sera toujours digne et élevé à nos yeux. » Et il nous oppose principalement la fiancée de Roland, la belle Aude. = [239] Dans l'*Investigateur* de septembre-octobre 1875, M. Cœuret faisait paraître (pp. 218 et suiv.) des « Documents historiques relatifs à la *Chanson de Roland* ». = [240] En 1875, l'Institut génevois offrit un prix à la meilleure traduction en vers français de quatre ballades allemandes, parmi lesquelles il faut mentionner le *Klein Roland* d'Uhland. Un des concurrents évincés, M. Ristelhuber, fit paraître, deux ans après, sa traduction où l'on remarque de bonnes stances, rendant bien l'original et conservant l'empreinte de nos vieux poëmes. = [241] Tandis que M. Etienne, en son *Histoire de la littérature italienne* (Hachette, in-18, 1875), ne rendait pas justice à l'influence de nos chansons sur le développement de la poésie italienne et ne savait pas remonter aux véritables sources de l'Arioste, M. Charles Gidel, dans son *Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à la Renaissance* (1875, Alph. Lemerre, in-18), consacrait à l'Épopée française en général, et en particulier à la *Chanson de Roland*, de longues pages où il vulgarisait heureusement les travaux de ses devanciers. = [242-244] Dans sa *Bibliographie de la Chanson de Roland*, M. Bauquier prétend que notre sixième édition n'est qu'un tirage de la cinquième : le plus simple examen l'aurait détrompé. Notre sixième édition, qui parut en 1876 (Mame, Tours, in-8°), est absolument nouvelle et offre de nombreuses améliorations. Vers la même époque, nous faisions imprimer notre « *Essai de traduction interlinéaire à l'usage des débutants* » (12 pages, in-18, impr. Mame), et nous composions, sur Roncevaux, un *tract* en quatre pages, destiné à être l'objet de distributions populaires et où nous citions, *in extenso*, le récit de la mort de Roland emprunté à notre vieux poëme (Paris, libr. de la Société bibliographique : chaque édition est tirée à dix mille exemplaires). Nous employions tous les moyens pour donner à notre chère chanson une nouvelle popularité et qui fut aussi étendue que l'ancienne. = [245] Les Allemands vulgarisaient moins que nous, mais creusaient peut-être davantage. Les quelques pages de Guido Laurentius, qui sont intitulées : *Zur Kritik der « Chanson de Roland »*, ne sont qu'une « Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doctorgrades der philosoph. Facultät zu Leipzig (Alterburg, Blücher, 1876, in-8°, 37 pp. Voy. les Comptes rendus de Stengel, *Ienaer Literaturzeitung*, 1877, pp. 157-158, et de Scholle, *Zeitschrift für romanische Philologie*, I, 1877, p. 159-160). Nos lecteurs savent quelle est l'idée mère de Guido Laurentius : c'est que la *Chronique de Turpin* représente un état plus ancien de la tradition que notre *Chanson de Roland;* c'est qu'on y retrouve, en cherchant bien, le plan d'une chanson plus antique. = [246] L'*Etude sur la composition de la Chanson de Roland*, par le Dr O. Weddigen, est une œuvre d'un intérêt moins vif, d'une facture moins originale (Schwerin, 1876). — Un romaniste éprouvé, M. Adelbert Keller, dans son livre : *Altfranzösische Sagen* (Heilbronn, Henninger frères, 2e édit., 1876, pp. 43-134), rééditait vers le même temps sa traduction du texte d'Oxford. La première édition avait paru en 1839, et l'auteur y avait alors pris pour base l'édition de Fr. Michel (t. Ier, pp. 59-187). = [247] Cependant M. Schmilinsky proposait un système pour

nous croyons assister à un conseil tenu par Agamemnon. Les héros français ne s'injurient pas moins violemment

un Glossaire du Roland (*Probe eines Glossars zur « Chanson de Roland »*, Halle, Fricke et Beyer impr., 1876, Jahresbericht des Stadtgymnasiums. Cf. Stengel, *Ienaer Literaturzeitung*, 1877, p. 157). = [248] M. Franz Scholle publiait dans le *Jahrbuch für romanische und englische Sprachen und Literaturen* (nouvelle série, III, 1876, pp. 65-81) un travail intitulé : *a, ai, an, en, Assonanzen in der « Chanson de Roland »* (voy. *Romania*, 1876, p. 254). = [249] Dans la thèse qu'il soutint, le 17 janvier 1876, à l'École des Chartes sur la *Chanson d'Aimeri de Narbonne*, M. Demaison consacrait un chapitre spécial à l'étude de cet épisode de la Prise de Narbonne qui se trouve dans le ms. fr. IV de Venise (*Positions des thèses présentées par les élèves de la promotion* 1876, *pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe*, p. 14). Suivant le jeune érudit, le compilateur italien a eu entre les mains la *Chanson d'Aimeri*, telle que nous l'avons aujourd'hui, et les divergences ne sont que le fait de son imagination. = [250] A la jeune Université catholique d'Angers, M. Talbert professait son premier cours sur les Épopées françaises et le *Roland*. = [251] A la conférence Léon Foucault, M. Félix Brun consacrait une étude à la *Chanson de Roland* (Paris, Plon impr., 1876, in-8°). = [252] Comme spécimen de son *Dictionnaire des littératures* qui allait paraître chez Hachette, M. G. Vapereau faisait imprimer la page consacrée à la *Chanson de Roland*. Ce seul fait, si minime qu'il puisse paraître, a son éloquence. = [253] Au commencement du mois de décembre 1876, parut le *Charlemagne* de M. Alphonse Vétault (Mame, Tours, gr. in-8°), auquel l'Académie française devait, l'année suivante, décerner le grand prix Gobert. Un des *Eclaircissements* y est consacré à la légende de Charlemagne et de Roland, et un autre, de M. Anatole de Barthélemy, aux monnaies de Charlemagne. Parmi ces monnaies, il en est une où le savant numismate voit, avec quelque raison, le nom de notre Roland. Nous la reproduisons plus loin. = [254] Nous n'hésiterons pas à regarder l'édition « paléographique » du *Roland* de Venise, par M. Kölbing, comme la contribution la plus utile à l'étude de notre poésie pendant l'année 1877 (« *La Chanson de Roland* », Genauer Abdruck der Venetianer Handschrift IV, Heilbronn, Henninger, 1877). Le goût de ces éditions « paléographiques » se répand de plus en plus, et elles sont véritablement appelées à rendre les plus grands services à nos études. = [255] La Société bibliographique venait de créer une nouvelle collection populaire à 50 centimes, intitulée : *Classiques pour tous*. A côté de *Corneille* et de *Sévigné*, on y publia tout d'abord les *Psaumes* et la *Chanson de Roland*, de M. d'Avril (Paris, Soc. bibliogr., 1877, petit in-18). C'était donner un grand, un salutaire exemple ; c'était décerner le titre de « classiques » à des œuvres qui le méritaient mille fois et auxquelles on n'avait pas encore osé l'attribuer. Un grand progrès venait encore d'être réalisé, et le succès récompensa les auteurs de cette courageuse initiative. A la seule foire de Marseille, en 1877, 140 exemplaires du *Roland* furent vendus, et ce petit volume reçut partout le même accueil. = [256] Rien de plus méthodique, rien de mieux distribué ni de plus clair que la *Bibliographie de la Chanson de Roland*, par Joseph Bauquier, auquel nous avons fait ci-dessus quelques emprunts (Heilbronn, Henninger frères, 1877, petit in-8° carré). Nous espérons que M. Bauquier voudra compléter son utile travail, y combler quelques lacunes, y corriger quelques erreurs. Ainsi améliorée, son œuvre deviendrait un véritable Manuel à l'usage des jeunes romanistes. = [257] Dans son *Recueil d'anciens textes bas latins, provençaux et français* (2e fascicule, 1877, pp. 209 et suiv.), M. Paul Meyer publie un long extrait de *Roland*, d'après cinq manuscrits (Oxford et Cambridge, Paris et Lyon, Châteauroux). = [258] Le Dr Lidforss, dans son *Choix d'anciens textes*, cite

que les héros d'Homère, et leur langage n'est pas moins énergique : « Pas de trêve, pas de paix avec Marsile »,

longuement l'ancien poëme d'après notre quatrième édition (1877, in-4°). = [259] En novembre 1877, paraît le tome I[er] de la 2[e] édition des *Epopées françaises.* Nous y donnons, comme dans la première, la traduction des plus beaux passages de la *Chanson de Roland;* nous avons lieu d'en citer à tout instant le texte décisif, et, dans notre chapitre sur le *Style des chansons de geste,* nous essayons d'en faire saisir la véritable beauté. Une *Chrestomathie épique,* dont nous donnons le plan, a pour principal ornement de nombreux extraits du *Roland.* Ce nom revient à toutes les pages de notre livre, et il y revient naturellement. C'est le poëme-type. = [260] Mais les questions que soulèvent ces quatre mille vers sont, pour ainsi parler, inépuisables. Dans une *Inaugural-Dissertation* d'une incontestable importance, M. A. Rambeau propose un classement nouveau pour les manuscrits du *Roland* et une nouvelle division en familles (*Ueber die als echt nachweisbaren Assonanzen der « Chanson de Roland »*, Marbourg, 1877, in-8°). Il se livre ensuite à l'étude d'un certain nombre de leçons qui lui donnent l'occasion d'offrir aux futurs éditeurs plus d'une heureuse et nécessaire correction. = [261] *Le Patois normand du Bessin,* tel est le titre d'un nouveau travail de M. Joret, dans les *Mémoires de la Société de linguistique* (1877, t. III, fasc. 3). M. Joret y établit de nouveau la prononciation gutturale du *c* devant l'*a* latin, alors même que cet *a* est devenu *e* en français, et il attaque, à ce point de vue, le texte critique de nos éditions (voy. pp. 211, 227, 228). Nous avons répondu plus haut. = [262] L'épisode de Baligant fait-il partie intégrante de l'antique légende rolandienne et de notre vieux poëme, tel qu'il a été originairement composé? Cet épisode n'a-t-il pas été ajouté par un remanieur ? Telles sont les questions auxquelles M. Franz Scholle s'est proposé de répondre dans *Zeitschrift für romanische Philologie* (I, 1877, pp. 26-40), sous ce titre : *Die Baligantsepisode, ein Einschub in das Oxforder Rolandslied.* Le jeune érudit croit à l'intercalation postérieure de cet épisode, et nous avons déjà eu l'occasion de dire notre pensée au sujet de ce système. = [263] Dans son discours sur le *Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem et Constantinople,* qui fut lu à la séance publique des cinq Académies, en novembre 1877, M. Gaston Paris revient sur une idée qui lui est chère et que, jusqu'à nouvel ordre, nous ne saurions aucunement partager : « C'est probablement, dit-il, dans les hautes sphères du monde parisien, sous l'influence directe de la royauté, que la *Chanson de Roland* a pris la forme qui nous est parvenue (pp. 24, 25 du texte in-4° publié par l'Institut). = [264] Quelques mois auparavant, Theodor Auracher avait publié une rédaction poitevine de la Chronique de Turpin (*Die sogenannte peitevinische Uebersetzung des Pseudo-Turpin nach den Handschriften mitgetheilt,* Halle, 1877 ; — extrait de *Zeitschrift für romanische Philologie).* = [265] Il n'y a peut-être pas eu un seul fascicule de la *Romania* où il n'ait été une ou plusieurs fois question du *Roland.* Dans le fascicule de juillet 1877, M. Gaston Paris, rendant compte de l'ouvrage de M. Aubertin, dont nous avons signalé plus haut la première édition, trouve encore notre vieux poëme sur son chemin (voy. notamment p. 461). = [266] Parmi les groupes d'étudiants qui se réunissent à Paris pour travailler ensemble, il en est un qui s'intitule « Conférence Olivaint ». On y choisit, en 1877, le *Roland* pour sujet de discussion, et le jeune rapporteur de la conférence, M. René Saint-Maur, donna une forme véritablement éloquente au Compte rendu de ses travaux. = [267] C'était le moment où M. Gaston Paris se faisait conférencier par amour pour le *Roland,* et donnait sur ce sujet une conférence au Havre. Il avait, pour cette circonstance, traduit en vers assonancés plusieurs passages de la chanson du XI[e] siècle, et tel est

s'écrie brusquement le neveu de Charlemagne. « Nous » les connaissons, nous savons ce qu'elles valent, les pro-

anssi le système qu'a adopté M. Petit de Julleville, dont nous allons tout à l'heure mentionner l'édition. = [268] Autre conférence : mais celle-ci à Naples. L'abbé Bethancourt la donna au Cercle philologique de Naples, sous ce titre : *Des chansons de geste en général et, en particulier, de la Chanson de Roland* (Naples, impr. frères Tornese, 1877). = [269] La popularité du *Roland* allait grandissant, grandissant toujours. Les colléges furent envahis. Le 11 mai 1877, une séance fut donnée par l'Académie d'humanités à l'École libre de la Providence, à Amiens, et, pour dire la chose en deux mots, chez les Jésuites. La *Chanson de Roland* en fit tous les frais : on en essaya l'analyse, on en joua plusieurs scènes, on la discuta publiquement. J'ai là, sous les yeux, le programme imprimé de cette petite fête (Amiens, typogr. Ve Lambert-Caron), et il est d'autant plus digne d'attention, que les Jésuites n'avaient jamais passé jusque-là pour des admirateurs très-enthousiastes de notre littérature du moyen âge. = [270] Mais voici quelque chose de plus significatif : le canton de Vaud, pour les examens du Baccalauréat de 1877-1878, choisit quatre classiques français : le *Cid*, de Corneille; l'*Avare*, de Molière; les *Premières Méditations*, de Lamartine, et... le *Roland*. Jamais choix ne fut plus intelligent. La Suisse nous donnait là une leçon et un exemple, et la France ne tardera pas sans doute à en tirer profit. = [271] L'année 1878 a bien commencé. Cette troisième édition de Müller, que l'on attendait depuis 1863, elle paraît enfin (février 1878, in-8°). Nous avons déjà pris l'occasion de dire que son principal caractère est un respect de plus en plus profond pour le manuscrit d'Oxford. = [272] Autre édition : c'est celle de M. Petit de Julleville (Paris, Lemerre, in-8°). Mais ici c'est la traduction qu'il faut considérer, et non pas le texte. La traduction est en vers décasyllabiques, que l'auteur a pris soin d'assonancer. Nous avons dit, ailleurs, notre sentiment sur les avantages et sur les inconvénients d'un tel système. Moins favorable qu'on ne le croit à l'exactitude littéraire, il nous paraît décidément fatal à la beauté. = [273] Il y a des articles qui valent des livres : tel est celui de M. Förster sur la nouvelle édition de Müller dans *Zeitschrift für romanische Philologie* (II, 1878, pp. 162-180). M. Förster, qui est, à coup sûr, l'un des premiers romanistes d'Allemagne, critique assez vivement le système de Müller et son classement des manuscrits du *Roland*. Il résume en un tableau le système de Müller et, en un autre tableau, le sien. « D'après Müller, le manuscrit d'Oxford est la source commune, déjà troublée, de *toutes* les rédactions; il se tient, en face de toutes, comme un témoin digne de toute confiance, tandis que (toujours d'après Müller) l'accord de tous les textes contre Oxford ne décide rien. » Et M. Förster ajoute, à l'adresse de Müller : « Quant à examiner chaque *plus* des autres manuscrits, par rapport à Oxford, et à accepter ce qui est commun à tous, M. Müller y pense aussi peu qu'à étudier ce qu'il y a de plus dans Oxford par rapport aux autres rédactions. » Enfin, il reproche à l'éditeur du *Roland*, « de ne se servir des autres rédactions que pour améliorer Oxford. » Le travail de M. Förster mérite d'être lu et relu. Critique franche, solide, bienveillante. = [274] Voici encore une *Inaugural-Dissertation*. Elle nous vient de Marbourg, où M. Stengel a créé un vrai centre d'études romanes et où il forme d'excellents élèves (*Ueber die Verbalflexion der ältesten französischen Sprachdenkmäler bis zum Rolandslied einschliesslich*, von Henrich Freund, Marbourg, 1878). = [275-276] Tandis que le *Propugnatore* consacrait de longs articles au *Roland* et à sa supériorité sur les poëmes italiens (1877, 1878), Ritter faisait entrer un extrait de notre vieux poëme dans son « Recueil de textes » (1878), et le 24 février 1878 un agrégé de l'Université, un professeur au lycée Charlemagne, M. Angellier, donnait à Bou-

» messes du roi de Saragosse. Déjà nous avons reçu de lui » pareille ambassade. Nous lui avons ensuite envoyé deux

logne-sur-mer une conférence sur le *Roland* (Paris, librairie de L. Boulanger, 1878, 75 pp. in-18), où l'ardeur du patriotisme ne nuit ni à la clarté du récit, ni à la netteté des conclusions. = [277] Le fascicule de la *Romania* qui a paru en juillet 1878 (p. 432 et suiv.) contient un article intéressant de Paul Meyer sur le « Butentrot » de la *Chanson de Roland*, qui serait, d'après lui, une vallée située en Cappadoce, près du Taurus, où se séparèrent Tancrède et Baudouin après la bataille de Dorylée. M. Paul Meyer en conclut que la partie du *Roland* où l'on trouve ce mot est postérieure à la première croisade. A cette première discussion sur *Butentrot*, il en joint une autre sur les *Canelius* du *Roland* (vers 3238, 3269), qu'il assimile aux *Canineus*, et qu'il dérive de *Cananœos*. La thèse est très-plausible. = [278] Chez Niemeyer, à Halle, en 1878, M. A. Rambeau achève de publier son travail sur les assonances du *Roland* et la classification de ses divers manuscrits. Voyez un article de Stengel dans *Ienaer Literaturzeitung* (2 novembre 1878). = [279-280] Mais M. Stengel faisait mieux que des articles, et il venait, en cette même année 1878, de rendre aux amis du *Roland* le meilleur de tous les services. Il avait fait venir d'Oxford à Marbourg le fameux manuscrit Digby 23, et en avait fait faire, par la photographie, une reproduction complète, page par page. A cette reproduction, qu'il a tirée à cent exemplaires et dont il a gardé les clichés, M. Stengel a joint une excellente édition PALÉOGRAPHIQUE du même texte, où il a pu corriger heureusement les fautes de tous les éditeurs précédents. Et il y avait de ces fautes qui s'étaient perpétuées dans toutes les éditions depuis le livre de Francisque Michel ! Et on les retrouvait dans celles-là même qui avaient été « soigneusement » collationnées à Oxford ! = [281] L'œuvre de M. Stengel marque, dans l'histoire du *Roland*, le commencement d'une période nouvelle : elle nous a été singulièrement utile. Sous notre regard, nous avons alors placé l'édition paléographique du manuscrit d'Oxford ; puis, l'édition paléographique du manuscrit de Venise (fr. n° IV) ; puis, enfin, les textes de Versailles et de Paris, et avec ces trois éléments, nous nous sommes mis à RECOMMENCER tout notre texte critique, et à le recommencer sur les bases nouvelles que nous avons fait connaître plus haut. Nous pouvons dire que notre septième édition est un ouvrage presque entièrement nouveau Cent cinquante vers ont été ajoutés, avec leur traduction, au texte des premières éditions ; les *Notes pour l'établissement du texte* ont dû être refaites. d'un bout à l'autre ; la *Rhythmique* et le *Glossaire* ont été l'objet de nombreuses rectifications et additions, etc. Le livre parut en juillet 1879. = [282] Quelques mois auparavant (en novembre 1878), nous avions été récompensé de nos efforts et de nos labeurs de vingt ans : l'Université de France, renversant enfin de vieilles barrières et ne rougissant plus de son amour pour l'antique poésie de notre race, avait désigné notre « édition classique » comme l'un des textes officiels dont l'explication serait désormais exigée des candidats à l'Agrégation des classes supérieures et à l'Agrégation des classes de grammaire. = [283] Durant toute l'année scolaire 1878-1879, M. Darmestetter prépara ses auditeurs de la Sorbonne à subir honorablement cet examen sur la vieille chanson. = [284] Le journal hongrois *Egyetertès* (?), en mai 1879, voulant dignement remercier les Français de leur généreuse sympathie pour les inondés de Szegedin, ne trouvait rien de mieux que de leur rappeler une vieille légende hongroise, dont Roland est le héros : « Si Nicolas Toldi est, comme on le dit, le frère de Roland, la France le trouvera, lorsque Roland sonnera de sa trompe pour la guerre de la liberté. » (??) = [285] En France, l'enthousiasme ne diminuait pas, et les Jésuites de Sarlat, imitant ceux d'Amiens, faisaient jouer la *Chanson de Roland* dans une de leurs fêtes académiques dont le programme

» messagers, les comtes Basan et Basile : il leur a tran- II PART. LIVR. I. CHAP. XXI.
» ché la tête. Vengeance, Sire, vengeance, et marchons

est sous nos yeux (25 mars 1879). = [286] Mais, si humble qu'elle soit, toute révolution provoque une réaction. La réaction contre le *Roland* allait commencer. Déjà, à la fin d'une de ses leçons en Sorbonne, M. Crouslé avait protesté contre la nouvelle popularité de notre vieux poëme, qu'il avait comparé au *Loyal serviteur* et placé bien au-dessous de cet excellent et candide récit des prouesses de Bayard. C'était le signe précurseur de l'orage, et l'orage éclata bientôt... dans la *Revue des deux mondes.* En un article d'une violence extrême (15 juin 1879), M. F. Brunetière attaqua violemment « l'érudition contemporaine et la littérature française du moyen âge ». Nous n'avons pas à analyser ici ces trente pages auxquelles nous répondrons un jour. Mais nos lecteurs sauront à quoi s'en tenir sur l'impartialité et le goût de M. Brunetière, quand nous leur aurons cité les lignes suivantes qui contiennent le jugement de cet âpre critique sur la *Chanson de Roland :* « Le poëme est mal composé. La chanson n'a pas de commencement : car la trahison de Ganelon y est sans cause ; elle n'a pas de fin : car le retour de Charlemagne y demeure *quasi* sans effet ; elle n'a pas de centre : car la mort de Roland n'y occupe pas plus de place que la bataille de Charlemagne contre les Sarrasins... Les personnages ne vivent pas : les Olivier et les Turpin de France n'y diffèrent que par le nom des Estorgant et des Estramarin d'Espagne... Je cherche consciencieusement tout ce que les préfaces m'assuraient que je trouverais en eux : des soldats qui combattent pour les autels et les foyers de la patrie, des chrétiens qui meurent pour leur Dieu. Dans les « eschieles » de l'armée de « nostre emperere magnes », comme aussi dans « l'ost des païens d'Arabie », je ne trouve que de hardis aventuriers, violents et sanguinaires, qui ne croient qu'à deux choses : la trempe d'un glaive enchanté, la vertu d'une bonne armure. » Etc., etc. La meilleure réponse que l'on puisse faire à ces allégations téméraires et antiscientifiques, c'est de relire sur-le-champ notre vieux poëme, et nous y invitons notre lecteur. = [287] Après une si injuste et si brutale attaque, qui fut spirituellement relevée par M. Marius Sepet, en sa Chronique de la *Revue des questions historiques* (1er juillet 1879), les amis de notre vieille épopée reçurent de nouveaux encouragements. Nous apprîmes qu'un professeur de français, à l'Université de John Hopkins, à Baltimore, s'occupait à achever une traduction du *Roland* en vers anglais. M. Léonce Rabillon nous envoyait le texte des premières laisses : « Le vers anglais, disait-il, a une couleur archaïque et convient à une traduction littérale. » Et le traducteur ajoutait : « qu'il serait heureux de contribuer, pour sa part, à faire répéter par des Anglais les mots : *douce France* ». = [288] En Allemagne, on s'entêtait à approfondir chacune des questions que soulevait la publication d'un texte aussi difficile. Dans une *Inaugural-Dissertation,* M. Hugo Ottmann (encore un élève de M. Stengel) essayait de préciser, à Marbourg, la place qu'occupe le manuscrit IV de Venise dans la tradition du *Roland* (Heilbronn, chez Henninger frères, juillet-août 1879). La conclusion du jeune savant est dans ces quelques mots : « Le manuscrit IV de Venise doit s'appuyer sur deux manuscrits, dont l'un appartient à la famille d'Oxford, tandis que l'autre découle de la source d'où est sorti le reste de la tradition. » = [289] Au moment où nous écrivons ces lignes, nous recevons un travail du Dr Ludwig Eichelman sur les « adjectifs » dans le *Roland : Ueber Flexion und attributive Stellung des Adjectivs in dem ältesten französischen Sprachdenkmälern bis zum Rolandsliede einschliesslich* (Heilbronn, Henninger frères, 1879). L'opuscule est dédié à M. Stengel. = [290] Cependant, en un Compte rendu de notre septième édition (*Union* du 1er septembre 1879), M. Marius Sepet nous donne une traduction nouvelle de plu-

» sur Saragosse. — Ne l'écoutez pas, n'écoutez pas ce
» brouillon, répond Ganelon. Notre mort lui importe

sieurs couplets de l'antique chanson : traduction en vers décasyllabiques assonancés et qui nous semble bien préférable à celle de M. Petit de Julleville. = [291] Les examens de l'Agrégation se sont terminés il y a quelques jours, et, en ce qui concerne notre vieux poëme, les examinateurs ont lieu de se féliciter des réponses de la plupart des candidats. Le *Roland* est décidément mieux connu, il est plus aimé et, malgré l'effort de tous les Brunetière du monde, il pénétrera, il va pénétrer dans notre enseignement secondaire heureusement et définitivement élargi. Quant à nous, ayant été à la peine, nous nous réjouissons aujourd'hui d'être un peu à l'honneur. Mais nous avons d'autres ambitions et avons formé cent autres projets : alphabets, tracts illustrés, gravures d'Épinal, nouvelle Bibliothèque bleue, nous voulons tout faire servir à la vulgarisation de notre vieux poëme, et nous ne nous estimerons satisfait que le jour où il sera aussi populaire qu'au XIe siècle.

10° DIFFUSION A L'ÉTRANGER.

La légende de Roncevaux est celle de toutes nos traditions épiques qui a conquis le plus de popularité, non-seulement en France, mais chez toutes les nations chrétiennes du moyen âge.

a. En Allemagne. — [1] Notre *Chanson de Roland* traversa le Rhin de très-bonne heure. Les esprits étaient déjà prévenus en faveur de notre légende par la publication de la *Kaiserscronik* (XIIe siècle). L'origine bavaroise de ce poëme est hors de doute après le travail de M. Welzhofer dont M. Scherer a rendu compte dans *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, N. F., VI, 2. On a prétendu que la *Kaiserscronik* était du même auteur que le *Ruolandes Liet*, dont nous allons parler : M. Scherer ne l'admet pas. = [2] Quoi qu'il en soit, à l'époque de Henri de Lion (c'est-à-dire avant 1177) ou sous le règne de son père Henri le Superbe (c'est-à-dire avant 1139), un prêtre allemand du nom de Conrad, qui écrivait en Souabe ou en Bavière, résolut de faire passer dans sa langue les beautés épiques du *Roland* français. Il composa le *Ruolandes Liet*, où le texte d'Oxford est en général suivi d'assez près, mais où l'esprit militaire est remplacé par une piété enthousiaste et presque mystique. Le vieux traducteur allemand ne cherche pas, du reste, à cacher son véritable rôle et confesse que l'original de son poëme est français ; mais, par malheur, il l'avait d'abord traduit en latin, et un clerc, faisant passer en latin notre vieille chanson, devait de toute nécessité lui donner une tournure cléricale. Le *Ruolandes Liet* a été publié par W. Grimm (1838 ; M. Gaston Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, a résumé l'*Introduction* du savant allemand, pp. 120-122) et par Bartsch (1874 : voy. *Literarisches Centralblatt*, n° 20). = [3] L'œuvre du curé Conrad, comme celle qui est parmi nous attribuée à Touroude, devait être l'objet de rajeunissements inévitables. Sous le titre de *Karl*, un poëte dont le vrai nom est inconnu et qui s'appelle lui-même « l'Arrangeur », le *Stricker*, a versifié en vers élégants le *Ruolandes Liet*, devenu trop austère au goût d'un siècle plus délicat. Le *Stricker* écrivait vers 1230 ; son œuvre, qui devait être au XIVe siècle reproduite dans la Chronique de Weihenstephan, a été publiée par M. Bartsch (1857). = [4] L'Allemagne, comme on le voit, passait par les mêmes phases littéraires que la France. Après avoir eu ses poëmes primitifs, après avoir possédé des rajeunissements de ces poëmes, elle devait encore avoir des compilations comme celle de notre Girard d'Amiens. Dans le *Karl Meinet*, un compilateur allemand dont le nom mérite de rester inconnu, et qui écrivait au commencement du XIVe siècle, s'est proposé de résumer (en 35800 vers, hélas !) l'histoire légendaire du grand Empereur. Lors-

» peu, je le sais ; mais vous, réfléchissez, seigneur. Son-
» gez que Marsile est vaincu, et qu'il est à vos pieds en

qu'il arrive à la bataille de Roncevaux, le compilateur fait tout simplement entrer dans son œuvre, avec fort peu de changements, « un poëme du XIIIe siècle, rajeuni pour la plus grande partie de celui de Conrad, et augmenté çà et là de quelques traits empruntés au français » (G. Paris, l. l., p. 125). M. A. Keller a publié le *Karl Meinet* en 1858, et M. Bartsch en a fait le sujet d'un excellent travail en 1861. Telles sont les trois œuvres principales dans lesquelles s'est fixée, de l'autre côté du Rhin, la légende de Roncevaux. Mais il importe de constater, en outre, cette popularité prodigieuse dont Roland a été l'objet dans toute l'Allemagne du moyen âge et de rappeler ces statues du neveu de Charlemagne (*Rolandssäulen*) qui ont été élevées sur les places de tant de villes germaniques. Leibnitz a longuement parlé de ces statues (*Annales Imperii*, anno 778) sur lesquelles les érudits sont loin d'être d'accord. = [5] La popularité de Roland a, d'ailleurs, traversé tout le moyen âge et semble encore aussi fraîche aujourd'hui. Un des chefs de cette belle école poétique qui a précédé en Allemagne notre école romantique, Uhland, consacra à la gloire du vieux héros français plusieurs *Lieder* dont le retentissement fut considérable : *Taillefer, le Petit Roland*, et surtout *Alda* (*Poésies d'Uhland*, traduction de MM. L. Demouceaux et J. H. Kaltschmidt, pp. 202, 205, 210 et 260). = [6] Une dernière preuve que l'Allemagne a donnée récemment de son attachement à notre vieux poëme et à notre héros national, c'est la traduction par M. Wilhelm Hertz de notre antique épopée (*Das Rolandslied, das älteste französische Epos*, uebersetzt von Dr Wilhelm Hertz, Stuttgart, 1861, Cotta ; voy. un article de M. Adolf Wolf, dans le *Jahrbuch für romanische*, etc., IV, 1862, pp. 209-227).

b. En Angleterre. — « [1] Au XIIIe siècle, et surtout au XIIe, nos Chansons de geste n'avaient pas besoin d'être traduites pour être comprises en Angleterre de tous ceux qu'elles intéressaient. » (Paul Meyer, *Recherches sur l'Épopée française, Bibl. de l'École des Chartes*, 1867, p. 309.) = [2] Un *Roland* en vers anglais parut au XIIIe siècle. L'auteur s'était principalement inspiré de la Chronique de Turpin qu'il avait essayé de combiner avec notre vieille chanson. On trouve, dans le *Roland* de Fr. Michel, une analyse et des extraits de ce poëme (pp. 279-284). Les Anglais, comme l'ajoute M. Paul Meyer, n'ont même pas eu le mérite d'avoir ici choisi de bons modèles, et les poëtes qu'ils ont remaniés appartiennent à la décadence (l. l., p. 309). = [3] Dans la Chanson de *Horn* (Bodléienne, Douce, ms. 132, f° 15, et Harléienne, ms. 527, f° 61), on lit ce vers qui atteste à tout le moins la grande popularité de Roland en Angleterre : « Meillurs (chalces) ne chalçat unc Rollant l'imperial » (Fr. Michel, *Charlemagne*, p. 126). Cf. à la Landsownienne, 388, un poëme en vers anglais sur Charlemagne et Roland (fragment du XVe siècle, treize feuillets de soixante-six vers chacun). = [4] Il ne reste plus à signaler que *The Lyf of Charles the Great* qui sortit le 18 juin 1485 des presses de William Caxton. C'est, comme nous l'avons dit plus haut, une traduction de la *Conqueste du grant Charlemaigne des Espaignes*, ou, pour mieux parler, de notre *Fierabras*. On y trouve, à la fin, le récit de Roncevaux emprunté au faux Turpin. = [5] Enfin, M. Léonce Rabillon, de Baltimore, va publier (1880) une traduction littérale du *Roland* en vers anglais.

c. Dans les Pays-Bas. — [1] Nous possédons, des XIIIe et XIVe siècles, quatre fragments néerlandais sur Roncevaux. M. Bormans, qui leur attribue une valeur beaucoup trop considérable, les a publiés sous ce titre : *La Chanson de Roncevaux, fragments d'anciennes rédactions thioises.* = [2] Ils se refèrent tous au texte d'Oxford. = [3] Au XVIe siècle, il n'y eut pas en circulation, dans les villes et les campagnes des Pays-Bas, de livre plus populaire que la *Bataille de*

» suppliant. N'y aurait-il point de la cruauté à le dés- » espérer, et la guerre ne dure-t-elle pas depuis trop

Roncevaux. Le titre de l'édition d'Anvers, en 1576, est le suivant : *Hier beghint den droeflijcken strijt opten berch van den Roncevale in Spaengien ghesciet, daer Roelant end Olivier metten fleur van Kerstenryck verslagen waren.* = [4] En Hollande comme en Allemagne, il y avait des statues de Roland (*Roelandssteen*, à Amsterdam).

d. En Scandinavie. — [1] Les poëmes français ont pénétré de bonne heure (peut-être au XIIe siècle, à coup sûr au XIIIe) dans les pays scandinaves. Par quelle voie y sont-ils venus? M. Geffroy, dans un Rapport sur les manuscrits de Stockholm (*Archives des Missions*, IV, 185 et ss.), « paraît disposé à expliquer cette importation par les relations continuelles qui existèrent au moyen âge entre la France et la Norvége. Cette opinion est fondée dans un grand nombre de cas ; mais peut-être trouverait-on certains motifs de croire que beaucoup de manuscrits, qui ont servi de texte aux traducteurs norois, sont venus de la Grande-Bretagne, laquelle fut en rapport constant avec les pays scandinaves et où existaient au moyen âge des colonies noroises, notamment sur les côtes du Northumberland. » (P. Meyer, *Recherches sur l'Epopée française, Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1867, p. 309.) = [2] La huitième branche de la *Karlamagnus-saga* (voy. l'édit. Unger, Christiania, 1860, in-8°) est consacrée à Roncevaux, et cette branche de la compilation islandaise a été traduite en suédois. = [3] Au XVe siècle, elle passa dans la *Keiser Karl Magnus Kronike*, œuvre danoise très-populaire du XVe siècle et dont une édition à bon marché a encore paru à Copenhague en 1867. Cette dernière œuvre est même plus complète que l'original islandais en son état actuel, et nous offre une branche qui semble continuer la *Chanson de Roland* : « *Le roi Iwein.* » = [4] On trouvera dans notre première édition du *Roland* (1872, Tours, Mame, gr. in-8°, t. II, pp. 247-252) la traduction d'une grande partie de la *Karlamagnus-saga* et de toute la *Keiser Karl Magnus Kronike.*

e. En Russie. — Depping affirme (?) avoir entendu chanter en russe, par les paysans de la Sibérie, une traduction de la célèbre romance espagnole : *Mala la visteis, Franceses, — La caza de Roncesvalles.* » = Dans sa *Russie épique* (1876, in-8°, pp. 429-433), M. Alfred Rambaud ne signale aucune tradition ou légende rolandienne.

f. En Bohême. — [1] « La gloire de Roland s'est répandue chez les Tchèques. Dans une Chronique tchèque du XIVe siècle, dite de Dalimil, chronique rimée très curieuse et qui a été publiée par Jos. Jirecek (Prague, 1877, in-12, p. 86), on parle d'un célèbre guerrier nommé Beneda : « Le roi fait venir le chevalier Beneda — Et lui demande ce qu'il sait faire de son épée : — « Je puis couper deux meules. » — Peut-être voulait-il se vanter pour épouvanter le roi — Qui aurait pris ce propos pour vrai, — Ainsi qu'on lit de *Rulant* — Quand il arriva malheur à Charles. » (Communication de M. Louis Leger. Cf. *Revue critique*, 1878, I, p. 193, article de M. L. Léger.) = [2] Il est connu, d'autre part, qu'on trouve deux statues de Roland en Bohême : l'une sur le pont de Prague (dans un groupe avec saint Vincent et saint Procope), et l'autre à l'hôtel de ville de Leutmeritz (Litomericæ).

g. En Hongrie.—[1] Matthias Corvin, d'après son biographe (Galeoti Martii Narniensis, *De dictis et factis Matthiæ regis*, cap. XII, *Scriptores rerum Hungaricarum*, ed. Joanne G. Swandnero, Vindobonæ, 1746-1748, t. I, p. 543), oubliait le boire et le manger pour écouter les chants où était célébré le nom de Charlemagne. Il se levait alors, plein d'enthousiasme, et faisait de grands gestes comme s'il avait eu dix mille ennemis devant lui et une armée à sa suite (voy. la 1re édit. de notre *Chanson de Roland*, I, p. CXXX). = [2] Nous avons parlé plus

» longtemps ? » Un murmure d'approbation accueille ces paroles de Ganelon : les Français, en effet, étaient

haut de cette légende hongroise où le nom de Roland est associé à celui de Nicolas Toldi : « Si Nicolas Toldi est, comme on dit, le frère de Roland, la France le trouvera, lorsque Roland sonnera de sa trompe pour la guerre de la liberté. » (?? Voy. l'*Egyetertès*, journal hongrois, mai 1879.)

h. En Orient.— [1] Les Grecs du Bas-Empire n'étaient pas faits pour avoir l'intelligence de notre épopée nationale. Une allusion à la mort de Roland qu'on a découverte à grand'peine dans le *De rebus Turcicis* de Laonicus Chalcocondylas, qui est un des historiens de la Byzantine, voilà tout ce que nous trouvons chez cette race en perpétuelle décadence. C'est peu. Voy. Λαονικοῦ Χαλκοκονδούλου Α'θηναῖου ἀπόδειξις ἱςτοριων δέκα (Parisiis, e Typographia regia, 1650, in-f°). Le chroniqueur grec admet (pp. 45, 46) la fable de Roland mourant de soif. = [2] Thévenot, dans ses *Voyages*, rapporte qu'à Burse (autrefois *Prusa* ou *Prusias ad Olympiam*), « ville de Natolie, un ermite turc lui montra l'épée de Roland, et, en outre, les tombeaux de ce neveu de Charlemagne et de son fils, qui, d'après une légende orientale, seraient morts musulmans » (!!). Voy. Moreri, au mot *Burse.*

i. En Espagne. — L'histoire de la légende de Roland en Espagne peut se diviser en quatre grandes époques qui ont chacune un caractère très-nettement déterminé : 1° Époque française ; 2° Réaction espagnole ; 3° les Romances; 4° les Romans en prose. Nous les allons étudier l'une après l'autre. = 1° Époque française. [1] La mort de Roland avait provoqué un si grand dégagement de poésie, que la France ne suffit pas à contenir la gloire du neveu de Charlemagne. Les jongleurs la répandirent dans tous les pays voisins, et principalement en Espagne. Or, la plupart de ces jongleurs étaient Français et chantaient à la française cette légende très-française. M. Mila y Fontanals explique fort bien ce succès de nos jongleurs et cette influence de notre littérature : « Dès le IXe siècle, on voit sans cesse des pèlerins étrangers se rendre à Saint-Jacques de Compostelle. Bien plus, depuis le commencement du XIe siècle, on constate en Castille la présence de guerriers français. A la fin de ce même siècle, Alfonse VI épouse d'abord Agnès d'Aquitaine, puis Constance de Bourgogne, et marie ses filles avec deux princes de Bourgogne et un comte de Toulouse. Enfin, sous le règne de ce même Alfonse, de nouveaux moines, de l'ordre de Cluny, arrivent en Espagne, où plusieurs d'entre eux sont élevés à des siéges épiscopaux. Dès lors, la connaissance des chansons héroïques françaises se répand parmi les classes militaires et populaires de la Castille. Enfin, vers la même époque, la Chronique du faux Turpin initie les classes lettrées aux traditions de la France. » (*De la poesia heroico-popular castellana*, Barcelone, 1874, p. 140.) Bref, on peut dire qu'au XIIe siècle, les légendes françaises triomphaient en Espagne. = [2] La Chronique en vers du siége d'Almeria (composée en 1157) ne parle qu'avec admiration de Charlemagne, de Roland et d'Olivier. L'auteur y compare Alfonse VII au fils de Pepin : « Facta sequens Caroli » cui competit æquiparari. » Et, après avoir rappelé les glorieuses actions d'un petit-fils d'Alvar Fañez, il ajoute : « Tempore Roldani si tertius Alvarus esset, — » Post Oliverum, fateor sine crimine verum, — Sub juga Francorum fuerat gens » Agarenorum, — Nec socii cari jacuissent morte perempti. » (Mila y Fontanals, l. l., p. 143.) Et, au commencement de ce même siècle, Berceo (San Millan, c. 412) appelle le roi Ramire « un noble caballero — Que nol' venzrien de » esfuerzo Roldan ni Olivero. » = [3] Au siècle suivant, nos romans se trouvaient encore partout, et le prestige de Roland n'était pas encore effacé Dans un document de l'Escurial attribué à Alfonse le Sage, *De iis que sunt necessaria ad stabilimentum castri tempore obsidionis*, on n'oublie pas de mentionner un

II PART. LIVR. I. CHAP. XXI.

dégoûtés de la guerre et soupiraient vers la paix. La paix est décidée.

certain nombre de livres : « Item sint ibi romancia et libri gestorum, videlicet Alexandri, Karoli et Rotlandi et Oliverii... et de Otonel (c'est *Otinel*), et de Bethon (c'est le *Betonnet fils de Beuves d'Hanstonne,* que nous avons le premier fait connaître au public et qui est aujourd'hui dans la bibliothèque Firmin Didot), et de comes de Mantull (c'est *Gui de Nanteuil* sans doute), et libri magnorum et nobilium bellorum et preliorum que facta sunt in Hispania. » Il est vrai que M. Mila y Fontanals ajoute ici que ce document est *peut-être* d'origine provençale ; mais il ne le prouve pas, et le succès de nos poëmes français est attesté par bien d'autres preuves. = [4] Ce succès ne devait pas durer toujours, et, comme nous le disions dans notre *Roland* de 1871 : « Il arriva que de très-bonne heure, en Espagne, une réaction fut provoquée contre ces récits trop glorieux pour la France, trop oublieux de la grandeur espagnole. La passion s'en mêla; la jalousie nationale éclata. » *(Intr.*, p. CXL.) M. Mila y Fontanals a exprimé la même idée à peu près dans les mêmes termes, lorsqu'il a dit en 1874 : « Ces narrations poétiques blessèrent l'amour-propre national des Espagnols. Ce sentiment s'accrut sans doute par un esprit d'opposition à l'influence française, laquelle était prépondérante au temps d'Alfonse VI. » (L. l., p. 143.) Dès le commencement du XII[e] siècle, cet esprit antifrançais se fait jour dans la Chronique du moine de Silos. Ce chroniqueur, plein de fierté espagnole, nie que Charlemagne se soit réellement emparé de différentes villes en Espagne, et ne craint pas d'ajouter ces paroles aigres et injustes : « More » Francorum auro corruptus, absque ullo sudore pro eripienda a Barbarorum » dominatione sancta Ecclesia, ad propria revertitur. » Mais on ne devait pas s'en tenir longtemps à ces aigreurs, et, comme la gloire de notre Roland offusquait décidément les yeux espagnols, on allait lui opposer un héros espagnol, un autre Roland, plus grand que le nôtre et destiné à le vaincre. Ce héros, c'est Bernard del Carpio dont nous avons maintenant à raconter la légende. — *Deuxième époque :* Réaction espagnole. Le trait caractéristique de cette réaction, c'est donc l'*invention* de Bernard del Carpio. Faire l'histoire de Bernard, c'est faire l'histoire de toute cette seconde époque, et l'on ne saurait mieux la résumer qu'en analysant, sous une forme nouvelle et populaire, l'excellent travail de Mila y Fontanals. = *a. Cause originelle de cette légende.* « Les jongleurs espagnols, ayant eu connaissance des chansons françaises sur Roncevaux, ne voulurent pas attribuer aux seuls Sarrasins le succès de la bataille et la défaite des Français : ils cherchèrent à donner un corps à la tradition nationale et opposèrent Bernard del Carpio aux paladins français. » Ils en firent surtout le pendant de Roland. = *b. Date de la légende.* « Les premiers chants relatifs à Bernard del Carpio ne sauraient être antérieurs à la fin du XI[e] siècle. En effet, le comte de Saldaña, qui figure dans ces chants, n'a pu être imaginé plus tôt et, au début de ce siècle, il n'y avait pas encore de seigneurs de ce titre. » Cette observation est encore de Mila y Fontanals. = *c. Exposé et modifications de la légende.* La légende de Bernard del Carpio est principalement contenue (avec des variantes assez considérables,) en quatre documents que nous aurons lieu d'analyser plus loin d'après Mila y Fontanals. C'est, tout d'abord, le poëme de Fernan Gonzalez, où on la rencontre pour la première fois; c'est, en second lieu, le *Chronicon Mundi* de Lucas de Tuy († 1250), où elle est exposée d'une façon complète (f[os] 75 et 79) ; c'est l'*Historia de rebus Hispanicis* de Rodrigue ou Roderic de Tolède († 1247) (lib. VI, cap. VIII et suiv.) ; c'est enfin la *Cronica general* d'Alfonse X (seconde moitié du XIII[e] siècle, II, f[o] 30). Nous nous contenterons de résumer ici, fort rapidement, le récit de Lucas de Tuy que nous prenons pour type et avec lequel nous

Il ne reste plus qu'à choisir parmi les Français un messager qui se rende à Saragosse et porte au roi Mar-

comparerons plus tard tous les autres. Donc, la scène se passe du temps d'Alfonse le Chaste (VIII-IXe s.). Bernard est fils du comte Sanche et de cette Chimène qui est la propre sœur du roi Alfonse. Celui-ci, que ce mariage avait vivement irrité, enferme Sanche dans le château de Luna et Chimène dans un monastère ; mais il prend soin du jeune Bernard et le fait élever avec la plus grande sollicitude. De très bonne heure, le jeune homme révèle son courage et sa prudence. Cependant Charlemagne, roi de France et empereur romain, vient de délivrer des Sarrasins le midi de la France. Il a traversé les monts de Roncevaux ; il a vaincu les Goths, ainsi que les Espagnols de la Catalogne et de la Navarre. C'est alors que ce triomphateur écrit au roi Alfonse pour lui demander sa soumission. Tout aussitôt, Bernard s'allie aux Sarrasins, et, lorsque après avoir échoué devant Tudela et emporté d'assaut Najera et Montjardin, Charlemagne est forcé de repasser les Pyrénées, c'est Bernard le chrétien et Marsile l'infidèle, ce sont ces alliés qui tombent en même temps sur l'arrière-garde de l'Empereur. Là meurent Roland, Eggihard, Anselme : mais Charles les venge formidablement et revient en Espagne, vainqueur... Le reste de l'histoire de Bernard n'a plus que des rapports fort éloignés avec notre légende rolandienne. Le point capital de tous les récits espagnols, c'est l'alliance de Bernard avec Marsile. Fernan Gonzalez et la *Cronica general* sont ici d'accord avec Lucas de Tuy et, seul, Roderic de Tolède se contente assez vaguement de faire battre Roland par Bernard del Carpio et les seuls Espagnols. = *d. Eléments historiques de la légende.* Il n'entre pas dans notre sujet de traiter, aussi longuement que Mila y Fontanals, une question aussi difficile, et il nous suffira de donner ses conclusions : « Nous considérons, dit-il, l'histoire de Bernard comme une simple légende poétique. » Plusieurs Bernard ont contribué à former le Bernard de la légende, de même que plusieurs Guillaume ont contribué à former le Guillaume de nos chansons de geste. Mais, entre tous ces Bernard, un seul est vraiment historique. « C'est celui qui, d'après Zurita (I, n° 4) et d'autres annalistes, vivait au temps d'Aznar (Asinarius) et de son fils Galindo, comtes de Jaca. C'était un vaillant, et il était fils de ce comte Ramon qui était parent de Charlemagne (?). Le principal exploit de Bernard fut la prise du comté de Ribagorza dont il s'empara avec l'aide d'une armée française. Il se maria avec Toda, fille du comte Galindo, ne cessa de faire aux Sarrasins une guerre victorieuse et fonda au diocèse d'Urgel le monastère d'Ovarra. » (Mila y Fontanals, l. l., p. 161.) En résumé, la légende de Bernard reposerait sur un seul personnage réellement historique, Bernardo de Ribagorza, et cette légende s'est développée sous l'influence des chansons françaises. = *e. Causes du succès et de la popularité de cette légende.* Indépendamment de l'amour-propre espagnol dont nous avons eu plus haut à signaler l'influence, M. Mila y Fontanals signale le fait suivant qui semble avoir échappé à tous les autres érudits : « Le Bernard historique, dit-il, a été, dans son propre pays, l'objet de traditions orales qui se sont répandues dans les contrées voisines, grâce aux liens de parenté et d'amitié qui unissaient la maison de Ribagorza avec celles de Navarre et de Castille. Plus tard, Sanche le Grand ayant occupé le comté de Ribagorza par droit de conquête et par droit de naissance, ses successeurs durent favoriser, comme nationales et domestiques, les traditions qui célébraient Bernard. » (L. l., pp. 162, 173.) Mais voici que nous terminons ici tout ce qui concerne Bernard del Carpio, et que nous allons reprendre l'histoire de la légende rolandienne en Espagne. — *Troisième époque :* Les Romances. M. Mila y Fontanals ne cite sur la bataille de Roncevaux que les romances suivantes : 1° *Domingo era de ramos.* Les Français désespèrent de la victoire, mais Roland leur rend l'espoir et le cœur,

sile la réponse du roi Charles. Pareil message n'est point fait pour tenter les barons de France. Ils se rappel-

et le roi Marsim prend la fuite en maudissant Mahomet. Cette romance a dû faire partie d'une série plus complète. (Voyez-en plus bas la traduction; cf. de Puymaigre, *Les vieux auteurs castillans*, t. II, pp. 313.) — 2° *En Paris esta dona Alda* (voy. le texte dans le *Roland* de F. Michel, p. 251; nous en donnons plus loin la traduction d'après les *Vieux auteurs castillans* de M. de Puymaigre, II, 417).—3° *Por la matanza va el vigo.*— 4° *Por los campos de Alventosa* (voy. le texte dans le *Roland* de Fr. Michel, p. 246). Le père de dom Beltran cherche le cadavre de son fils sur le champ de bataille de Roncevaux; un Maure le lui indique. Quel est ce Bertrand? Ce ne peut guère être ni le fils de Naimes, ni le neveu de Guillaume au court nez : car, d'après nos Chansons de geste, ni l'un ni l'autre ne se trouvaient à Roncevaux. — 5° *Mala la visteis, Franceses, la caza de Roncesvalles* (voy. le texte dans le *Roland* de Fr. Michel, p. 253). Captivité et mise en liberté de Guarinos. Ce Guarinos est Garin d'Anseüne. M. Mila pense que cette romance est imitée d'*Ogier le Danois*, et non pas, comme nous l'avons écrit, de *Simon de Pouille*. Cf. de Puymaigre, *Les vieux auteurs castillans*, II, 323. — 6° *Por muchas partes herido* (voy. le texte dans le *Roland* de Fr. Michel, p. 250). C'est cette belle romance que le P. Tailhan a traduite (*Études religieuses*, VIII, p. 41) et où l'on voit Roland tomber mort à Roncevaux, mort de douleur, dès qu'il aperçoit le visage désespéré de son oncle Charlemagne. Ce morceau de prix semble, suivant M. Mila, être d'une époque peu antérieure à celle des romances « artistiques » (l. l., p. 353). Cf. la romance *del llanto que hizo doña Alda por la muerte de su esposo : « Cuando la triste don' Alda »*, et la romance : *Apartado del camino*, dans le *Romancero historiado* de Lucas Rodriguez (Madrid, Fontanet, 1875, pp. 174 et 176). Nous ne citerons ici que pour mémoire les romances sur Durendal : *Durendarte, Durendarte; O Belerma, o Belerma; Muerto yace Durandarte.* (Mila, p. 350, 351. Cf. la *Silva di romances viegos* de J. Grimm, 1831.) Dans ces trois pièces, Durendal est devenu le nom d'un héros, et ce fait indique, suivant Mila, une époque relativement récente. Cf. enfin les romances de Bernard del Carpio relevées par Fr. Michel (*Roland*, 1re édit., pp. 259-275), et, à un point de vue plus étendu : le *Romancero* d'Auguste Durant, II, pp. 229-243; le *Romancero general*, I, p. 261, *Primavera y flor de romances* de F. Wolf et C. Hoffmann, I, 26-47, II, 313; *Les vieux auteurs castillans* de M. de Puymaigre, II, 323 et suiv.; *Roland* de Fr. Michel, 1re édit., p. 245. En achevant ce qui concerne les romances, nous devons répéter l'observation que nous avons faite ailleurs. « Il est deux classes bien distinctes de romances : celles qui sont espagnoles, et celles qui sont françaises d'inspiration. Les premières, comme la *Mala la visteis*, appartiennent au même courant d'opinion que Lucas de Tuy et la *Cronica general;* les autres sont sorties de nos Chansons de geste. Durant la période suivante, ce dernier courant sera le plus fort. — *Quatrième époque :* Les romans en prose et les traductions de l'italien. [1] L'Espagne eut aussi sa Bibliothèque bleue, et le livre le plus populaire de cette bibliothèque, c'est l'*Historia del emperador Carlomagno y de los doce Pares de Francia*, de Nicolas de Piamonte, qui a conservé sa vogue depuis 1528 jusqu'à nos jours. Or, ce livre célèbre, dont les éditions se multiplièrent (Séville, 1528; Cuença; Barcelone (XVIe siècle); Lisbonne, 1613; Barcelone, 1711, etc.), n'est autre chose qu'une traduction pure et simple de notre *Conqueste du grant Charlemaine des Espagnes*, ou, pour dire le vrai, de notre *Fierabras*, auquel on avait déjà ajouté chez nous quelques chapitres sur Roncevaux, empruntés au faux Turpin. = [2] Lorsque la célébrité de la nouvelle école des poëtes italiens, lorsque la renommée de Boiardo et de l'Arioste franchit la mer et parvint en Espa-

lent alors, non sans quelque effroi, la mort des comtes Basan et Basile ; ce souvenir néanmoins ne glace pas le

gne, il se trouva une foule de poëtes espagnols pour traduire l'*Orlando innamorato* et l'*Orlando furioso*. Ces traductions pullulèrent, et il convient de citer celles de l'*innamorato* qui parurent à Séville en 1545, 1549, 1550 (sous ce titre : *Espejo de cavallerias*) ; à Lérida, en 1578 (par Martin Abarca) ; à Alcala, en 1577 ; à Tolède, en 1583 (par Francesco Garrido de Villena). L'*Orlando furioso* fut traduit par Fernando de Alcazer (Tolède, 1510) ; par D. Jeron. de Urrea, (Anvers, 1549) ; par Diego Barquez de Contreras (Madrid, 1505, etc.). Il fut continué, fort longuement, par Nic. de Espinosa (*Segunda parte del Orlando, con el verdadero suceso de la batalla de Roncesvalles*, Saragosse, 1555 ; Anvers, 1556 ; Alcala, 1579). Cf. *El verdadero suceso de la batalla de Roncesvalles*, par Garrido de Villena, Tolède, 1583). = [3] Pendant que ces poëmes hispano-italiens conquéraient un succès éclatant dans les classes lettrées, le *Fierabras* espagnol, l'*Historia del emperador Carlomagno*, ravissait toujours le commun des lecteurs, et c'est encore aujourd'hui, comme le dit M. G. Paris, « le livre le plus populaire de l'Espagne ». Les huit romances de Juan Jose Lopez n'ont été au XVIIe siècle qu'un résumé poétique de cet éternel *Fierabras* (*Romances de Charlemagne et des douze Pairs de France, qui contiennent les combats d'Olivier et de Fierabras, etc. On y rapporte aussi la bataille de Roncevaux, la mort de Roland et d'autres Pairs de France, le tout suivant l'Histoire de Charlemagne et la Chronique de l'archevêque Turpin*). Les premières années, les enfances de Roland étaient elles-mêmes l'objet de la curiosité du public. (Cf. *Historia del nacimento y primeras empresas del conte Orlando*, par Enriquez de Calatayud, Valladolid, 1585 et 1594, qu'il faut rapprocher de l'œuvre italienne de Dolce (1572) : *Prime emprese del c. Orlando.*) = [4] Cependant le théâtre était envahi par la légende de Roncevaux et par celle de Bernard : dans la première édition de son *Roland*, p. 276, M. Fr. Michel a donné la liste de tous les drames espagnols où il est question de Roland. = [5] L'épopée, d'ailleurs, ne chantait pas moins vivement notre héros. Voy. *Verdadera Historia de Bernardo del Carpio*, poëme en octaves d'Aug. Alonzo de Salamanque, 1585) ; *España defendida*, poema heroyco di Christoval Suarez de Figueroa (Madrid, 1612, et *El Bernardo o Victoria de Roncesvalles*, poema heroyco del doctor don Bernardo de Balbuena, etc. (Madrid, 1624) ; etc. = [6] Mais la décadence venait de commencer. En 1605, avait paru la première partie du *Don Quichotte* de Cervantes. Ce pamphlet fut principalement dirigé, nous le savons, contre les romans d'aventures et contre ceux de la Table ronde. Mais, malgré tout, nous ne saurions aimer ce livre « qui a tué la véritable chevalerie en même temps que la fausse, et déshonoré la légende de Roland en même temps que celle d'Artus ».

j. En Portugal. — [1] Le livre qui eut plus d'influence sur l'esprit public dans ses rapports avec la légende de Roncevaux fut cette traduction étrange en langue espagnole de notre *Conqueste du grant roi Charlemaigne des Espaignes*, cette *Historia del emperador Carlomagno* que Nicolas de Piamonte fit paraître en 1528. C'est d'après le livre espagnol que l'on fit une traduction portugaise. Or, l'*Historia de Carlomagno* se terminait, comme son original français, par quelques chapitres sur Roncevaux, par un résumé du faux Turpin. Cette traduction de Nicolas de Piamonte conquit une véritable vogue. Voy. les éditions de Lisbonne, 1728 ; Coïmbre, 1732, etc. Le traducteur est Hieronymo Moreyra de Carvalho = [2] On lui avait donné deux Suites. La *segunda parte* est l'œuvre de Domingo Gonçalvos : nous avons seulement la mention d'une édition de 1737 et des réimpressions de 1784 et 1814, à Lisbonne. Quant à la troisième, en voici le titre exact : « Verdadera terceira parte de *Carlomagno* en que se escrivan ai gloriosas accoes e victorias de Bernardo del Carpio,

zèle des douze Pairs. Naimes, le vieux Naimes se propose le premier pour cette mission dangereuse; après

par Cajetano Gomez, Lisbonne, 1715. » = [3] Il est à désirer que M. Th. Braga publie bientôt, dans la *Romania*, l'article qu'il annonce depuis longtemps : *O cyclo de Carlomagno en Portugal.* Mais, jusqu'à plus ample informé, on peut dire que notre vieux poëme n'a pas eu en Portugal d'action véritablement directe.

k. En Italie. — C'est en Italie, avons nous dit ailleurs, que l'histoire de la légende rolandienne a traversé le plus de phases régulières ; c'est en Italie qu'elle les a le plus régulièrement traversées. La première époque de cette histoire du *Roland* en Italie, c'est celle de la tradition orale. Les lèvres italiennes ont parlé de Roncevaux avant les inscriptions, avant les monuments figurés, avant les manuscrits. « L'imagination populaire, dit P. Rajna, a commencé par modifier le fameux texte d'Eginhard; elle a orné d'une splendide auréole la mémoire de ces morts de Roncevaux, et surtout celle du plus grand de tous, du paladin Roland. » Mais ce que Rajna a eu surtout le mérite de bien mettre en lumière, c'est la physionomie particulière qu'a revêtue en Italie la légende du neveu de Charlemagne. « Roland devient en Italie un héros pontifical », tel est le résumé d'un système qui est confirmé par des textes très-concluants et très-nombreux. Dans les textes franco-italiens où cette tradition orale a reçu plus tard son expression exacte, Roland est qualifié sans cesse de « sénateur de Rome », de « gonfalonier du Pape », de chef des armées pontificales. Dès l'année 1858, nous avons cité, dans notre analyse de l'*Entrée en Espagne*, ces trois vers que Roland s'adresse à lui-même : « Roland, or estes sol en gaudine selvaine — Qe soliés avoir en le vostre demaine -- Vint mil chevalier por la glesie Romaine. » (F° 223 v° du ms. fr. XXI de la Biblioth. Saint-Marc.) Cf. aussi notre *Idée religieuse dans la Poésie épique du moyen âge*, 1868, in-8°, p. 56. Et c'est avec raison que Rajna ajoute ici que cette glorification orale de Roland remonte en Italie au delà du XII[e] siècle. Les inscriptions et les monuments figurés nous permettent de le constater. Les deux statues d'Olivier et de Roland, qui sont au porche de la cathédrale de Vérone et que nous avons reproduites dans toutes nos éditions de *Roland*, ne sont pas postérieures à 1150, et Génin (Introduction de son *Roland*, p. XXI) a cité avant nous cette inscription encastrée dans un mur de la cathédrale de Nepi : « L'an du Seigneur 1131, les chevaliers et consuls de Nepi se sont liés par serment. Si l'un d'eux veut rompre notre association, qu'il meure de la mort infâme de Ganelon. » (Lebas, *Recueil d'inscriptions*, 5[e] cahier, p. 191.) De tels faits supposent, à tout le moins, une grande puissance et intensité de la légende et, par conséquent, une certaine antiquité. Quant aux pays où cette légende circulait oralement, il importe aussi de les bien circonscrire, et il suffit encore ici d'adopter l'excellente formule de Rajna : « Cette légende fut répandue tout d'abord dans l'Italie septentrionale, de l'Adige à la mer. » = Cela dit, passons à notre seconde période que nous appellerons « période des jongleurs ». Au moment où les premiers jongleurs parurent en Italie, on entourait encore la légende et le nom de Roland d'un souverain respect : « On y voyait de l'histoire, dit Rajna, et de l'*histoire presque sacrée.* » Les jongleurs arrivent, et tout nous porte à croire qu'ils ont chanté la *Chanson de Roland*, dans les grandes villes d'Italie, avant le XII[e] siècle. Il n'y a pas de doute pour le XIII[e]. Un texte cité par Muratori d'après la *Chronique de Milan* (*Antiquitates Italicæ*, Dissertatio XXIX, t. II, col. 844) est d'une clarté décisive : « Cantabant histriones de Rolando et Oliverio. » En 1288, on défend aux *cantatores Francigenarum* de s'arrêter sur les places de Bologne : « *In plateis ad cantandum omnino morari non possint.* » (Muratori, l. l.) Ils empêchaient la

lui, s'offrent tour à tour Roland, Olivier, Turpin. Mais l'Empereur a besoin de ces grandes épées pour les

circulation. Et ailleurs, dans une histoire du XIVe siècle : « *Histriones cantabant aliquas pulchras historias vel actus virtuosos aut historias bellorum, sicut* NUNC *cantatur de Rolando et Oliverio.* » (texte, cité par Ceruti, *Viaggio*, p. 18.) Or, la plupart de ces jongleurs VENAIENT DE FRANCE, et, pour se faire comprendre de leur public italien, ils faisaient subir à nos Chansons de geste, et notamment au *Roland*, « une sorte de traduction imparfaite, du genre de celle que nous possédons dans le *Fierabras* provençal ». C'est cette traduction étrange qui tout à l'heure sera écrite, plus ou moins fidèlement, par des copistes plus ou moins intelligents ; c'est cette traduction qui donnera naissance à ces fameux romans franco-italiens auxquels nous allons bientôt arriver. Mais, avant d'en venir là, constatons que les jongleurs ont contribué, plus encore que les traditions orales, à répandre la popularité de notre héros et celle de notre vieille chanson. En voulez-vous une preuve entre mille? Dans un petit poëme sur les vanités humaines, assez semblable au *Mais où sont les neiges d'antan* de notre Villon, on lit ces vers qui appartiennent au commencement du XIVe siècle : « O buon re Carlo Magno, — Che per la fede combattesti — Ed à si gran » gadagno — Orlando ed Olivier teco volesti. » (*Cantilene e Ballate*, publiées à Pise en 1871 par Giosue Carducci ; cf. Gaston Paris, *Romania*, I, 119.) C'est ici peut-être que nous aurions à citer plusieurs passages de Dante ; mais les romans franco-italiens ont agi, autant que les chants des jongleurs, sur l'auteur de la *Divine Comédie*, comme aussi sur l'auteur de cette *cantilena* que nous venons de citer. Nous y reviendrons tout à l'heure. = « Période des manuscrits franco-italiens », tel est le nom que nous attachons à la troisième époque de cette histoire. Il est certain que cette période a commencé dès la seconde moitié du XIIe siècle. A ceux qui s'étonneraient de voir le succès en Italie d'œuvres écrites en français, nous nous contenterons de rappeler le *Tresor* de Brunetto Latini, la *Chronique vénitienne* de Martino da Canale, les *Voyages* de Marc Pol, les œuvres de Rusticien de Pise, et nous en viendrons à conclure, avec M. Gaston Paris, qu'au XIIIe siècle, « le français était la langue littéraire du nord de l'Italie » (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 163). Bref, nous voici en présence de manuscrits dont la langue, d'apparence française, mérite d'être sérieusement étudiée. Mais avons-nous affaire à une véritable langue ? Faut-il supposer qu'il a existé une langue lombarde, comme il y a eu une langue provençale ? Il semble que personne aujourd'hui ne soutient plus cette thèse. Les jongleurs français qui travaillaient en Italie avaient déjà été forcés, comme nous l'avons dit, de faire subir à nos chansons, et particulièrement au *Roland*, certaines modifications de langue destinées à les rendre plus intelligibles aux oreilles et aux intelligences italiennes. Ils mettaient de beaux *a* sonores, des *i* et des *e* éclatants, là où leur texte français ne présentait que des *e* muets, des voyelles éteintes. Les copistes d'abord, et les poëtes ensuite, ont suivi l'exemple des jongleurs, et, disons-le franchement, ils étaient dans l'impossibilité de ne pas le suivre : encore un coup, IL FALLAIT SE FAIRE COMPRENDRE. C'est ici qu'il convient d'établir trois groupes, parmi ceux qui, en Italie, ont fait passer dans la poésie écrite nos anciennes légendes, et surtout celle de Roland. Les uns (ce sont les scribes) se bornent à copier un manuscrit français avec une servilité presque absolue, et en se contentant d'italianiser certaines voyelles, certaines flexions. Les autres (ce sont presque des poëtes) se gênent un peu moins avec leur modèle : ils le délayent à l'italienne ; si une rime les embarrasse, ils changent un vers tout entier ; ils en mettent deux ou trois au lieu d'un, etc. Les derniers enfin (ce sont de vrais poëtes) composent d'une façon tout à fait originale ; les poëmes qu'ils

futures destinées de son empire, et il retient ces téméraires. Même il s'indigne contre leur zèle exagéré

écrivent sont véritablement sortis de leurs cerveaux, et ils les écrivent en une langue qu'ils s'imaginent candidement être du bon français, mais qui porte plus ou moins profondément l'empreinte de la langue italienne et qui fourmille d'italianismes. Au premier de ces trois groupes appartient le copiste du ms. IV de Venise (*Roland*); au second, l'arrangeur de certains poëmes du manuscrit XIII, *Macaire*, etc.; au troisième, l'auteur de la *Prise de Pampelune*. Mais nous n'avons à nous occuper ici que de *Roland*. = Deux manuscrits du *Roland* sont conservés à la Saint-Marcienne. L'un d'eux ne saurait nous arrêter longtemps : c'est le manuscr. fr. VII, qui n'a rien ni d'italien ni d'italianisé. Il est de la famille du manuscrit de Versailles et s'en rapproche par la correction de la langue. Mais il n'en est pas de même pour le ms. IV, dont nous pouvons nous rendre un compte fort exact, grâce à l'édition paléographique d'Eugen Kölbing. Citons un couplet au hasard, et plaçons en regard le texte d'Oxford et celui de Venise :

OXFORD (vers 1367-1378).

Danz Oliviers trait ad sa bone espée
Que sis cumpainz li ad tant demandée
E il li ad cum chevaliers mustrée.
Fiert un paien, Justin de Val-Ferrée;
Tute la teste li ad par mi severée,
Trenchet le cors e *la* brunie safrée,
La bone sele ki ad or est gemmée,
E à l' cheval ad l'eschine *colpée :*
Tut abat mort devant lui en la prée.
Ço dist Rollanz : « *Or* vus receif jo, frere,
» Pur itels colps nus aimet l'Emperere. »
De tutes parz est Munjoie escriée.

VENISE IV (vers 1286-1296).

Qua*n*d Oliver atrata sa bona spea
Che ses *co*mpag li avoit demandea
El liait cu*m* civaler mo*n*strea,
Fer un païn, Gustin, de Val bitea,
. . . .
Trença li cors e sa bruna safrea,
Tuta la sella che fo ador çemea
E al cival ala schina colpea,
Tut labat mort deva*n*ti lu i*n* la plea.
Dist Rolla*n*t : Mo vos cognos eo frea.
Por tel colpi ferir vos ama *lempera.*
De tute parte mo*n* çoia escrea.

Il est aisé de voir que les vers du manuscrit de Venise sont des vers français indignement défigurés par l'ignorance d'un scribe italien. « Ce n'est point là une langue originale : c'est du français écorché par un Italien qui veut, à toute force, se faire comprendre de ses compatriotes. C'est un baragouin, et non pas un dialecte. » (*Chanson de Roland*, par L. G., 1re éd., I, Introduction, p. CXXXIV.) M. Rajna nous paraît aller trop loin lorsqu'il dit que « l'incorrection du ms. IV de Venise résulte en partie de ce que le rimeur a voulu, mais n'a pas su composer en langue d'oïl ». Eh ! le poëte n'est ici pour rien, et la faute en est aux jongleurs d'abord, au copiste ensuite. = La Dissertation de M. Rajna (*la Rotta de Roncisvalle*) n'en est pas moins fort remarquable à plus d'un point de vue, et l'auteur y analyse avec un soin très-rigoureux les différents éléments dont se compose le *Roland* franco-italien (ms. IV). Il y reconnaît trois parties distinctes : la première, qui s'achève au retour de Charlemagne en France; la seconde, qui renferme l'épisode de la prise de Narbonne, et la troisième, où est raconté le châtiment de Ganelon et qui est empruntée à nos remaniements. « Or, dit M. Rajna, les deux premières parties nous offrent un tel mélange des formes du dialecte vénitien, que ce n'est plus une langue, mais un jargon des plus étranges. Dans la troisième partie, la corruption se fait encore sentir, mais à un moindre degré. » = Pour tout dire, cette époque des romans franco-italiens est principalement caractérisée par ce fait d'une copie plus ou moins grossière de nos romans français, de nos chansons les plus populaires, par des scribes italiens qui se sont montrés plus ou moins exacts, plus ou moins intelligents. Mais les scribes, traducteurs par écrit, n'étaient venus qu'après les jongleurs, traducteurs oraux. Et le jargon des uns et des autres ne saurait, à aucun titre, passer pour une langue.

et leur impose violemment le silence. Charles, dans notre poëme, a parfois une puissance que rien ne limite.

= Il est certain, d'ailleurs, que ces romans franco-italiens popularisèrent encore davantage la légende de Charlemagne et celle de Roland. Il semble que les familles nobles tenaient là-bas à honneur de posséder dans leurs bibliothèques plusieurs romans « in francese ». En deux « Inventaires du XVe siècle par la famille d'Este », que M. Rajna nous a fait connaître (*Romania*, II, 49), on trouve « libro uno chiamado *Rolando* in francese », avec trois *Aspremont*, trois *Bovo di Anthona*, un *Anseïs de Carthage*, un *Gui de Bourgogne*, un *Karlo Martello* in francese, etc. Dante avait, depuis longtemps, consacré cette popularité, lorsqu'il avait dit dans le chant XXXI de son *Enfer :* « Dopo la » dolorosa rotta, quando, — Carlo Magno perdé la santa gesta, — Non sonò si » terribilmente Orlando. » (16-18.) Et les commentateurs du Dante, Benvenuto d'Imola, Giunforta Bargigi, l'Ottimo, Jacopo de la Lana, et le plus ancien de tous, Francesco da Buti, n'hésitent pas à dire qu'au chant XXXI de l'*Enfer* (122), le grand poëte a réellement fait allusion à la déroute de Roncevaux, et en particulier à la Chronique de Turpin. Dante ayant sacré la gloire de Roland, cette gloire ne pouvait vraiment plus s'éteindre. Elle avait de l'avenir. = A la quatrième époque de l'histoire de nos Chansons de geste en Italie, je donnerais volontiers le nom d' « époque de Nicolas de Padoue ». Ce Nicolas de Padoue est, comme nos lecteurs le savent, l'auteur de cette *Entrée en Espagne* dont nous avons publié plus haut la *Notice* et l'analyse. Mais il est très évident qu'il n'avait pas uniquement rimé notre *Entrée en Espagne*. C'est lui-même qui nous l'annonce à la fin de son poëme : « Ci tourne Nicolais à rimer la complue — De *l'entrée de Spagne* que tant estée escondue — Par ce ch' elle n'estoit par rime componue — Da cist pont en avant ond il l'a proveüe — Pour rime, com celui q'en latin l'a leüe. » Or, il faut rapprocher ces vers de ceux que nous allons citer (f° 54 du ms. XXI de Venise). Après avoir parlé des deux auteurs inconnus dont les œuvres lui ont servi de sources, Jean de Navarre et Gautier d'Aragon, l'auteur de l'*Entrée en Espagne* ajoute : « Ces dos prodomes ceschuns saist pont à pon — Si come Carles o la fière françon — Entra en Espaigne conquerre le roion. — Là comensa je, tresque la finisun — Do JUSQUE OU POINT DE L'EUVRE GANELON. — D'iluec avant ne firent mencion, — Car bien contra Trepin la traïson — Que Guenes fist, etc. » Or, au sujet de ces deux textes, deux systèmes se sont produits : celui de M. Gaston Paris, celui de M. Pio Rajna. Le premier de ces deux savants conclut des vers précédents que Nicolas de Padoue était l'auteur de tout un vaste ensemble de poëmes, ou, pour mieux parler, d'un poëme immense qui comprenait l'*Entrée en Espagne*, la *Prise de Pampelune* et *Roncevaux*. Nous laisserons ici de côté la *Prise de Pampelune*, ayant essayé d'établir plus haut que ce poëme (tel qu'il nous est parvenu) n'est pas de la même main que l'*Entrée en Espagne*, et que Nicolas de Padoue en a écrit une autre dont le *Viaggio in Ispagna* nous donne la substance ; mais nous nous arrêterons uniquement à *Roncevaux*, et nous affirmerons avec l'auteur du second système, avec M. Pio Rajna, que Nicolas de Padoue n'a pas mis en vers *Roncevaux*. Voici les raisons qu'en donne M. Rajna, et nous nous efforcerons de les résumer aussi rapidement qu'il se pourra. Premier argument : Nicolas de Padoue déclare qu'il rimera « la complue de l'*Entrée en Espagne* ». Or, qu'est-ce que cette « *complue* », sinon le récit des événements qui se sont écoulés entre le retour de Roland venant de Perse, et la trahison de Ganelon. *Roncevaux*, c'est la *Sortie* d'*Espagne*, et Nicolas de Padoue ne nous promet que d'achever l'*Entrée*. Second argument : L'auteur de l'*Entrée en Espagne* dit qu'il racontera les faits et gestes de ses héros « tresque la finisun — Do jusque ou point de l'euvre Ganelon ». Il ne pouvait pas nous dire plus claire-

S'il consulte alors ses barons, c'est qu'il le veut bien ; seul, il prend ses décisions, et ne se gêne point pour dire

ment qu'il s'arrêterait juste au point où commence *Roncevaux.* Il laisse, d'ailleurs, à Turpin le soin de raconter la trahison de Guènes, et tout ce qui en résulta ; *car bien contra Trepin la traïson.* Rien de plus net. Troisième argument : Nicolas de Padoue se serait donné une peine assez inutile en recommençant *Roncevaux :* car il est hors de doute que la version franco-italienne du ms. IV de Venise circulait alors dans l'Italie du Nord, ainsi que d'autres textes analogues. Quatrième argument : On a prétendu que la *Spagna* en prose d'abord, et ensuite la *Spagna* en vers, reproduisaient l'affabulation de cette partie de Nicolas de Padoue qui n'est pas parvenue jusqu'à nous, et en particulier de son *Roncevaux.* On s'était flatté de pouvoir ainsi reconstruire toute l'œuvre du Padouan. Mais s'il en était ainsi, cette partie reconstituée devrait être calquée sur la Chronique de Turpin, sur des textes latins du même ordre, et c'est de la sorte qu'on avait compris le « bien contra Trepin la traïson ». Eh bien ! si nous ouvrons la *Spagna* en vers ou la *Spagna* en prose, nous y trouvons un récit de Roncevaux qui ne ressemble pas à celui de Turpin, qui en diffère très-notablement. Donc ce récit ne saurait être emprunté à Nicolas de Padoue, à un poëte qui se serait promis de suivre très-fidèlement la chronique du faux Turpin. Ces récits de la *Spagna* en vers et de la *Spagna* en prose, nous les allons reproduire tout à l'heure, et l'on se convaincra de leur dissemblance profonde avec les textes latins. Tels sont les quatre principaux arguments dont nous nous servons, après Rajna, pour démontrer que Nicolas de Padoue n'a pas rimé de *Roncevaux.* = Quoi qu'il en soit, nous voici arrivé à une cinquième époque de cette histoire du *Roland* en Italie, et nous avons encore ici à signaler un débat des plus intéressants entre MM. G. Paris et Pio Rajna. Lorsque nous publiâmes la première édition de nos *Epopées,* nous voulûmes y résumer la doctrine de M. Gaston Paris. Entre les romans franco-italiens dont nous venons de parler, d'une part, et, d'autre part, la *Spagna* en vers qui était attribuée à Sostegno di Zanobi, M. Gaston Paris avait établi, d'une façon très-spécieuse, qu'il avait dû exister un trait d'union. Et ce trait d'union, il n'avait pas hésité à le signaler dans ce huitième livre du *Reali,* dans cette *Spagna* en prose qui avait été découverte en 1830 par M. Ranke, dans la bibliothèque Albani à Rome. Il est vrai que le manuscrit découvert par M. Ranke était seulement du XVIe siècle ; mais on supposait, avec assez de vraisemblance, que ces derniers livres des *Reali* avaient dû être composés à la même époque que les premiers, c'est-à-dire « vers le milieu du XIVe siècle ». L'auteur de la *Spagna* en vers n'aurait écrit, selon M. G. Paris, que dans la seconde moitié de ce siècle et se serait plus ou moins guidé sur la *Spagna* en prose. Et j'en étais arrivé à dire dans ma *Notice* du *Roland :* « Les romans italianisés ont donné naissance aux *Reali,* les *Reali* à la *Spagna* en vers, et la *Spagna* en vers à tout le mouvement épique italien du XVe et du XVIe siècle. » Telles étaient les conclusions de M. Gaston Paris que j'avais adoptées. Mais après le livre de M. P. Rajna (*la Rotta di Roncisvalle nella letteratura cavalleresca italiana*), il en faut bien rabattre. Le jeune érudit italien s'efforce de démontrer ces deux propositions : 1° La *Spagna* en vers n'est pas calquée sur la *Spagna* en prose ; mais chacune des deux œuvres est distincte de l'autre, et le prosateur attaque plus d'une fois le poëte. 2° La *Spagna* en prose est notablement postérieure à la *Spagna* en vers, et c'est ce que M. P. Rajna essaye d'établir d'après un nouveau manuscrit de l'œuvre en prose qu'il a eu le bonheur de découvrir (c'est le troisième des manuscrits cotés CI dans la bibliothèque Médicis ; Suppl. au Catal. Bandini, III, col. 295, 296). Ce manuscrit est de la fin du XVe siècle, et *l'auteur y cite souvent la version en vers.* DONC, CETTE VERSION EST ANTÉRIEURE. Il faut donc

à un Turpin et à un Roland : « N'ouvrez plus la bouche, » avant que je vous l'aie permis. »

renoncer à voir, dans la *Spagna* en prose, le trait d'union entre les romans franco-italiens et la *Spagna* en vers. Mais où M. Gaston Paris a pleinement raison, c'est quand il voit dans ce dernier poëme le prototype de la forme épique en Italie. Cette partie de sa thèse reste à l'abri de la discussion, et c'est pourquoi il convient d'attacher à notre cinquième période le nom de la *Spagna* en vers. Cette *Spagna* est, en réalité, une œuvre anonyme : car, pour l'attribuer à Sostegno di Zanobi, on ne peut s'appuyer que sur une stance qui fait défaut dans la première édition (Bologne, 1487) et dans les manuscrits. C'est à tort, d'ailleurs, qu'on l'appelle « *Spagna istoriata* » : car le mot *istoriata* n'est justifié que par les grossières images qui en ornaient le texte. Le style prouve, à chaque page, que nous avons affaire à l'œuvre d'un poëte populaire, et la langue démontre que ce poëte était Toscan. L'ouvrage, d'après Rajna, aurait été composé entre 1350 et 1380. Le meilleur manuscrit, le manuscrit type est celui de la Laurentienne (pl. XC, inf. cod. 39), lequel fut achevé le 14 mai 1471. Quant aux sources de la *Spagna* en vers, il faut nettement distinguer entre la partie de ce poëme qui est antérieure à la trahison de Ganelon et celle qui lui est postérieure. Pour la partie qui est antérieure à la trahison de Ganelon, l'auteur de la *Spagna* en vers suit généralement Nicolas de Padoue ; mais il n'en est plus de même pour les faits qui suivent la trahison de Ganelon, et M. P. Rajna établit avec la plus grande précision, que le poëte, au commencement de cette seconde partie, a suivi d'abord un texte de la *Chanson de Roland* (meilleur que le fr. IV de Venise); puis, au milieu, un récit de la prise de Narbonne, et, à la fin, les remaniements du *Roland*. Suivant l'hypothèse la plus plausible, le poëte toscan, pour composer l'ensemble de son œuvre, a eu sous les yeux un manuscrit où déjà se trouvait réalisé le mélange de l'*Entrée en Espagne*, de la *Prise de Narbonne* et de la *Chanson de Roland*, qui est particulier à l'Italie. — Imprimée pour la première fois à Bologne en 1487, la *Spagna istoriata* a été réimprimée à Venise en 1488, 1514, 1534, 1557, 1564, et à Milan en 1512 et en 1519. Ce fut un grand succès. = Cette *Spagna* en vers a été remaniée ou plutôt imitée assez librement, et deux manuscrits, le « Riccardiano » (cod. 2879, fin du XVe siècle), le « Ferrarese » (Biblioth. communale de Ferrare, manuscrit qui, probablement, est l'œuvre d'un scribe mort en 1470), nous offrent le texte de cette imitation. A ce remaniement, à cette imitation qui diffère assez notablement du poëme primitif, M. Rajna a donné avec raison un titre particulier : « *la Rotta di Roncisvalle* », et toute cette partie de son travail est absolument originale. La *Rotta di Roncisvalle*, en d'autres termes, est la version de la *Spagna* en vers contenue dans les deux manuscrits « Riccardiano » et « Ferrarese ». Ces deux manuscrits, au reste, ne se ressemblent pas absolument et remontent tous deux à un original commun, qui, suivant Rajna, a dû être composé avant 1430. La *Rotta* a été imprimée à Florence s. d., et en 1590 ; à Sienne, en 1607, etc. Ajoutons, avec le savant italien, que ce poëme, fort inférieur à la *Spagna* en vers, est sans doute l'œuvre d'un poëte populaire, comme le prouvent les vers de onze syllabes, les assonances au lieu de rimes, la négligence de style, etc. Ce poëte était peut-être Florentin, mais c'est une hypothèse que M. P. Rajna entoure de preuves assez faibles. = A notre sixième époque nous donnerons le nom d' « époque de la *Spagna* en prose ». Cette *Spagna* en prose était celle que nous appelions dans notre première édition « la *Spagna* des *Reali* » et à laquelle nous faisions alors, d'après M. Gaston Paris, une part beaucoup trop considérable. C'est celle que l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* considérait comme le trait d'union entre Nicolas de Padoue et la *Spagna* en vers. Il importe singulièrement de s'en-

Quel sera donc le messager de Charlemagne? Roland, qui n'a pas oublié les outrages de Ganelon, le propose

tendre sur la *Spagna* en prose. Donc, il en existe non pas un seul manuscrit, mais TROIS au moins : 1° Il y a tout d'abord le manuscrit de la bibliothèque Albani (XVIe siècle) que Ranke découvrit en 1830 et que l'on a longtemps regardé comme faisant partie intégrale des *Reali*. Les rubriques en ont été publiées par M. Michelant (*Jarhbuch für romanische Literatur*, XI, p. 189 et suiv.; XII, pp. 60 et suiv., 217 et suiv., 396 et suiv.), et M. Gaston Paris s'en est servi dans son *Histoire poétique de Charlemagne*. = 2° M. Pio Rajna a découvert un autre manuscrit de la fin du XVe siècle, dans la bibliothèque Médicis (3e volume des quatre cotés CI; Supplément au Catalogue de Bandini, III, 295, 296). C'est ce manuscrit que M. Rajna a soigneusement analysé dans le livre dont nous avons tant profité. = 3° M. Ceruti a publié sous le titre : *Viaggio di Carlo Magno in Ispagna* (Bologne, 1871), un manuscrit de la bibliothèque de Pavie qui contient une troisième *Spagna* en prose, laquelle est notablement différente des deux autres et où l'on a notamment intercalé tout un *Galien*. D'où il suit que les trois manuscrits de la *Spagna*, comme nous avions eu déjà l'occasion de le dire, peuvent se diviser en deux familles : 1° Mss. Albani et Médicis; 2° Ms. de Pavie. Nous donnons plus loin de longues analyses de ces deux *Spagna*, et nous les avons, pour plus de clarté, imprimées sur deux colonnes. Nous ne pouvons ici qu'y renvoyer notre lecteur. Voy. les *Variantes et Modifications de la légende*. = « Les grands poëmes italiens », tel est le nom que nous donnerons à notre septième époque. Pulci écrit son *Morgante maggiore* dont la première édition porte le millésime 1485; l'Arétin donne au titre de son *Orlandino* un caractère plaisant qui ne permet pas d'en préciser la date : « Stampato nella stampa del maestro della stampa, dentri de la citta, in casa e non defuora, nel mille... valle cercha. » La première édition de l'*Orlando innamorato* de Boiardo est publiée en 1486, à Venise. Enfin, l'*Orlando furioso* de l'Arioste paraît en 1516. « Toujours Roland, partout Roland. Certes ce ne sont plus là de véritables Épopées populaires et spontanées. Les amours ardentes, les voluptés lascives, les petites jalousies, le grand style ruisselant et coloré de l'Arioste, ne ressemblent plus guère à la simplicité mâle et à la farouche chasteté de notre *Roland*. Mais, enfin, ce sont là nos héros, et l'artiste eût en vain cherché des héros italiens dont la célébrité fût comparable à la gloire de notre Charlemagne et de son neveu. » (*Roland*, de L. G., 1re éd., Introd., p. CXXXVIII.—Cf. les pages CXXXVII-CXXXIX où nous avons donné la traduction d'un long passage de l'Arioste.) = Pulci, lui, prétendait se moquer de la chevalerie et narguer les chevaliers; mais, arrivé à la mort de Roland, ce railleur n'y tient plus. Il se sent soudain une grande âme qu'il veut en vain étouffer, et il pleure magnifiquement, il éclate en larmes sublimes. = Les vingt premiers chants de cette œuvre étrange sont, d'après P. Rajna, le remaniement d'un poëme ignoré. Comme nous l'avons dit, ils ont été publiés en 1481, et les cinq derniers chants, composés en 1482, n'ont été imprimés qu'en 1484. En réalité, Pulci a fait pour la cour de Laurent de Médicis ce que les poëtes populaires faisaient pour les habitués des carrefours. Il a, d'ailleurs, des rencontres assez fréquentes avec la *Spagna* en prose. Rajna se demande, en terminant, à qui appartient ici l'antériorité : est-ce à Pulci, est-ce à l'auteur de la *Spagna* en prose? Le savant italien se prononce en faveur du prosateur. Voy. les éditions du *Morgante*, de Venise, 1532 (Sabio), 1534, 1541, 1545 (Fontaneto), et de Florence, 1574, etc. = La dernière histoire de la légende rolandienne en Italie serait volontiers intitulée par nous : « Après Pulci ». La poésie romanesque « passe alors dans les cours, et ne cherche plus ses inspirations dans la lutte des chrétiens contre les Sarrasins, mais dans les

alors au choix de l'Empereur. Les Français approuvent un tel choix : une voix s'élève, formée de mille voix, qui

amours et les aventures des chevaliers de Bretagne. La liberté perdue, les invasions étrangères, les guerres désastreuses, font taire la voix des chanteurs florentins et enlèvent au peuple le loisir et l'envie de rester oisif, en plein air, pour entendre raconter les histoires du vieux temps. La vie se retire des places publiques, dans les maisons privées. Mais, pendant un siècle encore, en vertu de la loi de la force et de la vitesse acquises, on continue à lire les anciens romans multipliés par l'imprimerie. » (Rajna, l. l.) C'est ici qu'il faut citer les remaniements de l'*Orlando innamorato*, par Domenichi (1545) et par Berni (1541); sa continuation par Agostini (1506-1528); les Suites de l'*Orlando furioso* dues à Pescatore (1548-1551) et à Pauluccio (1543); l'*Antafor de Barosia* (1519); la *Dragha d'Orlando* (1525 et 1527); les *Prime emprese del c. Orlando*, par Dolce (1572); la *Gran battaglia del gigante Malossa fatta con Orlando* (1567); le *Di Orlando santo vita e morte con venti mile cristiani uccisi in Roscivalli, cavata del Catalogo de' santi*, et enfin l'*Orlando* d'Ercole Oldoino (1597). « Mais enfin, comme le dit encore P. Rajna, les goûts et les coutumes se transforment, et les récits rolandiens se réfugient dans les campagnes, conservatrices obstinées de la langue, de la religion et de l'ignorance. » Cependant Fed. Asinari publiait encore son *Dell' ira d'Orlando* en 1795, en pleine époque révolutionnaire, et en 1807 il se trouvait encore un poëte pour rimer des octaves sur la mort de Roland. Après la *Morte d'Orlando* d'Ermolao Barbaro, il n'y a plus rien à citer. Le rôle de la poésie est fini : celui de l'érudition va commencer.

11° Valeur littéraire.

La *Chanson de Roland* est la meilleure de toutes nos Chansons de geste : elle est la meilleure, parce qu'elle est la plus ancienne. « Il faut voir en elle, dit M. P. Rajna, le centre véritable du cycle carlovingien. Ne pas la connaître, c'est ignorer la poésie chevaleresque. » Notre vieille épopée est peut-être le type le plus parfait d'une poésie véritablement primitive. Nul artifice de style, nulle prétention, nul effort : la rhétorique est absente. Chaque personnage est, comme dans l'*Iliade*, orné d'une épithète dont son nom est inséparable. On a dit d'Homère que c'était le « poëte de la constatation », et qu'ayant vu certain jour, en son esprit, Achille courir comme un cerf, il l'avait toujours appelé depuis lors : « Achille aux pieds légers », même quand le héros était assis. On en peut dire autant de l'auteur inconnu de la *Chanson de Roland* : c'est un poëte enfant. Il raconte naïvement, avec une candeur toute charmante et en ajoutant une foi entière à l'objet de ses récits. Il constate. Ses narrations, d'ailleurs, sont courtes, substantielles, rapides. Il ne craint pas sans doute de dramatiser son action et de mettre des discours sur les lèvres de ses héros; mais ces discours sont d'une brièveté énergique et *enlevante*. La formule ne pénètre pas dans ce beau poëme; tout au plus y est-elle admise sous la forme acceptable de l'épithète homérique. Les « répétitions de couplets » ne se présentent que dans les passages les plus importants de l'action, et elles sont d'un naturel qu'on ne retrouvera jamais à ce degré dans aucun autre poëme français. Rien d'inutile. Quoi qu'en ait dit M. Brunetière, une admirable unité relie entre elles toutes les parties de ce chef-d'œuvre. La trahison de Ganelon prépare la mort de Roland, qui est vengée par Charlemagne sur Ganelon et sur les Sarrasins. Tout le poëme est dans ces quelques mots. Roland est l'âme, Roncevaux est le centre de cet ouvrage, et cette puissante unité est le meilleur argument qu'on puisse opposer à ceux qui oseraient donner deux auteurs, et non pas un

désigne Ganelon au roi de France. Le beau-père, le *parâtre* de Roland, entre alors dans une rage inexprimable :

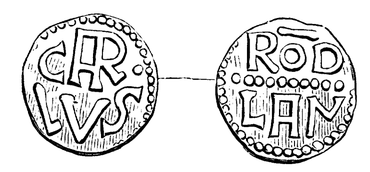
seul, à la plus belle de nos épopées nationales. Du reste, si l'action et le style sont *uns*, l'esprit de tout le poëme offre la même unité merveilleuse. Au début, au milieu, à la fin de notre chanson, les héros sont revêtus de la même majesté naturelle et sujets aux mêmes défaillances. Le type de Charlemagne est celui du roi chrétien chez qui l'homme subsiste toujours : le grand Empereur pleure volontiers, et sa taille prodigieuse et les proportions de son âme ne sont nullement diminuées par ces magnifiques faiblesses. Roland n'est pas moins homme, et n'est pas moins chrétien ; c'est un saint Maurice français, c'est un Godefroy de Bouillon légendaire qui a été l'idéal du Godefroy de Bouillon historique. Nulle place dans ce cœur pour les petites ardeurs de l'amour charnel ; la belle Aude n'est nommée qu'une seule fois dans la bataille, et c'est par Olivier, son frère. Notre chanson est essentiellement militaire. C'est le poëme où est le mieux exprimée et condensée la Féodalité, qui est d'origine germanique et qui, une fois christianisée, a pu s'appeler la Chevalerie. A vrai dire, cette chanson, antérieure à la première croisade, est par excellence la chanson de la Croisade, plus qu'*Antioche*, plus que *Jerusalem*. J'ai dit ailleurs que cette œuvre était d'inspiration germanique : j'ai besoin d'expliquer ma pensée. Je persiste à croire que nos Épopées sont nées d'habitudes germaniques ; que tous les héros y sont des Germains christianisés et francisés ; qu'on y retrouve sans peine, article par article, les principaux éléments des lois barbares, mais des lois barbares sanctifiées par l'Église et transformées par la révolution féodale. Le procès de Ganelon est tout entier emprunté à la législation, à la procédure germanique. Charlemagne est un roi germain ; son Conseil et ses Cours plénières sont des institutions germaines qui sont en voie de devenir très-rapidement des institutions françaises. Quant à la comparaison que j'ai voulu faire entre cette poésie primitive de la France et celle de la Grèce antique, il me faut aussi donner à mes idées un commentaire que certaines critiques, venues de haut, ont rendu nécessaire. Quand j'ai loué la *Chanson de Roland* au point de la comparer à l'*Iliade*, j'étais exactement animé du même esprit que M. Natalis de Wailly, lorsqu'il a loué la *Vie de saint Louis*, par Joinville, au point de la comparer aux œuvres des grands écrivains : « Sans avoir étudié l'art de plaire et d'intéresser, Joinville y réussit par un don naturel et peut sans effort se montrer simple ou sublime, gai ou pathétique, offrant ainsi aux maîtres eux-mêmes des modèles de tous les genres de beauté. » Et je partageais, par avance, le sentiment de M. P. Rajna : « Parmi les monuments de la littérature romane naissante, il en est très-peu qui me semblent autant mériter cette étude par laquelle on cherche le Beau sans les faux brillants des rhéteurs. Il est certain que le *Roland* a beaucoup de caractères communs avec l'*Iliade.* » L'auteur des *Epopées françaises* n'a pas voulu dire autre chose.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA *CHANSON DE ROLAND.*

On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *La* Chanson de Roland *est, de toutes nos épopées nationales, celle qui a le plus de fondements historiques.* = 2° *La défaite de Roncevaux est réellement du domaine de l'histoire. Il est très-vrai qu'en* 778, *au retour de la seule expédition qu'il ait personnellement dirigée contre l'Espagne, Charlemagne vit son armée surprise par les Gascons dans les défilés ou ports des Pyrénées. Il est encore très-vrai qu'il y perdit la plupart de ses* aulici, *et notamment Roland,* præfectus limitis Britannici. *Cette défaite fut des plus graves et « attrista singulièrement l'esprit du Roi »* . L'historicité du personnage de Roland est hors de doute, et ce n'est

il se lève, furieux, indigné, terrible; il se débarrasse des grandes peaux de martre qui pendaient à son cou et

pas sans grande vraisemblance que M. Anatole de Barthélemy lui a attribué une monnaie que nous reproduisons ci-dessous : « Comment ne pas reconnaître sur ce denier le gouverneur des Marches de Bretagne, le héros de l'ancienne chanson? » (*Charlemagne*, par Alph. Vétault. Tours, Mame, 1877, p. 496.) = 3° *L'épisode de Roncevaux a été raconté en détail par les historiens les plus dignes de foi, par Eginhard* (dans sa *Vie de Charlemagne*, § 9) ; *par l'auteur*



des Annales *longtemps attribuées à Eginhard* (*année* 778), *et par l'Astronome limousin* (Vita Hludovici). Nous avons cité *in extenso* ces trois textes, dont l'importance est considérable (voy. p. 450 et suiv.). On présume que le champ de bataille de Roncevaux était placé près de la petite chapelle d'Ibagneta, et



nous en donnons ici un dessin que nous devons à l'obligeance de M. J. Quicherat. = 4° *Un document, récemment découvert, permet d'affirmer que la bataille de Roncevaux s'est livrée le* 15 *août* 778. Ce document, c'est l'épitaphe de cet Eggihard « qui est mentionné par Eginhard, avec Anselm et Huodland, comme un des plus illustres morts de Roncevaux ». Copiée dans le ms. lat. 4841 de notre Bibliothèque nationale, elle a été publiée, par M. Dümmler, dans le *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, nouv. série, IV, 2, pp. 279-280. On en trouvera le texte dans la *Romania* (II, p. 147). Cette pièce importante se termine par ces deux vers et par cette date : « Tu pietate, Deus, probrosa,

apparaît au milieu des barons, vêtu de son bliaut de soie. Il est beau, il est fort, il attire sur lui tous les

dicite cuncti, — Aggiardi famuli crimina tolle tui » — Qui obiit die XVIII Kalendas semptembrias. In pace feliciter. = 5° *Il est possible que la gravité de ce désastre ait été atténuée par Eginhard et par les historiens qui l'ont suivi.* Roncevaux a donné lieu à un mouvement poétique d'une telle intensité, que la victoire des Gascons a sans doute été plus complète qu'on n'a bien voulu le dire. Nos poëtes sont peut-être ici plus près de la vérité que nos historiens. = 6° *En 824, les Français furent de nouveau surpris et vaincus par les perfides Gascons dans les défilés des Pyrénées; les comtes Asinaire et Eble y perdirent tous leurs soldats : c'est ce qui est encore attesté par plusieurs documents historiques* (voy. les *Annales* attribuées à Eginhard, 824, édit. Teulet, I, 272; l'Astronome limousin, *Vita Hludovici*, Pertz, II, 628). On conçoit que cette nouvelle défaite ait été confondue dans l'esprit du peuple avec la précédente, et qu'elle ait ainsi augmenté, dans la tradition nationale, les proportions de la bataille où Roland avait perdu la vie. = 7° *Les Sarrasins vinrent peut-être en aide aux Gascons dans ces entreprises contre le roi de France.* C'est une hypothèse très-plausible, quand on songe au voisinage des Musulmans et des Gascons, à leur haine commune contre la France, à la communauté de leurs intérêts; mais aucun texte, arabe ni français, ne vient donner à cette supposition une consécration vraiment scientifique. = 8° *La physionomie, le nom, la trahison et la condamnation de Ganelon sont sans doute empruntés à la figure très-historique de Wenilo, archevêque de Sens, qui trahit la cause de Charles le Chauve pour embrasser le parti de Louis le Germanique, et que Charles fit condamner au concile de Savonnieres en 859* (*Annales Bertiniani*, à l'année 859). = 9° *L'action de la* Chanson de Roland *ne repose, pour tout le reste, que sur des fondements légendaires.* Mais il faut ajouter que l'esprit de tout le poëme, vers par vers, est intimement historique, et que c'est le portrait le plus ressemblant de la société féodale des Xe et XIe siècles.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE.

La légende de Roncevaux a été l'objet de récits presque innombrables dont nous allons passer en revue les plus importants : 1° La *Chronique* du faux Turpin (entre les années 1109 et 1119). — 2° Le *Ruolandes Liet* (vers 1150). — 3° Un vitrail de la cathédrale de Chartres (fin du XIIe siècle). — 4° Un passage d'une *Vie de saint Gire* (XIIe siècle). — 5° La *Kaisercronik* (fin du XIIe siècle). — 6° Le *Roland* en vers latins de la même époque. — 7° La *Chronique de Tournai* (commencement du XIIIe siècle). — 8° Le *Karolinus* de Gilles de Paris, composé pour l'éducation de Louis VIII. — 9° Le *Roman de Roncevaux* et les divers remaniements du *Roland* au XIIIe siècle. — 10° Étienne de Bourbon, frère prêcheur († 1261). — 11° et 12° La *Karlamagnus-saga* (XIIIe siècle). et la *Keiser Karl Magnus Kronike* (XVe siècle). — 13° *Galien*, chanson de geste perdue, du XIIIe siècle. — 14° La Chronique rimée de Fernand Gonzalez. — 15° Lucas de Tuy en son *Chronicon Mundi* († 1250). — 16° Roderic de Tolède († 1247), en sa *Rerum in Hispania gestarum Chronica*. — 17° Alfonse X († 1284), en sa *Cronica general*. — 18° *Gaydon* (XIIIe siècle). — 19° La *Chronique* de Philippe Mousket (vers le milieu du XIIIe siècle). — 20° Les *Chroniques de Saint-Denis*. — 21° Humbert de Romans, dans son *De tractandis in Concilio*, écrit en 1273. — 22° Le *Roland anglais* du XIIIe siècle. — 23° Quatre ragments néerlandais (deux du XIIIe siècle, deux du XIVe). — 24° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (premier quart du XIVe siècle). — 25° Le *Karl Meinet*, de la même époque. — 26° Le *Chronicon Sancti-Bertini*, qui a pour

regards de la cour. « Je vois bien, dit-il avec colère, » qu'il faut que j'aille à Saragosse : qui va là, n'en

auteur Jean d'Ypres, mort en 1383. — 27° Les Romances espagnoles. — 28° La *Spagna* en vers (entre 1350 et 1380). — 29° La *Rotta di Roncisvalle*, remaniement en vers de la *Spagna in rima*. — 30°-32° Les différentes familles de la *Spagna* en prose (fin du XIVe ou XVe siècle). — 33° Le *Charlemagne et Anseïs*, du XVe siècle. — 34° *Laonicus Chalcocondylas*, un des historiens de la Byzantine (XVe siècle). — 35° La *Conqueste du grant Charlemaigne des Espaignes*, ou *Fierabras* (1478, etc.). — 36° Le *Garin de Monglane* incunable. — 37° Les *Conquestes de Charlemaigne*, de David Aubert (1458). — 38°-39° Les poëmes italiens, *Morgante*, l'*Orlando furioso*, etc. — 40° La *Bataille de Roncevaux*, poëme populaire de la Bibliothèque bleue flamande (XVIe siècle). — 41° La *Fleur des histoires*, de Jehan Mancel (XVe siècle). — 42° Les *Neuf Preux*, compilation en prose du XVe siècle. — 43° Les *Chroniques de France*, de Guillaume Cretin († 1525). — 44° La *Chronique de Weihenstephan* (le ms. est du XVe siècle, et l'original peut-être du XIVe). — 45° Les *Chroniques de France* du ms. de la Biblioth. nation. 5003. — 46° *Morgant le geant* (1517-1519). Etc., etc.

1° La CHRONIQUE DE TURPIN, qui reproduit une forme de la tradition épique antérieure peut-être à la *Chanson de Roland* d'Oxford, consacre à la dernière expédition d'Espagne, à la bataille de Roncevaux, à la mort de Roland, ses chapitres XIX-XXX, dont nous allons donner un résumé... Charles descend en Galice et fait passer au fil de l'épée tous les Sarrasins qui ne veulent pas recevoir le baptême. Il crée le siége archiépiscopal de Compostelle et fait consacrer, par Turpin lui-même, la basilique de la nouvelle métropole. A cette époque, toute l'Espagne appartenait à Charles, et tous les propriétaires lui devaient quatre *nummi* par an. (Chap. XIX : *De Concilio Caroli et profectione ejus ad Sanctum-Jacobum.*) — Le faux Turpin s'arrête un instant pour esquisser le portrait de Charles et rappeler la légende de ses enfances, et il en arrive rapidement au récit de la trahison de Ganelon. (Chap. XX : *De persona et fortitudine Caroli.*) — L'Empereur, joyeux de posséder désormais toute l'Espagne et de la posséder en paix, revient à Pampelune et y fait reposer son armée. Or, il y avait alors à Saragosse deux frères, l'un nommé Marsire et l'autre Beligand. Ces deux rois avaient été envoyés en Espagne par l'amiral « de Babylone en Perse », et feignaient de se soumettre aux chrétiens. Charles leur députa Ganelon pour les inviter rudement à recevoir le baptême. Ils envoyèrent au roi des Franks « trente sommiers chargés d'or et d'argent, quarante autres chargés du meilleur vin, et mille Sarrasines éclatantes de beauté». Ganelon reçut en même temps vingt charges d'or et, se laissant tenter par cet or infâme, promit aux Sarrasins de leur livrer les meilleurs *poignéors* de l'armée chrétienne. Le traître, remarquez-le, n'a, dans la Chronique de Turpin, aucun grief contre Roland; il trahit pour s'enrichir, il se vend, et n'a même pas la circonstance atténuante de la colère. « Marsire et Beligand sont tout « prêts à se faire baptiser, dit-il à l'Empereur, et vous pouvez partir en » France. » Plein de confiance, Charles donne le signal du départ. Mais les Français attirent sur leurs têtes un châtiment du ciel : ils se livrent à la débauche avec les femmes qu'ils ont amenées de France, et surtout avec les Sarrasines dont leur ont fait présent les rois de Saragosse. Néanmoins, tous ne se rendent pas coupables de cette fornication honteuse. L'arrière-garde française est soudain attaquée par Marsire et Beligand à la tête de cinquante mille Sarrasins. Tous les chrétiens périssent en martyrs, sauf Roland, Turpin, Ganelon, Baudouin et Thierri. (Chap. XXI : *De proditione Ganelonis et de bello Runciœvallis et de passione pugnatorum Christi.*) — L'auteur, ici, revient un peu sur ses pas et nous transporte auprès du neveu de Charlemagne qui vit

II PART. LIVR. I. CHAP. XXI.

» revient pas. Je vous confie mon fils Baudouin, qui » est votre neveu, Sire. Quant à vous, je ne vous aime

encore : Roland explore le champ de bataille, rencontre un Sarrasin et le lie à un arbre. Puis, il monte au sommet de la montagne et sonne de son cor d'ivoire. Cent chrétiens se rallient à ce son bien connu et s'apprêtent à défendre leur chef mourant. Le héros ne désespère pas : « Montre-moi où est » le roi Marsire », dit-il au Sarrasin qu'il avait tout à l'heure attaché à un arbre; « sinon, tu vas mourir. » Le païen, tremblant, s'empresse de désigner du doigt le roi de Saragosse au neveu de Charlemagne : « C'est lui que vous voyez » là-bas avec cet écu rond, sur ce destrier rouge. — Bien », dit Roland, et il se lance dans la mêlée. D'un seul coup d'épée, il tranche en deux le roi Marsire et son cheval, *ita quod pars Saraceni et equi ejus cecidit ad dextram et alia ad lævam.* Les Sarrasins, épouvantés, s'enfuient; mais les cent chrétiens sont morts depuis longtemps, et Roland agonise. Avec quatre lances dans le corps et tout écrasé sous une pluie de pierres, il se traîne jusqu'à l'entrée des ports de Sizer et se jette sous un arbre, près d'un perron de marbre. C'est là qu'il fait à son épée ces adieux théologiques dont le pédantisme est vraiment intolérable : « *Per te Saraceni destruuntur, gens perfida destruitur, lex christiana exaltatur, laus Dei et gloria et celeberrima fama acquiritur. Quoties Domini nostri Jesu Christi sanguinem per te vindicavi! Quot Judæos ac perfidos pro christianæ fidei exaltatione destruxi!* » Il essaye, mais en vain, de briser Durandal : *Gladius biceps illæsus educitur.* (Chap. XXII : *De passione Rolandi et morte Marsirii et fuga Belligandi.*) — Alors Roland sonne encore de son cor d'ivoire, et ce suprême effort lui rompt les veines du cou. Charles était à huit milles de là, dans la plaine qui depuis s'est appelée le Val-Charlon. Il entend le cor de son neveu et veut lui porter secours; mais Ganelon l'en détourne. *O subdola consilia, Judæ proditoris traditioni comparata!* Donc, Roland reste seul, et va mourir. Par bonheur, il s'était ce jour-là même confessé de ses péchés et avait reçu l'eucharistie. Il fait à Dieu une dernière prière, un peu longue, si l'on songe à sa faiblesse et à son agonie. Il empoigne ensuite la chair et la peau de sa poitrine à l'endroit de son cœur, et, dans un cri qui ne manque pas de beauté, emprunte les paroles de Job : « Avec cette chair, dit-il, je verrai Dieu. » Puis, il bat sa coulpe, et se met de nouveau à citer les saintes Écritures avec une fraîcheur de souvenir et une érudition qui étonnent chez un tel homme et en un tel moment : « *Omnia terrena invilescunt; nunc intueor quod oculus non vidit nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quod præparavit Deus diligentibus se.* » Il meurt enfin, et son âme est portée par les Anges dans l'éternel Repos. Turpin, qui est un homme lettré et prudent, ne veut pas d'ailleurs qu'on puisse lui demander comment il a pu savoir les détails exacts de cette mort. Il a soin de placer auprès de Roland mourant un témoin de ses derniers moments, et ce témoin, c'est Thierri, qui s'était caché pendant le combat et avait heureusement survécu au grand désastre, tout exprès pour en pouvoir conter la nouvelle. (Chap. XXIII : *De sancta tuba et de confessione et transitu Rolandi.*) — Le chapitre suivant est consacré à un éloge en vers du bienheureux Roland. Ces vers sont très-ecclésiastiques : « Templorum cultor, recreans modulamine cives, — Vulneribus patriæ fida medela fuit, — Spes cleri, tutor viduarum, panis egentum. » Etc., etc. (Chap. XXIV : *De nobilitate et moribus Rolandi.*) — Pendant que Roland mourait, l'Empereur était toujours au Val-Charlon, et Turpin lui chantait la messe des morts. C'était le 17 mai. Tout à coup l'Archevêque a une vision céleste, il entend soudain de beaux chants angéliques. Puis, il voit une bande de chevaliers noirs qui semblent emporter avec un frémissement joyeux je ne sais quelle proie précieuse : « Que

» pas, dit-il en se tournant vers Roland : car c'est à » vous que je dois ce message. Entendez-le bien : je ne

» faites-vous là? — Nous emportons l'âme de Marsire en enfer. — Et ces » anges, là-haut, que font-ils? — Ils portent l'âme de Roland au paradis. » Turpin raconte immédiatement cette vision à Charlemagne. Baudouin arrive sur ces entrefaites : il monte le cheval de Roland, et confirme à l'Empereur la triste nouvelle de la défaite de Roncevaux. Toute l'armée alors se met en mouvement et retourne aux défilés de Sizer. On trouve le corps de Roland inanimé, les bras en croix. Charles se jette sur lui et prononce une oraison funèbre que nos lecteurs connaissent déjà et qui est trop prétentieuse pour être touchante : « O brachium dexterum corporis mei, barba optima, Judæ Machabæo probitate comparatus, Samsoni assimilatus, Sauli Jonathæ mortis fortuna consimilis, etc. » (Chap. XXV : *De visione Turpini episcopi et de lamentatione Caroli super morte Rolandi.*) — Sur le champ de bataille se répandent alors les Français de Charlemagne, cherchant leurs parents et leurs amis morts. Le corps d'Olivier présente un spectacle horrible : il est lié à quatre pieux et écorché des pieds à la tête. L'Empereur est animé d'une colère qui le rend presque fou. Il se jette à la poursuite des païens, les rencontre près de Saragosse, sur les bords de l'Èbre, et le soleil s'arrête trois jours, sur l'ordre du Tout-Puissant, pour permettre aux chrétiens de venger la mort de Roland. Il ne reste plus qu'à punir Ganelon. Un combat a lieu entre Pinabel et Thierri, et Ganelon, vaincu dans la personne de son champion, est écartelé. (Chap. XXVI : *De hoc quod sol stetit spatio trium dierum et de quatuor millibus Saracenorum et morte Ganelonis.*) — Les quatre chapitres suivants sont consacrés au récit de la sépulture de Roland et des héros morts à Roncevaux. A Blaye est déposé le corps de Roland; à Belin sont ensevelis Olivier, Gondebeuf de Frise, Ogier le Danois, Garin de Lorraine et Arastaing, roi de Bretagne. A Bordeaux, au cimetière de Saint-Severin, reposent Gaifier de Bordeaux, Engelier d'Aquitaine, Lambert de Bourges, Gerier, Gérin, Renaud de l'Aubépine, Gautier de Termes, Willerin, Begue, et cinq mille autres. Hoel a son tombeau à Nantes avec les chevaliers bretons. Aux Aliscamps sont les corps d'Estout de Langres, de Salomon, de Samson, d'Hernaut de Beaulande, d'Aubri le Bourguignon, de Guimard, d'Estourmis, d'Hatton, d'Ivoire, de Berard de Nobles, de Berengier, de Naimes le Bavarois, et de dix mille autres. (Chap. XXVII-XXX : *De corporibus mortuorum aromatibus et sale conditis. — De duobus cœmeteriis sacrosanctis, uno apud Arelatem, altero apud Blavium. — De sepultura Rolandi et cœterorum qui apud Belinum et in variis locis sepulti sunt. — De his qui sepulti sunt apud urbem Arelatem, in Aylis Campis.*) — Dans le chapitre XXIX, il est un trait dont on ne s'est pas servi jusqu'à ce jour pour démontrer le peu d'antiquité de la Chronique de Turpin. Charlemagne (dit le faux Turpin) plaça des *chanoines réguliers* dans la basilique de Saint-Romain, à Blaye : « CANONICOS REGULARES INTROMISERAT. » Or les Chanoines réguliers n'ont paru qu'au XIe siècle. Saint Altmann, mort en 1091, fut l'un des premiers à en fonder quelques communautés. Vers le même temps, le bienheureux Hildemare en créait à Arouaise, et Saint-Victor de Paris, au commencement du siècle suivant, fut une abbaye de Chanoines réguliers. Les Prémontrés en France, les Gilbertins en Angleterre, ne sont également que des Chanoines réguliers, et ces fondations sont même le caractère distinctif de toute cette période de l'histoire ecclésiastique. Il n'est pas étonnant que le faux Turpin ait parlé, dans sa *Chronique*, d'une institution qui préoccupait si vivement son époque. = Nous avons longuement insisté, comme on le voit, sur cette œuvre apocryphe; mais il était absolument nécessaire de connaître cette source de tant de fables, cette cause de tant de confusions, cet objet d'une popularité incontestable,

» vous aime pas. » Ces seuls mots préparent suffisamment la trahison de Ganelon. Roland, « le chevalier

ces récits enfin qui sont en grande partie copiés sur nos Chansons de geste, et qui ont eu tant d'influence sur notre littérature épique. Nous avons dit ailleurs, et c'est notre devoir de répéter ici, que tous les monuments de la légende rolandienne peuvent, au moyen âge, se diviser en deux grandes familles : ceux où l'on s'est inspiré de notre vieux poëme; ceux où l'on s'est inspiré du faux Turpin. Il est aisé d'en faire le partage, et nous l'avons fait dans notre *Roland* (voy. la 7e édit., pp. 370, 371).

2° Le Ruolandes Liet est calqué sur le texte d'Oxford; mais, s'il en reproduit exactement la légende, il n'en reflète point l'esprit. Le *Ruolandes Liet* est l'œuvre d'un prêtre, qui a sous les yeux un document militaire et qui veut l'imiter ecclésiastiquement, pieusement. Nous voulons donner ici, après M. Gaston Paris (l. l., 122), un extrait de ce poëme allemand; mais nous placerons, en regard de l'imitation allemande, l'original français :

« Cumpainz Rollanz, sunez vostre olifant ;
Si l'orrat Carles ki est as porz passant :
Jo vus plevis, jà returnerunt Franc. »
— « Ne placet Deu, ço li respunt Rollanz,
Que ço seit dit de nul hume vivant,
Que pur paiens jà seie jo cornant.
Jà n'en avrunt reproce mi parent.
Quant jo serai en la bataille grant
E jo ferrai e mil colps e set cenz,
De Durendal verrez l'acier sanglent.
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment;
Jà cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant. »
(Vers 1070-1081.)

Le noble Roland parla, il leva sa main : « Si cela ne t'était pas pénible, cher compagnon, je te jurerais par serment que je ne sonnerai pas mon cor. Il n'y a pas tant de païens que ce ne soit pourtant leur dernier jour et, je le dis en vérité, ils sont jugés devant Dieu, et ainsi se purifieront par le sang des martyrs du Seigneur. Plaise à Dieu que je sois digne de mériter ce nom : je m'y soumettrais volontiers. Qu'il est né heureusement, celui que Dieu a choisi pour mourir dans son service ; il lui donne pour salaire le Royaume du ciel. Pour ces vilains païens je ne veux pas sonner mon cor; ils croiraient que nous avons eu peur et que nous avons besoin de secours contre eux; et ce sont les pires gens du monde. Je donnerai aujourd'hui leur chair en pâture aux corbeaux, et leur joie sera vite passée. Dieu veut ici montrer ses merveilles, et la bonne Durandal fera voir sa vertu. »

Quelle que soit l'infériorité du *Ruolandes Liet* par rapport à notre *Chanson de Roland*, il est à désirer que le poëme allemand soit bientôt traduit en notre langue.

3° Le Vitrail de la cathédrale de Chartres (fin du XIIe siècle ou commencement du XIIIe), dont nous avons longuement parlé au sujet du *Voyage à Jerusalem*, renferme en sa partie supérieure tout un résumé de la Chronique de Turpin. C'est à quoi sont consacrés les médaillons 9-13 (voy. la figure de la p. 290). = C'est à tort, d'ailleurs, que M. l'abbé Bluteau avait cru voir dans le médaillon 11 le combat de Roland contre Ferragus, au moment de l'entrée en Espagne : il s'agit en réalité du duel de Roland avec Marsile durant la grande bataille de Roncevaux. Le personnage du vitrail est, en effet, armé d'un certain bouclier rond, et c'est le signe auquel, suivant le faux Turpin, on reconnaissait le roi Marsile. Le même vitrail existait à l'église abbatiale de Saint-Denis. = Cette verrière n'était autre chose que la traduction en couleurs de certains documents que, dès la fin du XIIe siècle, un moine de Saint-Denis avait voulu habilement intercaler au milieu de ses *Gesta nova Francorum*, au milieu de cette première rédaction officielle des Chroniques de Saint-Denis. Et ces trois documents étaient trois apocryphes : l'*Iter Jerosolimitanum*, l'*Historia Tilpini* et la Vie de saint Gilles (voy. p. 285 et suiv.; 291, 424). Le lien de ces trois œuvres est trop visible.

gaillard », les accueille avec un éclat de rire. « Et je » n'aime pas non plus Olivier, parce qu'il est le compa-

4° Dans une *Vie de saint Gire* (saint Gilles), dans ce texte anglo-normand du XII[e] siècle que MM. le docteur Bos et Gaston Paris vont publier prochainement pour la « Société des anciens textes », la principale péripétie se passe longtemps après le désastre de Roncevaux, et saint Gilles rappelle à Charles le fameux miracle du soleil arrêté dans le ciel : « [Diex] vus mustra-il grant amur, — Quant pur vus fit de noit le jur, — En Roncesvals as porz passant — Por venger la mort de Rollant. » (Vers 2092-94.)

5° La Chronique des Empereurs, la KAISERCRONIK du XII[e] siècle, raconte la guerre d'Espagne tout autrement que la Chanson française et la Chronique de Turpin. Nous avons plus haut résumé ce récit, où l'on voit cinquante-trois mille soixante-six jeunes filles venir en aide à l'Empereur aux défilés de Sizer, épouvanter les Sarrasins qui venaient d'exterminer toute l'armée française, les mettre en fuite et assurer la victoire de Charles qui, seul, avait survécu au massacre de tous ses soldats. (Voy. l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 278.)

6° Le ROLAND EN DISTIQUES LATINS suit la Chanson française, et non la *Chronique* de Turpin (G. Paris, l. l., p. 165). L'auteur inconnu de ce poëme médiocre fait mourir Turpin dans la bataille. Toutefois il raconte que Charles, après la conquête de toute l'Espagne, voulait se retirer pacifiquement en France, mais qu'il fut arrêté par l'ambition et l'orgueil de Roland : « Je ne sortirai pas d'Es- » pagne avant d'avoir conquis Saragosse », s'écrie le neveu de Charlemagne. On resta donc, et Roland mourut.

7° La CHRONIQUE DE TOURNAI suit la Chronique de Turpin en y ajoutant quelques traits empruntés aux Chansons de geste. C'est ainsi qu'elle attribue la trahison de Ganelon à la grande haine qu'il portait à Roland : « Ceste cose fist por le haine que il avoit à Rollant. Car li rois Carles li avoit donée sa seror, quant li quens Miles d'Angiers fu mors, li peres Rollant, *contre la volonté Rollant.* Et par che monta grant hayne entre Guenelon et Rollant. » Le chroniqueur anonyme introduit aussi dans son récit la scène du cor que Roland refuse de sonner, scène qui ne se trouve pas dans Turpin. « Dont ordonna Rollant ses batailles. Oliviers li dist que il sonast son cor; car li Rois n'estoit pas si loing que bien ne le peuist oïr et, se il savoit le besoing, il le secorroit tantost. Rolans dist que il ne corneroit devant çou que il en auroit mestier : car hontes li sambleroit se il requeroit aide devant çou que il auroit asaié ses anemis. » Dans la Chronique de Tournai, le jeune frère de Roland, Baudouin, et son écuyer Thierri assistent à sa mort, et le miracle du soleil qui s'arrête est omis. En revanche nous y lisons, sur les événements qui précèdent la mort de Ganelon, des détails qu'on rencontre ici pour la première fois et qu'on retrouvera dans les Remaniements du *Roland* : « Après ces coses, fist li Rois amener Guenelon por [le] faire jugier, mais il s'en volt escondire et dist que il s'en combateroit contre li millor chevalier de le cort. Dont sailli avant Gondrebucs, li fil Gondrebuet de Frise, et dist que il avoit faite la traïson et que il le prouverat. Gueneles estoit de grant linage. Si requisent le Roi que il laisast Guenelon escondire ou avoir la bataille. Li Rois l'otroia; dont s'alerent armer. *Quand Gueneles fu montés, il commencha son cheval à porsallir aussi com pour s'asaier et, quant il fu un poi eslongné, il feri des esporons et s'en cuida fuir. Mais il fu ratains et remenés devant le Roi.* » C'est après l'écartèlement de Ganelon que le Chroniqueur place le voyage à Jérusalem et à Constantinople. (Le texte de la Chronique de Tournai a été publié sans commentaires par M. de Reiffemberg, dans le tome I[er] de son édition de Philippe Mousket, p. 469-473.)

» gnon de Roland. Et je déteste aussi les douze Pairs, » parce qu'ils aiment Roland. Je les hais, je les abhorre,

8° Le **Karolinus** de Gilles de Paris, composé pour l'éducation du roi Louis VIII, est un poëme latin dont l'auteur a voulu demeurer scrupuleusement fidèle à la tradition historique et se borne à reproduire Eginhard. Et néanmoins la tradition épique de Roncevaux était si forte, qu'arrivé à cet endroit de l'histoire de son héros, le poëte ne craint pas de faire une addition à Eginhard et de rapporter quelques détails de la grande bataille d'après nos sources légendaires :

Hic Anselmus comes occidit imbre cruento
Missilium confossus, et Engebardus in aula
Præpositus, dominusque Britanni limitis, inter
Innumeros numerandus, obit Rollandus, equestri
Ordine flos potior et honor specialior armis,
Cujus in exiguo sed ab ejus funere magni
Nominis oppidulo, fit adhuc ostensio cornu;
Petraque quam, cum jam rueret, mucrone corusco
Martia dextra fidit. . . . .
Restat adhuc rerum non infima testis earum.

(V^a pars : *De dolo Vasconum, in quo bello Rollandus miles optimus obiit.*)

9° Si l'on veut se rendre un compte exact des **Remaniements de la Chanson de Roland** ou, en d'autres termes, de cette famille de textes auxquels on a attribué spécialement le nom de *Roncevaux* ou de *Roman de Roncevaux*, il convient de remarquer que chacun de ces remaniements se divise en deux parties bien distinctes. La première s'étend jusqu'au vers du *Roland* d'Oxford : « Passent Nerbune », etc. (3683). Il n'y a rien ici qui différencie essentiellement la légende des remaniements de celle de l'ancienne rédaction. Les remanieurs se contentent de placer à Laon ou à Paris le théâtre de notre épopée que la version originale plaçait à Aix : ils modifient les noms des douze Pairs, atténuent la rudesse de l'action primitive, délayent le vieux poëme. Mais de tels « rajeunissements » n'atteignent que l'esprit et le style de l'épopée du XIe siècle, et ne touchent guère à sa légende. L'auteur du remaniement de Lyon efface tout l'épisode de Baligant, mais c'est la seule originalité que nous ayons ici à signaler chez nos rajeunisseurs. Il n'en est pas de même pour la seconde partie, et, à partir du vers que nous avons mentionné plus haut, les remaniements, les *Roncevaux* présentent des caractères qui les distinguent aisément de la version primitive. Les principaux de ces caractères sont : *a.* l'addition de l'interminable épisode de la fuite de Ganelon, et *b.* les développements considérables donnés au récit de la mort d'Aude. Il est à peine utile d'ajouter que le texte de Venise IV intercale, au commencement de cette seconde partie, tout un récit de la prise de Narbonne. = Rien, d'ailleurs, ne donnera mieux l'idée de nos Remaniements que d'en offrir un fragment de quelque importance. Donc, voici, traduites pour la première fois, les dernières *laisses* du texte de Paris qui correspondent aux couplets CCXC-CCXCIII du texte d'Oxford. « Charles dit à ses barons : « Je veux ici, seigneurs, vous faire une prière au nom de Dieu : — » Condamnez Ganelon à quelque mort horrible — Et ordonnez, je vous en » supplie, que le traître meure sur-le-champ. » — Girard le guerrier prit alors la parole, — Girard de Viane, l'oncle d'Olivier : — « Par ma foi, Sire, je m'en » vais vous donner un bon conseil. — Vos terres sont très-vastes, elles ont » une étendue immense. — Faites lier Ganelon avec deux grosses cordes — » Et qu'on le mène à travers votre domaine, comme un vilain ours; — Qu'il » y soit rudement déchiré à coups de fouets — Et, lorsqu'il sera arrivé au lieu » fixé d'avance, — Faites-lui tout d'abord arracher deux membres du corps. » — Puis, qu'on le dépèce membre par membre. » — « Voilà, répondit Charles,

» je les défie. » Ce délire, cette folie furieuse, sont apaisés par l'Empereur qui conserve, au milieu de tout ce bruit

» un terrible jugement. — Mais c'est trop de longueurs, et je n'en veux point. »
« Par ma foi, Sire, s'écrie Beuves le vaillant, — Je vais vous proposer un » plus horrible supplice. — Qu'on fasse un grand feu d'aubépines — Et qu'on » y jette le misérable, — Si bien qu'en présence de tous les vôtres — Il meure » d'une merveilleuse et horrible façon. » — « Grand Dieu! dit Charles, c'est » un rude supplice, — Et nous le choisirons... — Si nous n'en trouvons pas » de plus dur. »
» C'est le tour de Salomon de Bretagne : — « Nous avons, dit-il, imaginé » une mort plus âpre encore. — Faites venir un ours et un lion — Et livrez- » leur le comte Ganelon. — Ils se chargeront de son supplice et le tueront » très-horriblement. — Il ne restera de lui ni os, ni graisse, ni chair. — Tel » est le sort que méritent les traîtres. » — « Bien dit, s'écrie l'Empereur : » Salomon a bien parlé. — Mais, à mon gré, c'est encore trop de lenteurs. »
« Sire Empereur, dit Ogier le vassal, — J'ai trouvé quelque chose de plus » affreux. — Qu'on jette Ganelon au fond de cette tour — Où ne pénètre point » la clarté du soleil. — Il sera là, tout seul, avec les bêtes qui sortiront de » terre — Et qui, de toutes parts, à droite et à gauche, — Viendront l'assaillir » et lui feront grand mal. — Que, pour tout l'or du monde, on ne lui donne ni » à boire ni à manger. — Quelle honte, quel supplice! — Puis on l'amènera » devant le palais principal — Et on lui permettra de manger, à votre beau » festin, — Des mets assaisonnés de poivre et de sel. — Mais qu'on ne lui » donne rien à boire, ni eau ni vin. — Et alors, dans une épouvantable » angoisse, — Il mourra de soif, tout comme Roland à Roncevaux. » — « L'ad- » mirable idée! dit Charles. — Mais je ne veux pas que ce traître pénètre » ainsi chez moi. — Seigneurs, ajoute l'Empereur, francs chevaliers loyaux, » — Ce supplice m'irait bien, mais j'en sais un qui est plus douloureux encore. » — Qu'on attache Ganelon à la queue de plusieurs chevaux, et qu'il soit » écartelé. — Oui, que mes comtes et mes vassaux aillent là-haut, — Que mes » barons sortent tous, et ils vont assister au supplice du traître. » — A ces mots, prévôts et sénéchaux s'emparent de Ganelon.
» Charles le roi a fait publier son ban : — « Que tous s'en aillent au dehors » de la cité. » — L'Empereur lui-même est monté en selle sur une mule — Et s'en est rapidement allé. — Les bourgeois sont là, qui désirent vivement assister à ce spectacle. — Suivant le commandement de Charles, — On traîne Ganelon hors de la ville — Et tous y sont allés après lui. — Voilà ce que l'on fait du traître. — On y a conduit je ne sais combien de bons chevaux, — Quatre fortes juments qui, en vérité, — Sont très-sauvages et cruelles. — Charlemagne ordonne — Qu'un garçon monte sur chacune d'elles. — Aux quatre queues on a noué les pieds et les mains de Ganelon. — Puis, les quatre cavaliers éperonnent leurs montures. — Dieu! voyez, voyez la sueur couler sur le visage du misérable. — « Maudite, peut-il se dire, maudite l'heure où je suis né! » — Un tel châtiment est juste, puisque Ganelon a trahi les barons — Dont la douce France est orpheline. — Les cavaliers ont la bonne idée — De faire aller leurs quatre chevaux de tous les côtés — Pour que l'infâme meure plus horriblement. — Que vous dirai-je enfin? Ils l'ont tant et tant écartelé — Que l'âme s'en va, et les Diables l'emportent. — Charles le voit, et il en remercie Dieu en son cœur : — « Soyez béni, mon Dieu, dit le roi, — Puisque j'ai pu venger le » très-sage Roland, — Olivier et les douze Pairs. »
« Barons, dit Charles, tous mes vœux sont accomplis, — Puisqu'il est mort, » celui qui m'a ravi tout mon orgueil. — C'est lui, c'est lui qui m'a enlevé » Roland et Olivier, en qui j'aimais tant à me reposer. — C'est lui aussi qui

sa dignité paternelle et royale. Il met aux mains du nouvel ambassadeur « le bâton et le bref » ; il lui tend

» a perdu les douze Pairs, — Et jamais plus, en ma vie, je ne les reverrai de » mes yeux... »

10° ÉTIENNE DE BOURBON, frère prêcheur († 1261), a écrit un Recueil d'anecdotes (Biblioth. nation., lat. 15970) dont M. Lecoy de la Marche a récemment publié de longs extraits pour la Société de l'histoire de France (1878). Ce compilateur, qui n'est pas sans mérite, a connu la Chronique de Turpin et quelques-unes de nos Chansons de geste. Il cite l'*Historia Karoli Magni que dicitur de Roncevalles* (f°s 162 et 168), ou en deux mots : l'*Historia Karoli* (c'est Turpin) pour tout ce qui concerne la victoire de Roland contre Ferragus (f°s 399 v°, 426, 487 v°, 529 v°) et son combat contre Marsile (f°s 362, 374 v°, 375 v°, 383, 384 v°, 396). D'après l'énumération précédente et d'après la liste des autres sources auxquelles est remonté Étienne de Bourbon, il est facile de se convaincre qu'en ce qui touche à la légende rolandienne, les gens d'Église n'avaient guère entre leurs mains que des documents latins. (Cf. la *Chaire française au* XIIIe *siècle* de M. Lecoy de la Marche. Paris, Didier, 1868, pp. 361 et 143.)

11°-12° La huitième branche de la KARLAMAGNUS-SAGA a pour titre : *Roncevaux*. L'auteur y suit d'assez près le texte d'Oxford ; mais la lutte de Charles contre Baligant et la bataille de Saragosse y sont complétement passées sous silence. On sait que la « Karlamagnus-saga » ne nous est point parvenue dans son intégrité et qu'elle comprenait plusieurs autres branches qui, par bonheur, nous sont conservéees dans la *Keiser Karl Magnus Kronike*, œuvre danoise très-populaire du XVe siècle. Or, la première de ces branches additionnelles est intitulée : « *le Roi Vivien* ou *Iwein* », et sert de commentaire à ces fameux vers de la dernière tirade de *Roland* : « Carles, semun les oz de tun emperie. — Par force iras en la tere de Bire, — Rei Vivien si succurras en Imphe. » (3994-96.) Il s'agit d'une guerre contre le païen Gealver, dont Ogier triomphe. (Voy. *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 152 et 277.) = Nous allons citer ici le XLIe et dernier chapitre de la « Karlamagnus-saga » afin de donner une idée de cette traduction, souvent fort abrégée, de notre vieux poëme : « Lorsque le roi Karlamagnus eut habité chez lui quelque temps et qu'il se fut reposé de ses voyages, il fit dresser le pieu (symbole des convocations générales et surtout des levées d'armes) dans toutes ses terres et paroisses et fit convoquer tous les combattants en chef (*höfding*) de ses États, avec tous les hommes valides et capables de porter les armes, afin qu'ils eussent à venir vers lui pour délibérer sur ce qu'on devait faire du comte Guinelun, lequel avait trahi Roland et les vingt mille hommes morts avec lui à Runzeval. Et quand tout ce monde fut réuni dans un même lieu, l'affaire fut exposée et racontée par des hommes sages et ensuite portée devant l'Assemblée générale. Alors tous ces hommes se déclarèrent incompétents pour juger une pareille cause, et l'on ne put arriver à aucune conclusion pour cette fois. Mais il arriva, comme toujours, que le duc Naimes en vint à se lever en face de cette multitude, et leur fit une longue harangue tout particulièrement habile. Il termina ainsi son discours : « Mon avis est que le comte Guinelun doit mourir de la mort » la plus épouvantable et la pire qu'on pourra trouver. » Cet avis parut juste au roi Karlamagnus et à toute l'assemblée. Alors, le comte Guinelun fut retiré du cachot où il avait été jusque-là gardé dans les fers, depuis que Roland et son compagnon étaient partis pour Ronceval. Puis, le traître fut attaché entre deux chevaux sauvages qui l'entraînèrent tout autour du pays de Franks, jusqu'à ce que sa vie finît ainsi, jusqu'à ce qu'un seul de ses os ne restât plus attaché à l'autre dans tout son corps, et ils étaient eux-mêmes en morceaux. Après cela, le roi Karlamagnus fit rendre libres ses États ; il les fit

son gant droit. Ganelon s'avance pour le prendre, mais le laisse tomber à terre. Et les Français, aussi supersti-

fortifier, et plaça des comtes dans ses provinces pour les bien administrer et gouverner, et aussi pour repousser au loin ses ennemis. On dit aussi que l'empereur Karlamagnus eut depuis plusieurs guerres. Il remporta rarement la victoire, mais il conserva ses États tout entiers jusqu'à la mort. Ainsi finit cette branche (de la *Saga*). » = Nous croyons qu'il sera intéressant pour nos lecteurs de connaître également la fin de la KEISER KARL MAGNUS KRONIKE. En voici l'avant-dernier chapitre : « La nuit suivante (après la mort d'Aude), l'ange Gabriel vint à l'Empereur et dit : « Va-t'en au pays de Libye, et aide le bon » roi Iven ; car les Païens combattent rudement contre son pays. » Dans la semaine de Pâques, l'Empereur rassembla une grande armée à Rome, et s'en alla vers le roi Iven. Le roi païen qui combattait contre lui s'appelait Gealver. Quand il apprit l'arrivée de l'Empereur, il marcha contre lui et combattit, et beaucoup d'hommes tombèrent des deux côtés. Ogier le Danois frappa sur le casque du roi païen et le pourfendit jusqu'à la selle. Et l'Empereur gagna une grande victoire en ce jour et délivra le pays du roi Iven. » Telle était peut-être la fin de la *Chanson de Roland* dont le texte d'Oxford omet les derniers vers. = Dans le dernier chapitre de la *Keiser Karl Magnus Kronike*, on donne un résumé très-rapide de la *Chanson des Saisnes* que l'on relie de la sorte au *Roland*.

13° GALIEN est la suite du *Voyage à Jérusalem et à Constantinople*. Nous avons vu plus haut qu'un poëte parisien, de la première moitié du XIII[e] siècle, avait sans doute imaginé de donner, sous ce titre, une Suite à cette chanson du *Voyage* qui avait conquis tant de succès à la foire du Lendit. Ce premier *Galien* fut probablement imité par un de ces jongleurs français qui exploitaient alors le nord de l'Italie, et il en résulta un poëme franco-italien (second tiers du XIII[e] siècle) qui n'est point parvenu jusqu'à nous, mais dont le résumé nous a été conservé par un compilateur italien du XV[e] siècle, par l'auteur inconnu de cette *Spagna* en prose qui porte le titre de *Il Viaggio di Carlo Magno in Ispagna*. = Le succès de cette fiction ne devait point s'arrêter là. Vers la fin du XIII[e] siècle, un romancier français prit plaisir à allonger l'affabulation primitive du *Galien* et à inventer de nouveaux épisodes : de là ce *Galien* en vers de douze syllabes, que nous ne possédons pas, mais que nous avons essayé plus haut de reconstituer, grâce aux deux romans en prose du ms. fr. 1470 de la Bibliothèque nationale, et de l'incunable qui a pour titre : *Galien rhétoré* (voy. pp. 319 et suiv.). = Parmi les épisodes que nous avons restitués en vers, figure « la mort de Roland », et nous y renvoyons notre lecteur (p. 322). Il s'apercevra aisément que ce récit est emprunté au faux Turpin et aux Remaniements, aux *Roncevaux*, plutôt qu'à la *Chanson de Roland*. Voy. aussi le *Galeant* ou *Galien*, emprunté au *Viaggio*, et où se trouve plus d'un trait énergique, tel que l'émouvant épisode de Galien qui est fait chevalier par Roland mort (p. 333).

14° C'est dans la « Chronique rimée de FERNAN GONZALEZ » que l'on trouve pour la première fois, avec un certain développement, la légende de Bernard del Carpio, laquelle était depuis longtemps en formation orale. L'auteur de la Chronique semble connaître l'œuvre du faux Turpin, et c'est d'elle sans doute qu'il veut parler quand il dit, à l'appui de son récit : « *Como dize la escritura.* » Voici, d'ailleurs, le résumé de la Chronique espagnole : « Le roi Charles mande à Alfonse le Chaste qu'il veut conquérir l'Espagne. Fière réponse d'Alfonse : « Je ne serai jamais tributaire des Francs. » Charles rassemble une armée, part, arrive à Fontarabie et, *como dize la escritura*, sept des Pairs de Charlemagne meurent dans la bataille. Mais le roi de France ne se décourage

tieux que les anciens Romains, s'écrient avec une profonde tristesse : « Ce message sera pour nous la cause

point; il se retire *al puerto de Marsylla* et se décide à rentrer en Espagne par les ports d'Aspe. C'est en ce moment que Bernaldo va conclure, à Saragosse, une alliance avec le roi Marsile. Les Français subissent une seconde déroute, plus terrible encore que la première et qui, dans la pensée de M. Mila y Fontanals, correspond à la défaite très-historique que les Franks essuyèrent à Roncevaux en l'an 824. (Voy. Mila y Fontanals, *De la poesia heroico-popular castellana*, Barcelone, 1874, pp. 144, 145.)

15° LUCAS DE TUY, mort en 1250, est l'auteur d'un *Chronicon Mundi*, qui s'arrête à l'année 1236. Cet historien espagnol a, comme nous l'avons dit, donné plus de consistance et de crédit à la légende de Bernard del Carpio. Comme le dit Mila y Fontanals : « Il nous fournit, sur ce héros légendaire, une légende complète mêlée de dates historiques et de traditions savantes. » D'après le *Chronicon Mundi* de Lucas de Tuy, que nous avons dû déjà analyser plus haut (p. 550 et ss.), le comte Sanche (*Sanctius*) eut pour fils Bernard, dont la mère s'appelait Chimène (*Semena*), et était sœur du roi Alfonse le Chaste. Celui-ci fit enfermer le comte au château de Luna et Chimène dans un monastère. Quant à Bernard, il le fit élever avec une grande sollicitude. Dès que le jeune héros eut atteint l'âge d'homme, il se distingua entre tous par sa force, par la noblesse de son maintien, par son courage et sa prudence. Or, Charlemagne, après avoir délivré du joug sarrasin le midi des Gaules, après avoir traversé les monts de Roncevaux et vaincu les Goths et les Espagnols de la Catalogne et de la Navarre, écrivit au roi Alfonse pour le sommer d'avoir à se soumettre. Bernard, informé des intentions de Charles, se hâte de porter secours aux Sarrasins contre les Franks. L'Empereur assiége Tudela, qu'il aurait prise sans la trahison de Galalon, s'empare de Najera et de Montjardin, et se dispose à retourner dans les Gaules. Il avait déjà passé avec son avant-garde les défilés de Roncevaux, en laissant à sa suite la partie la plus forte de son armée pour protéger la retraite, quand il est attaqué par Marsile, roi de Saragosse, et par Bernard, aidés de quelques Navarrais. Roland, Eggihard et Anselme sont tués; mais Charlemagne venge ensuite leur mort en massacrant une foule d'infidèles de tout rang. Puis, il revient en Espagne par l'Alava pour visiter le tombeau de saint Jacques, et Alfonse, sur son conseil et avec le consentement du pape Léon III, élève l'église de Saint-Jacques, qu'il a fondée, à la dignité d'église métropolitaine. De retour en France, Charlemagne y reçoit Bernard avec de grands honneurs et meurt à Aix-la-Chapelle. » (Mila y Fontanals, *De la poesia heroico-popular castellana*, Barcelone, 1874, p. 147.)

16° Au livre IV, chap. x, de sa *Rerum in Hispania gestarum Chronica*, RODERIC DE TOLÈDE († 1247) raconte tout au long la légende de Bernard del Carpio, cette légende qui, grâce à l'imagination des poëtes et des historiens espagnols, recevait tous les jours de nouveaux embellissements. Écoutez plutôt Roderic de Tolède, écoutez-le et comparez son récit à celui de Lucas de Tuy : ce dernier vous paraîtra sec. = « Alfonse, après un long règne, n'a pas d'enfants et se sent fatigué des grandeurs. « Je suis tout prêt à vous remettre ma cou- » ronne. Venez » : voilà ce qu'il écrit à Charlemagne. Les grands du royaume apprennent cette abdication projetée : ils en sont très-vivement indignés et forcent Alfonse à retirer les promesses qu'il a faites au roi de France. Charlemagne est instruit de ces nouvelles dans le moment même où il faisait la guerre aux Sarrasins au delà des Pyrénées comme en Catalogne. Sans un instant de retard il se tourne contre Alfonse et porte la consternation parmi les chrétiens des Asturies, de l'Alava, de la Biscaye, de la Navarre et de l'Aragon. Il campe en un lieu appelé Hospitavallis et s'engage dans le val Carlos.

» de grands malheurs. » Le traître demande alors congé à l'Empereur : Charles, avec la majesté d'un

A l'avant-garde marchent Roland, Anselme, Eggihard : Alfonse se porte à leur rencontre et leur fait subir une sanglante défaite. Charles, ayant appris cette défaite de son avant-garde, sonne du cor pour rassembler ses soldats dispersés. Il redoute surtout Bernard et s'imagine que ce formidable ennemi arrive à marches forcées contre lui, et qu'il va le voir paraître à la tête d'une armée d'Arabes, du côté d'Aspe et de Selgas. Mais les appréhensions de l'Empereur n'ont vraiment rien de fondé; car Bernard n'avait pas un seul instant quitté Alfonse dans son mouvement contre l'avant-garde ennemie. Charles, irrité et confus, quitte alors l'Espagne pour retourner en France. Il meurt à Aix-la-Chapelle et est enterré dans un sépulcre chargé d'épitaphes pompeuses où le récit des événements du Val-Carlos est laissé en blanc comme pour exprimer que l'on espérait assister bientôt à la vengeance de ce honteux échec. » = Dans le chapitre XI : *De civitatibus Hispaniæ a quibus acquisitæ*, Roderic s'élève contre les fables des jongleurs et contre ceux qui s'en servent : *histrionum fabulis inherentes*. Il rétablit la vérité historique; mais, dominé lui-même par les traditions françaises, il ajoute que Charlemagne a bien pu accomplir quelques-uns des exploits qu'on lui attribue « tandis qu'il était à la cour de Galafre ». = Au chapitre XII, il mentionne les victoires historiques d'Alfonse à Naron et à Santa-Cristina, sans dire un mot, un seul mot de Bernard. Mais il revient à celui-ci, en son chapitre XV, et raconte comment il aida Alfonse le Grand à prendre Lencia et à remporter ses victoires près du Duero, et comment aussi, pour arracher à la captivité son vieux père aveugle, il se retira dans le château du Carpio et ravagea les frontières du royaume avec le secours des Arabes, jusqu'à ce que le Roi se réconciliât avec lui et rendît la liberté à son père. Quelque temps après, eut lieu une nouvelle attaque des Sarrasins : Bernard vainquit un de leurs corps de troupes à Valdemoro, tandis qu'Alfonse triomphait à Orbigo du reste de leur armée. Et on le vit encore, au siége de Zamora, venir efficacement au secours du Roi (chap. XVI). Voy. Mila y Fontanals, *De la poesia heroico-popular castellana*, pp. 148-150.)

17° ALFONSE X, qui écrivait durant la seconde moitié du XIII[e] siècle, rappelle, en sa *Cronica general* (II, f° 30) que, l'an de l'Incarnation 796 (dix-septième année du règne d'Alfonse le Chaste), la sœur du roi épousa secrètement le comte Sandias (Sancho Dias) de Saldaña et que Bernard naquit de cette union. Alfonse, irrité de ce mariage secret, convoqua sa cour à Leon et fit enfermer Sandias au château de la Luna et sa sœur dans un couvent. = Arrivé à l'an de l'Incarnation 809, la *Cronica general* rapporte le célèbre message où Alfonse offrit un jour sa couronne à Charlemagne (f° 30 v°) et qui provoqua l'opposition des grands du royaume. Le roi est forcé de revenir sur sa promesse et Charles, indigné, le somme fièrement de le reconnaître pour vassal. Bernard, pour résister à l'Empereur, s'allie aux Arabes et à Marsile. C'est alors que le roi frank vient assiéger Tudela qu'il aurait prise sans la trahison de Galalon; c'est alors qu'il s'empare de Najera et de Monte-Burdino (Montejardino), et il est facile de se convaincre que toute cette partie de la *Cronica general* est servilement calquée sur le récit de Lucas de Tuy. « Mais ici se place, dit M. Mila, une confusion de l'auteur de la *Cronica*, qui fait entrer l'Empereur en Espagne après qu'il a laissé des garnisons dans les pays conquis. On ne peut s'expliquer un tel itinéraire que par l'influence de la tradition espagnole, d'après laquelle les Franks furent défaits à leur arrivée en Espagne, et non pas à leur départ. » Quoi qu'il en soit, Alfonse, à la tête d'une armée composée d'Asturiens, de Navarrais, de Gascons, d'Aragonais, d'habitants de la Biscaye et avec l'aide de Marsile et de ses païens, se porte contre l'avant-garde

pontife, se lève et lui donne sa bénédiction solennelle. Voilà Ganelon sur le chemin de Saragosse.

de Charlemagne et la met en déroute dans les défilés du Val-Carlos : Roland y périt avec plusieurs des guerriers les plus illustres. Cependant le bruit s'était répandu que Bernard et Marsile devaient attaquer l'arrière-garde ; mais cette nouvelle n'était pas fondée : car (dit Alfonse X qui reproduit ici l'affabulation de Roderic de Tolède) *Bernaldo siempre estuvo en la debantera de los Franceses.* A la suite de ce désastre, Charlemagne bat en retraite. C'est après cette victoire des Espagnols et des païens que Bernard apprend, pour la première fois, le secret de sa naissance et l'emprisonnement de son père. Il réclame à Alfonse la mise en liberté de D. Sandias. Sur ces entrefaites, meurt Charlemagne, et l'auteur de la *Cronica*, de plus en plus fidèle aux données de Roderic de Tolède, nie les conquêtes qu'on attribue en Espagne au roi des Franks. Il se prend alors à raconter les luttes héroïques d'Alfonse contre le roi de Mérida et ses victoires « à Naron et, près de la rivière de Ceya, à Benavente ; à Zamora et près du Duero ». Victoire de Bernard près de Polvorega et de Valdemoro. = L'an 814 de l'Incarnation, on apprend que D. Bueso, « alto home de Francia », est entré en Espagne avec une grande armée : Alfonse marche contre lui et le bat à Orcejo, en Castille, où Bernard tue Bueso, de sa propre main. Et Bernard de réclamer toujours la liberté de son père, et le Roi de la lui promettre toujours, et de ne jamais tenir sa promesse. Fatigué de ces parjures, Bernard quitte Alfonse. = En 815, grande cour plénière à Leon : Bernard n'y paraît pas, et le Roi demeure inflexible. Le héros se montre enfin devant Alfonse, mais c'est pour lui rappeler amèrement tous les services qu'il lui a rendus et comment il lui a sauvé la vie à la bataille de Benavente. Ces reproches ne font qu'exciter plus vivement la colère du Roi, qui menace Bernard de l'enfermer comme son père. Mort d'Alfonse le Chaste, auquel succèdent Ramire Ier, puis Ordoño Ier, et enfin Alfonse le Grand. Celui-ci bat les Maures à Lenza et près de Duero. Bernard prend part à toutes ces batailles, mais sans amais pouvoir obtenir la liberté de son père. En 841 (?), cour plénière à Saragosse : Bernard s'approche de cette ville avec trois cents chevaliers et met en déroute les chevaliers du Roi. Il fonde le château du Carpio, dont il prend le nom, et ne cesse désormais de ravager les terres royales avec l'aide des païens. C'est alors seulement qu'Alfonse, ému par les supplications de tous ses sujets, consent à délivrer le comte Sandias. Mais, hélas ! il est trop tard : le vieillard est mort dans sa prison. Sur l'ordre du Roi, on revêt le cadavre d'habits somptueux et on le place sur son cheval, comme s'il était vivant. Bernard, très-joyeusement, court au-devant de son père, lui baise la main, s'aperçoit qu'elle est glacée et que son père est mort. Pleurs et deuil immense. = Tels sont les faits que la *Cronica general* admet comme véridiques ; mais elle en signale d'autres qui ne lui paraissent pas mériter la même confiance. Ainsi réfute-t-elle l'opinion de ceux qui, *in sus cantares de gesta*, font de Bernard un fils de don Sandias et dona Tiber, sœur de Charlemagne. Ainsi se refuse-t-elle à admettre que Charlemagne ait pris Saragosse sur Marsile avec l'aide d'Alfonse et de ce trop fameux Bernard, dont l'Empereur aurait fait un roi d'Italie. Ce sont là des faits douteux, dit la *Cronica*, et qu'on ne trouve pas dans les livres anciens. Il en est de même de la restitution, par Alfonse, des prisonniers faits à Roncevaux. « Non, non, dit-elle, tout cela » n'est pas croyable ; car Charlemagne, tout aussitôt après sa défaite de Ron- » cevaux, retourna en Allemagne, où il mourut. » (Mila y Fontanals, *De la poesia heroico-popular castellana*, Barcelone, 1874, pp. 151-154.) Et voilà quelle est la forme la plus complète de la légende de Bernard del Carpio, de ce rival de Roland qui fut imaginé par la jalousie et la fierté des Espagnols.

Ganelon, certes, ne cherche que l'occasion de se vendre aux Sarrasins; mais l'auteur du *Roland*, contrairement

18° Dans le poëme français de GAYDON (XIIIe siècle), Thierri apparaît près de Roland mourant, qui le députe à l'Empereur. Et c'est ce même Thierri, vengeur et continuateur du neveu de Charlemagne, qui reçoit dans le poëme le nom de « Gaydon », parce qu'un geai vint merveilleusement se poser sur son heaume lorsqu'il prit en main la cause de Roland et lutta contre Pinabel, champion de Ganelon : « Quant je ocis Pinabel le felon, — A icelle hore oi-je Thierris à non ; — Mais pour un gay m'appelle-on Gaydon, — Que sur mon hiaume s'assist, bien le vit-on. » (*Gaydon*, éd. Guessard et Luce, *Préface*, p. II.) D'après les premiers vers de cette chanson de la seconde époque, Ganelon aurait subi le supplice du feu, et non pas celui de l'écartèlement. « Gane mon frere fist ardoir en un ré — Sor Rochepure et tout discipliner. » C'est ainsi (v. 45 et 46) que Thibaut d'Aspremont, le traître, s'exprime sur le compte de l'Empereur, qu'il veut mettre à mort.

19° PHILIPPE MOUSKES, lorsqu'il écrivit sa *Chronique* rimée, avait évidemment sous les yeux un exemplaire des Chroniques de Saint-Denis où avait été intercalée la Chronique de Turpin. Il ne fait guère que la délayer en y mêlant à peine quelques traits empruntés à d'autres documents latins. Olivier est écorché entre quatre pieux, comme dans la légende latine (vers 7270-7279). Naimes assiste à la déroute, et c'est Ogier qui décide Roland à sonner son cor (vers 7467-7479). Tous les personnages nommés par Turpin, en son chapitre des Sépultures, prennent, dans Philippe Mousket, une part importante au combat : c'est Lambert de Bourges, c'est Gaifier de Bordeaux, c'est Arestain de Bretagne, etc. D'après une tradition que nous avons déjà eu lieu de constater, le Danois Ogier meurt à Roncevaux (8063-8067). Le frère de Roland, Baudouin, et son écuyer, Thierri, apparaissent près du neveu de Charles à sa dernière heure. Roland fait des adieux, aussi longs que touchants, non-seulement à son épée, mais à son cor; non-seulement à Charles, mais à tous ses compagnons l'un après l'autre, et notamment à Ogier. Ses adieux à la France sont curieux : « Tière plentive et france — De bois, de rivières, de prés, — De vins, de » cevaliers doutés, — De pucelles, de bièles dames, — De vous est grans dious » et grans dames! » (Vers 8063-8067.) Après ces hors-d'œuvre trop longs et ces rajeunissements trop élégants, Philippe Mouskes se remet héroïquement à copier Turpin, et à le copier servilement. Il ne s'en écarte que pour raconter des prodiges empruntés à d'autres textes latins. Tel est le miracle des Aubépines : l'Empereur reconnaît le corps de ses soldats à une aubépine qui est sortie tout en fleur de la chair de chacun de ces martyrs; sur chacun des païens, au contraire, s'est élevé un arbre noir : « Quar à chascun Français asist — Une aubespine florissant — Et li païen furent gisant — Lait et hideus, et sor cascun — Ot un sek arbre noir et brun. » (Vers 8618-8621.)

20° Les CHRONIQUES DE SAINT-DENIS, elles aussi, elles surtout, ne font guère que traduire mot par mot le faux Turpin, comme on pourra s'en convaincre par l'extrait suivant : « Lors prist Rollans, li glorieus martirs, la pel et la char d'entour ses mameles à ses propres mains, einsi com Tierris qui presens estoit raconta; puis, il commença à dire à grans soupirs : « Diex Jhesu-Cris, fiuls de » Dieu le vif et de la beneoite vierge Marie, je regehis de tous mes sens et de » toutes mes entrailles, et crois que tu, qui es mes raemberres, regnes et vis sans » fin, et que tu me resusciteras de terre au derrenier jour et que je te verrai, » Dieu et mon Sauveour, en ceste moie char. » Et tant comme il disoit ceste parole, il prist par trois fois sa pel et sa char forment à ses mains et dist ces maismes paroles par trois fois : « Et cest mien oil te verront. » En la fin de ceste glorieuse confession se parti Tierris de Rollans, et sa beneoite ame se

aux habitudes de tous nos autres trouvères, ne le fait arriver à sa trahison suprême qu'après de longues incer-

departi du cors après ceste priere. Si l'emporterent li Angle en pardurable repos, où elle est en joie sans fin par la dignité de ses merites en la compaignie de glorieux Martirs. » = Il faut se rappeler ici que, dès les dernières années du XIIe siècle, un disciple de Suger, esquissant le plan de l'œuvre qui devait un jour s'appeler les « Grandes Chroniques », et à laquelle il avait donné le titre plus modeste de *Gesta nova Francorum;* il faut se rappeler, dis-je, que ce moine de Saint-Denis avait proposé d'intercaler, au milieu de documents parfaitement historiques, trois textes apocryphes, la Chronique de Turpin, l'*Iter Jerosolimitanum* et une Vie de saint Gilles (Bibl. nation., 12710, f° 340 v°. — Voy., sur ce sujet, l'excellent article de M. Jules Lair, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1874, p. 551). Cette intercalation audacieuse ne fut, d'ailleurs, réalisée ni au XIIIe, ni au XIVe siècle, et c'est seulement sous Charles VI qu'on eut la hardiesse d'introduire définitivement une traduction officielle du faux Turpin dans le corps officiel des Chroniques de France. Voy. l'édition de Paulin Paris, t. II.

21° HUMBERT DE ROMANS, qui fut général des Frères prêcheurs de 1257 à 1263, dans son *De rebus tractandis in concilio*, qui fut écrit en 1273, admet comme parfaitement historique l'autorité de Turpin, et le cite aux rois et aux clercs de son temps. Remarquons surtout ce passage : « Carolus Magnus contra » Saracenos usque ad mortem pugnavit *et multas libertates Francis dedit ut* » *eos paratiores haberet ad hanc pugnam.* Propter quod non sunt digni nomine » Francorum qui non gerunt bellum Saracenorum. » (Martène, *Amplissima Collectio*, VII, 185 et 179, 183.)

22° LE ROLAND ANGLAIS, du XIIIe siècle, suit alternativement la Chronique de Turpin et nos Chansons de geste. On en trouvera des extraits dans la *Chanson de Roland* de Fr. Michel, 1re édit., pp. 279-284.

23° Les quatre FRAGMENTS NÉERLANDAIS, qui ont été publiés par M. Bormans (XIIIe-XIVe siècle), ne sont que des remaniements ou des imitations du *Roland* (voy. le travail d'A. Rambaud que nous avons cité plus haut). C'est à tort que M. Bormans a vu, en deux de ces documents, les débris d'un texte antérieur à notre vieille chanson du XIe siècle. Quand le poëme néerlandais n'est pas la copie servile de la chanson attribuée à Turold, il en est le résumé très-sec. On s'en convaincra aisément en lisant les extraits suivants du manuscrit de Looz. Le premier extrait est une traduction fidèle de notre vieux texte français : « Roland alors reconnut bien — Qu'il approchait de sa fin. — Sa cervelle se répandait par les oreilles; — Sa tempe était brisée. — Il avait Durandal dans sa main — Et aussi l'olifant. — Et il alla, comme le voulait Dieu, — Du côté de l'Espagne, à un trait d'arbalète. — Ainsi s'avança-t-il tout seul, — Là où il trouva quatre blocs de marbre — Placés sous des arbres : — Ce qu'il ne fit pas sans grand'peine. — Quand il fut là, ses forces l'abandonnèrent — Et il tomba sans connaissance. » (Fragment de Looz, vers 284-297.) Le second extrait ne nous offre que le plus plat de tous les abrégés : « Roland s'affaiblissait fort. — Il s'écrie : « Pardon, cher Seigneur ! » — Il confesse ses fautes — Et tombe sur la terre. — Il étend sous son côté — Et son cor et Durandal. — Il prie Dieu avec ardeur — Que, pour conduire son âme en paradis, — Dieu daigne lui envoyer son ange. — Telle fut la mort du comte Roland. » (Vers 348-357.) On voit par là que la copie peut être plus courte que le modèle... sans cesser d'être une copie.

24° GIRARD D'AMIENS, dans son *Charlemagne*, traduit servilement et en mauvais vers la Chronique de Turpin ; il la suit ligne pour ligne, presque mot pour mot. Nous voulons cependant citer ici quelques vers de ce compilateur

titudes et de rudes combats. Ce misérable, qui déjà songe à perdre Roland *per fas et nefas*, aime encore la

plus que médiocre pour donner une idée de sa manière. Roland est sur le point de mourir; il fait de longues prières à Dieu et à la vierge Marie : « Pus a sa destre main dedenz son sain glacie, — Où sa ventaille estoit un petit deslacie, — De ses mameles a l'une et l'autre tirie — Et esrace du cuir dous pelés dont souillie — Fu chescune de sanc et laidement tachie. — Le cloie qu'il ot moult et bele et deliie — De la senestre main ne ra pas espernie, — Ainz en tret un pelet du cuir à cele fie — Et mist les trois en un et après s'estudie — Comment le puist user pur l'ame estre alegie.. . — Ainsi prioit Rollans qu'en sa main nuement — Tenoit [les] trois pelés de son cuir proprement; — El nom du Pere grant et son Fils enssement — Et le Saint-Esperit à cui du tout s'atent, — Usa ces trois pelés à ce point dignement — En gloirefiant Dieu où son esperit rent. » (*Charlemagne*, ms. de la Bibl. nation. fr. 778, f° 160 v°, 161 r°.) Nous avons à dessein choisi un passage où Girard s'éloigne quelque peu de son modèle. Turpin s'était borné à nous montrer Roland saisissant la peau de sa poitrine et s'écriant : « Avec cette même chair, je verrai Dieu. » Mais quel abominable rimailleur que ce Girard !

25° L'auteur du KARL MEINET s'est borné à insérer dans sa compilation un rajeunissement du *Ruolandes Liet*. C'est assez dire qu'il n'a rien d'original. Seulement il a intercalé dans son *Roncevaux* un petit poëme épisodique, *Ospinel*, dont nous avons ailleurs donné le résumé. Ospinel est le roi de Babylone; il défie les douze Pairs, et se mesure avec Olivier, qui le tue après l'avoir baptisé. Il aimait la fille de Marsile, nommée Magdalie, qui d'abord veut le venger, mais qui ne tarde pas à s'éprendre du plus vif amour pour Roland. Et Roland ne serait que trop tenté de répondre à cet amour ; mais le frère de la belle Aude arrache son ami à ces tendresses indignes de lui. Bref, les païens sont battus, et Magdalie baptisée épousera peut-être un jour Olivier, au lieu de Roland. (Voy. l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 490.)

26° La CHRONIQUE DE SAINT-BERTIN de Jean d'Ypres († 1383) reproduit Eginhard, mais en ajoutant à ce récit précieux deux mots très-légendaires : « Quæ » in Pyrenei jugo et in Rossida-valle dolo Guanalonis Vasconumque per- » fidia perpessi sunt. » (Martène, *Thesaurus anecdot.*, III, 492.)

27° Les ROMANCES ESPAGNOLES se divisent en deux familles bien distinctes : celles qui sont d'inspiration française, celles qui sont d'inspiration espagnole. Les premières paraissent être les plus anciennes, et nous en citons ici deux fort remarquables dont nous empruntons la traduction à M. de Puymaigre : « *Romance qui dit : C'était le dimanche des Rameaux.* C'était le dimanche des Rameaux, on lisait la Passion, quand les Mores et les Chrétiens entrèrent en combat. Déjà les Français se débandent et commencent à fuir. Oh! comme bien les encourage ce paladin Roland ! « Retournez, Français, retournez brave- » ment au combat; mieux vaut bien mourir que vivre déshonoré. » Déjà les Français retournent avec courage au combat : à la première rencontre ils tuèrent soixante mille hommes. Dans les montagnes d'Altamira va fuyant le roi Marcim ; il fuit sur un âne, faute de cheval. Le sang qu'il répandait teignait les herbes; ses plaintes s'élevaient jusqu'au ciel : « Je te renie, Mahomet, et » tout ce que j'ai fait pour toi. Je t'ai fait un corps d'argent, des pieds et des » mains de dents d'éléphant; je t'ai fait un temple à la Mecque où l'on t'adore. » Pour te mieux honorer, Mahomet, je t'ai fait une tête d'or. Je t'ai offert » soixante chevaliers ; et la reine, ma femme, trente mille. » — « *Romance de doña Alda.* A Paris est doña Alda, fiancée de don Roland. Trois cents dames sont avec elle pour l'accompagner. Toutes portent mêmes chaussures, toutes mangent à une même table, toutes mangent du même pain, à l'excep-

France et conserve une grande âme. De là de beaux contrastes et de belles pages. Sur la route de Saragosse,

tion de doña Alda, qui est supérieure à toutes. Cent dames filent de l'or, cent tissent de la soie, cent touchent des instruments pour réjouir doña Alda. Au son des instruments, doña Alda s'est endormie. Elle a fait un songe, un songe douloureux. Elle se réveille toute troublée et avec une épouvante très-grande. Elle pousse de tels cris, qu'on les entend par la ville. Alors parlèrent ses demoiselles; écoutez bien ce qu'elles dirent : « Qu'est-ce que » cela, madame? Qui vous a fait mal? » — « J'ai fait un songe, damoiselles, » un songe qui me donne grand chagrin. Je me voyais sur une hauteur dans » un lieu désert. Sur les montagnes fort élevées, je vis voler un autour; der- » rière lui venait un aiglon qui le serrait de près. L'autour, avec crainte, se » mit sous ma jupe; l'aiglon avec colère l'en tira. Il le plumait avec ses serres, » il le perçait avec son bec. » Alors parla sa camériste; vous écouterez bien ce qu'elle dira : — « Ce songe, madame, je veux vous l'expliquer. L'autour est » votre fiancé qui vient d'outre-mer; l'aigle, c'est vous, avec laquelle il a à se » marier; la montagne, c'est l'église où l'on doit vous unir. » — « S'il en est » ainsi, ma caméristc; j'entends te bien récompenser. » — Le lendemain matin on apporta une lettre écrite en dedans et en dehors, écrite avec du sang. Elle disait que son Roland était mort à la déroute de Roncevaux. » (*Les vieux auteurs castillans*, II, 325.) D'autres romances ont Bernard del Carpio pour héros, et célèbrent sa victoire sur Roland (*Primavera*, I, 26-47). Dans une autre, traduite par le P. Tailhan (*Études religieuses*, VIII, p. 41) : « Roland à Roncevaux voit approcher Charlemagne, triste, sans suite, le visage ensanglanté. Dès qu'il le voit ainsi, le pauvre Roland tombe mort. »

28° La SPAGNA EN VERS (qui est antérieure à la *Spagna* ou, pour mieux parler, à toutes les *Spagna* en prose) a été composée entre 1350 et 1380. Attribuée sans preuves suffisantes à Sostegno di Zanobi, elle est l'œuvre d'un poëte populaire toscan. Ce qui caractérise toutes les œuvres italiennes qui ont été consacrées à Roland, c'est le mélange de l'*Entrée en Espagne*, de la *Prise de Pampelune* et de la *Chanson de Roland* avec quelques emprunts faits au faux Turpin. Il en est ainsi de la *Spagna* en vers qui, depuis le retour de Roland jusqu'à la trahison de Ganelon, suit Nicolas de Padoue, et qui, depuis la trahison de Ganelon, suit le *Roland* du manuscrit IV de Venise et nos Remaniements. — La *Spagna* en vers nous a été conservée dans un manuscrit de la Laurentienne qui a été achevé le 20 mars 1470 (pl. XC, inf. cod. 39). Nous savons déjà et nous verrons plus loin qu'elle a été remaniée et librement imitée dans le manuscrit de la Riccardienne, n° 2829, et dans celui de la bibliothèque communale de Ferrare. C'est à ce remaniement, c'est à cette libre imitation que M. P. Rajna a donné le nom de *Rotta de Roncisvalle*. Il est utile d'ajouter que les deux manuscrits de la *Rotta* renferment de vastes fragments de la *Spagna* qui n'ont subi aucun changement notable. — Nous allons maintenant exposer, d'après M. Rajna, les principales différences qui existent entre la *Chanson de Roland* (telle qu'elle nous est offerte dans le ms. IV de Venise) et la *Spagna* en vers. = [1] La *Spagna* donne à Roland vingt-six mille six cents hommes, tandis que la Chanson ne lui en donne que vingt mille. = [2] Elle est d'accord avec Turpin pour supposer que les chrétiens se sont enivrés avec le vin envoyé par Blanchardin. = [3] Dans le poëme italien, Falseron, qui est à la tête du premier corps d'armée, recommande à ses chevaliers «un giovanne garzone » qui porte d'azur au faucon d'or. Ce jeune garçon, c'est Baudouin, c'est ce fils de Ganelon, que l'on retrouve dans presque toutes les versions italiennes, tandis que l'auteur de notre *Roland* (vers 296) le représente tout jeune et le fait rester en France. = [4] Dans la *Spagna*, Turpin, voulant engager Roland

il rejoint les ambassadeurs de Marsile qui retournaient près de leur maître. Blancandrin, le chef de cette ambas-

à sonner du cor, lui rappelle les faits d'Aspremont, et Roland de le repousser en lui disant avec mépris : « Va cantar la messa. » = [5] Le rimeur italien introduit dans son récit le personnage d'Astolfo que ne connaît pas l'auteur de la Chanson (vers 1197-1204). = [6] Il est fort naturel, d'ailleurs, qu'il donne une place importante à Sansonnetto, à ce personnage créé par l'auteur de l'*Entrée en Espagne*, par Nicolas de Padoue, et dont il a fallu continuer tellement quellement la biographie légendaire. Même remarque pour les personnages de Malceris et d'Isoré que nous retrouverons dans les *Spagna* en prose. = [7] Un épisode dramatique est imaginé par l'auteur de la *Spagna*. Baudouin, le fils de Ganelon, s'étonne de n'être pas mis à même de lutter contre les païens. Roland lui répond « qu'il n'est qu'un traître, tout comme son père ». Et le jeune homme, alors, d'aller chercher la mort au milieu des ennemis. = [8] C'est Thierri, dans la *Spagna* comme en plusieurs autres rédactions de notre légende, qui est chargé par Roland mourant d'aller raconter à Charlemagne la trahison de Ganelon. Comme dans les Remaniements, ce Thierri qui doit lutter un jour contre le champion de Ganelon, contre Pinabel, ce Thierri est un écuyer de Roland. = [9] La fuite de Ganelon, à laquelle nous assistons dans la *Spagna*, est un trait tellement distinctif de nos Remaniements, de notre *Roncevaux*, que l'auteur de la *Spagna* n'a pu, plus ou moins directement, le tirer que de là. D'après le poëte italien, le traître s'égare dans un profond brouillard, mais il est repris dès le lendemain matin et mené à Saragosse (c° XXXIX, 39-49). = [10] La *Spagna* raconte la prise de Narbonne d'après le manuscrit IV de Venise ; mais on n'y trouve pas le récit du voyage et du retour d'Aimeri de Beaulande. = [11] Dès lors, l'auteur de la *Spagna* suit fidèlement nos Remaniements. La mère de Roland, Berte, y joue un rôle assez important. Aude se fait conduire au lieu où sont les corps de son fiancé et de son frère, les prie de vouloir bien lui parler et rend l'âme après avoir reçu une réponse miraculeuse de Roland. = On voit, par tout ce qui précède, que les sources de la *Spagna* en vers sont la *Chanson de Roland* (ms. IV de Venise), les Remaniements dont ce même manuscrit reproduit le type en sa dernière partie, et enfin, mais pour quelques traits seulement, la Chronique de Turpin. = La *Spagna* en vers (suivant Rajna, dont nous ne faisons ici que traduire ou résumer l'excellent travail) est une œuvre qui ne manque pas de mérite ; on y rencontre les caractères accoutumés de la poésie populaire italienne : un style coulant, des rimes faciles, je ne sais quelle grâce un peu molle dans le récit et dans les descriptions, de la prolixité, de la subtilité, nulle vigueur. On peut citer, comme morceaux remarquables, la mort de Baudouin (XXXIII, 9-14), la scène du baiser que se donnent les chrétiens au soir de la bataille (XXXV, 16, 17), les plaintes de Thierri sur le corps de Roland (XXXVI, 38), etc.

29° La ROTTA DI RONCISVALLE n'est, comme nous l'avons dit d'après M. P. Rajna, qu'une sorte de remaniement ou, pour mieux parler, d'imitation de la *Spagna* en vers. Cette imitation, qui est également en vers, est parfois très-indépendante, et, à côté de certaines parties intégralement conservées, nous offre des épisodes tout à fait différents. = Tandis que la *Spagna* nous est parvenue dans un seul manuscrit (Laurentienne, pl. XC, inf. cod. 39), le texte de la *Rotta* est renfermé dans les deux manuscrits suivants : 1° manuscrit n° 2829 de la Riccardienne (fin du XVe siècle), et 2° manuscrit de Ferrare (bibliothèque communale, fin du XVe siècle). = Ces deux manuscrits remontent à un original commun qui, d'après Rajna, aurait été composé avant 1430. = L'auteur de la *Rotta* serait un Florentin : c'est du moins ce que semblerait indiquer l'énumération des Saints qui combattent pour Roland (XXXV, 29), et qui sont saint

sade, engage bientôt la conversation avec le beau-père et l'ennemi de Roland. Ce Blancandrin est un diplo-

Jean, saint Denis et saint George; mais cet argument de M. P. Rajna ne nous semble pas décisif. = Les sources de la *Rotta* sont les mêmes que celles de la *Spagna* en vers; mais il faut encore y faire une part très-large à l'imagination. En d'autres termes, toute une partie y est *inventée :* c'est ce que nous allons tout à l'heure essayer de mettre en lumière. = Voici les principales différences signalées par Rajna entre la *Spagna* et la *Rotta*. = Contrairement à ce qu'on lit dans la *Spagna*, nous voyons, dans la *Rotta*, que Marsile, après avoir perdu toutes les villes qui sont énumérées dans la *Prise de Pampelune*, est excité par Maraudosse à continuer la guerre et à mander à son secours Balagante, son propre frère, qui est le seigneur de Persie. Marsile alors s'embarque et se rend à Alexandrie. Quant à Maraudosse, resté en l'absence de Marsile dans la ville de Saragosse, il y est bientôt assiégé par l'armée de Charlemagne. Il se défend avec courage et, même, surprend un jour Olivier et le blesse grièvement; mais Roland accourt à l'aide de son ami et tue Maraudosse aux portes de la ville. Sur ces entrefaites, Marsile, Balagante et Falseron reviennent d'Orient avec six cent mille païens qui campent autour de la ville où Marsile pénètre. Avec les quarante-quatre rois qui l'accompagnent, il va contempler la marque qu'a laissée, sur le marbre du seuil, le coup, le terrible coup de Roland qui a déterminé la mort de Maraudosse. Les rois païens sont si épouvantés, qu'ils regrettent déjà de s'être ainsi aventurés. Marsile demande à parlementer, et c'est ici que nous rentrons dans l'affabulation des poëmes français, dans celle de la *Spagna*. Tout ce qui précède n'est qu'une imagination du poëte italien qui a voulu embellir son modèle et broder sur un vieux canevas. Il en est de même pour la création de Candie, fille de Marsile, qui accompagne Blanchardin et avec qui Roland fait le galant. = Le manuscrit Riccardien s'accorde avec le manuscrit Laurentien (c'est-à-dire avec la *Spagna* en vers) depuis l'instant où Charles apprend de Thierri la nouvelle de la mort de son neveu. Mais au moment où le Riccardien se remet ainsi d'accord avec le Laurentien, le manuscrit de Ferrare s'en écarte. On y raconte comment le soleil fut trois jours sans se coucher et comment les montagnes furent aplanies. C'est du Turpin. Il faut encore remarquer (ce qui sert à dater la *Rotta*) que le roi de France a ici dans sa compagnie « les comtes de Lanzone (Alençon), de Bourbon, d'*Armignacca* et de S. Homeri, un vicomte d'Orange et un duc de Provence ». Tous les barons descendent de cheval avec Charles pour chercher les corps des chrétiens sur le champ de bataille. Comme dans plusieurs autres versions de notre légende et en particulier comme dans le Stricker, Dieu fait un beau miracle pour les mettre à même de distinguer les corps des fidèles d'avec les cadavres des mécréants : les chrétiens ont tous la tête couronnée de fleurs, et leurs fosses sont toutes prêtes. Roland, avant de mourir, avait disposé sur leurs écus les corps des onze Pairs, et c'est ainsi qu'on les retrouve; mais Roland lui-même n'est pas là, et voici que l'on conserve encore, hélas! l'espoir chimérique de le retrouver vivant. Belle scène, beau dialogue entre Charles et Ogier (Rajna, l. l., pp. 134, 135). On charge sur des chariots les corps des Paladins pour les ramener en France. La mort d'Aude est ensuite racontée comme elle l'est dans la *Spagna* en prose. C'est à Vienne que l'on rencontre la fiancée de Roland; c'est à Saint-Denis qu'elle expire. Et telle est la fin du poëme. = A examiner son mérite littéraire, la *Rotta* est très-inférieure à la *Spagna* en vers. L'auteur, comme le fait observer M. P. Rajna, est un poëte populaire, et c'est ce que prouvent l'emploi du vers de onze syllabes, les assonances au lieu de rimes, les négligences du style et le fréquent usage des proverbes...

mate, un habile, qui connaît le secret de corrompre les âmes. Il scrute celle de Ganelon, il y veut lire :

30°-32° Les SPAGNA EN PROSE peuvent, comme nous l'avons dit, se diviser en deux familles. La première est représentée par le manuscrit de la bibliothèque Albani, à Rome, que M. Ranke découvrit en 1830, et par le manuscrit de la bibliothèque Médicis, qui a été découvert et mis en lumière par M. Rajna (*la Rotta di Roncisvalle nella letteratura cavalleresca italiana*, Bologne, 1871). La seconde famille n'est représentée que par un seul manuscrit, celui de la bibliothèque de Pavie, que M. Ceruti a publié en 1871, sous le titre de *Il Viaggio di Carlo Magno in Ispagna* (Bologne, Romagnoli). = Nous ne connaissons le manuscrit de la bibliothèque Médicis que par l'analyse de M. Rajna; mais nous sommes plus heureux pour le texte de la bibliothèque Albani et possédons toutes les rubriques de ce précieux manuscrit aujourd'hui perdu, qui ont été publiées par M. Michelant, dans le *Jahrbuch* du Lemcke (tomes XI et XII, 1870 et 1871). Enfin, nous connaissons, grâce à M. Ceruti, le texte complet du *Viaggio*. C'est donc d'après M. Rajna que nous allons analyser le manuscrit Médicis; c'est d'après les rubriques publiées par M. Michelant que nous allons faire connaître le manuscrit Albani, et c'est d'après le texte même du *Viaggio* que nous allons donner un résumé du manuscrit de Pavie. Nous placerons en regard l'affabulation du manuscrit Albani et celle du *Viaggio*, afin que l'on saisisse plus facilement les différences qui séparent les deux familles de la *Spagna* en prose. = 1° Résumé de la *Spagna* du manuscrit Médicis. D'après une des conditions du traité conclu avec Marsile, Roland doit rester pendant deux mois à Roncevaux avec vingt mille six cents hommes. Les Sarrasins seront tenus de lui fournir des vivres jusqu'à ce que Marsile puisse réunir l'or nécessaire au payement de l'armée de Charles. Cette condition n'est pas agréable à l'Empereur, qui n'y consent que pour ne point rompre le traité (f°s 258 r°, 260 v°). Le roi païen rassemble tous ses gens, et, par Pulinoro, fils de Marsile, envoie à Roland de copieuses provisions et surtout du vin, avec quatre cents pucelles, les plus belles qu'on ait pu trouver. Les chrétiens succombent un jour à tant de tentations accumulées et s'endorment, chargés de vin. Pulinoro n'attendait que ce moment; il prévient son père, Marsile, qui se met en marche avec sa grande armée. Cette armée est divisée en quatre corps. Blanchandin, Balugante, Altomare et Grandonio marchent à la tête de dix mille cavaliers; Mazarigi, Falseron (roi de Portugal) et l'Arcalia en conduisent vingt mille; le roi de Bellamarina, Corsubrino, le roi de Ragona et le roi de Gibiltaro en commandent vingt mille autres; le quatrième corps est commandé par Marsile lui-même. Toute cette immense armée entre à Roncevaux et occupe les postes qui ont été fixés par avance. Une heure avant le jour, le signal est donné et le camp français, plongé dans le sommeil, est soudain attaqué. Les Français s'évillent. Olivier, sans avoir le temps de se défendre, est tué par Grandonio dans sa propre tente; Turpin succombe de la même façon. Mais Roland réussit à endosser sa cuirasse sur sa chemise et, sans pouvoir saisir une autre arme que son épée, se dirige vers la tente d'Astolfo. A la vue du massacre des chrétiens, il sonne du cor, et il en sonne avec une telle énergie, qu'il le fend. Cependant, le son arrive aux oreilles de Charles, qui envoie vers Roncevaux dix mille chevaliers. Les païens n'ont laissé échapper au carnage que Roland et Baudouin, fils de Ganelon, lequel s'est enfui vers le camp de Charlemagne. Seul alors, Roland se tient près d'un marécage, immobile comme une statue et ne sachant plus que faire. Un renégat, ému de pitié, lui offre de le mettre hors de danger. Roland ne lui demande qu'une chose : « Montre-moi Marsile. » Et il tue le fils du roi païen, qui était âgé de vingt ans et s'appelait Galafre. Alors un Sar-

« Charles, dit-il, est un merveilleux homme. Mais, » après tant de conquêtes, pourquoi vient-il attaquer

rasin traverse d'une lance Roland, qui tombe mort. Les païens déchirent le corps du héros et le jettent trivialement dans un fossé...

2° Résumé de la *Spagna* du manuscrit Albani. Blanchandin est envoyé par Marsile en ambassade auprès de Charles qui est alors à la Stoille (cap. 152). C'est Ganelon qui, après avoir parlé en faveur de la paix, est chargé d'aller en ambassade auprès de Marsile. Il a une vive discussion avec Olivier : chacun d'eux *dette una ceffata* à l'autre. Grande rumeur parmi les chevaliers de l'Empereur. Ganelon, plein de rage, jure qu'il saura bien se venger (cap. 153-156). Entrevue de Ganelon et de Blanchandin pendant le voyage de la Stoille à Saragosse. Ganelon s'acquitte loyalement de son message (cap. 157, 158); mais il rêve toujours à sa trahison et se dispose à la consommer (cap. 159). Blanchandin emmène Ganelon dans le palais de Marsile, au fond d'un jardin, au bord d'une belle fontaine, *e posonsi à sedere* (cap. 160). Marsile et Ganelon ourdissent alors la grande trahison et s'embrassent. Mais, ô prodige, voici qu'un grand vent s'élève qui fait trembler la fontaine, jette par terre *tutti e tutti del giardino, e chosi si getto per terra tutti e padiglioni di Charllo e d'Orllando* (cap. 161). Le traître n'en continue pas moins son œuvre : nouveaux prodiges épouvantables, tempête, tremblement de terre. Marsile et Ganelon se séparent : l'infâme traité est conclu (cap. 162-164). A Roland, qui est à Roncevaux, Marsile envoie perfidement de la victuaille et du vin : les Français s'enivrent. Polinore, qui les épiait, court prévenir son père Marsile (cap. 165). Celui-ci divise son armée en quatre colonnes. » Qui va là? disent les Français. — » Amis », répondent les païens (cap. 166). Les Français sont surpris. Olivier meurt ; Roland sonne du cor. Charles l'entend, et arme dix mille chevaliers pour courir au secours de son neveu (cap. 167). Cependant Roland est reconnu par un chevalier re-

3° Résumé du *Viaggio* du manuscrit de Pavie. La partie du *Viaggio* qui correspond au Roland commence d'une étrange façon, et je pense que le compilateur italien s'est amusé à reproduire ici un épisode de la *Prise de Pampelune* en l'appropriant à cet endroit de la légende (chap. XLVI, t. II de l'édition de Ceruti, p. 109 et suiv.). Donc, Charles est dans la grande vallée de Roncevaux; il réunit son Conseil et lui annonce fort solennellement qu'il ne reste plus aux Français qu'à conquérir Saragosse. Mais Ganelon est là, Ganelon qui est l'éternel partisan de la paix : « Envoyez une ambassade à Marsile, dit-» il, et s'il consent seulement à se faire » baptiser, nous pourrons dire que nous » avons conquis l'Espagne, toute l'Es-» pagne. — Eh bien! dit Charles, j'y » consens. Mais quel messager enver-» rons-nous là-bas ? — *Santacorona* », dit Baudouin, frère d'Algirone (Sainte couronne : c'est le perpétuel juron employé dans tout le *Viaggio*), « j'irai » vers Marsile, si vous le voulez bien. » Je le sommerai d'avoir à renier Ma-» homet et à recevoir le saint bap-» tême. Je lui réclamerai, en outre, le » tribut qu'il doit à Roland depuis » vingt-deux ans, et, s'il ne me donne » pas bonne réponse, je lui arrache la » couronne de la tête et l'apporte au » comte Roland. — C'est bien, dit » Charles; allez. » Baudouin part, et Charles se met en prière : il avait d'autant plus lieu de craindre pour Baudouin, que, dix fois déjà, dix fois au moins, les messagers de Charles avaient été tués par Marsile. Baudouin arrive à Saragosse : sur la place de la ville, il voit un grand pin, et sous ce pin une claire fontaine, et près de la fontaine un pavillon d'or, et sous le pavillon d'or Marsile avec tout son baronnage. Baudouin entre hardiment dans le pavillon, et s'acquitte fort in-

» notre roi ? » Ganelon se sent alors inspiré par sa rage jalouse; il rejette sur Roland tous les prétendus torts de

négat qui est au service de Marsile : « Où est Marsile? » lui demande Roland, qui voudrait tuer le roi païen. Mais il tue seulement son fils, et meurt lui-même *nella baruffa* (cap. 168). Marsile, plein de douleur à la nouvelle de la mort de son fils, s'enferme dans Saragosse, tandis que Baudouin apporte à Charles la nouvelle de la mort de Roland (cap. 169). Ganelon accusé est mis en prison. Charles veut se retirer en France *per paura de Marsilio* (cap. 170). Mais, sur le conseil de Salomon et d'Isoré (*Yserés*), l'Empereur se décide à venger Roland et dispose trois corps d'armée, *tre sciere*. Grande bataille à Roncevaux ; mort de Falseron, de Grandogne, de Malceris (cap. 171-173). Les Français vainqueurs cherchent les corps des Paladins; on ne trouve point celui de Roland : douleur de Charles (cap. 174, 175). Grâce aux révélations d'un prisonnier, Lambarigi, l'Empereur apprend où gît le corps de son neveu, et comment aussi a été ourdie toute la trahison. Ganelon est écartelé (cap. 176-178). On se décide à poursuivre la guerre et à en finir avec Marsile, qui est toujours à Saragosse. Mais l'infortuné roi païen, qui ne peut se consoler de la mort de son fils, apprend la grande défaite de son armée à Roncevaux, et, par peur de Charles, s'enfuit en Égypte (cap. 179-180). Charles avance sous les murs de Saragosse. Deux hommes de la ville lui viennent apprendre la fuite de Marsile : l'Empereur arme cent galères pour se jeter à sa poursuite, *e mai lo trovoróno* (cap. 181). Entrée des Français à Saragosse; le palais de Marsile est détruit jusqu'en ses fondements. Toute l'Espagne est conquise. On y veut laisser un roi chrétien, et, après de longues hésitations, on nomme Anseïs (*Ansuigi di ripess di Brettagnia*). Retour de l'Empereur en France, à Paris, (cap. 182-184). Les barons, fort mécontents, se retirent dans leurs terres (cap. 185). La belle Aude apprend la mort de Roland et veut mourir : Charles essaye solemment de son ambassade. Colère de Marsile qui ordonne à ses chevaliers de s'emparer du messager et de le pendre. Baudouin se défend vaillamment et va jusqu'à arracher, comme il l'avait promis, la couronne de la tête de Marsile. Mais, hélas! le pauvre Baudouin avait été frappé de quatre coups mortels. Il pique des éperons et parvient jusqu'à la tente de Charles. C'est à peine s'il peut lui rendre compte de son ambassade. et il tombe mort aux pieds de l'Empereur (cap. XLVI). Charles réunit de nouveau son Conseil et émet l'avis d'envoyer une autre ambassade à Marsile. Et Roland propose de confier ce message à Ganelon. C'est par hasard, d'ailleurs, que Ganelon rencontre Blanzardino de Vallenoire ; mais celui-ci se montre vraiment fort habile : « Il faut que Charles et Roland vous » aiment bien peu pour vous confier » une ambassade où tant d'autres mes» sagers sont morts. » Ganelon, cependant, remplit son message avec quelque intrépidité; mais il est bientôt enveloppé dans les caresses perfides de Marsile. Bradamante, femme du roi païen, joue ici un rôle absolument abominable : elle lui dit, en termes ardents, qu'elle est prise d'amour pour lui : elle l'embrasse, elle le corrompt, elle le gagne, et voilà Ganelon qui faiblit. Cependant il est obsédé de remords, et s'écrie : « Je » voudrais que nous fussions en un » lieu tellement caché que personne ne » me pût voir, *e a pena li uccelli dell'* » *airo mi posseno vedere.* » Ce lieu secret, on le trouve, et Ganelon accomplit enfin son infâme trahison : « En » signe de paix envoyez au camp de » Roland et d'Olivier, envoyez du vin » et des femmes. Ils s'endormiront dans » ces délices. A minuit, vous arriverez » soudain, et prendrez le comte Ro» land, avec Olivier et les autres Pairs. » Charlemagne sans eux n'est plus » rien. » On choisit sur-le-champ les otages païens, parmi lesquels figure le fils du Vieux de la montagne, et Ga-

Charlemagne, et le rend responsable de tant de conquêtes dangereuses ou inutiles : « C'est lui, dit-il

en vain de la consoler. Elle va à Saint-Denis, entend la messe, entre dans le tombeau de Roland et d'Olivier, et y meurt (cap. 187). Le dernier chapitre de cette *Spagna* (188) est ainsi intitulé : *Chome si fece grandi lamenti d'Alda, e poi si fecie assai ofici, e Charllo ando in sino à Roma pell' anima d'Orlando e degli altri morti in Roncisvalle.*

nelon exige de Marsile deux choses : la couronne de France, et que l'on respecte la vie de son fils : « Il sera avec » Roland dans la bataille, mais vous » le reconnaîtrez à son cheval blanc. » Cependant, quatre miracles éclatent, quatre miracles viennent effrayer les païens et Ganelon. La grande pierre qui est sous le pin se partage en deux; le pin lui-même se fend par la moitié; la fontaine est tarie; l'herbe du pré se sèche. Départ de Ganelon avec les otages et le tribut. Roland, à qui un ermite a jadis promis sept ans de vie, sept ans encore, se dit, pendant ce temps, qu'il est arrivé à la fin de la septième année. On s'attend à quelque événement horrible. Ganelon fait confier à Roland la garde de la vallée de Roncevaux. Roland accepte, et envoie seulement Gautier de Monlione du côté de l'Èbre pour y surveiller l'ennemi. C'est ici que l'auteur italien emprunte à Turpin le trop célèbre épisode des Français qui s'enivrent avec le vin de Marsile et se débauchent avec les cinq mille femmes (!) que le roi sarrasin leur a perfidement envoyées. Mais à partir de ce passage, le compilateur du *Viaggio* copie un modèle qui s'inspire presque constamment des Remaniements du *Roland*, et non plus de la Chronique latine. Il est vrai que l'auteur italien prête, dans le récit de Roncevaux, un rôle important à des personnages qui ne figurent pas dans les poëmes français du XIIe siècle, à Malceris par exemple (Ceruti, II, p. 169, et suiv.) et à ce Samson de l'*Entrée en Espagne* auquel les Français donnent ici le royaume de Saragosse. C'est, d'ailleurs, ce que l'on peut constater dans les trois *Spagna* en prose, lesquelles, malgré des différences qui tiennent surtout à l'imagination de leurs auteurs, ont une source commune. Mais, nous le répétons, depuis le commencement de la grande bataille où Roland trouve la mort, c'est aux Remaniements de Roncevaux que le récit du *Viaggio* est plus ou moins directement emprunté. Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage, et M. Ceruti a fait avant nous ce rapprochement saisissant entre le récit de la mort d'Aude et du châtiment de Ganelon, tel que le *Viaggio* nous le présente, et ce même récit dans les Remaniements français du XIIIe siècle. La conclusion est facile à tirer.

33° Le CHARLEMAGNE ET ANSEÏS, en prose, du XVe siècle (bibliothèque de l'Arsenal, anc. B. L. F., 214^b^), n'offre pas d'élément original. Dans la première partie de son œuvre, l'auteur n'est guère qu'un plat traducteur de la Chronique de Turpin. Nous n'en citons ici quelques lignes que pour montrer la déformation *littéraire* du récit primitif : « A l'heure que Rolant estoit en ceste angoisse merveilleuse dont la mort si l'aguillonnoit, Thierri d'Ardane vint à lui parce qu'il eust oy le cor. Et lorsqu'il eust la cognoissance qu'il penoit pour la fin du siècle, il assez le reconforta et pria de la patience pour la salvation de s'ame. Rolant très-bien vey Thierri et entendi ce qu'il disoit. Mais ne dist pas celle Cronique que moult se devisast à lui pour la force spiritueuse qui pretendoit à departir... Rolant esleva ses yeulz en hault et ses mains à Nostre Seigneur, et dist mesmes celles paroles ; puis, après rendit l'esprit : « Vrai Jhesu » Crist, le serviteur qui, pour ton saint nom exaulcier, est issu du regne de » France pour venir souffrir celle paine, veuilles de ta benigne grace que son » ultime heure soit tele qu'il ait gloire pour le merite des labeurs et paines » austeres dont il s'est mis à l'exercite. O toy, humile Salvateur, preng Rolant

» au païen, c'est son orgueil qui est la cause de tant de » maux. » Et le traître, dévoilant sa haine, va jusqu'à

» à misericorde et lui pardonne ses pechiez comme tu fis au bon larron, à saint » Pierre et à Magdelaine qui les eurent innumerables. » Quant il eust dittes ces paroles, sa dextre main mist en ses plaies et en print ung billot de char et le cuir d'entre les mamelles... [Puis] mist ses mains dessus ses ieulz, et dist : « Sire, à cest jugement me donront mes deux ieulz grant gloire en voiant ta » benigne face et grant gloire à mes compagnons qui sont mors pour toy en ba- » taille. Et pour lesquelz je te supplie que tu vueilles saulver les ames. » A ceste parole finée, se resleva devers le ciel et fist le signe de la crois, et joindi ensemble ses mains et adont se parti son ame et la rendit à Jhesu Crist. » (F° 25.) Immédiatement après Roncevaux, le compilateur fait commencer son récit d'*Anseïs de Carthage*.

34° LAONICUS CHALCOCONDYLAS, dans son *De rebus turcicis*, fait un récit assez long de la bataille de Roncevaux : « Carolum autem ferunt præ reliquis » regibus strenue rem gessisse adversus Pœnos qui et Saraceni, cui auxilio » venere Orlandus, vir eximia fortitudine scientiaque militari illustris, et Rhi- » naldus, Oliberiusque, necnon alii duces Paladini nuncupati. » Chalcocondylas fait mourir de soif le neveu de Charlemagne : « Siti debellatus occubuit. » (Traduct. latine de l'édition de 1650, Impr. royale, p. 46.)

35° Dans la CONQUESTE DU GRANT CHARLEMAIGNE, qui n'est qu'une édition particulière de notre FIERABRAS, les deux derniers chapitres sont intitulés : *Comme la trahison fut emprise par Ganelon et de la mort des crestiens; et comme Ganelon est reprins par l'auteur. — De la mort du roi Marfarius, et comme Rollant fut martirisé de quatre coups de lances; et, après, tous ses gens furent tués.* C'est purement et simplement le récit de la Chronique de Turpin, qu'on a résumé fort brièvement et défiguré. Marfarius et Belligrandus remplacent Marsile et Baligant. L'auteur, en outre, a cru nécessaire de prendre la parole et d'adresser à Ganelon des reproches amers : « O maulvais traître Ganelon, tu oublies ta naissance en faisant œuvre vilaine; tu estois riche et grant seigneur, et, pour avoir argent, tu as trahi ton maître... D'où vient ton iniquité, sinon d'une fausse volonté plongée en l'abîme d'avarice pour ton seigneur? Que t'avoit fait Roland, Olivier et les autres?... O fausse avarice, ardeur de la concupiscence, celui-ci n'est pas le premier qui par toi est devenu rebelle, par quoi Adam fut à Dieu désobéissant, et la cité de Troie, cette grande ville, fut mise en sujetion. »

36° A la fin des GUERIN DE MONTGLANE incunables, est un autre récit abrégé de la défaite de Roncevaux, récit emprunté aux sources latines.

37° Dans les CONQUESTES DE CHARLEMAIGNE, de DAVID AUBERT, dans cette étrange compilation de l'écrivain en titre de Philippe le Bon (Bruxelles, Bibl. des ducs de Bourgogne, n° 9066, II, f°s 233-362), on trouve un singulier mélange de la Chronique de Turpin et de nos anciens poëmes. Ganelon y est qualifié de « comte des païs de Champaigne », et tout le récit de sa trahison est d'ailleurs conforme à la légende latine. C'est à partir de la mort de Roland que le compilateur du XVe siècle s'écarte du texte de l'archevêque de Reims pour suivre désormais l'affabulation d'un de ces Remaniements de notre vieille chanson, d'une de ces versions du *Roncevaux* où avait pénétré l'épisode de la prise de Narbonne. Tout aussitôt après le jugement et la mort de Ganelon, commence le résumé de la *Chanson des Saisnes*. Voy. les rubriques de David Aubert dans *Philippe Mouskes* de M. de Reiffemberg, I, 484, 485.

38°-39° Les POEMES ITALIENS, et en particulier le MORGANTE de Pulci et l'ORLANDO FURIOSO de l'Arioste, n'ont en définitive emprunté à notre ancienne poésie que les noms de nos héros et la légende générale de la guerre d'Espagne. Tout

s'écrier : « Nous n'aurons la paix que si on le tue.» Ces mots n'éclairent que trop bien l'ambassadeur du roi Mar-

le reste est de leur invention. Le *Morgante* de Pulci n'est qu'une parodie de nos vieilles Epopées ; c'est une sorte de *Don Quichotte* italien qui n'a peut-être pas été moins funeste que celui d'Espagne à la chevalerie et à la foi. Toutefois Pulci le sceptique, Pulci le railleur, a été saisi lui-même par le grand spectacle de la mort de Roland. Il a dû imposer silence à son rire, quand il s'est trouvé en face de cette mort héroïque. Le héros enfonce alors sa Durandal dans la terre, et sa dernière action est un baiser énergique déposé par ses lèvres mourantes sur la croix que forme la garde de son épée (XXVIII[e] chant, oct. CLII, CLIII). Voici le texte même que nous venons de résumer en une ligne : « Orlando ficcò in terra Durlindana ; — Poi l'abracciò, e dicea : « Fammi » degno, — Signor, ch'io riconosca la via piana. — Questa sia in luogo di quel » santo legno, — Dove pati la giusta carne umana; — Si che il cielo e la » terra ne fè segno. — E non sanza altro misterio gridasti : — Eli, Eli ! tanto » martir portasti. » ** Cosi tutto serafico al ciel fisso, — Una causa parea trasfigurata, — E che parlasse col suo crocifisso. — O dolce fine! O anima ben nata! — O santo vecchio! O ben nel mondo visso ! — E finalmente, la testa inclinata, — Prese la terra, come gli fu detto, — E l'anima ispirò del casto petto. » = Quant à l'Arioste, il n'a pas l'occasion de raconter, dans ses quarante-six chants, la mort du neveu de Charlemagne, mais je ne crois pas qu'il l'eût peinte avec de tels traits. *Roland furieux* est la plus complète antithèse de la *Chanson de Roland*. Quel est, en effet, l'idéal du poëte italien? En d'admirables campagnes, au-dessous d'un ciel charmant, se promènent de fiers chevaliers brûlants d'amour, et des dames merveilleusement belles qui s'éprennent très-facilement pour ces chevaliers éclatants de jeunesse et de bravoure. Vénus et l'Amour circulent librement au milieu de ces soldats chrétiens, au milieu de ces Croisés qui font la guerre aux Sarrasins. Charlemagne est là, dans un coin, et l'on a conservé son nom, qui est très-sonore et d'un bel effet poétique. Renaud, Olivier et Roland sont là aussi, beaux, tendres, empanachés, chevaleresques dans la dernière acception de ce mot, « courant les belles », défigurés enfin à force d'être ornés. Ils ne sont occupés que de leurs amours, et Roland devient fou dans un transport de petite jalousie et de déception amoureuse. Il faut aller jusqu'au paradis lui chercher son bon sens. Par-ci par-là, on a conservé le récit de quelques combats contre les païens, mais ce sont des épisodes, et Roland lui-même, dans *Roland furieux*, n'est presque qu'un personnage épisodique. Le véritable héros, c'est Roger, à moins que ce ne soit la guerrière Bradamante, à moins que ce ne soit Marphise ou Angélique. Nulle unité dans ce chef-d'œuvre, et surtout nulle unité chrétienne; mais de belles peintures voluptueuses et des scènes amoureuses au milieu de grottes charmantes et de fraîches vallées. La *Chanson de Roland*, au contraire, est la peinture austère d'une époque et d'une nation primitives, militaires, héroïques. Pas d'amour, pas de soupirs. Charlemagne est le défenseur de l'Église, les Sarrasins en sont les ennemis : donc, guerre contre les Sarrasins, guerre implacable et sans fin. Toujours le haubert au dos et la lance au poing, toujours des païens coupés en deux et dont les diables emportent les âmes, tandis que les Anges sont de garde aux lèvres des barons chrétiens pour enlever leurs âmes et les placer dans les fleurs du paradis. Nulle préoccupation, nul souci de la nature : le monde se résume en un champ de bataille. = Ne pouvant prendre la mort de Roland pour objet de nos exemples, nous allons opposer le récit de la mort d'Agramant, dans l'*Orlando furioso*, à un récit analogue de la *Chanson de Roland*.

La bataille est merveilleuse e cumune;
Li quens Rollanz mie ne s'asoüret,

Quel frein serait assez puissant, quelle chaîne assez solide, fût-elle de diamant, pour

sile. C'en est fait : il connaît tout Ganelon. Il peut s'entendre avec lui, il peut l'acheter. Leur voyage n'est pas

Fiert de l'espiet, tant cum hanste li duret.
A quinze colps l'ad il fraite e perdue;
Trait Durendal, sa bone espée nue,
Sun cheval brochet, si vait ferir Chernuble,
L'helme li freint ù li carbuncle luisent,
Trenchet la coife e la cheveleüre,
Si li trenchat les oilz e la faiture,
Le blanc osberc dunt la maile est menue,
E tut le cors tresqu' en la furcheüre,
Enz en la sele, ki est à or batue,
El' cheval est l'espée aresteüe,
Trenchet l'eschine, unc n'i out quis juinture,
Tut abat mort el' pret sur l'herbe drue.
Après li dist : « Culvert, mar i moüstes;
» De Mahumet jà n'i avrez aïude.
» Par tel glutun n'er bataille hoi vencue. »
(*Chanson de Roland*, vers 1320-1337.)

arrêter la colère d'un noble cœur qui franchit les bornes de la clémence afin de sauver de la mort ou du déshonneur l'objet de son amour exposé aux trahisons et à la violence? Si le transport d'une juste colère le rend cruel et inhumain, sa faute mérite indulgence, car il a perdu la raison. Achille, reconnaissant le corps ensanglanté de Patrocle, couvert de ses armes, ne trouva point que le trépas du meurtrier fût une satisfaction suffisante, et il traîna dans la plaine le cadavre d'Hector en l'accablant d'outrages... Il ne faut donc pas s'étonner de la rage qui s'empara de Roland à l'aspect de l'horrible blessure que le roi de Sericane avait faite à Brandimart. De même que le pasteur nomade qui s'arme d'un bâton et poursuit le serpent venimeux qui a mordu son fils expirant sur le sable, le comte lève Balisard, la plus terrible des épées. Agramant s'offre à ses coups le premier. Déjà tout sanglant, blessé en mille endroits, sans épée, son casque ouvert, son écu brisé, il se dégage de l'étreinte de Brandimart, comme l'avide épervier, privé de sa queue, s'échappe demi-mort des serres du vautour. La pointe du glaive de Roland pénètre dans cette partie du corps où la tête se joint au tronc. Le cou est tranché comme un frêle roseau et la tête du monarque roule, tandis que son corps se débat au milieu d'affreuses convulsions. Déjà son âme erre sur les bords du fleuve, où le croc de Caron ne tarde pas à l'entraîner. (*Roland furieux*, chant XLII, trad. de Ph. de la Madeleine.)

40° La BATAILLE DE RONCEVAUX, tel est le titre d'un livre de la *Bibliothèque bleue flamande* qui eut une vogue considérable au XVe siècle. Ce récit populaire est moitié en vers, moitié en prose. J'en donne ici, pour la première fois, un extrait *traduit en français*, que je place en regard du texte attribué à Turold :

TEXTE FRANÇAIS.

As vus Rollant sur sun cheval pasmet...
Sun cumpaignun, cum il l'ad encuntret,
Si l' fiert amunt sur l'helme ad or gemmet,
Tut li detrenchet d'ici que à l' nasel.
Mais en la teste ne l'ad mie adeset.
A icel colp l'ad Rollanz reguardet,
Si li demandet dulcement e suef :
« Sire cumpainz, faites le vus de gret?
» Jo sui Rollanz, ki tant vos soelt amer;
» Par nule guise ne m'avez desfiet. »
Dist Oliviers : « Or vus oi-je parler.
» Jo ne vus vei; veiet vus damnes Deus!
» Ferut vus ai, kar le me parduncz. »
Rollanz respunt : « Ne sui mie naffrez.
» Jo l' vus parduins ici e devant Deu.
(Vers 1989-2007.)

TEXTE FLAMAND TRADUIT.

Le noble comte Roland — Se précipite à la suite — De son fidèle compagnon Olivier — Au milieu des Sarrasins — Jusqu'à ce qu'il l'ait rejoint — Et qu'il puisse combattre à côté de lui. — Lors Olivier lui donna un coup, — N'ayant certes pas conscience de ce qu'il faisait. — Et le preux comte Roland dit — A Olivier tout brisé : — « Fais attention, compagnon, — C'est moi que tu as » frappé, — Moi qui suis cependant ton compagnon Roland. » — Olivier lui répond sur-le-champ : — « Oh! pardon, compagnon, » je n'y vois plus. — Bien suis peiné que telle » chose me soit arrivée : — Pardonne-moi » donc pour l'amour de Dieu. — J'en ai regret de tout mon cœur. » — Lors le comte Roland dit à Olivier : — « Je te pardonne » ici, devant Dieu. »

(Vers 1152-1171 de l'extrait publié par Bormans.)

41° Jehan Mancel, dans sa *Fleur des histoires* (Biblioth. nation., fr. 299), a surtout emprunté son récit à des documents latins. C'est à tort que M. Paul Meyer, dans ses *Recherches sur l'Epopée française* (p. 395), après avoir dit que plusieurs parties de l'œuvre de Mancel sont empruntées « à la légende de Charlemagne », cite, au sujet de la *Prise de Pampelune*, un texte littéralement

terminé que le messager de Charles était déjà vendu, Roland trahi, Roncevaux décidé. Peu de temps après,

traduit d'après les *Annales* attribuées à Eginhard et qui n'a par conséquent rien de légendaire.

42° Les NEUF PREUX sont une compilation du XVe siècle qui n'a pas été sans avoir un certain succès à la fin du moyen âge. La conception première de ce choix de héros remonte au XIIIe siècle et on les trouve, au XIVe, énumérés très-exactement dans la *Prise d'Alexandrie* de Guillaume de Machaut (vers 47-55). = On sait que ces neuf preux sont divisés en trois groupes : l'un représentant l'antiquité sacrée (Josué, David, Judas Macchabée); le second figurant l'antiquité profane (Hector, Alexandre, Jules César), et le troisième, les siècles chrétiens (Artus, Charlemagne, Godefroi de Bouillon). On les a d'abord reproduits par la xylographie, en plaçant seulement quelques vers médiocres au bas de leurs figures (Bibl. nation., fr. 1985). Puis, on a composé neuf petites biographies pour satisfaire la curiosité de ceux qui voulaient connaître la vie de ces illustres. Dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 12598 (XVIIe siècle, copie d'un ms. du XVe ou du XVIe siècle), on trouve un modèle de ces biographies. Celle de Charlemagne est intéressante. On commence par résumer cette grande vie, an par an, d'après des documents historiques, jusqu'en 800. Puis, à partir de cette année et de la création de l'Empire, l'auteur se jette dans la légende : il résume *Girars de Viane* et, en ce qui concerne Roncevaux, la Chronique de Turpin, à laquelle il mêle certains traits empruntés indirectement à notre poëme. — Cf. le *Triomphe des neuf Preux*, Abbeville, Pierre Gérard, 1487, in-fol.; Paris, Michel Lenoir, 1507, in-fol. Voy. aussi *Les trois Grans, c'est à savoir : Alexandre, Pompée et Charlemagne* (XVIe siècle; imprimé sans lieu ni date).

43° GUILLAUME CRETIN († 1525) est l'auteur, mille fois trop vanté, de *Chroniques de France*, en vers, qui n'ont véritablement aucune valeur historique ni littéraire (voy. le magnifique manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 2820, XVIe siècle). Pour le règne de Charlemagne, le prétendu historien se borne presque uniquement à reproduire la Chronique de Turpin à laquelle il joint l'épisode de saint Gilles, etc. (f° LXXI et suiv.). Les douze Pairs de Charles sont à ses yeux : l'archevêque de Reims; les évêques de Laon, Langres, Beauvais, Chaallon, Noyon; les ducs de Bourgogne, de Normandie et d'Aquitaine; les comtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse. Il est probable que Guillaume Cretin s'était seulement imposé la tâche de traduire en vers les *Chroniques de Saint-Denis.*

44° La CHRONIQUE DE WEIHENSTEPHAN remonte, pour le récit de Roncevaux, aux mêmes sources que le *Stricker*, auteur du *Karl.* Le Stricker, comme on sait, n'avait guère fait que délayer le *Ruolandes Liet*, et il ne faut pas s'attendre à trouver là des faits nouveaux.

45° La CHRONIQUE DU MANUSCRIT 5003 de la Bibliothèque nationale a pris pour base la Chronique de Turpin. Elle y intercale, on ne sait trop pourquoi, la mort de Renaud à Cologne, et la fait suivre de la prise de Narbonne.

46° Le *Morgante* de Pulci passa de bonne heure dans notre langue. Une imitation française parut en 1517, chez Jehan Bonfont (in-4°), et une autre édition en 1519, à Paris, chez Jehan Petit, Regnault Chaudière et Michel Lenoir. L'une et l'autre portaient ce titre : MORGANT LE GEANT. En 1530, une édition nouvelle en fut publiée chez Alain Lotrian, sous ce titre : « S'ensuit » l'histoire de Morgant le Geant, lequel avec ses freres persecuta toujours les » chrestiens et serviteurs de Dieu, mais finalement furent ces deux freres occis » par le comte Rollant. Et le tiers fut chrestien, que depuis ayda moult à augmenter la saincte foy catholique. » (Voy. les éditions des Oudot et notamment celle de Nicolas Oudot, Troyes, 1625, in-4°.) = Un second livre, une seconde partie fut ajoutée en 1625 (?) à l'original que nous venons de mentionner. Ce

le représentant de la France arrivait devant le roi Marsile[1].

Ici nous assistons à une scène fort belle, et Ganelon, qui vient de descendre si bas, va singulièrement se relever. Il redevient Français, il redevient chrétien. Éblouissant de beauté, fier, dédaigneux, superbe, il attire et captive les regards étonnés de vingt mille Sarrasins; il leur apparaît avec une majesté insolente; d'une voix méprisante, il expose l'objet de son ambassade[2] : « Marsile aura la moitié de l'Espagne et devra recevoir le baptême ; Roland aura l'autre moitié. » *Mult i avrez orgoillus parçunier*, ajoute l'ambassadeur, qui, par un retour des plus naturels, parvient ainsi à diriger contre Roland toute la haine de Marsile et des païens. Mais, malgré la perfidie de ces paroles, le messager de Charles reste véritablement grand et noble. Le roi païen, courroucé de tant de fierté, veut le frapper[3]. « Quand Ganelon le vit, il mit la main à son épée : — « Épée, lui » dit-il, vous êtes belle et claire. — Tant que je vous » porterai à la cour de ce roi, — L'empereur de France » ne dira point — Que je serai mort tout seul au pays » étranger. — Mais, auparavant, les meilleurs vous au» ront payée de leur sang. » — Ganelon ne veut pas se séparer de son épée ; — Par la garde dorée il la tient dans son poing droit. — Et les païens de se dire : « Voici » un noble baron[4]. »

Par malheur, le beau-père de Roland ne reste pas

second livre « contient la trahison de Ganelon et la mort de Roland ». Il eut un grand succès populaire au XVI[e] siècle, et fit partie de la Bibliothèque bleue. = En résumé, la mort de Roland, sous le règne de Louis XIV, était encore racontée au peuple dans trois livres qui se répandaient à milliers d'exemplaires : le *Galien rhetoré*, le *Fierabras* et le *Morgant*.

Il était réservé à M. de Tressan de faire subir à notre *Chanson de Roland* sa dernière modification et d'étouffer cette légende nationale dans les rubans et les pompons de la *Bibliothèque des romans*. Nous avons ailleurs donné quelques détails sur ce suprême outrage.

[1] *Chanson de Roland*, éditions Theodor Müller et Léon Gautier, vers 1-413. — [2] 414-437. — [3] 438-442. — [4] 443-467.

longtemps ainsi, l'épée au poing et la fierté dans l'âme[1]. Marsile s'aperçoit que l'ambassadeur de Charles n'est pas de ceux qu'on dompte par la violence. C'est un traître qui veut garder des semblants de fierté, mais dont les plus fières résistances ne tiennent pas devant un beau prix. Le fatal marché se conclut[2]. Marsile se décide à ouvrir sa bourse[3] : il aurait dû commencer par là. Dix mulets chargés d'or viennent à bout de toutes les indécisions de Ganelon : « Je vous livrerai Roland dans les » défilés de Sizer ; il sera à la tête de l'arrière-garde et sé- » paré de la grande armée de Charles. Vous en aurez faci- » lement raison. Les douze Pairs périront tous ensemble, » et vous n'aurez plus guerre de votre vie[4]. » Tel est le marché odieux que toute la France du moyen âge a presque détesté à l'égal de la trahison de Judas. Ganelon est le Judas de la France, Judas est le Ganelon de Jésus-Christ.

IV. L'arrière-garde.

Charles a donné à la grande armée le signal du départ[5]. Cent mille Français se mettent en route vers « douce France », mille *grailes* résonnent[6], et, le long des chemins étroits des Pyrénées, on voit déjà défiler l'avant-garde. La joie est sur tous les visages, la joie est partout. Les barons vont donc enfin revoir leurs enfants et leurs femmes ; la guerre est finie, voici la paix.

Ganelon est revenu de Saragosse[7], apportant des nouvelles trompeuses : « Le roi Marsile, a-t-il dit, accepte » toutes les conditions de Charles[8]. » Celui-ci croit trop facilement aux paroles du traître : mais on croit si volontiers à ce que l'on désire ! Cependant, en général prudent, l'Empereur ne laisse rien au hasard. Il veut une solide arrière-garde : qui la commandera[9] ? « Sire,

[1] *Chanson de Roland*, éditions Theodor Müller et Léon Gautier, vers 468-500. — [2] 501-601. — [3] 602. — [4] 603-660. — [5] 661 et suiv., particulièrement 701-706. — [6] 700. — [7] 674. — [8] 675-697. — [9] 740-742.

» s'écrie Ganelon, ce sera, si vous le voulez bien, mon » beau-fils Roland[1], et Ogier commandera l'avant- » garde[2]. » A ces paroles, Roland devient blême de colère, grince des dents, insulte Ganelon. Il regarde comme un outrage sanglant cette fonction nouvelle qu'on lui veut confier. Il avait rêvé de marcher toujours en avant : le premier au départ, le premier au combat, le premier au retour. Mais, cette fois encore, les barons se prononcent contre lui, et il lui faut subir ce commandement de l'arrière-garde[3] : « Beau neveu, lui dit » Charles, je vous donnerai la moitié de mon armée. — » Non, non, reprend Roland, je n'ai besoin que de vingt » mille hommes. Et, maintenant, passez les *ports* en » toute sûreté. Moi vivant, vous n'avez rien à craindre[4]. » Du reste, Roland a le don d'attirer à lui tous les meilleurs barons de la France : autour de ce noble capitaine viennent aussitôt se grouper les onze autres Pairs. Olivier, son ami Olivier, accourt le premier à ses côtés; Gérin et Gérier, Hotes, Bérengier, Samson, Anseïs, le vieux Girard de Roussillon, Engelier le Gascon, et enfin Ivon et Ivoire quittent, l'un après l'autre, l'escorte de Charlemagne pour venir former celle de Roland[5]. Ce mouvement est beau, et nous ne regrettons pas d'avoir eu à nommer ici, d'après le plus ancien de nos documents poétiques, ces douze Pairs dont les noms ont été tellement défigurés et dont il existe tant de nomenclatures différentes. Naguère encore, en je ne sais quelle œuvre lyrique qui a conquis un succès immérité, on a travesti ces noms de la manière la plus odieuse, d'après la *Bibliothèque bleue* ou d'après les romans du XVI[e] siècle. Il n'est pas permis de toucher ainsi à la plus belle légende de France.

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 743-747. — [2] 748-750. — [3] 751-782. — [4] 783-791. — [5] 792-801.

Derrière les douze Pairs s'avancent donc vingt mille chevaliers, fleur du baronnage de France[1]. Pas un couard dans leurs rangs. L'armée défile devant eux, et ces cent mille soldats font trembler la terre sous leurs pieds. De quinze lieues[2] on entend le bruit de cette masse d'hommes qui monte, monte jusqu'aux faîtes des Pyrénées. Mais voici que les premiers sont arrivés à ces sommets si désirés; voici, ô bonheur! qu'ils voient se dérouler à leurs pieds le cher pays de France. Car déjà tout ce qui était en deçà des Pyrénées s'appelait la France. A la vue des riches plaines de la Gascogne, ces rudes soldats se sentent attendris. Ils se souviennent tout à coup de leurs femmes, de leurs fils et de leurs filles; et ils pleurent[3]. L'Empereur pleure plus tristement et plus longtemps que tous les autres[4]. Il a des pressentiments sinistres : Dieu lui a envoyé un songe terrible[5]. Charles craint déjà pour son neveu qu'il abandonne; il jette déjà sur Ganelon des regards défiants[6].... Cependant l'armée s'avance dans le pays gascon, et Roland reste au milieu des montagnes[7].

Le jour est clair, le soleil est beau; l'arrière-garde est au repos. Tout à coup elle entend du côté d'Espagne un grand bruit, toujours grossissant. Un silence profond se fait autour de Roland. Bientôt les Français distinguent le son des *grailes;* bientôt ils entendent ce bruit terrible d'une armée qu'on ne voit pas[8], ce formidable murmure, cet orage, ce tremblement de terre, qu'un de nos plus grands écrivains a si merveilleusement décrits dans son récit de Waterloo. Ce mot lui-même n'est pas déplacé sous notre plume: car nous rencontrons ici notre Waterloo du VIIIe siècle. « Olivier est monté sur

[1] *Chanson de Roland,* éditions Th. Müller et Léon Gautier, 802-813. — [2] 814-817. — [3] 818-822. — [4] 823-825; 829-840. — [5] 717-736; 836-837. — [6] 835. — [7] 826. — [8] 1004 et suiv.

une colline. — Il regarde à droite, à gauche, parmi le val herbu : — « Ce sont les Sarrasins », dit-il. — Il y en a tant qu'il n'en sait la quantité. — Il en est tout égaré en lui-même. — Comme il a pu, est descendu de la hauteur; — Est venu vers les Français, leur a tout raconté. — Et les Français : « Maudit qui s'enfuira, » disent-ils. — Pas un ne fera défaut à cette mort[1] ! »

V. Les présages

Et pendant ce temps, en France, il y a une merveilleuse tourmente :
Des tempêtes, du vent et du tonnerre,
De la pluie et de la grêle démesurément,
Des foudres qui tombent souvent et menu,
Et — rien n'est plus vrai — un tremblement de terre
Depuis Saint-Michel du Péril jusqu'aux Saints de Cologne,
Depuis Besançon jusqu'au port de Wissant.
Pas une maison dont les murs ne crèvent.
A midi, il y a grandes ténèbres :
Il ne fait clair que si le ciel se fend.
Tous ceux qui voient ces prodiges en sont dans l'épouvante,
Et plusieurs disent : « C'est la fin du monde,
» C'est la consommation du siècle. »
Non, non, ils ne le savent pas, ils se trompent :
C'EST LE GRAND DEUIL POUR LA MORT DE ROLAND[2]...

CHAPITRE XXII

RONCEVAUX. — SECONDE PARTIE : LA MORT DE ROLAND

I. Les commencements de la bataille.

« Quatre cent mille païens contre vingt mille Français[3] ! » Il y avait là de quoi rendre vingt fois populaire la légende de Roncevaux. Et qui de nous ne se souvient

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 1017-1019, 1035-1038, 1046, 1047. — [2] 1423-1437. Ces présages surnaturels ne sont rapportés par le poëte qu'après le récit de la première partie de la bataille. — [3] 851.

d'avoir entendu crier, dans les rues de Paris, le récit, embelli peut-être, de quelques-unes de nos victoires en Algérie? Je me souviens surtout que, pendant bien des années, le fait d'armes de Mazagran eut une popularité bruyante. « Cent vingt-trois Français contre douze mille » Arabes! » voilà ce que l'on criait partout, ce que l'on peignait grossièrement sur les toiles des bateleurs, ce dont les chanteurs populaires régalaient un public haletant d'enthousiasne. Eh bien ! Roncevaux est un Mazagran gigantesque. Et, de plus, c'est une défaite au lieu d'être une victoire; c'est un désastre où périt l'élite de la France.

Les vingt mille Français de Roland se trouvent donc cernés de toutes parts[1] : nul moyen de se frayer un passage. Ils ne désespèrent pas, et le combat va s'engager. C'est ici que commence la plus ancienne description de bataille que nous trouvions en nos Épopées françaises : la plus ancienne, disons-nous, et en même temps la plus vivante et la plus belle. Et c'est surtout ici que l'on constatera facilement la profonde ressemblance de nos anciens poëmes avec les poëmes homériques. Placez, à côté l'un de l'autre, un épisode militaire de l'*Iliade* et quelque passage analogue de notre *Roland :* vous serez très-vivement frappé de cette ressemblance. Toutes ces batailles des temps primitifs présentent le même spectacle : ce n'est qu'une série de duels terribles, et qui le plus souvent se terminent par la mort d'un des combattants. Il y a d'ailleurs fort peu de différence entre tous les récits de ces combats singuliers qu'anime une haine farouche et véritablement implacable. Jamais peut-être on n'a tant aimé le sang répandu, jamais on n'a tant professé de mépris pour la vie humaine. Et, croyez-

[1] Les préparatifs et l'arrivée des Sarrasins sont longuement décrits, vers 860-1016.

le bien, ce n'est pas un éloge que nous prétendons adresser ici aux auteurs de nos vieux poëmes.

A Roncevaux, tout devient solennel, tout se revêt d'une apparence extraordinairement grave. On sent qu'il s'agit d'une action décisive entre la France et les païens; j'allais dire entre Jésus-Christ et Mahomet. La trahison de Ganelon ajoute à l'intérêt puissant qu'excite encore aujourd'hui le grand caractère de Roland, et que mérite surtout sa qualité de chrétien et de Français. Ce n'est jamais sans émotion que nous avons lu l'entrée de Roland sur le champ de bataille de Roncevaux, et celle de la garde à Waterloo. Mais combien Roland est plus chrétien !

Quelques instants après, Français et païens sont aux prises[1].

II. L'orgueil de Roland.

Olivier est monté sur une colline élevée ;
De là il découvre le royaume d'Espagne
Et le grand assemblement des Sarrasins...

Olivier dit : « Païens ont grande force,
» Et nos Français, ce semble, en ont bien peu.
» Ami Roland, sonnez de votre cor :
» Charles l'entendra, et fera retourner son armée. »
— « Je serais bien fou, répond Roland;
» Dans la douce France, j'en perdrais ma gloire.
» Non; mais je frapperai grands coups de Durendal;
» Le fer en sera sanglant jusqu'à l'or de la garde.
» Nos Français y frapperont aussi, et avec quel élan !
» Félons païens furent mal inspirés de venir aux défilés :
» Je vous jure que, tous, ils sont jugés à mort. »

— « Ami Roland, sonnez votre olifant;
» Charles l'entendra et fera retourner la grande armée.
» Le Roi et ses barons viendront à notre secours. »
— « A Dieu ne plaise, répond Roland,

[1] *Chanson de Roland*, édit. Th. Müller et Léon Gautier, 1152-1163; 1169.

II PART. LIVR. CHAP. XXII.

» Que mes parents jamais soient blâmés à cause de moi,
» Ni que France la douce tombe jamais dans le déshonneur!
» Non; mais je frapperai grands coups de Durendal,
» Ma bonne épée que j'ai ceinte à mon côté.
» Vous en verrez tout le fer ensanglanté.
» Félons païens sont assemblés ici pour leur malheur :
» Je vous jure qu'ils sont tous condamnés à mort. »

— « Ami Roland, sonnez votre olifant.
» Le son en ira jusqu'à Charles, qui passe aux défilés :
» Et les Français, je vous le jure, retourneront sur leurs pas. »
— « A Dieu ne plaise, lui répond Roland,
» Qu'il soit jamais dit par aucun homme vivant
» Que j'ai sonné mon cor à cause des païens!
» Je ne ferai pas aux miens ce déshonneur.
» Mais quand je serai dans la grande bataille,
» J'y frapperai mille et sept cents coups :
» De Durendal vous verrez le fer tout sanglant.
» Français sont bons : ils frapperont en braves;
» Les Sarrasins ne peuvent échapper à la mort. »

— « Je ne vois pas où serait le déshonneur, dit Olivier.
» J'ai vu, j'ai vu les Sarrasins d'Espagne;
» Les vallées, les montagnes en sont couvertes,
» Et les landes aussi, et toutes les plaines.
» Qu'elle est puissante, l'armée de la gent étrangère,
» Et que petite est notre compagnie! »
— « Tant mieux, répond Roland, mon ardeur s'en accroît.
» Ne plaise à Dieu, ni à ses très-saints Anges,
» Que France, à cause de moi, perde de sa valeur!
» Plutôt mourir qu'être déshonoré.
» Plus nous frappons, plus l'Empereur nous aime. »

Roland est preux; mais Olivier est sage;
Ils sont tous deux de merveilleux courage [1]...

III Les harangues.

Les deux armées vont s'élancer furieuses l'une sur l'autre. Entre elles règne ce profond, ce lugubre silence

[1] *Chanson de Roland,* éditions Th. Müller et Léon Gautier, 1028-1030 et 1049-1094.

qui précède les grands orages et les grandes batailles. C'est le moment de parler à ces chrétiens qui vont mourir; c'est le moment d'échauffer leurs âmes par de brûlantes paroles. Roland et Turpin parlent : l'un est le représentant de la France et de l'Empereur; l'autre est le représentant de l'Église et de Dieu. La rhétorique, d'ailleurs, sera bannie de ces discours qu'il ne faudrait pas comparer à ceux de Tite-Live :

Félons païens chevauchent par grande ire :
« Voyez un peu, Roland, dit Olivier ;
» Les voici près de nous, et Charles est trop loin.
» Ah ! vous n'avez pas voulu sonner de votre cor :
» Le Roi serait ici, et nous n'aurions nul dommage ;
» Mais ceux qui sont là-bas ne méritent aucun blâme.
» Jetez les yeux là-haut, vers les défilés d'Aspre,
» Vous y verrez dolente arrière-garde.
» Tel s'y trouve aujourd'hui qui plus jamais ne sera dans une autre. »
— « Honteuse, honteuse parole, répond Roland.
» Maudit soit qui porte un lâche cœur au ventre !
» Nous tiendrons pied fortement sur la place :
» De nous viendront les coups, et de nous la bataille ! »

Quand Roland voit qu'il y aura bataille,
Il se fait plus fier que lion ou léopard.
Il interpelle les Français, puis Olivier :
« Ne parlez plus ainsi, ami et compagnon ;
» L'Empereur, qui nous laissa ses Français,
» A mis à part ces vingt mille que voici.
» Pas un couard parmi eux, Charles le sait bien.
» Pour son seigneur on doit souffrir grand mal,
» Endurer grand froid et grand chaud,
» Perdre de son sang et de sa chair.
» Frappe de ta lance, Olivier, et moi de Durendal,
» Ma bonne épée que me donna le Roi.
» Et si je meurs, qui l'aura pourra dire :
» C'était l'épée d'un noble vassal ! »

D'autre part est l'archevêque Turpin ;
Il pique son cheval et monte sur une colline.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXII

Puis s'adresse aux Français et leur fait ce sermon :
« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici ;
» C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour lui.
» Chrétienté est en péril, maintenez-la.
» Il est certain que vous aurez bataille ;
» Car sous vos yeux voici les Sarrasins.
» Or donc, battez votre coulpe, et demandez à Dieu merci.
» Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre ;
» Si vous mourez, vous serez tous martyrs :
» Dans le grand Paradis vos places sont toutes prêtes ! »
Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre,
Et l'Archevêque les bénit de par Dieu :
« Pour votre pénitence, vous frapperez les païens[1] !... »

IV. La mêlée.

Tout aussitôt la bataille commence[2]. Un neveu de Marsile, du nom d'Aelroth, chevauche en tête de l'armée ennemie : il provoque, il insulte les Français. Roland en ressent une grande douleur, se jette sur le païen et lui donne un de ces coups terribles comme il les sait donner : il le tranche en deux. Alors, et dans la chaude ivresse de sa victoire, il s'écrie : « Frappez, » frappez, Français ; le premier coup est nôtre[3]. » Olivier, jaloux de ce premier exploit de son ami, se précipite sur le duc Falsaron, géant hideux, dont les deux yeux, dit le poëte, sont séparés par un grand demi-pied. Il lui plonge sa lance au milieu du corps : « Montjoie, Montjoie ! » répète le vainqueur[4]. Turpin ne veut pas demeurer en retard, et abat l'émir Corsablis roide mort à ses pieds : « Montjoie, Montjoie ! » s'écrie ce rude tonsuré[5]. A ces trois duels en succèdent vingt autres : les douze Pairs entrent en ligne. Gérin tue Malprime de Brigal[6], Gérier frappe l'émir de Balaguer[7], Samson abat l'Aumaçour[8], Anseïs renverse Turgis de Tortelouse[9], le Gascon Engelier fait mordre la pous-

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 1098-1138. — [2] 1186. — [3] 1187-1212. — [4] 1213-1234. — [5] 1235-1260. — [6] 1261-1268. — [7] 1269-1274. — [8] 1275-1280. — [9] 1281-1288.

sière à Escremis de Valterne, Hotes désarçonne Estorgant, Bérengier ne fait pas grâce à Estramaris. Sur les douze pairs du roi Marsile, dix ont succombé [1]. Et, parmi les combattants, le vieux poëte nous montre les Diables sans cesse occupés à se jeter sur les âmes des Sarrasins morts et à les emporter dans l'enfer. Hélas ! les bons Anges auront de la besogne tout à l'heure.

En attendant, Roland se démène en furieux sur le champ de bataille. Il est tout rouge de sang : son haubert est rouge, ses bras sont rouges, son cheval est rouge. Là où vous voyez des montagnes de morts, c'est là qu'a passé Roland. Il abat les têtes, coupe les cervelles, tranche en deux du même coup le cheval et le cavalier [2]. Quant à Olivier, il n'a plus qu'un tronçon de lance au poing, et ne veut pas prendre le temps de tirer du fourreau son épée Hauteclère : « Fi ! lui dit Roland, » ce n'est pas un bâton qu'il faut en une telle bataille. » Olivier jette alors ce tronçon sanglant, qui est entré dans tant de chairs et qui a causé la mort de tant d'hommes ; il tire son épée et se replonge dans la mêlée : « Montjoie, Montjoie [3] ! »

« La bataille est merveilleuse et pesante. — Olivier et Roland y frappent de grand cœur. — L'archevêque y rend des milliers de coups. — Les douze Pairs ne sont pas en retard. — Tous les Français frappent en même temps. — Et les païens de mourir et par cent et par mille. — Qui ne s'enfuit ne peut échapper à la mort. — Bon gré, mal gré, tous y laissent leur vie. — Mais les Français y perdent leur meilleure défense : — Ils ne reverront plus ni leurs pères ni leurs familles. — Ni Charlemagne, qui les attend là-bas [4]. » Et en

[1] *Chanson de Roland,* éditions Th. Müller et Léon Gautier, 1289-1310. — [2] 1320-1344. — [3] 1351-1378. — [4] 1412-1422.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXII.

effet, la grande déroute va bientôt commencer. Jamais pareille défaite n'a si rapidement succédé à pareille victoire. Les bataillons des païens se renouvellent sans cesse, tandis que les Français s'épuisent; et c'est en ce moment même que de terribles présages éclatent sur toute la surface de la France. Autour des douze Pairs se fait un vide affreux. Ils regardent de toutes parts, et se voient bientôt presque seuls sur le champ de bataille immense. Mais le bataillon sacré des douze *compagnons* est lui-même entamé : Engelier de Gascogne succombe le premier sous les coups de Climborin ; un autre païen, un traître qui a pris Jérusalem et y a massacré le patriarche, se précipite sur le duc Samson et l'abat mort. Malquiant tue le brave Anseïs[1]. Gérin, Gérier et Bérengier tombent l'un après l'autre sous la lance de Grandoigne[2]. Les six autres Pairs vengent en vain la mort de leurs frères; en vain Turpin se promène à travers ce champ lugubre en laissant après lui des rangées, des traînées de morts[3] ; en vain quatre mille Sarrasins descendent encore dans l'enfer[4]. La victoire même des Français les affaiblit de plus en plus et leur ôte de leur sang. Hélas! ils ne sont plus que soixante, mais « soixante qui se vendront cher avant de mourir[5] » !

V. Le cor.

Roland a mis l'olifant à ses lèvres ;
Il l'embouche bien, et le sonne d'une puissante haleine :
Les puys sont hauts et le son va bien loin.
L'écho en retentit à trente lieues.
Charles et toute l'armée l'ont entendu,
Et le Roi dit : « Nos hommes ont bataille. »
Mais Ganelon lui répondit :
« Si c'était un autre qui le dît, on le traiterait de menteur. »

Le comte Roland, à grand'peine, à grande angoisse,
Et très-douloureusement sonne son olifant.

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 1423-1561. — [2] 1570-1585. — [3] 1562-1567; 1642-1682. — [4] 1683-1785. — [5] 1688-1690.

De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue :
Mais de son cor le son alla si loin!
Charles l'entend, qui passe aux défilés ;
Naimes l'entend, les Français l'écoutent,
Et le Roi dit : « C'est le cor de Roland.
» Certes, il n'en sonnerait pas, s'il n'était en bataille. »
— « Il n'y a pas de bataille, dit Ganelon.
» Vous êtes vieux, tout blanc et tout fleuri ;
» Ces paroles vous font ressembler à un enfant.
» D'ailleurs, vous connaissez le grand orgueil de Roland,
» Le fort, le preux, le grand, le merveilleux Roland !
» C'est merveille que Dieu le souffre aussi longtemps.
» Pour un lièvre, il corne toute la journée.
» Avec ses pairs sans doute il est en train de rire :
» Et puis, qui oserait attaquer Roland? Personne.
» Chevauchez, Sire ; pourquoi faire halte?
» Le grand pays est très-loin devant nous. »

Le comte Roland a la bouche sanglante ;
De son front la tempe est brisée.
Il sonne l'olifant à grande douleur, à grande angoisse.
Charles et tous les Français l'entendent,
Et le Roi dit : « Ce cor a longue haleine. »
— « Roland, dit Naimes, c'est Roland qui souffre là-bas.
» Sur ma conscience il y a bataille,
» Et quelqu'un a trahi Roland : c'est celui qui feint avec vous.
» Armez-vous, Sire, criez votre devise,
» Et secourez votre noble maison :
» Vous entendez assez la plainte de Roland. »

L'Empereur fait sonner tous ses cors :
Français descendent, et les voilà qui s'arment
De heaumes, de hauberts, d'épées à pommeau d'or.
Ils ont de beaux écus, de grandes et fortes lances,
Des gonfanons blancs, rouges, bleus ;
Tous les barons du camp remontent à cheval ;
Ils éperonnent, et, tant que durent les défilés,
Il n'en est pas un qui ne dise à l'autre :
« Si nous voyions Roland avant sa mort,
» Quels beaux coups nous frapperions avec lui ! »
Las! que sert? En retard, trop en retard [1].

[1] *Chanson de Roland*, édit. Th. Müller et Léon Gautier, 1753-1806. Le vers 22 de la citation précédente a dû être ajouté d'après le manuscrit de Venise IV.

VI. La déroute.

Ils ne sont plus que soixante Français, petite troupe, presque imperceptible au milieu de quatre cents milliers de Sarrasins : et cependant ils ne lâchent pas pied. En escadron carré, ils font face de tous côtés aux païens qui les cernent. Même ils prennent l'offensive, et se jettent sur leurs ennemis épouvantés. Mais le nombre de ces héros va sans cesse en diminuant : ils se sont comptés ; la mort de chacun d'eux est désormais un véritable événement pour la France. Sur vingt mille, ils ne sont plus que soixante[1] !!

Roland jette un regard sur les montagnes et les voit couvertes de morts français[2] : « Seigneurs barons, » s'écrie-t-il d'une voix pleine de larmes, que Dieu ait » pitié de vous et place vos âmes dans les fleurs de son » Paradis. Terre de France, moult êtes doux pays, mais » aujourd'hui sevré de barons de haut prix ! » Et il ajoute avec un incomparable accent de tristesse : « Barons français, voici que vous mourez pour moi, et » que je ne puis vous défendre. Je mourrai de douleur, » si je ne suis pas tué. Frère Olivier, retournons sur les » païens. » Et il se précipite dans la mêlée, Durendal au poing[3]. Vingt-quatre Sarrasins sont abattus par la terrible épée, et, comme le cerf fuit devant les chiens, ainsi devant Roland s'enfuient les païens[4]. Oui, cent mille hommes tournent le dos à soixante, ou plutôt tournent le dos au seul Roland. On voudrait ne pas trouver cela invraisemblable.

Les Français bientôt ne sont plus que cinquante. Ivon et Ivoire, Beuves, seigneur de Beaune et de Dijon, et enfin le vieux Girard de Roussillon, succombent sous le dernier effort des Sarrasins vaincus[5]. Cette grande mort est plus que suffisante pour expier les anciens cri-

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 1688-1690 ; 1849-1850. — [2] 1851-1852. — [3] 1853-1868. — [4] 1906-1911. — [5] 1884-1896.

mes de Girard : le vieux révolté meurt en vassal soumis. Roland, que le duc de Bourgogne a toujours puissamment aimé, Roland frémit en le voyant à terre : il se jette sur le fils de Marsile, Jurfaleu le Blond, et lui tranche la tête[1]. « Fuyons, fuyons », s'écrient alors les Sarrasins affolés. C'est un sauve qui peut général. Le neveu de Charles put croire un instant que la journée était finie et que le champ lui restait.

Mais Marsile, en fuyant devant Roland, avait lancé contre lui soixante mille Éthiopiens et Nubiens, sa dernière ressource[2]. Ces nègres, ces sauvages, qui se battent à la barbare, auront facilement raison des derniers restes de l'arrière-garde de Charles. Ils entourent les cinquante barons de Roland, et Roland voit que c'en est fait : « Eh bien, dit-il, c'est ici que nous mour-
» rons martyrs. — Du moins, vendons cher notre vie :
» — Que douce France ne soit par nous honnie. —
» Quand mon seigneur Charles descendra en ce champ
» — Et que, contre un cadavre français, il comptera
» quinze corps de païens, — Il nous donnera sa béné-
» diction[3] ! »

Et Roland se lance de nouveau au milieu de la gent maudite, « plus noire que l'encre et n'ayant de blanc que les dents ». Hélas ! hélas ! quatre Français seulement sont encore debout : Roland et Olivier, l'archevêque Turpin et Gautier de l'Hum. Tous les autres sont morts. En ce moment, le champ de bataille présente un spectacle d'une incomparable tristesse. Nous nous rappelons qu'à l'Opéra, lorsque la toile se levait sur le quatrième acte de *Roland à Roncevaux*, un frissonnement courait dans tous les cœurs et sur tous les visages. La scène représentait Roncevaux, et Roland

Chanson de Roland, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 1897-1905. — [2] 1913-1921 ; 1932-1934. — [3] 1922-1931.

seul au milieu de tous les Français morts. On n'aurait pas été plus ému, si le théâtre eût représenté le champ de bataille de Waterloo. Mais qu'est-ce que ces décors de carton et ces figurants vulgaires en comparaison de la simple lecture de notre poëme?

VII. La mort d'Olivier.

Olivier sent qu'il est blessé à mort :
Jamais il ne saurait assez se venger.
Aux païens il distribue grands coups de Hauteclère.
Dans la grand'presse il frappe en baron,
Tranche les écus bouclés et les lances,
Les pieds, les poings, les épaules et les flancs des cavaliers.
Qui l'eût vu démembrer ainsi les Sarrasins,
Jeter par terre un mort sur l'autre,
Celui-là eût eu l'idée d'un bon chevalier.
Mais Olivier ne veut pas oublier la devise de Charles :
« Montjoie! Montjoie! » crie-t-il d'une voix haute et claire.
Il appelle Roland, son ami et son pair :
« Compagnon, venez vous mettre tout près de moi;
» C'est aujourd'hui le jour où nous serons douloureusement [séparés! »
Et l'un se prend à pleurer en pensant à l'autre.

Roland regarde Olivier au visage :
Il est pâle, violet, décoloré, livide;
Son beau sang clair lui coule parmi le corps,
Les ruisseaux en tombent par terre.
« Dieu, dit Roland, je ne sais maintenant que faire.
» Quel malheur, ami, pour votre courage!
» Jamais plus on ne verra homme de votre valeur.
» O douce France, tu vas donc être veuve
» De tes meilleurs soldats; tu seras confondue, tu tomberas.
» L'Empereur en aura grand dommage. »
A ce mot, Roland, sur son cheval, se pâme.

Voyez-vous Roland, là, pâmé sur son cheval,
Et Olivier qui est blessé à mort?
Il a tant saigné que sa vue en est trouble;
Ni de près, ni de loin, ne voit plus assez clair,
Pour reconnaître homme qui vive.
Le voilà qui rencontre son compagnon Roland :
Sur le heaume doré il frappe un coup terrible

Qui le fend en deux jusqu'au nasal,
Mais qui, par bonheur, ne pénètre pas en la tête.
A ce coup, Roland l'a regardé,
Et doucement, suavement, lui fait cette demande :
« Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès ?
» Je suis Roland, celui qui tant vous aime.
» Vous ne m'avez pas défié que je sache. »
— « Je vous entends, dit Olivier, je vous entends parler;
» Mais point ne vous vois : Dieu vous conduise, ami.
» Je vous ai frappé : pardonnez-le-moi. »
— « Je ne suis pas blessé, répond Roland.
» Je vous pardonne ici et devant Dieu. »
A ce mot, ils s'inclinent l'un devant l'autre.
C'est ainsi, c'est avec cet amour que tous deux se séparèrent.

Olivier sent l'angoisse de la mort;
Ses deux yeux lui tournent dans la tête,
Il perd l'ouïe, et tout à fait la vue.
Descend à pied, sur la terre se couche,
A haute voix s'écrie : *Mea culpa*,
Joint ses deux mains et les tend vers le ciel,
Prie Dieu de lui donner son Paradis,
De bénir Charlemagne, la douce France,
Et son compagnon par-dessus tous les hommes.
Le cœur lui manque, sa tête s'incline,
Il tombe à terre étendu de tout son long.
C'en est fait, le comte est mort.
Et le baron Roland le regrette et le pleure :
Jamais sur terre n'entendrez homme plus dolent.

Roland voit bien que son ami est mort :
Il le voit là gisant, la face contre terre.
Moult doucement se prit à le regretter :
« Mon compagnon, dit-il, quel malheur pour ta vaillance !
» Bien des années, bien des jours, nous avons été ensemble ;
» Jamais tu ne me fis de mal, jamais je ne t'en fis.
» Quand tu es mort, c'est douleur que je vive. »
A ce mot, le Marquis se pâme
Sur son cheval, qui s'appelle Veillantif;
Mais il est retenu à ses étriers d'or fin.
Où qu'il aille, il ne peut tomber [1].

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 1965-2034.

Olivier est mort, Gautier de l'Hum est mort[1]; Roland et Turpin sont les seuls survivants de cette belle arrière-garde. Ces deux derniers représentants de la France ont devant eux quarante mille païens à cheval et mille à pied. Turpin a son écu percé, son heaume brisé, son haubert rompu et démaillé; il est blessé à la tête et a quatre épieux dans le corps; son cheval enfin vient d'être tué sous lui[2]. Et néanmoins, fou de colère, sublime à force de rage, rouge de sang, les yeux étincelants, il se précipite sur les Sarrasins et frappe contre eux plus de mille coups de son épée Almace. Plus tard on retrouva autour du grand archevêque quatre cents mécréants mortellement blessés, tranchés en deux ou sans tête : œuvre d'Almace[3].

Quant à Roland, il n'est pas moins beau à voir. Les veines de ses tempes sont rompues; le sang inonde son visage et se mêle à sa sueur. Il éprouve au front une douleur horrible; il chancelle, il ne voit plus, et cependant se fait plus terrible et plus fort qu'il n'a jamais été[4]. De sa bouche ensanglantée, de son souffle affaibli, il sonne une dernière fois de son olifant, et appelle Charles[5]. Tout à coup, un bruit terrible se fait entendre : soixante mille clairons répondent de loin au cor de Roland. C'est Charlemagne qui approche de Roncevaux[6] !

« Charlemagne ! Charlemagne ! » s'écrient les Sarrasins. Et, de peur, ils blêmissent. « Il faut nous hâter, il » faut achever Roland. » Et ils se mettent à la besogne; mais ils n'y suffisent pas. Dans leur isolement, Turpin et Roland trouvent une force nouvelle; leur agonie est un triomphe. Les quarante mille païens, saisis d'une terreur soudaine, se prennent à fuir devant les deux

[1] *Chanson de Roland,* éditions Th. Müller et Léon Gautier, 2040-2076. — [2] 2077-2082. — [3] 2083-2098. — [4] 2099-2102. — [5] 2103-2104. — [6] 2105-2114.

barons à pied. Et, dans le lointain, on entend retentir, comme un orage, le grand cri « Montjoie ! » C'est Charlemagne qui approche de Roncevaux[1].

Il est trop tard !

VIII. La dernière bénédiction de l'Archevêque.

Païens s'enfuient, courroucés et pleins d'ire ;
Ils se dirigent en hâte du côté de l'Espagne.
Le comte Roland ne les a pas poursuivis,
Car il a perdu son cheval Veillantif.
Bon gré, mal gré, il est resté à pied.
Le voilà qui va aider l'archevêque Turpin :
Il lui a délacé son heaume d'or sur la tête,
Il lui retire son blanc haubert léger;
Puis, il lui met son bliaud tout en pièces
Et en prend les morceaux pour bander ses larges plaies.
Il le serre alors étroitement contre son sein,
Et le couche doucement, doucement, sur l'herbe verte.
Ensuite, d'une voix très-tendre, Roland lui fait cette prière :
« Ah ! gentilhomme, donnez-m'en votre congé ;
» Nos compagnons, ceux que nous aimions tant,
» Sont tous morts. Mais nous ne devons pas les laisser ici.
» Écoutez : je vais aller chercher et reconnaître tous leurs corps ;
» Puis, je les déposerai à la rangette devant vous. »
— « Allez, dit l'Archevêque, et revenez bientôt.
» Grâce à Dieu, le champ nous reste, à vous et à moi ! »

Roland s'en va. Seul, tout seul, il parcourt le champ de bataille ;
Il fouille la montagne, il fouille la vallée.
Il y trouve les corps d'Ivon et d'Ivoire ;
Il y trouve Gérier avec Gérin, son compagnon ;
Il y trouve le Gascon Engelier ;
Il y trouve Bérengier et Oton ;
Il y trouve Anseïs et Samson ;
Il y trouve Girard, le vieux de Roussillon.
L'un après l'autre, il emporte les dix barons.
Avec eux, il est revenu vers l'Archevêque,
Et les a déposés en rang aux genoux de Turpin.
L'Archevêque ne peut se tenir d'en pleurer,
Il lève sa main, leur donne sa bénédiction :
« Seigneurs, leur dit-il, mal vous en prit.

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, vers 2115-2133.

» Que Dieu le glorieux ait toutes vos âmes !
» Qu'en Paradis il les mette en saintes fleurs !
» Ma propre mort me rend trop angoisseux :
» Plus ne verrai le grand Empereur. »

Roland s'en retourne fouiller la plaine :
Sous un pin, près d'un églantier,
Il a trouvé le corps de son compagnon Olivier;
Le tient étroitement serré contre son cœur
Et, comme il peut, revient vers l'Archevêque.
Sur un écu, près des autres pairs, il couche son ami,
Et l'Archevêque les a tous bénis et absous.
La douleur alors et les larmes de redoubler :
« Bel Olivier, mon compagnon, dit Roland,
» Vous fûtes fils au vaillant duc Renier
» Qui tenait la Marche de Gênes.
» Pour briser une lance, pour mettre en pièces un écu,
» Pour rompre et démailler un haubert,
» Pour vaincre et mater les méchants,
» Pour conseiller loyalement les bons ;
» Jamais, en nulle terre, il n'y eut meilleur chevalier ! »

Le comte Roland, quand il voit morts tous ses pairs,
Et Olivier, celui qu'il aimait tant,
Il en a de la tendreur dans l'âme, il se met à pleurer.
Tout son visage en est décoloré.
Sa douleur est si forte qu'il ne peut se soutenir;
Bon gré, mal gré, il tombe en pâmoison.
Et l'Archevêque : « Quel malheur, dit-il, pour un tel baron ! »

L'Archevêque, quand il vit Roland se pâmer,
En ressentit une telle douleur qu'il n'en eut jamais de si grande.
Il étend sa main et saisit l'olifant.
En Roncevaux, il y a une eau courante :
Il y veut aller pour en donner à Roland.
Il fait un suprême effort, et se relève :
Tout chancelant, à petits pas, il y va ;
Mais il est si faible qu'il ne peut avancer ;
Il n'a pas la force, il a trop perdu de son sang.
Avant d'avoir marché l'espace d'un arpent,
Le cœur lui manque; il tombe en avant :
Le voilà dans les angoisses de la mort !

Alors Roland revient de sa pâmoison,
Il se redresse; mais, hélas! quelle douleur pour lui!
Il regarde en aval, il regarde en amont :
Au delà de ses compagnons, sur l'herbe verte,
Il voit étendu le noble baron,
L'Archevêque, le représentant de Dieu.
Turpin s'écrie : « *Mea culpa!* » lève les yeux en haut,
Joint ses deux mains, les tend vers le ciel,
Et prie Dieu de lui donner son paradis...
Il est mort, Turpin, le soldat de Charles,
Celui qui, par grands coups de lance et par beaux sermons,
N'a pas cessé de guerroyer les païens.
Que Dieu lui donne sa sainte bénédiction!

Quand Roland voit que l'Archevêque est mort,
Jamais n'eut plus grande douleur, si ce n'est pour Olivier.
Il dit alors un mot qui perce le cœur :
« Chevauche, Charles de France, chevauche le plus vite que tu [pourras,
» Car il y a grande perte des nôtres à Roncevaux.
» Mais le roi Marsile y a aussi perdu son armée
» Et, contre un de nos morts, il y en a quarante des siens. »

Le comte Roland voit l'Archevêque à terre;
Ses entrailles lui sortent du corps
Et sa cervelle lui bout sur la face, au-dessous de son front.
Sur sa poitrine, entre les deux épaules,
Roland lui a croisé ses blanches mains, les belles.
Et tristement, selon la mode de son pays, lui fait son oraison :
« Ah! gentilhomme, chevalier de noble lignée,
» Je vous remets aux mains du Glorieux qui est dans le ciel.
» Il n'y aura jamais homme qui le serve plus volontiers.
» Non, depuis les Apôtres, on ne vit jamais tel prophète
» Pour maintenir chrétienté, pour convertir les hommes.
» Puisse votre âme être exempte de toute douleur,
» Et que du Paradis les portes lui soient ouvertes[1]! »

IX. La mort de Roland.

Roland reste seul au milieu de tant de morts; il entend de plus en plus distinctement le bruit de la Grande

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 2164-2258. — Douze vers ont dû être ajoutés au manuscrit d'Oxford d'après le manuscrit de Venise IV, Paris et Versailles. Ce sont les vers 23, 25, 40, 51, 67, 87-93 de l'extrait ci-dessus.

Armée qui s'avance, le son des clairons français, le cri « Montjoie ! » Mais il ne reverra pas Charlemagne, il ne reverra plus de Français vivants. Il sent bien que la mort lui est proche. D'un pas de mourant, tout étourdi, presque aveugle et, suivant l'énergique expression de notre poëte, « sentant sa cervelle s'en aller par ses oreilles », il monte sur un tertre et se tourne du côté de l'Espagne. Un tel effort le brise : à peine arrivé au sommet de la colline, il tombe à l'envers sur l'herbe verte. Roland va mourir[1].

Il faut nous représenter très-vivement cette grande scène. Le tertre où est Roland domine tout le pays. Il est donc là qui agonise entre ciel et terre, et, si j'étais sculpteur, c'est le moment que je choisirais pour représenter ce héros. Mais voici que le neveu de Charles s'éveille, voici qu'il cherche à se relever. Dieu ! quelle faiblesse, quels frissons, quel froid mortel ! Il sait à peine où il est ; ses yeux s'éteignent, tout devient nuit.

Tout à coup il s'agite, fait vingt efforts, étend son bras presque glacé : il y voudrait faire circuler un sang vigoureux. Quel est donc son dessein ? Ah ! c'est qu'il a senti près de lui sa chère compagne, son épée, sa Durendal. Faudra-t-il que les Sarrasins conquièrent, après sa mort, la très-précieuse intégrité de cette épée incomparable ? Faudra-t-il que Durendal tombe aux mains d'un lâche, d'un homme qui fuit devant un autre ? Non, non, cela ne se doit pas : l'épée du meilleur Français n'appartiendra pas à un Sarrasin. Puis, Durendal est un objet sacré, Durendal est un reliquaire. Dans sa garde, il y a du vêtement de la vierge Marie ; il y a des cheveux de monseigneur saint

[1] *Chanson de Roland,* éditions Th. Müller et Léon Gautier, 2259-2299.

Denis, le patron de la France; il y a une dent de saint Pierre le premier pape, le premier évêque de cette Église romaine dont Roland est l'*avoué*[1]. Est-ce que Roland abandonnera de tels trésors aux mécréants? est-ce qu'il ne voudra pas ressembler à ses ancêtres, les Francs, qui ont pris plaisir à constater, dans le Prologue de la loi salique, leur profond amour pour les reliques des Saints? Encore une fois, non : il faut que Durendal soit détruite, et Roland se décide à la briser[2].

Trois fois il saisit sa bonne épée à deux mains, trois fois il essaye de la briser contre le roc. Sublimes, mais inutiles efforts! L'acier de Durendal n'est pas un acier vulgaire, un de ces aciers que le roc entame : c'est le roc, tout au contraire, qui est profondément entamé[3]. Le peuple s'est plu à garder le souvenir de ces entailles véritablement surnaturelles qu'a laissées l'épée de Roland sur les rochers pyrénéens. Et encore aujourd'hui la légende persiste, et les montagnards montrent aux voyageurs la trace des efforts de Roland. Est-ce à nous de rire de leur crédulité?

Il faut connaître l'amour que nos héros portaient à leurs épées pour bien comprendre la douleur du neveu de Charles à la vue de son épée qui demeure obstinément entière. Il s'adresse à Durendal, il cause longuement avec elle, et cet entretien est trempé de larmes; il lui dit de très-douces choses, comme un Français en dirait à la France : « O ma Durendal, comme tu » es claire et blanche! comme tu luis et flamboies au » soleil! comme tu es sainte et belle[4]! » Puis, par un magnifique mouvement d'éloquence, il se met à énumérer tous les royaumes, tous les empires qu'il a conquis avec l'aide de sa bonne épée : « Avec elle je conquis

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, vers 2344-2350. — [2] 2300 et suiv. — [3] 2302-2343. — [4] 2316-2344.

» Normandie et Bretagne, je conquis Provence et Aquitaine, je conquis... je conquis...» Cette énumération est d'une longueur sublime : « En ai-je assez conquis » de ces pays et de ces terres — Que tient maintenant » Charles à la barbe chenue ! — Plutôt mourir que de la » laisser aux païens : — Que Dieu n'inflige pas cette » honte à la France[1] ! » Et il prend le parti de la cacher sous son corps expirant : car il sent de plus en plus « que la mort l'entreprend et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur[2] ».

Alors il retrouve dans ses yeux un reste de clarté, ce qu'il en faut pour découvrir l'Espagne, et il se tourne énergiquement de ce côté : « Et pourquoi le fait-il ? Ah ! c'est qu'il veut faire dire à Charlemagne et à toute l'armée des Francs, le noble comte, QU'IL EST MORT EN CONQUÉRANT[3] ! »

Mais Roland est chrétien, il est surtout chrétien, et va témoigner de sa foi sur ce rocher d'où il peut contempler l'Espagne en triomphateur. Il lève les yeux au ciel et, d'une main encore puissante, frappe sa poitrine ensanglantée. « *Mea culpa* », dit-il, et naïvement il tend à Dieu son gant droit[4]. Il semble alors que l'on entende un bruit d'ailes ; et, en effet, voici que des milliers d'Anges s'abattent autour de Roland[5]. Est-ce un héros, est-ce un saint qui meurt au milieu de cette gloire ? C'est l'un et l'autre : honneur de la France, Roland n'est pas moins l'honneur de l'Église.

Son dernier moment est venu. Il est recueilli, il est calme, il pense. Et à quoi pense-t-il? Il se souvient. Oui, dans cet instant suprême, la mémoire du neveu de Charlemagne s'illumine soudainement, comme celle de tant de mourants : « Il se prend alors à se souvenir

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, vers 2336-2337. — [2] 2355-2356. — [3] 2357-2363. — [4] 2364 et suiv. — [5] 2374.

de plusieurs choses, de tous les royaumes qu'il a conquis, et de douce France, et des gens de sa lignée, et de Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri. Il ne peut pas s'empêcher de pleurer et soupirer. » *Et dulces moriens reminiscitur Argos*[1].

Mais sa dernière pensée sera pour le Dieu « qui a sauvé Daniel dans la fosse aux lions, qui a ressuscité Lazare ». Il lui tend encore son gant droit, et l'archange Gabriel le reçoit. Puis, « la tête de Roland s'incline sur son bras. Il est allé mains jointes à sa fin ». Les Anges attendaient cette âme : ils l'emportent au ciel[2].

X. La mort d'Aude.

Quand Charlemagne rentra dans sa ville d'Aix après le complet achèvement de la guerre d'Espagne, comme il montait les degrés de son palais, une belle damoiselle vint à lui, haletante : c'était la fiancée de Roland, c'était Aude. « Où est Roland, Roland le capitaine qui » a juré de me prendre pour femme? » Et Charles, tirant sa barbe blanche et pleurant de grosses larmes : « Sœur, chère amie, lui répondit-il, tu me demandes » nouvelles d'un homme mort. » Et avec la naïveté peu délicate des époques primitives : « Ne voudrais- » tu pas épouser, au lieu de Roland, mon fils Louis, » mon héritier? » — « Ce discours m'est étrange, ré- » pondit la belle Aude. Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, » ni à ses anges, qu'après Roland je vive encore. » Et elle tomba roide morte aux pieds de l'Empereur. Dieu veuille avoir son âme[3] !

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, vers 2375-2381. — [2] 2382-2396. — [3] 3706-3721, et aussi 3722-3733.

CHAPITRE XXIII

RONCEVAUX. — TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE : LES REPRÉSAILLES

I

Châtiment des Sarrasins.

Charles et la grande armée débouchent enfin dans la vallée de Roncevaux[1]. Mais quel spectacle ! C'est un vaste cimetière, un reliquaire immense : ce n'est plus un champ de bataille. Les yeux des Français se promènent sur les corps inanimés de vingt mille martyrs. L'Empereur arrache sa barbe blanche et, de douleur, vingt mille Français tombent en pâmoison. Ils ont là leurs fils, leurs neveux, leurs frères, leurs amis, leurs seigneurs[2]. Néanmoins il leur faut étouffer ce sanglot, comprimer cette douleur ; il ne leur convient pas de s'arrêter encore à contempler ces chers morts. Les païens ne sont pas loin sans doute : sus aux païens[3] ! Mais, hélas ! le jour s'éloigne, la nuit tombe, et la vengeance de Charles est devenue impossible. Il descend de cheval, se couche à terre, prie Dieu de faire un grand miracle pour la France et d'arrêter le soleil dans sa course[4] : « Charles, chevauche », lui répond la voix de cet Ange qui s'entretient si souvent avec lui. « Va ; le jour ne te fera point défaut[5]. » Et voici qu'en effet la grande main de Dieu arrête le soleil. L'Empereur, nouveau Josué, se précipite sur ces nou-

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, vers 2397 et suiv. — [2] 2399-2422. — [3] 2423-2431. — [4] 2443-2451. — [5] 2452-2459.

veaux Amalécites : il les poursuit, les atteint, les jette dans l'Èbre, les bat, les noie, les tue[1]. « Et maintenant, » dit-il, revenons à Roncevaux. » Le soleil alors recommence sa course, et la lune bientôt luit dans le ciel[2].

Ce n'est encore que le commencement de la vengeance. Les païens qui viennent de tomber ainsi sous les coups de Charlemagne et de l'épée Joyeuse, ce sont ces Nubiens, ces Éthiopiens que Marsile, en s'enfuyant, avait lancés contre Roland. Quant à Marsile lui-même, il précipite en ce moment sa fuite vers Saragosse; il y arrive enfin et s'y enferme, tout effaré. Il n'a plus sa main droite, que Durendal a tranchée; il perd tout son sang, et se meurt de souffrance et de peur[3]. Dans Saragosse on n'entend que larmes et sanglots. On y insulte, on y renverse les images de Mahomet, d'Apollin et de Tervagant[4]; on n'y a encore appris ni la fin de la bataille, ni la mort de Roland. Il ne reste plus à ce peuple désolé qu'une espérance. Six ans auparavant, Marsile avait appelé à son secours l'Émir de Babylone, le vieux Baligant[5]. Celui-ci avait rassemblé les soldats de ses quarante royaumes, les avait embarqués sur une flotte immense, leur avait donné rendez-vous à Alexandrie, et d'Alexandrie les avait dirigés vers l'Espagne[6]. Il y débarque au moment même où Marsile et toute la ville de Saragosse se livrent au plus profond désespoir. Marsile salue dans Baligant le libérateur sur lequel il ne comptait plus et qui va sauver toute la *païennie*. Il lui envoie les clefs de Saragosse et lui abandonne toute l'Espagne. L'Émir jette un cri de rage et se précipite à la rencontre des Français. Il veut détruire jusqu'au nom de Charlemagne : Marsile sera vengé[7].

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, vers 2460-2480. — [2] 2481-2512. — [3] 2570-2579. — [4] 2580-2591. — [5] 2609-2621. — [6] 2622-2637. — [7] 2638-2685.

Pendant que ce nouvel ennemi court au-devant de Charlemagne et des chrétiens, qui ne l'attendent pas, l'Empereur accomplit, sur le champ de Roncevaux, un pieux et triste devoir. Un Ange l'a réveillé ce matin[1] : les pleurs aux yeux, le désespoir dans l'âme, il s'est levé et, oubliant toutes ses fatigues, s'est traîné sur le champ de bataille. Il perd connaissance presque à chaque pas ; mais se relève chaque fois, plein d'un nouveau courage. Il désire tant revoir et embrasser le corps de son neveu Roland[2] !

L'herbe est rouge de sang, de sang chrétien, de sang de baron. L'Empereur écarte les hauts herbages et cherche avec angoisse celui qu'il aime. Enfin, ô bonheur ! il l'aperçoit sur le tertre, tend les bras vers lui et se hâte. Il contemple ce corps sans mouvement, ces grands yeux fermés, cette belle jeunesse éteinte. Il prend Roland entre ses bras, le serre sur son cœur, tombe pâmé. Cent mille Français tombent pâmés aussi : voilà comment Roland était aimé. Mais il faut ici laisser parler le vieil Empereur : « Ami Roland, preux cheva- » lier, belle jeunesse, quand je serai dans la ville de » Laon, des étrangers viendront de plus d'un royaume » et me demanderont : « Où est le Capitaine ? » Et je » leur répondrai qu'il est mort en Espagne. Il est mort, » lui, mon neveu, qui m'a tant conquis de royaumes. » Ah ! ils vont pouvoir maintenant se révolter contre moi, » les Saxons, les Bulgares, les Hongrois et tant d'autres » peuples. » C'est ainsi que Charlemagne mêle sa douleur publique à sa douleur privée, si je puis ainsi parler ; c'est ainsi qu'il regrette à la fois dans Roland le fils de sa sœur et le soutien de son empire ; il est oncle, presque père, mais il est empereur aussi, et ne peut l'oublier. Rien de

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 2845-2854. — [2] 2855-2869.

plus naïf, ni de plus naturel que l'expression de ces doubles regrets. Tout éperdu de douleur, presque fou, le roi des Francs en vient à s'écrier : « Seigneur Jésus, » faites que mon âme aille rejoindre leurs âmes, faites » que ma chair soit enterrée avec leur chair. » Si ce n'est pas là une douleur vraie, où la trouvera-t-on[1] ? Charles, d'ailleurs, va bientôt en sortir : car on lui annonce l'arrivée de Baligant. Il se lève, l'œil en feu, jette un regard très-fier sur son armée; puis, d'une voix formidable : « A cheval, barons; à cheval et aux » armes[2] ! » La grande guerre va recommencer.

Nous n'entrerons pas, avec notre poëte, dans l'énumération homérique de tous les bataillons païens et de tous les bataillons français[3]. Nous saluerons seulement le deuxième corps d'armée de l'Empereur, qui est composé des « barons de France » : c'est avec eux qu'est Charlemagne. Charlemagne est tout Français[4] : il est tout nôtre, et non pas Allemand. Il nous faut saluer aussi ces vingt mille Parisiens qu'un manuscrit de notre chanson nous montre dans l'armée impériale : « Tuit baceler et nobile conquerant[5] ! » Cela dit, précipitons le récit des événements. Baligant et Charles se rencontrent : choc terrible. Une dernière, une formidable bataille va s'engager; mais visiblement Dieu est pour la France, Dieu veut venger Roland. Baligant a fait à son armée une harangue toute païenne : « Si vous » êtes vainqueurs, je vous donnerai de belles femmes » et de bonnes terres. » Charles, au contraire, adresse à ses barons un discours sublime en sa brièveté : « Vengez » vos fils, vos frères et vos hoirs qui sont morts à Ron- » cevaux. Vous savez que le Droit est pour nous. » Ces deux allocutions expriment heureusement le caractère

Chanson de Roland, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 2870-2944. — [2] 2982-2986. — [3] 2987-3130. — [4] 3084-3095. — [5] Manuscrit de Versailles.

des deux peuples : la victoire n'est pas douteuse, et doit appartenir à ceux qui désirent autre chose que des femmes, des terres et du pillage. Et en effet, Charles est vainqueur, et Baligant en déroute[1]. Les Français ne s'arrêtent pas, accélèrent leur marche triomphale et entrent dans Saragosse[2]. Ils y détruisent toutes les idoles, ils y baptisent tous les païens. S'il en est qui refusent le baptême, on leur tranche la tête[3].

Roland est vengé.

II

Châtiment de Ganelon.

Depuis que le son douloureux du cor de Roland était parvenu aux oreilles de l'Empereur, depuis Roncevaux, Ganelon était prisonnier, Et quelle prison ! « Charles l'avait livré à cent *compagnons* de sa cuisine, qui, tout d'abord, l'accablèrent de coups de bâton, lui arrachèrent poil à poil la barbe et les grenons, et lui donnèrent chacun quatre coups de leurs gros poings. » Après quoi, on l'enchaîna par le cou, comme ces ours que les jongleurs faisaient danser sur les places, et c'est ainsi qu'il suivit l'armée victorieuse de Charles, depuis Roncevaux jusqu'à Saragosse, et depuis Saragosse jusqu'à Aix-la-Chapelle[4]. Il eut aussi l'inexprimable douleur de voir échouer tout le plan de sa trahison, d'assister à la ruine de Marsile, à la défaite de Baligant, à la prise de Saragosse, de voir mourir tous ceux avec lesquels il avait si habilement combiné la perte du neveu de Charles. Il vit aussi les pleurs de toute l'armée française à l'aspect de Roland mort; il vit les pâmoisons de Charles et les grands honneurs rendus

[1] *Chanson de Roland,* éditions Th. Müller et Léon Gautier. Au récit de cette bataille sont consacrés les vers 3130-3634. — [2] 3635-3660. — [3] 3661-3670. — [4] 1814-1829.

aux douze Pairs. Ce lui fut un supplice presque aussi dur que son supplice matériel, qui cependant était horrible. Objet des mépris brutaux de toute une armée et de tout un peuple, il attirait les yeux de tous : lorsqu'on arriva à Aix, on l'attacha à un poteau devant le palais de l'Empereur, et on lui fit subir la torture d'une longue et cruelle *exposition*. Tout paraissait trop doux contre celui qu'on accusait avec raison d'avoir fait périr vingt mille Français, d'avoir été vingt mille fois homicide. Cependant, au milieu de tant de hontes et de douleurs, Ganelon, battu, conspué, ensanglanté, agonisant, Ganelon gardait tout son orgueil. Le poëte nous le présente avec un corps gaillard et un beau visage, ne désespérant pas de sa cause, en appelant à la justice des barons, protestant de son innocence[1]. Et un vers de notre chanson fait énergiquement comprendre toute l'influence que pouvait encore exercer cette espèce de génie dévoyé : « *S'il fust leials, bien resemblat barun*[2]. »

L'Empereur toutefois ne peut point, d'après les idées barbares, prononcer seul la sentence contre un si grand coupable. Il doit rassembler son Conseil, consulter ses barons : c'est le *placitum palatii* dont notre vieux trouvère va nous donner une très-exacte et très-vivante description[3]. Et c'est encore ici l'occasion de faire remarquer combien nos poëmes sont profondément germaniques. Dans toute la procédure qui va être suivie contre Ganelon, vous chercheriez en vain quelque élément romain ou celtique : tout est emprunté au droit germain le plus pur. Voici les barons qui se réunissent autour de Charles[4]; voici les parents de Ganelon qui, au nombre de trente, viennent assister

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 3768-3778. — [2] 3764. — [3] 3742-3795. — [4] 3793.

l'accusé et assumer la responsabilité de tous ses crimes[1]; voici le tribunal qui délibère. Hélas! ces conseillers du Roi ressemblent un peu aux honnêtes gens de tous les pays et de tous les temps : ils sont animés des meilleures intentions, mais ils ont peur. Ils ont peur de la famille de Ganelon; ils ont peur surtout de Pinabel, qui est le chef redouté de ces félons. Les chevaliers d'Auvergne ont le courage de leur poltronnerie[2] : « Roland est mort, disent-ils. On aura beau » faire, on ne le ressuscitera point. Que l'Empereur, » POUR CETTE FOIS, fasse grâce à Ganelon. » Cette merveilleuse logique entraîne tous les autres conseillers, qui, d'ailleurs, ont répété à Charles... exactement les mêmes paroles : « Roland est mort, on ne le » ressuscitera pas. Faites grâce à Ganelon, qui désor- » mais vous servira avec amour et féauté. » L'Empereur leur lance un regard terrible : « Vous êtes des » traîtres et des lâches [3]. » Mais, ici, devant la volonté de ses barons, il est désarmé, il balbutie, il ne peut rien. C'est un de ces traits auxquels on reconnaît la haute antiquité de notre *Chanson de Roland :* dans nos poëmes postérieurs, Charles est un véritable tyran qui n'eût consulté les Français que pour la forme, et qui aurait plutôt égorgé le coupable de ses propres mains.

Donc, Ganelon est sur le point d'être rendu à la liberté. Il est certain qu'il eût fait assez rapidement oublier son grand crime, au milieu de ces chevaliers aussi poltrons à la cour que vaillants à la guerre. Il eût fini par remplacer Roland dans les bonnes grâces de ces barons qui tout à l'heure étaient frémissants contre lui. Mais, par bonheur pour la justice et par malheur pour l'accusé, il y avait près de Charles un chevalier, un

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 3780-3785. — [2] 3796. — [3] 3797-3814.

seul, qui ne voulut pas laisser s'accomplir le scandale d'une telle impunité : c'était Thierri, c'était le frère du duc Geoffroy d'Anjou[1]. A première vue, on l'eût pris pour un homme vulgaire. Il était maigre, grêle, sans apparence; mais il avait un grand cœur. « Ganelon est » un traître », s'écrie-t-il à haute voix devant tous les barons. Puis, il fait appel au jugement de Dieu et défie les parents de l'accusé à un combat singulier[2]. Pinabel relève ce défi[3], Pinabel qui est un traître, lui aussi, mais qui possède les deux grandes qualités chères aux peuples primitifs : car il sait à la fois bien se battre et bien parler[4]. Le duel s'apprête : Pinabel et Thierri se revêtent de leurs armes, Dieu va se prononcer[5].

Le combat n'est pas de longue durée, et le champion de Ganelon tombe mort sous le premier coup de Thierri[6]. C'est alors que les barons n'ont plus peur des traîtres et relèvent la tête; c'est alors, mais alors seulement, qu'ils manifestent leur colère, leur indignation contre Ganelon; les chevaliers d'Auvergne eux-mêmes réclament la mort, non-seulement du félon, mais de toute sa famille dont le sort est juridiquement lié avec le sien. Il n'y a plus là-dessus qu'un cri dans toute l'armée. On commence par pendre haut et court les trente parents de Ganelon[7] : rigueur horrible, et dont on ne trouve pas d'exemples même dans les plus anciennes rédactions de nos lois barbares. Puis, on s'empare de Ganelon, et on lui fait subir le supplice épouvantable réservé aux traîtres, et plus tard aux régicides, aux Ravaillac et aux Damiens : on l'écartèle. Quatre chevaux sauvages emportent les membres déchirés et pantelants de celui qui a livré Roland; on voit partout sur l'herbe les traces de ce sang maudit. D'ail-

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et L. Gautier, 3806 et 3815 et suiv.— [2] 3824-3837.— [3] 3838-3844.— [4] 3784.— [5] 3850-3872.— [6] 3873-3946.— [7] 3947-3958.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXIII.

leurs, le repentir n'a pas pénétré un instant dans cette âme que l'orgueil a perdue et que l'orgueil remplit jusqu'à la fin. « *Guenes est mort cume fel recreant.* » Il meurt en désespéré, et ce dernier trait complète sa ressemblance avec Judas[1].

III

Fin de la *Chanson de Roland.*

On pourrait croire que la chanson se termine ici, et ce serait en effet sa conclusion la plus logique. Mais nos vieux poëtes sont profondément étrangers aux règles de la rhétorique ancienne: ils sont avant tout simples et naturels. Un classique n'eût pas manqué de s'arrêter à la mort de Ganelon; l'auteur de *Roland* pousse plus loin son récit : « Quand l'Empereur, dit-il, a fait sa justice, — Quand sa grande ire s'est un peu calmée — Et quand il a fait baptiser la reine Bramimonde, — Le jour s'est passé, la nuit est venue. — Le Roi se couche dans sa chambre voûtée. — Saint Gabriel lui est venu dire de la part de Dieu : — « Charles, rassemble toutes » tes armées, — Va par force jusqu'en la terre de Bire, » — Tu secourras le roi Vivien dans Imphe, — Dans la » cité qu'assiégent les païens. — Les chrétiens te réclament et t'appellent à grands cris. » — L'Empereur voudrait bien n'y pas aller : — « Dieu ! dit le Roi, que » ma vie est peineuse ! » — Il pleure de ses deux yeux et tire sa barbe blanche[2]..... » Ainsi se termine notre poëme. Et je dis que cette fin est bien plus émouvante que les conclusions classiques de tant de poëmes classiques. Elle a d'abord l'avantage de préparer directement une autre chanson, une autre épopée. Puis, elle nous fait bien naïvement, bien naturellement com-

[1] *Chanson de Roland*, éditions Th. Müller et Léon Gautier, 3960-3974. — [2] 3988-4001.

prendre que la vie est une lutte perpétuelle, et que les empereurs eux-mêmes n'ont pas droit à l'inaction. Voilà Charlemagne de retour dans son empire après une expédition de sept ans, après une guerre qui lui a coûté toute l'élite de son peuple, où des flots de sang humain ont été répandus, où Roland est mort, où Turpin est mort, où les douze Pairs sont morts. Il respire dans sa chère ville d'Aix : « Ah ! je vais donc enfin me reposer » un peu. » Et tout aussitôt une voix d'en haut lui crie : « En avant, en avant ! » Non, je ne pense pas que le fameux : « Marche, marche ! » de Bossuet soit d'un effet comparable à ces derniers vers de notre *Chanson de Roland*, qui nous laissent sur le spectacle du vieux Charles, de ce grand Empereur tout en larmes et s'arrachant ses cheveux blancs.... parce que Dieu ne lui laisse pas un seul jour, une seule heure de repos !

CHAPITRE XXIV

LES SUITES DE RONCEVAUX ET LA FIN DE LA GUERRE D'ESPAGNE

Gaydon *. — Anseïs de Carthage.

I

Analyse de *Gaydon*.

Il semble qu'après les derniers vers du chef-d'œuvre que nous venons d'analyser, nos poëtes auraient dû

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE « GAYDON »**. — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Gaydon* est un poëme du XIIIe siècle. Il y est question (vers 6456) de Cordeliers et de

se taire. Il y a plus que de la témérité à vouloir continuer l'*Iliade* ou la *Chanson de Roland*. L'auteur de la plus belle des épopées françaises nous a d'ailleurs laissés sur un grand spectacle : il nous a fait assister aux terribles représailles de Roncevaux, au châtiment des Sarrasins, au supplice de Ganelon. Charles est rentré, terrible et triste, dans sa ville d'Aix, et à peine y est-il de retour, qu'un Ange descend du ciel, tout éblouissant de lumière, pour lui donner l'ordre de repartir aussitôt pour la Syrie, où les chrétiens l'appellent par leurs cris de détresse. Pour continuer dignement un tel poëme, il fallait plus que de la bonne volonté. Après la *Chanson de Roland*, on ne lit volontiers que la *Chanson de Jérusalem*.

Jacobins. Donc, il est postérieur à 1216, date de l'approbation du plus récent de ces deux ordres. = 2° AUTEUR. *Gaydon* est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Ce poëme renferme 10887 vers qui sont des décasyllabes assonancés. Mais ces assonances sont généralement fort peu primitives, et offrent une tendance perpétuelle à la rime. Un certain nombre de couplets sont absolument rimés. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Il nous reste de *Gaydon* trois manuscrits qui sont conservés à la Bibliothèque nationale : *a*. Fr. 860 (anc. 7227⁵), du XIIIe siècle (vers 1250). *Gaydon* y est transcrit à la suite de la *Chanson de Roncevaux*. — *b*. Fr. 15182, XIIIe siècle. Ce manuscrit contient un début qui ne se trouve pas dans le manuscrit 860. En ces premiers vers, on raconte comment Gaydon lutta contre Pinabel et le vainquit. — *c*. Fr. 1475 (ancien 7551), XVe siècle. = 5° VERSION IMPRIMÉE. Le roman de *Gaydon* a été publié en 1862 dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*, par MM. Fr. Guessard et S. Luce. = 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *Gaydon* n'a laissé aucune trace vivante dans la littérature des peuples étrangers. Cependant Albéric de Trois-Fontaines, résumant les événements de l'année 1234, a pu dire : « In Apulia mortuus est » hoc anno quidam, senex dierum, *qui dicebat se fuisse armigerum Rolandi,* » *Theodoricum*, QUI DUX GAIDONIUS DICTUS EST, et Imperator ab eo multa didicit. » Malgré cette opiniâtreté de la légende, notre chanson n'a eu aucune influence vraiment considérable. = 7° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. *a*. *b*. En 1836, M. Fr. Michel publia en tête de son édition de la *Chanson de Roland* (pp. XXIV-XXIX) les première et dernière tirades de notre chanson. Une Notice claire et vive de M. Paulin Paris sur *Gaydon* (*Histoire littéraire*, XXII, 429) était, avant 1860, le seul travail important dont ce poëme eût été l'objet. — *c*. Mais, en 1860, M. Siméon Luce prit *Gaydon* pour sujet de sa thèse latine au Doctorat ès lettres : la science de M. Victor Le Clerc et ses sympathies bien connues pour les épopées du moyen âge donnèrent au soutien de cette thèse une importance et un éclat que méritait d'ailleurs la Dissertation du jeune savant. « *De Gaidone carmine gallico vetustiore disquisitio critica* », tel est le titre de ce travail original, le premier de ce genre qui ait été, en cette

Néanmoins il s'est trouvé un poëte qui a voulu profiter du succès de *Roland*, ou, pour dire la chose crûment, qui a voulu l'exploiter en donnant une suite à la vieille chanson. Il est vrai qu'il a dû faire quelque violence au texte qu'il se proposait de continuer. Au lieu de nous montrer Charles de retour en France et s'apprêtant à partir en Syrie, le trouvère suppose que le grand Empereur est demeuré en Espagne, péniblement occupé à achever cette rude conquête, et la scène du nouveau poëme s'ouvre au moment où l'ost de France est sous les murs de la ville de Nobles. Pour mieux relier son action à celle de *Roland*, le poëte nous avertit que son Gaydon n'est autre que le Thierri de l'ancienne chanson, vainqueur de Pinabel et vengeur de Roland. Un geai ou *gay* est venu se poser sur le

Le héros de ce poëme, c'est Thierri d'Anjou, sous le nom de *Chevalier au gay* ou de *Gaydon*.

langue, présenté aux suffrages de la Sorbonne. La thèse de M. S. Luce est divisée en trois parties. I. *De arte dicendi in Gaidone.* — II. *De personis personarumque moribus in Gaidone.* — III. *De Gaidone grammatice perpenso.* Nous avons surtout remarqué le chapitre v de la seconde partie : « Quibus in *Gaidone* » affectibus filii erga parentes animentur. » — *d.* En 1862, parut l'édition de *Gaydon* dans le *Recueil des anciens poëtes de la France.* — *e.* Dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, M. G. Paris a consacré quelques lignes à ce poëme, dont il dit, avec beaucoup de justesse, qu'il est « tout particulièrement angevin »; qu'il « n'est cité dans aucun autre et n'a donné naissance à aucune imitation » (l. I. 323). = 8° VALEUR LITTÉRAIRE. Nous ne pouvons que nous associer aux appréciations de MM. S. Luce et Guessard, dans leur Préface de *Gaydon :* « Si l'invention n'est pas forte en ce poëme, c'est un défaut qui, à nos yeux, est bien racheté par l'exécution. Elle nous semble vraiment belle, à commencer par la scène qui forme l'exposition et qui est d'un grand effet théâtral. Depuis ce tableau jusqu'à la mort de Thibaut, notre poëte, selon nous, a fait preuve de beaucoup d'art et s'est montré tout au moins un habile dramaturge. C'est un mérite qu'on ne saurait lui dénier sans injustice. Dans la dernière partie du poëme, au contraire, à compter de l'instant où il introduit si inopinément en scène la jeune reine de Gascogne, sauf le rôle assez divertissant qu'il fait jouer au vavasseur Gautier, il oublie son art, il faiblit, il ébauche à peine ses tableaux d'une main impatiente et peu exercée à retracer les mouvements de la passion qu'il s'est cru obligé de mettre en jeu. Tel nous apparaît notre poëte, dont l'ouvrage ne semble avoir obtenu de son temps, ni un succès notable, ni même peut-être celui qu'il aurait mérité. En bonne justice, la chanson de *Gaydon* était digne d'une meilleure fortune. » (PP. X, XI.)

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON. — *Gaydon* ne repose sur aucun fondement historique et n'a même pas de racines dans la tradition. Tout y est, non pas légendaire, mais fabuleux.

heaume du courageux chevalier, dans le moment même de cette illustre victoire, et voilà pourquoi Thierri s'appelle Gaydon, ou le *Chevalier au geai*. Avouons que cet « avis au lecteur » était fort nécessaire pour l'intelligence de notre nouveau roman[1].

Mais, une fois admises toutes les invraisemblances que nous venons de signaler, il faut reconnaître que le début de *Gaydon* ne manque pas d'une certaine grandeur. Ganelon n'est pas mort tout entier : il a laissé après lui une race de traîtres, une lignée maudite, et surtout un frère qui est digne de lui : Thibaut d'Aspremont, seigneur de Montaspre et de Hautefeuille[2]. L'auteur de *Gaydon* ne nous explique pas comment ce Thibaut a pu échapper au supplice de la famille de Ganelon, ni surtout comment il a pu rentrer dans les bonnes grâces de Charlemagne. Quoi qu'il en soit, il occupe une belle place auprès de l'Empereur : une belle place, disons-nous, mais non pas la première. La première appartient au vainqueur de son frère, à l'ennemi intime de toute sa race, à Gaydon. C'est Gaydon qui a remplacé Roland dans le cœur de Charles ; c'est lui qui est le premier en France après le roi. De là, la rage secrète, les fureurs de Thibaut d'Aspremont. Une étincelle va suffire à allumer cette haine.

Complot de Thibaut d'Aspremont, frère de Ganelon, contre l'empereur Charlemagne et contre Gaydon.

Un jour, Thibaut, avec les siens, contemplait du haut d'une colline toute l'armée de Charlemagne[3] : les *trefs* des Français occupaient une superficie de trois lieues. Mais, parmi toutes ces tentes, une seule attirait les yeux de Thibaut : c'était celle qui était le plus près de la tente impériale, c'était celle de Gaydon. Les yeux du traître restaient obstinément fixés sur ce point de l'espace.

[1] Il faut remarquer que, dans la *Chanson de Roland*, Thierri est le frère, et que, dans notre chanson, il est le fils de Geoffroy d'Anjou.

[2] *Gaydon*, édit. Fr. Guessard et Siméon Luce, vers 14-26. — [3] 27-39.

Toute la honte de Ganelon, tout le déshonneur de sa famille, lui passèrent soudain devant les yeux, et il poussa un cri de vengeance : « Il faut perdre Gaydon » avec l'Empereur; il les faut tuer tous. » Thibaut se souvient alors d'avoir travaillé jadis pour être clerc : il connaît les vertus des plantes et le secret de leurs poisons. Sur-le-champ il compose un venin subtil que n'eût pas désavoué Locuste, et en pénètre trente pommes, qu'il envoie à l'Empereur comme un présent du duc Gaydon. Il se réjouit de penser que, du même coup, il va se venger de tous les ennemis de sa race. L'effet du poison sera foudroyant : l'Empereur va certainement mourir; les traîtres brûleront le vieux Naimes et Ogier le Danois; Gaydon sera écartelé, et les Français auront pour empereur un frère de Ganelon[1]. Rien de mieux ourdi que ce très-infâme complot; mais on compte sans Dieu, qui a pour le fils de Pepin une affection toute particulière[2]. Dieu veille.

Le complot échoue. Duel entre Gaydon et Thibaut d'Aspremont; mort du frère de Ganelon.

Charles reçoit les pommes : présent fatal. Il en offre une, par condescendance amicale, au fils de Gaifier, de ce duc qui est mort si bravement à Roncevaux. Le jeune homme la prend, y porte la dent et tombe roide mort sous les yeux épouvantés de l'Empereur. Cri d'alarme jeté par les barons. Charles lève les mains au ciel, et jure Dieu qu'il ne mangera ni chair ni poisson, qu'il ne boira pas de vin ni de clairet avant de tenir en son poing le cœur du coupable[3].... Peu de temps après, Gaydon paraît devant l'Empereur avec cette belle assurance de ceux qui ne se peuvent croire soupçonnés. Charles l'aperçoit et veut se précipiter sur lui. Il l'accable d'injures, ne pouvant le tuer sur place, comme il en aurait brutalement le désir[4]; mais Gaydon se justifie

[1] *Gaydon*, édit. Fr. Guessard et Siméon Luce, vers 69-108. — [2] 222-223. — [3] 260-270. — [4] 400 et suiv.

noblement : « Un homme qui a été tout couvert du sang » de Roland, quand le neveu de Charles se rompit les » veines en sonnant du cor ; un homme qui a été l'ami de » Roland et le vainqueur de Pinabel, ne saurait être cou- » pable d'un crime aussi bas. Il se sert de la lance contre » ses ennemis, et non du poison contre son seigneur[1]. » Thibaut d'Aspremont, cependant, maintient son accusation et ne craint pas de jeter un défi solennel au duc Gaydon[2]. Mais ce défi comble de joie le fils de Geoffroy l'Angevin ; il exulte, il triomphe, il s'apprête pour le combat. Le duel est longuement décrit[3] ; il semble que le poëte en ait voulu faire le pendant du combat entre Thierri et Pinabel dans la *Chanson de Roland*. D'ailleurs, il finit de même : Gaydon frappe Thibaut d'un terrible coup de son épée Hauteclère, qui jadis a appartenu à Olivier. Thibaut tombe sur le pré, avoue son crime, met en lumière l'innocence de Gaydon, et meurt en véritable possédé, déclarant qu'il a sa place toute préparée dans l'enfer, à côté de Ganelon[4].

Ainsi finit la première partie de notre chanson.

II

Charlemagne se laisse corrompre par les traîtres qui, plus que jamais, complotent la mort du jeune vainqueur de Thibaut.

Il est peu de romans, avons-nous dit, où la grande figure de Charlemagne ait été plus outragée que dans *Gaydon*. Il y apparaît sous les traits de je ne sais quel Harpagon avide, revêche et sans conscience. C'est ainsi qu'après la défaite de Thibaut d'Aspremont, on le voit se laisser corrompre par l'or des traîtres et faire grâce aux neveux de Hardré. Deux mulets chargés d'or viennent à bout de toutes les résistances de cet empereur

[1] *Gaydon*, édit. Fr. Guessard et Siméon Luce, vers 452-491. — [2] 574 et suiv. — [3] 1040-1807. — [4] 1782-1790.

dégénéré. Même, il ajoute, en descendant aussi bas que possible : « Cinq cents mercis[1] ! » Il ne faut pas s'étonner si une telle humiliation, si une telle avarice révoltent l'âme droite et fière de Gaydon[2]. De l'indignation du jeune vainqueur va sortir toute la seconde partie de notre poëme. Gaydon va envoyer un défi solennel à Charlemagne ; une guerre terrible va s'engager entre l'Empereur et cet autre Roland ; le récit de cette guerre se traînera en insupportables longueurs, les aventures y pulluleront, et elle ne se terminera, pour notre malheur, que dans les derniers vers de la chanson.

Il faut l'avouer : au milieu de ces aventures plus que vulgaires, la taille de Gaydon semble se rapetisser à vue d'œil. Le successeur de Roland, aussitôt après sa victoire sur Thibaut, est immédiatement amoindri ; ce n'est plus désormais qu'un héros banal et sans physionomie. Un de ses neveux, Ferrant, conquiert sur-le-champ le premier rôle. Et même, si nous en croyons nos sympathies particulières, ce premier rôle échoit à un vavasseur, à un hobereau du nom de Gautier, qui est la seule figure vraiment originale de cette chanson du second ou du troisième ordre.

Exploit de Gautier le vavasseur qui devient le meilleur allié de Gaydon.

Gautier est une sorte de petit gentilhomme campagnard ; ignorant, mais plein de cœur ; dont les muscles sont effroyablement puissants, mais qui met cette puissance au seul service de son seigneur et de la bonne cause. Lorsque Gaydon, qui n'est pas encore en rupture ouverte avec l'Empereur, charge son neveu Ferrant de conduire à Angers un important convoi[3] ; lorsque le jeune messager est surpris dans une embuscade dressée par Alori et les traîtres[4], c'est le vavasseur qui intervient avec sa terrible massue, c'est lui qui accourt avec ses sept

[1] *Gaydon*, édit. Fr. Guessard et Siméon Luce, vers 1948 et suiv. — [2] 1977-1979. — [3] 961 et suiv. — [4] 2030 et suiv.

fils sur le champ de bataille, c'est lui qui délivre Ferrant[1]. Il est vrai que, dans cette mêlée sanglante, le brave Gautier voit sous ses yeux tomber et mourir quatre de ses fils. Il pense devenir fou de rage et de douleur; mais il s'élance de nouveau contre les traîtres, et sa massue fait le vide autour de lui. Tout ce récit est beau; et j'imagine qu'il devait produire un grand effet sur les auditeurs de la chanson, surtout quand elle était chantée sur une place publique, au milieu de paysans... et de vavasseurs. Écoutez plutôt; la scène s'ouvre au moment où la maison de Gautier vient d'être envahie par les ennemis de Gaydon :

... Il y avait dans la cour assez de vaches et de bœufs, — Qu'un vavasseur y avait nourris. — Ce vavasseur avait sept fils qu'il aimait tendrement. — Jadis le duc Geoffroi l'avait chassé du pays, — A cause d'un bourgeois qu'il avait tué à Angers. — Ils avaient vécu sept ans entiers dans les bois. — Fut gentilhomme; avait amené là sa femme, — Construit ce manse et défriché ce bois. — Il ne possédait de terre que ce qu'il en avait défriché, — Et avait pu mettre ses enfants à l'aise. — Quand il vit les gens qui entraient dans sa maison, — Il en fut moult dolent et en grande colère. — Il appelle ses fils : « Seigneurs, dit-il, c'est ici qu'on va voir — » Qui défendra le mieux notre bétail. — Malheur, malheur à qui » en laissera emporter! — Ces gens, tous tant qu'ils sont, ne sont » que de méchants larrons. » — A ces mots, le vavasseur s'arma — D'un gambeson tout vieux et enfumé; — Il met sur sa tête un vieux chapeau, — Mais si dur, qu'il ne craint aucun coup. — Puis, prend sa massue, monte sur une jument. — Chacun des fils a pris une hache — Grande et pesante, au bon tranchant. — Le vavasseur interpelle alors les gloutons : — « Fils de putain, laissez » mes bêtes, car je suis homme à les défendre. » — Prend sa massue, la soulève à deux mains, — Frappe le premier qu'il rencontre — De sa lourde massue — Sur le heaume que bien il avise, — Et brise le heaume, et casse la tête qui est dessous, — Jusqu'à la poitrine lui fracasse tous les os — Et, du même coup, donne un tel choc au destrier, — Qu'il ne fait qu'un monceau du cheva

[1] *Gaydon*, édit. Fr. Guessard et Siméon Luce, vers 2359-3000.

et du cavalier. — « Allons, s'écrie-t-il, allons, beaux fils, frappez » ferme. — Par la corbleu [1], pas un n'échappera ! »

Le vavasseur tenait sa massue; — A deux mains il la lève : — Ceux qu'il atteint, morts les fait rouler à terre, — Hausse la voix, ne cesse de crier : — « Par la corbleu, votre fin est venue. — » Frappez, frappez, beaux fils, par Dieu qui fit la nue ! » — Pas de retard : ses fils arrivent; — Chacun tient sa hache effilée — Et chevauche sur une jument à tous crins — Qu'ils ont dételée de la charrue; — Vers un chemin ils acculent les traîtres : — En ce point, ils en ont tué douze. — Le vavasseur s'évertue à frapper.

Le vavasseur fut dolent et en grand courroux. — Peu s'en faut que de douleur il ne devienne fou, — Quand il voit ses enfants à terre : — Sur sept, il n'en reste que trois vivants. — Le père les voit, en est tout accablé, — Prend sa massue : « Allons, » allons, s'écrie-t-il, — Mes enfants, par Dieu, suivez-moi. — » Vengez, vengez vos frères [2] ! »

Les traîtres — est-il besoin de le dire? — sont enfin mis en déroute. Prévenu par le vavasseur, l'ami de Roland est accouru sur le champ de bataille et a délivré son neveu Ferrant qui était en fort mauvais point. Gaydon retourne ensuite dans sa bonne ville d'Angers, tandis que Ferrant se met en route vers Orléans. C'est là que Charles tient sa cour; c'est là que Ferrant va lui jeter un défi solennel au nom de son oncle et lui déclarer la guerre. Jusque-là Charles s'était en effet contenté d'encourager les traîtres et n'avait pas encore lutté contre Gaydon, armes en main. Laissons donc le neveu de notre Angevin courir ses petites aventures à la façon des chevaliers de la Table ronde; laissons-le, tant à son aller qu'à son retour, recevoir l'hospitalité des jeunes filles, conquérir des sommiers chargés d'or, braver les

La guerre éclate enfin entre Gaydon et Charlemagne.

[1] Le texte porte *Par le cuer beu;* notre traduction n'est qu'un équivalent. — [2] *Gaydon*, édit. Fr. Guessard et Siméon Luce, vers 2359-2468.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXIV.

plus grands dangers chez un parent de Ganelon, nommé Hertaut, tyran brutal qui, dans sa lutte avec Ferrant, a contre lui sa propre femme et son fils. Laissons le messager de Gaydon sortir vainqueur d'une lutte contre quinze cents hommes[1], et ne nous attachons à lui que lorsqu'il arrive tout poudreux à Orléans, lorsqu'il entre plein de jeunesse et de fierté dans le palais de l'Empereur, lorsque enfin il lance un rameau de pin à la tête de Charles tremblant de peur et honteux, en lui criant : « Je vous défie[2]. » Après un tel éclat, la guerre est inévitable : elle éclate.

Siége d'Angers par l'Empereur.

L'auteur de *Gaydon*, imitant ici l'antique chanson de *Gui de Bourgogne*, a l'heureuse idée de placer dans un camp tous les vieux chevaliers de l'Empereur, et tous leurs fils dans l'autre. Estout de Langres, Bertrand, Vivien, Bérard de Montdidier, se séparent de leurs pères et combattent pour Gaydon. Mais notre poëte n'a pas su tirer de beaux effets de cette circonstance heureusement ménagée, et rien n'est plus monotone et froid que le récit de cette guerre sous les murs d'Angers. Sorties des assiégés, embuscades, contre-embuscades, batailles rangées, exploits d'Ogier et de Ferrant, grands coups de lance de Gaydon et grands coups de massue de Gautier; échanges de prisonniers, d'Ogier contre Ferrant et puis contre Gautier; nouvelles ruses d'Alori, de Hardré et de la race des traîtres; prolongement de la lutte.... nous épargnons à nos lecteurs le récit de toutes ces péripéties vulgaires[3], auxquelles un amour plus vulgaire encore sert de conclusion et de couronnement.

[1] *Gaydon*, édit. Fr. Guessard et Siméon Luce, vers 3097-4756.

[2] « Lors s'abaissa, prinst un rainscel d'un pin, — Au roi le giete, puis dit en son latin : — « Je voz deffi; mais ansoiz l'enseri, — Vos ferai-je dolant par » saint Sevrin. » (3608-3611.) Par bonheur, ce rameau de pin tombe sur une coupe de vin empoisonné que l'Empereur allait boire, et qu'il avait reçue de la main des traîtres.

[3] *Gaydon*, édit. Fr. Guessard et Siméon Luce, vers 4770-8117.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXIV.

Amours de Gaydon et de Claresme, reine de Gascogne.

Un jour, le vavasseur Gautier fait la rencontre de la belle Claresme, qui a été tout nouvellement proclamée reine de Gascogne[1]. Claresme, avec cette rapidité d'ardeur qui est commune à toutes les héroïnes de nos romans, se passionne très-sensuellement pour le duc Gaydon[2] et veut se servir du vavasseur comme d'un entremetteur. Celui-ci a de nobles indignations et déclare rudement que ce n'est pas là son métier[3]. Et quand enfin Gaydon, provoqué par Claresme, a accordé un rendez-vous hors du camp à cette reine trop enflammée; quand, malgré mille dangers, ils se couvrent de baisers coupables[4], Claresme, qui ne se contente pas de débaucher Gaydon, entreprend aussi de débaucher le brave vavasseur, et l'envoie à une de ses damoiselles dont l'humeur amoureuse est des plus faciles. Mais Gautier se souvient de sa femme, et repousse les avances de la damoiselle. « Si vous avez trop chaud, allez prendre un » bain, là-bas, à la fontaine », lui dit-il avec une chaste brutalité; et il s'en va[5]. L'excellent homme n'en aime pas moins le duc Gaydon, auquel il a voué une affection presque paternelle. Il faut voir avec quelle impétuosité il se jette sur Alori et les traîtres qui surprennent Gaydon dans sa tente, interrompent ses amours, et sont sur le point de le tuer[6]. Il faut le voir encore quand il sauve la reine de Gascogne, quand il l'arrache à la grossièreté des garçons de l'armée, quand il la ramène à Gaydon saine et sauve, intacte, vierge[7]. En vérité, c'est lui, c'est ce pauvre vavasseur qui est le héros chrétien, le vrai héros de tout ce poëme.

Quelle sera cependant l'issue de cette interminable guerre? Quand Charlemagne entrera-t-il vainqueur dans

[1] *Gaydon*, édit., Fr. Guessard et Siméon Luce, 8118 et suiv. — [2] 8260 et suiv. — [3] 8267-8329. — [4] 8881-8939. — [5] 8776-8840 et 8940-8990. — [6] 8991 et uiv. — [7] 9593-9677.

Charles est fait prisonnier par les Angevins. Réconciliation de Gaydon et de l'Empereur.

Angers? Ou bien, quand Gaydon le forcera-t-il à lever le siége ? C'est ce que le lecteur attend avec quelque impatience. L'Empereur veut en finir : il se travestit en pèlerin pour pénétrer dans la ville et juger par lui-même de la force ou de la faiblesse des assiégés[1]. Vieux subterfuge, que les trouvères n'ont pas craint de prêter plusieurs fois au fils de Pepin, et qui toujours échoue grossièrement. Ici, comme dans plusieurs autres chansons, Charlemagne est honteusement démasqué et rapidement reconnu[2]. Le voilà aux mains de son ennemi, de Gaydon. Le vainqueur, en vassal fidèle, tombe aux pieds de ce vaincu, et lui demande pour toute grâce d'être soumis au jugement des barons[3]. Dans un accès de reconnaissance plus ou moins volontaire[4], Charles lui accorde tout, et n'a pas lieu de s'en repentir : car, peu de temps après, le duc d'Angers sauve le pauvre roi dont les parents de Ganelon s'étaient enfin rendus les maîtres, et qu'ils emmenaient en un pays lointain[5]. On comprend cette fois les élans fort sincères de la reconnaissance de Charles; une belle réconciliation est enfin conclue au milieu de l'attendrissement universel. Gaydon est nommé grand sénéchal de France, et épouse la belle Claresme[6].

Moins d'un an après, Claresme mourait, et Gaydon, en larmes, se faisait ermite. Il mourut en odeur de sainteté[7].

[1] *Gaydon*, édit. Fr. Guessard et Siméon Luce, vers 9749-9948. — [2] 9949-10034. — [3] 10035-10240. — [4] 10241-10307. — [5] 10531-10807. — [6] 10808-10866. — [7] 10867-10878.

III *

Charles était enfin maître de l'Espagne; il possédait Escourges, Cordes, Luiserne; il avait vigoureusement

Analyse d'*Anseïs de Carthage*.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON D' « ANSEIS DE CARTHAGE ».** — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Anseïs de Carthage* est une œuvre du XIIIe siècle. (Cf. Paul Meyer, qui la croit un peu plus ancienne : *Recherches sur l'Epopée française*, pp. 51, 52.) = 2° AUTEUR. L'*Histoire littéraire* (XIX, p. 648-654) attribue ce roman de la décadence à un poëte du nom de Pierre ou Pierrot du Riès. Or, le seul manuscrit d'*Anseïs* où il soit, à notre connaissance, fait mention de ce personnage, c'est le manuscrit français 12548 de la Bibliothèque nationale :

> No canchons fine : de Dieu de Paradis
> Soit benéois qui les vers a oïs
> Et cil si soit qui ausi les a dis.
> Par Pierot fu icis roumans escris
> Du Riès qui est et sera bon chaitis.
> Je n'en sai plus, foi que doi saint Denis,
> Ne plus avant n'en truis en mes escris;
> Mais alons boire, qu'il est bien miedis. (F° 78 v°.)

Les deux autres manuscrits de la Bibliothèque nationale ne renferment rien de semblable, et voici leurs derniers vers :

> Soit benéois qui les vers a escris
> Et vous aussi qui les avés oïs.
> (Biblioth. nat., fr. 793, f° 72 v°.)

> Nostre cançon fine de Deu le Paradis.
> Cil qui dit li romans et li vers scris,
> Et vos ausi qui li avés oïs,
> Que Deu vos mete en la gloria de Paradis.
> (Biblioth. nat., fr. 1598, f° 107 v°.)

D'après les citations précédentes, il est facile de conclure que Pierrot du Riès n'est véritablement qu'un scribe. C'est le copiste d'un roman qu'il n'eût pas su composer. Il s'est donné la fantaisie de communiquer son nom à ses contemporains en quelques vers de sa façon qui sont vraiment détestables, et où l'on a eu tort de voir la signature de l'auteur. Somme toute, *Anseïs de Carthage* est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le manuscrit 793, notre roman se compose de 11 508 vers; dans le manuscrit 1598, de 10 528 vers; dans le manuscrit 12548, de 10 829 vers. Ce sont des décasyllabes assonancés par la dernière syllabe, ou rimés. Cependant il y a parfois des assonances mêlées aux rimes, et il faut noter que, dans les couplets féminins, on trouve encore un nombre assez considérable de ces assonances par la dernière voyelle : c'est ainsi que puiss*an*che rime avec v*en*te, r*en*dent avec *en*tre, s*a*ge avec t*a*rge, etc., etc. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. *Anseïs de Carthage* nous a été conservé dans six manuscrits, dont quatre se trouvent à Paris : *a*. Manuscrit de la Bibl. nat., fr. 793, XIIIe siècle, admirable exécution, langue très-pure. (Une copie moderne en existe à l'Arsenal, anc. B. L. F., fr. 164.) — *b*. Manuscrit de la Bibl. nat., fr. 12548, XIIIe siècle, aussi bon que le précédent. — *c*. Manuscrit de la Bibl. nat., fr. 1598, XIVe siècle, texte italianisé. — *d*. Manuscrit de Durham (Bibl.

vengé la mort de son neveu Roland. Marsile, sans doute, vivait encore; mais il n'était plus à craindre et avait été

de l'évêque Cosin, ms. V, II, 17). — *e.* Manuscrit de Lyon (Bibl. de la ville, n° 614). — *f.* Un fragment de 1650 vers se trouve en outre dans le ms. de la Bibl. nat., fr. 368 (anc. 6985), XIVe siècle. Un Inventaire des livres de la famille d'Este au XVe siècle, publié par P. Rajna (*Romania*, II, 49), signale « *libro uno chiamado romano Ancixe re de Spagna, in francexe, in membrana* ». — M. Gaston Paris (induit en erreur par l'*Histoire littéraire*) prétend qu'il y a eu deux rédactions différentes d'*Anseïs de Carthage*, et ajoute : « On ne s'est jusqu'à présent occupé que d'une seule » (l. l. 194). Nous avons examiné avec le plus grand soin les trois manuscrits complets de Paris et les avons trouvés parfaitement d'accord, couplet par couplet, et souvent vers par vers. Il n'y a entre eux que des variantes peu importantes, dont les trois textes suivants, empruntés au même couplet de notre chanson, pourront donner une idée suffisante :

Nostre empereres qui fu viex et flouris
Au partir donne et du vair et du gris,
L'or et l'argent et les chevaus de pris.
Car par coustume donna Karle tous dis.
Departi sont li baron signoris.
Et l'Empereres est de Loon partis,
Et vint à Ais, s'i est amaladis.
Mors fu au terme que Diex li avoit pris;
Peu vesqui puis dus Namles et Tierris.
(Biblioth. nat., fr. 12548, f° 78, r° v°.)

Nostre empereres qui est viels et floris
Au partir done et son vair et son gris,
L'or et l'argent et le vair et le gris (*sic*);
Quar par coustume dona Karles toudis :
Car par doner, ce dist, vient-on en pris.
Departi sunt li baron signoris
Et l'Emperere est de Loon partis
Et vint à Ais, s'i est amaladis.
Mors fu au tierme que Dex li ot promis,
A grant duel fu en la chaière assis.
Poi vesqui puis dus Namles et Tierris.
(Biblioth. nat., fr. 793, f° 72 v°.

L'Emperer qui fu viels et floris
A departir oit donés vars et gris,
Or et argent, et paliis et roncins;
Car per costume done Karllom tout dis.
Departis sont li barons segnoris.
L'emperer de Leon estoit partis.
Per tuit part vait Karlom per le païs.
A molt longo tempo i oit Karllom mis
Et molt grant pene i oit soffris.
Et vait ad Hais, si ert almaléis.
Mort fu al termene qui Deu i oit tramis.
A molt gran doil fu al monument assis.
Asés li fu abés et arcevis,
Moines et calones per trestuit le païs,
Avoc lor portent cros et crocifis,
Pois vesqui dux Naymes et Terris.
(Biblioth. nat., fr. 1598, f° 107 v°.)

5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Anseïs de Carthage* est inédit. — Il convient de signaler ici une publication que je n'ai pas eue entre les mains et dont j'ignore la nature exacte : *Anseïs de Carthage, ou l'invasion des Sarrazins en Espagne et en France, poëme inédit en vers français du* XIIIe *siècle, par Pierre du Riès; composé avec les histoires véritables*, sans lieu ni date, in-8°. = 6° VERSION EN PROSE. Il nous reste de ce roman du XIIIe siècle une version en prose très-développée (XVe siècle), qui nous est conservée dans un curieux manuscrit de l'Arsenal (anc. B. L. F. 214^b). « L'auteur de ce présent livre s'est esmeu paoureusement d'en rescripre aulcuns haultains fais et *translater de rime en prose* A L'APPETIT ET COURS DU TEMS » (f° 1 v°). = 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. L'affabulation d'*Anseïs de Carthage* n'a guère, en dehors de la France, joui d'une certaine popularité qu'en Italie. A la fin de la *Spagna* en prose du manuscrit de la Bibliothèque Albani, le compilateur italien nous raconte comment Charlemagne, avant de quitter l Espagne, veut y laisser un roi chrétien.

refoulé dans sa ville de Conimbre. La paix, enfin, était un fait accompli, et l'Empereur se sentait un grand

Chacun des barons a son candidat; mais, *alla fine*, les conseillers de l'Empereur tombent d'accord : *vi lasciarono Ansuigi di Ripess di Brettagnia* (cap. 183). Et la rubrique du chapitre 184 est la suivante : « *Chome Carllo inchorono Ansuigi della Spagna, e molto l'amestro, e poi ritorno in Francia.* » (*Jahrbuch* de Lemcke, XII, 405.) Ces quelques lignes indiquent la transition entre la *Spagna* et la *Seconda Spagna*, et cette dernière n'est que notre *Anseïs* arrangé à l'italienne. Seulement, Marsile ne meurt pas à la fin du roman et trouve le moyen de s'enfuir en Égypte, etc., etc. (Voy. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 190.) — Dans les *Nerbonesi* (livre I[er], chap. II), nous assistons au retour en France de Charlemagne qui vient d'achever sa seconde expédition d'Espagne, d'y délivrer le pauvre roi Anseïs et de faire trancher la tête à Marsile. C'est alors que le vieil Empereur passe par Narbonne et qu'il y rencontre le jeune Guillaume, fils d'Aimeri, dont la gloire remplit tout un cycle de notre Epopée nationale. Charles est si vieux, qu'il ne peut plus marcher et se fait transporter sur un char : Guillaume le saisit entre les bras et le porte jusque sur le seuil du palais. « Qu'est-ce que ce merveilleux enfant? » s'écrie Charles. On le lui nomme, et, plein d'enthousiasme : « Quand Ogier mourra, dit-il, je ferai de toi le gonfalonier de la sainte Église et tu porteras la bannière *di fiamma e d'oro.* » (*Le Storie Narbonesi*, éd. G. Isola, Bologna, Romagnoli, 1877, in-8°, t. I, pp. 4-6.) — Nous avons vu plus haut qu'au XV[e] siècle, la famille d'Este possédait dans sa bibliothèque un manuscrit d'*Anseïs de Carthage* en français (*Romania*, II, 49). = 8° TRAVAUX DONT LE ROMAN D'ANSEIS A ÉTÉ L'OBJET. Il est un de ceux qui sont le plus restés dans l'ombre durant les deux derniers siècles. — [1] Le premier travail important que nous ayons à signaler est la Notice de M. Amaury Duval, au tome XIX de l'*Histoire littéraire*, p. 648-654. — [2-3] Le continuateur de l'œuvre bénédictine attribue *Anseïs* à Pierrot du Riès. Déjà, M. Daunou l'avait attribué à Graindor de Douai (*Histoire littéraire*, XVI, p. 232, etc.), et Lacurne de Sainte-Palaye à Jean de Bapaume (*Notices des manuscrits*, II, 26 note 3). — [4] L'abbé de la Rue, de son côté, avait jugé bon de regarder Pierrot du Riès comme un poëte anglo-normand (*Bardes et Trouvères*, III, p. 170). Pourquoi? C'est ce qu'on ne saura jamais. — [5] En son *Histoire poétique de Charlemagne*, M. Gaston Paris a entretenu ses lecteurs, à plusieurs reprises, du singulier roman qui nous occupe, et nous avons relevé plus haut son erreur relative à la double rédaction d'*Anseïs*. — [6] L'auteur de la *Poesia heroico-popular castellana*, M. Mila y Fontanals, observe (p. 117) que la chanson d'*Anseïs de Carthage* présente une frappante analogie avec l'histoire du roi Rodrigue, telle qu'elle se trouve rapportée dans la *Cronica general*. En l'absence du comte Julien chargé d'une ambassade en Afrique, Rodrigue a déshonoré sa fille. Le comte, pour s'en venger, s'entend avec Musa, gouverneur d'Afrique, et introduit les Arabes en Espagne. Dans la légende française, Anseïs correspond à Rodrigue, Isoré à Julien et Marsile à Musa. = 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Cette chanson de la décadence n'est point sans quelque valeur, et nous pensons qu'elle a été trop dédaignée par les auteurs de l'*Histoire littéraire*. Le sujet en est dramatique, le style pur, la langue bonne. Le grand défaut du roman, c'est son interminable longueur; c'est surtout le développement exagéré qu'a reçu le milieu de l'action. Sur soixante-dix feuillets, quarante sont consacrés à des récits de bataille!!

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON D'*ANSEIS DE CARTHAGE*. — On peut établir les propositions suivantes : 1° *Le roman d'*Anseïs *ne repose* directement *sur aucun fondement historique*. — 2° *Ce qui a pu*

désir de retourner en France : « D'aler en France li » cuers li atenrie. » Et rien n'est plus facile à comprendre que cette émotion très-naturelle, quand on

donner lieu à cette fable d'un jeune roi laissé par Charlemagne en Espagne, c'est le fait très-historique de la royauté de Louis le Débonnaire en Aquitaine et dans les Marches d'Espagne; c'est la série des expéditions de ce jeune prince au delà des Pyrénées et de ses luttes contre les Vascons et les Musulmans (voy. le Tableau publié plus haut, page 362 et suiv.). *C'est aussi et surtout le récit de la* Cronica general *relatif à Rodrigue et au comte Julien; c'est le souvenir très-historique du dernier roi des Wisigoths, de l'invasion victorieuse des Sarrasins en Espagne et de la bataille de Xérès en 712.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — En dehors de notre poëme, la légende d'*Anseïs* n'a donné lieu qu'à deux récits importants : celui de la *Seconda Spagna* dont nous avons déjà relevé le dénoûment, qui ne ressemble pas à celui de la chanson, et celui de notre roman en prose (*Charlemagne et Anseïs*, Bibl. de l'Arsenal, anc. B. L. F., 214b). Nous avons copié avec soin et espérons publier un jour les rubriques très-développées de cette compilation médiocre qui, d'ailleurs, suit de très-près le roman en vers. Nous n'en citerons aujourd'hui qu'un extrait : c'est celui qui se rapporte à la mort de Marsile. « Marsile hucha Charlemaine et lui enquist de moult de choses. « Sire, » dist-il, quels gens sont ceux qui ont esté à cel convive qui estoient si bien vestus » et estoient à aultre table que là où vous estiez assiz? Et ceulz aussi qui tant » estoient bien nourris et gras, à ces crochés qui portoient robes troussées, » testes reses et grans couronnes? Et qui sont aultres descharnez, maigres et » deschirez ainsi? Et qui sont ceulz, dist-il, à terre, qui vivent de povre relief » que l'en a cy osté des tables et dunt l'en tient si peu de compte? — Marsile, » ce dist Charlemaine, ceulx que tu vois sis à ma destre et qui richement sont » parez, ce sont princes et chevaliers qui me font ayde aux batailles et avec moy » gardent le peuple contre les guerres. Ceulz que tu vois portans les crochés et » qui ont leurs chiefs couronnez, aultres troussez sus les chaintures, nourris de » grasses nourretures, sont arcevesques et evesques, abbez et notables prelaz qui » ont sus les clers du pays le regart et la prelature. Les aultres maigres, noirs et » gris, qui sont mis à une aultre table, sont povres freres Mendians comme sont » freres Jacobins, Augustins, Celestins et Carmes, freres Mineurs de l'Observance, » et tels gens qui sont commis pour faire à Dieu pour nous prières. Les povres » membres Jhesu-Crist sont ceulz qui vivent de relief et qui disnent dessus la » terre, qui prendent pacientement nostre benigne charité. » Quant Marsile eust bien entendu ce que lui eut dit Charlemaine, comme esbahis des povres membres que l'on asseoit au plus bas, dist tout hault : « La vostre chretienrie est » inhumaine... Quant à moy, je dis... que, pour l'honneur et reverence de Celluy » où avez la foi, doivent les membres estre mis au plus hault de toutes les » tables... Vous en faites tout le contraire. » Et onques en Dieu ne vault croire ne recepvoir le saint Baptême. Pour lequel refus Charlemaine le fist preschier à deux evesques, et fut tel icellui Marsile que, par malvaise impacience, se commença à rebeller et vault disputer aux evesques par la plus grant erreur qu'il peüt. Neanmoins, quand iceulz deux evesques l'eurent preschiet sur ses erreurs, à Charlon le livrerent et pour heretique le tindrent : si qu'adonques, nostre empereur voiant sa publique heresie, il le condempna à morir. » (F° 137 r° et suiv.) — Nous avons publié dans notre premier volume (page 449) un extrait du roman en vers sur ce même épisode : nous y renvoyons nos lecteurs. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que cette « histoire des pauvres » se retrouve

songe aux fatigues du roi, qui, suivant l'énergique expression de notre poëte, « de fer porter avoit la char pourrie[1]».

Mais, avant de quitter ainsi l'Espagne pacifiée, Charles voulut organiser le pays conquis. Avant tout, il importait de lui donner un roi, et un bon roi :

Roi convient faire en ceste region
Tel ki soit preus et de mout grant renon,
Preudoume as armes et entende raison.
Or viengne avant ki veut prendre le don[2].

Avant de quitter une dernière fois la terre d'Espagne, Charles veut y laisser un roi ; il choisit Anseïs et lui donne Isoré pour principal conseiller.

A cet appel de l'Empereur répond un beau jeune baron, nommé Anseïs, fils de Rispeu de Bretagne, cousin de Salomon, personnage qui n'avait pas encore de barbe au menton, nous dit le poëte, et qu'en effet nous n'avons jamais vu figurer jusqu'ici dans aucune chanson de geste. Malgré cette grande jeunesse, Charles ne le trouve pas indigne de la couronne et, avec cette rapidité singulière de résolution qui caractérise tous les héros de nos romans, le présente immédiatement à ses barons, en qualité de roi d'Espagne[3]. Seulement, il convient de laisser quelques vieux conseillers à ce prince presque enfant : c'est ce que fait l'Empereur, qui place le nouveau roi sous la tutelle du prudent Isoré. Cet Isoré va devenir un des personnages les plus considérables de tout le poëme. Désormais, le roi de Saint-Denis peut partir en toute sûreté ; mais il ne s'y décide qu'après avoir donné à Anseïs quelques derniers conseils pleins d'une généreuse sagesse[4].

On connaît l'humeur amoureuse de nos héroïnes.

presque textuellement dans la *Chronique* de Turpin et dans le traité *De elemosyna* de saint Pierre Damien. Seulement le faux Turpin fait honneur de ce trait à Agolant, et saint Pierre Damien à Witikind.

[1] *Anseïs de Carthage*, manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 793, f° 1 r°. — [2] *Ibid.*, f° 1 r° et v°. — [3] *Ibid.*, f°s 1 v°, 2 r°. — [4] *Ibid.*, f° 2.

Le sage Isoré a une fille, du nom de Lutisse, et Lutisse ressemble à tant d'autres jeunes filles de nos vieux poëmes, qui sont trop ardentes et trop sensuellement fougueuses. A peine a-t-elle entendu parler d'Anseïs, qu'elle s'éprend pour lui de la plus brûlante et de la plus malheureuse passion : « *Donés le moi, si sera mes maris*[1]. » Mais Isoré cherche à calmer ce transport, et représente à Lutisse qu'Anseïs est maintenant de trop haute condition pour ne pas prétendre à un mariage plus éclatant. Ces sages discours, hélas! n'éteignent point le feu brutal qui consume sa fille.

La fille d'Isoré, Lutisse, se prend d'amour pour Anseïs.

La scène se transporte au palais d'Anseïs : les barons que Charlemagne a institués conseillers du jeune roi font observer à leur seigneur qu'il est temps pour lui de prendre femme. Nul ne met plus d'empressement qu'Isoré à donner ce conseil à Anseïs : car il a hâte de le voir marié et de mettre ainsi un obstacle à la passion de Lutisse. « Le roi Marsile, dit-il, a une fille d'une beauté incompa- » rable : elle est plus belle que sirène et fée[2]. Si mon sei- » gneur le désire, j'irai, pour lui, la demander à son père. » Anseïs y consent; même il se prend rapidement d'amour pour la fille inconnue du roi païen[3]. Isoré part avec le comte Raymond; mais il est plein d'angoisses en s'éloignant. Il craint pour l'honneur de sa fille, qu'il laisse à la merci d'Anseïs, mais surtout qu'il laisse en proie à sa passion et maîtresse d'elle-même. « Je vous prie et vous » supplie, dit-il à Anseïs, de ne jamais avoir l'idée de » déshonorer mon enfant : car, jamais plus, je ne vous » pourrais aimer. Mais je vous quitterais sur-le-champ, » je passerais la mer, et je renierais Dieu pour adorer » Mahomet[4]. » C'est là, d'ailleurs, la pensée fixe d'Isoré. Il recommande Lutisse à tous les barons : « *Por l'amor*

[1] *Anseïs de Carthage*, l. l., f° 2 v°. — [2] *Ibid.*, f° 3 r°. — [3] *Ibid.*, f° 3 r°. — [4] *Ibid.*, f° 3 v°.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXIV.

Dieu, pensés à mon enfant[1]. » Il la confie une dernière fois au jeune roi ; il part enfin, et le voilà qui se dirige vers Morinde.

Anseïs, séduit par Lutisse, la déshonore sans la connaître. Colère d'Isoré, qui renie la foi chrétienne et devient le plus redoutable ennemi du jeune roi d'Espagne.

Isoré avait raison de s'effrayer ; mais c'est sa fille, et non pas Anseïs, qui est à redouter. Anseïs, lui, est d'une chasteté toute virginale[2]. La fille d'Isoré emploie vainement contre lui toutes les séductions qui sont à l'usage de nos héroïnes : séductions qui n'ont assurément rien de délicat. Bref, elle en vient au grand moyen ; elle en vient à ce procédé bestial que plus de vingt jeunes filles emploient sans rougir en plus de vingt chansons de geste. Elle se glisse pendant la nuit dans la chambre du jeune roi, éteint les *cierges* qui brûlent près de lui, s'introduit dans le lit. Elle se livre à Anseïs sans se faire connaître, et le force à la déshonorer. Après quoi, elle s'en va satisfaite ; mais, au dernier moment, Anseïs apprend qui elle est : « Ah ! donzelle, dit-il, vous m'avez » perdu. — C'est vrai, répond-elle ; mais je vous aimais » tant que, si je n'avais joui de votre corps, je me serais » pendue en bois[3]. » Et elle se décide à tout révéler à son père : « Je lui dirai que le roi m'a déshonorée... et » ce ne sera que la vérité[4]. » On voit que la fille d'Isoré pratiquait le système de la restriction mentale. D'ailleurs, elle ne désespère pas de l'avenir et compte bien épouser son Anseïs.

Cependant Isoré est arrivé à Morinde et a rempli son message auprès du roi Marsile[5] : Marsile accorde volontiers sa fille Gaudisse au nouveau roi d'Espagne. Quant à Gaudisse, son cœur bat vivement à la seule pensée de ce

[1] *Anseïs de Carthage*, l. l., f° 4 v°. — [2] *Ibid.*, f°s 4 v°, 5 r°.
[3] « Isnelement est de son lit saillie, — Nue en chemise ; moult fu ose et hardie... — Ens est entrée, moult fist grant deablie — Et vint au lit, mais li rois ne dort mie ; — Tant belement s'est jouste lui glachie : — Ce fait Amours qui les amans maistrie. » (F° 5 r° et v°.)
[4] *Anseïs de Carthage*, l. l., f° 6 r°. — [5] *Ibid.*, f°s 6 r° v°, 7 r°.

mariage. Elle pense tout aussitôt au baptême, qu'elle veut recevoir sans retard; elle renie tout aussitôt ses dieux et son pays[1]: toutes ces princesses sarrasines se ressemblent. On a dit à celle-ci qu'Anseïs était bel homme: « En » la cort n'est nul si bel baceler. » Cela lui suffit. Elle précipite le départ des messagers chrétiens, et voudrait déjà voir son seigneur et époux. Mais son père Marsile l'avait promise à un roi sarrasin, à Agolant le Sauvage[2]. Cet Agolant, furieux des nouvelles fiançailles de Gaudisse, vient, à la tête d'une immense armée, mettre le siége devant Morinde[3]. Isoré et Raymond, son compagnon d'ambassade, étaient déjà sur mer quand ils apprennent ce grave événement: ils pénètrent dans la ville assiégée et la défendent courageusement contre les Sarrasins. Le comte Raymond défie Agolant en combat singulier, et le tue[4]. Gaudisse pousse alors un grand cri de joie. Quant à Marsile, il fait construire un merveilleux vaisseau en ébène, en cuivre et en argent[5]. C'est sur ce vaisseau, roi brillant de la mer, que la jeune princesse va, entre Isoré et Raymond, prendre possession de son royaume. Ses malheurs, hélas! ne font que commencer[6].

Isoré est à peine débarqué près d'Anseïs qu'il apprend le déshonneur de sa fille[7]. C'est ici que se place la principale péripétie de tout ce drame. Isoré, pâle, demi-mort de colère et d'indignation, entre brutalement dans le palais du jeune roi et lui lance à la tête cet insolent défi: « Écoutez-moi bien, sire Anseïs. — Vous avez agi en » vilain avec moi; — Jamais plus il n'y aura d'accord » entre nous. — Je vous défie en ce moment; — Je vous » rends la terre que je tenais de vous; — Je renierai » Dieu, je le renie. » Et il sort furieux[8]. Certes, il y

[1] *Anseïs de Carthage*, l. l., f° 7 r°. — [2] *Ibid.*, f° 8 v°. — [3] *Ibid.*, f° 9 r°. — [4] *Ibid.*, f°s 9 v° et 10 v°. — [5] *Ibid.*, f° 11 r°. — [6] *Ibid.*, f° 11 v°. — [7] *Ibid.*, f° 12 r°. — [8] *Ibid.*, f° 12 v°.

avait là, pour un vrai poëte, un beau sujet à traiter. Un baron chrétien, un vieillard dont la fille a été déshonorée, se déclarant publiquement renégat et tournant tout d'un coup ses armes contre son roi et contre les chrétiens, avec je ne sais quelle rage formidable, avec je ne sais quels rugissements de haine et de colère ; cela s'est rencontré plusieurs fois dans l'histoire, et il y a là, en vérité, tous les éléments d'un poëme superbe. L'auteur d'*Anseïs* n'est par malheur qu'un versificateur du second ordre, et ne saura pas profiter de tant de richesses.

Guerre entre Anseïs et Marsile, qui trouve un allié dans le renégat Isoré.

Isoré va donc offrir son épée au roi Marsile, auquel il reconduit la pauvre Gaudisse[1]. La guerre, tout aussitôt, commence entre les chrétiens, qui ont Anseïs à leur tête, et les païens, commandés par Isoré. Elle dure de longues années. Pour donner à sa vengeance un raffinement cruel, le renégat, le *vieillart renoié*, a demandé en mariage la fille de Marsile, et c'est à grand'peine que celle-ci obtient un délai qui lui permet enfin de se faire enlever par Anseïs et de l'épouser[2]. La guerre continue, horrible. De grandes batailles se livrent, dont le récit serait trop long[3]. Après de nombreuses vicissitudes, nous retrouvons le roi chrétien d'Espagne dans la situation la plus dure : il est réduit à la dernière extrémité ; il va mourir de faim avec sa femme et ses deux petits enfants[4]. Comment, comment sortir de cette angoisse ? Ses yeux alors se tournent vers la France et vers l'empereur Charles : c'est de là seulement qu'il peut attendre un secours sans lequel il va succomber. Il est vrai qu'il a promis jadis au roi de France de ne pas faire la guerre aux Sarrasins et de gouverner l'Espagne dans la paix : mais, après tout, est-ce lui qui a commencé la guerre, est-ce lui qui est coupable ? Vite, il envoie des messagers

Le jeune roi chrétien est réduit à la dernière extrémité et réclame le secours de Charlemagne

[1] *Anseïs de Carthage*, l. l., f°s 13 r°, 14 r°. — [2] *Ibid.*, f°s 14 v°, 15 r°. — [3] *Ibid.*, f°s 15 v°, 47 r°. — [4] *Ibid.*, f° 52 v°.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXIV.

Charles, âgé de plus de deux cents ans, accourt à l'aide d'Anseïs. Ses victoires, sa nouvelle conquête de l'Espagne, son retour en France.

au fils de Pepin[1], qui, depuis sept ans déjà, est gravement malade. Malade de vieillesse : car notre Charlemagne a plus de deux cents ans. Mais à peine a-t-il appris la détresse d'Anseïs, que le vieil Empereur se sent redevenir jeune : il se lève, convoque son ost, part pour l'Espagne. Dieu est toujours avec lui, et c'est ce que l'on voit bien au passage de la Gironde, à Blaye. Le fleuve est très-haut et les eaux en sont menaçantes ; l'armée française reste, là, sur le bord, tremblante, inquiète. Alors Charles fait une prière et tend les bras vers le ciel : et tout aussitôt les eaux de la Gironde s'écartent et, comme un autre Jourdain, laissent passer à pied sec l'armée de Dieu[2]. Peu de temps après, l'Empereur franchissait les Pyrénées et arrivait à Pampelune[3].

La campagne contre les Sarrasins n'est pas, cette fois, de longue durée. Les païens sont vaincus, Marsile et Isoré faits prisonniers, Anseïs délivré. Conimbre et Luiserne tombent au pouvoir de Charlemagne, les chrétiens triomphent, et le jeune roi d'Espagne tombe aux bras de son libérateur[4]. Charles n'a qu'à se montrer pour vaincre : il retourne en France, et ce fut là, dit le poëte, la dernière de ses expéditions et le dernier de ses triomphes. C'était bien finir.

Isoré est pendu et Marsile décapité. Anseïs règne paisiblement sur l'Espagne chrétienne.

Des exécutions sanglantes marquent la fin de notre chanson : Isoré le renégat est pendu, et son corps honteusement jeté dans un four chaud : « *Si doit-on faire del' felon traïtor*[5]. » Sa fille, qui était la cause réelle de toute cette guerre, devient à son tour la prisonnière des Français ; mais elle s'agenouille en pleurs aux pieds de Charlemagne, et le fils qu'elle a eu d'Anseïs intercède pour elle. On lui fait grâce, à la condition

[1] *Anseïs de Carthage*, l. 1., f° 56 r°. — [2] *Ibid.*, f°s 59 v°, 60 r°. — [3] *Ibid.*, f° 60 v°. — [4] *Ibid.*, f° 71 r°. — [5] *Ibid.*, f° 68 v°.

qu'elle sera *nonnain*[1]. Quant à Marsile, on l'emmène en France, et, comme il refuse le baptême, on lui sépare *la tête du bu*. Sa femme est plus accommodante : elle consent à devenir chrétienne et épouse le comte Raymond, cet ancien compagnon d'Isoré qui, durant la guerre, est demeuré noblement fidèle à la cause chrétienne. Enfin, le fils aîné du roi d'Espagne, le jeune Gui, est fait chevalier. Le règne d'Anseïs se poursuit glorieusement dans l'Espagne pacifiée et chrétienne[2].

Il convient de remarquer ici que les derniers vers de notre chanson sont le suprême dénoûment que les trouvères aient donné à la catastrophe de Roncevaux. La mort de Marsile est le dernier châtiment de la mort de Roland. Si Charles ordonne l'exécution du roi païen, c'est, nous dit le poëte, « qu'il se prit tout à coup à se souvenir de son neveu, et d'Olivier le noble baron, et des douze Pairs qu'il aima tant[3] ». Le vieil Empereur, ayant ainsi vengé la grande défaite de la France, n'avait plus qu'à fermer les yeux. Il mourut en effet, chargé de jours et de gloire, et son vieux conseiller, le duc Naimes, le suivit de près dans le tombeau[4]. Ainsi se termine la chanson d'*Anseïs*.

Mais nous anticipons sur les événements, et il nous reste encore à écrire les derniers chapitres de la légende de Charlemagne.

[1] *Anseïs de Carthage*, l. l., f° 70 r°. — [2] *Ibid.*, f° 72 v°. — [3] *Ibid.*, f° 72 r° : « Quant Karles l'ot, le sens quide derver. — Lors li a pris de Rollant à mem brer, — Et d'Olivier le gentil et le ber, — Des douze Pers que il pot tant amer. » — [4] *Ibid.*, f° 72 v°.

CHAPITRE XXV

TROISIÈME ET DERNIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE

Rappel des six chansons consacrées à la guerre d'Espagne : *l'Entrée en Espagne, la Prise de Pampelune, Gui de Bourgogne, Roland, Gaydon* et *Anseïs de Carthage.*

Il semble qu'après la grande expédition d'Espagne, après Roncevaux, la légende de Charlemagne touche à son terme. Que pourrait-on ajouter au récit d'une telle défaite et de telles représailles ? On s'étonnerait volontiers de voir Charlemagne survivre à une déroute si glorieuse : il aurait dû mourir, à tout le moins, enveloppé dans la gloire de son triomphe à Saragosse.

Cependant, après les six chansons consacrées aux péripéties de la guerre d'Espagne; après l'*Entrée en Espagne*, la *Prise de Pampelune*, *Gui de Bourgogne*, *Roland*, *Gaydon* et *Anseïs de Carthage*, nos poëtes ont encore trouvé le secret d'intéresser leurs auditeurs. Le sujet n'était pas encore épuisé.

Annonce des chansons dont il reste à faire l'analyse : *les Saisnes, Huon de Bordeaux* (avec son Prologue et ses Suites). *Macaire* et *le Couronnement Looys.*

Jusqu'à ce jour, en effet, nous n'avons pas vu paraître sur la scène de notre drame épique cette race sauvage, féroce, indomptable, ces Saxons que tous nos historiens sont d'accord à nous signaler comme les ennemis les plus redoutables de Charlemagne roi et de Charlemagne empereur. Était-il possible que les quarante années de lutte contre les Saxons, que ces formidables expéditions, ces tueries, ces torrents de sang, ces guerres plus qu'humaines, ne laissassent aucune trace dans notre Épopée ? Non, non, et voici la *Chanson des Saisnes* dont le sujet est placé par nos poëtes après la grande

guerre d'Espagne. Le héros en est tout indiqué : c'est Witikind, dont on a francisé le nom ; c'est Guiteclin de Sassoigne.

Mais autrefois, et alors même que Charles était dans toute la force de sa virilité, de nombreuses rébellions avaient compromis la puissante unité de l'empire : il les avait puissamment étouffées. Est-ce que les grands vassaux de Charles, qui se sont montrés si orgueilleux et si téméraires à l'époque de sa jeune prospérité, ne vont pas de nouveau relever la tête sur le déclin de ce règne glorieux? Ils n'ont pas eu peur de Charles libérateur de Rome, vainqueur des païens, maître de la chrétienté ; auraient-ils peur de ce vieil empereur deux fois centenaire? Non, non, et voici l'ancienne chanson des *Barons Herupois*[1], voici *Huon de Bordeaux*, qui vont nous faire assister aux dernières révoltes contre Charles, aux derniers déchirements du grand empire pendant la vie du grand Empereur.

Cependant nous n'avons pas pénétré depuis longtemps dans la vie intime du fils de Pepin. Le roman de *Macaire* nous ouvre les portes du palais impérial et nous donne le spectacle d'un drame conjugal très-inattendu et très-émouvant. La légende de Charles s'ouvrait par la douce figure de Berte innocente et persécutée ; elle se ferme sur la douce figure de Blanchefleur persécutée et innocente. Toute notre légende est placée entre deux sourires : celui de la mère de Charlemagne et celui de sa femme.

Il ne nous restera plus qu'à nous faire, avec l'auteur du *Couronnement Looys*, les témoins des dernières années et de la mort du grand roi. Nous avons vu ce soleil se lever, nous le verrons s'éteindre.

[1] Elle forme la première partie de la *Chanson des Saisnes*.

CHAPITRE XXVI

APRÈS LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE. — GUERRE CONTRE LES SAXONS

La Chanson des Saisnes *.

Analyse de la *Chanson des Saisnes.*

« Le Charlemagne de la légende est inférieur au » Charlemagne de l'histoire » : nous aurons lieu, plus

* **NOTICE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE SUR LA « CHANSON DES SAISNES ».** — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. *a.* La *Chanson des Saisnes*, comme l'a prouvé M. P. Paris (*Histoire littéraire*, XX, 605 et suiv.), remonte aux dernières années du XIIe siècle. — *b.* Avant ce poëme, il en a sans doute existé un autre, dont la *Karlamagnussaga* (en sa cinquième branche) nous a conservé la substance. = 2° AUTEUR. L'auteur de la *Chanson des Saisnes* est Jehan Bodel, Bodiax ou Bodiaux : il était d'Arras, et fut même, soit le ménestrel, soit le héraut d'armes de cette commune. Outre la *Chanson des Saisnes*, on lui doit cinq *Pastourelles*, un *Jeu de Saint-Nicolas* et une pièce assez touchante qui a pour titre : *le Congé*. Le malheureux trouvère, atteint de la lèpre, fait ses adieux au monde avant d'entrer dans une maladrerie (celle de Meulan peut-être). M. P. Paris a fixé la date de cette retraite de Jehan Bodel entre les années 1202-1205 (*Histoire littéraire*, XX, 605 et suiv.). L'auteur des *Saisnes* eut une grande réputation durant tout le XIIIe siècle, et nous avons déjà cité les vers que lui consacre Girard d'Amiens au commencement du siècle suivant, parlant du poëme « Que Jehan Bodiax fist à la langue polie, — De bel savoir parler et science aguisie, — Par quoi de Guytequin et de Saignes traitie — A l'estoire si bel et si bien desclarcie — Que de bien entendant doit estre actorisie. » (*Charlemagne*, Bibl. nat., fr. 778, f° 165 v°.) = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. La *Chanson des Saisnes*, dans le manuscrit de sir Thomas Phillips, qui ne présente pas de lacunes, renferme environ 7650 vers. Ce sont des alexandrins assonancés par la dernière syllabe ou rimés. Nous avons signalé quelques traces « possibles » d'une plus ancienne rédaction, notamment dans le couplet XLVIII, qui est assonancé par la dernière voyelle : « Qant l'amande fut faite et pais ferme sans f*a*ille, — Grant joie en a li rois et li conte sans f*a*ille (*sic*) ; — Tuit afient et ferment à aidier le roi K*a*rle. — Congié prend l'Apostoiles, maintenant s'an rep*a*ire. — Errière s'en reva, que il plus n'i at*a*rde. » (Édit. Fr. Michel, I, p. 79.) Le manuscrit de sir Thomas Phillips est le seul, à notre connaissance, qui présente ce couplet avec ces assonances véritablement primitives. = 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Il ne nous reste aujourd'hui que quatre manuscrits de la *Chanson des Saisnes : a.* Manuscrit de sir Thomas

loin, de développer cette thèse que tous les érudits n'admettent pas; mais jamais cette proposition ne nous

Phillips, jadis connu sous le nom de « manuscrit Lacabane ». Ce manuscrit précieux a passé tour à tour par les mains de M. Lacabane, du libraire Crozet, de MM. Payne et Foss de Pall-Mall, à Londres, et enfin de sir Thomas Phillips. C'est un petitin-4° du XIII[e] siècle. — *b*. Manuscrit de la Biblioth. de l'Arsenal, anc. B. L. F. 175. Texte excellent, langue très-pure; 4162 vers, XIII[e] siècle. — *c*. Manuscrit de la Biblioth. nat., fr. 368, XIII[e] siècle, 5420 vers. Il en existe une copie moderne. (Bibl. nat., Mouchet, 6.) — *d*. Manuscrit de Turin (Bibl. de l'Université), 8000 vers, XIII[e] siècle. C'est, avec le manuscrit *a*, le seul texte qui contienne le récit de la mort et de la vengeance de Baudouin. = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. En 1839, dans la Collection des *Romans des douze Pairs de France*, éditée par Techener, M. Fr. Michel fit paraître, en deux volumes in-8°, la « *Chanson des Saxons* ». = 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. La légende de Guiteclin et des Saisnes a conquis une certaine popularité hors de la France : *a*. *En Espagne* [1]. « S'il faut en croire la *Gran Conquista de ultramar* (fin du XIII[e] s.), c'est en revenant d'Espagne, après son mariage avec Galienne, que Charles apprend la prise de Cologne par *Geteclin*, *rey de Sajonia*. Il marche aussitôt contre lui, le tue, et marie son neveu Baudouin avec la veuve de ce prince, qui est baptisée sous le nom de *Sevilla*. » (Mila y Fontanals, *De la poesia heroico-popular castellana*, p. 339.) — [2] Dans les romances sur le Marquis de Mantoue, il est question de Baudouin, qui est représenté comme le neveu, non pas de Charles, mais du grand Marquis. (De Puymaigre, *Les vieux auteurs castillans*, II, 311 ; Mila y Fontanals, l. l., p. 342.) — [3] « Les poëtes espagnols, dit M. de Puymaigre, ont ici confondu Baudouin tué par Charlot et vengé par son père Ogier de Danemark, avec Baudouin, frère de Roland et amant de Sebile, femme de Guiteclin. » (L. l., 314.) — [4] « Les plus anciennes de ces romances, dit M. Mila, sont celles de *Valdovinos*, *Nuño Vero* et *Tan clara*, qui présentent un reste de l'ancienne tradition de la *Chanson des Saisnes*. » (L. l., p. 379.) — *b*. *Dans les Pays-Bas*. M. Bormans a publié, dans le *Bulletin de la Commission d'histoire de Belgique* (1[re] série, t. XIV, p. 253), un fragment néerlandais du XIII[e] siècle, « *Guitequin* ». — *c*. *Dans les pays scandinaves*. [1] La cinquième branche de la *Karlamagnus-saga* est intitulée : « *le Roi Guitalin* », et reproduit une chanson antérieure à celle de Jehan Bodel. — [2] Cette branche de la *Saga* du XIII[e] siècle a été résumée, d'après l'islandais, dans la *Keiser Karl Magnus Kronike*, œuvre danoise très-populaire du XV[e] siècle. — [3] Dans cette même chronique danoise on trouve une branche qui a pour titre : *Baudouin et Sebille*, et qui ne se trouve pas dans la *Karlamagnus-saga*, telle du moins que nous la possédons aujourd'hui. — [4] « C'est de la Grande-Bretagne, dit M. Paul Meyer (*Recherches sur l'Epopée française*, p. 309), que le *Guitalin* a passé dans la littérature noroise, dans la *Karlamagnus-saga*. Et ce qui le prouve, ce sont quatre vers, bien anglo-normands, que l'on retrouve dans le texte même de la *Saga*. » = 7° TRAVAUX DONT LA CHANSON DES SAISNES A ÉTÉ L'OBJET. *a*. En 1736, Galland, dans son *Mémoire sur quelques anciens poëtes et sur quelques romans gaulois*, citait le *Charlemagne* de Girard d'Amiens et, en particulier, le passage relatif à Jehan Bodel et à notre chanson. — *b*. Dans ses volumes de juillet et août 1777, la *Bibliothèque des Romans* donne une analyse de la *Chanson des Saisnes*. — *c*. Au tome III de son *Histoire de Charlemagne* (1782), Gaillard parle assez longuement du roman de Jehan Bodel : « Cet esprit d'intolérance et de prosélytisme, quelquefois déplacé, se retrouve partout dans ces romans de Charlemagne. Dans un combat des Français contre les Bulgares, Baudouin, frère de Roland et neveu de Charlemagne, court à Firamor (*sic*), roi des Bulgares, en lui criant : « Fais-toi chré-

a paru plus vraie qu'au moment où nous avons été à même de comparer la *Chanson des Saisnes* avec le récit

» tienner, ou je t'arrache la vie. — Laisse là tes contes, répond le roi bulgare, » et défends-toi. » C'était exposer la foi à de pareilles profanations que de parler ainsi de conversion au milieu de l'horreur des combats, etc., etc. » (P. 382 et suiv.) — *d. e.* Il nous faut descendre jusqu'en 1832 pour entendre de nouveau parler scientifiquement de la *Chanson des Saisnes*. M. P. Paris y fit allusion dans sa Préface de *Berte aus grans piés*. M. Fauriel en entretint les auditeurs de son cours sur *l'Origine de l'Epopée au moyen âge;* mais en quels termes vagues ! « *Je crois avoir vu* le titre d'un roman où il s'agit, *à ce qu'il paraît*, d'une expédition de ce monarque contre les Saxons. Je soupçonne toutefois qu'il est d'une date assez récente, bien postérieure à la fin du XIIIe siècle. » (*Revue des deux mondes*, 1er sept. 1832, p. 532.) — *f.* Le 14 novembre 1835, parut, dans le *Journal des Débats*, un article de A. W. Schlegel, affirmant que les luttes de Charles contre les Saxons n'avaient donné naissance à aucune chanson de geste : « Dans les romans, la longue lutte de Charles avec les indomptables Saxons est complétement ignorée. » — *g.* En 1839, parut l'édition de M. Fr. Michel. — *h.* En 1840, M. P. Paris parla de la *Chanson des Saisnes* dans ses *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi* (III, 107-111). — *i.* L'année 1842 fut plus profitable encore à notre vieux poëme : M. P. Paris lui consacra une bonne Notice dans le tome XX de l'*Histoire littéraire* (pp. 605-616). — *j. k.* Cette même année, en Allemagne, Grässe consacrait à l'œuvre de Jehan Bodel une bibliographie médiocrement étendue (*Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, p. 291), et MM. Ideler et Nolte en faisaient autant dans leur *Geschichte der altfranzösischen Literatur* (II, pp. 85-89), où ils citaient *in extenso* l'épisode des dames françaises à Saint-Herbert du Rhin. — *l.* Dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, M. G. Paris est revenu à plus d'une reprise sur la légende de Guiteclin. Il a mis en lumière le fait aujourd'hui incontestable de la rédaction, à une époque plus ancienne, d'un *Guiteclin* fort différent de celui que Jehan Bodel nous a laissé (*Histoire poétique de Charlemagne*, 1865, pp. 150, 285-293, etc.). — *m. n.* Nous avons eu l'occasion de mentionner plus haut les travaux de MM. de Puymaigre (*Les vieux auteurs castillans*, 1867) et Mila y Fontanals (*De la poesia heroico-popular castellana*, 1874). — *o.* En novembre 1879, M. Paul Meyer publie dans la *Romania* (VII, pp. 481 et suiv.) un Mémoire sur la *Vie latine de saint Honorat*, où il a l'occasion de citer l'épisode de la belle Sibille qui fut exorcisée par Honorat et qui devait un jour « s'enamourer » de Baudouin. = 8° VALEUR LITTÉRAIRE. La *Chanson des Saisnes* est un poëme de la décadence dont l'esprit n'a plus rien de primitif. L'auteur est surtout animé de préoccupations littéraires ; il travaille et lime son style ; il est élégant, facile, délicat. Il écrit *Amour* par un grand *A*. Il est galant, trop galant ; même, il est sensuel. Le premier rang est donné non pas à l'amour, mais aux amourettes ; les coups d'épée ne sont plus estimés à leur juste prix ; on leur préfère les entretiens lubriques, les coquetteries agaçantes, les sensualités à demi raffinées, à demi grossières. C'est un roman d'aventures en vers héroïques, qui reproduit parfois d'antiques légendes. Adenès vivait un demi-siècle au moins plus tard que Jehan Bodel, et néanmoins il est certain que *Berte* est très-supérieure aux *Saisnes*, et beaucoup plus fidèle à l'esprit primitif de notre Épopée nationale.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA *CHANSON DES SAISNES.* — On peut établir les propositions suivantes : 1° *La* Chanson des Saisnes *est essentiellement historique dans son fond et fabuleuse dans ses détails.* — 2° *Les personnages de Baudouin et de Sebille n'ont rien de réel.* — 3° *Les expéditions*

que l'auteur des *Annales* attribuées à Eginhard a consacré aux guerres de Charlemagne contre les Saxons.

nombreuses de Charles contre les Sarrasins depuis 772 *jusqu'en* 804, *les révoltes sans fin de ce peuple indomptable contre le roi des Franks, l'admirable résistance de Witikind, devaient donner lieu à des légendes épiques : la* Chanson des Saisnes *est un des poëmes où sont condensées ces légendes. — 4° Jehan Bodel place l'action de son poëme après la défaite de Roncevaux. L'auteur des* Annales *attribuées à Eginhard dit seulement que les Saxons profitèrent de la déroute des Pyrénées pour se soulever une fois de plus :* « Interea Saxones, » velut occasionem nacti, susceptis armis, ad Hrenum usque profecti. » (*Annales*, ann. 778.) — 5° *Il est encore certain que la conversion de Witikind en* 785 *ne mit pas fin à la grande guerre des Saxons contre Charlemagne, et qu'elle continua jusqu'en* 804; *fidèle encore ici à la tradition historique, l'auteur de la* Chanson des Saisnes *fait continuer la guerre contre le grand Empereur après la défaite de son héros. — 6° Un des fils de Guiteclin se convertit dans notre poëme et y reçoit le nom de « Guiteclin le convers » : c'est un souvenir évident de la conversion très-historique du véritable Witikind.* Voyez, dans l'*Art de vérifier les dates*, le précis très-exact de toutes les luttes des Franks contre les Saxons.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — L'affabulation de Jehan Bodel manque d'unité, et son poëme, à la vérité, renferme trois poëmes : 1° *les Barons Herupois*, 2° *les Saisnes*, 3° *Baudouin et Sebille* ou *la Mort de Baudouin*. Cette triple légende a donné lieu à environ huit récits dont nous allons faire l'énumération : 1° Un ancien poëme français, un autre *Guiteclin* (de la seconde partie du XIIe siècle sans doute), celui qui, fort heureusement, nous a été conservé en substance par la *Karlamagnus-saga* sous deux formes à peu près semblables (I, 45-47, et V). — 2° Quelques vers de Ramon Feraud dans sa *Vida de sant Honorat* (fin du XIIIe siècle), et la *Vie* latine d'après laquelle ce poëme a été certainement composé. — 3° Un fragment néerlandais du XIIIe siècle, *Guitequin*, publié par M. Bormans dans le *Bulletin de la Commission d'histoire de Belgique*, I, t. XIV, p. 253. — 4° La *Chronique* de Philippe Mousket (XIIIe siècle). — 5° *Baudouin et Sebille*, branche qui devait exister dans l'ancienne rédaction de la *Karlamagnus-saga* (XIIIe siècle), et qui ne nous est conservée que dans la *Keiser Karl Magnus Kronike*, œuvre danoise du XVe siècle. — 6° Les *Romances* espagnoles. — 7° Les *Conquestes de Charlemaine*, de David Aubert (1458). — 8° Le manuscrit 5003 de la Bibliothèque nationale (dont l'original ne peut remonter plus haut que la fin du XIVe siècle). — Et nous ne parlons que pour mémoire de quelques allusions de la *Chanson de Roland* et de la *Gran Conquista de ultramar*.

Parmi ces récits, dont plusieurs n'avaient pas été présentés sous leur vrai jour avant l'*Histoire poétique de Charlemagne* de M. Gaston Paris (notamment les n°s 1, 2, 5 et 8), nous devons signaler avec plus de détails les suivants :

1° L'ANCIEN POEME FRANÇAIS, qui nous a été conservé par la *Karlamagnus-saga*, est ainsi résumé dans la première branche de la compilation islandaise : « Pendant que Charlemagne revient d'Italie en France, Roland et Olivier vont avec mille hommes assiéger la ville de Nobles, où le roi Fouré était préparé à soutenir un siége de vingt ans. Charles est à peine rentré à Aix qu'il reçoit de Saxe la nouvelle que le roi Vitakind a pris et brûlé Mutersberg et mutilé l'évêque. Il s'avance avec son armée vers la Saxe ; mais il est arrêté au passage du Rhin; il n'y a ni pont, ni bateau, ni gué. Il rassemble des matériaux pour un pont, mais le travail va très-lentement : Charles regrette que Roland ne soit pas là; le pont serait vite fait et Vitakind tué. Il envoie des messages à Roland et à Olivier; ceux-ci se mettent à l'œuvre, et en six mois le pont est

Véritablement, c'est du côté de l'histoire que se trouve le merveilleux. La légende est petite, étroite, mesquine.

construit. Roland et Olivier s'emparent de Veskhlara et prennent le gouverneur de la ville. Puis on s'empare de la ville de Tremoigne, dont les murs tombent comme par miracle ; le roi Vitakind est tué. Beuves sans barbe est chargé de surveiller le pays. » (*Karlamagnus-saga*, I, 45-47 ; Gaston Paris, l. l.) — La cinquième branche du recueil scandinave est tout entière consacrée à Guitalin (voy. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. XXV, p. 18 et suiv.). Ce n'est, d'ailleurs, qu'un développement de ces quelques lignes de la première branche dont nous venons de citer la traduction... Charles est devant Nobles : il apprend que Guitalin vient de brûler Cologne ; il se résout à lever le siége qu'il avait commencé. Roland se refuse à abandonner de la sorte une conquête presque assurée ; l'Empereur, furieux, lui donne un coup sur le visage, puis se hâte de marcher vers Cologne. Une grande bataille s'engage tout aussitôt entre le roi de France et les Saisnes ; Charles est assiégé dans Cologne et va périr : « Où est Roland ? Il nous faut Roland. » Un messager court l'avertir de la détresse de son oncle. Le fiancé d'Aude emporte la ville de Nobles et arrive à Cologne, où le pape Milon se trouve près de l'Empereur menacé. Il s'apprête tout aussitôt à assiéger Germaise (Worms). Un premier avantage est remporté par Guitalin à qui sa femme Sibille donne en vain des leçons de prudence. Sibille avait raison ; les Français reprennent bientôt le dessus, et Germaise est prise. Mais Amidan, le frère de Guitalin, arrive à son secours avec d'innombrables milliers de païens ; le seul retentissement de son cor Olifant jette la terreur dans le camp français. Cependant Roland amène à l'Empereur de formidables renforts et l'on se met à construire un grand pont sur le Rhin. Un ermite apprend à Turpin qu'il a vu une petite troupe de cerfs et de biches passer le fleuve « à un endroit où l'eau ne dépassait pas leurs jambes ». Roland, qui manque toujours de modération, ne veut pas subir les lenteurs de cette construction ; il se jette sur les païens... et se fait battre. Charles, mieux inspiré, songe toujours à son pont, dont les travaux sont d'abord confiés aux Romains, puis aux Allemands. Mais les Saisnes font si bien, qu'il faut renoncer à cette entreprise. C'est alors que deux jeunes Espagnols s'offrent à l'Empereur. Ils font une statue qui ressemble au roi de France : un homme, caché dans la statue, injurie les chevaliers de Guitalin, qui se méprennent grossièrement et criblent de flèches ce Charlemagne de marbre. Nouvelle bataille où brille, pour la première fois, le courage de Baudouin, frère de Roland. Sibille commence à s'enflammer d'amour pour ce Baudouin qui a renversé et vaincu le fils de l'amiral de Babylone, Alcain, et qui lui rend d'ailleurs amour pour amour. Bref, les Français se réconfortent, et le fameux pont est enfin achevé. Guitalin se demande avec quelles ressources nouvelles il pourra lutter contre Charles : « Donnez votre femme Sibille comme maîtresse au roi de Sarable, à » Quinquennas, et vous êtes assuré de vaincre les chrétiens. » Cette proposition ignoble est faite au roi des Saisnes par quinze rois, ses vassaux. Sibille ne s'en montre pas trop indignée, ni Guitalin, hélas ! Par bonheur pour un honneur aussi mal gardé, Roland se mesure avec Quinquennas et le fait prisonnier : Sibille se console en pensant à Baudouin et en lui tenant des propos amoureux. Il est temps cependant d'en venir à une action décisive. Elle s'engage. Estorgant, le terrible Estorgant, vient au secours de Guitalin, son neveu ; il monte un cheval qui a été nourri avec du lait de serpent et qui ne mange que de la viande fraîche. Mais un si merveilleux coursier ne le préserve pas du coup mortel que lui donne le frère de Roland. Charles, de son côté, fait rouler Guitalin dans la poussière. Amidan entre alors dans la mêlée avec son Olifant : Roland, jaloux de conquérir ce cor admirable, se jette sur Amidan et le tue.

Essayez de lire les petites aventures de Baudouin, neveu de Charles, et de la reine Sebille, après avoir lu la Chro-

Guitalin, terrassé par Baudouin, se rend à ce neveu du roi de France. Tous les païens reçoivent le baptême; Guitalin est jeté dans les prisons de Paris; Sibille emmène ses fils et s'enfuit loin de la Saxe... Tel est le résumé de cet ancien poëme, dont Roland est le héros, et non pas Baudouin, qui se termine par la fuite de Sibille et non par son mariage avec le neveu de Charles. Dans la compilation islandaise, quatre vers français ont été conservés. C'est peu, sans doute, mais c'est assez pour nous apprendre que cette *Chanson de Guitalin* était en vers alexandrins. Et, à vrai dire, d'après le résumé qui précède, nous ne la croyons pas de beaucoup antérieure à la *Chanson des Saisnes* de Jehan Bodel. Elle porte déjà les marques de la décadence : les amours de Sibille y ont en particulier le caractère d'une civilisation déjà trop avancée.

2° Dans la VIE DE SAINT HONORAT, par Ramon Feraud, Sebile est la fille d'Agolant : « Rey Agolant avia una filha mot bella... Sibilia avia nom, reyna de Sancsuenha. » Elle est toute belle et toute charmante, mais *endemoniada*, possédée. Agolant se jette aux genoux de saint Honorat et le supplie de guérir sa fille. « Si tu veux laisser Mahomet et croire en Jésus, dit le saint à Sebile, tu » seras délivrée de ton mal. » Elle y consent, et le diable s'enfuit : « Que veux-tu » pour ta récompense ? » s'écrie Agolant tout ravi. « Eh bien, dit Honorat, tu as » en ce moment dans tes prisons Charlemagne et ses douze compagnons; » délivre-les. » Le roi païen s'empresse d'ouvrir à l'Empereur les portes de son cachot : « Li ·XII· companhos son gausens e baudos. » Parmi eux se trouve « Baudoins lo pros ». Sebile l'aperçoit, le trouve beau... et « D'aquest s'enamoret Sebilia la plasent, — Mant QUE RETRAY LA GESTA *que pueys fo son espos* », etc. = Telle est la version de Ramon Feraud; mais on savait que ce poëme élégant avait été composé d'après une « Vie latine de saint Honorat » dont on avait longtemps cherché le texte sans parvenir à le trouver. Or, au mois d'août 1878, MM. Paul Meyer et Stengel, chacun de son côté, trouvèrent un manuscrit du texte latin. Le premier de ces manuscrits est à Dublin (Bibl. de Trinity College, R. 2. 7) et appartient au XIVe siècle. Le second est à la Bodléienne d'Oxford et est daté de l'année 1449. Dans un article tout récent de la *Romania* (t. VIII, pp. 481 et suiv.), M. Paul Meyer a étudié cette « Vie latine de saint Honorat » et l'a comparée au poëme de Ramon Feraud. Il n'a eu garde d'oublier l'épisode de Sibile et nous en a donné le texte : « Erat regi Aggolando unica filia, speciosa valde, nomine Sibilia, etc. » (L. l., pp. 499, 500.)

3° M. Bormans a publié dans le *Bulletin de la Commission d'histoire de Belgique* (1re série, t. XIV, p. 250) un fragment d'un GWIDEKIJN FLAMAND qui se rapporte à la plus ancienne version des *Saisnes*, à celle que l'on a désignée sous le nom de *Guitalin*. C'est ce que n'a pas vu M. Bormans; mais son analyse suffit pour le faire comprendre. Ce savant belge constate en effet que Roland et Olivier jouent le premier rôle dans le poëme flamand. Il y a d'ailleurs des variantes singulières. Gwidekijn a pour capitale *Sassine :* c'est « la Sassoigne » de nos textes français; il possède une autre ville importante du nom de Bacham (?). Le fragment publié par M. Bormans commence ainsi qu'il suit : « Les païens étaient sur leurs gardes, — Ils croyaient avoir tout gagné. — Mais quand ils entendirent sonner les clairons, — Grand fut leur étonnement; — De leur voix éclatante s'écrièrent : — « Saxons, Saxons », et « Sas» sine ». — « Frappez à mort les chrétiens, — Écrasez-les, anéantissez-les. » — Mais ceux-ci les entendant : « Montjoie ! » — S'écrièrent-ils, ce qui les fit reconnaître. — Ils dirent leurs chants de combat — Et, des deux côtés, se lancèrent en avant. — Roland répandait la mort autour de lui. » Etc., etc.

4° PHILIPPE MOUSKES, dans sa *Chronique* (vers 9852-9997), résume fort pla-

nique du moine de Saint-Gall. Après cette saveur de l'histoire, vous ne pourrez point supporter la fadeur du roman.... Pendant plus de trente ans, de 772 à 804, on vit le fils de Pepin traverser et retraverser l'Allemagne à la tête de ses armées bardées de fer. « Que de fer, que de fer ! » Trois guerres presque

tement la chanson de Jehan Bodel, mais ne va pas plus loin que les noces de Baudouin et de Sebille. Il raconte l'épisode de « Saint-Herbert du Rhin » à la fin de la grande guerre, et non à son début. Il en place le théâtre à Tremoigne et suppose que les dames françaises profitent, pour se livrer aux *garçons* du camp, du moment où Charles s'est lancé à la poursuite des Saisnes pour achever leur défaite. « Mais les dames qui demorerent — Les garçons mesmes enamerent — Et avec aus si se coucierent — Dont leur mari se courecierent. » (Vers 9976-9979.) C'est une vraie complainte.

5° Le BAUDOUIN ET SEBILLE qui se trouve dans la *Keiser Karl Magnus Kronike* correspond sans doute à la dernière partie de notre *Chanson des Saisnes.* Il est probablement consacré à l'histoire poétique du règne et de la mort de Baudouin.

6° Plusieurs ROMANCES ESPAGNOLES sont consacrées à Baudouin et à Sebille. Nous allons citer la principale, dont le texte a été traduit par M. de Puymaigre : « Nuño Vero, Nuño Vero, bon chevalier éprouvé, j'ai à te demander des nouvelles de Baudouin le Franc. — Ces nouvelles, Madame, aisément je vous les puis donner. Vers le milieu de la nuit, nous avons fait une sortie ; nous avons rencontré beaucoup d'ennemis; nous étions peu nombreux et nous avons été mis en fuite. Baudouin a été frappé d'un grand coup de lance ; la lance entrait dans le corps, la hampe tremblait en dehors; il mourra cette nuit ou demain de bonne heure. S'il te plaisait, Sebilla, d'être ma maîtresse? — Nuño Vero, Nuño Vero, faux et déloyal chevalier, je te demande la vérité, tu réponds par un mensonge; car la nuit dernière, le Franc a dormi avec moi ; il m'a donné une bague, et moi je lui ai donné une bannière brodée. » (*Romancero general,* I, 213; *Les vieux auteurs castillans,* II, 314. Cf. Mila y Fontanals, *De la poesia heroico-popular castellana,* p. 379.)

7° Dans ses CONQUESTES DE CHARLEMAINE, David Aubert s'est contenté de traduire ou plutôt de délayer en prose le poëme de Jehan Bodel. « *Comment les Sesnes menerent guerre au noble empereur Charlemaine et barons de France quant ils sceurent la mort du duc Roland et Olivier, etc., etc... — Comment Charlemaine fist fonder une abbaïe de dames où la roïne Sebille se rendit.* » (T. II, du f° 364 au f° 559.)

8° Les CHRONIQUES DE FRANCE du manuscrit 5003 de la Bibliothèque nationale donnent une variante très-curieuse de la légende des barons Herupois... Charles est à Aix ; on lui donne le très-mauvais conseil d'exiger le tribut des Français; Naimes le détourne en vain de cette entreprise dangereuse. Le duc de Bavière alors prévient les barons de France qui se rendent en armes à la cour de l'Empereur. Charles entend le bruit de leur arrivée et se met aux fenêtres de son palais. « Qu'est-ce que ces gens armés? dit-il. — Sire, ce sont » les Français. Si vous voulez batailler contre païens, ils sont vôtres ; si vous » leur demandez le tribut, ils défendront leurs franchises l'épée à la main. — » Réconciliez-moi avec eux », dit en tremblant le pauvre Empereur. Et vite l'on fait des chartes où il est dit que jamais « l'Empereur ne devoit reclamer droit sur le royaulme de France ». (Voyez le texte de tout ce passage dans l'*Histoire poétique de Charlemagne,* p. 329.)

surhumaines, celles de 772, de 776-778, de 782, n'enlèvent pas tout courage aux Saxons vaincus; cette race de géants ne reçoit le baptême que pour se révolter de nouveau, ne se révolte que pour recevoir un faux baptême. Et à peine l'ombre de Charles a-t-elle disparu de leur soleil, que ces Barbares se soulèvent une fois de plus et provoquent un nouveau retour du roi des Francs. Batailles horribles à Siegburg, à Ehresburg, à Backholz, à Verden, à Detmold; massacres des missionnaires; rage des vaincus combinée avec je ne sais quelle hypocrisie sauvage; torrents de sang versés, incendies et carnages au milieu de ces vieilles forêts; cruauté féroce des deux partis fous de haine : voilà ce qu'on trouve à chaque page de ces annales sanglantes. Qui ne se rappelle ces mots épouvantables du moine de Saint-Gall, racontant sans indignation ce trait de Charles? « Il ordonna, dit le chroniqueur, de toiser avec les épées les jeunes garçons et les enfants mêmes, ET DE DÉCAPITER TOUS CEUX QUI EXCÉDERAIENT CETTE MESURE. » Et pourquoi cette impardonnable cruauté chez un si grand homme? C'est qu'il s'agissait pour lui de savoir si l'Occident se civiliserait ou demeurerait barbare; s'il deviendrait chrétien ou s'il continuerait à ployer le genou devant de stupides idoles. La Saxe invaincue, la Saxe non soumise, c'était la barbarie un jour ou l'autre victorieuse; c'étaient les invasions indéfiniment prolongées; c'était l'Allemagne enfin qui, au lieu de s'incorporer à l'Empire romain, continuait d'être une forêt pleine de brigands et de sauvages. Voilà ce qui explique les implacables colères de Charlemagne, ce qui les explique SANS LES JUSTIFIER. Et nous disons que, malgré tout, cette guerre offre un grand spectacle, et que cette sorte de duel gigantesque entre Charlemagne et Witikind était un sujet essentiellement épique, véritablement digne

d'inspirer un grand poëte. Voyons si Jean Bodel, en sa *Chanson des Saisnes*, a véritablement été à la hauteur de sa tâche.

Le poëte a jugé bon de remonter très-haut dans le temps, et d'exposer savamment les causes lointaines de la lutte entre Charles et les Saxons. Ces causes ne sont rien moins qu'historiques, et nous éprouvons quelque honte à les rapporter d'après Jean Bodel. « La France eut pour premier roi Clovis », dit l'auteur de notre chanson, et jusqu'ici tout va bien. « Clovis eut pour fils Floovant », ajoute le trouvère, et dès lors il ne sortira plus de la légende. Ce Floovant, auquel un autre de nos poëtes a consacré toute une chanson, eut pour fille la belle Aalis, qui épousa le Saxon Brunamont : de là les prétendus droits des Saxons sur la France ; de là tant de guerres et de calamités[1]. Un jour vint où les fils de Brunamont se jetèrent sur les Francs, et c'était précisément au moment où le trône de France, ce premier trône du monde, était vacant. Geoffroi de Paris, Garin le Pouhier, sont tour à tour élus rois. Garin n'avait pas de fils légitime ; mais, de la fille d'un vacher, il avait un bâtard, nommé Anseïs. Les poëtes ont toujours aimé à prêter aux bâtards de merveilleuses qualités et des vertus éclatantes : il se trouve qu'étant bâtard, Anseïs est un grand homme, et qu'il sauve la France en luttant victorieusement contre le Saxon Brehier. Les Saxons, épouvantés, s'enfuient devant ce jeune chevalier, qui avait un cœur de prince et dont les Français font leur roi. C'est cet Anseïs qui fut père de Pepin et grand-père de Charlemagne[2]. Triste histoire, comme on le voit, que celle de la France sous la plume de Jean Bodel ! Ainsi, non content de faire de Hugues

[1] *Chanson des Saisnes*, couplet III. — [2] Couplet IV.

Capet le petit-fils d'un boucher, il a fallu que certains poëtes fissent du grand Charles le petit-fils d'un bouvier. C'est dans une vacherie qu'aurait commencé la seconde race de nos rois, et dans une boucherie la troisième. Si la chose était vraie, nous saurions en être fiers; mais inventer de telles fables !

Mariage de Guiteclin et de Sebille; commencements de la guerre entre les Saisnes et les Francs.

C'est ici qu'à proprement parler le roman commence, et nous voici transportés par le poëte auprès de Guiteclin de Sassoigne. Sous ce nom, profondément francisé, nos lecteurs ont reconnu Witikind, l'*enfant blanc* des Saxons, qui pendant plus de vingt ans sut tenir tête à Charlemagne. Guiteclin vient de perdre sa première femme, qui lui laisse deux petits enfants : il en épouse rapidement une autre, et c'est cette Sebille dont il ne sera que trop question dans le reste du poëme. Le trouvère se complaît trop longuement, d'ailleurs, dans la description très-voluptueuse de la beauté de Sebille. Les noces sont magnifiques et les jongleurs, n'en doutez pas, y sont généreusement traités. Mais à peine quelques jours se sont-ils écoulés dans ces joies, que Guiteclin s'arrache aux bras de sa jeune femme et s'apprête à porter la guerre de l'autre côté du Rhin. D'où vient cette précipitation singulière? C'est que le Saxon vient d'apprendre par un messager la défaite de Roncevaux et la mort des douze Pairs : c'est le moment d'accabler Charlemagne et de porter le dernier coup à la France[1]. Guiteclin part, il passe le Rhin, il arrive sous les murs de Cologne, qui n'est défendue que par deux cents chevaliers sous les ordres de Milon. Celui-ci se conduit en vrai baron, réveille la mollesse des bourgeois, les arme, les lance sur l'ennemi. Efforts inutiles : les *engigneurs* païens creusent des mines sous

[1] *Chanson des Saisnes*, couplet V.

Prise de Cologne par les païens; massacre de tous ses habitants.

les murs de Cologne et les font sauter. Les Saxons entrent dans la ville et l'inondent de sang. Milon, sa femme et ses enfants sont implacablement massacrés; la belle Helissent est seule sauvée par Guiteclin, et seule échappe à cet effroyable carnage. Le vainqueur la donne à Sebille, et poursuit le cours de ses sanglantes victoires[1].

Charles était à Laon, tout triste encore de la mort de son neveu Roland. Le Pape chantait la messe devant lui, et c'est une particularité qui revient souvent dans nos chansons; car on sait que les trouvères transforment volontiers le Souverain Pontife en une sorte d'aumônier complaisant et exact qui suit partout l'Empereur et s'estime fort honoré de lui dire l'office. Tout à coup, un messager entre dans le palais impérial : il est tout couvert de poussière; il a les talons ensanglantés à force d'avoir éperonné son cheval. « Guiteclin a pris Cologne, » il a tué Milon ; il a détruit l'Allemagne » : voilà ce que crie ce messager à Charlemagne éperdu. Le vieil Empereur pleure longtemps; puis, contenant ses sanglots et mettant toute son énergie dans sa voix, proclame la guerre sainte et s'apprête à partir tout aussitôt contre les Saxons envahisseurs[2].

C'est ici que le poëte nous fait entrer avec lui dans le récit d'un des épisodes les plus longs et les plus disproportionnés de tout son roman. Cet épisode, hélas ! n'est guère à l'honneur de Charlemagne, et, pour tout dire, Jean Bodel est un de ceux qui sont le plus coupables d'avoir amoindri jusqu'à la caricature la figure jadis si respectée du grand Empereur. « Courons sur les » Saxons », s'écrie-t-il. Mais les barons de sa cour ne partagent pas ce bel enthousiasme : ils rechignent

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets VI-XIII. — [2] Couplets XIII-XIV.

Épisode des barons Herupois qui refusent de payer le chevage à Charlemagne.

devant la guerre comme l'âne devant le fardeau ; le mot est de notre trouvère : « *Tot ainsi com li asnes qui regarde le fais*[1]. » Parmi ceux qui résistent ainsi à la volonté du fils de Pepin, il n'en est pas de plus hardis que le duc Beuves sans barbe et Gillemer l'Escot, sire d'Irlande : « Charles nous épuise à force de guerres », disent ces partisans effrontés du repos. « Nous ne con- » sentirons jamais à le suivre contre les Saxons. » Tel est le sentiment de plus de cinq cents chevaliers, et Gillemer déclare qu'il va retourner en Écosse: « Ainz irai » an ma terre où l'en claime Deu *got*. » Ils vont partir, mais non sans avoir trahi le secret de leur résistance. Leur véritable grief contre Charles est très-indigne de barons, de chevaliers chrétiens : ils sont jaloux des Herupois qui ne sont pas soumis au tribut, au chevage, comme les autres habitants de l'Empire. Les Herupois, ce sont les Normands, les Angevins, les Manceaux, les Bretons et les Tourangeaux. Les autres barons ne cachent pas leur courroux contre ces privilégiés[2]. Naimes s'efforce en vain d'apaiser ces colères en rappelant le courage des Herupois et les grands services qu'ils ont jadis rendus à l'Empereur : « Qu'ils payent, qu'ils payent le chevage », c'est le cri général. Tout ce que peut obtenir le duc de Bavière, c'est qu'on enverra des messagers au vieux Huon du Mans, pour le sommer d'avoir à payer, lui et chacun des siens, quatre deniers de capitation; pour l'inviter surtout à venir au secours de Charles avec Salomon de Bretagne, Geoffroi d'Anjou et Richard de Normandie. Car Guiteclin se fait de plus en plus menaçant, et, comme nous pourrions le dire aujourd'hui, la patrie est en danger[3].

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets XV. — [2] Couplets XVI-XVIII. Cf. ce vers de la *Prise de Pampelune* : « Nous avons desconfis e Franzois e Herupous. » (v. 1850). — [3] Couplets XIX-XXI.

Les messagers de Charles sont fort mal reçus par les Herupois, qui veulent rester indépendants, et qu'indigne profondément la seule pensée de payer le chevage. Salomon de Bretagne, que les auteurs d'*Aspremont* et de l'*Entrée en Espagne* ont représenté si doux, est transformé par Jean Bodel en un véritable Néron : il parle de faire enduire de miel les malheureux ambassadeurs du roi de France et de les jeter à ses ours. Le procédé est fort peu diplomatique, nous l'avouons, et peu diplomatiques sont aussi les dernières paroles que ce terrible Salomon jette aux députés de l'Empereur :

« Allez-vous-en, barons, dit-il, et n'ayez de nous regard. — Ne saluez point Charles de notre part. — Dites-lui de se bien garder de nous : — Car il a plus d'ennemis que lièvre en essart. — Les Herupois ne sont pas des musards; — Ils sont simples comme agneaux, fiers comme léopards. — Quatre ou cinq mois ne se passeront point — Sans que nous lui montrions tant de dards et d'épées, — Qu'il n'osera pas seulement nous regarder de ses yeux. — Quand nous sommes contre lui, j'ignore — Comment il pourra rester en France et garder la couronne[1]. »

Déjà, comme on le voit, l'épisode traîne en longueur, et il est bien loin d'être achevé. Bref, les Herupois se mettent en marche, non pas contre les Saxons, mais contre Charles. Ils arrivent à Aix, la menace à la bouche, la lance au poing[2]. Il paraît qu'aux yeux du trouvère, l'Empereur n'avait pas encore été suffisamment humilié : il se plaît à le rabaisser encore plus. Le duc Naimes ouvre le plus honteux de tous les avis : « Il faut à tout prix désarmer les Herupois, qui sont » le soutien de l'Empire. Allons tous, nu-pieds, allons » à leur rencontre. » L'Empereur aussitôt se déchausse,

[1] *Chanson des Saisnes,* couplets XXI-XXIX. — [2] Couplets XXIX-XXXVI.

le Pape aussi ; les évêques et les barons rivalisent de bassesse ; une immense procession se met en marche, une procession de suppliants : « *Simplement se maintiennent, n'i ot ne giu, ne ris.* » A la vue de l'Empereur et du Pape ainsi humiliés, les Herupois se déclarent enfin vaincus, et tombent aux genoux de ceux qu'ils venaient outrager et frapper. C'est ainsi que Charles, dit le poëte, « par ceste humilité vangi ses anemis[1] ». En bon français, ce n'est point là de l'humilité : c'est de la platitude.

Il est vrai que les deux partis s'entendent pour punir ceux qui les ont brouillés : Gillemer l'Escot et Beuves sans barbe n'obtiennent leur pardon qu'en marchant nu-pieds l'espace de cinq lieues[2]. Rude pénitence, et qu'auraient bien méritée les Herupois.

II

Charlemagne entre en campagne contre Guiteclin. Les deux armées rivales sont séparées par le Rhin. Premiers engagements.

Charles est à Cologne[3], mais ne s'y arrête pas. Il n'entre même pas dans son palais de marbre bis, à Aix, et reste sous sa tente de soie, au sommet de laquelle éclate l'aigle d'or. Le lendemain, il décampe avec une rapidité ardente, et le voilà à Saint-Herbert du Rhin. La grande guerre va commencer. C'est là que le duc Thierri amène à Charles son fils Berard, qui sera un des héros de notre chanson : « Sire, dit » le vieux baron, la vieillesse m'entreprend, et je me sens » lourd comme une pierre. Il y a cent ans que je suis » chevalier. Il me faut donc rester en France ; mais » voici mon fils qui me remplacera. » Le jeune damoiseau s'agenouille aussitôt devant l'Empereur et

[1] *Chanson des Saisnes,* couplets XL-XLIV. — [2] Couplets XLV-XLVII. — [3] Couplet L.

lui rend l'hommage : « Gentil roi, dit alors la pauvre » mère, je vous confie ce qu'au monde j'aime le plus. » Ne lui laissez pas faire d'imprudences. *Souvent iert de » sa mère en plorant atendus*[1]. » Charles, du haut de son trône d'ivoire, met fin à cet attendrissement, et jette son cri de guerre. Il est temps de partir contre les Saisnes. « Barons, séparez-vous de vos dames, qui res- » teront à Saint-Herbert. » Adieux touchants, adieux mouillés de larmes[2]. Les cors sonnent, les destriers hennissent, les gonfanons de soie flottent au vent, l'oriflamme royale s'ébranle et s'avance à la tête de l'armée. Près de l'Empereur chevauche fièrement le frère de Roland, Baudouin. Les Saisnes peuvent trembler, et Guiteclin peut songer à se rendre.

Le roi des Saisnes cependant ne manifeste aucune crainte. Il devient rouge de colère en entendant prononcer le seul nom de Charlemagne, et brise en mille pièces l'échiquier placé devant lui. Trente rois viennent se ranger sous ses ordres : « *Cruex fu Guiteclins et fiers comme » liepars.* » Autour de ces trente rois, cent mille païens frémissent. Les deux armées rivales sont de force à lutter l'une contre l'autre, et la grande bataille se prépare sous les murs de Tremoigne, ville épique, et qui tient une large place dans la légende des *Quatre Fils Aymon.*

Entre les deux armées coule le Rhin[3], barrière naturelle, barrière puissante. Les chrétiens et les Saisnes

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets L-LII.

[2] C'est ici que deux manuscrits (celui de l'Arsenal, anc. B. L. F. 175, et celui de la Bibl. nat., fr. 368) placent le commencement d'un épisode singulier dont nous verrons bientôt le dénoûment. Ce commencement est omis dans le manuscrit de sir Thomas Phillips. Les dames de France restent à Saint-Herbert avec les garçons et les sergents de l'armée. Elles oublient leurs maris avec ces misérables : « Es queuz et ęs garçons menerent leurs delis. » Une seule reste fidèle à son devoir : c'est Rissent de Frise (couplet LIII).

[3] *Chanson des Saisnes*, couplets LV-LIX.

se voient aisément d'une rive à l'autre et surveillent réciproquement tous leurs mouvements. La scène est bien posée : le drame peut commencer.

Amours de Sebille et de Baudouin, frère de Roland. Rôle odieux joué dans tout le poëme par la femme de Guiteclin.

Rien de plus joyeux que ce commencement. Les deux partis, ne pouvant s'atteindre et ne songeant pas à traverser le Rhin, se livrent au déduit de la chasse. « Vez » le tans bel et cler et la douce saison. » Cette douceur de la température entretient je ne sais quelle mollesse dans les âmes. Les femmes s'en mêlent : Sebille s'empare du premier rôle. Parmi toutes les femmes de nos Chansons de geste, je n'en connais peut-être point d'aussi odieuse que la reine des Saxons. Il n'en est certes pas de plus sensuelle, et je ne sais quelle volupté mauvaise frémit dans la moindre de ses actions et de ses paroles. Elle ne désire que baisers et étreintes charnelles. Si encore on n'avait à lui reprocher que ces défaillances pratiques; mais elle à l'audace d'ériger en théorie les ardeurs de sa convoitise, et s'écrie impudemment : « Beauté de dame est inutile, si on ne la » dépense pendant sa jeunesse. Que celles qui ont » des amants se déduisent avec eux. » Quant à elle, elle soupire vers Baudouin. Pour mieux voir les Français, et surtout pour mieux s'en faire voir, elle vient planter effrontément sa tente sur le bord de l'eau. Guiteclin, en vrai Georges Dandin, consent à tout, et sa femme parvient même à le convaincre que toutes ses avances et ses coquetteries aux chrétiens sont l'œuvre d'une politique et d'une stratégie très-profondes : « Regarz de bele dame fait bien folie enprandre. — Qant » François nos verront cointoier et estandre, — Sovant » vanront à nos donoier et descendre [1]. » Cette Sebille ne respire que l'adultère et la paillardise.

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets LIX-LXIV.

Donc, elle se pavane sur le bord du Rhin, désirant attirer les regards de Baudouin. En vraie courtisane, elle se pare de vêtements aux teintes les plus violentes : une robe couleur de sang, fourrée d'hermine et *estancelée* d'or, et, sur le front, un cercle d'or chargé de pierres précieuses « qui valent une mine d'argent[1] ». Toilette de fille de joie! Elle attire les regards de Baudouin, et lui fait comprendre qu'elle désire le voir de plus près et le tenir entre ses bras. Le frère de Roland ne sait pas résister à de telles attaques. L'eau cependant est profonde, et Baudouin court un grand danger en se jetant dans un courant si rapide ; qu'importe ! La coquette en robe rouge est là qui l'appelle de son regard sensuel : il ne craint pas la mort, se précipite et aborde tout dégouttant de l'eau du Rhin : « Toz li cors li » degote de l'aigue et do ravoi. » Le voilà dans les bras de son amie[2]; le voilà, le frère de celui qui mourut à Roncevaux.

Pendant qu'ils se couvrent de mauvais baisers[3] et préludent à l'adultère, les Saisnes entourent la tente où se cachent ces amours coupables. Baudouin va être surpris; il entend déjà le bruit des païens qui se réjouissent de le prendre vivant. Mais alors il se souvient de son frère, et se fait terrible. Il s'arme, il abat ses adversaires ; il se dirige vers le Rhin, il se retourne à plusieurs reprises pour rouler les Saisnes dans la poussière, il tranche leurs têtes, et, rouge de sang, couvert de sueur, précipite dans le fleuve profond son cheval blanc d'écume. Les païens le voient, pleins de rage, échapper à leur vengeance ; ils le cri-

[1] *Chanson des Saisnes*, couplet LXIX. — [2] Couplets LXX-LXXI.

[3] « Sebile le regarde de bon cuer et de foi... — La roïne l'ambrace q'an moillent si conroi — Et Baudoins l'acole et traist dejoste soi ; — Andui se sont assis desor un paile bloi. — Assez i ot parlé d'amor et de donoi, — Baisié et acolé doucement an recoi. »

blent de flèches. Terrible encore et joyeux sous cette pluie mortelle, Baudouin éperonne son bon cheval qui nage vigoureusement, et se rit de ses ennemis que la distance rend de plus en plus impuissants. Encore un coup d'éperon, et le voilà sauvé. Son cheval a pied, il aborde, et, tout ruisselant, apparaît aux regards de Charles[1].

« D'où venez-vous ? » lui demande l'Empereur, et Baudouin est forcé de raconter son escapade. Le roi de Saint-Denis fronce alors lès sourcils et, d'un ton sévère, interdit au frère de Roland et à ses autres barons de franchir désormais le Rhin. « C'est folie de compro- » mettre ainsi toute une armée. *Ce n'est pas vasselages* » *d'enprendre hardement*[2]. » Il semble d'ailleurs que Charles ait pour unique besogne de comprimer partout dans son armée les envahissements de la débauche : il apprend alors que les dames de ses barons, restées à Saint-Herbert, se sont livrées aux valets et aux garçons de l'armée, et qu'elles font ripaille avec eux. Une seule Lucrèce s'est rencontrée parmi ces milliers de prostituées : c'est la reine de Frise, femme de Lohout et sœur de Berard de Montdidier. Les autres se sont jetées dans le vice avec un empressement lascif et sanguin ; même elles se sont fortifiées dans Saint-Herbert et défient derrière ces murailles leurs maris, qu'elles ont déshonorés. Il faut que Charles lui-même aille mettre le siége devant ce château, ou plutôt devant ce lupanar. Il faut même que Dieu fasse un miracle pour châtier ces adultères. La tour de Saint-Herbert s'entr'ouvre et ses murs s'écroulent. Rissent de Frise tombe joyeuse et pure aux bras de son mari ; les autres dames, confuses, n'osent lever les yeux devant leurs barons auxquels elles

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets LXXI-LXXIV. — [2] Couplets LXXIV-LXXVI.

ont si rapidement préféré les derniers des hommes. Mais l'Empereur fait un si beau sermon à ses chevaliers, qu'ils reprennent débonnairement leurs femmes sans même leur adresser un seul reproche[1]. Voilà toute l'armée française transformée en une troupe de Sganarelles dont les infortunes, hélas ! n'ont rien d'imaginaire. Le poëte, il est vrai, ajoute avec componction que cette aventure corrigea les dames, et que depuis ce temps chacune d'elles « *fu simple et debonaire*[2] ». Mais, en vérité, je n'ai nulle confiance en une vertu si changeante... et nulle admiration pour un poëme si lubrique.

Tous ces épisodes sensuels ne servent d'ailleurs qu'à suspendre l'action et à énerver le lecteur. Ce Rhin, ce fleuve militaire qui sépare deux armées furieuses, se change ici en je ne sais quel ruisseau d'opéra-comique, séparant uniquement des bergères et des bergers perpétuellement et sottement amoureux. Ces pastorales sont fatigantes, et je leur préfère jusqu'à nos récits monotones de grandes batailles en dix mille vers. Enfin nous sortons un peu de ces bergeries pour assister à l'*adoubement* du jeune Berard que Charles fait chevalier suivant le rit antique[3]. Mais le nouveau chevalier, pour son coup d'essai, enfreint les ordres de l'Empereur et se jette dans l'eau du Rhin. Les Français ne peuvent abandonner ainsi le plus jeune et, après Baudouin, le plus courageux de leurs chevaliers. Ils le suivent, et voilà les destriers qui se débattent dans le formidable courant : « Qui là n'ot bon cheval tost i fist le plunjon. » Les païens les attendent sur l'autre rive, et Sebille considère avec des yeux ravis, non pas les Saisnes, mais les Français. Bientôt une formidable mêlée s'engage et

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets LXXVII-LXXX.
[2] Les valets coupables furent jetés dans le Rhin, une grosse pierre au cou.
[3] *Chanson des Saisnes*, couplet LXXX.

Détresse de l'armée de Charles qui appelle les Herupois à son aide. Bataille nocturne entre les Saxons et les chrétiens. Exploits de Baudouin.

Guiteclin est forcé de reculer. Les Français, qui ont encore trouvé le temps de courtiser les dames païennes, repassent le fleuve au lieu de prendre position sur la rive qu'ils ont conquise. D'ailleurs, ils sont fatigués, et murmurent contre Charlemagne : « Nous avons, disent-» ils, passé quatorze ans en Espagne, et voici déjà deux » ans que nous sommes ici. *Molt grant i est la paine et » petiz li esplois*. Beaucoup d'entre nous sont malades. » Nos chevaux sont maigres. Nos tentes tombent en lam-» beaux. C'est le moment de faire un appel aux Heru-» pois et de les convoquer à notre aide. » Les barons crient très-fort, et Charlemagne a peur. Il envoie des messagers à Salomon de Bretagne, à Huon du Maine, à Richard de Normandie, à Dreux, à Auquetin. Ces fiers vassaux daignent enfin consentir à se déranger. Ils assemblent cent mille hommes et se portent au-devant de Charlemagne qu'ils veulent bien aider contre les païens[1]. Ces Herupois sont bien généreux !

Toutefois ils mettent un peu de lenteur dans leurs mouvements stratégiques. Pendant que les Français attendent ce secours nécessaire, ils sont prévenus par la reine Sebille d'une attaque nocturne que les Saxons doivent diriger sur le camp de Charlemagne. Il ne manquait plus à Sebille que de trahir et de faire tuer ses propres sujets. Les païens en effet passent le Rhin à minuit, et sont remplis de joie à la pensée de surprendre les Français et de finir la guerre par un massacre général. Mais les Français, grâce à la reine saxonne, sont sur leurs gardes ; ils sont tout armés et attendent de pied ferme l'*envahie* des païens. Berard est en embuscade au gué de Morestier, et Baudouin en face de la tente de Sebille : il eût même été plus habile de donner

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets LXXXI-XC.

à celui-ci une autre place. Quoi qu'il en soit, Berard et Baudouin repoussent les Saisnes et les repoussent énergiquement[1]. Une rivalité s'engage alors entre ces deux héros. Le fils de Thierri n'a pas conquis moins de dix destriers dans la bataille ; le frère de Roland est jaloux et veut en conquérir autant. Malgré les défenses de l'Empereur, il franchit une seconde fois le Rhin, tue Baudamas, neveu de Guiteclin, et repasse fièrement un fleuve trop de fois traversé pour intéresser désormais le lecteur. Charles s'irrite contre cet imprudent qui prend véritablement plaisir à se perdre ; mais Baudouin lui répond, le poing sur la hanche : « Ce qi est griés as autres, m'est solaz et depors[2]. » Matamore !

Arrivée des Herupois. Nouvelle bataille ; grande victoire des Français.

Par bonheur, les Herupois arrivent. Où les placera-t-on ? Charles, d'un geste superbe, montre la rive opposée du Rhin et, le doigt fixé sur le camp des Saxons : « Voilà, dit-il, la place que j'ai réservée aux Herupois. » La sublimité un peu ironique de ce langage est tout d'abord assez désagréable aux nouveaux arrivants : ils ne se hâtent point d'être des héros. Mais enfin ils s'y décident, se confessent de tous leurs péchés, reçoivent pour pénitence « de frapper les païens », et entrent, pleins de confiance, dans l'eau redoutable que la main de l'archevêque de Sens vient de bénir. Les voilà qui passent le fleuve ; les voilà sur l'autre rive, mouillés et joyeux. Mais ils vont avoir rapidement l'occasion de réchauffer leurs membres glacés : une grande bataille s'engage entre « les Français de la France » et l'armée de Guiteclin. Hugues tue le roi Daire d'Orcane ; Geoffroy l'Angevin traverse d'un coup de son *espié* le cœur du roi Caloré. Bataille, bataille. Les païens résistent, mais ils sont battus. « Herupois lor detranchent antrailles

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets XCI-CII. — [2] Couplets CII-CV.

» et boiax... As piex de lor chevax les aloient foulant. » Guiteclin voit arriver vers lui les fuyards ; il s'arme à son tour, et essaye de changer la fortune du combat. Mais le jour s'éteint, la nuit arrive, les Saisnes s'enfuient, les Français sont décidément vainqueurs. Comme on le voit, les Herupois débutent bien, et l'on se demande pourquoi ils s'empressent de repasser le Rhin, au lieu de s'établir fortement sur un champ de bataille dont ils restent les maîtres [1].

Imprudences et fanfaronnades de Baudouin qui, pour satisfaire son amour avec Sebille, ne cesse de traverser le Rhin et de compromettre le sort de toute l'armée chrétienne.

La situation des deux partis demeure donc la même et, franchement, il eût été bien temps de la changer un peu. Jean Bodel abuse et se moque de la patience de ses lecteurs. Que Berard de Montdidier se donne encore une fois la joie périlleuse de traverser le Rhin pour aller embrasser son Helissent, sa fiancée, qui est la captive et la confidente de Sebille ; qu'il rende la femme de Guiteclin témoin de ses caresses presque nuptiales et qu'il permette à cette païenne de faire une plaisanterie sacrilége au sujet de ses baisers lascifs : « *Bien savés doner pais par devant Évangile* [2] » ; que l'éternel Baudouin reparaisse ensuite dans le même rôle ; qu'il brave une fois de plus la colère de Charlemagne pour savourer la mauvaise douceur des baisers de Sebille ; qu'il tue le Saisne Caanin et se revête des armes de cet ennemi mort ; qu'à l'aide de ce travestissement, il puisse, malgré la jalousie de Guiteclin, pénétrer dans la tente de la reine et s'y livrer aux lubricités de son pitoyable amour ; qu'ensuite il soit reconnu des païens et vigoureusement poursuivi par leur roi, dont la colère est légitime et dont le cœur est vraiment grand ; qu'il échappe à grand'peine à ces dangers qu'il ne devait pas braver : — véritablement, ces mêmes épi-

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CVII-CIX. — [2] Couplets CXX-CXXIV.

sodes toujours renouvelés, et renouvelés sous la même forme, ne sont pas dignes d'attirer longtemps notre attention[1]. Exaspéré par tant d'imprudences ridicules et de fanfaronnades dangereuses, Charles, qui un moment a cru Baudouin mort, et qui a versé toutes les larmes de ses yeux sur ce fou qu'il aime avec la passion d'un père, Charles s'écrie : « Puisque vous aimez tant à » passer le Rhin, eh bien ! je vous ordonne de le passer » une fois de plus. Je veux que vous donniez, sous les » yeux des Sarrasins, un baiser à votre amie Sebille, et » que vous obteniez de sa main l'anneau d'or qu'elle » porte à son doigt. Allez. » L'Empereur a voulu d'ailleurs donner à son neveu l'exemple de cette hardiesse ; il a passé le fleuve, il a tué cinq païens, il a enfreint ses propres ordres. Il est donc nécessaire que le frère de Roland obéisse. Mais, cette fois, le passage du fleuve n'a pas pour lui la saveur du fruit défendu ; il n'obéit qu'à contre-cœur[2]. Un espion, d'ailleurs, a entendu toute la conversation de Charles avec son neveu, et s'empresse d'aller tout rapporter à Guiteclin[3]. Une jalousie terrible s'allume dans le cœur du païen : il faut que Baudouin périsse. « C'est de ma main qu'il mourra », s'écrie alors le *seigneur de Persie* qui s'appelle Justamont. Et, après avoir obtenu le consentement du roi des Saisnes, il va naïvement trouver la reine et, en raffiné, en chevalier galant, lui demande « un baiser ». Il tombe bien. Sebille ne songe qu'à Baudouin et aux dangers qu'il va courir : « Surtout, dit-elle à Justamont, ne le blessez » pas ; ménagez-le, et contentez-vous de le livrer à Guiteclin. » Quant au baiser, elle le refuse, ou plutôt le diffère. Elle n'est pas adultère avec le premier venu[4].

Tout aussitôt commence le grand duel entre Bau-

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CXXV-CXXX. — [2] Couplets CXXX-CXXXIV. — [3] Couplets CXXXIV-CXXXVI. — [4] Couplets CXXXVII-CXXXIX.

douin et le Persan. Est-il besoin d'ajouter que le frère de Roland tue son adversaire ? Personne n'en a pu douter un seul instant. Mais on pouvait s'attendre à ce que l'auteur de la *Chanson des Saisnes* variât avec plus d'habileté les péripéties de son poëme : Baudouin se sert ici d'un vieux stratagème dont Berard s'était déjà servi avant lui ; il endosse les armes de Justamont et se fait passer pour le Persan. Par bonheur, il sait un peu de *tiois*, et à tous ceux qui lui demandent des nouvelles de Baudouin, il répond : « Je l'ai tué[1]. » C'est ainsi qu'il arrive jusqu'à la tente de Sebille. La belle païenne était à l'entrée de son *tref;* ses longs cheveux flottaient sur ses épaules ; elle souriait, elle était rayonnante de beauté. Baudouin se fait reconnaître, et les voilà qui s'embrassent cent fois. Charlemagne n'avait exigé qu'un baiser ; Baudouin est libéral, il ne les compte pas[2]. Mais tout à coup il se rappelle que l'Empereur lui réclamera tout à l'heure l'anneau d'or de la Reine. Il le demande. Sebille, en coquette qui sait son métier, le refuse avec une petite indignation boudeuse qui met Baudouin en colère[3]. C'est ce qu'elle voulait. Quand le héros a bien tempêté, la voix charmante de son amie lui dit doucement : « Je voulais » rire. Ce sont là jeux d'Amour. » Remarquez le mot *Amour :* il s'agit ici du « petit dieu malin » dont la *Chanson de Roland* et nos plus anciens poëmes ne parlent jamais. Sur ce, Sebille donne au frère de Roland son anneau... et quatorze baisers[4]. Pourquoi quatorze ?

« Prenez garde, voici Guiteclin », s'écrie alors la belle Helissent, qui accepte dans toutes ces aventures la tâche médiocrement honorable de faire le guet. Guiteclin apparaît en effet, terrible ; et Baudouin de

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CXL-CXLIII. — [2] Couplet CXLIII. — [3] Couplets CXLIV-CXLVI. — [4] Couplet CXLVII.

s'enfuir au plus vite, en jetant quelques regards furtifs, quelques derniers regards vers la tente de Sebille. « Je » me mesurerais volontiers avec vous, dit le frère de » Roland ; mais vous n'êtes point seul, et je ne saurais » résister à ces milliers de païens. » Et il bat en retraite avec une fierté railleuse. La retraite n'est pas sans périls, et il est fort heureux pour Baudouin que le fleuve ne soit pas loin du camp saxon. Il risque là une mort vulgaire, et l'anneau de Sebille n'est pas un talisman[1].

Cependant Charles est fort inquiet : un cheval sans cavalier vient d'être arrêté au milieu des tentes françaises. On n'a pas eu de peine à le reconnaître : c'est Vairon, c'est le destrier de Baudouin. Plus de doute, le neveu de Charles est mort. Jamais l'Empereur n'a encore été si colère ni si triste. Il s'élance sur Vairon, il l'éperonne violemment, et le bon cheval le conduit bientôt aux pieds de Baudouin qui vient d'atteindre le rivage et qui s'empresse de dire à son oncle : « Je vous » apporte l'anneau de Sebille[2] ! »

Ici se termine la seconde partie de notre chanson[3].

III

Construction par les Tiois d'un pont sur le Rhin.

« Il y a deux ans que je suis sur ce rivage, sans pouvoir » y livrer une bataille décisive. J'ai vraiment affaire à un » peuple *plus dur que métal.* » C'est ainsi que parle le grand Empereur, et il se résout à en finir : « Toute » l'armée française va passer le Rhin, et cette fois elle

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CXLVIII-CLV.

[2] Baudouin est encore revêtu des armes de Justamont et n'est pas tout d'abord reconnu par son oncle, avec lequel il est forcé d'engager un combat qui est funeste à Charlemagne.

[3] *Chanson des Saisnes*, couplets CLV-CLVII.

» gardera ses positions sur l'autre bord. » C'est fort bien ; mais les eaux sont hautes, mais le fleuve est dangereux. Si encore on pouvait trouver quelque gué favorable à la construction d'un pont ! Ce que les hommes ne peuvent faire, Dieu le fera. Il renouvelle pour Charles le célèbre miracle du cerf qui traverse le courant sans perdre pied, et qui montre aux chrétiens le gué dont ils ont besoin. « Vite, qu'on fasse un pont. » Mais qui sera chargé de cette besogne roturière ? Ce seront les pauvres Tiois, et ce n'est pas la première fois qu'on leur taille pareille besogne. On ne se lasse pas d'en faire des pontonniers ou des bûcherons. Cette fois encore ils se révoltent, et leur roi Ripeu plaide courageusement leur cause devant Charlemagne. L'Empereur lui répond avec une insolence qui dépasse en invraisemblance toutes les conceptions de nos épiques : « Hâtez-vous de faire le pont », dit Charles, qui se montre ici par trop roi de France et par trop peu empereur d'Allemagne. « Si vous ne vous mettez à » l'œuvre, je vous fais tous tomber en servage. Travaillez, » travaillez. Pendant ce temps, mes bons Herupois se » donneront les plaisirs de la chasse, et, quand le pont » sera fini, c'est à eux que reviendra l'honneur de » combattre les Saisnes. Aux Allemands la première » place dans les travaux roturiers, la dernière dans la » bataille ! » Les Tiois ne peuvent supporter un tel langage, et ils ont raison de relever la tête. Cependant le poëte français donne tort à leur indignation, et ils sont forcés de construire le pont[1]. En vérité, j'admets qu'on soit Français, mais non pas à ce point.

Bref, le pont est construit, malgré tout l'effort de Guiteclin et des Saisnes. Ils criblent de flèches les

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CLVIII-CLXV.

ouvriers chrétiens; mais aux archers païens Charles oppose ses archers, et le roi Murgafier, avec ses vingt mille Saxons, ne peut résister facilement à l'assaut de la gent de France « de qoi li prez abonde ». Un Saxon se jette dans l'eau du Rhin et va porter l'alarme dans le cœur de Guiteclin : « Vous imaginez-vous, dit-il au » roi, que les Français sont venus pour moissonner vos » blés ? Il faut à tout prix les empêcher de passer. » Tout aussitôt, on construit barbacanes et fossés sur la rive du fleuve pour en défendre l'abord. Cinquante mille païens, commandés par un de leurs rois, sont chargés de s'opposer aux travaux du pont français. Les ouvriers chrétiens meurent par centaines, par milliers ; ils meurent sans gloire, frappés à coups de pierres par les machines des païens, et il faut que Charles les console de ces blessures banales, en s'écriant : « Cil qi à cel pont muerent, corone auront de flor ; — » Ce est por assaucier le non dou Creator [1]. » Mais le moment du grand passage, de la bataille décisive, est enfin arrivé. Tout prend je ne sais quel air solennel. Le temps des épisodes est passé ; voici, voici l'action principale.

D'un côté sont deux cent mille Saxons, avec les rois Guiteclin et Murgalier. De l'autre, les trente *échelles* des Français. Charles appelle un archevêque et se confesse; tous les chrétiens en font autant. Toute cette armée se jette à genoux, fait le signe de la croix et se précipite sur les païens.

La bataille est terrible. Garin d'Anséune, un de ces héros qui ont donné leurs noms à des Chansons de geste aujourd'hui perdues, Garin meurt. Le roi de la bataille, vous le savez, c'est Baudouin : « Tot tranche

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CLXVII-CLXXI.

Une bataille décisive est enfin livrée à Guiteclin. Mort du roi des Saisnes, triomphe de Charles et de Baudouin.

» devant soi, com fauchierres les prez. » Il frappe le païen Murgalant, et le tue. Malgré ces tueries gigantesques, malgré ces exploits, les Herupois, qui se sont trop avancés, se trouvent dans une situation des plus critiques. Par bonheur, Gaifier de Bordeaux amène sur le champ de bataille trente mille Poitevins et Gascons qui vont changer la fortune : « Qui là fu et ce vi, il » pot bien afier — C'onques ne vit bataille à celi res» sambler. » D'un autre côté, au secours de Guiteclin s'avance une gent étrange, un peuple merveilleux. Ces païens sont velus comme des ours : ils ont la tête plate, des yeux noirs, une bouche énorme, des dents aiguës, tout l'aspect des Huns, dont ils ont la férocité. La bataille recommence. « En comparaison de cette journée, dit notre poëte, Roncevaux n'est rien; ni la bataille du val Beton, où fut Charles-Martel; ni celle où périt Raoul de Cambrai; ni le combat d'Aspremont où fut conquise Durendal; ni celui où Gormont se mesura contre le roi Louis. » Ce jour-là, l'enfer se peupla abondamment : « Molt cru en icel jor li pueples » infernax[1]. »

Le sang coule à torrents. Où sont les vainqueurs ? On n'en sait rien. Dans cet immense entrelacement de bras, de lances, de hauberts et de heaumes, sur ce sol couvert de têtes coupées et imprégné de sang, les vaincus eux-mêmes n'ont pas le loisir de s'apercevoir de leur défaite, ni les vainqueurs de leur triomphe. Gondebeuf succombe à la tête de ses Bourguignons[2], et Charlemagne s'aperçoit avec terreur que les Saisnes se renouvellent sans cesse sur le champ de bataille[3]. Comment triompher d'ennemis qui ne veulent pas mourir?

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CLXXIV-CXCIII. — [2] Couplet CXCIV. — [3] Couplet CXCV.

Il faut en finir. Guiteclin et Charlemagne s'approchent enfin l'un de l'autre et vont terminer la bataille par un duel véritablement épique. Guiteclin est frappé d'un coup mortel; il tombe, il meurt[1]. Les Saisnes alors se mettent en fuite, et les Français les poursuivent durant l'espace de quinze lieues. La grande bataille est finie.

Tant de coups d'épées ont détourné notre attention de la reine Sebille. Cette misérable, qui ne s'est étudiée toute sa vie qu'à tromper Guiteclin, a l'effronterie de le regretter[2]. Elle s'écrie[3]: « Gentix rois debonnaires,

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CXCVI-CXCVII. — [2] Couplets CXCVIII-CC.

[3] SEBILLE APRÈS LA MORT DE GUITECLIN. — « Sebille est à genoux devant l'Empereur, — Lui embrasse la jambe, par grand respect, — Et lui dit : « Droit » empereur, au nom du Créateur, — Si vous avez mis à mort mon seigneur » Guiteclin, — Ne me faites point de vilenie, à moi qui suis aujourd'hui sans » pasteur. — Ne permettez pas que je sois maintenant déshonorée. — Voilà que je » suis seule, sans ami, sans guide, — Si quelqu'un ne prend noblement pitié de » mes pleurs. » — L'Empereur la regarde; il en a de la tendreur dans l'âme, — La prend entre ses bras et par amour la baise. — Puis, appela Baudouin, le fils de sa sœur. — Tout son cœur est entrepris de joie et d'allégresse ; — Puisqu'il a Sebille, il ne plaindra pas son labeur, — Et ne la céderait à personne ni pour forteresse, ni pour château. — « Dame, dit l'Empereur, voyez ce cheva- » lier ; — Il est riche et c'est le fils de ma sœur. — Si vous le voulez pour mari » et seigneur, — Je vous ferai baptiser selon la loi du Créateur. — Il sera » roi, et vous serez dame de haut rang. — Mais, si vous aimez mieux rester » dans la loi païenne, — Plutôt que d'épouser le comte, tout ce que je puis » faire, — C'est de vous donner un sauf-conduit selon votre bon plaisir, — » Pour aller où vous voudrez aller. » — « Puissé-je ne plus vivre un jour de plus, » s'écrie Sebille, — Si je pense à chercher des conseillers sur cette affaire, — » Excepté vous et les Français. — Si je refusais, je ferais grande folie, — » Dieu ne pourrait me donner un mariage meilleur, — Pourvu qu'il soit au » gré du comte Baudouin. »

« Sire droit empereur, dit Sebille au fier visage, — Au nom de ce Seigneur » qui nous peut tout donner, — A la loi duquel il faut que je me range, — Et » pour lequel il me faut quitter la loi de Mahomet de la Mecque, — J'ai à » vous faire une demande (au nom de Dieu, qu'elle ne vous blesse pas !). — Je » la veux faire aussi au comte Baudouin, — Mais vous ne saurez point » laquelle, avant de me l'avoir accordée ; — Je vous assure qu'elle est tout à » fait selon mon gré, — Et je pense que votre honneur y est aussi engagé. » — « Volontiers, dit le Roi, je ne la refuserai point. » — « Sire, cinq cents » mercis, dit Sebille. — Ordonnez donc à tous vos hommes de chercher partout, » — Jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le corps de Guiteclin le guerrier. — Il fut » mon seigneur, je ne veux pas le nier. — Si les bêtes le mangeaient, j'y per- » drais mon honneur, — Et tous les hommes de la terre me devraient moins » estimer. — Pas n'est besoin que les femmes soient plus blâmées, — Et ce » que fait l'une d'elles retombe sur toutes les autres. — Sire, par Dieu le

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVI.

» tant estiez prodom. » Elle avoue ses crimes : « Onques » jor de ma vie ne vos fis se mal non. » Mais, d'ailleurs, son émotion n'est que de l'épouvante; elle redoute le vainqueur : « Peut-être que ce roi me mettra en prison.» Le lecteur, j'en suis certain, ne partagera point les craintes de Sebille, et lui criera comme Helissent : « Rassurez-vous, Baudouin va vous épouser. » Et, en effet, *on* n'attend pas que le corps de Guiteclin soit refroidi pour se bercer de l'espoir joyeux de ces noces ; Sebille va presque au-devant des propositions qu'on lui pourrait faire : « Baptisez-moi », s'écrie-t-elle. Et surtout : « Mariez-moi. » On la baptise, on la marie : nos héroïnes ne reçoivent guère l'un de ces sacrements sans l'autre[1]. Toutefois il convient d'ajouter que, par un noble mouvement et dont il faut lui tenir compte, Sebille, à genoux aux pieds de Charlemagne, lui demande une sépulture honorable pour Guiteclin[2]. Mais désormais il ne faut songer qu'au plaisir. Le même jour, Sebille se fait « oster de la loi paienor » et épouse Baudouin. Elle conserve, d'ailleurs, son titre de reine : car le frère de Roland reçoit de Charles l'héritage de Guiteclin. Le jeune roi reste à Tremoigne, chargé de la lourde tâche de gouverner un peuple mal converti et mal vaincu[3]. Déjà certains symptômes

Mariage de Sebille avec Baudouin. Charles donne à ce frère de Roland tout le royaume de Guiteclin. Départ de l'Empereur.

» droiturier, soyez le gardien de mon honneur : — Vous êtes le seul conseil » auquel je puisse me fier. » — Le Roi l'entendit et s'émerveilla. — Il regarda le duc Naimes, Baudouin et Lohier. — « Par saint Denis, dont je suis le cheva- » lier, dit Charles, — Une telle parole n'est jamais sortie des lèvres d'une » vilaine femme, — Mais seulement d'un cœur vrai, loyal et entier. — Vous » n'en aurez pas le dédit, et votre volonté sera faite sans retard, — Pour le roi » Guiteclin qui fut si noble et fier. » — ... Deux destriers d'Aragon apportent bientôt le corps du Saxon. — Quand Sebille le voit, devient noire comme charbon, — L'eau des yeux lui tombe le long du menton : — « O Guiteclin, » dit-elle, tu étais si gentilhomme, — Si large, et libéral et noble. — Ah ! si » Mahomet a quelque puissance sur terre ou dans le ciel, — Et si je puis » prier celui qui fit Lazare, — Je le prie et supplie de te faire pardon... » (*Chanson des Saisnes*, couplets CCV, CCVI, CCVII.)

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CCI-CCVI. — [2] Couplets CCVII-CCVIII. — [3] Couplets CCIX-CCX.

inquiétants se manifestent autour de lui. Les fils de Guiteclin ont survécu à leur père ; ils ne renoncent pas à leurs droits : un vaste soulèvement se prépare. Mais Baudouin aux bras de Sebille, Baudouin qui savoure les primeurs de sa royauté, peut-il s'imaginer que l'avenir lui sera moins doré que le présent ? Charlemagne peut se retirer et le laisser seul en ce pays terrible : Baudouin ne craint rien. Il est jeune et possède le sourire de Sebille.

IV

Règne de Baudouin ; révolte des Saisnes soulevés par les fils de Guiteclin. Le jeune roi appelle Charlemagne à son secours.

Les événements racontés dans la première partie de cette trop longue chanson avaient jadis été l'objet de tout un poëme dont la science contemporaine a restitué le titre : « *les Barons Herupois* ». La dernière partie, celle que nous allons analyser, ne formait-elle pas aussi le sujet de toute une ancienne chanson, dont le titre pouvait être : *le Roi Baudouin ?* Nous ne serions pas éloigné de le penser. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'arrivé à cet endroit de son poëme, Jean Bodel lui-même a l'air de commencer un nouveau roman dont il avait sans doute l'original sous les yeux : « Seignor, » or antandez, que Dex vos beneïe. — Ceste chançon des » Saisnes n'est pas encor faillie ; — Ains commancent li » ver.[1] » Donc, Baudouin s'endort dans la joie... et dans l'inaction. C'est le vieux Charles qui le réveille : « Or n'an- » tandez pas trop à baisier vostre amie[2]. » Mais le jeune roi est trop heureux pour être sage : l'amour de Sebille lui fait tout oublier. Il sort enfin de sa léthargie amoureuse ; mais, s'il prend ce parti, c'est que cent mille Saxons sont en armes à une lieue de Tremoigne, à une

[1] *Chanson des Saisnes*, couplet CCXIV. — [2] *Ibid.*

heure de son palais. Il ouvre une des fenêtres du château, et aperçoit en effet l'immense armée qui est tout proche. Il s'indigne, il redevient fier[1]. Mais, hélas ! trop tard.

Autour de Baudouin, pour défendre le pauvre jeune roi, il n'y a plus que quinze mille bacheliers. Les païens, au contraire, sont si nombreux, que, s'ils dormaient tous, Baudouin devrait mettre plus d'un mois à les tuer[2]. On se hâte d'envoyer un messager à l'Empereur ; mais Charles est bien loin et les Saisnes sont bien près. Avant le retour du messager, il faut engager la bataille.

Le neveu de l'Empereur est surpris par les païens. Dernière bataille contre les Saxons ; mort de Baudouin ; regrets de Sebille.

Baudouin sait d'avance qu'il y sera vaincu, qu'il y mourra. Il s'avance fièrement au-devant de ce martyre, et c'est alors que, pour la première fois, nous nous intéressons vivement à son sort. Jusqu'à la mort de Guiteclin, il s'est montré fou, téméraire et lubrique ; le malheur ici le consacre et le grandit. On est touché de voir tant de jeunesse, tant de beauté si rapidement moissonnées. Ce jeune représentant de la France, qui va mourir loin de la France et loin de Charles, nous émeut presque aussi profondément que son frère mourant à Roncevaux. Sa résistance est vraiment des plus belles, et Roland n'eût pas donné de plus superbes coups d'épée[3].

Le 14 septembre, jour où la sainte Église célèbre l'Exaltation de la croix, un messager arrivait au palais de Charles et lui annonçait la funeste nouvelle[4]. « Baudouin a cent mille païens devant lui. — Secourons-le », dit Naimes[5]. Ils partent, avec quelle ardeur ! ils cheminent, avec quelle rapidité ! Ils arrivent enfin ; le vieil Empereur et le jeune roi tombent dans les bras l'un

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CCXVI-CCXXI. — [2] Couplets CCXXII-CCXXIII. — [3] Couplets CCXXIV-CCXXXVI. — [4] Couplets CCXXXVI, CCXXXVII. — [5] Couplets CCXXXVII, CCXXXVIII.

de l'autre. « Dex prist por nos martire et por lui le » prenon[1]. » Avec son grand geste pontifical, Charlemagne bénit alors la grande armée; mais il est triste, il a je ne sais quels pressentiments lugubres. Ces pressentiments ne le trompaient pas. Berard meurt frappé par Fieramor, fils de Guiteclin, et sa dernière pensée est pour Helissent *au cler vis* : « N'aimez pas pire que moi », dit-il, et il rend l'âme[2]. Les barons le pleurent comme des femmes. Baudouin fait mieux, il le venge. Fieramor périt sous un des plus terribles et des derniers coups de l'épée de Baudouin. Mais le frère de Roland, ivre de rage, s'est avancé trop loin. Soudain, il se trouve seul au milieu de toute l'armée païenne. Coups à droite, coups à gauche; résistance héroïque. Ce n'est plus Baudouin, c'est Roland.

Il meurt[3].

Il ne faut pas essayer de peindre la douleur de Charlemagne qui veut se percer de son épée[4], ni surtout celle de Sebille[5]. Pour la première fois, l'héroïne de notre

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CCXXXIX-CCXLIV. — [2] Couplets CCXLVI-CCXLIX. — [3] Couplets CCL-CCLIX. — [4] Couplet CCLX.

[5] REGRETS DE SEBILLE A LA MORT DE BAUDOUIN.— « La reine Sebille qui eut tant de beauté — Vient à la rencontre de Charles jusqu'au maître degré. — « Baudouin est-il vivant? » lui demande-t-elle.— « Non, répond le Roi, il est abattu » mort. — Les païens nous l'ont tué; j'en ai contre eux plus de colère encore. » — Voici son corps qui gît sur cet écu bouclé. » — Sebille l'entend, pense en perdre le sens; — Sa vue devient trouble, ses dents se serrent, — Ne peut rester sur pieds, et tombe à terre, pâmée. — Quand elle revient à elle, elle dit ainsi sa pensée : — « Roi Baudouin, mon seigneur, pour l'amour de Dieu, » parlez. — C'est moi, moi qui suis votre amie; — N'agissez pas de la sorte » avec moi. — Si je vous ai fait quelque tort, je vous l'amenderai — Selon votre » bon plaisir. Mais répondez, répondez-moi. — C'est pour vous que je fus » baptisée ; — Mon cœur s'appuie sur vous, en vous est tout mon amour. — Si » vous alliez me manquer, ce serait bien mal; — Si vous regrettiez notre » union, ce serait trop tôt. — Baudouin, est-ce bien vrai? m'êtes-vous ainsi » enlevé? — Parlez-moi, mon ami, si vous pouvez le faire.... — Je vois vos » armes rougies, ensanglantées, — Mais je ne puis croire que vous soyez tué. » — Eh! y a-t-il un homme qui eût été assez hardi, assez osé, — Assez téméraire, pour frapper Baudouin à mort? — Non, non, je crois que vous me » voulez éprouver par une feinte. — Vous avez voulu voir comment je me con» duirais en vous voyant mort. — Parlez, parlez-moi, au nom du fils de la » Vierge, — Au nom de cette virginité perpétuelle, — Au nom de la croix

roman se relève à nos yeux. Son amour vrai engendre une vraie douleur : « Parle-moi, dit-elle à ce corps » inanimé. C'est pour me faire peur, n'est-ce pas, que tu » ne me parles point? Oh ! parle. C'est moi, moi qui suis » ton amie. Mon Dieu, faites qu'il me parle encore. Trois » mots seulement, trois mots! » Elle étreint ce cher mort qu'elle lave de ses larmes : « Ah ! que ne suis-je, » s'écrie-t-elle, comme la belle Aude, qui mourut de » douleur pour Roland et Olivier[1] ! » Sebille, dans l'excès de sa souffrance, oublie sans doute qu'elle n'a pas mérité la mort sublime de la fiancée de Roland. Pour mourir comme Aude, il faut avoir vécu comme elle.

Quels événements pourraient nous intéresser après ceux que nous venons de raconter? Désormais l'action se traîne. Baudouin est mort, et il était toute la vie du poëme.

La Saxe une dernière fois soumise par Charlemagne.

Est-il nécessaire de constater cette éternelle victoire des chrétiens qui termine uniformément toutes nos chansons de geste ? Un des fils de Guiteclin, Dyalas, se convertit à la foi chrétienne et demande à combattre les Saisnes qu'il a soulevés. Il triomphe de ses compatriotes avec la rage qui est habituelle aux nouveaux convertis de nos romans; et Charles, avec une com-

» sainte où Jésus fut peiné. — Ami, ne tardez pas; ami, c'est assez. — Je » vais mourir si vous continuez de la sorte. — Ah ! gentil roi de France, je » vois bien que vous êtes méchant envers moi; — Vous avez le cœur trop » vilain, quand vous n'avez pas pitié — De cette pauvre âme qui souffre si » durement. — Pour l'amour de Dieu, beau sire, commandez à Baudouin — » De me dire deux mots; j'aurai bien moins de peine. — Je fus si joyeuse » aujourd'hui quand je vous vis de retour. — Je vous l'envoyai avec trois » mille hommes armés; — Je vous tiens quitte de tous les autres, mais ren- » dez-moi celui-là sain et sauf, — Ou jamais plus ne vous aimerai de ma » vie. » — Mais quand Sebille voit que ses paroles ne servent à rien, — Et que Baudouin est mort, véritablement mort, — Elle va passer son bras autour du corps et l'étreint, — Et le baise plus de cent fois.... » (*Chanson des Saisnes*, couplet CCLXV.)

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CCLXV-CCLXXVIII : « S'or poïsse morir, com dame Aude au vis fier, — Lors eüsse à mon chois trestot mon desirrier. »

plaisance qui n'a rien de politique, lui donne alors le royaume de Baudouin. Dyalas change de nom : il s'appellera désormais « Guiteclin le converti[1] ». Quant à Sebille, elle ne pense guère à un troisième mariage et va s'enfermer dans un moutier[2]. L'Empereur ordonne de fondre toutes les épées et tous les éperons de ses ennemis morts au champ de bataille : on en fait un immense *perron* où l'on grave en beaux caractères, en lettres d'or, la nouvelle victoire de Charlemagne[3].

Et, toutes les fois que les Saisnes avaient envie de se révolter, ils regardaient ce trophée et rentraient dans le devoir.

CHAPITRE XXVII

CHARLEMAGNE DANS LA VIE PRIVÉE. — AVENTURES DE LA REINE BLANCHEFLEUR

Macaire *

Analyse de *Macaire*.

Olivier et Roland sont morts; Roncevaux n'est plus qu'un souvenir dont la vivacité s'émousse tous les jours; le châtiment de Ganelon est oublié. La race de

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CCLXXIX-CCXCVI. — [2] Couplet CCXCVI. — [3] Couplets CCXCVI, CCXCVII.

* **NOTICE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE SUR LA CHANSON DE « MACAIRE »**. — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Macaire* est une branche du *Charlemagne* de Venise, compilation due à un Italien du XIII[e] siècle, mais dont l'original disparu pourrait, suivant M. Guessard, remonter à la fin du siècle précédent. Le *Charlemagne* peut se diviser en cinq branches : *a. Beuves d'Hanstonne*, dans lequel on a bizarrement intercalé *Berte aus grans piés; b.* les *Enfances Charlemagne; c.* les *Enfances Rolant;*

Mayence, la race des traîtres, commence à relever la tête : « Comment nous vengerons-nous de Charle-

d. les *Enfances* et la *Chevalerie Ogier le Danois*; *e.* la *Reine Blanchefleur* ou *Macaire*. Voy. l'analyse des cinq branches dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XVIII, 402, et dans le *Romwart* d'Adalbert Keller, p. 67 et suiv. — Nous avons parlé plus haut des quatre premières branches, et allons désormais nous occuper exclusivement de la cinquième. = 2° AUTEUR. *Macaire* est anonyme. = 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. *Macaire* est un poëme de 3615 vers. Ce sont des décasyllabes généralement assonancés par la dernière syllabe ou rimés. Cinq couplets seulement sont féminins (quatre en *ie*, un en *ele*). La plupart des couplets masculins sont en *ez*, *é*, *és*. = 4° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. *Macaire* ne nous a été conservé que dans le manuscrit de Venise (Bibliothèque de Saint-Marc, fr. XIII, ZZ, 3). Ce manuscrit est du commencement du XIVe siècle. = 5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Macaire* a été publié deux fois : *a.* par Adolf Mussafia : *Altfranzösische Gedichte aus venezianischen Handschriften*, herausgegeben von Adolf Mussafia. I. *La Prise de Pampelune*. II. *Macaire*. Wien, 1864, in-8°. *b.* par M. Guessard qui, dès 1856, avait transcrit ce poëme à la Bibliothèque de Venise, et qui l'a fait paraître sous ce titre : *Macaire, chanson de geste publiée d'après le manuscrit unique de Venise, avec un essai de restitution en regard.* Paris, 1866, in-18° (t. IX de la *Collection des anciens poëtes de la France*). L'édition de M. Guessard peut légitimement passer pour un chef-d'œuvre. Elle est précédée d'une longue Préface (134 pages) où le savant professeur fait, avec une très-spirituelle profondeur, l'histoire complète de la légende du chien de Montargis. Dans la seconde partie de ce beau travail, l'éditeur établit, très-solidement suivant nous, que le *Charlemagne* de Venise est l'œuvre d'un Italien déformant, ou plutôt habillant à l'italienne un texte français qu'il avait sous les yeux, pour le mieux faire comprendre de ses auditeurs ou lecteurs : « Ce n'est pas là un original en langue lombarde; c'est une copie servile. » Mais ce qui fait surtout l'intérêt de cette édition française de *notre* « Macaire », c'est l'essai de restitution qu'a tenté M. Guessard. En face de chacun de ces vers italianisés, défigurés, méconnaissables, que présente le manuscrit de Venise, le savant philologue a placé un vers très-français, un vers dans le plus pur dialecte de l'Ile-de-France, un vers que le trouvère le plus délicat du XIIIe siècle n'hésiterait point à avouer. C'est ainsi qu'a dû être écrit le vrai *Macaire* français, et M. Guessard n'a pas à craindre qu'on retrouve un jour le manuscrit original. Ce manuscrit présenterait, sans doute, de nombreuses variantes qui le distingueraient de son *Essai de restitution*, mais lui donnerait raison sur la plupart des points controversables. Il convient de donner ici à nos lecteurs une idée de cet excellent travail ; nous choisirons le premier couplet comme exemple :

Texte de Venise (1-14).	*Essai de restitution* (1-14).
Si conteron d'une mervile gran	Ci conterons d'une merveille grant
Qe vene in Françà dapois por longo tan,	Qu'avint en France moult grant piece a de tens
Pois qe fo mort Oliver e Rolan,	Puis que mort furent Oliviers et Rolans :
Li qual fi faire un de qui de Magan,	C'est de Maience d'un cuivert sodu'ant,
Dont manti çivaler mori di cristian;	Dont en morurent maint chevalier vaillant.
E por Marchario fo tuto quelo engan.	Li fel Macaires ceste oevre ala brassant.
Unde, segnior, de ço siés certan	Oiés, seignor, sachiés certainement
Qe dapois, e darer e davan,	Que de piеça, et deriere et devant,
En crestentés non fo hom si sovran	Homs si sovrains ne fu el mont vivant
Como fu l'inperer K. el man,	Com Kallemaines, li riches rois puissans,
Ne qe tanto durase pena e torman	Ne qui autant soffrist peine et torment
Por asalter la loi di Christian.	Por essaucer la loi de crestiens.
Contra païn el fo tot li sovran	Contre païens fu toudis conquerans
E plus doté el fo da tota çan...	Et plus dotés fu-il de tote gent...

magne ? » Un de ces Judas, Macaire, trouve réponse à cette question.

6° VERSION EN PROSE. Le *Macaire* proprement dit n'a pas été mis en prose, ou du moins nous ne l'avons encore rencontré nulle part sous ce nouvel aspect. Mais la *Reine Sibille* (autre forme de la même légende et dont nous aurons lieu de reparler longuement), après avoir été le sujet d'un poëme en alexandrins dont M. de Reiffemberg a découvert un fragment, la *Reinė Sibille* a été traduite en prose au XVe siècle. Il nous reste de cette version un texte véritablement précieux, que nous avons eu le bonheur de découvrir à la Bibliothèque de l'Arsenal dans un manuscrit qui portait, au Catalogue, un titre faux : « *Garin de Montglane* » (3351, anc. B. L. F. 226). Nous en publions plus loin toutes les rubriques et quelques extraits. Le roman en prose a été fait sur le roman en vers de douze syllabes; mais, s'il en est voisin par le fond, il en diffère assez notablement par les détails. C'est ce dont on pourra se convaincre en comparant les deux extraits suivants du même passage que nous plaçons en regard l'un de l'autre :

Sa mere aloit vooir. . . . .
Et le borjois son oste qui ot bon esciant.
Li borgois ot ·II· filles moult beles e plesanz :
L'aisnée vint à lui, si le vet acolant :
« Sire, frans damoiseax, entendez mon semblant;
Alevé vous avons et nori, bel enfant.
Quant venistes ceans, vos n'aviés noiant.
Varochers vostre peres qui a le poil ferrant
Amena vostre dame, sachois, moult povrement.
Nos vos avons servi moult [amiablement].
S'or voliés estre sages, mar irois en avant,
Mès prenés moi à feme, je le voil et demant.
» Looys, biaus dous frere, entendés ma proière :
Aiés merci de moi, ne suis pas losengière... »
« Bele, dit Looys, je ne vois mie arrière.
Bele estes de façon et de cors et de chière,
Et je suis povres enfes, si n'ai bois ne rivière;
N'ai terre ne avoir qui vaille une estrevière;
Et ma dame est malade ausi com fust en bière.
Et Varochers mes peres qui a la brace fière
Ma dame sert moult bien et de bonne manière.
Vos peres m'a norri et mostré bele chière.
Et si n'ot onc du mien vaillant une lasnière,
Mès, se Diex m'amendoit qui fist ciel et lumière,
Je li randrai à double, trop me fet bele chière.
Ralés vos an, pucele, ne soiés pas lanière.
Gardés vo pucelage, trop me semblés legière,
Que ne vos ameroie por tor l'or de Bavière. »
(*La Reine Sibille*, poëme du XIVe siècle, fragment publié par MM. de Reiffemberg, Guessard, Scheler.)

[Louys] aloit et venoit souvent veoir sa mere chiez le borgois Jocerant, lequel avoit deux moult belles filles, assez agiées pour sentir les esguillons qui les amans reveillent souvent. S'y fut l'aisnée tant surprise de l'amour de lui qu'elle se aventura ung jour de lui descouvrir son mal, en soy habandonnant à son plaisir faire et acorder son bon, se de ce l'eüst voulue requerir. Il s'escuse notablement et dist : « Vostre mercy, doulce pucelle, fait-il, de l'amour que vers moy advez. Je ne l'ay mie desservie encores, mais j'ay bon vouloir. Et assez ay congnoissance des grans courtoisies que vostre pere et vostre mere ont faittes à mon signeur de pere et à ma dame de mere, qui tant ont esté ceans amoureusement et charitablement receüx et servis, que à tous jours mais seront tenus de le congnoistre. Et je mesmes le deserviray, se Dieu plaist, en aucun tems: car pour le present n'ay-je terre ne revenue dont je le peüsse satisfaire, ne de quoy je vous peüsse nourrir, soustenir, faire aucun bien, ou vous oster de quelque honteux danger, se, par esmouvement de jeunesse ou autrement, m'estoie amoureusement desduit avecq vous. Et d'autre part me porroit torner à vitupere et seroie repris de tous homme du monde, se telle mesprison avoye faitte vers vostre pere qui sur fons me leva et qui tant m'a aidé à nourrir que je doy desormais venir à connoissance de bien et de mal. » (*La Reine Sibille*, ms. de l'Arsenal, 3351 anc. B. L. F., 226.)

7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. La légende de *Macaire*, ou plutôt celle de la *Reine Sibille* a conquis presque autant de popularité chez les nations étrangères que parmi nous : *a*. En Allemagne. Il faut envisager tour à tour la légende sous deux aspects bien différents et qu'il importe de ne pas confondre : [1] La

Le traître Macaire veut séduire et perdre la reine Blanchefleur, femme de Charlemagne.

Près du vieil Empereur, dont la barbe était depuis longtemps toute blanche, près de ce vigoureux cen-

légende de la reine innocente et persécutée existait déjà, dans la poésie allemande, sous une forme originale et qui ne devait rien à l'influence française. Nous voulons parler de la légende de « l'impératrice Hildegarde et de son beau-frère Taland », que nous reproduisons plus loin et qui est certainement antérieure à notre *Macaire*. Voy. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 395, 396. = [2] Mais il en faut venir au XIV[e] siècle pour trouver notre légende elle-même véritablement reproduite dans une œuvre allemande. Il s'agit du poëme qui est intitulé *l'Innocente Reine de France* et dont nous donnons plus loin une analyse d'après Massmann (*Kaisercronik*, III, p. 907). = [3] Il n'en est pas de même de la « légende du traître », qui usurpe la couronne de Charlemagne. On la trouve, dès la première moitié du XIII[e] siècle, dans l'œuvre du poëte Enenkel (voy. l'analyse ci-dessous, d'après Massmann, l. l., III, pp. 1033-1038). Le récit d'Enenkel offre des rapports très-étonnants avec le récit de cette *Spagna* en prose qui est connue sous le nom d'*Il Viaggio*. On n'avait pas encore fait ce rapprochement; mais il est frappant et donne à conclure que le poëte allemand du XIII[e] siècle et le compilateur italien du XIV-XV[e] siècle se sont servis d'un même original, et que cet original, suivant toute probabilité, était un poëme français du XII[e] siècle. — *b*. En Espagne. [1] Dans la *Gran Conquista d'ultramar* (XIII[e] siècle), Galienne, en épousant Charlemagne, change de nom et prend celui de Sibille (*Sevilla*). La reconnaissance qu'elle témoigne à Morand, à ce protecteur si dévoué des enfances de Charles, est mal interprétée par quelques envieux et cause la disgrâce et l'exil de ce bon serviteur. Mais Charles reconnaît bientôt son erreur, et le rappelle. Mila y Fontanals rattache cette légende à celle de notre *Reine Sibille*. = [2] Dès la fin du XIV[e] siècle, la *Reine Sibille* fut traduite en espagnol : c'est ce qu'atteste un manuscrit de la Bibliothèque de l'Escurial (fin du XIV[e] ou commencement du XV[e] siècle) dont voici les premières lignes : « *Aqui comiença un noble cuento del emperador Carlos Maynes de Rroma e de la buena emperatriz Sevilla su muger.* » D. Amador de los Rios a publié ce texte dans le cinquième volume de son *Historia critica de la literatura española* (Madrid, 1864, pp. 344-391). M. Mila y Fontanals, dans sa *Poesia heroico-popular castellana* (p. 340), ajoute qu'il dérive immédiatement ou médiatement d'une chanson de geste française. Mais M. Kœhler a été plus loin et a démontré (*Jahrbuch für romanische Literatur*, XII, 286-316) que « le roman espagnol ne dérive pas de notre version française en prose, mais DIRECTEMENT du poëme » (*Romania*, II, p. 263). = [3] L'*Historia de la Reyna Sibilla* fut imprimée pour la première fois à Séville, en 1532; pour la seconde fois à Burgos, en 1551. = [4] En 1757, parurent à Barcelone *los Carboneros de Francia y reina Sevilla, comedia famosa*, dont les principaux personnages sont : Ricardo, emperador del Oriente; Blancaflor; Luis, infante, etc.» = [5] En 1846, D. Ramon de Villadares y Saavedra publiait à Madrid sa *Reina Sebilla, drama comico* ORIGINAL (!), in tres actos y en verso. — *c*. Dans les Pays-Bas. De 1500 à 1544, une *Reine Sibille*, en néerlandais, sortit des presses de Wilhelm Worstermann. C'est à peu près le même texte que celui du livre espagnol; mais le néerlandais est un peu plus concis. — *d*. En Angleterre. *Sir Triamour* n'est qu'une imitation de notre *Macaire* : le traître reçoit, dans l'œuvre anglaise, le nom de Marrock. Voy. George Ellis, *Specimens of early English metrical Romances* (London, 1848, pp. 491-501). Faut-il ajouter que *the Dog of Montargis*, imitation du drame de Pixérécourt, obtint un beau succès au théâtre de Covent-Garden, le 30 septembre 1814 ? — *e*. En Italie. La légende de *Macaire* a été répandue en Italie sous deux formes qu'il importe de noter : 1° La légende « complète » a été reproduite

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVII.

tenaire, florissait alors, charmante, pure, aimable, l'impératrice Blanchefleur, fille du roi de Constanti-

in extenso dans les *Nerbonesi* du XIVe siècle (livr. I, cap. II-VII et X-XII; édition d'Isola, Bologne, 1877, in-8°, t. I, pp. 6 et 11). 2° La « légende du traître » qui profite de l'absence de Charlemagne et de son long séjour en Espagne pour se faire couronner roi de France, cette légende partielle se retrouve dans les *Spagna* en vers et en prose (XIVe-XVe siècles), et nous la rapportons ci-dessous d'après la *Spagna* du manuscrit de la Bibliothèque Albani et d'après le *Viaggio di Carlomagno in Ispagna*, œuvres qui sont dérivées l'une et l'autre de la *Spagna* en vers de 1370-1380. Remarquer que, dans le *Viaggio*, le traître ne s'appelle pas Macaire, mais Anseïs. = 8° PRINCIPAUX TRAVAUX DONT NOTRE POEME A ÉTÉ L'OBJET. Nous ne voulons citer ici que ceux où l'on s'est DIRECTEMENT occupé, soit de *Macaire*, soit de la *Reine Sibille*. — *a*. Wolf, en 1833, dans son *Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen*... (Vienne, in-8°), et en 1857, dans son *Ueber die beiden... niederländischen Volksbücher von der « Königin Sibille » und von « Huon de Bordeaux »* (Vienne, in-4°, extrait des *Mémoires de l'Académie impériale*), est celui qui a le mieux étudié tout ce qui concerne les versions espagnoles et néerlandaises de la *Reine Sibille*. Wolf a toujours ignoré l'existence de la *Reine Sibille* en prose française; mais c'est à lui que revient l'honneur d'avoir trouvé l'attribution exacte des cent vingt-six vers publiés par M. de Reiffemberg, seul fragment qui nous reste de la *Reine Sibille* en vers (*Philippe Mouskes*, I, 610). — *b*. En 1850, M. F. H. von der Hagen publiait, dans son *Gesammtabenteuer*, *l'Innocente Reine de France*, ce poëme allemand du XIVe siècle qui repose sur une légende analogue à celle de *Macaire*. C'est ce même poëme qui a occupé M. Massmann (*Kaisercronik*, t. III, 907; Quedlinburg, 1849), et dont Wolfgang Menzel a donné une analyse en 1858 dans ses *Deutsche Dichtung* (Stuttgart, I, 299-300). — *c*. En 1856, M. Guessard copiait, à Venise, le manuscrit de *Macaire* et en établissait le texte pour l'impression; en 1857 il publiait, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (livraison de mars-juin), une première Notice sur ce poëme qui, durant plusieurs années, devait être de sa part l'objet d'études constantes. — *d*. Mais, en 1864, M. Mussafia devançait la publication de M. Guessard, et publiait, en un seul et même volume, *Macaire* et la *Prise de Pampelune*. Dans sa *Préface*, le jeune professeur de Vienne s'appliquait surtout à étudier la grammaire de notre poëme qu'il n'était pas éloigné de croire écrit en une langue originale, *franke* ou lombarde. M. Mussafia, d'ailleurs, se montrait disposé à croire à l'antériorité de la *Reine Sibille* : opinion qui ne nous paraît vraiment pas soutenable. — *e*. Dans la livraison de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* qui parut en juillet-août 1864, M. Guessard publia la première partie de cette Préface qu'il devait plus tard faire paraître en tête de son édition de *Macaire*. Jamais on n'a mieux réussi, selon nous, à réconcilier l'érudition et l'esprit, brouillés depuis longtemps; jamais on n'a creusé un sujet avec une subtilité plus persévérante. — *f*. Enfin, durant les premiers jours de 1867, paraissait l'édition de *Macaire* dont nous avons déjà parlé plus haut. La *Préface* y était revue et considérablement augmentée. Dans une seconde partie de cette longue et charmante dissertation, le savant professeur abordait, au sujet de son poëme favori, la discussion philologique, et établissait avec une irréfutable clarté la préexistence d'un texte français qu'un Italien avait indignement défiguré (voy. *Literarisches Centralblatt*, 1867, col. 549). — *g*. Cependant, entre les deux éditions de la *Préface* de M. Guessard, M. Gaston Paris avait écrit son *Histoire poétique de Charlemagne*. Un des chapitres où l'auteur a fait le meilleur usage de cette pénétration de sens critique qui le distingue, c'est certainement celui qu'il a consacré aux femmes de Charlemagne

nople, femme du roi de Paris. On n'avait jamais vu beauté si parfaite, ni grâce si modeste. Le bonheur

dans notre Épopée nationale, et en particulier à la reine Sibille. — *h.* M. Kœhler publia, dans le *Jahrbuch für romanische Literatur* de 1871 (XII, 3), une intéressante étude sur la version espagnole de la *Reine Sibille.* Il compare le texte qu'en a publié D. Amador de los Rios d'après un manuscrit du XIVe siècle avec l'édition donnée au XVIe. Il montre que le roman espagnol ne dérive pas de notre version en prose française du manuscrit de l'Arsenal, mais directement du poëme (*Romania*, t. I, p. 263). — *i.* En avril 1875, M. A. Scheler fit paraître, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (XXXIX, n° 4), les fragments en vers de la *Reine Sibille* déjà publiés par MM. de Reiffemberg, Wolf et Guessard.— *j.* Dans le tome XXVI de l'*Histoire littéraire* (1873), M. Paulin Paris analyse le *Macaire* (pp. 373-387).— *k.* Mais l'œuvre la plus importante publiée depuis longtemps sur ce sujet est, à coup sûr, le premier volume des *Storie Nerbonesi, romanzo cavalleresco del secolo* XIV, publiées par M. I. G. Isola. Cette œuvre d'Andrea da Barbarino continue directement la *Seconda Spagna*, et les chapitres II-VII, d'une part, et X-XII, de l'autre, sont consacrés à l'histoire de la reine de France, du traître et du nain, etc. (Bologne, Romagnoli, 1877, pp. 6 et 11). Ce récit offre des variantes importantes et qui le distinguent de tous les autres.

9° DE LA LANGUE DONT S'EST SERVI L'AUTEUR DE « MACAIRE ». Les érudits ne sont pas d'accord sur la nature de cet étrange langage. Deux écoles, ou plutôt deux systèmes sont aujourd'hui en présence pour discuter ce point délicat. Suivant le premier, *Macaire* serait écrit en un dialecte plutôt « italien qu'italianisé ». Cet idiome, particulier à l'Italie du Nord et qu'on pourrait appeler « la langue *franke* », aurait été soumis aux lois d'une grammaire spéciale que M. Ad. Mussafia a essayé de préciser dans la Préface de son *Macaire.* Suivant le second système, dont M. Guessard demeure le représentant autorisé, la langue de *Macaire* n'est autre chose que du français horriblement défiguré par un copiste italien, et défiguré par lui dans l'intention bien arrêtée de le rendre plus compréhensible aux lecteurs ou aux auditeurs italiens. On voit combien les deux écoles sont loin l'une de l'autre. En deux mots, *Macaire* est-il une œuvre originale écrite dans un dialecte original? Ou n'est-ce qu'une copie grossière d'un original français? = Nous avons quatre arguments à opposer au système de M. Mussafia, qui semble avoir été généralement adopté par M. Gaston Paris : 1° Si la langue de *Macaire* était originale, comment expliquer qu'à côté, TOUT A COTÉ d'éléments sonores, brillants, méridionaux, il y ait dans le même vers des syllabes éteintes, muettes, septentrionales; qu'à côté, TOUT A COTÉ de finales en *a*, il y ait des finales en *é*, etc., etc.? Voici, par exemple, quatre vers qui se suivent dans notre poëme (et nous pourrions citer mille exemples tout pareils) :

Davanti li rois fo la rainA menÉ
E fo vestuA d'unE porporA roÉ;
Sa façA qe sol e ser beL e colorÉ
Or est venuA palidA e descolorÉ. (Vers 491-494.)

Il aurait donc pu exister une langue où le dialecte de France et la langue de l'Italie seraient non pas fondus, mais juxtaposés d'une façon aussi brutale! Quoi! dans le même vers, un peuple tout entier aurait employé, aurait admis *mené* près de *reina, porpora* près de *roé, vestua* près de *une, façа* près de *coloré. venua* près de *descoloré!* Mais non : ce n'est pas ainsi que les Italiens pourraient écorcher notre langue *en la parlant*, et ils l'écorcheraient avec une tout autre uniformité. Notre copiste a été forcé par la rime de conserver les finales

jusque-là avait mis tant de vertus dans une lumière digne d'elles, et la Reine (comme le dit un autre de nos

françaises en *é*, et voilà pourquoi il ne les a pas italianisées comme tant d'autres. C'est la seule explication possible de cette arlequinade de son langage. — 2° Si la langue de *Macaire* avait été vraiment originale, si elle avait été parlée dans tous le pays de l'auteur, on n'y noterait pas tant de milliers de mots qui tantôt reçoivent la forme italienne, et tantôt la forme française. Voici un vers où je trouve le mot *palès;* quelques vers plus loin, je trouve *palasii :* est-ce que la prétendue langue *lombarde* ou *franke* pourrait admettre, côte à côte, ces deux formes si différentes? J'ai voulu recueillir une liste assez longue de ces mots qui sont, dans notre poëme, tantôt écrits à l'italienne, et tantôt à la française. Et cet argument, en vérité, me paraît définitif : car il est impossible qu'un vrai dialecte, une vraie langue ait possédé une double catégorie des mêmes mots avec deux physionomies aussi distinctes. Tout s'explique, au contraire, si l'on se dit que le copiste italien, homme assez inintelligent, songeait parfois à italianiser les mots français du manuscrit qu'il avait sous les yeux, et que, d'autres fois, il leur laissait leur forme originale. C'est ainsi que nous avons relevé : *avanti* (vers 3614) et *avant* (vers 2829); *avolter* (1764) et *avolterio* (1777); *bataila* (2282) et *bataile* (2701); *çaloncea* (3506, 3275) et *caloncé* (1798); *fogo* (3328) et *fois* (2858); *fio* (3345) et *filz* (1978); *legno* (3580) et *legne* (1681); *milia* (2313) et *mile* (2321); *palasii* (3612) et *palès* (3537); *apresso* (2774) et *près* (2584); *verso* (3592) et *dever* (2981); *vie* (3583) et *via* (3407); *uncha* (1911) et *unches* (2717). Nous en pourrions citer mille autres. — 3° Si l'on admet que *Macaire* a été écrit dans une langue originale, il faut nécessairement admettre que la plus grande partie des vers du poëme SONT ORIGINALEMENT FAUX. Si l'on admet au contraire le système de M. Guessard, rien n'est plus aisé que de deviner et de reconstruire le véritable vers français sous le vers italianisé. C'est cette restitution que l'éditeur de *Macaire* a tentée, et qu'il a, suivant nous, merveilleusement réussie. Ajoutons, cependant, qu'on pourrait faire une restitution beaucoup plus voisine encore du texte défiguré par le copiste italien. — 4° Est-il présumable qu'une langue ait existé, où aient été admises des formes aussi barbares que celles-ci : *çaloncea, vestua, venua.* Ce n'est là ni de l'italien, ni du français. Ou plutôt c'est du français auquel on a imposé une finale italienne, et cela sans intelligence, grossièrement, contrairement à toutes les traditions des deux langues qu'on ne se proposait pas de fondre, mais d'accoupler. « Mes compatriotes se scandaliseraient peut-être des formes *venue, vestue;* eh bien! je vais écrire et chanter *vestua, venua.* » Raisonnement de jongleur ou de copiste. = Tels sont nos arguments : les trois premiers, tout au moins, ne nous paraissent pas aisément réfutables. M. Guessard en a développé d'autres dans la Préface de son *Macaire*, à laquelle nous renvoyons volontiers nos lecteurs (p. 67 et suiv.). — M. Paulin Paris ne va peut-être pas aussi loin que M. Guessard et, dans le tome XXVI de l'*Histoire littéraire* (p. 377), se contente de dire du *Macaire :* « A notre avis, c'est l'œuvre d'un trouvère lombard qui, après un long séjour en France, était revenu dans son pays, persuadé qu'il savait assez de français pour composer, en cette langue, un long poëme imité d'une chanson de geste française. Et cette œuvre devant être, non pas lue, mais chantée en plein air, l'auteur crut nécessaire de substituer çà et là des expressions, des désinences à demi italiennes à des expressions et à des désinences que les auditeurs transalpins auraient eu plus de peine à entendre. » Nous ne serions pas loin d'adopter ce système. = 10° VALEUR LITTÉRAIRE. Par sa légende, ses péripéties, son action, *Macaire* appartient à notre décadence épique : c'est un vrai roman d'aventures dans toute la force de ce terme. Mais, par certains côtés,

vieux poëtes) *enluminoit* tout le royaume. Charles n'avait plus d'ennemis, et le grand Empire connaissait enfin

notre poëme est supérieur à beaucoup de nos autres chansons. Le caractère de Varocher est dessiné avec une originalité charmante, et nous ne pourrions le comparer qu'à celui de Gautier le vavasseur dans *Gaidon*, auquel il nous paraît supérieur. Gautier, d'ailleurs, est une sorte de petit gentilhomme campagnard, de fils de hobereau tombé dans la misère. Varocher, au contraire, est profondément plébéien : tout est peuple en lui, son nom, sa physionomie, ses habitudes, sa figure et son bâton. En somme, on peut conclure avec M. Guessard que « l'examen des principaux éléments de sa composition n'est nullement défavorable à notre vieux trouvère, et qu'i y avait en lui l'étoffe d'un dramaturge ».

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA LÉGENDE. — On peut établir les propositions suivantes : 1° *La légende de* Macaire, *de même que celle de la* Reine Sibille, *n'a aucun fondement historique.* = 2° *Elle a sa base dans la tradition.* = 3° *Suivant nous, l'affabulation de* Macaire (*sans parler de la légende presque universelle du Traître*) *résulte de la fusion de deux légendes qui se trouvent chez tous les peuples à toutes les époques : la légende de l'épouse innocente et persécutée, et celle du chien fidèle qui découvre et poursuit le meurtrier de son maître.* = 4° *La légende de la reine Blanchefleur ou Sibille est, sinon semblable, du moins analogue à celle de Berte aus grans piés, de Geneviève de Brabant,* etc., etc. M. Svend Grundtvig (*Chants populaires du Danemark*) a fait des recherches très-étendues sur les différentes versions de cette légende dans les pays scandinaves et germaniques. Il a établi « qu'elle était primitivement commune à plusieurs tribus germaines, celles des Longobards et des Francs ». De là, en Allemagne, l'histoire touchante de Dietrich et de Gunild, qui se répandit en Angleterre, aux îles Feroe, en Islande et en Danemark. Les noms des héros subissent, il est vrai, de nombreuses modifications; mais, sous ces variantes, le fond de la légende persiste. Et c'est d'elle que sortent les fables de Geneviève, de Blanchefleur et de Sibille. (V. Wolf, citant M. Svend Grundtvig; *Préface* de M. Guessard, p. LXXXI.) = 5° *La légende du « chien révélateur et vengeur » se rencontre chez les Grecs de l'antiquité, chez les Romains, chez les Grecs du Bas-Empire, dans l'Allemagne du moyen âge*, etc., etc. *a*. Chez les Grecs. Dans Plutarque, on lit le trait d'un chien qui, en présence de Pyrrhus, attaque les meurtriers de son maître. On les soupçonne, on les arrête, ils avouent leur crime, on les punit (Ποτέρα τῶν ζώων φρονιμώτερα τὰ χερσαῖα ἢ τὰ ἔνυδρα, *Plutarchi Scripta moralia*, édit. Didot, II, 1186). Et Plutarque rapporte une autre tradition, beaucoup plus incertaine, sur le chien d'Hésiode : « Idem fecisse aiunt Hesiodi illius » sapientis canem qui Ganyctoris Naupactii filios prodiderit a quibus Hesiodus » interfectus fuerat. » (*Ibid.*) Pour nous en tenir au chien contemporain de Pyrrhus, il reste trois jours sans manger près du corps de son maître : « Tertium jam expers cibi assidet. » Le chien d'Aubry en fait tout autant dans notre roman : « Trois jors i fu li levriers sans mangier » (vers 839). — *b*. Chez les Romains. Dans son *Hexameron*, saint Ambroise cite un trait tout pareil dont il place la scène à Antioche. Un homme y fut assassiné par un soldat. Il avait avec lui son chien, qui resta obstinément près du corps de son maître. On l'entoure, on l'admire. Passe le meurtrier, perdu dans la foule : le chien furieux se jette sur lui *atque apprehensum tenet;* le coupable est forcé d'avouer son crime. « *Tenuit nec dimisit* » : c'est ainsi que le chien d'Aubry se jette à la gorge de Macaire et le tient immobile sous cette étreinte jusqu'au parfait aveu de son crime : « Encor le tient li chiens estroitement, — Si que croler

la paix. Mais, hélas ! Macaire allait troubler cette joie.

Macaire a trouvé le secret de frapper Charles avec

ne s'en puet tant ne quant » (vers 1231, 1232). — L'histoire du chien d'Antioche (empruntée à l'*Hexameron* de saint Ambroise, VI, édit. des Bénédictins, 1686, I, 122) jouit au moyen âge d'une certaine popularité. Elle fut reproduite textuellement par l'auteur du *De bestiis et aliis rebus* attribué à Hugues de Saint-Victor (lib. III, ch. XI, édition de Rouen, 1648, II, 436), et par Vincent de Beauvais (*Speculum naturale*, lib. XIX, chap. XIII). Girault le Cambrien, auteur d'un *Itinerarium Cambriæ*, et qui vint plusieurs fois en France et à Paris, ne craignit pas de falsifier indignement le texte de saint Ambroise en lui faisant subir une addition singulière, où il est question pour la première fois d'un jugement de Dieu, d'un *campus*, d'un duel entre le chien et le meurtrier : « Judicatum est duello rei certitudinem experiri, etc. » (*Préface* de *Macaire*, p. LXXXIX.) M. Guessard, à qui revient l'honneur d'avoir découvert ce texte précieux, explique les additions du Cambrien par ce fait « qu'il aurait entendu chanter à Paris ou dans le reste de la France notre ancienne chanson de *Macaire*. » Quoi qu'il en soit, rien n'était plus naturel, étant donné le récit de saint Ambroise, que de l'accommoder au goût du temps en imaginant un duel judiciaire. — *c*. En Allemagne. L'historien Thietmar, qui fut évêque de Mersebourg en 1009 et qui a écrit une *Chronique* des années 918-1018, raconte un fait presque tout semblable à la fin de son premier livre. La scène se passe au temps de Henri l'Oiseleur (919-936) : « In palatio regis accidit res » una mirabilis. In conspectu totius populi presentis, quidam canis, dum eminus » hostem suum consedentem agnosceret, propius accedens, manum ejusdem » rapido morsu ex improviso abstraxit et, quasi optime fecisset, cauda reverberante, mox rediit. Mirantibus hoc cunctis et admodum stupentibus, ab » his miser is, quid fecerit, interrogatur. Quibus illico respondit, divina ultione » id sibi merito evenisse, et prosequitur : — Inveni, inquiens, virum, hujus » canis dominum, fesso corpore dormientem, et infelix, occidi eum, etc. » (Pertz, *Scriptores*, III, 742.) — *d*. Chez les Grecs du Bas-Empire Tzetzès, poëte grec qui vivait au XII[e] siècle (1120-1183), est l'auteur des *Chiliades*, qui ne sont qu'un Recueil d'anecdotes sur les hommes et les animaux célèbres. Il y raconte (IV) une histoire toute semblable à la nôtre, et qui, dit-il, s'était passée de son temps, etc., etc. = Nous n'avons pas besoin de multiplier les exemples pour prouver l'universalité de notre légende. En résumé, le trait du chien révélateur et vengeur circulait partout à la fin du XII[e] siècle. Un poëte (l'auteur de *Macaire* sans doute) a imaginé l'anecdote du duel, qui a fait une si belle fortune dans le monde.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — La légende de *Macaire* ou de la *Reine Sibille* a été modifiée : 1° Dans son intégrité. 2° Dans quelques-uns de ses épisodes. Nous allons étudier tour à tour chacune de ces deux classes de variantes.

1° MODIFICATIONS DONT LA LÉGENDE DE « MACAIRE » A ÉTÉ L'OBJET DANS SON INTÉGRITÉ. = [1] En France, en Espagne et aux Pays-Bas. Il nous reste deux versions françaises de notre légende : celle du poëme en vers décasyllabiques, qu'ont publié MM. Mussafia et Guessard (à cette version doit rester attaché le titre de *Macaire*); et, en second lieu, le texte en vers alexandrins dont il ne nous est resté qu'un fragment et qui est connu sous le nom de « *la Reine Sibille* ». Entre ces deux textes, il existe des différences assez considérables : *a*. Dans la *Reine Sibille*, c'est le nain qui s'éprend tout d'abord de la beauté de la Reine, dont le nom est Sibille et non pas Blanche-

un raffinement de cruauté qu'un parent de Ganelon pouvait seul concevoir. Il le frappera dans la personne

fleur. *b*. Macaire n'intervient que lorsque la Reine est condamnée, et n'en devient amoureux qu'à ce moment du drame. *c*. La Reine proscrite reste fort longtemps en Hongrie; lorsqu'elle se remet en route, son fils Louis est déjà grand. *d*. Sibille et son fils rencontrent sur leur chemin un ermite, frère de l'empereur de Grèce, qui se propose de les conduire à Constantinople. *e*. Attaqués par des voleurs, ils seront désormais protégés par l'un d'eux, nommé Grimourd et surnommé le « bon larron ». *f*. L'empereur de Constantinople s'appelle Richer. *g*. Lorsque les Grecs envahissent la France, ils trouvent devant eux Aimeri de Narbonne qui leur résiste valeureusement, mais qui, mieux instruit, finit par donner sa fille Blanchefleur en mariage au jeune Louis, fils de Sibille. *h*. Le Pape intervient pour réconcilier les deux partis. *i*. Les Grecs vont, à genoux, supplier Charlemagne de reprendre sa femme, dont l'innocence est reconnue depuis longtemps. *j*. Le roman se termine par le récit des noces de Blanchefleur et de Louis. » (Voy. plus bas le résumé de la *Reine Sibille*, d'après le manuscrit de l'Arsenal, 3351, anc. B. L. F., 226.) — De ces deux versions quelle est la plus ancienne ? A nos yeux, c'est notre *Macaire*, ou, pour parler plus nettement, c'est le poëme français du XII[e] siècle sur lequel a été fait *Macaire*. Il faut remarquer que cette chanson disparue était en vers décasyllabiques, tandis que nous ne connaissons de la *Reine Sibille* qu'un fragment en vers alexandrins du XIV[e] siècle. C'est déjà une présomption en faveur de l'ancienneté de *Macaire*. Si l'on compare les deux affabulations dans leur détail, on arrivera à la même conclusion. Les épisodes de l'ermite, des voleurs, du bon larron, ne sont-ils pas des additions évidentes au texte primitif? ne sont-ils pas visiblement empruntés aux romans de la Table ronde ou aux romans d'aventures? L'amour direct du nain pour la Reine n'est-il pas encore d'invention récente, ainsi que l'idée cyclique de rattacher cette chanson à la Geste de Guillaume d'Orange par le mariage de Louis et de Blanchefleur? *Macaire* est un petit poëme court, serré, substantiel : la *Reine Sibille* est un *rifacimento* où l'action primitive a été très-longuement développée. Tel est au moins notre avis, que nous venons de motiver. = Quoi qu'il en soit, la *Reine Sibille* a conquis une popularité beaucoup plus étendue et beaucoup plus durable que *Macaire*. De ce dernier poëme on ne trouve pas de traces directes. C'est la *Reine Sibille*, au contraire, qui fut résumée au XIII[e] siècle par Albéric de Trois-Fontaines, lequel ne paraît pas connaître notre *Macaire* (Bibl. nation., lat. 4896 A, f[os] 33 v° et 34 r°). C'est la *Reine Sibille* qui donna naissance, durant le siècle suivant, à un poëme en vers dodécasyllabiques, dont M. de Reiffemberg a découvert un fragment précieux (cent vingt-six vers publiés d'abord dans la *Chronique de Philippe Mousket*, I, 610, et publiés de nouveau par M. Guessard, *Macaire*, p. 307 et suiv., et par M. A. Scheler, *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 1875, XXXIX, n° 4). C'est la *Reine Sibille* dont le récit fut adopté par l'auteur de *Tristan de Nanteuil* (XIV[e] siècle), et dans les *Chroniques de France* du ms. 5003 de la Bibl. nation. (achevées vers 1380). C'est la *Reine Sibille* qui a été mise en prose française au XV[e] siècle; et il nous reste de cette version un manuscrit très-précieux dont nous avons déjà plus d'une fois utilisé le témoignage (Arsenal, 3351, anc. B. L. F., 226). C'est la *Reine Sibille* qui, dès la fin du XIV[e] siècle, avait passé dans la littérature espagnole (manuscrit de la Bibliothèque de l'Escurial publié par D. Amador de los Rios dans son *Historia critica de la literatura española* (t. V, pp. 344-391, Madrid, 1864). C'est la *Reine Sibille* dont une traduction fut imprimée, dès 1532, sous ce titre : « *Hystoria de la Reyna Sibilla* » (Séville, in-4°, gothique), et réimprimée en 1551 (Burgos), etc. C'est la *Reine Sibille* qui est

de la Reine. Il déshonorera Blanchefleur, il salira ce lis. Ces représailles, d'ailleurs, lui seront deux fois

le sujet d'un livre populaire néerlandais imprimé à Anvers, chez Wilhelm Worsterman, dans la première moitié du XVI[e] siècle (de 1500 à 1544), et dont le texte est à peu près le même que celui de la version espagnole. C'est la *Reine Sibille*, enfin, dont la donnée est restée populaire jusqu'à nos jours dans cette Espagne qui avait été une des premières nations à en consacrer la vulgarisation. Voy. la *Comédia famosa* attribuée à Fr. de Rojas et intitulée : « *Los Carboneros de Francia y Reina Sevilla* » (Barcelone, 1757), et le *Drama comico original en tres actos y en verso*, qui parut en 1846, à Madrid, sous ce titre : *la Reina Sibila*, et dont l'auteur était D. Ramon de Valladarès y Saavedra. Etc., etc. = [2] En Allemagne. Voyez plus loin l'analyse de l'*Innocente Reine de France*, poëme allemand, du XIV[e] siècle, où se trouve résumée la plus grande partie, mais non pas cependant la totalité de notre légende. = [3] En Italie. Les premiers chapitres des *Nerbonesi*, de cette œuvre d'Andrea da Barbarino au XIV[e] siècle, sont, en grande partie, consacrés à une affabulation qui ne semble pas procéder directement de la *Reine Sibille*. La dominante de ce récit, c'est qu'il est très-intimement rattaché au cycle de Guillaume d'Orange. En revenant de la seconde guerre d'Espagne, Charles est si vieux, qu'il faut le traîner sur un char. Or, Guillaume, à Narbonne, prend l'Empereur à bras le corps et le porte dans ses bras jusqu'au seuil du palais. Il n'avait que seize ans. L'Empereur, émerveillé de tant de force, lui promet qu'après la mort d'Ogier le Danois, il le fera gonfalonier de la sainte Église (lib. I, cap. I). Cependant Charles n'avait pas d'héritier, et les Mayençais s'en réjouissaient, parce qu'ils pensaient, à la mort de l'Empereur, rester enfin maîtres de son royaume. Mais les autres barons ne l'entendent pas de la sorte et font épouser à Charles la fille de l'empereur de Constantinople, la belle Belissent (cap. II). Fureur des Mayençais, dont le chef s'appelle Renier. Il leur adresse un discours qui commence en ces termes : « Signori » gentili uomini del sangue di Sanguino tradito prima da Fiovo re de Francia, » voi sapete per ragione che la corona de Francia tocca à noi. » Bref, ils jurent de se venger (cap. III). Renier de Mayence se sert, à cet effet, d'un nain qu'il fait coucher dans le lit de la reine. Puis, il accuse celle-ci d'adultère et montre à Charles le nain dans sa couche nuptiale. Colère de l'empereur qui tue le nain. Quant à la Reine, elle s'enfuit, accompagnée d'un serviteur fidèle, qui s'appelle Almieri di Spagna ; elle précipite sa marche et ne s'arrête qu'en Hongrie (cap. IV). Renier la poursuit, la rencontre et tue Almieri. Mais Almieri avait une chienne qui parvient à s'échapper et qui est appelée à jouer un rôle important dans le reste du récit (cap. V). Belissent a pu s'enfuir et erre dans les bois où les compagnons de Renier la cherchent en vain. Et les Mayençais sont désolés de ne pas la savoir morte (cap. VI). Cependant la chienne d'Almieri, qui était très-connue à la cour de Charles, y arrive et commence à jeter des aboiements terribles. Elle se jette sur Renier et le mord. La trahison des Mayençais est bientôt découverte, et Renier est mis en prison. Mais on ignore toujours où est la Reine, dont l'innocence est remise en lumière (cap. VIII). C'est alors que le roi Thibaut d'Arabie envahit le pays ; c'est ici que commence également une version de nos *Enfances Guillaume* que l'on relie tant bien que mal aux faits précédents, et l'auteur des *Nerbonesi* n'en revient à la pauvre reine qu'au chapitre X. Elle trouve un asile chez un pauvre charbonnier, nommé Ispinardo, qui avait une femme et deux fils. La femme, à la seule vue de la Reine, « ebbe sospetto ch'ella non fusse una peccatrice mondana. » Belissent accouche d'un fils auquel on donne le nom de Louis. Et personne ne savait que ce fût la Reine : car elle n'avait

agréables : car la femme de Charlemagne est d'une beauté éblouissante, et le traître, à la saveur de sa

pas révélé son vrai nom (cap. x). Le roi de Hongrie la soumet à une singulière épreuve. « Per tastare se l'era gentile donna o meretrice, accennò à uno de' » suoi servidori che le facesse alcuno disonesto atto; e uno di loro fece il » comandamento del re; ed ella si cambio nel viso, e subito diè segno di » lagrime. » Là-dessus, le brave charbonnier Ispinardo veut défendre Belissent, et tue un des hommes du roi de Hongrie. On va le mettre à mort, lorsque Belissent intercède en sa faveur et, pour le sauver, se fait reconnaître (cap. XII, XIII). Le roi de Hongrie rend toute sorte d'honneurs à la reine de France; mais, pendant ce temps, les Mayençais étaient devenus les maîtres de l'Empire, et ils tenaient Charles en prison depuis cinq ans. Thibaut d'Arabie, profitant de nos guerres civiles, envahit la France, et s'y empare d'un grand nombre de villes. Ici commence le récit de ses amours avec Orable, et nous voilà dans la *Prise d'Orange*. Ce qui précède suffit pour donner une idée du récit des *Nerbonesi*. Pas de duel, pas de combat judiciaire entre le chien et le traître. Les Mayençais dominent toute l'action. Voy. l'édition des *Nerbonesi* donnée à Bologne en 1877, par M. I. G. Isola (Romagnoli, in-8°, t. I, p. 6 et suiv.).

2° MODIFICATIONS DONT LA LÉGENDE DE « MACAIRE » A ÉTÉ L'OBJET DANS SES PRINCIPAUX ÉPISODES.—A. *Légende du traître.* = [1] Un traître figure dans toutes les formes de notre légende : c'est Macaire dans tous les poëmes français ; c'est « Rinier de Maganza » dans les *Nerbonesi;* c'est le « maréchal de France » dans l'*Innocente Reine de France*, poëme allemand du XIVe siècle; c'est Taland dans la fable d'Hildegarde que nous reproduisons plus loin; c'est Golo dans celle de Geneviève de Brabant; dans *Berte aus grans piés*, c'est toute une famille de traîtres : Aliste, Margiste, Tibers, etc. = [2] Mais le traître dont nous voulons ici parler, c'est celui « qui usurpe un jour la couronne de France et profite, pour détrôner Charlemagne, de l'absence du grand Empereur ». = [3] Réduite à ces proportions, la « légende du traître » a été modifiée en trois documents principaux qui sont évidemment calqués sur un ou plusieurs poëmes français. = [4] De ces trois documents les deux premiers sont italiens et le dernier est allemand. = [5] Les documents italiens appartiennent au groupe des différentes *Spagna* en vers et en prose. = [6] La *Spagna* en vers (œuvre écrite en 1370-1380) est antérieure à toutes les *Spagna* en prose. Nous allons analyser deux de ces dernières œuvres : c'est d'abord la *Spagna* du manuscrit de la Bibliothèque Albani à Rome, découvert en 1830 par M. Ranke, et dont les rubriques ont été publiées par M. Michelant (*Jahrbuch* de Lemcke, XII, pp. 396 et suiv. ; cap. CXXXIV-CXXXVI) ; c'est ensuite le *Viaggio di Carlomagno in Ispagna*, autre version de la *Spagna* en prose, que M. Ceruti a publiée d'après un manuscrit de Pavie (Bologne, Romagnoli, 1871, 2 vol. in-8°). L'original de ces deux œuvres a pu être rédigé à la fin du XIVe siècle. = [7] En regard de ces deux *Spagna*, nous imprimons, dans une troisième colonne, le résumé d'un poëme allemand de la première partie du XIIIe siècle, dont l'auteur est Enenkel et dont M. Massmann a publié des fragments (*Kaisercronik*, t. III, pp. 1033-1038). Il ressortira de la comparaison la plus sommaire entre le *Viaggio* et l'œuvre d'Enenkel que ces deux légendes sont empruntées à la même source, et que cette source est française. = [8] Ajoutons que la Chronique de Weihenstephan (XVIe siècle) raconte en abrégé la même histoire qu'Enenkel (cap. XII). Suivant cette chronique, c'est le roi d'Angleterre qui se dispose à épouser la femme de Charlemagne, quand celui-ci revient miraculeusement en son palais. (Voy. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 396, 397.)

vengeance accomplie, mêlera celle de sa lubricité satisfaite. Il va trouver la Reine.

a. Spagna en prose du manuscrit de la Bibliothèque Albani.

La scène se passe durant le siége de Pampelune. Charlemagne, pendant son absence, a laissé à Paris un lieutenant imprudemment choisi parmi les Mayençais (ms. de la Bibl. Albani; cap. XII du second livre de la *Spagna;* rubriques publiées par M. Michelant, *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, XII, p. 67). Or, un jour, le grand Empereur reçoit un message de France et y apprend que les Mayençais sont devenus les maîtres de Paris (*ibid.*, cap. CXXXIV, l. l., p. 396). Roland qui est tout récemment de retour au camp de l'Empereur après son long voyage en Persie, Roland se laisse aller aux superstitions de la nécromancie, afin de bien savoir ce qui se passe en France et ce qu'on y trame contre son oncle. Charles part à Paris avec quatre compagnons, pour rétablir la paix dans son royaume menacé et troublé (l. l., cap. CXXXV, pp. 396, 397). Cette résolution de Charlemagne, cette absence du chef redouté de toute l'armée chrétienne, vont devenir fatales à sa cause. Les chevaliers français qui sont restés en Espagne se mettent à la débandade et rentrent chacun dans son pays. Il va falloir que le vieil Empe-

b. Le *Viaggio*.

Charles est sous les murs de Pampelune (*Il Viaggio di Carlomagno in Ispagna*, publié par M. Ceruti, Bologne, Romagnoli, 1871, cap. XXXIX, t. II, p. 46). Mais il n'est pas sans souci. Lorsqu'il a quitté la France, il a laissé la garde de son royaume à un Mayençais, Anseïs. Or, le traître apprend un jour que Roland s'est enfui du camp français. Vite, il ourdit un abominable complot contre l'Empereur. Il prétend épouser la femme de Charles et s'asseoir enfin sur le trône de France. Mais il a compté sans le *follet* de Roland, qui avertit le héros du danger que va courir, que court l'Empereur. Ce follet complaisant va jusqu'à proposer à Charles de le porter en quelques instants à Paris; mais il y met une condition : c'est que, durant ce voyage, le roi chrétien ne prononcera pas une seule fois le nom de Dieu. Ce follet est un démon. Charles subit ces conditions qu'il eût dû ne pas accepter, et se laisse emporter par le follet. Mais arrivé à Paris, il oublie ses engagements et, involontairement, prononce le mot « Dieu », le mot interdit. Sur-le-champ, le follet le laisse tomber, mais *non da alto*. Quant à l'Empereur, il se relève

c. Poëme d'Enenkel.

Pendant que l'Empereur Charles était en Hongrie, occupé à combattre et à convertir les païens, le bruit courut à Aix qu'il était mort. Aussitôt la violence et le crime s'affranchirent des liens de la crainte; des désordres de tout genre se commirent ; et bientôt le pays fut en proie à une dévastation terrible. Le Conseil s'assembla alors, et l'on enjoignit à l'Impératrice d'avoir à prendre un nouvel époux; l'un des principaux barons devait remplacer l'Empereur mort. Mais Dieu veillait sur son fidèle serviteur; il lui envoya son ange. Et l'Ange lui révéla le danger qui le menaçait à Aix, et lui suggéra le moyen d'y parer : « Prends ce cheval, lui » dit-il; il te conduira en » un jour jusqu'à Raab; » là, tu en trouveras un » second qui te mènera » dans le même temps à » Passau; à Passau sera » préparé un poulain qui » ne mettra que vingt-» quatre heures pour te » faire arriver à Aix, la » veille du jour où le » mariage doit se célé-» brer. » L'Empereur part, et arrive en trois jours à Aix-la-Chapelle. Il va à l'hôtellerie, et se fait éveiller à l'aube. Puis, il se rend dans la cathédrale; il revêt les ornements impériaux, et, la

Blanchefleur était en son verger, et se faisait *vieller* de belles chansons par un jongleur. Sa joie s'épanouis-

reur écrive à Rome et s'adresse à tous les chrétiens pour former une armée nouvelle (l. 1., cap. CXXXVI).

rapidement, et se précipite vers son palais. Il est temps qu'il y arrive. Les noces d'Anseïs avec la femme de Charles, ces noces abominables sont sur le point d'être célébrées, et le Mayençais va « *dormire colla regina* ». C'est juste en ce moment que l'Empereur fait solennellement son entrée dans la salle; c'est alors qu'il va s'asseoir majestueusement sur son trône. Coup de théâtre. La Reine le salue; Anseïs s'enfuit; Charles laisse au sénéchal Algirone la garde de son royaume et la tutelle de sa femme. Et le follet, en une demi-nuit, ramène l'Empereur au camp sous Pampelune. (L. 1., cap. XIV, pp. 57-62.)

couronne sur la tête, il s'assied sur le trône préparé devant l'autel et place sur les genoux son épée nue. Quand le cortége nuptial entra dans l'église, on crut d'abord voir un fantôme dans l'Empereur droit et muet; mais il se fait bientôt reconnaître, pardonne à Hildegarde et rétablit l'ordre dans l'empire. » (G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 396, 397.)

B. *Légende de la Reine innocente et persécutée.* — Cette légende se retrouve : 1° en des documents qui sont antérieurs ou étrangers à notre poëme français (*Macaire* ou *la Reine Sibille*); 2° en des documents qui ont leur origine dans une chanson de geste française :

a. Documents qui sont antérieurs ou étrangers à nos poëmes français. = [1] Il convient d'abord d'observer que nous avons affaire ici à une histoire, à un conte vraiment universel. = [2] On le trouve presque textuellement en Orient, dans le conte de Repsima qui fait partie des *Mille et un Jours*. = [3] En Occident, il s'est principalement formé deux courants : le courant français, le courant allemand. = [4] En France, on est tout d'abord frappé de la ressemblance qui existe entre les trois héroïnes de nos légendes : « Berte aus grans piés; Geneviève [de Brabant]; Sibille ou Blanchefleur. » Les deux dernières sont accusées du même crime; toutes trois sont abandonnées dans un bois. Simon le voyer, qui recueille Berte, ressemble étrangement au bûcheron Varocher qui se fait le guide de Blanchefleur. À vrai dire, il n'y a dans tous ces récits qu'une seule et même histoire qui a ému l'Orient et l'Occident, et dont les seuls détails offrent quelques variantes. = [5] En Allemagne la légende s'est condensée en un seul récit, et, pour ainsi parler, en une

b. Documents qui ont leur origine dans une chanson de geste française. = [1] Si l'on met à part tous les récits où la légende de Macaire et de la reine Sibille est rapportée en son intégrité, le document le plus important est ici l'*Innocente Reine de France*, poëme allemand du XIVe siècle, qui a été publié par F. H. von der Hagen (*Gesammtabenteuer*, p. 169. Cf. Massmann, *Kaisercronik*, III, p. 97, et G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 395). = [2] En voici l'analyse, d'après M. Guessard (Préface du *Macaire*, p. LXVII, LXVIII) : « La Reine repousse avec indignation le Maréchal de son époux, qui a osé lui parler d'amour. Pour se venger d'un tel affront, un jour que le roi est allé de grand matin à la chasse, le traître, profitant du sommeil de celle qu'il veut perdre, pénètre jusqu'à son lit et y place à côté d'elle un nain qui dormait dans la grande salle du palais. Puis, il court dénoncer au roi le crime dont il a préparé, dont il lui montre la preuve. Dans sa fureur, le roi veut tuer la Reine; mais il en est détourné par le duc Léopold d'Autriche. Il se

sait : elle ne soupçonnait ni le mal, ni le malheur. Mais voici que Macaire se glisse auprès d'elle, comme un

seule héroïne. Cette héroïne est Hildegarde, dont Vincent de Beauvais nous a transmis l'histoire fabuleuse. Voyez dans Bäckström, *Svenska Folkbocker*, t. I, p. 264 et suiv., l'énumération des autres formes qu'a reçues la même légende. = [6] Cette Hildegarde, d'ailleurs, n'est représentée par Vincent de Beauvais que comme l'épouse d'un *quidam imperator*, et c'est sans doute en une Chronique allemande (par ex. les *Annales Campidonenses*) qu'on a osé, pour la première fois, la présenter au lecteur comme la femme de Charlemagne. = [7] Quoi qu'il en soit, voici la fable en question... « L'impératrice Hildegarde est obsédée par son beau-frère Taland, et n'échappe à ces obsessions incestueuses qu'en enfermant le séducteur dans une tour. L'Empereur était absent. Il revient. Taland alors accuse la Reine, que l'on abandonne dans un grand bois, comme notre Berte, et à laquelle on devait même crever les yeux. Le frère de l'Empereur ne tarde pas, au reste, à être puni de son crime : il est soudain couvert de lèpre. « Une seule » personne au monde est en état de » vous guérir, lui dit-on. C'est une » femme qui habite Rome. » Or, cette femme est Hildegarde elle-même qui le guérit et qui obtient de son mari, en échange, la permission de se faire religieuse. (Voy. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 395, 396.) = [8] Cette légende, d'origine germaine, a pénétré en France et y a eu son contre-coup. Un des « *Miracles* » du ms. fr. de la Bibl. nat., anc. 7208 4.B. est consacré « à l'Empereris de Rome que le frere de l'Empereur accusa pour la fere destruire, pour ce qu'elle n'avoit volu faire sa voulenté, et depuis devint mesel, et la dame le guerit, quant il ot regehy son meffait. » (*Théâtre français au moyen âge*, par MM. Monmerqué et Francisque Michel, F. Didot, s. d., pp. 365-416.)

contente de la remettre aux mains d'un chevalier qui la conduira en pays étranger, elle et son jeune enfant qui lui est né depuis peu. Le chevalier part avec l'exilée ; mais il est bientôt rejoint par le Maréchal, qui l'attaque et le blesse mortellement. La Reine se sauve dans une forêt voisine ; le Maréchal revient à la cour sans avoir pu la retrouver. = Or, le chevalier avait un chien qui ne le quittait jamais. Le chien lèche les blessures de son maître, mais sans pouvoir le ranimer. Pressé par la faim, il revient à la cour, où il arrive à l'heure de dîner, se jette sur le Maréchal et le mord, saisit un pain sur la table et s'en retourne. Chaque jour, on le voit ainsi revenir, et s'attaquer de même au Maréchal. De là, la découverte du meurtre. Le duc Léopold (qui, dans cette version allemande, joue le même rôle que le duc Naimes dans le récit français) propose de mettre aux prises le chien accusateur avec le Maréchal accusé. Le duel a lieu, le chien est vainqueur, et le coupable confesse son crime. = Cependant la Reine a trouvé asile chez un pauvre charbonnier de la forêt où elle s'est réfugiée. Elle y fait, pour vivre, des ouvrages de soie que le charbonnier va vendre à la ville. C'est grâce à cette circonstance qu'après de longues recherches, le Roi finit par retrouver, avec son enfant, celle qu'il a si injustement bannie. » = [3] On voit que ce récit est calqué sur la première partie du *Macaire*, et que le poëme allemand, comme le dit M. Guessard, n'a pas dû coûter beaucoup de peine à l'imagination de son auteur.

C. *Légende du chien révélateur*. — Dans son admirable Préface de *Macaire*, M. Guessard a écrit une histoire complète de cette légende, que l'on retrouve aussi dans tous les pays du monde ; nous n'avons que quelques traits à ajouter à une narration si détaillée, et nous nous bornerons presque

serpent qui va tout envenimer, tout corrompre. Avec un sourire de Lovelace, et de l'air que prend don Juan en

uniquement à la résumer. — *a*. Après notre *Macaire* italianisé, le premier texte que nous rencontrions sur notre route est celui d'Albéric de Trois-Fontaines (1240). Pour la première fois, Aubry y est qualifié « de Montdidier ». (Albéric, à l'année 770, p. 105 de l'édit. de Leibnitz, Hanovre, 1698.) Nous nous contentons de rappeler ici, en passant, l'*Innocente Reine de France*, œuvre allemande du XIVe siècle, qui est une copie de notre poëme français et que nous avons analysée ci-dessus. — *b*. Quelques vers de *Tristan de Nanteuil* (XIVe siècle) font très-clairement allusion au combat du chien et de Macaire (Bibl. nation., fr. 1478, f° 139 v°). — *c*. Gace de la Buigne, dans ses *Déduits de la chasse* (seconde moitié du XIVe siècle), ajoute déjà quelques traits nouveaux à la vieille histoire. Suivant lui, Macaire est pendu, et non pas brûlé; Aubry « de Montdidier » est assassiné dans la forêt de Bondy, et le duel a lieu « dans l'isle de Nostre-Dame es prez ». De plus (chose très-importante), Charlemagne n'est déjà plus nommé dans la légende, et Gace de la Buigne dit tout simplement : « Le roi de France. » — *d*. D'après les *Chroniques de France* (du manuscrit 5003 de la Bibl. nation.), d'après ce document dont l'original fut sans doute achevé peu de temps après l'année 1380, le chien d'Aubry « n'a pour toute armure qu'un tonnel percé par les deux bouts ». A mesure que nous avançons, la légende se complète, se charge de nouveaux détails qui se gravent dans la mémoire du peuple et que nous aurons soin de noter au fur et à mesure. — *e*. Gaston Phébus, comte de Foix, dans son *Livre de la chasse* (fin du XIVe siècle), constate, comme Gace de la Buigne, que la légende du chien d'Aubry « est painte en France en moult de lieux ». Détail bon à retenir. D'ailleurs, Gaston Phébus ne parle pas de Charlemagne, et « le roi de France » est décidément mis en place du fils de Pepin. — *f*. L'auteur du *Menagier de Paris* (qui écrivait sans doute entre les années 1392-1394) place le théâtre de la lutte entre Macaire et le chien « en l'isle Nostre-Dame de Paris », et ne craint pas (quel aplomb!) d'ajouter : « Encore y sont les traces des lices qui furent faites pour le chien et pour le champ. » — *g*. Le *Livre des duels* (XVe siècle) a pour auteur Olivier de la Marche, qui se targue de ne puiser qu'aux « anciennes cronicques », et qui cependant ajoute à notre histoire un détail tout à fait fabuleux et tout nouveau : « Es prez fut Machaire enfouy jusques au fau du corps en telle maniere qu'il ne se pouvoit tourner ne virer tout à sa guise. » — *h*. Sous le règne de Charles VIII, notre histoire fut peinte sur le manteau d'une des cheminées de la grande salle au château de Montargis. De là le nom de « chien de Montargis » que prendra bientôt le lévrier d'Aubry. — *i*. Jules-Cesar Scaliger admet la légende de Macaire comme un fait historique et demande une statue de bronze pour le héros de l'aventure : le héros, bien entendu, c'est le chien. (*Exotericarum exercitationum libri XV*, De subtilitate, *ad Hier. Cardanum*, exerc. 202; Paris, 1557, p. 272.) — *j*. Près de vingt ans après cette édition du livre de Scaliger, Androuet du Cerceau faisait paraître « *Les plus excellens bastimens de France* ». L'une des quatre planches représente la grande salle du château de Montargis, et au trait est ébauchée, au-dessus d'une cheminée, l'histoire du fameux chien (1576). — *k*. En 1580, parut une estampe d'après la fresque de Montargis; elle était intitulée : « *Combat d'un chien contre un gentilhomme qui avoit tué son maistre faict à Montargis.* » Remarquez ces derniers mots : « faict à Montargis ». Est-ce le combat qui a été fait à Montargis? ou le tableau original? ou l'estampe? Ce seul jeu de mots devait consacrer la popularité du Chien de Montargis. — *l*. La dernière année du XVIe siècle, Juste Lipse adressait une longue lettre aux Belges sur les vertus et la fidé-

chantant sa sérénade, Macaire s'avance et souffle à l'oreille de la Reine une déclaration brûlante. Blanche-

lité des chiens (*Epistolarum centuria prima ad Belgas*, epistola 44, tome II de l'édition d'Anvers en 1637, p. 390.) Il cite tout au long, d'après J. Scaliger, les aventures de notre chien, et ne les met pas un seul instant en doute. A cette époque, d'ailleurs, Charlemagne est depuis longtemps oublié, et l'histoire est sans date. — *m.* C'est dans le *Discours notable des duels* de messire Jean de la Taille (Paris, 1607) que, pour la première fois, la légende est placée sous LE RÈGNE DE CHARLES V : « Un combat, entre autres, fut donné par le roy Charles cinquiesme, surnommé le Sage, non point entre deux hommes, mais *entre un levrier d'attache et un archer de ses gardes.* » — *n.* C'est ce que répète en propres termes le sieur d'Audiguier dans son *Vrai et ancien Usage des duels* (Paris, 1617). — *o.* Une énorme compilation de Laurent Beyerlinck, qui parut en 1631 à Cologne, sous ce titre prétentieux : *Magnum Theatrum mundi*, renferme au mot *Canis* l'histoire du chien d'Aubry. Elle ne lui fixe pas de date, et se borne à copier Juste Lipse. — *p.* « Le duel avint du tans du roy Charles V » : c'est ce que dit Mᵉ Claude Expilly, conseiller du Roy en son Conseil d'Estat (*Playdoyers de maistre Claude Expilly*, Paris, 1636.) — *q.* C'est en 1648 que notre histoire reçoit enfin sa forme définitive dans le *Vray Theâtre d'Honneur et de Chevalerie*, par Vulson de la Colombière (II, 300). = Désormais le récit était complet. Quatre siècles y avaient tour à tour travaillé, et l'avaient achevé. Au roman primitif, Vulson de la Colombière empruntait, sans le savoir, le fond de toute la légende, où, depuis Gace de la Buigne, il n'était guère plus question ni de Charlemagne, ni de l'innocente reine de France, ni de ses malheurs. A Gace de la Buigne, il empruntait la mention exacte du théâtre de la lutte « dans l'isle Nostre-Dame » à Paris, et, comme lui, plaçait dans la forêt de Bondy le théâtre du crime. *Aux Chroniques de France* (du ms. 5003) il empruntait la particularité du tonneau percé par les deux bouts qui servit d'armure défensive au bon chien. A Jean de la Taille, enfin, il empruntait la date précise de l'événement légendaire « sous Charles V, dit le Sage ». C'est ainsi que le très-médiocre Vulson de la Colombière résume le travail de quatre cents ans. Et voilà, en définitive, comment se termine cette « *Histoire d'une légende* ». M. Guessard a voulu la pousser jusqu'à nos jours. Avec un esprit pénétrant et incisif, il a montré deux de nos plus illustres savants, D. Montfaucon (*Monuments de la monarchie française*, t. III, 1731) et l'abbé Lebeuf (*Lettre écrite d'Auxerre à M. Maillard pour soutenir la vérité du fond de l'histoire du chien de Montargis*, dans le *Mercure de France* de novembre 1734), il a montré ces deux gloires de l'érudition française tombant, au sujet de notre fable, dans la plus grossière de toutes les erreurs ; il nous a fait voir en revanche, dans le célèbre Bullet, le seul adversaire sérieux de cette fable au XVIIIᵉ siècle (*Dissertation sur le chien de Montargis*, faisant partie des *Dissertations sur la mythologie française*, 1771, pp. 64-92,) ; il a constaté que, malgré Bullet, l'histoire du chien n'avait rien perdu de sa popularité, et qu'en 1807, on pouvait lire dans les *Mémoires de l'Académie celtique* cette singulière question à résoudre : « Y a-t-il, à Montargis, quelques vestiges du culte du chien, et le nom de cette ville ne vient-il pas du français *mont*, du celtique *ar* (du) et *ki* (chien)? » C'est ainsi que le spirituel éditeur de *Macaire* arrive au fameux mélodrame de Guilbert de Pixérécourt, *le Chien de Montargis* (juin 1814), qui a joui de tant de vogue, et dont la reprise, en 1880, aurait encore, nous en sommes certain, un succès éclatant et durable. Le chien d'Aubry s'est, d'ailleurs, faufilé jusque dans nos Dictionnaires élémentaires d'histoire et de géographie. M. Guessard l'a découvert dans celui de Bouillet, et nous avons eu la joie de le trouver

fleur ne se laisse pas séduire et lui répond avec une très-admirable fierté : « Je me ferais plutôt couper en

dans le *Dictionnaire encyclopédique de la France*, par M. Le Bas. On annonçait naguère, à Paris, une *Histoire nouvelle des chiens célèbres;* nous sommes sûr par avance d'y trouver le chien de Montargis. Il y a quelques années, enfin, un petit journal racontait à ses trop nombreux lecteurs les aventures d'un sous-préfet de Montargis, fonctionnaire trop zélé qui avait voulu élever une statue... au fameux chien de son arrondissement. Après ce dernier trait il faut tirer l'échelle.

IV. VERSION EN PROSE FRANÇAISE DE LA *REINE SIBILLE;* ANALYSE ET EXTRAITS (Biblioth. de l'Arsenal, ms. 3351). — *Comment Charlemagne envoya demander et querir femme en Grece pour ce que l'autre estoit trespassée.* — Les histoires et livres anciens racomptent assez, et ainsy le treuve l'en en plusieurs lieux, que Charlemaine fut marié : ne dient mie chascun des livres à quelz femmes, quantes fois, combien d'enfans il eust, de qui, ne leur nons. Mais il eust ung, entre les autres enfans, qui fut nommé Loys, lequel tint et representa son lieu après son decès, regna en France comme vray successeur et heritier du pere, et fut nommé empereur. Et d'icellui parlera cest present livre... Charlemaine fut avecq la Royne Sebille ung certain temps, ne dit point l'istoire combien. Il faisoit chière joieuse, si faisoit elle, et chascun à la court pareillement. Sy advint ung jour que, l'Empereur seant à son mengier, arriva à sa court un nayn petit, bossu et contrefait, dont l'istoire veult bien racompter la façon, pour ce que tous ceulx qui leans le veirent venir s'en mervillerent. Il estoit petit comme d'un pié et demy de haulteur, sa chière noire, sa face espoventable, courte eschine courbe et bossue, la chevelure noire et aspre comme crine de cheval, rebours et herupe comme sangler qui est eschauffé et malmeü, le nez de son visage plat comme d'un singe, les yeulx noirs et petis comme d'un rat, ses oreilles courtes comme s'il n'y eust nulle apparence, le menton menuet et velu comme poil d'ours, les jambes si courtes qu'il sambloit qu'il fust par despit getté sur l'arçon de la selle d'un cheval qu'il chevauchoit... — *Comment Charlemaine de France trouva Segonçon le nain coucié nu à nu emprès sa femme Sebille.* — *Comment la Royne Sebille fut bannie de France par le conseil des nobles et loyaulx princes de l'Empire pour ce qu'elle estoit ensainte d'enfant.* — *Comment Sebille la Royne fut mise hors de Paris, accompaigniée d'un seul chevalier pour la conduire par commandement Charlemaine.* — *Comment Aulbery de Mondidier fut occis trahitreusement en la forest de Bondis ou convoy de Sebille, la Royne de France.* — *Comment Sebille la Royne s'enparti de la forest et vint à port de salvacion par un charbonnier qu'elle trouva par aventure.* — *Comment la mort de Aulbery fut sceüe par son levrier qui n'avoit que mengier.* — *Comment l'Empereur et ses barons trouverent Aulbery soubz la fontaine où Maquaires l'avoit occis.* — *Comment Maquaires fut condampnez par la sentence des pers et barons françois à combattre le blanc levrier en l'isle de Nostre-Dame à Paris devant le peuple, et fut Maquaires vaincu.* — *Comment Maquaires le trahitre fut conquis par le levrier Aulbery de Mondidier et pour ce jugié à mourir, pour ce qu'il lui convint confesser le cas qui lui estoit imposé.* — *Comment Sebille, la noble Royne, accoucha d'un filz qui fut nommé Louys, lequel tint l'empire après Charlemaine, son pere.* — *Comment Varroquier et Sebille prirent congié de leur hoste et de leur hostesse, et emmenerent l'enfant Louys au païs de Grece.* — *Comment Sebille la Royne et son filz furent assaillys des larons en ung bois.* — *Comment la noble Dame, Varroquier et Louys furent menez en ung hermitage par le laron, et là eurent congnoissance du frere de Richier l'empereur, qui les mena*

» morceaux, je me laisserais plutôt brûler, que d'avoir » une mauvaise pensée contre le Roi. Et ne me parlez

au Pere Saint. — Comment l'ermite Lucaires envoya querir vivres et laissa son hermitage pour l'amour de la Dame, et du damoisel Louys. — Comment l'empereur Richier receut sa fille Sebille et Louys le filz Charlemaine, et comment, par l'oppinion du Saint Pere et de ses princes, il fist son armée pour aler en France. — Comment Aymery de Nerbonne et ses enfans eurent nouvelles du filz Charlemaine et de Sebille la dame. En icellui temps estoit Aymery, le sire de Nerbonne, gardien et deffenseur du païs de Languedoc, et moult tenoient les payens de terres, de citez, de villes fortes et autres places comme Bedziers, Orange, Nysmes que Guillaume au Court nez, son filz, conquist depuis. Et tenoit tout icellui pays en sa main ung Roy et admiral payen, fort Sarasin, grant comme ung jayant, et issu du linage aux jayans mesmes, nommé Desramé, lequel avoit soubz soy tout le pays jusques à la mer et en Provence. Aymery estant à Nerbonne, qui rien ne savoit de l'entreprise ou venue de ceulx de Grece et de Rommenie, se parti un jour de Nerbonne, à compagnie de Hernaiz, de Bernard, de Beusves de Commercis, d'Aymer de Venise, de Guibert d'Andrenas, de Guillaume d'Orenge, tous ses enfans acompagniés de bien deux cens escus, et non plus, sans les gens de trait et autre deffense : car de rien ne se doubtoient adont. Sy les avoit Charlemaine mandez hastivement, ne dit point l'istoire pour quoy, mais racompte bien que, quant il convint passer le Rosne, lors oïrent eulx nouvelles de l'armée du Saint Pere, de l'empereur de Constantinople et de Lucaire de Grèce. Ilz enquirent lors quelz gens s'estoient, qu'ilz queroient, et quel chemin ils vouloient tenir. Sy avint que l'Empereur en ouy la nouvelle. Et lors vint Louys, Varroquier et Grimouart, qui rien ne doubtoit, montez et armez souffisanment et acompaigniés de plus de deux mil combatans, qui l'enfant suivirent pour toutes doubtes. Et, se plus n'en n'y eust eu que ceulx que j'ay cy nommez, jamais ne s'en feussent partis sans avoir bataille aux Nerbonnois : car soubz le ciel n'avoit plus vaillant homme ne doubtez gens pour gens d'armes qu'ilz estoient adoncq. Mais, pour tant que tout fremioit de gens d'armes par le païs, envoya Aymery savoir quelz gens s'estoient, à qui ils estoient et qu'ilz queroient. Et cependant tindrent manière d'ordonnance serrez et joings ad ce qu'ilz ne feussent tenus et reputez meschans gens.

Au message faire vouloit aler Guillaume au Court nez, son filz, quant Aymery dit que autre ne feroit le message que lui. Il se mist à chemin adoncq, et piqua cheval des esperons jusques assez près de la bataille des Gregois. Et, quant Louys de France le vist arrester, il s'aproucha lors et le salua, demandant qui il estoit. « Je suis François, sire, fait-il. Et vous qui avez demandé » qui je suy, qui estes-vous, à qui ne où voulez aler à tout si grant gent, comme » je puis en vostre ost veoir? — Par foy, sire chevalier, ce respont Louys, » gracieusement me questionnez et courtoisement vous doy respondre. Je sui » de France comme estes, fils de Charlemaine le grant, et enfant de Sebille la » Royne, fille de l'empereur Richier, de Grece, qui fut jadis bannie à tort par » l'ennortement d'un nain que Charlemaine creust et voulut croire d'une manterie qu'on lui donna à entendre, dont il n'estoit rien. Pour quoy ce grant » ost est assamblez, et moy mesmes suy cy venu en personne pour l'onneur » de ma dame sauver, l'Empereur mon pere repatrier avecq ma dame par amour, » ou autrement proceder par guerre, qui trop pourra estre coustable à quelque » partie que ce soit. » Et quant Aymery, qui moult estoit sage, entendi le damoisel ainsy parler, il respondit lors : « De ce que vous dittes vous croy-je assez, » damoiseaulx, fait-il; mais bien vouldroie avoir Sebille la dame veue, puis » qu'ainsy est qu'elle est en ceste compagnie. Sy n'en pouroit, par aventure, à

» plus de la sorte, mauvais ribaud, ou je vous fais pen-
» dre. » Macaire s'en va, penaud et vaincu. Marguerite

» pis valoir vostre fait. — Et qui estes-vous, sire chevalier, ce respont lors » Louys, qui à ma dame desirez parler? Tel povez estre par aventure qu'elle » vous verra voulentiers et moult joieuse en sera, et de telle condicion ou » linage aussi povez estre qu'elle ne daigneroit, ainçois vous retendroit ou » feroit chacier jusques au bout du monde, avant que elle n'eust le vostre » corps pour jugier ou soy vengier du tort qui fait lui a esté par les trahi- » teurs de France. — Vous lui direz, monsigneur, fait-il, que c'est Aymery » de Nerbonne, lequel, comme homme liege de l'Empereur et serviteur d'elle » et de vous, est ci arrivez, ainsi comme à l'aventure. Et s'elle veult aucune » chose mander à l'Empereur, je le feray humblement, comme je m'y sens tenu, » c'est à dire que je n'ay paour de chose nulle, dont me peust en court de » peine nul du monde chargier, qui touchast trahison ou aprochast mauvaitie. » Et, se autrement le veult homme nul du monde maintenir, veez moy cy » prest pour respondre en ma personne contre qui que ce soit, qui de mon » honneur me vouldroit chargier. Sy ne di je mie qu'en France et ailleurs » n'ait de trahitres et mauvais hommes. »

Louys de France se party adoncq si comptent du comte Aymery que merveilles, et ne cessa. Sy vint à Lyon où il trouva Sebille la dame, à laquelle il fist le message d'Aymery et lui compta comment il l'avoit, par aventure qui maine les choses, ainsy trouvé acompagnié de trois ou quatre cens chevaulx armés et lances es poings comme preux et vaillans: « Et dist, fait-il, madame, » que il s'en va à Paris vers l'empereur Charlemaine; se auquel vous plaist » nulle chose mander, il s'emploiera de bon cuer à vostre message faire, et, » comme il me samble, n'en fauldra jà au langage qu'il maintient. » — « Par » foy, beau fieulx, ce respondi la dame, [tiens] Aymery, le conte de Nerbonne, » à bon chevalier, preux, hardi et loyal et de noble sang venu. Sy le veil » veoir et à lui parler, puis que si près de nous il s'est embatus. » Elle demanda ung palefroy lors, et on lui amena; puis, se parti la Dame acompagniée de Louys son filz et d'autres chevaliers, escuiers et hommes de grant fachon: mais mie ne la laissa Varroquier, ainçois lui tenoit tousjours compagnie, comme acoustumé l'avoit. Et, quant la dame aproucha Aymery, elle le regarda si ententivement que legièrement eust de lui congnoissance au moyen de la nouvelle que son filz lui en avoit ditte, par quoy la pensée qu'elle y avoit eue la fist plus tost congnoistre. Et pareillement fut-il de Aymery à elle. Il se mist à genoulx lors et, tant humblement comme il peust plus, la recognut à dame et royne, bonne et loyale sans aucunne mauvaitie : car ainsy le portoit sa renommée, et mesmement l'avoit confessé Maquaire, quant le levrier le conquist et mist en subgection.

Sebille la Royne embrassa Aymery lors et le releva de terre où il estoit agenouillé; puis, en le baisant à la coustume de noblesse, lui dist: « Vous allez à » Paris comme l'en m'a dit, Aymery beau sire, fait-elle. Sy vous demande se » Charlemaine y est ou non. — Certes, madame, bien est vray que pour aler » à Paris m'estoie-je mis à chemin, cuidant là trouver l'Empereur. Mais puis » que trouvée vous ay je, ne me quier jà de vous departir ne de mon signeur » qui cy est, duquel vous estiés plaine et ensainte lorsque vous feustes hors » mise de la court. Sy est bien droit que de mon païs lui face hommage, de » ma terre et de quanque je le pouray servir, comme vray heritier de l'Empire » et de la couronne royal après son pere. » Et adont se mist à genoulx le conte et fist hommage au filz Charlemaine en l'advouant à seigneur, presens le Saint Pere, Richier de Grece, Lucaire son frere, et tant d'autres que merveilles; puis, commanda ainsy le faire à ses enfans, qui mie ne lui voulurent

n'a pas ainsi triomphé de Méphistophélès : c'est que Marguerite est moins chrétienne que Blanchefleur.

Toutefois le traître n'est pas de ceux qui désespèrent aisément : il a l'entêtement du vice. Il n'ose plus s'approcher lui-même de cette majesté terrible qu'offre à ses yeux la chasteté indignée de la Reine. Mais il peut se servir de messagers, et il en choisit un digne de lui. C'est le nain de Charlemagne, c'est ce plat bouffon qui va devenir l'allié de la maison de Mayence. Car les rois chrétiens commençaient à avoir des nains et se faisaient gloire de ces infirmes. Et ces nains, par trop semblables à Triboulet, étaient aussi méchants que difformes.

desobeir ; ains s'acointerent de l'enfant Louys, et depuis en furent si privez que leur seur lui donnerent en mariage...

Comment Varroquier, le bon vilain, ala veoir sa femme au païs de France par le congié de Louys et de la dame Sebille. — Comment Varroquier emmena Faulcon, le cheval Charlemaine, et comment il fut poursuï à puissance. — Comment Charlemaine, l'empereur, fist mouvoir ses hommes pour aler après Varroquier dont la guerre commença. — Comment Charlemaine fut chassié et enclos dedans ung chastel, fort à merveilles, nommé pour adont Haultefeuille, et de present Moynier. — Comment Varroquier, que Ogier avoit pris, fut comdampnez à pendre par Charlemaine, et comment il fut rescous par Grimouart le bon laron. — Comment l'Empereur, Sebille, Richier et Louys furent d'acort et pacifiez les ungs avecq les autres. — Comment les Gregois et ceulx de France eurent bataille merveilleuse les ungs aux autres, voire chauldement sans parlementer ne donner aucunnes deffiances... Moult fut la sollempnité haulte, et grande la chière que firent l'Empereur, Sebille, et les barons de France et de l'Empire. Louys le Debonnaire fut araisonné de l'Empereur, qui moult l'aimoit. Et sy fut Varroquier, lequel racompta tout mot à mot la manière et le gouvernement de la Royne, et sy recita comment le bourgois d'Armoises en Hongrie les avoit dix ans et mieulx soutenus à ses depens. Sy jura Charlemaine que ceste bonté vouldroit desservir au bourgois et à la femme et à Varroquier mesmes. Il envoya ses messages lors, et manda la femme et les enfans Varroquier, et le bourgois d'Armoises et sa femme; et, quant ilz furent arrivez, lors fist l'Empereur une feste belle et noble, et les enrichy de ses biens et tant ayma que chacun fut content de lui, de Sebille et de l'enfant Louys, et demourerent en France : car oncques ne les voulut l'Empereur laisser partir. Chascun des autres prist congié, quant bon lui sembla, et retournerent en leur païs joieux et comptent de la paix de l'Empereur, de la Dame et de Louys le damoisel, qui, puis, fut chacié hors de Paris après la mort Charlemaine, et recueilliez par Guillaume d'Orenge, le filz Aymery, qui, puis, donna sa suer en mariage à Louys, ainsy comme le livre sur ce fait, que ne puet mie l'istorien tout mettre avecq cestui qui fine à tant. Et, pour commencer le surplus, fauldroit venir au Pere Saint, qui trouva les payens en son pays, et manda Guillaume en France pour lui aidier. *Explicit.*

Blanchefleur ne se défiait pas assez de ce mauvais plaisant dont elle avait pitié, et qu'elle laissait souvent s'asseoir à ses pieds, dans les plis de son manteau. C'est là qu'il osa plaider un jour la cause de Macaire : « Que » vous êtes belle », lui dit-il en vrai renard. « Pourquoi » faut-il qu'une telle beauté soit le partage d'un vieil- » lard comme Charlemagne ? Macaire, au contraire, » Macaire est si beau, si jeune, si fier ! Ah ! quel amant » ce serait ! S'il vous donnait un baiser, un seul, vous » ne voudriez plus entendre parler que de lui. » Pour toute réponse, la Reine prend le nain et le jette du haut en bas du *solier*. Le misérable se casse la tête..., mais pas assez. C'est un grand éclat de rire dans toute la cour quand on voit reparaître ce petit être hideux avec la tête enveloppée de linges qui le rendent plus hideux encore[1]. Macaire seul ne rit pas, et siffle ce mot à l'oreille de la victime : « Vengeance ! ven- » geance ! »

Charlemagne avait pour habitude de se lever toutes les nuits pour entendre matines. La jeune Reine restait seule dans le lit nuptial, et le vieil Empereur ne lui faisait point partager les rigueurs de cette piété nocturne. Elle dormait, pure et calme. Or, un jour, l'Empereur, en rentrant, aperçut, près de la Reine qui sommeillait, une tête grosse, carrée, horrible. C'était celle du nain. Pour perdre la Reine, il s'était glissé inaperçu dans la chambre, dans le lit de Blanchefleur. Il ne faisait, d'ailleurs, qu'exécuter le plan infernal de Macaire. La trame, comme on le voit, était habilement ourdie, et la pauvre Reine était perdue. Cependant elle dormait toujours.

L'Empereur, dont l'indignation s'allume, va cher-

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 1-4.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVII.

Blanchefleur est accusée d'adultère avec le nain de l'Empereur. On la condamne d'abord à être brûlée vive ; puis, on se contente de l'exiler.

cher ses barons et, d'un doigt éloquent, leur montre le nain couché près de la Reine[1]. « Ah ! » dit le nain qu'on interroge, « ce n'est pas la première fois. La » Reine en est bien avec moi à son cinquantième adul- » tère. — Sire, dit Macaire, il faut brûler la cou- » pable. — Je vais en appeler à mon Conseil », dit Charles. Quant à la pauvre Blanchefleur, vous pouvez penser si son réveil fut dur. A côté d'elle, ce misérable qu'elle abhorre et dont elle redoute le contact ; devant elle, la figure consternée et indignée de Charlemagne ; autour d'elle, ces barons qui la regardent avec un mépris dont sa pudeur est alarmée, et, parmi eux, la face pâle et méchante de ce traître qui ne cesse de crier : « Brûlons-la ! brûlons-la ! » Que pouvait-elle dire ? Il est des moments où le silence est la seule réponse qui soit vraiment digne de l'innocence accablée. Blanchefleur est dans un de ces moments : elle baisse la tête, et se tait.

Son procès va tout aussitôt commencer, « le procès de la Reine ». Le vieux poëte a su nous intéresser vivement aux séances de ce tribunal ; il a vivement résumé les débats. Macaire joue ici le rôle de Fouquier-Tinville ; il accuse, outrage, calomnie. « La mort ! » la mort ! » s'écrie-t-il à tout instant. Quant à Naimes, il plaide en faveur de l'innocence, mais fait surtout valoir des raisons politiques : « Prenez garde », dit-il à l'Empereur. « Vous allez vous attirer une » guerre formidable avec le roi de Constantinople, père » de votre femme. » L'accusée comparaît enfin. Elle n'a pas voulu quitter la pourpre, elle a voulu rester reine ; mais son visage, qui était jadis coloré comme la rose en été, est aujourd'hui pâle et blême. Son dis-

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 335-364.

cours est très-noble : elle fait un appel suprême à Dieu, au grand Vengeur. Mais Dieu a ses desseins et ne veut pas encore mettre au jour cette innocence. La Reine est condamnée[1].

Couverte de vêtements noirs, voilée de noir, elle est conduite à la mort au milieu de cette foule immense de Paris, qui a vu plus tard une autre Reine, innocente aussi, marcher aussi noblement au supplice. Blanchefleur, arrivée devant le bûcher, s'agenouille et lève les yeux au ciel : « Je meurs innocente », crie-t-elle. Et déjà on entend l'affreux pétillement de la flamme. Tout à coup, le silence mortel qui se faisait autour de la victime est interrompu brusquement. Un homme vient d'être jeté vivant dans la flamme du bûcher. « Quel est-il ? » se demandent les curieux. C'est le nain, c'est le mauvais nain, que Macaire lui-même vient de précipiter au milieu du brasier : le traître s'est ainsi débarrassé d'un complice dangereux. Mais la Reine est toujours là, attendant son heure[2].

« Je voudrais me confesser », dit-elle. L'abbé de Saint-Denis se présente, et entend la plus angélique des confessions. Blanchefleur lui raconte toute l'histoire de Macaire et du nain : « Je vous ai dit toute la » vérité ; pardonnez-moi toutes mes fautes. Quant au » crime dont on m'accuse, je ne saurais vous en de» mander le pardon. » L'abbé était un homme sage, et reconnut dans ce langage l'accent de la vérité : « Votre femme est innocente », dit-il à Charlemagne après avoir fait écarter les Mayençais. « Sire », ajoute le duc Naimes, « vous ne pouvez la faire mourir ainsi. » Contentez-vous de l'exiler hors de votre royaume. » Le vieil Empereur est ému ; il jette des regards de pitié

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 365-523. — [2] *Ibid.*, 524-561.

sur le bûcher où va disparaître ce qu'il a le plus aimé. On l'avertit en outre que sa femme est enceinte, et le père chez lui se trouble par avance : « Je vous » aimais grandement, dit-il à Blanchefleur, et ne vous » aimerai jamais plus. Mais je vous fais grâce de la » vie. On va vous mener hors de ma terre. Allez. » Blanchefleur, tout en larmes, sort alors du bûcher dont les flammes allaient l'envelopper. On n'a jamais été si voisin d'une mort plus horrible. Si dur que soit l'exil, il paraît délicieux à la pauvre condamnée. Elle renaît[1].

Départ de Blanchefleur à qui l'on donne pour guide et défenseur le damoiseau Aubry.

On la confie à un bon damoiseau qui se nomme Aubry et qui est parent de Morant de Rivier. Ils se mettent en route. Le guide de la Reine a bien fait de se revêtir de ses armes : car il va rencontrer en chemin une terrible aventure [2]. S'il se retournait, il apercevrait derrière lui un homme armé qui chevauche, les yeux fixés sur Blanchefleur. C'est Macaire.

Les voilà sous un grand bois. La Reine a soif, et descend près d'une fontaine. Tout à coup, elle pousse un cri : le traître vient de se montrer à ses yeux. Mais Aubry n'est pas loin; il accourt, il se jette devant celle dont la défense lui a été confiée : « Arrière, arrière ! » crie-t-il à Macaire. Un combat formidable s'engage. La Reine voit Aubry désarmé par son ennemi, qui se jette sur lui et qui le tue. Pauvre Blanchefleur ! Elle n'a d'autre salut que la fuite, et se cache dans le grand bois où Macaire ne pourra la trouver. Cependant, sur l'herbe verte, est couché le corps sanglant d'Aubry [3], et l'innocence est une seconde fois confondue. Dieu veille.

Macaire poursuit la Reine et tue Aubry.

Ce n'est pas à un homme, c'est à un animal que va

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 562-694. — [2] *Ibid.*, vers 695-743. — [3] *Ibid.*, vers 744-835.

être confiée la mission de réhabiliter l'innocence, et nous avons à raconter ici un chapitre de l'*Histoire des chiens célèbres*.

Le lévrier d'Aubry l'avait suivi dans son voyage et avait assisté à tout le drame de son combat avec Macaire. Morne, il reste trois jours couché sur le cadavre. « Il n'y a pas beaucoup d'hommes (dit le vieux poëte) qui pleurent ainsi leur seigneur. » Mais la faim triomphe un instant de cette fidélité merveilleuse ; le lévrier quitte le corps du damoiseau. Il court à Paris, entre au palais de Charlemagne, et prend hardiment sur la table impériale tout le pain dont il a besoin. Macaire est là : le chien l'aperçoit; farouche, il se jette sur lui et lui enlève un morceau de chair. Puis, repu, le brave animal va reprendre sa faction auprès de son maître [1]. On s'étonne, on suit le lévrier, on découvre le corps inanimé d'Aubry. Tous les yeux se tournent alors vers Macaire : « Je suis prêt », dit le traître, « à combattre tous ceux qui m'accuseraient d'un » tel crime. » Mais enfin Naimes éclate, Naimes tonne : « Sire, dit-il, faites-le mettre en jugement. Si vous avez » peur de ces traîtres, vous n'êtes plus digne de porter » couronne ! »

« Qu'on le juge », dit alors Charlemagne, qui commence enfin (et un peu tard) à ouvrir les yeux sur l'infâme complot dont la Reine a été victime. Mais quelle législation invoquera-t-on contre le traître? Ce sera la justice à la germaine, le jugement de Dieu, le duel, le *campus*. Et contre qui luttera le Mayençais ? Quel sera, dans cette occasion solennelle, le défenseur de l'innocence et du bon droit ? Naimes ouvre sur cette question un avis original : « C'est au chien d'Aubry qu'il appar-

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 836-947.

Duel entre Macaire et le chien d'Aubry. Victoire du lévrier; mort du traître.

» tient de défendre l'honneur de son maître. Macaire » aura pour adversaire le fidèle lévrier. » Il nous sera peut-être permis de regretter ce premier rôle confié, dans notre drame, à un animal qui seul semble avoir ici conservé le sentiment de la justice. Pour plaire au peuple, pour être applaudies de la multitude, ces réhabilitations de la bête au détriment de l'homme n'en sont pas moins dangereuses, quand elles ne sont pas tout à fait niaises. Cela soit dit sans rabaisser le mérite de celui qui s'appellera un jour « le chien de Montargis ».

Le combat commence. Le peuple de Paris, aussi curieux alors et aussi badaud que de nos jours, se presse avidement aux barrières de la lice. On n'entend répéter dans toute la ville que ces mots : « Venez-vous voir » le grand combat du lévrier contre Macaire? » C'est l'événement du jour. Le signal a été donné. Le traître est armé d'un bâton; le chien n'a que ses crocs, mais il s'en sert bien. Haletant, couvert d'écume, montrant ses dents serrées, il se rue sur l'assassin de son maître, évite le bâton, roule à terre, se relève, mord, puis mord encore, mord sans cesse. Le combat dure plus d'un jour.

Le lévrier est infatigable dans sa colère. C'est en vain que sa tête nous apparaît horrible, informe, sanglante, sous le bâton du traître qui le frappe plus de cent fois. Sa formidable gueule s'ouvre toujours pour entrer dans la chair vive de Macaire. Mais il faut en finir. Le chien prend son élan et saute une dernière fois à la gorge de son ennemi. Il l'atteint; puis, ses deux mâchoires se referment pour ne plus s'ouvrir avant que justice ait été faite. Macaire est là par terre, pantelant, sous l'étreinte de l'implacable lévrier. Il cherche en vain à se délivrer de ce carcan vivant qui l'étrangle; sa rage est impuissante : il se débat, il agonise et, d'une

voix mourante, s'écrie : « Un confesseur ! un confesseur ! » Le chien ne le lâche pas. Pendant toute la confession du misérable, il reste là sur sa proie et cloue Macaire au sol[1].

Il n'est plus temps de dissimuler : Macaire dit tout; il avoue tous ses crimes. Et l'abbé de Saint-Denis, qui a jadis entendu la confession de la Reine, connaît maintenant tous les éléments de la question. Il tient en sa main tous les fils de cette trame ignoble. « Je ne vous » absoudrai », dit-il à l'accusateur de la Reine, à l'ennemi d'Aubry; « je ne vous absoudrai qu'à une seule » condition : c'est que vous proclamiez ici vos méfaits » à haute voix. » Le chien, d'ailleurs, est toujours là qui tient la gorge de Macaire entre ses deux rangées de dents aiguës. Le traître élève la voix, et fait enfin les aveux les plus complets.

Le lendemain, il fut brûlé[2].

II

Blanchefleur, égarée et sans abri, est protégée par un paysan du nom de Varocher, qui s'offre à la mener jusqu'à Constantinople.

Cependant que devient la pauvre Reine? Comme autrefois la mère de Charlemagne, comme Berte, aussi belle, aussi innocente, aussi malheureuse, notre Blanchefleur erre au hasard dans le grand bois où son ennemi la poursuit. Tout à coup, elle entend du bruit. Elle tremble. Si c'était... Mais non ; c'est un paysan qui porte sur son dos un gros fagot de bois qu'il vient de couper. « Ah ! dame, s'écrie-t-il, que faites-vous ici, » seulette ? Vous avez l'air de notre Reine. — Je suis » la Reine, en effet », répond la femme de Charlemagne. Et elle ajoute, non sans quelque naïveté : « Je désirerais aller à Constantinople, chez mon père. »

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 948-1136. — [2] *Ibid.*, vers 1137-1259.

Or elle est à quelques lieues de Paris, et Constantinople... n'est point là, tout près. Qu'importe? le bûcheron n'hésite pas : « Je vais vous y conduire », dit-il, comme s'il s'agissait d'aller à Étampes ou à Chartres. « Laissez-» moi seulement dire adieu à ma femme et à mes » enfants. » Il entre dans sa cabane, y prend son gros bâton dont il ne se séparera plus, dit à sa femme : « Ne m'attends pas avant un mois » ; puis, sans ajouter un mot, part, va retrouver la Reine et se dirige avec elle du côté de Constantinople[1]. La route sera longue.

Varocher (c'est le nom du paysan) est certainement la figure la plus originale, j'allais dire, en français trop moderne, la plus sympathique de tout notre roman. L'école romantique de nos jours s'est plu à mettre sur la scène des êtres laids, difformes, hideux, mais surtout vicieux et méchants, auxquels elle a donné une seule vertu, ou, plutôt, un seul instinct généreux. Et ce seul instinct rachète, aux yeux de nos dramaturges, toute la laideur du corps, toute la laideur de l'âme. Tel est Triboulet, telle est Lucrèce Borgia. Il n'en n'est pas de même de l'auteur de notre *Macaire*. Il fait de Varocher un être dont l'aspect physique est prodigieusement laid et presque répugnant, mais qui rachète ses difformités extérieures par la beauté de son âme et par la splendeur de son dévouement incomparable. Oui, il est affreux à voir : sa tête est démesurée, ses cheveux crépus le font ressembler à une bête des bois ; tout son corps est carré et semble taillé à la hache[2]. Est-ce une brute, est-ce un homme ? Au premier regard on n'en sait rien, et les réalistes de nos jours triompheraient dans la description de cette laideur digne d'un Zola. Mais quelle grandeur dans le cœur qui bat sous cette poitrine

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 1260-1319. — [2] *Ibid.*, vers 1320-1323.

velue et bestiale ! Il voit une femme innocente, délaissée, malheureuse, et, sans prendre le temps d'embrasser sa femme et ses enfants, il va faire cinq cents lieues à pied, en plein pays perdu, à travers mille dangers. Je dis que ce pauvre bûcheron inconnu, qui a un si bel amour pour la justice et pour la charité, est un personnage sublime malgré la bassesse de sa naissance, et qu'il est très-beau malgré la laideur de ses traits !

Dévouement admirable de Varocher, qui se fait le gardien de la Reine. Leur séjour en Hongrie.

Je ne raconterai pas ce pénible voyage ; je ne montrerai point le gros Varocher, avec son gourdin à la main, marchant sans cesse devant la Reine et lui frayant un bon chemin. On les voit traverser ainsi la France, la Provence, la Lombardie : ils entrent un jour à Venise, et tout le monde de les regarder avec des yeux ébahis. On n'a jamais admiré tant de beauté à côté de tant de laideur. A la vue de Varocher, c'est à qui éclatera de rire. Il ne s'émeut guère, et poursuit tranquillement sa route... avec son bâton[1].

A Venise ils s'embarquent et finissent par arriver... en Hongrie. La pauvre Reine s'aperçoit que son terme est venu. Par bonheur, elle a été recueillie chez un brave homme du nom de Primerain, dans une pauvre maison où du moins elle sera à l'abri de l'intempérie de l'air et des regards de la foule. Varocher, d'ailleurs, monte la garde devant la chambre de la Reine. Comme il a une voix terrible et un visage effrayant, la famille de Primerain s'empresse de donner à Blanchefleur tout ce dont elle a besoin. « C'est ma femme », dit le paysan, qui parvient à se faire croire, malgré l'invraisemblance d'une telle union. Bientôt la noble dame met au monde un beau fils qui porte une croix blanche sur sa petite épaule : signe d'origine royale. Comme toutes les femmes

Naissance de Louis, fils de Charlemagne et de Blanchefleur. Celle-ci se fait enfin reconnaître et arrive à Constantinople.

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 1324-1336.

de son temps, elle ne reste que huit jours au lit, et l'on pense à baptiser le nouveau-né. On se rend à l'église, et le bon Varocher trotte devant le cortége, tout prêt à défendre le petit prince comme il a protégé la Reine[1].

Or, dans l'église, au moment où l'on allait faire ce modeste baptême, se trouvaient le roi de Hongrie et ses barons. On entoure Varocher, que l'on prend pour « un homme sauvaige », on questionne Primerain, et le Roi demande à être le parrain du bel enfant. La petite croix blanche étonne et ravit ses yeux. Il ne peut s'imaginer qu'un enfant si merveilleux soit le fils d'un rustre, et demande un entretien avec la jeune mère. Blanchefleur, émue de cet honneur inespéré, ne sait rien cacher à son royal visiteur. Elle lui raconte toute la longue histoire de ses malheurs, et la trahison de Macaire, et la mort d'Aubry, et le dévouement de Varocher. Le roi s'attendrit sur une telle infortune : il est évident que la Reine exilée ne peut désormais habiter que le palais des princes de Hongrie. Varocher la suit dans ce séjour digne d'elle : fidèle dans la prospérité autant que dans le malheur[2]. Et vite, on envoie un messager à l'empereur de Constantinople pour l'instruire de la disgrâce et de l'exil de sa fille. Le premier mouvement de ce père en larmes et de ce roi outragé est un mouvement d'indignation contre Charlemagne : « La guerre ! la guerre ! » Quant à la mère de Blanchefleur, elle attend avec anxiété le moment délicieux où elle pourra serrer sa fille entre ses bras. Peu de temps après, elle peut contenter son envie : « *Qui donc la mere* » *vit la fille baisier*[3] *?* » Laissons la fille dans les bras de la mère, laissons-la savourer cette joie, et retournons près de Charlemagne...

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 1337-1414. — [2] *Ibid.*, vers 1415-1588. — [3] *Ibid.*, vers 1589-1732.

III

Guerre entre l'empereur de Constantinople et le Roi de France.

Deux fois Berard de Montdidier a été chargé par le roi de France d'un message auprès de l'empereur de Constantinople. Mais ces deux messages ne se ressemblent guère : l'un est antérieur au jugement et à la condamnation de Macaire, et dénonce la Reine[1] ; l'autre proclame au contraire l'innocence de Blanchefleur[2]. Dans le premier Charles est insolent ; dans le second il s'humilie. Mais rien n'égale la fierté du roi grec. Il avait refusé de croire à la culpabilité de sa fille ; il refuse d'accepter les excuses de Charles. Un tel déshonneur doit se laver dans le meilleur sang de la France. La guerre ! la guerre[3] !

On essaye encore des moyens doux, et quatre ambassadeurs vont porter en France les conditions de la paix au nom de l'empereur de Constantinople[4]. Mais, comme on ignore à Paris le sort de la Reine, les négociations sont de plus en plus inutiles, et il faut en arriver aux arguments militaires. Quelques mois après, une immense armée de Grecs envahissait la France, et le vieux Charles se mettait à pleurer comme un enfant devant cette multitude de lances et de hauberts : « Pleu- » rez, pleurez », lui disait l'inexorable Naimes. « Vous » avez bien mérité ce qui vous arrive aujourd'hui. Cela » vous servira peut-être de leçon et vous apprendra » à ne plus tant aimer les traîtres de Mayence. » Naimes est dur, mais il se hâte d'ajouter : « Il ne nous reste » plus qu'à nous battre le mieux que nous pourrons. » En avant[5] ! »

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 1733-1859. — [2] *Ibid.*, vers 1860-1989. — [3] *Ibid.*, vers 1990-2018. — [4] *Ibid.*, vers 2019-2214. — [5] *Ibid.*, vers 2215-2331.

La grande bataille s'engage sous les murs de Paris. Si les Français la perdent, c'est fait de la France.

Grande bataille sous les murs de Paris. Exploits de Varocher; son combat avec Ogier.

Dans les rangs de l'armée de Charles brillent surtout Naimes et Ogier. Mais, dans les rangs de l'armée grecque, quel est ce chevalier dont le courage ne semble pas comparable à celui de tous les autres ? Il est gros, membru, carré, et revêtu d'armes toutes neuves. C'est Varocher qu'on a fait chevalier[1], et dont le cœur était depuis longtemps chevaleresque. Il s'élance aux premiers rangs, demande à combattre le meilleur chevalier français, réclame les plus périlleuses aventures. Comme il lui reste certain côté grotesque dont le poëte a su ne pas le défaire entièrement, il se livre à certaines excentricités militaires qu'un chevalier correct ne se fût pas permises. Il trouve fort plaisant de pénétrer dans les écuries de Charlemagne et d'y voler les meilleurs chevaux du roi[2]. Blanchefleur ne rit guère de ces expéditions, ni de tous les mouvements de la bataille. Les cris de tant de blessés lui entrent douloureusement dans l'oreille : ce sont ses sujets, après tout, qui meurent ainsi par milliers. Et pour qui trempent-ils ainsi de leur sang le sol de son propre royaume ? C'est pour elle. Et si Charlemagne savait qu'elle vit, qu'elle est là près de lui, ce féroce combat cesserait à l'instant : « Mon » père, mon père », dit-elle à l'empereur de Constantinople, « faites savoir à mon mari que je suis près de vous. » Il vous demandera pardon, et cette affreuse guerre » finira. — Non, non », dit le roi grec; « il faut avant » tout que je me venge. » Et la mêlée recommence[3].

Varocher n'a pas et ne peut avoir de ces scrupules. Il taille bras, têtes et jambes; il n'épargne pas le duc Naimes qu'il renverse à moitié; il frappe Berard et le

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 2513-2558. — [2] *Ibid.*, vers 2559-2648. — [3] Au récit de cette grande bataille sont consacrés les vers 2303-2842.

fait prisonnier; il ne craint pas de se mesurer avec le Danois Ogier. Et voilà qu'en effet on décide que, pour en finir avec cette guerre sanglante, les deux armées se feront représenter chacune par un champion. Un grand duel terminera la bataille. Le champion de la France est tout indiqué : c'est Ogier. Mais quel sera le représentant de l'empire d'Orient, de cet empire immense qui a pour lui le bon droit ? Ce sera le pauvre paysan des environs de Paris, cette face hideuse, ce corps velu et mal bâti, cet homme au gros bâton, ce monstre ; ce sera Varocher. Et véritablement ce ne peut être que lui : telle est la puissance de la vertu. Et notre poëte ne craint pas de comparer ce vilain, cet homme de rien, à Olivier et à Roland lui-même[1]. Car cet honnête auteur n'est pas de ceux qui, dans un récit, se bornent à « constater » le bien et le mal : il est de ceux qui « concluent » et donnent audacieusement le premier rang à la vertu.

Voici donc Varocher face à face avec Ogier. Rude combat ! Mais, par bonheur, le paysan a gardé certaines habitudes roturières : il est resté bavard et très-communicatif. Pendant qu'il porte au Danois de bons coups d'épée, tandis qu'il en reçoit d'aussi bons, il trouve le temps de raconter à son adversaire toute l'histoire de la reine Blanchefleur. Sur un si beau sujet il ne tarit pas. En entendant ce récit, Ogier se sent pénétré de joie : quel bonheur d'annoncer à Charles l'existence de sa femme ! Elle est là, Blanchefleur est là tout près de lui ! Le Danois en est si ravi, que, pour la première fois de sa vie, il renonce à la bataille. Même il feint d'être vaincu, et va tout rapporter au Roi de France. « Sire, dit-il, il ne vous reste plus » qu'à demander la paix[2]. » Bientôt, les ambassadeurs de l'Empereur s'éloignent en parlementaires et demandent

Réconciliation entre Blanchefleur et Charles; entre les Grecs et les Français.

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 2717-2719. — [2] *Ibid.*, vers 2843-3220.

II. PART. LIVR. I. CHAP. XXVII.

à parler au roi grec. La reine Blanchefleur apparaît au milieu de cet entretien : « Dame », lui dit le duc Naimes, « c'est de vous que dépend la paix des deux empires. » Pardonnez au roi, et revenez en France[1]. »

Mais pour qu'une telle réconciliation soit possible, pour qu'elle ne soit aucunement envenimée, il faut entre Charles et Blanchefleur un intermédiaire pacifique et doux, un avocat innocent, un pacificateur tout-puissant. Le poëte ici a eu une idée sublime : « Tenez », dit la Reine aux ambassadeurs de Charles, « portez » à Charles son enfant[2]. » Ce sont les petits bras de Louis qui vont rapprocher et unir pour toujours la femme outragée et l'époux injuste. « Seulement », dit Blanchefleur qui n'a jamais été si joyeuse et qui tombe aux bras de Charles, « ne recommencez plus[3]. »

Et ne croyez pas que le drame se ferme sur ce tableau touchant. Les auditeurs de *Macaire* ont le droit d'être inquiets sur le sort de Varocher, héros populaire de toute cette épopée. Varocher, après tant d'aventures, songe enfin à retourner chez lui : « Il connaît bien le chemin, ne l'a pas oublié. — Quand il est près de sa maison, — Rencontre au milieu de la route ses deux fils — Qui viennent de la forêt tout chargés de bois, — Comme leur père les y avait accoutumés. — Quand il les voit, lui en a pris pitié. — Il s'approche d'eux et leur jette leurs fardeaux à terre. — Lorsque les enfants se voient ainsi malmenés, — Chacun d'eux s'est saisi d'un gros bâton — Et, s'élançant pleins de colère vers leur père, — Ils allaient le frapper, quand lui, se reculant, — Leur dit : « C'est bien, vous serez braves. — » Beaux fils, ne me reconnaissez-vous pas? — Je suis » votre père, qui reviens près de vous, — Avec beau-

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 3221-3353. — [2] *Ibid.*, vers 3354-3393. — [3] *Ibid.*, vers 2394-3548.

» coup d'argent que j'ai amassé. — Vous en serez riches » tout le reste de vos jours. — Vous aurez de bons des- » triers — Et je vous ferai armer chevaliers. » — Les enfants reconnaissent leur père, — Et je vous laisse à penser s'ils en ont grande joie. — Quand Varocher entra dans sa maison, — Il n'y trouva ni soie, ni riches habits, — Ni pain, ni viande, ni poisson. — Sa femme n'avait même pas une pelisse; — Elle était mal vêtue, et mal vêtus étaient ses garçons. — Varocher sans plus de retard — Les vêtit de soie et de coton des pieds à la tête. — Tout ce qui est à l'usage des nobles, — Il le fit apporter dans sa maison. — Il se fit construire un palais, un donjon, — Et reçut la charge de champion du Roi. — C'est ici que finit la chanson : — Que Dieu vous garde[1]! »

CHAPITRE XXVIII

UNE DERNIÈRE RÉVOLTE CONTRE CHARLEMAGNE

Le Roman d'Auberon *. — Huon de Bordeaux et ses Suites.

Analyse de *Huon de Bordeaux*.

Qui ne la connaît, cette fraîche et originale fantaisie de Shakspeare, ce *Songe d'une nuit d'été* dont la scène

[1] *Macaire*, édit. Guessard, vers 3583-3615.

* **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE « ROMAN D'AUBERON »**. — I. BIBLIOGRAPHIE.— 1° DATE DE LA COMPOSITION. Second tiers du XIII[e] siècle. — *Auberon*, comme les quatre *Suites* de *Huon de Bordeaux*, est certainement postérieur à *Huon de Bordeaux* lui-même. Ce Prologue a été

se passe sous de beaux bois, pendant la nuit, à la clarté blanche de la lune, dans les fleurs et dans la rosée ?

composé après coup, et il n'y faut voir, à vrai dire, que l'amplification de certains passages de *Huon*, et principalement de ceux où Oberon raconte sa propre histoire (v. 3492-3562 ; 3641-3719). C'est ce qu'a mis en lumière M. A. Graf, en son édition d'*Auberon* (Halle, 1878, in-4°, *Prefazione*, pp. X-XII). La dernière laisse d'*Auberon* a été manifestement composée dans le dessein de servir de trait d'union avec la chanson de *Huon*, dont l'antériorité ne saurait être douteuse. = 2° AUTEUR. *Auberon* est une œuvre anonyme; mais il est trop évident que cette pauvre composition n'est pas du même auteur que *Huon de Bordeaux*. Le style n'est pas le même, non plus que la versification. La césure dite *lyrique* est assez fréquente dans *Auberon*, et il n'en est pas de même dans *Huon*. C'est une remarque que n'a pas faite M. Graf, et qu'il aurait dû faire (cf. *Avvertenza*, pp. IV, V). = 3° LANGUE. Dans le seul manuscrit qui soit parvenu jusqu'à nous, *Auberon* présente les caractères du dialecte picard. Le *g* y est resté avec le son guttural, alors que dans les autres dialectes il a pris le son *j* : « Ensi furent cil *gumel* enfanchon — Cevalier fait : ce truis en la canchon » (v. 1651, 1652). Cf. *gaiant*, au vers 1681, etc., et *Gorges*, passim, au lieu de *Georges*, etc. Les articles féminins *li* et *le* se retrouvent presque à toutes les pages : « *Par le conseil de Brunehaut le fée* » (vers 2077 ; cf. 1838, 1844, etc.). On a vu, par un exemple cité plus haut, que l'emploi du *c* et du *ch* est conforme aux procédés picards (*enfanchon*, *canchon*, etc.). Mais les consonnances sont ici un argument irrécusable, et les participes féminins en *ie* de la première conjugaison (*fianchie*, *changie*, *convoïe*, *laisie ;* cf. les substantifs tels que *cauchie*, etc.) nous prouvent que l'original même d'*Auberon* a dû être écrit par un trouvère picard. = 4° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. *a*. *Auberon* renferme 2468 décasyllabes rimés. — *b*. Ces décasyllabes offrent assez souvent la césure « lyrique ». En d'autres termes, la césure tombe parfois sur la quatrième syllabe m u e t t e, qui compte alors comme une syllabe accentuée : « Des emprisES qu'il fist et achieva — Tous li mondES moult s'en esmerveilla » (vers 75, 76). « Car naturE si tres bien le forma » (v. 55). « Et moult doutENT le Macabeu de pris » (v. 209). « En ses cornES avoit rains trente sis » (v. 488). Etc., etc. — *c*. Quelques alexandrins sont, çà et là, mêlés aux décasyllabes (v. 1387, 1594, 2230-2233, 2279-2283). — Les rimes présentent souvent le caractère prétentieux et recherché des romans de la décadence et, par exemple, de *Berte aus grans piés*. Elles dégénèrent en tour de force ; mais le versificateur d'*Auberon*, par malheur, est loin d'avoir l'habileté de celui de *Berte* et il est d'une lourdeur difficilement supportable. Voyez les couplets en *aire*, en *aut*, etc. — *d*. La dernière laisse d'*Auberon* (sauf les seize premiers vers) est assonancée en *é*, *er*, *és*, au lieu d'être rimée. Mais il ne faut pas oublier que ce couplet sert de soudure entre *Auberon* et *Huon*, et que le versificateur du premier de ces poëmes a sans doute voulu ménager la transition entre ces deux œuvres, dont la seconde est assonancée. = 5° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. C'est le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Turin, L. II, 14, du commencement du XIVe siècle, qui contient également *Huon de Bordeaux* et ses *Suites*. — *Auberon* y occupe les ff. 283-296. Voyez, sur ce manuscrit, qui n'est pas écrit par une seule main, le travail de Stengel : *Mittheilungen aus französischen Handschriften der Turiner Universitäts-Bibliothek* (Marburg, 1873). = 6° EDITION. M. A. Graf a publié *Auberon* en 1878 (*I Complementi della* « Chanson de Huon de Bordeaux », *testi francesi inediti, tratti da un codice della Biblioteca nazionale di Torino e pubblicati da* A. Graf. I. *Auberon ;* Halle, Niemeyer, 1878, in-4°, XXVI-34). L'éditeur déclare en son *Avvertenza* (p. V) qu'il a suivi le manuscrit d'aussi

Certes, l'intrigue du drame est assez péniblement enchevêtrée; le lecteur ou le spectateur a quelque peine

près que possible, « sapendo come, per ismania di corigere e di restituire, » spesso si adulteri e si falsifichi ». Le texte n'a pas été publié par M. A. Graf avec assez de soin et de correction. Au vers 151, il imprime : « A sa gent dit: *Vesti* le chevalier. » C'est *vés ci* qu'il faut lire. Au vers 1680, au lieu de *XIII en[s]ia*, il convenait de conserver la leçon du manuscrit : « *Treize en i a.* » Au vers 1902, *mel* est une leçon picarde qu'il fallait maintenir, etc. (voy. le *Roland* de T. Müller, 3e édit., p. 212). M. G. Paris, dans un article très-sévère de la *Romania* (VII, p. 332), a relevé cent autres erreurs dont la gravité est incontestable. = 7° VERSION EN PROSE. *Auberon* n'a pas été connu de ce compilateur anonyme qui a mis en prose *Huon*. Les *Suites*, au contraire, ont été translatées de rime en prose. = 8° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. — *a.* En 1856, nous avons eu lieu d'étudier et de transcrire à Turin le *Roman d'Auberon*, pour le futur « *Recueil des anciens poëtes de la France* ». — *b.* En 1861, M. Gaston Paris publiait dans la *Revue germanique* un article sur *Huon de Bordeaux* qui peut passer pour son début (XVI, p. 322). Il y traitait particulièrement de l'origine du mythe d'Auberon. — *c.* En 1872, M. Lindner fit paraître à Rostock (in-8°, 45 pp.) une *Inaugural Dissertation der philosophischen Facultät der Universität Rostock :* il avait choisi pour sujet les rapports du poëme allemand d'*Ortnit* avec notre chanson de *Huon de Bordeaux* (*Ueber die Beziehungen des* « Ortnit » *zu* « Huon de Bordeaux »). — *d.* L'année suivante, M. Stengel étudia le ms. d'*Auberon* dans un travail sur les manuscr. de Turin : *Mittheilungen aus französischen Handschriften der Turiner Universitäts-Bibliothek.* — *e.* Le plus important travail sur *Auberon* est la Préface de M. A. Graf, qu'il a placée en tête de son édition (pp. IX-XXVI) et où il a principalement élucidé la légende d'*Auberon* en comparant le petit nain aux Elfes de la mythologie germanique et scandinave. Voyez plus loin la bibliographie de *Huon de Bordeaux*, et cf. *Romania*, VII, 332 et suiv. = 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Les mots « au-dessous de la médiocrité » ne suffisent pas pour qualifier dignement le très-misérable ouvrage dont nous allons donner l'analyse et contre lequel nous ne pouvons pas ne pas nous indigner. Pas un seul bon vers, pas une idée élevée. C'est le « conte de fées » dans le plus mauvais sens de ce mot, et les petits lecteurs des *Contes* de Perrault s'y trouveront en pays de connaissance. « Quatre Fées dotent un » enfant; l'une d'elles, semblable à la fée Carabosse, jette sur le nouveau-né un » méchant souhait et est, pour ce fait, condamnée à prendre la forme d'un cerf » jusqu'à ce qu'elle soit un jour désenchantée. » Voilà un des épisodes d'*Auberon*. On jugera par là de tous les autres. L'auteur de ce roman nous introduit dans le beau royaume de Féerie, dont il nous fait une description détaillée. Ce ne sont que souhaits merveilleux, armées invisibles, enchantements de toute espèce. Les héros de cette rapsodie n'en croient pas moins à Jésus-Christ et à l'Eglise; mais quelle pitoyable profanation! On se demande avec stupéfaction comment on a pu prêter à la Vierge, à saint Joseph et à saint Georges d'aussi stupides aventures, et l'on s'étonne surtout qu'on ait pu gâter à ce point l'héroïque figure de ce Judas Machabée qui surpasse de tant de coudées la taille des plus grands hommes de l'antiquité profane. L'auteur d'*Auberon* est trop niais pour qu'on lui applique l'épithète de « sacrilége » : c'est la seule raison qui retient ce mot au bout de notre plume.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES ET LÉGENDAIRES DU *ROMAN D'AUBERON*. — Il semble que l'on puisse scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° Le *Roman d'Auberon* ne renferme aucun élément historique. Ce n'est pas même un roman : c'est un conte. = 2° La légende de saint Georges y est présentée

à se retrouver dans les amours de Démétrius et d'Helena, de Lysandre et d'Hermia. Mais, en revanche, quel

sous une forme absolument fabuleuse, et qui, dès 494, aurait été déclarée apocryphe par un décret du pape Gélase. Voy. A. Graf, l. l., p. XIII. = 3° La figure d'Auberon, qui est le centre de cette étrange fiction, est étrangère au Cycle carlovingien et apparaît pour la première fois dans *Huon de Bordeaux*. Elle est mythique et n'a rien de légendaire. = 4° Deux mythologies peuvent se disputer le mythe d'Auberon; deux systèmes sont en présence, le celtique et le germanique. = 5° Il existe dans la mythologie, ou, pour mieux parler, dans la féerie celtique, un personnage nommé Gwin. « Suivant les traditions galloises, ce Gwin était sorti d'un nuage et avait été élevé par la fée Morgan. Comme le héros de notre poëme, il n'a que trois pieds de haut et un cor à chanter. Gwin est le roi des Fées; il peut prendre toutes les formes, connaît tous les secrets de la nature et prédit l'avenir. » (H. de la Villemarqué, Note adressée aux éditeurs de *Huon de Bordeaux*, publiée dans la Préface de l'édition des *Anciens Poëtes de la France*, pp. XXII-XXV.) Le mot *Auberon* lui-même serait, d'après ce premier système, un mot hybride composé : 1° du latin *albus* = *aube*, qui est l'équivalent du celtique *Gwin*, et 2° du celtique *araun* = *superus* (*Aube-araun*). = 6° Les partisans du système germanique, parmi lesquels il faut compter MM. Gaston Paris et A. Graf, affirment au contraire qu'Auberon est virtuellement le même personnage que l'Alberich ou l'Elberich de la mythologie germanique. Dans les *Nibelungen*, c'est le roi des nains qui sont préposés à la garde du trésor de Segfrit, et il joue également un rôle dans l'*Heldenbuch* et dans le poëme d'*Ortnit*. Cet Alberich est le roi des Elfes, et tel est le sens exact de son nom. La racine primitive serait *alps* ou *alp* = *genius*. Pour en arriver philologiquement d'*Alberich* à *Auberon*, il faut supposer, avec Graf, que la terminaison *ich* est tombée, et qu'au prétendu radical *alber* = *auber*, les Français ont ajouté la flexion du cas régime, comme dans *Hue, Huon; Mile, Milon*. = 7° Il reste à montrer quand et comment ce mythe d'Alberich a pénétré dans notre littérature romane. Serait-ce par l'intermédiaire du célèbre poëme d'*Ortnit?* Mais on en est à se demander quelle est la date précise de cette œuvre, et M. Lindner a consacré une thèse importante à démontrer que l'*Ortnit* n'est pas une légende germaine originale, mais qu'il y faut voir seulement un remaniement allemand de notre *Huon de Bordeaux* (*Ueber die Beziehungen des* « Ortnit » *zu* « Huon de Bordeaux », Rostock, 1872). = 8° Il vaut mieux croire, avec M. Gaston Paris (*Revue germanique*, XVI, p. 377 et suiv., et *Romania*, III, 494), qu'Alberich d'une part, et Auberon de l'autre, appartiennent à une source légendaire qui est commune aux Allemands et aux Français, et que cette légende a été, avec beaucoup d'autres, apportée en Gaule par les Franks. Si cette dernière hypothèse était admise, on pourrait considérer le poëme d'*Ortnit* comme étant indépendant de notre *Huon de Bordeaux;* les deux œuvres seraient tout naturellement sorties, en deux pays différents et voisins, de cette ancienne et unique tradition qui leur serait commune. Mais, comme on le voit, il reste encore, en tout ceci, beaucoup d'obscurités, beaucoup de « peut-être » = 9° Ce qui paraît le mieux prouvé, c'est la ressemblance profonde qui existe entre Auberon, d'une part, et, de l'autre, les Elfes, tels qu'ils sont décrits dans les monuments les plus autorisés de la mythologie germanique et scandinave. M. A. Graf a mis cette ressemblance en une bonne lumière dans les dernières et les meilleures pages de sa Préface (l.l., pp. XIX-XXIV). = 10° Les Elfes sont doués d'une beauté surnaturelle, et l'Alberich du poëme d'*Ortnit* est très beau. Il en est de même d'*Auberon*, qui est beau « comme solaus en esté ». * Les Elfes sont en relation constante avec les Fées : il en est

charme, quel sentiment vif de la nature, quels paysages ! Le personnage principal, d'ailleurs, n'est pas un de ces

de même d'Auberon, qui a pour mère une fée. * Certains Elfes ont une vie excessivement longue, et le nain Laurin, dans la *Dietrichsage,* nous est offert comme ayant quatre cents ans : il en est de même d'Auberon, dont la vie se compte par siècles. * Dans *Ortnit,* Alberich a l'aspect d'un enfant, et les *Nokkes* des Danois se laissent également voir sous l'aspect d'enfants à chevelure d'or : telle est la physionomie de notre Auberon. * L'ami de *Huon de Bordeaux* n'a que trois pieds ; il en est de même des Elfes. C'est exactement leur taille, et Alberich, dans *Ortnit,* est représenté comme un enfant de quatre ans. * Les Elfes, comme Auberon, ont la connaissance de l'avenir. * Certains Elfes (ce sont les gnomes) habitent les lieux les plus profonds et savent les choses les plus secrètes : ce dernier caractère appartient aussi à Auberon. Etc., etc., Tels sont les caractères qui sont communs aux Elfes et à Auberon, et nous venons de les résumer d'après A. Graf. = 11° Il faut conclure de tout ce qui précède qu'Auberon est une figure d'origine principalement germanique, et nous nous rattachons ici au sentiment de MM. Gaston Paris et A. Graf. = 12° Seulement, et sous l'influence des romans de la Table ronde, l'auteur d'*Auberon* et celui de *Huon de Bordeaux* ont donné au « petit roi sauvage » certains traits qui sont d'origine celtique. Sans parler de la fée Morgue, la coupe du protecteur de Huon, cette coupe où l'on ne peut boire si l'on est en état de péché mortel, ressemble singulièrement au saint Graal, etc., etc. Et c'est ici qu'il convient de donner raison à M. de la Villemarqué (Cf. ? Leflocq, *Etudes de mythologie celtique*, 1869, in-8°). = 13° Enfin, il ne faut pas oublier que, dans notre roman, Auberon fait ouvertement profession à la foi chrétienne. Il va jusqu'à affirmer que tout son pouvoir lui vient de Jésus (*Huon*, vers 3349) et à enseigner les vertus chrétiennes (*ibid.*, v. 3699). = 14° Bref, si l'on voulait bien admettre un instant que la légende d'*Auberon* se compose de dix éléments, nous dirions volontiers qu'il faudrait les décomposer ainsi : huit éléments germaniques, un celtique, un chrétien. = 15° M. Graf ajoute avec raison que le *Roman d'Auberon* est comme le point de rencontre des trois grands courants de l'Epopée française au moyen âge. Le sujet est carlovingien : c'est « la matière de France ». Les Fées y circulent : c'est « la matière de Bretagne ». Jules César et Judas Machabée y figurent : c'est « la matière de Rome la grant » et de l'Antiquité sacrée et profane.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — 1° Dans notre *Huon de Bordeaux* (vers 3492-3562), le petit Auberon raconte lui-même son histoire en ces termes : « Je suis né à quatre cents lieues d'ici, à Monmur. » Jules César est mon père, et c'est lui qui m'a élevé ; la fée Morgue est ma mère. » Je fus leur seul enfant. Les Fées vinrent à ma naissance, et l'une d'elles, » *qui n'ot mie son gré,* me donna *tel don que vous veés* et me dit que *jou* » *seroie petits nains bocerés.* Je n'ai pas grandi, en effet, depuis l'âge de trois ans. » Mais la fée ajouta, pour corriger sa première parole, que je serais le plus » beau de la terre : *autant sui biaus con solaus en esté.* Une seconde fée m'ac- » corda de savoir *de l'omme le cuer et le pensé.* Grâce à une troisième, je » puis me transporter en tous pays, *se je m'i veul souhaidier en non Dé,* et » *à tant de gent con je veul demander.* Et quand je veux *un palais masoner,* » je l'ai sur-le-champ avec *tel mangier* et *tel boire* que je désire. Enfin, la qua- » trième fée m'a fait un don non moins merveilleux : *il n'est oisiaz ne beste* » *ne sengler, — Tant soit hautains ne de grant cruauté. — Ç'à moi ne vienne* » *volontiers et de gré.* Et j'entends chanter les Anges *là sus u ciel,* et je sais » tous les secrets du Paradis. Puis, je ne vieillirai pas et, *ens en la fin, quant*

amoureux de théâtre qui ont le malheur de se ressembler tous : non, c'est un être merveilleux; c'est le roi

» *je vaurai finer, — Aveuques Deu est mes sieges posés.* » Voy. plus loin (pp. 758, 759) la traduction complète de ce passage, qui ne contredit, en rien d'essentiel, la version d'Auberon.

2° L'*Ortnit* est un poëme allemand sur la date duquel les érudits sont loin d'être d'accord. Les uns, avec Lindner, le considèrent comme un simple *rifacimento* de *Huon de Bordeaux ;* les autres seraient tentés de le regarder comme un poëme indépendant du nôtre, mais composé d'après les mêmes traditions. La question reste encore ouverte, et l'on devra l'étudier d'après les textes. La plus ancienne rédaction de l'*Ortnit* a été publiée en 1871, par Adelung (*Deutsches Heldenbuch*). Un remaniement en avait été publié en 1821, à Berlin, par Mone, et un autre rajeunissement, celui qui faisait partie de l'*Heldenbuch* de Kaspar von der Roen, a été édité par von der Hagen et Busching dans le Recueil précédemment cité (voy. A. Graf, *Auberon*, p. XX). L'Alberich de l'*Ortnit* diffère surtout de notre Auberon au point de vue du caractère et des mœurs. C'est un débauché violent et ignoble (*ibid.*, p. XXII), et il n'y a rien de tel dans notre petit roi sauvage.

3° Dans les *Huon de Bordeaux* en prose, Auberon est représenté (?) comme le fils de la dame *dell' Isola Nascosta* ou de Céphalonie. Cette dame était fée et avait reçu César dans son île, dans le temps où celui-ci allait en Thessalie pour y combattre Pompée (A. Graf, l. l., p. XII).

4° Dans les *Ogier* en prose, Auberon est frère de Morgue. Celle-ci parvient, grâce à son art magique, à conduire Ogier dans le château enchanté d'Avallon, « là où estoit le roy Artus, et Auberon, et Malabron, ung luiton de mer ». (édit. d'Alain Lotrian et Denis Janet).

5° On trouvera dans la *Préface* de Graf (pp. XII et XIII) toutes les variantes relatives à la légende de saint Georges. Elle n'entre pas strictement dans notre sujet.

IV. ANALYSE DÉTAILLÉE DU *ROMAN D'AUBERON*. — *Auberon* commence par un préambule pédant et lourd : *De bien oïr et retenir vient preus — Et chius qui est del dire scienceus — A son pooir dire le doit à ceus — Que li oïrs puist estre pourphiteus* (vers 1-4). Puis, l'auteur entre dans son sujet et fait l'éloge de Judas Machabeus : *De servir Dieu fu engrans et songneus, — Humles et pius, de tous visses honteus, — A povres gens larges et visiteus.* Bref, depuis Noé, on n'avait pas vu d'homme aussi parfait. (Manuscr. de la Bibl. nat. de Turin, L. II, 14; édit. A. Graf, vers 10-24.) Le roi Bandifort, *uns rois crueus*, entend parler de tant de vertus et conçoit contre Judas Machabeus une véritable haine. Annonce des événements qui vont suivre; nouvel éloge de Judas ; détails sur sa naissance et sur toute sa vie. Le poëte le représente comme le modèle du parfait chevalier (vers 25-76). Quant à Bandifort, il est trop vrai que sa haine ne provient que de l'envie : *Voirs est c'on dist et a-on dit piecha — Que ja nul jour envie ne mourra.* Il réunit vingt mille hommes et entre un jour dans la terre de Judas : massacres et pillages ; détresse du *Macabé*. Or, certain jour, il aperçoit un *ostoir* qui a le courage, au milieu d'un grand nombre d'oiseaux, de fondre sur un *grand malart*, de s'en emparer et de le manger tranquillement, sans qu'aucun des oiseaux ose rien aire contre lui. Il se dit en lui-même qu'il imitera cet *ostoir* et saura lutter contre ses ennemis, quel que soit leur nombre. Contre vingt mille ennemis, il n'a que cent hommes; mais *fiance a que Dex li aidera* (vers 77-133). Le voilà donc qui sort placidement de son château ; ses deux frères et ses cent *vassaux* ne le suivent que de loin. Il pénètre ainsi dans le camp de Bandifort, va droit

des Fées, c'est le petit Oberon. Il occupe véritablement le centre de toute l'action, et c'est lui qui, d'une main

à ce *pautonnier qui sans raison le cuidoit essillier*, engage avec lui un combat terrible qui se termine par la mort du roi païen, et tue un grand nombre d'autres ennemis. Ses deux frères arrivent alors à la rescousse, et mettent le feu aux tentes. Quatorze mille hommes s'enfuient devant cette poignée de chevaliers ; cinq mille autres ont été tués ou faits prisonniers. Et quel butin ! Judas le distribue *as gens de son païs* et *li plus povres en fu tous raemplis.* Quant aux prisonniers, le *Macabeu* les fait soigner par son médecin, par son *mir.* On enterre les morts, et Bandifort, *pour chou qu'il ot esté rois poestis*, reçoit une sépulture spéciale (vers 134-232). C'est alors que Judas envoie des *brefs* à tous ses barons pour les convoquer en assemblée générale. Il faut statuer sur le sort des prisonniers. Les barons de Judas sont d'avis *qu'il fache à tous les chiés des bus sevrer*. Voilà les pauvres captifs en grand effroi ; l'un deux prend la parole et donne à Judas un meilleur conseil : « Le roi Bandifort a laissé une héritière. C'est une *pucelaite* de quinze ans ; *plus belle n'a d'isi jusqu'en Cartage.* Prenez-la pour dame, et vous aurez tout le royaume, qui est véritablement » magnifique. J'irai vers elle, tout seul, si vous le voulez, et vous aurez pour » otages les autres prisonniers. » Accordé. L'*Amiral* qui a fait cette proposition à Judas et qui s'est chargé de demander pour lui en mariage la fille du roi vaincu, ce messager est précisément l'oncle de la pucelle. Il accomplit rapidement son message et raconte à sa nièce tous les événements qui viennent de se passer, la mort de son père, la défaite de son peuple, la situation critique des prisonniers, le mariage projeté. La jeune fille ne donne pas une larme à la mémoire de son père et ne retient que ce que son oncle lui a dit au sujet de Judas Macabeu. *La dame l'ot, l'amours Judas l'esprent.* Quelque temps après, on célèbre les noces : *Par bonne amour et par pais affiée, — Li dus Judas a la dame espousée. — D'ambes II pars grant joie ont demenée. — Judas fu rois, s'a couronne portée ; — La dame avec a esté couronnée.* Fêtes et joie universelle (v. 233-386). Quelques mois après, les deux époux ont une fille : *Au circoncir Brunehaut l'ont noumée : — Car brune fu et velue et fumée.* Et, le soir même du jour de sa naissance, comme la petite était près de sa mère *en son maluel moult bien envolepée*, quatre Fées viennent auprès d'elle, qui s'appellent Heracle, Melior, Sebille et Marse : *Doucement l'ont baisie et acolée — Et elle lor a fait mainte risée.* Les Fées réchauffent l'enfant à la cheminée ; mais, à cause de la fumée, *unė larme a plorée ; — Sans dire mot li est des iex coulée.* L'une des Fées, alors, lui essuie cette larme *et la clama Brunehaut l'enfumée.* Du fond de son lit, Judas contemple silencieusement cette scène curieuse : « Cette enfant, dit la première fée, sera la plus belle, la plus avenante et la plus » sage de tout le monde. — Elle vivra plus de trois cents ans, s'écrie la seconde, » et ne sera malade que le mois qui précédera sa mort. — Après sa trentième » année, dit la troisième, elle ne vieillira plus. » Reste la quatrième fée ; mais, par malheur, c'est la mauvaise, et son souhait va détruire la beauté de tous les autres : « A sept ans, dit-elle, cette petite partira du monde et ira en Féerie » où elle ne verra jamais plus son père ni sa mère. » Sur ce, le coq se met à chanter et les Fées deviennent invisibles. Judas a tout entendu ; mais il se promet de garder un silence absolu sur tous ces souhaits, et principalement sur le dernier (vers 387-458). Sept ans se passent : Brunehaut croît en beauté et en grâce : *Gente de cors, sage en fais et en dis, — Et humles fu as grans et as petis.* Mais, malgré tout, le pauvre Judas demeure pensif en se rappelant les terribles paroles de la quatrième fée. Le jour solennel arrive, et voici que Brunehaut a sept ans. Judas, pendant la nuit de Noël (*sic*), tient une cour plénière et donne un splendide banquet. Au moment où l'on sert le troisième mets,

légère, brise et refait les trames de ces amours assez vulgaires. Il attire et retient sur lui tous les yeux. « Je sais,

un cerf énorme qui a trente-six *rains* en ses cornes, entre dans la salle et emporte la petite Brunehaut (vers 459-496). C'est en vain, d'ailleurs, que l'on poursuit le cerf; c'est en vain que Judas lance mille hommes après lui, et qu'il tâche de trouver dans la neige les traces de l'animal mystérieux. Le cerf arrive en une belle prairie. *Dedens avoit tendu plus de cent trés — Trois mil i ot que fées que faés.* C'est le pays de Féerie. Un roi, *ricement couronnés*, vient au-devant de Brunehaut et lui rappelle les quatre souhaits des Fées : « Tout ce » peuple est à vous ; mais vous ne verrez plus jamais ni votre père ni votre » mère. » L'enfant voudrait, à tout le moins, parler une dernière fois avec Judas, et cette faveur lui est accordée. Le cerf va trouver Judas, et lui porte cette nouvelle. « Ah ! dit-il, ce souhait contre votre fille m'a coûté bien cher à » moi-même, et c'est en punition de cette faute que je serai cerf durant vingt » ans et plus... à moins que Brunehaut, votre fille, n'intercède pour moi. » Le cerf n'était autre, en effet, que la mauvaise fée, et Brunehaut a le cœur assez bon pour lui accorder de redevenir un jour ce qu'*elle* était auparavant. Entrevue dernière et adieux touchants de Judas et de sa fille : « *Peres gentis, fleurs* » *de chevaleriè, — De saluer ma mere et ma lignie — Por Dieu vous prois.* » Brunehaut reste dans le pays de Féerie dont elle est « la reine couronnée », et Judas retourne près de sa femme, dont il a deux autres filles et cinq fils (vers 497-671). Nouvelles aventures, et l'on n'en a pas encore fini avec l'histoire de la quatrième fée qui a été changée en cerf pour avoir jeté un souhait fatal à Brunehaut. Il est vrai que celle-ci a pris goût à son malheur et qu'elle s'est résignée très-aisément à être la reine des Fées. Mais enfin le jour de la métamorphose va bientôt arriver pour le cerf enchanté ou *faé.* C'est à la cour du roi Judas que le prodige arrive et, au lieu d'un cerf énorme, les barons du *Macabeu* n'ont plus sous les yeux qu'une femme d'une beauté éblouissante. L'un des barons (c'est Mantanor, c'est le frère de cet amiral qui a jadis conseillé le mariage de Judas avec la fille de Bandifort) se prend pour elle d'un amour insensé, la suit dans le pays de Féerie et consent à y demeurer toujours. Mariage de Mantanor avec la fée : *elle est faée et il sera faé.* Il en a deux enfants : Gloriant et Malabrun (vers 676-962). Cependant Brunehaut (qui, en sa qualité de reine des Fées, a présidé à ce mariage), Brunehaut vient d'atteindre sa quinzième année : *De Brunehaut est li renons moult grans ; — Gente de cors, belle et bien achesmans — Iert la dame, amoureuse et rians.* Or, il y avait à cette époque un Empereur de Rome nommé Césaire, âgé de vingt ans, lequel était puissant (cela va sans dire), mais surtout *debonnaires, aimables et frans.* On parle tant, dans le monde entier, de la beauté de Brunehaut, que Césaire est soudain transporté pour elle du plus ardent amour, et qu'il se décide à l'aller voir. Le voilà à Dunostre, le voilà en présence de l'objet de son amour, et il lui offre en douaire l'Empire, la *Roumenie.* Mais Brunehaut répond fièrement : « *Ne m'est pas necessaire. — De plus grant terre* » *avoir ne m'est-il gaire.* » Mais l'amour de Césaire est si grand, qu'il consent à rester à Dunostre en Féerie, et Brunehaut, devenue la femme de l'Empereur, en a bientôt un fils qui n'est rien moins que Jules César : *Moult fut gentis, — Larges, courtois, couragous et hardis* (vers 962-1033). Quand Jules César atteint l'âge de dix ans, son grand-père Judas, à qui on l'a envoyé, lui apprend la science difficile du faucon et du chien courant. Mais une telle éducation ne saurait longtemps suffire à un tel homme : « Il y a en Hongrie, dit » Jules César, un géant qui avec vingt mille *fervestis*, fait le plus grand mal » à l'Empereur. Je veux aller le combattre : car me voici grand et fort. » Brunehaut ne cherche pas à éteindre une si belle ardeur et se contente de

» dit-il, je sais un banc où s'épanouit le thym sauvage,
» — où la violette tremble auprès de la grande prime-

donner à son fils un haubert merveilleux qu'elle a elle-même ouvré en Féerie et qui assure la victoire à son heureux possesseur. L'enfant l'accepte, et, refusant la compagnie de l'Empereur son père, part un beau matin à la tête de dix mille vassaux (vers 1033-1099). Son combat avec le géant n'est pas de longue durée, et il le tue, du premier coup de son *branc*. Puis, il se jette contre les vingt mille hommes du géant et les massacre. Bataille; victoire, butin. L'Empereur Césaire fait don à son fils du royaume qu'il vient de soumettre, et lui ordonne de venir à Rome avec lui. Arrivée de Jules César à Rome, où il ne tarde pas à conquérir une vraie popularité etoù son père le laisse un jour, pour retourner à Dunostre près de sa chère Brunehaut. Maintenant il s'agit de marier Jules César, et c'est à quoi s'occupe sa mère. Elle a fait choix pour lui d'une fée qui s'appelle Morgue et qui est la propre sœur du roi Artus. Cette merveilleuse créature a été élevée par un vieux roi *faé* qui lui a communiqué tous ses secrets avant de mourir et lui a laissé un cor magique dont la puissance est incomparable. *Si tost qu'il est de la dame bondis, — De tous ses homes est en tous lix oïs; — Puis ne sera ses cors si escaris — Qu'ele avoec li n'ait vint mil fervestis.* Ce projet de mariage est approuvé par Césaire; mais comment mettre en rapport Jules César qui est à Rome avec la fée Morgue qui est on ne sait où. Deux souhaits de Brunehaut, deux mots de cette fée suffisent pour opérer ce rapprochement : « Je souhaite, dit-elle, que Jules César soit ici; je » souhaite que le roi des Bretons, Artus, y soit aussi avec sa sœur. » Aussitôt dit, aussitôt fait, et le mariage est décidé en deux minutes. Le lendemain des noces, au matin, Brunehaut fait son second souhait : « Qu'Artus et ses barons » retournent en Bretagne! » Artus disparaît, et la reine des Fées envoie son fils et Morgue à Monmur : *De gens faées est li païs pueplés.* Et elle lui recommande bien vivement l'emploi du cor merveilleux : « J'ai d'ailleurs un autre » joyau à te donner : c'est un hanap d'or. Dès que tu auras soif, tu n'auras » qu'à le toucher, et il en sortira du vin à ruisseaux pour toi et pour tous » les tiens, fussent-ils cent mille. Et maintenant, ajoute Brunehaut, je sou» haite que tu sois à Monmur, avec ta femme et vingt mille vassaux. » La nuit suivante furent engendrés à Monmur *doi fil moult gent qui furent roi, — Et si creürent en la certainne loi* (vers 1100-1356). Il est inutile de dire que les berceaux de ces deux enfants furent entourés par les Fées qui *leur donnerent les dons au naistre.* La première fée souhaite à l'aîné d'être empereur des Romains et de soumettre le monde entier; la seconde lui souhaite d'épouser la fille d'un roi qui *de lui conchevera, — Au gré de Diu, tel fruit con lui plaira;* la troisième, mieux inspirée, prédit qu'il sera un saint : *Après sa mors ses espirs regnera; — En grans estours les loiaus aidera — Et les malvais mescreans destruira.* Et, en effet, le premier des deux jumeaux sera un jour SAINT GEORGES (!). Quant au second, qui sera AUBERON, il est également doué par les Fées : « Tu porteras couronne à Monmur, dit l'une, et tu auras le pou» voir d'accomplir tous tes souhaits. — Tu n'auras jamais que trois pieds de » haut, s'écria la seconde, qui préférait l'aîné. — Oui, répond la troisième; » mais, après sa quinzième année, Auberon ne vieillira plus et vivra trois cents » ans; ce sera l'homme le plus beau de la terre *fors cils sans plus qui le mont* » *salvera,* et il aura le droit, en mourant, de laisser tout son pouvoir à qui » il voudra. » *Quant ot ce dit, l'enfanchon embracha — Et en la bouce doucement le baisa.* Tels furent les merveilleux commencements de saint Georges et d'Auberon, son frère (vers 1352-1429). Le poëte va tour à tour esquisser l'étrange biographie de chacun des deux jumeaux, et il ne faut pas s'étonner s'il commence par Auberon, qui est le héros de sa chanson. Il arrive, en effet,

» vère. — Il est couvert par un dais de chèvrefeuilles » vivaces, — de suaves roses musquées et d'églan-

qu'à partir de sa septième année, Auberon ne grandit plus : *Sa mere en ot sovent son cuer iré; — Car de vrai cuer l'amoit plus que l'ainsné.* Un jour, elle l'embrasse encore plus vivement que les autres fois : « Pourquoi pleurez- » vous », lui dit son fils. Et quand il sait la raison du chagrin maternel : « *Plaire » vous doit, puis que Diu vient à gré.* » Puis, il saisit fort habilement ce moment pour demander à Morgue le fameux cor dont il veut sur-le-champ faire l'épreuve. Il en sonne, et voici qu'une armée de trente mille hommes fait son entrée à Monmur. Que faire de tous ces chevaliers? On commence par les bien nourrir et par les abreuver avec la coupe inépuisable dont il a été question plus haut. Auberon, d'ailleurs, ne se lasse pas de demander de nouveaux présents. De sa grand'mère Brunehaut, il obtient un excellent épervier pour prendre *aloes*, et, don mille fois plus précieux, le fameux haubert avec lequel on est toujours vainqueur. Jules César lui-même est, ce jour-là, en veine de générosité, et avec Brunehaut, il fait Auberon chevalier. *Dist Brunehaus : « Ce soit à ten pourfit. » — Dessus le col le palme li assist. — Puis, li a dit sans ire et sans despit : — « Dès or soies chevaliers Jhesu Crist.* » C'est le rite le plus antique, à peu de chose près, et il est assez surprenant de le trouver dans un roman de la décadence. Quoi qu'il en soit, Georges se montre un peu jaloux de la chevalerie que l'on vient ainsi de conférer à son cadet, et Césaire la lui confère à lui-même : *Ensi furent cil gumel enfanchon — Cevalier fait : ce truis en la canchon* (vers 1430-1652). Sur la prière de Césaire et de Brunehaut, Auberon fortifie Monmur. Cependant Césaire se sent malade : *frachons sentoit, de fièvre se douta.* Mais Auberon est là qui, avec son bon épervier, lui procure de bon gibier, *quailles* et *pitris*. Rien n'y fait, et Césaire meurt après seize jours de maladie. A Jules César, et à saint Georges après lui, il laisse l'*Inde* et le *Rommaigne;* il laisse la *Honguerie* à Auberon avec l'*Osterrisce* et *Monmur*. Description du tombeau qu'on élève à l'Empereur : *Une lame ot sor lui de marbre bis. — Pourtrais i est uns rois par tel avis — Que ce sembloit Cezaires qui fust vis.* Règne de Jules César : c'est en ce moment que naît Jésus-Christ, et l'auteur insiste longuement sur l'avénement du Sauveur : *El tans que fu Jules Cezars ellis, — Estoit cascuns après la mort pieris; — Quant en la Virge vint li vrais Jhesu Cris. — Par celi fu li mons desasservis.* Et le poëte ajoute avec un enthousiasme théologique : *Ossi trestost que Jhesu Cris fu nés, — Nasqui el mont pais et joie et santés.* Et c'était justement le temps où Georges alla en Perse (vers 1653-1826). Après sa digression sur la naissance du Christ, le romancier sent, en effet, qu'il lui faut revenir à ses héros, et se prend à nous raconter l'étrange légende de saint Georges. Or donc, le roi de Perse a une fille dont la beauté tente Georges. Il la séduit et *un moult bel fil en la dame engenra.* Mais voilà la belle en grande frayeur de son père. Georges la rassure *et se li dist c'à Romme le menra; — A grant honor illuec l'espousera.* Vite, ils partent ; mais de Babylone à Rome le chemin est long. Les deux fugitifs ont un jour à gravir une haute montagne : *Plus roiste mont jamais nus ne verra, — Ne plus hideus.* C'est le mont Noiron. Ils se reposent au sommet ; mais, mal leur prend : car un serpent énorme, un dragon s'attaque à la jeune fille. Georges la défend. Combat terrible ; mort du dragon. Mais cette émotion a été trop vive pour sa compagne : elle sent qu'elle est *travillée d'enfant* et qu'il lui va falloir accoucher là. Bien qu'elle ait failli avec Georges, elle retrouve ici sa chasteté naturelle et ne cherche en ce moment qu'à éloigner son compagnon : « *Amis, alès en là. — C'o moi soiés, ne le » soufferrai pas.* » C'est en vain que Georges lui propose de se bander les yeux, *si que nus d'iax honte n'i avera :* pour ne pas *courechier la bele,* il se retire

» tiers. — C'est là que s'endort Titania à certains mo-
» ments de la nuit, — bercée dans ces fleurs par le

quelques pas plus loin. Mais Dieu a pitié des deux coupables. La Vierge Marie vient à passer par là, avec saint Joseph et le divin Enfant. Elle entend les cris de la dame : *à li ala, telement li aida — Qu'ele tantost d'un bel fil delivra.* Quant à Georges qui est encore tout couvert des terribles blessures que lui a faites le dragon, Marie lui ordonne de se baigner dans l'eau où elle vient de baigner le petit Jésus : *Lors fu plus sains que poisson qui noa.* Mais, près de l'endroit où s'accomplissait ce miracle, il y avait toute une bande de larrons. Trois d'entre eux ont l'audace de couper les grenons de Joseph, de voler son bourdon de pèlerin et d'emporter le petit enfant qui vient de naître. Par bonheur, Georges se jette sur eux et leur coupe la tête. Puis, la Vierge recolle miraculeusement les grenons de saint Joseph : *Tantost i furent trestout enracinés ; — Barbus devint, moult est reconfortés.* Après ces absurdités, il ne reste plus au poëte qu'à légitimer l'enfant de Georges et à marier ses héros. Le mariage a lieu à Rome, *par le conseil de Brunehaut, le fée*, et Georges, sans plus tarder, s'en va dans l'*Inde majour* où il est couronné roi (vers 1827-2083). Dernières années du règne de Jules César : *Sa mere et il font les cemins ferés — Parmi les regnes, par lors soushais faés. — Encor i sont, bien savoir le poés.* A ce souvenir des voies romaines succède, dans l'esprit du poëte, celui de la passion de Jésus : *El tans regnoit que Jhesu fu penés — Ens en la crois des faus Juis provés ; — Mais rien n'en sot l'Emperere doutés.* Quatre ans après, meurt Jules César, et Georges lui succède. L'auteur, ému lui-même de cette étrange chronologie, déclare qu'il ne s'occupera plus que d'Auberon (vers 2083-2109). Auberon avait assisté à Rome au mariage de son frère Georges. Il revient à Monmur et sonne de son cor si hautement, *qu'il fu oïs haut de quatre regnés, — De Hongrerie li quelle est royautés — Et d'Osteriche qui est noble duschés. — Si fu moult bien de Bretaigne escoutés — Et de Dunostre.* Cent mille hommes répondent au son du cor d'Auberon et viennent lui rendre hommage. Il leur fait verser à boire avec la coupe merveilleuse et leur offre un immense repas. « Je m'en vais, leur dit-il, aller successivement visiter mes » royaumes et mes duchés. *Or me querés partout tel garnison — Que tout en » aient planté et à fuison — Et que n'en soie d'iaus tenus à bricon.* » Départ d'Auberon ; ses adieux à Brunehaut et à Morgue. Son voyage en Hongrie, en Autriche. Il estime partout le revenu de ses terres et laisse en chaque pays un connétable pour l'y représenter. En Bretagne, il rencontre Artus qui donne un tournoi en son honneur, et c'est Auberon qui gagne le prix de ce tournoi. Bref, voilà ses voyages terminés, et il retourne joyeusement à Monmur près de Brunehaut et de Morgue. Il y reste cent ans (vers 2110-2270). Un jour, par malheur, Auberon quitte le haubert merveilleux qui lui assure la victoire, et *trestous nus* se couche *ens en un lit paré.* Le voilà désarmé et qui n'est plus invincible. Or, Sathanas veillait, et va sur-le-champ avertir le géant l'Orgueilleux dont Jules César avait jadis vaincu et tué le père. « L'heure de te » venger est à la fin venue, dit Sathanas à l'Orgueilleux. Le fils de Jules César » est entre tes mains. Viens vite. » Le tentateur fait mieux et transporte sur son dos le géant. Ils arrivent à Dunostre où sont les deux fameux hommes de cuivre que nous retrouverons dans *Huon de Bordeaux : Chascuns tenoit un fleel acouplé, — De cos ferir estoient acosté, — Si que nus hons n'eüst outre passé.* Satan enseigne à l'Orgueilleux le moyen d'arrêter le mécanisme, *l'engien* des hommes de cuivre, et d'entrer au château du petit roi-fée. Il y entre et se trouve bientôt en présence d'Auberon, qu'à cause de sa petitesse, il prend pour un enfant : *Tout bellement Auberon enbraça — Et par dehors le castel l'enporta. — Le pont levich et la porte passa : — Dessous un pin roy Auberon coucha —*

» chant joyeux de la danse; — C'est là que la couleuvre » étend sa peau émaillée, — vêtement assez large » pour habiller une fée[1]. » Et, au moyen d'herbes dont les vertus secrètes ne sont plus connues aujourd'hui, ce poétique Oberon rend amoureux tous les cœurs. Titania, la reine Titania elle-même, est forcée d'aimer le grossier Bottom, avec quelle passion! Oberon enfin est le dernier, avec Puck, qui occupe la scène, et il ne se dérobe aux yeux ravis des spectateurs que pour aller, au point du jour, se retrouver avec ses fidèles sujets

Si douchement qu'ains ne s'en esvila. Cela fait, le géant rentre au château, abaisse le pont-levis, clôt la porte, fait jouer à nouveau le mécanisme des hommes de cuivre, et se rend ainsi maître du palais de Dunostre et du célèbre haubert (vers 2270-2354). Douleur d'Auberon, quand il se réveille. Il souhaite de se trouver à Monmur, et le voilà près de Brunehaut qui le console de son mieux. Notez, d'ailleurs, que cet épisode de l'Orgueilleux n'a été imaginé par notre poëte que comme un trait d'union commode pour relier enfin son récit à ce roman de *Huon de Bordeaux* dont il a seulement voulu écrire le prologue. « Pas tant de douleur, dit Brunehaut à Auberon. Tu recouvreras un jour ton » palais et ton haubert. Aujourd'hui même il vient de naître à Bordeaux » un enfant qui est le fils de Seguin, chambellan de Charlemagne. Il s'appelle » Huon, et sera ton ami. C'est à lui qu'est réservé l'honneur de te faire rentrer » en possession de ton haubert et de punir le géant. Console-toi et, désor- » mais, ne te laisse pas aller à trop dormir. » Pour achever de le remettre en joie, Brunehaut lui donne un archet, un *archon* qui a des propriétés merveilleuses : « *Pour vieler est fais... — De nului n'iert ja li son escoutés — Que* » *de dancier ne soit entalentés.* » Ce présent achève en effet de consoler Auberon, qui s'installe à Monmur près de sa grand'mère et de sa mère, et y passe huit longues années (vers 2355-2407). Nous voici arrivés au dernier couplet de ce singulier roman, et ce dernier couplet, que le poëte a écrit à dessein en vers assonancés pour le rendre plus semblable aux laisses de *Huon de Bordeaux*, sert encore de trait d'union avec cette chanson. Donc, il y avait un seigneur du bourg de Saint-Omer qui s'appelait le comte Guilemer. Il se prit un jour à réfléchir sur tous les péchés de sa vie et conçut le dessein d'en faire pénitence. Il se croise et part pour la Terre-Sainte avec quarante de ses barons et sa fille. Ils s'arrêtent à Bordeaux où ils vont faire visite au comte Seguin qui était alors bien malade. Puis, ils se rembarquent et leur vaisseau les porte, par une grosse mer, jusqu'à Dunostre. L'Orgueilleux les aperçoit, se jette sur eux et les massacre tous, à l'exception de la belle pucelle, de la fille de Guilemer, pour laquelle il se prend d'amour et qu'il enferme à Dunostre, où elle sera un jour délivrée par Huon de Bordeaux (vers 2408-2468). L'auteur du Prologue s'arrête ici, content de lui, et il termine son misérable poëme par une odieuse petite escobarderie : « La fille du comte de Saint-Omer, dit-il, restera prisonnière à Dunostre *dusc'à un jour que vous dire* M'ORÉS. » Evidemment ce plat versificateur voudrait ici se faire passer pour l'auteur de *Huon de Bordeaux ;* mais les naïfs auditeurs du XIII[e] siècle n'étaient pas encore assez naïfs pour s'y tromper. *Cuique suum.*

[1] Trad. de François Victor Hugo, II, 114.

à l'ombre de quelque forêt où nous serions presque tentés de le suivre....

Eh bien! cet Oberon si aimable et si doux, ce petit être joyeux qui aime les danses et les chants, ce mystérieux bienfaiteur qui fait tant d'heureux, est-il né dans l'imagination de Shakspeare? Nullement. Oberon est un emprunt que le grand Anglais faisait aux romans de notre France. Il a beau se moquer des Français dans son drame à grand spectacle; il a beau faire dire à son ridicule Bottom: « Je puis vous jouer ce rôle » avec une barbe couleur de crâne français parfaite- » ment jaune » (ce qui est peu flatteur pour les crânes de nos ancêtres); il a beau ajouter: « Il y a de vos » crânes français qui n'ont pas un poil »; plaisanterie qui devait et doit encore induire les spectateurs anglais en un rire inextinguible: Shakspeare nous a pris notre Oberon. Et il l'a pris dans le roman de *Huon de Bordeaux* que nous allons analyser.

J'avouerai volontiers que l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* a embelli cette fiction, qui d'ailleurs remonte à une haute antiquité et dont les Germains peuvent disputer la création aux Celtes. J'avouerai volontiers que Shakspeare embellit tout ce qu'il touche. Néanmoins il a pris à nos vieux romanciers non-seulement le nom, mais la physionomie de *notre* Oberon, et c'est ainsi qu'il faut aller chercher la source des beaux vers de Shakspeare et des belles mélodies de Weber dans une chanson de geste du temps de Philippe-Auguste. Shakspeare connaissait notre *Huon de Bordeaux* par la traduction anglaise de lord Berners. Wieland, deux siècles plus tard, trouva dans notre *Bibliothèque des Romans* une analyse insipide de notre chanson de geste et y puisa directement le sujet de son *Oberon*. Et c'est cette même fiction qui tenta plus tard le génie de

Weber[1]. Le *petit roi salvaige* ne périra plus dans la mémoire des hommes : deux fois le génie lui a donné l'immortalité.

Mais le génie n'est venu qu'après notre poésie populaire. Exposons rapidement le sujet de notre roman national ; racontons *Huon de Bordeaux*...

I*

La Cour plénière et le traître Amaury.

Charlemagne est vieux, il a « le poil cangié ». Il est chevalier depuis soixante ans; le corps « lui tremble sous l'hermine », il ne peut plus monter à cheval. Dégoûté de la royauté et de la vie, il supplie ses

[1] La première représentation d'*Oberon* eut lieu à Londres, en 1826.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE « HUON DE BORDEAUX ». — I. BIBLIOGRAPHIE. — 1° DATE DE LA COMPOSITION. [1] La rédaction de *Huon de Bordeaux* qui est parvenue jusqu'à nous ne semble pas antérieure au règne de Philippe-Auguste : car l'intrusion dans notre épopée du merveilleux et du féerique ne s'est pas produite avant cette époque. D'un autre côté, elle est certainement antérieure à 1250-1260, qui est la date probable du manuscrit de Tours. = [2] Cette rédaction n'a pas été la seule. Albéric de Trois-Fontaines (qui a écrit sa *Chronique* entre 1223 et 1241) a connu un *Huon de Bordeaux* où le nain Auberon jouait également un rôle très-important, mais où l'on faisait mention de deux oncles de Seguin, Aleaume et Anchier. Or, ces deux noms ne figurent point dans notre poëme, tandis qu'Aleaume est nommé dans la version néerlandaise, dans le *Huyge van Bourdeus* du XVI[e] siècle, qui a été évidemment calqué sur un original français. = [3] De ce texte d'Albéric de Trois-Fontaines (ann. 810) on n'est cependant pas en droit de conclure qu'il s'agit ici d'une rédaction antérieure à notre *Huon*, mais seulement d'une version légèrement différente et à peu près identique. Et cette version serait certainement antérieure à 1241, qui est la date extrême de la Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines. = [4] En résumé, *Huon de Bordeaux* est un poëme qui appartient, selon la probabilité la plus scientifique, à la première moitié, ou, mieux encore peut-être, au premier tiers du XIII[e] siècle. = [5] Ces deux *Huon de Bordeaux*, si voisins l'un de l'autre (celui qu'a connu Albéric de Trois-Fontaines et celui qui est parvenu jusqu'à nous), renferment, l'un et l'autre, les aventures merveilleuses de Huon en Orient et le long épisode d'Auberon. Mais, antérieurement à la composition de ce poëme, il a existé un autre *Huon*, un *Huon* héroïque, un *Huon* sans Auberon et sans merveilleux, et dont un manuscrit de la geste du *Lorrains* (Turin, Bibl. nat., L. II, 14) nous a heureusement conservé un résumé en dix-sept vers (Stengel, *Mittheilungen aus französischen Handschriften der Turiner Universitäts-Bibliothek*, Marburg, 1873, p. 28). = [6] Ces dix-sept vers, que nous publierons plus

« barons chevaliers » d'élire un roi de France à sa place. Protestation du bon duc Naimes : « Mettez-vous

loin, peuvent être résumés en trois ou quatre lignes. Donc, il y avait à Bordeaux un duc Seguin qui eut un fils nommé Huon. Ce jeune homme tua, certain jour, un comte à Paris et, banni pour ce fait de la France et de l'Empire, alla chercher un refuge en Lombardie. Il se prit d'amour pour la fille du comte Guinemer — le *fil à saint Bertin* — et en eut un fils nommé Henri, lequel fut le bisaïeul d'Hervis de Metz. Huon mourut empoisonné. = [7] Ce passage important des *Lorrains* atteste qu'il y a eu sur Huon de Bordeaux des traditions notablement différentes de celles que l'on retrouve dans le poëme parvenu jusqu'à nous. Il est même permis de supposer que ces traditions, plus ou moins anciennes, ont pu donner lieu à un poëme du XII[e] siècle. = [8] A ces traditions sur Huon de Bordeaux qui sont résumées dans le manuscrit de Turin, on ne saurait véritablement comparer que les deux mille premiers vers de notre poëme du XIII[e] siècle : car il est maintenant admis par tous les érudits que la légende de Huon ne renfermait pas originairement le récit de ses aventures en Orient. C'est le poëte du XIII[e] siècle qui s'est amusé à les y introduire et à souder dans le corps d'un même roman une féerie avec une chanson de geste. = [9] Mais, une fois cette défalcation faite, nous nous trouvons encore en présence de deux légendes bien différentes : celle des *Lorrains*, qui accuse seulement Huon du meurtre d'un comte à Paris; celle du début de notre poëme, qui l'accuse d'un homicide, en cas de légitime défense, sur la personne de Charlot, fils de Charlemagne. De ces deux légendes quelle est la plus ancienne? = [10] Nous n'hésitons pas à affirmer qu'en ce qui touche le meurtre de Charlot, c'est celle de notre poëme. M. Aug. Longnon a récemment prouvé (*Romania*, VIII, pp. 1-11) qu'elle avait sa source évidente dans un épisode important du règne de Charles le Chauve (voy. plus loin, p. 738). La légende rapportée dans les *Lorrains* ne me semble au contraire qu'une des formes les plus vagues de la vieille légende des enfances d'Ogier, où l'on a seulement inséré le nom de Huon et dont un poëte cyclique a eu un jour l'idée de profiter, pour relier généalogiquement cette histoire avec celle des Lorrains = [11] On peut donc émettre, au sujet de ce qui précède, les trois conclusions suivantes : *a*. Les deux mille premiers vers de notre *Huon de Bordeaux* représentent à nos yeux le plus ancien état de la légende et ont historiquement une origine carlovingienne. — *b*. La légende racontée dans le manuscrit des *Lorrains* de Turin n'est qu'une méchante fusion des deux légendes de Huon et d'Ogier, et je ne la crois pas antérieure au XII[e] siècle, non plus que le poëme auquel elle a peut-être donné naissance. — *c*. Le récit des aventures de Huon en Orient est dû à l'imagination d'un poëte qui ne vivait pas avant le XIII[e] siècle. Dans l'état actuel de la science, ces dates sont les plus probables. — 2° AUTEUR. *Huon de Bordeaux* est anonyme. — 3° NOMBRE DES VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. [1] Le texte de *Huon de Bordeaux*, qui a été publié par MM. Guessard et Montaiglon, renferme 10 495 vers. = [2] Ce sont des décasyllabes assonancés. = [3] Les répétitions de couplets *similaires* sont assez fréquentes dans *Huon de Bordeaux*, et nous signalerons particulièrement celles des couplets VI-VII et VIII-IX (pp. 32 et 33 ; 38 et 39 de l'édition Guessard). Parmi ces répétitions, il en est une qui nous a frappé plus que les autres : c'est celle des couplets XIX et XX (pp. 78 et 79). La première de ces deux tirades nous semble appartenir à une version antérieure. Non-seulement la forme, mais le fond en est plus antique, et l'on y fait allusion à des mœurs plus barbares. = [4] Nous avons dit plus haut (p. 720) que la césure « lyrique » se rencontre fréquemment dans le *Roman d'Auberon* et qu'il n'en est pas ainsi dans *Huon de Bordeaux*. C'est une des raisons qui nous portent à affirmer que

» à l'aise », dit-il à l'Empereur. « Quand bien même vous » resteriez couché durant quarante années, ne craignez

ces deux œuvres ne sont pas du même auteur. — 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Il nous reste de *Huon de Bordeaux* trois manuscrits pour la rédaction en décasyllabes et un manuscrit pour le rajeunissement en alexandrins. Nous allons les énumérer : *a.* Manuscrit de Tours (Biblioth. de la ville), exécuté vers 1250-1260; petit in-8°; manuscrit de jongleur. *b.* Manuscrit de Paris (Bibl. nation., 22555, anc. Sorb. 458), xv[e] siècle. Le premier couplet et une partie du second sont en alexandrins. Le reste du poëme présente, d'ailleurs, une identité presque parfaite avec le manuscrit de Tours. Au f° 248, commence une *Suite*, où l'on raconte comment Huon fut couronné par Auberon, roi de Féerie (f[os] 248-253). Ce roman prêtait singulièrement, comme on le voit, aux Prologues et aux *Suites*. *c.* Manuscrit de Turin (Bibl. nat., L. II, 14; anc. Biblioth. de l'Université, H, II, 11), commencement du XIV[e] siècle. Ce manuscrit, qui a été longuement décrit par Stengel (*Mittheilungen aus französischen Handschriften der Turiner Universitäts-Bibliothek*, Marburg, 1873), contient une version plus développée que les précédentes. On y trouve tout d'abord un long Prologue qui n'est autre que le *Roman d'Auberon* précédemment analysé (f[os] 283-296.) A la fin de notre roman (f[os] 354-460) se trouvent placées les quatre *Suites* de *Huon*, dont nous parlerons ci-dessous plus longuement : [1] la *Chanson d'Esclarmonde* (f[os] 354-379); — [2] la *Chanson de Clarisse et Florent* (f[os] 379-394); — [3] la *Chanson d'Ide et Olive* (f[os] 379-401); [4] la *Chanson de Godin* (f[os] 401-460). Nous en donnerons plus loin une analyse. = Tels sont les trois manuscrits renfermant la rédaction en décasyllabes : le *rifacimento* en alexandrins ne nous a été conservé que dans un seul manuscrit : Bibl. nation., fr. 1451, xv[e] siècle; 1500 vers. L'auteur de ce rajeunissement s'est arrêté au même point que nos plus anciens manuscrits. Il connaît les *Suites* de notre roman, mais n'entreprend pas de les raconter. Il fait même allusion au *Roman de Croissant*, qui, en effet, a existé indépendamment du nôtre; mais il se contente d'y renvoyer ses lecteurs : « Ainsi com vous dira — Le livre de *Croissant* qui le vous chantera. » — 5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Huon de Bordeaux* a été publié pour la première fois par MM. Guessard et Grandmaison, dans le *Recueil des anciens poëtes de France* (t. V, 1860). M. A. Graf, en son édition d'*Auberon* (pp. III, IV), fait remarquer avec raison que les éditeurs auraient pu emprunter au manuscrit de Turin d'excellentes et *nécessaires* variantes. Il en donne des preuves. Mais il convient de ne pas oublier qu'en 1860, on ne possédait même pas la notion d'un texte critique, et que, par conséquent, le reproche de M. Graf n'est pas suffisamment justifié. — 6° VERSION EN PROSE. [1] Il n'existe pas, à notre connaissance, de version MANUSCRITE en prose de *Huon de Bordeaux*. = [2] Cependant, dans le Prologue des éditions incunables, on lit « que cette traduction en prose a été faite d'après le roman en vers » (probablement d'après un manuscrit analogue à celui de Turin), et qu'elle était achevée DÈS L'ANNÉE 1454. Elle avait été entreprise, ajoute le Prologue, à l'instigation ou plutôt sur la commande de deux puissants seigneurs, Charles de Rochefort et Hugues de Longueval, et d'un troisième personnage du nom de Pierre Ruotte. = [3] La plus ancienne édition de *Huon de Bordeaux* semble être celle de Michel Le Noir, en 1516. Elle porte le titre suivant : « *Les prouesses et faictz merveilleux du noble Huon de Bordeaux, per de France, duc de Guyenne, nouvellement redigé en bon françoys* (in-folio goth.). Signalons encore les éditions : de la veuve de Jehan Trepperel (Paris, in-4° goth., s. d., Catalogue Debure, n° 4048); d'Olivier Arnoullet (Lyon, in-4° goth., s. d., Catalogue Yemeniz, n° 2306); de Jehan Bonfons (Paris, in-4° goth., s. d., Catalogue Cigongne,

» rien : nous garderons vos pays et vos marches. » — « Non », répond le vieux roi ; « je ne mettrai plus cette

n° 1835) ; de Romain de Beauvais (Rouen, 2 vol. in-8°, lettres rondes, s. d., Catalogue Debure, n° 4049) ; de Pierre Rigaud (Lyon, 1586). Etc., etc. « Au XVIIe siècle, la popularité du vieux roman n'est pas éteinte : *Huon* est réimprimé à Lyon en 1606, par Pierre Rigaud (Catalogue Cigongne, n° 1836), et en 1626 ; il est réédité à Troyes, par Nic. Oudot (1634, 1636, 1666, 1675 et 1676) ; il est republié à Rouen, s. d., par la veuve de Louis Coste (Catalogue de Heiss, n° 1655), et encore à Troyes, par Jean Oudot (1679), et par Gabr. Briden (1683). Au XVIIIe siècle, nouveau succès, et nous connaissons notamment une édition de Jacques Oudot (Troyes, 1705), une autre de 1726, une troisième de 1728 (Garnier). Au XIXe siècle, voici les éditions de Bruyères (veuve Vivot, 1812) et de Montbéliard (Decker, 1821), etc., etc. » Et nous avons déjà parlé de l'édition d'Alfred Delvau, dans la nouvelle *Bibliothèque bleue* de Lécrivain et Toubon (1859). — 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. — *a*. En Angleterre. [1] Vers 1540 (d'après Lowndes et Pickering), sir John Bourchier, lord Berners, le célèbre traducteur de Froissart, publia une traduction des *Prouesses et faictz merveilleux de Huon de Bordeaux*. En voici le titre : « *Huon of Burdeuxe. Here begynnithe the boke of duke Huon of Burdeuxe and of them that issuyd fro' hym.* » = [2] Son livre eut un succès prodigieux : Shakspeare le lut et y trouva le sujet d'une de ses plus fraîches et de ses plus charmantes comédies : *le Songe d'une nuit d'été* (1594 ou 1595). = [3] En 1594, un auteur inconnu publiait à Londres ? « *A pleasant Comedie presented by Oberon king of Faeries.* » = [4] La troupe d'Harlowe jouait en 1593 un drame sous ce titre : *Hewen of Burdoche.* = [5] Ben Johnson, vers 1620, publiait : *Oberon, the Fairy prince, a Masque of prince Henry's.* = [6-7] M. Paulin Paris (*Histoire littéraire*, t. XXVI, p. 91) cite encore « le drame de *Jacques IV*, par Robert Greene en 1598 », et au commencement de notre siècle *l'Oberon et Huon de Bordeaux* de Sotheby. = [8] Cent autres faits démontrent, d'ailleurs, l'immense popularité que conquit en Angleterre la légende de Huon de Bordeaux. Il convient d'ajouter que le nain Oberon fut la principale cause d'un succès que beaucoup de nos Chansons de geste méritaient davantage et qu'elles n'ont pas obtenu. Les Nains sont, en particulier, une conception gaélique et celtique, autant que germaine, et leur vogue avait toujours persisté sur le sol de la Grande-Bretagne comme sur celui de notre Bretagne continentale. — *b*. En Allemagne. [1] Wieland est l'auteur d'un poëme sur Huon de Bordeaux, qui parut en 1780 dans le *Mercure :* il avait puisé son sujet dans notre *Bibliothèque des Romans.* = [2] En 1826, le 12 avril, l'*Oberon* de Weber fut pour la première fois représenté au théâtre de Covent-Garden, à Londres. L'illustre maître allemand eut la joie d'assister, avant de mourir, au grand succès de son dernier ouvrage. = [3] Trente et un ans après, l'*Oberon* de Weber était représenté à Paris pour la première fois. La soirée du 27 février 1857, au Théâtre-Lyrique, peut passer pour une soirée célèbre. — *c*. Dans les Pays-Bas. [1] Nous possédons deux fragments d'un poëme néerlandais, composé vers 1400 et consacré à Huon de Bordeaux (Jonckbloet, *Geschiedenis*, II, 380 ; G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 141 ; Aug. Longnon, *Romania*, VIII, p. 1). Ces fragments sont relatifs au retour de Huon. = [2] Au commencement du XVIe siècle, parut une version néerlandaise en prose, *Huyge van Bourdeus*, qui a été calquée sur un poëme français légèrement différent du nôtre et où figure le frère de Seguin, Aleaume, dont il est question dans la Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines. C'est cette œuvre qui fut, non sans raison, interdite par l'autorité ecclésiastique (Mone, *Uebersicht der niederländischen Volksliteratur älterer Zeit*, pp. 16, 17 ; G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 145). — 8° PRINCIPAUX TRAVAUX DONT « HUON DE BORDEAUX »

» couronne d'or sur ma tête. » On demande alors à l'Empereur de désigner lui-même son successeur. Il

A ÉTÉ L'OBJET. = *a*. *Huon de Bordeaux* ne fut pas oublié par le peuple aux XVIe et XVIIe siècles. En 1553, les confrères de la Passion « requeroient qu'il leur feust permis jouer le jeu, jà par eulx commancé, qui est de Huon de Bordeaulx ». En 1662, la troupe de Molière jouait un *Huon de Bordeaux* (Registre de la Grange, cité par Ed. Fournier, *le Roman de Moliere*, p. 81, et par G. Paris, l. l., 117). En 1778, la *Bibliothèque des Romans* donnait un long résumé de notre poëme (avril, tome II, pp. 7-163). M. de Tressan tenait la plume : c'est tout dire. = *b*. En 1824, l'*Histoire littéraire* accordait, parmi nos poëmes nationaux, une mention honorable à *Huon de Bordeaux* (*Discours sur l'état des lettres au* XIIIe siècle, t. XVI, p. 178). = *c*. En 1831, dans la *Revue de Paris*, M. Emile Morice consacrait quelques lignes élogieuses à notre vieux roman (t. XXIV, p. 90). = *d*. Dans son *Cours de littérature dramatique* (1843 et suiv.), M. Saint-Marc Girardin comparait la version en prose de notre *Huon de Bordeaux* avec l'œuvre de Wieland, et donnait la préférence à l'œuvre française (t. III, p. 233). = *e*. En 1847, M. de Wind publiait les quatre fragments néerlandais qui nous restent de *Huon de Bordeaux* (*Nieuwe Reeks van Werken van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde*, 4e partie, Leyde, 1847, in-8°, pp. 261-304). = *f*. Dix ans après, dans les *Mémoires de l'Académie impériale de Vienne* (section d'Histoire, t. VIII, pp. 180-280), paraissait le travail de M. F. Wolf sur les versions néerlandaises de la *Reine Sibille* et de *Huon de Bordeaux* (*Ueber die beiden wiederaufgefundenen niederländischen Volksbücher von der « Königin Sibille » und von* « Huon de Bordeaux »). = *g*. En 1860, la première édition de *Huon de Bordeaux* était publiée dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*. La *Préface* des éditeurs soulevait toutes les questions relatives aux origines et aux développements de notre chanson : 1° Analyse du roman, pp. I-V. 2° Sa nature, pp. V-VIII. 3° Sa date, p. VIII. 4° De l'antériorité de la version française par rapport à la version néerlandaise, p. IX-XIII. 5° Patrie du poëte, p. XIII-XVI. 6° Valeur littéraire, p. XVI-XIX. 7° Origines de la légende, p. XX-XXV. 8° Histoire de la chanson et de sa popularité en France, p. XXV-XXXVIII. 9° Sa diffusion à l'étranger, p. XXXVIII-XXXIX. 10° Manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, p. XXXIX-LIV). = *h*. L'année suivante, on lisait dans la *Revue germanique* (fasc. de juillet, t. XVI, p. 376) un article de Gaston Paris, où abondaient les idées ingénieuses et hardies. Le jeune érudit, dont c'était le début, admettait, dès lors, à titre de conjecture, que les traditions relatives à Huon ne comportaient pas originairement le récit de ses aventures en Orient. = *i*. M. F. Wolf, fidèle à cette légende, publiait en 1862, dans la Bibliothèque du *Literarische Verein* de Stuttgart, l'imitation, en prose néerlandaise, de notre *Huon de Bordeaux* français. = *j*. Dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 323), M. Gaston Paris consacrait, en 1865, quelque vingt lignes à notre vieux roman, qu'il considérait « comme un des efforts les plus heureux qui aient été faits pour renouveler l'Épopée française à la fin du XIIe siècle ». = *k*. Dans la dernière édition de son *Manuel du libraire* (1865), M. Brunet a donné une liste complète des éditions incunables de cette œuvre si profondément populaire. = *l*. En 1867, parut le premier fascicule du *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de M. Ambroise-Firmin Didot*, où étaient énumérées les plus anciennes éditions du *Huon de Bordeaux* en prose. = *m*. En 1872, M. Lindner étudiait en Allemagne les rapports entre notre *Huon de Bordeaux* et le poëme tudesque d'*Ortnit* (*Ueber die Beziehungen des* « Ortnit » *zu* « Huon de Bordeaux », Inaugural Dissertation der philosophischen Facultät der Universität Rostock ; Rostock, 1872). Suivant M. Lindner, l'*Ortnit* n'est pas une légende germaine

nomme son fils Charlot; mais il avoue que c'est *un malvais iretier*. « S'il ne vaut pas un denier », dit ce père

originale; mais il ne faut voir dans ce poëme qu'un *rifacimento* allemand de notre chanson du XIIIe siècle. (Voy. *Romania*, III, pp. 494, 495.) = *n*. L'année suivante, E. Stengel décrivait les manuscrits de Turin et était amené à analyser longuement celui qui renfermait *Huon* avec son Prologue et ses *Suites* (*Mittheilungen aus französischen Handschriften der Turiner Universitäts-Bibliothek*, Marburg, 1873). C'est à Stengel que l'on doit la première découverte, en ce même manuscrit, L. II, 14, de ces dix-sept vers des *Lorrains* qui renferment une analyse complète d'un *Huon de Bordeaux* antérieur au nôtre (*ibid.*, pp. 25-29; cf. *Romania*, III, p. 110). = *o*. Dans le tome XXVI de l'*Histoire littéraire* (1873, pp. 41-93), M. Paulin Paris a donné une longue analyse de *Huon de Bordeaux*. = *p. q*. Nous avons déjà cité l'opuscule d'A. Graf sur le *Roman d'Auberon*, et sa Préface où il traite plusieurs questions relatives à *Huon de Bordeaux* (*I Complementi della* « Chanson de Huon de Bordeaux », *testi francesi inediti, tratti da un codice della Biblioteca nazionale di Torino e pubblicati da* A. Graf. I. *Auberon;* Halle, Max Niemeyer, 1878). Mais le travail le plus important dont notre poëme ait été l'objet depuis quelques années est, à coup sûr, malgré son peu d'étendue, celui de M. Aug. Longnon : *L'élément historique de* « Huon de Bordeaux » (*Romania*, VIII, pp. 1-11). Nous en donnons plus loin un résumé complet et en acceptons presque toutes les données. = 9° VALEUR LITTÉRAIRE. L'éditeur d'*Auberon* a dit : « *Huon de Bordeaux* è un romanzo di avventura incorniciato in una *chanson de geste*. » (A. Graf, l. l., p. IX). Et il observe ailleurs (p. V) que notre *Huon* appartient à cette ancienne famille de poëmes qui représentent, dans la première moitié du XIIIe siècle, la transformation de l'esprit épique, et servent de transition entre la chanson de geste (« manifestazione genuina dello spirito epico ») et le roman d'aventures (« nato primamente per ispirazione straniera »). Nous avions exprimé, dans notre première édition, la même idée en termes presque identiques. « *Huon de Bordeaux*, disions-nous, est un roman d'aventures où n'ont pas seulement pénétré les péripéties et l'esprit anecdotique de la Table ronde, mais aussi les fictions celtiques dans ce qu'elles ont de plus merveilleux. Il n'est peut-être pas une seule œuvre de Chrétien de Troyes, de ses devanciers ou de ses élèves, où il y ait autant de féeries, et de féeries aussi peu déguisées. Que penser de ce château de Dunostre « à l'entrée duquel sont deux hommes de cuivre, armés chacun d'un fléau de fer, qui ne cessent de battre hiver comme été, de telle sorte qu'une alouette légère ne saurait pénétrer dans le palais sans tomber sous leurs coups? » Et le haubert qui rend invulnérable ? Et la belle princesse qui est prisonnière ? Non, il n'est rien de plus fort dans *Perceval le Gallois*. Si *Huon de Bordeaux* était en vers de huit syllabes, on n'oserait certes point le placer au nombre des romans « de France », malgré le nom de Charlemagne, malgré la révolte de Huon contre le grand Empereur. A tout prendre, il faut considérer ce roman comme le plus parfait modèle des poëmes qui ont servi de transition entre la vieille école des chansons de geste et l'école nouvelle des romanciers de la Table ronde. Œuvre de juste-milieu ou de fusion, qui a joui sans doute d'un certain succès, mais qui n'a eu aucun résultat durable. Et c'est le caractère essentiel de toutes les œuvres de cette nature. »

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA LÉGENDE. — ¹ Quand on se propose de préciser scientifiquement les éléments historiques de la légende de *Huon de Bordeaux*, il y a tout d'abord à déblayer le terrain et à opérer deux ou trois défalcations importantes. = ²Il convient premièrement de défalquer de l'objet

trop faible, « il ne faut pas s'en étonner. Quand je l'en- » gendrai, j'avais plus de cent ans. » Qu'importe ! Il sait

de cette étude la légende qui nous est fournie par les dix-sept vers du manuscrit des *Lorrains* conservé à Turin. Cette affabulation vague, d'après laquelle Huon se serait rendu coupable de la mort d'un comte à Paris, n'a rien de profondément historique. C'est une des formes de la légende des *Enfances Ogier*, et c'est la moins précise de toutes. = [3] Il y a encore à défalquer ici tout le récit des aventures de Huon en Orient, de son amitié avec Auberon, etc. Ce récit, en effet, n'a rien de primitif, ni rien d'historique, ni même rien de légendaire. C'est le poëte du XIII[e] siècle qui est responsable de toute cette partie de son œuvre, et nous montrons ailleurs quelles sont les sources du mythe d'Auberon. = [4] Enfin, nous avons à tenir compte de cet autre *Huon de Bordeaux* dont parle Albéric de Trois-Fontaines (ann. 810) et où Aleaume, frère de Seguin, joue un certain rôle. D'après les propres paroles d'Alberic, ce poëme, où se trouvait toute la partie orientale et féerique du nôtre, n'en était pas notablement différent. = [5] Bref, de défalcation en défalcation, nous voici en présence des deux mille premiers vers qui représentent à nos yeux l'état le plus ancien de la légende. On y raconte « comment le fils de Charlemagne, Charlot, s'embusque un jour près de Paris, sur la route de Bordeaux, pour y attendre les deux fils du duc Seguin qui, appelés par Charlemagne, se rendent à la cour ; comment il blesse grièvement Gérard, le plus jeune des deux frères ; comment, enfin, il tombe lui-même sous les coups de Huon, et comment le jeune vainqueur apprend seulement, au palais de Charlemagne, le nom de l'adversaire avec lequel il s'est mesuré. » = [6] Sur cet épisode capital de *Huon de Bordeaux*, deux systèmes se sont successivement produits. = [7] Le premier est celui qu'avaient adopté le plus grand nombre des érudits avant l'étude de M. Aug. Longnon (*Romania*, VIII, pp. 1-11). Ce système consiste à faire remonter jusqu'à Charlemagne l'origine historique de notre roman : « Et en effet, disait-on, il y a eu un certain Seguin auquel Charlemagne a confié en 778 l'administration du comté de Bordeaux (voy. l'Astronome limousin, cap. III). On ajoutait, avec une certaine témérité d'hypothèse, que ce fils de Seguin aurait bien pu se mesurer avec le roi Charles le jeune, fils aîné de Charlemagne, qui mourut en 811. Mais en réalité de pareilles assertions n'ont rien de scientifique, et il convient de porter le même jugement sur les érudits qui avaient trop ingénieusement rapproché Huon de Hunald. Dans la première édition de nos *Epopées françaises* (II, p. 556), nous disions déjà que ce rapprochement est absolument fantaisiste et que, « tout au plus, les vagues souvenirs de la résistance de l'Aquitaine, au VIII[e] siècle, n'ont peut-être pas été étrangers à la légende générale de notre poëme ». Mais toutes ces doctrines manquaient de précision. = [8] Tout autre est le second système, qui est celui de M. Auguste Longnon, et il est fondé sur des faits nettement déterminés. = [9] Ce n'est pas sous Charlemagne, mais sous Charles le Chauve qu'il faut placer les véritables origines de notre légende, et l'on sait que, dans un certain nombre de nos chansons, on peut constater une confusion analogue entre les deux Charles. Elle est presque commune. = [10] Or, durant les six premières années du règne de Charles le Chauve, il y eut aussi un duc ou un comte du nom de Seguin qui avait été dès 839 nommé par Louis le Pieux au comté de Bordeaux (*Chronicon Ademari Cabanensis*), et qui gouverna alors le pays d'entre les Pyrénées et la Gascogne, avec d'autres provinces plus septentrionales. = [11] Ce Seguin était un personnage considérable et fit véritablement tout ce qu'il fallait pour devenir un personnage épique : il mourut en 845, défendant glorieusement la Saintonge contre les invasions de ces Normands que nos traditions nationales et nos vieux

son fils mauvais, il l'accuse publiquement, et néanmoins le juge digne de la couronne. Puis, comme les années

poëmes ont un jour confondus avec les Sarrasins. Une lettre de Loup de Ferrières, écrite peu de temps après cet événement, le constate en bons termes (*Historiens de France*, t. VIII, p. 494). Une telle mort a pu fort bien, comme l'observe M. Aug. Longnon (*Romania*, VIII, pp. 5 et 6), donner lieu à une sorte de geste bordelaise dont la légende de Huon serait le dernier vestige. = [12] Reste cette lamentable histoire d'un fils de roi, coupable de guet-apens envers un vassal de son père et mourant de mort violente ; reste l'histoire de Charlot, et il s'agit de lui trouver une base historique. = [13] Le Charlot de notre poëme (qui ne ressemble en rien au Charlot héroïque et chevaleresque d'*Ogier le Danois*) n'est autre que Charles l'Enfant, un des fils de Charles le Chauve et de la reine Irmentrude, né en 847 et que les Aquitains demandèrent pour roi dès 855 (*Annales Bertiniani*, ann. 855, 857, 858, 859). Ce jeune homme offre dans l'histoire les mêmes traits que dans la légende : il est ingrat, il est présomptueux et cherche, dès l'âge de quinze ans, à s'affranchir de la tutelle de son père (*Annales Bertiniani*, ann. 862, 864). Il prend de mauvais conseillers, Etienne, comte d'Auvergne, et Aifroi (*ibid.*, ann. 862, 864), et ressemble par là au Charlot de notre poëme qui « miex aime asés les traïtors laniers — Que les preudommes » (vers 91, 96). = [14] Cette vie de Charles l'Enfant devait être tranchée en sa fleur' et se terminer par une mort singulièrement romanesque et poétique. Sur cette fin étrange, deux versions ont circulé. Il y a celle des *Annales Bertiniani* (ann. 864), de cette chronique qui peut passer pour un Recueil quasi officiel et qui était rédigé sous l'inspiration d'Hincmar, un des plus fidèles serviteurs de Charles le Chauve (Aug. Longnon, l. l., pp. 8 et 9). Et il y a celle de Reginon, abbé de Prim (*Reginonis Chronicon*, Pertz, *Scriptores*, t. I, p. 583). Suivant nous, ces deux récits se complètent : le premier est, à dessein, très vague et le moins circonstancié possible ; le second le précise et fournit certains détails, peu favorables à la mémoire de Charles l'Enfant, qu'avait tenus cachés la discrétion du chroniqueur officiel. = [15] D'après les *Annales Bertiniani*, Charles l'Enfant se serait un jour amusé, dans la forêt de Cuise, à se battre avec ses compagnons de chasse, et l'un d'eux, nommé Aubouin, l'aurait frappé d'un coup mortel à la tête : « Carolus juvenis quem pater nuper ab Aquitania receptum Compendium secum duxerat, » noctu rediens de venatione in silva Cotia, jocari cum aliis juvenibus et » coævis suis putans, operante Diabolo, ab Albuino juvene in capite » spatha percutitur pene usque ad cerebrum. » (Ann. 864.) Telle n'est pas la version de Reginon. Suivant l'abbé de Prim, Charles aurait voulu éprouver le courage d'Aubouin, qui avait une grande réputation de bravoure et dont il était jaloux. Il l'attendit nuitamment, à son retour de la chasse et fondit sur lui comme pour lui dérober son cheval. L'autre, ignorant à qui il avait affaires frappa Charles l'Enfant à la tête d'un coup d'épée et le renversa à terre, où il le laissa à demi mort et criblé de blessures. « Carolus, levitate juvenili » ductus, temptare volens Albuini, fratris Bivini et Bettonis audaciam ac sæpe » laudatam constantiam, alium se esse simulans, cum ex venatione, vespertinis » horis, idem Albuinus quadam die reverteretur, super eum solus impetum facit.... » Ille (nihil minus existimans quam filium regis), evaginato gladio, ex adverso » eum in capite percussit moxque terræ prostravit ; deinde, multis vulneribus confossum, semivivum reliquit. » (*Reginonis Chronicon*, l. l, p. 583). Charles l'Enfant mourut le 29 septembre 866, à l'âge de dix-neuf ans, et il mourut de cette blessure qu'il avait reçue deux ans auparavant (*Annales Bertiniani*, ann. 866). = [16] Il est aisé de voir que le récit de Reginon doit être le véritable, et il est inutile de montrer combien il prête à la poésie populaire. « Un jeune prince,

n'ont pas ôté à Charles l'amour des longs discours, il profite de cette occasion pour raconter à ses barons la

espoir de la dynastie carlovingienne, mourant d'une façon si romanesque », il y avait là de quoi frapper l'imagination du peuple, à la fois étonné d'une mort si prématurée et d'une aventure si étrange = [17] Il reste seulement à savoir comment et à quelle époque, Huon a pris dans la légende la place d'Aubouin. Y a-t-il eu, en dehors de l'épisode de Charlot et sans Charlot, une légende de Huon ayant par elle-même une vie indépendante? Est-ce cette légende qui est reproduite dans les dix-sept vers du manuscrit de Turin? Cette dernière affabulation, si vague après tout et qui a tant de ressemblance avec celle d'Ogier, serait-elle véritablement antique? Encore une fois, nous ne le pensons pas. A tout le moins, « on ne saura probablement jamais comment les jongleurs arrivèrent à substituer Huon à Aubouin ». C'est par cet aveu que M. Aug. Longnon termine son excellent travail sur « l'élément historique de *Huon de Bordeaux* » ; c'est par cet aveu que nous terminons le nôtre, où il ne faut guère voir qu'un abrégé du sien.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — 1° Il y a eu une légende de Huon notablement différente de celle qui est contenue dans notre poëme. Dans un manuscrit des *Lorrains* conservé à Turin (le même manuscrit qui contient *Auberon*, *Huon* et ses Suites), M. Stengel a trouvé dix-sept vers qui contiennent tout un résumé de ce *Huon* du XII[e] siècle. Voici le texte de ces vers auxquels nous avons fait plus haut de nombreuses allusions : « Em Bourdeloit ot un franc duc, Seuwin — Qui ot un fil, qui fu preus et hardis. — Hues ot non, si com dist li escris : — S'ocist un conte en la salle à Paris. — Por ce fu Hues bannis hors du païs — De douce France et de l'Empire ausi. — En Lonbardie s'en ala por servir — Quens Guinemer, le fil à saint Bertin — Qui les foires cria et establi, — Chelle de Troies, de Bar et de Lagni. — Une pucelle ot ou palais votis : — Hues l'ama, et la pucelle li. — Em bascelage i engenra un fil : — Quant ot batesme, si ot à nom Henris. — Hues moru par force de venin. — Henris ot peur que il ne fust ocis. — Si vint à Miès por sa vie garir. » (Stengel, *Mittheilungen aus französischen Handschriften der Turiner Universitäts-Bibliothek*, Marburg, 1873, in-4°, p. 28). Nous avons déjà dit que nous avions des doutes sur l'ancienneté de cette légende et qu'elle nous paraît avoir quelque ressemblance avec celle d'Ogier. Ces dix-sept vers sont l'œuvre d'un cyclique qui a voulu trouver un lien tel quel, pour souder entre elles deux légendes, celle de *Huon* et celle des *Lorrains*, lesquelles n'ont jamais eu aucune connexion naturelle.

2° Albéric de Trois-Fontaines dit en sa Chronique : « Ann. DCCCX. Mortuus » est etiam hoc anno Sewinus, dux Burdegalensis, cujus fratres fuerunt Alelmus » et Ancherus. Hujus Sewini filii, Gerardus et Hugo, qui Karolum, filium Karoli, » casu interfecit, Amalricum proditorem in duello vicit, exsul de patria ad man- » datum Regis fugit, Alberonem virum mirabilem et fortunatum reperit, et cetera » sive fabulosa, sive historica annexa. » Il est aisé de voir, d'après ce texte, que le roman connu par Albéric différait à peine de celui qui nous est parvenu, et que le nom d'Aleaume en est à peu près le seul trait caractéristique. Ce nom ne se trouve pas dans notre chanson, et nous allons au contraire le retrouver dans la version néerlandaise. Rien de moins important.

3° Les vers suivants (qui sont un résumé de tout le poëme) donnent une idée du remaniement en vers alexandrins qui est contenu dans le manuscrit de la Bibliothèque nation., fr. 1451 :

Segneurs, or faittes paix, chevaliers et bourgeois,
Histoire vous orrés et beaux mos et courtoys :

longue histoire d'Ogier le Danois. Sur ce, entre Charlot lui-même, l'épervier au poing ; il est jeune, il est tout

Tout droit à Saint-Denis, l'abie des François,
Là en fist la cronique mettre Charles le Roys,
Tout ainsy que Huelin le gentilz Bordelois
Tua l'enffant Charlot dont il fut moult destrois ;
Car Huelin fust tramis dedens Babilonnois ;
Là endroit ala Huc où rechupt moult d'anoys
Et conquist Esclarmonde qui blance fust que nois,
Et aporta la barbe Gaudisse qui fust roys
Et les deux macelers, ce fust ung grant esplois.
Ce lui fist Auberon qui fust sages des lois,
Qui lui donna son cor qui sonna pluseurs fois
Et sen noble hanap où le vin venoit frois ;
Si n'estoit vrays confès, prodhoms en tout endrois,
Ne povoit nullement boire o hanap, c'est voirs ;
Et Hues c'onques jour ne cacha faulx esplois
Mist à faire la voie quatre ans et quatre mois.
(Bibl. nat., fr. 1451, f° 300.)

4° La version en prose de *Huon* qui nous est offerte par les incunables, reproduit sans doute un texte du XVe siècle. On s'en donnera une idée par l'extrait suivant auquel on voudra sans doute comparer les vers correspondants du poëme primitif : « Quant se vint que le Roy, les princes et barons eurent disné, le noble Empereur de France apella ses barons qui là furent. Et se assist sur un banc richement paré et acoustré. Emprès lui estoient assis les nobles barons et chevaliers. Et alors appella le duc Nayme, et lui dit : « Sire duc » Naymes, et vous tous, mes barons, qui cy estes presens, assez sçavez le grant » temps et espace que j'ai esté roi de France et empereur de Romme, lequel » temps durant ay esté servy et obey de vous tous, dont je vous en remercye » et en rends graces et louenges à Dieu mon doulx createur. Et pour ce que » certainement je scay que ma vie, par cours de nature, ne peult estre de » longue durée, pour ceste cause principalement vous ay aujourd'huy icy faict » venir pour vous dire ma voulenté, laquelle si est que à tous vous prie et très- » humblement requier que ensemble veuillez adviser lequel de vous pourra ou » vouldra avoir le gouvernement de mon royaulme : car plus ne puis porter » le travail et peine du gouvernement d'icelluy... Or vous sçavez tous que » j'ai deux filz : c'est assavoir Loys qui trop est jeune et Charlot que j'ayme » moult et est assez en aage pour ce faire; mais ses meurs et condicions ne sont » point pour avoir le gouvernement de deux si nobles empires comme le » royaulme de France et le saint empire de Romme. Car vous sçavez que, » ung jour qui passa, il ne tint pas à luy que, par son orgueil, mon royaulme » ne fut en branle d'estre destruyt et que je n'eusse à vous tous la guerre, » quant, par sa grant felonnye, il occist Baudouin, le filz du bon Ogier le » Dannoys, dont tant de maulx en sont advenus que jamais ne sera heure qu'il » n'en soit memoire. Par quoy, tant que je vivray, je ne pourray ne ne vouldray » consentir qu'il en ait le gouvernement, jaçoit ce qu'il en soit le vray héri- » tier et que après moy il doive avoir la seigneurie. Si vous prie à tous que » advisez ce que j'en deveray faire. » (*Huon de Bordeaux*, Paris, Michel Le Noir, 1526, f° 1 r° et v°.)

5° Les quelques fragments qui nous sont restés d'un poëme néerlandais rédigé vers l'an 1400 se rapportent uniquement au retour de Huon.

6° Le *Huyge van Bourdeus* est une version abrégée en prose néerlandaise, qui fut imprimée durant la première moitié du XVIe siècle. Il n'y faut également voir qu'un calque plus ou moins exact de la chanson du XIIIe siècle (*Huyge van Bourdeus*, édit. de Fréd. Wolf dans la *Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart*, t. IV). « Dans cette version, dit M. Aug. Longnon, figure Aleaume, l'un

éclatant de beauté. « Voici l'hoir de France », dit l'Empereur, en montrant cet étourdi de vingt-cinq ans.

des deux oncles qu'Albéric donne à Huon. Cet Aleaume y joue le rôle attribué par le poëte français au vieux Gereaume qui, ici, n'est plus un parent de Seguin et de Huon, mais seulement un de leurs vassaux et le frère de Guirré, le bon prévôt de Bordeaux. » (*Romania*, VIII, p. 2.)

7° La *Bibliothèque des Romans* (ann. 1778, t. II, pp. 7-164) a défiguré notre poëme en voulant le rajeunir, et il est regrettable que Wieland, deux ans après, ait puisé l'inspiration d'un de ses poëmes dans cette abominable rapsodie.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LES SUITES DE « HUON DE BORDEAUX ».—I. BIBLIOGRAPHIE.—1° ÉNUMÉRATION. Ces Suites, auxquelles A. Graf (*Auberon*, p. 5) voudrait que l'on donnât pour titre : *La gesta della discendenza de Huon de Bordeaux*, et qui conduisent le lecteur jusqu'à l'avénement des Capétiens, sont au nombre de six : 1° *Huon, roi de Féerie* (Paris, Bibl. nat., fr. 22555; anc. Sorb. 450, f°s 248-251); 2° la *Chanson d'Esclarmonde* (Bibl. nat. de Turin, L. II, 14, f°s 354-379); 3° la *Chanson de Clarisse et Florent* (*ibid.*, f°s 379-394); 4° la *Chanson d'Ide et d'Olive* (*ibid.*, f°s 394-401); 5° la *Chanson de Godin* (*ibid.*, f°s 401-460); 6° le *Roman de Croissant*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous sous sa forme poétique, mais qui est très-clairement annoncé à la fin de notre remaniement de *Huon* en vers alexandrins (Paris, Bibl. nat., fr. 1451, XVe siècle) : « Ainsi com vous dira — Le livre de *Croissant* qui le vous chantera. » = 2° DATE DE LA COMPOSITION. Les Suites 1-5 sont une œuvre de la seconde moitié du XIIIe siècle ; *Croissant*, selon toute probabilité, n'a été écrit qu'au siècle suivant. = 3° AUTEUR. Les Suites sont toutes anonymes. On peut dire nettement, avec A. Graf, qu'elles ne sont pas du même auteur que *Huon*. Ce n'est ni le même esprit, ni la même science, ni le même style. Les Suites 2-5 ont, à cet égard, beaucoup plus de rapport avec le *Roman d'Auberon*. = 4° VERSIFICATION. Les Suites 1-5 sont en décasyllabes assonancés ; mais ce ne sont pas là des assonances primitives, et il y faut constater ce système de transition que nous avons plusieurs fois observé. A côté de laisses en *é*, *er*, *és*, il y a des couplets dont tous les vers sont rigoureusement terminés en *a*. Etc., etc.— *Croissant* était sans doute en alexandrins. = 5° MANUSCRITS PARVENUS JUSQU'A NOUS. Nous les avons énumérés plus haut. = 6° VERSION EN PROSE. Suivant le Prologue du *Huon de Bordeaux* incunable, une traduction de cette chanson et de ses *Suites* avait été entreprise d'après le roman en vers et achevée en 1454; aucun manuscrit, par malheur, ne nous en est resté. Mais, depuis l'édition de Michel Le Noir en 1516 jusqu'aux derniers produits de la Bibliothèque bleue, on trouve, dans tous les *Huon* imprimés, cette traduction en prose d'*Esclarmonde*, de *Clarisse et Florent*, d'*Ide et Olive*, et de *Croissant*. (Voy. plus haut, dans la Notice de *Huon*, l'énumération de toutes ces éditions incunables et populaires.) *Godin* n'a pas été traduit en prose, *Godin* n'a pas été admis à cet honneur. = 7° VALEUR LITTÉRAIRE. L'érudit qui connaît le mieux les Suites de *Huon* et qui nous en promet la publication prochaine, M. A. Graf (*Auberon*, p. V), estime qu'elles méritent d'être éditées ; mais il se place surtout au point de vue philologique et cyclique. A vrai dire, ces Suites n'ont rien que de fort médiocre. Œuvres compliquées, enchevêtrées et d'un imbroglio difficile, où se plaisaient les lecteurs blasés du XIIIe siècle qui ne trouvaient plus de saveur aux chansons héroïques du vieux temps. *Huon*, déjà, peut passer pour un conte de fées. Les Suites nous font penser aux *Mille et une Nuits*, moins le charme du style et la fraîcheur du coloris oriental. L'élément chevaleresque y est amoindri ou, qui pis est, involontairement poussé à la caricature. C'est devant de telles œuvres que l'on

« Sire », dit alors le duc Naimes qui représente la sagesse à la cour du vieil Empereur, « si Charlot veut être roi,

comprend l'indignation de Cervantes et qu'on accorderait volontiers des circonstances atténuantes à l'auteur de *Don Quichotte*.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. — Dans les Suites de *Huon*, rien n'est historique, ni traditionnel, ni légendaire. Ce ne sont que fables. Selon l'observation de Graf (l. l., p. v), on y trouve des aventures orientales, qui ressemblent à celles de « Sindbad le marin » et du « troisième calender » dans les *Mille et une Nuits*, ou du voyageur Abulfuaris dans les *Nouvelles persanes*. Ce n'est pas ici le lieu de montrer par quel chemin ces récits d'Orient étaient parvenus jusqu'à nos trouvères, jusqu'à nos conteurs français.

III. ANALYSE ABRÉGÉE. — D'après le manuscrit de Paris (Bibl. nat., 23555) pour la Suite 1; d'après le manuscrit de Turin, L. II, 14, pour la Suite 5; d'après les incunables pour les Suites 2, 3, 4, 6. (Nous avons sous les yeux l'édition de Jehan Bonfons, s. d.)

1° HUON, ROI DE FÉERIE. — A la suite de la version de *Huon de Bordeaux* en décasyllabes, le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 22555, nous offre une petite chanson dont nous allons résumer l'affabulation. « Oiez, seignour, [oiez] que Diex vous soit amis, — Li glorieus Jhesu qui en la crois fut mis. — Oiit avés de l'anffan Huelin, — Comment il fu fors de France banis; — Comment alloit à l'amiralz Gaudisse (*sic*) — Et comment fuit de son frère traiit. » Esclarmonde accouche d'une fille, nommée Judic : « *Plus belle rien ne vit nulz hons vivant.* » Cependant, le temps est proche où Huon doit monter au royaume de Féerie, près d'Auberon. Il réunit sa gent et laisse sa terre à Geriame. Regrets universels Adieux de Huon à Esclarmonde et à sa fille. Son voyage à Rome, où il se confesse à l'Apostole (248 v°). De Rome il va à Brandis, et s'y embarque. Il recommande une dernière fois son royaume, sa femme et sa fillette à Geriame qui l'a « convoié » jusque-là. Puis, il part et se dirige vers la Terre-sainte, où il va adorer le saint sépulchre (249 r°). De là il va vers la mer Rouge, puis traverse le Famenie (*C'est une terre où moult ait povertet*), et le pays des Commans (*Se sont teil gent qui ne goustent de bleif: maix la chair crue*). Après un long voyage, il arrive enfin au bocage d'Auberon. Le petit roi de Monmur est sur-le-champ instruit de l'arrivée de son cher Huon à qui il veut donner « *toute sa royauté* ». Il lui envoie Malabron (249 v°). Grand repas : dix mille Fées sont présentes. Couronnement de Huon qui prend possession du royaume de Féerie, où il règne encore, dit l'auteur. Le lutin Malabron a été chargé de lui amener sa fille Judic et Esclarmonde, qui est couronnée reine (250 r° et v°). Ici le poëte laisse Huon et nous entretient d' « Agrappart le malvaix ». C'est un grand géant « *qui tant parestoit lais* ». Guerre de Huon, le roi de Féerie, avec les géants. Il a coupé l'oreille d'Agrappart, en un combat singulier, et celui-ci ne rêve que de se venger. Il y est excité par sa mère, un véritable monstre qui a douze pieds de haut; tous les fils de cette géante sont des géants dont le moins grand a douze pieds. Guerre terrible dont le lutin Malabron est le héros; il sauve Huon et tue Agrappart. Pour le remercier, Huon lui donne sa fille Judic en mariage. Noces (250 v°). Une nouvelle guerre s'élève, où Geriame joue un rôle important; mais elle ne doit pas être de longue durée : car le roman n'a plus qu'un feuillet, plus qu'à moitié déchiré et difficilement intelligible (251 r° et v°).

2° ESCLARMONDE. — Huon est assiégé dans Bordeaux par l'Empereur : il sort de la ville où il laisse Esclarmonde en pleurs, et va chercher ailleurs des secours contre son trop puissant ennemi. Une épouvantable tempête le balance longtemps sur la mer, où il rencontre l'âme de Judas dans une toile qu'aucun

» au moins faites-lui la morale, *araisniez le.* » Charles élève alors la voix au milieu de tous ses chevaliers, et

orage ne pouvait déchirer. Il arrive au port de l'Aimant, il est vainqueur des Sarrasins, il triomphe d'un serpent monstrueux. Cependant, sa ville est prise par les Français, et la pauvre Esclarmonde est faite prisonnière. On l'entraîne brutalement à Mayence : par bonheur sa fille Clairette échappe à ce grand péril, et l'abbé de Cluny, son oncle, la met à l'abri dans son monastère. Huon ne sait rien de tous ces malheurs : il est fort occupé, au château de l'Aimant, à tuer six terribles griffons et à conquérir les *pommes de jeunesse.* Un ange lui donne des nouvelles d'Esclarmonde : il se remet en mer et arrive... à Tauris en Perse ; rend la jeunesse à l'Emir de ce royaume, grâce à ses pommes merveilleuses ; convertit et baptise tous les Persans, et s'empare de la cité d'Angorie, qui a été prise bien des fois déjà. Dans le désert d'Alilent que traverse notre héros, nouvelle aventure : « Si choisi ung tonnel de fin cueur de chesne, lequel estoit lyé et bendés de fortes bendes de chesnes et alloit rondelant par le marchaiz (ung grant marchaiz lequel duroit bien trois getz d'arc de long)... Moult se donna grandes merveilles quelle chose se povoit estre que ainsi veoit ce tonnel courre et racourre par le desert, bruyant comme une tempeste. Et ainsi que assez près de lui alloit passant, il ouyt une voix moult piteuse qui dedans le tonnel se plengnoit. Et quand il l'eut ouy par deux ou trois fois, il s'approcha et dist : « Chose qui dedans ce tonnel es, parle à moi, et me dis qui tu » es ne quelle chose il te fault, ne pourquoi tu es là mis. » Et quant celui qui là dedans estoit se vuyt ainsi conjurer, il respondist : « Sachez pour verité » que j'ay à nom Caïen, et fuz fiz d'Adam et de Eve, et fuz celui qui occis » Abel, mon frère. » (*Huon de Bordeaux*, édit. Jehan Bonfons, f° 168.) Après cet épisode étrange et qui nous fait penser à Dante, Huon rentre dans la vie active en s'emparant de Coulandres ; accomplit dévotement son pèlerinage au Saint-Sépulcre et fait voile vers la France. Il était temps qu'il y arrivât. L'Empereur, dont le neveu avait été victime d'une embuscade de l'abbé de Cluny, avait ordonné qu'Esclarmonde fut brûlée vive ; mais Auberon, que le romancier s'est bien gardé de faire disparaître trop tôt, est venu au secours de la femme de Huon, par ses deux messagers, Gloriant et Malabron. Huon arrivé à Cluny rend, avec une autre de ses pommes, une jeunesse florissante à l'abbé de cet illustre monastère qui méritait bien ce présent, et il se réconcilie avec l'Empereur. Puis, il quitte de nouveau sa femme Esclarmonde et sa fille Clairette, et va rendre visite à Auberon. Un lutin qui a pris la forme d'un moine, l'emporte en l'air jusqu'au pays d'Auberon, qui donne son royaume à Huon et à Esclarmonde. Cf., dans notre 1re édition (II, p. 553), un autre résumé beaucoup plus rapide et avec quelques variantes, d'après le roman en vers.

3° CLAIRETTE ET FLORENT. — Clairette (qui dans le roman en vers s'appelle Clarisse) est devenue à Bordeaux une belle jeune fille, que demandent en mariage les rois d'Angleterre et de Hongrie, et Florent, fils du roi d'Aragon. Mais Clairette est enlevée par le traître Brohart, et rien ne peut consoler les Bordelais de cette perte. Brohart est rapidement puni : des brigands le tuent ; puis, se tuent entre eux. La fille d'Esclarmonde reste seule sur le bord de la mer, au milieu des cadavres de ces brigands et de Brohart. Le roi sarrasin de Grenade vient à passer près de ce rivage, par hasard, et emmène la pauvre Clairette captive sur sa grande nef. Pierre d'Aragon la délivre et la conduit près de son roi. Or, c'était précisément ce roi dont le fils, Florent, était depuis longtemps amoureux de Clairette ; nouvelles amours. Mais le père fait la sourde oreille. « Je ne te donnerai Clairette que si tu es vainqueur de mon » ennemi le roi de Navarre. » Vous pensez bien que Florent fut aisément vainqueur. Son père alors, loin de tenir sa promesse, veut faire périr Clairette, qui est

fait à son fils ces belles recommandations qu'on trouve en tant d'autres chansons de geste, qui offrent tant de ressemblances avec les *Enseignements* de saint Louis et qui nous font si merveilleusement connaître le caractère exact de la Royauté d'après les idées féodales : « Fils, » viens en avant, viens sans retard ; — Prends et garde » ta terre et ton héritage. — S'il plaît à Dieu, tu tien- » dras ton franc fief, — Comme le Seigneur Dieu, le

encore une fois délivrée par Pierre d'Aragon et qui, enfermée dans une grosse tour, trouve enfin le moyen d'en sortir avec son ami Florent. Les deux amants s'embarquent pour mettre la mer entre leur amour et la colère du roi : ils tombent au pouvoir des Sarrasins et sont enfermés au château d'Aufalerne. Par bonheur, le châtelain Sorbarré devient leur ami et s'enfuit avec eux. Ils parviennent à rejoindre Huon de Bordeaux, qui les marie.

4° IDE ET OLIVE.— Clairette meurt en donnant le jour à une fille nommée Ide Florent, l'incestueux Florent devient éperdument amoureux de la pauvre enfant qui, grâce aux bons soins de Sorbarré, échappe à cet incomparable péril et « s'en va, dit le romancier, à l'aventure de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Elle se déguise en homme et devient l'écuyer de l'empereur d'Allemagne. Olive, la fille de l'Empereur, se prend du plus ardent amour pour le prétendu écuyer qui se couvre de gloire aux yeux de toute la chrétienté, délivre Rome et chasse les Sarrasins de l'Empire. Ide est *faite* connétable ; l'amour de la belle Olive ne connaît plus de frein, et l'Empereur consent au mariage de sa fille avec le connétable. Le lecteur se demande peut-être comment l'auteur pourra sortir de cette péripétie scabreuse. Rien de plus aisé : Dieu change le sexe d'Ide, et *il* a un fils qui s'appelle Croissant. Voilà jusqu'où était descendue l'idée de Dieu dans le pauvre cerveau de ce versificateur du trentième ordre.

5° GODIN. — Ce Godin est un fils de Huon de Bordeaux qui est surtout célèbre par ses malheurs. Il est enlevé par l'aumachour de Roches ; puis, trahi par une partie de ses vassaux qui ont tour à tour à leur tête Seguin, Herchenbaut, Rohart, Regnier et surtout Gibuin, il lutte courageusement et est soutenu par le roi Bondifer. Cet appui ne lui suffit pas : il faut que Huon son père se dérange une seconde fois, quitte son château de Monmur et vienne triompher en personne de tous les traîtres qui menacent le trône de son fils. Ainsi se termine notre roman dans le manuscrit de Turin. Le poëte, en terminant, affirme qu'il a épuisé toute la matière, et que « il n'est nuls homs qui plus en puist chanter ». Cependant il n'a fait que prononcer en passant le nom du fils d'Olive et d'Ide auquel est consacrée la dernière de nos Suites.

6° CROISSANT. — Ide est *devenu* empereur et s'est réconcilié avec son père Florent. Pendant l'absence que cette réconciliation rend nécessaire, le gouvernement de l'Empire est laissé à Croissant. Il n'était point digne d'un tel honneur : car, à force de générosités mal entendues, il dissipe toutes ses richesses et se voit forcé de s'enfuir avec un seul valet. Guimart de Pouille est élu pour gouverner Rome à sa place. Cependant Croissant va offrir ses services au comte Raimond de Provence que les Sarrasins assiégeaient dans Nice. Mais il tue le fils de Raimond, et prend de nouveau la fuite. Après vingt autres aventures, il revient à Rome, où l'empereur Guimart le trouve un jour mourant de faim. Il a le bonheur de découvrir un trésor caché dont il livre le secret à son bienfaiteur : Guimart reconnaissant lui donne sa fille en mariage.

» justicier souverain, — Tient paradis, ce royaume de » la justice. — Il n'est pas d'homme sous la chape » du ciel, — S'il t'enlève seulement pour un denier de » ta terre, — Que tu ne puisses abattre et ruiner. — Il » n'est point de pays, pas de marche, pas de royaume, » — Si Dieu n'y est servi et exalté, — Où tu ne sois » craint et redouté. — Mon fils, ne te soucie pas des » traîtres et des lâches ; — Mais fais tes compagnons » des plus braves : — Car c'est des bons que tout bien » peut venir. — Aux clercs porte amour et honneur, — » Sache payer la sainte Église de retour. — Enfin, donne » du tien aux pauvres de bon cœur. » Charlot fait toutes les promesses qu'on lui demande, et se voit déjà le diadème au chef[1].

Cette exposition est fort belle, on ne saurait en disconvenir, et le spectacle de ce vieillard ôtant sa couronne de sa tête pour la placer sur le front de son fils qu'il aime malgré mille défauts, ce spectacle est noble et touchant. Cependant, nous n'avons pas encore vu le traître faire son apparition dans le roman ; mais le voici. Il a un vrai nom de traître, il s'appelle Amaury. « C'est grand péché », dit-il à Charlemagne, « de don» ner à votre fils votre royaume, quand vous n'y êtes » ni aimé ni respecté. Je sais telle terre, non loin d'ici, » où celui qui se réclamerait de votre nom serait coupé » en pièces[2]. » Charles jette un cri d'étonnement. — « Cette terre », reprend Amaury, « c'est Bordeaux. Le » vieux duc Seguin est mort depuis sept ans. Il a laissé » deux fils, Huon et Gérard. Ce sont des lâches, des » rebelles qui se refusent à vous servir. Si vous voulez » me confier quelques chevaliers, j'irai les saisir dans » Bordeaux, et vous les ferez pendre à Paris[3]. » Amaury

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 29-215. — [2] *Ibid.*, vers 216-228. — [3] *Ibid.*, vers 229-242.

n'ajoute pas que, s'il donne au roi ce conseil sanguinaire, c'est uniquement parce qu'il est animé contre les fils du duc Seguin d'une haine toute personnelle. Seguin lui a jadis enlevé un château de grand prix : voilà pourquoi Amaury veut la mort des deux innocents. Mais c'est en vain qu'il s'agite, c'est en vain qu'il essaye de soulever l'indignation contre les prétendus rebelles. Le vieux Naimes défend la mémoire de Seguin, son vieux compagnon d'armes : il excuse les Bordelais; il est écouté. Bref, il est décidé qu'on enverra seulement un message à Bordeaux pour sommer les fils de Seguin de se présenter à la cour[1]. Les messagers, tout aussitôt, se mettent en route avec cette belle rapidité qu'ont tous les ambassadeurs de nos chansons de geste[2]. Ils arrivent; ils remplissent leur mission[3]. Mais, au lieu de trouver des révoltés, ils sont accueillis par des barons fidèles et soumis : « Nous irons fort volontiers en » France, nous servirons le Roi, nous lui baiserons le » pied[4]. » Et en effet Huon et Gérard se jettent dans les bras de leur mère et lui font leurs adieux. La duchesse leur donne ses derniers conseils[5], et ils font joyeusement leurs préparatifs de départ. « Hugues s'en va, a demandé son congé, — Lui et Gérard et leur riche barnage. — Leur franche mère vint à leur rencontre — Et moult doucement se prit à les embrasser. — Au départ commença de pleurer : — Dieu ! elle ne sait point les grands malheurs — Qui doivent arriver aux jeunes bacheliers. — Plus ne revit Huon en toute sa vie[6]. » Les voilà sur le chemin de Paris....

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 243-313. — [2] *Ibid.*, vers 314-321. — [3] *Ibid.*, vers 322-392. — [4] *Ibid.*, vers 393-400. — [5] *Ibid.*, vers 401-418. — [6] *Ibid.*, vers 515-582.

II

L'embuscade. Amaury veut surprendre les deux fils du duc Seguin de Bordeaux, Huon et Gérard. Le fils de l'Empereur, Charlot, qui est le complice d'Amaury, est tué par Huon.

Aux environs de Paris « l'amirable cité », au midi, il est un « vert bos foillié », ou plutôt une petite forêt que traverse un chemin ferré allant de la grande ville à Orléans. C'est par ce bois, c'est par ce chemin que doivent passer les deux orphelins Huon et Gérard. Mais le bois est aujourd'hui plein de singuliers bruits et de clartés étranges : à travers le *bruellet*, on voit briller des heaumes, des lances, des écus; on entend des voix; on aperçoit des écuyers qui font le guet. Tout cela ressemble à une embuscade, et, en effet, c'en est une. A la tête de ces hommes d'armes qui se cachent et attendent sans doute le passage de quelque voyageur, se trouve le traître Amaury. Furieux de cette paix entre le vieil Empereur et les fils du duc Seguin, il ne veut pas que Huon et Gérard puissent arriver jusqu'aux pieds de Charles : et c'est là qu'il les attend pour les attaquer, pour les perdre. A côté de lui se tient un jeune homme à la riche armure, impatient, plein d'ardeur : c'est le principal complice d'Amaury, c'est le fils de Charlemagne, c'est ce Charlot qui n'est guère connu dans notre légende que par ses étourderies et ses trahisons[1]. Mais voici que, sur le chemin, on entend le bruit d'une troupe qui s'avance : voici Huon de Bordeaux, voici Gérard son frère. Ils ont fait en route la rencontre du bon abbé de Cluny et de quatre-vingts moines qui se rendent aussi à la cour de Charlemagne[2]. Huon est tout joyeux, mais Gérard est triste : il a des pressentiments lugubres, et a fait un songe qui l'effraye... Ils entrent sous le bois[3].

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 456-514. — [2] *Ibid.*, vers 607-652. — [3] *Ibid.*, vers 653-656.

Tout à coup Charlot se précipite au-devant des Bordelais : « Beau neveu », dit l'abbé de Cluny à Huon, « si vous avez fait tort à quelqu'un, c'est le moment de » vous amender. — Je n'ai jamais fait tort d'un parisis » à qui que ce soit », répond le fils aîné de Seguin, et il envoie son frère Gérard à la rencontre de Charlot[1]. Le fils de Charles, en vrai félon, se jette tout armé sur cet enfant sans armes ; il le renverse à terre demi-mort. Personne, d'ailleurs, ne reconnaît l'*hoir de France*, et il sait abuser de cette circonstance. Mais l'heure du châtiment a sonné. Huon a senti tout son sang frémir dans ses veines à la vue du pauvre Gérard si injustement frappé. Il s'élance sur Charlot et, d'un de ces terribles coups dont nous avons perdu le secret, le fend en deux[2]. Amaury, le traître Amaury, qui a exposé à dessein la vie de son complice, est plus joyeux de cette mort que les Bordelais eux-mêmes : « La France est à moi, dit-il. » Charlot est mort, et, avant la fin de l'année, j'aurai » tué son père[3]. » Et alors, on voit deux troupes d'hommes armés sortir de ce bois où vient de mourir le fils du grand Empereur. Amaury, d'une part, se dirige vers Paris, avec le corps inanimé de Charlot suspendu à l'arçon de sa selle. Dans l'autre groupe on aperçoit Huon, non loin de son frère Gérard, qui a grand'peine à se tenir sur son « cheval Arrabi », et dont les plaies ont été bandées avec soin. Les quatre-vingts moines de Cluny, avec le bon abbé, suivent les deux orphelins. Et où vont-ils ainsi ? Les uns et les autres se rendent au palais de Charles, et vont y demander justice[4]. Charlemagne, hélas ! ne s'attend guère au grand coup qui va le frapper.

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 678-705. — [2] *Ibid.*, vers 706-890. — [3] *Ibid.*, vers 891-896. — [4] *Ibid.*, vers 897-997.

III

Le jugement de Dieu. Duel entre Amaury et Huon; victoire du Bordelais. Charlemagne, avant de pardonner au vainqueur, lui impose les plus rudes et les plus étranges conditions.

Sur les degrés de marbre du palais s'avancent Huon, Gérard et les Bordelais, rouges de colère : « Que Dieu » confonde Charles, roi de Saint-Denis, comme un traî- » tre qui nous a mandés à son service, et qui a voulu » nous faire assassiner en route. — Fournis tes preuves, » dit le vieil empereur à Huon. — Mes preuves, les » voici », reprend le fils de Seguin. Et, d'un geste irrité et rapide, il défait les appareils qui recouvrent les blessures de son frère[1]. Gérard se pâme de douleur, et Charles se rend à cet argument que nos tribunaux ne trouveraient peut-être pas suffisant. La scène est belle, d'ailleurs, et bien menée : elle arrive à point pour donner un peu de relief au grand Empereur qui s'était trop effacé. « Sainte Marie ! s'écrie Charles, que vais-je deve- » nir ? — On va dire dans les pays étrangers — Qu'en » ma vieillesse, lorsque je suis près de mourir, — J'ai » ourdi, hélas ! telle trahison — Et que j'ai fait mourir » cet enfant. — Mais, par Celui qui est Dieu tout-puis- » sant, —Je n'en sus mot, et j'en ai le cœur tout marri. » Quant au coupable, le Roi jure qu'il périra[2]. Il ignore toujours que le coupable, c'est son fils[3].

Mais des cris se font entendre, des pleurs, des sanglots. Bourgeois, dames, écuyers et sergents s'arrachent les cheveux et se tordent les mains. Un mot retentit qui couvre tous les autres : « Charlot, Charlot. » L'Empereur l'entend; il frémit : « J'ai entendu nommer mon » fils », dit-il à Naimes[4]. « Je vous dis qu'on a nommé » mon enfant », répète le vieillard. « C'est lui, c'est lui

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 1002-1087. — [2] *Ibid.*, vers 1039-1057. — [3] *Ibid.*, vers 1058-1218. — [4] *Ibid.*, vers 1219-1233.

» qui aura été tué par Huon. » Au même instant, on lui présente sur un écu le corps inanimé de son fils, et le malheureux père se pâme cinq ou six fois. « Sire », dit Naimes, « conduisez-vous en gentilhomme, et de- » mandez plutôt à Amaury le nom du meurtrier. — » Le meurtrier ? » répond Amaury en fixant son doigt sur Huon, « le voilà[1] ! » Colère de Charles; réponse de l'accusé, fière et noble; calomnies nouvelles et mensonges d'Amaury[2]. Le tout devait se terminer et se termine en effet par un défi, par un jugement de Dieu, par un duel. Amaury s'arme, son adversaire aussi; ils fournissent leurs otages, qu'on charge de lourdes chaînes durant le combat. La Messe du jugement commence. Huon met Dieu de son côté en faisant aux pauvres de belles largesses, et, par un premier miracle, Dieu révèle en effet l'innocence du fils de Seguin[3]. L'Empereur cependant s'est mis en place, et le duc Naimes donne le signal du combat. Le duel est long, trop long peut-être[4]; nos vieux poëtes se complaisent en ces descriptions savantes de beaux coups d'épée. De telles pages sont tout un cours d'escrime; n'étant point maître d'armes, nous les lirons rapidement. Le dénoûment, du reste, n'est douteux pour personne, et c'est de nos romans que l'on peut dire avec justesse : « La vertu y est toujours récompensée. » D'un dernier coup, plus terrible que tous les autres, le jeune Bordelais fait voler la tête d'Amaury sur le champ du combat[5]. Le voilà tout joyeux de son triomphe; mais, hélas ! il s'est trop hâté : les lois du duel exigent que le vaincu fasse avant sa mort l'aveu de son crime. Or, les lèvres froides d'Amaury ne peuvent plus faire cet aveu, et la victoire de Huon est inutile. Charlemagne le déclare au jeune

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 1234-1271.— [2] *Ibid.*, vers 1272-1395. — [3] *Ibid.*, vers 1396-1506. — [4] *Ibid.*, vers 1507-2128. — [5] *Ibid.*, vers 2129.

vainqueur : « Votre duché de Bordeaux est à moi. — » J'en appelle à mes pairs », s'écrie Huon[1]. Les onze Pairs se jettent alors aux pieds de l'Empereur irrité et lui demandent la grâce du vainqueur. Mais Charles n'a que la mort de son fils en mémoire ; il ne peut supporter la vue de l'innocent meurtrier, et résiste à toutes ses prières : « Laissez-moi, laissez-moi, dit-il. Quand tous » les hommes me supplieraient pour Huon, je ne les » écouterais point. » Et il s'obstine dans sa fureur[2]. C'est alors que se passe dans notre roman une de ces scènes qui attestent déjà une œuvre de la décadence. Jusque-là le grand Empereur a joué passablement son rôle. Le Charlemagne de notre *Huon de Bordeaux* ne s'est pas montré trop distinct du Charlemagne de notre *Chanson de Roland*. Mais ici va commencer la débâcle. Le duc Naimes, plein de cette insolence féodale qu'il sait parfois concilier avec sa sagesse, déclare au Roi de Saint-Denis que, puisqu'il ne veut pas accorder son pardon au vainqueur d'Amaury, les Pairs ne veulent plus demeurer davantage à sa cour[3]. Et, en effet, les onze Pairs s'éloignent du pauvre Empereur, qui, les voyant partir, se met à fondre en larmes comme un petit enfant. Il les rappelle, il leur promet d'en passer par toutes leurs volontés ; la royauté s'humilie, elle s'abaisse aux pieds de ces vassaux rebelles[4]. Ils consentent à rester près de cette vieillesse suppliante. Huon, du moins, comprend mieux son devoir : il s'agenouille devant le Roi, et va même trop loin dans ses protestations de dévouement : « Il n'est pas de travail, il n'est pas de peine » que je n'endurerais pour faire votre volonté, même en » enfer, si j'y pouvais aller. » Puis, il lève les yeux vers Charlemagne, qui lui va dicter ses conditions de paix[5].

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 2130-2187.— [2] *Ibid.*, vers 2188-2267 — [3] *Ibid.*, vers 2268-2280. — [4] *Ibid.*, vers 2281-2298. — [5] *Ibid.*, vers 2299-2315.

Ces conditions, quelles sont-elles ? Si nous voulions répondre à cette question d'après le commencement de notre chanson, d'après cette première partie que nous venons d'analyser, nous supposerions volontiers que les épreuves imposées à Huon par la volonté de Charlemagne vont avoir un caractère héroïque. Sans doute, dirions-nous, il s'agit de quelque cité païenne à emporter d'assaut, de quelque beau royaume à conquérir. Eh bien ! nous nous tromperions étrangement. L'auteur de *Huon de Bordeaux* a jusqu'ici suivi résolûment le grand chemin de l'épopée ; mais tout à coup il va gauchir, et prendre le sentier des romans d'aventures. Voyant devant lui deux écoles poétiques, celle des chansons de geste, celle des poëmes bretons, il n'a voulu appartenir ni à l'un ni à l'autre de ces partis extrêmes : il a voulu être du juste-milieu. Et c'est précisément ici, c'est à cet endroit de son poëme qu'il va changer de route.

Au lieu de ces conditions épiques que les deux mille premiers vers de *Huon de Bordeaux* nous permettaient d'espérer, Charlemagne impose au vainqueur des épreuves dignes des contes de fées.

Il faudra que le jeune Bordelais, pour obtenir le pardon de l'Empereur, aille à Babylone porter un message à l'amiral Gaudisse ; il faudra qu'il coupe la tête au premier païen qu'il rencontrera dans le palais, et qu'il donne trois baisers à la belle Esclarmonde, fille de Gaudisse ; il faudra enfin qu'il fasse à l'Amiral une sommation insolente, et que le roi sarrasin envoie à Charles sa barbe blanche et quatre de ses grosses dents ! ! ! Huon sera chargé de rapporter ces gages de la soumission de Gaudisse. Et, s'il ne remplit pas heureusement cette mission plus que délicate, notre héros sera pendu[1].

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 2315-2386.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVIII.

Vous voyez bien que nous sommes en plein roman d'aventures, et que tout cela a un parfum de Table ronde. Disons les choses nettement : nous déplorons ce changement de ton ; nous estimons que ces conditions imposées à Huon sont grossièrement burlesques, et que nous tombons du drame aux tréteaux de la foire. Néanmoins nous aurons le courage de suivre notre héros dans les nouvelles aventures qui s'ouvrent à son activité...

IV

Pèlerinages de Huon à Rome et à Jérusalem.

Huon s'apprête à partir. Il ne prend pas même le temps d'aller à Bordeaux embrasser sa mère, qu'il ne doit plus revoir. Il laisse le gouvernement de son fief à son frère Gérard, qui bientôt va le trahir[1]. Il quitte tout, patrie, famille, fortune : il semble ne plus voir ici-bas que la figure irritée de l'Empereur, et veut tout faire pour apaiser le vieux Charlemagne. Toutefois, il ne veut pas se lancer dans ses aventures avant d'avoir demandé la bénédiction de l'*Apostole :* il court à Rome avec les onze compagnons qu'il a voulu choisir lui-même. Le Pape le reçoit à bras ouverts[2]; mais celui dont les ambassadeurs au moyen âge portaient le nom de *paciaires* ne veut donner l'absolution au fils du duc Seguin que s'il consent à faire intérieurement sa paix avec Charlemagne, et à dépouiller toute haine et tout sentiment de vengeance[3]. Huon pardonne, et la bénédiction pontificale descend sur sa tête[4]. Puis, il se met en route, et c'est alors que pour la première fois il se sent loin de son pays. C'est alors qu'il « regrette douce France et sa mère la belle[5] ». « Lors s'en va Huon

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 2387-2466. — [2] *Ibid.*, vers 2467-2544. — [3] *Ibid.*, vers 2545-2551. — [4] *Ibid.*, vers 2552-2607. — [5] *Ibid.*, vers 2008.

qui moult se lamenta; — Du fond du cœur moult souvent soupira, — De ses beaux yeux moult tendrement pleura, — Si bien que de sa face les larmes ruisselaient. — Souventes fois sa mère regretta, — Et son frère Gérard qu'il aima tant, — Et ses amis dont il eut souvenance. — Souventes fois réclama Jésus-Christ — Et la pucelle où Jésus devint homme. — Et quand ses compagnons l'ont vu pleurer, — Sachez qu'en vérité ce leur fut une grande peine; — Chacun pour lui mena grand deuil[1]. » Mais Dieu prend soin d'essuyer les larmes du fils de Seguin. Il lui envoie un ami : c'est Garin de Saint-Omer, qui exerce à Brindes la profession de marinier, et qui est à la fois le parent du Pape et celui de notre Bordelais[2]. Garin n'a pas un de ces dévouements pusillanimes qui reculent devant un grand sacrifice. Pour s'attacher à la fortune de son *neveu*, il quitte comme lui femme, enfants, tout[3]. Et les voilà qui, tout d'abord, vont faire ensemble un pèlerinage à Jérusalem et poser leurs lèvres sur la pierre du Saint Sépulcre. Ils veulent attirer sur leur entreprise les bénédictions de Celui qui fut « navré de la lance[4] ».

Et maintenant, tous les préliminaires du grand voyage sont achevés; Huon s'apprête à remplir les rudes conditions que lui a imposées la colère de Charlemagne, et se dirige vers la mer Rouge, vers la cour du roi Gaudisse[5]. Nous allons entrer en plein merveilleux : Oberon, le petit Oberon, va paraître.

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 2638-2649. — [2] *Ibid.*, vers 2658-2771. — [3] *Ibid.*, vers 2772-2788. — [4] *Ibid.*, vers 2789-2869. Ces événements sont reproduits, sous une forme presque semblable, dans la première des *Suites* de *Huon de Bordeaux* (*Huon, roi de Féerie*). Cf. p. 743. — [5] *Ibid.*, vers 2870-2889.

V

Le petit Roi sauvage, Oberon.

.....Il a trois pieds de haut, il est plus beau que le soleil, il est vêtu d'un manteau de soie où l'or se joue aux rayons de la lumière. Il est le fils de la fée Morgue, et, qui le croirait? de Jules César. Sans doute il est petit, et c'est un désavantage dont il est redevable à une mauvaise fée qui l'a mal doué au moment de sa naissance. Mais cette fée, qu'on retrouve dans les contes de presque tous les peuples, s'est bientôt repentie de sa méchante action et, ne pouvant lui donner une taille plus avantageuse, lui a fait présent d'une beauté sans égale. Jamais il n'a paru ici-bas rien d'aussi beau qu'Oberon. Toutes les fées, d'ailleurs, n'ont pas été aussi rudes au fils de Jules César : il en est plusieurs qui lui ont fait des dons magnifiques. Ce nain est très-puissant : il lit dans le cœur des hommes (ce n'est pas le don qu'il faut peut-être lui envier le plus); il se transporte, en une seconde, d'une extrémité de la terre à l'autre; peu s'en faut que notre poëte ne lui accorde le don d'ubiquité. Les enchanteurs de l'Orient ne sont ni aussi puissants, ni aussi aimables, et les *Mille et une Nuits* n'ont pas de personnage plus mystérieux ni plus ravissant. Architecte incomparable, il maçonne en une minute les plus grands, les plus magnifiques palais. Ses amis, ses protégés ont-ils faim, ont-ils soif : vite, dans la plus belle chambre de ces palais merveilleux, se dresse une table chargée de mets, et il ne faut pas songer à décrire les banquets que l'enchanteur daigne offrir à ses sujets obéissants. Pour lui, il vit fort austèrement, et ses goûts sont très-éthérés. Il connaît les secrets du Paradis et entend sans cesse le chant des Anges dans le ciel. La vieillesse enfin ne le touchera point, et il

ne connaîtra pas la mort. Ces derniers mots rattachent Oberon au cycle chrétien, mais il faut avouer que le lien est faible. Toute cette légende respire l'Orient : elle est toute païenne[1].

Le gracieux petit roi a pour palais un bois, et on l'y voit marcher dans la rosée. Un homme franchit-il la limite de ce domaine, a-t-il l'imprudence d'adresser la parole au nain du bocage, il est perdu. Pendant toute sa vie, il restera sous la puissance d'Oberon : s'il veut résister à cette puissance, la magie épuisera ses artifices contre le téméraire. Les enchantements succéderont aux enchantements. Oberon peut à sa volonté lâcher et retenir la tempête, courber les arbres, mettre devant son ennemi l'obstacle terrible d'un fleuve chargé de vaisseaux; et ce ne sont là que des illusions et des fantômes. A son cou est suspendu un arc dont la corde est de soie : car Oberon est grand chasseur. Mais la merveille des merveilles, c'est le cor du petit roi sauvage. Ce cor est d'ivoire et d'or, et la matière n'est pas ce qu'il offre de plus précieux : il est *fée*. Oui, ce sont des fées qui l'ont fabriqué jadis « en une ille de mer ». Puis, elles l'ont doué de puissances et d'énergies singulières : « Je veux, a dit la première, que tout malade recouvre la santé rien qu'à l'entendre. — Et moi, je veux, dit la seconde, qu'à tous ceux qui le posséderont il donne à manger s'ils ont faim, à boire s'ils ont soif. — Aux sons de ce cor, tous les tristes, tous les affligés entreront en joie. — Et enfin, quel que soit le possesseur de ce talisman, et dans quelque pays qu'il se trouve, Oberon en entendra le son dans sa cité de Monmur. » Tel est ce fameux cor du nain Oberon, dont tout le moyen âge a parlé, dont il a été ravi[2].

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 3487-3562. — [2] *Ibid.*, vers 3154-3188 et 3216-3250.

Le petit nain va maintenant faire la rencontre de Huon de Bordeaux[1], et réellement il était temps : car notre roman compte déjà plus de trois mille vers.

[1] PREMIÈRE RENCONTRE DE HUON DE BORDEAUX ET DU NAIN OBERON. — Le petit homme vint par le bois ramé, — Et fut tel que je m'en vais vous le décrire : — Fut aussi beau que le soleil en été ; — Portait un manteau gironné — A trente bandes d'or fin et pur. — Ses côtés étaient lacés avec des fils de soie. — Dans sa main était un arc avec lequel il savait bien chasser ; — La corde était de soie brute — Et la flèche en était d'un grand prix. — Dieu n'a pas fait de bêtes i puissante, — Si Oberon la tire, et si c'est son bon plaisir, — Qui ne tombe en son pouvoir. — A son écu pend un cor de bel ivoire, — Orné de bandes d'or. — Les Fées ont fait ce cor dans une île de la mer. — L'une d'elles lui fit un don : — « Celui qui entend retentir et sonner ce cor, — S'il est malade, revient soudain à la santé, — Et jamais plus ne sera si malade. » — Mais la seconde fée lui fit un plus beau don : — « Qui entend ce cor (rien n'est plus véritable), — S'il a faim, est tout rassasié ; — S'il a soif, est tout désaltéré. » — La troisième lui fit un don encore meilleur : — « Il n'est pas d'homme si misérable au monde — Qui, entendant sonner et retentir ce cor, — Ne se mette à chanter au premier son. » — La quatrième fée le dota plus richement encore, — Et lui fit le don que je m'en vais vous dire : — « Quels que soient le royaume, le pays et la marche, — Jusqu'à l'Arbre-sec et par delà de la mer, — Où l'on fasse retentir et sonner ce cor, — Oberon l'entend toujours dans son palais de Monmur. » — Le petit homme se mit alors à corner, — Et voici les quatorze Français [Huon de Bordeaux et ses compagnons] qui se mettent à chanter. — « Grand Dieu ! dit Huon, qui nous vient visiter ? — Je ne me sens plus ni faim ni pauvreté. » — « C'est le Nain, dit Gériaume, c'est le Nain du bois. — Au nom de Dieu, ne lui parlez pas, je vous prie, — Si vous ne voulez pas rester toute votre vie avec lui. » — « Non, non, avec l'aide de Dieu », répond Huon. — Alors voilà le petit homme sauvage — Qui commence à s'écrier à haute voix : — « Mes quatorze hommes, qui allez par mon bois, — Je vous salue au nom du Roi du monde. — Par ce Dieu de majesté, je vous conjure, — Par l'huile et le chrême, par l'eau et le sel du baptême, — Par tout ce que le Créateur a fait et formé, — Je vous supplie de me rendre mon salut. » — Tout aussitôt les quatorze s'enfuient. — Et le petit homme de se mettre en grand courroux ! — D'un de ses doigts donne un coup sur son cor : — Une tempête commence, un véritable orage. — A voir ainsi pleuvoir et venter, — A voir les arbres se briser et se fendre, — S'enfuir les bêtes qui ne savent où aller, — Et les oiseaux voler parmi les bois, — Il n'est pas d'homme créé par Dieu qui ne se fût épouvanté. — Ils n'ont pas seulement marché une demi-lieue, — Qu'ils ont, devant eux, admiré une grande merveille. — Ils rencontrent une rivière si grande — Qu'on y eût pu mener de gros vaisseaux. — « Ma foi ! dit Huon, nous sommes attrapés. — Sainte Marie ! je fus bien triple fou — D'entrer ainsi dans cette grande forêt ramée ; — Je vois bien que je ne puis échapper. » — « Il n'y a pas de quoi vous étonner, répond Gériaume, — C'est le méchant Nain du bois, c'est lui qui a tout fait... » — « Sire, dit Huon à Oberon, dites-moi vérité : — Je m'étonne que vous me poursuiviez ainsi. » — « Tu le sauras, par Dieu, répond le Nain. — C'est que je t'aime à cause de ta grande loyauté, — Je t'aime plus qu'aucun homme né de mère. — Mais sais-tu bien quel est celui qui te parle ? — Tu vas bientôt le connaître. — Mon père fut Jules César ; — Morgue la fée, qui fut si belle, — Fut ma mère, que Dieu me sauve ! — Ils me conçurent et m'engendrèrent, — Et de toute leur vie n'eurent pas d'autre hé-

Dans le *Songe d'une nuit d'été*, Shakspeare a conservé à son Oberon le caractère qu'il avait déjà dans notre chanson du XIIe siècle, et le « petit roi salvaige » est bienfaisant dans l'œuvre du dramaturge anglais comme dans celle de notre trouvère. A peine l'enchanteur a-t-il vu le Bordelais, qu'il se prend d'affection pour lui et veut devenir son protecteur. C'est en vain que « l'enfes Hues » veut échapper à cette protection dont il a peur : Oberon, par mille enchantements terribles, le retient de force dans le bois merveilleux. Il suscite un orage épouvantable contre son protégé involontaire. Huon s'enfuit,

ritier. — A ma naissance eurent grande joie, — Mandèrent tous les barons de leur royaume, — Et les Fées accoururent pour voir ma mère. — L'une d'elles, qui n'était point contente, — Me fit le don que vous voyez; — Elle voulut que je fusse noué et restasse toujours petit nain, — Et je le suis, dont j'enrage. — Dès que j'eus trois ans, je ne grandis plus. — Quand elle vit qu'elle m'avait ainsi tourné, — Elle me voulut mieux traiter, — Et me fit le don que je vais vous dire : — C'est que je serais l'homme le plus beau du monde, — Qui ait jamais été après le Seigneur Dieu. — Et je suis tel que vous me voyez, — Aussi beau que le soleil en été. — La seconde fée me fit un meilleur don. — Je sais le cœur et les pensées des hommes, — Et je puis dire comment ils ont agi, — Après chacun de leurs péchés ou de leurs crimes. — Plus beau fut encore le don de la troisième fée. — Pour m'être plus agréable et me mieux traiter, — Voici le don qu'elle me fit : — Il n'est pas de pays, pas de marche, pas de royaume, — Jusqu'à l'Arbre-sec, aussi loin qu'on peut aller, — Si je m'y veux souhaiter au nom de Dieu, — Où je ne sois transporté selon mon bon plaisir, — Tout aussitôt que j'en exprime le vœu, — Avec autant de gens que j'en veux demander. — Et quand je veux maçonner un palais, — A grands piliers, à plusieurs chambres voûtées, — Je l'ai en un instant, c'est la vérité pure, — Et j'y trouve à manger tout ce que je désire, — Et à boire tout ce que je veux demander... — La quatrième fée fut très-bonne, — Et voici le don qu'elle me fit : — Il n'y a pas de bête, pas de sanglier, pas d'oiseau, — Quelque méchant, quelque cruel qu'il soit, — Si je lui fais un signe de la main, — Qui ne vienne à moi volontiers et de bon gré. — Elle me fit encore un autre don : — Je sais tous les secrets du Paradis, — Et j'entends les Anges chanter au Ciel là-haut. — Je ne vieillirai jamais de ma vie, — Et, à la fin, quand je voudrai mourir, — Ma place est préparée près de Dieu. » — « C'est admirable, sire, s'écria Huon, — Qui possède tel don doit y tenir. » — « Huelin, mon frère, dit Oberon, — Quand tu m'adressas la parole, tu fis prudemment — Et cette action témoigne de ta sagesse. — Par le Dieu qui fut peiné sur la croix, — Jamais meilleur jour n'a lui pour toi. — Mais tu n'as pas mangé, et il y a trois grands jours — Que tu n'as dîné tout ton content. — Eh bien! tu vas avoir, en grande abondance — Tout ce que tu désires manger. » — « Hélas! dit Huon, où trouverons-nous du pain ? » — « Tu en auras assez, dit Oberon. — Mais dis-le-moi en toute franchise, — Te plaît-il de manger sous un bois ou dans un pré ? — « Que Dieu me sauve, dit Huon, — Je n'en ai cure ; mais que je dîne ! » (*Huon de Bordeaux*, vers 3217-3571.)

Huon refuse de parler au magicien : car il sait qu'une parole, une seule parole le perdrait pour toujours et le placerait malgré lui sous le joug d'Oberon. Mais le roi de trois pieds touche son cor, et quatre cents cavaliers-fées jaillissent du sol et se disposent à poursuivre énergiquement le fils de Seguin et ses compagnons, dont la résistance sera inutile[1]. C'est par excès d'amour qu'Oberon veut leur faire tant de mal. Enfin, Huon est vaincu par tant de bonté... et par tant de puissance : il se décide à capituler et se jette de lui-même sous la suzeraineté de l'enchanteur. Oberon le va récompenser dignement de cet hommage un peu forcé : il se fait dès lors son conseiller, son ami, son soutien. Les pauvres Bordelais meurent de faim : tout aussitôt un « grant palais plenier » se dresse devant eux et, chose plus désirable, dans ce palais s'épanouit une table abondamment servie[2]. Comme vous le voyez, on croit lire *Aladin ou la Lampe merveilleuse*. Mais écoutez la suite. Huon n'est pas retenu par tant de merveilles ; il ne veut pas s'endormir dans ces délices de Capoue : « Je voudrais bien » m'en aller », dit-il fort naïvement au petit roi fée[3]. — « Attends au moins que je t'aie fait mes présents, dit » Oberon. Tu en auras peut-être besoin pendant que tu » accompliras près du roi Gaudisse la terrible mission » dont Charlemagne t'a chargé. Mais tout d'abord, dis-» moi, es-tu en état de grâce ? — Je viens de me confesser » au Pape. — C'est fort bien », reprend l'enchanteur, qui se change en casuiste. « Voici un hanap qui ne se » vide jamais, ou plutôt qui se remplit toujours entre les » mains et sous les lèvres d'un homme en état de grâce. » Huon, qui se croit la conscience très-pure, fait l'expérience du hanap, et fort heureusement elle réussit.

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 3251-3390. — [2] *Ibid.*, vers 3391-3628. — [3] *Ibid.*, vers 3640-3641.

« Vous plairait-il maintenant de me laisser partir? » — « Non », répond le Nain, « je t'aime tant, que je veux en- » core te donner mon cor d'ivoire. Toutes les fois que » tu seras en péril, sonne de ce cor, et je viendrai à ton » secours avec une armée de cent mille hommes. Mais » n'en sonne pas inutilement. Et maintenant, adieu, » tu peux t'en aller. » Oberon embrasse le jeune Bordelais, et pleure à chaudes larmes en le voyant partir. Huon, plus joyeux, court à ses aventures[1].

VI

Aventures de Huon avant d'arriver à Babylone.

Le voilà sur le chemin, libre et sans souci des grands dangers qui l'attendent. Il entend le petit cor d'ivoire d'Oberon qui bat dans son aumônière : c'est pour lui une grande tentation. Huon est jeune, presque enfant : donc, il est curieux. Est-il vrai que, s'il se sert de cet olifant merveilleux, Oberon lui apparaîtra soudain, entouré d'une armée-fée? S'il sonnait? « Bah ! se dit-il, » Oberon est si bon, qu'il me pardonnera .» Et il embouche le cor magique avec cette âpre curiosité d'Ève mordant au fruit défendu. Tout aussitôt, là, devant lui, il aperçoit Oberon entouré de cent mille hommes d'armes. « Pardon, pardon », s'écrie-t-il, « de vous avoir invo- » qué sans besoin. » — « Je te pardonne », dit le petit roi sauvage; « mais je pleure à la pensée des malheurs » qui vont t'arriver par ta faute[2]. Adieu : tu emportes » mon cœur avec toi[3]. »

Huon aime Oberon, mais il en est bien plus aimé. C'est d'ailleurs une âme bien faible que celle de notre héros : il est ondoyant, léger, curieux, fragile, jeune

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 3642-3749. — [2] *Ibid.*, vers 3791-3926. — [3] *Ibid.*, vers 3748.

enfin, et beaucoup trop jeune. Il court au-devant de dangers qu'il est tout à fait inutile de braver. Par exemple, il apprend qu'un de ses oncles, un traître, un renégat du nom d'Eudes, habite à Tormond, et que Tormond n'est pas loin : tout aussitôt il y veut aller, il veut affronter la puissance de ce misérable qui tous les jours persécute, emprisonne et tue les chrétiens [1]. Il est, au reste, plein d'une confiance aveugle dans le hanap et dans le cor de son protecteur Oberon; mais il perd le cor merveilleux, et avec lui sa meilleure défense [2]. Le voilà en présence du duc Eudes, son oncle, et il a l'imprudence de vanter devant lui les vertus de son hanap. Eudes se sent d'autant plus vivement blessé par les forfanteries de son neveu, que, n'étant pas en état de grâce, il n'a pu tremper ses lèvres dans le vin de la coupe magique. Bref, il veut assassiner son neveu : procédé à l'usage de tous les traîtres de nos romans. Le malheureux Huon est saisi, est emprisonné, va mourir. Mais, ô bonheur! il retrouve son cor et, nouveau Roland, le sonne avec une telle force, qu'il se rompt les veines et que le sang jaillit, rouge, de sa bouche. Un grand bruit se fait : ce sont les cent mille hommes d'Oberon qui se précipitent dans Tormond, s'abattent sur les païens et les taillent en pièces. Oberon est à leur tête : il commande le massacre et sauve une fois de plus son cher protégé. Eudes a la tête tranchée, et c'est Huon lui-même qui délivre le monde de ce « félon prouvé [3] » !

Il semble, vraiment, que le jeune vainqueur ait le ferme propos de désobéir toujours aux sages recommandations de son protecteur. C'est contrairement à l'avis d'Oberon qu'il a affronté la colère de son oncle le renégat; c'est encore malgré le « petit roi sauvage » qu'il

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 3874-3913. — [2] *Ibid.*, vers 3927-4165 et 4281-4285. — [3] *Ibid.*, vers 4165-5314.

veut aller se mesurer dans le château de Dunostre avec le terrible géant l'Orgueilleux[1]. Il oublie le but de son voyage ; il oublie Charlemagne, Gaudisse, Esclarmonde, et se transforme de plus en plus à nos yeux étonnés en un véritable chevalier de la Table ronde, aimant les aventures pour elles-mêmes et les cherchant avec volupté. Il n'hésite pas à faire cet aveu à son ami Oberon : « Car por çou vin de France le rené, — Por » aventures et enquerre et trouver[2]. » — « Fais donc ce » qu'il te plaira », répond le petit roi sauvage ; « mais » ne compte plus sur l'aide d'Oberon. » Hélas ! Oberon aime Huon de Bordeaux comme une mère aime son enfant, et soyez sûrs qu'il le secourra quand même... Voilà Huon parti[3].

C'est ici que nous sommes décidément en plein roman d'aventures ; c'est ici que l'on croirait lire un fragment de *Perceval*, n'étaient nos couplets monorimes et nos vers décasyllabiques. Le château de Dunostre ressemble étrangement aux châteaux magiques tant de fois décrits par Chrétien de Troyes et ses prédécesseurs. A la porte se voient deux hommes de cuivre qui ont chacun un fléau de fer à la main et ne cessent de battre hiver comme été. Le géant a dix-sept pieds de haut. Il possède un haubert merveilleux plus blanc que les fleurs du pré : ce haubert appartint jadis à Oberon, et rend invulnérable celui qui le porte. C'est cette armure qui a séduit Huon : il la veut conquérir à tout prix, il la conquerra[4].

Pour achever de rendre la ressemblance de notre chanson plus frappante encore avec les Romans de la Table ronde, il nous manquait une damoiselle persécutée, « une victime du géant », une de ces prisonnières qui se font

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 4582-4611. — [2] *Ibid.*, vers 4592, 4593. — [3] *Ibid.*, vers 4612-4714. — [4] *Ibid.*, vers 4715-4744.

les auxiliaires utiles et gracieux des chevaliers errants. Notre auteur n'a point voulu déroger à cet usage littéraire. Aux fenêtres du château de Dunostre apparaît un clair visage : c'est celui de la « pucelle Sebile ». Elle ouvre à Huon les portes terribles de ce palais de l'Orgueilleux[1], et bientôt il la reconnaît. C'est la propre nièce du duc Seguin de Bordeaux, et sa cousine : elle est deux fois intéressée à son salut[2]. Huon s'aperçoit alors que le géant est paisiblement endormi ; mais le jeune Bordelais est trop peu félon pour le tuer durant son sommeil : il l'éveille et le défie[3]. Faut-il raconter le reste ? Un duel inévitable, un duel terrible aura lieu entre le géant de dix-sept pieds et le pauvre petit Huon qui n'a plus rien à espérer de son ami Oberon. Notre héros, par bonheur, ne perd pas la tête et se tire spirituellement d'affaire. Jamais on n'a mieux vu que dans cette circonstance se réaliser la parole du poëte : « D'affreux géants » très-bêtes vaincus par des nains pleins d'esprit. » L'Orgueilleux manque évidemment de clairvoyance ; il permet à son jeune adversaire de revêtir un moment le fameux haubert[4]. Or, nul ne peut endosser cette armure, s'il n'est prud'homme et sans péché mortel, « et nés et purs com s'il fust noviax nés[5] ». Huon remplit toutes les conditions de ce difficile programme : il revêt le haubert et, malgré les prières du géant, ne veut plus s'en dessaisir. Puis, assuré du triomphe, il bondit, et coupe la tête de l'Orgueilleux[6]. Il jette alors un cri de victoire, appelle ses compagnons qui étaient restés sous les murs du château, et, sans prendre le temps de se reposer dans sa gloire, part pour le royaume de Gaudisse et confie sa cousine Sebile

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 4745-4790. — [2] *Ibid.*, vers 4808-4909. — [3] *Ibid.*, vers 4910-5052. — [4] *Ibid.*, vers 5053-5087. — [5] *Ibid.*, vers 5062. — [6] *Ibid.*, vers 5088-5223.

à ses Bordelais. Ces amis dévoués l'attendront toute une année, s'il le faut[1]. Il était temps, d'ailleurs, que Huon pensât enfin à ses affaires et n'eût plus tant de distractions en route.

Comme il est sur le bord de la mer, tout en pleurs et ne sachant comment la traverser, un lutin s'offre à ses yeux, sous la forme du plus bel homme qu'on puisse voir. « Comment t'appelles-tu? dit Huon. — Ma- » labron est mon nom. — D'où viens-tu? — C'est Obe- » ron qui m'envoie. — Que peux-tu faire pour moi? — » Monte sur ma croupe, et je te transporterai en un » instant jusqu'aux portes de la cité de Gaudisse. » Malabron prend alors la forme d'une bête marine et reçoit l'ami d'Oberon sur sa croupe docile. Une minute après, Huon était en effet aux portes de la cité de Gaudisse, et le lutin avait disparu[2].

VII

A Babylone. Huon remplit toutes les conditions que Charlemagne lui a imposées. Ses amours avec Esclarmonde; son départ pour la France.

Huon est bien armé. Il a sur ses épaules le haubert qui rend invulnérable; il a le hanap qui se remplit sans fin, avec le cor d'ivoire qu'Oberon lui a confié et dont le son est toujours entendu du petit roi sauvage; il possède enfin certain anneau merveilleux qu'il a conquis sur le géant, qui doit lui faciliter l'entrée du palais de Gaudisse et lui en faire matériellement ouvrir toutes les portes. Mais avec tant de richesses Huon est pauvre, et réussira malaisément. Son caractère frivole se révèle une fois de plus : chargé de talismans, il a une âme sans consistance qui rendra tous ses talismans inutiles. Il provoque la colère d'Oberon en l'appelant inutilement

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 5224-5300. — [2] *Ibid.*, vers 5301-5398.

à son secours, et surtout en se rendant coupable, comme un Gascon qu'il est, d'un de ces mensonges que déteste le petit enchanteur[1]. Puis, fougueux, impatient, brutal, il entre dans le palais de Gaudisse, tranche d'un coup d'épée la tête d'un Sarrasin qui allait épouser la belle Esclarmonde, se jette sur la fille de l'Amiral et lui donne brusquement les trois baisers exigés par le Roi de Saint-Denis. A tant de brutalités il ajoute les forfanteries et les insolences qui sont le propre des ambassadeurs de Charlemagne : il somme Gaudisse d'avoir à lui remettre le tribut que lui réclame le fils de Pepin ; il n'oublie pas les tresses de barbe blanche et les quatre dents *maselers* que Gaudisse doit s'arracher pour en faire à l'empereur des Franks le plus ridicule de tous les présents[2]. La colère des Sarrasins s'allume ; ils sentent leur nombre, se jettent sur l'imprudent messager, lui arrachent son haubert, son cor et son hanap, et le précipitent en prison, vaincu, désespéré, sans ressources[3].

Sans ressources ? Non. Notre poëte saura bien trouver, pour le délivrer, une de ces princesses sarrasines qui sont si commodes pour amener le dénoûment de tant de chansons de geste. Eh ! ce sera la belle Esclarmonde. Avec une singulière absence de pudeur, elle court se jeter dans les bras du jeune Français. Mais Huon est plus fier et la repousse : « Je ne vous aimerai point, » dit-il, tant que vous serez païenne. — N'est-ce que » cela, dit Esclarmonde. Pour l'amour de vous, je » croirai en Dieu[4]. » Comme vous le voyez, elle dit très-rapidement son *Credo*, et se préoccupe beaucoup plus vivement de la délivrance de son ami. Elle fait passer Huon pour mort, attend avec anxiété l'heure où elle pourra s'enfuir librement avec lui, et, pour hâter cet

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 5399-5618. — [2] *Ibid.*, vers 5619-5738. — [3] *Ibid.*, vers 5739-5834. — [4] *Ibid.*, vers 5835-5901.

heureux moment, va jusqu'à lui faire une de ces propositions qui sont si communes chez les nouvelles converties de nos romans : « Si vous le voulez, nous couperons » le cou à mon père. » Huon refuse[1]. Il se réjouit d'ailleurs d'être réuni, à la suite d'aventures quelque peu compliquées, avec ses treize compagnons, et il espère en l'avenir[2]. Bientôt il va trouver une excellente occasion de se réconcilier avec Gaudisse lui-même, qui le croit mort depuis longtemps. Un horrible géant, frère de l'Orgueilleux (il porte un nom redoutable, Agrappart), vient, jusque dans Babylone, insulter le père d'Esclarmonde et le défier. Qui oserait relever un tel défi? Ah! si Huon n'était pas mort! « Il vit », s'écrie Esclarmonde, « et, si vous le voulez bien, mon père, il sera votre » champion contre Agrappart. » Le Bordelais reparaît alors, et dicte ses conditions à Gaudisse. Il exige qu'on lui rende le cor d'Oberon, le hanap merveilleux et le haubert magique. Puis, fier et sûr de sa victoire, il attaque soudain le géant, qui est rapidement vaincu[3]. Mais Gaudisse, une fois ce grand péril heureusement dissipé, témoigne au jeune vainqueur moins de reconnaissance. C'est en vain que le représentant de Charlemagne le somme de se convertir à la vraie foi : Gaudisse déclare qu'il n'est pas suffisamment convaincu; il va jusqu'à mettre en doute les vertus du cor d'Oberon. Mais Huon lui ménage une démonstration formidable : il fait un appel au roi-fée, et soudain les cent mille chevaliers d'Oberon tombent sur Babylone et, de leurs épées terribles, tranchent la tête à tous les païens qui ne veulent pas se convertir. Deux mille Sarrasins tombent aux genoux de cette armée miraculeuse : « Nous croyons en Dieu », s'écrient-ils.

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 6235-6259. — [2] *Ibid.*, vers 5829-6234. — [3] *Ibid.*, vers 6267-6586.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVIII.

On les épargne, on les baptise[1]. « Et toi, Gaudisse, » ne te convertiras-tu point? — Mahomet est mon Dieu; » je mourrai avant de le renier », répond l'Amiral avec une fierté toute chrétienne. Huon n'hésite plus, il tue Gaudisse; puis, d'une main fiévreuse, lui coupe la barbe et lui arrache les quatre dents mâchelières[2]. Voilà donc enfin toutes les exigences de Charlemagne heureusement satisfaites : Huon peut maintenant rentrer en France; il est sûr d'y recevoir un bon accueil et d'y trouver le grand Empereur tout à fait apaisé.

Et voilà aussi où le roman aurait dû finir. Comme tableau final, j'aurais voulu que le poëte nous montrât Huon s'embarquant d'un front joyeux pour la France et emmenant avec lui la belle Esclarmonde, sa fiancée, pendant que, dans le fond du théâtre, on aurait vu s'évanouir la présence d'Oberon et s'éloigner, avec un bruit encore terrible, les cent mille chevaliers-fées qui viennent d'emporter Babylone et de détruire en une heure tout un royaume païen... Avec un tel dénoûment, notre chanson aurait du moins offert une apparence d'unité qui, suivant nous, lui fait défaut. Mais, hélas! le lecteur a encore à lire trois mille huit cents vers!! Décidément, il faut résumer notre résumé.

VIII

A Bordeaux. Huon trouve son fief envahi par des traîtres; il en triomphe. Oberon lui promet le royaume de Féerie. Fin du roman.

Les plus ardents admirateurs de nos Chansons de geste conviennent volontiers que cette seconde partie de *Huon de Bordeaux* est très-inférieure à la première. Il y a dans le début de ce poëme une certaine grandeur épique que nous avons essayé de faire revivre; il y a

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 6587-6659. — [2] *Ibid.*, vers 6660-6687.

dans les aventures de notre héros en Orient une certaine fantaisie gracieuse qui plaît à l'imagination et qui a bien inspiré Shakspeare, Weber et Wieland. Mais qui pourrait s'attacher aux dernières péripéties de notre légende? Qu'avec une brutalité bestiale, notre héros, à peine embarqué, se jette sur Esclarmonde et se livre sans vergogne à ce vice abject contre lequel l'avait mis en garde la chasteté d'Oberon et que cet admirable protecteur lui avait sévèrement interdit[1]; qu'une épouvantable tempête vienne, tout aussitôt, le châtier de son crime et l'arracher de force à ces embrassements coupables[2]; qu'il soit séparé d'Esclarmonde par les Sarrasins et abandonné par eux dans une île déserte, pieds et poings liés, yeux bandés, misérable enfin et « *tout aussi nu comme au jor que fu nés* [3] » ; que la triste Esclarmonde soit épousée par le roi païen Galafre, qui d'ailleurs consent à la respecter pendant l'espace de deux années; qu'elle attende en pleurs la délivrance et le retour de son ami[4]; que Galafre refuse de la rendre à Yvorin, frère de Gaudisse, et qu'une guerre éclate à ce sujet entre les deux princes mécréants[5] ; que notre héros, merveilleusement délivré par le lutin Malabron et recueilli d'abord par un pauvre ménestrel, se mette ensuite au service d'Yvorin, se rende célèbre par ses beaux coups de lance, et tue Sorbrin, neveu de Galafre[6]; que, peu de temps après, les treize compagnons de notre Bordelais offrent de leur côté leurs épées au roi Galafre contre son ennemi Yvorin[7]; qu'un combat singulier ait lieu entre Huon et Geriaume, le plus dévoué de ses compagnons, entre ces deux amis qui enfin se reconnaissent et tombent dans les bras l'un de l'autre[8] ;

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 6688-6785.—[2] *Ibid.*, vers 6786-6858. —[3] *Ibid.*, vers 6859-6871. — [4] *Ibid.*, vers 6872-6934. —[5] *Ibid.*, vers 6935-6984. — [6] *Ibid.*, vers 6985-7824. —[7] *Ibid.*, vers 7825-8043. —[8] *Ibid.*, vers 8044-8124.

que les Français se rendent maîtres d'Aufalerne et que Huon retrouve enfin sa chère Esclarmonde[1]; qu'il passe tour à tour par ces aventures ridicules, enchevêtrées et inutiles : c'est ce que le lecteur n'a vraiment pas besoin de savoir en détail; ce sont autant de récits qui le jetteraient en un ennui profond et presque irrémédiable. Il vaut mieux en venir bien vite au dénoûment d'un aussi long poëme.

Pendant que l'ami d'Oberon rend son nom illustre dans tout l'Orient; pendant qu'il sait donner à tant de hauts faits leur digne couronnement en conduisant Esclarmonde aux pieds de l'*Apostole;* pendant qu'on baptise la païenne qui se confesse de tous ses « peciés creminés » et que le Pape célèbre le mariage de Huon avec la fille de Gaudisse[2], un traître commande à Bordeaux; un traître s'est emparé de l'héritage légitime du jeune duc, et a usurpé tous ses droits. Et ce misérable n'est autre que Gérard, le propre frère de notre héros. Gérard n'attendait plus Huon : il avait épousé la fille du traître Gibouard, et voulait garder à tout prix un si beau fief si injustement usurpé. C'est donc en vain que le fils aîné du duc Seguin a couru tant de dangers, traversé tant de mers, vaincu tant d'ennemis; c'est donc en vain qu'il montre à sa jeune femme les belles murailles de Bordeaux : il ne pourra même plus entrer dans sa ville, ni commander dans son fief; il sera un étranger sur sa propre terre[3]. Tout d'abord, son frère Gérard lui montre un visage charmant, « et chil le baise en autel loiauté — Que fist Judas qui traï Damedé[4] ». Et, en effet, une embuscade est dressée contre Huon, qui ne sait pas se défier de son frère : les compagnons du légitime seigneur sont mis à mort et

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 8125 et suiv.— [2] *Ibid.*, vers 8648-8760. — [3] *Ibid.*, vers 8761-8946, et aussi 8469-8647. — [4] *Ibid.*, vers 8947-9110.

leurs corps sont jetés à l'eau; Huon lui-même est brutalement emprisonné[1]. L'innocence, comme on le voit, est bien loin de triompher et le crime est insolemment victorieux. Lorsqu'on dramatisa au moyen âge la légende de *Huon de Bordeaux*, je suis certain qu'à ce moment du drame, le public devait montrer le poing aux malheureux acteurs chargés de représenter Gérard et Gibouard. On ne peut, encore aujourd'hui, jouer de tels rôles sans danger.

Mais qu'on se rassure : le roman ne peut ainsi finir. L'innocence triomphera.

Le fils de Seguin a deux défenseurs : l'un dans le monde merveilleux, c'est le petit roi Oberon ; l'autre dans le monde réel, c'est le vieux duc Naimes. Surtout, il a pour lui la justice. Charlemagne, qui de plus en plus perd la tête et devient « rassoté », commence par entrer en une de ses colères d'enfant contre Huon qui, au dire du traître Gérard, n'a pas rempli sa mission auprès du roi Gaudisse[2] : « Sire », lui dit Naimes, « allez » à Bordeaux, et jugez par vous-même. » L'Empereur s'y laisse conduire[3], mais c'est pour ordonner la mort du malheureux Huon, qui décidément est déclaré coupable et ne peut fournir les preuves de l'heureux succès de son voyage à Babylone. Gérard, en effet, s'est emparé des dépouilles du roi Gaudisse, et Naimes essaye fort inutilement de défendre un accusé qui n'a pour lui que le sincère accent de sa parole. Ce prétendu coupable sera pendu[4]. Esclarmonde, dont la conversion fut trop légère, n'hésite pas alors à blasphémer le Dieu qu'elle a confessé dans un accès de sensibilité amoureuse : « Si vous mourez, je renierai la chrétienté », dit-elle[5]. Mais qui s'intéresse à Esclarmonde ? Comme

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 9111-9400.—[2] *Ibid.*, vers 9401-9520. —[3] *Ibid.*, vers 9572-9614.—[4] *Ibid.*, vers 9615-9975.— [5] *Ibid.*, vers 9979-10001.

toutes les princesses sarrasines de nos romans, comme presque toutes nos femmes épiques, elle n'a pas d'âme vivante, elle n'a même point de passion vraie, elle ne sait pas ce que c'est que la lutte morale, et la dernière de nos héroïnes de roman vaut toutes ces poupées mécaniques et sensuelles.

Huon est plus digne de notre sympathie : « *Trestuit* » *proioient pour le caitif Huon — Et l'enfes plore des* » *biax iex de son front.* » Un héros qui pleure est un héros qui vit. Naimes, hélas! ne peut rien pour lui, et il a en vain recours à un dernier argument qui ne touche guère Charlemagne : « Sire », lui dit-il, « vous » ne pouvez juger les Pairs qu'à Saint-Omer, Orléans ou » Paris. » Le vieux duc espère par là gagner du temps. Mais l'Empereur a soif du supplice de Huon[1]. Il est temps qu'Oberon paraisse[2]. Le merveilleux petit nain est le *Deus ex machina* qui va mettre fin à ce trop long roman, et ce ne sera pas le moindre de ses prodiges.

Aux portes de la ville, autour du palais, un bruit effrayant se fait entendre, comme le bruit d'une armée immense : cliquetis de fer, hennissements de chevaux, tempête de voix. C'est Oberon avec ses cent mille hommes qui accourt enfin à la délivrance de son malheureux protégé. Le petit roi de Monmur entre, fier et presque insolent, dans le palais du Roi de Saint-Denis[3]. A sa voix, les fers de notre héros tombent à terre, et cet innocent se relève[4]. Oberon devant lui, sur une table plus haute de deux pieds que celle de Charlemagne, a placé son fameux hanap, son haubert et son cor d'ivoire[5]. Il paraît que les barons français n'avaient pas alors leurs consciences très-nettes : car aucun d'eux ne

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 10002-10100. — [2] *Ibid.*, vers 10101-10133. — [3] *Ibid.*, vers 10134-10189. — [4] *Ibid.*, vers 10190-10193. — *Ibid.*, vers 10194-10200 et 10126-10130.

peut boire dans la coupe magique, qui ne se remplit que sous les lèvres d'un chrétien en état de grâce[1]. Charlemagne, par-dessus tout, est accusé par Oberon d'un péché monstrueux, que le nain, en sa bonté, ne veut pas révéler aux barons[2]. Après avoir ainsi convaincu tous les Français de sa puissance et du misérable état de leurs âmes, il en arrive à proclamer la parfaite innocence du frère de Gérard. Il raconte les voyages de Huon, et tout ce qu'a fait son jeune ami à la cour de Gaudisse, pour obtenir enfin sa réconciliation avec l'empereur Charles[3]. Puis, le petit roi-fée se tourne, terrible, vers les traîtres Gérard et Gibouard : « Faites l'aveu de votre crime », leur crie-t-il. Ils le font, tout tremblants, et, sur-le-champ, malgré les supplications de Huon en faveur de son frère, ils sont pendus. L'innocence triomphe et le crime est puni[4].

Et au milieu de tous ces prodiges, des éclats de cette joie et des baisers de cette réconciliation, au moment même où Charles vient de rendre enfin tous ses fiefs au protégé d'Oberon, quand le vieux Naimes est plus joyeux que tous les autres de ce dénoûment inespéré, Oberon s'apprête à quitter ce palais où il a fait triompher la justice : « Huon, dans trois ans, vous viendrez à ma » cité de Monmur, et je vous donnerai mon royaume. » Vous porterez au front couronne d'or. Quant à moi, » je ne veux plus demeurer dans le siècle ; je vais aller » là-haut, là-haut, en paradis. Notre-Seigneur m'ap» pelle, et mon siége est préparé à sa droite. Adieu[5]. » Oberon disparaît, et le roman finit[6].

[1] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 10233-10235. — [2] *Ibid.*, vers 10201-10227. Voyez, sur la nature probable de ce péché, le chapitre V du présent volume et, en particulier, les pages 65, 66. — [3] *Huon de Bordeaux*, édit. Guessard, vers 10242-10262. — [4] *Ibid.*, vers 10263-10369. — [5] *Ibid.*, vers 10370-10463. — [6] *Ibid.*, vers 10464-10495. Voyez, plus haut (pp. 742-745), la Notice sur les *Suites* de *Huon de Bordeaux* et l'analyse de ces Suites.

CHAPITRE XXIX

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE CHARLEMAGNE[1]

Couronnement Looys (1re partie), etc.

Analyse du *Couronnement Looys.*

Les aventures de Huon de Bordeaux nous ont conduit jusqu'aux dernières années de Charlemagne : il ne nous

[1] Fidèle au devoir que nous nous sommes imposé de fonder uniquement notre récit sur nos Chansons de geste, de ne jamais les fragmenter et de les résumer, chacune à leur place, dans la geste même à laquelle elles appartiennent, nous n'avons pas raconté, dans le présent volume, certains épisodes de l'histoire poétique de Charlemagne qui se trouvent épars dans les chansons des autres cycles ou qui n'ont pas donné lieu à des Romans dont le texte soit parvenu jusqu'à nous. Mais nous croyons nécessaire de les résumer ici, rapidement et avec clarté. Nous tenons à être complet.

I. ÉPISODES DE L'HISTOIRE POÉTIQUE DE CHARLEMAGNE QUI SE TROUVENT DANS LES CHANSONS DES AUTRES GESTES. — Dans GARIN DE MONTGLANE, le héros du poëme est mis, dès la fin de ses enfances, en relation avec le grand Empereur. Un Ange apparaît au père de Garin et lui enjoint d'envoyer son fils à la cour de Charles. Le jeune homme part, armé de la terrible épée Florence. Il trouve le fils de Pepin en lutte avec les fils de la Serve, de la fausse Berte. L'impératrice, femme de Charles, se prend tout aussitôt d'un violent amour pour Garin, qui repousse noblement les avances de cette adultère et lui laisse, autre Joseph, son manteau entre les mains. L'Empereur, qui le croit coupable, entre dans une grande fureur et semble se radoucir un moment pour jouer gravement aux échecs avec celui que la Reine a indignement accusé. Mais l'enjeu est formidable : si Garin perd, il aura la tête coupée; s'il gagne, il sera roi de France. Notre héros, vainqueur, se contente de demander à Charles les fiefs de Montglane et de Montirant, qui sont encore aux mains des Albigeois. Puis, il se met en route et marche d'aventure en aventure. Le roman se termine par le mariage de Garin avec la belle Mabile. (*Garin de Montglane* est un roman de la décadence qui ne repose sur aucune tradition légendaire.)

Dans AIMERI DE NARBONNE, Charles revient d'Espagne après Roncevaux. Tout à coup il aperçoit une belle ville dont la situation et la richesse le tentent. C'est Narbonne; elle est au pouvoir des Sarrasins. « Qui veut prendre Nar» bonne? » s'écrie alors le grand Empereur. Et il ajoute : « Celui qui s'en » rendra le maître en sera le gouverneur. » Tous les barons refusent, l'un après l'autre, un honneur aussi périlleux. « Eh bien ! c'est moi, c'est moi qui la » prendrai », dit Charles. C'est alors qu'Hernaut de Beaulande réclame cette gloire pour son jeune fils Aimeri, qui est à peine chevalier. Aimeri prend la

reste plus qu'à raconter la mort du plus épique de nos grands hommes... Les Sarrasins paraissent décidément

ville et en reçoit l'investiture des mains de l'Empereur ravi. Ce beau poëme peut passer pour une de nos plus anciennes et de nos meilleures chansons.

Dans les ENFANCES GUILLAUME, on voit le roi de France demander à Aimeri ses quatre fils aînés pour les adouber chevaliers : « Je veux que vous me les ameniez » vous-même », dit Charles. Mais, pendant qu'Aimeri les conduit à l'Empereur, les Sarrasins sont traîtreusement avertis de son absence et en profitent pour assiéger Narbonne. Le duc de Narbonne est lui-même attaqué par sept mille autres païens non loin de Montpellier. C'est dans ce combat que se révèle pour la première fois le courage de Guillaume : il se jette sur les Sarrasins et délivre son père. Couvert de cette première gloire, il peut se présenter avec quelque fierté devant l'Empereur. Il triomphe, sous les yeux de Charles, d'un champion de Bretagne qui avait déjà abattu quinze chevaliers. Voilà le Roi enchanté de notre jeune héros : il veut sur-le-champ l'*adouber*. Mais on ne trouve pas d'armes assez fortes pour le nouveau chevalier. Après de longues recherches, on finit par rencontrer une armure qui a été jadis conquise par Alexandre ; la targe n'est rien moins que le présent d'une fée, etc., etc. Guillaume est revêtu de ces merveilleux *garniments*. Mais à peine est-il adoubé, qu'un messager arrive : « Narbonne va tomber au pouvoir des Sarrasins. » Guillaume part, traverse la France, arrive à Narbonne, et fait lever le siége.

On possède plusieurs versions du DEPARTEMENT DES ENFANS AIMERI. Dans celle du ms. de la Biblioth. nat., fr. 1448, on voit Beuves, Aïmer et Guillaume envoyés par leur père à la cour de Charlemagne. L'Empereur leur fait bon accueil. A Beuves il donne la fille du roi Yon de Gascogne, la belle Helissent; à Aïmer il confère la chevalerie, etc. = Le récit du ms. de la Biblioth. nat., fr. 24369, diffère notablement du précédent. Guillaume, qui y tient beaucoup plus de place, est mandé à Paris par le vieux Roi qui lui donne à gouverner le quart de la France et en fait son gonfalonier. C'est alors aussi que ses frères sont adoubés chevaliers, etc. = Une version en prose nous est restée (Bibl. nat., fr. 1497), qui est évidemment calquée sur un poëme aujourd'hui perdu : c'est Hernaut qui en est le héros. Une série d'aventures tragi-comiques excitent contre lui la colère de l'Empereur ; mais Charlemagne finit par lui pardonner et par lui confier, ainsi qu'à ses frères, les premières fonctions de l'Empire.

Dans le SIÉGE DE NARBONNE, dans ce poëme que nous avons jadis découvert (Bibl. nat., fr. 24369, etc.), Guibelin et Roumans sont chargés par Aimeri d'aller réclamer à Paris les secours nécessaires au salut de Narbonne. Ils arrivent en présence du roi Charles, qui les accueille et leur dit : « C'est moi » qui ai donné Narbonne à votre père ; il est bien juste que je la lui con- » serve. » Par malheur, l'Empereur ne peut faire cette expédition en personne, à cause des Saisnes qui menacent l'Empire; mais il envoie au secours d'Aimeri la belle armée des Herupois. Cf., sur ces deux derniers poëmes, le *Departement* et le *Siége de Narbonne*, les variantes importantes qui se trouvent dans la compilation italienne, *I Narbonesi* (édit. Isola, t. Ier, pages 115 et suiv.).

Les événements racontés dans le COURONNEMENT LOOYS touchent de si près à l'histoire de Charlemagne que nous les avons résumés dans notre texte.

Dès le début de DOON DE MAYENCE, le héros de la chanson fait preuve d'une brutalité peu commune. Il se refuse net à saluer l'Empereur. Charles s'irrite ; mais Doon ne se soucie guère d'une telle colère et ne s'en montre que plus insolent encore : « Voulez-vous le comté de Nevers ? » dit le pauvre roi tout tremblant à ce fou furieux. « — Non. — Voulez-vous la cité de Laon ? — Non. » Doon demande la cité de Vauclère, qui est au pouvoir des Sarrasins, avec la main de Flandrine, la fille de l'Aubigant. « Si tu me refuses », dit-il à Charle-

vaincus ; les Normands ne se montrent plus sur les côtes de l'Empire ; les Saxons sont chrétiens ; l'Apo-

magne, « je vais immédiatement te couper la tête. » Charlemagne s'indigne enfin, et il eût dû s'indigner plus tôt. Un grand duel est décidé entre Doon et l'Empereur ; il commence, il est terrible. Mais un Ange intervient qui met fin au combat et ordonne à Charles d'aider Doon à conquérir Vauclère. Doon ne tarde pas à épouser Flandrine et engendre Gaufrey, qui fut père d'Ogier. Mais il ne reste pas longtemps en repos. Voilà qu'une grande guerre s'engage contre Danemon, roi des Danois. Les chefs des trois grandes gestes, Doon, Garin et Charles, y prennent part ; tous trois sont faits prisonniers. Par bonheur ils ont un puissant allié : c'est un géant, une sorte de Varocher énorme, un vilain, du nom de Robastre, qui ressemble étrangement à Rainoart au Tinel, et qui rend d'inappréciables services à Garin, à Doon et à l'Empereur avec sa formidable cognée qui vaut bien des épées. L'impératrice Galienne envoie cent mille hommes au secours de Charles, qui revient à Paris. Quant à Doon, il a successivement douze enfants de Flandrine, qui, tous, feront un jour leur apparition à la cour de l'Empereur.

La chanson de GAUFREY est consacrée à l'histoire des douze fils de Doon de Mayence, et surtout aux aventures de l'aîné. Il faut seulement noter qu'un des frères de Gaufrey, du nom de Grifon, engendre Ganelon, celui qui trahira la France à Roncevaux.

Nous avons longuement résumé dans notre texte OGIER LE DANOIS et RENAUD DE MONTAUBAN.

Charlemagne, dans AYE D'AVIGNON, veut lui-même *adouber* chevalier Garnier de Nanteuil. Il le nomme son gonfalonier et son sénéchal ; il lui donne Aye, fille d'Antoine, duc d'Avignon. Mais la belle Aye avait déjà été promise par son père à Berenger, fils de Ganelon. De là les guerres et les aventures qui remplissent le reste de la chanson.

Dans GUI DE NANTEUIL, le héros arrive un jour à la cour de Charlemagne et y reçoit le meilleur accueil. L'Empereur va même jusqu'à lui confier le gonfanon impérial. Jalousie de la famille de Ganelon Hervieu de Lyon ose accuser Gui devant le roi. Combat singulier entre Gui et Hervieu, qui est vaincu. Mais les traîtres ne se découragent pas et font tomber le « valet de Nanteuil » dans un guet-apens savamment préparé. Gui se défend en brave ; Hardré, l'un des traîtres, reçoit la mort. Au milieu de tous ces complots odieux, Charlemagne joue le rôle le plus piteux. Il a peur des traîtres, il les caresse, il reçoit leurs présents avec un sourire. A Hervieu il veut donner Églantine ; mais Églantine aime Gui de Nanteuil, et notre héros ne permettra pas qu'elle soit ainsi mariée malgré elle. Dans sa lutte contre Hervieu, il est puissamment secouru par Ganor, second époux d'Aye, sa mère. Les traîtres sont encore une fois battus, et Hervieu est mis à mort. Charlemagne vaincu, lui aussi, dans la personne de ceux qu'il avait la bassesse de protéger, Charlemagne retourne honteusement à Paris. Gui épouse Églantine et tient la Gascogne de l'Empereur.

C'est sous Charlemagne que se passe l'action de PARISE LA DUCHESSE, mais le grand Empereur n'y est d'ailleurs nommé qu'une fois (au 5e vers).

Dans MAUGIS D'AIGREMONT, ce cousin des quatre fils Aymon, après avoir couru mille aventures en Sicile et en Espagne, après avoir appris la sorcellerie à Tolède, revient en France, où il défend d'abord un de ses oncles contre Charlemagne, où il défend ensuite l'Empereur contre les Sarrasins.

Charles, dans AMIS ET AMILES, reçoit les offres de service de ces deux amis incomparables. L'un d'eux, Amis, épouse Lubias, sœur de Hardré ; l'autre, Amiles, est aimé de Belissent, fille de l'Empereur. Celle-ci, éhontée comme la plupart des jeunes filles de nos romans, fait au jeune chevalier les avances les

stole jouit en paix des triomphes du grand Empereur; les hauts barons n'osent plus lever la tête. Charles deux fois centenaire, du haut de ce trône où siége sa majesté encore terrible, n'aperçoit plus nulle part un seul mouvement de rébellion, n'entend plus un seul murmure contre l'Église ni contre lui. Il peut mourir.

Il s'était proposé une triple tâche : maintenir la papauté dans Rome; mettre le pied sur le paganisme musulman et germain ; créer fortement l'unité de l'Empire malgré les prétentions et les révoltes des

plus odieuses, et va même, à minuit, se coucher impudemment auprès de lui. Mais le traître Hardré n'était pas loin : il a tout vu ; il dénonce Amiles, qui est très-innocent de ces agressions impures de Belissent. Un duel est décidé entre le traître et l'accusé ; mais ce n'est pas en vain que celui-ci possède un ami, un frère comme Amis : « Je me battrai pour toi », dit ce nouveau Pylade. Il combat Hardré, il le tue, et l'Empereur, le prenant pour Amiles, lui donne sa fille Belissent avec laquelle Amis garde la chasteté la plus complète. Le reste du roman est étranger à l'histoire de Charlemagne.

Une partie de JOURDAIN DE BLAIVES est consacrée au récit de la lutte entre Charlemagne et le héros de la chanson. Ces deux ennemis se réconcilient, et Jourdain épouse Oriabel, fille de l'Empereur.

II. ÉPISODES DE L'HISTOIRE POÉTIQUE DE CHARLEMAGNE QUI N'ONT PAS DONNÉ LIEU A DES CHANSONS DE GESTE DONT LE TEXTE SOIT PARVENU JUSQU'A NOUS. — La PRISE DE NARBONNE a été l'objet de plusieurs récits, et nous avons résumé ailleurs celui du *Philomena*. Charlemagne vient de conquérir Carcassonne sur les Infidèles ; c'est en 789. Narbonne est assiégée par l'Empereur et défendue par Matran. Les Sarrasins se jettent sur l'abbaye de la Grasse et sont repoussés par les moines. Borel de Combe-Obscure est envoyé par Marsile au secours des païens; grande bataille qui met Narbonne au pouvoir des Français. Aimeri de Beaulande est créé duc de la ville ainsi conquise, et Marsile essaye en vain de reprendre cette conquête aux chrétiens. (Voy. les *Épopées françaises*, t. Ier, pp. 486, 487.)

La PRISE DE CARCASSONNE n'est racontée que dans certains récits qui sont restés à l'état oral. On connaît la fable d'après laquelle une des tours de la ville assiégée par le grand Roi s'inclina respectueusement devant lui. On connaît la légende plus curieuse encore de « dame Carcas » qui sut défendre sa ville contre l'effort du puissant Empereur et de tout l'Empire. C'est peut-être faire beaucoup d'honneur à ces contes que de les discuter scientifiquement. Voyez à la Bibliothèque nationale, fr. 8648, p. 157 (*Antiquités de Rullmann*), le dessin d'une tête représentant « dame Carcas », qui se trouvait à Béziers, au dehors de la porte de Carcassonne. Cf. l'*Histoire ecclésiastique et civile de la ville de Carcassonne*, par le R. P. Bouges, 1711.

La PRISE D'ARLES est l'objet, dans la *Kaisercronik*, d'un récit curieux que cite M. Gaston Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 258) : Charles en fit le siége pendant sept ans, et n'en vint à bout qu'en détournant les eaux d'un grand canal qui apportait aux assiégés toutes leurs munitions, tous leurs vivres. (Vers 14, 901 et suiv.)

grands vassaux. Cette triple tâche est enfin accomplie : il peut mourir...

Dernière Cour plénière tenue par Charlemagne.

Sentant sa fin prochaine, Charles voulut donner une solennité extraordinaire à la dernière de ses Cours plénières. Une de nos plus vieilles chansons raconte que la chapelle d'Aix reçut alors sa consécration définitive[1]. Dans les chambres du palais impérial se tinrent quatorze comtes pour rendre la justice au peuple. Pas un n'eut à se plaindre, et aucun droit ne fut lésé. « Hélas ! ajoute le vieux poëte, il n'en est plus de même aujourd'hui, et le siècle de la justice est passé[2]. »

La fête fut belle. Le Pape était près du vieil Empereur et lui chanta la messe, entouré de trente-six archevêques et évêques, de vingt-huit abbés et de quatre rois couronnés. A l'offrande, Charles fut plus généreux que jamais[3]. Tout prenait je ne sais quel air solennel. Lorsque meurt un grand roi à la fin d'un long règne, il y a partout un certain effroi majestueux que rien ne peut rendre. C'est cet effroi que ressentaient les barons de Charlemagne.

Tous les yeux, d'ailleurs, se portaient sur l'autel où brillait la couronne d'or, la couronne de Charles[4]. Le vieil Empereur, avant de mourir, la voulait placer lui-même sur la tête de son fils.

Le grand Empereur abdique en faveur de son fils. Ses derniers conseils à Louis.

Un grand silence se fit soudain; au *letrin* venait de monter un archevêque : « Barons », dit-il d'une voix grave, « Charles le Grand est arrivé à la fin de ses jours; » il a *usé son temps* et ne peut plus porter cette cou- » ronne, mais il veut la donner à son fils[5]. » Dans l'église on entendit alors un bruit formidable. Toutes les mains se levèrent vers le ciel, toutes les voix écla-

[1] *Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 28-29 : « Quant la chapele fut beneoite à Es — Et li mostiers fu dediez et fez. » — [2] *Ibid.*, vers 30-39 : « Nus ne se claime que très bien droit n'en ait. — Lors fist-on droit, mès or nel feit l'en mès, etc. » — [3] *Ibid.*, vers 40-47. — [4] *Ibid.*, vers 48-50. — [5] *Ibid.*, vers 51-56.

tèrent en une acclamation joyeuse : « Loué soit Dieu ! » nous n'aurons pas de roi étranger[1]. » Remarquez que toute cette cérémonie est germanique autant que chrétienne. Le Roi ne regarde pas son fils comme ayant des droits absolus à la couronne : il le présente aux suffrages de ses barons. Le principe de l'élection s'épanouit ici, plutôt que celui de l'hérédité.

Le vieil Empereur prit alors la parole : « Viens ici, viens, mon fils [2]. » Et alors, d'une voix de tonnerre, en présence du Pape, des rois, des évêques, des abbés, des comtes et des barons de son Empire, le bienheureux Charles donna à son royal enfant les conseils suivants, dont rien n'égale peut-être la sévère beauté : « Voici ma couronne; mais je ne te la veux donner qu'à certaines conditions. Évite avant tout l'injustice, la luxure, le péché ; ne te rends jamais coupable d'une seule déloyauté, et n'enlève pas leur terre aux orphelins. Es-tu prêt à te conduire de la sorte ? Alors, prends la couronne. Sinon, n'aie pas l'audace de la toucher, et laisse-la [3]. » On n'est pas plus chrétien, on n'est pas plus fier.

« Voici ma couronne, dit Charles. Il te faudra, si tu la désires, être toujours en guerre contre les païens, marcher à la tête de cent mille hommes, passer les eaux de la Gironde, t'élancer sur les Sarrasins, les confondre, les écraser, et joindre leur terre à la tienne. Es-tu prêt à te conduire de la sorte ? Alors prends la couronne. Sinon, n'aie pas l'audace de la toucher, et laisse-la [4]. »

A trois reprises, la rude voix du grand Empereur retentit ainsi dans la chapelle d'Aix : les rois et les barons pleuraient, les évêques et les prêtres pleuraient ; ils avaient peur de la colère de Charles. Quant à Louis,

[1] *Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 57-60. — [2] *Ibid.*, vers 61. — [3] *Ibid.*, vers 62-69. — [4] *Ibid.*, vers 70-77.

plus effrayé que tous les autres, il restait tout tremblant devant son père et n'osait pas étendre sa main vers la couronne. C'est alors que la rage du roi de France éclata, terrible : « Ce n'est pas là mon fils », s'écria-t-il. « Quelque *pautonier* aura couché avec ma » femme et engendré ce couard héritier. Allons ! » ajouta-t-il, « qu'on lui coupe les cheveux et qu'on le » jette dans une abbaye. Il sonnera les cloches à mer» veille, et nous en ferons un bon marguillier[1]. » Un silence mortel se faisait autour de l'Empereur et de son fils.

Hernaut d'Orléans tente d'usurper la couronne de Louis. Il est tué par Guillaume au Court-nez qui se fait le défenseur en titre du fils de Charlemagne.

Mais il y avait parmi les barons un traître qui rompit ce silence : « Sire », dit-il à Charles, « ne soyez point » si dur avec votre fils qui n'a encore que seize ans. » Donnez-moi votre royaume à gouverner pendant trois » années. Au bout de ce temps, Louis sera sans doute » devenu un excellent chevalier; je lui rendrai alors » toutes ses terres et le mettrai en possession de l'Em» pire[2]. » Vous pensez peut-être que le père de Louis va, malgré la majesté du lieu saint, se précipiter sur le traître et l'abattre à ses pieds. Non, Charlemagne, dans notre légende, est plus débonnaire que son fils ne l'a été dans l'histoire. Comme s'il était soudain tombé en enfance, il répond à Hernaut d'Orléans : « Très-volon» tiers; prenez mon royaume. » Tout à l'heure nous avions affaire à saint Louis; maintenant, c'est Charles le Gros, ou c'est Prusias.

Par bonheur, il est quelqu'un qui n'a pasencore été consulté. Oui, le meilleur chevalier de l'Empire était absent, tandis que cette trahison s'ourdissait contre le successeur légitime de Charlemagne. Guillaume Fierebrace était au fond des bois et chassait, pendant que

[1] *Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 78-96. — [2] *Ibid.*, vers 97-107.

l'Orléanais se mettait hardiment la couronne sur la tête[1]. Mais Louis peut se rassurer : son vengeur approche. A son retour de la chasse, le fils d'Aimeri de Narbonne apprend tout ce qui vient de se passer[2]. L'indignation lui monte au visage. Couvert de poussière, l'épée au côté, la rage au cœur, il entre brutalement dans la basilique et, sans dire un mot, se jette sur Hernaut, lève sur lui son poing énorme, le laisse retomber lourdement, et, d'un seul coup, étend le traître roide mort à ses pieds et à ceux de Charles[3]. Puis, brusquement, avec le sans-gêne d'un barbare, il empoigne la couronne placée sur l'autel et la place fortement sur le front de Louis : « *Tenez, beau sire, el non de Deu el ciel, — Que* » *te doint force à estre justicier !* » A la vue de son fils couronné, le vieil Empereur daigne enfin sourire et se montrer joyeux : « Merci, sire Guillaume, merci[4]. » Toute cette scène est d'une poésie sauvage et primitive Si ce n'est pas là l'Épopée, où la trouvera-t-on?

Charles s'adresse de nouveau à son fils, et achève de lui donner ses conseils suprêmes : « Tu vas être roi, lui dit-il. Respecte donc le bien des veuves et le droit des enfants. Sers la sainte Église. Enrichis les chevaliers. Rappelle-toi surtout que, quand Dieu fit les rois, ce fut pour le bonheur du peuple, et non pour l'injustice, le péché, la luxure et le vol. Il te faut écraser tous les torts sous tes pieds, t'humilier devant les pauvres, leur prêter aide et conseil ; mais avec les orgueilleux te montrer fier comme léopard. S'il en est qui se révoltent contre toi, arme rapidement plus de trente mille chevaliers, cours assiéger les rebelles, ravage leurs terres, et fais-les trancher en morceaux, ou noyer dans la mer, ou brûler dans le feu. Ne fais pas tes conseillers des

[1] *Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 108-112. — [2] *Ibid.*, v. 113-118. — [3] *Ibid.*, vers 119-138. — [4] *Ibid.*, vers 139-146.

vilains, et n'aie pleine confiance qu'en Guillaume, *le noble guerrier, fils d'Aimeri de Narbonne, le fier*[1]. » A ces derniers mots de son père, le jeune Louis se tourna vers Guillaume et s'agenouilla devant lui. Ce fut un moment touchant : « Je vous confie », dit l'enfant, « toutes » mes terres et tous mes fiefs[2]. » Guillaume alors étend la main vers les reliques de la chapelle et jura de garder fidèlement un tel dépôt[3]. « Seulement », ajouta-t-il en se tournant vers Charles, « laissez-moi avant tout accom- » plir un vœu que j'ai fait depuis longtemps. Il y a quinze » ans, j'ai promis d'aller prier à Rome sur le tombeau » de saint Pierre. Je vais tenir ma promesse et revien- » drai bientôt près de votre fils[4]. » Hélas ! avant que le fils d'Aimeri soit de retour, le vieil empereur sera mort et son jeune héritier courra de grands dangers[5]. Que Guillaume se hâte !

Au moment de se séparer, le vieil Empereur à la barbe fleurie et Guillaume Fierebrace tombèrent dans les bras l'un de l'autre[6]. Ce fut le dernier baiser qu'ils se donnèrent.

Et c'est ainsi que se termina la dernière Cour plénière tenue par Charlemagne.

Derniers instants, mort et sépulture de Charlemagne.

Quelque temps après, le roi des Francs assemblait ses barons auprès de son lit de mort et leur disait : « Ma vie » va finir; je vous demande une grâce. C'est de vous » bien aimer les uns les autres. La haine perd les » royaumes, l'amour les soutient. Aimez-vous[7]. »

Nos poëtes ne nous ont pas laissé plus de détails sur les derniers moments de cet homme prodigieux. Il nous sera peut-être permis de remédier à leur silence et de

[1] *Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 147-210. — [2] *Ibid.*, vers 211-220. — [3] *Ibid.*, vers 221-225. — [4] *Ibid.*, vers 226-236. — [5] *Ibid.*, vers 237-269. — [6] *Ibid.*, vers 236. — [7] « Por Dieu vous proi, quant ma vie ert finée, — Qu'entre vous n'ait descorde ne mellée. — Amés l'uns l'autre com bone gent senée : — Car par haïne est terre desertée. » (*Anseïs de Carthage*, Bibl. nat., fr. 793, f° 72 v°.)

les suppléer d'après des passages analogues de leurs autres chansons. On peut croire que la majesté de la mort de Roland ne manqua point à celle de Charlemagne. D'un dernier regard, il parcourut toute l'histoire de sa vie ; il fit l'énumération sublime de tous les royaumes qu'il avait conquis ; il se tourna vers sa bonne épée Joyeuse et se la fit mettre entre les mains. Sans doute, il voulut mourir debout, et se fit soutenir en cette position virile par ses barons en larmes. Le seul génie de l'auteur de notre *Roland* eût rendu dignement les dernières paroles du plus *roi* de tous les rois. Charles se souvint alors de sa mère la très-douce Berte, et pleura à la pensée des épreuves maternelles. Il se remit en mémoire les douleurs de son adolescence, son long exil en Espagne et son premier amour avec Galienne. Il se rappela, avec une joie triomphante, Rome conquise sur les païens, le Pape sauvé, l'Église sauvée. Il sourit à la pensée de l'enfance de Roland et se transporta par l'imagination dans les gorges d'Aspremont, où Durendal avait été conquise ; ces souvenirs l'animèrent, et pour la dernière fois il fit le mouvement de se précipiter sur ces païens qu'il abhorrait et dont il avait délivré l'Occident chrétien. Puis, il songea à ses grandes luttes contre tant de vassaux qui voulaient faire les rois et qui étaient redevenus ses très-obéissants sujets, à Girard de Viane, à Ogier, au duc Beuves d'Aigremont et à ce Renaud de Montauban dont la résistance avait été si noble. La pensée de sa femme Blanchefleur lui vint ensuite à l'esprit, et ce fut un rayon charmant dans cette âme assombrie par le voisinage de la mort. Mais tout à coup on le vit pleurer abondamment, et se tourner du côté de l'Espagne : « Roncevaux ! Roncevaux ! » s'écria-t-il. Et, prononçant les doux noms de Jésus et de la Vierge, tendant les bras vers son neveu Roland qu'il

voyait dans le ciel, il rendit l'esprit[1]. Les Anges épiaient son dernier soupir et portèrent son âme dans les fleurs du Paradis.

En ce moment les cloches se mirent d'elles-mêmes en branle dans toutes les églises de la chrétienté, et sonnèrent le trépas du grand Empereur.

Peu de jours après, on enterrait Charles le Grand dans sa basilique d'Aix; mais le sépulcre d'un tel homme ne devait pas être un sépulcre ordinaire. On ne le coucha point dans un cercueil banal; on ne lui infligea pas cette position vulgaire. Non, on le revêtit des habits impériaux et on l'assit sur son trône. Dans son poing inanimé on plaça son épée, et le vieux poëte ajoute qu'il semble encore menacer les païens : « *Encor manace la pute gent averse*[2]. »

Mais la « pute gent averse » trône depuis longtemps à Constantinople, et l'on voit bien que Charlemagne est mort.

[1] VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE.—*a.* M. G. Paris prétend que la fin de Charlemagne n'est racontée que dans une seule chanson de geste, le *Couronnement Looys:* c'est une erreur. Elle est aussi l'objet d'un récit, d'ailleurs peu développé, dans les derniers vers d'*Anseïs de Carthage.* = *b. c.* En dehors de nos Chansons de geste, les deux principaux récits légendaires relatifs à la mort du grand Empereur sont dus à Walafrid Strabo et à un continuateur de Turpin. Ni l'une ni l'autre de ces deux légendes n'est favorable à Charles. Walafrid Strabo (voy. les *Historiens de France*, t. V, 399) ne parle pas de lui-même, mais emprunte certain récit de l'abbé Hetto, mort dix ans après Charlemagne, qui l'avait emprunté à un de ses moines nommé Wettin. Ce moine, dans un songe, avait vu Charlemagne au fond de l'Enfer, où un monstre était implacablement occupé à lui ronger les parties viriles : « Pourquoi ce châtiment ? » demanda Wettin en rappelant toutes les vertus de Charlemagne. — « C'est qu'il a souillé ses bonnes actions PAR UN LIBERTINAGE HONTEUX. » Jean d'Ypres, en sa *Chronique de Saint-Bertin*, a reproduit cette vision qui fut célèbre au moyen âge, et a raconté longuement les présages qui annoncèrent la mort de Charlemagne (*Thesaurus anecdotorum*, III, 503, 504). — La « vision de Turpin » est plus connue, et ne fait pas plus honneur à la sainteté du fils de Pepin. L'archevêque de Reims vit l'âme du grand roi emportée par les démons. Mais un Galicien sans tête mit dans la balance tant de pierres et tant de poutres d'églises élevées en son honneur par l'oncle de Roland, que le bien pesa plus que le mal, et que l'âme de Charles entra dans la gloire. C'est ainsi qu'elle dut sa délivrance à saint Jacques.

[2] *Couronnement Looys*, Biblioth. nat., anc. 7186[3], f[os] 19, 20.

CHAPITRE XXX

LE CHARLEMAGNE DE L'HISTOIRE EST SUPÉRIEUR A CELUI DE LA LÉGENDE. — CONCLUSION

On prétend quelquefois que la légende embellit l'histoire, qu'elle grandit les héros, qu'elle supprime le réel au profit de l'idéal. Nous ne saurions, en aucun cas, partager cette opinion; mais, en ce qui concerne Charlemagne, elle est trop évidemment opposée à la vérité. Sur la vie et la mort de ce grand homme, le témoignage de l'histoire est autrement éloquent et, ne craignons pas de le dire, autrement poétique que le témoignage de la légende. Rien n'est beau comme le vrai.

Presque toujours, la légende est incomplète : elle n'envisage les héros que par un des côtés de leur génie; et le côté qu'elle choisit, c'est toujours le plus brillant et le plus tapageur. Dans un roi, la légende ne voit, ne cherche et n'admire que le conquérant; elle ne se passionne que pour le sabre et pour le sang versé. Elle aime les grands coups d'épée, les mêlées horribles, les chevaux ayant du sang jusqu'au poitrail, les montagnes de morts, les Roncevaux et les Aliscans, les Austerlitz et les Waterloo. Quant au reste, elle n'en fait pas état. Elle se soucie bien, en vérité, de l'administration, du gouvernement, de la procédure et des Codes! Elle fait la moue devant ces objets de l'étude et

de l'admiration des érudits, et d'un bond se relance dans les batailles.

Voyez ce que la légende avait fait de Napoléon Ier. Elle en avait fait « le petit caporal », « l'homme à la redingote grise »; elle l'avait gravé dans l'imagination populaire sous la forme d'un brillant capitaine, frissonnant d'impatience sur un beau cheval blanc et lançant en avant ses lanciers rouges et ses grenadiers épiques, tandis qu'à l'horizon luisait, blanche et joyeuse, l'aurore d'Austerlitz. Ou bien, elle le montrait seul, là-bas, tout là-bas, sur je ne sais quel écueil de l'Atlantique. Mais la légende s'était-elle jamais préoccupée de ce Napoléon administrateur et diplomate, de ce Napoléon pacifique, de cet universel et formidable César que nous a révélé la *Correspondance ?* Nous avait-elle fait voir le nouvel Empereur pensant à tout, se mêlant à tout, mettant à tout ses mains et son génie, réglant d'une part les destinées de la Papauté, et décrétant de l'autre la couleur de ses tapisseries et la forme de ses fauteuils? Nous l'avait-elle montré dirigeant les travaux de son Conseil d'État? Avait-elle jamais placé une plume dans ces mains faites pour l'épée? Non, non; elle ne connaissait que le soldat et l'exilé. Elle n'avait souci que de trois choses : Austerlitz, Waterloo, Sainte-Hélène. Et je dis que par là elle amoindrissait son héros au lieu de le grandir; je dis que la *Correspondance* peut révéler sans doute bien des erreurs et bien des fautes, mais qu'à coup sûr elle met dans son vrai jour le génie de Napoléon. L'histoire éclaire le héros tout entier; la légende n'en illuminait que le dixième.

Quant à Charlemagne, il faut aller plus loin. Non-seulement la légende lui a été fatale en ne montrant que quelques portions de sa grande âme, mais ses vertus légendaires elles-mêmes ont été singulièrement

rapetissées par nos poëtes. Et notez que je parle ici de nos meilleures chansons de geste, de nos plus anciennes épopées, de *Roland*, d'*Ogier*, du *Couronnement Looys*. Je ne fais pas, je ne veux pas faire allusion à ces poëmes de la décadence qui nous ont donné la caricature et non plus le portrait du grand Empereur.

Esquissons en traits rapides une comparaison entre le Charlemagne de l'histoire et celui de la légende.

Comparaison rapide entre la légende et l'histoire de Charlemagne. Le résultat de cette comparaison est tout à l'avantage de l'histoire.

Certes, l'Empereur de nos Chansons de geste est un prince très-chrétien. Sa foi est vive; elle est militante. Mais quelle naïveté et, disons tout, quelle imperfection dans cette foi qui n'a rien de viril ! Ses prières sont d'un enfant. Il connaît trois ou quatre traits de l'Ancien Testament et du Nouveau : « Daniel sauvé de la fosse aux lions, les trois enfants délivrés de la fournaise ardente, Jonas sortant de la gueule du monstre, Lazare ressuscité par la voix triomphante de Jésus-Christ. » Et c'est à peu près tout. Entendez au contraire le véritable Charlemagne s'écriant dans une lettre à Élipand de Tolède : « Je m'unis de tout mon cœur au Siége apostolique; » j'embrasse toutes les traditions anciennes qui nous » ont été conservées depuis la naissance de l'Église ; » je professe la doctrine des Livres inspirés de Dieu et » des Pères qui les ont expliqués dans leurs écrits[1]. » Voyez-le s'occupant, avec une subtilité magnifique, de toutes les hérésies qui déchiraient de son temps le sein de l'Église; faisant des distinctions nécessaires entre les mots *adoptio*, *adoptivus* et *assumptio*, *assumptus*, appliqués à l'incarnation du Fils de Dieu; réfutant lui-même les erreurs d'Élipand de Tolède et de Félix d'Urgel; citant les Écritures à toutes les pages de ses Capitulaires, et les citant avec une exactitude respec-

[1] Labbe, *Concilia*, t. VII, pp. 1049-1053.

tueuse ; se livrant dans ses lettres à de longues professions de foi, et développant la doctrine du *Credo* à la fameuse assemblée de 802 : « Je vous exhorte avant » tout, bien-aimés frères, à croire en un seul Dieu, » tout-puissant, Père, Fils, Saint-Esprit, seul vrai » Dieu, Trinité parfaite et vraie Unité, auteur de » tous nos biens. » Est-ce un roi, est-ce un Père de l'Église qui parle de la sorte ? C'est l'un et l'autre, en vérité, et la légende diminue le roi en supprimant le docteur.

Certes, dans nos Épopées nationales, l'Empereur de France est tout dévoué à l'*Apostole* de Rome, et plusieurs de nos poëmes ne sont, à vrai dire, que le récit de quelque expédition de Charlemagne contre les ennemis de la Papauté temporelle. Tel est le sujet du premier chant d'*Ogier*, d'*Aspremont*, des *Enfances Charlemagne*, des *Enfances Roland* et de la *Destruction de Rome*. Dans toutes ces chansons, le roi de Saint-Denis agit en faveur du Pape avec une rapidité et une énergie qui peuvent servir de modèle aux souverains de tous les siècles. Mais il convient d'ajouter que le Pape, délivré par Charlemagne, est ensuite condamné par la plupart de nos poëtes à une situation véritablement humiliante près de son trop puissant libérateur. L'*Apostole* en effet ne semble tenir une place dans nos romans que pour augmenter la splendeur de la cour de Charlemagne, pour relever l'éclat de la salle du trône à la façon d'une belle tapisserie. Il a tout l'air d'un chapelain de l'Empereur qui a pour principale mission sur la terre de dire tous les matins la messe au roi des Franks et de faire un petit sermon à l'armée impériale le matin des grandes batailles. Ce n'est pas ainsi que le véritable Charles a compris son dévouement au Saint-Siége. Lorsque en 774 il s'approcha, pour la première fois, de

la ville éternelle, Adrien voulut aller à la rencontre de son jeune sauveur; mais le roi mit pied à terre, se jeta à genoux, monta les degrés de Saint-Pierre en les baisant un à un, puis embrassa le Pape et le pria instamment de lui permettre d'entrer à Rome. Il rendait visible, en tête de ses actes, l'expression de son dévouement filial à l'Église : « Notre-Seigneur Jésus-Christ » régnant à jamais ; moi, Charles, par la grâce et la » miséricorde de Dieu, roi et recteur du royaume » des Franks, dévoué défenseur et humble auxiliaire » de la sainte Église de Dieu[1]. » Il disait de la chaire de Rome qu'elle devait être la maîtresse des choses ecclésiastiques : « Nous imposât-elle un joug à peine tolé» rable, ajoutait-il, il nous faudrait le porter avec une » pieuse dévotion[2]. » Qui ne se rappelle les vers si touchants qu'il fit composer pour honorer la mémoire de son ami, le pape Adrien, et qu'on ne peut lire sans être ému jusqu'aux larmes : « *Post patrem lacrymans, Carolus, hæc carmina scripsi; — Tu mihi dulcis amor, te modo plango, pater. — Nomina jungo simul titulis clarissima nostra; — Adrianus-Carolus; rex ego tuque pater.* » Non, jamais, dans nos Épopées, si puissantes pourtant et si chrétiennes, jamais nous n'avons trouvé l'expression de cette amitié, de ce respect, de ces regrets, de ce dévouement sans bornes au Suppléant de Jésus-Christ.

Dans nos romans, Charles, dès son enfance, dès la mort de son fils Pepin, reçoit de nos trouvères le titre glorieux d'Empereur. C'est fort bien. Mais le véritable caractère de ce rétablissement de l'Empire a-t-il été jamais signalé par les auteurs de nos Épopées nationales? Nous ne le pensons pas. Le vrai Charles n'est pas né

[1] *Capitulaires*, édit. de Baluze, I, p. 209. — [2] *Ibid.*, I, p. 257.

empereur : IL S'EST FAIT empereur, ce qui est fort différent. Il a compris que, pour arrêter les invasions des tribus barbares qui étaient encore en marche, et pour unifier énergiquement ces autres tribus qui avaient déjà fait halte, il fallait créer dans l'Occident latin un fort empire au sein duquel ses successeurs achèveraient son œuvre en complétant l'unité de tant de nations diverses. Jamais dessein plus grand n'est entré dans le cerveau d'un homme, et j'ai le regret de constater que nos épiques n'en ont pas saisi la grandeur. La suscription d'un diplôme de Charlemagne : *Carolus, serenissimus augustus, a Deo coronatus, magnus et pacificus imperator, Romanum gubernans imperium;* cette formule de chancellerie m'en dit peut-être bien plus que la plupart de nos romans. Et, à ce point de vue, je leur préfère encore cette simple légende des monnaies de Charles : RENOVATIO IMPERII ROMANI.

La plus redoutable besogne qui ait été imposée à ce grand homme, c'est, sans aucun doute, cette guerre contre les Saxons, qui l'occupa pendant près de quarante années. Oui, on vit, durant plus d'un tiers de siècle, le roi des Franks traverser et retraverser les forêts de la Germanie, fougueux, terrible, la vengeance à la main. La vérité nous oblige à répéter ici que, dans ses représailles contre cette race indomptable, le fils de Pepin dépassa souvent les limites du droit des gens et qu'il fit preuve, à l'égard des Saxons, d'une cruauté que Dieu a dû punir, que la postérité doit condamner. Mais voyons-nous dans nos Chansons de geste, voyons-nous la guerre contre Vitikind prendre les proportions énormes qu'elle offre dans l'histoire ? Hélas ! la pauvre *Chanson des Saisnes* fait triste figure à côté du récit historique de ces guerres de géants. Les petits rendez-vous de Sebille et de Baudouin, les coquetteries et les grâces

minaudières de la femme de Guiteclin, nous semblent étrangement fades et presque ridicules, si on les compare à ces épouvantables mêlées qui ensanglantèrent les vieilles forêts germaniques, à ces luttes désespérées, à ces conflits de deux religions, à ces hypocrisies des vaincus, à ces barbaries des vainqueurs et à ces formidables proscriptions qui terminèrent la guerre en dispersant les meilleures familles de la Saxe, en les éparpillant sous tous les vents du ciel.

Nos vieux poëtes n'ont rien su de la grandeur pacifique de notre Charlemagne; ils ne l'ont même pas soupçonnée. Ce génie qui, dans toutes les directions de son Empire, a lancé ses *missi dominici* comme des flèches destinées à frapper la barbarie; ce génie qui a corrigé les lois barbares, qui en a adouci la rigueur, qui les a de nouveau christianisées et baptisées; ce génie qui a dicté ou inspiré les Capitulaires, n'est point parvenu à la connaissance de nos trouvères. Ils n'ont gardé que le souvenir de son admirable justice, et il faut encore leur savoir quelque gré de cette imparfaite fidélité de leur mémoire.

Charlemagne, protecteur de la science et de l'art, ne pouvait pas réussir auprès de nos vieux poëtes : tout ce qui sent le maître d'école n'arrive jamais à devenir épique. Mais, en définitive, quelle lacune dans notre légende ! On n'y rencontre jamais ce vigoureux ennemi de l'ignorance, ce bel illuminateur de l'Occident, cet ami de Théodulfe et d'Alcuin, ce protecteur d'Éginhard, ce fondateur d'écoles, ce grammairien qui trouva le loisir d'écrire une syntaxe de sa langue native; ce compilateur érudit qui prit le temps de rassembler en un intelligent recueil les *lieder* de ses ancêtres; ce liturgiste qui, après son père Pepin, introduisit, avec une énergie peu commune, les chants et les prières de

Rome dans son Empire doublement romain. Ce lecteur assidu de la *Cité de Dieu*, ce théologien, ce littérateur, ce musicien, ce savant, n'apparaît pas une seule fois dans toute la série de nos chansons. Quelques-unes, il est vrai, conviennent que l'Empereur savait lire. Mais cet aveu est insuffisant, et, ici encore, Charles nous semble odieusement amoindri.

La mort du grand roi, telle qu'elle est racontée dans le *Couronnement Looys*, et les derniers conseils de Charles à son fils, tels que ce vieux poëme nous les présente, ne manquent certainement pas d'une véritable élévation. Rien de plus facile à comprendre : le récit de cette mort et l'expression de ces derniers conseils sont presque textuellement empruntés à l'histoire. Mais combien l'annaliste Thegan est encore supérieur à notre épique ! Le trouvère suppose que Charles s'irrite contre son fils Louis et le juge indigne d'occuper le trône : il se mêle à la foule de ceux qui ont calomnié le fils du grand Empereur. Les historiens, au contraire, ne donnent pas à Louis un rôle aussi médiocre : « Charles dit à son fils plusieurs autres choses devant la multitude et, à la fin, lui demanda s'il voulait obéir à ses préceptes. Louis répondit qu'avec la grâce de Dieu, il les observerait de tout son cœur. Alors Charlemagne lui ordonna de prendre de ses propres mains la couronne qui était sur l'autel, et de se la mettre sur la tête en souvenir de tous les préceptes de son père[1]. Louis s'étant mis la couronne sur la tête, les peuples s'écrièrent : « Vive l'empereur Louis ! » et célébrèrent ce jour avec joie. Charlemagne rendit grâces à Dieu en disant avec David : « Bénissez-nous, Seigneur, qui avez fait asseoir mon fils sur mon trône, sous mes yeux[2]. » Ensuite ils entendirent

[1] Thegan, *Vita Hludovici*. — [2] *Annales Moissiacenses*.

la messe et retournèrent au palais, le père appuyé sur le fils, comme ils étaient venus. Puis, ils s'embrassèrent tendrement et répandirent beaucoup de larmes comme s'ils avaient pensé qu'ils ne se verraient plus. » Et Thegan, après avoir rapporté la mort de l'Empereur, ajoute ces mots qui valent toute une chanson de geste : « *Carolus etiam inter paganos plangebatur, tanquam pater orbis.* »

Mais la légende n'a même pas respecté Charlemagne après sa mort, et il a fallu que ce grand homme fût déshonoré jusque dans l'autre vie. Ce ne sont plus nos poëtes, ici, qui sont coupables ; c'est le faux Turpin, ce sont les légendaires latins. Peut-on lire, sans haussement d'épaules et surtout sans indignation, ces fables niaises, ces imaginations ridicules ? Qu'est-ce que ce récit de Walafrid Strabo qui, d'après l'abbé Hetto, place Charlemagne dans un enfer stupidement décrit et où le grand Empereur est puni de *son libertinage honteux ?* Qu'est-ce que ces inventions de Turpin, qui a vu l'âme de Charles emportée par je ne sais quels diables plus laids que nature, et uniquement sauvée par l'apôtre Jacques, qui est obligé de jeter dans les éternelles balances les pierres et les poutres des églises construites en son honneur par l'empereur de France ? Conceptions doublement stupides, qui donnaient à la piété une direction déplorablement matérielle, et qui injuriaient Charlemagne avec une ingratitude à laquelle on ne saurait rien comparer.

Nos poëtes, du moins, ne sont pas coupables de telles monstruosités, et, si nous leur reprochons d'avoir amoindri la grandeur de Charlemagne, nous devons avouer qu'ils ont singulièrement augmenté la popularité militaire de leur héros. Grâce à eux, Charles, pendant tout le moyen âge, n'a pas été un grand homme confiné

dans l'histoire comme dans une prison muette et froide ; nos poëtes ont été l'y chercher, l'ont pris par la main et l'ont présenté à tous les peuples du moyen âge, éblouissant de lumière et rayonnant de gloire. La Renaissance était seule capable de mettre fin à une telle popularité et d'éteindre une telle splendeur.

Conclusion de tout ce volume dont le vrai titre serait : « *La Légende de Charlemagne* ».

Mais la Renaissance, qui a chassé Charlemagne de la légende, n'a pu le chasser de l'histoire. Il est resté, il demeure le plus haut représentant des idées d'unité, d'ordre, de conservation et d'autorité. Toutes les fois que ces idées sont en danger dans le monde moderne, on est forcé de penser à Charlemagne.

Au moment même où j'écris ces lignes, on détruit, ou plutôt on achève de détruire toute l'œuvre du fils de Pepin.

Le principe d'autorité, que Charlemagne avait consolidé dans le monde, s'ébranle et va tomber. La Papauté, que Charlemagne avait replacée sur le trône, est aujourd'hui détrônée, prisonnière, outragée. La Royauté chrétienne n'est plus, nulle part, en possession de ce prestige dont le fils de Pepin semblait l'avoir entourée pour toujours. Ce qui manque surtout à notre siècle, c'est le respect dont ce César chrétien nous avait surtout laissé l'exemple. Il plaçait le devoir au-dessus du droit, et nous plaçons le droit au-dessus du devoir. Toutes les idées de notre temps semblent en contradiction absolue avec celles du grand Empereur. Et, l'autre jour, quand il s'est agi de placer la statue de ce géant de notre histoire sur une des places de notre Paris, cette idée a rencontré soudain une très-vive opposition, et il s'est trouvé des voix françaises pour jeter à Charles ces épithètes inattendues : « Despote » ! et « Dompteur de peuples » ! Ce sont là, d'ailleurs, autant de faits que nous constatons et que nous ne voulons pas juger.

Mais si l'on songe un jour à rétablir dans la société moderne les idées conservatrices; si l'on se propose un jour de revenir, non pas à la barbarie féodale, dont nous aurions horreur, mais à la liberté tempérée par le respect qui fait le fond de toutes les législations chrétiennes,

Il est un nom qu'il faudra prononcer tout d'abord, une figure historique vers laquelle il faudra se tourner :

C'est le nom et c'est la figure de Charlemagne !

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES[1]

SECONDE PARTIE

LÉGENDE ET HÉROS DES ÉPOPÉES FRANÇAISES

LIVRE PREMIER

GESTE DU ROI

CHAPITRE I.

INTRODUCTION A LA GESTE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE II.

LA MÈRE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE III.

L'ENFANCE DE CHARLEMAGNE.

[1] Une *Table* par ORDRE ALPHABÉTIQUE des matières, très-détaillée, sera placée à la fin du dernier volume.

CHAPITRE IV.

PREMIÈRE GUERRE DE CHARLEMAGNE. — ROME DÉLIVRÉE.

CHAPITRE V.

LE NEVEU DE CHARLEMAGNE. — ENFANCES ET PREMIERS EXPLOITS DE ROLAND.

CHAPITRE VI.

LES GRANDS VASSAUX DE CHARLEMAGNE. — UNE PREMIÈRE RÉVOLTE. — COMMENT ROLAND DEVINT L'AMI D'OLIVIER.

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE. — DISTANCE PARCOURUE JUSQU'ICI.

CHAPITRE VIII.

PORTRAIT DE CHARLEMAGNE D'APRÈS TOUTES LES CHANSONS DE GESTE.

CHAPITRE IX.

LES COMPAGNONS DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE X.

LUTTE DE CHARLEMAGNE CONTRE SES GRANDS VASSAUX. — RENAUD DE MONTAUBAN.

CHAPITRE XI.

LUTTE DE CHARLEMAGNE CONTRE SES GRANDS VASSAUX. — OGIER LE DANOIS.

CHAPITRE XII.

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES VASSAUX. — JEAN DE LANSON.

CHAPITRE XIII.

CHARLEMAGNE EN ORIENT.

CHAPITRE XIV.

CHARLEMAGNE EN BRETAGNE.

CHAPITRE XV.

AVANT LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE — NOUVELLE LUTTE DE CHARLEMAGNE CONTRE LES PAÏENS.

CHAPITRE XVI.

AVANT LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE. — NOUVELLE LUTTE DE CHARLEMAGNE CONTRE LES PAÏENS (Suite).

CHAPITRE XVII.

SECONDE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XVIII.

L'ENTRÉE EN ESPAGNE.

CHAPITRE XIX.

GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE XX.

RONCEVAUX CONSIDÉRÉ COMME LE CENTRE HISTORIQUE DE TOUT LE CYCLE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XXI.

RONCEVAUX. — PREMIÈRE PARTIE : LA TRAHISON DE GANELON.

CHAPITRE XXII.

RONCEVAUX. — SECONDE PARTIE : LA MORT DE ROLAND.

CHAPITRE XXIII.

RONCEVAUX. — TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE : LES REPRÉSAILLES.

CHAPITRE XXIV.

LES SUITES DE RONCEVAUX ET LA FIN DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE XXV.

TROISIÈME ET DERNIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XXVI.

APRÈS LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE. GUERRE CONTRE LES SAXONS.

CHAPITRE XXVII.

CHARLEMAGNE DANS LA VIE PRIVÉE : AVENTURES DE LA REINE BLANCHEFLEUR.

CHAPITRE XXVIII.

UNE DERNIÈRE RÉVOLTE CONTRE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XXIX.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XXX.

LE CHARLEMAGNE DE L'HISTOIRE EST SUPÉRIEUR A CELUI DE LA LÉGENDE. — CONCLUSION.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME

M. Ed. Koschwitz a donné, dans les derniers mois de 1879, une nouvelle édition du *Voyage à Jerusalem*, dont nous n'avons pu profiter (Heilbronn, chez Henninger frères, daté de 1880). On pourra comparer son texte critique avec les premiers couplets du texte que nous avons nous-même établi plusieurs mois avant la publication allemande. = Page 276, note, vers 14, lire : S'i serunt *vostre* drut e *vostre* cunseillier. — Vers 29, lire : *halte*. — Vers 30 : *lairai*. — Vers 33 : *Nun ferez*, dist li Reis. — Vers 50 : *Ne deüssiez* penser, dame Nous devons ces corrections à M. Ed. Koschwitz. = Page 286, ligne 19, ajouter les mots suivants : « Il y a à Montpellier un manuscrit du XIII[e] siècle où la légende latine se trouve seule. » = Page 287, ligne 4. « Les mots cabalistiques sont de l'hébreu mal copié et correspondent réellement au latin. » = Page 291, ligne 25. « Gui de Basoches n'offre nulle par la phrase qu'Albéric lui attribue. Albéric l'aura prise ailleurs. » — Nous devons à M. Riant la communication des trois notes précédentes. Le même érudit va publier prochainement une série importante de documents relatifs au Voyage de Jérusalem et aux reliques de Saint-Denis. Nous en profiterons, s'il y a lieu, dans l'*Erratum* de notre tome IV = Page 320, ligne 39, lire : « Or l'enfes Galien se prist à couroucier. » = Page 321, ligne 8 : « Dame, dist Galien, se sui filz Olivier. » — *Ibid.* ligne 12 : « Entent. » — *Ibid.*, ligne 15 : « Tierriz. » — *Ibid.*, ligne 52 : « Galien et ses gens en la salle monter. » — *Ibid.*, ligne 54 : « Fut devant Galien la bele Aude au vis cler. » = Page 322, ligne 12 : « Devons. » = Page 323 ligne 18 : « Li dus vit Galien et le prist à raison. » = Page 324, ligne 15 « Quant Galien le voit. » — *Ibid.*, ligne 36 : « Si tost que Galien ot ro. Pinart occis. » — *Ibid.*, ligne 42 : « Quant Galien les voit, si fu molt esbahis. » = Page 328, ligne 16 : « Si tost que Galien Olivier avisa. » — *Ibid.*, ligne 21 : « Et très piteusement Galien le pleura. » — *Ibid.*, ligne 41 : « Amée. » — *Ibid.*, ligne 44 : « Et Galien lès lui. » — *Ibid.*, ligne 47 : « Et Galien avoient. » = Page 329, ligne 22 : « Sachez qu'en Galien n'i ot deport ne joie. » — *Ibid.*, ligne 49 : « Et dist à Galien qui grant duel demena. » = Page 332 ligne 5 : « Quant Galien i vint, à lui s'est escrié : » — *Ibid.*, ligne 9 : « Quan entendit Rollant, a Galien pleuré. » — *Ibid.*, ligne 15 : « Quant Galien le voit, de pitié a pleuré. » — *Ibid.*, ligne 22 : « Quant Galien l'entent, ne lu fut mie à GRÉ. » — *Ibid.*, ligne 26 : « Galien a Rollant sur son cheval monté. » — *Ibid.*, ligne 37 : « Or plaise à ta bonté Mes compagnons conduire lassus à sauveté. » On a imprimé *tote* au lieu de *toie*. — *Ibid.*, ligne 41 : Et si donne tant vivre Galien rhetoré. » — *Ibid.*, ligne 42 : « Très qu'il ait à Charlon mes angoisses conté. » La plupart des corrections précédentes sont motivées pa la mesure du mot *Galien* qui forme trois syllabes, et non pas deux. Au cas sujet, il faudrait plus régulièrement « Galiens ». Mais à l'époque où nous supposons que ce poëme a été écrit (fin du XIII[e] s.), la règle n'était plus rigoureusement observée, et nous pourrion le prouver par des milliers d'exemples, spécialement choisis parmi les noms propres. = Page 353. Le roman d'*Acquin* vient d'être publié par M. Jouon (février 1880). = Page 360 lire : « Ohés de Carhaix » au lieu d' « Hoel de Nantes ». = Page 499, note, ligne 28, ajouter ce qui suit : Le mot AOI qui, dans le manuscrit d'Oxford, termine chacun des couplet du *Roland*, ne peut être expliqué que comme une interjection analogue à notre « ohé ! » *Ahoy* est encore en usage dans la marine anglaise. « *Boat* AHOY », entendait-on héle d'une masse obscure qui se dessinait confusément à l'avant. C'était le vaisseau amiral anglais. Puis, retentissait un accord parfait : « Ho, du canot. » (*Une station sur les côtes d'Amérique*, dans la *Revue des deux mondes*, 1862, t. IV, p. 877.) Le mot, qui se trouve dans les Dictionnaires anglais, n'est plus employé que dans ce sens très-restreint. = Page 547, note, ligne 33 : « Le *Roland* envers anglais serait du XV[e] siècle, et appartiendrait au S. O. de la région moyenne de l'Angleterre. Il aurait pour source, sauf un trait emprunté au faux Turpin, un manuscrit français rimé. » Telle est l'opinion de M. G. Schleich, dont nous avons omis de parler dans notre bibliographie du *Roland* (*Prolegomena ad poema de Rolando anglicum*). « La première de ces deux thèses aurait besoin d'être plus solidement établie » (*Romania*, juillet 1879, p. 479).

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.